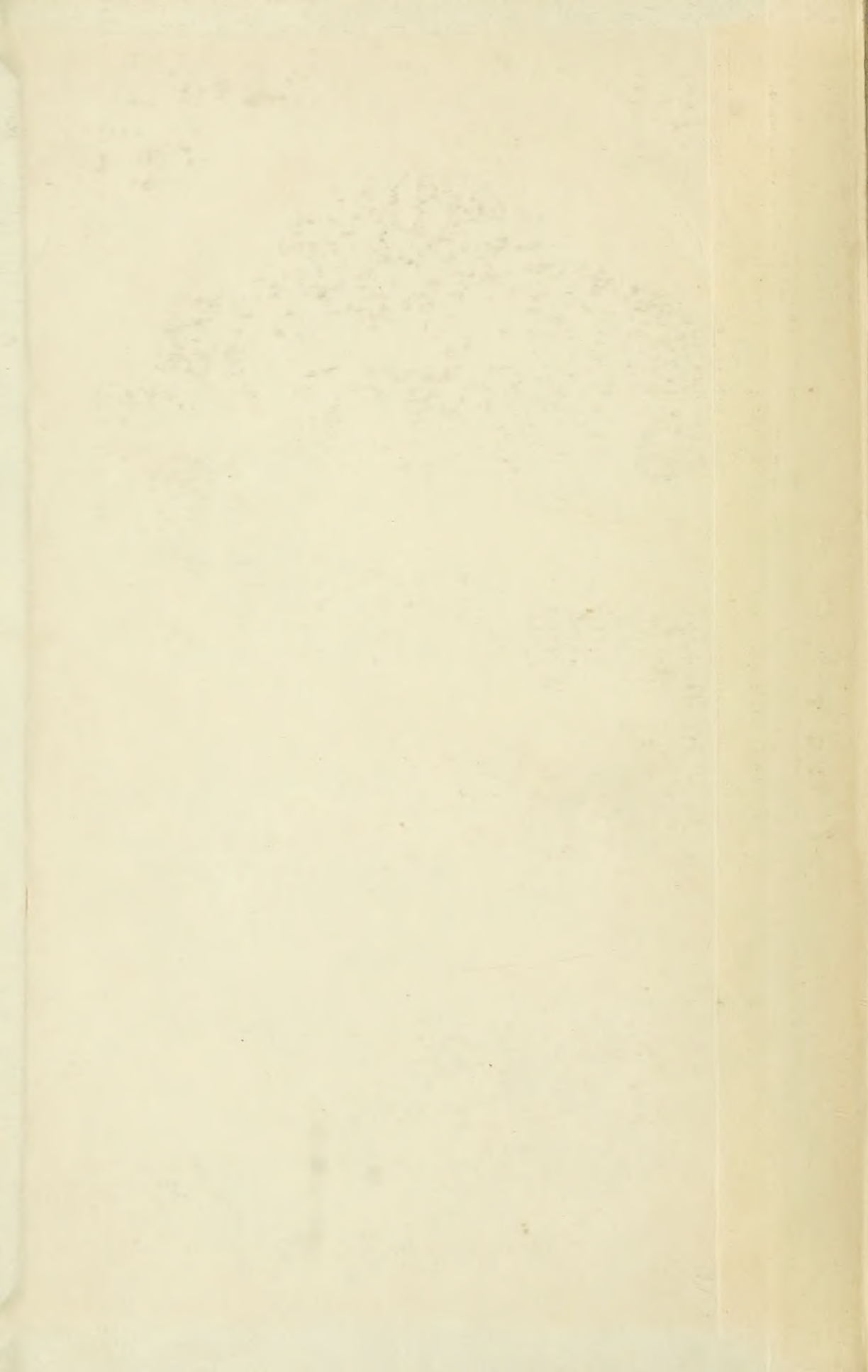


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01871465 9













Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

**ŒUVRES**  
*très-complètes*  
**DE SAINTE THÉRÈSE,**

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX  
ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA.

---

TOME TROISIÈME.

EX LIBRIS  
ST. BASIL'S SCHOLASTICATE

No. 5549 A. 179.3



JAN 21 1953

Imprimerie de VRAVET DE SURCY et C<sup>ie</sup>,  
rue de Sèvres, 37, à Paris.

# **Oeuvres**

## **TRES-COMPLÈTES**

# **DE SAINTE THERESE**

ENTOURÉES DE VIGNETTES A CHAQUE PAGE;

PRÉCÉDÉES

DU PORTRAIT DE LA SAINTE PAR TH. BLANCHARD, DU FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE

PAR BINETEAU, DE SA VIE PAR VILLEFORE, ET DE LA BULLE

DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV;

SUIVIES D'UN GRAND NOMBRE

### **DE LETTRES INÉDITES,**

DES MÉDITATIONS SUR SES VERTUS PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI  
DE SON ÉLOGE PAR BOSSUET ET PAR FRA LOUIS DE LÉON, DU DISCOURS  
SUR LE NON-QUIÉTISME DE LA SAINTE PAR VILLEFORE;

### **DES ŒUVRES COMPLETES**

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX

ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA;

Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre École ascétique d'Espagne.

**TRADUITES**

PAR ARNAUD D'ANDILLY, M<sup>re</sup> DE MAUPEOU, DOM LA TASTE, L'ABBÉ CHANUT,  
VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY, F. PÉLICOT, J. A. EMERL,

SUPÉRIEUR DE SAINT-SULPICE,

Et plusieurs autres traducteurs vivants;

**Publiées par M. l'abbé Migne,**

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

### **TOME TROISIÈME,**

CONTENANT LA PLUS GRANDE PARTIE DES LETTRES INÉDITES DE SAINTE THÉRÈSE,  
LES ŒUVRES COMPLETES DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA  
ET DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

4 VOLUMES IN-4°. — PRIX : 24 FRANCS.

PARIS,  
CHEZ L'ÉDITEUR,  
RUE D'AMBOISE, HORS LA BARRIÈRE D'ENFER.

1845

EX LIBRIS  
ST. BASIL'S SCHOLASTICATE

No. 5549





# Lettres

(Inconnues en France)

## DE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS.

### LETTRE PREMIÈRE

Au roi Philippe II.

Jésus.— 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec Votre Majesté. Amen. Je ne doute pas que Votre Majesté ne soit bien persuadée de mon exactitude à la recommander habituellement à Dieu dans mes pauvres prières. Quoique ce soit bien peu de chose, à cause que je suis si misérable, c'est, d'un autre côté, quelque chose que je fasse prier les religieuses déchaussées des monastères de notre ordre, qui servent si bien Notre-Seigneur. Celles de la maison d'Avila, où je me trouve en ce moment, prient également pour Votre Majesté, pour la reine et pour le prince royal, à qui Dieu veuille donner une longue vie. Le jour où Son Altesse Royale a été proclamée solennellement héritière du trône, nous avons fait des prières particulières. Nous ferons toujours de même. Ainsi donc, plus notre ordre s'étendra, plus Vos Majestés y gagneront.

2. Je prends donc la liberté de supplier Votre Majesté de nous favoriser en certaines choses que lui fera connaître le licencié Jean de Padille, à qui je m'en rapporte. Votre Majesté peut l'en croire. Son zèle éprouvé lui a mérité ma confiance pour cette négociation. L'affaire ne saurait être divulguée sans préjudice pour le bien qu'on se propose, qui est l'honneur et la gloire de Notre-Seigneur. Que sa divine majesté vous conserve aussi longtemps que la chrétienté aura besoin de vous. Au milieu des persécutions et des travaux où se trouve la religion, c'est pour l'Eglise un grand soulagement que Dieu lui ménage un aussi grand défenseur et un appui aussi puissant que Votre Majesté. De la maison de l'Incarnation d'Avila, le 11 Juin 1573.

L'indigne servante et sujette de Votre Majesté

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

#### NOTES.

N. 1. On aime à voir la Sainte faire prévaloir auprès du roi les prières de ses sœurs sur les siennes. Elle est si misérable, que ses prières n'ont aucun prix ; mais celles de ses sœurs, *bonnes servantes de Dieu*, ne sont pas inutiles. Or, c'est elle qui les fait prier pour le roi et pour la famille royale. Cette pieuse attention est mise en avant par la Sainte comme un doux moyen d'insinuation. Après s'être ainsi ménagée la confiance du monarque, elle le dispose à s'en rapporter au licencié Padille, son confident, qu'elle lui envoie pour une communication secrète : la nature de cette affaire, qui est pour la gloire de Dieu, nous reste inconnue.

A la fin du nombre 1, la Sainte dit au roi que plus on priera pour lui, plus il y



gagnera. Lorsqu'on prie pour nous, c'est donc pour nous un avantage. A la fin du nombre 2, elle dit que, pour l'Eglise affligée et persécutée, un bon prince est un don de Dieu. Mais les prières pour le prince contribuent à le rendre bon. C'est donc à la prière que Dieu accorde ce don, comme les autres.

On raconte de Philippe II l'anecdote suivante : il assistait à Valladolid à un *auto-da-fé* ; l'un des condamnés s'avança, en tenant à la main une épée, et dit au prince Castillan : *Sire, comment me laissez-vous brûler, étant un homme tel que je suis ?* Le roi lui répondit : *Je porterais moi-même le bois pour faire brûler mon propre fils, s'il était aussi méchant que vous l'êtes.*

On rapporte aussi que se trouvant à Valence, il assista à une messe solennelle, et que comme on venait lui donner la paix, il dit au ministre : *Allez, donnez-la à l'archevêque le premier.*

Le premier de ces deux traits ne vaut pas assurément le second ; ils témoignent néanmoins, l'un et l'autre, de son respect et de son zèle pour la religion ; mais on remarque que ce zèle n'était pas aussi éclairé qu'il était grand. En ce temps-là, les meilleurs rois ne voyaient pas encore que *Dieu ne veut pas la mort de ses ennemis, mais leur conversion* ; et le gentilhomme condamné au feu était un *hérétique*. Ainsi son aveugle entêtement le damna, et le fanatisme le fit brûler. Les feux de l'Inquisition sont éteints aujourd'hui, mais l'obstination de l'hérésie dure toujours.

## LETTRE II.

*A monseigneur l'Eminentissime Cardinal, Archevêque de Tolède, don Gaspard de Quiroga.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec votre illustrissime seigneurie. Les deux lettres que j'ai reçues de Votre Eminence, ont été pour moi une grande faveur et une douce consolation. Je baise les mains à votre illustrissime seigneurie et je les lui baise bien des fois. Ce que vous me demandez est déjà fait. J'ai donné l'habit à notre très-chère sœur Hélène de Jésus, qui vous le marque elle-même, dans sa lettre ci-jointe. J'espère en Notre-Seigneur que cette prise d'habit sera pour sa plus grande gloire, pour le bien du saint ordre de sa divine Mère, et que votre nièce en sera plus utile à votre illustrissime seigneurie, puisque plus elle croîtra en sainteté, plus ses prières seront agréables à Dieu.

2. Je remercie beaucoup sa divine majesté de la bonne santé dont j'apprends que vous jouissez. Puissiez-vous en jouir de longues années ; c'est le vœu de toutes les servantes de votre illustrissime seigneurie, qui sont dans cette maison. J'ai la confiance que cette grâce nous sera accordée en leur considération, parce que je sais qu'elles sont de saintes âmes ; pour moi, je n'y puis presque rien, car je suis si peu de chose. Cependant je ne perds pas le souvenir de Votre Eminence, et je me la rappelle particulièrement chaque jour, lorsque je suis en présence de Dieu.

C'est notre père provincial qui est allé donner l'habit à notre nouvelle sœur et, depuis, il m'a écrit pour m'exprimer la grande satisfaction qu'il en avait éprouvée.

Avila, de la maison de Saint-Joseph, le 30 octobre 1581.

### NOTES.

Hélène de Quiroga, postulante depuis douze ans, n'avait pu se faire admettre, parce que son oncle, l'archevêque de Tolède, s'opposait à son entrée en religion.

Enfin il y consentit, et il ecrivit par deux fois à ce sujet à sainte Thérèse, qui lui répondit la lettre qu'on vient de lire.

La trente-troisième de ce tome, adressée au père Gracian, est sur le même sujet.

A la fin du nombre 1, même doctrine qu'à la fin du N. 1 de la première lettre. Puis, elle est encore si peu de chose ! Il faudra bien nous familiariser avec cette humilité. Que dis-je ? mais il nous serait bien plus utile de l'acquérir

---

LETTRE III.

*A madame la très-excellente et très-illustre duchesse d'Albe*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec Votre Excellence. Amen. J'ai appris ici une nouvelle qui m'a causé une grande joie ; c'est la conclusion du mariage de don Fadrique avec dona Marie de Tolède. La pensée que Votre Excellence doit en éprouver un grand contentement me soulage de toutes mes peines : cependant je ne tiens pas cet arrangement de personnes qui m'en donnent l'entière assurance, mais seulement une forte présomption. Je supplie Votre Excellence d'avoir la bonté de me faire connaître au juste ce qui en est, afin que je puisse m'abandonner à une joie complète. Plaise à Notre-Seigneur que ce soit pour son plus grand honneur et pour sa plus grande gloire ! j'espère qu'après l'avoir prié si longtemps, il en sera ainsi.

2. On me dit aussi que Son Excellence M. le duc nous fait à tous une grande faveur. Je dis à Votre Excellence qu'elle est si grande que... si Son Excellence nous procure cet avantage, c'est comme si elle nous délivrait de la captivité de l'Égypte. On m'a rapporté que Son Excellence avait commis la décision de cette affaire au P. Fr. Pierre Fernandez. Ce choix est le meilleur possible, parce que ce père connaît les chaussés et les déchaussés. En vérité, c'est un coup de la Providence. Je prie Dieu de conserver Son Excellence pour le soulagement des pauvres et des affligés. Je lui présente mes très-humbles hommages, et je le remercie de la faveur insigne qu'il nous accorde. Vous, Madame, je vous supplie de me faire la grâce d'appuyer de tout votre crédit le dessein d'envoyer à la cour le P. Fr. Pierre Fernandez, afin qu'il presse cette affaire. Ne perdez pas de vue qu'elle intéresse la sainte Vierge, Notre-Dame, qui a besoin d'être défendue par des personnes puissantes dans cette guerre que le démon fait à son ordre. Combien de personnes qui ne voudraient pas y entrer, si elles pensaient devoir être toujours assujetties à ceux à qui on l'est aujourd'hui ? Je ne puis assez vous dire combien nous sommes heureuses, depuis que nous sommes gouvernées par nos Pères. J'espère donc de Notre-Seigneur que cette affaire aura un bon succès. Que la divine Marie nous conserve bien des années Votre Excellence, avec la sainteté que je ne cesse de lui demander pour elle. Amen. A Saint-Joseph d'Avila, 2 décembre 1577.

La servante de Votre Excellence,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.



L'année de la date est douteuse; on hésite entre 77 et 78. Est-ce un grand malheur?

J'ai l'honneur de vous prévenir, lecteur, une fois pour toutes, que la bienheureuse *Maintenon* Castillane traite habituellement dans ses lettres de ses vues et de ses moyens de réforme, des obstacles qu'elle rencontre, des oppositions qu'on lui fait, des services, du dévouement de ses nombreux amis et de ses protecteurs puissants; des calomnies et des persécutions de ses ennemis, qui, parfois, la font trembler; de l'état de ses maisons, des progrès de ses filles dans les voies de la sainteté et de la perfection, de l'extension de son ordre, de l'acquisition de nouvelles maisons, de bons et de mauvais choix de religieuses, etc. Or, il y a deux cent cinquante ans que tous ces choses sont des faits accomplis, et, quoiqu'elles aient ici pour historien celle qui y a eu la principale part, le détail en est rarement complet; ce sont ordinairement des récits tronqués, ou parce que les destinataires de ses lettres ou ses correspondants devaient l'entendre à demi-mot, ou parce qu'elle ne leur communiquait qu'un côté des affaires et qu'elle dérobaît à leur connaissance ce qu'il eût été inutile ou dangereux qu'ils connussent. De là, des obscurités que je n'éclaircirai pas toujours. Au fait, la seule lecture du texte vous donne-t-elle l'intelligence des matières traitées dans ces lettres? vous n'avez pas besoin des notes, je ne les ai pas faites pour vous. Mais combien êtes-vous de lecteurs doués de cette perspicacité? Fussiez-vous une douzaine, j'ai dû faire les notes pour les autres et les leur faire lire avec plaisir et utilité pour l'intelligence des choses et de la doctrine céleste de la Sainte. Ai-je réussi?

Dans le N. 1 de la lettre précédente, la Sainte félicite la duchesse d'Albe du mariage de son fils don Fadrique avec dona Marie de Tolède, dont le père était viceroy de Sicile. En épousant sa cousine germaine, car il y avait consanguinité entre ces deux maisons, ce jeune seigneur fait un parti aussi riche que brillant, et la Sainte espère que cette union sera pour la gloire de Dieu. Elle envisage la chose sous le rapport de la vie présente et de la vie à venir, et elle en augure bien.

Au N. 2 se trouve une lacune; il manque dans l'original deux lignes d'écriture. Touché des injustes persécutions que les crimes mitigés, ou chausés faisaient éprouver aux déhaussés, le duc d'Albe avait pris à cœur d'obtenir une séparation de provinces, et c'est dans cette vue qu'il venait demander à la cour, où il se trouvait, frère Pierre Fernandez, comme l'homme le plus propre à le seconder dans cette entreprise. Sainte Thérèse l'a appris; elle le marque à la duchesse, auprès de qui elle relève ce service, en la priant d'as-surer par son crédit le succès de cette importante démarche, dont dépend la tranquillité de l'ordre de la sainte Vierge, où l'on n'a commencé à respirer que depuis que les déchaussées ont été gouvernées par leurs pères. Sans cette mesure, on ne trouverait pas à l'avénir de nouveaux sujets. La Sainte prie Dieu pour le duc, son protecteur, et pour la duchesse.

#### LETTRE IV.

*A madame l'illustrissime dona Louise de la Cerda, seigneuresse de Malagon.*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, Madame. Je voudrais bien vous écrire longuement; c'est dans l'espoir d'en avoir le temps que j'ai remis de le faire à mon dernier jour; car je pars demain, qui sera le 19 mai; mais j'ai eu tant à faire, qu'il ne m'est pas resté un instant disponible. Je vous écrirai par le P. Paul Hernandez. Bien qu'il ne m'ait donné aucunes nouvelles depuis son départ d'ici, je serai sans vengeance, et je lui ferai part de ce que vous me Marquez. J'ai remercié Notre-Seigneur que vous ayez fait un si bon voyage; nous le lui avons bien demandé. Qu'il plaise à sa divine mère que tout le reste aille aussi bien.

2. Ma santé est bonne et chaque jour elle gagne dans cette ville. Toutes les sœurs se portent bien. Il n'y a déjà plus aucun mécontentement parmi elles, et d'un jour à l'autre elles me donnent de nouveaux

sujets de contentement. Je dirai à Votre Seigneurie que trois des quatre qui nous sont arrivées, sont d'une grande oraison et plus parfaites que l'autre. Elles sont telles que vous pouvez être assurée, madame, que, quoique je m'en aille, elles ne manqueront à aucun point de la perfection, surtout tant qu'elles auront les directeurs actuels. Je demande à Dieu de nous le conserver ici longtemps (un ecclésiastique qui accompagnait madame Louise de la Cerda); car je m'en remets tranquillement de tout sur lui et sur le curé. Il vous présente bien ses respects, et on trouve, je ne sais comment, que vous l'avez oublié : j'ai pris sur moi, en m'acquittant de la commission dont vous m'aviez chargée, de lui faire vos compliments. Nous lui avons de bien grandes obligations.

3. Je ne comprends pas pourquoi Votre Seigneurie a différé de faire parvenir mon envoi à maître Avila. Pour l'amour de Notre-Seigneur, n'attendez pas plus longtemps; expédiez un exprès. On me dit qu'il n'y a qu'une journée de marche. Ce serait mal s'y entendre que de compter sur Salazar; s'il est recteur, il ne pourra pas aller chez vous, et alors, combien moins le père Avila. Si vous l'avez encore, hâtez-vous donc de l'envoyer, je vous en prie; ce retard me contrarie tellement, qu'il me semble que le démon seul en est cause. M. le licencié n'a bien impatientée, car je l'avais averti de prendre ce livre en passant, lors de son départ, et je crois que le démon ne peut souffrir que le saint le voie; la raison, je ne sais la trouver... Je vous supplie encore une fois, Madame, de l'envoyer le plus tôt possible et de ne pas négliger ce dont je vous ai chargée pour Tolède. Songez que la chose est peut-être plus importante que vous ne le pensez.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

L'original de cette lettre est daté de Malagon 18 mai 1568, et il est conservé dans la maison des déchaussées de Bajulence. Nous n'avons traduit que la moindre partie de cette longue lettre, dont le reste est perdu. Les nombreux curieux qui l'ont lue, à force de la manier, ont effacé l'écriture, usé et lacéré le papier. Nous regrettons qu'elle ait tant souffert, sans doute, comme c'est l'ordinaire, à cause de son mérite; et nous nous en tenons à signaler les plaintes amères de notre Sainte sur le retard mis par Louise de la Cerda, fondatrice de la maison des déchaussées de Malagon, à envoyer au père Jean d'Avila, sa vie, qu'elle l'avait chargée de lui remettre, pour la lui faire examiner.

LETTRE V.

*A madame l'illustrissime dona Guiomar, Pardo et Tavera.*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, Madame. Le Seigneur n'a pas voulu que j'eusse le plaisir de recevoir une lettre de vous; c'est que ce qui en aurait été le sujet n'était pas de nature à donner du contentement. Que Dieu soit en tout béni! Il paraît qu'on l'aime bien dans votre maison, puisqu'il l'afflige de tant de manières différentes, afin que prises avec patience, comme elles le sont, ces afflictions lui donnent lieu de vous accorder des faveurs plus signalées encore. C'en sera



une assez grande, si par là on comprend bien le peu de cas qu'il faut faire de cette vie, qui ne cesse de nous avertir qu'elle est périssable, et qu'il faut aimer et chercher celle qui ne doit pas avoir de fin. Nous prions ici Notre-Seigneur qu'il lui plaise de donner la santé à madame Louise (de la Cerda) et à M. Jon Jean. Lorsqu'il y aura du mieux, tirez-moi, je vous prie, de l'inquiétude que vous venez de me causer. Je me recommande aux prières de mesdames dona Isabelle et dona Catherine. Je vous conjure de prendre courage, afin d'en donner à madame Louise. Certes, ce serait tenter Dieu, que de rester plus longtemps en ce lieu-là. Que sa majesté vous conduise par la main et vous accorde tout le bien que je vous désire et que je lui demande pour vous. Amen. Je forme les mêmes vœux pour madame dona Catherine. Nous sommes aujourd'hui le 22 octobre, et c'est le jour que j'ai reçu votre lettre.

L'indigne servante de Dieu,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

Qui est intéressé à savoir l'année inconnue de la date de cette lettre de consolation? Qui ne saura gré de lui avoir appris que dona Guiomar était nièce du cardinal Tavera, archevêque de Tolède, et fille d'Arias Pardo et de Louise de la Cerda? De telles notes ne sauraient être du goût d'un lecteur français; j'en ferai peu.

En voici deux doctrinales : le sujet en est important.

Puisque Dieu l'afflige de tant de manières, il paraît qu'il aime bien votre maison, dit la Sainte à madame Guiomar. O Thérèse! en quoi faites-vous donc consister l'amour de Dieu pour ses serviteurs? Qui voudra le servir pour des afflictions? C'est que vous savez la doctrine de saint Paul : *Un moment de tribulation est gros*, dit le saint Apôtre, *d'un poids éternel de gloire*. Ames chrétiennes, vos peines fugitives sont donc des messages de l'amour de votre Dieu, de l'or pur recouvert d'un plomb vil, des acquits de vos dettes et des promesses authentiques d'un immense bonheur! consolez-vous et réjouissez-vous. Vous aurez compris sainte Thérèse.

Elle ajoute que *les afflictions nous avertissent que cette vie est périssable et méprisable*. Il paraît que madame Guiomar et madame Louise de la Cerda, sa mère, étaient malades. Quoi de plus insultant que les maladies, pour la condition des grands? au sein des richesses et du luxe, tout à coup leur bonheur s'arrête et se change en deuil! ils sentent l'aiguillon malicieux de la douleur, et ils craignent qu'il ne soit empoisonné et ne leur cause la mort. Les maladies les avertissent donc qu'ils sont hommes et mortels. Ces réflexions leur sont-elles donc inutiles? S'ils ne perdaient ni l'une ni l'autre de vue, les grands seraient les dieux des villes et des villages. Cette idolâtrie n'est pas à craindre.

## LETTRE VI.

*A madame l'illustrissime dona Maria de Mendoza.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec Votre Seigneurie. Amen. J'ai été bien inquiète de vous, Madame, pendant ces mauvais temps, dont je craignais que la rigueur ne vous fit du mal, et il me paraît que mes craintes n'étaient que trop fondées. Dieu soit béni de ce qu'un jour nous serons dans l'éternité où il n'y a aucun changement de temps. Veuille sa majesté que nous passions celui de la vie de manière à mériter de jouir d'un si grand bien. La terre m'a éprouvée de telle façon que je pourrais croire que je n'y suis pas née; c'est tout au plus si j'ai jamais eu une bonne santé six semaines de suite, encore

était-ce au commencement, parce que le Seigneur a vu que, sans un peu de santé, il n'y avait pour moi rien à faire ; mais maintenant c'est sa majesté qui fait tout. Pour moi, je ne suis occupée qu'à me soigner ; surtout depuis trois semaines qu'il m'a envoyé, avec une fièvre quarte, un bon point de côté et une esquinancie. Ce serait assez d'un seul de ces maux pour me causer la mort, si Dieu le permettait, mais il ne paraît pas qu'il en ait déterminé aucun à me procurer ce bien. Après trois saignées, je me suis trouvée mieux ; la fièvre quarte m'a quittée, mais j'ai toujours une fièvre de chaleur qui ne me quitte pas, et je me purge demain. Je suis déjà ennuyée de me voir si infirme. Il est vrai que j'entends la messe, mais autrement je reste dans un coin, sans en pouvoir sortir. Un mal de dents que j'ai depuis un mois et demi est encore ce qui me fait souffrir le plus.

2. J'entre dans tous ces détails, Madame, afin de me disculper de ne vous avoir pas écrit, et pour que vous voyiez les grâces que le Seigneur m'accorde en m'envoyant ce que je ne cesse de lui demander. Certainement, il me paraissait bien impossible, lors de mon arrivée ici, vu ma mauvaise santé et ma faible complexion, de soutenir tant de fatigues ; car j'étais accablée des affaires ordinaires, de ce qui se passe dans les monastères, et de bien d'autres intérêts étrangers à cette maison ; mais c'était pour me faire voir que tout est possible en Dieu, comme dit saint Paul. Malgré mon peu de santé, il me donne tant à faire, et il me donne en même temps la force de tout faire. J'en ris parfois : il me laisse sans confesseur, et dans un tel abandon que je n'ai personne pour me conseiller et me soulager, et qu'il me faut tout faire à ma guise. Tandis que pour le soin de ma santé rien ne manque, ni attentions charitables, ni bons services ; les habitants de l'endroit me font tant d'aumônes, que je ne suis à la charge de la maison que pour la nourriture, et j'ai eu beau m'y opposer. Il ne nous reste presque plus rien de ce que madame dona Madeleine nous a donné ; avec cette aumône et celle plus abondante que nous avons reçue de Votre Seigneurie et de quelques autres personnes, nous avons donné jusqu'à ce moment un repas aux plus pauvres.

3. Il m'est pénible de voir souffrir ces pauvres filles, maintenant qu'elles me paraissent si tranquilles et si bonnes, et certainement elles le sont. Il y a bien de quoi bénir Notre-Seigneur du changement qu'il a opéré en elles. Les plus révoltées sont celles qui sont maintenant les plus contentes et le mieux avec moi. Durant ce carême, on ne visite ni hommes, ni femmes, à moins que ce ne soient des pauvres, et il y en a bien assez pour cette maison. On passe par tout cela avec une grande paix. En vérité, il y a ici de grandes servantes de Dieu, et presque toutes font des progrès. C'est ma prieure qui fait ces merveilles. Pour qu'il n'y en eût aucun doute, Notre-Seigneur a voulu que je ne sois venue ici que pour montrer de l'horreur pour la pénitence, et faire voir que je ne m'entends qu'à soigner mon corps.



4. Maintenant, pour qu'il ne me manque aucun genre d'affliction, la prieure de votre maison (de Valladolid) m'écrit que Votre Seigneurie veut y faire recevoir une religieuse, et que vous êtes fâchée contre moi, parce qu'on vous a dit que je m'y opposais, quoique j'aie envoyé l'autorisation de l'admettre, ainsi qu'une autre, présentée par le père Ripalda. J'ai pensé que vous aviez été induite en erreur, et, si je l'avais fait, j'en serais bien fâchée; car Votre Seigneurie est en droit de me faire des représentations et de me donner des ordres. Je ne puis croire que Votre Seigneurie m'ait retiré ses bonnes grâces, sans m'en rien dire, à moins qu'elle ne me le signifie elle-même. Sans doute vous aurez pris cet expédient pour vous délivrer des importunités des solliciteurs. S'il en est ainsi, je serai bien consolée. Quant aux pères de la compagnie, je sais m'entendre avec eux, mais ils ne prendraient jamais une personne qui ne leur conviendrait pas, en vue de me faire plaisir. Votre Seigneurie veut-elle décidément que cette personne soit admise? cela suffit. Vous pouvez commander dans cette maison et dans toutes les autres, et compter sur mon obéissance. J'enverrai demander l'autorisation du père visiteur ou du père général; car la postulante a un défaut qui, selon nos constitutions, l'exclut de notre ordre, et ce n'est pas moi qui peux en dispenser, mais seulement un de ces deux supérieurs. Elles apprendront à bien lire le latin, parce qu'il est expressément défendu de recevoir aucune postulante qui ne le sache bien lire.

5. Pour la décharge de ma conscience, je ne puis m'empêcher de dire à Votre Seigneurie ce que je ferais en pareil cas, après avoir recommandé la chose à Notre-Seigneur. Je parle, ainsi que je l'ai dit, en dehors de l'hypothèse d'une volonté arrêtée de votre part, parce que pour ne pas vous indisposer je suis prête à tout, et je ne vous en parle plus; mais je prie seulement Votre Seigneurie d'y bien réfléchir et de chercher davantage le bien de sa maison, car lorsque vous verrez que tout n'y va pas très-bien, vous en aurez du chagrin. Dans une maison où il y aurait un grand nombre de religieuses, on pourrait passer plus facilement sur un défaut quelconque, mais dans la vôtre, où il y en a si peu, il serait nécessaire qu'elles fussent bien choisies. J'ai toujours remarqué que c'était votre intention, et j'en étais tellement convaincue que, quoique je trouvasse des sujets pour toutes les maisons, je n'ai osé en envoyer aucun dans la vôtre, parce que je n'ai pas rencontré une personne telle que je le désirais et aussi parfaite que le demandait une telle position. Ainsi, d'après ma manière de voir, on ne devrait admettre aucune des deux prétendantes, parce que je ne leur vois ni assez de sainteté, ni assez de mérite, ni assez de talents, pour que la maison puisse y gagner, et si elle doit y perdre, pourquoi Votre Seigneurie voudrait-elle qu'on les reçût? Pour les placer, il y a assez d'autres monastères, où, comme je l'ai dit, les religieuses étant en grand nombre, leurs défauts passent presque inaperçus. Quant à votre maison, Madame, il faudrait que toutes celles qui y entrent fussent capa-

bles de devenir prieures et de remplir quelque office que ce fut qui se présentât.

6. Pour l'amour de Notre-Seigneur, réfléchissez-y bien, Madame, et ne perdez pas de vue que l'on doit toujours avoir plutôt égard au bien général qu'au bien particulier. Vos religieuses étant cloîtrées, devant passer toute leur vie ensemble, et supporter mutuellement leurs défauts et toute la gêne de leur ordre, où le pire serait incontestablement qu'elles ne fussent pas d'accord, vous devez viser à leur épargner ce désagrément, vous qui prenez en tout nos intérêts. Reposez-vous sur moi de cette affaire; si vous m'en chargez, je vous l'ai dit, je m'entends assez bien avec les pères. Que si cependant Votre Seigneurie le veut, rien n'empêchera que cela ne se fasse comme je l'ai dit; mais s'il en résulte de mauvaises suites, elles seront sous la responsabilité de Votre Seigneurie. Celle qui est présentée par le P. Ripalda ne me paraît pas mal pour une autre maison. Pour la vôtre, il faut en respecter les commencements qui ne permettent pas qu'on en ternisse l'éclat. Que le Seigneur en ordonne pour sa plus grande gloire et qu'il vous éclaire, Madame, afin que vous ne fassiez que ce qui convient; qu'il vous conserve bien des années, comme je l'en supplie, car je ne me relâche pas de le faire quoique je sois plus malade.

7. Je baise bien des fois les mains de madame la duchesse, celles de Son Excellence et de dona Béatrix, ainsi que celles de mesdames la comtesse et dona Eléonore. Ecrivez-moi, Madame (je veux dire commandez-moi), tout ce que je dois faire pour vous plaire, car en mettant tout sur la conscience de Votre Seigneurie, je crois mettre la mienne en sûreté, et je ne pense pas faire en cela peu de chose, puisque de toutes nos religieuses il n'y en a pas une atteinte d'un défaut aussi notable et que je ne l'admettrais jamais moi-même pour rien au monde. Il me semble qu'elle serait un sujet continuel de mortification pour les autres qui sont si unies, et, comme elles s'aiment tant, elle leur ferait toujours compassion. Elles sont heureuses avec la bonne Madeleine; plutôt à Dieu qu'elles lui ressemblaient! C'est aujourd'hui le 7 mars 1572.

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

La mère supérieure baise les mains de Votre Seigneurie, je suis très-bien avec elle.

NOTES.

Madame dona Marie de Mendoza, à qui la Sainte écrit cette lettre, était une grande et pieuse dame (en Espagne, le nom de Mendoza est historique et illustre). La Sainte lui écrivit d'Avila, où elle était prieure du couvent de l'Incarnation. Sa lettre est remarquable pour l'adresse avec laquelle elle ramène cette dame fâchée contre elle. Revenons sur les moyens qu'elle emploie pour rentrer dans ses bonnes grâces et pour la détourner d'un dessein qui la contrariait.

N. 1. La Sainte fait un noir bulletin de sa mauvaise santé.

N. 2. Elle s'en sert pour s'excuser de n'avoir pas écrit à madame de Mendoza. Elle n'aurait pas parlé de ses souffrances, si elles ne l'avaient empêchée d'écrire; car, si elle en a, c'est tout ce qu'elle ne cesse de demander à Dieu. En les racontant, elle ne se propose donc pas d'exciter la compassion. Du reste, elles ne nuisent pas à l'accomplissement de ses devoirs, ni à l'exercice de sa sollicitude pour ses monastères,



grâce à Dieu qui pourvoit à tout sans se servir d'elle. Les aumônes d'Avila abondent au couvent, tant pour elle que pour les religieuses les plus pauvres. Les aumônes de madame de Mendoza ne sont pas oubliées.

N. 5. La maison n'est plus dans le trouble ; toutes les sœurs sont contentes et admirables. L'honneur n'en appartient pas à Thérèse, mais à sa prieure (c'est à dire à la sainte Vierge). Thérèse mène une vie scandalusement inéprouvée et délicate ; elle ne fait que soigner sa santé. Humble Thérèse ! madame de Mendoza pensera-t-elle que vous cherchez à l'emporter sur elle, lors que vous allez combattre contre elle à armes blanches ?

N. 4. Après s'être montrée irréprochable à l'égard de cette dame, après avoir mis à découvert son inutilité au milieu des prosérités de son ordre, Thérèse, inoffensive et malade, lui demande comment il se fait qu'elle se plaigne d'elle, parce que la prieure de Valladolid, où demeure madame de Mendoza, refuse de recevoir une fille borgne que cette dame veut faire admettre, ainsi qu'une autre postulante, également peu convenable, présentée par le P. Ripalda. C'étaient les pères de la compagnie de Jésus, qui avaient mis en tête à cette dame de presser l'entrée aux Carmes de ces deux filles. Mais je suis bien avec ces pères, dit la Sainte. Remettez-vousset à moi de cette affaire ; je les mettrai à la raison. L'une de vos protégées est frappée d'une irrégularité spécifiée dans nos constitutions ; ce n'est pas moi qui peux en accorder la dispense. Voilà une grande difficulté.

N. 3. Voulez-vous qu'elle entre ? ajoute-t-elle. — Plutôt que de vous déplaire, j'y consens. Mais je dois vous dire, pour la décharge de ma conscience, ce que je ferais à votre place : je prendrais la chose de plus haut ; je vous supplie d'examiner à fond ce qui en résultera pour la maison, et d'avoir égard au bien commun, plutôt qu'à l'avantage particulier. Puis elle met dans le plus grand jour les inconvénients de l'admission de ces filles, et elle conclut par le regret qu'en aurait plus tard madame de Mendoza.

N. 6. Qu'on lui abandonne cette affaire, et elle tirera parti de ces sujets, sans nuire à ses maisons.

N. 7. Elle met sur la conscience de cette dame sa persistance dans son dessein et les suites lâcheuses qui ne manqueraient pas d'en résulter. Oh ! si elles étaient, ces deux filles, comme la bonne Madeleine de Valladolid, à la bonne heure !

## LETTRE VII.

*Au père Paul Hernandez de la compagnie de Jésus.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon Père. J'ai reçu, il y a à peu près huit jours, une lettre de la prieure de Tolède, Anne des Anges, qui m'apprend que vous êtes à Madrid ; j'en éprouve une grande consolation, car il me semble que Dieu vous y a conduit pour me soulager un peu dans mes peines qui, je dois le dire à Votre Révérence, ont été si grandes depuis le mois d'août de l'année dernière, que ce me serait une grande douceur de pouvoir en diminuer le poids en vous en racontant quelques-unes, car de vous les dire toutes, ce serait impossible. Ce qui y met le comble, c'est de nous trouver en ce moment dans la position dont vous parlera le porteur de cette lettre, qui s'intéressant vivement à nous, en est sensiblement affligé et mérite toute notre confiance.

2. Le démon ne peut souffrir la véritable piété de nos déchaussés et de nos déchaussées, qui est telle, que je dois vous dire que vous seriez édifié de voir comme ils avancent dans la perfection. Il y a déjà neuf maisons de déchaussés, et il s'y trouve un grand nombre de bons sujets. N'ayant pas encore de province séparée, ils éprouvent de la part des mitigés tant de tracasseries et de contrariétés, qu'on ne saurait les faire connaître par écrit. Tout notre bonheur, ou malheur, est maintenant, après Dieu, au pouvoir du nonce ; et, pour nos péchés, les

mitigés l'ont si bien prévenu contre nous, et il a si bien ajouté foi à leurs rapports, que je ne sais où cela doit aboutir. On lui dit de moi que je suis une aventurière, un esprit inquiet, et que mes fondations ont été faites sans la permission du Pape, ni du Général. Ces misérables m'imputent en outre des relations qu'il ne convient pas de vous expliquer, avec notre P. Gracian qui a été leur visiteur. Ces diffamations revoltantes sont à faire pitié. Après cela, je vous certifie, mon Père, qu'il est un des plus grands serviteurs de Dieu qui m'ait dirigée, et un homme de la plus grande honnêteté de mœurs et de la plus délicate pureté de conscience. Croyez bien, mon père, qu'en cela je dis la vérité; enfin, il a été élevé dans la compagnie, comme vous pouvez le savoir. C'est d'Alcala qu'est venue la cause du grand mécontentement du nonce contre le P. Gracian; il s'agit de peu de chose et il est bien peu en faute, ou même point du tout; il suffirait qu'on l'entendit. Il en est de même de moi qui n'ai rien fait contre son service, au contraire, j'ai fait acte de soumission à un bref qu'il a envoyé ici, et je lui ai écrit une lettre avec la plus grande humilité que j'ai pu.

3. Je pense que cela vient d'en-haut, que le Seigneur veut que nous souffrions, que personne ne prenne la défense de la vérité et dise quelque bonne parole pour moi. C'est la vérité que je vous dis, pour ce qui me touche, je n'en éprouve aucun trouble ni aucune peine, mais plutôt un contentement tout particulier. Toutefois, il me semble que si la fausseté des propos de ces pères contre moi, venait à être reconnue, peut-être finirait-on par ne plus croire à ce qu'on dit de notre P. Gracian, qui est ce qui nous intéresse davantage. C'est dans cette vue que je vous expédie une copie de mes patentes d'autorisation, à cause qu'ils disent que notre position est irrégulière, parce que nos maisons ont été fondées sans licence. Je vois que le démon rassemble toutes ses forces pour discréditer ces maisons. C'est pourquoi je voudrais trouver des serviteurs de Dieu qui prissent leur défense. O mon père! qu'on trouve peu d'amis dans l'adversité!

4. On me dit que le président vous affectionne particulièrement et qu'il vous a fait venir à Madrid pour lui rendre service. Je crois que le nonce l'a informé de tout ce que je vous écris et même d'autres choses. Votre Révérence ferait beaucoup pour nous, si elle le détrompait, et elle le peut faire, comme témoin oculaire, puisqu'elle voit le fond de mon âme. Je suis persuadée que vous rendrez un grand service à Notre-Seigneur. Dites-lui qu'il importe de remonter jusqu'à l'origine de ce saint ordre qui, comme vous le savez, était si déchu. Ils disent que c'est un ordre nouveau, que ce sont des inventions nouvelles; qu'on lise notre règle primitive, c'est uniquement celle-là que nous observons sans adoucissement et dans la rigueur, telle qu'elle était lorsque le pape l'approuva la première fois. Que l'on n'en croie qu'à ses yeux, que l'on examine notre genre de vie et celui des chausés. Qu'on cesse de les écouter, car je ne sais d'où ils tirent tant de choses qui ne sont pas, avec lesquelles ils nous font la guerre. Je supplie encore Votre Révérence de parler de ma part



au père qui confesse le nonce, de lui faire mes compliments et de lui faire connaître toute la vérité, afin qu'il fasse au nonce une obligation de conscience de ne pas divulguer des choses aussi préjudiciables, avant d'en avoir fait des informations. Ajoutez que quoique je sois bien faible, je ne le suis pas encore au point de m'abandonner à ce dont ils m'accusent. Ceci, vous le direz, si vous le jugez à propos; sinon, non.

5. Vous pourrez lui montrer, si bon vous semble, les autorisations de mes fondations, les patentes, dont une renferme un ordre de ne pas cesser d'en faire. Ayant demandé à notre père provincial la permission de ne plus en faire, il m'écrivit qu'il voudrait que je fondasse autant de monastères que j'ai de cheveux sur la tête. Il n'est pas juste qu'on décrie tant de servantes de Dieu par des faussetés. Puis, comme c'est dans la compagnie que j'ai été, comme on dit, élevée et formée, il me semble qu'il serait convenable de mettre la vérité en évidence, afin qu'un personnage de l'importance du nonce, qui vient réformer les ordres et qui est étranger à ce pays, sût qui il doit réformer et qui il doit favoriser, et qu'il fit justice de quiconque procède au moyen de pareils mensonges.

6. C'est à Votre Révérence de voir ce qu'elle a à faire; ce que je lui demande pour l'amour de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, c'est que puisque vous nous avez favorisées, depuis que vous nous connaissez, vous le fassiez encore dans cette extrémité; Notre-Seigneur et sa sainte Mère vous en récompenseront dignement. Vous devez aussi pour mon dévouement pour vous et pour faire réparation à la vérité, le faire de la manière que vous jugerez qui convient le mieux. Je supplie Votre Révérence de me donner avis de tout et particulièrement des nouvelles de votre santé. La mienne a été fort mauvaise, car c'est de toute manière que le Seigneur m'a éprouvée cette année. Toutefois, ce qui me concerne me ferait bien peu de peine, si je ne voyais avec un grand chagrin ce que souffrent pour mes péchés ces serviteurs de Dieu. Que sa divine majesté soit avec Votre Révérence, et la garde. Faites-moi savoir si vous devez séjourner longtemps dans cette ville, comme on me l'a dit. C'est aujourd'hui le jour de saint François.

L'indigne servante et la véritable fille de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

#### NOTES.

Cette lettre fut écrite d'Avila, le 4 octobre 1578. Elle portait cette adresse : *Au très-magnifique et révérend seigneur, mon père, le docteur Paul Hernandez, de la compagnie de Jésus, Mon Seigneur, à Madrid, en main propre.* Cette adresse autorisant tous ces titres, on peut juger du mérite du sujet, j'entends du destinataire.

On voit par cette lettre qu'il s'en fallait encore quelque chose que la bonne Thérèse fût canonisée dans le temps où elle l'écrivit.

Au-si, dans le N. 4, on remarque qu'elle ne se donnait pas pour une bienheureuse; tout-fois elle regardait comme une attention pour elle de la Providence que Paul Hernandez se trouvât à Madrid, où il serait à même de la soulager un peu de ses peines. Elles furent grandes cette année-là, grandes pour elle et pour sa famille mystique; elles furent au comble. M<sup>re</sup> Séga, prêtant l'oreille et ajoutant foi à la calomnie, déposa de son office le père Gracian et se mit lui-même à la tête de l'ordre des déchaussés. Il fut dit qu'il était venu de Rome pour étouffer la réforme dans

son berceau. Ce fut dans cette vue qu'il donna d'abord un bref aux couvents pour les mettre sous son obédience; il fit emprisonner Roca et il consigna sainte Thérèse, à Avila, réduisant ainsi la réforme sous ses ordres, après lui avoir enlevé ses chefs.

N. 2. Autres peines de la Sainte. Elle et, à son occasion, Gracian, puis son ordre dans son origine, sont sous le coup des plus graves accusations. A la vérité, ces accusations sont sans preuves, puisque la calomnie ne saurait en avoir de véritables. Mais le nonce y croit, et la réforme naissante n'est ni connue, ni jugée, ni dans des termes à l'être avantageusement. Quel chagrin pour la Sainte de voir ses grandes espérances à la veille d'être moissonnées dans leur première fleur par le démon ! Elle dément la calomnie auprès du P. Hernandez, en le priant, pour l'amour de Notre-Seigneur, pour l'honneur de l'ordre de la sainte Vierge et pour faire réparation à la vérité, de désabuser le nonce. Pour son compte, elle désavoue à la vérité le mal qu'on lui impute, mais elle est prête à le laisser croire. *Je suis bien faible*, dit-elle, fin du N. 4. Toutefois, elle nie qu'elle soit coupable et même capable des faiblesses dont on l'accuse. Pourquoi, après tout, Gracian et elle sont-ils vus par le nonce de si mauvais œil ? *pour une chose qui n'en mérite pas la peine, et qu'une explication éclaircirait à leur décharge.*

N. 5. Elle justifie aux yeux d'Hernandez l'origine de ses fondations, en lui envoyant une expédition de ses patentes d'autorisation. Cette justification emportait une présomption de la fausseté des accusations dirigées contre sa moralité et contre celle de Gracian, accusé en outre d'être un nouveau Luther.

N. 4. Elle répète l'accusation faite à sa réforme d'être *une invention nouvelle*. La règle qu'elle fait observer est précisément la règle primitive des carmes. Elle prie Hernandez de se servir du confesseur du nonce pour empêcher celui-ci de porter les choses à des extrémités plus fâcheuses, en l'avertissant qu'il est temps, avant tout, de faire des informations.

N. 5. Elle relève le contenu de ses patentes et fait connaître les intentions du général relativement à ses fondations. Elle donne le moyen de se faire connaître elle-même ; on n'a qu'à s'informer dans l'ordre qui l'a élevée, de ce qu'elle est. Le nonce ne s'y prend pas bien.

N. 6. Elle réclame la protection d'Hernandez, moins à cause des peines qu'elle éprouve, qu'à cause de celles des serviteurs de Dieu, *affligés pour ses péchés*. Cette lettre méritait une analyse, et le lecteur nous la passera.

## LETTRE VIII.

*Au père Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Première.)*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon père. Puisque vous êtes en route pour vous rendre à votre destination, et que cette lettre ne vous trouvera pas à Madrid, je ne la ferai pas longue. Hier il nous est arrivé le P. provincial des mitigés, avec un maître, et peu après le prieur avec un autre maître. Avant-hier, nous avons reçu ici Gaspard Niéto. Je les ai trouvés tous déterminés à vous reconnaître et disposés à vous seconder dans la réforme de tous les abus, moyennant que d'ailleurs nous ne soyons point outrés. Je les assure, comme je l'attends de votre paternité, que vous ne prendrez que des moyens de douceur, et je leur parle comme je pense.

2. Je n'ai pas été mécontente de leur réponse au sujet du bref, *Motu proprio*. J'espère en Notre-Seigneur que tout ira très-bien. Le P. Elie est beaucoup plus tranquille et rassuré. Je vous dirai qu'en commençant sans bruit et avec douceur, je crois qu'on avancera beaucoup l'ouvrage, dont on ne doit pas espérer de voir la fin en un jour. En vérité, il me semble qu'il y a de ce côté des gens raisonnables et, de l'autre, il y en aura aussi. Sachez que Macaire est si terrible que, d'après ce qu'on m'en dit, il m'a donné de grandes peines par rapport à son âme. On



m'a écrit qu'il devait aller incessamment à Tolède. J'ai pensé qu'il voulait se rendre à sa maison qui a été visitée, pour ne pas se rencontrer avec mon Elizee. Je n'en serais pas fâchée, en attendant qu'il devienne plus raisonnable. Je tremble de crainte en voyant tant de bonnes âmes ainsi trompées.

3. On a exposé ce qui regarde la petite Thérèse aux lumières du docteur Henriquez, qui est un des plus habiles hommes de la compagnie. Il a répondu qu'il a trouvé dans les décisions du concile qui lui ont été envoyées, et qui avaient été arrêtées dans une assemblée de cardinaux tenue *ad hoc*, la décision qu'on ne peut donner l'habit à une jeune personne âgée de moins de douze ans, mais qu'on peut cependant l'élever dans le monastère. C'est aussi l'avis de F. Baltazar le dominicain. Elle est déjà ici avec son habit. C'est l'esprit familial de la maison, son père en est comblé de joie, et toutes les religieuses en sont folles. Elle a l'amabilité d'un ange et elle charme nos récréations, en racontant des histoires des Indes, de la mer, mieux que je ne le ferais moi-même. Je suis heureuse de voir qu'elle ne leur cause aucun ennui. Il me tarde que vous la voyiez. Dieu lui a fait une grande grâce et elle vous doit bien de la reconnaissance. Je crois que ce sera un grand bonheur que cette âme soit élevée loin des vanités du monde. Je commence à comprendre le prix du service que vous m'avez rendu, il n'est pas grand comme je l'entendais, mais en levant mes scrupules, il est plus grand encore.

4. Maintenant je me trouve un peu de charité. Bien que votre absence me soit très-pénible, je verrais avec plaisir que vous passassiez encore un mois à l'Incarnation pour corriger les abus qui y règnent et que l'on vous chargeât de la diriger. Il vous suffirait de huit jours seulement, si vous y laissiez en partant le F. Jean pour vicaire. Je sais sur quel pied sont les choses : du moment qu'elles (ces religieuses) se voient un chef, elles se rendent à discrétion, quoiqu'au premier abord elles jettent les hauts cris. Elles me font grand pitié. Si le nonce avait voulu frapper un grand coup, ce devait être celui-là. Que Dieu y pourvoie, car il le peut.

5. Il n'y a plus moyen pour Laurence de trouver des confesseurs comme elle était accoutumée d'en avoir. Comme ils étaient toute sa consolation, elle n'en a donc plus aucune. Que Notre-Seigneur sait bien blesser à l'endroit sensible ! Le confesseur qu'on lui a donné craint fort qu'elle ne le goûte guère, dans les embarras où elle se trouve. Il fait maintenant aussi chaud qu'à Madrid au mois de juin, et même plus chaud. Vous avez très-bien fait de ne pas venir. J'ai mis le bon Padille au courant de ce qui regarde l'Incarnation. Je vous supplie d'en donner connaissance à mon P. Oléa et de lui offrir mes respects. Je lui ai écrit trois lettres, informez-vous s'il les a reçues. O Jésus ! qu'il en coûterait pour mettre tant d'âmes dans le bon chemin ! Je ne puis comprendre comment je souhaite de vous voir aujourd'hui dans des embarras que j'ai toujours tant redoutés pour vous ; c'est que maintenant

ils me paraissent moindres et moins à craindre. Que Dieu le veuille, vous soutienne et garde votre paternité. C'est aujourd'hui le 27 septembre 1575.

L'indigne servante et sujette de votre paternité,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. Le P. Gracian que la Sainte ne croyait plus à Madrid, y était encore. Il y était venu dans l'intention de passer dans l'Andalousie. Le nonce Hormanete venait de le nommer premier prêtre de tous les déchaussés et visiteur apostolique des réformés de cette province. Ce père en avait donné avis à tous les pères de sa nouvelle obédience. Ceux dont parle la Sainte, et d'autres encore, se réunirent auprès d'elle pour décider si on tiendrait compte du bref de cette nomination, et si on reconnaissait le droit de visite qu'elle confierait à Gracian. L'avis de ces messieurs fut pour l'affirmative, et cependant ils passèrent plus tard à l'avis opposé. Telle est l'inconstance des hommes, de ceux mêmes qui ont le plus de mérite.

Sainte Thérèse donne à Gracian un conseil excellent, en l'engageant à prendre les voies de la douceur. Elle avait commencé elle-même par celles de la rigueur et elle s'en était mal trouvée. L'expérience lui avait profité et l'avait ramenée à la bonne marche. Elle l'indique à son père. Elle avait reconnu que la sévérité assujettit bien le corps des inférieurs, mais qu'il n'y a que la bonté qui en gagne les cœurs.

N. 2. Elle donne aux pères andalous l'éloge de gens raisonnables, parce qu'ils se sont soumis. L'obéissance délibérée est un acte de raison.

Elle était, à ce qu'on présume, prieur de la maison de Séville, et Macaire de celle de Pastranne, qui venait d'être visitée et où, pour cette raison, il voulait rentrer, afin d'éviter la rencontre de Gracian, dont il n'approuvait pas les pouvoirs et contre lequel il avait une antipathie naturelle. C'était pourtant un excellent religieux. L'habit ne fait pas le moine et celui qui le porte ne l'est pas toujours en tout. Lecteur, voyez-le plutôt par vous-mêmes.

N. 3. Comme la Sainte est charmante avec son admiration pour les gentilleses de sa petite mère ! N'y touchons pas, nous gâterions quelque chose.

N. 4. Elle préfère le bien de sa chère maison de l'Incarnation à son propre bien spirituel. Ceci ne fait pas moins l'éloge de Gracian que celui du convent. Lorsqu'il aura imprimé le mouvement, Jean de la Croix fera le reste. Ne revêchez qu'elles sont d'abord, ces filles deviennent bientôt soumises, lorsqu'elles sentent une fois l'ascendant de l'autorité. Leur audace et leur faiblesse sont également pitié.

N. 5. Laurence, c'est Thérèse elle-même. Elle témoigne à son confesseur son regret d'être éloignée de lui. Que Notre-Seigneur, dit-elle, sait finement nous blesser au vif ! Ah ! c'est une divine attention de son amour de répandre un peu d'amertume sur l'exercice de la vertu, de peur que nous ne la prenions pour lui-même, et que nous ne lui déplaisions par une ardeur intéressée pour les moyens de lui plaire.

## LETTRE IX.

*Au révérend père Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Seconde.)*

Jésus.—1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre paternité. Je vous ai expédié aujourd'hui des lettres par le grand courrier, il sera nécessaire de m'en accuser réception, car je crois qu'elles ont dû vous parvenir d'autant plus sûrement que le porteur est le frère d'une de nos sœurs.

2. Je vous disais que Tostade partait pour le Portugal, le jour même que vous arrivâtes ici ; qu'Infante et un autre prédicateur de l'Andalousie l'attendaient et lui avaient envoyé un exprès à Madrid pour lui donner des nouvelles. Béni soit le Seigneur qui l'a ainsi ordonné.

3. Vous saurez que les membres du conseil disent que si la permis-



sion dépend du procès, elle ne sera pas accordée, parce qu'il nous faudrait d'autres preuves que celles que nous avons. Que si on leur produit l'autorisation du nonce, par écrit, ils donneront la leur, sans autre formalité. C'est un conseiller auditeur qui en a prévenu confidentiellement don Pierre Gonzalez. Ecrivez-moi par les pères qui viendront de l'assemblée pour m'indiquer le moyen que je dois employer. Vous feriez même bien de consulter sur ce sujet des personnes de la cour, voire le duc ou d'autres. Je me doute que ce sont des lettres de Rome qui le retiennent (le nonce) et l'empêchent de donner sa permission, parce qu'il me semble que déjà il en a accordé facilement une pareille au P. Antoine. J'ai pensé ensuite que si les chaussés trompent le pape par de fausses informations, et que nous n'ayons auprès de lui personne pour l'éclairer, ils obtiendront contre nous tout ce qu'ils voudront. Qu'il nous importe donc grandement d'avoir à Rome quelqu'un, parce qu'en faisant connaître comme ils y vont, on verra à découvert la passion. Je crois même que nous n'avons rien à faire jusque-là et que nos envoyés nous rapporteraient l'autorisation de fonder quelques nouvelles maisons. Croyez, mon père, que c'est un grand point d'être préparé à ce qui peut arriver.

4. Je vous écris à la hâte et je ne puis que vous dire que toutes les sœurs se recommandent à vos prières, et moi, à celles de tous mes pères, en particulier du père prieur des Remèdes, quoique je sois fâchée contre lui. Je désire savoir si le P. Marian est arrivé. Dieu garde votre paternité et la conduise par la main. Amen. Je suis bien contente de voir le beau temps qu'il fait pour voyager. N'oubliez pas, mon père, de me donner le nom de famille de l'évêque à qui je dois adresser des lettres à Madrid. N'y manquez pas et marquez-moi en quels termes je dois écrire l'adresse de mes lettres, comme aussi si je peux les lui affranchir. C'est aujourd'hui le 5 septembre 1576. Nous nous portons bien, et je suis joyeuse de voir que j'aurai ici toute facilité pour vous écrire.

Votre indigne fille et sujette,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

Prenez bien garde, mon père, de perdre le papier que je vous ai donné. Je vous avais dit de le mettre dans la doublure de votre habit, et vous ne l'avez pas fait. Ce serait un grand malheur, s'il venait à être perdu.

#### NOTES.

Lecteur, vous n'achopperez pas contre mon sérieux. Cependant je dois ici vous dire : *Ambulate in luce, dum lucem habetis*; ce sont paroles d'Évangile. Approchez la lumière de vos pas pour considérer le chemin où vous marchez.

N. 1. La Sainte vous dit que le porteur de cette lettre fut le frère d'une déchaussée, et vous dites, qu'est-ce que cela me fait? La connaissance de cette circonstance ne me serait pas moins inutile, quand tous les saints se seraient réunis pour me l'apprendre. Je suis de votre avis. Lors donc que ce qui aura besoin d'éclaircissement sera un point de cette importance pour vous, et tout l'historique des affaires de la réforme des carmélites n'en a pas davantage pour un Français, ni même pour un Espagnol contemporain de l'auteur de cette édition, n'attendez pas que j'assaisonne à grands frais la pâture d'une vaine curiosité. Les choses inutiles me répu-

ghent presque à l'égal des choses illicites. Au fond elles le sont. On en rendra compte au jugement, ce qui témoigne que nos comptes seront assez chargés. Edifions-nous des maximes des saints, notre temps ne sera pas perdu.

N. 2. Je connais votre faible et j'en ai pitié. Par pure charité et contre le principe que je viens d'établir, je vais vous dire que Tostade était un des plus grands ennemis de la réforme. Arrivé de Rome dès le mois de mars, muni de pouvoirs contre les déchaussés, le 5 août, il demandait à Madrid l'autorisation du nonce et du roi, pour les exercer; sur le refus qui lui en fut fait, il partit pour le Portugal.

N. 3. On était en instance pour faire une fondation, probablement celle de Valladolid, qui eut lieu cette année-là. Le conseil royal, voyant les contestations des chaussés et des déchaussés, refusait son approbation, avant d'avoir vu celle du nonce qui, comme la Sainte l'a deviné, la faisait attendre, parce qu'il avait reçu de Rome des lettres qui le révoquaient de sa charge, contre l'intention du pape et celle du roi, qui entendaient qu'il continuât de l'exercer pour favoriser l'établissement de nouvelles fondations.

N. 4. Je suis bien contente, dit-elle, de voir le beau temps qu'il fait pour voyager. C'est que le P. Gracian qui venait de passer à Tolède, où il avait vu la Sainte, se rendait de Séville à Almodovar, pour assister à l'assemblée qui fut la première de l'ordre et se tint dans le mois de septembre.

## LETTRE X.

*Au père Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Troisième.)*

Jésus soit avec V. P. — 1. Le porteur de la présente arrive à l'instant, et comme il ne me donne que très-peu de temps, je ne serai pas longue. Je bénis Notre-Seigneur que vous soyez arrivé en bonne santé. Je vous ai déjà écrit par deux voies que Peralte partit pour le Portugal le jour même que vous passâtes ici. Santelme m'a écrit aujourd'hui (et même le messenger vous portera sa lettre) que nous n'avons rien à craindre, que Mathusalem (le nonce) est entièrement disposé à se rendre à notre désir, de voir les aigles séparés, parce qu'il comprend que c'est indispensable.

2. On me marque aujourd'hui de Séville que le départ de Peralte y a causé une explosion générale d'hilarité et de contentement, que tout le monde dit qu'il s'était mis en tête de s'assujettir les papillons. Ce que le Seigneur a fait est assurément bien fait. Qu'il en soit béni à jamais. Infante est venu me voir, il voulait une lettre pour Paul. Je lui ai répondu que je ne ferais rien de moi-même, qu'il lui parlât lui-même, puisqu'il ne se trouvait pas compromis. Je pense que s'il conservait quelque espoir du retour de Peralte, il ne serait pas venu faire ses soumissions.

3. Je vous ai déjà écrit, mon père, au sujet de ce que vous dites de la prieure de Malagon. C'est une chose trop sérieuse pour la mettre sous ma responsabilité, cela ne peut se souffrir, et je n'ai pas le courage de m'y opposer, quand je vois que c'est votre volonté. Je vous supplie donc d'en faire pour le mieux, selon vos lumières, et de voir quelle serait celle qui conviendrait pour cette maison, où il en faut une capable d'être plus que sous-prieure; moi, je n'en vois pas d'autre que la prieure de Salamanque. Je ne connais pas celle dont parle votre paternité; elle est encore bien novice et cette autre remplirait encore mal la place de prieure. Vous m'embarrassez beaucoup, mon père; recommandez cela à Dieu, et suivez ce qu'il vous commandera. Nous som-



mes dans de mauvaises circonstances pour faire voyager des religieux. Que le Seigneur s'en mêle, car nécessité n'a pas de loi. C'est aujourd'hui jeudi, le 6 septembre : je n'ai ni le temps d'écrire à mon père Fr. Antoine, ni de vous en dire davantage.

La servante et fille de V. R.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Cette lettre a été écrite le lendemain de la précédente. La Sainte y parle à peu près des mêmes choses, si on en excepte la maladie de la prieure de Malagon et la nécessité de lui donner une suppléante.

N. 1. *Papalio* ; ententez Tostado. N. 2. *Santelme*, c'est le P. Oléa. *Mathusalem*, le nonce. *Les Aigles* sont les déchaussés, et les *papillons*, ses filles.

La prieure de Malagon était dangereusement malade ; il s'agissait de trouver une sous-prieure en état de remplir ses fonctions. La prieure de Salamanque, proposée par la Sainte, était Anne de l'Incarnation, sa cousine germaine. On s'étonnera de cette désignation ; mais pourquoi ? La consanguinité ne devait pas nuire à cette dame, puisqu'elle ne lui en avait pas à son mérite. On doit être pour ses proches encore plus sans injustice que sans préférence.

#### LETTRE XI.

*Au révérend père Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Quatrième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre paternité. Ne vous attendez pas, mon père, à conduire les choses tout d'un coup à la perfection. Quel est le fruit qu'on peut produire en passant deux ou trois jours dans ces maisons, que le P. Fr. Antoine ne le produise tout aussi bien ? On n'en est pas plutôt sorti qu'elles redeviennent ce qu'elles étaient auparavant, et c'est encore s'exposer à mille dangers.

2. Madame dona Jeanne est bien persuadée que vous faites ce que je vous conseille ; Dieu veuille que cela soit. Elle est restée trois jours, mais je n'ai pu l'entretenir autant que j'aurais voulu, à cause des nombreuses visites qu'elle a reçues. Elle s'est liée avec le chanoine d'une étroite amitié. Je vous assure que Dieu l'a douée des plus excellentes qualités. Elle a des talents et un caractère si remarquables, que je n'en ai vu que peu, ou point en ma vie qui y soient comparables. Sa simplicité et son ouverture me ravissent. En cela elle surpasse son fils de beaucoup. Ce me serait une bien grande consolation, si je me trouvais à portée d'avoir avec cette dame des relations habituelles. Nous étions aussi familières l'une avec l'autre que si nous avions passé ensemble toute notre vie.

3. Elle dit que son séjour à Tolède lui a été bien agréable. Dieu a fait qu'on a trouvé pour la loger la maison d'une dame veuve qui vivait seule avec ses domestiques. Ce logement lui a beaucoup convenu, et ç'a été un grand bonheur que ce fût dans notre voisinage. On lui portait d'ici sa nourriture toute préparée. Vous m'avez donné la vie, mon père, en me permettant de posséder quelque chose, afin que je n'aie pas d'attache aux biens du couvent, ce qui me causerait de grands

soucis. Comme je ne suis rien moi-même, cette disposition m'accommode très-bien.

4. Vous avez bonne grâce de me dire de vous parler à voile déconvert ! il paraît, mon père, que vous ne me connaissez pas. Je voudrais pouvoir vous ouvrir mes entrailles. Avec elle est restée jusqu'au dernier jour mademoiselle dona Jeanne, sa fille, qui m'a paru très-bien. Je suis bien affligée de la voir avec ces demoiselles ; car elle a dit que véritablement elle ne s'y trouve pas aussi bien qu'ici. Je lui donnerais l'habit de bien bon cœur, pour qu'elle se trouvât avec sa sœur, mon petit ange, qui est, on ne peut voir plus, fraîche et grasse. Mademoiselle dona Jeanne ne pouvait se rassasier de la voir et de l'admirer. Pierrotin, son frère, qui est venu aussi avec tout son bon sens, ne pouvait venir à bout de faire sa connaissance. Elle est ma seule récréation. J'ai eu un long entretien avec mademoiselle dona Jeanne ; ç'a été tout à fait le dernier jour. Il paraîtrait qu'elle en a éprouvé quelque impression, puisqu'elle a dit à Anne de Zurite, qui me l'a rapporté, qu'elle en avait été occupée toute la nuit, et qu'elle n'était pas fort éloignée de se rendre à mes désirs et qu'elle y réfléchirait encore. Dieu le veuille. Que votre paternité l'y exhorte ; vous voyez assez combien je souhaiterais de l'avoir avec moi.

5. Madame dona Jeanne a été si ravie du contentement et de l'union des sœurs, qu'elle est partie bien décidée à envoyer au plus tôt mademoiselle dona Marie à Valladolid. Je crois même qu'elle se reprochait d'avoir retiré mademoiselle dona Adrienne. Elle m'a paru très-contente, et je ne la crois pas dissimulée. Hier elle m'a écrit mille amitiés, en me disant qu'elle n'avait éprouvé ici aucun sentiment de ses peines ni de ses tristesses. On m'a déchiré cette lettre, ainsi que d'autres. J'en ai reçu ces jours-ci un nombre infini ; j'en perds la tête. Je regrette bien qu'elle soit perdue, car je me proposais de vous l'envoyer. Madame Jeanne y disait que le jour même de son départ d'ici, la fièvre tierce avait quitté monsieur Luc Gracian et qu'il continuait à se remettre. Oh ! que monsieur Thomas de Gracian est quelque chose d'excellent ! il me convient singulièrement. Il est aussi venu ici. Aujourd'hui j'ai fait réponse à madame Jeanne, et je lui marque que votre paternité est en bonne santé.

6. Comme il m'est venu à l'esprit de chercher quelle est celle des deux que vous aimez davantage, j'ai reconnu que madame dona Jeanne a un mari et d'autres enfants à aimer ; mais que la pauvre Laurence n'a autre chose sur terre que ce père. Que Dieu le lui garde ! Amen : car je fais mon possible pour la consoler. Elle me dit que Joseph l'a rassurée encore une fois, et que depuis elle passe sa vie au milieu des peines, quoique sans soulagement.

7. Quelques mots sur l'assemblée. Les pères en reviennent très-contentes, et je le suis infiniment de ce qu'on y a fait de bien. Dieu en soit glorifié ! Pour ce coup, on vous donne cette fois de grandes louanges.



Tout vient de sa main, et ainsi les prières, comme vous le dites, sont sans doute beaucoup. Ce qui m'a fait un extrême plaisir, c'est de voir qu'on a désigné le père Roca pour aller exciter l'émulation dans les maisons : c'est une mesure excellente et très-profitable. Je suis convenue avec lui qu'il insisterait beaucoup sur le travail des mains qui est d'une importance infinie. Il m'a dit qu'il en écrirait à votre paternité, parce qu'il n'en a pas été question dans l'assemblée. Je lui ai fait observer qu'il est prescrit par les constitutions et par la règle ; et pourquoi, sinon pour qu'on le fasse observer ? Il m'a encore appris, et je ne pouvais le croire, qu'on avait expulsé de l'ordre ceux qui ont failli. Or, c'est une ressource bien précieuse que d'avoir ce droit !

8. Il m'a parlé aussi des démarches qui se font pour nous obtenir une province séparée, par l'entremise de notre P. général ; en employant tous les moyens à notre disposition. Aussi bien c'est une guerre intolérable que d'être mal avec le prélat. Si on peut en finir à force d'argent, Dieu en fera trouver assez à ceux qui sont à la tête de cette affaire. Pour l'amour de Dieu, mon père, pressez autant que vous pouvez leur départ ; ne le regardez pas comme accessoire, car c'est le principal. Si le prieur de la Penuela est si bien avec le P. général, il irait bien pour l'accompagner avec le P. Marian. Quand même on ne pourrait pas réussir auprès du pape, cela ne fait rien. Mais cet autre serait très-bien, et les circonstances sont tout à fait favorables. Avec les bonnes dispositions que nous voyons à Mathusalem, je ne sais ce que nous attendons : c'est se contenter ici de rien et trouver sa perte dans sa bonne fortune.

9. Sachez qu'un tiers, qui est mon ami, m'a dit ce matin, et il me communique ce qui se passe dans son âme, qu'il se tient très-assuré que Gilbert doit mourir bientôt ; il m'a même dit que ce sera dans l'année ; qu'il avait eu d'autres fois les mêmes avertissements au sujet d'autres personnes, et que jamais ils ne l'avaient trompé. Le fait est possible, lors même qu'on ne tiendrait aucun compte de cette prédiction. Puis donc que ce n'est pas impossible, il est bon que votre paternité arrange les choses comme si cela pouvait arriver, afin que les affaires réussissent. Regardez donc les visites comme quelque chose de transitoire. Fr. Pierre Hernandez se servait de frère Angel pour faire exécuter ce qui lui convenait dans la maison de la Visitation, et il se tenait de loin, et néanmoins il ne laissait pas d'être visiteur et de faire ce qu'il avait à faire. J'ai toujours gardé le souvenir de ce que ce provincial a fait pour vous, lorsqu'on était dans votre maison, et je ne voudrais pas, s'il était possible, qu'on lui fît de la peine. On se plaint que vous vous laissez conduire par le P. Evangéliste. Il est après tout de la prudence que vous vous en défiez, parce que nous ne sommes pas tellement parfaits qu'il fût impossible qu'il ne fût prévenu contre quelques-uns et en faveur de certains autres ; de sorte qu'il est nécessaire de tout examiner.

10 La prieure de Malagon va tant soit peu mieux, Dieu merci ; mais, au dire des médecins, on ne doit pas faire grand cas de ce changement. Pour plusieurs raisons, je suis bien surprise que vous ne m'ayez plus parlé d'envoyer une sous-prieure à Malagon, et que vous m'ayez même fait entendre que vous voudriez que j'allasse chercher la prieure. D'abord, je ne sais pas ce qu'il faut ; je n'ai ni assez de santé, ni assez de charité pour soigner des malades. Par rapport à la maison, et j'entends l'ouvrage, j'en fais beaucoup plus ici ; car les religieuses de Malagon, ayant à leur tête Antoine Ruitz, n'ont que peu de chose à faire, et fût-il à propos que j'y allasse, vous le voyez, mon père, le temps est trop mauvais.

11. Vous me fournissez en outre une autre raison solide, c'est que vous ne me faites pas une obligation d'y aller, et qu'il ne vous paraît pas que cela soit nécessaire ; en conséquence, vous me laissez libre de faire ce qui me semblera le meilleur. Ce me serait une belle perfection, vraiment, si je croyais que mon sentiment vaut mieux que le vôtre ! Comme on m'a dit que la prieure n'a plus ni sentiment, ni parole, ce qui sent assez l'exagération, j'ai fait dire qu'on chargeât Jeanne-Baptiste de la maison, parce que, selon moi, elle mérite la préférence ; car j'éprouve tant de répugnance à faire faire de longs voyages aux religieuses, que je ne m'y détermine qu'à la dernière force. J'ai écrit à la prieure de lire les lettres, si elle peut le faire, que c'est mon avis ; mais que si elle en juge autrement, elle peut les faire lire par qui elle voudra, parce qu'elle en a le droit.

12. Elle n'a pas voulu de Jeanne-Baptiste, et elle a désigné Béatrix de Jésus, prétendant qu'elle vaut mieux (cela peut être, mais ce n'est pas mon opinion). Elle n'a pas voulu non plus d'Isabelle de Jésus pour maîtresse des novices, qui sont nombreuses. Elle l'a été néanmoins et elle a fait de bonnes novices, car quoiqu'elle n'ait pas beaucoup de talent, elle est bonne religieuse. Ce n'a pas été non plus l'avis du licencié ; ainsi Béatrix est chargée de tout et elle en est très-fatiguée. Si elle ne s'en acquitte pas comme il faut, on pourra en charger une autre. Pour ce qui est de la maison, une de la maison, ce me semble, fera toujours mieux qu'une venue d'ailleurs, tant que Dieu conservera la prieure. J'ai bien vu, mon père, que vous l'aviez fait pour procurer un peu de contentement à la prieure. Mais si vous me donniez la tentation d'y aller ? Ce serait un peu fort : car à peine ai-je songé à aller quelque part, qu'il me semble que tout le monde le sait. Du reste, s'il faut vous dire ma pensée, je ne serais pas fâchée d'y aller pour y passer quelques jours.

13. Nous eûmes hier la visite de madame Louise de la Cerda, et je pense finir de l'amener à donner, cette année, quatre mille ducats (elle ne devait en donner que deux mille). Le grand maître dit que si elle donne cette somme, de Noël en un an il y aura une maison de construite pour les religieuses, j'entends qu'elles pourront y entrer à



cette époque. Enfin, il paraît bien que c'est Dieu qui vous guide, mon père, car mon séjour dans cette maison ne lui sera pas moins avantageux, qu'il me sera agréable; je suis si contente de me voir éloignée de ma parenté et d'autant plus qu'à Avila je suis prieure.

14. Je suis d'un caractère bien singulier: comme je vois que votre paternité n'a fait aucun cas de ma répugnance à rester ici, elle m'a donné un contentement extrême et la liberté de lui manifester tous mes desirs et de lui exposer mes projets, parce qu'elle ne tient aucun compte de mes idées.

15. J'ai engagé la maîtresse d'Isabelle à vous écrire, et si vous ne vous rappelez pas son nom, voici une lettre d'elle: oh! comme elle devient charmante! comme elle prend de l'embonpoint et de la fraîcheur! Que Dieu en fasse une sainte et qu'il vous conserve beaucoup plus que moi! Pardonnez-moi d'avoir été si longue et prenez patience, c'est que vous êtes là-bas et moi ici; je vais bien. C'est aujourd'hui la veille de saint Matthieu, je vous prie de presser l'affaire de Rome; inutile d'attendre au printemps, il fait déjà beau et je crois que c'est le moment.

Votre indigne servante et sujette,

Tolède, 20 septembre 1576.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Mon père, ne vous tourmentez pas tant de ces religieuses, puisque vous ne devez en être chargé que pour peu de temps, d'après ce que dit Mathusalem. L'on assure qu'il a même dit à Peralte qu'il eût à se hâter, qu'il arrivât dans deux mois et qu'il se tint assuré d'avoir tous les pouvoirs. Oh! si je voyais notre affaire terminée! Que Dieu nous vienne en aide et que sa majesté divine nous tire tous de ces perplexités.

#### NOTES.

Il s'en faut bien qu'il soit aisé d'entendre, sans explication, toutes les parties de cette lettre, qui était plus longue, quoiqu'elle le soit encore beaucoup. On en a perdu le commencement, où il paraît que la Sainte parlait de la visite qu'elle avait reçue d'un des pères de l'assemblée d'Atmodovar, député pour lui faire part de ce qui avait été arrêté. On présume que c'était le P. Roca.

N. 1. La Sainte fait observer à Gracian qu'il a besoin de modération dans l'exercice de sa charge de visiteur. Les choses, lui dit-elle, n'atteignent pas à leur perfection tout d'un coup. Ce n'est pas, ajoute-t-elle, en passant deux ou trois jours dans une maison, qu'on peut la réformer d'une manière durable.

N. 2. La dame dona Jeanne, dont il est question dans ce nombre et dans plusieurs autres de cette lettre, est la mère du P. Gracian. Cette dame était venue passer trois jours à Tolède, avec sa famille. Les enfants qu'elle avait amenés avec elle et qui sont nommés dans les nombres suivants, sont Pierre, Luc et Thomas, trois de ses fils; Marie, Jeanne et Adrienne, trois de ses filles. Sainte Thérèse fait un éloge charmant de la mère: elle la loue même au préjudice du fils à qui elle écrit.

N. 3 et 4. Le N. 5 nous paraît clair, la Sainte est si contente de M<sup>lle</sup> Jeanne, sœur du P. Gracian, qu'elle lui donnerait volontiers l'habit pour la voir avec Isabelle de Jésus, mère de cette demoiselle, qui en est de bon compte émerveillée. Pierrotin, ou Pierret, est un jeune frère du P. Gracian.

N. 5. Dona Marie et dona Adrienne sont deux sœurs du P. Gracian; Luc et Thomas sont ses frères.

N. 6. Laurence, c'est Thérèse. Joseph est Notre-Seigneur; il a promis de nouveau à Thérèse de ne pas lui ôter son père Gracian.

N. 8. A la fin, Mathusalem est le nonce Hormanète.

N. 9. Le provincial était François-Auguste Suarez, carme chaussé, et Gilbert, le nonce.

N. 10. Il paraîtrait que Gracian avait engagé sainte Thérèse à aller prendre à Malagon la prieure malade, madame Brianda de Saint-Joseph, pour l'amener à Tolède et l'y soigner.

N. 12. Le licencié était Gaspard de Villanueva.

N. 13. Dona Louise était madame Louise de la Cerdà.

N. 15. Isabelle était une sœur du P. Gracian.

POST-SCRIPTUM. — Ces religieuses étaient des mingées. Mithusalem est encore le nonce Hormanète.

Passons sur les beaux sentiments que sainte Thérèse témoigne à Gracian, au sujet de sa mère et de ses frères et sœurs qu'elle a menés avec elle à Tolède. Ces sentiments sont une preuve touchante de la pure affection de la Sainte pour ce père, qui fut son plus cher confesseur. Après l'avoir bien flatté au moyen de ces deux portraits de famille, elle se plaint vivement de ce qu'il l'accuse de ne pas lui parler à découvert. Elle était aussi fine que sainte. Qu'on y prenne garde : toutes ses lettres en fournissent des preuves, je veux dire de l'un et de l'autre.

## LETTRE XII.

*Au même P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Cinquième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre paternité. Le livre des Fondations touche à sa fin. Je pense que vous le lirez avec intérêt, car il en est digne. Voyez si je suis obéissante. Je crois avoir cette vertu, parce que chaque fois qu'on me commande une chose par plaisanterie, je voudrais sérieusement la faire, et je la fais plus volontiers que je n'écris ces lettres, qui sont pour moi des casse-tête assommants. Je ne sais comment j'ai eu le temps d'écrire ce que j'ai écrit, et il ne laisse pas d'y avoir quelque chose pour Joseph (Notre-Seigneur), qui est celui qui donne des forces pour tout faire.

2. Moi aussi, je jeûne, car il fait peu froid ici et je n'y suis pas mal portante, comme ailleurs. De grâce, faites de ma part de grands compliments au P. Antoine, à moins qu'il ne valût mieux, lors même que vous pourriez m'excuser, ne pas lui faire connaître que je vous écris beaucoup, et à lui si peu. Je lui adresserai peut-être tout à l'heure quelques mots.

3. Si Santelme avait pris l'affaire de sa religieuse comme Nicolas, je n'aurais pas été aussi contrariée. Je vous assure que je ne sais ce qui me dit que dans cette vie on ne parvient pas à devenir tout à fait saint. S'il connaissait les raisons de la prieure pour la recevoir, et ce que la prieure doit à celui qui la présente ! Plaise à Dieu, mon père, que nous n'ayons besoin que de lui seul. Du moins il gagnerait peu sur moi, car en voyant que la chose est contraire à la conscience, comme je le vois, le monde entier s'abîmerait en vain sur moi. Avec cela il dit qu'il ne s'y intéresse pas plus qu'à la première qui passe dans la rue. Voyez-moi cette vie ! Et que ferait-il donc s'il s'y intéressait ? J'ai grand-peur d'avoir à recevoir quelque chose de lui. Marian en est étonné. Comme je m'attends qu'il vous en écrira, je prends les devants, afin que vous ne lui accordiez rien, car on a déjà fait pour lui plus qu'on ne lui en devait ; enfin, qu'il se mette à la raison, sinon, on se passera de lui. Toute ma consolation est que



Dieu me garde votre paternité dans une grande sainteté. C'est aujourd'hui la veille de la Toussaint ; j'ai pris l'habit le jour des morts. Priez Dieu de faire de moi une véritable religieuse du Carmel ; il vaut mieux tard que jamais. Mes salutations au fiscal , à Acosta et au recteur.

La servante indigne et la véritable sujette de votre paternité.

S'il plaît à Dieu je le serai toujours , advienne que pourra ,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

La Sainte parle dans cette lettre du livre des Fondations qu'elle avait écrit par obéissance, ainsi qu'elle le dit dans l'avant-propos, et d'une postulante présentée par le P. Oléa, qu'elle nomme Santelme.

Il est fâcheux qu'il manque plusieurs lignes de cette lettre, remarquable par sa concision. La Sainte s'y montre d'une grande discrétion. Elle est de l'année 1576. L'adresse étant : *A mon père, maître fra Jérôme Gracian, commissaire apostolique du Carmel.*

N. 1. Elle porte un jugement favorable de son livre des Fondations, et les habiles le tiennent pour le meilleur de ses écrits. Il s'y trouve quelque chose pour Joseph, c'est-à-dire pour Notre-Seigneur. Je crois bien ; tout est pour lui. Aussi bien elle lui en fait les honneurs : *C'est lui, dit-elle, qui donne la force de tout faire.*

N. 2. Elle profite du beau temps et de sa bonne santé pour jeûner. Le laboureur et le vigneron, lorsqu'ils se portent bien et qu'il fait beau, ne restent pas oisifs, et Thérèse cultive le champ et la vigne de son âme. Lecteur, n'avez-vous pas aussi une vigne du Père céleste à cultiver ? La vigne de sainte Thérèse est arrachée depuis plus de deux siècles. Est-ce que les façons qu'elle lui a données vous tiendront lieu de celles que demande la vôtre ? Si vous n'y faites rien, vous serez sans vin. Avec quoi paierez-vous donc votre divin Maître ? Pourquoi lisez-vous ce que faisait sainte Thérèse ? ou faites comme elle, ou laissez-moi ses lettres.

N. 3. Elle dit : Plaise à Dieu que nous n'ayons besoin que de lui seul ! Pour jeûner et pour garder ses commandements, il en est ainsi. Quel bonheur ! Pour le reste, il nous a assujettis à avoir besoin de bien des gens et de beaucoup de choses. Nous pouvons compter comme les passereaux, sur les choses nécessaires ; mais sur les hommes ? c'est qu'il n'y en a guère qui nous soient nécessaires. S'ils feignent d'être pour nous, c'est afin que nous soyons pour eux. Oh ! les bons amis d'eux-mêmes !

Sainte Thérèse a pris l'habit des carmélites le jour des morts. En le prenant, elle se proposait de mourir au monde. Elle ne s'y croit pas encore morte, parce qu'elle ne se regarde pas comme une véritable carmélite. Vous qui n'avez pas pris l'habit de son ordre, vous ne vous reprochez pas de n'être pas un véritable carme ou une vraie carmélite ; mais prenez-y garde : ce que la Sainte déplore, c'est de n'avoir pas fait servir le genre de vie des carmélites à sa sanctification, comme elle pense qu'elle aurait dû le faire. Or, avez-vous fait servir à votre sanctification, comme vous l'auriez pu, le genre de vie que vous avez choisi ? Si les regrets de Thérèse n'excitent pas les vôtres, pourquoi cherchez-vous à connaître les bons sentiments des saints ? Est-ce que vous espérez, par hasard, que la connaissance de leurs vertus et de leurs mérites vous sauvera avec et malgré votre mauvaise vie ?

LETTRE XIII.

Au même père Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Sixième.)

JÉSUS. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec votre paternité, mon père, et vous donne assez de santé pour soutenir les fatigues qui vous attendent le long de ce carême, où je pense que vous aurez à aller prêcher d'un endroit dans un autre. Pour l'amour de Dieu, prenez bien garde de tomber dans vos courses ; depuis que j'ai eu un bras cassé, je suis beaucoup plus en crainte de pareils accidents. Mon bras est encore enflé, ainsi que la main, et il est couvert d'un cataplasme, qui me fait l'effet d'un brassard, et je ne puis presque pas m'en aider.

2. Il fait maintenant ici de fortes gelées, ce qui n'était encore arrivé qu'au commencement de l'hiver; car le reste du temps a été beau, et il faisait bien plus froid à Tolède, du moins pour moi. Je ne sais si cela vient de ce qu'on a placé la porte que vous aviez commandée pour la petite pièce attendant à celle que vous avez désignée pour l'infirmerie; mais elle est devenue une véritable étuve. Quoi qu'il en soit, je m'en suis très-bien trouvée dans ces froids. Vous voyez toujours juste, mon père, quand vous donnez des ordres. Dieu veuille que j'obéisse toujours avec le même bonheur.

3. Je désire savoir si le P. Antoine de Jésus continue à aller mieux, et ce que fait le P. Marian à qui j'ai tant d'obligations. Faites, s'il vous plaît, mes civilités au père Barthélemy.

4. Je vous envoie ici une lettre que m'a adressée le P. Provincial (des jésuites), au sujet de l'affaire de Carillo. J'en suis bien contrariée, car je sais que je lui avais dit que je n'avais été pour rien dans ce changement, ce qui est la vérité; et lorsque je l'avais appris, j'en avais été bien fâchée, comme je vous l'écrivis alors, et j'avais même fait des vœux pour que la chose n'allât pas plus avant. Je lui écrivis pour lui en témoigner mon très-grand regret, comme je le jure au provincial dans la réponse que je lui fais. Ils sont tellement prévenus, qu'il m'a paru nécessaire d'appuyer avec tant de force, sous peine de n'être pas crue, et il importe beaucoup qu'ils me croient, à cause de ce qu'ils nomment mes rêveries, et afin qu'ils ne pensent pas que c'est par ce moyen que j'ai persuadé Carillo, pendant qu'il n'y a rien de plus faux. Je vous assure, mon père, que leurs menaces m'intimident si peu, que je suis étonnée de la liberté que Dieu me donne et d'avoir dit au recteur (des jésuites d'Avila) que lorsqu'une chose me paraissait juste, ni la compagnie, ni le monde entier, ne seraient pas capables de m'empêcher d'en poursuivre l'exécution, et que n'ayant été pour rien dans cette affaire, je ne ferais rien non plus pour la lui faire abandonner.

5. Le recteur m'a priée, dans la supposition que Carillo se tiendrait tranquille, de lui écrire une lettre où je lui marquerais ce que je lui dis à lui-même, et qu'il ne peut donner suite à cette affaire sans encourir l'excommunication. Je lui ai demandé s'il connaissait les brefs. Mieux que moi, m'a-t-il répondu. Donc, ai-je ajouté, je suis sûre de lui, il ne fera pas une chose qu'il sait être une offense de Dieu. Il a prétendu que, dans son grand dépit, il pouvait très-bien s'aveugler et faire un coup de tête. Ainsi, je lui écris par la voie même dont il s'est servi pour m'écrire.

6. Admirez, mon père, quelle simplicité! J'ai des preuves certaines qu'ils l'ont vu, quoiqu'ils ne me l'aient pas donné à entendre. Je lui dis dans ma lettre de ne pas se fier à ses frères, que ses frères sont ceux de Joseph, parce que je sais qu'ils devaient le voir et que ce sont ses propres amis qui doivent l'avoir trahi; cela ne m'étonne pas,



parce qu'ils l'ont trop à cœur. Ils doivent craindre qu'on ne veuille s'en faire un précédent ; je lui demande s'il n'y a point de déchaussés parmi eux. Il répond qu'il y en a et que ce sont des franciscains, mais que les dechaussés les avaient d'abord exclus de leur ordre, et qu'ensuite ils leur avaient donné leur excoorporation. Je dis qu'on pouvait agir de même dans le cas présent ; mais ils ne le feront pas et je ne pense pas à lui dire de ne pas le faire, mais à l'avertir, comme je le fais dans cette lettre, et à laisser l'affaire entre les mains de Dieu ; car si c'est son œuvre, ils y consentiront ; qu'autrement (comme je le dis ici), j'ai consulté et je n'ai pu connaître si cela doit pouvoir se faire.

7. Ceux que j'ai consultés doivent se baser sur le droit commun, comme un autre légiste qui m'assurait, lorsque je faisais la fondation de Pastranne, que je pouvais prendre une augustine, et il se trompait. Qu'ensuite le pape leur en accorde la permission, je ne pense pas qu'ils l'y trouvent disposé, et les voies sont interceptées. Prenez de votre côté des informations et avertissez Padille qu'il m'affligerait grandement, s'il offensait Dieu ; je crois bien qu'il l'entend ainsi, et il ne le fera pas.

8. C'est une affaire qui m'inquiète ; car s'il reste parmi eux, maintenant qu'ils savent l'envie qu'il a d'être des nôtres, il perd tout le crédit dont il jouissait. S'il nous reste et que ce ne soit pas très-bien, nous ne devons pas le souffrir. Je ne perdrai jamais de vue ce que nous devons à la compagnie. Il a beau nous faire faute, je n'entends pas que Dieu les abandonne. Ensuite, si on peut le recevoir, ne pas le faire parce que nous les craindrions, ce serait mal agir à son égard et mal reconnaître sa prédilection pour nous. Que Dieu conduise cette affaire et elle ira bien. Je crains bien qu'il n'ait pas été déterminé par ces choses d'oraison, auxquelles on dit pourtant qu'il a une croyance aveugle. Je lui en ai parlé assez de fois, et cela ne suffit pas.

9. Je suis encore en peine si les religieuses de Véas ne lui ont rien dit à ce sujet ; car Catherine de Jésus en montrait bonne envie. Ce qu'il y a de bon en tout cela, c'est qu'il est un bon serviteur de Dieu. S'il se trompe, c'est en pensant faire la volonté de Dieu, et sa majesté aura égard à lui. Mais il nous a mis bien en train, et dans ce que je vous ai écrit que j'avais entendu de Joseph (Notre-Seigneur), croyez que j'aurais fait tous mes efforts pour le détourner de sa démarche. Mais, bien que j'ajoute moins foi que lui à ces choses, je répugne beaucoup à le détourner. Que sais-je, si ce ne serait pas empêcher un grand bien pour cette âme ? Car croyez, mon père, qu'à mon avis, il n'a pas l'esprit de l'ordre où il est.

10. Il m'a toujours semblé que dans cette affaire il fallait en venir à ce que m'écrivit Ardapille, qu'il fallait faire écrire à Joanès par les pères, pour lui marquer d'envoyer ici quelqu'un chargé d'en prendre connaissance. J'en aurais été bien contente si cela s'était fait sans que

j'y misse la main ; mais j'y ai vu bien des inconvénients, et je m'en suis excusée le mieux que j'ai pu. Je comprends maintenant que je le faisais pour notre bien, mais soyez bien persuadé, mon père, que si les choses ne viennent pas de fond, elles ne s'arrangeront que par les mains de Paul. Dieu le veuille, je le désire assez, et je suis grandement affligée de voir que je suis la pierre d'achoppement de tout le monde. Ainsi que je l'ai dit plus d'une fois, le vrai remède, ce serait peut-être de me jeter à la mer, comme Jonas, afin d'apaiser la tempête ; car ce sont peut-être mes péchés qui l'ont soulevée.

11. La prieure de Séville m'écrit de supplier votre paternité de leur accorder une dispense pour prendre une autre sœur de Blanche, la Portugaise, qui n'a pas, à beaucoup près, l'âge accompli. Il serait bon qu'on pût la recevoir ; ce serait le moyen de décharger la maison du cens, car elle doit tant que je ne m'en souviens pas bien. Si, lorsqu'on leur paierait cette autre dot (si celle-ci entrait), on voulait leur faire crédit de ce qu'elles doivent à l'autre, ou cesser de payer le cens ou ce qu'on leur donne pour la nourriture, ce ne serait pas un mal, car elles ne cessent de se plaindre qu'elles doivent énormément à cette Portugaise. Votre paternité examinera cela et en fera ce qui lui paraîtra le mieux.

12. Je ne sais plus en finir quand je vous écris. Ma sœur me fait toujours des compliments pour vous. Recevez-les maintenant tous en gros, de même que ceux de toutes les sœurs. Que Notre-Seigneur garde votre paternité et la conduise bientôt ici ; j'en ai grand besoin pour moi et pour bien d'autres choses : cela ne veut pas dire qu'il y en ait que vous ne sachiez pas. Dona Guiomar est malade ; elle vient rarement ici, parce que sa mauvaise santé lui ôte ses forces.

13. Le plus tôt possible envoyez cette lettre au Père Salazar, par la voie du prieur de Grenade. Ayez soin, mon père, de n'y mettre aucun retard ; car il importe de la lui envoyer, afin qu'il n'entreprenne rien, s'il n'a pas encore commencé. Ne vous pressez pas, c'est mon avis, de lui donner votre autorisation, parce que tout cela est pour son plus grand bien. Que Dieu vous donne ce qui est pour le vôtre, comme je le souhaite. Amen. C'est le premier dimanche de carême. Cette lettre du père provincial, et la réponse, pourra servir dans l'occasion ; ne les détruisez pas si bon vous semble.

L'indigne servante et fille de votre paternité,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

L'original de cette lettre est conservé par les religieuses de Sainte-Anne, de Madrid. Elle fut écrite à Avila le 16 février 1578.

N. 1. Gracian était alors tantôt à Pastranne, tantôt à Alcala, d'où il allait prêcher le carême d'un endroit à l'autre, en attendant que le nonce Sèga décidât quelque chose pour la visite. La Sainte s'était cassé le bras gauche quelque temps auparavant : elle appelle agréablement une armure l'appareil qui lui couvrait encore le bras cassé, et puis, quel eut l'effet que lui faisait cet accident ? ce sentiment est naturel.

N. 2. Vous voyez toujours juste, mon père, dit-elle à Gracian. Quel compliment



au sujet d'une porte ! Au sujet d'une fondation qui aurait été son ouvrage, il eût été grossier. *Puissé-je être aussi heureuse à vous obéir ! on ne saurait porter plus loin la bonne grâce.*

N. 5. Barthélemy de Jésus était secrétaire du P. Gracian. Voilà qui est intéressant.

N. 4. Le P. provincial des jésuites était Jean Suarez. Carillo était le P. jésuite Gaspard Salazar, qui voulait quitter la compagnie pour entrer dans la réforme. Le provincial Suarez n'entendait pas cette émigration. On lui avait rapporté que ce dessein de Salazar était l'ouvrage de sainte Thérèse, qui lui aurait fait croire qu'elle avait eu une révélation à ce sujet ; sur quoi le provincial avait écrit à la Sainte pour lui en témoigner son étonnement et son mécontentement. Elle s'en était défendue dans une réponse où elle assurait n'avoir pris aucune part à cette détermination. Suarez, peu satisfait de ce désaveu, venait d'écrire une nouvelle lettre à l'illustre accusée. C'est la lettre du provincial qu'elle envoie à Gracian. Elle y jure qu'elle est étrangère à la détermination de Salazar.

Ce serment de sainte Thérèse ne manquera pas de faire froncer les sourcils à certains lecteurs. Sainte Thérèse n'avait aucun autre moyen de faire croire aux jésuites qu'elle était étrangère à la détermination de Carillo ou Salazar, que de le leur affirmer par serment, puisqu'ils ne l'en croyaient pas sur ses simples désaveux. Or, elle était très-intéressée à en être crue, soit pour ne pas s'en faire à elle-même et à son ordre des ennemis, soit pour conserver l'union et la charité avec eux. D'autre part, c'était la pure vérité, et elle aurait fait tort à Salazar en ne la faisant pas connaître. Elle faisait donc serment pour la vérité, pour la justice et par nécessité. Mais dans ces trois conditions, le serment est un acte de religion par lequel on atteste l'indéfectible vérité de l'excellence de la nature divine. Est-il donc défendu aux saints de rendre gloire à Dieu, en le prenant pour vengeur du mensonge et de la fausseté ?

C'était le recteur des jésuites d'Avila qui avait remis à la Sainte la lettre du provincial. Sa réponse à ce recteur témoigne fortement de sa fermeté pour la défense d'une cause juste.

N. 5. Salazar, dit-elle, ne fera pas une chose qu'il sait être une offense de Dieu. Quel éloge de ce père !

N. 7. La religieuse qui passa des Augustines dans la maison de Pastranne, était dona Catherine Machuche ; elle fut redevable de son changement d'ordre à la haute protection de la princesse d'Eboli, qui l'imposa d'autorité à sainte Thérèse.

Fin du N. 8 et au commencement du N. 9, il est question d'une révélation par laquelle Notre-Seigneur aurait fait connaître à la Sainte que Salazar entrerait dans son ordre. La Sainte en a parlé plusieurs fois à ce père, sans avoir l'intention de le lui faire croire, et cependant elle ne lui en a pas assez dit ; il le croit aveuglément, et elle-même ajoute moins de foi que lui à ces choses. Qu'est-ce que cela signifie ? Discutons les preuves de cette révélation : elles se réduisent uniquement à la véracité bien connue de la Sainte. Elle racontait cette révélation à Salazar, et Salazar qui connaissait sa bonne foi, croyait à son récit : il croyait à un seul témoin qui doutait de lui-même ; car la Sainte dit : Je crois moins que lui à ces choses. Cette révélation n'est pas sa raison pour crone ce père appelé à son ordre ; *A son avis, c'est parce qu'il n'a pas l'esprit de l'ordre de Loyola.* Autant dire qu'elle ne juge pas de l'opportunité du changement de ce religieux, par la révélation qu'elle en a eue. Ou elle croit cette révélation véritable, ou non. Ce ne peut être qu'en la croyant fausse qu'elle fait bien de ne pas en tenir compte ; mais alors, pourquoi en faire tant d'étalage ? Pour moi, je pense qu'elle l'a crue vraie, et que c'est par pure modestie qu'elle a renoncé à en faire usage et à s'en tenir à d'autres raisons, bien assurée qu'une chose révélée ne peut pas manquer d'avoir son accomplissement, soit que pour l'amener on fasse usage, ou non, de la révélation qui en est faite.

N. 10. *Si les choses ne marchent pas, c'est qu'elle est pour elle et pour tout le monde une pierre d'achoppement. Si le vaisseau de la réforme est battu de la tempête, c'est elle qui en est cause.* Elle est un nouveau Jonas ; il faut la jeter à la mer. Eh bien ! on ne l'en croit pas, et ce Jonas prétendu se trouve l'ange qui sauve le vaisseau battu de la tempête.

N. 11. La sœur de la Portugaise, Blanche de Jésus-Marie, était dona Françoise Freyle, qui prit, en faisant profession cinq ans après, le nom de Marie de Saint-Joseph. Le couvent, d'après cette lettre, devait considérablement d'argent à la mère de ces deux heureuses filles.

## LETTRE XIV.

*Au même père Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Septième.)*

1. — Jésus soit avec vous, mon père, et vous délivre de ces gens dont je vous parle. Je suis outrée de leurs indignités à l'égard de ces pauvres religieuses. Je les ai fait promettre d'obéir, à cause du scandale qui est déjà grand ; on a été ici de mon avis, en particulier les dominicains, ce qui m'a fait soupçonner qu'ils se faisaient la main les uns aux autres, car ils sont coalisés contre cette réforme, et j'étais rebutée d'entendre leurs clabauderies. Il y a longtemps qu'elles souffrent, et néanmoins je ne crois pas qu'elles eussent cédé, si je ne leur avais fait comprendre qu'elles le pouvaient sans préjudicier à leur cause.

2. Depuis que les déchaussés sont hors de la maison, leur procès n'a guère été poursuivi. J'ai donc écrit à Roques et à Padille que, si ce qui regarde les déchaussés ne prenait pas une bonne tournure, et s'il restait des visiteurs, ce n'était pas la peine de presser l'affaire au conseil royal, parce qu'il ne me paraissait pas convenable, lors même que les sœurs gagneraient que j'allasse dans leur maison, et qu'il me paraissait très-mal de ne pas y aller et de les abandonner après qu'elles ont tant souffert. Après tout, je crois que je ne bougerai pas, d'autant plus qu'à ce que j'en vois l'affaire ne prend pas le bon chemin, et que le Seigneur cherche quelqu'un pour consoler ces bonnes âmes. J'en ai grand pitié, car elles sont affligées, comme vous le verrez par ces billets que je vous prie en grâce d'envoyer au père Germain, afin qu'il les recommande à Dieu. Il est heureux qu'il soit en liberté. Quant au frère Jean (de la Croix), je tremble de peur qu'ils n'inventent contre lui de nouvelles accusations. Dieu traite ses amis d'une manière bien triste ; il est vrai qu'il ne leur fait pas d'injustices, puisqu'il n'a pas mieux traité son propre Fils.

3. Lisez, mon père, cette lettre que m'a apportée un monsieur de Ciudad Rodrigue, qui venait exprès pour cette religieuse. Il en dit beaucoup de bien ; s'il dit la vérité, elle nous sera une bonne acquisition. Elle porte 400 ducats, cinquante par-dessus, et avec cela un bon trousseau. Celles d'Albe me demandent une sœur ; celle-ci désire aller à Salamanque, mais elle ira tout aussi bien à Albe, quoiqu'elle fût plus nécessaire à Salamanque à cause de la pauvreté de la maison. Elle peut aller où vous l'enverrez ; je m'abstiens de vous rien déterminer : elle paraît convenir également pour l'une ou l'autre de ces maisons.

4. Nous sommes en pourparler pour cette maison-ci avec deux postulantes qui apportent 1500 ducats de Burgos. Elles sont, dit-on, fort bien, et nous en aurions besoin pour l'ouvrage ; en en cherchant une autre tout serait au grand complet. Donnez-nous votre autorisation. Voyez le receveur de la compagnie pour la sœur de la prieure de Véas. J'ai envoyé la prieure de Médina prendre des informations : vous verrez là ce qu'on dit, et on doit en savoir plus long. Ne laissez pas de prendre garde à ce que vous faites : ie vous avertis que ce naturel ne se perd



guère. Enfin, quoique Anne de Jésus ne l'ait vue que deux ou trois fois, on doit le lui avoir dit. Je lui ai répondu comme si j'avais su tout ce que je sais maintenant ; car, sans y réfléchir, en voyant qu'on ne l'avait traitée ni en frère, ni en sœur, et le frère est de la compagnie de Jésus, il m'a d'abord semblé qu'ils s'entendaient entre eux.

5. Je souffre déjà beaucoup d'avoir été si longtemps sans me confesser à vous. Je ne trouve pas ici de ce côté les ressources que j'avais à Tolède, et c'est pour moi une grande peine. Voilà ce que je vous écrivais hier, et tout à l'heure on m'en dit tant sur les injustices qu'on fait à ces sœurs, que c'est une grande pitié. Je pense que les filles de cette maison ont peur de tomber entre les mains des mitigés, et je ne suis pas surprise qu'elles le craignent, car il y a vraiment de quoi craindre. Que Dieu vienne à leur secours et qu'il vous conserve. La nuit est avancée et le messager part demain. Nous sommes aujourd'hui le onze mars.

L'indigne servante de votre paternité,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Cette lettre, datée du 10 et du 11 mars 1578, paraît avoir été écrite de Saint-Joseph d'Avila.

N. 1. Grande affaire : l'élite et le plus grand nombre des religieuses de l'Incarnation avaient élu sainte Thérèse, prieure de leur maison. Sans doute Thérèse était digne de leurs suffrages ; elle en était si digne, qu'elles eussent fait vainement le tour du monde pour en trouver une autre aussi digne qu'elle. Mais plus son mérite était éminent, et plus il faisait ombrage ; son élection était donc un honneur rendu au mérite, contrairement à l'usage. Toutefois, les contradictions qu'elle souleva vont faire rentrer un peu en notre étonnement ; ce qui est arrivé au Fils de Dieu, et toujours, avant et après lui, à la vertu, ne nous a pas accoutumés à la voir arriver aux honneurs, du moins sans que de noires intrigues et cabales ne lui vinssent à la traverse. Son sort ordinaire et le plus doux est d'être méprisée et laissée immuie. Mais lorsqu'elle paraît trop et qu'elle est mise en évidence, ses ennemis se lèvent furieux ; ils aiguënt leurs langues et leurs traits empoisonnés pour la percer et se débarrasser de sa présence qui leur est insupportable. Elle est propre à toute sorte de bien ; donc elle ne l'est pas aux grandes places, où l'on veut quelqu'un qui laisse faire toute sorte de mal. Tout le monde lui des mains à l'élevation d'un frôlon et d'un hypocrite. Contre celle d'un homme de mérite, d'une capacité reconnue et d'un grand cœur, tout le monde se récrie : Ou il ne connaît pas les hommes, ou il n'a que de fausses lumières. Oh ! Thérèse, que vous manqua-t-il, lorsqu'on attaqua votre élection ? nous l'ignorons. Vous fûtes sans doute accusée d'être une fanatique. Peu importe. A peine fut-il question de faire confirmer cette élection, qu'il y eut un déclassement général du côté des mitigés, qui attirèrent dans leur parti les religieuses de l'Incarnation, qui n'avaient pas donné leur voix à la Sainte. Le provincial Magdeleine, et un maître, nommé Valdemore, se rendirent aussitôt au couvent, pour faire une information sur la manière dont les élections avaient été faites. Ils en dressèrent un procès-verbal qui n'eut rien de conforme à la vérité, et ils prononcèrent, en vertu de ces mensonges, la nullité de l'élection de la Sainte. Comme ils n'étaient pas compétents pour cet acte de juridiction, l'affaire fut portée au conseil royal. Elle était encore pendante, lorsque la Sainte écrivit au P. Gracian qu'elle les avait fait consentir à se soumettre et à obéir provisoirement aux mitrés qui s'étaient emparés du gouvernement de la maison.

N. 2. Que devint le fameux procès ? il dura trois ans, pendant lesquels Anne de Tolède fut prieure de la maison, et les pères de l'Observance n'obtinrent pas, comme ils s'y attendaient, le gouvernement intermédiaire, qui fut donné au nonce. La Sainte dit qu'elle est fort en peine de Jean de la Croix, et qu'elle craint qu'on n'invente quelque nouvelle accusation contre lui. Elle en fut quitte pour la peur. Il prit impunément cette fois la défense de ses religieuses, pour lesquelles il eut tant à

souffrir plus tard, comme auparavant. La Sainte ajoute immédiatement : *Dieu traite les siens d'une manière bien terrible ; mais il faut convenir qu'il ne leur fait pas injustice, puisqu'il a traité son propre Fils de même.* Tout l'Evangile est dans ces quelques paroles sublimes pour le sentiment.

N. 4. *Prenez garde, mon père, le naturel ne se perd pas.* Le naturel est le résultat du tempérament et de la constitution, qui durent autant que la vie. Le naturel n'est pas un vice ; mais il peut être un point d'appui pour la colère, par exemple, et une excitation à d'autres vices.

## LETTRE XV.

*Au même père Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Huitième.)*

1. — *Jésus soit avec vous, mon père.* Oh ! que vous avez mal fait d'avoir été si court en m'écrivant par un aussi bon messenger que Jean ! J'ai été bien contente de le voir et de pouvoir le questionner à mon aise sur votre compte. Il se trouve que j'avais déjà répondu d'avance, dans la lettre que j'ai donnée pour vous au père prieur de Mancère, à plusieurs choses sur lesquelles vous me consultez. Vous me mortifiez sérieusement en faisant un tel cas de moi ; c'est ce qu'il en semblera à votre paternité qu'il sera à propos de faire.

2. Je suis tellement alarmée depuis que je vois le démon tourner tout le bien en mal, que je voudrais qu'il ne se présentât aucune occasion de dire ou de faire quoi que ce soit, jusqu'à ce que l'heure de ces pères fût passée ; car, comme je l'ai dit autrefois, tout leur réussit. Je ne serai donc plus étonnée de ce qu'ils pourront faire : ils ne croient pas aller contre la volonté de Dieu, à cause qu'ils ont pour eux les prélats. Quant au roi, ils s'en mettent peu en peine, à cause qu'ils lui voient garder le silence sur tout ce qu'ils font. Ainsi, s'ils attentaient contre vous, les circonstances seraient très-malheureuses ; et, sans parler de la grande douleur et de l'affliction des déchaussés, ils sont découragés et abattus. Dieu nous délivre, et, si je ne me trompe, sa volonté est que nous nous aidions nous-mêmes plus que jamais. Ce sont ces considérations qui, jointes aux autres choses dont je vous ai déjà parlé, me forcent à vous prier de ne pas venir ici, quel que soit mon désir de vous voir.

3. La priure d'Albe est très-mal : c'est là qu'il serait urgent que vous allassiez, mais je voudrais que vous eussiez plus de liberté et de tranquillité que vous n'en avez maintenant, et que vous ne vous éloignassiez pas de Madrid jusqu'à ce que les choses aient pris plus de consistance et que Peralte fût parti. Je vois ce qu'ils ont fait au père Marian après que le roi l'a eu mandé ; cependant, à Madrid, ils seront moins audacieux qu'ici. D'un autre côté, je suis très-peinée qu'on ne puisse donner satisfaction à ma mère, et à une telle mère. Je ne sais donc que dire, si ce n'est qu'il n'est plus possible de vivre maintenant en ce monde.

4 Quant à ce que vous dites qu'il serait peut-être mieux de prendre un autre chemin, parce que c'est un grand détour de passer par ici,



je réponds que j'ai un grand désir de voir ces dames, mais que si votre paternité voyage avec elles, il y aura plus de sûreté à passer par ici, parce qu'il ne s'y trouve aucun monastère de mitigés. Sans cela encore, serait-ce si grand'chose que de faire huit lieues de trop, pour me priver de ce plaisir et vous remettre de vos fatigues pendant quelques jours? Enfin, craindriez-vous de donner trop de contentement à nos sœurs, qui vous attendent avec une si vive impatience, comme je vous l'ai déjà marqué dans la lettre que vous porte mon frère, qui est parti ce matin pour Madrid?

5. Vous me dites, en troisième lieu, que madame dona Jeanne est dans l'intention de nous amener elle-même sa fille. Je ne vois pas sans peine qu'elle entreprenne un voyage de 80 lieues lorsqu'elle peut s'en dispenser et que nous avons tant de craintes pour sa santé. Je connais ce chemin, et quoique je l'aie fait dans les meilleures circonstances et avec beaucoup de plaisir avec madame Marie de Mendoze, je l'ai trouvé fort long.

6. Sachez, mon père, que je suis déterminée à ne pas permettre à madame dona Jeanne d'aller plus loin qu'Avila. Il n'est nullement nécessaire que madame dona Marie soit accompagnée d'une dame, puisqu'elle est avec son frère. Ici finit son voyage, et ce serait une folie qu'elle se donnât tant de peine, après avoir vu sa fille. Il vaudrait mieux qu'elle attendit la prise de voile; car, s'il plaît à Dieu, les choses ne seront plus alors où elles sont, et vous pourrez aisément l'accompagner. Sa santé est si importante, que je ne voudrais pas prendre sur moi de lui conseiller ce voyage. Du moins, je ferai tous mes efforts pour l'empêcher d'aller plus loin. Comme il fait beau, je ne vois pas de danger à ce qu'elle vienne ici. J'ai réfléchi que, si on vient en voiture, il vaut mieux passer par ici, parce qu'il me semble qu'il n'y a pas de défilés comme par l'autre chemin.

7. J'ai pensé que dans le cas où madame dona Jeanne ne viendrait pas, et qu'il n'y aurait que M. Thomas pour accompagner sa sœur, il conviendrait peut-être que le P. Antoine de Jésus vint avec eux, puisqu'il est bien rétabli. Vous direz que c'est aussi un déchaussé. Ses cheveux blancs le mettront à l'abri de tout caquet; et, si vous ne venez pas, on ne fera pas grande attention à lui; parce que c'est sur vous seul que tous les yeux sont braqués maintenant. Je serai charmée de le voir ressuscité. Après tout, s'il ne vient pas, prenez cela pour un conte, car je ne sais plus ce que j'ai dit.

8. Je vous répète que je serais ravie de voir madame dona Jeanne; mais il me semble que nous nous risquerions beaucoup, surtout si elle s'avisait d'aller plus loin. Que Dieu me délivre de moi-même, puisque je fais si peu de cas de mon repos, et qu'il lui plaise m'accorder la grâce de pouvoir soulager mon âme avec vous pendant quelque temps.

9. Je vous fais savoir, dans la lettre que vous porte mon frère, quelles grandes difficultés ont soulevées le docteur Rueda et le maître

Daza sur les élections de prieures faites sans l'agrément du pape ou du général, parce que c'est affaire de juridiction. Je vous en ai parlé longuement dans ma lettre, et j'y reviens encore, afin que, pour l'amour de Notre-Seigneur, vous y fassiez bien attention. Il doit vous être bien pénible d'être réduit à pourvoir à tout. Que Dieu amène un autre temps. Maintenant, mon père, nous devons aller comme il le veut. La prieure et la sous-prieure vous ont écrit par mon frère. Si on a besoin du conseiller-auditeur Covarrubias, il faut le dire, car il est très-bien avec mon frère. Que le Seigneur soit avec votre paternité et la conserve de longues années dans une grande sainteté. C'est aujourd'hui le 17 avril (1578).

Votre indigne fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

sachez, mon père, que je suis en peine que madame dona Jeanne arrive sitôt. Le chœur de notre église est découvert, nous avons un grand nombre d'ouvriers, et les grilles sont enlevées. J'aurais cependant bien voulu lui parler par les grilles. Voyez quelle vie! On ne pouvait plus tenir dans le chœur à cause du froid. Il sera fort bien. Ne serait-il pas possible que madame dona Jeanne apportât une permission pour visiter notre maison, quoique tout y soit sens dessus dessous? Elle n'en trouverait que mieux celle de Valladolid.

#### NOTES.

Par cette lettre, la Sainte répond à plusieurs questions que lui avait proposées le P. Gracian; on y remarque la clarté et la solidité.

N. 1. Elle se trouve mortifiée du cas qu'il fait d'elle. Ses réponses n'en sont pas moins tranchantes, sous des formules d'hésitation. Après avoir tout mis à la discrétion de ce père, elle va tout décider; elle était la directrice de ses directeurs, toutes ses lettres en sont la preuve.

N. 2. Elle se plaint fort des succès des pères de l'Observance; toutefois elle ne leur en fait pas un crime. Comme ils ont pour eux les prélats, ils doivent avoir aussi pour eux leur conscience. Le roi les laisse faire. Ils ont gagné le nonce Séga, qui empêche Gracian d'exercer ses fonctions de visiteur. Le roi, sans le révoquer de cette charge, lui signifie de se retirer dans un couvent jusqu'à nouvel ordre. C'est dans ces circonstances que Gracian expose plusieurs doutes à la Sainte, qui d'abord ne lui conseille pas d'accompagner sa mère à Valladolid, où elle conduisait sa fille dona Marie pour lui faire prendre l'habit.

N. 3. Ira-t-elle ensuite à Albe, où la prieure est malade, ou restera-t-elle? Il vaut mieux qu'il se tienne près de Madrid, pour aviser aux moyens de reprendre ses fonctions; car Peralte, ou autrement Tostade, son grand antagoniste, finirait de le supplanter. Pour mieux le retenir, elle lui met sous les yeux ce qui est arrivé récemment à Marian, lorsque le roi l'a fait venir. Il paraît que ce père avait été mis en prison. Cette décision devait déplaire à la mère de Gracian. *Tant pis*, dit Thérèse; *je suis bien fâchée de ne pouvoir contenter ma mère.*

N. 4. On voit que Gracian lui demandait s'il fallait qu'il fût avec sa mère un détour pour aller la voir. « Si vous accompagnez ces dames, dit-elle, n'en faites pas; votre voyage ne sera pas remarqué, à cause que sur la route directe il ne se trouve pas de maisons de chaussés. Si vous venez sans elles, serait-ce en trop faire que de faire huit lieues de plus? » Mais laissons ces graves débats.

Le N. 5 est de cette force; saluons-le en passant.

Les autres sont aussi clairs que le jour.

#### LETTRE XVI.

*Au même P. Fr. Jerome Gracian de la Mère de Dieu. (Neuvième.)*

1.—Jésus soit avec vous, mon père et mon prélat, comme vous



dites. J'en ai bien ri et j'en ai été bien égayée. Chaque fois que j'y pense, mon hilarité redouble en songeant combien vous avez l'air d'avoir dit sérieusement qu'il ne faut pas que je m'avise de juger mon prélat. Oh! mon père, vous n'aviez que faire de jurer, même comme un saint, et à plus forte raison, comme un charretier, car je vous ai parfaitement compris. Quand Dieu a donné à quelqu'un un zèle pour le salut des âmes, aussi ardent que celui qu'il vous a donné, peut-il le lui ôter lorsqu'il s'agit de celles qui lui sont spécialement confiées? Je ne veux plus en parler; permettez-moi seulement de vous rappeler que vous m'avez donné la permission de vous juger et de vous dire franchement ce que je pense.

2. Madame dona Jeanne est arrivée ici hier soir sur le tard, à la chute du jour. C'était le 25 avril. Elle est arrivée en très-bonne santé, grâce à Dieu. Je l'ai reçue avec une grande joie. D'un jour à l'autre, je l'aime davantage, je la trouve mieux et plus spirituelle. Notre religieuse est si contente, qu'on ne saurait l'exprimer. Dès son entrée, on aurait dit qu'elle avait passé ici toute sa vie. J'espère que Notre-Seigneur en fera quelque chose de grand. Elle a un excellent caractère et d'heureuses dispositions. Je souhaiterais que madame dona Jeanne n'allât pas plus loin. Mais vous lui inspirez tant d'inclination pour Valladolid, que toutes nos instances pour la retenir ici ont été inutiles. Dieu soit béni et vous garde.

L'indigne fille de votre paternité,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Cette lettre est du 26 avril 1578. On y admire la gaieté spirituelle de la Sainte, qui plaisante fort agréablement son P. Gracian.

N. 1. Il paraîtrait qu'elle lui avait donné des avertissements au sujet de ses prédications, se plaignant qu'il s'y livrait au préjudice du recueillement qui lui convenait. Gracian, piqué, aurait répliqué que s'il prêchait, c'était pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu. La Sainte se met à rire de sa fâcherie. Elle n'avait pas besoin de sa justification solennelle.

N. 2. La Sainte parle à Gracian de sa mère et d'une de ses sœurs, qui est arrivée la veille pour prendre l'habit. Elle a toujours du bien à dire de cette sainte famille.

#### LETTRE XVII.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Dixième.)*

1.—JÉSUS soit avec votre paternité. La lettre ci-jointe était écrite et j'étais prête à vous l'envoyer, lorsque sont arrivés les déchaussés, qui m'ont remis les vôtres. Je vous assure qu'elles m'ont rendu la santé. Le soir même que je reçus celles de Malagon, je me fatiguai tant à lire et à écrire, que, depuis, j'ai senti s'augmenter un gros rhume de cerveau que j'avais déjà; mais vos lettres m'ont fait tant de plaisir que j'en éprouve un sensible soulagement. Je remercie Dieu de ce qu'il vous donne la santé pour travailler à sa gloire autant que vous faites, et pour être utile à un si grand nombre d'âmes. J'en éprouve une très-grande consolation. Malgré cela, je voudrais bien vous voir

ici; comme il n'a pas plu où vous êtes, il sera bien impossible que le pays ne soit pas très-mal sain. Je ne sais comment il se fait que vous préférerez y rester, plutôt que de venir chez nous, à moins que le Seigneur, qui connaît les besoins, n'ait donné un tel temps pour vous mettre à même d'être utile à ces âmes, auxquelles vous aurez nécessairement fait produire de grands fruits.

2. J'avais oublié de vous dire dans cette lettre combien j'ai été contrariée que ce fût le frère Ferdinand de Médina qui donnât l'habit à notre religieuse. Je ne sais d'où peut venir à cette petite prieure la tentation de contenter ces mitigés. Par cette lettre de frère Ange, vous verrez qu'ils savaient déjà que vous deviez venir avec votre sœur. J'ai été fort contente que vous ne l'ayez pas fait. Maintenant vous pouvez très-bien venir. J'ai déjà écrit à Ardapille pour l'engager à s'arranger pour venir avec vous. Je lui en donne de forts motifs. Lorsqu'il ne le voudrait pas, il faudra bien qu'il s'y décide, il ne peut pas moins faire.

3. J'ai déjà pensé que ma fille, Marie de Saint-Joseph, conviendrait très-bien pour me soulager; elle a une belle écriture, de grands talents, et assez de gaieté pour m'en donner. Dieu pourra la décider à faire profession. Comme les jeunes ne doivent pas trop se plaire à la compagnie des vieilles, je m'étonne que vous, mon père, ne vous lassiez pas de moi. Dieu le permet afin que je puisse supporter la vie, avec la mauvaise santé qu'il me donne, sans autre contentement que celui qui me vient de vous. Je crois aussi qu'en recevant les bienfaits de Dieu, et en l'aimant véritablement, on ne doit pas manquer de se réjouir avec ceux qui désirent aussi le servir.

4. Je serais fort contrariée qu'Ardapille vînt me casser la tête avec son histoire de l'Incarnation. Je vous ai fait demander si, en vertu de ses pouvoirs, il peut me faire une obligation de l'entendre; vous ne me répondez pas. Sachez bien que je ferai tout ce que je pourrai pour ne pas le faire. Sans confesseur, ce serait folie; à plus forte raison, sans le changement d'obéissance. Mais s'il m'en fait une obligation sous peine de péché, je vois alors ce que je peux faire. De grâce répondez-moi d'une manière positive: Que ferai-je? que puis-je faire? ce ne sont pas des choses à permettre quelque obscurité. Puis recommandez-moi toujours bien à Dieu. Voilà que je suis vieille et bien épuisée, quoiqu'il n'en soit pas de même de mes desirs. Je ne manquerai pas de faire vos compliments à nos sœurs. Je désirerais savoir si vous viendrez avec le prieur de Mancère. Franchement, il me semble que vous perdez votre temps où vous êtes, et ce sera encore pis à l'avenir, puisque vous n'aurez plus à prêcher.

5. Quel train n'ont pas fait les autres avec les cent réaux! Voyez, mon père, s'il est nécessaire de faire attention à tout dans ces visites? Comme il vient un autre prélat, il importe qu'il ne puisse trouver à redire sur rien: cela m'a fait de la peine. Celle qui a donné cette somme, chargée de tout régler, pouvait bien ne pas négliger d'en tenir



compte. Frère Antoine n'y est pour rien, si ce n'est qu'en me touchant, si peu qu'il touche mon Paul, je ne puis le souffrir, quoique pour moi, cela ne me fasse rien. Dieu vous garde, mon père, il me fait une grande grâce en permettant que, malgré tant de travaux, votre santé soit aussi bonne que me le disent ces pères. Qu'il soit à jamais béni ! Dona Guiomar sera bien contente de la lettre. Elle se porte bien. Nous sommes le 14 mai, et moi,

La véritable fille de votre paternité,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

6. Dieu veuille que tout ce que je viens de vous écrire ne me rende pas malade, comme ce que j'ai écrit à Malagon. Ce que je vous dis ne regarde en aucune manière ce monastère, j'entends celui de Villeneuve; si les franciscains y prennent intérêt, ils sauront bien aider les religieuses à trouver des aumônes, ils s'y entendent. Vous avez raison, mon père, c'est une rude chose que de tenir dans ces petits endroits. C'est à Madrid qui est important. Tout est bien disposé pour un prochain dénouement. Regardez-le comme un point important, aussi bien que de donner quelque attention à Huerta. Quand nous nous verrons, nous y mettrons ordre.

#### NOTES.

L'original de cette lettre, qui fut écrite d'Avila, le 14 mai 1578, est conservé dans la maison de messieurs Helgueros de la Bauez.

#### LETTRE XVIII.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Onzième.)*

1.—Jésus soit avec vous, mon père. Ce père est sur le point de partir. Je ne pourrai donc pas vous écrire longuement. Je suis bien fâchée qu'on ne m'ait pas prévenue hier de son départ. Je vais mieux, et mon bras aussi. Dans les explications que vous avez eues avec Caton, je suis scandalisée de la manière inconvenante dont il vous a parlé d'une chose qui n'est encore qu'en projet. S'il était aussi méchant qu'il s'en donne l'air, les jésuites ne se seraient pas ainsi mis en quatre pour le conserver. Je suis bien aise que vous n'ayez pas envoyé ma lettre à Seville, car, je vois maintenant qu'il n'y a pas mieux que d'user envers eux de toute la déférence possible. Nous leur avons réellement de grandes obligations et nous sommes encore redevables à plusieurs d'entre eux; il m'a semblé que ce père est peu au courant: je ne voudrais donc pas que vous entrassiez trop dans les détails avec lui.

2. On m'a écrit aussi de Tolède qu'on s'y plaint beaucoup de moi. La vérité est que j'ai fait tout ce que j'ai pu et même plus que je ne devais. Je ne leur connais pas d'autre sujet de se plaindre de vous et de moi, que les précautions que nous avons prises pour ne pas leur déplaire. Je suis persuadée que, si nous n'avions eu en vue que Dieu seul et les intérêts de sa gloire, dans une affaire qui demandait une si grande pureté d'intention, tout serait déjà pacifié, et nous serions les

uns et les autres contents, parce que le Seigneur aurait lui-même aplani toutes les difficultés; mais quand on agit par respect humain, on n'obtient jamais le but qu'on se propose; c'est tout le contraire, comme nous le voyons maintenant. Quand il se serait agi d'une hérésie dans ce que je voulais faire, comme je le leur ai dit, ils ne seraient pas plus indignés d'en entendre parler. Il est certain, mon père, que de notre côté et du leur, on a mis trop de vivacité dans cette affaire: je ne laisse pas d'être fort contente de son issue. Je voudrais que Notre-Seigneur s'en contentât de même.

3. Je vous ai déjà fait connaître combien les jésuites d'Avila tiennent à ce que le père Marian vienne voir leur fontaine: ils l'en pressent depuis longtemps. Il vient de leur faire savoir qu'il arrivera dans le courant du mois. Ecrivez-lui, je vous en prie, de ne pas y manquer. Ne l'oubliez pas.

4. Je ne puis m'expliquer ce mystère de l'emprisonnement du frère Jean de la Croix, ni la lenteur que l'on met dans ces affaires. Que Dieu y porte remède! On m'écrit de Tolède que Tostade en est parti, mais je ne le crois pas. On ajoute qu'il laisse frère Ange à sa place. Je ne sais que penser de ce que vous ne venez pas ici. Je commence à comprendre que vous avez raison; mais nous laissons le temps nous échapper, sans envoyer quelqu'un à Rome, et nous nous perdons dans des espérances de mille ans. Je n'y comprends rien, et je ne vois pas pourquoi Nicolas diffère de partir; car l'un n'empêche pas l'autre. Je vois bien que vous en êtes plus inquiet que personne; mais dans aucun cas, on ne peut avoir à se repentir d'avoir bien agi envers le général, et c'est le vrai moment. Si nous le laissons passer, que deviendrons-nous? on a beau faire ses diligences, cela ne nuit jamais.

5. J'approuve que l'on donne à ce collège le nom de Saint-Joseph. Dieu vous en récompense, ainsi que de ce que vous faites à ce sujet; l'acquisition de cette maison serait bien avantageuse pour l'Ordre. Pour ce qui est de Tolède, je suis de votre avis: la religieuse est bien entêtée, et la prieure a grand tort de dire que vous voulez que l'affaire soit plaidée, parce que cela appartient à la maison et qu'il s'agit d'une somme considérable. Madame Guiomar a été fort contente de votre lettre, et moi aussi. Cela ne m'étonne pas. Ce père sent la différence que l'on ne manque pas de faire à Guadalaxare entre Paul et lui; car il y en a vraiment une grande entre ce père et lui, et cela se sent naturellement. Je voudrais que vous eussiez pour lui beaucoup de déférence, parce que je le crois un peu vif dans ses paroles; or, c'est une grande chose que de prendre chacun avec ses défauts. Que Dieu nous donne la force nécessaire pour lui être toujours agréables. Amen.

6. Je ne sais que vous répondre au sujet de ces religieuses. 400 ducats pour vingt, je ne voudrais pas même de 600. Attendons ce que fera madame Marie de Mendoza qui ne manquera de bien arranger cela; je ne puis entendre parler de rentes.



7. Antoinette nous a parlé de tant de choses que vous aviez ordonnées, que nous en avons été toutes extrêmement surprises ; c'est pourquoi je vous ai fait demander ce qui en était. Croyez-moi, mon père, ces maisons vont bien et il n'est pas nécessaire de les surcharger de cérémonies. La moindre chose les générerait ; de grâce ne l'oubliez pas. Il faut toujours tenir à l'observance exacte des constitutions, sans rien exiger de plus, et il suffira de bien les observer. Pour ce qui regarde ces religieuses, vous pouvez m'en croire, je vois par ce qui se passe ici ce qui doit en être ailleurs. Quelque légère que fût l'œuvre de surérogation que vous imposeriez, elle ne laisserait pas d'être fort pénible, à moi la première. Je ne dis pas, dans le cas où vous l'ordonneriez au nom de Dieu. Je le prie de vous conserver de longues années. C'est aujourd'hui le 22 mai (1578).

Votre indigne servante et fille,

THERÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

On conserve l'original de cette lettre chez les pères de Saint-Jérôme d'Espexa, d'Osma.

N. 1. Gracian avait été entrepris au sujet de l'émigration de Salazar, qui se proposait de quitter les Jésuites pour passer dans la réforme, par un religieux quelconque de je ne sais quel ordre. Ce religieux n'avait pas ménagé le transfuge en herbe, et la Sainte en fait un petit Caton. Ce religieux aurait pu dire comme Sancho Pança : *Je jouette ma toupié et mamère me jouette*. Du reste, Dieu se rangea du parti de Thérèse, si j'ose ainsi parler, et les censures des hommes ne firent pas fortune ; Salazar fut un digne déchaussé.

Il paraît que la lettre que Gracian n'avait pas encore envoyée à Séville était la lettre que la Sainte lui recommandait, dans la treizième ci-dessus, d'envoyer en toute diligence. Elle ne se plaint pas de ce retard, et elle n'en dit pas la raison. Elle ajoute seulement que l'on doit beaucoup aux Jésuites. Or, il est juste qu'on passe bien des choses à qui on doit beaucoup. Un bienfaiteur a droit à des ménagements. Tant que les mauvais services ne l'emportent pas sur les bons, on reste redevable. Celui qui renoncerait à un ami, pour une fois qu'il aurait à s'en plaindre, se trouverait bientôt sans amis. A la fin de ce nombre, il est encore question du religieux qui avait en altercation avec Gracian au sujet de Salazar. Ce n'est déjà plus un Caton.

N. 3. Les pères de la compagnie attendent le P. Marian avec impatience ; ils en ont besoin pour la construction d'une fontaine : c'est que Marian était habile architecte. Philippe II l'avait chargé de plusieurs travaux importants.

N. 4. La Sainte, qui connaissait tous les secrets du ciel, regardait saint Jean de la Croix comme enchanté ; elle ne pouvait découvrir sa prison. Au milieu de la tempête il avait disparu comme Jonas, et il n'y avait pas moyen de trouver la balaine qui le logeait. Elle finit pourtant par le vomir en Andalousie.

*Tostade est encore parti*. Le conseil lui ayant lié les mains, il ne pouvait rien faire ; il s'en dédommageait en faisant des peurs aux déchaussés.

Elle parle d'un voyage à Rome ; elle voudrait qu'il fût fait tout de suite.

N. 5. Gracian était à Salamance pour la fondation d'un collège. La Sainte désirait qu'on lui donnât le nom de Saint-Joseph. Ce collège est devenu une université célèbre.

*Ce n'est pas peu de chose que de prendre et de supporter chacun avec ses défauts*. D'accord, saint Paul a enseigné que c'est un des devoirs de la charité ; et puis, comment faire mieux, à moins qu'il ne soit mieux d'être méchant, parce que d'autres le sont.

N. 7. La Sainte fait respectueusement la leçon au P. Gracian. Antoinette du Saint-Espirit, religieuse de Valadolid, en passant par Avila, lui a appris que le père leur a imposé des exercices dont elles se trouvent fatiguées. Les constitutions et rien que les constitutions, lui dit-elle ici. Une charge trop lourde empêche de marcher. Elle trouve que c'est assez pour elle-même de suivre la règle.

## LETTRE XIX.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Douzième.)*

1. — Jésus soit avec vous, mon père. Je vous ai écrit hier par la voie de Mancère. J'ai fait remettre la lettre au sous-prieur, en le priant de s'informer si vous êtes à Penaranda, comme vous me le marquez, et en lui recommandant que personne ne le sache, pas même un religieux. Je vous envoyais deux lettres de Roch dans lesquelles il fait voir combien il importe que vous vous rendiez promptement à Madrid. Il me dit qu'il vous écrit directement, mais comme je craius que sa lettre n'ait été interceptée, je vous apprends moi-même ce qui se passe. Si par hasard vous n'étiez pas allé où vous m'avez dit, je dois y envoyer un exprès et je pourrai marquer à la mère prieure ce qu'elle a à répondre; car Roch regarde comme important de faire partout la même réponse, sans quoi, dit-il, nous serions perdus. Il m'envoie par écrit celle que je lui avais envoyée; j'en ai donné connaissance à d'autres maisons. Dieu veuille que toutes ces précautions soient inutiles; car il est bien affligeant de voir ces âmes conduites par des gens qui ne les comprennent pas.

2 C'est, par-dessus tout, mon Paul qui m'inquiète et me peine. Quand le verrai-je libre! je n'en sais pas la véritable cause, et quoique ce soit bien ce que je cherche, je ne puis la voir dans le reste. Le Seigneur y pourvoira. Si vous étiez pour venir ici, au lieu de rester où vous êtes, je serais contente. Mais je tremble de peur; en allant et venant pour dire votre messe, vous ne pouvez manquer de courir des risques. Je ne puis m'imaginer comment vous faites: que je voudrais donc bien vous voir parti de là et vous savoir en lieu de sûreté! De grâce, faites-moi bien savoir où vous êtes, afin que je ne fasse pas d'étourderie lorsque je vous donnerai quelque avertissement; ce qui m'arrive lorsque vous changez les chiffres sans m'en avoir prévenue. Je désirerais que vous fussiez toujours accompagné, ne fût-ce que d'un frère lai.

3. Hier le prieur de Saint-Thomas était ici. Il pense que vous ferez bien d'attendre la réponse de Joanès (Jean de Padille) et ce que cela signifie, avant d'aller à la cour. C'est aussi l'avis du recteur et celui de mon frère (je leur ai dit que vous avez écrit à Joanès). Puisqu'on apporte les brefs au président, je ne vois pas pourquoi on se presse tant. Toutefois, deux choses, à mon avis, demandent votre départ pour Madrid: la première, c'est la grande crainte que j'ai qu'ils ne vous prennent par là, et si cela devait arriver (Dieu nous en préserve), il vaudrait mieux partir; la seconde, c'est qu'avant d'aller parler au roi, nous pussions savoir ce que le nonce veut faire de vous, et alors il serait nécessaire que vous fussiez à Madrid.

4. J'ai écrit hier ce qui précède. Vous y réfléchirez, et je crois que le Seigneur vous éclairera, puisqu'il vous donne la patience; j'ai vu par votre rapport au nonce comment vous prenez cette persécution. Voici



ce qui se passe : dimanche dernier, qui était le trois, on a notifié au P. Marian un bref, qui, à ce que je comprends, est celui du nonce : Roch cependant s'en est fort peu expliqué. Il se contente de dire que ce bref est très-long et qu'il annule ce qui a été fait par le nonce précédent. Ce doit être celui dont vous me parlez, seulement ils s'entendent mal. Il dit qu'il est du pape, je ne le pense pas, ce ne doit être que celui du nonce, puisque le père Marian dit, dans sa réponse, qu'il se soumet à ce qu'ordonne Sa Seigneurie.

5. Il dit qu'on lui ordonne de ne plus vous regarder comme prélat et de n'obéir uniquement qu'au nonce, sans s'inquiéter d'aucun autre. J'en suis bien aise ; peut-être ne soutiendra-t-il pas ces pères autant qu'ils se l'imaginent, et puis il voudra toujours contenter le roi. Que je croie ce que vous dites, qu'ils se proposent d'arrêter les réformes, cela va sans dire ; il n'y aura pas de plus grand contentement pour moi que de vous voir hors d'affaire et libre ; après cela tout ira bien. Ici, ni à Mancère aucune notification ; le provincial ne s'est montré en rien. Ils attendent sans doute quelque chose. Roch dit que le bref doit être notifié dans tous les monastères, sans expliquer s'il s'agit de monastères d'hommes ou d'autres. J'ai écrit à Albe, afin que la prieure garde cette religieuse, et à Thérèse Laitz, de donner son approbation. J'éprouve une si grande consolation, en voyant que Dieu vous accorde un peu de relâche au milieu de tant de peines, que je ne sais comment je puis en avoir moi-même.

6. J'en étais là, quand le révérend P. Rioga s'est présenté à la porte avec un notaire pour notifier le bref. Ce n'est pas moi, c'est la mère prieure qu'on a fait appeler. Je ne crois pas me tromper, c'est bien le même qu'on devait porter au conseil, puisqu'ils disent qu'il se trouve dans le procès. Dieu me le pardonne, mais je ne puis croire qu'il soit de la rédaction et du style du nonce. Si vous n'aviez pas mis à contribution les lumières de tant de personnes instruites, je ne serais pas surprise que vous fussiez bien inquiet ; mais comme tout s'est passé avec tant de justice, et que vous êtes resté près d'un an sans faire de visites, jusqu'à ce que vous fussiez certain que le nonce dirait qu'il ne vous avait pas retiré votre commission, je ne comprends pas comment il vous accuse aujourd'hui de la sorte. J'en éprouve une grande peine ; mais d'un autre côté, je suis édifiée en voyant avec quelle circonspection vous avez agi et de quelles infamies vous êtes l'objet. Je vous promets, mon père, que vous êtes bien chéri de Dieu, et que vous l'imitez comme il faut. Réjouissez-vous ; il vous accorde ce que vous lui demandez, je veux dire des maux dont il vous récompensera dans sa justice. Qu'il soit béni en tout.

7. Les avocats d'Avila disent tous que le nonce n'ayant pas montré les pouvoirs en vertu desquels il vous donnait des ordres, vous n'étiez pas obligé de lui obéir. Oh ! mon père, quels bons trésors que les vôtres ! ils sont sans prix, puisque par eux on obtient une si grande cou-

ronne. Quand je me rappelle que Notre-Seigneur et tous les saints ont marché dans cette voie, je ne puis me défendre de vous porter envie. Pour moi, je ne mérite plus de souffrir, si ce n'est pour ressentir ce que souffre celui que j'affectionne tant, ce qui est pour moi une bien plus grande souffrance.

8. Demain nous nous concerterons pour envoyer après-demain Julien à Madrid, reconnaître le nonce pour notre prélat, et tâcher de nous mettre dans ses bonnes grâces, afin de pouvoir obtenir qu'il ne nous livre pas aux chaussés. Lorsqu'il sera de retour, j'écrirai à quelques personnes de le fléchir en notre faveur, en lui donnant de bonnes raisons et en lui disant que vous aviez suspendu tout exercice de votre charge, jusqu'à ce que sa volonté vous fût connue, et que vous vous seriez toujours soumis à ses ordres, n'eût été la crainte que Tostade venait dans l'intention de nous détruire. Je puis même, sans mentir, lui témoigner ma satisfaction, car, moyennant qu'on ne nous assujettisse pas aux mitigés, j'approuverai tout le reste.

9. Julien lui demandera diverses permissions dont nous avons besoin dans nos monastères, pour ce qui regarde les ouvriers et autres choses semblables; car on me dit que du moment que nous le reconnaissons pour prélat, nous devons lui obéir. Que le Seigneur nous vienne en aide. Comme on ne peut pas nous le faire offenser, saint Paul reste placé dans cette maison, sans que personne puisse me dispenser des promesses que je lui ai faites. Nos sœurs n'ont été affligées de rien tant dans ce bref, que de ce qu'on y dit de vous. Elles se recommandent instamment à vos prières. Nous prions assez; il n'y a rien à craindre, au contraire, il y a de quoi louer Dieu qui nous fait marcher dans la voie qu'il a parcourue le premier. Que sa majesté vous garde pour moi et me fasse la grâce de vous voir hors de tous ces débats. C'est aujourd'hui la veille de Saint-Laurent.

L'indigne servante et la véritable fille de votre paternité,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

Cette lettre fut écrite à Avila en deux jours, le 8 et le 9 août 1578.

N. 1. Il paraît que Gracian était à Valladolid. La Sainte fait savoir à la prieure de cette ville ce qu'elle a à répondre au bref dont il est tant question dans cette lettre. Qu'était-ce que ce bref si fameux? un bref par lequel le nonce Sèga révoquait Gracian de la charge de visiteur apostolique. On s'empressait de le signifier à toutes les maisons des déchaussés et des déchaussées, avec de grandes formalités.

N. 2. La Sainte témoigne une grande crainte qu'on ne prenne et ne mette en prison le P. Gracian, qui se cachait, dans la peur qu'il en avait lui-même, et pour cause. Pour preuve, c'est que se trouvant dans la maison de Saint-Alexis, ses ennemis vinrent de nuit, ayant à leur tête un ex-déchaussé, Hernando de Médina, pour s'emparer de sa personne, dans l'intention de faire un holocauste agréable à Dieu de ce rebelle au nonce et à leur ordre. Mais c'est une histoire; voyons donc.

D'abord, ils cherchent à enfoncer la porte; au bruit qu'ils font, don Jérôme de Cobar accourt; un combat s'engage entre les religieux et les séculiers agresseurs. Cette expédition fait grand bruit dans la ville. Gracian, qui avait été averti à temps de ce coup de main, avait quitté Saint-Alexis pour aller passer cette nuit chez un de ses parents, et bien lui en voulut. Telle fut l'échauffourée et son résultat.



N. 3. Gracian avait reçu du pape et du nonce précédent sa nomination et ses pouvoirs de visiteur. Ils avaient été adressés au président de Castille, et la Sainte dit : *On porte les brefs au président*. Cela veut dire, il sera pour vous.

Le N. 4 est celui où commence la partie de cette lettre, écrite le 9.

Philippe II avait obtenu de Pie V un bref pour la visite et la réforme de l'ordre des Carmes. Plus tard, Gracian avait obtenu du nonce Hieronime un bref qui l'investissait des pouvoirs de visiteur de l'ordre en question; mais les pères de l'Observance obtinrent ensuite un contre-bref de G. de'ore XIII, qui révoquait Gracian. La Sainte ne sait pas si c'est ce contre-bref qu'on signifie aux déchaussés, ou un bref du nouveau nonce Ségia.

N. 5. Elle se réjouit qu'on mette fin aux réformes. Il faut l'entendre : c'est la commission générale de réformer chaussés et déchaussés, qu'elle désire voir finir; alors les déchaussés se réformeront eux-mêmes, comme ils l'entendront.

N. 6. On veut notifier pendant qu'elle écrit, sans l'appeler. Toutefois, on lui vient dire quelque chose de ce bref, puisqu'elle assure qu'il ne saurait venir du nonce. On avait prévenu M. Ségia contre Gracian à un tel point, qu'il avait écrit dans un mémoire adressé au roi contre ce père, qu'il le lui fallait, et que, si on ne le lui livrait pas pour en faire justice, il s'en retournerait à Rome. Tirons le rideau sur ces persécutions du juste; rien de plus trivial que cette manière de procéder contre les gens de bien et de mérite.

## LETTRE XX.

*Papier ou Mémoire écrit par la Sainte en faveur du P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Treizième.)*

1. Quand le nonce précédent mourut, nous regardâmes comme certain que les pouvoirs pour la visite avaient expiré avec lui. Cependant nous consultâmes des théologiens et des légistes d'Alcala, de Madrid et même de Tolède. Ils répondirent que non, parce qu'elle se trouvait déjà commencée, et qu'ainsi, malgré la mort du nonce, elle devait être continuée jusqu'à sa fin; mais que si elle ne s'était pas trouvée déjà commencée, elle aurait expiré avec celui qui avait donné les pouvoirs de le faire. Le président Covarrubias intima aux visiteurs l'ordre de continuer, à cause qu'il n'avait pas terminé; ainsi tous s'accordaient sur ce point.

2. Arriva le nouveau nonce qui commanda à Gracian de lui présenter ses pouvoirs et ses procès de visite. Ce père voulait tout abandonner. On lui représenta qu'il indisposerait le roi, de qui l'affaire dépendait, aussi bien que du nonce. Il alla donc trouver l'archevêque, et il lui fit connaître tout ce qui se passait. L'archevêque se moqua d'abord de lui, et il lui dit qu'il n'avait pas plus de courage qu'une mouche et qu'il fallait qu'il allât rendre compte de tout au roi. Comme ce père lui faisait remarquer les inconvénients qu'il y voyait par rapport au nonce, il lui répondit que chacun avait le droit de recourir au supérieur et il l'obligea à s'adresser au roi.

3. Le roi lui commanda de se retirer dans son monastère, en lui disant qu'il examinerait cette affaire. Quelques avocats et même le présenté Roméro, que j'ai consulté moi-même ici, disaient que, attendu que le nonce n'avait pas montré les pouvoirs en vertu desquels il donnait des ordres dans ce cas, le père Gracian n'était pas obligé de cesser la visite. Ils en donnaient une foule de raisons : que le nonce n'avait pas montré

ses pouvoirs au commencement, ni même à l'occasion du bref, et qu'il ne l'avait fait que dix jours plus tard. Je suis certaine qu'il en avait cependant été sommé de la part du roi.

4. Ces pourparlers furent cause que le P. Gracian fut neuf grands mois sans user de ses pouvoirs, pas même pour donner une signature, quoiqu'il sût bien que le nonce disait et jurait qu'il ne lui avait pas interdit les visites. On en a bon nombre de témoins, et il répondit à un religieux qui le pria de dépouiller le P. Gracian de sa charge, que cela ne le regardait pas.

5. Au bout de ces neuf mois, le président actuel fit appeler le père Gracian et lui ordonna de reprendre la visite. Ce père s'en défendit et il le conjura instamment de l'en dispenser; le président répondit que c'était impossible, attendu que c'était la volonté de Dieu et du roi, que lui-même se passerait fort bien de la charge, et autres raisons semblables. Alors le P. Gracian lui demanda s'il devait aller trouver le nonce. Il lui fut répondu que non, mais que dans le besoin il pourrait s'adresser à lui-même. Le conseil lui délivra ensuite des lettres de provision pour que l'autorité séculière lui donnât main forte dans l'occasion.

6. D'après ce qu'on entendait dire au nonce, on pensait qu'il n'avait aucun pouvoir sur les ordres religieux, d'autant plus que le roi s'étant plaint de ce que, précipitamment et sans lui en faire part, il avait mis en cause le P. Gracian, il s'était abstenu de rien entreprendre de nouveau jusqu'à ce moment; ce qui nous fait entendre qu'il a reçu quelque message du pape, à l'effet de ce qu'il fait, et non parce qu'il l'a communiqué au conseil, ou à personne que l'on sache.

7. Le P. Gracian se vit dans un grand embarras; en cédant au nonce et en n'exécutant pas les ordres du roi, nous perdions sa faveur et c'était fait de nous; car c'est le roi qui nous soutient maintenant et qui nous défend auprès du pape. On avait la certitude que le nonce voulait donner la visite à Tostade, religieux mitigé, qu'avait envoyé le général, en qualité de vicaire; et nous savions, à n'en pouvoir douter, que Tostade venait dans l'intention bien déterminée de détruire toutes nos maisons, puisqu'il avait été statué dans le chapitre général qu'on n'en laisserait subsister que deux ou trois, qu'on ne pourrait plus recevoir de nouveaux religieux, et que l'habit serait le même que celui des mitigés. Ce n'est donc que pour empêcher notre ruine que le père Gracian a consenti, malgré lui, à reprendre la visite.

8. Il éprouvait encore une grande répugnance à remettre les procès-verbaux de ses visites entre les mains des mitigés de l'Andalousie, à cause que les papiers mentionnaient certaines fautes qui lui avaient été révélées sous le secret et que cela pouvait les mettre tous en révolution et en diffamer un grand nombre. D'ailleurs il ne savait pas que le nonce était le prélat chargé de remédier au mal, attendu qu'il n'a jamais montré ses pouvoirs *ad hoc*.

9. Voilà la pure vérité. Il y a encore une multitude d'autres choses



qu'il suffirait d'entendre pour reconnaître que c'est injustement que le P. Gracian est si maltraité dans le bref; il n'a rien fait que d'après l'avis de gens très-habiles, et, quoiqu'il le soit lui-même, il n'a jamais suivi son propre sentiment. Quant au secret que le nonce a gardé sur ses pouvoirs, on dit que c'est une chose inouïe en Espagne, parce que les nonces les montrent toujours.

Voyez, mon père, s'il ne serait pas utile d'envoyer par quelque personne ce mémoire à Madrid, après l'avoir fait transcrire très-proprement.

THERÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

C'est dans ce mémoire que l'affaire de Gracian avec le nonce Séga est mise dans tout son jour. Le lecteur en est rebuté, et pour l'intérêt qu'il y a, nous lui épargnerons charitablement d'y ramener son attention. Cette pièce fut écrite peu de temps après la lettre dix-neuvième. On en conserve l'original, partie au couvent des récollettes de Lucène, et partie chez les déchaussées de Murcie.

LETTRE XXI.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.*  
(Quatorzième.)

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre paternité, mon père. Si vous n'étiez pas venu ici, j'aurais peu mérité dans ces difficultés; ce n'était presque rien. Vous êtes cause que j'ai tout payé à la fois. J'ai été si fort émue de vous voir, qu'hier, mercredi, de toute la journée, mes palpitations de cœur n'ont pas cessé. Je ne pouvais tenir à vous voir si affligé, et avec tant de sujet, puisque vous courez de si grands périls, et que vous vous cachez comme un malfaiteur. Cependant je ne perds rien de la confiance que les choses finiront bien. Mon père, c'est bien le cas de dire que le Seigneur a trouvé le bon moyen de me faire souffrir, en portant ses coups sur une partie plus sensible pour moi, que s'ils tombaient sur moi-même.

2. Aujourd'hui, veille de Notre-Dame, le bon Roch nous a envoyé une copie de l'ordonnance du roi, qui nous a bien consolées. Puisque le roi prend ainsi l'affaire, vous ne courez plus de risques, qui était ce qui nous tourmentait toutes. Pour tout le reste, je vois nos sœurs pleines de courage. Le Seigneur n'a pas voulu que ma peine durât longtemps. Il est fort heureux que vous ayez fait ce voyage lorsque vous l'avez fait, et que vous ayez passé par l'Escorial.

3. Par ce messenger, qui est Pierre, faites-moi savoir tout ce qui s'est passé et ce qui se passe à Madrid. Donnez-en aussi avis à Valladolid, où l'on est bien en peine. On m'a envoyé un messenger, parce qu'on a appris ce qui est arrivé au P. Fr.-Jean de Jésus. N'oubliez pas, au retour du nôtre, de me faire savoir si on peut faire quelque chose pour Fr. Jean de la Croix, et s'il convient d'envoyer quelqu'un auprès du nonce pour lui faire voir qu'il y a de l'obéissance chez les déchaussés, lorsqu'ils ont reconnu son autorité. Si, par hasard, on ne vous ren-

contrait pas, nous délibérerons ici sur ce qu'il convient de faire, et on le fera. Après notre soumission, il ne nous est plus permis de nous gouverner nous-mêmes. J'ai reçu aujourd'hui des lettres de Valladolid et de Médina : on ne leur a encore rien notifié. Ils ne doivent pas ignorer ce qui se passe, et je ne crois pas que nos frères auraient été paresseux.

4. Je ne suis pas sans inquiétude, en voyant que dans l'ordonnance royale et dans tout ce tapage, il n'est question d'aucun autre visiteur que de mon père Gracian. Je tremble, mon père, qu'il n'arrive de Rome quelque chose contre vous. Ainsi, il me semble qu'il faut que vous pensiez à la lumière que vit Paul, et dont celle qu'a vue Angèle semble nous donner une confirmation. Eloignez-vous de ce feu autant que vous pourrez, en prenant bien garde toutefois de ne pas déplaire au roi, quoi que vous en dise le père Marian. Votre conscience n'est pas faite pour s'arranger de choses sur lesquelles les avis sont partagés et contraires. Vous vous tourmentez lors même qu'il n'y a rien à craindre, comme il vous est arrivé ces jours derniers, pendant que tout le monde trouvait que c'était bien. Laissez-les se débattre là-bas, et restez tranquille en toute assurance. N'est-ce pas assez que vous vous exposiez aux dangers, sans vous faire encore des scrupules ? Je vous le dis, en vérité, mon père, la plus grande peine que j'aie ressentie, au milieu de ce tapage, c'est la crainte dont je ne saurais me rendre compte, que vous ne soyez pas déchargé de la visite. Tant qu'il plaira au Seigneur, il vous gardera, comme il l'a fait jusqu'à ce moment ; mais je ne laisserai pas d'être inquiète.

5. Quant à ce que je vous ai dit de vous tenir à l'écart, il faudrait le faire avec prudence, et sans montrer d'autre crainte que celle d'offenser Dieu, puisqu'aussi bien vous n'en avez pas d'autre. Si vous parlez au nonce, et qu'il veuille vous entendre, cherchez à vous justifier, en lui faisant entendre que vous serez toujours pour son obéissance, que vous n'avez résisté que parce que vous saviez que Tostade voulait renverser ce principe, qu'il peut s'informer de ce qui en est, et des choses semblables. Traitez l'affaire de la province par toutes les voies possibles et aux conditions que l'on voudra ; tout dépend de là. Parlez aussi de la réforme. Il faudrait traiter cela avec le roi et l'archevêque, même avec les personnes influentes, et leur faire entendre que les scandales et la guerre qui ont lieu proviennent de ce qu'on n'a pas encore séparé les provinces, surtout en Castille, où les pères font ce qu'ils veulent, parce qu'ils n'ont pas de visiteur ni d'autorité pour les réprimer. Vous saurez mieux le dire que je ne fais ici sottement ; mais j'ai craint que vos préoccupations ne vous le fissent perdre de vue. Je ne sais pas si ce sera Pierre qui vous portera cette lettre, parce qu'il ne trouve pas de mule ; en tout cas, ce sera un messenger sûr. De grâce, tenez-moi au courant de tout, quoique vous n'en ayez guère le temps ; et dites-moi comment va le P. Marian.



6. Les sœurs se recommandent instamment à vos prières. Si vous entendiez les renchérissements de leurs inquiétudes, vous en seriez attendri; et tout cela pour mon père. Je suis en peine des sœurs de Véas et de Caravaque (nous leur avons envoyé un exprès); elles seront profondément affligées et ne pourront avoir de sitôt d'autres nouvelles. Les lettres leur donnent toutefois de grandes espérances, si ce n'est au sujet de vos tourments, afin qu'elles vous recommandent plus ardemment à Dieu. Si vous aviez quelqu'un pour les mettre au courant, ayez la charité d'en parler à Roch. Je vous envoie aujourd'hui de quoi compléter les mille réaux, avec les deux cents ducats que je vous ai fait passer l'autre jour. Je voudrais bien savoir s'il y a pour vous nécessité de rester à Madrid pendant les chaleurs. Voyez s'il ne vous serait pas possible de venir à Mancère, nous serions plus rapprochés. Dites-moi ce qu'on fait des prisonniers de Pastranne. Oh ! si d'aujourd'hui à demain pouvait finir la tempête de la visite ! Que Dieu le veuille et qu'il me fasse la grâce de voir finir les craintes qui vous agitent. Ainsi soit-il. C'est aujourd'hui la veille de Notre-Dame d'août. Enfin, c'est dans ses fêtes que nous arrivent les peines et les consolations, comme des choses qui y sont propres.

Votre indigne sujette et fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Cette lettre est du 14 août 1578.

#### NOTES.

N. 1. Il y avait deux ou trois jours que Gracian était venu voir la Sainte, qui, l'ayant trouvé profondément affligé, lui en témoigne sa vive douleur.

N. 2. Le roi confirme la commission et les pouvoirs de Gracian.

N. 3. Pierre, porteur de la lettre, était un bon garçon, grand admirateur de la Sainte et tout dévoué à son service. Une fois qu'il la conduisait dans un de ses voyages, il lâcha, sans doute par mégarde, quelque mot mal sonnant. Thérèse l'en reprit, en lui disant : *Ne parlez pas ainsi, Pierre, vous qui devez être un religieux.* Pierre devint un débauché, à l'âge de 71 ans, sous le nom de Pierre de Jésus, et il mourut à l'âge de 89 ans.

Jean de Jésus Roca, ayant eu le malheur de ne pas s'entendre avec le vicaire de Valladolid, au sujet de la fondation, se rendit à la cour, où il éprouva un second malheur pire que le premier. On le fit arrêter et conduire prisonnier au Carmel; les religieuses de Valladolid l'apprirent et le firent aussitôt savoir à la Sainte.

Quint à Jean de la Croix, le jour de l'Assomption, il s'évada de sa prison par la protection de la sainte Vierge, qui lui en fit trouver le moyen sans miracle.

N. 4. La Sainte est inquiète, quoique la provision royale ne fasse mention que du P. Gracian. C'est qu'il y en avait bien d'autres qui convoitaient la commission de visiteur apostolique. Elle craignait encore que quelque ennemi de la réforme ne supplantât son père.

N. 5. Elle le prie de s'y prendre adroitement pour demander au nonce l'importante séparation des provinces; puis elle s'en excuse: mais je suis une sorte de vous dieter ce que vous direz mieux que moi. Ce n'est pourtant pas si mal; c'est qu'elle est si modeste!

N. 6. C'est dans ces fêtes (de la Vierge), que nous arrivent les grandes peines et les consolations. La Sainte fait ici allusion à la fête de la Présentation, qui fut le jour où Gracian reçut le bref de sa commission, en 1575. La Sainte qui se trouvait à Séville en éprouva un grand chagrin. La sainte Vierge fut sa consolatrice, elle lui dit : *Femme de peu de foi, rassure-toi; ceci est pour un très-grand bien.* Sainte Thérèse fut favorisée de révélations presque habituelles. Cela est extraordinaire, mais nullement impossible; il y a entre les hommes un commerce continu de communications intellectuelles, et il ne saurait y en avoir aucun entre les esprits célestes.

et les nôtres, entre l'Esprit inerte et les esprits qui sont de sa création ! ou niez ce que vous faites, ou convenez que Dieu peut aussi le faire. Mais présentez à certains hommes certaines vérités : ces Pilates en détournent aussitôt leur esprit, et pires que le Pilate de la passion, ils se mettent à rire comme des niais. Le prestige des passions a dénaturé en eux les préjugés les plus absurdes. A quoi peut-on les reconnaître ? ils parlent en matamores des préjugés !

LETTRE XXII.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Quinzième.)*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec votre paternité, mon père. En vous voyant hors de tous ces embarras, je ne sens plus mes autres peines. Advienne que pourra. Ce qu'on vient de me marquer de notre père général, m'en cause pourtant une grande, j'en ai été navrée ; et de pleurer, pleureras-tu, le premier jour, sans qu'il m'eût été possible de faire autre chose. Ma douleur venait des maux que nous lui avons causés, et que certainement il ne méritait pas. Que si nous étions allés à lui, toutes les difficultés se seraient aplanies. Que Dieu pardonne à celui qui vous en a toujours détournés. Je partageais votre avis, quoique vous ne l'ayez pas cru. Le Seigneur conduira tout à bien. Mais je sens vivement ce que je vous dis et ce que vous avez souffert. Vous m'avez porté des coups mortels dans votre première lettre ; j'en ai reçu deux depuis que vous avez parlé au nonce.

2. Sachez, mon père, que je m'impatientais beaucoup de voir que vous ne remettiez pas tout de suite les papiers de votre commission ; j'en craignais que vous n'en fussiez détourné par quelqu'un qui se mettait fort peu en peine de ce que vous souffrez. Je me réjouis de ce que vous aurez au moins appris, à vos dépens, à conduire les affaires comme elles doivent l'être, et non à rebours de l'eau, comme je vous le disais toujours. Il est vrai qu'il s'est rencontré beaucoup d'obstacles, mais ce n'est pas la peine d'en parler. Dieu arrange les choses pour faire souffrir ses serviteurs.

3. Je désirerais vous écrire plus longuement, mais on doit venir chercher mes lettres à la nuit, et voilà qu'elle approche. J'ai passé le temps à engager l'évêque d'Osma à traiter, avec le président et le P. Marian, l'affaire sur laquelle je lui avais écrit, et dont je l'avais prié de vous donner connaissance. J'ai vu mon frère tout à l'heure, il se recommande bien à votre paternité. Ici nous sommes tous d'accord que ce ne soient pas des religieux qui aillent à Rome, si notre père général est mort, et voici pourquoi : d'abord, c'est qu'on ne peut y aller secrètement, et que les religieux seraient à peine sortis, que peut-être on les arrêterait. Ce serait donc les exposer à la mort, et nous exposer nous-mêmes à la perte des papiers et de l'argent. En second lieu, ils ne sont pas assez au courant des affaires à Rome. Quand ils y seraient arrivés, si le père général n'est plus, ils pourraient être arrêtés dans les rues comme des fugitifs, et ils se trouveraient sans aucune protection. Ainsi que je le dis au P. Marian, si, avec toute la faveur



dont nous jouissons ici, nous ne pouvons pas secourir le P. Jean (de la Croix), que sera-ce là-bas? Tout le monde est ici d'accord, que ce serait une faute que d'envoyer des religieux. C'est, en particulier, l'avis de mon frère, qui est sensiblement touché de la manière dont on les traite. On dit qu'il faudrait envoyer quelqu'un qui sollicitât l'affaire. Mon frère, qui les connaît bien, croit cela fort important, et il conseille d'envoyer la personne dont je vous ai parlé dans ma lettre. Le docteur Ruëda a tant de confiance en cette personne, qu'il lui semble inutile d'en chercher une autre.

4. Examinez tout cela, mon père; et, si c'est aussi votre avis et celui du P. Marian, envoyez un exprès à Almodovar, pour que les pères ne s'occupent pas du voyage des religieux, et faites-moi savoir promptement ce qui aura été décidé. La personne qui partirait d'ici convient parfaitement, mais il en coûterait à proportion. Pourvu toutefois qu'on trouvât l'argent maintenant, chaque couvent se cotiserait pour le rendre plus tard. La maison d'Alcala pourrait en faire l'avance. Je ne vois pas la possibilité de se le procurer par ici. Vous verrez que c'est en ce sens que j'écris au P. Marian.

5. Conservez-moi votre santé, mon père. Dieu fera que tout aille bien. Qu'il lui plaise que nous nous entendions une bonne fois, et qu'on ne fasse pas encore, dans cette circonstance, une équipée qui fasse martyriser nos frères. C'est une chose terrible de voir comment tout va maintenant, et comment le démon favorise les mitigés. Hélas ! qu'il fit une bonne affaire pour eux, lorsqu'il nous ôta notre grand ange, pour le remplacer par cet homme tranquille qui lui a succédé. Je ne comprends pas comment on fit cette folie, et je crois que, si Ardapille se fût trouvé ici en ce moment, on eût fait encore pis. Je vois maintenant, mon père, combien vous fûtes martyr de ce partage d'opinions; que, si on vous eût laissé faire, il est visible que Dieu vous guidait. Toutes vos filles réclament le secours de vos bonnes prières. Je suis contente qu'on n'ait dit à personne de partir. Prenons patience : le temps amène tout, et puis, comme vous dites, les choses s'arrangent. Je voudrais seulement que vous fussiez dans un endroit assez rapproché pour que nous pussions nous voir fréquemment; mon âme en serait bien consolée. Ce n'est pas ce que je mérite, mais bien croix sur croix. Comme vous n'en avez pas, elles me viendront à propos.

6. Je vais passablement, si ce n'est que ma pauvre tête est en assez mauvais état. Que Dieu soit toujours avec vous, mon père. De grâce, ne vous laissez pas de m'écrire beaucoup. Je ne suis pas fâchée que le chapitre ne nomme pas un provincial, et vous me dites que cela vous paraît sage. Frère Antoine m'a dit que, sans pécher, on ne pouvait faire autrement, et je ne l'ai pas contredit. Je pense que maintenant tout est terminé ici; que, s'il faut aller à Rome pour obtenir la confirmation, on ira aussi pour ce qui regarde la province. Dans le cas

qu'on passerait par ici, qu'on ait la bonté de me donner connaissance de tout ce qu'on se propose de faire.

Nous sommes aujourd'hui le 15 octobre (1578),

Et moi votre sujette et fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Notre Sainte commence par féliciter Gracian d'avoir donné sa démission de la commission de visiteur. Le roi, comme on l'a vu, la lui avait conservée par ses patentes; mais le nonce l'exigea et le père la donna. Il fut ensuite envoyé aux arrets au couvent de Pastranne ou d'Alcala. Thérèse lui écrit qu'elle est bien aise qu'il soit sorti de ces embarras, advienne que pourra. C'est tout sacrifier à l'affection qu'elle porte à ce père. Comme elle paraît plus grande encore dans les sentiments généreux qu'elle montre au sujet de la mort du P. général de l'ordre, Jean Baptiste Rabéo! C'était lui qui avait écrit à la Sainte, au commencement de la réforme, de fonder autant de maisons qu'elle avait de cheveux sur la tête; et à Avila, il lui avait témoigné une tendre affection. *Si nous étions allés à lui*, dit-elle, *tout aurait marché*. Dans les derniers temps, il avait paru devant les tribunaux une pièce où on disait que le général leur écrivit plusieurs fois, qu'ils se hâtassent de l'ordonner, et qu'aussitôt qu'ils auraient cinq maisons, il leur accorderait une province. A la vérité, lorsque plus tard, un déchaussé eût été revêtu de l'autorité de visiteur, il s'en était trouvé formalisé, et la Sainte n'avait pu le ramener par ses lettres. Que cette femme avait un grand cœur! A la nouvelle de la mort de cet ancien ami et protecteur, *elle n'a fait*, tout le jour, *que pleurer, pleureras-tu*. Hélas! on avait eu des torts contre cet homme de bien et de mérite; la réforme en avait même souffert. On ne peut plus rien réparer; de là ses lamentations, ses regrets et ses désespoirs. Père Jean, que cette satisfaction, bien que tardive, vous est honorable!

Depuis que Gracian a parlé au nonce, la Sainte a reçu deux coups mortels; la nouvelle de la résistance de Gracian à rendre ses pouvoirs, lui a porté le premier, et celle de la mort du général, le second.

N. 2. *Vous aurez du moins appris*, dit-elle, à ne pas conduire les choses à rebours de l'eau. Reproche amical. Elle s'en repent : *Dieu les arrange pour faire souffrir les siens*. Alors, ce n'est pas de vous, mon père, qu'il faudrait se plaindre. Je me rétracte.

N. 3. Après qu'elle avait tant de fois demandé qu'on envoyât des agents à Rome, comment peut-elle être ici bien venue à dissuader cette démarche? C'est tout bonnement que les circonstances sont changées. Le vénérable général est mort. Comment les envoyés seraient-ils reçus à Rome?

N. 4. Un zèle ardent et, partant, peu prudent avait fait faire quelque équipée; mais si Ardupille, ou Padille avait été là, c'eût été encore pis. C'est que ce père était d'un zèle bien outré.

N. 6. Ce chapitre, qui fut le second tenu à Almodovar, fut très-orageux : le nonce s'emporta d'une manière compromettante pour sa dignité, et envoya les uns en prison et les autres en exil.

La Sainte, en apprenant ce revers, tomba dans une si profonde affliction, qu'elle passa la journée entière à verser des larmes. Mais des filles l'ayant conduite le soir au réfectoire pour lui faire prendre un peu de nourriture, la vénérable sœur Saint-Barthélemy vit Notre-Seigneur s'approcher de la corbeille, couper un morceau de pain et le porter de ses mains divines à la bouche de la Sainte, en lui disant : *Mangez, ma fille, je vois que vous en avez grand besoin : prenez courage, il ne saurait en être moins*. Qu'en dirons-nous? Sœur Barthélemy avait-elle la berluie ou était-elle une menteuse? et la preuve de l'un ou de l'autre? Suffit-il d'être une bonne religieuse, pour se tromper ou pour mentir de la sorte? Le fait est possible et appuyé sur un bon témoignage : lequel des deux rejetez-vous? — Tous les deux. — A la bonne heure. Vous n'êtes pas le seul, mais je fais mes réserves, en attendant vos raisons. — C'est invraisemblable. — Oui, sans miracle, sans doute. — Et la raison du miracle? — C'est une autre affaire. Défendez-vous à Dieu de consoler miraculeusement les saints qu'il afflige extraordinairement?



## LETTRE XXIII.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Seizième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon père. Il y a quatre jours que je suis arrivée ici, à Valladolid, en bonne santé, Dieu merci ! et même sans fatigue, parce que le temps était très-frais. Je suis encore tout étonnée de l'empressement extraordinaire avec lequel les religieuses et ces messieurs m'ont reçue, je n'y comprends rien. Elles se recommandent toutes à vos prières, et la prieure dit qu'elle ne vous écrit pas, parce que, aimant beaucoup à causer, elle ne trouve pas son compte avec des muets. J'ai trouvé Marie de Saint-Joseph bien portante et contente, et toutes les sœurs contentes d'elle. J'ai été charmée de la voir, ainsi que le bon état de ces maisons, en me rappelant la pauvreté de leurs commencements. Que le Seigneur soit à jamais béni !

2. Une demoiselle de bonne famille, remplie de bonnes qualités, vient de prendre ici l'habit. Sa dot se monte à près de 20 mille ducats ; mais, comme elle a des sœurs qu'elle aime beaucoup, nous prévoyons qu'elle ne laissera pas grand chose à la maison ; néanmoins, elle apportera de quoi, et avec ce que la prieure tient en réserve, elles parviendront à se faire une rente suffisante, puisqu'ils veulent tous qu'elles soient rentées.

3. Que Paul aille à Rome, c'est une folie dont il ne faut pas même parler, bien loin de se le mettre en tête. Je crains bien davantage que, s'il est nommé provincial, il ne soit obligé d'aller à l'assemblée générale ; car, pour ce qui est du conseil, ce père paraît être bien décidé, sans qu'il dise à quoi, ni comment. Tout ce qui reste à faire, c'est de remercier Dieu d'avoir conduit les choses de manière que ce voyage ne soit plus nécessaire. Nous n'avions pas besoin de nouveaux maux pour remédier à ceux du passé. Je ne voudrais pas même que cette pensée vous occupât un seul instant l'esprit.

4. J'ai passé à Avila trois ou quatre jours avec le P. Nicolas. J'ai éprouvé une grande consolation en apprenant que vous avez trouvé quelqu'un à ma convenance, qui vous aide de ses conseils et de son concours ; car j'étais bien peinée de vous voir tout à fait seul pour la direction de l'ordre. Le P. Nicolas m'a certainement paru un homme de sens et de bon conseil, un vrai serviteur de Dieu, bien qu'il n'ait pas cette grâce et cette aménité extraordinaire dont Dieu a favorisé Paul. Peu de personnes réunissent autant de qualités à la fois ; mais il est toutefois un homme qui a du fond, de l'humilité, de la mortification, l'amour de la vérité et le talent de gagner les cœurs. Il saura très-bien apprécier le mérite de Paul, et il est décidé à le suivre en tout ; cela m'a fait un grand plaisir. Si Paul s'entend bien avec lui, et je n'en doute pas (quand ce ne serait que pour me faire plaisir), il sera très-utile dans une infinité de circonstances ; et pourvu qu'ils soient d'accord,

j'en éprouverai un très-grand soulagement. Chaque fois que je considère ce que vous avez eu à souffrir de la part de ceux qui devaient vous seconder, je le regarde comme une des plus grandes peines que vous ayez eues à supporter. Ayez soin, mon père, d'être toujours en bonne intelligence avec le P. Nicolas ; car, ou je me trompe bien, ou il en doit résulter un grand avantage pour bien des choses. Nous parlons assez et nous faisons beaucoup de projets. Dieu veuille que le temps arrive de les mettre à exécution et d'organiser définitivement le troupeau de la sainte Vierge, qui coûte tant de peines à Paul !

5. Je remercie Notre-Seigneur de votre bonne santé. De grâce, je vous en conjure, faites-moi le plaisir de rester le moins possible à Alcalá par ces grandes chaleurs. Je ne sais pour combien je suis ici, inquiète comme je le suis de ce qui se passe à Salamanque ; ce n'est pas que je ne sois contente d'être ici (si je puis dire en vérité que je ne me trouve pas bien quelque part) ; mais je ferai mon possible pour n'y rester que ce mois-ci ; ce n'est pas un malheur d'en partir pour aller acheter la maison qu'on nous propose à Salamanque, car elle est très-bien, quoique chère ; mais Dieu y pourvoira.

6. Je n'ai jamais voulu vous dire, de peur de vous faire de la peine, combien la fille du licencié Godoy, qui est à Albe, est insupportable. Je l'ai fait éprouver de toutes les manières, et on ne peut la souffrir en aucune manière. Comme elle manque de jugement, on ne peut pas la conduire par la raison, et elle doit être très-mécontente, car elle jette de grands cris. Elle dit que c'est à cause d'un violent mal de cœur ; je ne le crois pas. J'avais écrit à la prieure de mettre par écrit quelques-unes des plaintes qu'elle m'en fait, pour les montrer au licencié, et voici ce qu'elle me marque : Après y avoir réfléchi, il vaut mieux, ce me semble, ne pas lui donner de détails et lui faire entendre sommairement qu'elle n'est pas faite pour la maison. Cela me fait bien de la peine, car nous lui avons tant d'obligations ; mais on ne pourra la souffrir nulle part. Je suis sur le point d'y retourner, et je me ferai rendre compte de tout ; mais cela ne servira guère, parce que les choses qu'on m'a écrites annonçant tout à fait quelqu'un qui manque de raison, moyennant qu'elle craint son père, comme elle fait, elle sera mieux avec lui que partout ailleurs. Je ne l'ai pas encore vu. Il me dit, dans une lettre qu'il m'écrivit à Avila, d'avoir la bonté de la garder jusqu'à ce qu'il eût avisé à en tirer parti autrement, et on le fera. J'ai toujours redouté de la prendre dans la prévision du déplaisir qu'il aurait de la voir renvoyer. On a fait jusqu'à ce moment ce qu'on a pu ; Dieu veuille que le licencié puisse l'entendre.

7. Mes compliments au P. Barthélemy. Sa lettre m'a fait grand plaisir ; qu'il ne se lasse pas de me faire la charité de m'écrire, car j'ai maintenant à lui écrire sur le compte d'une grande dame qui vient ici, et je ne le fais pas. Hier, je vis la comtesse d'Osorno. L'évêque de Palerme est ici. Tous, aussi bien que votre paternité, nous lui avons



de grandes obligations. Recommandez-moi au père recteur. Que le Seigneur vous garde avec la sainteté que je le prie de vous conserver  
C'est aujourd'hui le 7 juillet.

De votre paternité la véritable fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Cette lettre est du 7 juillet 1579. Elle fut écrite de Valladolid.

N. 1. Notre bonne Sainte qui venait de passer deux ans à Avila, en réclusion forcée, ou plutôt en prison, ayant enfin recouvré sa liberté, se rendit, dans sa première sortie, au convent de Valladolid, où elle fut reçue au milieu des transports d'allégresse de toutes ses filles et de bon nombre de personnes dévotes. On lui fit une véritable ovation. *Je n'y comprends encore rien*, disait-elle à Gracian, à qui elle écrivait cette lettre peu de jours après. Cela m'étonne; rien n'était plus naturel, mais personne n'était plus humble que cette Sainte. Elle rougissait de son importance; elle se faisait ombrage de ses succès et ne se réjouissait que de ses souffrances. Saint Paul se glorifiait aussi de ses tribulations et de ses humiliations. Il paraît que l'Esprit de Dieu ne se donne guère à moins. Avec cela, on voit bien où il n'est pas. Pardonnez-moi, lecteur.

Elle dit à Gracian que Marie-Baptiste, sa cousine, prieure de Valladolid, ne lui écrit pas, parce qu'elle est grande causeuse et qu'elle n'aime pas à avoir affaire à un muet. Ce trait malin, en effleurant sa cousine, va tomber sur le nonce, qui avait rendu Gracian muet, en lui interdisant le droit de donner son suffrage et celui d'écrire.

N. 2. La novice qui vient de prendre l'habit fit profession, l'année suivante, sous le nom d'Isabelle du Saint-Sacrement. Elle venait à propos avec ses mille ducats, car la maison avait des besoins. Le ducat est une pièce d'or fin, dont la valeur varie d'une province à l'autre: il y a les ducats de Séville, les ducats de Burgos, etc. Cette fille, dit la Sainte, aime beaucoup ses sœurs. Cette affection aura un inconvénient; elle fera tort au convent. Peu importe, elle est bonne à prendre.

N. 3. Gracian avait quelque envie de faire le voyage de Rome. «N'en parlons pas, lui dit la Sainte, et n'y pensez même pas.» Elle n'entendait pas que ce père s'éloignât ainsi d'elle.

Le N. 4. est un panégyrique du P. Nicolas Doria. Ce bon certificat de la mère Thérèse lui servira longtemps; et, si par impossible, il le perdait, il en a un autre du P. Alonso de Jesus-Marie, qui disait à ses frères: *Hélas! nous ne sommes que des enfants, en comparaison du P. Nicolas.* Il faut convenir que le bon père fera bien de s'en tenir au premier et de ne pas le perdre.

*Nous faisons de grands projets*, dit la Sainte, *Dieu veuille que vienne le temps de les mettre à exécution.* Ces projets avaient pour objet le règlement de l'ordre et la dernière forme ou perfection qu'elle se proposait de lui donner, lorsque la réforme serait une fois reconnue et approuvée régulièrement. A cette occasion, un Espagnol ne manquerait pas de faire de la Sainte un Solon, un Lycurgue ou un Numa. Nous respectons trop la sublime législation de la Sainte pour la comparer aux grossières élocutions législatives de pareils sages.

N. 5. Elle ira à Salamanque où l'appellent le P. Salazar et la prieure du lieu pour une maison que don Louis-Manrique consent à vendre à l'ordre.

N. 6. Il est question d'une novice sans vocation ni raison.

#### LETTRÉ XXIV.

Au même P. Fr. Jérôme de la Mère de Dieu. (Dix-septième.)

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre paternité. J'ai eu tant d'occupations depuis l'arrivée du frère qui vous porte cette lettre, que je me suis vue dans l'alternative de me priver du plaisir de vous tracer ces quelques lignes ou de laisser de côté des choses nécessaires. Madame dona Jeanne m'apprend que votre santé est dérangée, que le sang vous gourmande et qu'on voudrait vous saigner. Ce reli-

gieux m'assure que vous allez très-bien et que vous êtes gras, et il me tire d'inquiétude. Vous êtes sans doute incommodé de ces chaleurs ; je l'avais craint. De grâce, quittez Alcalá au plus tôt. Je vais assez bien. Jeudi prochain, je pars pour Salamanque. Je suis bien contente de voir comment Notre-Seigneur conduit les choses. Qu'il soit toujours loué, et qu'il lui plaise, maintenant que vous pouvez partir, que vous trouviez quelque consolation au bout de tant de peines !

2. Je vous ai écrit deux fois d'ici. Notre sœur Marie de Saint-Joseph se porte très-bien ; c'est un ange. Toutes les religieuses vont très-bien. Elles ont l'espoir que la novice qui vient d'entrer, leur fera avoir une rente. C'est aussi un ange, et elle est très-contente. Dieu soit avec vous, mon père ; j'ai la tête bien fatiguée. Je vous assure que je ne puis m'empêcher de rire, quand je vois qu'on vous a mis en pénitence pour vous faire reposer, tandis qu'on nous laisse sur le terrain pour finir la bataille. Plût à Dieu que nous fussions déjà témoins de la victoire ! Qu'il vous donne la santé, c'est ce qu'il y a d'important. La mère prieure se recommande particulièrement à vous. Elle dit qu'elle ne veut plus vous écrire jusqu'à ce que vous lui ayez répondu. Elle a plus de tête que moi. C'est aujourd'hui le Saint-Jacques.

De votre paternité la servante et la véritable fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

On peut voir en France, grâce aux *fac simile*, l'écriture de la Sainte. Il s'en trouve un en tête du premier volume de ses lettres éditées à Montrouge. Pourquoi donc vous dire que l'original de celle-ci se trouve à Séville ? Ai-je dû supposer que vous iriez le voir, ou que vous apprendriez avec quelque intérêt qu'il n'est pas perdu ? Mais, après les éditions espagnoles et cette traduction, que vous importe l'original ? que de papier imprimé ici et là inutilement ! mais, aussi bien, la vie est si longue !....

N. 1. On remarque qu'à l'époque où fut écrite cette lettre, le nonce avait levé la défense d'écrire, que, d'après la précédente, il avait faite au P. Gracian. La précédente était du 5 juillet, et celle-ci est du 23, même mois et même année.

#### LÉTTRE XXV.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Dix-huitième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec mon père. Amen. Aujourd'hui, jour de Saint-François, j'ai reçu deux lettres de votre paternité, qui m'ont fait un grand plaisir, en m'apprenant que votre santé se soutient. Dieu veuille qu'il en soit toujours comme je l'en supplie. Je suis très-contente des arrangements qui ont été faits, car ils sont bons, et quand même ils le seraient moins, les procès ne nous vont pas.

2. Nous pouvons dire que je vais déjà bien, et presque mieux. Il y a aussi moins de faiblesse, et je commence à prendre un peu de force. Cependant, je n'ose pas encore écrire de ma main. Peu à peu je me remettrai ; n'ayons donc plus d'inquiétude de ma santé, c'est assez de celle que vous avez eue. Oh ! combien j'ai été contrariée que la mère prieure ne m'ait pas marqué, en me donnant des nouvelles de don Louis, comment se



porte maintenant madame Jeanne ! Notre Marie de Saint-Joseph commence à se lever et la fièvre l'a quittée ; elle en est si joyeuse que l'on dirait qu'elle n'a rien souffert.

3. Quant à la lettre de Pierre de Ahumède, il ne faut pas y prendre garde ; je m'étais même attendue à quelque chose de pis. Il a eu grand tort de ne pas envoyer ce qu'on lui demandait. Don François n'aura pas raison de lui, s'il ne remet son affaire entre mes mains ; car il n'y a que moi pour qui il ait quelque respect. On perdra beaucoup sur cette succession, mais si on gagne sur le principal, ce ne sera qu'un petit malheur. Maintenant que je vais mieux, les affaires m'affecteront moins. La maladie affaiblit grandement le courage, surtout quand on en a comme moi. Ne pensez pas que tout m'abatte.

4. La lettre de la petite Thérèse, le contentement et la santé de don François m'ont fait grand plaisir. Que Dieu les conduise par la main. Si Pierre de Ahumède prend un bidet, que don François l'accompagne, et qu'il l'envoie avec une mule de louage. Mais il est si fin, que je pense qu'il ne le mènera pas ; il n'en a pas besoin, à moins qu'il n'ait envie de se mettre en dépense. Que don François lui dise donc qu'il n'aura pas à tenir maison à la Serne, et qu'ainsi il n'aura pas à aller et à venir ; qu'il le fasse partir du mieux qu'il pourra, sans lui rien donner et sans lui faire aucun billet par écrit. Dites-lui qu'il aura toujours ce que mon frère lui a promis et que c'est chose bien sûre ; enfin que ceux de la Serne lui donnent tout de suite cent réaux sur la sollicitation de la prieure. Je ne sais comment il dit qu'on ne lui a rien donné. Il est d'un caractère si fâcheux, et ma tête est si mal en état que, bien que je n'écrive pas de ma main, je ne puis écrire à votre paternité aussi longuement que je le voudrais. Dieu vous garde et vous rende aussi saint que je l'en supplie. Mes compliments, s'il vous plaît, à ces messieurs et à la mère prieure, Agnès de Jésus. Anne de Saint-Barthélemy se recommande aux prières de votre paternité, et elle est charmée que vous soyez en bonne santé.

5. Je voudrais que don François demandât fort sérieusement à Pierre de Ahumède, d'où vient qu'il ne s'est pas entendu avec Peralvarez au sujet de l'administration de la succession. Mais ils ne font rien, l'un à cause de l'autre ; car quoique Pierre de Ahumède dise qu'il s'en occupe, il ne le fait pas. Il y a nécessité de prendre un syndic pour ce qui les concerne et pour le legs fait aux religieuses par François de Salcède ; c'est le seul moyen de s'en ôter les soucis.

6. Que don François ne montre en aucune manière du refroidissement à Pierre de Ahumède, qu'il s'en tienne à lui témoigner tout le désir qu'il a (et plus qu'il n'en a, s'il se peut) de sortir de cet état. Car, comme vous me le dites, il n'y a plus moyen de rien dissimuler ; le petit page qui en parlait à qui voulait l'entendre, en parlera là-bas et il s'entend bien à l'exagérer. Monsieur le licencié Godoy m'a dit ici que le corrégidor, de retour d'Avila, le lui avait raconté ; d'autres personnes

encore en ont parlé ici : c'est donc une chose publique. Il n'y a pas de raison pour tenir secret ce qui doit être, et une fois qu'on le saura, on n'en parlera plus. Je ne pense pas qu'il soit capable de nuire en rien à l'affaire. Il vient de m'écrire une lettre, dont j'ai loué Dieu. Qu'il soit avec votre paternité.

7. Je crains que ce petit mul et ne soit pas bon pour vous, et je crois qu'il faut en acheter un bon. Si vous le faites, vous ne manquerez pas de trouver quelqu'un qui vous prête de l'argent et, dès que j'en aurai, je vous l'enverrai. On vendra le bidet, si Pierre le laisse. Ma seule peur, c'est que vous n'achetiez une bête qui vous jette par terre. Avec ce bidet qui est petit, je crains moins que vous ne tombiez. Il me semblerait même qu'il ne vous convient guère d'aller à cheval, car c'est quitter le couvent en en conservant l'habit. Voyez vous-même ce qui est le mieux à faire et ne soyez plus sombre, car cet air triste me tue.

L'indigne fille de votre paternité,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Veillez, mon père, donner lecture à don François de ce que je vous écris au sujet de Pierre de Ahumède. Comprenez qu'il n'y a pas mieux à faire que de me l'envoyer, afin qu'ici nous nous entendions ensemble.

NOTES.

Sainte Thérèse écrivit cette lettre à Valadolid, en 1580.

N. 2. La Sainte ne peut pas écrire : elle se relève à peine d'une grave maladie. C'était probablement la grippe. Une maladie épidémique de ce genre fut, cette année-là, un fléau général pour l'Espagne, et fit appeler cette année, *la año de la peste*; nous aurons occasion d'en parler encore. Don Louis, dont elle parle, pouvait être un frère de Gracian, qui mourut jeune.

N. 3. La Sainte parle de son frère, Pierre de Ahumède, brave militaire, qui revenait de la conquête du Pérou, et sollicitait vainement la récompense de ses services; il lui fallut aller la chercher dans le ciel, car il mourut peu de temps après sa rentrée en Espagne, à Avila. Ce brave était d'une humeur très-mélancolique, qui le rendait malheureux, lui et ses frères. On a raison de dire que cette humeur est *opprobrium medicorum* (heureux s'ils n'en avaient pas d'autres!) et *flagellum infirmorum*. Elle se joue de la santé et des malades. La faculté! moquez-vous-en; mais prenez garde de lui faire réparation, car elle pourrait bien vous envoyer *ad patres*.

N. 4. Don François devait se rendre au couvent pour y prendre l'habit religieux. Pierre de Ahumède voulait l'accompagner à cheval. Mais alors il fallait deux chevaux. Cela avait un inconvénient; la Sainte entendait que celui de don François resterait au couvent, et que Pierre, s'il venait, voudrait se l'adjudger pour faire ses courses à la Serne. Elle fit conseiller à don François de venir sans Pierre : qu'est-ce qui arriva? Ils vinrent tous les deux à cheval et s'en retournèrent de même. Don François ne prit pas l'habit, comme on verra dans la lettre suivante.

N. 5. Laurent de Cépède, père de don François, venait de mourir. Il avait établi d'abord dans son testament, son cousin-germain Peralvarez-Cimbron, avant de le connaître, tuteur de ses enfants; mais il avait ensuite changé cette disposition dans un codicille, et désigné Pierre de Ahumède, qui se trouvait ainsi tuteur de ses neveux. Pierre ne s'en cassait pas la tête. Il était sans doute bien préoccupé, le pauvre homme, des récompenses nationales qu'il sollicitait. Il avait grand tort; la conquête du Pérou ne lui valut pas un maravedis de plus que la perte de sa santé et une mort tant soit peu prématurée. Gloire à Dieu! quand on le voit, il n'en est pas ainsi.

Cimbron était fils d'Alvarez de Cépède, oncle du testateur, et de dona Marie de Ahumède. Ce cavalier fut un guerrier distingué; il fit la guerre d'Allemagne avec le Landgrave. Son goût pour les armes le fit juger, après réflexion, impropre aux affaires, par Laurent de Cépède.



N. 7. La Sainte ne décide pas si Gracian ira à pied ou à cheval ; je saurai me garder d'appeler à moi une affaire aussi délicate. Elle ne veut pas qu'il soit sombre. La terre fleurit sous un ciel découvert, et la vertu sous un visage ouvert. Les saints, avant d'avoir des statues, avaient des yeux, et ils voyaient sans scrupule ; des oreilles, et ils entendaient ; une langue, et ils parlaient : ils ne pensaient pas que la sainteté consistât à avoir le visage renfrogné et l'air sombre et inaccessible. Ne vous fiez pas aux mauvais sculpteurs ; ce ne sont pas les absurdes productions de leur ciseau, c'est la vie des saints qu'il vous faut imiter.

## LETTRE XXVI.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Dix-neuvième.)*

JESUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre paternité. Cette lettre ne sera pas de ma main, parce que j'ai tant écrit aujourd'hui à Avila, que j'en ai la tête fatiguée. Hier je vous ai envoyé une lettre par la voie de madame Jeanne d'Antisque, et auparavant je vous en avais déjà envoyé une autre bien longue par la même voie. Dieu veuille qu'elles vous soient mieux parvenues que les vôtres ne me parviennent (si toutefois vous m'écrivez), car je suis passablement impatiente de savoir comment s'est passé votre retour. Je vous écris pour vous apprendre qu'il y a un courrier d'ici à Séville, et pour que vous ne manquiez pas d'en profiter pour m'écrire. Je vais bien, grâces à Dieu, et la sœur Marie de Saint-Joseph n'a plus la fièvre.

2. Ce que je vous disais dans ma lettre d'hier est l'histoire de don François, qui nous frappe toutes d'étonnement ; il n'est pas possible qu'on ne lui ait pas tourné la tête. Comme il est avec ses parents, je ne m'effraie pas ; mais ce qui me fait trembler, c'est de voir que Dieu abandonne ainsi une de ses créatures qui avait un si grand désir de le servir. Ses jugements sont impénétrables. Je suis bien affligée de voir une telle chose. Il est tout absorbé dans le soin de ses biens, et il craint tant de se rencontrer avec des religieux ou des religieuses déchaussées, qu'il ne voudrait pas nous voir, moi la première. On dit qu'il a peur que sa première idée ne lui revienne ; on voit par là combien la tentation est grande.

3. Je vous en supplie, recommandez-le à Dieu, et ayez pitié de lui. Il parle de se marier, mais non hors d'Avila : il sera malheureux, car il aura de grands regrets. Ce qui aura contribué à son changement, c'est que vous l'avez trop tôt laissé seul, vous et le P. Nicolas. Puis cette maison de Pastranne doit être déplaisante ; il me semble que c'est un grand souci de moins pour moi.

4. Il est de nouveau question de l'affaire de la chapelle ; le P. Ange m'a écrit hier à ce sujet ; tout cela me fatigue. Il n'est jamais allé à Madrid, et il vient maintenant à Saint-Pierre de la Moraleja. Il dit que le P. général lui a envoyé les actes du chapitre. Le P. Pierre Fernandez n'est pas mort ; mais il est très-mal. Nos sœurs se portent très-bien ; elles désirent savoir de vos nouvelles. Mon secrétaire et la mère Agnès de Jésus vous baisent les mains.

5. Comme je pense que vous êtes inquiet au sujet de ce qu'on a

donné au licencié Godoy, je vous dirai qu'on a fait en sorte que cela eût l'air d'avoir été prêté; on a donc fait une déduction sur ce qu'il me devait, et qui se montait à une plus forte somme. Nous sommes après matines, et la veille de Présentation de Notre-Dame (jour que je n'oublierai jamais, à cause que c'est le malheureux jour où vous présentâtes le bref dans le couvent de Séville). Dieu vous garde, et vous rende aussi saint que je l'en supplie. Amen.

L'indigne servante et fille de votre paternité,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

6. Dieu veuille que cette lettre aille aussi vite se faire lire qu'elle a été écrite vite. Ce pauvre François est bien agité: j'ai appris qu'il a des maux d'estomac, de tête et des défaillances. Dieu m'a fait une grande grâce en le détournant de prendre l'habit. Il a dit partout à Avila que personne ne le forçait. Je vous avoue, mon père, que j'ai toujours appréhendé ce que je vois aujourd'hui. Je ne sais ce qui me retenait, mais je suis bien aise de ne m'être pas occupée de lui; il dit pourtant que, relativement au mariage, il ne fera que ce que je voudrai. Mais j'ai peur qu'il ne soit pas heureux; c'est pourquoi, si je ne craignais qu'il ne crût que c'est à cause de ce qu'il a fait, je l'abandonnerais entièrement. Si vous voyiez les lettres qu'il m'adressait d'Alcala et de Pas-tranne, vous seriez étonné de l'impatience où il était que je lui fisse donner l'habit. Il a dû avoir une rude tentation. Je ne lui en ai rien dit, il se sentait déjà bien assez, et son parent était présent. Il doit aussi en être bien confus. Que Dieu lui vienne en aide, et qu'il garde votre paternité. A mon avis, il aurait été saint avec les saints. J'espère que, par la grâce de Dieu, il se sauvera, car il craint beaucoup de l'offenser.

7. La compagne de votre voyage, Anne de Saint-Barthélemy, se recommande bien à vous. Elle désire et s'inquiète vivement de savoir comment vous vous êtes porté, et comment vous vous êtes tiré, sans nous, de ces chemins. Pour nous, ici nous nous trouvons si mal sans vous, que nous nous croyons dans un désert. La sœur Casilde se recommande à votre paternité. Que Notre-Seigneur nous garde votre paternité, et qu'il nous procure le bonheur de la revoir bientôt. Mon père, de peur de vous fatiguer, je ne vous en dis pas davantage.

L'indigne sujette de votre paternité.

Si vous avez appris quelque nouvelle du bon Fr. Barthélemy, faites m'en part; j'en serai bien consolée.

NOTES.

Cette lettre fut écrite à Valladolid, le 20 novembre 1580. Le 19 février de cette année, le couvent des Remèdes, à Séville, avait élu pour son prélat le père Gracian. Le 10 mars suivant, le P. Fr. Angel, vicaire-général, avait confirmé cette élection. Gracian ne put se rendre aux Remèdes que peu de jours avant le 29 novembre; et, quelques jours avant son arrivée, on fit courir dans Séville le bruit qu'il avait été brûlé vif à Madrid par l'ordre du nonce. Les uns l'affirmaient, les autres le niaient. Les premiers en vinrent jusqu'à dire qu'on avait reçu de ses cendres dans du papier. Les autres eurent leur tour et ils firent annoncer, le jour de son arrivée, qu'on



verrait le lendemain un grand miracle dans l'église paroissiale du couvent ; qu'un mort y ferait le sermon, et, comme c'était un dimanche, Gracian prêcha.

N. 2. L'histoire de don François, neveu de sainte Thérèse, était qu'après être allé à Pastranno, accompagné du P. Gracian, pour y prendre l'habit de l'ordre, il en était reparti sans l'habit. Le père, qui ne se doutait de rien, l'avait quitté avant la cérémonie, et sainte Thérèse lui dit que ce n'était pas ce qu'il avait fait de mieux, parce que sa présence aurait sans doute soutenu ce novice. Elle ajoute que l'aspect du couvent, qui était une espèce de souterrain, avait aussi dû porter un coup terrible à la chair, quoique don François fût du sang de Thérèse. Ses parents furent bien aises de ce changement, et ils réconcilièrent de leur mieux avec le monde don François.

N. 3. Il entendait assez à leurs raisons et il parlait déjà de se marier ; la Sainte en l'apprenant lui prophétisa malheur, s'il ne revient pas à sa vocation religieuse. Le mariage se fit, et sa femme, plus noble que riche, ne lui ayant pas donné de fortune, il prit le parti d'aller aux Indes, où il mourut, à Quito, pauvre et sans postérité.

N. 4. La chapelle dont elle parle est une chapelle que son frère Laurent de Cépede avait désignée pour sa sépulture, dans l'église de Saint-Joseph d'Avila ; il y avait quelques travaux à faire pour y placer sa tombe.

Pierre Fernandez était mort, on il ne tarda pas à mourir. Il était désigné pour présider le chapitre où devait se traiter l'affaire de la séparation des provinces.

N. 5. La signification du bref de visiteur, faite à Séville par Gracian, le jour de la Présentation, est une affaire connue. On ne parle plus de ce jour sans faire mémoire de cette disgracieuse circonstance.

N. 6. Elle revient à don François ; elle finit en disant : *J'espère qu'il sera sauvé, car il craint bien d'offenser Dieu.* Cette crainte est assurément un très-bon présage.

Dona Orofusa, veuve de don François, a déposé aux informations qu'elle et son père avaient entendu dire à la Sainte que, désirant les voir, lorsqu'ils étaient à Quito, Dieu l'avait transportée en esprit dans cette ville indienne, où elle les avait vus près du feu, don François assis auprès d'elle ; qu'elle avait entendu des paroles remarquables qu'ils échangeaient entre eux, et qu'elle leur avait donné sa bénédiction en les quittant.

N. 7. *Votre compagne de voyage, sœur Anne de Saint-Barthélemy.* C'est la même qui avait été témoin d'une réfection miraculeuse de la Sainte, dont elle était le secrétaire, et c'est sans doute à la faveur de ses fonctions qu'elle se recommande si bien dans ce *post-scriptum* au père Gracian. La Sainte la regardait comme la première plume de son ordre. Elle fut une religieuse d'une grande vertu, et l'on doit croire qu'elle est encore dans le ciel la compagne de sa mère.

## LETTRE XXVII.

*Au même P. F. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Vingtième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec votre paternité. Je vous ai déjà écrit qu'en plaçant le P. Gabriel à la Rode, on rendrait un service important à la maison de ces religieuses. Il leur en a acheté une autre que l'on dit fort bien et qui est située au milieu de l'endroit ; mais je crains qu'il n'y ait ni vue ni terrain. Prenez des informations auprès de lui comme pour votre compte, et montrez-lui de la bienveillance. C'est un excellent homme, et il a beaucoup de qualités. Si vous ne sympathisez pas toujours avec lui, permettez-moi de croire, mon père, qu'il y a là-dessous un peu de jalousie, à cause qu'il est plus porté pour d'autres.

2. J'ai pensé aussi que, si vous êtes nommé provincial, vous devez tâcher d'avoir le P. Nicolas pour vous seconder, et qu'il serait important, pour les commencements, que vous agissiez de concert et ensemble. Je n'en ai pourtant rien dit au P. commissaire. Comme le P. Barthélemy est si mal portant, il est forcé de faire gras, et il y en a qui ont

es yeux sur lui et s'en scandalisent. Du moins, pour les commencements, je vous le répète, ce serait très-important, et il est homme de bon conseil pour tout. Quelqu'un qui a souffert de la part des hommes, comme vous, ne peut se trouver que très-bien d'un homme qui ne lui fera rien souffrir.

3. Recommandez-moi bien au P. Fr. Barthélemy. Je crois qu'il doit se trouver bien fatigué, vu son état, de votre habitude de ne vous lasser de rien. C'est à vous tuer vous-même, et quiconque veut vous tenir tête à l'ouvrage. Je me rappelle très-bien que vous aviez mauvais mine la semaine sainte de l'année dernière. De grâce, ne vous tourmentez pas ainsi à prêcher le carême, et ne mangez plus de ces mauvais poissons. Quoique vous ne vous en aperceviez pas d'abord, la prédication vous fait bientôt du mal, et puis viennent les tentations.

4. Sachez que toutefois l'affaire de la chapelle de Sancho d'Avila va son train. Il y a des avocats qui prétendent que, quoiqu'on l'abandonne, on ne perd pas pour cela droit à l'héritage. Je crois qu'il y aura un procès. J'ai dit que, jusqu'à ce qu'il y ait un provincial, il n'y a pas à s'en occuper. Je vous en parle ici peu à propos, ce semble, mais il sera nécessaire que vous avertissiez celui qui sera nommé de ne rien faire sans aller auparavant sur les lieux et sans avoir pris toutes ses précautions, car il s'agit d'une mesure importante pour cette maison. Sancho d'Avila donne déjà de plus, et elles en ont un si grand besoin, que je crois qu'il faut que cela soit. Restent les conditions, qui ne sont pas peu de chose, et plusieurs autres points à régler; mais il faudra voir et traiter cela par moi-même.

5. Ici nous allons de mieux en mieux d'un jour à l'autre, grâces à Dieu. Nous sommes en marché d'une très-belle maison. Celle qui se trouvait près de Notre-Dame n'est pas bien et elle est très-chère; ainsi nous ne la prenons pas. L'autre est très-bien située. Je me porte mieux qu'à l'ordinaire, toutes en sont de même. Sœur Saint-Barthélemy et Agnès de Jésus vous envoient de grands compliments. Elles disent que, lorsque vous fuyez davantage les travaux, elles croient que les prières des déchaussées servent à les faire refluer sur vous avec recrudescence. Que Dieu conduise tout, de manière que vous le serviez de mieux en mieux. Le reste importe peu, quoiqu'on y soit bien sensible.

6. Je voudrais être court; voyez quelle vie, je ne sais me borner à peu de chose avec vous. J'en ai bien dit à Marian sur l'envie qu'il a de nommer Macaire, qui me l'a écrit. Je ne comprends pas cet homme, et je ne veux m'entendre là-dessus qu'avec vous seul. Ainsi gardez pour vous seul ce que je vous en dis, cela importe grandement. Ne manquez pas de vous rapprocher de Nicolas, et qu'on ne se doute pas qu'il y pense pour lui-même. En vérité, je ne sais comment on peut en conscience donner son suffrage à d'autres qu'à l'un de vous deux.

7. J'ai déjà envoyé votre lettre dans les monastères. Elles sont toutes dans la joie, et moi encore plus. Je vous ferai passer ce que je rece-



vrai. S'il est question par là d'autres choses, faites-en à votre idée, ce qui vous semble à faire, faites-le. Dieu vous garde, et vous rende aussi saint que je l'en supplie. Amen. C'est aujourd'hui le 17 février. Si je me rappelle d'autres choses relativement à ces maisons, je vous en donnerai connaissance. Comme de raison, on ne terminera pas si promptement les choses au chapitre, que nous n'ayons encore du temps.

L'indigne servante et fille de votre paternité.

THERÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Cette lettre fut écrite à Palence le 17 février 1581. Elle était plus longue.

N. 1. La Sainte propose au P. Gracian de nommer prier de la Rode, le I. Fr. Gabriel de l'Assomption. Gracian se rendit aux raisons de la mère, et cette même année, Gabriel fut nommé prier de la Rode.

N. 2. La Sainte cherche à adjoindre au P. Gracian le P. Nicolas Doria. Puis elle cherche à faire mettre de côté au P. Gracian, frère Barthélemy, son secrétaire intime depuis bien longtemps. Elle lui en insinue finement deux raisons : à quoi est-il bon ? avec sa mauvaise santé il faut qu'il fasse gras, et dans toutes les maisons où vous le conduisez, il scandalise les faibles ; le traîner ainsi à votre suite, c'est augmenter vos fatigues, tout en lui en causant. Pour se débarrasser d'un personnage de considération, il faut y mettre des formes. Voilà des motifs bien polis, sans doute, pour mettre un ancien ami à la retraite. Bien entendu que c'était frère Nicolas qui devait le remplacer.

Fin du même nombre. La Sainte recommande à son père de se ménager en carême, de ne pas faire trop usage de marée et de ne prêcher que selon ses forces. Faute de prendre ces précautions, sa santé, bientôt affaiblie, rendrait des adoucissements indispensables, et, à son exemple, bien d'autres seraient tentés d'en réclamer aussi pour eux. Il y a dans cette raison un compliment au père d'une finesse charmante.

N. 4. Il est question d'une chapelle et d'un Sancho, inconnus l'un et l'autre à Avila.

Le N. 5 traite d'une fondation à Palence.

N. 6. Elle s'occupe de l'élection du provincial, qui doit se faire au prochain chapitre. Elle ne voudrait pas qu'on élût Macaire, c'est-à-dire le P. Fr. Antoine. Son suffrage était balancé entre Gracian et Doria. Le premier fut d'abord nommé, et quatre ans après, le second le fut à son tour. La Sainte était morte, mais, sans doute, du haut du ciel elle donna sa voix à Doria.

N. 7. Elle dit à Gracian qu'elle a envoyé sa lettre dans tous les couvents. Par cette lettre circulaire, Gracian demandait à toutes les maisons un état motivé des observations qu'elles avaient à faire relativement aux constitutions, que l'on allait établir dans le prochain chapitre général. La Sainte dit au père comment il doit se comporter dans cette grande assemblée, de faire toujours ce qui lui paraîtra le meilleur et de s'opposer à ce qui n'est pas à faire. Elle fait des réserves : s'il lui vient encore à l'esprit de lui donner de nouveaux conseils, elle le fera, soit avant, soit durant la tenue du chapitre, qu'elle l'avertit de ne pas mener trop rondement.

#### LETTRE XXVIII.

Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Vingt et unième.)

JÉSUS. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, mon père. J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite d'Alcala. Je suis bien contente de tout ce que vous m'y dites, et, en particulier, de ce que vous vous portez bien ; Dieu en soit béni ; il me fait une grande grâce, après tous vos voyages et toutes vos fatigues. Je vais bien. Je vous ai écrit par deux voies, et je vous ai envoyé mes mémoires avec mon sentiment personnel. J'avais oublié ce que je dis, dans la lettre ci-jointe, au P. commissaire. Je la laisse ouverte, pour m'épargner la peine de la repro-

duire dans celle-ci. Fermez-la avec un cachet qui ressemble au mien et donnez-la lui.

2. Si le P. commissaire peut corriger les constitutions, et y faire de bonnes modifications, il faudrait qu'on retranchât et qu'on ajoutât ce que nous demandons. Personne ne le fera, si vous et le P. Nicolas ne le prenez fort à cœur, et, comme vous le dites, et je crois vous l'avoir écrit dans ma lettre, nous n'avons que faire d'en donner connaissance aux frères. Jamais le P. Fernandez ne leur confia rien. Ce fut entre lui et moi que furent concertés les actes qu'il y a établis. Il ne faisait rien sans me consulter ; je dois lui rendre cette justice.

3. Si on pouvait refaire les constitutions, ou en abolir quelque article, prenez garde à celui des culottes d'étoupe, ou de bure, afin qu'on ne désigne rien et qu'on se contente de dire qu'ils peuvent en porter, parce qu'ils ne finissent pas d'avoir des scrupules. On substituerait à l'article qui porte que les coiffes doivent être *en fil du second brin*, qu'elles seront *en toile*. Si on le jugeait à propos, on abolirait l'acte de P. Fr. Antoine, qui défend l'usage des œufs en carême, et du pain à la collation. Je ne pus jamais l'amener à ne pas mettre cet article. Là-dessus, c'est assez qu'on se conforme à la loi de l'Eglise, sans la surcharger d'une autre, parce qu'il en naît mille scrupules et un préjudice pour la santé de plusieurs, qui ne croient pas avoir besoin de dispense, tandis qu'ils en ont besoin.

4. On nous a rapporté que le chapitre avait déjà fait bien des prescriptions relativement à l'office divin, et qu'il avait ordonné deux séries par semaine. S'il était possible, ce serait d'arrêter que nous ne serions pas obligés à tant de changements et que nous récitationnerions selon notre habitude. Souvenez-vous aussi, mon père, des nombreux inconvénients qu'il y a à obliger des déchaussés de loger dans les endroits où il y en a, dans les maisons de l'observance. Ce serait de dire que, quoiqu'il y en ait, ils pourront loger ailleurs, pourvu que ce soit avec édification.

5. Nos constitutions portent que *les religieux doivent être pauvres et qu'ils ne peuvent avoir de rentes*. Comme j'observe que toutes nos maisons se mettent sur le pied d'en avoir, voyez s'il serait bon qu'on retranchât cet article, et prenez garde à ce que vous direz sur ce point des constitutions, de peur que ceux qui les verront ne s'aperçoivent qu'on s'est déjà relâché ; ou bien il faudra que le P. commissaire déclare que, puisque le concile le permet, les religieux peuvent avoir des rentes.

6. Je serais d'avis qu'on fît imprimer ces constitutions, car on y fait des changements, et il y a telle prieure qui, sans songer à rien, retranche, ajoute, lorsqu'on les transcrit, ce qu'elle juge à propos. Qu'on fasse une grande défense de rien retrancher et de rien ajouter, afin qu'on l'entende bien. En ces petites choses, votre paternité fera ce qui lui paraîtra convenable. Je vous prie de traiter ce qui nous



touche. Le père Nicolas fera bien de se joindre à vous, afin qu'il ne paraisse pas que cela vient de vous seul. Je pense aussi que F. Jean de Jésus s'occupera de ce qui nous regarde avec bienveillance. Je voudrais bien être plus longue, mais il est presque nuit et on va prendre les lettres ; puis, il faut que j'écrive encore aux amis.

7. J'ai trouvé bien doux ce que vous avez dit, que vous serez le père des déchaussées ; au moins que cela soit vrai, mon père, certainement cela vous est bien dû. Si votre paternité doit vivre toujours, et si elles doivent être toujours gouvernées par vous, il y a dans nos demandes plus d'un article de trop. Oh ! quels vœux elles font pour que vous soyez provincial ! Je crois qu'il n'y a pas autre chose qui puisse les contenter. Dieu nous garde votre paternité ; toutes se recommandent à vous. Nous sommes aujourd'hui le 21 de février.

Et moi, de votre paternité la véritable fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

8. Voici les mémoires qu'on m'a envoyés : lorsque j'aurai reçu les autres je vous les enverrai. Je ne sais s'ils sont bien ; c'était bien la peine de dire qu'on me les envoyât. Dieu le bénisse, celui de votre amie Isabelle de Saint-Dominique est le seul qui soit bien. C'est celui que je vous envoie.

9. Parlez à tort et à travers du voile, je vous en prie. Dites que ce sont les déchaussées elles-mêmes qui l'ont demandé, comme c'est la vérité, quoiqu'il y ait quelques exceptions.

10. J'attache une grande importance à ce que les confesseurs ne soient pas les vicaires perpétuels des religieuses. C'est un point qui me paraît si essentiel, que, quoique je regarde aussi bien que vous, comme très-avantageux qu'elles se confessent aux déchaussés, j'aimerais mieux que les choses restassent telles qu'elles sont, ce qui ne peut pas être, que de voir chaque confesseur devenir vicaire. Cela a trop d'inconvénients, comme je vous le dirai, pour que vous puissiez y apporter remède. Fiez-vous-en à moi, je vous en prie. Lorsqu'a été fondée la maison de Saint-Joseph, le point a été soigneusement débattu, et une des raisons pour lesquelles plusieurs (j'étais du nombre) pensaient qu'il conviendrait que la maison fût soumise à l'ordinaire, c'était la crainte que cela n'arrivât. Il y a à cela de graves inconvénients dont j'ai découvert l'origine, et il me suffirait d'un seul que j'ai reconnu par moi-même : lorsque le vicaire est content d'une, la prieure ne peut plus l'empêcher de s'entretenir avec elle de ce qu'il veut, parce qu'il est supérieur, et de là naissent mille désordres.

11. Pour la même raison et pour beaucoup d'autres, il ne faudrait pas, non plus, que les religieuses fussent soumises aux PP. prieurs. Si par hasard il en venait un, peu instruit, il ferait des ordonnances qui les jetteraient toutes dans le trouble. Non, il n'en est pas qui s'y prennent comme mon père Gracian. Notre expérience nous a appris à prendre nos précautions pour l'avenir et à éloigner toutes les occa-

sions. Le plus grand service qu'on puisse rendre aux religieuses, c'est d'empêcher tout entretien avec les confesseurs hors du saint tribunal. Pour faire observer le recueillement, il suffit d'être confesseur et de donner des avis aux provinciaux. Je vous dis tout cela, en cas que quelqu'un fût d'un avis contraire, voire peut-être le P. commissaire, ce que je ne crois pas, puisque plusieurs religieux de son ordre confessent des religieuses et ne sont pas vicaires. Nous devons donc nous attacher surtout à ôter l'occasion, afin qu'il ne se rencontre point de ces noirs dévots qui perdent les épouses de Jésus-Christ. Pour cela, il faut toujours penser à ce qui peut arriver de pis, parce que c'est par là que le démon s'introduit, sans qu'on s'en aperçoive. Cette circonstance et la réception d'un trop grand nombre de religieuses, sont les deux choses que j'ai toujours redoutées comme pouvant nous faire le plus de tort. C'est pourquoi je vous conjure de faire tous vos efforts pour que cela se trouve spécifié dans les constitutions. J'attends de vous cette faveur.

12. Ayez la bonté d'offrir mes respects au P. Antoine et de lui dire que la lettre que je lui ai écrite n'était pas pour rester sans réponse; que, puisque c'est parler à un sourd-muet, je ne veux plus lui écrire; qu'il a rendu bien content le P. Marian, en lui envoyant ses gains pour donner aux pères une nourriture plus abondante qu'ils ne l'ont ordinairement. Je vous dis que, si on ne prend à cet égard une mesure générale, on verra où cela aboutira. On a été retenu par la crainte, c'est à tort, Dieu ne manquera jamais de donner le nécessaire. Si on leur donne peu, il donnera peu.

13. En grâce, tenez à la propreté des lits et du linge de table : c'est plus dispendieux, il est vrai, mais c'est une chose terrible que la malpropreté. Je voudrais que cela fût exprimé en termes formels dans les constitutions, et je ne sais encore s'il suffirait, vu le caractère des religieux.

14. Oh ! que c'est avec peine que je vois ces titres de révérendes, que l'on met sur les adresses ! Vous devriez les interdire à tous ceux qui vous sont soumis, ils ne sont nullement nécessaires pour savoir à qui la lettre est adressée. Il me semble que c'est tout à fait hors de propos de nous honorer ainsi entre nous et de nous servir d'expressions que l'on peut omettre sans aucun inconvénient.

15. Parlons maintenant de ce que vous me dites qu'on ne vous élira pas, ou qu'on ne confirmera pas votre élection. J'ai écrit au P. commissaire. Sachez, mon père, que, lorsque je manifeste le désir de vous voir libre, je consulte plutôt l'affection que je vous porte en Notre-Seigneur, que le bien de l'ordre. C'est de cette affection que me vient naturellement la faiblesse d'être si sensible au tort qu'on a de ne pas apprécier ce que l'on vous doit et ce que vous avez souffert, et qui fait que je ne puis supporter une parole contre vous, cela m'est impossible, mais lorsqu'il faut en venir au fait, le bien général l'emporte encore.



16. Plaise à Dieu, mon père, qu'il n'arrive pas à nos maisons un aussi grand malheur que celui d'être privées de vous. Elles ont besoin d'un gouvernement qui règle les plus menus détails et de quelqu'un qui les entende. Elles sont ses servantes, sa divine majesté pourvoira à leurs besoins.

## NOTES.

Cette lettre fut écrite à Palence en 1581, lorsque Gracian préparait le grand chapitre pour la séparation des provinces et la révision des constitutions de l'ordre. La Sainte y donne ses vues relativement aux constitutions, comme elle l'a fait dans la précédente, pour les élections.

N. 1. Elle remercie Dieu d'avoir conservé la santé du père dans les voyages qu'il vient de faire. C'est qu'après l'arrivée des dépêches de Rome, le roi l'avait envoyé à Gelbes, et que de Gelbes il était allé à Talavère pour en donner communication à Jean des Grottes, commissaire dominicain; de là à Alcala.

Elle lui apprend qu'elle a envoyé à toutes les maisons des expéditions de sa lettre. Elle l'avertit de lire la lettre à l'adresse du P. commissaire.

N. 2. Elle a reconnu par l'expérience que ses constitutions sont défectueuses. Elle propose d'y faire des amendements.

N. 3. Voyez cette capacité et cette portée au-dessus de son sexe : il est nécessaire, dit-elle, que nos constitutions soient imprimées, sans quoi elles seraient dénaturées.

N. 4. Elle n'entend pas qu'on déroge, par rapport à l'office, au mode accoutumé de récitation, ni qu'on établisse plus de fêtes que l'Eglise; ce sont choses qui ne gagnent pas à leur multiplication : *Assueta vilesunt*.

N. 5. Elle est pour une pauvreté rentée. Sainte Claire, qu'elle se plaît à imiter, a admis les rentes dans ses maisons.

N. 6. Elle demande qu'on fasse une grande obligation de ne déroger en rien aux constitutions. On le fit.

N. 7. Elle montre à Gracian son désir et celui de ses filles, qu'il soit nommé provincial.

N. 8. Elle a révisé les mémoires qu'elle a reçus. Le seul qu'elle a trouvé bien est celui de l'amie de Gracian, Isabelle de Saint-Dominique. Elle le lui envoie.

N. 9. Elle indique différentes dispositions très-sages; elle demande le voile, etc.

N. 10 et 11. Elle touche trois points très-importants : 1° Pas de vicaires pour les religieuses. Elle préférerait qu'elles n'eussent pas des déchaussés pour confesseurs, si l'un ne pouvait aller sans l'autre. Plutôt que de voir des vicaires à ses filles, elle avait déjà proposé de les assujettir à l'ordinaire. Avec des vicaires, tout était perdu. Elle avait contre eux un précédent terrible. Elle avait vu une maison tellement envahie par un vicaire, qu'aucune religieuse ne pouvait se confesser à aucun autre prêtre qu'à lui, parler à personne sans lui, recevoir une lettre sans lui.

2° Aucun prieur, ou prélat immédiat n'aurait une juridiction directe sur les religieuses. 3° On ne prendrait pas un grand nombre de religieuses. Ces trois points furent sanctionnés par le chapitre.

N. 12. Elle demande que les religieux aient de quoi pourvoir aisément à leurs besoins. Qu'on ne le fasse pas, dit-elle, et on verra quelles en seront les suites. Accordé.

N. 14. Vous souriez en lui voyant saccager ces titres d'honneur, ces fleurs de respect dont on embellissait les adresses des lettres pour les religieuses. Elle demande que le titre de révérend et de révérende leur soit interdit. En effet, aller nu-pieds et se qualifier ainsi, c'est un jeu de qui perd-gagne, où la tête rattrape ce que perdent les pieds.

N. 15. Elle dit à Gracian qu'elle l'aime bien, mais qu'elle aime encore plus le bien général. Comme Thérèse, elle l'aime, mais comme fondatrice, elle l'aime bien davantage.

N. 16. Il faut à ses maisons un gouvernement qui entre dans les menus détails. Il est évident que la vie religieuse étant une vie de petits détails, il importe qu'ils soient tous réglés.

## LÉTTRE XXIX.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Vingt-deuxième.)*

Jésus soit avec votre paternité, mon père, et vous donne une grande part à son amour. S'il faut aller tout de suite à Avila et abandonner cette entreprise, c'en est sans doute fait pour toujours. Il me paraît clair que frère Grégoire restant, avec moi pour prieure, quoique absente, cela peut aller pendant quelques mois. Je désirerais beaucoup vous voir plus rapproché de moi au moment où l'on prendra une détermination. Dieu veuille que la présente vous parvienne promptement, parce que Votre Révérence peut me répondre par Avila, car le P. Nicolas m'a dit qu'il m'enverrait un exprès. Vous pourrez m'écrire aussi par Valence et par Valladolid; quoiqu'il y ait du retard, on m'écrit que l'un vaut l'autre.

2. Dieu veuille que votre santé soit bonne, car il est fâcheux d'être si mal logé par ces chaleurs. Je vous porte cependant envie d'être sur le bord de la rivière; il m'a toujours semblé que c'était un bon site, du moins pour y avoir pris possession. Ici il fait très-chaud par moments, et précisément pendant que je vous écris. Mais les matinées et les nuits sont agréables. Toutes les sœurs se portent bien. La prieure s'y prend à merveille. Dieu veuille que cela continue, car il semble qu'il se plait à cette fondation. Qu'il vous ait en sa sainte garde. Amen. C'est le 27 juin, de ce couvent.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

Cette lettre fut écrite en 1581, du couvent de Soria. La Sainte ne fait qu'effleurer les choses et n'en dit que bien juste assez pour se faire entendre du père.

N. 1. *S'il faut aller tout de suite à Avila*, dit-elle: il le fallut, il y en avait nécessité pour le temporel et pour le spirituel; sa présence remédia à tout.

*Abandonner cette entreprise*, etc. C'était ou la fondation de Madrid, ou celle de Burgos. *Frère Grégoire restant*... C'était Fr. Grégoire de Nazianze qui était apparemment confesseur.

## LÉTTRE XXX.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Vingt-troisième.)*

JÉSUS.— 1. L'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence, mon père. J'ai reçu votre lettre datée de la Saint-Jean, et, peu après, une autre qui venait avec celle de P. Nicolas; mais la longue que Votre Révérence dit m'avoir écrite, ne m'est pas parvenue. Si celles que j'ai reçues étaient peu de chose, il n'en a pas été de même du contentement qu'elles m'ont donné, en me tranquillisant sur votre santé dont j'étais bien inquiète. Que Notre-Seigneur vous la donne aussi bonne qu'il le peut. Je vous ai écrit plusieurs lettres, une pour vous prier de ne pas accorder à madame Hélène la permission d'entrer en religion. Je ne voudrais pas qu'elle eût été perdue. On vient de me dire que le messenger, qui passe par Valladolid, est très-sûr. Je pense donc, d'après ce que vous me marquez, qu'elle vous y trouvera. Comme vous êtes si près de



Saint-Alexis, j'ai cru devoir vous envoyer ces lettres de Tolède, afin que vous voyiez avec quelle répugnance l'archevêque prend la chose, et il me semble qu'il est de notre intérêt de ne pas nous en faire un ennemi en quelque manière que ce soit.

2. Mais laissons ce point, je n'entends jamais parler de cette entrée en religion sans en éprouver une grande contrariété ; parce que cette dame est mère et fille, qu'elle a force parents et que l'on parle d'elle. Je crains d'en éprouver des désagréments et qu'elle n'éprouve peu de contentement. Aussi, avant d'en parler à l'archevêque, j'ai prié le P. Balthazar Alvarez de le détourner de ce dessein. Il me l'avait promis, parce que, la connaissant, il pensait comme moi. Voyez le mérite que j'ai de l'y avoir gagné ! J'ai écrit au cardinal que je vous préviendrais, qu'il pouvait se tenir tranquille, et qu'on ne la recevrait pas, ou que du moins j'en serais très-fâchée. Vous comprenez que cette lettre demande le secret ; pour le mettre en sûreté, détruisez-la. Que personne ne se doute que c'est à cause de l'archevêque qu'on ne reçoit pas sa nièce. Laissez croire que c'est parce que cela ne convient ni à elle ni à ses enfants, comme c'est la vérité. Tenons-nous-en aux expériences que nous avons faites de ces veuves. Avant de l'oublier, il faut que je vous dise qu'on n'en finira jamais de l'impression de ces constitutions. De grâce, occupez-vous-en activement ; c'est très-important. On aurait déjà imprimé une longue histoire.

3. Venons maintenant à la fondation de Burgos. J'ai envoyé ma réponse, et je suis surprise qu'on croie que je devrais y aller. J'ai répondu tout simplement à l'évêque qu'à cause de mes infirmités, vous m'avez défendu d'aller à Burgos durant la saison de l'hiver, comme vous me l'avez écrit une fois. Je compte sur l'archevêque, parce qu'il est bien avec l'évêque de Palence, et que la fondation convient à l'évêque de Palence et à celui de Burgos. C'est pourquoi je lui ai dit que ce serait pour lui un désagrément, si la ville s'y refusait, comme je m'y attendais, et que jusqu'à ce qu'elle se fût prononcée, ma présence ne servirait de rien. L'heure de cette fondation n'est probablement pas encore arrivée, mais plutôt celle de frère Balthazar. Ainsi va le monde.

4. C'est la fondation de Madrid qui est l'affaire du moment, et je crois que si l'archevêque voit qu'on fasse ce qu'il veut, il accordera promptement la permission, et l'évêque de cette ville qui se propose d'aller à Madrid au mois de septembre, me promet de l'obtenir. S'il plaît à Dieu, j'aurai tout terminé ici à la mi-août. Après la Notre-Dame, si vous le jugez à propos, je me rendrai à Avila où il me paraît que les religieuses n'ont pas mis assez de franchise dans leurs rapports avec le P. Nicelas. Je n'y vois guère à faire, et n'y étant guère nécessaire, il me sera agréable de ne pas y rester prieure, car je ne suis déjà plus propre pour cette charge qui m'oblige à faire plus que je ne peux et me cause des scrupules. Si on laisse ici le P. Grégoire de Nazianze, ainsi que je vous l'ai annoncé, la prieure suffit et il n'y en a pas d'autre. Quoi que je dise

qu'elle suffit, je me trompe, parce que pour ce qui est de l'intérieur, c'est comme s'il n'y avait personne. Votre Révérence verra ce qui est le meilleur. En comparaison des embarras que me donne cette maison, quelque fatigue qui se présente pour m'en délivrer, elle me paraîtra peu de chose. Cependant ma présence ne laissera pas d'y être utile, en attendant que Dieu ait tout arrangé pour la fondation de Madrid. Je souffrirai toujours sensiblement de rester ici, privée de mes amis et de mon frère, et qui pis est, de me trouver avec ceux qu'on y a laissés.

5. Quant au voyage de Rome, je vois qu'il est déjà temps de le faire, quoiqu'on n'ait rien à craindre, pour aller faire notre acte d'obédience au général et pour ces autres qui ne nous ont pas fait ici grande faute. Le P. Nicolas en ferait beaucoup à Votre Révérence, quoiqu'il fût le plus propre à aplanir toutes les difficultés. S'il survenait quelque nouvelle histoire, je vois qu'après avoir reçu notre obédience et quelque compliment de temps en temps, en signe de soumission, il n'en résulterait rien de fâcheux. Ce qu'il y a de plus essentiel, c'est que le général tienne les déchaussés pour soumis, et qu'ils entendent, eux, qu'ils n'ont pas un prélat comme par le passé, non plus que la dépense. On verra alors de belles choses dans leurs maisons.

6. J'oubliais de vous dire combien j'ai été contente de la décoration de la chapelle; elle est très-bien. Gloire à Dieu ! nous avons à nous féliciter de ne nous être pas pressés. Cette fille de la Flamande est faite, je crois, pour nous contrarier toute sa vie, comme sa mère. Dieu veuille que ce ne soit pas encore pis. Croyez-le, je redoute encore plus une religieuse mécontente qu'une légion de démons. Dieu pardonne celui qui nous a engagés à la prendre. Je vous prie de différer la permission pour sa profession, jusqu'à ce que j'aïlle à Avila, si Dieu le permet. Je marque au P. Nicolas de me faire savoir s'il y a par là quelque moyen de me faire conduire, je n'en vois pas ici. Que Dieu dispose toutes choses selon son bon plaisir.

7. Qu'il lui plaise que vous puissiez quelque chose dans l'affaire de Béatrix ! Elle me donne beaucoup d'inquiétude. A elle et à sa mère, j'ai écrit depuis quelques jours une lettre qui pouvait compter pour une correction. Je leur dis des choses terribles, car fussent-elles innocentes, je leur montre tous les dangers qu'elles ont courus devant Dieu et devant le monde. A mes yeux, elles sont coupables ; leurs pères le sont encore plus, parce qu'elle s'en sert pour les leur envoyer. C'est une chose désespérée et je crois que, si l'on ne se hâte d'ôter entièrement l'occasion, cela peut devenir encore bien plus grave, s'il est possible, parce que cela l'est déjà bien assez. Quant à l'honneur qui est perdu, j'en fais bon marché, quoi qu'il m'en coûte. Ce sont leurs âmes que j'aurais voulu sauver, mais je les vois si égarées, pères et enfants, que je n'y trouve aucun remède ; que Dieu y remédie et qu'il vous donne sa grâce pour que vous puissiez leur être utile ! Je n'y vois point d'autre moyen que de la placer dans un monastère, mais je n'en



vois guère la possibilité à cause du peu de fortune de ses parents : je ne lui vois guère qu'Avila. Je vous supplie de m'écrire pour m'apprendre ce qu'on a décidé et si vous êtes d'avis que j'aille d'ici à Avila. Comme il y a peu de messagers et que vous écrivez rarement, il est nécessaire de vous y prendre à temps. Que Dieu vous conserve dans la sainteté que je lui demande pour vous. Amen. C'est aujourd'hui le 14 juillet.

8. L'évêque de cette ville est parti le 10 pour se rendre au synode. La fondatrice me charge de vous faire mille amitiés de sa part. Prenez-les pour dites, parce que je suis fatiguée. Je me porte bien et toutes nos sœurs aussi.

L'indigne servante et sujette de Votre Révérence.

Que je dis cela de bon cœur !

THERÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

L'adresse de cette lettre, écrite à Soria, le 14 juillet 1581, était : *A N. P., provincial des déchaussés carmélites, à Valladolid.*

N. 1. Il s'agit de dona Hélène de Quiroga, cousine de l'archevêque, cardinal de ce nom. La Sainte ne voulait pas de cette grande dame, et le cardinal l'accusait de lui avoir mis en tête l'idée de se faire religieuse.

N. 2. La Sainte donne les raisons de son opposition à la démission de dona Hélène. Ses raisons sont fondées sur des considérations humaines ; elles sont plus spécieuses que solides. L'héroïque persévérance de la noble postulante les a réfutées avec le temps aux yeux de la Sainte et aux yeux du cardinal, qui les trouvait de son goût. L'issue de cette affaire est déjà connue du lecteur.

A la fin de ce nombre, elle presse Gracian de hâter l'impression des constitutions de l'ordre.

N. 3. La Sainte traite de la fameuse fondation de Burgos, demandée avec tant d'instance depuis 1577, par la mémorable Catherine de Tolosa. La Sainte fait en ce moment de nouvelles démarches, dans lesquelles elle est appuyée par les évêques de Palence et de Burgos, dont elle donne à entendre qu'elle a reçu des lettres à ce sujet, puis qu'elle parle de leur répondre. Cette grande fondation, qui devait être la dernière de la Sainte, lui coûta bien des luttas et des peines.

N. 4. C'est maintenant le tour de la fondation de Madrid. Elle dit que si on contente l'archevêque, il n'en fera pas attendre l'autorisation ; que M. Velasquez, évêque de Burgos, se charge de l'apporter à son retour d'un synode provincial, convoqué pour le mois de septembre, à Tolède, dont M. de Quiroga est archevêque. Même nombre, la Sainte se promet d'avoir mis ordre à tout dans la maison de Soria, pour la mi-août, et elle se propose d'aller alors à Avila, où Nicolas Doria avait été envoyé pour remédier à un commencement de relâchement dans cette première maison de la réforme, si chère à la Sainte qui en était prieure, et s'en faisait un scrupule, à cause des affaires qui l'empêchaient de remplir les fonctions de cette charge. Elle demande qu'on y laisse frère Grégoire, qui ne pouvait y être que comme confesseur. Ce qui la rend le plus malheureuse où elle est, ce sont ceux qu'on y a laissés ; c'étaient des confesseurs étrangers.

N. 5. Elle juge qu'il est temps d'aller à Rome, rendre obéissance au général, et lui donner connaissance du chapitre de la séparation des provinces. Ce ne serait pas le P. Doria qu'on enverrait ; il est l'homme nécessaire de son père Gracian. Le roi ne fut pas de cet avis ; il envoya Doria, et il fit bien. Ceux qui lui donnent des craintes, sont des pères de l'Observance, qui se plaignent que le chapitre général de la séparation ne leur a laissé presque aucune juridiction sur les déchaussés.

N. 6. La chapelle dont elle parle est celle où son frère avait sa sépulture depuis sa mort, arrivée l'année précédente. Mais voici bien autre chose : deux religieuses sont mécontentes, elles sont de la Flandre ; c'est la mère et la fille. La mère a causé bien des désagréments ; la fille menace d'en causer encore plus. Il faut ajourner sa profession. Une religieuse mécontente, dit la Sainte, mais c'est pire qu'une légion de démons ! Dieu nous délivre des religieuses mécontentes ! Cela fait quelque peine. Du reste, ces

deux religieuses, qui étaient, la mère, Anne de Saint-Pierre, et la fille, Anne des Anges, devinrent dans la suite les modèles des déchaussées.

N. 7. La sainte n'était pas en veine. Elle parle contre sa cousine, dona Béatrix, dont l'innocence bien reconnue la venge de la sévérité de son illustre tante, abusée sur son compte.

Voici l'histoire : une dame de quelque distinction, ayant remarqué ou croyant avoir remarqué que son mari s'occupait plus de Béatrix que d'elle-même, en conçut une jalousie furieuse. Aveuglée par cette passion, sans prendre garde qu'elle se déshonorait elle-même, elle diffama cette noble demoiselle. Sainte Thérèse, sa tante, l'ayant appris, voulut que Béatrix quittât Albe. Celle-ci s'en défendait, en disant que c'était le moyen d'accréditer les soupçons qui planaient sur elle. Il fallut qu'elle cédât. On la conduisit à Avila, chez Peralvarez-Cimbron, cousin de sa mère. On sacrifia ainsi, par complaisance pour la tante, l'honneur de la nièce, qui en éprouva un grand chagrin. Le ciel, par un miracle, fit à cette innocente une digne réparation. Après sa mort, son corps se conserva sans corruption, et elle fit une apparition dans l'état glorieux. On ne peut que plaindre la calomniatrice de cette grande religieuse.

## LETTRE XXXI.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Vingt-quatrième.)*

1. Jésus soit avec Votre Révérence ! Le départ des religieuses, qui a eu lieu aujourd'hui, m'a causé beaucoup de peine, et m'a abîmée dans la tristesse d'une grande solitude. Il n'en est pas de même d'elles, surtout de Marie du Christ, qui était la plus empressée à partir. La chose était déjà publique. L'autre n'était pas pour cela, comme vous le saurez. Je n'étais pas toutefois sans scrupule, à cause de ce que vous m'aviez écrit ; mais le docteur Castro m'en a guérie.

2. Le frère Jean de la Croix désirerait beaucoup vous envoyer quelque argent, et il comptait bien pouvoir économiser encore quelque chose sur ce qu'il avait reçu pour son voyage, mais cela lui a été impossible. Je pense qu'il fera en sorte de vous envoyer ce qu'il a. Il y a trois ou quatre jours, Alphonse Ruitz est venu ici, et quoiqu'il fût dans tout son bon sens, il se proposait de partir avec moi. Il m'a remis pour vous deux pièces de monnaie (je crois qu'elles valent 4 écus). Je les garderai jusqu'à ce que je trouve un messenger sûr. Je vous assure qu'il m'en coûte beaucoup de ne pas les garder pour moi, car dix train dont vont les choses, il ne serait pas surprenant que je fusse tentée de voler.

3. Agnès de Jésus m'a envoyé la lettre ci-jointe avec d'autres qu'elle m'a écrites elle-même. Ce serait trop tôt si elle partait après Pâques ; je le lui ai déjà marqué, et comme je lui dis que Votre Révérence doit aller à Palence, on amusera le temps. Cette bienheureuse doit le faire, en voyant maintenant ces dames par de telles chaleurs. L'Avent terminé, ne leur promettez toutefois aucuns sermons, vous aurez ici de quoi vous exercer. Le docteur Castro désire que vous vous trouviez chez lui pour Pâques et je le voudrais bien aussi ; mais il est rare que mes vœux s'accomplissent. Je crois maintenant que je ne pourrai pas me dispenser d'emmener avec moi la petite Thérèse, et le docteur prétend que je ferai très-bien. Aussi bien elle se chagrine tant de



de mon départ, surtout depuis celui des religieuses, qu'il n'y a pas moyen de la laisser ici. Elle est si triste, et si, avec cela, il lui survient quelque nouveau sujet de chagrin, je ne sais ce qu'elle fera, et cependant je n'ai pas cru devoir lui donner la moindre espérance, quoique cela me soit bien dur : gloire à Dieu qui veut que tout retombe sur moi !

4. Je suis à examiner qui je vais laisser pour me remplacer ici, sans pouvoir fixer mon choix. Quand je pense combien le bruit qu'Anne de Saint-Pierre voulait se retirer a été public, je ne puis soutenir l'idée de la laisser maintenant à la tête de la maison. C'est une chose terrible, car je la trouve bien d'ailleurs. Cette Marianne, je crois, ferait bien l'affaire, elle aurait bien ce qu'il faut pour cela, si Julien ne venait à la traverse, quoiqu'il se tienne bien à l'écart maintenant et qu'il ne s'entremette plus en rien. Dieu donnera des lumières à Votre Révérence et nous parlerons là-bas de tout cela.

5. Hier, on a donné le voile. La mère et la fille sont presque folles de joie. J'ai été extrêmement fatiguée et je n'ai pu me coucher qu'à deux heures. Celles que j'ai désignées pour la fondation de Grenade, sont trois religieuses d'ici et trois de Véas, avec Anne de Jésus, qui part en qualité de prieure, deux autres de Séville et deux sœurs converses de Villeneuve qui sont fort bien, sans dire que la prieure m'avait marqué que cela lui convenait, parce qu'elles sont cinq sœurs, et elle a raison : il est bon de décharger cette maison puisqu'on en dit tant de celle de Grenade. Cela contrariera peut-être Anne de Jésus, qui aime à tout faire par elle-même. Si la chose vous paraît bien, tenez ferme pour qu'elle se fasse. On ne trouvera pas de meilleurs sujets. Si vous en jugez autrement, faites-en à votre volonté. Dieu vous ait en sa garde. M'étant couchée à deux heures et levée de grand matin, j'ai la tête tout à l'envers. Du reste, ma santé est passable.

6. L'inconvénient qui s'offre tout à l'heure à ma pensée au sujet de la petite Thérèse, c'est que, si cette autre Béatrix voulait aussi que je l'emmenasse, je ne pourrais pas souffrir qu'elles vinssent toutes deux. Celle-ci me donnerait de l'embarras, tantis que Thérèse, qui récite bien l'office, pourrait m'être utile. Cependant, je ne lui dirai rien ; mais Béatrix se gardera bien de me donner de la peine, et, à mon avis, il ne convient pas que vous veniez avec Thomassine.

L'indigne servante et sujette de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Cette lettre fut écrite à Avila, le jour du départ des fondatrices de Grenade, c'est-à-dire le 29 novembre 1531.

N. 1. Vous avez dû y remarquer le vide qu'a laissé dans le cœur maternel de la Sainte le départ de ses filles, moins affligées qu'elle de cette séparation. Les filles coûtent plus à la mère que la mère aux filles ; aussi les mères n'en sont pas aimées comme elles les aiment ; mais l'amour des mères approche souvent de l'aveuglement, tandis que celui des enfants est quelquefois très voisin de l'ingratitude.

Le N. 2 finit par une agréable plaisanterie de la Sainte, qui est si à court d'argent qu'elle ne sait pas si les légers qu'elle a reçus pour Gracien ne lui donneront pas le

tentation de devenir voleuse. L'occasion fait le larron; mais il n'y a pas de quoi. Comme elle sait égarer sa pauvreté et celle de son père!

N. 5. Mènera-t-elle avec elle sa petite Thérèse! affaire importante, autant que sa discussion. Nous n'en voyons pas l'utilité pour le lecteur. Elle ne mérite donc pas la peine que nous nous en occupions.

N. 4. Anne de Saint-Pierre est connue par la lettre précédente. Marianne était l'objet de quelque attention mystique du P. Gracian, confesseur dans la maison. Comme Anne, elle est jugée impropre aux fonctions de prieure suppléante. Elles furent dévolues à Marie de Saint Jérôme.

N. 5. La Sainte annonce que la veille la fille de la Flamande, ou d'Anne de Saint-Pierre, a reçu le voile; vient ensuite la désignation des fondatrices de Grenoble.

N. 6. Elle lui représente que Thomassine n'est pas pour lui une compagnie de voyage. Cette sœur fut la prieure de Burgos.

### LETTRE XXXII.

*Au même P. Fr. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Vingt-cinquième.)*

1. JÉSUS soit avec Votre Révérence, mon père. Grand plaisir m'a fait votre lettre que j'ai reçue ce soir, avec les scapulaires. J'aime à vous voir si décidé à ce que je vous voie bientôt; Dieu veuille que ce soit pour le bien. Mon père, s'il reste encore quelque chose à imprimer des constitutions, chargez quelqu'un de s'en occuper, et, de grâce, si vous prêchez le dernier jour des fêtes de Pâques, ne partez que le jour d'après, ne vous causez pas du mal, parce que vous ne savez pas jusqu'où vont vos forces: béni soit celui qui les donne! Je suis bien aise que vous vous enrichissiez; que Dieu vous enrichisse grandement de richesses éternelles!

2. Pour le coup, je n'entends pas certaines saintetés, je veux parler de celui qui ne vous écrit pas et de l'autre qui vous dit de faire comme vous l'entendrez. Cela me tente d'en penser assez mal. O Jésus! qu'il y a peu de perfection en cette vie! Ce courrier étant sur son départ, je ne serai pas longue. Il faut que je finisse une lettre pour la duchesse de Villéna, qu'un exprès attend.

3. Je crois qu'il sera bien que Votre Révérence me fasse le plaisir, si elle le veut bien, d'envoyer chercher ma sœur à Albe où elle est. Quoiqu'on doive prendre cette jeune personne, telle qu'elle est, je n'ai nulle envie qu'elle vienne ici, et je ne sais pourquoi elle y viendrait, à moins que ce ne fût pour me contrarier; parce que d'entrer à l'Incarnation, c'est sans raison, et la dépense est terrible. Dieu soit avec elles; elles me font passer une belle vie. Thérèse est déjà bien, et je crois que nous pourrions être tranquilles à son sujet, car elle a bien fait ses preuves, comme vous le saurez. Je me porte assez bien.

4. La duchesse m'a écrit de nouveau par un chapelain. Je lui ai répondu en deux mots pour lui dire que je lui avais écrit longuement par la voie de Votre Révérence. Je vous le dis, afin que vous lui envoyiez la lettre, et si c'est à cause que je vous dis de ne pas voyager avec elle, peu importe. Faites envoyer celle-ci à ma sœur, si vous le trouvez bon; Dieu donnera peut-être à Béatrix de meilleures dispositions, si elle n'en avait pas de bonnes en partant. Si elles devaient rester toujours à la campagne, je ne me verrais pas en peine; mais



au retour du printemps, elles retourneront à Albe, et c'est à recommencer.

5. Après demain, on va à Madrid. J'enverrai vos présents. Les scapulaires ne manqueront pas d'édifier; ils portent à la dévotion. Don François en a fait demander un à sa sœur. Il me fait toujours grande pitié. J'y reviens : si vous croyez nécessaire de me marquer quelque chose au sujet du voyage de Béatrix et de sa mère, ne manquez pas de le faire, s'il vous plaît. Dieu soit avec vous. La nuit est bien avancée. Sachez que nous vous avons préparé une chambre; mais je crois que le docteur Castro ne voudra pas que vous l'occupiez. Je me trouve bien de lui; je lui ai remis la partie du livre de ma Vie que j'avais. Cet autre ne finit jamais de dire combien il lui a été utile et à moi d'être considérée de Votre Révérence, pour que tout soit bien pris. Je crois que pour me connaître, un confesseur n'a pas de meilleur moyen à prendre que de lire un de ces deux écrits. Cela m'épargne une grande peine à moi-même, et à lui des craintes. Dieu vous accorde le repos que je lui demande et vous garde. Amen.

De Votre Révérence la servante et sujette,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

6. Je ne vous fais pas une lettre, mon père, parce que j'éprouve une si grande joie de votre prochaine arrivée que je ne puis que vous remercier infiniment et vous témoigner une vive reconnaissance pour l'intérêt extraordinaire que vous portez à ma santé et pour le présent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je suis vraiment heureuse de l'espoir de vous voir bientôt et du plaisir que m'a fait le Diurnal. Que Dieu daigne vous en récompenser lui-même, comme je le lui demanderai instamment.

7. Le remerciement de la petite Thérèse m'a fait plaisir. Maintenant je crois qu'il n'y a rien de mieux que l'amour. Dieu nous le donne avec sa majesté.

#### NOTES.

On conserve l'original de cette lettre dans le couvent de Larréa, où il a été envoyé par le fondateur don Jean de la Réa, secrétaire de Charles II.

N. 1. D'après son contenu, il paraît qu'elle fut écrite d'Avila en 1581, peu après la précédente. Gracian était à Salamanque, mettant la dernière main à la fondation et à l'impression des Constitutions. La Sainte qui l'avait tant pressé d'en finir de cette impression, lui marque aujourd'hui d'en charger quelqu'un pour venir la voir, sans que cette opération en souffre du retard.

N. 3. La Sainte parle de nouveau de Béatrix. Elle veut la faire venir à Avila dans la maison de son parent Peralvarez-Cambron; ainsi que nous l'avons dit dans les notes de la lettre précédente, on l'y amena.

N. 4. Il est question de la duchesse d'Albe, grande dévote qui lui avait écrit qu'elle se proposait de faire un voyage avec Gracian.

N. 5. Elle dit que les scapulaires étaient pour des bienfaiteurs de Madrid. Elle parle du livre de sa Vie et autant qu'on peut croire de son livre des *Demeures*. Cet endroit est obscur.

Le N. 6 est de la petite Thérèse.

Le N. 7 est de la Sainte. On y remarque ces paroles : *Il n'y a rien de mieux que l'amour*. Dieu a fait l'âme humaine pour l'amour; voilà pourquoi il l'a douée de la faculté de connaître, et pourquoi il a placé l'homme au milieu de l'immense trésor des biens naturels. Mais l'homme n'aimait pas encore; Dieu est venu lui-même et

il lui a découvert l'abîme des biens véritables et éternels. Ils dépendent de l'amour ; il n'est donc rien de mieux que l'amour.

## LETTRE XXXIII.

*Au P. Fra Ambroise Marian de Saint-Benoît. (Première.)*

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence. Dieu me pardonne ! mais vous avez un caractère qui est bien fait pour tenter d'impatience. Je vous assure qu'il faut que j'aie beaucoup de vertu pour n'avoir pas succombé. Ce qu'il y a de pis, c'est que je crains que vous n'en ayez communiqué quelque chose à mon père, M. le licencié Padille, puisqu'il ne m'écrit pas non plus, et qu'il ne me donne pas plus de ses nouvelles que vous. Dieu vous pardonne à l'un et à l'autre ; mais j'ai tant d'obligations à M. le licencié Padille, qu'il aurait beau me négliger encore plus, que je ne pourrais l'oublier, et je le prie de regarder cette lettre comme étant pour lui.

2. Lorsque je considère les embarras où vous m'avez laissée et combien vous paraissez avoir tout oublié, je ne sais qu'en penser, sinon que maudit soit l'homme, etc. Mais comme on doit rendre le bien pour le mal, j'ai voulu rompre le silence pour vous apprendre que nous avons pris possession le jour de la Saint-Jacques, et que les religieux ont été muets, comme des morts. Notre père avait parlé à Navarre et je pense que c'est lui qui leur avait fermé la bouche.

3. La maison est si bien que les sœurs ne peuvent en bénir assez le Seigneur. Qu'il le soit de tout. Tout le monde dit que nous l'avons eue pour rien et que nous ne l'aurions pas maintenant pour vingt mille ducats. On trouve que l'emplacement est un des meilleurs de Séville. Deux fois déjà le bon prieur des Grottes est venu nous visiter (il est enchanté de la maison). Frère Barthélemi d'Aguilar est venu une fois avant son départ (je vous ai déjà marqué qu'il s'était rendu au chapitre) ; ç'a été pour nous un grand bonheur de tomber à une telle maison. A l'occasion de l'alcavala nous avons eu de grandes contestations, et pour en finir, je crois qu'il nous le faudra payer à la rigueur. Mon frère devait nous en faire les avances ; c'est lui qui dirige les travaux ; il m'épargne de grands embarras. C'est le notaire qui est cause des difficultés survenues au sujet de l'alcavala. Notre père est très-content de la maison et tout le monde l'est comme lui. Le père Soto a de bonnes idées (il était ici tout à l'heure), il me dit que puisque votre paternité ne m'écrit pas, il ne vous écrira pas non plus. L'église est à l'entrée du couvent et elle sera belle. Tout va à souhait. Voilà ce qui regarde la maison.

4. Quant à Tostade, il vient d'arriver un religieux qui l'a laissé au mois de mars à Barcelone ; ce religieux, d'une maison de Séville, est porteur d'une patente de Tostade, où il se donne le titre de vicaire-général de toute l'Espagne. Hier, nous avons vu Cota. Il se tient caché dans la maison de don Jérôme, attendant ici, dit-on, frère Augustin



Suarez. Les deux premières choses sont vraies, car, j'ai vu la patente et je sais que Cota est ici. On donne pour certaine l'arrivée prochaine du provincial, on dit même qu'il vient rentrer dans sa charge et qu'il a un *bref motu proprio* du pape, qui est, à ce que l'on dit, on ne peut plus favorable aux vues des chaussés. Le Père prieur m'a encore dit aujourd'hui qu'il en était sûr, parce qu'il le tenait d'une personne en qui les mitigés ont grande confiance.

5. Notre bon archevêque, l'assistant et le fiscal ont jugé à propos la disparition de notre père, afin qu'on ne pût lui faire de notification, avant de savoir ce que demande l'illustrissime nonce. Ils gardent pour eux les raisons de prendre cette mesure. Il va donc à Madrid, non en faisant des visites, mais en suivant des chemins détournés. Pour faire des visites, il n'y a pas moyen, les mitigés sont en révolution complète. Dieu pardonne celui qui met obstacle à un si grand bien ! Je suis toutefois assurée que le Seigneur ne le permet que pour un plus grand bien. Plaise à sa majesté qu'ils se rendent dignes qu'il y apporte remède ! Quant aux déchaussés, je ne crains rien pour eux ; le Seigneur dispose tout pour leur plus grand bien. Notre père a laissé pour vicaire provincial le Père prieur du Carmel, qui s'attend tous les jours à recevoir le coup, quoique je lui dise que (n'étant pas prélat) on ne lui notifiera rien. Le courage ne lui manque pas ; et, s'il lui arrivait quelque chose, l'assistant est là tout prêt pour le secourir.

6. Demain, le prieur et le sous-prieur des Remèdes doivent se rendre à Umbrète, où les appelle l'archevêque qui s'y trouve. S'ils n'apportent pas la nouvelle que ce qu'a fait le P. visiteur est nul (et ils ne le feront pas), ce sera un grand pas de fait. Que le Seigneur conduise tout pour son service et qu'il vous préserve du chant de la sirène, aussi bien que mon père, M. le licencié Padille, à qui mon frère présente ses respects, ainsi qu'à vous. J'ai un désir extrême de vous voir ici, parce que je suis sûre que vous seriez émerveillé de nos succès.

7. Nous sommes entrées dans la maison trois jours avant que le vice-assistant en sortît. Nous sommes très-bien avec lui et avec sa femme. On s'est empressé de nous donner à manger, et on nous a témoigné beaucoup de bienveillance. Le vice-assistant dit qu'il n'y a pas à Séville de maison qui soit mieux, ni mieux placée. Je crois qu'on n'y sera pas incommodé de la chaleur. La cour paraît faite d'*alcorza*. Tout le monde y entre et parcourt la maison, parce qu'on dit la messe dans une salle, en attendant qu'il y ait une église. Le jardin est très-joli et l'on a une très-belle vue. Nous avons eu bien de la peine à y arriver, mais nous y sommes et nous nous trouvons bien dédommagées de ce qu'il nous en a coûté. Je ne m'attendais même pas à y être si bien. La mère prieure et toutes les sœurs se recommandent beaucoup aux prières de Votre Révérence et à celles de mon père Padille. Moi, à celles du P. provincial, frère Angel, dont l'arrivée à Madrid m'a étonnée. Dieu fasse tourner le chapitre à sa plus grande gloire, ce qui arrivera, s'il se tient

comme vous me le dites. Dieu vous garde, malgré tous vos défauts, et vous rende très-saint. C'est aujourd'hui le 9 de mai.

8. Faites-moi savoir, mon père, ce qui se passe. Vous voyez bien que notre père n'étant pas ici, je n'ai personne pour me tenir au courant. Je ne voudrais pas que vous quittassiez Madrid avant de voir la tournure que prendront les choses. Vous ne sauriez vous imaginer, mon père, comme vous me faites faute ici, parce que vous devinez les opposants, mais nous avons soin de marcher avec précaution et de nous tenir sur nos gardes. Mes compliments, je vous prie, au P. Vincent ; je le félicite d'avoir fait profession.

L'indigne servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

9. Oh ! les mensonges qui courent ici ! c'est à en perdre connaissance. On me dit, à l'instant même, que le visiteur des déchaussés (on le désigne ainsi) est à Carmone, et qu'un grand nombre de couvents se sont rangés sous son obédience. Tout cela me fait trembler pour ce qui est du côté de Rome, car je me rappelle le passé. Je ne crains pas toutefois que ce soit pour notre mal ; au contraire, j'espère que tout nous réussira de mieux en mieux. Les mitigés doivent avoir quelque chose de positif, car, s'ils savaient bien que notre père est parti, ils ne seraient pas si simples que de venir. Ils doivent le croire ici. On nous fait de grandes félicitations. Tout le quartier est dans la joie, et il lui tarde que notre affaire soit terminée, et enfin le Seigneur ne souffrira pas que les mitigés aient le dessus. Tant de malheurs doivent avoir une fin.

NOTES.

Les déchaussés de Séville conservent l'original de cette lettre, datée du 9 mai 1576. Marian, à qui elle était adressée, était alors à Madrid, où il s'était rendu pour assister à un chapitre.

N. 1. Marian est un paresseux pour écrire, et Padille paraît menacé de le devenir. *Proh dolor !*

N. 2. Marian, le grand promoteur de la fondation de Séville, ne s'inquiète plus de la Sainte, maintenant qu'elle a sur les bras l'acquisition d'une maison pour ce nouveau couvent, et tous les travaux nécessaires pour la convertir en couvent de religieuses ; car cette maison était un couvent de moines d'un autre ordre, et la Sainte dit que ses sœurs prenaient d'abord pour des moines toutes les ombres qu'elles voyaient. Elle est dépitée de cet abandon du père. *Maudit soit l'homme*, dit-elle. C'est une plante nuisante de l'oubli où il l'a mise, et rien de plus.

N. 3. L'*alcavala* est un droit sur la vente des maisons, qui allait à cinq pour cent.

N. 4. Tostade, puis le bref *Motu proprio*. Tostade est connu et le bref aussi. C'est le contre-bref de Grégoire XIII, que les mitigés mettaient, de temps à autre, en circulation pour faire des paniques aux déchaussés.

N. 5. Protection de l'archevêque ; c'était M. Roxas. Gracian partit pour Madrid, où il resta jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle il reprit ses visites. Il lui succéda, pour provincial intérimaire, Jean Évangéliste, qui de sous-prieur était devenu prieur depuis peu, grâce à son mérite.

N. 6. Que Dieu préserve Marian du chant des sirènes ; elle entendait la cour par les sirènes.

N. 7. Dieu vous garde, lui dit-elle, malgré vos défauts. Allusion à son silence qu'elle lui reproche au nombre 1.

N. 8. Marian devinait les opposants et leurs desseins. C'était un homme capable ; il rendit quelques services au conseil de Trente.



N. 9. On en invente à déconcerter, dit-elle. Gracian étant parti secrètement pour Madrid (nous avons déjà annoncé son départ), on fit courir le bruit qu'il s'était caché.

## LETTRE XXXIV.

*Au même P. Fr. Ambroise Marian de Saint-Benoît. (Seconde.)*

1. Jésus soit avec Votre Révérence, mon père. Mgr. don Teutonio m'a écrit aujourd'hui, de Madrid, que le nonce ne partira pas maintenant. S'il en est ainsi, dût-ce être sous prétexte de maladie, il faut que vous vous teniez à Alcalá, car il ne faut en aucune manière avoir l'air de lui refuser l'obéissance. Sachez, mon père, que les pères jésuites ne seraient pas éloignés de rechercher notre amitié, et jusqu'à ce qu'on voie ce que le Seigneur en ordonnera, il convient de temporiser, comme vous l'avez déjà fait. Je ne jette certes pas la faute sur le nonce, mais les batteries du démon sont si bien dressées, que je ne m'étonne de rien. Ne craignez pas qu'on ose vous observer, le Seigneur veille à votre garde, et, puisqu'il nous a fait la grâce que vous ayez jusqu'à présent apaisé la colère du nonce, il ne s'en tiendra pas là. Prenez seulement ceci pour votre croix; elle ne sera pas petite. Si le Seigneur ne vous avait pas favorisé d'une assistance toute spéciale, comprenez que jamais vous n'auriez pu y tenir.

2. Pour ce qui est de la réponse du conseil, il n'y a rien à attendre. Ne voyez-vous pas que ce ne sont que de beaux compliments. Quelle nécessité y a-t-il de lever la défense qui vous était faite de sortir de là pour vous envoyer là-bas? Ne savent-ils pas que l'autre y est arrivé? Ce n'est pas maintenant le moment. Attendons un peu : le Seigneur sait mieux ce qu'il fait que nous ne savons ce que nous demandons.

3. Que vous en semble-t-il? comment nous traitent-ils dans cet écrit? Je ne sais pourquoi nous cherchons à nous justifier de pareilles choses. Notre père a eu tort, c'est trop s'abaisser. De grâce, ne le faites voir à personne, de peur qu'on ne nous juge sans prudence, si on nous voit faire de pareilles sottises. N'en parlez pas non plus. Je regarde cela comme une faute, il n'y a qu'à se moquer d'eux.

4. Sachez, mon père, que mes lettres et mes occupations m'accablent et ont fini par m'affaiblir et me causer un bourdonnement de tête. On me défend, à moins d'une grande nécessité, d'écrire de ma main. Voilà pourquoi je ne suis pas longue. Je me borne à vous dire que pour ce qui est de se procurer ce que vous dites du roi, il n'y faut nullement penser, parce que ce serait perdre un grand crédit, à ce que j'en vois. Dieu y pourvoira d'ailleurs. Qu'il vous ait en sa sainte garde.

De Votre Révérence la servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

On ignore la date de cette lettre, l'une des plus obscures que nous ayons dans la collection des lettres de la Sainte; c'est la faute de ces temps éloignés de nous. Il nous est impossible de trouver des éclaircissements sur les sujets qui y sont traités. Elle en aurait pourtant grand besoin pour devenir intelligible. Qu'y faire? hasarder des conjectures? l'importance des choses ne mérite pas cette peine.

A la fin du nombre 2, on est ravi de cette réflexion dont l'oubli cause tant de chagrins insensés : *Le Seigneur sait mieux ce qu'il fait, que nous ce que nous voulons.* Se le rappeler tous les jours est le seul moyen de passer une vie heureuse. Que cette pensée est donc précieuse !

LETTRE XXXV.

A M. Laurent de Cépède, son frère.

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon cher frère. Je dois vous le dire, Dieu semble permettre que nous soyons éprouvés par ce *pauvre homme*, pour savoir jusqu'où va notre charité. Il est bien certain, mon cher frère, que j'en ai si peu pour lui que j'en éprouve beaucoup de peine. Il est mon frère, et ne fût-il que mon prochain, la raison me ferait un devoir de m'affliger de son malheur, et cependant je ne le fais guère. Toutefois la considération de ce que je dois faire pour contenter Dieu me ramène à mon devoir, et lorsque je vois sa divine majesté intervenir entre cet homme et moi, il n'est rien que je ne fasse pour lui.

2. D'ailleurs, je vous dirai que je ne le détournerais nullement de ses courses; car il avait un tel désir de se voir hors de chez vous, que son contentement surpasse de beaucoup la peine que lui causent ses fatigues. Ainsi, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, faites-moi le plaisir de ne plus le retirer, quelles que soient les instances qu'il vous en fasse et quelle que soit l'extrémité où il se voie réduit, afin que je reste tranquille. En vérité, il est fou à l'endroit de vouloir vivre avec vous, quoiqu'il ne le soit pas d'ailleurs, et j'ai appris de gens instruits qu'il peut très-bien en être ainsi. Ce n'est pas la campagne de la *Serne* qui a fait naître ce caprice (car avant qu'il lui fût venu en tête d'y aller, il l'avait déjà), il ne faut attribuer cette manie qu'à sa grande maladie, et, certes, j'en ai craint un moment quelque grand malheur.

3. Il convient que vous avez bien raison d'être fâché, mais il dit qu'il n'en peut mais. Il comprend bien qu'il court à sa perte et qu'il finira par tomber de fatigue, mais il prétend que plutôt que de souffrir de la sorte, il préférerait mourir. Il avait déjà traité avec un muletier pour partir demain matin pour Séville; mais je ne comprends pas dans quelle vue. Il est malade; une journée de marche par la chaleur le ferait mourir; il est arrivé avec un mal de tête, et que fera-t-il à Séville, si ce n'est de la dépense et demander l'aumône? Car il se figurait qu'il trouverait une ressource dans sa sœur dona Mayor, et il se trompe. Il m'a semblé, uniquement par charité, que je devais lui faire attendre ici votre réponse à la présente, bien qu'il se tienne très-assuré que cela ne servira à rien; mais, comme il commence à ouvrir les yeux sur sa perte, il se détermine enfin à attendre. Par charité répondez-moi au plutôt et donnez votre lettre à la prieure; je lui écris de me la faire parvenir par le premier courrier.

4. Quant à cette tristesse et affliction dont vous me parlez, je pense que son escapade en est la cause, car Dieu est fidèle. S'il est fou en cet



endroit, comme je le crois, il est clair que vous n'en êtes que plus obligé, selon les règles de la perfection, à l'assister comme vous le pourrez, à le préserver de courir à sa mort, et à laisser d'autres aumônes que vous faites, pour les lui appliquer à lui, comme à un pauvre à qui vous devez la préférence, à raison de la parenté : ce n'est pas la peine d'en chercher d'autres motifs, je vois bien qu'il n'y en a pas ; mais Joseph en avait encore moins de faire du bien aux hommes, ses frères.

5. Croyez-moi, lorsque Dieu accorde à quelqu'un autant de grâces qu'à vous, il en attend de grandes choses, et celle-ci en est une. Mais je dis que s'il vient à mourir sur un chemin, vous ne devrez jamais cesser de le pleurer tel qu'il est, et même Dieu peut-être de le tourmenter ; il faut donc que nous y prenions bien garde, et même avant de faire une faute qui resterait irrémédiable. Que si vous y réfléchissez devant Dieu, comme vous le devez, vous comprendrez que vous ne serez pas plus pauvre pour ce que vous lui donnerez, parce que sa majesté vous le rendra d'un autre côté.

6. Vous lui donniez deux cents réaux pour s'habiller, plus, la table, et il pourvoyait à ses autres besoins avec ce qu'il avait de son côté ; mais, quoiqu'il semble que rien ne devait lui manquer, il peut se faire après tout qu'il dépensât néanmoins plus que vous ne pensez. Il s'en tient déjà à ce que vous lui avez donné pour vivre cette année où il voudra. En lui donnant en outre des deux cents réaux que vous lui donniez pour son vêtement, deux cents autres réaux pour sa nourriture, il se fixerait chez ma sœur (il dit qu'on le lui a proposé), ou chez Diégo de Gusman, qui lui a donné cent réaux pour le voyage qu'il fait. Il ne faudra pas une autre année lui donner tout à la fois, il vaudra mieux payer de temps à autre ceux qui le nourriront ; je prévois qu'il ne tiendra pas longtemps à la même place. Cela est bien triste ; mais n'étant plus chez vous, je trouve tout cela bien. Comptez que les secours que je vous demande, vous me les donneriez, si vous me voyiez dans le besoin ; je les accepte comme si par le fait vous me les donniez, et plutôt à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ne vous être aucunement à charge. Je vous assure que depuis longtemps il n'a pas mis le pied chez lui, tant il a de chagrin de ne plus vous voir, et puis à cause de ce tourment et des craintes dont je vous ai parlé.

7. Il me reste à vous dire que j'aurai soin de me faire donner les dépêches par le père Nicolas qui, je crois, les apporte de Séville et m'a promis de me voir. J'ai été bien contente d'apprendre que le petit Laurent est si près d'ici. Que Dieu soit avec lui. Je ferai en sorte de ne faire ici qu'un court séjour ; je m'y porte moins bien que partout ailleurs. J'irai à Ségovie, si Dieu le permet. Frère Antoine de Jésus dit que, ne fût-ce pas pour vous voir, il irait toujours de vos côtés. Le P. Gracian est déjà parti d'ici. Mes compliments à don François. C'est aujourd'hui le dimanche de Quasimodo. Votre indigne servante,

THERÈSE de JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite à Tolède, l'an 1780. Le *pauvre homme* dont parle la Sainte, était Pierre de Alameda, son frère qui, après avoir joué du enjoué et presque tous ses biens en combattant vaillamment pour la défense du Pérou, était venu se retirer chez Laurent de Cépède, autre frère de sainte Thérèse avec lequel il n'avait pu vivre, à cause de son caractère et de son humeur sombre et bizarre.

N. 2. Les pieuses ruses de sa rhétorique sont bien remarquables : elle se plaint elle-même de Pierre, autant qu'elle pouvait s'en plaindre Laurent ; mais c'est au profit de Pierre. Elle ne veut pas qu'il rende chez son frère ; à ne le regarder que comme son prochain, elle l'aime peu, et comme frère point du tout ; mais elle le met pour tous ses besoins à la charge de son frère, sous peine pour celui-ci d'avoir à pleurer toujours sa mort et peut-être sa perte éternelle, etc. Elle fait grand étalage des travers de ce malheureux militaire, mais la mélancolie et une grave maladie en sont la cause.

N. 3. Elle annonce dans le nombre 7 son départ pour Ségovie, si Dieu le permet. Ces derniers mots paraissent être autre chose qu'une pieuse formule, et lorsqu'on voit qu'elle partit de là pour le ciel, on peut presumer qu'elle avait déjà reçu quelque avertissement de sa mort prochaine.

## LETTRE XXXVI.

*A madame dona Jeanne de Alameda, sœur de la Sainte. (Première.)*

1. Jésus soit avec vous, Madame. Dieu soit béni de ce que M. Jean de Ovalle est en bonne santé, et qu'il est enfin quitte de ses faiblesses. Les fièvres tierces ont été générales ; il n'y a ici rien de nouveau ; elles m'ont aussi quittée, et depuis, chaque jour je vais de mieux en mieux ; que Dieu en soit glorifié. Je me suis bien portée cet été, j'ignore ce qui m'attend dans l'hiver ; il commence déjà à me donner des atteintes, mais tant qu'il n'y a pas de fièvre cela se dissipe.

2. Je voudrais bien savoir ce que c'est que l'acquisition qu'on vient de faire à Casa. J'ai reçu d'Oropèse la nouvelle que l'escadre est entrée dans le fort de San-Lucar ; cela a du reste besoin de confirmation. Lorsque j'aurai vu mon frère, j'en saurai davantage et je vous mettrai au courant. J'ai retenu son logement chez Peralvarez.

3. Je suis mécontente de ces jeûnes de la prieure ; dites-lui de ma part que c'est pour cela que je ne lui écris pas et que je n'ai aucune relation avec elle. Dieu me délivre de quiconque aime mieux faire sa volonté que d'obéir. Ce que je pourrai faire pour obliger madame dona Anne, je le ferai volontiers en considération de M. don Christoval. Nous étions convenus qu'ils seraient dans la maison où se trouve dona Sanche, mais cette maison n'est pas convenable pour eux. Personne ne peut y entrer, ni aucune femme de service ne peut en sortir. Les sœurs, bien qu'elles en eussent la volonté, ne pourraient, je pense, leur rendre presque aucun service ; n'ayant mangé depuis cinq ans que du pain de couvent, elles sont rendues, et dona Agnès est presque toujours malade ; ils voient assez le peu de ressource qu'il y a, et je commence à voir que je ne puis leur tenir parole, parce que je suis liée étroitement par la règle. Je me recommande particulièrement à la sous-prieure. On ne me laisse pas le temps de lui en dire davantage. C'est Isabelle Suarez qui nous est arrivée de Malagon et, dit-elle, bien malgré elle ; après l'avoir retenue plus d'une fois, la prieure l'a en-



voyée et je crois qu'un jour elle viendra aussi elle-même. J'ai bien des inquiétudes ; que Dieu m'en délivre. Mes compliments à M. Jean de Ovalle et à mes enfants (don Gonzale et Béatrix). Vous ne m'avez pas marqué que Béatrix avait été malade. Dieu soit avec eux.

Le 27 septembre.

Votre THÉRÈSE DE JÉSUS.

Quel grand bien fait ce déchaussé qui confesse ici ! C'est frère Jean de la Croix.

NOTES.

Cette lettre fut écrite en 1572 au couvent d'Avila ; les religieuses de Palence sont en possession de l'original.

LÉTTRE XXXVII.

*A madame dona Jeanne de Ahuméda, sœur de la Sainte. (Deuxième.)*

1. Jésus, Marie soient avec vous, Madame ; ici et là Dieu nous donne à tous des peines. Qu'il soit béni toujours ! Ne vous tourmentez pas du départ de don Gonzalez avec le petit Laurent ; mon frère n'y consentira pas et il n'y a pas d'apparence que cela lui convienne. Je ne lui ai pas écrit, le jeune homme était parti lorsqu'on m'a remis la lettre. Je les recommande déjà à Dieu.

2. Vous saurez que notre disgrâce est maintenant aussi grande qu'il soit possible. On a lancé un contre-bref et nous nous trouvons tous assujettis au nonce ; cela ne me cause aucun chagrin ; il me semble que c'est peut-être le meilleur chemin pour arriver à obtenir une province et à voir le P. Gracian quitter ces gens-là. Je suis tellement pressée que je ne sais trop ce que je vous écris. Je ferai donner des avis à ces maisons ; ainsi qu'on s'en tienne à me recommander à Dieu. Je suis ce que je suis toujours ; les travaux sont pour moi des remèdes et la santé. Bien des compliments de ma part à M. Jean Ovalle et à madame dona Béatrix. Les sœurs d'ici vous font les leurs ; mes frères sont en bonne santé ; ils ne savent pas encore que Pierre va là-bas. 8 août, et moi à vous.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre est de 1578 ; elle fut écrite au couvent d'Avila, et elle est conservée par les religieuses du désert de Batuecas.

N. 2. Sainte Thérèse dit qu'elle est, dans les disgrâces où elle se trouve, ce qu'elle est toujours : les peines sont pour elle des remèdes et la santé. Ces paroles sont dignes de l'héroïne qui avait pour devise : Souffrir ou mourir.

N. 3. Elle dit que ses frères se portent bien ; il s'agissait de Laurent de Cépède et de Pierre de Ahuméde, les seuls qui fussent alors à Avila. Il est question de Pierre dans la lettre 21<sup>e</sup>.

LÉTTRE XXXVIII.

*A Diégo de Gusman.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, Monsieur. Voici une lettre qui m'a été adressée par M. Ahumède ; je vous l'envoie afin que vous voyiez ce qu'il vous demande et que vous ne manquiez pas de le faire à temps. Si vos occupations vous en empêchaient, vous

chargeriez madame dona Madeleine de vous suppléer. Ce serait une mauvaise affaire si, la maison ne lui servant pas, il venait à la louer, ou s'il venait à la garder, parce qu'il en aurait besoin. Faites-lui mes compliments et recommandez-lui de me faire savoir comment il se porte.

2. Il me semble que Notre-Seigneur a voulu enlever au ciel ce petit ange en même temps que sa mère ; qu'il soit béni de tout ! Suivant ce qu'on m'en avait dit, il était infirme. Dieu nous fait à tous de grandes grâces, et à vous en particulier, il vous fait celle de trouver là-bas qui vous soutienne dans les peines qui ne manquent pas en cette vie. Que sa divine majesté conserve dona Catherine et vous conduise vous-même par la main. Amen.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

### LETTRE XXXIX.

*A M. don Jérôme Reynoso, chanoine de Palence. (Première.)*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, monsieur. Je vous prie de dire au porteur de cette lettre comment vous avez passé la nuit, si vous êtes bien fatigué. Pour moi, je suis arrivée seulement bien contente. Plus je pense à la maison et plus je reconnais que l'autre ne nous convient pas et qu'il n'y aurait que la cour qui pût nous accommoder. Si on nous vendait la maisonnette, nous pourrions y passer des années bien, et très-bien. Je vous prie, monsieur, de tenter l'acquisition de la petite chapelle ; si elle n'est pas vendue, qu'on nous la loue pour quelques années ; elle serait nécessaire pour la femme qui nous sert.

2. Vous pourrez dire à Tamayo qu'en ne prenant que sa maison seule, on la lui paiera plus cher, et que si nous prenons tout, il faudra qu'il nous donne du temps pour lui en payer le prix élevé. Si vous le trouvez bon, plutôt que de lui faire entendre que nous n'en sommes pas contentes, laissez-le penser que plus tard nous pourrions la lui acheter. Une sœur a eu la bonne grâce de dire que la semaine sainte, ils redeviendront amis, et qu'alors il n'y avait pas de temps à perdre pour conclure le marché. La prieure et les sœurs vous assurent de leurs respects et vous remercient de leur avoir cherché une si belle maison. Elles sont très-contentes et elles ont bien raison. Pour nous tout est très-bien, et quand on considère qu'elles ont du terrain pour s'agrandir, c'est un grand point. Il serait bien à désirer qu'après Pâques on commençât à démolir. Dieu le veuille et qu'il vous garde, monsieur, comme nous l'en prions toutes.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

### NOTES.

N. 1. Cette lettre est conservée dans un beau reliquaire, par les religieux de Calahorra.



## LETTRE XL.

*A M. don Jérôme Reynoso, chanoine de Palence. (Deuxième.)*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, monsieur. Votre lettre m'a bien consolée, que Notre-Seigneur vous le rende. Je ne l'ai pas trouvée longue ; je voudrais bien que celle-ci le fût, mais il s'en est tant amassé, à cause qu'on ne trouve des messagers que tard à tard, qu'il vaut bien mieux, ce me semble, se trouver où il y en a un ordinaire. Enfin quand Dieu veut que nous souffrions, il ne nous sert de rien de fuir.

2. J'écris une lettre à Catherine de Tolosa que je lui dis de montrer à la prieure Agnès de Jésus et à vous, afin qu'elle voie mes raisons générales ; pour les autres, je vous les dirai à vous et à la mère prieure ; quand vous dites que vous voudriez savoir ce qui me donne sujet d'agir de la sorte, vous dites fort bien. Si je disais tout, une chose importante pour l'ordre, comme l'obtention d'une province, pourrait se manquer. Quoiqu'il y ait bien des raisons à alléguer, faute de temps, je serai brève. S'il ne fallait qu'une sortie d'un jour, on pourrait encore la faire, mais courir à tant de lieues à l'aventure, mon esprit ne peut en trouver la raison ; l'ordre n'est pas tombé tellement ici dans une détresse qui lui rende nécessaire cette fondation.

3. Depuis que je suis ici, il y en a déjà deux qui m'ont écrit, et je ne pense pas d'avantage y aller : l'une est de Ville-Rodrigue et l'autre de Ordugna. Compter déjà sur ce que fera l'archevêque, selon moi, c'est peu prudent. Sans être soupçonneuses, nous avons déjà vu clairement de quoi nous donner de la défiance. Après avoir vu le grand bien qui est résulté des grands embarras qu'on éprouva à Avila lors du premier monastère, il dit qu'il s'en souvient et que par respect pour l'habit qu'il porte, il veut éviter l'occasion de pareilles affaires ; c'est ce que m'apprend le chanoine Jean Alonzo. Que peut-on attendre ? En voyant qu'il craint ce qui n'arrivera peut-être pas, il est bien clair que, si le démon soulevait un grand orage, il n'accorderait pas la licence et qu'on me taxerait fortement d'imprudence de m'être ingérée dans cette affaire.

4. Il a dit encore à un père de la compagnie que cela se faisait sans le consentement de la ville, et que l'eût-on obtenu sans une rente, il ne donnerait en aucune manière son autorisation. Deux personnes dignes de foi m'ont déjà dit qu'il est de son naturel très-réservé ; s'il en est ainsi, ce serait le mettre sur les épines et hors d'état de rien faire, comme on l'y a déjà vu. Il ne s'agit pas d'une chose dont Dieu soit offensé ; après ce qu'a fait l'évêque de Palence, il devait tout risquer.

5. Pour moi, mon père, je fais valoir mes raisons ; puisqu'on doit s'en occuper, si c'est de concert avec la ville, il vaut mieux en veni

aux négociations de loin et à temps, puisque ce n'est pas une affaire qui puisse se conclure en huit jours, ni peut-être en un mois, que de rester, noire fondatrice, dans la maison d'un séculier, ce qui ne saurait manquer de m'attirer quelque grand déshonneur, et je préfère aller à plusieurs lieues et revenir ensuite ici, plutôt que de m'exposer aux inconvénients qui en peuvent résulter.

6. Si l'entreprise est pour le service de Dieu, elle n'en marchera que plus doucement et elle réussira, quoi qu'il en coûte au démon, mais non à force de bras. Comme j'y ai travaillé de mon mieux, je vous dis en toute vérité que ç'a été tout d'abord sans peine, mais au contraire avec plaisir; je ne sais comment cela s'est fait. Seulement, pour cette bienheureuse Catherine de Tolosa qui m'a tant encouragée dans ses lettres que j'ai lues, il faut, ce me semble, la contenter.

7. Nous n'entendons pas bien les dispositions de la Providence; peut-être vaut-il mieux que j'aille maintenant ailleurs: je crois que l'archevêque le desire et il fait néanmoins tant de résistance; il y a là quelque mystère. Je n'en ai rien dit ici à l'archevêque de Soria: il est tellement occupé qu'il n'a pu me recevoir ces jours-ci, et j'y répugne tant que je m'en suis bien passée; je serais même surprise qu'il se trouvât quelqu'un qui l'approuvât, après ce qui est arrivé à l'évêque de Palence. Je ne parle que du froid qu'il fait à Burgos et de ce que ma santé aura à souffrir d'un voyage au commencement de l'hiver. Je dis à l'archevêque que je ne veux pas le mettre dans ces embarras avant d'avoir traité avec la ville, et je le remercie de sa protection. Que le Seigneur arrange cela pour son service.

8. Pour certaines raisons le prébendier n'a pas cru devoir confier la réponse au commissionnaire qui a apporté le message; nous avons donc attendu celui-ci qui va certainement à Valladolid. Ecrivez-moi franchement ce que vous pensez des raisons que je vous ai données. Sont-ce des réveries? J'en ai encore beaucoup d'autres. Si je vous en disais tout ce que j'en pense, il me semble que vous abonderiez vous-même dans mon sens.

9. Je suis bien sensible à la peine que vous vous donnez pour cette aumône, mais comme tout cela est pour les pauvres, je m'imaginais que cela ne vous coûte pas. Ce n'est pas tout que ce que vous nous envoyez. Dieu nous suscitera d'ailleurs d'autres charités, et peu à peu il pourvoira à tout. Je ne voudrais pas qu'on renonçât à la quête dans les villages, surtout après qu'il a dû y aller quelque prédicateur de l'ordre; il pourra néanmoins se faire que cette année les collectes soient moindres.

10. Que Notre-Seigneur vous tienne compte de vos bons avis touchant la rente de cette maison. Les pièces ont été passées avant le départ du P. Nicolas, et il a été si heureux qu'au lieu d'une rente de 14 pour mille comme on s'y attendait et comme cela pouvait être, on l'a eue de 20. L'acte est expédié. Le P. Nicolas l'a placé en tête des titres du monastère.



11. Remerciez ce petit saint de prébenlier de ce qu'il fait, il prend plaisir à ce que je vous en parle. Cette âme ne doit pas être connue, une telle humilité ne saurait être sans de grandes richesses. Vous me donnerez, monsieur, bien plus volontiers la permission de finir cette lettre, que je ne la prendrai et que je ne vous la donnerai à vous-même. Je vous prie d'une chose, c'est de me faire savoir simplement ce que vous pensez de la prieure, comment elle s'y prend; s'il est besoin de lui donner quelque avis, et sur quel pied sont vos relations avec elle. Elle ne finit pas de me dire du bien de vous. Que Notre-Seigneur vous garde et m'accorde le bonheur de vous voir souvent, s'il lui plaît. Je me porte bien. C'est aujourd'hui le 13 juillet.

Votre indigne servante et fille quoiqu'un peu à charge,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

12. Je baise les mains à M. don Francisque, à ceux à qui vous le jugerez à propos, et je me recommande par charité à San-Miguel. Il importe peu que l'on diffère de changer la porte de la sacristie. Je bénis Dieu que l'on ferme de bonne heure la porte de l'église, je voudrais qu'on eût déjà placé la grille. J'espère que Notre-Dame et son Fils seront mieux servis désormais dans cette maison. On mettra d'autres grilles et, s'il est possible, on les fera venir de Burgos. Si on y fait une chapelle de Notre-Dame, il faudra qu'elle soit toute petite. Je ferai tout payer, puisqu'elles n'ont pas de quoi. Cette maison m'inspire de jour en jour plus d'intérêt, je ne sais pour-quoi.

## NOTES.

N. 1. Datée de Soria 1661, mais sans adresse, cette longue lettre se trouve en original dans l'archive de Saint-Louis du-Noviciat, à Ville-des-Champs.

N. 2. On doit remarquer cette sentence du N. 1: *Quand Dieu veut nous faire souffrir, il ne sert de rien de fuir.*

N. 3. Au nombre 2, outre les raisons ostensibles données à Catherine de Tolosa, elle en donne d'autres secrètes à Reynoso.

N. 4. Elle dit au N. 3, qu'on lui a proposé deux fondations; or, c'était à Ville-Rodrigue et à Ordugna; celle-ci en Calabre, et l'autre dans l'ancienne Lusitanie.

N. 5. Dans le 5<sup>e</sup> nombre, elle se traite de *noire fondatrice*; oui, noire, si elle veut, mais belle, comme celle qui dit dans le Cantique de Salomon: *Jesuis noire*.

N. 6. Dans le nombre suivant: si c'est l'envie de Dieu, dit-elle, elle s'accommode en dépit du démon; c'est une prophétie des contradictions et des succès de son entreprise.

N. 7. L'évêque de Soria qu'elle dit n'avoir pas consulté, était M. Velasquez; et dans le N. 7, elle demande à M. Reynoso ce qu'il pense de ses folles raisons: cela est modeste, sans doute.

N. 8. Elle change de sujet au 9<sup>e</sup> nombre. Il y est question d'aumônes pour les religieuses. Au 10<sup>e</sup>, d'une rente fondée par dona Béatrix de Beaumont, pour le couvent de Soria. L'affaire était bonne, 20 pour mille.

N. 9. Dans le nombre 11, c'est Pierre de Ribéra qui est le petit saint; il fut par la suite chanoine. La prieure dont elle demande des informations était Agnès de Jésus, sa cousine.

N. 10. Elle parle dans le post-scriptum de don François Reynoso, oncle de celui à qui elle écrit, alors chanoine, et plus tard évêque de Cordoue. On remarque ses attentions pour tout ce qui peut prévenir les désordres qui se commettaient dans la chapelle et ceux qui pourraient s'introduire au couvent, faute de clôture, etc.

## LETTRE XLI.

*Au licencié Alonzo de Salinas, chanoine de la sainte église de Palence.*

JÉSUS.—1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, monsieur. Nous sommes bien à l'hôpital, grâces à Dieu. Je comprends ici combien vous méritez dans celui où vous êtes. Il y a un grand mérite à exercer vos fonctions dans un tel lieu. Dieu soit béni de ce qu'il prend ainsi soin des pauvres. Je me console parfaitement.

2. L'archevêque m'a envoyé un exprès pour savoir si j'ai quelque chose à lui demander. Pour ma consolation, dit-il, pour l'évêque de Palence et pour moi, ainsi que pour ceux qui en ont fait la demande, il accordera enfin la licence, pourvu que nous ayons une maison, et nous sommes libres de retourner où nous étions. Cela suppose à peu près qu'on le lui a demandé.

3. Ces pères se tiennent sur la défensive et ils se plaignent de moi parce que j'ai écrit à M. le chanoine qu'ils n'en ont jamais fait autant. J'ignore qui a pu le leur dire, mais peu m'importe. Ils viennent de partir pour aller voir Catherine de Tolosa pour savoir comment nous l'avons fait sortir de sa maison, et ils m'ont envoyé dire de ne pas me tourmenter à chercher à les voir; qu'à moins que le général de Rome ne le leur ordonne, ils n'en feront rien jusqu'à ce que nous ayons un monastère; qu'ils n'entendent pas que nous croyions que notre ordre et le leur n'en font qu'un. Voyez, monsieur, ces gentilleses et la moitié de Palence en révolution pour ce que j'ai écrit. Je vous dis cela afin que M. le chanoine Reynoso en ait connaissance et pour vous prier de leur dire de ne me faire aucune grâce en cet endroit. Ils doivent s'entendre eux-mêmes; il en viendra bientôt d'autres qui ne seront pas de ce caractère.

4. Nous nous trouvons dans le cas, si nous voulons fonder, d'avoir une maison. Nous sommes donc réduits à attendre pour cela les renonciations de ces sœurs, car quel que soit le désir de Catherine de Tolosa, elle ne peut rien sans cela. Nous en avons ici bien du plaisir et un peu de souci. Nous sommes en marché d'une qu'on nous laissera, dit-on, pour 2,000 ducats; elle les vaut bien et au delà, car elle est très-bien bâtie, et il n'y aura rien à y faire d'ici à bien des années. Elle est très-mal placée. Le propriétaire se nomme Ulano de Ména. Nous ne devons pas chercher à nous trouver dans les quartiers les plus peuplés, et il y a si peu de bonnes places que, quoique celle-là ait des inconvénients, nous désirons beaucoup l'avoir.

5. J'en étais là de ma lettre, lorsqu'on m'a envoyé dire qu'outre les 2,000 ducats, nous aurions à notre charge une rente rachetable de 900 ducats que l'on pourrait éteindre pour 600. Cette nouvelle nous a consternées. Néanmoins, si on avait de quoi faire, ce n'est pas ce qui nous arrêterait, car c'est un grand point que la maison n'ait besoin de rien d'ici à plusieurs années et que l'église soit belle. Dites-moi, mon-



sieur, votre avis. Je viens de faire voir votre lettre dans tous ses détails, et je n'y suis plus. Que M. Reynoso prenne celle-ci pour lui. Que notre-Seigneur nous conserve votre seigneurie, comme je l'en supplie. Amen. C'est aujourd'hui le 1<sup>er</sup> février.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Lettre à Burgos en 1582, cette lettre a été conservée par le couvent de la primitive obédience de Duruelo.

N. 2. C'est de l'hôpital de la Conception que sainte Thérèse a écrit cette lettre, et c'est l'hôpital de Saint-Antoine de Palence qu'elle réagit d'avoir pour administrateur le chanoine de Salinas à qui elle écrit.

N. 3. L'archevêque qui fait des offices pour la fondation, était don Christoval Vela. Ces offices étaient feintes et non sincères; plus tard il suscita de grandes difficultés.

N. 4. Il paraît que les frères de l'Observance, ceux de saint Basile et les minimes cherchaient en ce moment à fonder à Burgos, des maisons de leurs ordres respectifs. Il y avait donc grande rivalité, etc.

LETTRE XLII.

*Au licencié Louis Ruiz de la Pegna, chapelain du roi, aumônier  
et confesseur de Mgr Quiroga.*

Jésus.—1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, monsieur. Il n'y avait que vingt-quatre heures que j'avais dépêché un exprès dont s'était servi madame dona Louise pour m'écrire, lorsqu'on me remit votre lettre; j'en ai été bien fâchée, parce que j'aurais voulu y répondre de suite; comme il n'y a pas d'ordinaire en cet endroit, je ne sais quand pourra partir celle-ci. Je désirerais que ce fût bientôt, afin que vous sussiez combien il y a peu de ma faute, ou, pour mieux dire, qu'il n'y en a pas du tout. Cela est d'autant plus vrai que, par égard pour la personne dont vous parlez, qui est parente de son illustrissime seigneurie, je ne lui ai pas fait connaître les démarches que j'ai faites pour empêcher l'entrée de cette dame dans nos maisons. Si le P. Balthazar Alvarez, qui était provincial de la compagnie dans cette province, était encore en vie, il serait un bon témoin de tous mes efforts pour l'en détourner, car il était celui qu'elle considérait le plus et il s'en était chargé à ma prière.

2. Il y a déjà quelques années que je la retiens, et ne croyez pas que c'est parce que son illustrissime seigneurie ne le voudrait pas, mais de peur qu'il ne nous arrive ce qui nous est déjà arrivé d'une autre dame qui a abandonné ses demoiselles pour entrer dans un de nos couvents, toutefois sans mon agrément; lorsqu'elle entra j'étais loin de cette ville. Je dois vous dire qu'il y a eu dix années d'inquiétudes (car il y a tout ce temps qu'elle est entrée) et de bien grandes peines, et cependant elle est fort bonne servante de Dieu; mais comme cela est contraire à l'ordre de la charité, je pense que Dieu permet qu'elles en soient punies ainsi que les religieuses. J'ai si bien recommandé cela dans les monastères que certainement, je le sais, la prieure de Médina éprouve un

grand chagrin chaque fois qu'elle entend dire que cela doit avoir lieu. Telle est la vérité : admirez, monsieur, comment le démon a inventé de me faire imputer le contraire.

3. Notre-Seigneur a coutume de me réjouir par les fausses imputations, et je n'en ai pas peu essuyé en cette vie ; mais celle-ci me cause de la peine, parce que quand même je ne devrais à son illustrissime seigneurie que l'honneur et la faveur de m'avoir admise à lui baiser les mains, c'en serait bien assez ; mais à plus forte raison, après avoir reçu d'autres marques de sa bonté qu'elle croit toutefois que j'ignore, sa volonté en cet endroit m'étant bien connue, il faudrait que je fusse dépourvue de jugement pour ne pas empêcher cette démarche. Il est vrai que quelquefois, comme cette dame pleure à chaudes larmes, après lui avoir dit bien des choses pour la détourner, je dois lui avoir donné quelque lueur d'espérance pour la consoler, et c'est cela peut-être qui lui a fait croire que j'y consens, quoique je n'en aie aucun souvenir précis.

4. Il est certain que j'aime beaucoup cette dame, et elle le mérite bien. A part donc ce qui a rapport à nous, si pour elle arrivait à cause de mes péchés ce que je dis, je désire grandement qu'elle réussisse en tout. Hier, la prieure de cette maison qui vient du monastère de Médina, et avec laquelle cette dame a été très-liée, me racontait qu'elle lui avait dit avoir fait le vœu d'entrer aussitôt qu'elle pourrait, et que si on l'assurait qu'elle servirait mieux Dieu en n'entrant pas, elle y renoncerait. Mon avis à moi, est qu'elle a assez d'enfants et une bru assez jeune pour être dispensée de son vœu et ne pouvoir l'accomplir. Si vous le jugez à propos, dites-le à son illustrissime seigneurie, afin qu'elle connaisse bien ce que c'est que ce vœu. Elle consulte des docteurs qui l'inquiètent, et si peu qu'on donne de scrupule à une personne de cette sainteté, elle en est troublée.

5. J'eusse éprouvé une grande peine, si j'avais reçu votre lettre avant celle de madame dona Louise qui me marque que son illustrissime seigneurie est détrompée et sait très-bien maintenant qu'il n'y a aucunement de ma faute dans cette affaire. Dieu soit béni de la grâce qu'il me fait d'avoir mis au jour la vérité, sans que je m'en sois mêlée ; il rejaillira quelque éclat sur toute ma vie de ce que je me suis trouvée là-dessus exempte de toute faute. Je vous remercie, monsieur, de l'avertissement que vous me donniez, je vous ai une obligation toute particulière et c'est pour moi un nouveau motif de faire quelque chose pour votre service, et de prier pour vous avec plus de dévotion, quoique jusqu'à présent je n'y aie pas manqué.

6. Pour ce qui est d'une fondation à Madrid, j'ai supplié son illustrissime seigneurie de nous faire obtenir une licence, par la raison qu'il me semble que Notre-Seigneur en serait mieux servi, et pour me délivrer des importunités des déchaussés et des déchaussées qui sont toujours à dire qu'il importe grandement à tous d'y avoir une maison.



Mais comme son illustrissime seigneurie tient la place de Dieu, s'il ne lui semble pas que ce soit pour le bien, cela ne me fera aucune peine, et je croirai que c'est pour la plus grande gloire de Dieu, pourvu que je n'y renonce pas pour ne rien faire, car je vous dirai qu'il y a fort à faire en toute fondation.

7. Ce qui me causerait une très-grande peine, ce serait de penser que son illustrissime seigneurie aurait conservé quelque impression des imputations qu'on a inventées contre moi, car j'aime tendrement sa seigneurie en Notre-Seigneur; pourvu qu'il en ait fait bon marché, je me console que cela soit parvenu à sa connaissance. Notre-Seigneur n'a non plus nul besoin d'être aimé, et pourtant il se contente de l'être seulement, mais aussi lorsqu'il l'est véritablement, on le voit aussitôt par les œuvres et par le soin de ne pas s'écarter de ses volontés. En cela je ne puis rien pour son illustrissime seigneurie, mais de ne pas l'oublier en ce que je croirai utile, je vous assure, monsieur, que je n'y manquerai pas. Qu'il ne m'oublie pas dans ses saints sacrifices, nous en sommes convenus. Je ne vous dis rien de mes voyages, notre mère prieure vous en parlera. Je me porte maintenant mieux ici qu'à l'ordinaire. Je me réjouis beaucoup de savoir que son illustrissime seigneurie jouit d'une bonne santé. Que Dieu vous la donne avec la sainteté, telle que je l'en prie. Amen. De Soria, au monastère de la Trinité, le dernier juin.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Ces liens de soie dont elle attache les bouts aux mains du confesseur du seigneur de Quiroga, pour enlever plus sûrement cet archevêque-cardinal, furent si adroitement filés au monastère de Soria, l'an 1581. Don Vincent d'Ovalle tenait, en 1771, l'original de cette belle lettre, l'une des mieux écrites à coup sûr de sainte Thérèse, et de celles qui témoignent le plus de sa finesse et de la grâce de son esprit.

N. 2. Rien ne surpasse la clarté, la douceur de ses paroles, la beauté de son langage dans ce qu'elle dit au N. 1<sup>er</sup> pour se justifier d'avoir influencé dona Hélène de Quiroga, cousine du cardinal, et d'avoir provoqué l'entrée en religion de cette dame. Elle ne dira pas les démarches qu'elle a faites pour l'en empêcher; il serait moins adroit d'en parler. Mais elle en prend à témoin le P. Alvarez, qui est mort; c'était un si saint homme! Elle a un autre témoin qui est en vie, c'est frère Diego Alderete, prieur des dominicains de Soria.

N. 3. Au nombre 2 elle continue son apologie. Il y a bien des années qu'elle s'oppose à cette entrée en religion par une raison personnelle à la dame et par une expérience malheureuse, faite aux dépens de dona Anne Wasteels, qui avait pris l'habit à Avila, la Sainte en étant absente. Enfin, elle s'y est opposée comme à un genre de vie contraire à l'ordre de la charité et puni de Dieu, même dans les religieuses: c'est de la théologie.

N. 4. Les imputations qui lui avaient été faites à ce sujet lui fournissent l'occasion de faire connaître sa vertu. Don Alvaro de Mendozé disait que, pour se rendre grand ami de Thérèse de Jésus, il n'y avait qu'à la calomnier. Elle se plaint pourtant d'avoir été affligée de la calomnie cette fois. Mais ce n'est pas du formel, c'est du matériel, ce qui est adroit et subtil. La vertu y trouve doublement son compte, elle a été exercée à la fois avec joie et déplaisir, avec humilité et charité; avec joie par rapport à Thérèse, avec déplaisir par rapport à M. de Quiroga. Elle fait un aveu qui pourrait la compromettre: elle a donné quelquefois des espérances à cette dame, mais c'est lorsqu'elle fondait en larmes et qu'il y avait nécessité de quelques paroles de consolation.

N. 5. Dans le nombre 4, elle dit avoir déclaré à Hélène de Quiroga que son vœu n'était pas obligatoire dans les circonstances où elle se trouvait ; enfin elle se plaint que ses directeurs l'entretiennent dans des idées contraires.

N. 6. Après s'être défendue de toute participation au dessein de cette dame, sans se plaindre de personne, quoiqu'elle eût été accusée de l'avoir favorisé, elle plaint l'archevêque et sa cousine, tout le monde, excepté elle. Dans le N. 6, c'est une autre affaire : elle sollicite de M. de Quiroga une licence pour fonder une maison à Madrid, et elle ne s'y prend pas moins bien que pour dissiper les bruits qui l'avaient mécontenté.

N. 7. Dans le dernier nombre, qui aurait suffi pour lui assurer les bonnes grâces de l'archevêque, elle nous apprend qu'il lui avait promis de la recommander dans le saint sacrifice, et elle lui témoigne un bien tendre attachement. Il est bon et honorable d'avoir, à la cour surtout, des amis qui vont au ciel. Malheureusement il arrive rarement qu'on les y suive. M. de Quiroga a sans doute eu le bonheur d'y suivre sainte Thérèse.

## LETTRE XLIII.

*A un confesseur de la Sainte.*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, monsieur. Amen. Je vous assure que cela est mortifiant. Pensez-vous que parce que je suis éloignée, je n'ai que faire de savoir ce que vous faites et de m'y intéresser ? Certainement non ; bien au contraire, j'en suis bien plus en peine ; je sais combien est grand le contentement de ces sœurs lorsque vous leur donnez vos bons soins et quelle est leur joie lorsque vous les confessez. Ainsi la prieure m'écrit qu'elle en a bien de la peine, et elle a raison.

2. Quoique le provincial y soit et qu'il les confesse, toutes ne s'arrangeront pas du même, et quoique vous ayez de la bonne grâce, ce n'est pas un obstacle. Je regrette de n'être pas dans l'âge de pouvoir en jouir, et je me recommande à vos prières. Comme je trouve le P. provincial bon, il me suffît d'avoir un parent comme vous, pour que je le trouve très-bon et d'autant meilleur.

3. Comme la mère prieure me donne de vos nouvelles et que vous lui donnez des miennes, à cause de mes grandes occupations, là-bas j'étais en repos en comparaison de ce que j'ai à faire ici, je ne vous écris pas souvent ; mais je ne vous oublie pas dans mes pauvres oraisons. Je vous prie donc de ne pas m'oublier dans les vôtres.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

L'original de cette lettre sans date se trouve à Badajoz dans le couvent de Notre-Dame des Anges.

## LETTRE XLIV.

*A un confesseur d'un de ses couvents.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, monsieur. Voyez la nouvelle voilée un de ces jours, entretenez-la longuement et chargez-la de me recommander à Dieu, ainsi que les affaires de l'ordre. Que Notre-Seigneur la rende bien sainte, de même que madame dona Catherine, Saluez-les de ma part.



2. Je suis étrangement mortifiée de voir notre genre de pauvreté et de ce que nous vivons si délicatement. Les frères ne manqueront pas de dire qu'il en est ainsi pour la nourriture, que la maison est belle et bien en état. Il manque quelques petites choses, mais je crains que tout ne nous abonde, car on nous donne beaucoup, et nous l'envoyons aux frères.

3. Je crois que Béatrix finira par vous faire honneur, puisqu'elle fait de tels progrès. Je me réjouis beaucoup de ce que la mère prieure et vous dites qu'elle ne vous cause aucune peine. Sa Révérence me marque qu'au tour elle parle peu. Dites-lui que j'ai oublié de lui dire que c'est moi qui le lui ai recommandé, parce que c'est une vertu nécessaire aux portières de nos maisons. Ici j'ai donné la consigne à Alberte qui l'est, de ne dire mot, mais d'écouter et de répondre, et si on lui dit ou demande autre chose, de répondre qu'elle n'en a pas la permission. Par ce moyen, elles édifient bien mieux qu'en parlant. Comme j'écris à la mère prieure une longue lettre, à la faveur de ce que j'en ai peu reçu aujourd'hui, elle vous dira ce qui ne se trouve pas dans celle-ci. Je ne vous prie plus de lui dire de m'écrire de temps en temps, que cela me fait un grand plaisir. Que Dieu vous accorde celui que vous désirez. Amen.

Votre indigne servante et fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre, dont l'original est conservé par les religieuses de la maison de Luéches, n'est qu'un fragment d'une lettre bien plus longue dont les autres parties sont illisibles. On n'a pu savoir à qui elle était adressée. Comme la Sainte prend la qualité de fille du destinataire, on présume que c'était à un de ses confesseurs, ou du moins à un de ceux de ses couvents. Cette lettre fut écrite à Médina et envoyée à Valladolid l'an 1571.

N. 2. Il est à remarquer que la Sainte craint pour ses maisons l'abondance, et non la disette; que les sœurs envoient aux frères ce qui n'est pas nécessaire à leurs besoins, ce qui renouvelle pourtant la communauté de biens des premiers chrétiens, façon de vivre assez tombée, avant et après, en désuétude.

N. 3. Elle fait l'éloge de la tourière Béatrix, que la prieure accusait de parler peu. C'est la consigne des tourières de sainte Thérèse; c'est la vertu propre de leur emploi. C'en est une grande pour tout chrétien. *Si quis verbo non offendit, hic perfectus est vir.*

#### LETTRE XLV.

A Antoine Gaytan, chevalier de Alva. (Première.)

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, monsieur, mon bon fondateur. Le muletier n'est arrivé qu'hier. Dieu veuille que le licencié l'envoie en message; il me l'a bien promis. Je lui en parlerai de nouveau, je suis trop inquiète. Dans le trousseau j'envoie deux doubles à la prieure, et je lui dis de payer le surplus. Maintenant nous sommes riches; à la vérité, rien ne nous a manqué jusqu'ici, si ce n'est au moment où je l'eusse le moins voulu, c'est-à-dire lorsqu'il fallait me mettre en route.

2. L'archevêque est arrivé ici; il fait tout ce que je veux, il nous

donne du grain, de l'argent et ses bonnes grâces. On nous prie de nous occuper de la maison et de l'église de Belen : je ne sais ce que nous ferons. L'affaire va déjà très-bien, qu'elles ne s'inquiètent pas, dites-le aux sœurs; et à ma sœur, que je ne veux pas lui écrire jusqu'à ce que j'aie à lui donner de bonnes nouvelles de mes frères. Ne laissez pas, monsieur, de nous écrire, vous savez que cela me console.

3. Je me porte bien, il en est de même de toutes les sœurs et de la prieure. Il fait assez chaud : nous avons un plus beau soleil qu'à Albino et nous sommes obligées de tendre des toiles dans la cour pour nous garantir de la chaleur : c'est beaucoup. Je lui ai déjà écrit que la licence a été obtenue pour Caravaque et Véas. Comme vous aviez donné votre parole, cela n'a pas peu servi. Si les fondateurs ne renvoient pas les religieuses de Ségovie, je dis qu'il faut s'en tenir là. Avant d'avoir vu à quoi aboutiront les négociations à la cour, nous ne pouvons rien faire. Notre bon ami don Teutonio conduit bien cette affaire, et, selon les apparences, elle obtiendra un plein succès. Recommandez-la à Dieu, ainsi que moi. Mes compliments à la mère prieure, à Thomasine et à San-Francisco.

4. Ecrivez-moi comment vous avez trouvé notre petit insecte, comment vous avez trouvé votre maison, si elle est tombée, et votre nourrice. Mes compliments à qui vous le jugerez à propos. Dieu soit avec vous. Je désirerais déjà bien vous revoir, dût-il m'en coûter une autre grande fatigue. Que sa divine majesté vous rende aussi saint que je l'en prie. Amen. Le 10 juillet.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Le nonce a dit là-bas de la lettre que je lui avais écrite pour lui demander des religieux, qu'il ne lui passait pas par la tête d'en envoyer. Voyez pour l'amour de Dieu madame la marquise et marquez-moi comment elle se porte ainsi que ses sœurs et madame dona Mayor.

#### NOTES.

N. 1. C'est à Salamanque, dans le couvent des pères de Saint-Pierre d'Alcantara que se trouve l'original de cette lettre écrite à Séville, 1575, et adressée au duc et chevalier d'Alba, Antoine Gaytan, qui assista la Sainte dans les fondations de Véas et de Séville, et fit les préparatifs de celle de Caravaque.

N. 2. L'archevêque qui vient la voir, au nombre 2, est M. Roxas ; fâché d'abord contre elle, après l'avoir favorisée et avoir protégé sa famille, à cause qu'elle avait fondé à Séville sans son autorisation, il revient et lui rend ses bonnes grâces accompagnées de toutes sortes de secours. Elle est dans la prospérité et elle veut qu'on le fasse savoir à ses religieuses, sans doute pour qu'elles se réjouissent de sa bonne fortune après avoir compati à sa pauvreté. Elle ne veut pas écrire à sa sœur (c'était dona Jeanne d'Almède), jusqu'à ce qu'elle ait reçu des nouvelles de ses frères qui étaient dans les Indes.

N. 3. Au nombre 3, elle dit que, le 10 juillet, il fait bien plus chaud à Séville en Andalousie, qu'à Albino, en Castille. Cela doit être.

N. 4. Le petit insecte était une jeune fille de Gaytan : il en sera question dans la lettre suivante. Lorsqu'elle lui demande des nouvelles de sa nourrice, elle fait entendre qu'il était veuf.



## LETTRE XLVI.

*Au même Antoine Gaytan, chevalier d'Alba.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, monsieur. J'ai reçu de vous une lettre et je vous aurais répondu bien plus tôt, s'il n'en avait tenu qu'à ma volonté; mais les travaux et les affaires ont été tels ces années-ci, que j'ai eu assez de peine à m'en tirer, grâces à Dieu, qui nous a fait réussir en tout.

2. Lorsque la mère prieure vous dira que je suis contente de votre état, c'est que je l'approuve. Dieu veuille que vous l'ayez fait pour son service; il y a des saints dans cet état comme dans les autres, et si vous ne vous y perdez par votre faute, vous serez du nombre.

3. La seule chose dont je pourrais d'ailleurs me plaindre de vous, c'est de ne m'en avoir pas donné connaissance dès que vous l'avez su; peut-être aurait-on prévenu les désagréments et empêché une partie du mal qu'a fait le démon, en faisant entendre qu'il y en a. Lors même que tout ce qu'a imaginé cette dame serait vrai, eu égard à sa qualité, elle eût dû s'y prendre autrement et ne pas diffamer avec ce cynisme. Au jugement de Dieu, l'on verra ce que l'on pourrait préjuger dès à présent sans l'offenser. Au fait, puisque l'amitié était si grande et si ancienne, si elle était innocente, il n'y avait pas de quoi en faire un si grand crime. Ma sœur est, par caractère, d'une si grande bonté pour tout le monde que, bien qu'elle le voulût, elle ne pourrait être sévère pour personne; tel est son naturel. D'ailleurs, elle croyait sa fille si rangée qu'elle ne pensait pas en avoir besoin à son égard; elle paraissait fort tranquille.

4. Après tout, je ne les ai guère fréquentées; mais j'ai eu pour ma part un grand chagrin des offenses qu'on doit avoir faites à Dieu, en envenimant ainsi cette affaire. Elle me jure qu'il n'en est rien; je m'en rapporte à son témoignage. Ma sœur n'est pas menteuse, et il n'y a personne ici qui ait le droit de l'accuser de l'être: ce ne serait que la pauvreté qui pourrait lui attirer un tel mépris, et Dieu le permet sans doute pour qu'elle souffre de toutes les manières, car elle est une vraie martyre en cette vie. Que Dieu lui donne la patience. Je vous dirai, monsieur, que si je le pouvais, quoique je sois témoin, j'ôterais les occasions; mais tout ce que je puis, c'est de les recommander à Dieu, si cela peut y faire quelque chose; mais comme je suis si misérable, je ne leur sers pas plus que vous voyez, et il ne m'a servi de rien à moi-même d'être sa servante; c'est pourquoi, comme je vous l'ai dit, je mettrai au plus tôt la main à cette affaire.

5. Vous dites que je ne suis pas pour vous ce que j'ai été; je ne sais comment vous pouvez me juger ainsi, car tout ce qui vous touche, me touche moi-même; je fais en parole ce que je ne puis faire pour vous autrement, et je parle de vous comme vous le méritez; c'est la pure vérité. C'est vous-même, monsieur, qui avez changé à mon égard, et tellement que j'en demeure étonnée. A la vérité je le mérite bien.

6. La mère prieure m'a écrit que vous lui aviez dit avoir arrêté avec moi la dot de ce petit ange qui est au couvent : cela peut être ; je me rappelle seulement que vous m'avez dit que vous vouliez que tout ce qu'elle a fût pour sa dot, et que vous pouviez lui faire 700 ducats, c'est tout ce que je me rappelle. Le plaisir que j'avais de vous être agréable me fit trouver cette dot fort bonne, et penser que le père visiteur, qui était alors le P. Gracian, pouvait donner son autorisation ; en conséquence je lui écrivis et je lui dis tout ce que je pus. A part Casilde et la petite Thérèse, avec une petite sœur du P. Gracian, nous n'avons reçu aucune petite fille, et je ne consentirais pas à ce qu'on en reçût d'autres. Au surplus, mes pouvoirs ne sont plus ce qu'ils étaient ; c'est lui qui mène les choses à son gré et selon les constitutions établies. Elle ne peut prendre l'habit avant l'âge de douze ans, ni faire profession avant l'âge de seize ans. Il n'y a donc pas lieu de s'en occuper pour le moment.

7. Vous aurez soin de lui fournir en partie les aliments, parce que, comme vous avez bien d'autres dépenses à faire, vous ne pourriez le faire quand vous le voudriez. On me dit que vous ne les donnez pas depuis longtemps, et cela ferait penser qu'il pourrait en être de même de la dot. Soyez assuré que s'il ne tenait qu'à moi, vous ne seriez pas tourmenté à ce sujet. Que Notre-Seigneur vous donne le repos que je vous souhaite. Amen. Saint-Joseph de Palence, le dernier jour de Pâques.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. C'est en 1581, le 28 mars, que la Sainte écrivit à Palence cette lettre, dont l'original est conservé par les religieuses de Salamanque.

N. 2. Dans le troisième nombre, elle déplore les calomnies répandues contre sa cousine Béatrix par une dame d'Alva, qui en était jalouse. Sainte Thérèse se plaint à M. Gaytan de ce qu'il ne lui a pas appris plus tôt et à temps ces diffamations qu'elle aurait arrêtées.

N. 3. Au nombre troisième, elle parle de la petite fille de ce monsieur dont il a été déjà question dans la lettre précédente ; cette enfant était déjà au couvent d'Alva, où la Sainte lui avait donné l'emploi de tourière.

LETTRE XLVII.

*A Rodriguez de Moya, chevalier de Caravaque.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec V. M. J'ai été bien consolée par votre lettre qui m'apprend qu'il en est tout autrement qu'on le disait ici. Que Dieu soit béni de tout ! J'étais bien étonnée de la mère prieure et bien fâchée qu'elle eût fait quelque chose contre votre gré. Je connaissais assez les motifs de l'auteur de ces bruits pour soupçonner un peu qu'il n'en était rien. Il m'était bien malaisé de le croire, et c'est pour cela que je vous ai prié de me dire la vérité. La mère prieure me parle toujours de vous comme elle doit le faire ; elle me dit que vous êtes sa consolation et que vous lui rendez toutes sortes de services.



2. Je ne suis pas mécontente du prix de la maison, ne soyez pas plus difficile que moi. Lorsqu'une maison est avantageusement située, je ne regarde pas à un tiers de plus qu'elle ne vaut ; il m'est même arrivé d'en donner la moitié plus. Cela est tellement important pour un monastère, que ce serait une faute de prendre garde au prix. Je paierais volontiers ailleurs l'eau et la vue beaucoup plus cher que ce qu'elle coûte. Dieu soit béni de ce qu'on a fait.

3. Pour ce qui est du proviseur, n'en soyez pas en peine, vous avez bien raison de le dire, ce n'est pas le principal. Le monastère est fondé avec l'autorisation du conseil des ordres et sur l'ordre du roi. Si Sa Majesté ne l'avait pas ordonné (et en cela elle me fait une grande faveur, en considération du grand intérêt que lui inspirent ces monastères), il en serait comme de celui qu'on a voulu fonder à Véas. On fut douze ans sans obtenir la licence; il était d'un autre ordre (et on n'avait pas encore connaissance de celui-ci), et on ne put réussir à y fonder. Une fois fondé, un monastère ne se supprime pas légèrement; il n'y a aucun sujet de rien craindre. Maintenant tout marchera rapidement, à moins qu'on ne fût arrêté par ce que je dis dans la lettre de M. Michel Caja, mais je vais l'envoyer; si je ne l'envoie pas tout de suite, c'est que l'évêque devrait y aller, comme il le dit aujourd'hui dans une lettre; mais il ira si bon train, que vous la recevrez bientôt, car il est fort bon cavalier, et j'y ai des parents et des personnes qui me rendront service : il n'y a donc rien à redouter.

4. La faute qu'on a faite, c'est de ne me l'avoir pas dit tout de suite; comme on m'avait écrit tant de fois qu'on ne le fonderait pas sans la licence de l'ordinaire, je pensais certainement qu'on l'avait, sans quoi je ne serais pas restée sans m'en mettre en peine. Elle sera nécessaire; car j'ai dit ici qu'elles ont 600 ducats de rente, comme l'a écrit la mère prieure. Ainsi l'ont-elles écrit; puissent-elles avoir dit vrai! Ainsi, qu'on reçoive quelque religieuse quoique un peu moins dotée, pour parvenir à ce taux, si on ne l'a pas encore atteint. Tout cela ira bien, n'en soyez pas en peine; Notre-Seigneur veut que nous souffrions un peu. Jusqu'ici cette fondation m'était suspecte, parce qu'elle marchait trop bien. Dans toutes les maisons il doit être bien servi; il en arrive ainsi, parce que le démon n'y trouve pas son compte. Je me suis beaucoup réjouie d'apprendre que notre sœur et maîtresse va mieux; Dieu veuille que ce soit pour bien des années. Qu'il vous conserve, ainsi que madame dona Constance. Je vous baise à l'un et à l'autre les mains bien des fois. C'est aujourd'hui le dimanche de la septuagésime.

1. Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. La maison de Madrid conserve une partie de cette lettre qui est lécérée, et les oratoriens de Grenade conservent l'autre. Elle aurait été écrite l'an 1576 le 19 février, du couvent de Séville.

N. 2. La prieure de Caravaque, que la Sainte excuse dans le nombre premier, était

Anne de Saint-Albert. Dans son livre des *Fondations*, sainte Thérèse dit de cette religieuse *qu'elle vaut bien mieux qu'elle*. Quel éloge et quelle humilité !

N. 3. Avant l'acquisition dont il est question au nombre 2, les religieuses de Caravaque avaient occupé la maison de M. de Moya. Les *Fondations* de sainte Thérèse en font foi.

N. 4. Dans le quatrième nombre, elle donne de sages conseils pour sortir des embarras suscités par le proviseur, qui, du reste, lui servent à la faire augurer bien de cette fondation, puisqu'elle ne passe pas sans contradictoire.

N. 5. La dame dont le rétablissement lui cause de la joie était la sœur Françoise, qui fut la première professe de Caravaque, et qui était la sœur de M. de Moya.

## LETTRE XLVIII.

*A Pierre de la Vande, chevalier de Salamanque.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, monsieur. Amen. Je suis venue ici dans le désir de me mettre incessamment à l'ouvrage pour établir convenablement ces sœurs. Je n'ai que peu de temps pour m'en occuper; donc pour cette raison, et parce que c'est le moment favorable pour faire bâtir, je suis un peu contrariée de ne pas vous rencontrer sur les lieux. Elles ont la cédule du roi et l'on n'attend plus rien pour procéder à l'enquête; je vous prie de venir au plus tôt, car l'affaire est pressée et de grande importance. Dieu me fait espérer que vous vous entendrez avec moi. Qu'il conduise cette affaire selon son bon plaisir et vous mène par la main.

2. La maison me paraît bien, mais il me semble qu'il ne faudra pas moins de cinq cents ducats pour y entrer. Quoi qu'il en soit, je suis contente et j'espère que Notre-Seigneur vous donnera la satisfaction de la voir employée à une si bonne destination: qu'il vous conserve longtemps. Considérez que ce serait un grand avantage de commencer les travaux par le beau temps que nous avons ces jours-ci. Pour l'amour de Dieu, faites-nous le plaisir de venir au plus tôt. Que si vous ne pouvez venir de suite, je vous prie de ne pas trouver mauvais que nous commencions à faire travailler aux murs de clôture. Il en faut plus de deux cents mesures, cela ne nuirait en rien à la maison, quand même elle vous resterait, faute de nous accorder sur le prix. Ce que je vous demande, c'est que vous veniez au plus tôt: nous prenons sur nous la dépense. A votre arrivée tout s'arrangera. Que sa divine majesté vous accorde une longue vie et la grâce de l'employer toujours à gagner la vie éternelle. Le 2 août.

Votre indigne servante vous baise les mains.

THERÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. C'est du collège de Salamanque, où elle se conserve, que cette lettre fut écrite, en 1575.

N. 2. L'acquisition de la maison de Pierre de la Vande n'eut pas lieu, et la Sainte en fut pour ses travaux.

## LETTRE XLIX.

*A Matthieu de las Penuelas.*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, monsieur. Je



vous assure que votre lettre m'a fait un grand plaisir. Dieu vous rende le plaisir que me causent les choses que vous me dites et votre lettre. Quant au reste, j'ai passé par des temps qui m'ont fait m'oublier moi-même, à combien plus forte raison, les vivres des autres. S'il me vient quelque moment de relâche, je vous assure que je m'en occupe davantage que lorsque j'y étais. Je ne comprends pas comment vous dites que c'était moi qui vous encourageais, lorsque c'était vous qui nous donniez à toutes du courage, et je vous prie de le faire encore.

2. Je suis très-fâchée que l'on commence à prendre sur le grain qui est à vendre pour faire du pain. Comme je comptais qu'on le vendrait, je crains qu'on ne perde d'un côté ce qu'on gagne de l'autre. Je viens de donner l'ordre d'acheter du pain avec le prix du grain qu'on vend. J'ai bien ici d'autres soucis ; il faut que je voie si je pourrai trouver de quoi faire le voyage pour m'en aller. Enfin j'espère que Notre-Seigneur ne me laissera pas dans l'embarras. Ne manquez pas cependant de nous continuer vos bontés ordinaires. Je vous recommanderai à Dieu, faites-le au moins pour moi. Je me porte bien, et j'ai tant à écrire que je ne puis vous en dire davantage.

A vous,

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

Faites-moi l'amitié de voir de ma part M. François de Salecède, et dites-lui que son malheur m'a affligée, mais que depuis que ce jeune homme m'a assurée qu'il ne pensait plus au procès, j'en ai eu bien de la joie. On m'a dit que depuis que je lui ai écrit, il était bien fâché et cela m'a fait de la peine : il ne doit pas avoir reçu ma lettre. Occupez-vous des lettres des villages, et voyez ce qu'il y a à faire.

#### NOTES.

N. 1. On ne connaît ni la date de cette lettre ni ceux qui la conservent. Matthieu de las Penuelas, à qui elle était adressée, était d'Avila, et majordome ou bienfaiteur de la maison de l'Incarnation, dont Thérèse était la prieure en titre. Absente, elle se faisait rendre compte de l'administration de cette maison, où il y avait alors plus de 150 religieuses.

N. 2. On voit au deuxième nombre, qu'il y avait du grain à vendre outre le grain destiné à la subsistance, et que le majordome faisait connaître à la Sainte que l'on commençait à faire du pain avec le grain destiné à être vendu. Sur quoi elle lui indiquait un moyen préférable en administration, etc.

#### LETTRE L.

*A Roch de Huerta. (Première.)*

1. Jésus soit toujours avec vous, monsieur. Amen. Lundi matin il y a eu huit jours que je vous ai écrit par un courrier d'ici pour vous faire connaître les arrangements que nous avons faits avec le provincial Madeleine, et je vous ai envoyé la provision et la notification qui lui a été faite. Je n'ai pas encore su si cela vous était parvenu. Je désirerais bien que vous me le fissiez savoir, car j'en suis fort inquiète. Vous verrez dans ce billet ce qui s'en est suivi. Ces religieuses me font grand pitié ; elles m'en font tant que je ne sais qu'en dire, si ce n'est qu'il

me semble que Dieu les aime bien, puisqu'il les met dans de si rudes épreuves.

2. Depuis que le provincial et Valdémere sont ici, ils n'ont fait autre chose que des démarches, des menaces et des recherches de personnes qui leur disent par quels châtimens il faut les contraindre si elles refusent d'obéir et de voter contrairement à ce qu'elles ont fait et à ce qu'a approuvé le conseil. Après avoir fait ce qu'il a voulu, il se rend maintenant à l'assemblée générale en toute diligence. On pense que c'est pour présenter au conseil les signatures des religieuses. Je vous prie, en grâce, monsieur, de faire connaître la vérité et qu'il les a prises de force; cela fera grand bien à ces pauvres filles. Il ne faut pas que le conseil pense que les informations de ces pères sont véritables, puisque tout s'est fait par des voies de rigueur. Que si M. Padille peut prendre connaissance de ce billet, donnez-lui en communication.

3. Madeleine a dit ici, pour le sûr, qu'il avait une provision royale pour faire arrêter Padille, s'il se trouvait ici, qu'il était déjà à deux lieues de Madrid lorsqu'il l'a reçue, et que Tostade a des pouvoirs pour les chaussés et les déchaussés et qu'il a déjà envoyé à Rome le père Jean de la Croix. Que Dieu l'en délivre, puisqu'il est en leur pouvoir, et qu'il vous donne à vous sa sainte grâce. Le 9 mars.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

4. Je vous en prie pour l'amour de Dieu, faites connaître le plus tôt possible au conseil qu'ils ont fait violence à ces religieuses; ce sera un grand remède à tout le mal, et il n'est personne qui prenne compassion de ces martyrs.

NOTES.

N. 1. Cette lettre, écrite d'Avila, en 1578, se trouve dans la sacristie de l'église des carmélites de Madrid. Roch de Huerta était un noble et riche courtisan. L'adresse porte : *Aumagnifique seigneur, Roch de Huerta, garde-majur de los montes*; ailleurs c'est le qualifié de *mayordomo mayor de los montes de Madrid*. Il fut aussi secrétaire du conseil royal, et il passa différens actes pour les déchaussés.

N. 2. Madeleine, provincial de Castille, était le P. Jean de la Madeleine, et Valdémere était un autre maître de l'Observance. Père Padille était un prêtre aimé du roi, à cause de sa vertu bien connue.

N. 5. Elle dit, dans le dernier nombre, qu'il n'y a personne qui ait pitié de ces martyrs; c'est le sort de ceux qui souffrent pour la justice. Celui qui les a traités le premier de bienheureux l'a éprouvé plus qu'aucun autre.

LETTRE LI.

*Au même Roch de Huerta. (Deuxième.)*

1. J'éts soit toujours avec vous, monsieur, et vous fasse la grâce de voir la fin de ces grandes fêtes et le commencement de la nouvelle année avec autant de joie que j'en ai éprouvé d'une si bonne nouvelle. Celle que nous avait apportée Pierre Riez m'avait fait passer les deux premiers jours dans une grande peine; mais lorsque le matin de la fête de saint Jean cet autre petit courrier est arrivé, nous avons été extrême-



ment consolées. Que Dieu soit béni de nous avoir fait une si grande grâce. Je vous dirai, monsieur, que ce succès réduit à bien peu de chose mes autres peines. Cependant ce me serait une grande consolation, si je voyais ces deux pères en liberté. J'espère de Notre-Seigneur qu'après qu'il nous a accordé cette faveur, il ne nous refusera pas les autres.

2. Quant à la province, que sa majesté en ordonne selon le besoin qu'elle voit que nous en avons, Dieu vous récompense, monsieur, d'avoir donné de l'argent au licencié et de tout ce que nous vous devons. Si vous en aviez davantage, je n'en aurais pas été fâchée, mais c'est assez en attendant votre réponse. Puisque vous avez avancé cet argent, quand j'y pense, je vous le rembourserai au plus tôt, et je n'y manquerai pas. Je vous prie de faire remettre en main propre les lettres ci-jointes, cela convient. Donnez-moi toujours avis de celles que je vous écris, car j'en suis inquiète et j'en ai sujet. Veuillez bien faire attention qu'il importe que toutes ces lettres parviennent à coup sûr à leur destination. Que je voie seulement nos pères en liberté ; je m'inquiète peu des autres, car Dieu fera pour le mieux, puisque c'est son œuvre. Présentez mes respects à dona Agnès et à ces dames. Le dimanche des Innocents.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre est pour le même, et datée de la même année que la précédente.

N. 2. Les deux pères dont la Sainte désire la liberté étaient père Gracian et père Doria, qui étaient en arrestation dans le Carmel de Madrid.

N. 5. Au nombre 5, la Sainte se charge de rembourser un prêt d'argent avancé pour les affaires de la réforme, et promet de s'acquitter au plus tôt, etc.

#### LETTRE LII.

*Au même Roch de la Huerta. (Troisième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, monsieur. J'ai reçu votre lettre, ainsi que celles de Joseph Bullon. Que Dieu ait soin de vous ; je suis bien inquiète de vous voir partir pour un si long voyage ; mais il y en a si grande nécessité, il faut bien passer par-dessus. Nous vous avons de grandes obligations. Vos talents et vos vertus vous rendent bien estimable. Que Dieu vous fasse réussir ! Je vous prie de me faire connaître le jour de votre départ et l'état de votre santé. Je ne vois pas quand je quitterai ce pays, les choses allant de la sorte ; puisse-t-il ne nous arriver aucun malheur, ce serait en de terribles conjonctures.

2. Que Notre-Seigneur vous tienne compte des bonnes nouvelles que vous m'écrivez. Sachez que, depuis que ces deux messieurs et mes pères dominicains se sont entendus pour agir de concert, j'ai cessé de m'inquiéter de nos affaires, parce que je les connais, et que quatre hommes comme ces quatre-là, arrangeront tout pour l'honneur et la gloire de Dieu, qui est uniquement ce que nous prétendons.

3. Ce qui me cause maintenant de l'inquiétude, ce sont les pères. En effet, se peut-il plus vilains cas pour mortifier celles qui portent notre habit ! Que Dieu y remédie et qu'il vous garde, qu'il vous tienne compte de votre dévouement pour notre ordre et de vos travaux qui me font louer Notre-Seigneur. Partout où il y a de la charité, sa divine majesté fait naître des occasions de l'exercer. Qu'il vous garde ainsi que madame dona Marie. Je ne me lasse pas de l'en prier, quelque misérable que je sois, et je lui demande encore de vous rendre très-saints. Le 2 mai.

Votre indigne servant

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre, dont l'original est perdu, doit avoir été écrite l'an 1580.

N. 2. Bullon, dont elle dit, nombre premier, avoir reçu des lettres, était frère Jean de Jésus Roca. Ce religieux, partant secrètement pour Rome, où il allait plaider la cause de la réforme, se déguisa en militaire, et changea son nom de Jean en celui de Joseph, et celui de Roca qu'il avait hérité de sa mère, en celui de *Bouillon* qui était le nom de son père. Elle s'afflige de le voir partir pour un si grand voyage ; mais il est nécessaire, et elle s'y résigne. Bullon a des talents et de la vertu, tout ce qu'il faut pour réussir, et il réussit. C'est extraordinaire.

N. 3. Au nombre 2, il est question de quatre hommes sur lesquels sainte Thérèse se repose de tout. C'étaient don Louis Maurique, grand-aumônier du roi ; frère Laurent de Villavincence, augustin ; frère Ferdinand del Castillo, et frère Fernandez, dominicain. Le roi les avait adjoints au nonce pour examiner ce qu'il y avait à déterminer relativement à la réforme.

LETTRE LIII.

A *Diego Ortiz*.

Jésus. - 1. Que Notre-Seigneur vous donne, monsieur, sa divine grâce ! J'ai eu ces jours derniers une grande envie de vous voir, et c'est pour cela que je vous ai fait prier de venir ; mais voyant que vous ne me faites pas cette amitié et que le moment de mon départ approche, je compte partir demain matin ; j'ai voulu revenir sur nos conventions de l'autre jour au sujet des messes chantées, les dimanches et fêtes. J'ai remarqué que je n'avais pas bien compris lorsque je vous en ai parlé ; je ne pensais pas même alors qu'il fût nécessaire de s'en occuper, et je croyais que quand on avait passé l'acte on avait trouvé ma fin toute simple : mais on me dit que je suis obligée de m'en expliquer.

2. Eh bien ! ce que je prétendais, c'est que messieurs les chapelains fussent obligés à chanter les jours de fêtes ; car alors nous suivions notre constitution et nous n'y obligeons pas les religieuses qui, d'après la règle, peuvent à volonté chanter ou ne pas chanter ; la constitution leur donnant cette liberté, il n'y a pas pour elles matière de péché à ne pas chanter. Voyez vous-même, monsieur, si je devais les y obliger ; je ne le ferais pas pour quoi que ce soit. Personne ne me l'a demandé, c'est moi qui demandai cette disposition pour notre commodité. Si on commet une erreur dans l'écrit, il n'est pas juste de leur demander de force ce qui est libre de leur part ; et puisqu'elles sont disposées à vous faire plaisir et à chanter ordinairement les messes, je vous prie de trouver bon



qu'elles usent de leur liberté, lorsqu'elles se trouveront empêchées de le faire. Pardonnez-moi de vous écrire d'une main étrangère : les sangsues m'ont affaibli et ma tête ne me permet pas de vous en dire davantage. Que Notre-Seigneur vous garde !

3. J'ai été bien contente de monsieur Martin Ramirez. Dieu veuille en faire son serviteur et vous conserver pour le bien de tous. Vous m'obligerez beaucoup, monsieur, en vous expliquant sur ce qui regarde vos messes. Puisqu'on en chante presque tous les jours, il est raisonnable que vous nous ôtiez tout scrupule et que vous rendiez le contentement à ces sœurs et à moi-même sur un point de si légère importance.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

Cette lettre fut écrite à Tolède, en 1570, dans le courant du mois d'août. L'adresse portait : *Au magnifique seigneur Diego Ortiz*; mon seigneur Ortiz était un noble habitant de Tolède. Cette lettre est la 41<sup>e</sup> que la Sainte lui a écrite. Elle semblerait avoir besoin d'autres notes. On n'en voit pas l'utilité.

## LETTRE LIV.

*A une personne d'Avila.*

Jésus. — La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, monsieur. C'est un grand bonheur d'avoir pour le temps du besoin un bon dépositaire. Je suis maintenant dans un grand besoin; je vous prie donc, monsieur, de donner à M. Julien d'Avila ce que vous pourrez de ce que vous avez. C'est pour frais de voyage qu'on lui a avancés. Je vous en donne décharge en mon nom par ce reçu. Recommandez-moi à Notre-Seigneur; je le fais pour vous quoique misérable. Dites à M. Le Maître et à madame Catherine Daza d'en faire autant. C'est pour moi une grande privation de vivre si éloigné de quelqu'un qui m'est si cher : ainsi se passe la vie. Si on n'est pas bien préparé à la trouver remplie de croix, elle devient pénible. Que Notre-Seigneur vous donne le repos et la sainteté que je vous souhaite

A Saint-Joseph de Séville, le 4 juin 1575.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

## NOTES.

Le Maître était Gaspar Daza, celui-là même qui avait examiné son esprit, comme elle le rapporte dans le livre de sa Vie, chap. 23, n. 5, et le même qui plaça le Saint Sacrement dans la première maison de sa réforme. Catherine Daza pouvait être une sœur de ce digne prêtre.

## LETTRE LV.

*A Dona Thérèse de Layz, fondatrice d'Alva.*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, madame. J'ai reçu votre lettre, mais je ne puis guère à ce que vous me dites. Lorsque j'en parle à la mère Thomassine Baptiste, elle dit que des pieds à

la tête elle est troublée à la pensée de retourner dans cette maison ; puis elle donne de si bonnes raisons de ce qu'elle est bien pour la tranquillité de son esprit, qu'il ne se trouvera pas un supérieur qui prenne sur lui de le lui ordonner. Elle a maintenant une grande et très-belle maison, et elle est à son souhait. Si vous l'aimez bien, vous devez-vous en réjouir, et non chercher à l'avoir avec vous lorsqu'elle ne le veut pas. Dieu la pardonne ; je désirerais tant vous contenter que, s'il m'é-tait possible, je vous contenterais en tout. De grâce, ne vous mettez pas en peine : il y a assez de sœurs dans l'ordre pour qu'il y ait moyen de remplacer sœur Thomassine.

2. Si vous vous êtes mise en tête que la mère Jeanne du Saint-Esprit doit être la prieure, désabusez-vous ; elle m'a écrit que pour rien au monde elle ne reprendrait pas cette charge. Je ne sais ce que vous me dites de ces religieuses ; je crains que les prieures n'y soient pas longtemps, elles renoncent toutes. Je vous en prie, madame, examinez quel est l'état de votre maison ; dans le trouble on ne saurait servir Dieu. Il est nécessaire que vous ne leur passiez rien et ne leur accordiez aucune grâce, qu'autant qu'elles seront ce qu'elles doivent être. Que peut leur faire une prieure ? Mais ce sont des enfantillages et des caprices indignes des déchaussées et de celles qui n'ont rien de commun avec les chaussées. Peu à peu je parviens à connaître celles qui inquiètent les autres, et si Dieu me donne la santé, j'irai, dès que je le pourrai, prendre connaissance de ces intrigues. Je suis bien peinée : j'ai su avec certitude que l'on rend compte à des frères d'un autre ordre de choses bien inutiles et qui font l'entretien des gens de l'endroit. Ainsi par leurs enfantillages et leurs imperfections, elles font un grand tort à l'ordre et donnent à penser qu'il est comme celui des chaussées.

3. Je vous prie, madame, de le lui dire et qu'elle fasse ses efforts pour établir l'ordre, car le P. Gracian ne tardera pas à s'y rendre. Rendez-moi ce service, puisque telle que je suis, je suis toujours empressée à vous obliger. Si j'avais su certaines choses que l'on vient de me dire, je le dis, j'aurais remédié plus tôt au mal ; maintenant je dois faire pour cela tout mon possible. Je vous prie de faire part de cette lettre au P. Pierre Sanchez, et de l'assurer de mon respect. Qu'il réprimande celles qui le méritent et qu'il les empêche de communier fréquemment ; il ne faut pas qu'elles puissent penser que ce n'est rien de troubler un monastère et d'entretenir des rapports avec ceux de dehors sur des choses aussi préjudiciables à celles que le monde regarde déjà comme de bonnes religieuses. O Seigneur ! comment se fait-il que là où il y a votre esprit, les choses aillent mal ? Que Dieu se glorifie lui-même et vous conserve longtemps avec la santé que je vous souhaite. C'est aujourd'hui le jour de la Transfiguration.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.



## NOTES.

C'est le couvent du noviciat de Valladolid qui conserve cette lettre. Thérèse Laiz, à qui la Sainte-Adressa, fut la fondatrice de la maison d'Alva. Sainte Thérèse raconte dans l'histoire de cette fondation, que Thérèse Laiz parla trois jours après sa naissance; que Notre-Seigneur lui envoya des songes prophétiques, et qu'elle fut favorisée de plusieurs entretiens avec l'apôtre saint André.

Sainte Thérèse écrivit la lettre à cette dame, de Palence, le 6 août 1582.

## LETTRE LVI.

*A dona Agnès Niéto.*

Jésus.— 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous. J'ai reçu une lettre de vous, madame, et le chapelain qui en était porteur, est venu me voir et me parler. Que Notre-Seigneur vous tienne compte des bontés que vous ne cessez d'avoir pour moi. Je prends une si grande part à vos travaux et j'en suis si fatiguée moi-même, que, s'il n'en tenait qu'à moi, vous en auriez déjà vu la fin; mais je suis si misérable que je n'ai pas grand crédit auprès de Notre-Seigneur. Qu'il soit loué de tout! S'il permet qu'il en soit ainsi, c'est qu'il le faut pour que vous méritiez une plus grande gloire. Oh! madame, combien sont grands les jugements de notre grand Dieu! Viendra le temps que vous en ferez plus de cas que de toutes les douceurs que vous avez goûtées en cette vie. Maintenant le présent nous est insupportable; mais si nous considérons le chemin qu'a parcouru sa divine majesté en cette vie, et celui de tous ceux que nous savons en possession de son royaume, il n'y aura rien qui nous cause plus de joie que de souffrir, et il ne doit pas y avoir de marque plus certaine pour nous inspirer la confiance que nous allons bien dans le service de Dieu.

2. Ces pensées me consolent en ce moment de la mort de cette sainte dame, madame la marquise de Velada; j'ai ressenti d'autant plus sensiblement sa perte, que toute sa vie a été une vie de croix. J'ai donc la confiance que Dieu la fait jouir maintenant de cette éternité qui n'a pas de fin. Prenez courage, madame: lorsque finiront ces maux, et ce sera bientôt, s'il plaît à Dieu, vous vous réjouirez et M. Albornos avec vous, de les avoir supportés, et vous en éprouverez l'avantage en vos âmes. Je lui présente mes respects; je souhaiterais bien vous voir ici; cela me serait tout à fait agréable. Que Notre-Seigneur vous comble de grâces, autant qu'il le peut et que je l'en supplie. Nous sommes aujourd'hui le 17 de septembre.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. Il paraît que cette lettre fut écrite en 1580; mais peu importe. Ce qui importe beaucoup, c'est de sentir cette force d'âme avec laquelle la grande Thérèse relève le courage abattu de madame Niéto.

N. 2. Dans le premier nombre, elle lui dit pour sa consolation qu'elle porte elle-même une bonne partie du poids de ses peines, dont sans doute elle s'était plainte; compassion bien propre à toucher le cœur de celle qui souffrait. Ainsi préparée, comment ne recevrait-elle pas cette doctrine plus solide, qu'à de plus grands travaux

*correspond une plus grande gloire ?* Transportée ensuite dans le ciel par la Sainte, peut-elle rabattre quelque chose de ce qu'elle lui dit conformément à ce principe, que tous ses maux auront pour elle plus de prix que toutes les douceurs de cette vie ? etc.

N. 3. Au nombre 2, elle confirme sa doctrine du précédent par l'application qu'elle en fait à dona Velada, dont elle déplore la mort récente.

## LETTRE LVII.

*A une dame.*

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, madame. Je n'ai pas besoin de vous avoir vue, madame, pour sentir ce que vous faites pour moi, en m'offrant l'occasion de vous présenter mes respects. Depuis que j'ai entendu dire comment vous appréciez ce qui est bien, je me serais procuré ce contentement de moi-même, si je l'avais pu. Je vous prie donc, madame, d'entendre que, lorsque vous viendrez ici, vous me ferez un bien grand plaisir; et si c'est dans des circonstances où votre séjour puisse se prolonger beaucoup, j'y gagnerai d'autant. J'aurais eu si peu de temps le jour de saint Thomas, que j'ai été charmée que vos affaires vous l'aient fait remettre à un autre jour.

2. Ce que vous dites, madame, serait bien plutôt de nature à accroître qu'à affaiblir mon contentement; si ce n'est pas pour traiter de choses de spiritualité, toutes les autres choses ne pourront qu'y gagner beaucoup. C'est ainsi qu'il doit en arriver, lorsque vous en êtes sur le service de Dieu, puisque vous respirez une si bonne doctrine. Il paraît que vous le méritez bien, madame. Veuillez Notre-Seigneur que la misérable servante que vous voulez prendre ne vous en fasse rien perdre. Considérez donc, madame, ce que vous faites; après m'avoir admise en cette qualité, vous restez liée et dans l'obligation de ne pas me renvoyer. En toutes choses, il sert de beaucoup de prendre garde aux commencements, afin que les fins soient bonnes. Pour moi, je ne saurais manquer de l'être: ainsi, le jour que vous voudrez, et à l'heure qui vous conviendra, le plaisir sera grand pour moi. Que Notre-Seigneur soit toujours, madame, votre lumière et votre guide.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. La beauté et le laconisme du style, non moins que les fleurs délicates de la plus exquise politesse, caractérisent éminemment cette lettre, l'une des plus remarquables de la Sainte. On ignore à qui elle fut adressée, ainsi que le temps et le lieu où elle fut écrite. L'original est à Valladolid, entre les mains de don Joseph Lazo de Mendoza, vicomte de Vitoria.

N. 2. D'après le nombre premier, il paraîtrait que la dame avait demandé un entretien à la Sainte qu'elle désirait voir. Elle lui répond poliment qu'elle lui accorde sa demande et qu'elle n'a pas moins le même désir. Elle enchérit encore: ayant appris quel était son goût pour tout ce qui est bien, elle serait allée au devant de ses désirs et l'aurait prévenue, si elle l'avait pu. Cela donne à entendre qu'il s'agissait d'une dame de distinction. Elle emploie ensuite les attrait de l'amitié: la visite sera d'autant plus agréable, qu'elle sera plus longue. Elle est différée; tant mieux, elle en sera plus longue. Tout cela se dit avec une précision, une douceur de style et une finesse de langage inimitable et dont on voit peu d'exemples non-seulement dans



la langue espagnole, au dire même des naturels, mais encore dans la nôtre, du moins selon moi.

N. 5. La première phrase du nombre 2 donnerait à entendre que cette dame lui avait marqué qu'elle n'était pas venue le jour où la Sainte n'aurait eu que peu de temps à lui donner pour se ménager le plaisir de s'entretenir long-temps et seule à seule. Cette attention n'est pas perdue pour la Sainte. Il n'y a qu'à relire ce nombre pour voir comment elle s'en tire. Imitons une de ses finesses. Soyons laconique.

### LETTRE LVIII.

*A une dame.*

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, madame. Amen. Je vous apprends, madame, que l'évêque nous envoya hier douze fanèques de blé. Puisque c'est à cause de vous que l'aumône nous est faite, il est bon que vous le sachiez et vous le verrez par vous-même. Je vous prie de me faire savoir comment vous vous portez par ce temps humide, et si vous vous êtes confessée pour la fête de ce glorieux Saint, qui est si grand et auquel vous avez bien raison d'avoir de la dévotion, puisqu'il a tant aimé les pauvres.

2. Madame dona Marie m'a fait dire qu'elle ne se tient pas payée du reliquaire, tant que vous ne me l'avez donné; elle en parle comme s'il était à elle: je pense comme vous que vous y avez droit. Comme c'est à Dieu de récompenser cette libéralité et toutes celles que vous nous faites, il verra clair dans ce procès et il le jugera selon le bon droit. Que sa divine majesté vous conduise par la main et vous guide de longues années. La mère prieure et les sœurs se recommandent à vos prières.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre qui ne le cède guère en politesse à la précédente et qui était encore, selon les apparences, pour une dame de qualité, est conservée dans le couvent d'Uclés. Point de date, ni d'adresse.

N. 2. Le saint qui aime tant les pauvres est certainement saint Joseph.

N. 5. Le procès agréablement intenté dans le second nombre est plaidé par la Sainte en faveur de sa partie adverse. Cette dame a droit au reliquaire, parce qu'elle croit y avoir droit et que la Sainte est de son avis. Elle l'a bien gagné par ses largesses et sa protection: Dieu est pris pour juge en dernier ressort et s'il ne le lui adjuge pas, ce sera à lui de le payer. Que la dame qui avait jeté cette pomme de discorde, fut dona Marie de Meudoze, ou toute autre, nous n'y tenons pas.

### LETTRE LIX.

*A la mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid et cousine de la Sainte.*  
(Première.)

1. Jésus soit avec vous, ma fille. C'est un si grand marcheur que votre serviteur, que je l'attends demain matin de Madrid où je l'ai envoyé, faute de trouver quelqu'un à qui je confie ces affaires. Il est arrivé hier, jeudi. J'écrirai en même temps des lettres pour Avila, et je ne pourrai l'expédier que demain à midi, parce que mes yeux et ma tête n'en peuvent plus. Ainsi, si Dieu le veut, il partira demain. J'aurais voulu vous écrire longuement, ainsi qu'à madame dona Marie.

Je suis presque guérie ; le sirop dont je parle à notre père m'a délivrée du tourment de ma mélancolie, et ainsi je crois qu'il m'a ôté la fièvre.

2. Comme j'étais de bonne humeur, la lettre jointe à la vôtre m'a fait rire un peu ; ne le dites pas à notre père Dominique , à qui j'en écris une fort gaie, peut-être vous la montrera-t-il. La sienne et la vôtre m'ont fait un grand plaisir et surtout la dernière. En apprenant que cette sainte jouit du repos et qu'elle a fait une telle mort, je suis étonnée qu'il se trouve quelqu'un qui s'afflige de son grand bonheur, à moins qu'on ne lui porte envie. Je vous plains , ma fille , de la peine que vous aurez donnée ces grandes affaires ; je les connais, mais je ne crois pas que vous vous fussiez mieux portée. Au contraire, moins bien, si vous fussiez restée tranquille comme vous dites ; et cela me paraît certain, car je connais votre tempérament et je ne trouve pas mauvais que vous travailliez. Dans le fait, il faut que vous soyez sainte d'une manière ou d'une autre ; le désir de la solitude vaut mieux pour vous que la solitude

3. Oh ! si vous voyiez le mouvement que l'on se donne , quoique en secret, en faveur des déchaussés ! Il y a de quoi louer le Seigneur. Les auteurs de cette heureuse entreprise sont Gracian et Marian, qui sont partis pour l'Andalousie. Toutefois, ma joie est bien rabattue par la peine que cela va causer à notre père général, que j'aime beaucoup, et par la mauvaise situation où nous nous trouvons. Je la recommande à Dieu. Le P. Fra Dominique vous dira ce qui se passe et vous le verrez dans les papiers que je vous envoie. Ne m'envoyez plus ainsi ce que vous m'écrirez, mais servez-vous d'une personne sûre, dussiez-vous pour cela attendre quelques jours. Le P. visiteur nous fait bien faute, nous avons du malheur qu'il soit si loin ; mais le fût-il encore plus, je crois que nous devrions lui adresser un message. Nous avons des affaires pour lesquelles il ne suffit pas de notre prélat, ou pour lesquelles il n'est pas compétent. Qu'il le soit longtemps.

4. Quant au père Médina, lors même qu'il ferait encore pis, il n'y a pas de danger que cela me trouble ; je ne fais qu'en rire. Un demi-mot du frère Dominique me ferait bien plus de peine. Pour lui, il ne me doit rien, et s'il ne me rend pas justice, cela ne me gêne guère. Il n'a pas gouverné nos monastères, il ne les connaît pas, il ne doit pas s'y intéresser à l'égal de frère Dominique, qui les aime, et qui en fait sa propre affaire, lui qui en a été le vrai soutien. Ils ont eu là de grands embarras d'affaires, mais ils en auront encore quelqu'un dans celles de leur maison.

5. Faites de ma part de grands compliments à dona Marie de Samaniégo : dites-lui qu'ainsi va le monde, et qu'on ne doit mettre sa confiance qu'en Dieu seul. Je crois tout ce que Votre Révérence m'écrit d'elle-même et de sa sœur. Il est fort heureux qu'on n'ait pas été plus loin : nous devons être reconnaissantes, et c'eût été une grande ingratitude envers notre évêque. Avec le temps, Notre-Seigneur donnera



une autre tournure aux choses et l'on sera peut-être quelque chose pour la consolation de ces dames. Je voyais bien que cela ne ferait pas plaisir à madame dona Marie. J'ai eu la pensée de lui écrire, mais je ne crois pas pouvoir le faire. Faites de ma part de grands remerciements à la prieure de la Mère de Dieu. On nous fait ici beaucoup de bien par son entremise. Comme j'ai mal aux yeux, elle m'excusera de ne pas lui écrire. Prenez vous-même soin de votre santé; vous pourriez bien payer tant de travaux et de mauvaises nuits que vous avez eues.

6. Oh ! quel désir j'ai de pouvoir y aller quelque jour, puisque je n'en suis pas éloignée ! mais je n'en vois pas le moyen. Dites à ma Casilde de lire la lettre de sa tante, et que, si elle veut, je lui enverrai celle qu'elle m'a écrite. Il y a longtemps qu'elle est ma maîtresse et une personne à qui je confierais tout. Elle doit m'oublier un peu. Que Dieu soit avec elle et me la conserve ! Je l'aime extrêmement. Je ne sais comment je suis jalouse qu'elle soit si bien avec mon père. Elle sera ici comme elle me trompe et que je la crois grande servante de Dieu. Qu'il la rende sainte. C'est aujourd'hui le 14 mai. J'ai un grand désir de voir ma bonne Marie de la Croix ; dites-lui, ainsi qu'à Stéphanie, bien des choses de ma part. Pierre Hernandez est venu étonné d'elle, et il a raison.

Votre THÉRÈSE DE JÉSUS.

J'ai eu connaissance des conseils donnés par Isabelle de Saint-Paul, qui m'a fait rire avec ses monastères. Elle m'a donné la vie dans ma mauvaise santé ; son caractère et son contentement m'ont fait plaisir. Je vous dirai qu'elle est au fond assez capable et que, lorsqu'elle se porte bien, on peut la charger d'une affaire.

#### NOTES.

N. 1. La Sainte écrivit cette lettre à Ségovie en 1574.

N. 2. Dona Marie-Baptiste, à qui la Sainte adresse cette lettre, étant encore séculière, avait offert mille ducats pour les besoins de la réforme naissante. Elle s'offrit plus tard elle-même à Dieu en se faisant carmélite. A la fin du nombre 4, la Sainte parle d'un sirop qui lui a ôté la mélancolie et la fièvre, deux maux engendrés l'un par l'autre.

N. 3. Au nombre 2, il paraît que le P. Dominique Banez et Marie Baptiste avaient écrit à la Sainte pour lui donner connaissance de la mort d'une religieuse que la Sainte qualifie de sainte. Ce ne pouvait être que Béatrix de l'Incarnation.

N. 4. Le mouvement imprimé par Gracian et Marian avait pour but de faire le P. Gracian visiteur ; il fallut un an aux ministres de Philippe II, pour se décider à lui accorder cette dignité. Dominique Banez menait cette affaire, c'est pourquoi la Sainte dit à sa cousine qu'il lui apprendra où elle en est. Il était alors visiteur par *intérim*, et c'est pourquoi, elle l'appelle *notre père*. Frère Pierre Hernandez, visiteur apostolique, avait donné et délégué ses pouvoirs à frère Banez, et il finit par le faire prélat ; voilà pourquoi la Sainte dit qu'elle a besoin du visiteur principal, et que le prélat est incompétent pour les affaires qu'elle a.

N. 5. Au quatrième nombre, elle met une différence marquée entre père Médina et père Banez.

N. 6. On ignore quelle était la tante de Casilde.

#### LETTRE LX.

*A la même mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid. (Seconde.)*

1. Jésus soit avec vous, ma fille. Votre fâcherie ne m'a pas déplu :

toutefois je dois vous dire que je ne gagnerai guère à ne pas aller vous voir, ou plutôt j'y gagnerai d'autant plus qu'il me semble que je ne l'eusse pas fait par un motif de perfection, puisque rien ne m'y force. Où il y a le père Maître, quel besoin peut-on avoir de moi ? Ainsi, si on me le commande, j'irai ; sinon, je n'en parlerai pas. Il me semble bien que je sers à quelque chose partout où je vais, quoiqu'il ne paraisse pas qu'il y ait rien à faire ; mais comme vous êtes si prudente, peut-être que chez vous je ne ferais pas autre chose que de me réjouir. C'est que, sans doute, je ne suis bonne à rien de mieux.

2. Ce n'est pas la peine de parler de ce qui regarde la sœur converse, puisque c'est fait ; mais je dis que c'est un peu fort que trois religieuses, comme on dit, aient tant de converses. C'est tout-à-fait sans exemple. Je crois qu'il faudra se concerter avec le P. visiteur pour qu'il en détermine le nombre, comme celui des religieuses. Je ne sais que dire de ce que vous ne me dites pas à quel point vous allez mal, et cela me fait beaucoup de peine. C'est une grande illusion de croire voir de la perfection dans vos privations, lorsque vous voyez qu'il s'ensuit le dérangement de votre santé. Je ne sais ce que fait mon père ; qu'il sache que je serai fâchée, s'il n'obéit pas en cette circonstance à Marie de la Croix.

3. Je suis très-discrète sur de pareilles choses. A la vérité, j'ai toujours eu peu de perfection, et à présent, il me semble avoir encore moins occasion d'en acquérir, puisque je me fatigue, que je vieillis et que je suis effrayée de me voir. Ces jours derniers j'ai eu un mal d'estomac et les noix sont venues à propos, quoique j'en eusse qu'on m'avait envoyées ici : elles sont fort bonnes. Mangez pour l'amour de moi celles qui vous restent, et faites de grands remerciements de ma part à la comtesse d'Osorno. Je crois n'avoir reçu qu'une lettre de sa seigneurie et ne lui en avoir écrit qu'une ; mais je lui récrirai, si je peux, car il m'est arrivé aujourd'hui trois paquets de lettres, sans compter celles que je reçus hier et mon confesseur est à la grille ; et comme il dit qu'il va expédier incessamment le jeune homme, je ne pourrai pas être longue.

4. Oh ! que la lettre de mon père respire la tristesse ! Voyez au plus tôt si le père visiteur vous a donné des pouvoirs par écrit. Ces chanoines me donnent de l'inquiétude : les voilà qui demandent au prélat une autorisation de nous obliger au cens. Si mon père peut la donner, ce doit être par écrit, ou par main de notaire. Qu'il voie les pouvoirs qu'il a. S'il peut donner cette autorisation, je le prie de me l'envoyer tout de suite, s'il ne veut pas qu'ils m'accablent ; car nous serions déjà dans la maison, n'étaient ces trois mille méchants maravédis, et peut-être serais-je assez libre pour qu'on m'y envoyât pour y voir les choses : je le voudrais, ne fût-ce que pour savoir ce que c'est que leur religieux. Dites à Marie de la Croix que sa lettre m'a fait grand plaisir, et que le plaisir que je veux qu'elle me fasse maintenant, c'est de rendre service à Votre Révérence.



5. Continuez vos bonnes relations avec le recteur, car je vous dis qu'il sera peut-être votre ami plus que personne, et enfin ces pères font des progrès. C'est le recteur d'ici qui fit l'acquisition. Il est entré au chapitre, où il fait fort bien. Que Dieu vous conduise, ma fille. Ne vous fâchez pas : si je vous disais que je désire y aller, ce serait un mensonge ; je ne le désire pas. Si j'y vais, toute cette seigneurie et les embarras me fatigueront assez ; mais je passerai par-dessus pour vous voir.

6. Hier soir je vous ai écrit quelques lignes et c'est assez pour le moment, vu la presse que j'ai eue, vous écrivant celles-ci. Elles se recommandent toutes à vous. Que Dieu vous rende sainte. Vous avez mis beaucoup de politesse dans vos réponses à mon père. Je ne sais à qui croire. Ne vous rebutez pas de m'écrire, pourvu que vous me parliez de votre santé, je vous lirai sans peine. Dites-moi quel est son pays, parce que si c'est Médina, il se trouvera mal de ne pas venir ici. Ce jeune homme est arrivé aujourd'hui 16 juillet, à 10 heures, je le renvoie le même jour à 4 heures. Comment se fait-il que vous ne me disiez rien des affaires de madame dona Marie ! Dites-lui bien des choses de moi. Que Dieu vous garde.

Votre THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite à Ségovie en 1574. Une partie seulement de l'original se conserve au couvent de Soria. Le reste est tiré des anciennes archives des Carmélites.

N. 2. Aux nombres 3 et 4, pour détourner sa cousine des austérités préjudiciables à sa santé, elle lui dit que là-dessus elle a toujours été prudente ; qu'elle a préféré avoir toujours peu de perfection. Oui, peu de perfection, comme on sait...

N. 3. Au nombre 5, le recteur de la compagnie de Valladolid est recommandé à Marie-Baptiste, et celui de Ségovie, qui était le P. Garcia de Zamore, reçoit des éloges.

N. 4. Celui dont elle demande le pays au nombre 6, est le P. Banez, qui avait écrit à Marie-Baptiste, qui lui avait répondu de manière à mériter les éloges de sa sainte tante. Meréri dit que ce père était né en Castille. Soit.

#### LETTRE LXI.

*A la même mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid. (Troisième.)*

1. Jésus soit avec vous, ma fille, et vous donne d'aussi heureuses et d'aussi bonnes années que je l'en prie : je vous dis que vous me faites rire, comme une autre fois je vous dirai ce que je pense de certaines choses : assurément j'ai des conseils à vous donner. Le dernier jour de ces fêtes on m'a remis votre lettre qui venait par Médina et l'autre d'au-paravant, avec celle de mon père Banez. Je n'ai trouvé personne pour vous envoyer ma réponse. Celle-ci m'a fait grand plaisir : j'y ai trouvé des nouvelles de madame dona Marie, qui, d'après une lettre de l'évêque, ayant la fièvre, m'a donné des inquiétudes. Nous l'avions toutes bien recommandée à Dieu. Dites-le lui, et faites-lui bien mes amitiés. Qu'il soit béni de lui avoir rendu la santé. Recommandez-moi à elle et à toutes ses filles,

2. La lettre a été écrite avec plus de dévotion que d'envie d'accomplir les conditions. Je voudrais bien qu'il y eût quelque accomplissement de ce que je lui dis. C'est une chose étrange que cet autre père ne m'embarasse pas plus que je le veuille, que si je n'étais rien. Je ne sais presque pas en ce moment ce que je vous écris. Portez-vous bien. Quels travaux nous essayons dans cette réforme ! Combien elle m'a donné plus de peine que de contentement, depuis qu'elle est commencée ! mais c'est surtout au point où elle est parvenue. Auparavant j'avais beaucoup moins de mal.

3. Si on me laissait faire, j'irais avec vous ; on m'a notifié l'ordre du Révérendissime, qui m'enjoint de faire choix d'une maison où je me fixe pour toujours, pour ne plus faire de fondations, parce que, d'après le concile, il m'est interdit de sortir. Bien entendu que c'est le chagrin de ma vie, dans la pensée que c'est faire un grand mal ; et c'est pourtant un si grand bien pour moi, que je ne crois pas même le voir jamais. Je voudrais faire ce choix pour certaines raisons qui ne sont pas pour cette lettre, si ce n'est une qui est, qu'il y a mon père et Votre Révérence. Le P. visiteur ne me laisse pas sortir d'ici, et, pour le moment, il en exige plus que N. Révérendissime. Je ne sais où il s'arrêtera. Ce serait un grand bien pour moi de ne pas me trouver aujourd'hui dans ces embarras de réforme ; mais Dieu ne veut pas que je renonce à de semblables travaux, quelque dégoûtée que j'en sois. Notre père dit que je partirai en été. Pour ce qui est de cette maison (je veux dire cette fondation), je n'y laisse rien manquer. Je vois clairement que cet endroit vaut beaucoup mieux pour ma santé et même pour mon repos, parce qu'il me fait perdre le souvenir des vaines idées que je leur avais données là-bas de moi ; mais il y a d'autres raisons pour lesquelles il vaudrait mieux que j'eusse ma résidence. Une, entre autres, serait d'être plus rapprochée des maisons. Que le Seigneur en dispose ; je ne crois pas avoir un sentiment personnel ; je serai contente où l'on m'enverra.

4. Mon frère est venu très-malade, et il est déjà sans fièvre. Il n'a rien entrepris, mais ce qu'il avait étant déjà assuré, il a bien de quoi faire. Il reviendra au printemps ; cette saison-ci n'était pas convenable. Il est très-content de sa sœur et de Jean de Ovalle (ils font tout pour lui), et eux sont très-contents de lui. Il n'a passé ici que très-peu de temps, et je ne lui ai rien dit de l'autre ; mais je crois qu'il m'est inutile de le lui dire, et à lui de le faire ; il faut aux enfants un page, et ils ne peuvent s'en passer. Ma sœur dit que, si elle vient ici, je dois compter sur sa mère qui est avec elle. S'il est raisonnable et sage, il étudiera avec eux à Saint-Gilles, et là il sera mieux qu'ailleurs. Pour Jean de Ovalle (comme on le dit chéri de Votre Révérence), il dit qu'il prendra l'affaire fort à cœur, ce qui m'a fait rire ; ce que mon frère s'imagine m'être agréable, il le fait avec empressement. J'en fais ainsi tellement ses amis que Dieu me fait espérer qu'ils y gagneront beaucoup et qu'il ne perdra pas avec eux, parce qu'il est en repos.



5. Jean de Ovalle est très-bien avec lui, et les enfants ne finissent pas de faire son éloge; je le dis parce que cet enfant n'apprendra de lui qu'à être vertueux. Si, par hasard, il vient (je dis ici pendant qu'ils ne sont pas à Avila au mois d'avril), si je puis remédier à tout, j'en aurai bien de la joie, parce que je tirerai mon père d'inquiétude; car je m'effraie de voir comment il l'a pris à cœur, eu égard à son caractère, et Dieu le fera sans doute, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen. Je serai bien contrariée s'il va à Toro. Je ne comprends pas comment il se plaît mieux là qu'à Madrid; je crains que cela ne se manque. Que Dieu le dispose pour son plus grand service, qui est ce qui importe le plus au cas. J'en aurais de la peine pour elle, et même je n'aurais plus envie de rester dans cette maison. Je crois bien que, comme je l'ai dit, on m'enverra où l'on aura un plus grand besoin de moi.

6. Quant à votre sœur, ce n'est pas la peine d'en parler jusqu'à ce que notre père y aille. Certainement j'ai bien peur que pour leur épargner de la dépense, on ne leur en occasionne davantage, parce qu'élevée là depuis son bas âge, j'ignore comment elle va faire là-bas; et, si je l'ai bien compris, elle ne doit pas être très-bien avec ses frères. Je dis qu'elle ne devrait pas y aller pour elle-même, surtout si elle a une sainteté de mélancolie. Enfin, notre père s'informera de tout, et, jusque-là, il n'y a pas lieu d'en parler.

7. On vous aura déjà rendu une lettre de moi où je vous marque comment j'ai envoyé d'ici une priure à Caravaque. Celle qu'il y avait l'a recue avec bien du plaisir. Ainsi, la priure de Malagon (où elle s'est arrêtée) m'a écrit qu'elle était contente. Je vous dis que ce doit être une bonne âme; elle m'a écrit qu'elle désirait savoir de vos nouvelles; elle dit qu'elle vous doit beaucoup, et elle parle de vous avec beaucoup d'amitié. La maison serait fondée avant Noël, à ce que je comprends: je n'en ai rien su du tout.

8. Je crois qu'il sera bon que vous ne parliez du petit à mon père, jusqu'à ce qu'il ait vu mon frère. Ecrivez-moi quel âge il a, s'il sait lire et écrire, car il faut qu'il aille avec eux à l'étude. Je me recommande beaucoup à ma Marie de la Croix, à toutes et à Dorothee. Que ne m'avez-vous dit comment va le chapelain? Conservez-le, c'est un brave homme. Qu'est-ce que ces fièvres quartes? êtes-vous bien ainsi l'hiver et l'été? Je suis étonnée que vous disiez encore de la supérieure qu'elle n'est pas rendue. O Jésus! comme nous nous connaissons peu! Que sa majesté lui donne sa lumière et me la garde!

9. Au sujet de l'Incarnation, vous pouvez écrire à Isabelle de la Croix, qu'elle peut mieux vous aider de là-bas que si elle était sur les lieux, et je m'y prends de cette manière. J'espère de Dieu, s'il laisse vivre le pape, le roi, le nonce et notre père encore un an ou deux, que tout sera bien arrangé. S'il en meurt un, n'importe lequel, nous sommes perdues à cause que Notre Révérendissime est comme vous savez; mais Dieu pourrait y remédier autrement. Je me propose

de lui écrire tout à l'heure et de lui témoigner plus de dévouement que je n'ai encore fait, car je l'aime beaucoup et je le dois. J'ai bien du chagrin de voir ce qu'il fait d'après de mauvais rapports. Nous nous recommandons toutes à vous.

10. Nous ne sommes pas par deux. Pensez-vous que cela soit bien ? Nous recommandons beaucoup notre père à Dieu ; c'est une chose pitoyable que les offenses qu'on lui fait. Que sa divine majesté y mette ordre, et qu'il me laisse seule, si je dois le servir tant soit peu ; ma vie est peu de chose ; je voudrais en avoir plusieurs.

C'est demain la veille du nouvel an.

De Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

La vocation de mon frère en est restée là et n'en ira pas plus avant.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite à Séville, en 1575, le 30 décembre.

N. 2. Cette lettre a plusieurs endroits peu intelligibles. Ils ne l'étaient pas pour Marie-Baptiste. Le nombre 2 n'était apparemment clair que pour elle. Il paraît que la Sainte y parle d'un dévot qui avait l'air d'écouter ce qu'elle lui avait enjoint pour le guérir de quelque scrupule qu'il lui avait proposé.

N. 3. On voit au nombre 3, qu'on lui avait intimé la défense de fonder de nouveaux couvents, et signifié l'ordre d'en choisir un pour sa résidence parmi ceux qui étaient établis, avec défense de le jamais quitter. On y voit le choix qu'elle aurait fait, et sa disposition à entrer dans celui qu'on lui désignerait.

N. 4. Elle apprend à Marie l'arrivée à Séville de son frère Laurent de Cépède qui, pour certaines affaires, avait passé à la cour, où il devait retourner en été.

N. 5. Au nombre 5, le P. Banez promet à la Sainte de procurer un page aux enfants de Laurent, son frère. Il s'agissait, ce semble, d'un fils de bonne famille appauvri.

N. 6. Au nombre 6, elle parle d'une prétendante que l'on croit être la sœur du petit page en question ci-dessus. La Sainte n'approuvait pas le dessein de cette jeune personne, qui lui paraissait avoir une sainteté de mélancolie.

N. 7. Au nombre 7, elle parle d'une grande religieuse imitatrice de son obéissance et de son humble résignation. On pense que c'était Jéronyme de Jésus, qui mourut au couvent de Véas, où elle n'était pas encore alors.

N. 8. Au nombre neuvième, Isabelle de la Croix, qui avait été la supérieure de la Sainte dans le couvent de l'Incarnation, lui paraît devoir être même plus utile de loin que sur les lieux. La Sainte fait dépendre la fortune de la réforme de quatre hommes. S'il en mourait un dans deux ans, tout serait perdu, à moins que Dieu n'y remédiât par d'autres moyens. Eh bien ! le nonce Hormaneto, qui était le troisième, mourut, et tout parut désespéré ; mais Dieu, par d'autres moyens, rétablit tout et fit marcher la réforme.

N. 9. Laurent de Cépède, qui fait le sujet du post-scriptum, prit l'habit des déchaussés, le porta jusqu'à sa mort, mais il mourut séculier et sans avoir fait profession.

#### LETTRE LXII.

*A la mère Anne de l'Incarnation, prieure de Salamanque.*

1. Jésus soit avec Votre Révérence. Faites-moi savoir comment vous vous portez, vous et toutes les sœurs ; faites-leur mes compliments ; je voudrais bien pouvoir être en même temps là-bas avec elles et ici avec celles-ci. Je crois que je serai mieux ! J'ai un ermitage d'où je vois la rivière ; je la vois aussi de ma chambre à coucher ; je jouis de cette vue qui a pour moi un grand agrément. Je me suis mieux portée



aujourd'hui qu'à l'ordinaire. Dona Quitéria a la fièvre, elle dit l'avoir moins forte. On a emmené d'ici un médecin pour madame dona Jéronyme qui est encore malade ; recommandez-la à Dieu, nous le faisons ici ; elle me tient dans l'inquiétude. Que Dieu vous conduise par la main.

2. La duchesse m'a envoyé aujourd'hui cette truite ; elle me paraît si belle que je me suis procuré un commissionnaire pour la faire porter à mon père, frère Barthélemy de Médina, si elle arrive à temps pour être mangeable. Faites-la lui tenir au plus tôt avec cette lettre. Si Michel n'est pas prêt pour la porter, ne laissez pas de l'envoyer pour voir s'il écrira quelques lignes.

3. Ne manquez pas, madame, de m'écrire et de manger de la viande ces jours-ci. Que l'on fasse connaître au docteur votre faiblesse, et qu'on lui fasse mes compliments. Quoi qu'il en soit, Dieu soit avec vous. Amen. Je me recommande à mon père Oscar, et je ne le laisserai pas là. Jeanne de Jésus me fera savoir comment elle va. Lorsqu'elle vint me voir, elle avait bien mauvaise mine.

C'est aujourd'hui le mercredi.

Et je suis à vous,

THÉRÈSE DE JÉSUS

4. Comment va la comtesse ? la femme du corrégidor m'a fait demander de ses nouvelles ; qu'on m'en donne. Je vous marquerai comment va votre sœur, et jusqu'à ce que je le sache, je ne veux pas envoyer à Navarre, parce que je lui en dirai aussi quelque chose. Ce messenger portera les six réaux, si j'y pense demain matin, car je les ai déjà oubliés aujourd'hui. Si Lescano demande quelque chose, il faut le lui donner ; je le paierai ; mais on est convenu que s'il avait quelque besoin, Votre Révérence y pourvoirait. Je crois bien qu'il demandera.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. La mère Anne, prieure de Saint-Joseph (d'après l'adresse de cette lettre,) fut la première prieure de Salamanque ; elle était sœur d'Agnès de Jésus, et cousine de la Sainte, qui lui écrivit cette fois d'Alva, le 8 février 1574.

N. 2. Au nombre 2, la Sainte se prive d'une belle truite que la duchesse vient de lui envoyer pour la fêter de son retour de Salamanque, pour la faire porter à son confesseur. Sainte Paule en avait déjà donné une à saint Jérôme qui était le sien. Le P. Médina, auparavant détracteur de Thérèse, en était devenu, au dernier voyage de cette Sainte à Salamanque, l'admirateur enthousiaste pour toujours. Sans doute ce changement avait prouvé à la Sainte le bon goût du père.

#### LETTRE LXIII.

*A la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville. (Première.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence, ma fille. J'ai écrit une longue lettre à notre père, et je n'ai pour le moment autre chose à vous dire, si ce n'est que je désire avoir de vos nouvelles et que la mère prieure de Malagon va un peu mieux. Mon frère me charge de vous demander si vous avez reçu une lettre de lui qui contenait quatre réaux pour un pharmacien dont la maison touche

à la vôtre, pour lui payer de l'onguent qu'il lui avait donné dans le temps, je crois qu'il avait mal à une jambe. Si vous ne les avez pas reçus, veuillez les avancer de votre argent et ne manquez pas de lui écrire ; car il me semble que c'est ce qu'il cherche, quoique je lui aie envoyé vos compliments. Je me recommande beaucoup à toutes les sœurs. La prieure vous écrira par le muletier, je ne laisse pas de le faire en ce moment, pensant que vous paierez moins de port. Il vient de m'arriver plus de lettres que je ne pensais et ainsi je suis bien pressée.

2. Je désire recevoir des nouvelles de mon père prieur des Grotes, et savoir ce qu'on a fait de l'eau. Que Dieu l'arrange comme il le peut, qu'il vous garde toutes. Faites-leur mes compliments, je vous en prie, ne manquez pas d'avertir notre père d'avoir soin de lui et traitez-le bien. Tenez bon compte des 40 ducats, et prenez garde d'être trop simple. Faites ce que je vous dis et payez aussi les ports, je les vérifierai. Ici, je recommande à toutes de vous recommander à Dieu, bien que je voie qu'il n'est pas nécessaire. C'est la vigile de saint Matthieu, et je suis

de Votre Révérence, etc.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Séville le 20 septembre 1576. Le nombre des lettres que sainte Thérèse a écrites à cette religieuse prouve combien elle l'aimait ; elle lui en a plus écrit à elle seule qu'à toutes ses autres filles ensemble.

N. 2. Il n'y a rien de plus digne de remarque dans ce billet que cette recommandation : *Ne soyez pas trop simple*. Quoi ! une prieure serait trop simple, si elle était désintéressée ou sans défiance ? Oui, si elle l'est au préjudice de sa maison, dit sainte Thérèse. Palafox dit à ce sujet : *Ce n'est ni poli, ni courtois, ni spirituel ; il paraît que sainte Thérèse pouvait être plus grande*. Mais il se réfute lui-même de toutes ses forces, et nous ne pouvons que l'applaudir.

LETTRE LXIV.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Deuxième.)*

1. Jésus soit avec Votre Révérence. Je vous ai écrit il y a deux jours par le grand courrier. Je n'ai donc rien à vous dire aujourd'hui, si ce n'est que mon frère va déjà mieux et (je l'ai oublié) que l'étamine se vend moins cher. Celle dont on fait ici les jupes est comme celle dont on en faisait à Thérèse et même plus grossière, et plus elle le sera, mieux elle vaudra. De grâce, ne manquez pas de me donner des nouvelles de notre père par la voie que je vous ai indiquée dans la lettre qu'il a portée lui-même ; je désire savoir s'il est arrivé en bonne santé et comment il a fait son voyage. Comprenez que si, lorsque j'étais auprès, j'avais tant d'inquiétudes, je puis être tranquille à présent.

2. Je voudrais bien que vous vous occupassiez peu de remplir la maison de religieuses, à moins qu'il ne se trouvât quelqu'un qui vous vint en aide et fit une partie de la dépense. Je voudrais aussi que vous



vous fussiez entendue avec l'employé des droits de l'État. Je vous assure que je suis fort inquiète de voir ces personnes chez vous. Dieu veuille qu'elles n'y soient déjà plus et que vous jouissiez de la santé que je vous souhaite. Je me recommande à toutes les sœurs et à mon infirmière que je n'oublie pas, du moins pendant la nuit : je ne récris pas à notre père aujourd'hui, parce que, comme je l'ai dit, j'ai écrit avant-hier une longue lettre à sa paternité, et que je le crois si occupé, qu'il convient de ne pas l'occuper de choses sans importance : nous le recommandons beaucoup à Dieu. Ne vous découragez pas là-bas. Faites de grands compliments de ma part à frère Grégoire, dont vous ne me dites pas s'il se porte bien. C'était hier la Saint-Matthieu.

Je suis, de Votre Révérence,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

Nous nous portons bien.

## NOTES.

N. 1. L'adresse était : *A la mère prieure de Saint-Joseph du Carmel, à Séville, aux carmelites déchaussées, rue de Saint-Joseph, derrière Saint-François.*

N. 2. L'original de cette lettre se trouve chez les religieuses de Carthagène. Elle fut écrite à Tolède le 22 septembre 1576.

N. 3. Au nombre premier, elle dit que son frère va mieux; c'était Laurent de Cépède tombé malade après son retour des Indes.

## LETTRE LXV.

*A la même Marie de Saint-Joseph. (Troisième.)*

1. Jésus soit avec Votre Révérence. Le messenger qui doit porter la présente est si pressé que je n'ai que le temps de vous dire que je me porte bien, et que le père Marian est arrivé hier soir bien tard. Votre lettre m'a causé bien de la joie : je remercie Dieu de ce que vous êtes tous en bonne santé. Ne recevez pas la fille du Portugais (ou quelqu'il soit), à moins qu'il ne dépose entre les mains de quelqu'un ce qu'il a à lui donner. j'ai su qu'on lui donnerait de quoi, et nous n'avons pas besoin en ce moment de faire des admissions gratuites : ayez bien soin de ne pas faire autrement. Donnez ces lettres à notre père provincial lui-même et dites-lui de n'être pas en peine, que le père Marian et moi nous avisons ici, de concert, aux moyens de remédier au mal, que nous ferons tout notre possible, qu'après lui avoir écrit, comme le bon Alonzo Ruits allait partir pour Madrid, le P. Marian est entré; que j'ai eu bien du plaisir de le voir et de savoir que le Seigneur a disposé les choses de manière que ces pères s'en vont sans qu'on les renvoie.

2. Votre Révérence aura la bonté de m'écrire au plus tôt et de me marquer principalement ce qui se passe; qu'elle ne se fie à notre père, il n'y a pas sujet. Mes salutations à M. Garcia Alvarez, que je voudrais bien voir : voyez comme je désire une chose impossible en apparence. Que Dieu lui rende tout le bien qu'il nous fait et qu'il le garde, ainsi que notre bon prieur (père Pantoja). Nous l'avons beaucoup recommandé à Dieu; je me réjouis qu'il soit un peu mieux. Donnez-moi

aussi des nouvelles de sa santé et de celle de notre père. J'aurais bien voulu que le père Marian l'eût attendu.

3. Je me recommande aux filles, et allez avec Dieu, ma fille : celles de Caravaque ont été malades ; elles disent vous avoir écrit qu'elles vont déjà mieux et qu'elles sont en marché d'acheter une maison ; comme je n'ai pas répondu à leur lettre, je ne vous l'envoie pas : celles de Véas et les contes du père Grégoire m'ont amusée ; je vous en dirai quelque chose. La mère prieure de Malagon est bien mal.

26 septembre.

Et moi à vous,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. L'original quatre de cette lettre, écrite quatre jours après la précédente, est conservée avec vénération dans le couvent des dominicains de Saint Paul de Valladolid.

N. 2. Ce fut le 24 septembre que le P. Marian arriva de Séville à Tolède.

N. 3. Ce P. que Marian n'a pas attendu, fin du nombre 2, est Gracian. Marian était pressé : il venait de Séville pour se rendre à Madrid où il était appelé par le grand conseil, afin de décider la question de la séparation des provinces. Il passa à Tolède pour prendre sur ce grave sujet les instructions de sa vénérable mère.

LETTRE LXVI.

*A la même Marie-Baptiste de Saint-Joseph. (Quatrième.)*

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence, ma fille. Votre maladie m'afflige beaucoup : je ne sais comment il se fait que je m'afflige moins de celles des autres prieures. Celle de Malagon va mieux, grâces à Dieu. Prenez garde à vous : n'écoutez pas ceux qui vous conseillent la tisane de salsepareille et ne gardez pas cette fièvre sans faire des remèdes, pourvu que ce ne soient pas des purgatifs : je me console un peu en me rappelant que parfois vous aviez l'air d'avoir la fièvre sans l'avoir. Que Dieu vous rende la santé et vous conserve. Amen.

2. Les paquets de lettres sont arrivés exactement et ils viennent toujours par Figuière. Le port est bien ainsi : vous pouvez mettre en tête de l'adresse le port, et vous n'oublierez pas non plus de le mettre dans la lettre. Il faut que vous me disiez par quelle voie vous recevez mes lettres, car je suis en ce moment dans le doute si celles que je vous ai envoyées vous sont parvenues. Avec ce petit Figuière elles ne risquent rien de mon côté ; il est avisé, et c'est une bonne chose. Quoique vous répondiez à certaines de mes lettres, je ne distingue pas facilement auxquelles. Que Dieu vous garde ; car il le fait bien : il ne me semble pas nécessaire de mettre les miennes dans les vôtres, c'est trop d'ouvrage.

3. Oh ! combien je leur envie ces sermons, et combien je voudrais être en ce moment avec elles ! On dit ici que j'aime mieux les sœurs de cette maison que celles d'aucune autre, et certes, je ne sais ce que je fais, mais j'ai pour elles un grand amour : je ne m'étonne donc pas que Votre Révérence en ait tant pour moi, puisque j'en ai toujours eu beaucoup pour vous, au point que ce m'est un plaisir de l'entendre dire (et il ne faut plus parler du passé, je crois bien certainement qu'il n'est



plus en notre pouvoir). Votre courage me fait plaisir ; je crois que Dieu vous viendra en aide ; qu'il lui plaise de vous donner la santé, comme je l'en prie. La prise d'habit et la profession m'ont fait grand plaisir : félicitez-les de ma part , ainsi que Saint-François (Isabelle de Saint-François), dont les lettres me sont très-agréables, et dites-lui, ainsi qu'aux autres, qu'elles m'excusent de ne pas leur répondre. Ce n'était rien que mes peines là-bas, ici j'en ai de terribles.

4. Quant aux parentes de Garcia Alvarez, faites-en ce que bon vous semblera : il vous dira la vérité, et ce qui est de lui ne saurait être mal. Si j'en ai l'occasion, je vous en écrirai, pour vous recommander de ne pas laisser de les faire confesser, car j'en ai éprouvé de la peine ; sinon, dites-le vous-même de ma part : je suis bien affligée de la maladie de notre bon père prieur (le prieur de la Cartuja), et je le recommande à Dieu : je suis dans la crainte que le courrier ne parte, et ainsi je ne lui écris pas. Vous êtes menacées d'une grande perte ; mais Dieu, qui durera éternellement, vous restera.

5. Pour ce qui est de l'oraison de ces sœurs, j'en écris à notre père, il vous en parlera : lorsque Saint-Jérôme aura quelque chose, écrivez-le moi : il n'y a pas à s'occuper de Rodrigue : envoyez de grands compliments de ma part à Acosta : il est certain que je suis très-bien avec lui et nous lui devons beaucoup.

6. Je me réjouis des arrangements au sujet des droits ; mon frère vient d'acheter la Serne, qui est une propriété arrondie, non loin d'Avila (riche en herbages, en céréales et en bois) ; il la paie 14 mille réaux, mais il n'a pas déjà ces fonds, et l'argent lui manquant, ce ne serait donc pas le moment de lui refuser sa rente dont il a besoin pour vivre ; cependant j'espère de Dieu que cela ne sera pas nécessaire : si on prend peu à peu ce que donneront ceux de la maison, ce sera un grand point : vous ne me dites rien de celle du lieutenant ; faites-lui mes compliments, ainsi qu'à toutes les sœurs, aux autres que vous verrez, à Delgado et à Blaise, et soyez avec Dieu.

7. J'envoie mes compliments à frère Grégoire et je le prie de me donner toujours des nouvelles de sa santé. Que Dieu vous en donne une bonne, car vos travaux ont bien du prix à mes yeux : toutefois ne filez pas avec cette fièvre ; elle ne se passera pas tant que vous remuerez les bras pour filer, et pour filer autant que vous faites : mes compliments à Marguerite. Si on a besoin d'une sœur converse, il y a une parente de notre père qui nous fait bien la guerre ; dites-moi si vous pourriez la prendre. La prieure de Valladolid l'a vue, elle la juge très-propre à faire une bonne converse ; elle ne doit pas savoir lire ; notre père ne veut pas en entendre parler. Sa petite sœur est remarquable, elle est d'un caractère plus charmant que Thérèse, elle est d'une adresse étonnante ; elle me plaît extrêmement. 13 octobre.

La servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Les religieuses de Valladolid conservent avec vénération l'original de cette lettre, datée de Tolède 1576.

N. 2. Sainte Thérèse, dans le nombre premier, se montre une mère compatissante. Elle prescrit à la sœur Saint-Joseph de s'occuper du soin de sa santé. Elle exclut de son traitement certains remèdes comme inutiles ou dangereux. Elle entend la médecine, c'est que la charité est un docteur de toutes les facultés.

N. 3. D'après le nombre 2, il paraît qu'en son temps, celui qui écrivait marquait le port des lettres et qu'il n'y avait pas de tarif.

N. 4. Les sermons qu'elle regrette de ne pas entendre, étaient sans doute ceux du P. Gracian, excellent et zélé prédicateur.

N. 5. Au nombre 6, elle parle de l'acquisition que son frère vient de faire. Elle envoie ses compliments au lieutenant qui lui avait donné une hospitalité de quelques jours. C'est de la reconnaissance.

N. 6. Au nombre 7, Marguerite était sœur Marguerite de la Conception qui fut la seconde professe de Séville; elle était alors novice. La petite sœur du P. Gracian était celle qui fut par la suite sœur Isabelle de Jésus-Marie; elle fit sa profession à Tolède et mourut saintement à Cuença.

On voit avec intérêt la Sainte interdire à sa fille la quenouille, à cause de sa fièvre. Elle se la représente à l'ouvrage, elle la voit, et les mouvements qu'elle fait des bras doivent entretenir la fièvre. Comme elle l'aime !

LETTRE LXVII.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Cinquième.)*

1. Jésus soit avec Votre Révérence, ma fille. Je vous en prie, tâchez de savoir quand notre père recevra ma lettre. Je ne manque presque jamais de répondre aux vôtres, et dans une des siennes, datée du 22 octobre, qu'on m'a remise aujourd'hui, je trouve qu'il y a longtemps qu'il n'en a pas reçu de moi, et je ne cesse de lui écrire, surtout par le courrier; je lui en ai écrit beaucoup, je ne voudrais pas qu'on les gardât; il n'y a pas grand mal qu'elles soient perdues. Si elles ne se trouvent pas chez votre courrier, à coup sûr elles sont chez le nôtre: vous auriez dû envoyer demander de temps en temps s'il y avait des lettres. De peur de l'oublier, il a paru de grands agnus et des bagues bénites; il y en a de belles à Avila, comme vous le verrez dans ces lettres. Mon frère me dit que les siennes lui ont fait plaisir et l'ont beaucoup fait rire; il les a données à Saint-Joseph: une autre fois il vous écrira qu'il y a une grande dévotion. Pour moi je vous dis qu'il ne m'en manque pas.

2. Nicolas dit avoir beaucoup à faire avec elles et qu'il faut qu'il les confesse: c'est une fort bonne chose. Faites-lui bonne grâce, et marquez-moi comment vous allez, et cela sans détours, mais en toute vérité. Je ne sais que vous dire de la prieure de Malagon, si ce n'est qu'elle est bien mal. Nous parlions tout à l'heure de la faire transporter ici, mais le médecin prétend que ce serait la faire mourir tout de suite. La maladie est de nature à ne pouvoir être guérie que par Dieu seul, qui est le véritable médecin; la terre n'y peut rien. Je vous renouvelle l'avis de ne pas leur laisser prendre de l'eau de salsepareille: j'ai écrit à Garcia Alvarez et à notre père à son sujet: dites-moi dans le plus grand détail comment il va et pourquoi il ne fait pas manger de la viande à notre mère certains jours de la semaine. Soyez avec Dieu:



il y a si peu de temps que je vous ai écrit que je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est de faire à toutes mes compliments.

La vigile de Toussaint.

La servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

Cette lettre est de 1576.

Au N. 1, la Sainte fait peu de cas de ses lettres : peu lui importe qu'elles se perdent. La postérité n'a pas été de son avis. Nous regrettons infiniment qu'il y en ait eu tant de perdues, et c'est incomparablement le plus grand nombre qui a éprouvé ce mauvais sort.

Au nombre 2, Nicolas était un ecclésiastique qui se nommait Dorin; il n'était pas encore déchaussé, mais il le devint et il se distingua beaucoup dans l'ordre. La prieure incurable était sœur Brianda. La Sainte venait d'écrire à Garcia et au P. Gracian, au sujet de ce dernier qui était malade, et elle charge sa cousine d'en prendre un grand soin.

LETTRE LXVIII.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Sixième.)*

1. JÉSUS soit avec Votre Révérence, ma fille, je n'ai pas le temps de vous dire ce que je voudrais. Le courrier m'a remis aujourd'hui votre lettre. Plus elle est longue, plus elle me fait plaisir. J'en ai tant reçu aujourd'hui que je ne pourrai pas même lire celles qui sont des sœurs. Recommandez-moi bien à elles. Je vous ai déjà engagée à prendre les sœurs de Garcia Alvarez; il me semble que ma lettre a dû vous parvenir. Si elles sont si bien, elles ne donnent que des espérances. Je vois avec peine que nous nous imposons le fardeau d'un grand nombre de religieuses et que nous ne remédions à rien. Au moins avec les trois cents ducats qu'elles doivent, faites le paiement de cette année, et ne donnez pas l'argent à ce pauvre Alonzo Ruitz (il peut bien avoir de quoi vivre avec ce qu'il a gagné à Malagon), je vais vous trouver quelqu'un à qui il vaut mieux les donner, c'est mon frère, afin qu'il ait, lui aussi, de quoi pourvoir à quelque besoin (je vous dis que je me fais conscience de voir combien nous avançons peu ici). Quoique celle qui est présentée par Nicolas ne les vaille pas, je ne la refuse pas. Recommandez-moi bien à lui, et dites-lui que son cousin est venu me voir et qu'il m'a envoyé des aumônes.

2. Je ne sais que vous dire de ce qui regarde Paul; je ne l'ai pas encore bien compris, il faut que je le relise. Pourquoi tant vous presser avant le commencement de l'année prochaine? S'il vous donne quinze cents ducats avec ce qu'il doit payer cette année, il est à propos de renoncer; car ces héritages ne nous valent jamais rien et ils n'aboutissent à rien. N'acceptez pas d'héritage, contentez-vous de leur faire passer une obligation pour ce qu'ils ont à donner à la maison. Qu'il ne vous passe en tête d'accepter d'héritage. Dites que vous ne le pouvez, parce que vous ne devez pas avoir de rentes. Enfin, là-dessus il n'y a pas sujet de m'écrire; voyez là-bas ce qui vaut le mieux. Je ne voudrais pas qu'on relâchât rien sur cette dot, ni sur celle de Béatrix, mais

plutôt qu'elles fussent payées ensemble. Nous ne saurions gagner à ce qu'on les payât par termes chaque année et à mesure que nous en aurions besoin pour faire faire nos travaux ; je ne doute pas que nous n'y perdissions beaucoup. Au sujet de la converse, j'écirai à Valladolid, je répondrai et je réécirai aussitôt. Je me porte bien. C'est le 9 novembre.

3. Je ne mettrai pas de couvert sur les lettres de notre père ; je mettrai l'adresse sur les vôtres, avec deux ou trois croix. Il vaut mieux deux qu'une, il n'en manque pas ici. Vous l'avertirez de ne pas mettre lui-même mon adresse, mais de la faire mettre par vous, et vous le ferez avec le même signe pour les vôtres. Ceci le couvrira mieux et sera un meilleur expédient que celui que j'avais donné. Dieu veuille que vous ayez dit vrai en disant que vous vous portez bien. Soyez avec lui.

A vous, THÉRÈSE DE JÉSUS.

Je vous ai déjà marqué que les lettres ont été rendues à mon frère et qu'il en a éprouvé un grand plaisir. Il se porte bien, de même que la mère prieure. Brianda de Saint-Joseph, comme à l'ordinaire.

## NOTES.

N. 1. La date est de Tolède, 8 novembre 1576. La Sainte, très-pressée, se borne à annoncer rapidement les sujets qu'elle touche ; mais son laconisme ne nuit pas à la clarté. Au premier nombre, elle décide la question de l'admission des filles de Garcia Alvarez ; elle les traite de sœurs. On ne sait si c'est de cousines germaines, ou, par anticipation, de religieuses. Elle demande les 500 ducats de leur dot pour son frère, de préférence à Alonzo Ruitz, mais elle s'en fait scrupule.

N. 2. Après avoir décidé la renonciation d'une novice, elle prescrit à la prieure de renoncer aux héritages, et c'est sans doute pour se conformer à l'esprit de pauvreté de l'Evangile. Elle disait souvent à ses filles : *Ne craignez pas de mourir de faim pour Notre-Seigneur ; il ne vous accordera pas une si grande grâce.*

N. 3. Elle indique, au quatrième nombre, des précautions à prendre pour la sûreté du P. Gracian qui était le pivot de la réforme. Les croix qu'elle envoie doivent être portées sur la poitrine.

## LETTRE LXIX.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Septième.)*

Jésus.—1. La grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille. Il y a peu de temps que je vous ai fait réponse. Je reçois de vous moins de lettres que vous n'en recevez de moi. Vous ne m'avez jamais écrit les détails de la visite qu'a faite notre père ; faites-le, je vous en prie. Plût à Dieu qu'il suive le plan que suit, au dire de notre père, le visiteur de l'évêque et que suit notre père pour ses religieuses ; ce serait un grand profit. Ce n'est pas possible, quoiqu'il ait tant de zèle, mais que sa divine majesté lui soit en aide. Je désire beaucoup avoir des nouvelles des sœurs de Paterno. Je crois qu'elles feront très-bien d'après ce que vous dira notre père de ne pas admettre Tostade. La réforme des déchaussées ne se bornera pas à ce seul monastère. Que Dieu y veille, car les choses paraissent miraculeuses de la manière dont elles vont.

2. J'ai été bien contente de l'écrit du P. Gracian pour Garcia Alvarez ; il ne laisse rien à désirer sur le sujet, tout s'y trouve. On ne sait pas



qui sera recteur : Dieu veuille que ce soit celui que dit le P. Acosta. Ce que je vous ai écrit l'autre fois, ne le faites pas maintenant ; je ne vous en dis pas, ni je n'en sais pas davantage. Je ne sais rien de plus de la prieure de Malagon que ce que je vous en ai écrit, on m'a dit encore depuis qu'elle allait mieux et qu'Alonzo Ruitz avait une rechute ; mais s'il était mort, je crois que je le saurais. Je me recommande beaucoup à toutes mes filles. Soyez à Dieu, je n'ai pas autre chose à vous dire. Je vous envoie cette lettre pour que vous me donniez des nouvelles de ma Thérèse, afin que nous la recommandions à Dieu. Que sa majesté me la garde.

3. Alberte a écrit à dona Louise et elle lui a envoyé une croix ; elle n'a pas même reçu une réponse. C'est une chose singulière que le plaisir que prend dona Yomar à ce qui lui vient de ses religieuses. Cette dame vient de se marier ; qu'elle ne soit pas une petite ingrate et qu'elle soit à Dieu. C'est aujourd'hui le 3 décembre.

Votre servante, THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve au couvent de Calahorra ; elle fut écrite, à Tolède, le 3 décembre 1576.

N. 2. La Sainte demande sur quel pied le P. Gracian, visiteur apostolique, a mené la maison de Séville, où il vient de passer. Le premier nombre s'entend assez.

N. 3. Le nombre 5 prouve qu'Alberte, prieure de Caravaque, avait envoyé quelques croix à dona Louise de la Cerda, nouvellement mariée. Il faut savoir qu'il s'agit de croix avec lesquelles on avait touché la croix miraculeuse de Caravaque, que l'on disait être entièrement de la croix de notre rédemption. On raconte à ce sujet que le patriarche de Jérusalem la portait pour croix pastorale, mais qu'un ange la lui enleva et la porta en Espagne, et la donna à saint Genez, qui ne pouvait continuer la messe qu'il disait, faute de cette croix. On raconte d'autres miracles qui auraient été opérés par cette croix ; ce sont autant de pieuses légendes qui prouvent la simplicité de la foi dans ces temps peu raisonnés.

#### LETTRE LXX.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Huitième.)*

Jésus.—1. Ma fille, l'Esprit-Saint soit avec vous. J'ai déjà répondu à vos lettres qui me sont exactement parvenues par le courrier. Elles m'ont fait grand plaisir, mais je suis en peine de votre dérangement de santé. Hâtez-vous, je vous prie, de m'en parler et de me dire de notre père (Gracian) ce que vous en savez. Je vous envie votre confession générale, je ris de voir que vous aviez moins que moi matière de confession ; car vous ne l'auriez pas faite si facilement. Dieu soit béni de ce qu'il nous aime tous. Mon frère me marque dans une lettre que je reçois en ce moment qu'il vous a écrit et qu'il a réclamé la rente que lui doit votre maison. Il se porte bien et l'acquisition est un fait entièrement accompli. Les sœurs de Saint-Joseph ne s'acquittent pas mal. Thérèse m'écrit : Les agnus-Dei et les bagues sont arrivés. Dieu soit béni, j'en ai été inquiète d'abord. Je me porte bien, on vous le dira et ainsi je ne serai pas longue.

2. Je désire avoir des nouvelles de mon bon prieur des Grottes

(P. Pantoja). La semaine dernière on nous a envoyé un thon de Malagon : il n'était pas cuit et il était fort beau et bon. Je n'ai pas rompu le jeûne depuis le jour de la Sainte-Croix : voyez si je me porte bien. Notre prieure de Malagon m'a écrit qu'elle va mieux ; elle l'a fait, la sainte fille, pour me tirer de peine, car son mieux n'est rien. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'elle : elle est très-mal et elle ne peut rien prendre, ce qui est le pire pour sa grande faiblesse. Nous la recommandons beaucoup à Dieu, mais malheureusement mes péchés sont grands. Je vois qu'il est inutile que je vous dise de la recommander de votre côté et je le fais de toutes parts. Dona Yomar a pris aujourd'hui le voile. Elle se réjouit d'apprendre que vous vous portez bien. Il en est de même de dona Louise qui ne m'a jamais tant aimée et qui ne néglige rien pour me faire plaisir ; ce qu'elle fait pour cela n'est pas peu de chose. Recommandez-les à Dieu, vous le leur devez et recommandez-moi aussi tout particulièrement aux sœurs.

3. Je suis bien préoccupée des monastères qui sont à la charge de notre père (Gracian). Je lui offre les déchaussées et vous les lui offrirez bien volontiers avec moi. Je lui dis que c'est pitié, il me dit que cela lui fait plaisir. Dieu vous garde, empêchez-le, je vous en prie, de manger avec ces religieux. Je ne sais pourquoi il va là-bas, si ce n'est pour nous donner du mal à toutes.

4. Je vous ai déjà dit de mettre sur le compte d'Avila ce que vous dépenserez pour lui à Saint-Joseph. Comprenez que ce serait simplicité de faire autrement et je m'entends. Nous pouvons le payer sans en être gênées. Faites-le donc. Que la bonne sous-prieure en tienne compte ; elle peut même compter l'eau. Dites-le lui et faites mes compliments à ma chère Gabrielle. Dieu soit avec elles. Qu'on se hâte de faire rentrer ce que doit la sœur ainsi que ce qui peut d'ailleurs revenir à ceux de la maison ; afin qu'on n'ait pas d'intérêts à payer, ce qui est une triste chose.

La servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS,

NOTES

N. 1. L'original de cette lettre est conservé avec vénération par les carmélites de Valladolid. Elle fut écrite, d'après les affaires dont elle traite, en 1576, et peut-être avant la précédente.

Au nombre premier, la Sainte, à l'entendre, est une grande pécheresse. Plus de six de ses confesseurs ont eu l'indiscrétion de publier qu'ils n'ont pas trouvé dans ses confessions matière à l'absolution. Qui croire ? les témoins ou la partie ? l'humilité ou la vérité ? Oh ! Thérèse ! que diront donc les pécheurs ?...

N. 2. Au nombre 2, on remarque ses jeûnes. Elle parle ensuite de dona Yomar et de dona Louise de la Cerda, sa mère, qui croissaient toujours en vertu.

N. 3. Elle dit, au nombre 4, que Gracian réforme des monastères, et qu'elle l'appelle à réformer ses déchaussées.

N. 4. La sous-prieure, du nombre 5, était Marie du Saint-Esprit, que l'on appelait, dans la maison, Clarence, à cause de son ingénuité et de sa bonne foi. Elle finit en recommandant de finir de payer la maison avec ce que donne Béatrix, qui venait de faire profession. Reconnaissance, charité, justice, religion, la Sainte ne perdait jamais de vue aucun devoir ni aucune vertu. Pas une de ses lettres qui ne fasse faire cette réflexion et qui ne porte netre condamnation.



## LETTRE LXXI.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Neuvième.)*

JÉSUS.—1. Ma fille, que l'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence : jusqu'à ce qu'on m'ait marqué qu'elle est sans fièvre, je ne serai pas tranquille. Faites bien attention que cela a coutume d'arriver aux personnes d'un sang léger. J'en ai passé par là, moi qui en avais l'occasion. Le remède serait une fumigation à la vapeur de l'absinthe, du coriandre, avec des coquilles d'œufs, un peu de vinaigre, du romarin et du pied d'alouette. On la prend au lit. Je vous assure que je n'y pensais plus, c'est elle seule qui m'y a fait penser. Je croirais à propos qu'elle en fît plusieurs essais. J'eus une fois la fièvre pendant huit mois, et ce remède m'en guérit.

2. Je ne puis remercier assez Dieu de ce que Blaise s'est trouvé là la nuit de la mort de cette bonne vicille. Que Notre-Seigneur l'ait avec lui, comme nous l'en avons prié ici. Il me semble qu'il n'y a que faire de donner des consolations ni à sa sœur, ni à sa cousine. Faites-leur mes compliments; elles doivent être contentes que cette âme soit allée jouir de la présence de Dieu. Mais Béatrix ne doit pas former ce désir, et elle doit prendre garde de commettre quelque péché dans cette simplicité. Vous m'avez fait bien plaisir de me le marquer dans tous les détails, et je suis bien aise que l'on ait fait un si bon héritage. Je vois que le démon ne vous a pas jouées comme moi par pusillanimité; car je comprends maintenant que c'était lui; mais j'ai repris mon ancienne marche.

3. Qu'est-ce que ceci? Le bon prieur des Grottes écrit au P. Marian de leur procurer un peu d'eau. Je ne vois pas comment, et cependant cela me ferait grand plaisir. Certainement il s'en occupe, comme si c'était pour lui-même. Dieu soit béni! car il est bon. Je le leur écris. Recommandez-moi à toutes et à ma Gabrielle. Dites-moi si elle fait une bonne tourière et ne manquez jamais de faire mes compliments à Delgada. Faites-moi connaître l'état de la santé de frère Barthélemy d'Aguilar. Je ne sais comment vous êtes mal, ayant auprès de vous notre père. Chaque jour Dieu vous fait la grâce de le voir seule à seul.

4. C'est au Pérou que doit être mon frère, et je crois même qu'il est déjà plus loin. Laurent me l'apprendra. Quant à ce qu'ils font, il n'y a rien d'arrêté; il n'a pas d'établissement, et, comme on dit, il est aujourd'hui dans un endroit et demain dans un autre. J'ai envoyé votre lettre à mon frère Laurent. Si on le disait dans le pays où est cet homme, peut-être il connaîtrait quelqu'un à qui il pourrait le recommander. Informez-vous-en et marquez-le-moi.

5. Il faudrait que Béatrix payât la maison; puisqu'elle a été cause, à ce que je crois, qu'on nous a transplantées là. Dites toujours à Gabrielle de me faire savoir comment on se trouve à Paterne, pour qu'elle ne soit pas dans la peine. Ce n'est pas merveille qu'elles ne soient pas trop

tranquilles. Demandez à mon père s'il serait bon que Marguerite allât avec elles, si elle en avait le courage, car elles sont bien seules, et je crois qu'elle pourrait déjà faire profession, bien que je ne me rappelle pas quand elle a pris l'habit. S'il en tombait quelqu'une malade, ce serait peu de chose, il n'y manquerait pas de converses. Dieu soit avec vous. Amen. Le jour de sainte Lucie.

De Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

6. Vous verrez comment se trouve la prieure de Malagon, par la lettre ci-jointe qui est du médecin.

Lisez ces deux lettres (afin que vous ne fassiez pas ce que vous conseille saint François, je vous envoie la sienne décachetée), cachez-les. Si le P. prieur vous donne les estampes, n'en prenez aucune pour moi. Il vous en donnera tant que vous voudrez.

NOTES.

N. 1. Les religieuses de Valladolid ont conservé l'original de cette lettre, écrite encore à Tolède, en 1576.

L'ordonnance de la Sainte pour la fièvre est un moyen homœopathique, très-rationnel et très-efficace pour la guérison de cette maladie débilitante, toujours causée par une faiblesse d'estomac ou par un engorgement de cet organe.

N. 2. Il mourut au couvent de Séville une bonne vieille qui servait les religieuses. A cette mort subite se trouva Blaise, qui était sacristain. La vieille laissa, à la maison, par son testament un bon héritage; elle était parente de Béatrix et de Jeanne de la Croix. Va pour les vieilles! dira-t-on; mais celle-ci va au ciel, et c'est Thérèse qui l'y envoie. Béatrix en est consolée; mais elle pourrait même se réjouir d'en être débarrassée; ce serait un péché. La Sainte l'en avertit.

N. 3. Les religieuses de Séville manquaient d'eau. Le P. Cartuja chargeait le P. Marian, qui était à la cour, d'œuvrer des négociations pour leur en obtenir. Gabrielle était Eléonore de Saint-Gabriel, et elle avait, à Séville, la charge d'infirmière. La Sainte s'en était bien trouvée. De gada était quelque bonne connaissance de la Sainte. Aguilar était un dominicain; il en est question dans la lettre LXXXVI. Plus loin, notre père était le P. Gracian.

N. 4. Au nombre 6, elle s'inquiète toujours de Brianda de Saint-Joseph, et enfin elle passe à Isabelle de Saint-François, prieur de Paterno. Rien ne lui échappe, voire même les estampes; tout à l'heure, elle était au Pérou; l'Espagne et l'Amérique étaient à l'aise dans sa tête.

LETTRE LXXII.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Dixième.)*

1. Jésus soit avec Votre Révérence, ma chère fille. Je ne puis vous écrire que quelques mots, parce qu'il est deux heures après minuit, et, pour la même raison, je n'écris pas au bon Nicolas. Souhaitez-lui de ma part la bonne année. La femme de son cousin était aujourd'hui ici, et celui du monastère est dans le bon dessein où il l'a laissé; mais il attend là qu'on ait terminé les affaires à la cour, parce que le père Gracian, y étant retenu, ne vient pas pour l'admettre.

2. J'ai bien de la joie que ayez reçu une si bonne religieuse. Je me recommande à toutes. Les lettres de mon frère que vous m'avez envoyées m'ont fait un grand plaisir. Ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne me parlez pas de votre santé. Que Dieu vous la donne comme je le souhaite. Il nous fait une grande grâce d'en donner une



aussi bonne à notre père. Qu'il soit à jamais béni ! Le courrier m'a remis la lettre que vous envoyez à Malagon ; j'ignore s'il a apporté l'argent. C'est une grande simplicité de ne pas prendre ce que vous donne mon frère. Plût à Dieu qu'il donnât davantage ! Vous ferez bien de m'envoyer des dragées. Si elles sont bonnes, je vous assure qu'elles me feraient plaisir, parce qu'il y a des sœurs qui en auraient besoin.

3. Je me porte bien, quoique j'aie été mal à mon aise quelques jours avant ces fêtes, et que j'aie eu bien du casse-tête de certaines affaires. Néanmoins je n'ai pas soulé la paillasse. Faites mes compliments à tous ceux que vous jugerez à propos, et en particulier au P. Fra Antoine de Jésus. Demandez-lui s'il a juré de ne pas me répondre. Je me recommande à frère Grégoire. Je suis bien contente que vous ayez de quoi faire vos paiements de cette année. Dieu pourvoira au reste. Que sa majesté vous garde. Je désire déjà bien recevoir une lettre de vous.

C'est le jour de saint Jean l'évangéliste, et je suis

De Votre Révérence ,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve au couvent de Budia. Elle est du 27 décembre 1576.

On voit, au nombre premier, que quelqu'un se proposait de faire une fondation que poursuivait à la cour le P. Marian.

N. 2. La profession dont il est question était celle de Blanche de Jésus-Marie, fille du Portugais, dont il est parlé dans la lettre LXXVIII. La lettre de son frère était sans doute de Laurent de Cépède.

N. 3. Que le vieux P. Antoine de Jésus fit attendre ses réponses, il n'y a pas à s'en étonner. Les vieillards sont lents à écrire.

#### LETTRE LXXIII.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Onzième.)*

1. Jésus soit avec vous, ma fille. Vous aurez eu sans doute de belles fêtes et un bon premier de l'an, puisque vous avez avec vous mon père. Il en eût été de même de moi, si j'y avais été. Il paraît que les choses ne doivent pas s'arranger là-bas si vite, et je suis inquiète ici de son absence. Oh ! quelles gelées nous avons ; peu s'en faut qu'elles soient comme celles d'Avila. Néanmoins je suis bien portante, mais désireuse d'avoir une lettre de là-bas, car il me semble qu'il y a longtemps que je n'en ai reçu. Les courriers éprouvent les mêmes retards en allant qu'en venant. Il est vrai que tout est en retard pour celui qui désire.

2. L'adresse de votre lettre m'a fait connaître que vous allez mieux depuis que vous avez été saignée. Si vous êtes sans fièvre, c'est tout ce que je veux savoir. Votre lettre m'a fait bien du plaisir, mais j'en aurais bien davantage, si je vous voyais, et j'en éprouverais un plaisir tout particulier, si c'était maintenant, car il me semble que nous sommes bien amies. Il en est peu avec qui j'aimerais autant à m'entretenir de grandes choses, comme avec vous, parce que je vous assure que

vous me convenez. Aussi je me réjouis en voyant dans vos lettres que, si Dieu veut que nous nous revoyions, il ne s'agira pas de bagatelles et que vous sentez ce que je vous demande. Aussi je suis très-sensible à votre maladie.

3. Personne n'entend rien à celle de la mère prieure de Malagon. On dit qu'elle va un peu mieux, mais que la fièvre ne la quitte pas et qu'elle ne peut pas se lever. Je désire beaucoup qu'elle se trouve en état d'être amenée ici. Qu'on ne cesse pas de la bien recommander à Dieu : comme je sais qu'il n'est pas nécessaire de vous en charger, je ne le fais pas chaque fois. Ne vous étonnez-vous pas de ce que toutes les fois que j'écris à mon père (Gracian), il me prend la fantaisie de vous écrire aussi, quoique j'aie tant d'occupations ? Je vous assure que je m'en étonne ; au moins si j'écrivais de temps en temps à ma Gabrielle ! Recommandez-moi bien à elle, à Béatrix, à sa mère et à toutes.

4. Je marque à mon père que l'on ferait une bonne chose, puisqu'à Patene on a besoin de sœurs, je dis de converses, d'y envoyer des nôtres pour aider celles qui y sont, et je lui dis qu'elles sont en petit nombre. Envoyez-leur mes compliments et dites-moi toujours comment elles sont. Frère Ambroise me dit que notre père va très-bien. J'en fais les honneurs à Votre Révérence, car je pense qu'il en est redevable à vos bons soins. Dieu soit béni de ce qu'il nous fait cette grande grâce ! Dites de ma part bien des choses à frère Antoine. Comme il ne me répond jamais, je ne lui écris pas. Autant que possible, qu'on ne sache rien de tant de lettres ; recommandez à mon père de n'en rien dire.

5. Mes compliments à Garcia-Alvarez et aux autres que vous verrez. Ici je pense à vous demander : Que fera-t-on la nuit pendant les matines ? Faites-le-moi savoir et soyez avec Dieu ; que sa majesté vous rende sainte, comme je le lui demande. C'est le 3 de janvier. Mon frère m'écrivit hier ; les gelées ne l'incommodent nullement. Il y a de quoi louer Dieu des grâces qu'il lui accorde dans l'oraison : il dit que ses oraisons sont des oraisons de déchaussées. Il fait de grands progrès et nous fait du bien à toutes. Qu'on ne l'oublie pas. A vous.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Tournez le feuillet.

Donnez à une sœur l'écrit de notre père, l'écrit pour la translation de Garcia-Alvarez ; il est très-utile pour chaque maison ; et pour Avila, il semble que le démon en est disparu. Envoyez-m'en en tout cas une copie bien fidèle et ne l'oubliez pas.

#### NOTES

Cette lettre fut écrite, à Tolède, le 3 janvier 1655. L'original a passé par plusieurs mains. On ignore s'il existe encore et qui le posséderait maintenant.

Cette lettre est aisée à entendre ; en fait de notes, elle ne donne lieu qu'à le noter.

#### LETTRE LXXIV

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Douzième.)*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence, ma fille. Je



vous dirai que je pourrais commencer par quelqu'un de ces grands éloges hyperboliques dont vous êtes prodigue pour notre père, et c'est d'autant plus vrai que je ne sais ce que j'en ai pour aimer comme je le fais. Je suis dans la persuasion que vous me payez de retour, Dieu veuille que vous le fassiez voir en me recommandant bien à lui.

2. Hier, jour de la conversion de saint Paul, le courrier me remit et votre lettre, et l'argent, et tout le reste; tout venait si à propos, et tout est arrivé si heureusement, qu'il fallait voir. Dieu vous tienne compte du contentement que m'a donné ce que vous avez envoyé pour la mère de notre père; car aucun autre n'a fait autant que vous, et cela lui a fait, à lui, un grand plaisir. Comment ne vous aimerais-je pas beaucoup, lorsque vous êtes sans cesse à me donner des plaisirs? Seulement j'ai attendu un peu l'agnus que je désirais donner ces jours-ci à l'administrateur (qui ne manque en rien à ce qu'il peut faire pour m'obliger; il a beaucoup fait dans la maison de Malagon, et il y travaillerait encore), et l'on est tellement à court dans cette maison, qu'à raison de mon caractère, j'en souffre beaucoup. Dans chaque maison il y a quelque petite croix, et cela ne me fait pas de la peine.

3. Dieu me fait une grande grâce en ce que celles de cette maison so suffisent; je ne sais de quoi je pourrais me plaindre, lorsque tout va si bien, particulièrement de ce qu'il me donne l'espoir d'être à même de payer quelque chose du prix de cette maison; car quand je songe que j'ai à donner plus d'un ducat par jour, je ne laisse pas d'en être inquiète. Il est utile de demander à Dieu qu'il leur ôte ce fardeau, qu'il lui plaise au moins de l'alléger. *Amen.*

4. J'en reviens à l'agnus; comme vous savez pour qui il est, ayez bien soin de l'envoyer; le reste le demandait, car c'était très-beau. On a pris ici un peu de baume, parce que la petite Isabelle a dit qu'on en avait beaucoup là-bas, et trois poupées, afin que ma petite ne croie pas être la fille d'une marâtre qui n'a rien à lui donner et qui ne lui laisse que ce qu'elle ne peut lui ôter. Dieu vous en récompense, ma fille; amen, amen, amen. Et les patates, elles sont arrivées dans un moment où j'ai un grand appétit, et elles sont en très-bon état; et les oranges, on en a réservé quelques-unes pour les malades, quoiqu'il n'y ait pas grande maladie; tout le reste est très-bien; les dragées de même, et il y en a beaucoup. Dona Louise est venue aujourd'hui ici; je lui en ai donné quelques-unes, et quand j'ai remarqué qu'elle en faisait tant de cas, je me suis mis en tête de les lui envoyer de votre part; car il ne faut qu'un rien pour lui faire plaisir, et *il semble plus convenable pour nous autres de ne faire que de petits cadeaux à ces grandes dames.* Mon frère m'avait envoyé la caisse mieux que je n'envoie les dragées.

5. Je suis bien aise qu'il ne vous en ait rien coûté. On peut bien, lorsqu'on rencontre quelqu'un qui a des moyens, demander quelque chose pour une personne, celle qu'on voudra, ou si on nous donne, dire que nous recevons pour quelqu'un, ou une personne, et ce n'est pas

ainsi donner du bien du couvent. Je n'avais rien envoyé à la prieure de Malagon de ce que mon frère m'a donné, de peur qu'avec la fièvre qu'elle a, cela ne la fît mourir. Je ne voudrais pas que vous lui envoyassiez rien d'échauffant, mais vous pourriez très-bien lui envoyer d'autres choses qui ne le seraient pas, comme des oranges douces, qui sont très-agréables au goût et ont des propriétés utiles pour les maladies. Ah! que je voudrais l'avoir ici! Mon espoir est maintenant dans l'eau de Loja. J'ai déjà écrit à notre père qu'il me fasse savoir si on aura le temps, et j'en enverrai chercher. Je crois qu'elle est bien traitée, parce que je lui donne beaucoup de consultations : ce sont les petits gâteaux qui sont maintenant de son goût.

6. Je voudrais répondre longuement à vos lettres, car je les ai reçues toutes; mais le courrier part demain matin, et j'ai déjà sous les yeux ce qui est pour notre père. Pardonnez-moi le port; la chose est si importante qu'il faut un bon courrier; vous aurez soin au plus tôt, ainsi que le père Grégoire, et vous le lui demanderez de ma part, de m'envoyer pour les prendre quelqu'un de sûr (Diégo, s'il y est), et qu'il aille vite; il le fera bien volontiers pour l'amour de moi. Si vous n'aviez pas une personne alerte et sûre, n'envoyez personne; le muletier n'étant pas sûr, je n'oserais rien envoyer.

7. Ici, on a vu aussi l'ordre du général qu'on m'avait envoyé là-bas; il me défend, non-seulement à moi de sortir, mais encore à toutes les religieuses; on ne pourrait ni les envoyer dans les maisons pour prieures, ni elles ne pourraient sortir pour leurs besoins et ce serait une abolition entière, si la commission de notre père venait à expirer; car quoique nous soyons sous la conduite de déchaussés, ce n'est pas assez, s'il n'en fait la déclaration étant commissaire. Pour elles et pour moi, sa déclaration suffit, et d'une heure à l'autre, il peut arriver que nous nous trouvions en cet état. Pour cela, faites vos diligences, je vous en prie, et vous pourrez observer à celui qui portera ces lettres, qu'il ne faut que peu de temps pour arriver et pour revenir auprès de Votre Révérence. Si ce n'est pas le muletier, en mettant un bon port, n'envoyez rien. Dites à notre père que je vous ai marqué qu'il fallait qu'on vous adressât l'envoi. C'est une chose étonnante que nous ayons été si simples. L'administrateur, qui est un grand légiste, et le docteur Vélasquez l'ont bien vu et ils disent que cela peut se faire. Ils envoient même l'instruction. Que Dieu fasse ce qui convient le plus à son service. On me mande de le faire au plutôt et ainsi je le fais.

8. C'a été un bonheur qu'on n'ait pas donné l'argent à Alonzo Ruitz, parce que l'alcade qui devait le prendre est ici. J'avais dit à celui qui paie mes ports de donner les vingt réaux, pour que nous ne restassions pas en arrière des petits comptes, mais on fera ce que vous dites. On a retenu aussi un peu de gomme; je voulais vous en envoyer demander. On s'en sert pour faire des pastilles avec du sucre râpé, fort bonnes pour les rhumes. C'est bien; jeudi prochain on vous en portera avec



le message. Je me suis grandement réjouie en apprenant que vous allez bien. N'allez pas vous conduire comme si vous étiez en bonne santé, ne retombez pas, vous m'avez fait de la peine. Je me recommande à la sous-prieure Marie du Saint-Esprit et à tous et à toutes. Je vous écrirai le plus tôt possible par le courrier; ainsi aussitôt que Casilde aura fait profession. Que Dieu vous garde, ma fille, et qu'il vous rende sainte. Amen.

La servante de Votre Révérence,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

Dites-moi bien des choses à Garcia Alvarez et à tous.

NOTES.

N. 1. La Sainte écrivit cette lettre, à Tolède, le 26 janvier 1577.

N. 2. Elle témoigne sa reconnaissance à Marie de Saint-Joseph, qui lui avait envoyé, à l'occasion de la nouvelle année, de petits présents pour elle et pour ceux à qui elle voudrait en faire part. Une partie des choses envoyées était pour dona Jeanne Dantisco, mère du P. Gracian. Aucune autre n'en a fait autant, lui dit la Sainte. Quel doux compliment ! Elle désirait un agnus pour l'administrateur ; c'était pour celui de Louise de la Cerda. La Sainte, détenue à Tolède, avait besoin de cet homme pour ménager les intérêts de Malagon, dont les rentes étaient établies sur les biens de cette dame.

N. 3. On voit, au quatrième nombre, que la Sainte prit quelque chose des dons à l'adresse de la mère du célèbre Gracian, pour une petite Isabelle qui était une fille de cette dame, afin que cette mère vit comme on traitait sa fille. On remarque surtout ces paroles : *Il nous convient beaucoup de ne faire que de petits cadeaux aux grandes dames.* Sainte Euphrasie avait dit : *Que les grandes dames fussent les religieuses, cela est très-bien ; mais que les religieuses fassent les grandes dames, cela ne convient pas.* L'idée est la même et toujours belle ; c'est une même fleur cueillie en différents climats.

N. 4. Au cinquième nombre, elle enseigne qu'une supérieure ne peut pas disposer du bien de son couvent pour faire des dons selon son bon plaisir ; c'est un principe conforme à la justice qui interdit de faire l'aumône avec le bien d'autrui. C'est aussi, si l'on veut, de la théologie ; mais la justice est plus ancienne et plus connue. Ici, l'une vaut l'autre.

N. 5. Au nombre sixième, elle recommande à Marie de bien prendre ses précautions pour envoyer à Marian, allant en visite, quelques lettres qu'elle lui fait passer. Elle lui demande une explication du décret du général de l'ordre, qui allait tuer d'un coup la réforme.

N. 6. Post-scriptum, elle salue Garcia et sa cousine. L'un entra dans l'ordre, l'autre en fut exclue pour sa mélancolie : cas exclusif.

LETTRE LXXV.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Treizième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec Votre Révérence, ma fille, et vous ait fait passer ses fêtes aussi saintement que je le désire. Ici nous les avons bien passées, grâce à l'arrivée de notre père qui se rend à la cour, où le nonce l'a fait mander. Il est gras et bien portant, grâce à Dieu. Votre Révérence saura qu'il est maintenant nécessaire de recommander bien à Dieu les affaires de l'ordre et de le faire avec un grand empressement, car il y en a grande nécessité. Tostade est déjà à la cour, il y a quatre ou cinq jours, il est passé ici, si pressé qu'il ne s'est arrêté que trois ou quatre heures. Qu'il plaise à Notre-Seigneur de faire ce qui convient le plus à sa gloire et à son honneur, puisque c'est tout ce que nous désirons. Recommandez à Dieu ma pauvre tête, qui est encore bien mauvaise. Nous n'avons pas

été heureuses pour votre toile : on l'a promenée dans tout Tolède sans pouvoir la vendre même dans les maisons et les monastères, parce que tout le monde trouve qu'elle ne vaut pas quatre réaux, et on se fait conscience de la donner pour moins. Nous ne savons ce que nous en ferons : voyez ce que vous voulez qu'on en fasse. Notre-Seigneur soit avec Votre Révérence. Le dernier jour des fêtes.

2. Notre père n'est pas ici aujourd'hui, il prêche où il y a sa sœur. Il ne pourra donc pas écrire, parce que le courrier sera parti. Je désire savoir comment vous allez, ainsi que toutes les sœurs. Il y a déjà longtemps que je n'ai vu de vos lettres. Dieu vous garde. La mère Brianda est fort mal; elle se recommande à vous, à toutes et à mon père F. Grégoire, et c'est maintenant que sont nécessaires les prières de tous. Envoyez de suite cette lettre et qu'elles prennent la chose à cœur; car par la grâce de Dieu, nous verrons bientôt la bonne, ou la mauvaise décision. Jamais la prière ne fut aussi nécessaire. Dieu vous garde.

De Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre et ceux des trois suivantes sont conservés avec une religieuse vénération par les religieuses de Valladolid. Cette lettre est datée de Tolède, 28 mai 1577.

N. 2. Pour l'intelligence du nombre premier, il faut savoir que Gracian, ayant terminé les visites qu'il avait reçu ordre de faire à son retour de Madrid, l'année précédente, voulait tenir un chapitre pour régler les articles de la réforme qu'il avait formé le plan d'établir, lorsque le nonce Hormanète lui ordonna de venir à la cour avec toutes les notes qu'il avait prises. Gracian arriva à Madrid au mois de juin. Le nonce mourut, et il emporta son projet dans l'autre monde. C'était ce que demandait Tostade, qui profita de ce malheur pour faire des siennes, et brouiller tellement les choses que sainte Thérèse vit le moment où tout était perdu. Il ne lui resta en ces conjonctures que ce qu'elle ne perdit jamais, l'espérance.

N. 3. Dans le dernier nombre, comme elle recommande la prière ! Elle est nécessaire pour la prieure malade, plus nécessaire encore pour la réussite des affaires de l'ordre. La prière est bonne à tout; cette parole de l'homme, qui est aussi celle de la piété, est comme la parole de Dieu : *Ad omnia utilis est.*

LETTRE LXXVI.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Quatorzième.)*

1. Jésus soit toujours avec Votre Révérence, ma fille. Je me servis le mois dernier d'un muletier d'ici pour vous écrire, et mon frère aussi; je vous marquais que les affaires allaient assez mal, et vous allez maintenant savoir tout ce qu'il en est par le P. Grégoire; car je ne vous avais pas tout dit. Dieu soit béni; aujourd'hui tout va très-bien, et d'un jour à l'autre, de mieux en mieux. Notre père se porte bien, et sa commission est arrivée. Néanmoins, je voudrais bien qu'il n'eût plus rien de commun avec ces gens-là; ils en inventent tant, qu'il serait impossible de tout écrire. Ce qu'il y a de bon, c'est que tout leur retombe sur le dos et se change en bien pour nous autres.

2. Vous saurez d'abord que frère Michel et frère Balthazar se sou-



dédits, bien que frère Michel jurât qu'il n'écrivait pas dans le *Mémorial*, et que c'était par force et par menaces qu'on lui avait fait dire le contraire. Voilà ce qu'il avait déclaré, et même autre chose en présence du secrétaire, et devant le Saint-Sacrement. Le roi a compris que ce n'était que de la méchanceté, et ainsi ils ne font du tort qu'à eux-mêmes. Ma tête ne va pas : recommandez-moi à Dieu et à ces sœurs ; que Dieu les éclaire afin qu'ils se sauvent.

3. Je vous dirai qu'il est arrivé ici une chose à l'Incarnation, comme je crois qu'on n'en a jamais vu. Par ordre de Tostade, le provincial est venu, il y a quinze jours, faire l'élection : il avait grande provision de censures et d'excommunications pour celles qui me donneraient leur voix ; et cependant, elles n'en ont pas été intimidées ; mais comme si on ne leur avait rien dit, cinquante-cinq religieuses ont voté pour moi. A chaque voix qu'elles donnaient au provincial, il les excommunait et les maudissait, et il brûlait le bulletin. Il les a laissées excommuniées il y a aujourd'hui cinq jours. Elles n'entendent pas la messe, n'entrent pas même au chœur, lors même qu'on ne dit pas la messe ; personne ne leur parle, ni les confesseurs, ni leurs pères ; et, ce qu'il y a de mieux, c'est qu'un autre jour après cette élection assommée, le provincial les a fait venir pour procéder à une nouvelle élection, et qu'elles ont répondu qu'elles n'avaient pas d'autre élection à faire que celle qu'elles avaient faite. Quand il a vu cela, il les a excommuniées de nouveau. Il a ensuite fait venir les autres, qui étaient au nombre de quarante-quatre, et il a nommé une autre prieure ; puis il a envoyé les pièces à Tostade pour obtenir sa sanction. Elles l'ont déjà reçue, et les autres tiennent bon, disant qu'elles ne veulent lui obéir qu'à titre de vicaire.

4. Les gens habiles disent qu'elles ne sont pas excommuniées, et que les frères vont contre le concile en nommant prieure, celle qui a eu le moins de voix. Elles ont envoyé dire à Tostade qu'elles me veulent pour prieure. Il répond que cela ne sera pas, que si je veux, je puis y aller pour me recueillir, mais qu'on ne peut souffrir que j'y aille pour prieure : je ne sais à quoi cela aboutira. Voilà en substance ce qui se passe. Nous sommes tous consternés de voir des choses qui blessent tout le monde. J'en ferais bon marché, si elles consentaient à rester tranquilles : je n'ai nulle envie de me voir dans cette Babyloë, surtout avec la mauvaise santé que j'ai, et moins encore lorsque je suis dans cette maison. Que Dieu l'arrange pour son plus grand service, et qu'il me débarrasse d'elles.

5. Thérèse se porte bien et se recommande à Votre Révérence ; elle est fort jolie et a beaucoup grandi ; recommandez-la à Dieu, afin qu'il en fasse sa servante. Faites-moi savoir si la veuve est entrée, je le désire, et si son frère est parti pour les Indes.

De Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

6. J'ai un grand désir de pouvoir traiter avec Votre Révérence de

certaines choses, vous me donneriez des consolations ; mais au premier jour que j'en aurai le temps, je le ferai, et je choisirai un messager plus sûr que celui-ci. Dona Louise nous aide beaucoup et nous rend toutes sortes de services. Recommandez-la à Dieu, ainsi que l'archevêque de Tolède et le roi, qu'il ne faut jamais oublier.

NOTES.

N. 1. Cette lettre est de la fin d'octobre 1577.

N. 2. Faire des notes pour l'éclaircissement de cette lettre, autant allumer la chandelle en plein midi.

LETTRE LXXVII.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Quinzième.)*

1. Jésus soit avec vous, ma fille. Oh ! qu'il y a longtemps que je n'ai vu de vos lettres, et qu'il me semble que je suis éloignée de vous ! Quoique vous soyez assez près pour que je vous écrive, ces jours-ci il y a eu tant de troubles, comme vous allez voir, que je vous assure que le Seigneur me laisse peu de moments libres. De peur de l'oublier, je voudrais bien que l'Agnus fût garni de perles. Il ne faut pas que je le perde de vue, puisque c'est une chose qui vous est agréable et qui me l'est également, puisque je tiens à le contenter. Ainsi, faites-le à votre commodité.

2. Je voudrais bien qu'au milieu de ces tourmentes que la Providence vient, me dit-on, de soulever de nouveau, vous vous fussiez hâtée de les faire sortir de Paterne ; c'est mon plus grand désir. Notre père m'a écrit qu'il vous avait marqué de le faire avec la permission de l'archevêque. Sachez gagner ses bonnes grâces avant qu'il n'y ait autre chose pour nous faire perdre son appui. Ici je pense à vous demander un peu de gomme aromatique, ou caragne, je m'en trouve très-bien ; que ce soit de la bonne, ne l'oubliez pas, je vous en prie. Vous pouvez la faire passer à Tolède bien arrangée et marquée ; qu'on me l'envoie par l'homme de là-bas, s'il vient, ce sera bien. Ne manquez pas de faire toutes vos diligences pour ce qui regarde Paterne : ne fût-ce pas pour elles, je le voudrais pour vous, car je ne sais comment elles ont pu y tenir : ma compagne vous racontera l'histoire de ces travaux.

3. Ecrivez-moi si elles ont payé cette maison, si elles touchent de l'argent, et ce qui les presse de s'en passer. Je vous apprends que les religieuses de l'Incarnation ont été absoutes après avoir passé près de deux mois sous l'excommunication et tenues de près. Le roi a ordonné au nonce de les faire absoudre. Tostade et ses assistants ont envoyé un prieur de Tolède qui était des leurs, il les a absoutes, mais en les molestant tellement, qu'il serait trop long de vous le dire. Il les a laissées plus opprimées et plus affligées qu'elles ne l'étaient déjà : le tout, parce qu'elles ne veulent pas pour prieure celle qu'ils veulent leur donner, et qu'elles ne veulent que moi. On leur a enlevé les deux déchaussés que leur avaient donnés le commissaire apostolique et le



dernier nonce ; on les a emmenés de force comme des malfaiteurs , et j'éprouve une grande peine de les voir au pouvoir de ces gens-là ; car j'aimerais mieux les voir entre les mains des Maures. On raconte que le jour de leur arrestation on les a battus deux fois de verges , et qu'on leur a fait toutes sortes de mauvais traitements. Le P. Jean de la Croix a été emmené par Maldonad , qui est le prieur de Tolède , pour être conduit devant Tostade. Frère Germain a été enlevé par le prieur d'ici , pour être conduit à Saint-Paul de la Moraleja. A son retour , le prieur a dit aux religieuses de son bord , qu'il a corrigé ce traître comme il faut ; et l'on raconte qu'en chemin il rendait le sang par la bouche.

4. Les religieuses en ont été et en sont plus affligées que de toutes leurs persécutions , quoiqu'elles en souffrent de grandes. De grâce , recommandez-les à Dieu , ainsi que ces saints prisonniers. Les religieuses disent qu'ils sont des saints , et que durant tout le temps qu'ils ont passé chez elles , elles n'ont rien vu en eux qui ne fût de vrais apôtres. Je ne sais à quoi doivent aboutir les folies de ces gens-là. Que Dieu parsa bonté y porte remède , comme il voit qu'il y en a nécessité. Je me recommande particulièrement à frère Grégoire ; qu'il fasse recommander à Dieu tous ces maux. C'est pitié que les souffrances de ces religieuses , elles sont martyres. Je ne le lui écris pas , car il n'y a pas longtemps que je l'ai fait ; la lettre est partie avec la vôtre. Je me recommande bien à ma Gabrielle et à toutes. Dieu soit avec vous ; le 10 décembre.

5. Je ne vois pas du tout avec quel argent elles espèrent payer cette autre maison , et je ne me rappelle pas si celle-ci est déjà payée ; il me semble que vous m'avez dit que la rente est déjà amortie ; mais si cette autre ne devient pas religieuse , il est clair qu'elle voudra rentrer dans ses fonds , surtout si elle marie sa sœur. De grâce , expliquez-moi tout cela en détail : par la voie de père Padille , les lettres viennent sûrement ; vous les donneriez à l'archevêque ou à notre père ; elles arrivent aussi plus tôt que par Tolède. Si on a tant d'argent , qu'on n'oublie pas qu'on en doit à mon frère qui paie cinq cents ducats de rente pour un héritage qu'il a acheté ; et , ne lui donnât-on que deux cents ducats , ils lui seraient bien utiles , car on ne lui a rien envoyé des Indes.

6. Faites-moi savoir aussi où en est la séparation des provinces , quel est le vicaire nommé. Recommandez-moi au père évangéliste , et dites-lui que Dieu lui donne de bonnes occasions de se sanctifier ; parlez-moi de sa santé et de celle de toutes ; si vous ne le pouvez , ma Gabrielle me l'écrira. Bien des compliments à Béatrix et à M. Garcia Alvarès de la maladie duquel j'ai été affligée ; dites de ma part bien des choses à toutes et au P. Nicolas. Dieu vous garde.

Votre servante ,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite le 10 décembre 1577, dans le temps le plus orageux pour la réforme.

N. 2. Après avoir passé la précédente sans éclaircissement, nous en ferons à peu près autant de celle-ci ; mais nous ne saurions la passer sans quelques réflexions.

N. 3. Nombre premier : Dieu ne laisse peu de moments de liberté, dit la Sainte. Depuis 1572 qu'elle avait entrepris la réforme, elle n'avait cessé d'être dans de grands travaux, mais à l'époque de cette dernière lettre elle n'avait rien à faire ; seulement elle avait beaucoup à souffrir, et à tel point qu'elle n'avait pas le temps d'écrire. Dieu travaillait, et toute la fatigue retombait sur elle.

N. 4. Dans la prévision de l'orage, elle prend des précautions pour faire rentrer dans l'arche les réformatrices de Paterne. Elles firent leur retraite le 4 du même mois.

N. 5. Au nombre 5, elle désapprouve l'acquisition d'une maison que cette prieure avait en vue. Elle y revient aux nombres 4, 5 et 7. Rend plus clair qu'elle l'histoire de l'excommunication dans la lettre précédente. L'histoire de l'absolution ne l'est pas moins dans celle-ci. Et ces deux pères emmenés prisonniers, l'un recevant une double ration de coups, l'autre vomissant le sang ; la Sainte en ayant tant de compassion qu'elle aimerait mieux les voir au pouvoir des Maures que être de telles mains ! de tels ouvriers, de tels travaux méritaient bien une récompense.

LETTRE LXXVIII.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Dix-septième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence, ma fille. J'ai reçu votre lettre, et avec elle les patates, un petit baril et les citrons. Tout est arrivé en bon état ; mais les frais d'envoi sont si considérables qu'il ne faut plus que vous m'envoyiez autre chose, je m'en ferais conscience. Il y a un peu moins de huit jours, je vous ai écrit par Madrid ; ainsi je ne serai pas longue aujourd'hui, d'autant moins qu'il n'y a rien de nouveau dans les choses dont je vous parle, ce qui nous cause beaucoup de peine ; car, quoiqu'il y ait aujourd'hui seize jours que nos frères sont en prison, nous ignorons si on les a mis en liberté : néanmoins, nous avons la confiance que Dieu y remédiera. Comme nous sommes à la veille des fêtes de Noël, et que le cours de la justice dans les tribunaux va se trouver suspendu jusqu'après l'Epiphanie, si on n'y a pas déjà remédié, ceux qui souffrent en auront pour longtemps. Les religieuses de l'Incarnation me font aussi bien pitié, car elles sont tenues de près et dans la persécution ; et ce qui les afflige le plus, c'est qu'on les ait privées de ces saints confesseurs, et de voir qu'on les opprime de la sorte. Par charité, recommandez-les tous à Dieu, car c'est grand pitié qu'ils souffrent tant.

2. Je me réjouis que vous vous portiez bien, ainsi que ces sœurs, et que l'on ait découvert la bonne œuvre que faisait Bernarde. Dieu veuille que la veuve fasse ce que vous dites, c'est-à-dire, quelle ne demande pas l'argent. J'ai écrit au père prieur des Grotes, et j'ai envoyé la lettre avec celle de Votre Révérence, par Madrid, comme je vous le dis. Comme je ne sais si ce messenger sera sûr, je ne vous en dis pas davantage ; faites mes compliments au P. Garcia Alvarès et au P. frère Grégoire à qui je ne fais pas de réponse, quoique sa lettre m'ait fait plaisir pour la raison que je dis : je chercherai à savoir s'il y a ici



quelqu'un qui connaisse ce recteur, et je lui ferai écrire. Je me recommande bien à ma Gabrielle, sa lettre m'a causé de la joie ; je me recommande à toutes les sœurs. Faites à Dona Eléonore tous les compliments que vous voudrez de ma part, et dites-lui que je suis bien consolée d'apprendre qu'elle exerce tant de charité envers cette maison. Pour qu'elle sache ce qui se passe, le port de ce qu'elle m'a envoyé s'est monté à douze réaux, encore tout était en mauvais état, je ne sais pourquoi. Soyez avec Dieu, et qu'il vous donne de bonnes fêtes comme je le désire ; 19 décembre.

3. Thérèse et toutes ces sœurs se recommandent bien à vous. J'ai la tête en bien mauvais état (je ne sais comment on veut qu'il en soit autrement), et toutes ces peines réunies me fatiguent parfois. Je ne sais quand vous recevrez celle-ci, ni si elle sera sûre. M. Laurent de Cépède, mon frère, se porte bien ; ne manquez pas de dire à toutes bien des choses de ma part : dites-en de même à celles de Paterne, leurs chants me conviennent beaucoup ; d'après ce que j'en vois, leurs espérances seront bientôt évanouies, et elles le verront clairement. Je vous donne la permission de dire de ma part tout ce que vous voudrez.

L'indigne servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

4. Faites attention que je vous commande très-sérieusement d'obéir à Gabrielle en ce qui concerne votre traitement : je lui recommande à elle d'avoir grand soin de vous, car elle doit voir combien votre santé nous est importante.

NOTE.

Cette lettre est du 19 décembre 1577.

#### LETTRE LXXIX.

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille. J'ai reçu avant-hier votre lettre, et celles de mes sœurs. O Jésus ! quelle grande consolation ce serait maintenant pour moi de me voir dans cette maison, et plutôt à Dieu qu'il m'y eût été donné d'y être plus tôt pour avoir part à cette grande abondance de trésors que vous a prodigués Notre-Seigneur (1) : qu'il soit béni à jamais. *Amen*.

2. Quoiqu'il fût bien grand, il a été plus que doublé, l'amour que je portais à vos filles et à Votre Révérence, parce que vous avez été celle qui a le plus souffert ; mais qu'elles sachent bien et se tiennent assurées, que, lorsque j'ai appris qu'on vous avait refusé obéissance et destituée de votre office, j'en ai éprouvé une consolation toute particulière ; car, quoique je voie bien que ma fille Joséphine est très-méchante, je connais qu'elle craint Dieu et qu'elle n'aurait jamais fait contre sa majesté une faute qui mériterait un si grand châtiment.

3. Je leur ai écrit par la voie de mon père le prieur des Grotes pour leur faire connaître le moyen de rentrer dans l'ordre. Je désire savoir

(1) Ces trésors, c'étaient leurs souffrances.

si sa paternité a reçu ma lettre pour lui avec celle-là et à qui il l'a donnée afin que je récrive. Le P. Nicolas ayant su ce qui était arrivé de celle de son frère, l'a déchirée. Votre Révérence lui doit beaucoup ; il est encore plus pris dans vos pièges que le P. Garcia Alvarès. Je suis fâchée qu'il ne dise pas la messe ; quoique ce soit l'entière perte de cette maison , il se trouve lui-même débarrassé d'une rude besogne. Certes, nous lui devons beaucoup, mais je ne sais ce que cela signifie ; car, si le révérendissime archevêque ne l'a pas fait pour le prieur des Grottes et pour le P. Marian, je ne sais pour qui il le fera. J'ai été un peu fâchée de ces billets du P. Marian à qui est passé par la tête qu'il fallait s'occuper de cela et même le mettre en pratique dans cette maison. Comme le démon y est allé avec tant de furie, il a voulu nous accabler en toute manière, principalement par ce qu'on nous fait..... c'est ce qui nous cause le plus grand de nos tourments. Il semble que Notre-Seigneur commence à réprimer sa licence, et j'espère que sa majesté fera bientôt découvrir la vérité. Dans cette maison il y a eu peu de sincérité, cela m'a fait bien de la peine, surtout quand j'ai vu les mauvaises raisons alléguées lors du procès, et pour d'autres choses que je savais être de grandes faussetés, parce qu'elles s'étaient passées du temps que j'y étais. Maintenant, après avoir vu comment ces sœurs s'y prennent, j'en ai remercié Notre-Seigneur qui n'a pas permis que leur révolte allât plus loin.

4. Ces deux âmes me désolent, et il est nécessaire que nous nous mettions toutes en prière pour que Dieu les éclaire. Dès que je vis que le P. Alvarès prenait cette marche, je conçus la crainte de ce que je vois maintenant, et s'il vous en souvient, madame, je vous ai marqué dans deux lettres que je croyais qu'elle sortait de la maison ; je vous ai nommé Marguerite que je n'avais jamais pu conduire par mes avis, et dont l'esprit ne m'avait jamais satisfaite, quoique j'eusse regardé cette idée comme une tentation, étant moi-même si faible. J'en avais instruit P. Maître Gracian, afin qu'après m'en être tant occupée, il s'y employât à son tour. Aussi maintenant je ne suis pas fort surprise, non que je la crusse une mauvaise fille, mais une fille égarée, d'une imagination faible et naturellement disposée à se laisser prendre aux artifices du démon, comme cela lui est arrivé ; car il sait très-bien tirer parti du naturel et du peu d'intelligence des personnes. Il n'y a donc pas sujet de lui en faire un grand crime, il faut bien plutôt la plaindre. A cette occasion, Votre Révérence et toutes doivent me faire la grâce de s'en tenir entièrement à ce que je leur dis maintenant, et croire que c'est, à mon avis, ce qui est convenable. Qu'elles louent bien le Seigneur de n'avoir pas permis que le démon les ait tentées aussi fortement ; et, comme dit saint Augustin, pensons que nous ferions des choses pires, s'il le permettait. Mes filles, ne perdez pas ce que vous avez gagné dans ces mauvais temps ; sou venez-vous de sainte Catherine de Sienna et de sa conduite à l'égard de celle qui l'avait accusée



d'être une mauvaise femme. Craignons, craignons, mes sœurs, que Dieu ne retire de nous sa main. Quels sont les maux que nous ne ferions pas alors ! Croyez-moi, cette sœur n'a ni assez d'esprit, ni assez de talent pour avoir inventé tout cela d'elle-même, comme elle l'a fait. Ainsi, c'est le démon qui a tout disposé pour lui donner une autre compagnie, et celui qui l'instruisait devait en être bien certain. Dieu soit avec elle.

5. Je dis premièrement, qu'il faut qu'elles prennent à cœur de la recommander à sa majesté dans toutes leurs prières, et cela à chaque instant, si elles le pouvaient, que nous le ferons ici, afin qu'il lui accorde sa lumière, et que le démon la laisse réveiller du sommeil où il la tient : je la regarde comme une personne qui n'est presque pas à elle. Sachez qu'on voit des personnes (je ne dis pas dans nos maisons), dont l'imagination est faible, qui s'imaginent voir réellement tout ce qui leur passe par la tête, parce que le démon doit les aider à se tromper ; et ma peine, c'est qu'il doit avoir fait entendre à cette sœur qu'elle voyait ce qui lui paraissait, à lui, bon pour aider à la perte de cette maison, et peut-être est-elle ainsi moins coupable que nous ne pensons. De même donc qu'un fou, qui croit être Dieu le Père, ne pèche pas en cela, de même il n'y a personne qui puisse le lui ôter de l'imagination. C'est ici que mes sœurs doivent faire voir par leur compassion pour elle, le grand amour qu'elles ont pour Dieu. Qu'elles en aient donc pitié, comme si elle était la fille de leur père ; car elle l'est, de ce véritable Père à qui nous devons tant, et que cette pauvre a désiré servir toute sa vie. Prions, mes sœurs, prions pour elle ; combien de saints qui sont tombés et se sont ensuite relevés ! peut-être cela a-t-il été nécessaire pour l'humilier. Si Dieu nous faisait la grâce qu'elle se reconnût et qu'elle réparât ce qu'elle a fait, nous aurions gagné toutes à souffrir, et il pourrait en être de même pour elle : le Seigneur sait tirer le bien du mal.

6. Je vous dirai, en second lieu, qu'il ne doit plus vous passer par l'esprit pour le moment qu'elle sortit de cette maison ; ce serait une très-grande folie, cela ne serait aucunement convenable, et tandis que nous ferions le plus d'efforts pour éviter le danger, nous y tomberions. Attendons, le moment de ce changement n'est pas encore arrivé : j'en sais bien des raisons que je pourrais dire. Je m'étonne qu'on ne les comprenne pas. Réfléchissez-y, ma fille, Dieu vous les découvrira. Fiez-vous à sa majesté et à ceux qui veilleront à ce qui convient encore à cette maison. Qu'on se garde maintenant d'en parler et même d'y penser, s'il se peut.

7. En troisième lieu, qu'on ne lui montre aucune marque de refroidissement, mais plutôt que celle qui est au-dessus d'elle lui témoigne le plus d'amitié et que toutes fraternisent avec elle et lui fassent bonne grâce, ainsi qu'à l'autre. Cherchons à oublier tout et voyons ce que chacune voudrait qu'on fit pour elle, si le malheur lui était arrivé.

Croyez que cette âme est bien tourmentée, sans qu'il y paraisse, parce que le démon fait en sorte qu'elle ne s'en tire pas à moins. On pourrait lui faire concevoir une si mauvaise idée d'elle-même qu'elle en perdrait l'esprit et son âme. Pour lui faire perdre l'esprit, il n'en faudrait peut-être guère, et c'est ce que nous avons à nous mettre sous les yeux, au lieu de ce qu'elle a fait. Peut-être le démon lui faisait-il entendre qu'elle gagnait son âme et qu'elle rendait de grands services à Dieu. Qu'on n'en dise non plus mot en présence de sa mère, cela m'a fait pitié. Comment se fait-il qu'aucune ne m'ait dit comment elle a inventé toutes ces choses, et ce qu'elle lui disait? j'ai désiré le savoir et savoir comment elle a tendu sa trame.

8. Je crains bien que le démon ne leur prépare maintenant de nouveau d'autres tentations, à cause qu'on les regarde de mauvais œil et qu'on les maltraite, et on me fâcherait beaucoup si on y donnait occasion. On m'a déjà écrit ici que ceux de la compagnie trouvent mauvais qu'on la traite mal. Qu'on se tienne bien pour averti.

9. En quatrième lieu, qu'on ne la laisse parler à personne sans la présence d'un tiers, et que la tierce personne soit prudente; qu'on ne la laisse confesser qu'à un déchaussé, qu'on le lui laisse choisir entre tous, puisque c'est le P. général qui vous a donné ceux qui vous confessent. Qu'il en soit de même pour toutes. Qu'on fasse attention que ces deux-là ne s'entretiennent guère en particulier, qu'on ne les gêne en rien; nous autres femmes, nous sommes faibles, jusqu'à ce que le Seigneur nous guérisse. Il ne serait pas mal de lui donner un office pour l'occuper, mais il ne faudrait pas que les fonctions de cet emploi la missent en relation aucune avec les personnes du dehors; il faudrait qu'elle fût seulement occupée dans l'intérieur de la maison; le recueillement et ses idées, livrée à elle-même, lui feraient beaucoup de mal. Que celles qui croiront pouvoir lui être utiles aillent de temps en temps auprès d'elle.

10. Je crois que nous nous verrons avant que le P. Nicolas aille par là. Je voudrais que ce fût tout de suite, et nous parlerons de tout cela. Qu'on fasse maintenant ce que je dis, par charité. Après tout, celles qui ont un véritable désir de souffrir, n'ont aucune antipathie pour ceux qui leur nuisent; au contraire, elles les aiment davantage. En cela on verra si elles ont profité du temps des croix. J'espère que le remède à tous les maux ne se fera pas attendre longtemps et que la maison redeviendra ce qu'elle était, même meilleure qu'elle n'était; car Notre-Seigneur donne toujours cent pour un.

11. Remarquez que je reviens à leur demander avec instance qu'on ne parle en aucune manière de ce qui s'est passé entre les unes et les autres, que cela ne peut leur être d'aucune utilité et peut leur faire bien du tort. Pour y réussir, il faut une grande retenue; car, comme j'ai dit, je crains bien que le démon ne joue un mauvais tour à cette pauvre Béatrix, et quoique je craigne moins pour l'autre, sais-je si



elle ne peut pas s'en aller ? Qu'on les surveille comme il faut, surtout la nuit ; comme le démon travaille à discréditer ces monastères, ce qui paraît impossible, il le rend quelquefois possible.

12. Si ces deux sœurs se brouillaient et s'il survenait quelque occasion qui les désunit l'une d'avec l'autre, on pénétrerait les choses à fond, et cette division ouvrirait la porte pour les détromper. Que Votre Révérence sache que plus elles ont été amies entre elles, plus elles se vendraient l'une l'autre. Les prières peuvent beaucoup, j'espère donc que Notre-Seigneur les éclairera. Elles me tiennent dans une grande peine.

13. Si c'est pour vous une consolation d'écrire ce qui s'est passé, il ne sera pas mal de le faire, pour pouvoir prendre des leçons de l'expérience, puisque, pour mes péchés, il n'y en a pas dans les autres têtes ; mais si la sœur Saint-François est l'historien, qu'elle n'exagère rien, et qu'elle se contente de rapporter simplement les choses, comme dans la lettre de ma fille Gabrielle. Je voudrais écrire à toutes et je n'ai point de tête. Je leur ai envoyé bien des bénédictions ; puissent-elles recevoir celle de la vierge Notre-Dame et de toute la très-sainte Trinité. L'ordre a à toutes des obligations, particulièrement à celles qui n'ont pas fait profession : elles ont donné des preuves qu'elles sont ses filles. Pour qu'elles le soient encore plus, je me recommande à elles, et que celles qui m'ont écrit prennent cette lettre pour elles ; car, quoiqu'elle s'adresse à la mère Marie de Saint-Joseph et à la vicaire, mon intention a été qu'elle fût pour toutes en général.

14. Je voudrais écrire à ma sœur Jéronyme : qu'on lui dise qu'elle peut regretter avec d'autant plus de raison le discrédit tombé sur la maison par la faute du P. Garcia Alvarez, quoique sa propre réputation n'en ait rien souffert, parce qu'il était bien connu à Séville. Les pauvres étrangères sont celles sur qui tout tombe. Il était bien clair que, quand on penserait que c'était par sa faute, les religieuses ne peuvent pas rester sans en être complices et en encourir le blâme ; mais je suis bien sûre qu'il en est comme je dis, que sa vertu est bien connue. Du reste, ne vous en tourmentez pas : ce qu'il y a souffert et ce que nous lui devons toutes, passe toute reconnaissance et ne peut être récompensé que par Dieu seul. Faites-lui bien des compliments de ma part ; j'avais de quoi lui écrire une longue lettre, si ma tête l'avait permis ; mais on dit mal par lettres ce que je voulais lui dire. Je ne le fais pas, je pourrais faire certaines plaintes, parce que comme d'autres savaient le grand relâchement que ces sottes disaient qu'il y avait dans la maison, il n'y aurait rien d'étonnant qu'on m'en eût donné avis quelquefois, puisque c'était à moi principalement qu'on aurait dû se plaindre, au lieu de s'adresser, pour chercher les remèdes, à ceux qui s'intéressent si peu à nous, comme tout le monde le sait. Enfin, enfin, la vérité souffre, mais elle ne périt pas, et j'espère que Notre-Seigneur la mettra dans un plus grand jour

15. Faites mes compliments à ce bon Perrano. Vienne le temps où nous puissions nous acquitter, comme je le désire, de tout ce que nous lui devons. Qu'on envoie de ma part un grand compliment à mon saint prieur des Grottes. Oh ! quand pourrai-je passer avec lui un jour entier ! Dieu vous garde et vous rende aussi sainte que je l'en prie. Amen. Ces sœurs ont pleuré plus que moi vos souffrances et elles se recommandent beaucoup à vous. Je réécrirai bientôt, et l'affaire de la mère Saint-Joseph qu'on me recommande sera peut-être terminée avant que cette lettre vous parvienne. Vous êtes bien maintenant, ne vous pressez pas, ne vous avisez pas de faire une nouvelle élection avant qu'on vous en avertisse d'ici. Prendre garde à soi, c'est de la prudence.

16. Si le P. Marian est là-bas, faites-lui part de cette lettre, mais qu'il vous la rende ; je ne crois pas, si je lui écris, que la mienne l'y trouve, car je ne lui écris pas maintenant. Mes salutations au P. frère Grégoire ; je désire recevoir une lettre de lui. Quant à la messe, je ne sais que vous en dire ; ne vous pressez pas. Si personne ne vous la dit, ne vous tuez pas, contentez-vous des dimanches, jusqu'à ce que le Seigneur y pourvoie. Vous n'êtes pas à court de moyens à mériter. Je vais raisonnablement.

17. Le P. Jean d'Avila se sent de ses travaux ; il pense, je crois, qu'il se fait temps de les quitter, car il s'en est allé de bonne volonté. Il se recommande à vous. Dieu vous donne la force de souffrir tant et plus. Vous n'avez pas encore répandu de sang pour lui et il a répandu tout le sien pour vous. Je vous dis qu'ici nous avons été oisives. C'est aujourd'hui la fête de la sainte Croix.

L'indigne servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Oh ! combien mon frère a eu pitié de vos souffrances ! il a été nécessaire de le consoler. Recommandez-le à Dieu, vous le lui devez. Tous les conseils que donne dans sa lettre la mère vicaire Isabelle de Saint-Jérôme m'ont paru très-bons et plus courageux que ceux de la mère Saint-Joseph. Je me recommande à la sœur Béatrix de la Mère de Dieu. Je me réjouis beaucoup qu'elle se trouve en ce moment exempte de peines ; elle me marquait dans une de ses lettres que son office lui était bien mal aisé. Bien des choses de ma part à Jeanne de la Croix.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre, qui est une des principales de la collection des lettres de la Sainte, est conservé en deux feuilles entièrement de sa main, dans le couvent de Bradilla del Monte, sur l'archevêché de Tolède. Elle est datée de cette ville. 1579.

N. 2. Rien n'est plus énigmatique ou plus clair que cette longue lettre, selon qu'on est ou qu'on n'est pas initié à ce qui y est traité. Voici la clef ou le mot de l'énigme : à deux époques différentes il s'éleva des troubles dans la maison de Seville. La première fois, ce fut en 1576 ; la Sainte y était, et elle fut dénoncée, ainsi que sa communauté, au tribunal de l'inquisition. Le bon Garcia Alvarez se mit en tête d'accorder aux religieuses autant de directeurs qu'elles en désiraient et que le confesseur



en approuvait, sans qu'il fût besoin de l'avis ni de la permission de la supérieure. Le P. Marian condamna cette innovation, et en fit justice par écrit; la Sainte trouva ses raisons excellentes. Voir la lettre LXXIII. Garcia ne fut pas de cet avis, et il persista toujours, du moins secrètement, dans sa préention. Le convent, moins l'autorité, était pour lui. Il courut bientôt des bruits contre l'honneur des sœurs, c'était en 1577. Gracian fit alors une réformation. Mais une recrudescence de mécontentement ayant eu lieu vers la fin de cette année, il écrivit pour ramener les esprits. Les troubles s'assoupirent. Le mal continuait toujours sourdement. L'année suivante il éclata avec plus de scandale que jamais. Ce fut le second trouble. Deux religieuses, que le P. Garcia avait entretenues à journées faites pendant deux mois, sous prétexte de confession générale, en vinrent à une dénonciation en règle de la communauté au tribunal de l'inquisition, qui n'y prit pas garde. C'étaient les sœurs Marguerite et Béatrix de la Mère-de-Dieu. Dans cette lettre, sainte Thérèse nomme seulement la première comme la principale, et elle s'attache à la disculper. Ce qu'elle en dit est d'une charité admirable. Les trois avertissements qu'elle donne à la communauté renferment des trésors de son expérience, de sa bonté, de sa spiritualité et de sa grande capacité. Garcia et Gracian étaient pour cette maison le bon et le mauvais principe. Celui-ci s'éloigna et le bon ordre reparut, comme le soleil après l'orage.

N. 3. Au nombre premier, la Sainte appelle les souffrances et les tribulations des trésors, et elle regrette de n'être pas à Séville, où il y en a en abondance. Les tribulations, des trésors ? oui, plus précieux pour le ciel que l'or du Pérou ne l'est pour la terre.

N. 4. Elle dit au nombre 2, que son amour pour elles a été plus que doublé par leurs souffrances. Elle les aimait tendrement, parce qu'elles étaient ses filles et qu'elle était leur mère en religion ; mais elle les aime d'un nouvel amour et d'un amour plus fort, parce qu'elles ont souffert beaucoup. Il n'est pas de meilleurs amis que les compagnons d'infortune, et Thérèse avait bien ses peines.

N. 5. Au nombre 3, elle parle du P. Alvarez, mais avec quelle réserve ! offensée, elle était reconnaissante. Elle voulait qu'il sortît de la maison, mais que ce fût l'archevêque qui le renvoyât, et non pas elle. Marian voulait en renvoyer aussi les deux complices des troubles ; mais il pense que la Sainte désapprouverait cette mesure. Elle attribue tous ces maux à la rage du démon. Les deux délinquantes reconnurent bientôt leur faute, et la pleurèrent si amèrement que l'une d'elles en perdit la vue.

N. 6. Au nombre 4, la Sainte disculpe ces deux sœurs, Marguerite nommément. Elle les excuse par de bonnes raisons et des exemples. Sainte Catherine de Sienne avait été calomniée autant qu'elles, et elle ne s'en était pas mal trouvée.

N. 7. Le nombre 5 respire la plus tendre compassion. Que ses raisons sont belles ! elle inspire ses sentiments aux sœurs pour celle qui est tombée. C'est le premier avertissement.

N. 8. Au nombre 8, la Sainte s'oppose à ce que ces deux pauvres sœurs soient renvoyées ; elle n'en dira pas la raison ; on doit la deviner. C'est le second avertissement.

N. 9. Au septième et au huitième nombres, elle déploie une logique qui fait l'éloge de sa charité autant qu'elle fait honneur à son esprit. C'est le troisième avertissement.

N. 10. Les mesures de prudence et les précautions qu'elle leur recommande dans le quatrième avertissement sont la matière du nombre neuvième, qui n'est pas une des moins belles parties de cette admirable lettre.

N. 11. Les nombres 10, 11 et 12 composent le chapitre des espérances ; mais elles sont tempérées par certaines craintes. On y trouve les moyens d'écarter les unes et d'assurer les autres. Le démon y est démasqué, et Notre-Seigneur y est représenté *dominant toujours cent pour un*.

N. 12. Au nombre douzième, en cas de brouillerie entre ces deux sœurs, on pourrait pénétrer à fond leur intrigue ; plus elles ont été liées, plus elles se feraient connaître, une fois brouillées. Ainsi en est-il, et Thérèse savait la vie humaine.

N. 13. Relisez le nombre 13. Quelle finesse de vues ! comme elle enlace les cœurs de celles qui ne sont pas professes ! quelle attention délicate ! Elle adresse cette lettre à toutes. Quoi de plus propre à la faire goûter !

N. 14. A la fin du quatorzième nombre : *Enfin, enfin, la vérité souffre, mais elle ne périr pas ; la verdad padece, pero no perece*. O Thérèse ! vous avez éprouvé sur la terre le sort de la vérité. Je ne plains ni vous ni elle ; ce sont vos ennemis et ceux de la vérité qui sont à plaindre ; et plus encore, les ennemis de la justice, qui, de toutes ces innocentes, est celle qui en a le plus et de plus puissants.

N. 15. Au nombre quinze, elle fait de grands remerciements au dévot Serrano

qui lui a rendu de grands services dans les mauvaises affaires de Séville. Que le prieur des Grotes doit être content !

N. 16. A la fin du même nombre, elle dit : *No hay des cuido en procurarse ; prendre garde à soi c'est de la prudence.* Comme elle distingue la prudence de la lâcheté ! La prudence est une vertu. Il n'y a donc pas incompatibilité entre l'une et l'autre. Que dirait le maître des sentences de celle-ci et de celle du nombre 14 ?

N. 17. Le lecteur sera étonné d'apprendre que la sœur Marguerite pleura sa faute au point d'en devenir aveugle, et, qu'après avoir été désabusée des faux conseils de son directeur, elle fit des progrès extraordinaires dans la perfection. Elle obtint le don d'oraison et de prophétie, et elle fit une très-sainte mort.

LETTRE LXXX.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Dix-huitième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec Votre Révérence, ma fille. Vous devez avoir reçu déjà ma lettre où je vous marquais que Dieu a retiré auprès de lui mon bon frère Laurent de Cépède et que je me rendais à Avila pour consoler Thérèse et son frère, qui sont bien désolés. Je me trouve en ce moment à Médina del Campo, d'où je vais partir pour Valladolid où je viens de recevoir avis de me rendre. Vous pourrez m'y écrire plusieurs fois, parce qu'il y a un ordinaire : vous savez quel plaisir me font vos lettres. J'emmène avec moi mon cousin don François, parce qu'on doit passer par écrit certaines pièces à Valladolid et pour qu'il voie comment les affaires s'arrangeront ; car je vous dirai qu'il se trouve dans de grands embarras, aussi bien que moi : et je ne sais si je sers bien Dieu en cherchant à tout arranger, tant je le fais de mauvaise grâce, au point que je laisserais tout là volontiers ; mais il est très-vertueux.

2. Je prie Votre Révérence de me venir en aide pour ce qui est attendu des Indes : je vous en prie, pour l'amour de Dieu, au moment où la flotte arrivera, ne manquez pas de vous informer si elle apporte de l'argent pour mon frère (que Dieu l'ait dans sa gloire), et de m'en donner avis, afin que je le fasse toucher. Vous n'oublierez pas non plus de demander s'il y a des lettres, de vous informer de ce que je vous ai écrit, et si Diégo Lopez de Zuniga est mort ; il demeurerait à Ciudad de los Reyes.

3. Mon frère laisse ce qu'il faut pour faire faire une petite chapelle à Saint-Joseph d'Avila, où il veut être enterré. Je vous ai déjà dit que les mandats que vous avez délivrés sont si mal payés, que je ne sais si on en touchera seulement quelque chose. Le mandat de Tolède, que j'ai avec recommandation, sera peut-être payé peu à peu et tard ; celui qui le doit et qui ne le nie pas, donnerait quelque chose : il dit qu'on lui doit, qu'il a des comptes à régler, qu'il a d'un autre côté des lettres, ou je ne sais ce qu'il dit, qu'il l'a payé en partie, et qu'il est si considérable qu'il ne se trouvera personne qui veuille le contraindre. Je saurai tout à l'heure ce qui en est de celui qui est dû à Valladolid, si le père Nicolas m'envoie des nouvelles. Comme je suis exécutrice testamentaire, il faudra que je fasse payer, de gré ou de force. Prenez à



cel égard des mesures, ainsi que pour ce qu'il a donné à l'ordre ; il serait bon de prendre une religieuse, si vous en trouviez une capable. Cette lettre qui est pour le président du commerce dans votre endroit, est de l'évêque de Canarie, qui est votre ami, et pour vous recommander de mettre en sûreté l'argent qui viendrait des Indes. Ayez soin de le faire mettre entre les mains d'une personne sûre et de bien vous acquitter de la commission, ma fille, sans manquer en rien à ce que j'entends vous dire.

4. Je vous dirai qu'il y a cinq jours notre frère Jérôme Gracian (qui est maintenant ici, qui m'a accompagnée depuis mon départ, et m'a déjà rendu de grands services dans ces affaires) a reçu une lettre de Rome, du frère Jean de Jésus qui lui marque qu'un bref a été donné à l'ambassadeur du roi relativement à nos affaires, avec ordre de le lui envoyer, et que le courrier par lequel il lui écrit en est porteur. Ainsi nous avons la certitude qu'il est maintenant sous les yeux du roi. Il en fait connaître la substance, et il traite de bien des choses. Dieu soit loué de nous avoir fait une si grande grâce; nous pouvons bien l'en remercier. Le P. Jérôme m'a dit qu'il allait écrire au P. frère Grégoire; je ne sais s'il le pourra, parce qu'il prêche aujourd'hui. Si le courrier lui en donne le temps, il ne manquera pas d'écrire; mais s'il ne le fait pas, donnez-lui ces nouvelles, et présentez-lui mes respects. Dieu veuille qu'il soit en bonne santé; sa maladie m'a causé bien du chagrin. Marquez-moi vous-même s'il est bien portant, je ne lui écrirai pas avant que je le sache. J'ai besoin de le prier de vous aider dans les informations que je vous charge de prendre.

5. Dites-moi comment vous vous trouvez de l'été, car je ne suis pas sans inquiétude en voyant la chaleur qu'il fait ici. Comment va Béatrix? mes compliments à toutes et en particulier à la mère supérieure. Le P. Nicolas va bien, grâces à Dieu. Je vais passablement, malgré de grands soucis et de grandes peines, si ce n'est que de tout cela je tire peu de profit. Que sa majesté soit avec vous et vous garde. Je m'estime si heureuse de vous avoir là pour ces affaires des Indes, que je crois que tout se passera bien. Marquez-moi aussi si, en vous envoyant une autorisation, en cas qu'il vint quelque chose, vous pourriez le toucher et le garder dans votre maison. Dites-m'en bien long sur votre santé. Dieu vous la donne telle que je vous la souhaite, et qu'il en voit le besoin. Amen. C'est aujourd'hui la Transfiguration.

L'indigne servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite à Mélin des Champs le 6 août 1580. L'original se trouve au convent de Valladolid, qui en possède bien d'autres.

N. 2. On peut remarquer avec quelle résignation la Sainte reçut le coup de la mort de son frère si tendrement aimé, et son empressement pour mettre ordre aux affaires à la tête desquelles elle se trouvait en qualité d'exécutrice testamentaire.

N. 3. Au nombre 3, la Sainte ne s'arrange guère de ce mauvais payeur de To-

lède contre qui elle avait un mandat échu; moins que d'autres, les religieuses ne sauraient se payer de papier, car elles ont moins de moyens de gagner leur vie.

N. 4. Au nombre 4, elle avertit sa fille de l'expédition du bref qui accorde la séparation des provinces; il avait été donné à Rome le 22 juin.

## LETTRE LXXXI.

*A la même mère de Saint-Joseph. (Dix-neuvième.)*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille. J'ai reçu votre lettre et celle de la mère sous-prieure. Quoiqu'elles fussent de vieille date, la vôtre m'a fait grand plaisir jusqu'à ce que votre mauvaise santé en ait rabattu. Celle que vous avez écrite le 1<sup>er</sup> octobre au P. Nicolas m'a beaucoup consolée, parce que tous y dites que vous allez mieux. Dieu veuille que votre rétablissement fasse de grands progrès. Ne vous imaginez pas que cette enflure soit de l'hydropisie; on en a eu et on en a encore ici de semblables. Les unes sont guéries et les autres ne sont pas loin de l'être. Ne négligez pas cependant de vous soigner, et absternez-vous de ce que le médecin juge vous être contraire; lors même qu'il se tromperait, faites-le pour mon contentement et pour ne pas augmenter les peines que j'ai ici.

2. Pour moi, la mauvaise santé ne m'a pas manqué depuis que je suis à Valladolid; c'est ce qui m'a empêchée de vous écrire. J'ai encore la tête en si mauvais état que je ne sais quand je pourrai écrire de ma main. Mais mon secrétaire est si sûr que je peux tout lui confier. Sachez que j'ai été si mal qu'on a cru que je n'en reviendrais pas. Maintenant je suis sans fièvre depuis quelques jours, et je ne sais pourquoi Dieu me laisse vivre, si ce n'est pour que je voie mourir cette année ses serviteurs: ce qui me cause un grand tourment. La mort du P. Soto ne m'a pas causé un très-grand chagrin; j'en éprouve un plus grand de ce que souffrent le P. Grégoire et ceux de los Remedios. Cette tempête a été générale; ainsi il n'y a pas de quoi nous épouvanter, mais plutôt de quoi louer Dieu; car, quoiqu'il y ait eu tant de malades dans nos monastères, il ne nous est mort aucune religieuse. La bonne Marie du Saint-Sacrement vient de recevoir l'extrême-onction à Alva; recommandez-la à Dieu, et moi beaucoup, afin que je serve un peu sa majesté qui m'a laissée là.

3. Ce que vous m'avez dit du dernier P. prieur des Grottes m'a bien affligée. Pour l'amour de Dieu, consolez-le en tout ce que vous pourrez et envoyez-lui de grands compliments de ma part; je suis trop faible pour lui écrire. Composez-en un très-beau pour le P. Rodrigue Alvarez, et faites-le lui de ma part. En voyant que le P. prieur de Pastranne vous aime tant qu'il a soin de vous écrire en détail les choses qui arrivent, j'en éprouve une grande consolation.

4. Quant à Béatrix, vous avez fort bien fait de brûler son papier, et vous ferez encore fort bien de n'en parler, ni à elle, ni à personne. Si Dieu nous fait la grâce de voir la séparation des provinces, nous décide-



rons alors ce qu'on aura à faire de cette sœur ; car, comme je vous l'ai déjà dit, il ne convient pas qu'elle reste impunie.

5. Je suis bien surprise qu'il n'y ait aucun message des Indes pour mon frère ( que Dieu l'ait dans sa gloire ), je tiens pour impossible qu'on ne lui ait pas au moins écrit. Faites-moi connaître le jour du départ de la flotte, et si vous vous êtes souvenue de ce que je vous avais écrit de Ségovie, qui était de faire attention de demander à quelqu'un de Ciudad de los Reyes, si Diégo Lopes de Zuniga est en vie, et si le chevalier de Salamanque était mort, d'en prendre deux témoins dignes de foi. Car c'est lui qui doit nous vendre une maison pour les religieuses de Salamanque, qui n'en ont point, et je suis dans la crainte que pour cette raison la maison ne nous fasse défaut.

6. Demandez cela à M. Oracio de Oria, suppliez-l'en de ma part, dites-lui que je me recommande à ses prières, et que je ne l'oublie pas dans les miennes ; enfin que je l'en supplie, comme d'une chose qui est pour le service de Dieu. Voyez de me trouver un messenger sûr, par lequel je puisse écrire à Ciudad de los Reyes et au Pérou, à Ciudad de Quito, et avertissez-moi à temps du départ de la flotte ; il y a un courrier ordinaire qui vient ici ; je recevais sans cesse des lettres d'ici lorsque j'étais à Séville. Chargez le P. Nicolas de tenir la main à ce que je sois avertie. Je vous envoie celle-ci afin qu'elle soit plus sûre.

7. Ma tête est si faible que je me fatigue même à dicter, parce que celle-ci n'a pas été aujourd'hui la seule. Le dégoût a été si grand, qu'il m'a plus affaibli que la fièvre. Recommandez-moi bien à la mère Eléonore de Saint-Gabriel, sous-prieure, et à toutes. Je vous assure que j'ai un grand désir de les voir. Tout est possible à Dieu. Que sa majesté vous garde, comme je l'en prie, et qu'elle vous rende plus sainte. Dites-moi si l'enflure et la soif ont un peu diminué. Toutes celles de cette maison se recommandent beaucoup à vous. Elles se sont bien amusées de l'histoire des Maures. Quand vous ne m'écririez pas de votre main, cela me serait égal. Vous pouvez donner toute confiance à la sous-prieure. 25 octobre.

La servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

8. Mille compliments à la sœur Saint-François. Sa lettre nous a bien diverties. Je me recommande beaucoup à la sœur Jeanne de la Croix et à la Portugaise. Faites recommander à Dieu le P. Pierre Fernandez qui est à sa fin. Songez que nous lui devons beaucoup, et en ce moment il nous fait grand'saute. Mon P. frère Grégoire me fait bien de la peine ; je voudrais bien pouvoir lui écrire. Dites-lui que c'est ainsi que se font les saints, et j'en dis autant à Votre Révérence. Excusez-moi si je ne vous écris pas de ma main.

9. La mère m'a envoyé cette lettre ouverte : je l'ai lue et je l'envoie à Votre Révérence avec une autre qu'elle m'a écrite à moi, afin que vous voyiez où en sont les affaires. De ce que vous y trouvez au sujet de

don François, fils de M. Laurent de Cépède, n'en tenez aucun compte ; il est allé rejoindre la mère. Prions pour nos affaires et pour la vie de Pierre Fernandez, qui nous est si nécessaire que, lors même qu'il faudrait un miracle, et la Vierge peut le faire si facilement, il n'en faudrait pas désespérer, si celles qui font profession d'être ses filles, le demandaient comme il faut. Comme de Madrid je vous ai écrit longuement, maintenant que je suis à Pastranne, le jour de la Toussaint, je n'en fais pas autant.

Le serviteur de Votre Révérence,  
FR. NICOLAS.

## NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Valladolid, 25 octobre 1580, et le couvent de cette ville en conserve l'original.

N. 2. La maladie de la prieure de Valladolid, dont le P. Nicolas avait donné connaissance à la Sainte, était une maladie épidémique qui, cette année-là, fit le tour du monde et fit donner à l'année le nom de catarrhale.

N. 3. Au nombre deuxième, la Sainte est dans l'admiration de ce qu'au milieu de cette épidémie qui avait enlevé tant de monde, toutes les déchaussées avaient échappé. La fragilité de leur vie n'avait elle pas été un préservatif ? Marie du Saint-Sacrement qui venait d'être administrée ne mourut qu'en 1589.

N. 4. Au nombre 5. elle charge sa fille de composer un beau compliment pour le vieux prieur des Grottes. Quelle est cette jovialité au milieu de tant de peines et dans un moment où elle vient d'échapper à la mort ! Les saints ont toujours l'esprit à l'aise.

N. 5. Elle parle au quatrième nombre de l'innocente qui troubla la maison de Séville par la maladresse du directeur.

## LETTRE LXXXII.

*A la même mère Marie de Saint-Joseph. (Vingtième.)*

1. Jésus soit avec vous, ma fille. Je suis arrivée cette nuit qui est celle du 4 septembre, en cet endroit qui se nomme Villacastin. Je suis bien aise d'être rendue. Je viens de la fondation de Soria qui est à 40 lieues d'Avila, où je vais. Nous avons essuyé bien des fatigues et couru bien des dangers. Néanmoins je suis arrivée bien portante, grâces à Dieu, et j'ai laissé tout le monde de même dans ce monastère. Puisse Dieu se plaire à toutes les souffrances qu'on y endure ; elles sont grandes. Le P. Acace Garcia est venu me voir à l'auberge. La sœur Saint-François me reconnaît au moment de mon départ, et elle me dit qu'elle a un messenger sûr, et je vous écris ces lignes pour que mes filles aient de mes nouvelles. Je suis bien joyeuse d'apprendre que l'épidémie ait cessé, et qu'elles soient rétablies. Dieu les conserve pour quelque chose.

2. Notre père est à Salamanque. Le P. Nicolas m'attend à Avila. Il va à Rome ( ce qui me fait bien de la peine ) pour mieux assurer les affaires : c'est la volonté du roi. Il a eu la fièvre purpurine, mais il est déjà guéri. Recommandez-le bien à Dieu, on lui doit tout.

3. Ma fille, je n'ai pas reçu les deux cents ducats ; on me dit qu'Oracio Oria les a touchés ; s'il en est ainsi, ils sont bien placés. Je lui ai déjà donné avis de me les envoyer par Médina. Je voudrais commencer maintenant la chapelle pour mon frère (que Dieu l'ait en sa gloire ), on



m'en fait un cas de conscience. Je prie Votre Révérence de donner des ordres pour qu'ils me soient remis, parce que, sans cela, je ne puis les porter en compte. Que Notre-Seigneur vous garde, ainsi que toutes les sœurs, et qu'il vous rende aussi saintes que je l'en prie. Amen, amen, qu'il me les laisse revoir.

La servante de Votre Révérence,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

Dans une autre lettre pour la même, écrite de Soria, elle lui disait entre autres choses :

4. Ne vous fiez guère à cet embonpoint et prenez garde à vous. Je recommande bien à la mère Jeanne de la Croix, à la mère sous-prieure et à Saint-François de m'avertir si vous le faites. Tout à l'heure le P. provincial vient de me donner une patente de vice-provinciale, et c'est en vertu de ces pouvoirs que je vous ordonne de faire ce qui vous semblera convenable pour votre santé, et ce que vous indiquera ma chère Jeanne de la Croix, comme aussi de m'avertir l'une et l'autre comment vous vous y prenez. La pénitence serait, que je ne vous écrirais pas ; pour le moment, nous ne vous voulons pas pénitente, mais bien que vous ne nous mettiez pas dans la peine par votre mauvaise santé, et que vous soyez obéissante, au lieu de me tuer. Je vous le dis en vérité, la perte d'aucune prieure ne me serait sensible comme la vôtre. Je ne sais comment il se fait que je vous aime tant.

## NOTES.

N. 1. Le couvent de Valladiégo conserve religieusement l'original de cette lettre, qui fut écrite à Villacastin 1581. La Sainte avait alors 67 ans.

N. 2. Rien de plus aisé à entendre que cette lettre : elle n'a donc pas besoin de commentaire. Du reste, elle est un monument de plus des qualités précieuses de la Sainte.

Le nombre 4 témoigne de la bonté de son cœur.

## LETTRE LXXXIII (1).

*Au très-prudent seigneur, le roi Philippe II.*

Jésus. — 1. Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Majesté. Amen. Je crois fermement que Notre-Seigneur a choisi Votre Majesté pour protéger et restaurer son ordre. Je ne puis donc mieux faire que de recourir à Votre Majesté pour ce qui en concerne les intérêts. Au nom de Notre-Seigneur, je supplie Votre Majesté de me pardonner ma hardiesse. Sire, vous n'ignorez pas sans doute que les religieuses de l'Incarnation ont voulu que je vinsse ici dans l'espoir qu'il y aurait quelque moyen de les délivrer de ceux qui mettent obstacle à leur recueillement et à la dévotion à laquelle elles aspirent.

2. Dans cette vue, j'ai placé dans une de leurs maisons un frère déchaussé qui est un si grand serviteur de Notre-Seigneur, qu'il les édifie singulièrement, ainsi qu'un autre religieux que je lui ai donné pour le seconder ; et qu'il étonne toute la ville par le bien immense qu'il y fait, de telle manière qu'on le prend pour un saint, et il l'est, à

(1) Cette lettre commence le tome IV<sup>e</sup> de l'édition espagnole des Lettres de sainte Thérèse, dans lequel elle est la première d'une nouvelle série.

mon avis, et il l'a toujours été. Le dernier nonce en ayant eu connaissance, ainsi que du mal que faisaient les mitigés, par un long rapport que lui adressaient les habitants de la ville, qui se plaignaient que les chaussés en eussent chassé ignominieusement et scandaleusement ces deux religieux, leur a enjoint, sous peine d'excommunication, de rentrer dans la maison, et il a défendu, sous la même peine, à tous les chaussés d'y remettre les pieds pour y exercer aucune fonction, y dire la messe ou confesser, prescrivant aux déchaussés et autres clercs d'y exercer le saint ministère. Grâce à cette mesure, la maison a été fort tranquille jusqu'à la mort du nonce; mais alors ils y sont rentrés sans avoir aucun titre ostensible qui les y autorisât, et le trouble a recommencé.

3. Mais voici qu'un frère, venu pour absoudre les religieuses, les a tellement molestées, inquiétées et maltraitées, qu'elles sont dans la désolation et que leurs peines, me dit-on, ne sont pas moindres que dans le premier état de choses. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il les a privées de leurs confesseurs qu'il retient prisonniers dans le monastère : il a fait enlever les serrures de leurs cellules et il les a fait enfermer dans les archives. Toute la ville est très-scandalisée de ce que, n'étant ni prélat, ni muni d'un ordre qui l'y autorise, il se porte à de pareils actes dans un lieu situé au voisinage de Votre Majesté, contre des personnes qui sont sous la dépendance du commissaire apostolique. Pour moi, je suis bien affligée de voir qu'ils soient parvenus à remettre la main sur elles, comme ils le désiraient, et que ce frère, qui est un si grand serviteur de Dieu, soit réduit par les souffrances qu'on lui a fait endurer à une telle extrémité, que je crains pour sa vie.

4. Pour l'amour de Notre-Seigneur, je supplie Votre Majesté d'ordonner qu'il soit mis incessamment en liberté, et que les mitigés ne fassent plus souffrir de la sorte tous ces pauvres déchaussés, qui en sont réduits à se taire, souffrir et gagner de grands mérites, tandis que, sans aucun motif, cet intrus, au grand scandale du peuple, a fait arrêter, ce printemps à Tolède, frère Antoine de Jésus, qui est un saint vieillard et le premier de tous; ce qui leur fait dire qu'on va les perdre tous et que tel est l'ordre de Tostade. Que Dieu soit béni!

5. Si Votre Majesté n'y porte remède, je ne sais où tout cela aboutira : nous n'avons que vous sur la terre. Qu'il plaise à Notre-Seigneur de nous conserver longtemps votre appui. J'espère qu'il nous accordera cette grâce, à cause qu'il ne se trouve que vous qui vous intéressiez à son honneur. Nous ne cessons de la demander, toutes les servantes de Votre Majesté et moi.

Fait à Saint-Joseph d'Avila, le 4 décembre 1577.

L'indigne servante et sujette de Votre Majesté,

THERÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Des précieuses lettres de sainte Thérèse qu'on est parvenu à recueillir, on a composé 4 volumes, en tête de chacun desquels se trouve une lettre au roi, Philippe II.



Nous n'avons à rendre compte ici que de celle qu'on vient de lire. Elle est du 4 décembre 1577 et datée d'Avila, où sainte Thérèse se trouvait alors recluse et prisonnière.

N. 1. Notre-Seigneur a fait choix, dit la Sainte, de Votre Majesté, pour défenseur et protecteur de son ordre. Mais il s'agit de l'ordre de Notre-Dame du Carmel; comment est-ce en même temps l'ordre de Notre-Seigneur? C'est que Notre-Dame est la mère de Notre-Seigneur, et que l'ordre de la Mère est aussi l'ordre du Fils. Ce choix divin ne peut que flatter ce protecteur couronné, qui en est l'objet. C'est la préparation à ce qu'elle a à dire, ou l'exorde. Il n'est pas plus long: elle entre aussitôt après en matière et elle expose les maux auxquels le saint ordre est en butte, par la malice d'une partie de ses enfants. Elle a été élue prieure de la maison de l'Incarnation dans les meilleures vues, et parce qu'elle a été jugée propre à lever les obstacles qui s'opposaient au recueillement et aux progrès de la dévotion. C'est donc protéger l'ordre que de faire confirmer cette élection, jusque-là combattue.

N. 2. Elle a placé dans cette maison un frère réformé qui est un saint, reconnu pour tel: c'est Jean de la Croix. Elle lui a donné un second qui a un grand mérite: c'est frère Germain. Qu'a fait le parti ennemi? Il a trouvé moyen de les chasser tous deux, au grand scandale des habitants de la ville. Le nonce, sur leur demande, a fait rentrer ces deux religieux pour reprendre leurs fonctions de confesseurs, et avec eux l'ordre est rentré dans la maison et y a régné jusqu'à la mort du nonce.

Mais, N. 3, depuis ce malheur, celui de la maison s'est renouvelé avec aggravation et au scandale de la ville, comme la première fois. Nous ne transcrivons pas la lettre.

N. 4. Le saint est en prison, et je viens vous supplier d'ordonner qu'il soit mis en liberté, et que l'audace des mitigés soit réprimée. Frère Antoine de Jésus, qui est aussi un saint vieillard, est en prison depuis le printemps: ils se prévalent de Tostade. Nous n'avons que Votre Majesté sur la terre. Aussi, comme nous prions pour elle! Cette lettre est belle, très-bien écrite: encore mieux qu'à l'ordinaire.

#### LETTRE LXXXIV.

*A Son Eminence monseigneur don Gaspard de Quirogà, archevêque de Tolède et cardinal de la sainte Eglise romaine.*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre illustrissime seigneurie. Je suis toujours dans l'attente d'une réponse de Votre Eminence à une lettre qu'elle a reçue de moi la semaine sainte, ou un peu après, d'après ce qu'on m'a dit. Je suppliais Votre Eminence de daigner m'accorder l'autorisation d'établir un monastère à Madrid. Votre Eminence m'avait témoigné dans le temps qu'elle verrait avec plaisir une telle fondation, et elle n'avait été empêchée de m'autoriser à la faire, que par la considération d'un inconvénient que Notre-Seigneur a levé depuis. J'ignore si Votre Eminence se rappellera qu'elle me promit que cet obstacle une fois ôté, elle m'accorderait cette grâce. Comme je m'en tiens pour assurée, j'ai fait quelques préparatifs pour cette fondation, par la raison qu'il me serait bien commode d'y travailler avant que Sa Majesté rentrât dans Madrid, et que nous trouverions d'ailleurs une maison à meilleur marché.

2. Je suis en ce moment à Soria où m'a fait venir l'évêque de cette ville pour une fondation qui vient de s'y faire et qui, grâces à Dieu, est heureusement terminée. Je ne voudrais pas en partir ayant que Votre Eminence m'eût accordé la grâce que je lui demande. En me l'accordant tout de suite, elle m'épargnera un détour de plusieurs lieues. Puis, comme je l'ai marqué à Votre Eminence, il y a ici plusieurs personnes qui craignent qu'on ne leur fasse bien du mal. Enfin, Votre Eminence vient toujours en aide à ceux qui ont le désir de servir Notre-

Seigneur, et j'ai la confiance qu'elle prendra maintenant une grande part à cette œuvre et à la prospérité de l'ordre. Je la supplie donc de ne pas différer plus longtemps la faveur que je lui demande, s'il lui plaît de me l'accorder.

3. Madame dona Hélène persiste dans son dessein; mais jusqu'à ce que nous ayons l'autorisation de Votre Eminence, nous n'en sommes pas plus avancées. Elle est tellement sainte et détachée de tout, que ce sera, me dit-on, pour elle une grande joie d'entrer dans le couvent de Madrid, où elle a vraisemblablement l'espoir de vous voir quelquefois. Moi aussi j'ai toujours ce désir, et j'ai un soin tout particulier de recommander chaque jour Votre Eminence à Notre-Seigneur, et de la lui faire recommander dans cette maison. Qu'il lui plaise donc de nous exaucer et de conserver Votre Eminence de longues années dans l'accroissement de sainteté que je lui demande pour vous. Amen.

Soria, en la maison de la Trinité du Carmel, le 16 juin.

L'indigne servante et sujette de Votre Eminence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

L'original de cette lettre, datée de Soria, 16 juin 1581, est conservé dans l'église de Cadix. Elle demande dans cette lettre la licence du cardinal pour fonder une maison à Madrid.

N. 1. Elle demande cette autorisation comme une chose quasi promise et non moins agréable au noble cardinal qu'à elle-même. Il y avait un petit inconvénient, le tems l'a levé. Il n'en est pas arrivé de même aux raisons de fonder; elles n'ont jamais été meilleures.

N. 2. Elle lui déduit quatre raisons déterminantes.

Le N. 3 renferme sa raison de réserve, celle qu'elle croit la meilleure. La nièce du cardinal, dona Hélène de Quiroga, non moins désireuse d'être auprès de son oncle, que d'entrer dans l'ordre, trouverait dans la maison de Madrid la satisfaction de tous ses vœux. Le cardinal fut insensible à toutes ces raisons.

#### LETTRE LXXXV.

*A monseigneur don Teutonio de Bragance, illustrissime archevêque d'Ebor, en Salamanque. (Première.)*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Grandeur. Je vous assure bien que, si vous mettez une autre fois une pareille adresse, je ne vous répondrai pas. Je ne comprends pas pourquoi vous cherchez à me faire de la peine, et c'est m'en faire à chaque fois, mais je ne l'avais jamais senti comme aujourd'hui. Apprenez du père recteur la manière de mettre mon adresse, et ne vous en écarter en rien. La vôtre est contre l'usage et contre mon ordre. J'étais bien inquiète sur votre santé, et j'ai eu bien du plaisir d'apprendre qu'elle est bonne. Je vous prie d'offrir mes respects au père recteur.

2. Le temps me paraît bien rigoureux pour les courses que vous faites. Fasse le Seigneur qu'elles ne vous soient pas plus contraires que je le lui demanderai. Je prie sa divine majesté de prendre soin de vos domestiques. Je lui fais ces demandes, mais je ne voudrais pas que



vous prissiez tant de peine : est-ce que votre santé a besoin de ces fatigues ? Oh ! si nous étions bien éclairés, que nous serions inquiets de peu de chose sur la terre ! J'envoyai d'abord la lettre, et j'écrivis au père recteur pour lui faire connaître combien je mettais d'importance à ce que la chose se fit en toute diligence. Je lui ai bien des obligations, il a traité du prix d'une maison que nous avons déjà achetée, grâces à Dieu. Apprenez-le au père recteur, dites-lui qu'elle est très-belle et bien située, puisqu'elle est attenante à celle où nous sommes maintenant. Elle nous a été vendue par un chevalier nommé Pierre de Portras. Vous apprendrez cette nouvelle au père Acosta ; je vous prie aussi de lui offrir mes respects et de l'assurer que ses novices sont de jour en jour plus contentes, ainsi que nous autres. Nous nous recommandons toutes à vos prières. Mais que je suis donc malhonnête de donner à Votre Grandeur toutes ces commissions ! en vérité, votre humilité souffre tout.

3. Quant à la tentation d'abandonner l'oraison, n'en faites aucun cas, mais louez plutôt le Seigneur qui vous inspire le désir de cet exercice, croyez que c'est sa volonté, et aimez à vous entretenir avec Dieu. Vous n'êtes sombre et de mauvaise humeur que parce qu'il vous semble que vous devriez recevoir des consolations. Faites en sorte, de temps en temps, lorsque vous vous verrez mal disposé, de vous placer en un lieu d'où vous verrez le ciel, et de vous promener sans discontinuer votre oraison ; car il faut que nous sachions transiger avec notre faiblesse, pour éviter de rebuter la nature. On commence par chercher Dieu, puis on cherche avec lui les moyens. Il est nécessaire de posséder son âme en toute douceur. Mon père recteur entendra mieux que moi ce qu'il faut faire en tout cela et en tout le reste.

4. On attend le père visiteur qui s'approche. Que Dieu vous récompense de la peine que vous avez pour nous faire du bien. Lorsque je saurai où il est, je lui écrirai, mais il est important que vous lui parliez vous-même, puisque vous devez le voir. Ma santé est déjà rétablie. Plaise à Notre-Seigneur qu'il en soit de même de la vôtre, et que la santé vous soit d'un grand profit ! C'est aujourd'hui le 13 juillet.

L'indigne servante et sujette de Votre Grandeur,

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite

#### NOTES.

L'adresse de cette lettre était : *Au très-illustre Seigneur don Teutonio de Bragança, mon Seigneur, à Salamanque.* Le couvent de Séville conserve l'original de cette lettre, écrite de Ségovie, le 5 juillet 1574. Don Teutonio était de la maison royale du Portugal, l'une des plus grandes maisons princières de l'Europe. Don Teutonio, qui avait été bé à Salamanque, y avait fait connaissance de la Sainte.

N. 1. Elle lui donne de grands titres sur l'adresse de la lettre que nous venons de lire, et elle se plaint de ceux qu'il lui avait donnés dans l'adresse de la sienne pour elle. C'est que les saints, qui ne peuvent souffrir qu'on leur rende des honneurs, n'en sont pas chiches pour les autres.

N. 2. Elle ne s'occupe pas moins des petits que des grands : elle recommande à Dieu les domestiques de don Teutonio, qui, par le temps qu'il fait, souffrent plus que lui de ses voyages. Il se donne trop de tourments : *Si nous étions bien éclairés, que*

*nous aurions besoin de peu de chose !* l'ignorance de cette vérité qu'il nous suffit de peu de chose, fait tous les fripons de haut en bas. Elle finit ce nombre, en s'accusant de manquer aux convenances. Les convenances ! elles sont la grande affaire des hypocrites et des athées, qui se jouent de la justice et de la vérité.

N. 3. Comme elle en montre à don Teutonio sur l'oraison ! Sur ce point elle a eu bien des élèves. Sainte Thérèse est le saint Augustin des femmes. Cette âme virile entendait la faiblesse humaine et les moyens de l'aider. L'esprit, le talent, le génie, l'inspiration, rien ne lui manque.

## LETTRE LXXXVI.

*A monseigneur don Teutonio de Bragance, illustrissime archevêque d'Ebor. (Deuxième.)*

Jésus. — La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Grandeur. Qu'il vous accorde les grands et heureux commencements d'année que je vous souhaite, et la sainteté que je lui demande pour vous. J'étais bien impatiente de recevoir de vos lettres et de savoir si vous étiez à Salamanque, car je ne savais où vous écrire. Puissé-je avoir maintenant le temps de vous écrire bien longuement, puisque le messager qui doit porter cette lettre est très-sûr. Je remercie Notre-Seigneur de votre bonne santé. La mienne est bonne et elle n'a pas été dérangée, ce qui est beaucoup par le temps qu'il fait. Que la divine majesté vous récompense des peines que vous vous êtes données pour m'obliger. Enfin, il me semble que la Vierge, Notre-Dame, a choisi Votre Grandeur pour le protecteur de son ordre. Je me console de songer qu'elle saura mieux vous en récompenser, que je ne saurais l'en prier, quoique je l'en prie.

2. La fondation d'un monastère à Zamore est remise à un autre temps. Premièrement, parce qu'on n'en a pas le temps ; c'est dans la saison où nous sommes qu'il faut faire les fondations dans les pays chauds. Secondement, parce qu'il paraît que celui qui devait nous donner une maison n'a pas trop bien fait ses affaires, et qu'il a disparu sans avoir rien terminé. D'ailleurs, j'ai considéré quelle charge c'est pour une maison de pauvreté, d'avoir un fondateur qui ne saurait l'aider, surtout avec des droits de patronage, et il m'a semblé préférable d'acheter une maison ; mais alors cela demande plus de temps. Le Seigneur arrangera cette affaire lorsque ce sera son bon plaisir. Vous m'avez rendu un grand service en m'obtenant l'autorisation : s'il se présente une occasion, envoyez-la moi ; il est inutile de le faire par un exprès. Il a été question de Torrijos, mais ne vous en inquiétez aucunement ; il est certain que cet endroit-là ne me convient pas du tout. Pour y faire un établissement, il ne me faudrait rien moins qu'un ordre de votre grandeur. Admettre des personnes dont les apports nous seraient à tel point nécessaires que, lors même qu'elles ne conviendraient pas pour l'ordre, il nous serait impossible de les renvoyer, c'est une chose que nous ne pouvons pas souffrir.

3. Je regrette que ce dont Votre Grandeur s'est encore occupée n'ait pas eu lieu ; toutefois le Seigneur me fait espérer que vos paroles



seront loin d'avoir été perdues, quoiqu'on n'en voie pas encore l'heureux effet. Tout ce que je lui demande, c'est le succès de l'affaire de Rome. Je le lui demande, s'il doit contribuer à son service, et je l'attends, s'il lui plaît de nous l'accorder, parce que je le lui demande avec tant d'instances.

4. Quant au monastère de la comtesse, je ne sais qu'en dire : il y a longtemps qu'on m'en parle. Je dirai à Votre Grandeur que je préférerais fonder quatre maisons de religieuses (en quinze jours on est au courant de notre genre de vie, parce que celles qui entrent n'ont qu'à se faire à la marche des anciennes) plutôt que d'amener, malgré leur sainteté, ces pauvres sœurs aux usages de notre réforme. Je me suis entretenue avec deux d'entre elles à Tolède. Or, je vois que ce sont de bonnes filles et qu'elles vivent bien. D'un autre côté, je ne vois pas pourquoi je m'aviserais de les prendre à ma charge. Je crois qu'elles pratiquent plus l'austérité et la pénitence, que l'oraison et la mortification, généralement parlant. Quoi qu'il en soit, je m'en informerai encore, s'il plaît au Seigneur, puisque vous semblez le désirer.

5. C'a été un grand bonheur que vous ayez si bien réussi à mettre le marquis dans vos intérêts ; c'est un point important. Fasse seulement le Seigneur qu'il nous vienne de bonnes nouvelles, car, pour ce qui nous regarde ici, j'espère qu'avec la médiation de Votre Grandeur nous le mènerons à bonne fin. Puisque vous devez écrire, je m'en abstiendrai pour ne pas faire de tort au P. Oléa. Je suis bien fâchée de lui avoir nui, car nous lui avons de grandes obligations. Il me semble que j'avais donné à mes lettres une autre direction. C'est que la prieure de Ségovie a été peu sur ses gardes, en s'imaginant qu'il n'y avait rien à craindre. Je suis bien aise de savoir comment il faudrait m'y prendre, le cas échéant, et qu'il s'offrît, dans mes sorties, une occasion d'entretenir Votre Grandeur. Je vous assure bien que ces excursions continuelles sont une des choses qui me coûtent le plus et qui me contrarient davantage, surtout quand je considère qu'on y trouve encore à redire. J'ai pensé bien des fois combien je serais plus heureuse de ne pas sortir de ma solitude, si je n'avais un ordre du général. Toutefois, lorsque je vois l'honneur qui en revient au Seigneur, tout me semble peu de chose. Que sa divine majesté m'aide toujours à faire sa volonté !

6. Je vous assure qu'il y a ici dans cette maison des âmes qui me donnent un sujet presque continu et ordinaire de louer Dieu. Bien que Stéphanie soit une grande religieuse et, selon moi, une sainte, sœur Casilde de la Conception ne m'étonne pas moins. Il est certain que je la trouve parfaite pour l'extérieur et pour l'intérieur. Si Dieu la conserve, il en fera à coup sûr une grande sainte, car il est visible qu'il agit en elle. Elle a de l'esprit incroyablement pour son âge, et un rare don d'oraison que le Seigneur lui a accordé depuis sa prise d'habit. Son contentement n'est pas moins grand que son humilité ;

c'est une chose étrange. Elles m'assurent l'une et l'autre qu'elles recommanderont Votre Grandeur à Notre-Seigneur d'une manière toute particulière. Je n'ai pas voulu que Casilde vous écrivit, d'abord parce que nous sommes convenues de ne pas avoir l'air de faire cas d'elle, bien que sa simplicité nous dispense de cette précaution, car elle est pour la simplicité un frère Junipère; ensuite, parce que je ne veux pas que Votre Grandeur fasse attention à ce que peuvent lui dire des femmelettes comme nous. Vous avez un bon père pour vous éveiller et vous éclairer, et un bon Dieu pour vous aimer.

7. Je ne sais ce que j'en ai de Madrid : il serait, ce me semble, fort utile à nos maisons d'y en avoir une, et cependant je répugne à l'y fonder. Ce doit être quelque tentation. Outre que je n'ai vu aucune lettre du prieur Covarrubias, il serait difficile de s'y établir sans la permission de l'ordinaire, car elle est exigée par les patentes que j'ai et par le concile ; mais s'il n'y a pas d'autres difficultés, je crois que nous l'aurons. Que le Seigneur nous guide. Je partirai d'ici après l'Épiphanie. J'irai à Avila par Médina où je ne séjournerai qu'un jour où deux, ainsi qu'à Avila, et je me rendrai ensuite à Tolède. Je voudrais terminer l'affaire de Véas. D'où que ce soit, j'écirai à Votre Grandeur dès que j'en trouverai l'occasion. De grâce, recommandez-moi à Notre-Seigneur.

8. Que sa divine majesté vous récompense du soin que vous prenez de ces sœurs, qui exercent si bien votre charité par les peines qu'elles vous donnent. J'aurais bien du plaisir d'aller chez vous, mais quoi-qu'il m'en coûte, je ne dois pas y penser, puisque mes fondations m'appellent ailleurs. Je ne le ferais que par votre ordre, et je ne dois pas m'écarter de ce que me conseillent les personnes éclairées. Je crois que le propriétaire de la maison se contentera d'une augmentation de prix, et que nous n'aurons pas à nous plaindre : la maison est très-bien située, et l'on peut s'étendre (et je crois que celle dont vous me parlez est écartée), l'église est jolie. Enfin, le principal c'est le local, et je ne regretterai pas les travaux déjà exécutés, s'il faut les perdre. Pensez bien, vous et le père recteur, que vous traitez des intérêts de Notre-Dame; nous nous déterminerons d'après vous. Je voudrais que tout restât suspendu et que rien ne fût changé avant mon retour de Véas, qui aura lieu, s'il m'est possible, au mois d'avril.

9. Je ne m'étonne pas des imperfections de Votre Grandeur; j'en ai assez moi-même, mais ayant eu occasion de rester ici seule assez longtemps, j'ai eu le bonheur d'en retirer quelque consolation. Que Notre-Seigneur vous en remplisse l'âme, comme je l'en supplie. Amen. Votre Grandeur me parle de quelqu'un qui me loue avec exagération, je crois savoir qui fait ces propos et entendre le reste; mon penchant pour la reconnaissance et votre grand zèle me font passer pour être ce qui est bien éloigné de mon caractère. Encore une commission : la prieure Marie-Baptiste se recommande beaucoup à vos prières. Elle



regrette beaucoup de n'avoir pas assez compris la faveur que Dieu lui faisait en lui procurant l'occasion de vous voir depuis qu'elle vous a connu. C'est aujourd'hui le 4 janvier.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

L'original de cette lettre, écrite le 4 janvier 1575 à Valladolid, est conservé dans la maison des déchaussées de Turin. Lorsque la Sainte l'écrivit, elle était sur le point de partir pour Avila.

N. 1. Que de politesses à l'archevêque d'Ebor! elles finissent par un mot sur la santé de la Sainte, qui n'est que passable. Tous les hivers, je crois, elle avait la fièvre. Cette maladie prenait chez elle ses quartiers d'hiver. La fièvre intermittente est encore un *opprobre* des médecins. Ah! qu'est-ce que les médecins? un moyen bien simple et même des plus simples emporte cette fièvre, quelles que soient son intensité et sa chronicité. Jamais l'efficacité de ce moyen n'est en défaut. Vous voudriez bien le connaître!

N. 2. Raisons de remettre à d'autres temps la fondation de Zamore. On ne fondera pas à Torrijos. La raison.

N. 3. Grandes espérances du côté de Rome.

N. 4. Une troisième fondation était sollicitée par don Teutonio. C'est trop d'ouvrage et trop peu de profit. Transformer une maison d'un ordre en une maison d'un autre ordre, ce n'est pas chose aisée. *Laissons les filles dont vous parlez, comme elles sont.*

N. 5. Père Oléa se trouve mortifié d'une lettre où la Sainte le blâme. Cette lettre ne devait pas lui être présentée, c'est la faute d'une prieure, s'il en a eu connaissance. Il n'est pas blâmé à tort, mais on le ménageait, à cause des obligations qu'on lui a. La Sainte est toujours en course, et ce n'est pas pour son plaisir; elle serait heureuse de n'avoir pas à sortir de sa maison. C'est pour le bien de l'ordre qu'elle se dévoue à tant de fatigues.

N. 6. Acte d'admiration de deux religieuses de Valladolid, de sœur Stéphanie et de sœur Casilde. La première ne se démentit pas, mais la seconde finit par quitter les déchaussées. Déliez-vous de ces commencements incendiaires de dévotion. Le phosphore est très-inflammable, mais il ne fait pas long feu.

N. 7. Si vous l'entendez, il suffit.

N. 8. Elle le remercie des bontés qu'il témoigne aux religieuses de Salamanque. Elle dit que rien n'est plus important pour un couvent qu'un site convenable. C'est une observation physiologique, que le corps profite des avantages du lieu qu'on habite; et que l'âme profite du bon état du corps, c'est une observation psychologique. D'ailleurs Sainte Thérèse avait un grand sens, et rien n'était hors de sa portée.

N. 9. Elle se trouve indigne des éloges que l'archevêque a entendu faire d'elle par quelqu'un qui l'avait connue. Sa cousine, Marie-Baptiste, aurait pu tirer plus de parti qu'elle n'a fait des rapports qu'elle a eus avec Sa Grandeur, dans le temps qu'ils se voyaient. Ceci est si bien dit, quoique si malaisé à dire, que l'indifférence de la prieure sert de matière à un compliment, si on veut.

#### LETTRE LXXXVII.

A monseigneur don Teutonio de Bragance, illustrissime archevêque d'Ebor. (Troisième.)

Jésus. — La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec Votre Grandeur. Amen. La semaine dernière, en vous envoyant un petit livre, je vous ai écrit longuement; je ne vous écris ce peu de mots aujourd'hui que parce qu'ayant oublié de vous prier de faire imprimer avec ce petit livre la Vie de notre père Saint-Albert, qui ne forme qu'un petit cahier, je viens vous prier de vouloir bien la faire imprimer. En nous rendant ce service, vous nous procurerez à toutes une grande consolation; car

nous ne l'avions qu'en latin. La traduction dont je vous demande l'impression vient d'être faite par un dominicain, qui est un bon serviteur de Dieu et un des hommes les plus instruits qu'il y ait ici. Il n'a entrepris ce travail qu'à ma prière, et sans compter que cette Vie dût être imprimée, parce qu'il n'avait pas la permission de son provincial, et qu'il ne l'avait pas demandée; mais si Votre Grandeur en ordonne l'impression et lui donne cette satisfaction, cela n'aura pas grand inconvénient.

2. Dans ma dernière lettre, je vous ai fait connaître l'état prospère de nos affaires, et je vous ai marqué que je vous écrirai de Valence où je suis obligée d'aller pour y séjourner quelques jours, à ce que je pense. De grâce, ne manquez pas de me donner des nouvelles de votre santé, ne fût-ce que pour me dédommager de la solitude que votre absence m'y fera trouver.

3. Faites-moi savoir s'il y a eu quelque nouvelle favorable à la paix. Tout ce qui se dit ici me cause la plus vive peine. Si, à cause de mes péchés, nous avons la guerre, je prévois de grands malheurs pour ce royaume, et le nôtre ne manquerait pas non plus de s'en trouver fort mal. C'est, me dit-on, le duc de Bragance qui veut la guerre, et, comme Votre Grandeur s'y trouve impliquée, j'en ai plus de chagrin que de toutes les autres choses qui m'affligent. Vos raisons et vos conseils ne peuvent manquer de produire un puissant effet sur l'esprit du duc : je vous prie, au nom de Notre-Seigneur, de l'amener à un accommodement. On m'assure que le roi fait tout ce qu'il peut, et cela ne contribue pas peu à justifier sa cause, et il est retenu par la considération des grands maux qui peuvent en résulter, comme je vous l'ai dit. Je vous engage donc à prendre les intérêts de la gloire de Dieu, et je crois que vous le ferez sans aucun respect humain.

4. Dieu arrange cette affaire, comme nous l'en supplions toutes; car j'ai une telle appréhension d'un si grand mal, que si Dieu le permet, je désire mourir, avant qu'il n'arrive, pour ne pas le voir. Qu'il vous garde dans la sainteté, comme je l'en prie, de longues années, pour le bien de son Eglise, et qu'il vous fasse la grâce de pouvoir aplanir une affaire qui touche autant à sa gloire. On dit ici partout que la justice se trouve du côté de notre roi, et qu'il a fait toutes les démarches possibles pour s'en assurer. Que le Seigneur nous éclaire, sans qu'il en coûte la vie à tant de monde qu'il en périrait dans une guerre; car, lorsqu'il y a si peu de chrétiens, ce serait une chose vraiment déplorable qu'ils s'entre-tuassent les uns les autres.

5. Vos servantes, toutes nos sœurs que vous connaissez jouissent d'une bonne santé, et elles me semblent faire toujours des progrès spirituels. Elles ont soin de vous recommander à Dieu, et, quelque misérable que je sois, je le fais aussi continuellement. C'est aujourd'hui la fête de sainte Madeleine. A la maison de la Conception du Carmel de Valladolid.

L'indigne servante et sujette de Votre Grandeur.

THERÈSE DE JÉSUS.



## NOTES.

Cette lettre, dont l'original est conservé par les religieuses de Murcie, fut écrite à Valladolid, en 1579, lorsque la Sainte, sortie de son honorable prison, y passa pour se rendre à Salamanque, où l'appelaient les ordres du P. vicaire général, frère Angel de Salazar.

Voici des choses sérieuses, s'il peut s'en rencontrer dans une lettre. Mettons-nous donc d'aplomb. A d'autres le ton badin et léger. Ce n'est certes jamais le nôtre; et vous vous en êtes déjà aperçu. Si nous nous montrions à la fois prêtre et homme, qui ne serait scandalisé de ce phénomène?

N. 1. La Sainte prie l'archevêque de faire imprimer deux petits livres, dont un, qui n'est pas d'elle, est très-utile et sera utile à son ordre; mais l'autre, elle n'en dit rien. C'est qu'il est d'elle. Il fut imprimé par les soins de l'archevêque, quatre ans après, à Ebora, et il a pour titre: *le Chemin de la Perfection*. Puisque c'est un in-8°, il n'est pas si petit; il n'est pas non plus sans mérite. C'est de la théologie mystique, très-orthodoxe et bien écrite. La Sainte, comme on sait, n'était à court ni d'esprit, ni de spiritualité. Son humilité ne l'empêchait pas de se faire imprimer, par la raison que la véritable humilité ne dérobe pas au prochain ce qui lui est utile, mais seulement ce qui lui est nuisible. Il faut aussi, pour la même raison, que la Vie de saint Albert soit imprimée, et ce sera encore l'affaire de Mgr. de Bragance.

N. 2. Elle fait connaître à ce prélat l'intérêt qu'elle lui porte.

N. 3. En Portugal, par la mort du roi, don Henri, le trône est vacant. Il y a deux prétendants: ce sont Philippe II, roi d'Espagne, et un prince royal portugais, le duc de Bragance, cousin de l'archevêque d'Ebora. Il s'agit, comme à l'ordinaire, en pareil cas, d'une grande guerre pour mettre en lumière les droits du compétiteur fondé dans ses prétentions, c'est-à-dire pour faire passer sur la tête du plus fort, la petite mais riche couronne en litige. On se propose donc de traiter la question, en écartant le droit, les armes à la main, au lieu de la plume, car il y avait trop de têtes en Espagne et en Portugal, pour qu'on pût y voir la vérité au sujet du droit contesté. Qu'est-ce que la justice lorsque l'usage lui fait concurrence? Une affaire d'argent ou de sang, selon l'usage. On parle donc de traiter et de décider cette affaire, selon l'usage. Sainte Thérèse n'est pas pour ce moyen. Une telle guerre lui fait également peur et horreur. *Plutôt mourir, dit-elle, que de voir un si grand mal.*

Mais peut-elle le prévenir et faire désister de ses prétentions l'un des deux prétendants? Elle l'espère; pour cela, il suffira peut-être que l'archevêque d'Ebora représente au duc, son cousin, que le droit n'est pas de son côté; car, tel est son avis à elle, et l'avis des espagnols éclairés. Si le duc a de l'humanité et s'il est capable de commander à son ambition, que de sang humain épargné! quel scandale de moins donné aux infidèles, qui verraient tant de chrétiens s'égorger entre eux, avec d'autant plus de joie qu'ils leur inspireraient un grand mépris, tout en leur épargnant la peine de s'en débarrasser à leurs risques et périls! Quoi de plus déplorable! O Thérèse! vos raisons étaient bonnes et votre ambassadeur les fit valoir, mais l'éclat de la couronne éblouit son cousin et la guerre se fit. Qui rompra jamais le charme cruel de l'ambition des grands?

## LETTRE LXXXVIII.

A monseigneur l'illustrissime don Alvarez de Mendoza, évêque d'Avila.

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec votre seigneurie. Dieu soit béni de ce que vous êtes en bonne santé. Plaise à sa divine majesté de vous y conserver, comme je l'en supplie. Ce me serait une douce consolation de vous écrire bien longuement, si j'en avais le temps, mais je l'ai si peu, que j'hésite à commencer. Marie-Baptiste vous parlera de moi, je ne puis le faire ici. Elle ne manque pas de me donner des nouvelles de Votre Grandeur, chaque fois qu'elle m'écrit. Elle me marque également tout ce qui peut m'intéresser, grâces à Dieu. Néanmoins, ne pouvant souffrir plus longtemps de ne recevoir aucune lettre de vous, je vous en ai écrit plusieurs. Il en est une qui

ne vous a pas été remise, et je sais pourquoi ; mais je ne sais ce que sont devenues les autres. Je n'en ai reçu qu'une seule de Votre Grandeur depuis que je suis ici (j'entends à Albe).

2. Je me suis acquittée de votre commission auprès de la duchesse. Elle m'a raconté l'histoire et m'a assuré qu'elle n'a jamais pensé que vous eussiez pris part à la dernière affaire. Elle mérite bien que l'on conserve son amitié. Je ne puis écrire non plus à madame dona Marie. Je lui présente mille respects, quoique la sainte Vierge s'intéresse bien plus à ses servantes, que sa seigneurie à ses sujettes, s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'elle n'a pas ouvert la bouche pour elles dans cette affaire. Que le Seigneur vienne en aide à ce petit ange en faveur duquel Notre-Seigneur fait des choses bien extraordinaires pour le temps où nous vivons. Il me semble donc qu'il n'a permis qu'on l'abandonnât à elle-même que pour la mettre plus à même de prendre ses mesures et de mieux soutenir de tels combats. J'en loue infiniment sa divine majesté.

3. Depuis que Votre Grandeur a tant de saintes, elles se met peu en peine de celles qui ne le sont pas ; voilà pourquoi elle m'a mise en oubli. Cependant, il me semble qu'il vous est enseigné de prendre plus de soin des pécheresses que des saintes. Je féliciterais plus volontiers madame dona Marie et madame la comtesse d'autre chose que de leur mariage, quoique je sois bien aise de voir qu'il s'est fait si promptement. Fasse Notre-Seigneur que ce soit pour sa gloire, et que madame Marie et vous, vous vous en réjouissiez longtemps ! Je témoigne à madame dona Béatrix et à madame la comtesse l'assurance de mes respects empressés. Que Dieu vous conserve toujours au nombre des siens.

L'indigne servante et sujette de Votre Grandeur.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Ce serait se défier de l'intelligence du lecteur et lui faire injure, que de commenter cette lettre. Elle fut écrite à Albe en 1574, lorsque la Sainte y passait, en venant de Salamanque, pour aller fonder à Ségovie. L'original se trouve au couvent des religieuses de Sainte-Anne de Madrid. Don Alvarez de Mendoza à qui elle est adressée, fut un des grands protecteurs de la réforme naissante, qu'il continua de soutenir durant ses progrès. Cet évêque fut un homme de mérite.

N. 2. La duchesse dont il est question était la duchesse d'Albe. *La dernière affaire* sera, si vous voulez, notre dernière affaire. Elle est restée inconnue. *Dona Marie* était sœur de don Alvarez. *Le petit Ange* était dona Casilde de Padille. Elle voulait entrer dans l'ordre, mais les difficultés étaient si grandes, que sainte Thérèse, pour les aplanir, se transporta à Valladolid. Elle en vint à bout. Par le temps qui courait, cette demoiselle n'avait que Dieu pour elle. Au milieu de ses combats, elle venait de perdre son dernier appui, c'est-à-dire l'approbation de dona Marie, sœur de don Alvarez, à qui la Sainte s'en plaint si finement.

Le N. 3 est charmant. Voyez cette malicieuse pécheresse. Elle ne mérite pas qu'on pense à elle, et elle fait ce qu'elle peut pour s'attirer l'attention. *Fugit ad salices et se cupit ante videri.*

#### LETTRE LXXXIX.

A monseigneur l'illustrissime don Alvarez de Mendoza, évêque d'Avila.  
(Deuxième.)

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Gran-



deur. Chaque jour j'apprécie davantage la grâce par laquelle Notre-Seigneur me fait comprendre l'utilité des souffrances, pour prendre, sans s'inquiéter, le peu de contentement que donnent les choses de cette vie, puisqu'elles disparaissent si vite. Je vais apprendre à Votre Grandeur que, comme je ne pensais qu'à passer un bon printemps à Avila, ou à Valladolid, il nous est arrivé le P. Gratian, établi provincial de l'Andalousie par une commission du nonce, qui lui a été envoyée après le contre-bref. Ce père est un homme si accompli et si distingué, que je serais bien aise qu'il vous offrit ses hommages, comme il en a le désir depuis que je lui ai dit combien Votre Grandeur a à cœur le bien de l'ordre : vous me diriez ensuite si je me trompe sur son compte. J'ai toujours eu une grande joie de l'y voir entrer.

2. Enfin, nous partons pour l'Andalousie la semaine prochaine, ce sera lundi. Nous aurons cinquante lieues à faire. Je crois bien qu'il ne m'y mènera pas de force ; mais il y tient tellement, que, si je n'y allais pas, je craindrais manquer à l'obéissance qui est un devoir que j'ai toujours désiré accomplir. Par rapport à moi, j'en suis contrariée, et ce n'est pas pour mon plaisir que j'irai à Séville, au milieu des brûlantes chaleurs de l'été. Que Dieu y trouve son compte, le reste n'est rien. Je supplie Votre Grandeur de m'envoyer sa bénédiction, et de ne pas oublier de me recommander à Notre-Seigneur.

Cet endroit-ci se trouvant écarté, j'ai manqué de commissionnaires. On dit qu'à Séville nous en trouverons à volonté. J'écrirai de cette ville à Votre Grandeur. Veuille Notre-Seigneur que vous jouissiez de la santé que je vous souhaite, et que je lui demande pour vous. Le P. Jean d'Avila fait pour vous les mêmes vœux. Il m'est d'un grand secours. Il vous présente ses hommages. Nous pensons souvent à vous, à la maison de Saint-Joseph et au doux repos qu'on y goûte. Que tout serve à la gloire de Notre-Seigneur, et qu'il vous fasse vivre plus longtemps que moi.

C'est aujourd'hui la veille de l'Ascension.

L'indigne servante et sujette de Votre Grandeur,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. Je me suis bien portée ici, et, grâce à Dieu, je m'y porte beaucoup mieux qu'à mon ordinaire.

#### NOTES.

L'original de cette lettre se trouve à Grenade, dans une maison particulière. Elle fut écrite à Véas, le 11 mai 1575.

N. 1. La Sainte y traduit saint Paul, qui dit : *Præterit figura hujus mundi*. Les choses de ce monde, dit-elle, passent si vite. Sont-ce les astres, ou le globe terrestre qui passent ? Eh non ! ce sont ces petits habitants habillés de la troisième planète du soleil, que le temps, dans son vol rapide, étouffe sous son aile toujours jeune et meurtrière. Qu'y faire ? Suivre le conseil éclairé de la Sainte : comprendre l'utilité des souffrances pour prendre, sans s'inquiéter, le peu de contentement que donnent les choses de la vie. Pour cela, il faut la foi et la grâce de Dieu. L'une et l'autre est en notre pouvoir. L'une et l'autre est pourtant un don de Dieu ; mais il l'accorde toujours, lorsque le cœur le demande. Vous ne le demandez que des lèvres. Vous voulez l'avoir pour des paroles. Dieu ne vous le donnera jamais que pour votre cœur.

N 2. Vous êtes si content de ce que je viens de vous dire, que vous ne vous occupez pas du reste de cette lettre qui, sans cela, ne vous eût servi de rien.

## LETTRE XC.

*A don Pedro de Castre, alors chanoine d'Avila, et depuis évêque de Ségovie.*

1. J'éts soit avec vous, Monsieur. Le plaisir que m'a causé votre lettre a été si grand que j'en ai remercié Dieu le premier par un *Te Deum*, parce qu'il m'a paru que je devais ce service à celui qui est l'auteur de tous les biens. Je vous remercie mille fois, et je désirerais vous témoigner ma reconnaissance autrement que par des paroles. Que la miséricorde de Dieu est grande ! Quoi ! mes iniquités vous ont fait du bien ! Ah ! c'est avec raison, puisque vous me voyez échappée à l'enfer que j'ai bien mérité depuis longtemps. Aussi bien j'ai intitulé ce livre : *Les miséricordes de Dieu*.

2. Qu'il soit à jamais loué ! Je n'en avais pas espéré la grâce qu'il vient de me faire. Cependant je me troublais chaque fois que j'entendais ses paroles menaçantes. Je ne voudrais pas vous en dire davantage par écrit. Je vous supplie donc de venir me voir demain soir, jour de la Présentation, afin que je puisse vous ouvrir mon âme, qui s'est désespérée tant de fois. Je vous prierai de me faire entendre tout ce que vous penserez qui est propre à me rendre agréable à Dieu ; car j'espère que sa divine majesté m'accordera toute ma vie la grâce de l'obéissance. Je ne pense pas que votre absence me donne la liberté ; j'y renonce ; car je vois les désordres qu'elle a enfantés. C'est impossible. Mais je trouverai de grands biens dans l'obéissance, si vous ne m'abandonnez pas, et vous ne le ferez pas. En témoignage de ma résolution, je me propose de garder ce billet, quoique j'en aie une garantie plus sûre.

3. Je vous supplie, au nom de Notre-Seigneur, de ne jamais oublier ce que je suis, pour ne faire aucun cas des faveurs que Dieu m'accorde, si ce n'est pour me regarder comme la plus misérable des créatures, puisque je le sers si mal, et que je ne fais que m'endetter de plus en plus. Vengez plutôt ce Dieu de bonté, qui ne veut se venger de moi que par des bienfaits, quoique ce ne soit pas une légère punition pour qui se connaît.

4. Lorsque vous aurez fini de lire ces cahiers, je vous en donnerai d'autres qu'il ne vous sera pas possible de lire sans concevoir une juste horreur, en voyant combien je devrais être différente de ce que je suis. Je crois néanmoins qu'ils vous causeront quelque plaisir. Que le Seigneur vous accorde un parfait contentement. Amen. Vous n'avez pas perdu auprès de moi dans le style de vos lettres : j'étais tentée de vous faire compliment des fleurs dont vous les ornez. Tout profite au service de Dieu, quand l'intention et le fonds sont vraiment pour lui. Qu'il soit béni en tout. Amen. Car il y a bien longtemps que je n'ai



éprouvé un si grand contentement que cette nuit. Je vous fais bien mes compliments pour l'adresse, car elle est bien grande pour moi.

*A Monsieur le docteur Castro el Nero.*

NOTES.

Ce billet est exposé à la vénération publique dans l'église de Cordoue. Nous l'y avons vu et lu.

N. 1. Don Pedro de Castro n'étant encore que chanoine à Avila, et Thérèse simple carmélite, reçut de cette religieuse le livre de sa Vie, écrite par elle-même. Après l'avoir lu avec l'intention bien arrêtée d'en faire bonne justice et de ne rien passer à l'auteur, le chanoine resta interdit et sensiblement touché de ce qu'il s'était proposé de critiquer. Sous l'impression de ces sentiments inattendus, il écrivit à la Sainte que la lecture du livre de sa Vie lui avait fait du bien. Quel ne fut pas l'étonnement, ou plutôt l'admiration de celle-ci? Dans son attendrissement, elle s'écria en lui répondant : *Que les miséricordes de Dieu sont grandes! quoi! mes iniquités vous ont fait du bien!* Oui, Thérèse, nous vous le dirons pour don Pedro: vos imperfections ont tellement relevé vos vertus, ces ombres font un effet si saisissant sur le tableau, que je n'ai pu le contempler sans répandre des larmes d'admiration. C'est donc pour vous avoir admirée, qu'à votre tour vous m'admirez. Et dans aucune de ses lettres, la Sainte ne s'est montrée attendrie comme dans celle-ci. Le principal sujet de sa joie vient de se croire échappée à l'enfer. Elle en remercie Dieu par un *Te Deum* et elle lui élève un monument de sa reconnaissance en intitulant son livre : *les Miséricordes du Seigneur*.

N. 2. Jusqu'alors elle s'était crue perdue, mille terreurs l'avaient agitée. Elle lui en fera un plus long détail dans un entretien qu'elle lui demande pour le lendemain, afin de lui ouvrir son âme rassurée après ses désespoirs. Elle impute à son indocilité ses désordres passés. L'obéissance en arrêtera le cours et les expiera. C'en est fait, il ne faut pas qu'il l'abandonne. Elle promet l'obéissance, et si elle y manque, ce sera ce billet qu'elle garde qui sera son accusateur.

N. 3. Qu'il ne prenne pas garde aux faveurs que Dieu lui accorde; ce Dieu de bonté ne veut se venger d'elle que par des bienfaits; toutefois ce n'est pas là une légère punition pour qui se connaît. Il ne faut pas qu'il imite Dieu, et qu'il la ménage. Elle est la plus misérable des créatures, elle vit si mal! grand Dieu, quels sublimes sentiments! Je l'ai déjà dit : Thérèse, que vous avez un grand cœur!

N. 4. Lorsqu'il aura fini la lecture de ces cahiers, elle lui en donnera d'autres qui ne manqueront pas de lui inspirer d'elle une juste horreur. On pense qu'elle lui promet ici le *Livre des demeures*. Le style de vos lettres ne vous fait pas de tort auprès de moi. Vous les ornez de fleurs de bon goût, et tout profite pour Dieu, quand c'est l'amour de son service qui l'inspire. Grande maxime de perfection! il y a longtemps qu'elle n'a passé une si bonne nuit. L'adresse qu'il a mise à sa lettre, est bien grande pour elle.

Elle ne signa pas ce billet, qui est cependant de sa main.

LETTRE XCI.

*A don Pedro Manzo, alors chanoine de la sainte Eglise de Burgos, et, depuis, évêque de Calatrava.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, Monsieur. Notre père provincial m'a chargé de vous dire qu'il a reçu une lettre où on lui marque qu'un père qui va à Rome, doit passer à Soria, pour vous parler, et qu'il n'aura pas le temps de s'arrêter. En effet, il est parti ce matin, et, malgré le désir qu'il avait de vous voir, il ne l'a pas fait à cause des nombreuses occupations qui lui ont pris hier tous ses moments. Il vous prie de le recommander à Dieu. Il nous a laissées dans une grande solitude, et je vous supplie de songer que vous avez dorénavant ici des filles, au nombre desquelles je me trouve, et que,

comme la plus indigne, j'ai besoin que vous ne m'oubliez pas. La mère prieure et toutes les sœurs vous présentent leurs respects.

2. La cérémonie de la prise d'habit aura lieu, dit-on, vendredi prochain. C'est monseigneur qui la fera. Que Dieu se donne à nous, afin que ces absences nous soient moins pénibles. Qu'il vous garde, et vous fasse croître beaucoup en sainteté. Il serait nécessaire que vous me parliez avant de traiter avec aucun prêtre pour le placer ici. Cependant, si vous en trouvez un, ne vous en inquiétez pas

Votre indigne servante et sujette,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

Cette lettre fut écrite à Burgos, la seconde semaine de mai 1582. Un habitant de Bribiesca en conserve l'original. Don Pedro Manzo était de la maison des Manzoz Zunigas, de Calahorra; de chanoine qu'il était à Burgos, dans le temps que la Sainte lui adressa cette lettre, il devint évêque de Calahorra, comme la Sainte l'avait prédit. Le père, dont le départ pour Rome fait un grand vide dans la maison, était le P. Gracian. Elle prie le P. Manzo de venir les consoler et réparer la faute que leur fait Gracian.

N. 2. L'illustrissime qui devait donner l'habit était don Christoval Véla, et la novice qui devait le prendre, dona Béatrix de l'Arco-Covarrubias. Nouveaux regrets de l'absence de Gracian. Parents, amis, tout nous quitte, il n'y a que Dieu avec qui nous puissions être toujours. *Qu'il se donne donc à nous!* Elle avait demandé un chapelain au chanoine. Avant de rien arrêter avec celui de son choix, il ferait bien de l'envoyer à la Sainte. De ce qui nous convient, nos propres yeux sont les meilleurs juges.

## LETTRE XCII.

*A Madame l'illustrissime et excellentissime Dona Maria Henriquez, duchesse d'Alva.*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Excellence. En m'envoyant ce livre, Votre Excellence m'a fait un si grand plaisir que je ne sais comment l'en remercier. Je vous présente mille fois mes respects, et je tiendrai ce que je vous ai promis. Si cela peut être agréable à Votre Excellence, comme je ne vois pas qu'il puisse aller si loin en sûreté, je retiendrai ici le père Médina, jusqu'à votre retour à Albe, si vous le permettez. Que Votre Excellence charge la prieure de me dire si elle consent à ce que je lui ai fait demander; que si elle ne m'en parle pas, je comprendrai que Votre Excellence est disposée à me rendre ce service.

2. Que Notre-Seigneur accorde à Votre Excellence la parfaite santé que lui demandent pour vous toutes ces filles et moi. J'offre à sa divine majesté le déplaisir vivement senti que m'a causé le départ de Votre Excellence, sans que je lui eusse baisé les mains. Qu'il soit à jamais béni de ce qu'il prend soin de me donner si peu de contentement sur la terre; que sa volonté soit faite en toutes choses; je comprends que c'est tout ce que je mérite. Sous un rapport, vous vous trouverez mieux (autant que j'ai pu m'en apercevoir) à cause des peines que vous aviez ici: je veux dire en y rencontrant ma présence.....



Chaque jour je prie Dieu d'accorder la santé à monseigneur le duc, et à Votre Excellence beaucoup d'années, pour le moins plus qu'à moi-même. Le rhume dont Votre Excellence est atteinte m'a ôté tout le plaisir que m'a causé votre lettre. Je supplie Votre Excellence de ne plus m'écrire ainsi à mes dépens : eût été assez pour moi que Votre Excellence m'eût fait adresser quelques mots par son secrétaire. Je tiens toutefois à ce que Votre Excellence me donne de temps en temps des nouvelles de sa santé et de celle de monseigneur don Fadrique. Que Notre-Seigneur la conserve toujours bonne à vos seigneuries. Lors même que vos seigneuries me mettraient en oubli, je n'oublierai pas de faire ce à quoi je suis obligée dans mes pauvres prières, tant pour vous que pour ceux à qui Votre Excellence veut du bien.

3. Le père provincial me donne de bonnes espérances des affaires. Cette nouvelle m'a donné beaucoup de consolation, ainsi que l'honneur que lui fait Votre Excellence, en lui permettant de lui tenir compagnie. Je ne crois pas faire un péché en lui portant envie. Sa Révérence me marque qu'elle désire impatiemment de recevoir l'ordre de se rendre auprès de vous ; mais je voudrais bien supplier Votre Excellence, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ne pas le lui donner en ce moment ; car il fait imprimer les constitutions de l'ordre, dont nous avons un besoin pressant. Les monastères les attendent. Que Notre-Seigneur soit avec Votre Excellence.

L'indigne servante de Votre Excellence, et sa sujette,

THERÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Écrite à Avila, fin de 1581, cette lettre est conservée par les religieuses de Médine des Champs, autrement pour l'espagnol, Medina del Campo. C'est cette longue lettre dont la Sainte parle dans une du troisième tome. Par malheur, nous n'en avons qu'une partie ; le reste a été usé par les mains des dévots curieux.

N. 1. Elle remercie la duchesse d'un livre qu'elle lui a rendu. On entend que c'était le livre de la Vie de la Sainte qui, encore en manuscrit, était déjà en circulation et venait de passer entre les mains de cette grande dame.

N. 2. Thème de même utilité.

#### LETTRE XCHII.

*A la très-illustre dame dona Louise de la Cerda, seigneuresse de Malagon. (Première).*

1. Jésus soit avec vous, madame. Votre lettre m'a été remise aujourd'hui, fête de l'Ascension, par le licencié. La nouvelle de l'arrivée de cette lettre m'avait fait quelque peine avant que je l'eusse lue. Dieu soit glorifié de ce que vous êtes bien portante, de même que don Juan et tous ces messieurs : le reste ne doit compter pour rien. Cependant, quoi que je dise, j'ai été bien contrariée et j'ai fait voir au licencié le tort qu'il a eu ; il en est resté confus et il ne se comprend pas lui-même. D'un côté, il a bonne envie de vous contenter, et il dit qu'il vous aime beaucoup, et il le fait ; mais d'un autre côté, il ne sait pas tirer parti de sa bonne volonté : il ressemble à Alonzo de Cabria, il a un peu de

mélancolie. Ce que c'est que le monde ! Le licencié qui pourrait vous servir, ne le veut pas, et moi, tout en le désirant, je ne puis le faire. Nous subissons ces déplaisirs et d'autres encore pires, sans parvenir à connaître ce monde, ni à désirer de le quitter.

2. Je ne m'étonne pas que vous ayez des peines, je connais votre caractère ; vous n'êtes pas d'humeur à vous accommoder de tout le monde ; j'avais déjà prévu que vous auriez fort à souffrir des gens de ce pays-là : mais puisque vous y êtes pour servir le Seigneur, prenez votre mal en patience et entendez-vous bien avec lui, il ne vous laissera pas dans l'abandon. Personne ici n'a trouvé mauvais votre départ, seulement on vous plaint ; chassez ces idées noires et prenez soin de votre santé. Ces tours passés, la mienne a été fort dérangée : si ce n'étaient les secours qu'on m'a prodigués dans votre maison par votre ordre, j'irais bien plus mal encore. La chaleur, pendant mon voyage, ayant fait augmenter la douleur que j'éprouvais déjà lorsque vous étiez à Malagon, il est devenu nécessaire de me faire saigner deux fois en arrivant à Tolède ; telle était la douleur que je ressentais des épaules à la tête, que je ne pouvais pas me retourner dans le lit. On m'a ensuite fait prendre médecine, et demain, vendredi, il y aura huit jours que je suis ici. Je pars bien affaiblie, car on m'a tiré beaucoup de sang, mais il était bon. Je me suis trouvée bien abandonnée en me voyant sans mon amie et ma maîtresse ; le Seigneur soit loué de tout. Réolin et tous les autres ont eu grand soin de moi, en sorte que j'ai admiré comment, pendant que vous étiez là-bas, je me trouvais bien de vous ici. Je vous recommande à Dieu de grand cœur. Quoiqu'encore un peu faible, je suis presque rétablie.

3. J'ai des obligations extraordinaires au curé de Malagon, et il veut encore me conduire. Alonzo de Cabría est si bien avec l'administrateur, qu'il n'a pas eu envie de venir avec moi ; il prétend que cela ferait trop de peine à l'administrateur. Pour moi, qui me suis trouvée en si bonne compagnie, je l'y ai d'autant moins engagé qu'il arrivait bien fatigué de son voyage. Je dois vous faire savoir que l'administrateur se conduit très-bien, il se conduit, dit-on, on ne peut mieux ; Antoine de Cabría en fait le plus grand éloge ; tout le monde en fait autant, et M. Hernando en est très-content.

4. Carleval est parti, et je crois que c'est pour ne pas revenir ; on dit que c'est la Providence qui a fait choix d'Alonzo de Cabría, pour travailler à la fondation du monastère de Malagon et de l'hôpital, pour en faire les frais, et on dit vrai. Je dois vous dire, madame, que je suis très-contente de l'avoir placé là ; à part mon Paul, je ne sais trop si j'aurais pu faire un choix qui valût le sien, de sorte que c'en est un très-heureux. Il est très-versé dans l'oraison, dont il a une grande expérience ; il est très-content et il ne lui manque qu'un petit logement. Comme je vous ai laissé tout cela par écrit à Malagon, je ne vous en dirai pas davantage ; je trouve encore ici de grandes nouvelles sur ce père.



5. Les sœurs sont très-contentes ; nous avons arrêté que l'on prendrait une béate instruite , qui sera nourrie par la maison (puisque nous sommes tenues de faire une autre aumône, ce sera celle-là) ; elle apprendra gratis aux petites filles à travailler, et par là même, elle aura occasion de leur enseigner la doctrine chrétienne et leurs devoirs envers Dieu, ce qui fera un très-grand bien. Le père Carleval a aussi envoyé chercher un jeune homme pour les servir : ce sera lui et le curé qui expliqueront la doctrine. Enfin la confiance que j'ai en Dieu me fait espérer que tout ira bien ; de manière que je suis très-contente : soyez-le aussi vous-même, et soyez assurée que mon absence ne nuira en rien à la religion de cette maison. Quand je considère que les religieuses en ont beaucoup, qu'elles ont un tel confesseur et que le curé ne les négligera pas, j'ai l'assurance qu'avec l'aide de Dieu, les progrès iront croissant de jour en jour.

6. Personne n'ose dire au dernier aumônier de ne pas continuer à dire les messes : veuillez, madame, le lui faire dire. Le père Paul cherche quelqu'un pour le lui faire défendre, mais il ne voudrait pas que cet aumônier fût abandonné. L'administrateur se charge de le placer si bien qu'il se trouvera mieux qu'il n'est ; mais puisque c'est à lui de le consoler, il ne voudrait pas lui intimer lui-même son renvoi. Je vous prie, madame, de ne pas négliger cette affaire ; on a déjà payé le licencié ; c'est Miranda qui l'a payé. Veuillez faire savoir qui doit rembourser Miranda. Il faut obvier à ce que le démon n'ourdisse pas quelque trame pour nous faire perdre un homme comme celui-là ; car il ne manquera pas de faire tous ses efforts contre celui qui lui cause de grands préjudices. Examinez bien ce que c'est, et ne donnez pas votre consentement ; j'ai été si occupée aujourd'hui que je n'ai pas eu le temps de m'occuper de cette affaire, et il est maintenant trop tard et je suis en outre trop fatiguée. Je me sers de la grande selle à dossier que vous aviez au château (je vous supplie de ne pas le trouver mauvais), et d'une autre fort commode que j'ai achetée ici. Je sais bien que vous verrez avec plaisir que je me serve de votre selle pour mes voyages, et que du moins je les fasse avec quelque chose qui est à vous ; j'espère que Notre-Seigneur me fera la grâce de revenir sur cette même selle, sinon, je vous la renverrai lorsque vous serez de retour.

7. Je vous ai déjà marqué, madame, dans la lettre que j'ai laissée pour vous à Malagon, qu'il me semble que le démon empêche que maître Avila ne voie mon affaire. Je ne voudrais pas qu'il mourût sans la voir, ce serait un grand malheur ; je vous prie donc, puisque vous êtes si près, de lui envoyer par un exprès l'écrit bien cacheté et de lui écrire pour l'en prier, car il a bonne envie de le voir et il le lira aussitôt qu'il le pourra. Frère Dominique vient de m'écrire tout à l'heure de le lui envoyer à Avila par un exprès ; je suis bien en peine et je ne sais que faire : comme je vous l'ai dit, s'ils le savent, cela me fera bien du tort. Pour l'amour de Notre-Seigneur, faites, je vous en prie

vos diligences ; considérez qu'il s'agit de son service, et ne perdez pas courage dans le pays étranger. Rappelez-vous que la Sainte Vierge et notre père saint Joseph allèrent en Egypte.

8. Je m'en vais par Escalona, où se trouve la marquise qui m'a fait dire d'y passer. Je lui ai répondu que je me trouve si bien de vous qu'il n'était pas nécessaire qu'elle s'occupât de moi et que j'irais. J'y serai une demi-journée, s'il m'est possible, et cela parce que le frère Garcia le lui a promis et que ce n'est pas un détour. M. don Hernando, madame dona Anne m'ont fait l'honneur de me rendre visite. Don Pedre Nino, madame dona Marguerite, nos autres amis, ainsi que beaucoup d'autres, m'ont fait le même honneur et quelques-uns m'ont beaucoup fatiguée. Les gens de votre maison sont tranquilles et bien rangés. Je vous prie, madame, d'écrire à madame la supérieure ; vous voyez combien vous lui avez déjà d'obligations. Comme j'ai gardé le lit le reste du temps, je n'ai pu la voir, bien qu'elle m'ait fait faire ses compliments. Demain matin avant mon départ, j'irai voir la supérieure qui le désire beaucoup.

9. Je ne voudrais pas parler de la mort de madame la duchesse de Médina-Cœli, si je croyais que vous l'ignorez. Mais je pense que vous l'aurez apprise avant que cette lettre vous parvienne. Je ne voudrais pas que vous en fussiez trop affligée. Le Seigneur lui a fait à elle-même et à tous ceux qui la chérissaient une grande grâce en l'enlevant si subitement au milieu de ses souffrances qui lui faisaient endurer mille morts. Elle a si bien vécu qu'elle vivra toujours ; que Dieu nous accorde à vous et à moi le même bonheur. Mes respects à tous ces messieurs. Antonia vous offre les siens. Faites bien mes compliments à M. don Juan ; je le recommande beaucoup à Notre-Seigneur. Que sa divine majesté vous conserve et vous conduise toujours par la main. Je suis déjà bien fatiguée et je ne vous en dis pas davantage.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

10. On a fini par accorder une autorisation à notre père éternel. Sous un rapport, j'en suis fâchée, mais d'un autre côté, je vois que c'est la volonté de Notre-Seigneur, qui veut aussi que vous ayez des peines sans consolation. Ce père vous écrira lorsqu'il trouvera un commissionnaire. Je remets cette lettre-ci à dona Francisca, en la lui recommandant bien. Si je trouve une occasion, j'aurai soin de vous écrire d'Avila. J'oubliais de vous parler d'une religieuse que notre père regarde comme très-capable et très-recommandable par ses qualités. Elle n'a que deux cents ducats ; mais nos filles sont tellement surchargées et le besoin est si grand dans un monastère qui ne fait que commencer, que je suis d'avis qu'on la reçoive. J'aime mieux prendre une telle fille que des imbéciles, et si j'en trouvais une autre comme elle, je n'en admettrais pas d'autres. Je vous laisse avec Dieu, madame : si



je m'écoutais, je ne finirais pas. Je ne comprends pas comment je puis vivre si éloignée de celle que j'aime tant et à qui j'ai de si grandes obligations.

## NOTES.

Conservée par les religieuses de Talavera, cette lettre fut écrite à Avila, lorsque la Sainte fut de retour de la fondation de Malagon, le 27 mai 1568. Il paraît, par le contenu, que madame de la Cerda était alors en Andalousie.

N. 1. Il est question d'un homme de confiance de dona Louise, aussi maladroît que devoté. Il est confus de ses leçons; son caractère mélancolique en est cause. Que voulez-vous? puis, une conséquence morale de cet e déconvenue: ceux qui peuvent nous servir n'en ont pas la volonté, et vice versa. La preuve: voyez toutes ces demoiselles qui ont bonne vocation à l'état religieux et pas de dot, et ces dotées, sans vocation. Toutes ces choses disgracieuses ne servent de rien pour nous faire apprécier la demande, ni pour nous y faire renoncer. C'est pourtant vrai, Thérèse, ce que vous nous dit là. Oh! nous en voyons bien d'autres sans être désabusés, pas plus que si nous étions roses. Quoi qu'il en soit, vous avez doré la pilule à votre grande dame. A-t-elle opéré? oui.

N. 2. Dona Louise ne s'arrangeait pas, selon les apparences, des Andalous. La Sainte lui conseille de se mettre bien avec Dieu, parce que c'est le moyen de se trouver bien des hommes. Elle a été malade; la fatigue et la chaleur en ont été la cause. On l'a saignée deux fois. On eût mieux fait de la faire transpirer au moyen du thé et d'une fomentation. Mais c'eût été trop peu de deux saignées: on lui a fait prendre médecine. C'était de trop. Non, disent nos Hippocrates qui prennent fait et cause; car elle n'est pas restée sous le coup de cette médication. C'est la raison par laquelle ils nous prouvent que nous avons besoin d'eux pour ne pas vivre longtemps, ce qui serait ennuyeux.

N. 3. Grands éloges du curé de Malagon, le licencié Gaspard de Villeneuve à qui la Sainte a écrit plus d'une fois. Elle est bien aise que le bon Alonzo Cabria, personnage mélancolique, soit satisfait de ne pas l'accompagner. Ces caractères-là ne vont pas au sien. Mention honorable de l'administrateur de la dame.

N. 4. Carleval, ce frère d'un honnête mitigé que la Sainte avait laissé pour confesseur à ses filles, est comparé à l'incomparable Paul Hernandez de la compagnie de Jésus. Elle fait une belle réflexion sur Alonzo Cabria. Qu'il prenne patience, il devint directeur.

N. 5. Elle revient à Carleval: il a le talent d'instruire la jeunesse. On lui adjoint une école.

N. 6. Elle lui charge de prier Paul d'expédier un an ouïer, sans lui faire de la peine; parce qu'il est bon homme. Que l'administrateur en ait soin. Miranda est l'objet de quelque vexation. C'est l'ordinaire du démon de faire des siennes à ceux qui lui font le plus ombrage. Déjouez ses ruses. Enfin, il s'agit d'uneselle. Evidemment ce n'est pas un bât.

N. 7. L'affaire dont elle veut qu'Avila connaisse, n'est autre chose que le livre de sa Vie.

N. 8. Projet de voyage pour le lendemain. Visites reçues, fatigue par suite, etc.

N. 9. La duchesse de Medina-Céli est morte. Elle a si bien vécu qu'elle vivra toujours.

## LETTRE XCIV.

*A madame l'illustrissime dona Louise de la Cerda. (Deuxième.)*

1. JÉSUS soit avec vous, madame. Je suis arrivée ici, bien fatiguée, le mercredi avant Pâques. Après avoir été si mal, comme je vous l'avais marqué, je n'étais guère en état de me mettre en route. Aussi suis-je venue lentement avec le curé, qui m'a rendu bien service, et qui est extrêmement aimable. J'avais avec moi un parent, qui, quoiqu'enfant, a été atteint de la pierre. Je lui ai fait boire de l'eau de cette fontaine, et il est parfaitement guéri. Je me réjouis de cette heureuse guérison, parce que j'espère obtenir par le même moyen celle de don Juan. Que votre

santé aille comme nous le demandons à Dieu. Je vous présente mes respects, ainsi qu'à tous ces messieurs.

2. J'ai trouvé déjà, religieuse et bien contente, dona Thérèse, fille de la marquise de Velada. Dimanche dernier, j'ai vu la marquise de Villena; elle m'a comblée d'amitiés. Mais, comme je n'ai besoin que de madame Louise, cela m'a fait peu d'effet. Que Notre-Seigneur me la ramène en bonne santé et sans accident. Je vous prie de nouveau de ne pas négliger mon affaire, pour les raisons que je vous ai marquées. J'y mets une grande importance. J'ai laissé à Malagon une longue lettre pour vous, une autre à Tolède; et celle-ci n'est que pour vous apprendre que j'ai fait bon voyage. C'est aujourd'hui le mercredi

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie.

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

NOTES.

Cette lettre fut écrite le mois suivant, même année et du même couvent que la précédente.

N. 1. Le voyage annoncé dans la précédente, a fatigué la Sainte, à peine relevée de la maladie qu'elle venait de faire. Le curé de Malagon a été pour elle une agréable compagnie. Elle a fait boire à une fontaine médicinale un enfant dont elle était parente, et par sa vertu, cette eau étonnamment dissolvante a guéri cet enfant de la maladie de la pierre, dont il n'était certainement pas atteint. Don Juan, qui est voué à cette merveilleuse fontaine, en sera, à coup sûr, pour son voyage.

N. 2. Elle lui recommande de nouveau le livre de sa Vie.

LETTRE XCV.

*A madame l'illustrissime dona Maria de Mendoze et Sarmiento, qui fut comtesse de Ribadavia. (Première.)*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec Votre Seigneurie. Ce voyage m'a été bien pénible. D'un côté, je quitte à regret cet endroit; et, de l'autre, monseigneur l'évêque m'écrit que vous êtes dans une grande peine, sans m'en dire le sujet. Si je n'étais pas à la veille de mon départ, je ne partirais pas sans savoir quelle est cette peine. J'ai eu grand soin de vous recommander du moins à Notre-Seigneur. Il m'est venu à l'esprit, je ne sais comment, que l'administrateur pourrait avoir déplu en quelque chose à madame l'abbesse. Cette pensée m'a un peu consolée; si elle éprouve quelque désagrément, Dieu le permet sans doute, pour lui faire acquérir de plus grandes richesses spirituelles. Que sa divine majesté arrange cette affaire, comme je l'en supplie.

2. L'on m'a appris que vous vous portiez beaucoup mieux, et j'en ai été bien contente. Oh ! si vous aviez une seigneurie dans l'âme comme vous en avez une sur la terre, que vous vous inquiéteriez peu de ce qu'on nomme tribulations ! Toute ma crainte, c'est qu'elles ne nuisent à votre santé. Je vous supplie, madame, de me faire connaître (les messagers ne vous manquent pas), dans le plus grand détail, ce qui en est. J'en suis fort en peine. Je suis arrivée ici en bonne santé, la veille de Notre-Dame : dona Louise en a éprouvé une extrême joie.



Nous passons de bons moments à nous entretenir de vous, et j'y prends tant de plaisir, à cause de l'amitié que je vous porte, que je ne m'en lasse pas.

3. Je vous dirai, madame, que tout ce qu'on peut désirer, c'est qu'il plaise à Notre-Seigneur que vos œuvres répondent à la considération dont vous jouissez ici. L'on n'y cesse pas de vous traiter de sainte, et de me répéter les louanges que l'on fait de toute votre vie. Que Notre-Seigneur soit loué du bon exemple que vous leur avez donné ! A quoi pensez-vous donc, madame ? vous souffrez de si grandes peines, que déjà Notre-Seigneur a tellement allumé dans votre âme le feu de son amour, que vous le communiquez aux autres. Considérez donc, je suis forcée de vous le dire, ce que Notre-Seigneur a souffert sur la terre. La vie est courte, il ne nous est accordé qu'un moment pour notre épreuve. O mon Jésus ! Comme je lui offre la peine que me cause votre absence, sans que je sache seulement des nouvelles de votre santé, comme je le souhaiterais !

4. Les fondateurs de cette maison où je me trouve sont de fort bonnes gens. Nous faisons des démarches pour obtenir l'autorisation : je voudrais mener cela rondement, parce que je pense que si on nous l'accorde bientôt, tout ira à merveille. J'aurais bien des choses à dire à madame dona Béatrix et à mesdames les comtesses. J'ai toujours présent à mon souvenir mon ange dona Eléonore : que Notre-Seigneur en fasse sa servante. Je vous prie, madame, de faire mes compliments au père prieur de Saint-Paul et au père Prévot. Le provincial des dominicains prêche ici : il est très-suivi et il le mérite : je ne lui ai pas encore parlé. Que Notre-Seigneur vous conduise par la main et vous conserve pendant bien des années. Amen.

De Votre Seigneurie l'indigne servante et sujette,

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

#### NOTES.

Celle-ci fut écrite à Tolède, vers la fin du carême de 1569.

N. 1. La courtoisie et les attentions de la Sainte pour les grandes dames, se sont fait remarquer dans les lettres précédentes. Dans celle-ci, elle renchérit encore. Quelle finesse d'esprit !

N. 2. Marie de Mendoza a une belle seigneurie temporelle ; si elle en avait une spirituelle, elle n'aurait plus rien à désirer, elle ne s'inquiéterait pas des tribulations, qui sont peut-être la cause du dérangement de sa santé. La Sainte met des ailes dorées à cet avertissement salutaire.

N. 3. Madame de Mendoza est canonisée à Tolède par la voix publique : qu'est-ce que cela fait, si elle ne l'est en même temps dans le ciel ? C'est à elle de prendre garde et de vivre de façon qu'il en soit ainsi. La bonne renommée ne suppose pas nécessairement la vertu, elle n'en suppose ainsi que les apparences. Or, sont-ce les apparences qui sauvent ? Cette dame est dans les souffrances, mais ce ne sont pas précisément les souffrances qui sont la vertu. La vertu, dans les souffrances, consiste à les bien prendre et à les supporter comme le divin Jésus nous l'a appris dans sa passion et sur la croix. Aussi la Sainte renvoie-t-elle la dame à ce modèle. Jésus ne choisit pas et il souffre tout jusqu'à la fin. Lecteur, prenez-y garde.

N. 4. Que vous importe le nom des fondateurs de Tolède ?

## LETTRE XCVI.

*A madame l'illustrissime dona Maria de Mendoza. (Deuxième.)*

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, madame, et vous donne des forces pour supporter tant de peines. Celle-ci a dû être un rude coup, et si vous l'avez vivement senti, je n'en ai pas moins ressenti le contre-coup. Toutefois, les faveurs que Notre-Seigneur vous accorde me donnent la confiance qu'il ne vous laissera pas dans cette affliction, sans consolation, et sans vous rappeler le souvenir de ce que sa divine majesté et sa glorieuse Mère eurent à souffrir dans ce saint temps. Si nous ressentions leurs souffrances, comme nous le devrions, tous les maux de cette vie se changeraient pour nous en une grande félicité.

2. Je voudrais bien me trouver assez près de vous pour vous tenir compagnie et vous aider à supporter votre peine, à laquelle je prends d'ici une si grande part. Je n'ai trouvé d'autre consolation que de supplier saint Joseph d'être avec vous, madame, et de m'empresser de réunir toutes nos prières et de les adresser à Notre-Seigneur pour vous et pour cette sainte qui est déjà, j'aime à le croire, en sa sainte présence. Car il s'est hâté de la retirer de ce monde avant qu'elle en connût tous les dangers. Tout doit finir sitôt ici-bas, que si notre raison était éclairée et éveillée, il nous serait impossible de regretter ceux qui meurent dans la connaissance de Dieu ; au contraire, nous nous réjouissons de leur bonheur.

3. Le comte m'a fait pitié ; ses vœux ne vont pas au-delà de ce que nous voyons ; mais les jugements de Dieu sont grands et ses secrets sont impénétrables. Qui sait si son salut ne dépend pas de la perte de ses Etats ? je pense que Notre-Seigneur, qui est le meilleur des amis, prend un soin tout particulier de vous et de tous vos intérêts. Tenons-nous pour assurés qu'il a eu en vue le plus grand bien des âmes ; et qu'en comparaison de celui-là, il faut faire peu de cas de tout le reste. Ce qui nous est important, c'est notre bonheur ou notre malheur éternel : je vous supplie donc, par l'amour de Notre-Seigneur, de ne pas arrêter vos pensées sur ce qui peut nous causer de la peine, mais sur ce qui doit nous consoler. A faire ainsi on gagne beaucoup, et à faire autrement, on perd et on peut nuire à son salut. Or, vous êtes dans l'obligation, comme tout le monde, d'y prendre garde. Que Dieu vous accorde une aussi bonne santé que nous l'en prions.

4. Nos sœurs et la mère prieure vous offrent leurs respects, et moi à madame dona Béatrix. C'est aujourd'hui le mercredi de la semaine sainte. Je ne vous ai pas écrit plus tôt, parce qu'il m'a semblé que vous n'étiez pas en état de lire des lettres.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

THÉRÈSE DE JÉSUS.



## NOTES.

C'est le couvent des déchaussées d'Ereja, qui possède l'original de cette lettre. Comme avant 1576 la Sainte signait : *Theose de Jésus, carmélite*, on peut présumer que cette lettre est postérieure à cette date, puisque la signature est sans l'addition de *carmélite*, supprimée depuis 1576.

N. 1. C'était la semaine sainte. Madame de Mendoza pleurait la mort d'une grande comtesse. La nouvelle de ce malheur l'avait accablée, et la Sainte lui dit, comme dans la lettre précédente : Songez donc aux douleurs de la Mère de Dieu, qui, cette semaine, voyait les tourments de son Fils mourant sur la croix.

N. 2. La Sainte regrette de n'être pas auprès d'elle. Elle ne se contente pas de prendre part à sa peine, elle recommande cette âme à Notre-Seigneur, *tu es les âmes le point ausquel pour elle et pour la dame, dont la mort cause son exil.* Cette dame est morte à quatre d'être déjà morte, qu'elle ne le serait si elle avait encore à mourir. Elle est heureuse d'être morte dans la connaissance de Dieu, et elle n'a perdu que les dangers qui l'attendaient, si elle eût vécu plus longtemps.

N. 3. Elle conseille au comte de Mendoza la résignation sur une perte qu'il vient de faire.

## LETTRE XCVII.

*A madame l'illustrissime dona Anna Henriquez.*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, madame. J'avais un grand désir de vous écrire, et si j'avais pu le faire plus tôt, vous ne m'auriez pas fait l'agréable surprise de me prévenir; mais ces jours derniers j'ai reçu tant de lettres, et les affaires de la province m'ont donné tant d'occupation, que je ne sais vraiment pas comment j'ai pu y tenir avec ma faible santé. La mère prieure, Marie-Baptiste, m'a marqué que vous avez éprouvé une grande joie de la grâce que Dieu nous a faite; mais c'était inutile : je sais assez que lors même que nous y aurions été étrangères, nous qui sommes si bien vos servantes, il suffisait, pour que vous en eussiez de la joie, que la chose fût pour Dieu ; car vous êtes de sa maison et de son royaume. J'en ai éprouvé, madame, un grand soulagement, en pensant que dorénavant régnera la paix, qui est une si grande chose, et que ceux qui sont entrés dans cette voie sous la conduite de prélats si peu d'accord, ne trouveront plus d'obstacles, et sauront aisément ce qu'ils ont à faire. Que Dieu soit béni en toutes choses.

2. Quand donc pourrai-je vous voir, madame, quelque contentement ? Il me semble que Dieu vous les réserve tous pour la vie qui n'aura point de fin. Votre peu de santé n'est pas le moindre de vos maux. Le bon temps qui approche diminuera peut-être un peu celui-là. Que sa divine majesté y remédie, comme elle le peut. Depuis mon point de côté, je me suis bien portée; j'ignore combien cela durera.

3. Nous sommes fort bien ici, et chaque jour nous nous félicitons davantage de la fondation de cette maison. Les habitants du lieu sont charitables, simples et sans déguisement : cela me fait grand plaisir. L'évêque nous a bien servis et il nous accorde des faveurs vraiment extraordinaires. Je vous supplie, madame, de le recommander de temps en temps à Dieu. Nous nous tenons très-honorées du tableau qui vous représente ; il est placé au maître autel, et il est si beau et si grand, que nous pouvons bien nous passer d'y en mettre d'autres. Nous avons ici une excellente prieure et des sœurs qui me semblent bien dignes d'elle.

La maison est déjà sur un tel pied qu'on la dirait une ancienne fondation. Néanmoins, je me sens dans l'isolement pour ce qui est de l'âme, parce que je ne me trouve pas ici avec des pères de la compagnie qui soient de ma connaissance. En vérité, je suis en toute manière dans l'isolement ; car, quoiqu'il fût éloigné de moi, notre saint Alvarez me tenait toujours compagnie en me communiquant bien des choses par lettres. Enfin, nous sommes ici-bas en exil, et il est bon que nous le sentions.

4. Que vous en semble, madame ? frère Dominique Banez n'a-t-il pas obtenu honorablement sa chaire ? Que Dieu me le garde, puisqu'il ne me reste aussi bien guère autre chose. Cette chaire lui donnera bien de l'ouvrage, car il en coûte pour acquérir de la gloire. Je vous prie de faire des compliments de ma part à madame dona Maria. Je désire beaucoup de la voir en bonne santé, mais mes prières ne sont bonnes qu'à augmenter le mal ; voyez-le plutôt pour vous-même. Si le père Garcia Manrique est auprès de vous, je vous supplie de lui dire que je voudrais bien qu'il fût ici, et de ne pas m'oublier dans ses prières.

5. Nous n'en finissons pas de l'acquisition de cette maison, et cependant je désire bien en voir la fin ; car je me proposerais, s'il plaisait à Dieu, de profiter du beau temps qui approche, pour aller à Burgos et revenir promptement afin de passer plus longtemps avec vous, madame. Que Notre-Seigneur arrange cela, comme il le peut, et qu'il vous donne en ce saint temps de grandes consolations spirituelles, puisque les temporelles paraissent vous manquer. J'offre mes respects à M. don Louis et je prie Dieu de le sanctifier beaucoup. De la maison de Saint-Joseph. Nous sommes aujourd'hui le 4 mars.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie.

THERÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

C'est le 4 mars 1581 que la Sainte écrivit de Palence cette lettre qui a été conservée par les religieuses de Saint-Clément.

N. 1. La séparation des provinces vient d'être décidée. La Sainte n'a pu en donner la nouvelle à cette dame, elle s'en excuse et reçoit ses félicitations avec reconnaissance.

N. 2. Elle déplore la mauvaise santé de cette dame et elle soutient son courage.

N. 5. Elle lui exprime le contentement qu'elle éprouve à Palence. La maison qu'elle y a fondée est très-bien : elle n'a qu'à se louer des habitants de la ville. L'évêque a fait pour elle des merveilles. Cette dame lui a donné un grand tableau, il est placé derrière le maître-autel. Tout ce qui chagrine la Sainte, c'est de n'avoir là aucun père de sa connaissance. Elle est exilée tant qu'elle est ici-bas, et il est bon qu'elle le sente. Rien n'est plus positif et rien n'est moins compris que notre exil.

N. 4. Voilà frère Banez, prédicateur en titre.

N. 5. Il s'agit de l'acquisition d'une maison à Burgos.

#### LETTRE XCVIII.

*A madame l'illustre dona Béatrix de Castille et Mendoza.*

Jésus.— 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec votre seigneurie. Il me semble que lorsque je vous suppliai de ne pas m'écrire, ce fut seulement pour ce qui concerne ces affaires ; car c'eût été à moi



une insigne fausseté de vous dire que je ne prends plus plaisir à recevoir de vos lettres, tandis que j'en éprouve un si grand lorsque j'en reçois. Mais ce qui me fait de la peine et m'en fait beaucoup, c'est qu'il s'agisse de choses que je ne peux faire sans blesser ma conscience et que, selon moi et bien d'autres, don François lui-même ne saurait faire sans manquer à l'honneur.

2. Comme on fait entendre autrement la chose à votre seigneurie, elle ne peut pas manquer de révoquer en doute ma bonne volonté. Ce soupçon m'est extrêmement pénible : aussi désiré-je infiniment l'entière conclusion de ces affaires. Que Notre-Seigneur termine tout cela pour sa plus grande gloire, comme c'est le vœu de votre seigneurie. Voir en repos votre seigneurie et reconnaître le grand mérite de madame dona Orofrisia ont été ma première pensée et mon constant désir.

3. Vous dites que j'ai écrit à sa seigneurie que Notre-Seigneur lui donnerait des enfants. Eh bien ! je le dis encore et j'espère de sa divine majesté qu'elle en aura. J'ai toujours mis peu d'importance à savoir ce que prétendait dire Pierre de Ahumada : j'y en mets maintenant, et je suis dans une telle répugnance de me mêler de quoi que ce soit, que, si on ne m'en faisait pas un cas de conscience, j'abandonnerais tout : et j'y étais toute décidée, si Peralvarez ne m'eût dit que vous m'en blâmeriez beaucoup, attendu que cette affaire intéresse saint Joseph. Puisque mes péchés m'ont faite prieure de cette maison, je vois bien que vous avez raison.

4. Il est juste aussi que la maison ait recours en droit, afin que cela finisse ; et, en vérité, d'après ce que les avocats m'ont dit, quoique les enfants de mon frère arguent de nullité son testament, à cause que l'on ne sait qui l'a ouvert, il y aurait bien des procès. Vous faites bien de chercher à faire tout déclarer, car les procès sont une chose terrible et bien coûteuse. Que Notre-Seigneur l'arrange, comme il le peut, et qu'il conserve bien des années votre seigneurie pour le bonheur de ses enfants. Amen.

L'indigne servante de Votre Seigneurie et sa sujette,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

5. La sœur Thérèse de Jésus vous offre ses respects. Dieu me fait espérer que dans quelques jours nous vous les présenterons l'une et l'autre en personne. Nous nous recommandons toutes deux aux prières de M. don François.

#### NOTES.

Cette lettre est conservée par les déchaussées de Guadalupe. Elle fut écrite en 1582 ; le lieu d'où elle fut écrite est inconnu. Elle était pour dona Béatrix de Castille, dame de la plus grande distinction et belle-mère de don François, neveu de la Sainte. Laurent de Cépéd en mourant avait établi sainte Thérèse son exécuteur testamentaire, et le testament s'étant trouvé ouvert, dona Béatrix l'attaquait en nullité pour cette cause légale. La Sainte en défendait la validité, pour certains legs faits à son convent. On ne parlait du côté du monde de rien moins que d'un procès en règle. Sainte Thérèse en eut toujours horreur, et au dernier nombre de cette lettre, elle demande un accommodement à l'amiable.

N. 1. Elle est trop heureuse lorsqu'elle reçoit une lettre de dona Béatrix ; mais il

n'en est pas de même lorsque cette lettre roule sur des intérêts temporels, et qu'elle lui demande des sacrifices auxquels sa conscience s'oppose.

N. 2. On avait inspiré à dona Béatrix des soupçons sur la bonne foi de la Sainte; elle s'efforce de les dissiper. Elle n'a rien dit contre dona Orofrisia.

N. 3. Nous n'entendons pas ce qu'elle veut dire de son frère Abundé. Ses péchés l'ont faite prieure d'Avila, et ses vertus, qu'en ont-elles fait? C'est bien connu. Son humilité lui gagnait tous les cœurs. Cette vertu ayant le double pouvoir de gagner Dieu et les hommes, les hypocrites s'en servent à cette dernière fin seulement, et ils reculent pour mieux sauter. Thérèse, au contraire, ne s'abaisse jamais plus qu'après son élévation. Mais je suis insupportable avec de telles vérités. Pour vous plaire, il aurait fallu vous dire que tous les masques sont de bons viages naturels. Si vous cherchez des mensonges, pourquoi achetez-vous sainte Thérèse et son honnête commentateur?

## LETTRE XCIX.

*Au révérend père Dominique Banez, de l'ordre de saint Dominique, confesseur de la Sainte.*

1. Jésus soit toujours avec vous, mon père. Je vous dis, mon père, qu'il me semble que mes joies ne sont déjà plus dans ce monde, puisque je n'ai pas ce que je désire, et que j'ai ce que je ne désire pas. La preuve, c'est que les consolations que je trouvais dans mes confesseurs, je ne les y trouve plus. Il me faut plus qu'un confesseur. Tout ce qui est moins qu'une âme ne remplit pas le désir de la mienne. Ce que je viens d'écrire m'a grandement soulagée. Que Dieu vous récompense en vous faisant la grâce de l'aimer toujours.

2. Dites à cette pauvre fille qui s'inquiète tant de savoir si elle obtiendra, ou non, les suffrages des sœurs, qu'elle présume trop d'elle-même et qu'elle manque d'humilité; que vous et nous qui sommes chargés de veiller au bien de cette maison, nous trouverons bien fait ce que l'on fera, et non ce qu'il semble à une religieuse que l'on doit faire; qu'il nous importe plus qu'à elle d'y prendre garde. Ce sont des choses qu'il est nécessaire de faire entendre. Dès que vous verrez madame dona Maria, ne manquez pas de lui faire mes compliments; car il y a longtemps que je ne lui ai écrit. C'est beaucoup de se porter mieux par de si fortes gelées. Je crois que nous sommes le trois décembre, et moi,

Votre fille et servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

Le commencement de cette lettre est perdu. L'indispensable date manque, et pour comble de désolation, l'intelligence n'en est pas aisée.

N. 1. La Sainte s'adresse au P. Banez. Ils s'entendaient à demi-mot. Elle se plaît à régaler ce bon dominicain, qui se piquait d'une spiritualité transcendante. Elle a ce qu'elle veut et c'est sa mort. Elle a ce qu'elle ne veut pas, c'est sa vie. Il s'agit simplement des désirs opposés de l'esprit et de la chair. La chair ne veut pas les souffrances, qui sont la vie. Dieu est nécessaire à son bonheur. Ses confesseurs avec leurs consolations, sont usés et la laissent dans le vide de l'âme.

N. 2. Elle parle de la répugnance de Marie-Baptiste, sa nièce, qui s'inquiétait du bruit qui courait de sa réélection. Elle ne doit s'occuper que de faire la volonté de ses supérieures. Eh! Marie-Baptiste, que faites-vous à? Vous allez à rebours de bien d'autres, qui ne s'inquiètent que de leur non-élection.



## LETTRE C.

*Au très-révérend père Nicolas de Jésus Marie Doria, premier général de l'ordre des déchaussés de Notre-Dame du Mont-Carmel. (Première.)*

Jésus.— 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon révérend père. Serrano est arrivé aujourd'hui, qui est la Saint-Thomas. Votre lettre m'a fait un grand plaisir, car j'étais inquiète de savoir si, dans votre retour, vous aviez fait bon voyage. Dieu soit béni de la grande grâce qu'il nous a faite. Qu'il veuille qu'il en soit de même à votre prochaine visite. Elle ne sera pas aussi pénible, car c'est un grand soulagement, lorsqu'il y a peu d'ouvrage. Je pense que vous avez déjà reçu deux lettres de moi; au moins une que je vous ai écrite aussitôt après mon arrivée ici, le jour même de la Sainte-Catherine. Je les avais remises l'une et l'autre à M. François Doria.

2. Dieu a permis notre translation à la maison neuve, le jour même de la Conception de la sainte Vierge. J'avais eu fort à faire pour rendre cette maison habitable. J'y avais passé huit jours avant l'arrivée des sœurs, et j'étais bien fatiguée. Toutefois je ne perdis pas mon temps, et quoiqu'il s'en manque que tout soit encore achevé, elles s'y trouvent déjà bien. Du reste, Dieu a tout conduit beaucoup mieux que je ne mérite.

3. Je suis effrayée du ravage que fait le démon à la faveur d'une mauvaise administration, de la crainte et de la séduction qu'il a répandues parmi ces religieuses, qui sont dans le fond de bonnes âmes, désireuses de leur perfection. Ce qui n'allait pas les inquiétait presque toutes, et elles n'y voyaient aucun remède. Elles sont à présent bien désabusées, et je ne pense pas qu'il y en ait une qui voulût autre chose que ce qu'elles ont, pas même la sœur de Brianda qui s'est tant félicitée de n'être pas venue.

4. Je vous ferai observer, mon père, qu'il faut donner une attention toute particulière aux personnes qui doivent être nommées aux charges. Ces religieuses n'étaient si rebutées que parce qu'elles avaient de grandes inquiétudes causées par le scrupule qui leur venait de l'idée que la supérieure n'agissait pas bien, ce qui était vrai. Maintenant elles sont très-contentes de leur priure et elles ont raison. Deux ou trois auront vu avec peine qu'on leur ait ôté leur confesseur; d'autres, et je crois presque toutes les autres, se sont réjouies dès qu'on leur a dit qu'il ne leur était plus permis de s'adresser à lui. J'ai pris toutes mes précautions et je lui ai parlé ouvertement. Je reconnais vraiment que c'est une âme du bon Dieu et qu'il a agi en toute simplicité. A la faveur de notre éloignement et de ses grandes occupations, tout s'est passé sans bruit. J'ai voulu qu'il nous prêchât, et je le vois de temps en temps. Grâce à Dieu, tout est déjà dans l'ordre.

5. Une chose me fait peine, ce sont les dettes qu'elles ont; tout

est en mauvais état par suite de la mauvaise administration. Elles s'attendaient bien qu'il en serait ainsi, mais on ne leur rendait presque aucun compte. Nouvellement entrée en religion, la supérieure n'en savait pas davantage. La détermination de s'en rapporter à son propre jugement fait bien du tort.

6. Que Votre Révérence avertisse celle qui est chargée de tout mettre en ordre, de s'instruire comme il faut de ce qu'elle est tenue de faire, d'après notre ordre, et de l'observer ainsi que les constitutions; que c'est le moyen de ne pas s'écarter. Quand les religieuses agissent autrement, Dieu permet que leurs plus grandes amies deviennent un jour leurs accusatrices. Qu'elles ne s'imaginent pas avoir la liberté de faire et de défaire, comme les personnes du siècle. Veuillez bien leur montrer cette lettre. Cette supérieure, ainsi que d'autres religieuses que j'ai tirées d'ici, m'ont causé plus d'une fois de la peine, faute de m'avoir avertie, bien qu'à la vérité il ne se fût pas encore passé des choses comme celles qui sont arrivées depuis.

7. Si quelques-unes demandent à se confesser à un autre père que le confesseur ordinaire désigné par vous, il faut le leur permettre. Que celui de votre choix remédie aux tourments qu'elles ont essayés jusqu'ici de ce côté. Ce sont des âmes qui ont beaucoup souffert pour avoir été mal nourries.

8. On m'a dit que ces religieuses-là avaient écrit à celles d'ici pour leur demander Brianda, en leur disant qu'en s'y prenant bien, après l'avoir obtenue pour elles-mêmes, elles pouvaient aussi la leur faire avoir. Que Votre Révérence impose une bonne pénitence à la prieure, qui devait bien voir que je ne suis pas une si mauvaise chrétienne que j'eusse fait tant de bruit pour une chose qui n'en vaudrait pas la peine, ni fait faire tant de dépenses pour une chose inutile, que j'en ai fait faire pour acheter la maison. Je leur pardonne ces mauvais jugements, que Dieu les leur pardonne. Plaise à sa divine majesté que la supérieure leur convienne; car autrement je la ferais revenir ici, comme je l'ai déjà fait une fois. Je dois vous prévenir que si elle revenait, c'en serait fait de la paix de cette maison, sans parler d'autre chose. Mais je n'aurais pas dû vous exposer mon avis de loin dans une affaire si grave. Ce n'est pas là ce que devrait faire quelqu'un qui sacrifierait son repos pour le bien et la paix d'une seule âme.

9. J'ai su, il y a quelques jours, qu'à Pastranne on ne jouit pas d'une bonne santé; je n'en ai eu depuis aucune autre nouvelle. Ce ne doit être rien, ne vous en mettez pas en peine et faites-y ce qu'il faut; car ce qui restera à faire après l'Épiphanie attendra longtemps. Si Dieu permet que ce que nous attendons de Rome arrive, il serait bon de se trouver ici avant le temps.

10. Le frère Gabriel, prieur de Roda, est venu me voir ici avant la Conception. Il m'a fait entendre qu'il était venu pour l'affaire de dona Elizabeth Osorio. Je la retiens jusqu'à ce que je voie si elle peut con-



tribuer de ses biens à la fondation de ce monastère-là. Madame dona Louise m'a dit que l'archevêque ne donnera pas l'autorisation, si elle n'a pas une rente, et je ne sais comment faire. Elle veut bien nous donner tout ce qu'elle a, mais elle ne peut le faire avant d'entrer. Il nous faudrait donc quelqu'un de sûr qui nous garantît que nous l'aurons. Nous traiterons cette affaire lorsque vous serez ici.

11. Je vois avec plaisir qu'on ait envoyé secrètement le message à Rome. Frère Gabriel m'a appris qu'il était déjà parti, et que c'était don Louis qui le lui avait dit. Il est bien persuadé que, puisque le roi le demande, il sera expédié promptement, et qu'on n'attendra pas le chapitre général. Dieu veuille qu'il en soit ainsi. J'ai fait semblant de l'ignorer. Il m'a dit qu'il s'en réjouissait beaucoup, et peut-être a-t-il dit vrai, soit à cause de la belle vue, soit pour le reste. La prieure de Véas m'a envoyé des lettres pour Casa de Montès. Elle demande à qui elle doit donner les cent ducats qu'elle a entre les mains ; il ne nous reste donc là-dessus aucun sujet d'inquiétude.

12. Ce que vous me marquez de l'archevêque me cause un grand plaisir. Vous faites bien mal de ne pas lui présenter mes respects ; faites-le maintenant. Vous pouvez l'assurer que chaque jour, en communiant, je le recommande très-particulièrement à Notre-Seigneur. Que sa divine majesté garde Votre Révérence et vous donne une bonne santé. Ne craignez pas qu'il vous laisse partir de sitôt. La prieure se recommande beaucoup à vous, et plusieurs sœurs désirent votre arrivée.

L'indigne servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

13. Le P. frère Philippe se conduit très-bien. Faites bien mes compliments à mon frère Grégoire et à sa sœur. Elle est très-bien et très-contente. Considérez qu'il convient de faire maintenant la maîtresse des novices prieures. Car, après tant de changements, il faut éviter que l'amour se partage, et faire en sorte qu'il se réunisse uniquement sur la supérieure. Elle pourra se faire aider à les instruire. Pour qui est de l'oraison intérieure et des tentations, avertissez-la de prendre garde de leur en faire dire plus qu'elles ne veulent. C'est ce que lui prescrivent les engagements que Votre Révérence a fait signer, et c'est un point important. Je suis bien aise que le père prieur des Grotes soit content. C'est une grande chose que la vérité. Je vous prie de lui faire mes compliments.

#### NOTES.

L'original de cette lettre, écrite à Malagon, le jour de Saint-Thomas, 1579, a été conservé par le convent d'Ubeda. Elle renferme de bonnes maximes de gouvernement monastique.

N. 1. Elle lui parle de lettres qu'elle lui a écrites, et du plaisir avec lequel elle a reçu la sienne ; mais c'est avec plus de plaisir encore, qu'elle le reçoit lui-même. Doria était à Séville pour la pacification des religieuses un peu en révolution. Elle a remis deux lettres de lui à M. François Doria, qui était frère de Nicolas.

N. 2. Elle a transféré les religieuses dans la maison neuve, qu'elle a fait mettre en état, en se donnant bien de la peine

N. 3. Voici ce que Anne, la secrétaire de la Sainte, a déposé aux informations, au sujet des troubles auxquels fait allusion ce troisième nombre : Lorsque j'étais à Malagon, dit-elle, il se fit une élection de prieure qui fut un grand sujet de contradictions. Notre mère leur donna une prieure dont elles ne voulaient pas. Une religieuse entre autres ne voulut pas en entendre parler, c'était la plus opiniâtre opposante. Lorsqu'elle combattait avec le plus de passion l'élection de la Sainte, je remarquai plusieurs fois autour d'elle une volée de démons qui l'excitaient et l'animaient à repousser cette prieure. Mais, comme elle était à faire ainsi des siennes, arriva la Sainte qui amenait de Salamance la prieure de son choix, qu'elle y était allée chercher, et qui était Jéronyme de l'Esprit-Saint. Qu'arriva-t-il ? C'est qu'à peine la Sainte eut mis le pied dans le couvent, que tous les diables de l'opposante et de l'opposition disparurent ; que personne ne dit plus mot de l'élection, et que durant six ans que vécut Jéronyme, il n'y eut pas le moindre trouble.

N. 4. Les auteurs des troubles étaient nombreux et, chose singulière, ils étaient innocents, voire même le confesseur qui y avait donné occasion. C'est qu'après le coup, il avait tout ramené. On admire le tour d'adresse de la Sainte, qui dissimule ici charitablement les torts, pour la paix de la maison et pour l'honneur du confesseur. C'est au père Nicolas de mieux voir ce qu'il fait, lorsqu'il nomme des directeurs.

N. 5. Elle laisse les affaires de Malagon pour s'occuper de celles de Séville. La maison de cette ville est fort endettée par suite d'une mauvaise administration. Cela ne surprend personne, les sœurs s'y attendaient ; la supérieure est excusée sur son inexpérience et blâmée de sa suffisance.

N. 6. Elle donne d'excellents avis à la supérieure qui va remplacer la précédente. Elle lui fait remarquer que les amies de celle qui prévarique, sont les premières, lorsque ses fautes sont mises à découvert, à se déclarer contre elle. C'est ce qui vient d'arriver à la supérieure qu'elle remplace. C'est *Dieu qui le permet*. Ce n'est qu'en gouvernant selon la justice et la raison, qu'on a tous ses inférieurs pour soi. Sans cela, ceux mêmes qui chantent les louanges de l'administration, en sont des ennemis cachés. Il y a tels personnages dont les seules vertus sont l'orgueil et l'injustice. Eh bien ! ils sont étourdis d'applaudissements par un certain nombre de petites ambitions ambiantes, qui attirent à elles les places par le vent politique de ces adulations perfides. C'est bien la peine de mal faire ! que le prévaricateur tombe ; qui lui jette la première pierre ? Demandez-le à votre mémoire.

N. 7. Maintenant il s'agit des pertes spirituelles qu'a faites cette maison. Il faut s'en prendre au confesseur. Veillez à le remplacer par quelqu'un qui sache les réparer.

N. 8. Les religieuses de Séville voudraient se servir de celles de Malagon, pour obtenir Brianda. Elles ont écrit à ces dernières contre la manière dont la Sainte les a menées. La prieure Marie de Saint-Joseph la paie d'ingratitude. Il faut que Doria la mette en pénitence. On l'accuse de n'être allée à Malagon que pour l'acquisition d'une maison, et non pour s'occuper du bien spirituel des sœurs. Qu'elles prennent garde de se conduire comme il faut envers la supérieure ; ceci est suivi de menaces.

N. 9. Des nouvelles de Pastranne. Doria qui en était prieur. Qu'il se hâte de mettre fin au désordre qui règne à Séville, afin de revenir au plus tôt en Castille, en cas que le bref de séparation arrive.

N. 10. On voit le P. Gabriel de l'Assomption chargé de conduire l'affaire de dona Isabelle Osorio, dame de Madrid, qui désirait entrer dans la maison qu'on désirait fonder dans cette capitale. Il y a la manière de s'y prendre.

N. 11. D'abord, c'est le roi qui demande au pape la bulle de séparation ; c'est chose déjà faite. Ensuite elle lui apprend que la prieure de Véas, Anne de Jésus, a cent ducats pour couvrir les dépenses des voyages de Rome.

N. 12. L'archevêque à qui elle charge Nicolas de dire combien elle s'occupe de lui devant Notre-Seigneur, est don Christoval de Roxas, archevêque de Séville.

N. 13. Dans ce post-scriptum elle fait l'éloge de frère Philippe, qu'elle a laissé à Malagon pour confesseur. C'en est un bon. Ce qu'il fait de mieux, c'est de ne s'occuper d'aucune autre chose. Puis vient Grégoire de Nazianze et sa sœur, la mère Catherine de Saint-Cyrille, qui fit profession le jour de la sainte Trinité, 1576. Enfin, elle entend que la maîtresse et des novices soit nommée prieure. Elle en donne sa raison ; mais alors elle aura une sous-maîtresse, afin que l'instruction des novices ne souffre pas du bien commun du couvent. Ce n'est pas tout : elle est encore bien aise que le P. prieur des Grottes soit content, et moi, que vous le soyez de ce que je vous le dis.



## LETTRE CI.

*Au même Révérendissime père frère Nicolas de Jésus Marie Doria.*

(Seconde.)

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon révérend père ! J'ai reçu, il y a trois ou quatre jours, votre lettre du 30 décembre. J'avais déjà reçu celles dont Perrano était porteur, et j'y avais répondu longuement, ainsi qu'à la mère prieure. J'avais encore écrit au père Rodrigue Alvarez. J'avais remis ces différentes lettres à Perrano qui s'en était chargé. On m'a dit depuis qu'elles avaient été mises à la poste. Depuis que vous êtes venu ici je vous ai écrit deux autres lettres que j'ai fait passer à M. Oria, de Tolède, en le priant de vous les envoyer. J'ai fini par cesser de vous écrire, en voyant que toutes mes lettres se perdaient. Dieu veuille qu'il n'en soit pas de même de celle-ci que je vous envoie par Vélasco.

2. Vous vous en rapportez entièrement à la mère prieure de ce monastère, et elle ne me parle de rien. Qu'elle se porte bien, à la bonne heure ; pour le reste, je pense que vous ferez votre affaire de mettre ordre à tout, surtout avec un tel majordome. Qu'est-ce que ne fait pas l'amour de Dieu ! il ne dédaigne pas de faire l'aumône à ces pauvres filles. Je me recommande à ses prières. Vous ne me parlez pas de notre Lucrèce ; faites-lui un grand compliment de ma part.

3. De peur de l'oublier, je vous apprends que la prieure de Véas a fait dire à Casa de Montès qu'elle avait les cent ducats. Elle demande à qui elle doit les remettre. Il lui a fait dire de les envoyer à Madrid. Je vous l'ai déjà marqué ; je ne dois donc pas vous en dire davantage. Sachez, mon père, que cet endroit est si écarté qu'il n'y a pas à compter sur moi pour vous donner des nouvelles. Je le puis moins qu'à Séville et je l'y pouvais même beaucoup mieux, parce que je n'aurais que Tolède qui me procurât quelque messenger, et que je vois que par cette voie mes lettres se perdent aussi. Je vous dis cela parce que vous me marquez de vous faire savoir le moment où il faudra que vous veniez et ce qui se passe ici. J'avertis Vélasco de ne pas s'occuper de moi pendant qu'il resterait ici. Si vous attendez longtemps à venir, il pourra se faire que vous ne me trouviez pas, parce que je crois que l'on va faire la fondation des filles à Villeneuve, près de la Roda, et qu'il sera possible que j'y aille avec elles ; car si ma présence a été nécessaire pour quelqu'une, ce sera pour celle-là. Le père frère Antoine de Jésus et le prieur sont si accablés et ils m'importunent depuis si longtemps que je ne saurais m'en dispenser. Ce doit être la volonté de Notre-Seigneur. Il n'y a encore rien de bien certain, mais si je dois y aller ce sera avant le carême. Je m'afflige d'avance de la crainte de ne pouvoir vous entretenir, après avoir déjà manqué cette consolation que j'avais déjà comaté trouver à Malagon.

4. Ma santé est bonne et cette maison marche si bien que je ne me lasse pas de remercier Dieu de m'y avoir fait venir. Le spirituel fait des progrès, la paix règne et rien ne manque au contentement. Le temporel qui était dans un état désespéré prend déjà une nouvelle face; que Dieu soit en tout béni.

5. Ce que vous m'apprenez du Révérendissime m'a fait tant de plaisir, que je voudrais le voir déjà terminé. Je l'ai marqué à Vélasco et à celui des Grottes. Seulement j'ai ajouté qu'il n'y a pas le moindre doute sur la validité, ou la nullité de cette substitution, parce que lors de la mort du nonce, les opinions étaient partagées sur la validité de la commission qu'il avait adressée au père Gracian, et nous sommes assez las de procès. Ainsi donc, pour un oui, ou pour un non, si Dieu nous fait la grâce que cette affaire réussisse, il faut faire ce qu'il faut du vivant de celui qui est le principal. Toutes vos raisons me paraissent excellentes et même meilleures que je ne puis le comprendre. Ainsi donc point de retard.

6. Ne feriez-vous pas une faute de rester là jusqu'à la fin, en cas que l'affaire vînt à manquer? je consulte Vélasco et je m'en tiendrai à sa décision. J'aimerais bien mieux vous consulter vous-même, n'était la peine que je vous donnerais, à cause qu'il vous serait très-fatigant de venir en si peu de temps et de vous en retourner, et puis il paraît que je puis facilement communiquer avec Vélasco; c'est pour cette raison que je lui écris. Il est toujours bon de débattre les choses avec plusieurs personnes. Il pourrait bien se faire que votre absence nous fît grande faute, du moins j'en aurai un grand regret, quelque bien disposés que soient nos amis. Comme notre père Gracian est en liberté, il ne convient pas de traiter cette affaire, parce que si elle a l'issue que nous espérons, on dira que c'est à lui qu'il en faut faire les honneurs, et puisque c'est peu de chose, il est bon de ne pas donner occasion à ces propos.

7. J'ai pensé que si celui des Grottes ne doit pas être provincial et qu'on lui donne un autre emploi, il serait bon que ce fût frère Antoine de Jésus qui a déjà été nommé à cette charge. Il s'en acquitterait bien, surtout avec un supérieur et un compagnon capable. Il a déjà fait ses preuves par la manière dont il a rempli sa commission pour Salamanque. Nous sortirions par là d'une incertitude et d'un partage d'opinions qui est un plus grand mal que les fautes qu'il pourrait faire, s'il était provincial. Je vous parle aujourd'hui de cela, parce que je ne sais quand je pourrai vous récrire, tant mes lettres sont malheureuses. Celle-ci part recommandée comme il faut.

8. Je voudrais bien savoir la cause du trouble qui vient de naître à Séville. Dieu veuille y mettre fin et vous ait en sa sainte garde. Je suis fatiguée d'avoir tant écrit. Bien que ma santé soit moins mauvaise qu'à l'ordinaire, mon mal de tête ne me quitte pas. Présentez mille respects de ma part au père prieur d'Almodovar, s'il s'y trouve. J'en fais assez



pour ses amis ; j'ai pris de chacun d'eux une religieuse. Dieu veuille me l'agréer. Celle qui est sortie de Véas et qu'on me dit vous convenir beaucoup, est de Jean Vasquez et de celui de Cantalapiédre.

9. La prieure se recommande à vous, mon père, et nous vous recommandons toutes à Notre-Seigneur ; moi en particulier, je ne l'oublie jamais. Cela ne m'empêche pas de soupçonner que si vous en trouviez quelque prétexte, vous seriez bien aise de rester un peu à Séville ; si je me trompe, Dieu me le pardonne. Que la divine majesté vous accorde une grande sainteté et de longues années. Amen. Nous sommes aujourd'hui le 13 janvier.

L'indigne servante de Votre Révérence.

THERÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Les religieuses déchaussées de Consuegre, conservent l'original de cette lettre, écrite à Malagon, comme la précédente et seulement 45 jours après, en 1580.

N. 1. On ne peut y achopper que contre une voyelle, ou une consonne.

N. 2. Qu'est-ce que ce majordome ? à ce que j'en vois, c'est une personne de qualité et de charité, qui est la meilleure qualité. De Lucrèce, je ne sais rien.

N. 3. Elle lui donne avis que les cent ducats de Véas vont prendre la route de Madrid.

N. 4. En douze jours, elle a fait changer entièrement de face Malagon ruiné et révolutionné. Tout y a relleuri : les affaires, la santé, la piété et la paix.

Nombres 5, 6, 7. *Celui des Grottes* était le P. Gracian ; un projet relatif à la hiérarchie de l'ordre était proposé par Doria, la Sainte l'approuve ; mais elle entend que ce soit un parti stable, à cause des hésitations auxquelles a donné lieu la mort du nonce Hormanète, et qu'il n'y ait pas de procès ; ceux même qu'on gagne ne valent rien. C'est bien encore de même en France. Que dis-je ? Grâce aux progrès des lumières, les oiseaux de proie de la justice ne laissent plus le moindre duvet sur leurs vic-times.

Gracian est appelé *celui des Grottes*, parce que le nonce l'avait mis en pénitence.

Père Antoine, qu'elle propose pour provincial, non que ce soit son avis, mais parce qu'elle remarque qu'il est généralement proposé, est le P. Pierre Hernandez, qui fut nommé à cette charge au second chapitre d'Almodovar.

N. 8. Elle demande à être informée des nouveaux troubles que le démon suscite à Séville.

N. 9. Elle finit par ses compliments, ceux des sœurs et, en particulier, de la prieure Jéronyme de l'Esprit-Saint. Elle le croit disposé à séjourner un peu trop à Séville et elle l'en détourne avec une politesse charmante. Comme elle savait mener son monde !

(La traduction et l'annotation des lettres suivantes, jusqu'aux fragments, sont de M. l'abbé Landeretche, curé doyen de Saint-Palais, diocèse de Bayonne. La traduction des lettres a été revue et corrigée par M. l'abbé de L'Herm.)

#### LETTRE CII.

Au R. P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. (Première.)

Jésus. — 1. Que la grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon Révérend Père ! J'ai écrit à dona Louisa, pour lui dire que ces religieuses (de Malagon) pourraient aller à son palais de Paracuellos, jusqu'à ce qu'elle ait construit ici une maison. Paracuellos est à trois lieues de Madrid à deux d'Alcala, ce me semble ; c'est un lieu très-salubre,

où je voudrais fort qu'elle bâtit un monastère, mais elle ne l'a jamais voulu. Je désirerais encore plus que les sœurs ne sortent pas d'ici, puisqu'elles y sont, et que c'est un lieu de passage; mais, puisque nous n'en pouvons pas davantage, Dieu veuille y mettre la main, et Votre Révérence l'approuver aussi : nous n'attendrons pas une autorisation, parce que je crois que nous l'aurons, et qu'il n'y a pas d'autre moyen. Défaire le monastère comme celui de Pastranne, c'est chose qu'il ne faut pas souffrir. Enfin, si cette fois sa réponse n'est pas favorable, je me rendrais à Tolède, pour prier quelques personnes de voir cette Dame, et je n'en sortirai pas avant que cette affaire ait pris une issue quelconque.

2. Je suis arrivée en bonne santé : j'ai mieux fait de marcher que de venir en voiture, je marchais aux heures que je voulais, et j'étais fort bien traitée par mon frère. Il vous fait ses compliments : il est arrivé et se trouve en bonne santé. Il serait bien bon, s'il voulait se retirer et me laisser à Tolède, jusqu'à ce que l'affaire de là-bas fût arrangée, pour que nous sussions de Votre Révérence qu'il n'y a plus moyen d'y remédier. La petite Thérèse nous a beaucoup amusés en route : elle est arrivée sans aucun accident.

3. O mon père ! quel affreux accident m'est arrivé !... Nous étions logés dans une grange (et nous ne pensions pas que ce fût peu pour nous), près d'une auberge de campagne, où nous ne pouvions rester. Une grosse salamandre se fourre le long de mon bras, entre la tunique et la peau : mon frère la saisit, et dans sa précipitation, la jette au visage d'Alonzo Ruiz, qui nous a été fort utile en route ; Diégo, aussi beaucoup : c'est un petit ange, à qui j'ai déjà donné l'habit. Il a amené une religieuse que je préfère à la sœur Catherine que je dois ramener d'ici. Elle est mieux qu'elle ne le paraît, n'était une manie d'aller : la malade est perdue, et sans ressource. Vous pouvez, mon Révérend Père, être bien convaincu qu'elle l'était déjà, lorsqu'elle fit ce beau trait : elle prétend qu'elle le faisait pour l'honneur de l'ordre.

4. La mère prieure se recommande beaucoup à vos prières : c'est pour ne pas vous fatiguer, dit-elle, qu'elle ne vous écrit pas ; elle se leve, et comme elle se donne beaucoup de mouvement, et qu'elle veut se trouver à tout, ce sera un obstacle à sa prompte et parfaite guérison. Lorsque vous irez à notre maison, vous direz de ma part des paroles bienveillantes à la sœur Gabrielle : je l'ai laissée en proie à bien des peines ; c'est un ange de sincérité, elle est d'un excellent esprit, et je lui dois beaucoup.

5. Votre Révérence doit faire une défense formelle et absolue de donner à manger au parloir : les sœurs s'en inquiètent beaucoup, et si elles ne sont avec vous (exception que je ne compte pas, lorsque la chose est indispensable), elles le font de si mauvaise grâce, et cette répugnance me paraît encore plus blâmable que le fait. Il y a



en cela de graves inconvénients, et elles doivent se le tenir pour dit. Il suffit même qu'en le faisant, elles risquent de n'avoir pas de quoi manger; les quêtes produisent peu, et plutôt que de le dire, elles se priveraient de manger, ce qui serait le moindre des inconvénients. Lorsque j'étais au milieu d'elles, je pourvoyais à leur nourriture, et rien ne se perdait. Toutes choses se ressentent de leur origine, et c'est ici un principe qui peut engendrer un grand mal; vous devez comprendre, et ce sera une grande consolation pour elles de savoir que Votre Révérence veut tenir la main à l'observation des règlements que vous avez tracés d'après le P. Pierre Fernandez. Toutes sont jeunes; et croyez-moi, mon père, le plus sûr est qu'elles n'aient pas de rapports avec les religieux. C'est la chose que je redoute le plus pour nos maisons, parce que, malgré que tout soit pur et saint encore, je prévois où tout cela pourrait aboutir, si l'on n'y remédiait dès le principe, et c'est ce qui fait que j'y attache une si grande importance. Pardonnez-le moi, mon père, et soyez avec Dieu.

Votre fille,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve dans le couvent des carmélites de Guadalupe. Elle fut écrite l'an 1476, la Sainte était alors au couvent de Malagon, nouvellement arrivée de Séville. Elle est pleine de grâces et de science.

N. 2. Dans le premier nombre, on voit ici cette sollicitude maternelle avec laquelle sainte Thérèse s'occupait à procurer une maison durable à ses filles de Malagon. A cette fin, elle se rend à Tolède : elle ne s'épargne aucune fatigue pour adoucir le sort de ses filles chéries qui doivent lui en être tendrement reconnaissantes.

N. 3. Dans le deuxième nombre, elle donne une relation charmante de son voyage. Elle parle des bons traitements de son frère, Laurent de Cépède, qui l'accompagna jusqu'à Tolède, avec sa nièce Thérèse. Ceci donna lieu, selon le célèbre historien de sa vie, Yepes, au bruit qui se répandit qu'elle traînait à sa suite des courtisanes et des femmes suspectes, et elle fut ainsi calomniée par un monde qui est d'autant plus fou qu'il devient vieux. *Quanto mas viejo, es mas loco.*

N. 4. Le séjour que sainte Thérèse fit à Tolède a induit en erreur les historiens de sa vie, sans en excepter Yepes : ils ont cru qu'elle y fut incarcérée par ordre du général. Nous voyons le contraire par cette lettre et par plusieurs autres. Selon ma manière de penser, la Sainte sortit de Séville dans le dessein de se retirer à Avila; mais les besoins du couvent de Malagon, et d'autres raisons, obligèrent le P. Guardian à la retenir à Tolède. Mais elle n'y demeura que trois ans, et il n'y eut aucun ordre du pape de l'enfermer dans le couvent de Tolède.

N. 5. Au fort de la persécution qu'ent à essayer la sainte réforme qu'elle poursuivait, elle dut se renfermer dans le couvent d'Avila; mais elle y était avant que le nonce, Mgr. Ségua, lui en eût int me l'ordre.

N. 6. La Sainte conclut cette lettre par un avis d'une haute importance sur la réserve avec laquelle les religieux doivent converser avec les religieuses : le glorieux saint François avait les mêmes craintes que notre sainte réformatrice. Il avait l'habitude de dire ces paroles remarquables : *Timeo quod Deus abstulit a nobis uxores, et diabolus dedit nobis sorores.*

## LETTRE CIII.

Au même. (Deuxième.)

Jésus. — 1. Que l'Esprit-Saint soit votre guide, mon Révérend Père : qu'il vous communique sa lumière, et que la Vierge accom-

pagne vos pas ! Je crois devoir vous dire qu'il faut se servir de ceux qui sont moins coupables parmi eux , pour faire exécuter vos ordres. Ce bon N. eût été propre à cela , s'il n'eût été aussi égaré. Je me sens aujourd'hui plus de courage que cette autre fois. Vous devez savoir que j'ai auprès de moi mon excellent ami Salazar : à peine je lui ai fait savoir que j'avais besoin de causer avec lui , qu'il a entrepris un long voyage ; c'est un véritable ami. J'ai eu beaucoup de joie à le voir ; il dit que l'ange est bien content d'avoir sa nièce parmi nos *papillons* (religieuses) , qu'il les estime beaucoup. Il lui a parlé aussi fort avantageusement des *aïdes* ; il ne tarit pas sur leur éloge.

2. La mère prieure et les sœurs vous font leurs compliments ; elles vous recommandent beaucoup dans leurs prières. Ma chère Isabelle se porte bien. Voici une lettre de la signora Juana : j'espère bien me consoler avec elle , quoique nous n'ayons pas dans cette maison tout ce qu'il faudrait pour la recevoir.... Mais comment a-t-elle parlé à ce bon Roques de mes lettres?... Elle a vu que c'était le nom que je voulais savoir. Pardonnez-moi la longueur de celle-ci : je me suis oubliée , et que le Seigneur soit avec vous. C'était hier la fête de Notre-Dame. Alonzo arrive aujourd'hui.

Votre indigne fille,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se conserve chez les religieux du couvent de Manzanarès. Elle a été écrite de Tolède, quoique la date n'en soit pas certaine ; il paraît probable qu'elle est de l'an 1476, au mois de septembre.

N. 2. Elle parle du voyage que faisait le P. Gracian pour s'acquitter de sa charge de commissaire apostolique. Elle cite le P. Salazar, comme un ami vrai et sincère : ce qui fait croire qu'il en était qui se méritaient pas cette qualification. Les vrais amis sont en effet peu nombreux. Nous trouvons dans l'histoire profane, Damon et Pythias, Oreste et Pylades ; et dans l'histoire sainte, nous voyons l'exemple plus noble de David et de Jonathan.

N. 3. L'ange, dont il est question dans cette lettre, est M<sup>re</sup>. Quirga, si heureux d'avoir sa nièce, dona Hieronyma de l'Incarnation , parmi les carmélites que la Sainte désigne ici, comme en d'autres lieux, sous le nom de *Papillons*.

LETTRE CIV.

*Au même. Troisième.)*

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec vous, mon Révérend Père, et vous conserve longtemps. Amen. Je vous avoue que , si Dieu ne me faisait comprendre que le bien que nous faisons , et le peu que nous pouvons , vient de sa main puissante, il y aurait de quoi s'enorgueillir de vos succès. Que son nom en soit béni et loué toujours. Amen. On est étourdi de tout ce qui se passe : et ce que j'admire le plus , c'est de vous voir agir avec tant de calme et de paix , changeant les ennemis mêmes en amis, et en faisant les auteurs, ou pour mieux dire, les exécuteurs de vos projets.

2. J'ai fort approuvé l'élection du P. Evangéliste : de grâce chargez-vous de lui faire mes compliments , comme aussi au P. Paul ; quo



Dieu lui rende la joie que nous a causée la lecture de ses poésies , et la lettre de Thérèse. J'apprends avec plaisir que ce qu'on a dit des cigales est faux. J'espère que l'arrivée des papillons produira quelque bien , et qu'elles suffiront pour cette maison ; elles ont beaucoup d'en-vieuses : nous le sommes toutes , quand il s'agit de souffrir. Que Dieu nous assiste dans cette œuvre.

3. Les peines ne manqueront pas , si l'esprit est mauvais. Je vois maintenant la grande misère des personnes spirituelles de ce pays-là. Dieu soit loué de ce que vous vous êtes trouvé là pour ces troubles ; après tout , elles sont heureuses , puisqu'il y a déjà quelque bien , et c'en est un considérable en ce que vous me dites du visiteur de l'archevêque. Il faut que cette maison fasse de grands progrès , puisqu'elle nous coûte si cher. Ce n'est rien , ce me semble , ce que souffre *Paul* aujourd'hui auprès de ce qu'il éprouva de frayeur à la visite des anges.

4. J'aime beaucoup ses courses pour demander l'aumône , et il ne dit pas quel était son compagnon. Il me parle d'une lettre de Peralta , qui devait se trouver dans ses papiers , et qui n'y est pas. L'écrit qui me venait par le P. Mariana ne m'a pas été remis , et celui-ci ne m'a pas écrit depuis plusieurs jours. Il m'a envoyé une de vos lettres , et peut-être la sienne est-elle restée avec l'autre , et le papier de Garcia Alvarez. Il m'a fait passer une ou deux lettres pour Ségovie : j'ai pensé qu'elles étaient de Votre Révérence , quoique l'adresse ne fût pas de votre main : depuis j'ai reconnu mon erreur.

5. Le jour de la Présentation , je reçus deux de vos lettres : depuis , une fort courte , qui arrivait avec une missive pour dona Louisa de la Cerda , qui est enchantée de l'avoir reçue ; là se trouvait la permission pour Casilda : je l'avais déjà expédiée.

6. Oh ! que de bon cœur Angèle eût donné à manger à *Paul* , lorsqu'il éprouvait la faim dont il parle ! Je ne sais pourquoi il s'impose encore plus de fatigues que celle que Dieu lui ménage dans sa quête ; il paraît avoir sept esprits : après avoir usé une vie , il doit en avoir une autre. Que Votre Révérence le gourmande par charité , et le remercie de ma part de la grâce qu'il me fait par le soin qu'il a de m'écire : que ce soit pour l'amour de Dieu.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Voilà ce qui se passe dans le moment , quoique je pense que la sœur Espéranza a eu soin de vous l'apprendre.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre se conserve en original dans notre maison de Tolède : elle fut écrite vers la fin de l'année 1476.

N. 2. Dans le premier nombre , la Sainte parle avec éloge de la conduite du P. Gracian dans l'exercice de sa commission , et celle qui n'avait en pour ses propres œuvres la moindre pensée de vaine gloire , paraissait vouloir s'en défendre pour celles d'autrui , quoiqu'il fût vrai de dire que la gloire du fils n'eût pas été étrangère à la mère. A ce propos nous citons une parole de la Sainte , qui nous a été trans-

mise par la mère Isabelle de Jésus. Un prêtre lui disant un jour qu'elle avait à se tenir en garde contre la vaine gloire, sainte Thérèse lui répondit *qu'elle ne se rappela pas d'en avoir eu ; mais aussi que c'était une grande misère de n'avoir aucun motif d'en avoir quelque tentation*. Parole aussi sainte qu'elle est pleine de sel et de finesse.

N. 5. Elle fait un grand éloge du P. Gracian, en disant que dans sa visite il changeait ses ennemis en autant d'amis ; c'est un point important dans l'art du gouvernement qui, pour l'ordinaire, nous gagne peu d'amis et nous fait beaucoup d'ennemis.

N. 4. Dans le troisième nombre, elle donne des avis qui sont d'un grand prix pour les confesseurs et pour les pénitents : du moins il semble qu'elle y fasse allusion à cette matière. Elle disait dans une autre lettre : *Que les sœurs fassent la confession de leurs péchés à un seul confesseur, et qu'elles se confessent toutes dans une demi-heure*. Excellentes confessions, que celles où l'on ne déclare que ses propres fautes ! Je suis porté à croire que la longueur des confessions provient ordinairement du défaut de capacité. On ne doit soumettre aux clefs que ce qui est matière d'absolution : tout le reste est étranger à ce saint tribunal, engendre l'ennui, et devient un manque de respect au sacrement. La multitude des paroles est un signe de peu de contrition : celui qui est pénétré d'une douleur sincère ne se souvient de personne ; il est un juge sévère de lui-même. Sachant que le sacrement est établi pour purifier l'âme, il laisse les histoires inutiles et les consultations pour un autre lieu.

N. 5. Sainte Thérèse donne dans cette lettre le surnom d'*anges* aux membres de l'Inquisition : elle rappelle la frayeur qu'éprouva le P. Gracian, lorsqu'il vit les inquisiteurs dans le couvent de Tolède, qui fut dénoncé au saint office.

#### LETTRE CV.

*Au même. (Quatrième.)*

1. Jésus soit avec vous, mon révérend père. Je dois vous parler d'une affaire, à présent que j'ai une occasion de vous le mander. Vous savez comment Angèle a pris pour confesseur le prieur de la Sisle. En bien des circonstances, elle ne peut se passer de conseils ; elle n'y aurait d'ailleurs ni succès, ni repos. Ce directeur la voyait souvent, avant ce choix ; mais depuis, presque jamais. C'est en vain que la pieuse et moi cherchions à deviner les raisons de cette conduite. L'ingrate Angèle s'entretenant un jour avec Joseph, il lui dit qu'il retenait son directeur, parce que le docteur Velasquez était celui qui lui convenait le plus (c'est un chanoine d'une grande science et des plus savants d'ici) ; qu'elle trouverait quelque soulagement sous sa direction ; qu'il inspirerait à ce docteur de s'en charger ; car il en avait quelque doute, à raison de ses grandes occupations : et Joseph étant une personne grave comme vous le savez..... elle ne voyait guère le parti qu'elle avait à prendre, à cause qu'elle devait beaucoup, d'un côté, à son autre directeur, et que, de l'autre, elle craignait de déplaire à Joseph.

2. Elle fut dans cet état pendant quelques jours, et c'était pour elle grande peine de ne pouvoir vous consulter : elle craignait d'ailleurs de vous ennuyer et d'en parler à tout le monde. Sur ces entrefaites, le Père Salazar vint ici, et Angèle se décida à suivre son avis, quoi qu'elle fût contrariée d'un changement et qu'elle dût se plaindre de ce que Joseph ne l'en eût pas avertie plus tôt. Elle découvre tout au père Salazar, le même qui, dans un dernier voyage, l'avait adressée au



prieur de la Sisle. Ce père est un de ceux avec qui l'on peut conférer de tout, comme vous le savez, puisqu'il sait tout ce qui se passe. Il a conseillé de suivre l'avis de Joseph : c'est ce qui a été fait, et tout s'accomplit comme Joseph l'avait prédit. D'un côté, le prieur est revenu : la révérende mère lui demandant pourquoi il en avait agi de la sorte, il a répondu qu'il ne savait comment expliquer ce mystère ; bien qu'il n'y eût au monde chose qu'il désirât plus ardemment et qu'il prévît qu'il aurait à se repentir de sa conduite, il n'avait pas été maître de lui-même dans cette circonstance : qu'il en était lui-même étonné, mais qu'il n'en pouvait pas davantage.

3. Quant à l'autre, à peine lui a-t-on proposé la chose, qu'il a dit qu'il viendrait chaque semaine, ses occupations fussent-elles encore plus nombreuses, aussi content que si on lui donnait l'archevêché de Tolède ; et comme il est fort ingénu, je ne crois pas qu'il y attachât grande importance. Frère Hernando de Médine vous dira ce qu'il est. Ne manquez pas de vous en informer. Afin que Votre Révérence puisse voir comment il a pris la chose, je vous envoie le billet que je lui adressais pour l'appeler à l'occasion de quelques embarras de conscience : il serait trop long de vous en parler : il n'était pas question d'oraison.

4. Ainsi, mon père, Angèle est contente de s'être confessée à ce docteur ; ce qui fait sa joie principale, c'est que, depuis qu'elle a goûté de la direction de Paul, elle ne trouve ni calme, ni satisfaction avec aucun autre. Maintenant elle goûte de la joie et du repos, quoiqu'il ne soit pas aussi parfait que celui dont elle jouissait sous la direction de Paul : elle se sent portée à lui obéir en tout, ce qui fait pour elle une indicible consolation, à cause de sa propension pour cette vertu, et parce que, privée des lumières de Paul, elle n'aurait ni calme, ni succès en tout ce qu'elle ferait, et qu'elle pourrait s'assujettir à un autre directeur, quand elle en aurait le désir. Croyez-bien, mon père, que celui qui a fait l'un a fait l'autre, et qu'Angèle est étonnée de tout ceci, comme aussi de l'empêchement qu'a éprouvé le prieur.

5. Je vous prie, mon révérend père, de vous réjouir de ce changement, si vous désirez procurer quelque soulagement à Angèle ; car, bien qu'elle n'ait pas le même contentement qu'avec Paul, son âme n'est pas néanmoins sans quelque consolation.

Le docteur n'ignorait pas l'amitié de Joseph pour elle : il en avait entendu parler assez, et il ne s'en étonne pas : étant plein d'érudition, il trouve dans la sainte Ecriture le fondement de tout cela : ce n'est pas une petite consolation pour la pauvre Angèle à qui Dieu en fait éprouver de toutes les manières, d'être éloignée de tout ce qu'elle affectionne : qu'il en soit à jamais béni.

6. Il nous reste à nous arranger avec l'autre, de sorte qu'il comprenne qu'en son absence, l'on se confessera avec ce dernier, et que Votre Révérence m'ordonne d'en agir de cette manière, afin d'avoir le

mérite de l'obéissance. Je dois vous dire que la bonne volonté de cette pauvre personne est si grande, et son désir de faire quelque chose pour Dieu si ardent que, puisqu'elle ne peut rien dans les grandes choses, elle doit chercher à lui plaire d'avantage dans celles qui sont en son pouvoir.

Votre indigne servante et fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre est une des plus précieuses de cet admirable recueil. Elle renferme un trait singulier de la vie de sainte Thérèse dans ses rapports avec le seigneur Yepes, son confesseur, et le docteur Velasquez, qui devait la diriger. Elle fut écrite de Tolède l'an 70.

N. 2. Pour la parfaite intelligence de cette pièce, il convient de rapporter ici un passage de l'*Année Thérésienne*, du servant P. Antoine de Saint-Joachim. Voici ce qu'il dit : « L'on sait positivement que, du vivant de la Sainte, ce trait de sa vie fut un mystère pour le seigneur Yepes, et qu'il en fut informé dans la suite par le R. P. Diego Yanguas : ce qui résulte de la déclaration de dona Marie Henriquez et Colona, duchesse d'Albe, dans les informations qui eurent lieu pour la béatification de la servante du Seigneur. Cette illustre dame déclare que le P. Yanguas et Mgr. Yepes étant venus vérifier l'incorruption du corps, ce dernier se mit à pleurer et à regretter vivement de ce qu'un jour ayant été mandé par la Sainte, il ne s'était rendu à son appel ; que trois fois qu'il s'était mis en marche, il avait trouvé un obstacle. Le P. Yanguas lui dit alors qu'il le tirerait de cette peine. Sur ses instances et celles de la duchesse, il dit qu'il tenait de la Sainte elle-même que, se plaignant en cette circonstance à Notre-Seigneur, il lui apparut, et que, pleine de joie et de consolations, elle lui dit : *Pourquoi, ô bon pasteur, me tenez-vous dans la peine, en me priant des secours de votre ministre ? Pour quel motif celui que j'ai appelé ne vient-il pas, tandis qu'il dépendait de vous de me l'envoyer ? Notre-Seigneur lui répondit : Ma fille, c'est moi qui le retiens, parce que je veux que tu te confesses au docteur Velasquez. La duchesse en concluait que c'était pour sanctifier le docteur. »*

N. 3. D'après cette citation, le sens de cette lettre devient clair. Il suffira de faire remarquer les noms supposés. Joseph, c'est Notre-Seigneur ; elle se désigne elle-même sous le nom d'Angèle, et sous celui de Paul, le P. Gracian.

N. 4. Mgr. Yepes nous dit de la Sainte, qu'elle était si humble et si reconnaissante, que jamais elle ne quittait un directeur qu'elle avait une fois choisi. Or, se voyant ici obligée de quitter le sien par ordre de Joseph, elle s'accusait d'ingratitude : *cu a Angeli*.

N. 5. Dans le nombre 5, elle parle du contentement du docteur Velasquez, plus heureux que s'il était nommé à l'archevêché de Tolède. Ce n'était pas sans motif, le choix venait du ciel : quel plus grand bonheur que d'être choisi par Notre-Seigneur lui-même pour être confesseur de sainte Thérèse. Le docteur Velasquez sut dans la suite renoncer à des archevêchés ; mais jamais il ne renonça à l'insigne bonheur de diriger la Sainte. Il en fit sa directrice et le guide de son oraison : il la vénérât comme un oracle du ciel et un trésor de sainteté ; entre autres éloges, il disait de la Sainte que c'était une des femmes les plus parfaites qui eussent paru sur la terre. Le ciel avait choisi cette femme pour faire un saint du docteur, comme aussi pour sanctifier plusieurs de ses directeurs.

N. 6. Le docteur Velasquez fut un modèle des confesseurs : il régla en quelque sorte jusqu'aux moindres pas de la Sainte. Celle-ci fut de son côté un modèle d'obéissance et de docilité pour les avis de son directeur. Elle renonçait aux choses les plus grandes, pour exécuter les moindres, lorsqu'elles lui étaient suggérées par son confesseur, en disant, *qu'il lui était impossible de ne pas se porter à ce qui lui avait été ordonné.*

N. 7. Dans le sixième nombre, nous devons remarquer la demande qu'elle fait au P. Gracian, comme à son supérieur, afin d'augmenter, par l'obéissance, le mérite des œuvres qu'elle veut faire, dans son désir d'opérer quelque chose pour Dieu. Par là, elle nous apprend d'abord le prix et le mérite de cette vertu ; secondement, combien est agréable à Dieu une œuvre dirigée par l'obéissance, et enfin comment cette vertu agrandit une action aux yeux de la divine majesté, quelque



petite que soit l'action en elle-même. A ce sujet, le vénérable Avli disait : *Je préfère m'occuper à lever des pailles de terre par obéissance, que de faire de grandes œuvres par ma propre volonté.*

N. 8. Elle finit humblement par désirer de contenter Notre-Seigneur en ce qu'elle peut, puisqu'elle ne peut pas faire ce qu'elle voudrait. Maxime propre du grand docteur saint Augustin : *Si vous ne pouvez ce que vous voulez, tâchez de vouloir ce que vous pouvez.*

## LETTRE CVI.

*Au même. (Cinquième.)*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon révérend père ! Oh ! que de bénédictions je vous renvoie pour la lettre que vous m'avez fait passer par le P. Mariana ! Je l'ai reçue aujourd'hui même, le 9 janvier. J'avais reçu la veille des Rois celle qui venait par le message de Caravaque : il y a de deux en deux jours un messenger fidèle, ce dont je me réjouis beaucoup. Votre lettre me causait une affliction profonde, quelques précautions que vous eussiez prises, pour me parler de votre maladie. Béni soit le Seigneur qui m'accorde une si grande faveur, en vous rendant la santé : j'ai, sur-le-champ, fait écrire à toutes les maisons, pour vous recommander à Dieu ; j'aurai à écrire de nouveau pour leur annoncer la bonne nouvelle ; je ne vois pas d'autre moyen pour faire cesser l'inquiétude. L'arrivée si prompte de votre seconde lettre a été pour moi un grand bien : vous m'obligez chaque jour davantage par le soin que vous avez de me rendre contente ; j'espère que le Seigneur vous en récompensera.

2. Je dois vous dire combien je suis dans une grande joie de vous voir travailler à une méthode pour se bien confesser : cela me paraît au-dessus de la nature. Après tout, nous n'avons pas besoin de miracles, et il ne faut pas oublier que vous n'êtes pas de fer, et que nous avons beaucoup de sujets rendus de fatigue dans l'ordre, pour s'être livrés à un travail excessif.

3. Quant à ce que vous me dites de la perte de certaines personnes qui viennent pour servir Dieu, il y a longtemps que je déplore ce malheur. Ce qui doit opérer le plus grand bien, c'est d'avoir de bons confesseurs. Si vous ne trouvez quelque moyen d'en pourvoir les maisons où l'on envoie nos sœurs, je crains qu'il ne s'y fasse pas grand bien : être vexées au dehors, et n'avoir aucun soutien au dedans, l'épreuve est trop forte. Ainsi je l'ai expérimenté moi-même au couvent de l'Incarnation jusqu'à l'arrivée des pères de la réforme. Puisque vous voulez travailler uniquement pour le bien des âmes, procurez-leur celui de leur donner un soutien dans ces épreuves, et envoyez dans tous les monastères des frères la défense d'aller les inquiéter dans leurs maisons. Millan se trouve à Antequera, peut-être y sera-t-il bien : du moins les lettres qu'il vous écrit me causent une grande joie. Plaise à Dieu qu'il fasse tout marcher vers le bien ! Amen.

4. Oh ! combien je suis contente de la lettre parfaite que vous écrivez

à Esperanza : c'est en effet ainsi qu'il faut écrire des lettres qui doivent être vues ! Combien vous avez raison de dire (en ce qui concerne le bien de la réforme) qu'il ne faut pas conquérir les âmes, comme les corps, par la force des armes ! Que Dieu vous conserve pour notre bien ! Je voudrais être parfaite pour vous recommander à Dieu, j'entends pour tirer quelque fruit de mes désirs et de mon courage : jamais je ne trouve mon cœur si faible qu'en ce qui concerne Paul. Oh ! combien Angèle est heureuse de tout ce que vous voulez bien lui dire dans une autre de vos lettres ! elle me charge de vous offrir ses respects, et de vous dire de n'être plus dans la peine.

Votre indigne et obéissante fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se vénére en Catalogne, au couvent de Mataro. Elle fut écrite de Tolède le 9 janvier 1577. Le P. Gracian était en Andalousie.

N. 2. Dans le nombre 2, la Sainte se montre très-soucieuse à cause des fatigues excessives du P. Gracian, qui alors était l'aôtre de la réforme. Il devait être occupé en ce moment à la composition de quelque ouvrage de spiritualité. La Sainte cherche à modérer son ardeur, en lui disant qu'il ne faut pas des miracles.

N. 3. D'après le nombre 3, il paraît que le P. Gracian aurait mandé à la Sainte, qu'elle trouverait du mal dans quelque maison de la réforme : ce qui faisait gémir sainte Thérèse qui voulait voir ses filles parfaites. Elle propose comme un remède efficace de leur donner de bons confesseurs, citant l'exemple du couvent de l'Incarnation, qui faisait peu de progrès dans le bien, malgré les exemples de la Sainte jusqu'à l'arrivée des pères de la réforme.

N. 4. A la lumière de cette céleste doctrine, on voit l'importance d'un bon confesseur pour les âmes qui tendent à la perfection. La Sainte en fit elle-même l'expérience, et comme elle avait beaucoup souffert de ce côté, elle ne cesse dans ses écrits de prôner le prix et la valeur des bons directeurs. *Un entre mille*, disait le vénérable Avila. Saint François de Sales à peine en trouvant un entre dix mille. De là le docte Concinna conclut l'obligation pour une âme chrétienne de choisir un confesseur instruit et le plus capable ; celui du moins qu'elle juge tel après un examen sévère et impartial, comme l'on choisit le meilleur médecin ou avocat, pour des affaires d'une moindre importance. Il est à craindre qu'on ne soit mu dans ce choix plutôt par un attrait aveugle que par le désir de son avancement spirituel. Mais bientôt on se trouve cruellement trompé : ce qui convient le plus à notre goût est souvent ce qui nuit le plus à notre santé.

#### LETTRE CVII.

*Au même (Sixième.)*

1. Que l'Esprit-Saint soit toujours avec vous, mon révérend père ! J'ai reçu deux de vos lettres il y a peu de jours, l'une du mardi-gras, et l'autre qui renfermait celle du pasteur pour nos chères sœurs. Plaise au ciel que nous puissions vous revoir aussi bien que vous le dites ; mais je crois que ce que vous nous donnez est fort au-dessus de ce que nous vous donnerons.

2. Le petit traité me paraît fort bon. Je ne sais pourquoi Paul nous dit qu'il n'entend pas la matière de l'union : cette nuit claire et cet éclat font entendre le contraire : seulement ce qui se passe au delà de cet état (ce qui n'est pas ordinaire) ne se comprend plus. Je porte bien envie aux âmes que vous faites tant avancer dans la perfection, et je



me fais pitié à moi-même en voyant que je ne fais ici que manger et dormir, et converser avec nos pères, car l'occasion ne nous en manque pas, comme vous le verrez par cet écrit où, pour m'en épargner la peine, je charge la sœur Catherine de vous dire ce qui se passe : il se fait tard, et nous avons ce soir sermon du P. Daza, grand homme de bien : les dominicains ont beaucoup de charité pour nous ; ils nous prêchent deux fois la semaine, et ceux de la compagnie une fois : je me souviens toujours de ceux de Votre Révérence.

3. Je ne sais pourquoi vous allez ainsi de paroisse en paroisse : je me suis fâchée à bon escient de ce qu'on a allégué là-dessus. Que Dieu vous conserve, mon père : les temps deviennent si mauvais, qu'il faut avoir beaucoup de courage pour courir ainsi, parce qu'il y a des âmes en tout lieu. Quant à cet autre, fasse le ciel que ce qui paraît un zèle ardent ne soit pas quelque tentation qui nous coûte cher ! le P. Castagno suffirait en cet endroit : d'ailleurs je crois qu'il y a des dominicains et des franciscains. Toutefois je suis convaincue que ce bon père ne prêche pas mal ; faites-lui mes compliments... faites-moi savoir si on l'écoute : mais non, voyez quelle curiosité !... détruisez cette lettre, et ne me parlez de rien pour mes péchés : et vos repas à l'hôpital, et vos noirs pâtés de morue nous ont fait vivre ; mais ce que l'on m'a dit de vous me fait désirer que vous preniez plus de précautions.

4. Carrillo a raison de dire que j'ai peu de courage, qu'il a répondu à la première lettre que je lui ai écrite, où je lui disais qu'il était un méchant, et autres choses. Il en a ri, dit-il, mais cela ne l'a changé ni plus ni moins. Il dit que je suis une souris qui craint les chats, et que, la main sur le saint-sacrement, je lui avais promis la chose : que rien au monde ne l'y fera renoncer. Quant à moi, je suis étonnée de cela ; ses frères assurent que ceux qui oseraient lui donner le nouvel habit seront frappés d'excommunication. Il prétend qu'il a déjà la permission du père provincial, que vous lui avez écrit une lettre, et que, bien que vous trembliez comme un homme, vous écriviez comme un ange, et il a raison. Les siens demandent une chose bien dure, en exigeant qu'on ne le reçoive pas : c'est sans doute parce qu'ils sont persuadés qu'on ne le peut pas. Je pense qu'ils vous auront écrit, afin d'en donner avis à nos maisons. Ils m'ont tellement pressée que je leur ai dit que j'en avais écrit à Votre Révérence.

5. Certes, si la chose doit et peut être, comme il le dit, il vaudrait mieux qu'elle fût faite avant qu'il y eût eu par là tant de bruit pour nous en parler, et je ne sais comment fera Votre Révérence ; car si la chose est possible, il me paraît que ce serait un cas de conscience de ne pas l'admettre. Je crois que, de la manière dont il nous parle, personne n'y mettra obstacle : ainsi il vaut mieux suspendre, si la chose n'est pas déjà faite. Que Dieu conduise cette affaire : il me semble que plus on s'en occupera et plus le Seigneur en sera glorifié, et que le démon s'efforce de la faire manquer. Ils ont à craindre qu'il ne soit pas

seul ; et ils sont si nombreux, qu'ils ne négligeront rien, quand même ils seraient tels que vous me les dites.

6. Quant aux scrupules de Paul, s'il peut ou non user des pouvoirs de sa commission, il me semble qu'au moment de ces scrupules ou à celui d'écrire sa lettre, il était en proie à la mélancolie, parce que la chose me paraît claire dans l'exposition même des motifs : aussi je n'ai pas voulu consulter de nouveau, et d'ailleurs, selon le docteur Ardapilla, Gilbert a déjà fait passer la consultation de l'ange-majeur : les doutes dureront peu ; chaque jour on attend la réponse.

7. J'ai éprouvé les frayeurs d'Elle sur votre absence : il y a tout à craindre pour qui va dans des sentiers aussi scabreux. Daigne le ciel en retirer Paul : l'aveuglement est si grand, que je ne pourrais métonner de rien de ce qui pourrait arriver : je m'étonnerais bien plus de qui ne craindrait rien et irait d'un bout à l'autre sans fâcheuse rencontre.

8. Pour revenir à ce que je disais, j'avais déjà écrit à Paul que, m'entretenant un jour avec un savant dominicain de ce qui était arrivé à *Mathusalem*, il me dit, je crois, qu'il n'y avait aucune contrainte, qu'il n'avait qu'à faire connaître pour quoi il en agissait ainsi ; il n'y a donc plus maintenant aucun motif d'en parler.

9. Je voulais vous envoyer la lettre de la prieure de Valladolid, où elle me parle du bruit qui a eu lieu au sujet de l'affaire de Carrillo : enfin il paraît qu'on est très-content de moi et des sœurs : toutes les menaces, ce me semble, n'aboutiront à rien. Ce qui me préoccupe et me fait craindre, et sur quoi vous devez être fixé, c'est que la chose puisse se faire sans offenser Dieu et sans excommunication : s'ils sont fondés en ce qu'ils disent, vous ne pouvez avancer en aucune manière : le comte de Tendilla, allant à Rome, et même quand il n'irait pas, envoyant sa relation, je suis convaincue que l'autorisation lui sera accordée.

10. Je me réjouis fort de la bonne occasion du départ du comte pour Rome, parce que nos frères pourront y aller avec lui. Que le Seigneur conduise cette affaire et conserve Votre Révérence : je ne sais si je réponds à tout ; je n'en ai pas le loisir : mais combien peu j'ai été court, pour n'en avoir pas ! Toutes les sœurs ici vous font leurs compliments, et sont charmées des charges que vous leur avez données. Je n'ai pas vu dona Yomar qui vient rarement ici ; elle est très-mal.

C'est aujourd'hui le second jour de mars.

Votre indigne servante et véritable fille, et combien véritable !... combien peu je me retrouve avec les autres pères !

THÉRÈSE DE JÉSUS.

11. Je suis bien peignée de ce que le P. Marian est si faible : alimentez-le bien ; qu'il ne soit pas question d'aller à Rome ; sa santé avant



tout. Oh! que votre sœur tarde d'arriver! combien je l'attends avec impatience! on m'écrit qu'Izabelita est fort bien.

## NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve chez les religieuses de Séville. Elle fut écrite d'Avila le 2 mars 1578. Le P. Gracian se trouvait à Alcalá.

N. 2. Le traité, dont il s'agit dans le nombre 1, devait être une espèce de lettre pastorale, adressée par ce père à toutes les religieuses de la réforme.

N. 3. Dans le second nombre, la Sainte parle d'un autre opuscule sur des matières de spiritualité. On admire ici l'humilité du vénérable P. Gracian. Ceux qui veulent approfondir ce point de mysticité, peuvent consulter sainte Thérèse, chap. 17 de sa Vie, et saint Jean de la Croix, Flamme du divin amour, Cantique 3, page 5.

N. 4. Dans le troisième nombre, la Sainte parle d'un autre prédicateur, dont la prudence n'égalait pas le zèle.

N. 5. Dans le quatrième nombre, sous le nom supposé de Carrillo, il est question du R. P. Salazar, jésuite, qui manifestait le désir d'embrasser la réforme du Carmel. La Sainte avait déjà écrit deux lettres à ce sujet: on peut les voir dans le premier tome de ce recueil. Ce père éprouvait une grande opposition de la part de ses supérieurs. La Sainte paraît ici assez disposée à l'admettre: du moins elle n'est pas d'avis que l'on écrive aux maisons de l'ordre, pour leur intimer la défense de le recevoir.

N. 6. Dans le cinquième nombre, elle combat les scrupules du P. Gracian, qui ne voulait plus user des pouvoirs de sa commission.... La Sainte les refute avec clarté et précision.... l'ange-majeur est le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède. Ce prélat, au nom du roi, avait consulté Rome, sur les démarches et les mesures du nonce apostolique, Mgr. Séga.

N. 7. Dans le huitième nombre, Mathusalem, c'est le nonce. Ceci a rapport à la commission du P. Gracian.

N. 8. Dans le neuvième nombre, c'est toujours l'affaire du P. Salazar: sainte Thérèse voulait profiter du départ du comte de Tendilla pour lui obtenir une permission du pape, ou du général de l'ordre. Quelques pères devaient être de ce voyage, et solliciter la formation de la réforme en province séparée. Dona Yomar est cette dame qui rapporta de Rome la première bulle, pour la fondation du monastère primitif d'Alcalá.

## LETTRE CVIII.

*Au même. (Septième.)*

1. JÉSUS soit avec Votre Révérence. Pour qui avait grande envie de vous écrire au long, cette lettre que j'ai reçue de vous, pleine de tristesse et de mélancolie, demandant une prompte réponse, je suis heureuse d'en avoir d'autres à vous envoyer, car ma tête n'en peut plus. Faites écrire l'adresse de celle qui est pour le nonce, par celle de ces dames qui imite le mieux mon écriture; je ne la mets pas moi-même de peur de me tromper.

2. Quant au premier point, mon cher Paul est bien simple avec tous ses scrupules: dites-le lui vous-même: mais je n'ai que faire de vous rien dire. Tous les hommes instruits assurent que vous êtes en sûreté de conscience, jusqu'à ce que le bref vous soit notifié: et que de vous livrer entre les mains du nonce, avant que le président du conseil de Castille l'ait ramené, serait une folie: si c'était possible, vous devriez, la première fois, le voir en sa présence.

3. N'allez pas, de grâce, vous forger de sinistres pressentiments: Dieu tournera tout à bien. Je comprends maintenant ce que me disait Joseph

(Notre-Seigneur Jésus-Christ), que l'absence du docteur Ardapilla ne convenait pas mal au succès de nos affaires : je n'ai aucun doute sur les desseins de Dieu, puisque votre œuvre est si mal appréciée. Que me parlez-vous des ermites *hypocrites qu'on a châtiés* ? Dieu découvre le bien, comme il veut que le mal se découvre. Vous n'êtes pas tenu d'entendre la messe : j'ai consulté sur ce point, et d'ailleurs vous le savez vous-même. Tâchez de vous tenir aussi caché que vous le pourrez : c'est l'objet de mes soucis. Si, avec une bonne conduite, vous avez tant de contrariétés, qu'auriez-vous fait dans la persécution qu'a essuyée le P. Jean de la Croix ?

4. L'argent sera compté à Alonzo Ruiz : s'il n'est pas parti, dites-lui que j'ai déjà entre mes mains cent fanègues : que bientôt il nous faudra de l'argent pour Malagon : c'est là qu'il trouvera la portion qui lui revient. Ma tête n'en peut plus : adieu, mon bon père ; honorez une dame aussi bonne, aussi compatissante que la Vierge qui prie pour vous ; ne vous inquiétez de rien, quoiqu'il y en ait mille occasions. Mes compliments à dona Juana (la mère du P. Gracian).

THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. Qu'on fasse dire au président que nous demandons instamment à Dieu le rétablissement de sa santé.

NOTES.

N. 1. Cette lettre se conserve en Catalogne, chez les pères de Cîteaux du monastère de Poblet. Elle fut écrite vers la fin du mois d'août 1578.

N. 2. Le président, dont il est parlé au second nombre, était Mgr. Pazos, évêque de Patì. La Sainte désire que cet évêque accompagne le P. Gracian dans sa première visite au nonce, Mgr. Séga, qui, par un bref, venait de révoquer les pouvoirs de Gracian, comme visiteur.

N. 3. Dans le troisième nombre, le docteur Ardapilla avait dû s'éloigner de la cour. Le zèle qui l'animait pour le succès de la réforme était outré : Notre-Seigneur fit entendre à sainte Thérèse qu'il valait mieux qu'il fût éloigné de la cour. On avait dans le même temps découvert des ermites faux et hypocrites, qu'on fut obligé de punir sévèrement. Le P. Gracian redoutait le même sort pour les pères de sa réforme ; c'est contre cette crainte que l'intrépide fondatrice le prémunait ici.

N. 4. On voit par la fin de cette admirable épître jusqu'où s'étendait la sollicitude de cette tendre mère. Elle embrassait tous les soins et toutes les affaires de la réforme.

LETTRE CIX.

Au même. (Huitième.)

1. Jésus soit avec vous, mon père. Ce serait chose fort importante que d'envoyer à Rome le père N. et N ; sinon les deux, au moins un ; mais il vaudrait mieux qu'ils partissent ensemble. Ils sont tous les deux fort considérés dans leur ordre ; cela leur serait fort avantageux pour négocier. En tout cas, écrivez-moi promptement, et de grâce, ne nous berçons pas toujours d'espérances. On est étonné de voir que nous n'y ayons personne pour nos affaires ; et ainsi les autres font tout ce qu'ils veulent : ils verront si la réforme peut avoir un protecteur.

2. C'est ici qu'il faut de la promptitude, et comme vous le voyez, le



temps est si court. Vous pourrez de là me dire s'il est déjà tard ; car quelque diligence que l'on fasse , tout ce mois sera nécessaire. Mais je me surprends à rire de ceci , comme si j'avais sous la main les sujets à envoyer , et de quoi les expédier ; mais il faut commencer , autrement rien ne se fera. Nous aurions dû avoir commencé lorsque nous fûmes assujettis au bref.

3. Le P. Antoine se plaint fort de ce que nous ne lui avons rien fait savoir , et il a raison. Je suis étonnée de Roques de Huerta , qui a tant de messagers pour Grenade : je lui ait dit ce que vous deviez faire , parce que , tant qu'il a ignoré la chose , il a fait usage de ses pouvoirs sans nul scrupule ; je ne sais ce que j'ai fait de sa lettre : si je la trouve , je vous l'enverrai. Je vous dis que j'ai bien souffert de ce que vous avez des pères si peu fidèles (je parle de celui qui est parti avec le frère Baltazar) ; les géôliers du père Jean de la Croix se sont mieux conduits. Plaise au ciel que ce père ne fasse pas des siennes , aussitôt qu'il se sentira en liberté ! du reste il est mieux dehors.

4. Je crains que le P. Jean de la Misère ne soit retenu en prison : il ne reparait plus depuis que ces autres disent l'avoir vu. Que le Seigneur soit notre secours : qu'il conserve vos jours , nous le lui demandons instamment , mes filles et moi. Amen. Ma santé est assez bonne. La prieure de Salamanque m'a déjà écrit qu'elle vous a annoncé l'admission de la sœur. C'est aujourd'hui la fête de saint Michel.

Votre indigne fille et servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. Faites part de ceci au P. Mariano , autant que vous le jugerez à propos : mes compliments à ce père et au P. Barthélemi ; répondez-moi promptement sur l'affaire de Rome. Vous saurez qu'il s'y trouve un père de l'ordre , un de mes intimes amis : on dit qu'il y est pour le compte du président ; je ne sais s'il est de son pays. S'il convient à l'affaire , je lui écrirai : il se nomme Paul Fernandez.

Cette lettre vous était portée par un voiturier : on l'a ramené malade : il me l'a rendue , et je l'ai ouverte pour voir ce que je vous disais : je crois devoir vous la renvoyer , dût-elle vous ennuyer.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve entre les mains des religieuses de Rio-seco : elle est datée du jour de saint Michel 1578. Dans le premier nombre , il s'agit d'envoyer à Rome pour régler les affaires de la réforme avec le général ; ... celui-ci était déjà mort au commencement de septembre de la même année ; mais la nouvelle de sa mort n'était pas encore arrivée en Espagne. Ce que la Sainte avait en vue dans cette négociation , c'était d'obtenir du général que sa réforme fût entièrement séparée du reste de l'ordre.

N. 2. Le bref , dont il est question au second nombre , était celui par lequel Mgr. le nonce avait révoqué les pouvoirs du P. Gracian , et assujéti les pères de la réforme à leurs prélats ordinaires.

N. 3. Dans le troisième nombre , le P. Antoine était un délégué du P. Gracian pour la visite des convents de l'Andalousie. Il se plaignait de ce que la révocation des pouvoirs du commissaire ne lui avait pas été notifiée. .... les géôliers sont ceux qui furent chargés de la prison où fut retenu le P. Jean de la Croix.

## LETTRE CX.

*Au même. (Neuvième.)*

1. Jésus soit avec vous, mon père. Je vous annonce que le P. Ambroise se trouve ici : il attend le moment de s'aboucher avec le P. Gabriel, qui nous est destiné : il me paraît homme de bien et d'intelligence. Ce n'est pas que je me sois ouverte à lui le moins du monde. J'ai en tout procédé avec la plus grande réserve, par oui et par non ; mais je crois devoir vous dire qu'il ne fait aucune mention des ordres dont on le croyait chargé, si tant est qu'il en ait reçu. Quant au père Jean de la Croix, je jurerais qu'il a si peu contrarié les agents de Rome, qu'il les a plutôt aidés de tout son pouvoir : si c'était nécessaire, il mourrait pour vous ; c'est la pure vérité.

2. Ce P. Ambroise est très-zélé pour le bien de l'ordre : je suis donc convaincue qu'il ne fera rien d'inconvenant. Il arrive de Séville ; il a vu ce qui s'y passe. Le P. Nicolas n'a pas peu souffert avec ce monde-là... J'ai trouvé la petite Isabelle, fort bien de santé, avec un teint et des couleurs admirables. On m'annonce tout récemment que tous vont bien à Madrid, sans en excepter votre sœur, dona Juana. Ne manquez pas de m'envoyer la permission pour la petite d'Antoine Gaytan. Je suis bien contrariée de ce que le P. Marian ne me fait pas passer les papiers que vous lui avez adressés : que Dieu le lui pardonne. La mère prieure et toutes nos sœurs se recommandent à vos prières. Que Dieu vous conserve pour le bien que vous nous faites ; qu'il vous donne tout ce qui vous convient le mieux, et beaucoup de courage au milieu de si grandes épreuves. Amen.

Votre indigne fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se conserve au couvent de Larréa : elle paraît écrite de Malagon, l'an 1580.

N. 2. Le P. Ambroise était prieur d'Almodovar... le P. Gracian avait dû se plaindre de lui et du P. Jean de la Croix : mal informé sur leurs dispositions à l'égard de la réforme, il les soupçonnait sur ce point. La Sainte cherche ici à dissiper ces soupçons. Le P. Jean de la Croix avait été le plus ardent à conseiller et à aider même l'envoi de quelques agents pour Rome, pour traiter des affaires de la réforme : c'est ce que l'on peut voir dans sa Vie, par le P. Alonzo de la Mère de Dieu, livre I, chap. 36.

N. 3. Vers la fin du nombre 2, la fille d'Antoine Gaytan entra toute jeune au couvent d'Alva, et y prit l'habit sous le nom de Marianne de Jésus.

## LETTRE CXI.

*Au même. (Dixième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon père. C'est aujourd'hui que nous arrivent le P. Antoine et le P. prieur de la Roda ; ils amènent un carrosse et un chariot, et selon les nouvelles qu'ils apportent, je crois que tout va bien pour cette fondation : priez pour le succès de cette affaire. Le bon P. Antoine ne peut nier l'affection qu'il



me porte, puisque, malgré sa vieillesse, il veut bien venir auprès de nous : pour moi, je me sens soulagée; je vous en ai déjà dit la cause. Le P. Antoine va bien; il y a même de l'embonpoint. Il me semble que cette année tous s'engraissent de fatigues et de travail.

2. Dites au seigneur Velasquez que j'ai reçu ses lettres, et que je désire pouvoir y répondre : je ne sais si j'en aurai le temps, étant excessivement occupée. Que Dieu vous récompense de la faveur qu'il nous a faite de nous laisser en liberté pour pouvoir communiquer avec vous. Toutes, nous le recommandons à Notre-Seigneur dans nos prières (Je désire bien de connaître celui qui nous a fait un si grand bien).

3. Si vous et don Louis Manriquez pouviez obtenir de l'archevêque la permission de fonder à Madrid un monastère, je le pourrais, en partant pour cette autre fondation, et très-vite, avant que personne en sût quelque chose; j'ai déjà trouvé quelqu'un qui me donne de quoi avoir la maison, et si l'archevêque veut qu'elle soit rentée, vous savez que les filles de Louis Guillamas ne tarderont pas d'entrer, et qu'elles ont un revenu annuel de quatre cent mille maravedis, qui suffirait pour treize religieuses. Le père vicaire m'en donnera de suite l'autorisation. Peut-être que ces messieurs connaîtront quelque ami de l'archevêque, qui décide ce prélat : ne laissez pas de n'en parler que par oui ou par non; si la chose doit avoir lieu, il serait nécessaire de m'en donner avis promptement. Tâchez d'avoir un homme pour m'écrire, afin que je sache l'état de votre santé. Que Notre-Seigneur répande sur vous ses faveurs, comme il le peut; je les lui demande pour vous.

C'est aujourd'hui le 12 de février.

Votre indigne servante et fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Les religieuses du couvent de Madrid conservent l'original de cette lettre, qui fut écrite de Malagon le 12 février 1580.

N. 2. Dans le premier nombre, il s'agit de la fondation du couvent de Villanueva : ces deux pères devaient accompagner la Sainte dans le voyage qu'elle allait entreprendre à ce sujet. Les années 1579 et 1580 furent en effet pour la réforme entreprise par sainte Thérèse un temps de grandes épreuves.

N. 3. Le seigneur Velasquez avait obtenu du nonce que le P. Gracian pût correspondre librement avec la Sainte et les sœurs de la réforme : faveur insigne dont elle se montre si reconnaissante. Sainte Thérèse nous apprend qu'une religieuse s'était donné cent fois la discipline pour obtenir cette grâce.

N. 4. Dans le nombre trois, il est question de la fondation du couvent de Madrid. Il ne manquait à la Sainte, pour le fonder, que l'assentiment de Mgr. Quiroga, archevêque de Tolède.

#### LETTRE CXII.

*Au même. (Onzième.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon père ! Je suis fatiguée, et la nuit est déjà fort avancée, ainsi je vous dirai seulement que l'évêque (de Valladolid) arriva hier : aujourd'hui tout a été réglé pour la procession de demain, et ce n'a pas été un petit travail :

elle aura lieu le soir avec toute la pompe possible. Nous allons d'ici à la paroisse de Saint-Lazare. Messieurs les chanoines ne font pas demain d'autre solennité que celle d'y prendre le saint sacrement : je crois que nous passerons par Sainte-Claire, qui se trouve sur le chemin. Tout irait le mieux du monde, si vous veniez ici, mon bon père : je ne sais ce que vous m'en direz.

2. On est aussi venu de Soria pour nous prendre : je crois qu'on devra nous attendre jusqu'à lundi. Je me porte bien. L'évêque a passé ici toute la soirée ; il montre d'excellentes dispositions pour notre œuvre : il y a de quoi en louer le Seigneur : que sa grâce vous accompagne en tout lieu. Recommandez-lui dans vos prières le P. Jean Diaz.

3. Toutes nos sœurs se recommandent à vos prières. Le P. Nicolas est bien et moi aussi. Il nous a fait aujourd'hui une excellente instruction. J'ai vu avec plaisir le P. Jean de Jésus : je sens que je lui veux du bien toutes les fois que je vois son attachement pour vous : ne lui montrez pas de mauvaise humeur ; c'est un si grand bien d'avoir un ami par le temps qui court !

Votre fille et servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

*P. S.* C'est la sœur Isabelle de Jésus qui vous remettra cette lettre : je vous prie de lui faire un bon accueil.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se conserve au couvent des dames de las Huelgas de Burgos. Elle fut écrite de Palencia l'an 1581. Il s'agit ici de la translation de la communauté au nouveau couvent. L'évêque de Valladolid était le vénérable don Alvaro, qui se rendit à Palencia l'avant-veille de cette cérémonie ; c'était un des jours de l'octave du Saint Sacrement. Tout le cérémonial de cette journée fut réglé par la Sainte elle-même. Saint Lazare était une paroisse de Palencia, et Sainte-Claire, un monastère des filles de Sainte-Claire. Sainte Thérèse, pour honorer cette illustre servante du Seigneur, voulut que la procession entrât dans l'église de ce couvent. Le P. Gracian se trouvait alors à Valladolid.

N. 2. Dans le nombre deux, la Sainte parle de son projet d'aller fonder une maison à Soria. Le P. Nicolas devait l'y accompagner.

N. 3. Le P. Jean de Jésus était l'un des hommes les plus éminents de la réforme. La Sainte parle ici de la joie qu'elle éprouva dans les entretiens spirituels qu'elle eut avec ce saint personnage.

LETTRE CXIII.

*Réponse de sainte Thérèse, faite à la marge d'un écrit du vénérable P. Gracian.*

1. Les gens du monde se soucient peu d'être raisonnables en matière d'intérêt : ce qui manque à cette mère supérieure, c'est que, habituée à l'abondance du couvent de Pastranne, il lui est resté fort peu de pauvreté d'esprit : ce qui m'a causé et qui me causera toujours un grand chagrin, parce que, grâce à Dieu, ces maisons se sont établies sur la confiance en sa bonté : ainsi je crains que, si nous commençons à nous appuyer sur des moyens humains, le secours de Dieu ne vienne à nous manquer : je ne dis pas cela pour cette affaire ; mais je sais que ce sei-



gneur ne placerait sa fille que de cette manière, et nous lui devons si peu, que Dieu doit vouloir que la chose se fasse ainsi.

La manière de faire la visite des maisons du Carmel est telle que si Dieu lui-même nous l'avait tracée : qu'il soit loué en toute chose.

2. Votre Révérence n'a pas besoin de me donner des ordres ; j'agirai tout comme si j'en avais reçu. Vous me rendrez un vrai service en m'épargnant cet embarras : je crains seulement que, dans quelques maisons, on ne soit plus intéressé que je ne le voudrais. Je désire qu'on ne vous en impose pas plus qu'à moi : je me suis plus inquiétée de cela que de tout le reste.

Autant que je puis me connaître, j'étais décidée, lors même que vous n'eussiez pas été notre supérieur, à ne pas la recevoir sans vous en parler, puisque vous étiez si près, et même quand vous auriez été plus loin. Il est impossible de bien rencontrer en tout. Le temps nous apprendra ce qui en est, et ce sera pis encore, si nous courons après les dots.

3. Voici l'enquête de la prieure... Quand je crois devoir me passer de plus amples informations, c'est pour le succès des affaires et le bien de nos maisons. Je ne sais comment on peut alléguer cela : je l'offre à Dieu, et le prie de nous éclairer pour la suite : mais que fais-je en cherchant à me justifier ? Ce qu'il y a de pis, c'est que je suis bien tentée de soutenir ce que j'ai dit.

#### NOTES.

N. 1. L'écrit du Père Gracian, auquel la Sainte répond à la marge, se réduisait en substance à ces deux questions, savoir : 1° si l'on pouvait recevoir sans dot une personne capable d'en avoir, que *Laurence* (sainte Thérèse) s'engagea à recevoir gratis ; le père pensait que non ; 2° s'il ne convenait pas de défendre à *Laurence* de rien promettre dans la suite, sans en donner avis au P. Gracian.

N. 2. La mère dont il s'agit au premier nombre de cet écrit ; était la mère Isabelle de Saint-Dominique qui avait habité la maison de Pastranne. La Sainte avait une affection si vive pour cette admirable religieuse, qu'elle lui dit un jour : *Je vous aime tant, parce que vous me ressemblez.* L'humble religieuse lui ayant dit : *Mais si cela était, ma mère, que me manquerait-il ?* La Sainte ajouta pour l'humilier : *Dans le mal ; je veux dire, dans le mal.* Elle disait aussi aux religieuses de Ségovie : *Quelle prieure pensez-vous que vous avez ? sachez qu'elle n'est pas moins sainte que sainte Catherine de Sienne.*

#### LETTRE CXIV.

*Au P. Jean de Jésus, carme déchaussé.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon révérend père. Cette maison est si écartée que, malgré mon bon vouloir, je n'ai personne pour vous répondre ; j'ai dû attendre le départ de ces pères. Nous nous félicitons du départ du P. Antoine. Je savais qu'il était en proie à une profonde mélancolie, et avec notre régime, elle aurait pu dégénérer en une grave maladie. Que Dieu lui soit en aide : c'est chez lui faiblesse de santé, et non défaut de bonne volonté. Je désire qu'il rentre dans son ordre. Pour nous, nous ne perdons rien à ces allées et venues.

2. J'étais dans l'idée que vous passeriez par ici : vous ne faisiez pas un grand détour. Vous ne devez pas avoir un grand désir de nous être agréable : dans votre dernier voyage, vous ne m'avez pas entretenue longtemps. Je dois vous dire que mon pouvoir est très-borné en ce qui regarde l'affaire de Rome : il y a quelques jours que je demande ce départ : et je n'ai jamais pu obtenir qu'on écrivît même une lettre à qui nous avons tant de motifs de nous adresser. Mais faisons notre devoir : arrivera ce que pourra. Il ne dépend pas de notre père visiteur que la chose ait lieu : il y en a tant qui conseillent autrement, que j'ai peu d'influence. Je souffre bien de ne pouvoir davantage. J'ai pensé que ce qui a été décidé en resterait là ; on me l'avait fait entendre. Que Dieu conduise cette affaire : mais vous, ne cessez de la poursuivre ; vous pouvez plus que moi.

3. J'avais déjà expédié les lettres à Séville et à Almodovar : comme elles étaient parties avec célérité, le prieur devrait être déjà rendu à Madrid et il y est. J'ai aussi envoyé celle de Caravaca ; par bonheur, car les occasions sont rares ; un messenger partait pour ce pays. Je suis affligée de la maladie du P. Gabriel ; dites-le lui en lui faisant mes compliments : nous le recommandons dans nos prières. Je lui veux le plus grand bien ; mais lui ne répond pas à mes sentiments.

4. Notre père m'écrit pour me dire qu'il est arrivé en bonne santé, que quelques pères de la grande communauté étaient allés le voir, et qu'il avait donné satisfaction à Cabilde. Ces pères lui ont fait un parfait accueil, et ont réclamé sa protection. Si Dieu nous le laisse, je le crois destiné à faire un grand bien. Faites en sorte qu'il soit recommandé dans toutes les prières : ne m'oubliez pas moi-même. La mère prieure se recommande à vos prières, et moi, à celles de tous ces pères. Je prie le Seigneur qu'il fasse de vous un grand saint. Amen.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Tolède l'an 1576, et adressée au P. Jean de Jésus, l'un des personnages les plus éminents de la réforme. -

N. 2. Au nombre trois, le P. Gabriel était prieur du couvent de la Roda, que la Sainte estimait singulièrement.

N. 3. Dans le quatrième nombre, il est question de l'arrivée du P. Gracian à Séville, où il reçut l'accueil le plus gracieux chez les pères non réformés du Carmel. Ce vénérable père fut dans la suite exposé à de grandes persécutions ; le temps de souffrir n'était pas encore venu pour ce zélé serviteur de Dieu.

#### LETTRE CXV.

*Au P. Ambroise Marian. (Première.)*

Jésus. — 1. Que l'Esprit-Saint soit avec vous, et vous récompense de la nouvelle que vous m'avez donnée de la santé de notre bon père, le licencié Padilla. Dieu veuille qu'elle se soutienne longtemps ! Vous me donnez à présent les titres de *dame* et de *révérende* !... Dieu vous le pardonne... il paraît que vous et moi nous nous sommes rechaussés. J'ap-



précie assez le souvenir de ce révérend qui a été réclamer vos faveurs ; je l'ai vu à Avila, et je désire que Dieu lui donne une meilleure santé. Ah ! il y a douze heures dans le jour... peut-être a-t-il changé.

2. Je vous annonce, et la chose est ainsi, que Tostade a envoyé ici un courrier avec des lettres pour le P. provincial, et celui-ci est dans l'intention d'envoyer là-bas un frère. Il paraît qu'il y a beaucoup de mouvement. Je suis fâchée du retour du P. Bonaventure qui a laissé tout le bien qu'il faisait dans sa visite. S'il doit aussi se ressentir des folies que l'on fait, tout le monde dira ensuite que Dieu lui fait une grâce ; et vous ne me dites pas ce qui en est de cette dernière bravade... O Jésus, que de choses vous souffrez !

3. Je désire vivement que l'on fasse l'acquisition de cette petite maison : l'autre affaire sera traitée plus tard, s'il plaît à Dieu. Oh ! je ne voudrais pas même voir les murailles de ceux qui sont si contraires à notre œuvre. Je vous ai dit déjà que tout est terminé avec une lettre du nonce. Mon bon père, donnons-nous du mouvement en ce que nous pouvons, et vous, s'il est possible, attachez-vous à l'affaire (de la séparation de la province. Nous ignorons l'avenir, et en cela, loin de perdre, nous gagnons beaucoup. De grâce, faites-moi savoir des nouvelles du P. Gracian, aussitôt que vous en aurez : je suis très-inquiète sur ce point. Mes compliments au licencié Padilla et au P. Balthazar (de Jésus : de même que ceux de la mère prieure (Anne des Anges). Je suis charmée de savoir que ce bon père se trouve là : Dieu soit avec lui et avec vous, toujours.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se conserve en grande vénération chez les carmélites de Zumaya. Elle fut écrite de Tolède l'an 1576 : le P. Marian, que la Sainte qualifie de docteur, se trouvait alors à Madrid.

N. 2. Le révérend du second nombre était le P. Valdemore.

N. 3. Le P. Bonaventure était visiteur apostolique des pères capucins en Andalousie. Ami du bien public, il favorisait de tout son pouvoir la visite et la réforme du Carmel. Tostade paraît un de ceux qui contrariaient les vues de la Sainte réformatrice.

N. 4. Dans le nombre troisième, sainte Thérèse veut qu'on achète une maison à Madrid ou aux environs, pour y placer les pères de la réforme.

#### LETTRE CXVI.

Au même. (Deuxième.)

1. Jésus soit avec vous. J'ai reçu aujourd'hui la visite du bon Valdemore. Je crois qu'il est sincère dans ses démonstrations d'amitié ; il en a pour le moment. Il me parle beaucoup de la conduite de saint Paul lorsqu'il persécutait les chrétiens, et de ce qu'il a fait depuis. Qu'il fasse pour Dieu la dixième partie de ce que fit saint Paul, et nous lui pardonnerons ce qu'il a fait, et ce qu'il fera. Il me prie d'intercéder auprès de vous pour la réception de son frère ; s'il est comme il dit, et qu'on ait besoin de prédicateurs, ce serait une bonne

acquisition pour l'ordre. Mais comme notre père (Gracian) renvoie dans le cours de sa visite ceux qui appartiennent à d'autres ordres, je crains qu'il ne veuille pas admettre celui-ci dans le sien. La meilleure preuve d'amitié que je puisse lui donner, c'est de le recommander à Dieu dans mes prières : on verra là-bas ce qui convient, si le reste est faisable.

2. Nous demandons avec ferveur la santé de ces pères ; nous prions le Seigneur de la leur donner en proportion de nos besoins. Les épreuves de notre bon père Padilla me causent beaucoup de chagrin. Le démon doit nécessairement faire la guerre à de si grandes œuvres. Que Dieu lui donne force et santé : qu'il fasse de grands saints de vous et du Père Maestro. Je n'en sais pas davantage sur l'état des affaires. Je pense que là on recevra les premières nouvelles. Demain je remettrai une lettre pour vous à Valdemore ; dans cette lettre, je vous solliciterai en faveur de son frère. Mais ma dernière volonté sera que l'on fasse ce qui conviendra le mieux au service de Dieu. Ces bons petits frères sont autant de saints : la vue de telles âmes encourage à soutenir les plus grandes tribulations qui pourraient arriver. C'est aujourd'hui le 3<sup>e</sup> de novembre.

De Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. L'adresse de cette lettre porte : *Au R. père et docteur frère Marian de Saint-Benoit*. L'original se trouve chez les religieuses de Rioseco. Elle fut écrite de Tolède l'an 1576.

N. 2. La Sainte paraît ne pas trop compter sur l'amitié du P. Valdemore. Ses démonstrations étaient intéressées ; il sollicitait pour faire entrer son frère dans l'ordre du Carmel. C'est ce même père qui renvoya du couvent de Médina une prieure nommée par sainte Thérèse, et les obligea toutes les deux à rentrer dans leur couvent d'Avila. Etant prieur d'Avila, il renvoya les pères réformés du couvent de l'Incarnation.

N. 3. Le P. Padilla, dont le sort inspire tant d'inquiétudes à sainte Thérèse, avait été dénoncé à l'Inquisition, qui toutefois le renvoya libre.

LETTRE CXVII.

*Au même. (Troisième.)*

1. Jésus soit avec vous, mon révérend père. Oh ! quelle joie j'éprouve en apprenant que vous jouissez d'une bonne santé ! que Dieu soit loué à jamais ; ces jours-ci j'en étais bien en peine. Ménagez-vous pour l'amour de Dieu : pourvu que vous soyez en bonne santé, tout ira bien. Il est certain qu'en vous voyant malade ou dans la peine, je sens combien je vous affectionne dans le Seigneur. Avant de l'oublier, vous ne devez en aucune manière faire venir Nicolas (Doria) à la cour (ce serait rendre un très-mauvais service à ces religieuses) jusqu'à l'entrée de cette veuve dont me parle la prieure : le démon y met mille obstacles ; mais Nicolas est très-bien au courant de cette affaire. Elle a bonne volonté, mais les autres lui en font un cas de conscience : je vois l'intérêt qu'ils y ont : ils ont envie de lui faire payer leur maison.

2. Je suis enchantée du bon archevêque que Dieu vient de nous



donner ; quant aux propos des frères , je n'en fais pas le moindre cas : il en sera comme de tout ce qu'on vous a d'ailleurs imputé ; du reste, ils ont trouvé l'homme envieux (de souffrances). J'ai vu votre lettre aujourd'hui, et aussitôt j'ai envoyé la sienne à l'archidiacre ; je crois qu'il ne fera rien : je voudrais cesser de l'en importuner ; et lors même que nous n'aurions pas d'archevêque, je doute que, puisque la chose est publique, nous dussions user de sa médiation pour en faire parler à ceux d'ici (du chapitre).

3. Si l'on prend envers Tostade le parti dont vous me parlez, ne craignez plus que les pères s'opposent encore à l'œuvre. J'applaudis à votre projet de faire une visite à dona Louise (de la Cerda) : nous lui devons beaucoup de toutes les manières. Elle m'a écrit qu'elle s'attendait à votre visite. L'archidiacre m'a dit qu'il ferait faire une prompte réponse à la lettre, et qu'il viendrait me voir. Je m'occuperai de cela : ces jours-ci ne sont pas des jours d'affaires.

4. Je n'osais pas m'expliquer aussi ouvertement dans les autres lettres sur l'affaire que Jean Diaz a adressée à ces bons pères ; je vous dirai maintenant que je l'ai retirée de leurs mains, parce que Cordova lui-même est cousin du P. Valdemore, et l'autre, l'ami du prieur et du provincial, et à tout ce qu'ils leur disent (et ils en disent beaucoup), ils y ajoutent une foi entière. Je pense bien qu'ils ne chercheraient pas à tromper sciemment, parce qu'ils sont gens de bien ; mais ils ne mettront pas une grande chaleur dans une négociation qui leur paraît blesser la justice. Autant que nous pouvons le conjecturer, le P. Gracian doit être maintenant à Grenade. La priure de Séville m'a fait dire que l'archevêque l'avait priée de revenir auprès de lui : je ne sais plus rien.

5. Faites agréer nos remerciements à Nicolas pour ce qu'il fait en faveur de nos sœurs : de grâce, laissez-le libre, si Dieu l'appelle à des affaires plus importantes que celles de l'archevêque : Dieu lui en donnera un autre. Ce n'est pas, toutefois, que je ne ressente les contradictions qu'il éprouve, et c'est le moins que je puisse faire pour celui à qui nous devons beaucoup. Il y a longtemps que je savais d'une manière certaine que le grand inquisiteur devait être archevêque ici (Séville) : cela nous convient parfaitement

Indigne servante de Votre Révérence,

THÉRÈSE DE JÉSUS

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite l'an 1577. C'est à cette époque que Mgr. Quiroga fut élevé au siège de Tolède. Le P. Marian se trouvait alors à Madrid. La Sainte avait prophétisé dans une autre circonstance l'élévation de Mgr. Quiroga, alors évêque de Cuença : ce prélat est célèbre dans l'Eglise d'Espagne par ses rares talents et son éminente vertu. Il était, avant sa nomination, grand inquisiteur.

N. 2. L'affaire qu'elle traitait en secret avec l'archidiacre devait être quelque projet de fondation à Tolède, ou quelque autre lieu sujet à la juridiction de l'archevêque de Tolède.

N. 3. Le parti qu'on devait prendre contre Tostade était un décret du roi pour lui retirer les pouvoirs de sa commission ; c'était le moyen de briser les obstacles que les anciens carmes opposaient aux progrès de la réforme.

N. 4. L'archevêque de Séville était l'illustre Roxas, qui avait prié le P. Gracian de revenir auprès de lui pour l'aider de ses conseils et de ses lumières.

## LETTRE CXVIII.

*Au même. (Quatrième.)*

1. JÉSUS soit avec vous, mon révérend père. Je ne sais pourquoi vous avez manqué de m'écrire par ce voiturier, et de m'annoncer que vous avez reçu la réponse du conseil que je vous ai envoyée l'autre jour. Je désire de savoir comment vous êtes en cet endroit, séparé des frères (je veux dire hors du couvent), puisque le nonce ayant tant insisté sur ce point, il ne nous convient en aucune manière de le mécontenter : nous avons des raisons pour cela. Je désirerais vivement avoir un entretien avec vous : il y a des choses qui se disent, mais qui ne s'écrivent pas.

2. Jusqu'à présent, espérant qu'il y aurait une maison, on a pu toïérer cet état de choses : mais quatre déchaussés seulement, et attendre si longtemps, croyez-moi, mon père, personne n'approuve cela, et surtout en haut lieu (à la cour). Pour ce que peuvent dire les anciens, il n'y a pas lieu à s'en inquiéter : dans les choses qui ont une apparence de mal, ne donnons aucune prise, et de ce que vous dira le marquis que le nonce ne s'en fâchera pas, n'en tenez aucun compte.

3. Je vous prie instamment d'être très-réservé dans vos paroles, si vous avez lieu de vous plaindre d'une personne ; je crains qu'elle ne vienne pour cet objet (et c'est assez clair) et que ce que vous diriez n'arrive à ses oreilles. Songez que tout l'enfer est déchainé contre nous, et que nous n'avons à espérer de secours que de Dieu seul : pour cela, obéir et souffrir, et alors il prend la chose en main.

4. Je trouverais fort à propos que vous et les autres religieux, vous vous rendissiez à Pastranne, ou à Alcalá, pour le dimanche de la Passion, puisque le temps n'est pas pour négocier : et les affaires que nous avons, le licencié Padilla suffira pour les traiter, comme il l'a toujours fait : il ne convient pas que, ces jours-ci, des religieux soient hors de leur monastère : personne ne le trouvera bien, moins encore le nonce, et c'est prudent. Je serais enchantée que vous prissiez ce parti : soyez bien convaincu que cela convient, ou bien il faudrait demeurer avec les anciens, ce qui serait pis encore.

5. Si l'archevêque a été instruit de la chose, gardez-vous de lui en parler de nouveau, quand vous auriez toute facilité de lui parler ; cela ne convient pas. Il en reste chargé, et cela étant, le meilleur moyen de réussir est de se taire et de s'en entretenir avec Dieu. Je vous écris cette lettre avec une attention particulière, non sans de pressants motifs, dont je ne puis vous parler ; mais je vois qu'il convient beaucoup que vous fassiez ce que je vous demande : il n'y a au-



cun inconvénient à le faire, et il y en aurait beaucoup à ne pas le faire. Lorsque les choses sont fondées en raison, l'on n'a que faire de prétextes.

6. Notre-Seigneur nous fournit beaucoup d'occasions de mériter : je connais celles que vous avez eues, et que vous avez, et votre patience m'étonne : mais c'est le moment d'une grande prudence, et Dieu la donne en conséquence, comme il l'a fait dans l'affaire de l'évêque. Qu'il soit béni en toute chose ; il protégera enfin notre œuvre. On donne comme certaine l'arrivée de Tostade en Andalousie : que Dieu nous le ramène, tel qu'il soit : je crois qu'il vaudra mieux avoir nos débats avec lui qu'avec celui à qui nous avons affaire jusqu'à ce jour : que Dieu nous éclaire et vous conserve, ainsi que ces autres pères : je suis un peu mieux. C'est aujourd'hui le 15 mars.

De Votre Révérence,

THERÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre, dont l'original se trouve au monastère d'Alcala, fut écrite le 15 mars 1578. La Sainte était à Alcala, et le P. Marian, à Madrid.

N. 2. La réponse du conseil devait concerner un procès qu'avaient les religieuses du couvent de l'Incarnation. Le P. Marian poursuivait à Madrid le projet d'un établissement de la réforme. Avec trois autres pères de la réforme, il paraît qu'il habitait le palais du marquis, dont il est parlé au nombre 2. La Sainte n'approuve pas le séjour si prolongé de ce père hors du couvent ; on était en carême.

N. 3. Elle recommande au père une grande réserve dans ce qu'il pourrait dire, surtout sur le compte du nonce qui, à cette époque, traitait sévèrement les pères de la réforme, et tenait la Sainte elle-même en réclusion. Elle fut rendue à la liberté, le mois de mars de l'année suivante.

N. 4. On ignore quelle est l'affaire de l'évêque, dont la Sainte parle à la fin de cette admirable épître. On sait seulement qu'elle eut affaire avec Mgr. Soto, évêque de Salamanque, concernant la fondation qu'elle fit dans cette ville.

#### LETTRE CXIX.

*Au même. (Cinquième.)*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, mon révérend père. Je vous ai écrit, il n'y a pas longtemps. Notre père vous aura déjà fait la relation de ce qui s'est passé ici avec l'archevêque, qui a consenti à l'achat d'une maison. Grâce à Dieu, nous l'avons achetée, et elle convient parfaitement : nous voudrions sortir de cet hospice, parce que d'abord nous y sommes à l'étroit, et ensuite pour voir l'issue de cette affaire.

2. L'archevêque est content de la maison : il dit qu'elle est bien. Mais l'on soupçonne qu'il ne fera rien de plus, et ainsi je désirerais obtenir du nonce la permission d'y faire dire la messe : avec cela nous pourrions supporter toutes ces longueurs. J'ai écrit à ce sujet à la duchesse (d'Albe) une lettre qui vous vient avec celle-ci, pour lui demander une lettre de recommandation. Lisez-la d'abord, et expédiez-la, de grâce, après l'avoir fermée : faites en sorte d'avoir une prompte réponse, que vous enverriez à Madrid au P. Nicolas, ou à Jean Lopez, et écrivez tout ce qui convient pour obtenir promptement cette autorisation. Songez que vous nous rendez un service très-signalé : quoique nous soyons

près d'une église, c'est un grand inconvénient d'avoir à sortir de la maison, pour aller entendre la messe.

3. Si vous croyez que le duc le fasse, en le lui demandant en mon nom, cela irait plus vite : je crois que c'est facile : car, comme je le fais observer dans la lettre à la duchesse, il y a dans la maison une chapelle qui n'a servi à autre chose qu'à la célébration de la sainte messe : mais aussi, dans la maison que nous voulions fonder, le saint sacrement avait été laissé pendant les quatorze années que la communauté y a passées, et jamais il ne consentit à ce que la messe y fût dite ; et si vous entendiez ses belles paroles, et combien il dit qu'il le désire, on n'en peut pas demander davantage : il paraît qu'il n'est pas maître de lui : cet établissement contrarie beaucoup le démon : ce n'est pas une raison pour qu'il réussisse, puisque nous avons la maison : nous attendrons peut-être longtemps, mais à force de les lasser, on pourra finir par les amener à nous autoriser. Je désire vivement de savoir si vous avez remis mes lettres à ces messieurs, et s'il y a quelque chose de fait. Quand on devrait échouer, cette mesure ne nuit en rien. De grâce, ne négligez rien pour me rendre ce service.

4. Je suis tellement affligée des procédés du père N., que j'ai pris le parti de lui écrire la lettre que je vous envoie avec la vôtre : si vous êtes de cet avis, l'on fera peu de tentatives : fermez ma lettre : expédiez-la avec les autres, parce que je ne connais pas d'autre voie pour les envoyer : mes salutations au licencié Padilla, et au P. Antoine de la Mère de Dieu. Toutes nos sœurs vous saluent. Dieu vous conserve, et vous fasse aussi saint que je le lui demande dans mes prières. Burgos, 18 mars.

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Burgos, l'an 1582 : on en conserve l'original chez les carmélites de Séville. En attendant qu'elle eût une maison, la Sainte logeait à l'hospice de la Conception, où elle eut à essuyer les plus terribles épreuves. Elle fut singulièrement aidée dans cette circonstance par le révérendissime Christophe de Santotis, augustin, et théologien du concile de Trente.

N. 2. L'archevêque de Burgos, don Christophe Véla. Il se disait parent de la Sainte. Dans les informations que l'on fit dans cette ville, sur la vie de sainte Thérèse, l'archevêque avait déclaré que, dans les entretiens qu'elle eut avec lui, ses paroles furent si sublimes qu'il croyait entendre saint Paul.

LETTRE CXX.

*A M. Laurent de Cépède, frère de la Sainte. (Première.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous. Quoique je vous aie écrit plusieurs fois depuis peu, je le ferais encore plus souvent, si j'avais une occasion. Je le fais aujourd'hui, parce que j'ignore si, à Villanueva, j'en aurais la commodité : je pensais que nous y serions déjà, et comme on ne doit pas tarder à venir nous chercher, je suis contrariée d'avoir à voyager en carême. Je trouve plaisant ce que m'écrivait la



prieure de Séville sur la question de vous payer. Je ne sais si cet objet n'était pas mieux là-bas : vous me disiez toujours que vous le vouliez pour la chapelle, et il ne fera que tout gâter. Dieu fasse (car c'est pour sa gloire que vous le voulez) que vous gagniez avec ce que vous avez gagné. Comme je vous l'ai déjà mandé, je suis un peu mieux que là, mais toujours avec mes attaques ordinaires.

2. Tout va bien à Séville. Nos sœurs viennent de recevoir huit cents ducats dont elles ont hérité de la vieille dame qui mourut dans les Indes. Le prieur de las Cuevas est très-mal d'une chute qu'il a faite : je n'ai pas d'autre nouvelle à vous donner. Priez bien pour lui : nous lui devons beaucoup. Tout ce qu'il fait pour nos sœurs est admirable : elles feront une grande perte. Dieu veuille que vous gagniez dans cette solitude de grandes richesses pour l'éternité : tout le reste est de l'argent sans valeur : toutefois ces biens sont en bonnes mains, puisque vous en faites un si saint usage. N. vous fait ses compliments. C'est aujourd'hui le N. de février.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JESUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre est de l'an 1580. Elle est écrite de Malagon, où la Sainte se trouvait, alors en route pour Villanueva de la Hara. On en conserve l'original au couvent de Carnide.

N. 2. Dans le nombre 2, il est question de Pantoja, prieur des chartreux. M. Laurent de Cépède, après avoir gagné de grandes richesses dans l'Inde, s'était retiré à la solitude de la Serna, où il s'occupait à s'enrichir pour le ciel, par le saint emploi qu'il faisait de ses biens. Sa sainte sœur l'encourage dans cette route. Ses avis à son frère rappellent ces paroles de saint Grégoire : *Si vere divites esse cupitis, veras divitias amate.*

#### LETTRE CXXI.

Au même. (Deuxième.)

1. Jésus soit avec vous. Comme l'on vous aura déjà remis une longue lettre de ma part sur le compte de Pierre de Ahumada, je me borne dans celle-ci à vous demander une prompte réponse, que vous confierez à la mère prieure : les occasions ne manquent pas pour ce pays-ci. Ce pauvre homme est ici, dépensant beaucoup, faible et bien affligé. Je serais contrariée si votre réponse n'arrivait pas avant mon départ qui aura lieu sous peu de jours.

2. Je suis mieux que je n'ai été ; il n'y a pas à s'étonner qu'il y ait des restes de mes vieilles infirmités. Je suis bien de n'être pas plus mal. Je crois que, là-bas, être sans tant de lettres et d'affaires me donnait de la santé. Nous apprenons de Rome que les affaires vont très-bien, quoique les contradictions ne manquent pas. Demandez à Dieu le succès de nos démarches, comme aussi de connaître le parti à prendre sur ce qui regarde Pierre de Ahumada : Dieu vous inspirera ce qu'il y a de mieux à faire.

3. Je vous ai dit déjà qu'il m'avait donné les quatre cents réaux : il

doit prendre ses dépenses sur ce que lui donna Diégo de Gusman, et avoir déjà tout dépensé. Je dois vous dire que dans ma position je souffre beaucoup de ne pouvoir lui rien donner en bonne conscience : je serais heureuse de le pouvoir, ne fût-ce que pour vous décharger de cet embarras : que Dieu y porte remède.

4. Je trouve fort dur que vous n'ayez la messe que les jours de fête : je pense au moyen que vous auriez à prendre, et je n'en trouve pas. Pierre de Ahumada me dit que la maison est mieux que celle d'Avila, et surtout les chambres à coucher : J'en suis fort aise. Je pense encore aux inconvénients d'avoir à la maison les hommes du labourage : si vous bâtissiez une petite maison pour les loger, ce serait éloigner une grande occasion de distraction de votre logis... Pourquoi n'avez-vous pas raccourci la cuisine, comme nous l'avions dit ? ... Mais de quoi parlé-je ? Je vois bien que chacun connaît mieux sa maison que personne. Serna, qui vous porte cette lettre, doit, dit-il, revenir dans huit jours. Si, pour lors, vous n'aviez pas envoyé votre réponse, donnez vos ordres afin qu'il en soit porteur : je ne serai pas encore partie, et dussé-je partir, j'attendrai.

5. Ce que vous me disiez de le placer dans une maison de nos Pères, il me l'avait dit lui-même : mais la chose ne peut avoir lieu, parce que l'usage n'est pas de loger des séculiers, et qu'il ne pourrait supporter les mets qu'on lui donnerait. Même à présent, il ne peut manger la viande qu'on lui sert dans son logis, à moins qu'elle ne soit très-tendre et parfaitement cuite : il ne mange qu'un gâteau. Quand je le puis, je lui fais passer quelque petite chose, mais c'est rare. Je ne sais qui pourra le supporter et lui donner les choses si à point.

6. C'est une terrible chose que cette mélancolie qui nous rend à charge à nous-mêmes et aux autres. Que Dieu vous donne tout le bien que je lui demande pour vous, et vous ôte la pensée de le ramener à la maison : je désire que l'on prenne tous les autres moyens, afin que, s'il vient à mourir, nous soyons, vous et moi, à l'abri de toute inquiétude. Mes compliments à don François et à Aranda. Dieu vous conserve et fasse de vous un grand saint. Amen. Pourquoi ne me dites-vous pas comment vous êtes dans la solitude ? C'est aujourd'hui le 15 avril.

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Tolède, l'an 1580 : La Sainte revenait de Villanueva de la Hara ; l'original en est conservé avec vénération chez les carmélites de Tolède.

N. 2. Dans le nombre premier, Pierre de Ahumada était un frère de sainte Thérèse. Après avoir vaillamment combattu dans les guerres de l'Inde, il tomba dans une profonde mélancolie, qui ne le quittait nulle part. Il avait laissé son frère Laurent pour se rendre à Tolède, auprès de sa sœur, qui cherchait tous les moyens de le guérir. Elle devait faire un voyage à Ségovie.

N. 3. On croit qu'elle ressentit, à cette époque, les douleurs que Notre-Seigneur éprouva dans la nuit du jeudi saint. La faiblesse dont elle parle était une suite de ses douleurs... Quant aux affaires de Rome, le P. Roques sollicitait alors la séparation



de la province, et venait, malgré toutes sortes de contradictions, d'obtenir à Rome un bref favorable à ce projet.

N. 4. Dans le dernier nombre, la Sainte attaque avec force la mélancolie, qui était la maladie de son frère, Pierre d'Ahumada. Déjà, à la demande de ses filles du couvent de Salamanque, elle avait décrit les causes, les effets et les remèdes de cette terrible maladie, dans le chapitre 7 de l'histoire de ses *Fondations*. Aristote n'a pas égalé la force et la clarté avec laquelle sainte Thérèse a parlé de cette passion. C'est là qu'elle explique les symptômes et les accès des mélancoliques. Virgile semble avoir en vue leurs bizarreries dans ces vers, cités pour le même sujet par saint Augustin et le docteur angélique :

Hinc metuunt, cupiuntque, dolent gaudetque, nec auras  
Respiciunt clausæ tenebris, et carcere cæco.

(*Æneid.*, lib. VI, v. 732.)

## LETTRE CXXII.

*Au même. (Troisième.)*

Jésus.—1. L'Esprit-Saint soit avec vous. Me voilà à présent à Ségovie, mais en proie à beaucoup d'inquiétudes, jusqu'à ce que je connaisse l'état de votre santé : car je ne sais ce qui en est ; on me remit une de vos lettres, aussitôt après le départ de Pierre de Ahumada, mais depuis je n'ai aucune nouvelle d'Avila. On ne m'écrit pas de Saint-Joseph, et je crains que ce ne soit pour ne pas m'annoncer votre maladie. Le P. Antoine de Jésus vous remettra cette lettre ; il doit vous voir, et il vous rendra compte de tout : c'est par ce motif, et pour être fort occupée que j'abrége ; je m'en réfère à ce qu'il vous dira.

2. Le mariage qui se traitait ici avec le personnage dont vous parliez n'a pas lieu : on ne le voulait pas ici. La prieure me dit tant de bien de la jeune personne, que j'aurais regardé comme un bonheur qu'elle eût été acquise pour notre famille : elle est très-liée avec la prieure ; elle a le dessein de me venir voir. Nous prendrons quelques détours pour que la prieure fasse un essai, et voir si vous ne pourriez pas vous occuper de cette affaire. Dieu conduise tout cela comme il convient le plus à sa gloire, et conserve vos jours.

3. Ne tardez pas de me donner des nouvelles de votre santé ; j'ai laissé pour vous une lettre à Tolède ; je ne sais si vous l'avez reçue. Je me recommande aux prières de don François ; le P. Gracian vous prie de ne pas l'oublier. Dieu vous conserve et fasse de vous un saint. Amen. Nous arrivâmes avant-hier. C'est aujourd'hui le 15 juin.

4. Je ne sais d'où vous savez que vous mourrez bientôt et pourquoi vous occupez votre esprit de pensées si étranges et de pressentiments qui ne se réaliseront pas. Fiez-vous en Dieu ; c'est un vrai ami qui n'abandonnera jamais, ni vous, ni ses enfants. Je désirerais bien que vous vinssiez ici, puisque je ne puis aller là. Du moins vous faites mal de rester si longtemps sans aller à Saint-Joseph. C'est si près, la promenade vous ferait un grand bien, et vous ne seriez pas toujours dans la solitude. De grâce, changez de régime et parlez-moi de votre santé. Je suis beaucoup mieux depuis que je suis dans ce pays-ci : je ne ressens plus ces mouvements de fièvre. Je ne m'occupe plus de l'affaire sur

laquelle je vous écrivis, et je ne le pourrai pas jusqu'au départ du P. Ange de Salazar (vicaire général). La mère prieure, le P. Gracian et le P. Barthélemi se recommandent à vos prières, et moi à celles de don François. De grâce prenez soin de votre santé. Je vous laisse avec Dieu: le temps me manque. C'est aujourd'hui le 19 juin.

Votre servante,

THÉRESE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre, dont l'original se trouve au convent des carmélites de Barfameda, fut écrite l'an 1580. La Sainte parle de son voyage de Tolède à Ségovie, où elle arriva le 13 juin.

N. 2. Dans le nombre 2, il s'agissait d'établir don François, neveu de sainte Thérèse, et fils du frère dont la santé lui inspire tant de sollicitudes.

N. 3. Le nombre 3 est le fragment d'une lettre qu'elle écrivit à ce même frère quatre jours plus tard. Les pressentiments de son frère sur sa fin prochaine n'étaient que trop fondés: cet excellent et digne frère de sainte Thérèse passa à une meilleure vie le 26 juin 1580, sept jours après avoir reçu cette lettre de sa sœur bien-aimée. On a pu voir dans une autre lettre de ce recueil la description de cette belle mort par la Sainte elle-même. Elle couronna une vie pleine d'œuvres saintes. *Qualis vita, finis ita; telle vie, telle mort.*

LETTRE CXXIII. -

*A la dame Jeanne de Ahumada, sœur de la Sainte. (Première.)*

Jésus.—1. L'Esprit-Saint soit avec vous. J'ai envoyé de l'argent à Avila, pour vous faire faire ce message; ces lettres devront vous causer une grande joie: l'arrivée de mon frère m'en a causé une bien grande, et j'espère qu'elle sera pour vous un grand soulagement au milieu de vos épreuves: des desseins si pieux doivent nécessairement produire quelque bien: je préférerais que ces bons frères fussent en paix dans leur maison que dans ces hauts emplois: en tout il y a un *si* et un *non*. Béni soit le Seigneur qui a fait cette belle œuvre. Je ne vous cache pas que, pour votre compte et celui de Jean de Ovalle, je suis charmée de tout ceci: enfin il y a quelque profit dans mes lettres, bien que les vôtres en produisent peu.

2. J'ai écrit au petit Gonzalez par le grand inquisiteur Soto: je n'en ai aucune nouvelle; je ne sais si ma lettre lui est encore parvenue. Ne voit-on pas maintenant les desseins de Dieu sur Laurent de Cépède? Il me semble qu'il songe plus aux moyens de sauver ses enfants, qu'à l'agrandissement de sa fortune. O Jésus, combien je vous suis redevable, et combien peu je vous sers!... il n'est pas pour mon cœur de satisfaction aussi grande que de voir des frères que j'aime si tendrement portés à embrasser le parti le plus profitable à leur âme. Ne leur disais-je pas de se confier à Notre-Seigneur qui aurait soin de tout? je leur redis encore de remettre leurs affaires entre ses divines mains: sa majesté sainte fera ce qui nous convient le mieux. Je m'arrête ici, ayant beaucoup écrit aujourd'hui, et il se fait tard. Enfin je suis heureuse en pensant que vous serez dans la joie: que Dieu nous la donne dans le lieu



ou elle est toujours durable ! . . . toutes celles de cette vie sont suspectes. Je suis bien : je me presse pour acheter la maison : la chose marche sur un bon pied. Je me recommande aux prières de Béatrix. C'est aujourd'hui le 19 octobre.

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS

*P. S.* J'avais ouvert cette lettre de mon frère pour... mais j'allais l'ouvrir, et j'en ai eu du scrupule. S'il y a quelque lacune dans ce qui vient, prévenez-m'en.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve chez les carmélites du couvent de Toro. Selon toutes les conjectures, elle fut écrite de Salamanque l'an 1575. Elle est adressée à cette heureuse sœur de sainte Thérèse, riche en noblesse et en vertus, quoique peu favorisée du côté de la fortune, Jeanne de Ahumada. On croit que sa famille remonte jusqu'aux temps du roi don Pelavo : elle s'illu-tra par la valeur héroïque avec laquelle ses ancêtres défendirent près de Burgos une forteresse, contre laquelle les Arabes, qui l'attaquaient, avaient dirigé le fer et les flammes. Sainte Thérèse était donc issue d'une famille célèbre depuis neuf siècles en gloire et en vertus.

N. 2. Dans le premier nombre, la Sainte annonce à sa sœur l'arrivée de leur vertueux frère Laurent de Cépède, qui venait de l'Inde avec les intentions les plus pures.

N. 3. Dans le nombre 2. Gonzalès d'Ovalle est un neveu de sainte Thérèse : étant enfant, il fut ressuscité par la Sainte, et il était alors attaché au service des ducs d'Albe. L'inquisiteur Soto fut nommé dans peu évêque de Salamanque. Tout le reste de cette lettre est une doctrine divine.

LETTRE CXXIV.

*A la même. (Deuxième.)*

JÉSUS.—1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, ma chère amie, et vous donne le bonheur de jouir de la présence de vos frères, qui, grâces à Dieu, sont déjà arrivés à San Lucar. Ils ont écrit aujourd'hui au chanoine Cueva, pour nous le faire savoir, à Jean de Ovalle chez les ducs d'Albe, et à moi, à Avila, où ils supposent que je me trouve. Je ne doute pas de la joie qu'ils éprouveront en me trouvant ici : mais les joies de cette vie sont toujours mêlées d'amertumes, afin que nous ne nous enivrions pas.

2. Je vous apprends que le bon Jérôme de Cépède est mort comme un saint, au nom du Seigneur : nous verrons arriver Pierre de Ahumada, et Laurent qui, m'a-t-on dit, a perdu sa femme : mais ne nous chagrinons pas de cette mort ; je connaissais sa vie, et je savais que, depuis longtemps, elle s'était donnée à l'oraison : sa mort a été telle qu'elle a laissé tout le monde dans l'admiration ; je le tiens de celui qui l'a raconté. Il a aussi perdu un enfant : il emmenait trois garçons et la petite Thérèse : ceux-ci arrivent en bonne santé, grâce à Dieu : je leur écris aujourd'hui, en leur envoyant quelques petits cadeaux.

3. On m'a dit qu'ils seront ici dans deux ou trois jours : je regarde comme une heureuse circonstance pour eux, de me trouver si près. Les secrets de la Providence m'étonnent, en m'amenant ici, dans ce mo-

ment, ceux que je croyais si loin de moi. J'écris aujourd'hui au P. Gracian, à Madrid, afin que vous appreniez promptement cette nouvelle, qui est une chose certaine, par cette même voie, qui est celle de cette lettre : ne pleurez pas celui qui est déjà au ciel : remerciez plutôt le Seigneur de nous avoir ramené ceux-ci.

4. Je suis d'avis que Jean de Ovalle ne se mette pas en route, jusqu'à ce que j'aie vu mon frère : d'abord parce que le temps est mauvais ici, et qu'ensuite il pourrait avoir des affaires qui le retinssent dans ce pays : si elles devaient l'arrêter longtemps, il voudra peut-être que vous veniez avec lui, pour retourner ensemble : sous peu je lui écrirai de nouveau, pour lui dire que c'est moi qui ai empêché son départ, et aussi le temps deviendra meilleur : je vous prie de féliciter de ma part Jean de Ovalle, et de lui dire que cette lettre est aussi pour lui.

5. Je vous annonce encore que tous les pères et toutes les sœurs de la réforme sont placés sous l'autorité du P. Gracian : c'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux. Sachez que c'est un homme, comme vous l'aura dit M. Antoine Gaytan, à qui je vous charge de faire mes compliments, en lui disant que cette lettre est aussi pour lui : il m'est impossible d'écrire davantage : item, à la mère prieure, en me recommandant beaucoup à ses prières, et à celles de toutes les sœurs. Veuillez faire une visite de ma part à madame la marquise, et dites-lui que je me porte bien : félicitez aussi madame dona Mayor de l'arrivée de M. Pierre de Ahumada qui, je crois, lui est bien dévoué : mes compliments à toutes les sœurs : faites passer ces nouvelles à la mère prieure de Salamanque : dites-lui que le Seigneur vient encore de lui retirer une autre sœur.

6. Que Dieu vous conserve, ma chère dame. Je vous écrirai plus au long : les occasions ne me manquent pas : soyez dans la joie et dans le repos. C'est aujourd'hui le douze d'août. J'ai mis la date d'hier à cette lettre que je vous charge de faire partir, et il me semble que c'est le douze, jour de sainte Claire. Si vous voyez par là le P. Gracian, le bon accueil que vous lui ferez, je le regarderai comme fait à moi-même.

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre est du 12 août 1575 ; elle fut écrite de Séville. Les deux frères, dont elle annonce l'arrivée à San Lucar de Barrameda, revenaient de la conquête du Pérou. Jérôme de Cépède était un troisième frère qui avait fait aussi la guerre dans l'Amérique méridionale : il mourut à l'âge de 55 ans, étant né le 28 décembre 1522. La femme de Laurent de Cépède était Jeanne de Fuentes, native du Pérou. Ce mariage eut lieu le 18 mars 1556. Elle mourut des couches d'une fille le 14 novembre 1567. Laurent de Cépède fait le plus grand éloge de sa piété et de sa belle mort. L'enfant qu'il avait perdu dans la traversée s'appelait Etienne. Il lui restait trois enfants, François, Laurent et Thérésita.

N. 2. Dans le cinquième nombre, le nonce Hormaneto avait donné le titre de provincial au P. Gracian, et soumis tous les religieux de la réforme à son autorité. Une lettre de la Sainte au roi avait contribué à cette mesure, qui causait tant de joie au cœur de la sainte réformatrice. La personne, dont il est parlé, était le P.



Gracian lui-même. La prieure était celle du couvent d'Albe; la dame *mayor* était une sœur d'Ovalle; la prieure de Salamanque, c'était la mère Anne de l'Incarnation, cousine de sainte Thérèse.

## LETTRE CXXV.

*A M. Laurent de Cépède, neveu de la Sainte.*

JÉSUS.—1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon cher enfant. J'ai reçu votre lettre, et en même temps que je me suis réjoui du bonheur que le ciel vous a accordé, je partage aussi avec vous le chagrin que vous avez ressenti avec tant de raison : comme je vous ai écrit longuement sur la mort de mon frère (que Dieu l'ait dans sa gloire), je ne veux pas rouvrir vos plaies. Je ressens moi-même de vifs chagrins, en voyant les choses aller autrement que je ne l'aurais voulu : je vous ai mandé que don François avait heureusement rencontré, et c'était pour moi une grande satisfaction : car sa femme, outre qu'elle appartient de tous les côtés à ce qu'il y a de plus grand en Espagne, est dotée de si bonnes qualités, que cela seul suffirait pour le bonheur de cette union. Ecrivez-lui avec toutes sortes d'égards, montrez-lui de l'estime ; car elle le mérite. Je dois vous dire que, lors même que don François eût été riche de plusieurs millions de fortune, il est parfaitement bien établi : mais après les legs qu'a faits son père (que Dieu ait dans sa gloire), la dot de Thérèse et les dettes, il lui est resté si peu de bien, que, si Dieu n'y pourvoit, je ne sais comment il pourra vivre.

2. Que bénie soit toujours la divine bonté, qui vous a fait tant de faveur, en vous donnant une compagne qui vous porte la paix et le bonheur. Recevez toutes mes félicitations : cette pensée est pour moi une source de consolations. Je fais mes compliments à la dame dona Maria : elle a ici plusieurs personnes qui lui sont dévouées. Je voudrais bien la voir ici : mais si cela doit être avec les amertumes que nous éprouvons, je préfère qu'elle soit là dans la paix et le calme, plutôt que de la voir ici dans le chagrin.

3. J'éprouve beaucoup de satisfaction de la part de votre sœur Thérèse de Jésus : c'est déjà une femme faite, et elle croit toujours en vertus : vous pouvez certes accueillir ses conseils : la lettre qu'elle vous écrit m'a fait rire : c'est Dieu lui-même qui parle en elle, et elle met en pratique ce qu'elle dit aux autres : que sa divine main la soutienne : elle est pour nous toutes un sujet d'édification. Elle a beaucoup de prudence, et je la crois propre à tout. Ne manquez pas de lui écrire, car elle est bien abandonnée dans sa solitude : en me rappelant l'affection que lui portait son père, et ses attentions pour elle, je souffre de voir que personne ne se souvienne plus d'elle : don François la chérit tendrement, mais voilà tout ce qu'il peut faire.

4. Diego Suarez s'est étendu plus que vous et que mon frère, en me parlant des bonnes qualités de la dame dona Maria, et de vos autres

succès : vos lettres sont trop courtes pour venir de si loin. c'est une faveur singulière de Dieu d'avoir été si heureux et d'avoir conclu ce mariage si promptement.

5. Cette maison se trouve maintenant dans un grand besoin. François de Salcêdo vient de mourir, et nous a fait un legs qui, loin de suffire à notre entretien, ne fournit pas pour un seul repas : à la suite de cela les aumônes ont cessé : quoique je pense que le temps améliorera notre situation, jusqu'à présent la collecte a été nulle, et nous souffrons beaucoup. La dot de Thérèse sera d'un grand secours, si Dieu veut qu'elle fasse sa profession ; elle en a le plus grand désir. Pour moi, par moment, ma santé va mieux que de coutume. Depuis votre départ, Dieu a fondé une nouvelle maison à Palencia, une autre à Soria, et une autre à Grenade : et après la fête de la Nativité, je vais en établir une à Burgos : s'il plaît à Dieu, je compte être de retour dans peu de temps.

6. J'attends ici ma sœur et sa fille : leurs besoins sont si grands que vous en auriez pitié. Je porte un intérêt particulier à dona Béatrix : elle n'a pas de quoi se faire religieuse, quoiqu'elle en ait un grand désir : ce sera une excellente aumône que de leur faire passer quelques secours ; le peu que vous pourrez leur faire sera beaucoup pour elles. Je suis celle qui n'a aucun besoin d'argent : priez Dieu seulement qu'il me donne la grâce d'accomplir sa volonté en tout, et qu'il fasse de vous tous de grands saints ; tout le reste passe bien vite. Toutes nos sœurs, et en particulier la mère saint Jérôme, se recommandent à vos prières ; nous prions aussi pour vous. Songez, mon fils, que puisque vous portez le nom d'un si bon père, vous devez en montrer les œuvres.

7. Lorsque cette lettre vous arrivera, selon ce que l'on m'écrit, mon frère, Augustin de Ahumada, sera en route : Dieu veuille qu'il vienne avec quelque chose. S'il n'était pas encore parti, faites-lui passer cette lettre, car je n'ai pas aujourd'hui la tête pour écrire beaucoup. Je vous déclare que s'il n'apporte pas de quoi manger, personne ne sera en état de lui fournir ; il sera dans un terrible embarras, et ce ne sera pas une petite peine pour moi que l'impuissance d'y remédier. Le vice-roi est déjà arrivé, et le P. Garcia jouit d'une bonne santé, quoique je ne l'aie pas encore vu : ce n'est pas une belle chose que d'entreprendre dans un âge aussi avancé un voyage aussi dangereux pour raison de fortune ; nous ne devrions plus songer qu'à appareiller pour le ciel... Dieu nous y conduise un jour, et vous fasse aussi saint que je le lui demande dans mes prières. Amen, amen. Mes compliments bien sincères à la dame et à tous ces messieurs. Je m'arrête ici, m'en référant à la lettre de Thérèse de Jésus : si vous faites ce qu'elle vous dit, vous remplirez tous mes vœux.

Du couvent de Saint-Joseph d'Avila, 15 décembre 1581.

Votre servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.



## NOTES.

N. 1. Cette lettre étant adressée à un neveu de sainte Thérèse qui se trouvait dans l'Inde, la Sainte a cru devoir y mettre la date complète. Ce neveu était marié à la dame Marie de Inojosa, native de Saint-Domingue. C'est à l'époque de ce mariage que mourut Laurent de Cépède, frère de la Sainte et père du neveu auquel elle écrit cette lettre.

N. 2. Dans le troisième nombre, Thérèse de Jésus, dont la Sainte fait un si bel éloge, était novice au même convent que la Sainte... On ne sait pas quel est ce *Diego Suarez* dont elle parle dans le nombre suivant.

N. 3. Dans le cinquième nombre, François de Salcedo s'était fait prêtre, après la mort de sa femme; il fut dix ans dans l'état ecclésiastique. Plusieurs fois il avait rempli les fonctions de chapelain et de confesseur au convent d'Avila. Il mourut le 12 septembre 1580. Dieu permit que ce bon prêtre fût sujet à de grandes épreuves par des peines intérieures. Etant venu un jour de grande tribulation célébrer la messe au convent, Dieu fit entendre ces paroles à la Sainte : *Oh ! combien les sacrifices de ce prêtre me sont agréables.*

N. 4. Dans le septième nombre, *Augustin* est un frère de sainte Thérèse. Après s'être couvert de gloire dans la guerre, il était resté pauvre au milieu des richesses du florissant empire qu'il venait de conquérir. Il songeait à revenir en Espagne : mais la mort l'empêcha de réaliser son projet. Né le 23 février 1527, ce digne frère de sainte Thérèse mourut à Lima, assisté dans ses derniers moments par sa sainte sœur, quoiqu'elle fût déjà couronnée dans le ciel. Voir les notes de la lettre L<sup>e</sup> du second tome.

## LETTRE CXXVI.

A M. Jean de Ovalle, beau-frère de la Sainte.

1. Jésus soit avec vous. Ce soir, on m'a remis une lettre du P. Gracian, qui m'annonce l'arrivée des bulles de l'archevêque à Tolède, et qu'il y croit ce prélat déjà arrivé : s'il y est, ce sera pour prendre possession de son siège. Je suis heureuse d'avoir trouvé cet homme tout à l'heure : c'est aujourd'hui dimanche, à ce que je crois, le 19 octobre, et il m'a dit que la lettre sera remise mardi à midi. Je finis, parce qu'il se fait tard ; je n'ai rien fait dire à mon frère du départ de cet homme, parce qu'il n'aura rien à mander. Je lui ai remboursé trois réaux : au retour, je lui en donnerai deux autres : que là on lui en donne deux pour le retour ; on est convenu de sept réaux, et je me fais un cas de conscience de lui rembourser le tout ici, jusqu'à ce qu'il en fasse la demande.

2. Oh ! quel embarras dans les obligations de notre pauvreté ! Puisque je ne puis rien, je désire que Dieu vienne à notre secours d'un autre côté. Je vous ai déjà écrit de ne pas vous arrêter ici, qu'il me suffira de vous trouver à Tolède. J'y ai écrit de nouveau hier, pour prier la dame Louise de la Cerda de ne pas oublier son engagement, et la prieure, d'avoir soin de le lui rappeler. Grâce à Dieu, les démarches et la faveur ne manquent pas : amenez une monture qui aille bien et pas haute, elle pourrait vous broyer.

3. Les religieuses sont privées d'entendre la messe ; rien de nouveau du reste : les affaires vont bien. Qu'on parle à la prieure de ce messenger, en cas qu'elle veuille m'écrire : cette lettre est aussi pour ma sœur. Je me recommande aux prières de Béatrix. Si vous aviez pu deviner, vous auriez eu un beau temps pour aller d'ici à Tolède, et il

est encore assez bon : que le Seigneur conduise cette affaire. Il est déjà tard, et je finis.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. On conserve l'original de cette lettre dans la paroisse de Saint-Jean d'Avila, où sainte Thérèse avait reçu le saint baptême. Elle est du 19 octobre 1577. Dans le premier nombre, il est question des bulles de Mgr. Quiroga, nommé à l'archevêché de Tolède.

N. 2. Dans le second nombre, elle engage Jean d'Ovalle à venir d'Albe à Avila, pour aller ensuite à Tolède. La mère Anne des Anges était alors prieure du couvent de Tolède. Dans le troisième nombre, il s'agit des religieuses du couvent de l'Incarnation.

LETTRE CXXVII.

*A Louis de Cépède, petit-neveu de la Sainte.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec vous. Amen. Je viens de recevoir vos lettres et les quatre ducats ; ils seront remis cette semaine. Que Dieu vous paye du secours que vous accordez à notre sœur de l'Incarnation : c'est celle qui éprouve le plus de besoins. La sœur Béatrix de Jésus est chargée provisoirement de la direction du couvent de Malagon, la prieure étant malade. Gloire à Dieu ! elle s'en acquitte parfaitement ; je ne lui savais pas tant de talent.

2. Ne vous étonnez pas de ne pouvoir vous recueillir au milieu de tant d'embarras : la chose n'est pas possible ; remettez à la fin de vos affaires de reprendre le gouvernement de votre âme ; j'en serai contente. Fasse le ciel que tout cela tourne à bien ; ne vous tourmentez pas pour rien : quand il vous en resterait beaucoup, tout doit finir bientôt. Je me recommande aux prières de ces dames, et la mère prieure aux vôtres. Ce 26 novembre.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Tolède le 26 novembre 1576. Louis de Cépède, auquel elle est adressée, était le fils de François de Cépède, qui avait pour père François Alvarez de Cépède, frère du père de sainte Thérèse.

N. 2. Béatrix de Jésus devait être la sœur de la religieuse à qui cette aumône est adressée. Elle dirigeait le couvent de Malagon pendant la maladie et l'absence de la supérieure, qui était la mère Brianda.

LETTRE CXXVIII.

*A un parent de la Sainte.*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous. Grâce à Dieu, le mal n'étant pas au bras droit, je puis vous écrire cette lettre. Je suis mieux, et en état de garder le carême. Vos attentions m'en adoucissent la rigueur ; que Notre-Seigneur vous récompense de cette faveur : quoique j'en sois l'objet, elle n'en est pas moins grande pour la sœur Isabelle de Jésus, tant est vive et sincère l'affection qu'elle me porte ! Je goûte beaucoup de consolations dans sa société : elle me paraît



un ange. Je désire que vous jouissiez d'une bonne santé, ainsi que ces dames que je salue affectueusement. Je vous recommande tous à Notre-Seigneur.

2. La mort de cette dame m'a causé un bien vif chagrin. Je venais d'écrire à Don Teutonio (1), pour le féliciter du succès de ce mariage : je lui suis grandement obligée. Ces messieurs sont rudement éprouvés. Ils doivent être de bien grands serviteurs de Dieu. Les souffrances sont le don le plus précieux que sa divine main puisse nous faire, tant que nous vivons : cette vie si courte n'a de prix que parce qu'avec elle on peut gagner la vie éternelle. Je remercie bien Notre-Seigneur de ce que vous ne vous négligez pas sur ce point. Qu'il daigne vous continuer ses faveurs, comme aussi à ces dames que Laurent de Cépède salue affectueusement.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite d'Avila, pendant le carême de 1578. Isabelle de Saint-Paul fut la première professe de la réforme. Elle mourut en odeur de sainteté le 4 février 1582... on ne sait pas quelles sont ces dames dont elle parle dans le premier nombre.

N. 2. Dans le second nombre, la dame dont la mort a causé tant de chagrin à sainte Thérèse, devait appartenir à quelque illustre famille ; mais on ne connaît aucune particularité de sa vie ou de sa naissance.

LETTRE CXXIX.

*A une Dame, parente de la Sainte.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous. Ma sœur est arrivée aujourd'hui ici, avec son mari et ses enfants, pour voir mon frère Laurent, et celui-ci était déjà parti pour la cour ; il a pourtant laissé ses enfants, car il compte passer l'hiver ici : il se rend d'abord à Avila. Il vint ici bien faible et bien malade ; mais il est mieux. Nous avons beaucoup parlé de vous. Augustin est resté là-bas.

2. La sœur Béatrix de Jésus s'est tellement attachée à la prieure de Malagon, qu'elle m'a priée instamment de ne pas l'en retirer. Elle n'a pas de santé : je prie Notre-Seigneur de lui en donner ; toutes sont parfaitement contentes de son caractère. Quant à moi, je ne le suis pas trop de Louis de Cépède ; il ferait bien de me donner par fois de ses nouvelles. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Isabelle de Saint-Paul. Dieu vous conserve longues années, et fasse de ces sœurs autant de saintes. Je me porte beaucoup mieux ici que par là. Je me recommande bien aux prières de toutes ces dames. C'est aujourd'hui le 14 octobre.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

*Extrait d'une autre lettre à la même, ou à quelqu'autre Dame.*

Vous ne paraissez avoir d'autres soins que de me procurer toutes

(1) En réponse à une de ses lettres.

sortes de satisfactions ; c'est une véritable joie pour moi d'avoir une de vos lettres et de savoir que votre santé est bonne. La mienne ne l'est pas trop en ce moment ; ne m'oubliez pas devant Dieu. Sachez que je suis heureuse d'avoir une fille comme celle que j'ai eue, et que j'aurai toujours en vous. Je ne manquerai pas de vous recommander à Dieu : nos sœurs le font aussi. Toutes celles de cette maison vous font leurs compliments , en particulier la mère sous-prieure , qui vous est bien obligée ; priez pour elle. Elle ne jouit pas d'une bonne santé. Que le Seigneur veuille vous conserver et vous donner son divin Esprit. Le dernier jour du mois d'octobre..... Je me recommande bien aux prières de mesdames vos sœurs. Que Dieu donne la santé au malade , je l'en supplierai , et à vous aussi , ma fille.

NOTES.

N. 1. Dans le premier nombre, *Augustin* est un des frères de la Sainte, qui était resté dans le Pérou.

N. 2. On ne sait si la seconde lettre s'adresse à la même dame ou à une autre ; sainte Thérèse lui donnait le nom de *fille*. Ce titre, que la Sainte ne prodiguait pas, suppose chez cette dame une vertu consommée.

N. 3. *Louis de Cépède* était un frère de sainte Thérèse.

LETTRE CXXX,

OU

*Instruction que la Sainte donna à une personne qui devait conférer avec le révérendissime général de l'ordre, sur l'affaire de la séparation des carmes déchaussés d'avec ceux de la primitive observance.*

JÉSUS. — 1. Le provincial doit toujours être chargé de la direction des monastères des religieuses : comme dans ces maisons, il ne s'agit que de mortification et de perfection, et qu'il n'y a de commerce qu'avec Dieu, il conviendrait beaucoup , si c'est possible, de nommer à cette charge le P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu ; parce que d'abord, il les a visitées ces dernières années, et qu'à raison de sa prudente discrétion et de ses procédés pleins de décence et de douceur, il paraît avoir été choisi par la Vierge, pour faire avancer ces sœurs dans la voie de la perfection ; et ensuite, celles-ci se sentent à chacune de ses visites, animées de saints désirs, et portées à l'avancement spirituel de leurs âmes.

2. C'est le père qu'il convient de nommer, si la chose est possible, et aucune des sœurs ne pourra parler autrement ; mais cette nomination paraît ne pouvoir se faire parce que le général est aigri autant et plus encore contre lui, que contre Thérèse de Jésus, pour les motifs qui se diront ailleurs ( c'est ce père qui a été visiteur apostolique par ordre du dernier nonce et du roi ), et sa disgrâce ne doit pas étonner, vu les griefs qu'on lui impute.

3. Ce serait une œuvre bien agréable à Notre-Seigneur, que d'en finir avec cette cabale, mais la chose paraît impossible : il faut donc songer à en faire nommer d'autres à cette charge : ce sera, ou le



P. Presentado Antoine de Jésus, ou le P. Jean de la Croix : ces deux pères sont les premiers de la réforme, et tous les deux grands serviteurs de Dieu. Si le général refuse l'un et l'autre, que ce soit celui qu'il voudra, pourvu que ce ne soit ni l'un de ceux..... ni N.... Faisons ce que nous pourrons ; avec du temps et la grâce du Seigneur, nous pourrions obtenir autre chose. L'essentiel d'abord est de se soustraire à l'autorité des anciens.

4. Quel que soit celui qui sera nommé, il aura soin d'envoyer chaque année les taxes ordinaires, en reconnaissance de la visite du général ; et quand même il ne la ferait pas ( ce que je ne suppose pas, puisqu'il y est tenu ), les monastères les enverront toujours. Ces dons seraient doublés, s'ils devaient passer par les mains du P. Jérôme Gracian. Quand les religieuses donneraient encore davantage, elles y gagneraient beaucoup, vu l'importance de cette nomination. Mais ce dernier point ne se dit qu'à un père confident du général, après avoir connu quel est celui qui jouit le plus de son intimité. Il conviendrait même de conférer de tout ceci d'abord avec celui-là. Il importe beaucoup au succès de cette négociation, de gagner, et par des paroles et autrement, la faveur de ceux qui entourent le général.

5. Le troisième point consiste à obtenir du général de ne pas plus lier le pouvoir du provincial de ces monastères, que ne l'est celui des supérieurs des autres ordres ; ceux-ci peuvent, dans le cas où ils acquerraient une maison, ou qu'on leur en donnerait une pour des religieuses, en amener quelques-unes pour commencer la fondation ; sans cela, le bien de l'ordre ne se fera pas, et jamais aucun général n'a posé de tels obstacles dans le sien. Au contraire, ils aident et applaudissent au progrès de leur religion, comme le faisait le révérendissime général des carmes, avant d'avoir reçu ces faux rapports. On ne conçoit pas ce qu'on a pu alléguer contre des personnes aussi religieuses, de tout temps exemplaires, et qui mettaient dans la fondation des monastères tant de décence et de religion, pour leur ôter un pouvoir qui s'accorde dans tous les ordres, comme nous l'avons dit.

6. Dans le chapitre, le général a défendu, sous peine d'excommunication, qu'aucune religieuse sortit d'un couvent, et aux supérieurs de donner aucune autorisation semblable, nommément à Thérèse de Jésus. Celle-ci, lorsqu'une maison était sur le point d'être fondée, allait avec quelques religieuses, pour en poser les fondements, et l'affiliait à l'ordre, conformément aux lettres patentes qu'elle tenait du révérendissime général ; cela se faisait avec tant de religion, que tous les témoins de leur conduite en restaient édifiés, comme on pourra s'en assurer par une enquête, si on la croit nécessaire.

THÉRÈSE DE JÉSUS

NOTES.

N. 1. L'original de cet écrit se conserve avec vénération chez les carmélites du *Corpus-Christi* d'Alcala. Le commencement et la fin nous en manquent, ce qui fait qu'on ignore la personne à qui il est adressé. C'est une instruction adressée par la

Sainte à la personne qui devait négocier auprès du général de l'ordre, l'érection de la réforme en province séparée.

N. 2. Cette instruction renferme trois points bien distincts ; le premier reste ignoré par la perte du commencement de cet écrit ; les deux autres paraissent assez clairs par la teneur de l'instruction.

N. 3. Dans le premier nombre, elle propose pour provincial de la réforme le P. *Jérôme Gracian*, dont le nom se retrouve souvent dans les lettres de la Sainte. Ce père lui inspirait la plus grande confiance. Il paraît même qu'il avait mérité les suffrages de toutes les religieuses. A son défaut, sainte Thérèse désigne pour cette importante charge le P. Antoine de Jésus, ou le P. Jean de la Croix, ou enfin tout père au choix du général, à l'exclusion de quelques pères, dont les noms sont inconnus..... Elle insiste sur toute chose sur ce que la nouvelle réforme soit formée en province indépendante ; tout le succès de l'œuvre en dépend d'après elle.

N. 4. Dans le nombre 4, elle propose de doubler les dons que les monastères envoyaient au général, en reconnaissance de ses saintes visites, mais à condition que le P. Gracian sera nommé provincial.

N. 5. Ce fut au chapitre général de Placencia que fut faite la défense de sortir de leurs couvents à toutes les religieuses, nommément à *Thérèse de Jésus*. La Sainte demandait la levée de cette défense, comme arrêtant l'essor de l'ordre du Carmel.

# LETTRE CXXXI.

*A don Jérôme Reynoso, chanoine de la sainte église de Placencia.*

(Première.)

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, monsieur !... Me voici de retour à Avila : que volontiers je serais de nouveau votre fille spirituelle, si vous y étiez, mon père. Je ne trouve ici personne pour me guider et me consoler dans mes embarras de conscience. Dieu daigne remédier à ma pénible situation : en vérité, plus j'approche du terme de ma vie, moins je trouve qui adoucisse mes peines. Je suis arrivée ici avec une légère fièvre ; mais je suis bien, et je me sens soulagée de ne devoir pas voyager de sitôt. Je vous assure que ces voyages sont bien fatigants. Toutefois, je ne dis pas la même chose, pour celui que j'ai fait d'ici à Soria : ç'a été plutôt une agréable récréation ; d'abord le chemin est uni et l'on a sous les yeux plusieurs rivières dont la vue charme la fatigue de la route. Notre bon prébendier vous aura dit ce qui nous est arrivé dans ce voyage.

2. C'est une chose étrange, qu'aucun de ceux qui veulent me seconder n'échappe à de grandes contrariétés, et Dieu, comme à vous, leur donne à tous assez de charité pour s'y exposer. Ne laissez pas de m'écrire, lorsque vous en aurez l'occasion, dussiez-vous vous fatiguer. Je vous dis que de repos, nous en trouvons ici-bas bien peu ; mais de tribulations, beaucoup. L'entrée de Denise m'a causé bien de la joie. Je vous prie de le faire savoir à son parent, le surintendant des postes, et de lui présenter mes hommages. N'oubliez pas de me recommander à Notre-Seigneur. Étant nouvellement arrivée, les visites ne me manquent pas : ainsi je n'ai pas le temps de goûter la consolation de vous écrire cette lettre. Je salue respectueusement don François. Que Notre-Seigneur daigne vous conserver, et vous donne



un accroissement de sainteté, comme je l'en supplie. Amen. C'est aujourd'hui le 9 septembre.

Votre indigne servante et fille,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite d'Avila, l'an 1581 ; on en conserve l'original au collège de Salamanque. On trouve l'éclaircissement de quelques points de cette lettre, au chap. 29, n. 10, de l'histoire de ses *Fondations*.

N. 2. Dans le premier nombre, la Sainte arrivait de Soria.... Au chap. 50, n. 7, de ses *Fondations*, elle dit quel était ce bon *prébendier*, et les services éminents qu'il lui avait rendus pour ses établissements. Il se nommait *Pierre de la Ribera*, et il fut depuis chanoine de la même église.

N. 5. Au second nombre, *Denise* devait être quelque jeune personne qui venait d'entrer au couvent de Palencia, et parente du directeur-général des postes. Nous pensons que *don François* doit être un autre *Reynoso*, qui fut depuis évêque de Cordoue, et un prélat de vertus apostoliques, ch. 29, n. 10, de l'histoire des *Fondations*.

LETTRE CXXXII.

Au même. (Seconde.)

JÉSUS. — 1. Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous. Toutes vos lettres me sont d'une grande consolation, et néanmoins je souffre beaucoup de ne pouvoir y trouver le repos ; vous n'ignorez pas cela, et malgré tout, je suis bien fâchée de ne pouvoir autrement. Je sais que vous me comprenez et je regrette de n'en pouvoir davantage.

2. Par la lettre ci-jointe, que j'écris au P. recteur Jean d'Aguila, et que vous montrera la mère prieure, vous verrez un peu où nous en sommes avec le père de la compagnie (de Jésus) ; en vérité, cela paraît aller jusqu'à une inimitié déclarée, le démon semble la fomenter par les mêmes raisons pour lesquelles on me devrait de la reconnaissance. Ils ont des preuves non équivoques ; ils trouvent contre eux-mêmes (car tout ceci est un vil et sordide intérêt) des témoins qui assurent que *j'ai dit.... que j'ai voulu.... que j'ai tâché....*, et c'est beaucoup qu'on n'ose pas ajouter : que *j'ai pensé....* ; mais comme je suis convaincue qu'il y aura des mensonges, il est clair que c'est ici une cabale du démon.

3. Tout à l'heure on a dit à Catherine de Tolosa de n'avoir aucun rapport avec les carmélites, pour ne pas s'entacher de notre manière de faire oraison. Si le démon se presse tant de nous diviser, c'est qu'il y trouve son compte. Ils ont dit encore à la même personne que leur général arrivait, qu'il avait déjà débarqué. Il me vient dans l'esprit qu'il est lié d'amitié avec le seigneur don François : si par ce moyen et par un entier exposé de la vérité, on parvenait à rompre cette trame et à imposer silence, ce serait une œuvre fort méritoire devant Dieu : c'est une pitié que de voir des personnages aussi graves se mêler de pareils enfantillages. Vous examinerez cette affaire et vous tâcherez de la terminer de la manière que vous jugerez la plus convenable.

4. Je vous suppose déjà bien ennuyé de ces papiers ; je vous prie de me les renvoyer, mais par une voie sûre en tout cas. Priez Dieu pour

moi. Que sa divine majesté vous conserve, comme je l'en supplie. Amen.

C'est aujourd'hui le 20 du mois de mai. Je salue respectueusement vos tantes et don François.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se conserve en grande vénération dans l'église de Palencia, renfermé dans un reliquaire de la chapelle de Saint-Jérôme. Elle fut écrite de Burgos, l'an 1582.

N. 2. Pour bien comprendre tout ce que dit la Sainte dans le second et le troisième nombres de cette lettre, nous donnons ici, d'après le vénérable Gracian, l'origine de la querelle qui s'éleva entre les pères de la compagnie de Jésus et les carmélites du monastère de Burgos. Catherine de Tolosa, qui demeurait à Burgos, avait, par testament, fait donation de tous ses biens au collège de Burgos, dirigé par les Jésuites. Dans la suite, elle signa plusieurs contrats, par lesquels elle révoquait sa donation pour appliquer ses biens au nouvel établissement des carmélites. Ses confesseurs, qui étaient les frères de la compagnie, lui faisaient un cas de conscience de cette révocation. Cette bonne dame, qui sans doute avait de bonnes raisons de suivre la dernière impulsion de son cœur, hésitait entre ses scrupules et ses engagements ; telle fut la source de sa mésintelligence, qui troubla pendant quelque temps l'harmonie entre ces deux ordres ; mais la Sainte cherche à excuser ses adversaires, en supposant que c'est ici une trame du démon.

N. 3. Le général des jésuites était alors le père Aqua-Viva, dont on annonça la prochaine arrivée en Espagne, mais qui ne vint pas, en effet. Le seigneur don François, ami du général, était l'oncle du chanoine Reynoso, qui fut depuis évêque de Cordoue.

LETTRE CXXXIII.

A Alonzo de Aranda, prêtre d'Avila.

JÉSUS. — 1. Que l'Esprit-Saint soit avec vous, mon père, et vous récompense de la consolation que me donnent vos lettres. L'arrêt favorable de notre procès m'en a fait goûter une bien grande : j'en ai bien remercié Notre-Seigneur ; mais je ne sais, si c'est une grande perfection que d'éprouver tant de joie dans une affaire d'intérêt temporel. Je suis persuadée que vous en avez vous-même une grande satisfaction, et que c'est le cas de vous en féliciter, comme je le fais. C'est un malheur pour nous que vous soyez absent de la cour dans cette circonstance. Dieu veuille que les affaires s'arrangent de manière à nous dispenser d'avoir besoin de la protection de madame la marquise et de votre bienveillante activité.

2. Je dois vous dire, mon père, que la situation de ces religieuses (du couvent de l'Incarnation) me cause beaucoup de soucis. Je désire vivement qu'elles reconnaissent pour prieure celle qui a été nommée à cette charge (elles ne la reconnaissent que comme vice-prieure). Comme il leur semble (et c'est peut-être une erreur) que le bien de la maison dépend de la conduite qu'elles ont tenue, et que sa ruine est imminente, elles disent qu'elles veulent tirer en longueur tant qu'elles pourront.

3. Je vous demande en charité de voir si le P. Tostade, ou le provincial n'a pas quelque moyen de les absoudre, ou si le nonce ira en personne.



c'est un triste état de choses, si cela doit durer. Le tribunal, qui instruit ce procès ne s'y opposerait pas. Conférez sur cette affaire avec le licencié Padilla, et selon que vous le jugerez convenable, écrivez-en au père Julien d'Avila, qui peut beaucoup auprès de ces religieuses; peut-être obtiendra-t-il qu'elles obéissent à dona Anna: elles auraient peu de déférence pour moi, sachant que je ne veux pas y aller.

4. Je supplie madame la marquise d'intervenir dans cette affaire, autant qu'elle le pourra; ce serait une bien grande consolation pour moi de les voir rendues à la paix. Je n'écris pas au licencié Padilla, pour ne pas le fatiguer. Il a bien assez de fatigues en ce moment. Je désire beaucoup savoir ce que l'on fait du P. Tostade. Faites-lui part de cette affaire. Je le conjure de travailler à mettre un terme à cet état de choses: le trouble est à son comble, et Dieu est beaucoup offensé. Que sa divine majesté vous conserve!... Ces filles se recommandent à vos prières; c'est aujourd'hui la veille de Saint-Martin.

5. Lorsque vous serez instruit de tout, et que vous en aurez conféré avec le licencié Padilla, si vous n'avez pas un commissionnaire qui vienne promptement, madame la marquise voudra expédier un de ses domestiques, ou si vous voyez que cela la dérange, faites un exprès qui sera payé ici: il est impossible d'attendre au delà de la semaine prochaine; vous pouvez vous figurer ce que c'est qu'une maison en désordre. Selon le rapport que m'en fait aujourd'hui le P. Jean. Si vous expédiez un commissionnaire, avertissez-en le licencié Padilla et M. Roch de Huerta; ils auront peut-être à nous envoyer quelques lettres de notre père. Que le Seigneur y remédie et daigne vous conserver. Toute cette affaire me tient dans l'accablement.

C'est aujourd'hui la veille de Saint-Martin.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. J'écris au licencié Padilla; ainsi bornez-vous à lui parler de la marche à tenir dans cette affaire: elle est de nature à ne souffrir aucun retard. Montrez-lui ce billet.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite d'Avila, le 10 novembre 1577; l'original se trouve chez les carmélites déchaussées de Jaén. Nous ne savons pas bien quel est le personnage auquel elle est adressée.

N. 2. On ignore le sujet du procès sur lequel la Sainte croit devoir féliciter Alonzo de Aranda. Sainte Thérèse, à l'exemple de saint Augustin, montre ici beaucoup de répugnance pour les procès. Il est rare que la justice, et plus rare encore que la charité n'y soit pas blessée, quelque légitimes que soient les droits que l'on réclame ou que l'on défend.

N. 3. Il paraît qu'une partie des religieuses du couvent de l'Incarnation avait été excommuniée pour ne vouloir pas reconnaître dona Anna, en qualité de prieure: elles avaient promu à cette charge sainte Thérèse elle-même, qui crut ne devoir pas se rendre à leurs vœux. On ignore quelle est cette marquise qui pouvait user d'un grand crédit dans cette affaire.

N. 4. Au troisième nombre, le tribunal qui instruit le procès, c'est le conseil royal de Castille. La Sainte voulait que le provincial ou le nonce, Mgr. Segá, leur donnât une absolution provisoire; mais, du reste, elle désirait qu'elles reconnussent pour prieure

dona Anna de Tolède, qui avait partagé avec elle les suffrages de la communauté, et elles finirent par là. Cet état de choses était intolérable pour le cœur de la Sainte, si amie de la paix et de l'union. La moitié de la communauté était depuis un mois privée des sacrements, de l'entrée du chœur, et n'assistait pas au saint sacrifice de la messe.

N. 5. Le P. Jean, dont il est fait mention au cinquième nombre de cette lettre, c'était saint Jean de la Croix, qui dirigeait cette maison, et qui en fut aussi éloigné le 4 décembre de cette même année. Ce fut Alonzo qui fit lui-même l'express pour porter sa réponse à la Sainte. On trouve dans l'original de cette lettre la note suivante, écrite de sa main : *J'ai expédié, pour Avila, Jean Gallego, piéton, pour seize réaux, le 16 novembre 1577 : je lui ai donné en partant huit réaux.* Sainte Thérèse plaidait dans cette lettre contre elle-même la cause de sa rivale, dona Anna de Tolède.

## LETTRE CXXXIV

*A don Antoine Gaytan, habitant de la ville d'Albe.*

1. Jésus soit avec vous et vous récompense de la charité que vous avez eue de m'envoyer un livre, qui me convient si bien. Pour répondre à vos questions, en ce qui touche l'oraison, il me faudrait beaucoup plus de temps : au fond, c'est la manière ordinaire de ceux qui sont arrivés jusqu'à la contemplation. Si vous ne l'avez oublié, je vous l'ai déjà dit plus d'une fois. Il en est de l'intérieur, comme du temps qui change souvent : comme vous n'en pouvez mais, et qu'il n'y a pas matière de péché, n'en tenez aucun compte.

2. Quant au reste, je ne puis juger, parce que je suis partie : il pourrait m'arriver de vous conseiller, non selon vos besoins, mais selon mon attrait qui m'a toujours inspiré le goût de la solitude, qui est aussi dans l'esprit de notre ordre, mais que je n'ai pas mérite de suivre. Conférez-en franchement avec le père recteur : il verra ce qu'il y a de mieux pour vous. Examinez bien quel est votre principal attrait. Que Dieu conserve vos jours : j'ai tant écrit de lettres, que je ne sais comment j'ai pu vous écrire celle-ci : le messager attend.

3. On ne me dit rien de mon voyage, je ne sais comment il sera possible cette année : Dieu peut tout. Ayez soin de me recommander à sa majesté ; de mon côté, je n'y fais faute. Donnez-moi toujours de vos nouvelles.

Votre indigne servante

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. Un ancien exemplaire de cette lettre se trouve entre les mains des carmélites de Séville. Il serait difficile d'en fixer la date et les lieux où se trouvaient la Sainte et la personne à qui elle écrit.

N. 2. Dans le nombre 5, il paraît que le bon Gaytan désirait que sainte Thérèse se rapprochât, dans un de ses voyages, du lieu de sa demeure. On ne sait quel est ce lieu, pas plus que le livre dont il est question au commencement de cette lettre. Cet écrit est plein des meilleurs avis pour la direction des âmes.

## LETTRE CXXXV.

*A Simon Ruiz, habitant de Medina del Campo.*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit toujours avec vous. Amen. La mère prieure et plusieurs autres personnes m'ont déjà annoncé que tout



s'est bien passé. Notre-Seigneur en soit loué toujours, j'ai éprouvé les plus douces consolations de cela et surtout des bonnes nouvelles, que la mère prieure me communique sur le compte de la sœur Isabelle des Anges. Dieu veuille la conduire par la main, ainsi que la sœur de Saint-François, et qu'il les rende contentes.

2. Il ne faut pas s'étonner de ce que cette affaire ait causé de l'édification et du mouvement. Nos péchés ont rendu le monde tel que, parmi les personnes qui ont les moyens de vivre, selon elles, dans la joie et le repos, il s'en trouve peu qui embrassent la croix de Notre-Seigneur; mais en demeurant dans le monde, il leur en reste de bien plus lourdes. Ici aussi, ces nouvelles produiront du bien, autant que j'ai pu le comprendre. Votre joie et celle de dona Maria m'en causent à moi-même une bien douce. Je me recommande bien à vos prières.

3. Il paraît bien que vous avez été en bonne compagnie, puisque vous avez si bien appris la vérité. Du reste, c'est une chose sûre, que dans tout ce qui peut contribuer à la gloire de Notre-Seigneur, le démon veut aussi essayer son pouvoir sous les plus belles couleurs. Il ne s'est pas endormi dans cette occasion, et on a eu raison jusqu'à un certain point. Il semble que la protection de quelques personnes aisées doit finir par nuire à des maisons qui s'entretiennent d'aumônes: cela serait possible pendant quelque temps; mais on saurait bientôt ce qui en est. Finalement, ce sont des affaires graves, et qu'on ne peut pas conclure si rapidement. Gloire soit au Seigneur de ce que tout s'est passé si bien. Que Dieu vous conserve longues années; élevez une demeure à un si grand roi; il saura, je l'espère, vous en donner une qui n'aura jamais de fin.

4. On me donne de très-bonnes nouvelles du P. Jean de Montalvo: je n'ai pourtant aucune lettre de lui, depuis mon arrivée; j'ai pensé qu'il était là-bas. Vous nous faites une grande faveur, en laissant en de si bonnes mains l'affaire du chapelain. Si celui dont vous parlez a les qualités convenables, peu importe son jeune âge. Que Notre-Seigneur règle tout cela, comme le reste.

5. Vous avez parfaitement raison au sujet des religieuses; c'est le parti qui convient; (tout à l'heure) il suffit d'en avoir deux. Je le mande à la mère prieure, notre règle en veut treize, et, avec celle-là, le nombre est complet. Dieu daigne diriger ce choix, et vous conduise par la main. Amen. Ordonnez, je vous prie, que l'on remette sans retard ces lettres à la mère prieure.

Ce 18 octobre, le jour où j'ai reçu votre lettre.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS, carmélite.

#### NOTES.

N. 4. L'original de cette lettre se conserve au couvent de Médina del Campo. Elle fut écrite de Tolède, l'an 1569. Elle est adressée à Simon Ruiz Embito, oncle de la vénérable Isabelle, dont nous parlerons plus bas, fondateur du célèbre hôpital de la Conception de cette même ville de Médina.

N. 2. *Isabelle des Anges* ayant perdu ses parents, fut élevée dans la maison de son oncle. Ce fut un ange de perfection.... La sœur *Marie de Saint-François* était une fille attachée au service de la vénérable Isabelle, qui prit l'habit de l'ordre au couvent de Médina. La sœur Isabelle fit sa profession au couvent de Salamanque.

N. 3. Dans le nombre 4, le P. de Montalvo paraît être un oncle de la sœur Isabelle. — Nombre 5. Sainte Thérèse avait d'abord fixé à treize le nombre des *choristes*... Plus tard, il fut porté jusqu'à vingt et une, mais pas au-delà.

LETTRÉ CXXXVI.

*A Diégo de Saint-Pierre de Palma, natif de Tolède.*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit toujours avec vous. Sachant que depuis quelque temps, vos filles, nos chères sœurs, désirent de prendre l'habit de Notre-Dame, et que vous ne vous y opposez pas, je me suis décidée aujourd'hui à le leur donner, vu l'esprit de serveur avec lequel elles me le demandent : je ne doute pas que ce ne doive être pour la gloire de Notre-Seigneur.

2. Je vous prie, par charité, de le trouver bien, et d'admirer la faveur que vous fait le Seigneur, en vous donnant des filles qu'il choisit pour ses épouses : elles sont inondées de consolations, et elles n'ont d'autre peine que celle qu'elles vous donnent. Pour l'amour de Notre-Seigneur qu'elles n'entendent rien qui puisse troubler des âmes qui sont si bien dans leur état : vous pouvez compter qu'elles seront ici votre consolation, peut-être plus qu'ailleurs. Car toutes celles de cette maison sont vos servantes et chapelaines. Que Notre-Seigneur soit toujours avec vous, et vous conduite par la main. Amen.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS, Carmélite.

NOTES.

L'original de cette lettre se trouve entre les mains de don François Léon, habitant de Tolède. Les deux filles de Palma, dont il est ici question, se nommaient Jeanne du Saint-Esprit et Inès Baptiste. La première fit sa profession le 15 juillet 1571.

LETTRÉ CXXXVII.

*A une personne de Tolède.*

1. Jésus soit avec vous, et vous récompense de toutes les consolations que vous me donnez. Certes, il y a dans votre écrit des choses auxquelles je n'ai jamais pensé, et que jamais je n'ai ouïes ; que Dieu soit béni en tout. Quant à ce qui est de venir ici et à ce qu'il y a matière de confession, cela tient plus du scrupule que de la vertu. Vous me causez en cela bien de la peine ; mais vous devez avoir quelques fautes à vous reprocher... car enfin vous êtes enfant d'Adam.

2. J'ai vu avec un grand plaisir l'arrivée inattendue de mon P. saint Joseph, et votre dévouement pour lui. Ces sœurs doivent s'en louer, étant étrangères dans ce pays, et loin de toutes consolations, quoique je pense que le véritable consolateur n'est pas éloigné d'elles ; ayez la charité de faire prendre promptement la mesure de la longueur et de la



largeur du coffre, afin qu'il soit achevé demain; mardi est un jour de fête, et les voitures partent mercredi.

3. Je ne fais pas un petit sacrifice, en me privant si vite de l'image de la Vierge : j'en reste dans une grande solitude. En compensation, envoyez-moi pour Pâques celle que vous m'avez promise. Nous demanderons volontiers à Notre-Seigneur une heureuse année pour vous et ces messieurs. Présentez-leur mon respect. Je vous laisse avec Notre-Seigneur.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. Les fondatrices font leur profession le jour de l'an; elles seront bien aises d'avoir les images.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre est entre les mains des religieuses de Tolède, où elle fut écrite l'an 1576. On ignore la personne à qui elle est adressée.

N. 2. Les images de la Vierge et de saint Joseph étaient destinées aux religieuses fondatrices du couvent de Caravaque, qui étaient au nombre de trois.

LETTRE CXXXVIII.

*A quelques personnes qui s'occupaient des affaires de l'Ordre.*

JÉSUS. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec vous. Comme le P. recteur et la prieure auront soin de vous dire ce qui se passe ici, je ne m'étendrai pas dans cette lettre. Je désire vivement de savoir où en sont vos affaires et votre santé. Si je savais en profiter, je n'aurais nulle part plus qu'ici le loisir de vous recommander à Dieu. Dieu veuille que mes prières valent quelque chose; le désir du moins ne me manque pas de vous voir en progrès de santé et de sainteté. Je me porte ici beaucoup mieux que là-bas, sauf les accidents ordinaires, surtout de paralysie : car c'est être bien que de n'avoir ni la fièvre ni le dégoût que j'éprouvais à Ségovie.

2. C'est en revenant d'Avila que j'appris l'arrivée des réponses de Rome, et le tout en notre faveur; voilà tout ce que je sais. Ce messenger devant revenir, je vous prie de m'annoncer tout le détail, surtout ce qui regarde votre santé. La prieure se porte bien; elle se recommande beaucoup à vos prières; elle s'acquitte parfaitement de son office. Que Notre-Seigneur fasse de vous un grand saint.

C'est aujourd'hui le 8.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

*Pour Roques de Huerta.*

3. Je reçus sa lettre, et j'ai éprouvé une grande joie, en voyant la réponse favorable de Sa Majesté. Dieu nous conserve longtemps le roi et tous les seigneurs de sa cour. Le porteur de la dépêche m'a consolée ainsi que les nouvelles de nos voyageurs qui m'inspiraient beaucoup d'inquiétude. Béni soit le Seigneur qui les a délivrés de si grands périls et conduits à bon port. Quoique le P. Nicolas m'ait rendu compte de ses affaires, je suis enchantée de ce que vous m'en parlez : on ne se

lasse pas d'entendre plusieurs fois ce qui donne tant de joie. Daigne Notre-Seigneur nous faire voir promptement ses desseins selon nos desirs. Qu'il vous donne sa sainte grâce. Ce 26 juillet.

*Pour Casademonte.*

4. Ayant été longtemps malade, je n'ai pu m'occuper de vous, quel-que desir que j'eusse d'avoir des nouvelles de votre santé : grâces à Dieu je vais mieux, quoique je sois faible, et que ce soit pitié de ma tête. J'ai été bien aise d'apprendre que tout prospère aux *Romains* et que nos affaires marchent : donnez-moi des nouvelles de notre ami, le licencié Padilla. Je suis pour peu de temps ici, je ne sais où me trouvera votre réponse à cette lettre, vous pourrez me l'adresser à Ségovie. Que Notre-Seigneur vous garde et vous donne la sainteté que je vous souhaite. Tolède, 6 mai.

NOTES.

N. 1. L'original de la première lettre se trouve au couvent de Boltana, dans l'Aragon, et les deux autres sont chez les carmélites de Ternel ; elle fut écrite l'an 1580.

N. 2. Au troisième nombre, la réponse favorable du roi se rapporte à la séparation de la réforme en province. Les *voyageurs* sont les pères de la réforme expédiés à Rome, pour solliciter cette séparation ; c'est aussi ce que la Sainte entend par les *Romains*.

N. 3. Nombre 4 : *Casademonte* était un riche négociant de Madrid, plein de zèle pour les affaires de la réforme. La séparation en province fut arrêtée à Rome le 14 avril ; le bref en fut signé le 22 juin, et il arriva entre les mains du roi le 15 août suivant.

LETTRE CXXXIX.

*A dona Isabelle Osorio, dame de Madrid. (Première.)*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit toujours avec vous. Je ne pensai pas pouvoir vous écrire, et, puisque la mère prieure l'a fait, je me borne à vous dire que le P. Nicolas est d'avis que vous entriez dans le couvent qui, avec la grâce du Seigneur, doit bientôt s'établir à Madrid. Si vous patientez pour attendre le moins, comme vous avez attendu pour le plus, on doit absolument ignorer votre projet et celui de cette fondation : ce secret importe beaucoup.

2. Vous êtes déjà admise par les religieuses du couvent de Salamanque : je vous le dis, soyez-en sûre, quand même il y aurait quelque doute sur l'autre projet ; de plus, le P. Nicolas a quelques raisons de croire qu'il convient davantage au service du Seigneur que vous concouriez à cette fondation. Nous n'avons pas d'autre vue : vienne seulement le P. Nicolas, et vous aurez aussitôt ce que vous désirez le plus. Fasse sa sainte majesté que vous le possédiez un jour et que vous consacriez votre âme à sa plus grande gloire. Amen.

3. Je me réjouis bien du bonheur de votre chère sœur et du vôtre. Il nous suffira que vous soyez aussi parfaite qu'elle ; c'est véritablement un ange ; nous avons passé ensemble des moments bien agréables. Ce 19 novembre.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.



## NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve entre les mains de don Cajetan Arriaga, célèbre gentilhomme de Burgos. Elle fut écrite de Tolède l'an 1579.

N. 2. Au nombre 3, la Sainte parle de la sœur Inès de l'Incarnation, sœur d'Isabelle Osorio. Elle fit sa profession à Tolède, le 10 avril 1580, et mourut l'an 1655, après 55 ans d'une vie angél. On ne sait pas si Isabelle avait embrassé la religion.

## LETTRE CXL.

*A la même Isabelle Osorio. (Deuxième.)*

Jésus. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit avec vous, et vous sanctifie autant que je le lui demande chaque jour. Le père prieur de la Roda m'a remis deux lettres de vous, dont une devait s'arrêter à Tolède. Je remercie Notre-Seigneur de votre désir de renoncer au monde: un pareil désenchantement ne peut venir que d'en haut. La divine miséricorde me fait espérer que vous servirez Dieu bien sincèrement, répondant à de si bons desseins par les œuvres d'une véritable fille de la Vierge, notre maîtresse et patronne; et certes je ne voudrais pas, même un seul jour, arrêter une vocation si grande. Les motifs de ma conduite, en cette affaire, je veux vous les dire en toute simplicité, puisque vous êtes déjà une des nôtres et ma maîtresse.

2. Il y a déjà quelques années, plusieurs personnes m'ont demandé avec instance, de fonder un couvent dans cette ville (Madrid). Je n'y ai pas consenti parce que j'y avais passé une fois huit jours d'ennui au milieu de ces grandes dames, en me rendant au couvent de Pastranne. Mais après toutes les contrariétés que nous avons essuyées, je vois que l'état des affaires dans les autres couvents se trouverait bien de ma présence en ce lieu. Je consens à cette fondation, mais j'y vois un grand obstacle; on m'assure que l'archevêque (Mgr. Quiroga) n'y consentira qu'autant que la maison aura des rentes, et quoiqu'il y ait là quelques personnes qui le désirent depuis longtemps, en état d'en donner de bonnes, elles ne sont pas libres de le faire, avant d'entrer en religion, et, comme vous pouvez nous aider beaucoup en cela, nous croyons convenable, le P. Nicolas et moi, que vous patientiez pendant quelques jours. Je pense que, Dieu aidant, le délai n'ira pas au delà du terme dont vous parlez. Priez Notre-Seigneur à cette fin. Si vous êtes d'un autre avis, à la bonne heure; faites-le moi savoir, et alors ce sera quand vous voudrez, mais on risque de manquer cette fondation, tandis que si vous servez d'instrument pour cette grande œuvre, je regarderai votre coopération comme un grand service. Que Notre-Seigneur arrange cette affaire pour sa plus grande gloire.

3. Le père prieur est arrivé si tard, que je n'ai guère pu m'entretenir avec lui de cette affaire; je lui en parlerai demain, et je vous dirai sa manière de voir. Je vous écris cette nuit, parce que demain je serai absorbée par un objet dont il vous parlera. Ma santé est passable, grâce à Dieu, quoique je sois arrivée bien fatiguée, et que je trouve

encore ici des raisons de nouvelles fatigues. Que sa divine majesté en soit glorifiée et vous donne des années nombreuses pour les consacrer toutes au service de ce grand Dieu et maître.

4. Je vous prie de faire de ma part de grands compliments au P. Valentin : chaque jour je prie pour lui ; je le supplie de me payer de retour. Je serai abondamment récompensée quelque peu qu'il me recommande au Seigneur ; tant je me sens pauvre et misérable !... Ce 3 décembre.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

5. Tout ce que j'ai dit dans cette lettre est pour vous seule ; je ne sache pas en avoir jamais dit autant.

6. Certes, nous avons causé bien longuement de votre affaire aujourd'hui ; cela ne peut être autrement. Je reste très-satisfaite de mes entretiens avec le père. Il vous rendra compte de tout ; informez-moi de ce que vous aurez arrêté avec le père prieur : je ne doute pas que vous ne preniez le parti le plus convenable.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Malagon, le 3 décembre 1579 ; elle se trouve entre les mains des religieuses capucines de Tolède. Le P. prieur de la Roda était le P. Gabriel de l'Assomption.

N. 2. C'est en 1569 que sainte Thérèse fit le voyage dont elle parle au second nombre ; nous ne savons quel est ce P. Valentin, aux prières duquel la Sainte se recommande en terminant sa lettre.

#### LETTRE CXLI.

*A la même. (Troisième.)*

JÉSUS. — 1. La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, ma chère dame. Je suis arrivée à Tolède la veille des Rameaux. Quoique le trajet ait été de trente lieues, je n'en ai pas été fatiguée : au contraire, ma santé est meilleure qu'à l'ordinaire ; mais depuis mon retour elle est un peu dérangée ; je pense que ce ne sera rien.

2. La nouvelle que l'on m'a donnée de votre amélioration m'a comblée de joie : une lettre que j'ai reçue de vous m'annonce que tous les maux ne vous ont pas ôté votre bonne résolution. Dieu soit loué en tout. Dieu nous fera la grâce d'achever ce que je vous ai dit le jour où vous serez assez bien pour exécuter votre dessein. Lors même que notre œuvre serait manquée, vos saints désirs ne resteraient pas sans effet ; on prendrait d'autres mesures.

3. Si Dieu me donne des forces, c'est une chose certaine que je passerai prochainement par Madrid : je ne voudrais pas toutefois qu'on le sût. Je ne sais comment nous pourrions nous voir : je vous ferai savoir secrètement le lieu où je m'arrêterai. Ecrivez-moi à ce sujet, et n'oubliez pas de me recommander à Dieu dans vos prières, et de présenter mes civilités au P. Valentin. Néanmoins ne confiez à personne le secret de mon passage par cette ville.

4. On m'assure qu'un père de la compagnie, qui vient d'être nommé



provincial, ne taroera pas de se trouver en ce lieu, s'il n'y est déjà. Je dois vous dire que c'est un de mes meilleurs amis, et qu'il m'a dirigée pendant quelques années : c'est un saint. Tâchez de le voir, et de lui remettre cette lettre à la main : je ne connais pas de voie plus sûre. Que Notre-Seigneur vous guide en toutes choses. Amen.

5. J'ai éprouvé autant de surprise que de consolation, en trouvant notre chère sœur Agnès de l'Incarnation si grasse et si avancée dans le service de Dieu. Que Dieu la conduise par la main. Elle a fait des progrès extrêmement grands dans l'obéissance ainsi que dans toutes les autres vertus.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Le P. prieur est bien : je lui ai présenté vos hommages : vous lui devez beaucoup. Faites en sorte, je vous prie, de me procurer la réponse à cette lettre, et de me la faire passer par une voie sûre : c'est une affaire de conséquence.

Ce 8 avril.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre est entré les mains de Cajetan Arriaga. Elle fut écrite de Tolède, le 8 avril 1580. Elle arriva dans cette ville le 26 mars, revenant de la fondation de Villanueva, après sept jours de marche.

N. 2. Au nombre 4, il s'agit du vénérable Baltazar Alvarez, qui avait été son confesseur pendant quelque temps. Un jour que ce père célébrait la messe, la Sainte le vit couronné d'une brillante auréole. Inès de l'Incarnation était novice au couvent de Tolède, où elle professa, le 10 avril. La lettre du post-scriptum était pour le P. Alvarez.

#### LETTRE CXLII.

*A la vénérable vierge, Anne de Saint-Augustin, fondatrice de Villanueva de la Xara.*

1. Jésus et Marie soient avec vous et vous gardent. Amen. Qu'ils vous rendent aussi sainte que je le souhaite. Vous me comblez de joie en me disant que vous me recommandiez à Dieu ; le P. Gabriel me mande la même chose. Dieu veuille que vous ne l'oubliez pas : car je ne sais si vous m'aimez autant que je vous aime. Serions-nous dans l'erreur sur votre compte, le P. Gabriel et moi : prenez garde à ce que vous faites.

2. Dieu vous le pardonne : je dois vous dire que vos lettres sont pour moi la source de consolations incroyables. Ne laissez pas de m'écrire toujours, et dites-moi où vous en êtes avec le P. Gabriel ; je pense que Dieu l'a amené pour vous en ce lieu ; je le désirais vivement. Je voudrais même qu'il y fût de nouveau nommé prieur, pour que vous fussiez assurée de le garder ; mais je pense qu'il vous restera maintenant et qu'il vous fera beaucoup de bien d'une manière ou de l'autre. Quand on a l'attachement qu'il a pour vous, l'occasion de le prouver ne manque jamais. Je ferai mon possible pour qu'il ne vous soit pas enlevé ; car je l'aime beaucoup et je serais bien fâchée qu'on le changeât.

3. Dès que vous le verrez, dites-lui que la sœur Saint-Barthélemi se recommande bien à ses prières, et qu'elle est bien contente que vous vous souveniez d'elle; qu'il ne cesse de le faire par charité, et que de son côté elle le fait pour lui, quelque pauvre et misérable qu'elle soit. Elle vous demande la même grâce, et vous la lui devez, à raison de la tendre amitié qui vous unit. Je vous laisse avec Dieu, et je le prie de faire de vous une grande sainte.

Palencia, le lendemain de la Trinité.

Votre servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS

NOTES.

La vénérable Anne de Saint-Augustin, à qui cette lettre est adressée, fut une religieuse célèbre par ses vertus, ses miracles et ses prophéties. La cause de sa béatification a été admise par la sacrée congrégation. Sainte Thérèse lui écrivait de Palencia, le 22 mai 1580. A cette époque, la Sainte était arrivée à un si haut degré de perfection, que le docte Banez disait qu'il souhaitait sa mort, afin que ses riches trésors ne fussent pas exposés à périr. Qui ne tremblerait pour soi ?

LETTRE CXLIII.

*A la mère Brianda de Saint-Joseph, prieure de Malagon.*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, ma fille, et vous donne en cette fête un amour si pur et si ardent pour Dieu, que vous en ressentiez moins vos douleurs. Dieu soit béni : il y en a beaucoup qui croient que tout va bien avec la santé, au milieu des plaisirs et de l'abondance, et qui se trouveront fort mal le jour qu'il faudra rendre compte à Dieu. Soyez-en sans inquiétude; vous gagnez des trésors de gloire dans ce lit. C'est beaucoup que vous ne soyez pas plus mal avec un aussi mauvais temps. La faiblesse ne doit pas vous étonner; il y a si longtemps que vous souffrez. Sur un simple rapport, et sans connaître le principe du mal, on ne saurait d'ici vous indiquer aucun remède; mieux vaut qu'ils soient indiqués par les médecins du lieu.

2. Aucune de nos sœurs ne désire l'entrée de la religieuse; mais comme je les voyais dans le besoin, je disais qu'il serait bien d'en admettre une qui se trouve à Médina : on la dit très-bonne. Mais puisque vous dites qu'on remédie à tout avec ces cent ducats, il vaut mieux n'en recevoir aucune jusqu'à ce qu'elles aient une maison.

3. Je suis étonnée de ce que l'on vous fait lever par un tel temps : de grâce ne le faites pas, cela peut vous faire mourir. Mes compliments à N. et annoncez-lui qu'on éprouve de grandes difficultés pour obtenir la renonciation de la sœur Casilde; don Pedro m'a écrit sur ce sujet. Le docteur Velasquez, qui est mon directeur, prétend qu'on ne peut pas faire violence à sa volonté. J'ai fini par laisser tout sur la conscience de don Pedro; je ne sais comment cela finira. On veut lui donner quinze cents ducats et les frais du voile; voyez quelle terrible dépense, pour s'en mettre tant en peine, et encore on ne la lui compte pas sur-le-champ. Certes, cet ange doit bien peu à sa mère. Je voudrais voir cette affaire terminée pour le compte de cette enfant, qui en est fort



peinée. Aussi je viens de lui écrire que, si l'on ne veut rien donner, elle vienne sans rien.

4. Béatrix m'annonce qu'elle va bien et qu'elle ne souffre plus : quelque mal qu'elle ait, elle se croira bien en voyant l'affection que vous lui portez ; je n'ai pas encore vu pareille chose. Ma santé est bonne, et Dieu fasse que la vôtre, ma fille, s'améliore promptement. Amen. Le trousseau de Béatrix était bien léger d'après l'inventaire qu'on m'en envoie ; j'ai dit qu'il fallait envoyer au moins les couvertures et deux draps de lit, et quelques pièces de toile ; je crois que le port coûtera plus que cela ne vaut. J'en déboursrai le prix, si vous le voulez. Sa sœur me fait demander les couvre-pieds et quelques autres bagatelles.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. On croit que cette lettre fut écrite de Tolède, vers Noël. Les religieuses de Loeches en conservent l'original.

N. 2. Au nombre 5, la Sainte fait allusion aux débats qui avaient lieu à Valladolid, au sujet de la renonciation de la bonne Casilde. Elle fit sa profession au couvent de cette ville, et ne reçut qu'une pension alimentaire. Cette sœur sortit dans la suite de cette maison, en vertu d'un bref, pour entrer chez les franciscaines.

N. 3. Au nombre 4, Béatrix de Jésus, nièce de sainte Thérèse, native de Torrijos, sortit du couvent de l'Incarnation, à la suite de sa tante, pour aller embrasser la réforme au couvent de Malagon.

## LETTRE CXLIV.

*A la mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid, nièce de la Sainte.  
(Première.)*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, ma fille. En voyant que depuis si longtemps vous ne m'écriviez pas, je pensais avec peine que c'était faute de santé, lorsque la prieure de Médina m'a marqué que vous vous portez bien : Dieu soit béni ; car je vous souhaite comme il faut la santé : que ces autres soient malades, à la bonne heure, si tel est le bon plaisir de Dieu : elles auront ainsi de quoi acquérir du mérite.

2. Je vous annonce que Dieu a retiré de ce monde Isabelle des Anges, qui était des environs de Médina, et qu'elle a fait une mort si belle, qu'on prendrait pour une sainte celle qui en ferait une semblable ; oui, elle est allée à Dieu, et moi, je reste ici comme une chose inutile. J'ai éprouvé pendant trois semaines un grand mal de tête avec d'autres indispositions ; ce mal ne m'a pas encore quittée tout à fait ; mais je suis mieux : je me réjouis des nouvelles que je donne au P. Dominique. Rendez grâces à Notre-Seigneur que les choses aient été aussi bien arrangées ici. Qu'il soit béni en tout.

3. Faites passer cette lettre à la prieure de la Mère de Dieu. Je lui envoie un remède qui, je crois, m'a fait du bien. Son mal, que j'ai eu tant d'années, me cause bien de la peine. C'est une douleur pitoyable. Que pense Antonia en m'envoyant ces scorsonères ! à peine en ai-je eu goûté, qu'il m'est venu un terrible dégoût pour les douceurs : avec

tout cela j'apprécie beaucoup son envoi à ces sœurs, notamment à Isabelle, qui paraît déjà une personne de sens et parfaite.

4. Qu'elle est simple de m'envoyer tant de soumissions au sujet des compliments, et sur le reste ! Jusqu'à ce que nous puissions nous revoir, je n'ose lui déclarer mes vœux. Je dois vous dire que chaque jour je me sens plus libre, et que je prends garde que cette personne ne soit pas exposée au danger d'offenser Dieu, ce qui est tout ce que je crains ; car j'ai vu de grands périls et de grandes chutes en pareille position que la sienne ; c'est une âme que j'affectionne beaucoup, et il me semble que Dieu lui-même m'en a confié le soin ; aussi plus elle est simple et ouverte, plus je crains pour elle. J'aime bien qu'elle soit en lieu sûr : toutefois il n'est pas de sûreté entière en cette vie, et il n'est pas prudent de se trop livrer à la confiance : nous sommes en guerre et environnés de beaucoup d'ennemis.

5. Voyez, ma fille, quand je suis hors des grandes douleurs que j'ai eues à souffrir ici, comme le moindre mouvement des choses me fait une grande impression : que ceci ne soit que pour elle seule ; car qui ne me comprend pas ne doit être conduit que d'après son caractère. Si quelqu'un peut me rendre pour elle ce petit service, c'est celui que j'en charge ; mais une âme libérale sait beaucoup de gré des petits services. Dieu veuille qu'il en soit ainsi de moi, pour que je ne manque pas de prendre part à son service comme je le dois. O ma fille, nous sommes dans un monde que vous ne connaissiez pas encore comme il faut, fussiez-vous à mon âge ! Je ne sais comment je vous écris ainsi sans avoir une personne sûre pour vous envoyer cette lettre : puisse-t-elle arriver à bon port !

6. Tout ce que vous ferez pour dona Guiomar sera bien fait : c'est une sainte personne remplie de bonnes œuvres. C'est beaucoup que cette autre soit sortie en paix. Dieu veuille que nous soyons plus heureuses avec celle que nous avons reçue avec tant de craintes de mon côté. Les sujets de leurs maisons finissent par entrer dans les nôtres : toutefois il semble que maintenant cela ne fera pas trop mal. Isabelle vous écrira là-dessus. Voilà que je vous ai écrit, mais point de messenger : on vient me dire qu'il y en aura un et que je n'ai que de donner mes dépêches.

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se conserve avec vénération au couvent des carmélites de Séville. Elle fut écrite de Ségovie, le mois de juin de l'an 1574.

N. 2. Au nombre 2, Isabelle des Anges mourut le 11 juin. On ignore la nature des nouvelles qu'elle annonçait au P. Dominique Binez.

N. 3. Au nombre 3, la Mère de Dieu était un couvent de dominicaines à Valladolid : *Antonia* du Saint-Esprit.

N. 4. Au nombre 6, dona Guiomar de Ulloa avait contribué par son crédit à la première fondation de Saint-Joseph. *Isabelle*, qu'elle nomme à la fin, était Isabelle de Jésus, native de Ségovie, que la Sainte avait amenée de Salamanque.



## LETTRE CXLV.

*A la même. (Seconde.)*

JÉSUS. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, ma fille. Je trouve, ce me semble, quelque consolation à la peine que j'ai ressentie en parlant sans vous voir, dans la peine que vous en avez éprouvée vous-même. Enfin, Dieu peut disposer les choses de manière à nous voir plus longuement : certes, je n'ai pu faire autrement ; d'ailleurs c'est une grande fatigue que de se voir seulement pendant quelques heures : tout le temps se perd en visites, et on perd le sommeil pour causer, et du train qu'on y va, il ne manque pas d'échapper quelques paroles oiseuses. Mais ma lettre ne comporte pas tout ce qu'on dirait de vive voix : toutefois je vous recommande de ne pas vous brouiller avec le père Médina. Croyez bien que j'ai mes raisons et que déjà j'ai vu quelque bien à cela : néanmoins ne lui laissez pas envoyer la lettre : qu'on ne lui donne rien, ce n'est pas un grand ami, il n'a pas de si grands motifs de l'être, et peu importe ce qu'il dira de moi. Pourquoi ne me le dit-il pas à moi-même ?

2. J'ai déclaré au P. provincial qu'ils avaient très-bien fait de nous retirer la Samanu. Savez-vous ce que je pense ? c'est que Dieu vous veut pauvres, mais honorées ; qu'il vous a donné Casilde qui l'est, et qui vaut mieux que tout l'or du monde. Il paraît que le P. visiteur s'est ravisé en cette affaire, et qu'il a voulu m'en décharger : au moins il a beaucoup excusé Orellana, et ainsi je pense qu'elle l'a voulu elle-même. Je suis ennuyée de parler de cette pauvre fille.

3. Depuis la lettre à laquelle je réponds, je vous en ai écrit une, par un théatin, ou je ne sais par qui. C'était toujours le commissionnaire ordinaire de la Mère de Dieu. Je vous disais que nous avons trouvé les fonds tout prêts, et que tout était terminé, grâces à Dieu. Je me donne beaucoup de mouvement pour que nous puissions passer avant mon départ ; je ne sais si vous serez débarrassée. Il y a peu à faire, c'est près d'ici : que cela ne vous fasse aucune peine : Dieu vous récompense de vos bons conseils. Je crois avoir deviné les ratures. Vous saurez que Véas n'est pas en Andalousie, mais à cinq lieues en deçà, et je sais que je ne puis y faire des fondations.

4. Le livre est entre mes mains depuis deux ou trois jours après le départ de l'évêque pour la cour. Je devais le lui envoyer là ; mais je ne savais où il logeait ; on vous le porte, remettez-le-lui à son départ, tel qu'il est ; mais auparavant donnez-lui cette lettre à son adresse, où je le prie de saluer dona Maria.

5. J'emmène pour prieure Anne de Jésus, que nous avons prise à Saint-Joseph de Placencia ; elle a été et est encore à Salamanque. Je n'en vois pas en ce moment d'autre propre à cette place. On dit des merveilles sur la sainteté et l'humilité de l'une des deux fondatrices, et toutes les deux sont parfaites : il ne faudrait pas leur donner quel-

qu'un qui les fit dégénérer. Car cette maison, dit-on, doit être la source d'un grand bien : je le dis pour cette religieuse.

6. S'il plaît à Dieu, il s'en fondera une autre dans peu : mais qui ne s'entend avec elle, posera de mauvais fondements ; je désirais vivement qu'on la prit. Il doit y en aller quatre de Pastranne, et c'est bien peu. Nous serons ici vingt-deux, avec deux qui vont entrer sous peu : celle de 1500 ducats entre samedi ; on est effrayé de sa vivacité. Je ne sais comment cela finira. Celles qui sont ici, sont tremblantes. Six sont parties, et entr'autres la prieure qui n'est pas du pays : la sous-prieure est assez bien. On sera obligé de retirer encore d'autres religieuses, car je vois qu'ici on en trouvera d'excellentes qui voudront entrer. Voyez si on pouvait renoncer à la fondation de Véas, puisqu'il nous faut encore un monastère.

7. Vous me faisiez, ma fille, un grand honneur en m'engageant à rester : ce sera cet hiver, car Dieu le veut ainsi. Je ne crois pas que je puisse le passer dans ce pays froid, où je me trouve si mal, que j'y souffre plus que je n'ai jamais fait.

Votre indigne servante,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

## NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite, l'an 1574, on ne sait quel jour ; l'original se conserve au couvent de Consuegra.

N. 2. Le P. Médina était un célèbre dominicain, d'abord déclaré contre sainte Thérèse, et, dans la suite, l'un de ses apologistes les plus ardents.

N. 3. Au second nombre, *le visiteur*, c'était le P. Fernandez, dominicain. Orellana était aussi un célèbre dominicain.

N. 4. Au nombre 4, il s'agit de l'histoire de sa Vie, écrite par elle-même, qui fut déférée au tribunal de l'inquisition par le P. Banez.

## LETTRE CXLVI.

*A la même. (Troisième.)*

1. Jésus soit avec vous, ma fille. Je voudrais avoir plus de temps pour vous écrire : je m'étonne comment j'ai pu tenir à tant de lettres et de lecture. Je veux abréger, et Dieu veuille que je le puisse. Y pensait-on bien ? est-ce à moi d'élire aucun chef, à moins qu'on ne m'en charge ? Aussi n'y suis-je pas allée ? Quant à ce que nous en avons dit, notre père le voulait pour des raisons qui n'existent plus, et je pense que ce ne fut jamais son intention que ce fût pour toujours. Un de ses motifs était que le nonce disait qu'il ne fallait pas laisser de fonder. Il paraît qu'il lui a parlé des affaires, de manière à faire croire qu'il partageait son opinion. Selon les renseignements qu'il a reçus, il use de la prudence dont je vous parle, et je suis décidée à ne pas fonder, à moins que je n'aie un ordre de lui. Il suffit de ce qui est fait. Notre père est ici : et il est temps qu'il commence la visite des frères qu'il n'a pas encore commencée.

3. Mes frères, et en particulier Lorenzo, se remuent tellement, pour m'emmener avec eux, qu'il veut, dit-il, attendre ici la décision du père, qui paraît mollir un peu. Pour moi, je me tais, et je prie le Seigneur



de mettre dans son cœur ce qui convient le plus à sa gloire, et je l'en remercierai : c'est toute ma joie ; faites de même de votre côté. Je souhaite, dites-le à mes chères sœurs, que Dieu les récompense, en les rendant contentes ; mais que, si elles veulent me croire, elles ne mettent pas leur joie dans les choses périssables ; elles y trouveront du mécompte. Vous direz la même chose à ma chère Casilda, puisque je ne puis lui écrire.

4. Dans une lettre que la prieure a dû vous faire passer, je vous annonçais de Médina la réception de vos lettres avec le port. Ne m'en envoyez plus, jusqu'à ce que je vous le dise.

5. La maladie de mon père (Banez) me cause bien de la peine ; je crains qu'il n'ait fait quelqu'une des pénitences qu'il s'impose d'ordinaire pendant l'Avent, comme de dormir sur la terre nue ; car il a un mal auquel il n'est pas sujet ; il est vrai que la douleur n'est pas grande ; mais si le mal se fixe, c'est chose fâcheuse, surtout durant tant de jours. Voyez s'il est assez couvert : faites-lui surtout bien couvrir les pieds. Dieu soit loué de ce qu'il est mieux. Il n'est pas de chose qui me fasse tant de peine qu'une grande douleur ; je ne voudrais pas même en voir mes ennemis atteints. Je vous charge de lui faire mes compliments.

6. L'enfant est bien jeune, s'il n'a que onze ans ; douze, ce serait bien. Je voudrais qu'il sût écrire, avant de venir : car il doit aller étudier à Saint-Gilles, avec ces petits, afin qu'il commence à apprendre quelque chose. Mon frère a dit qu'il fallait le prendre, quand même on n'en aurait pas besoin, puisque c'est une affaire du P. Domingo Banez.

7. Je désirerais fort qu'on reçût là cette converse, et je n'y vois pas moyen : car le bon Asencio nous a priées de prendre une de ses domestiques, et je dois en retirer une de Médina pour la faire venir ici : elle est aussi sainte que Stéphanie ; et elle n'a pas encore l'habit ; elle peut le demander à Alberta qui me donnerait la vie, si elle voulait recevoir cette sainte. Certes, si dona Marie avait su ce qu'elle est, elle me l'aurait demandée. Je pouvais la prendre à la place de dona Marianna, et placer ailleurs celle de notre père.

8. C'est une chose étrange qu'elle ne m'ait pas dit qu'elle parlait d'elle-même. Elle doit être tout je ne sais comment. Voyez un peu ce que c'est, et si elle est bien, il faut la recevoir, n'eussions-nous où la placer. Ici il nous en manque une, et je voudrais bien la tirer de ce pays-là, quoique je ne sache comment faire, à cause que c'est si loin. Puisqu'elle a retiré ses père et mère qui n'avaient d'autre ressource qu'elle nous sommes obligées à lui rendre le même service.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite le mois de novembre de l'an 1575. Au nombre 2, le

nonce était Hormaneto, qui favorisait assez les projets de sainte Thérèse ; il s'agit du P. Gracian.

N. 2. Au nombre 2, c'est à Avila que don Lorenzo de Cépède, frère de la Sainte, avait dessein de l'emmener.

N. 3. Au nombre 3, la Sainte veut parler du célèbre P. Banez ; on ignore la nature de la maladie qu'il avait contractée par suite de ses austérités.

N. 4. Aux nombres 7 et 8, elle veut parler de Françoise de Jésus, cousine de la sœur Anne de Saint-Barthélemi.

LETTRE CXLVII.

*A la même. (Quatrième.)*

Jésus. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, et vous rende, ainsi qu'à ces sœurs, la bonne fête que m'a procurée le billet de quittance, que vous m'avez envoyé si spontanément : il est arrivé fort à propos. Le messenger de Madrid était sur le point de partir, et on m'écrivait pour me dire de me presser : voyez quel bonheur !

2. Je vous assure que je n'aurais pas reçu cet argent avec plus de plaisir, lors même qu'il eût été destiné à mes besoins personnels. Elles m'ont fait une faveur et un acte de générosité : que l'Esprit-Saint les en récompense. Oui, je dis que Dieu les en récompense abondamment. Lisez cet article à toutes les sœurs. Je me recommande bien à leurs prières. Pour les faire connaître, j'ai écrit à Madrid ce quelles m'ont marqué.

3. J'ai tant écrit aujourd'hui, et il est si tard, que je ne vous dirai ici que peu de chose. D'abord, de grâce, traitez-vous bien afin que je puisse vous trouver bien portante, si Dieu me dirige de ce côté-là. Le vicaire général, notre P. Ange, me l'a déjà fait espérer à demi ; mais c'est si loin, que je ne voudrais guères faire tant de chemin pour avoir le regret de se séparer si vite.

4. Il m'écrivit pour me dire qu'il est d'avis que je parle, quoique cela ait besoin d'une confirmation qu'il m'enverrait à Malagon, et que j'aurais autant de mérite que si je fondais la maison : il veut que chemin faisant, j'aie à porter quelque consolation à cette famille, qui le demande ; il m'envoie la lettre de l'évêque et il me mande de revenir sur-le-champ à Salamanque, pour y acheter une maison ; c'est le besoin le plus urgent de ces sœurs, qui ne se plaignent pas plus que si elles étaient mortes ; ce qui du reste enflamme encore mon zèle. Voyez cette pauvre vieille, sur-le-champ à Malagon. Je vous assure que j'en ai ri, et je me sens du courage pour entreprendre davantage. Que Dieu soit notre guide.

5. Il peut se faire que l'avis arrive avant que j'aie terminé à Salamanque et que j'aie à vous voir avec moins de presse : d'autres pourront arranger les affaires de Malagon. On soupçonne, et non sans quelque fondement, que les pères non réformés seront enchantés de me savoir si loin, et le père doit aussi être bien aise de me voir loin du couvent de l'Incarnation. Il faut du temps pour les affaires de ces maisons, et mon voyage sera un moindre sujet de murmures que ma



course d'à présent pour des riens. Que le Seigneur règle tout pour que je fasse quelque chose pour sa plus grande gloire.

6. Le père m'avertit dans sa lettre que ce qu'il me dit n'est qu'une ébauche de son dessein, qu'il doit en conférer d'abord avec le P. Pierre Fernandez : que jusque-là il n'y a rien à faire. Il s'expliquera d'une manière plus claire dans la lettre qu'il écrit à l'évêque. Il désire extrêmement de leur être agreable, et il est d'un si bon naturel qu'il ne saurait dire un non.

7. Il a approuvé la maison des frères déchaussés, mais non celle des religieuses ; c'est parce que le P. Antoine de Jésus et le prieur de la Roda ne l'ont pas jugé convenable. J'ai approuvé leur décision parce que je m'étais opposée autrefois à cette fondation, où devaient entrer huit béates. Je préférerais fonder quatre couvents.

8. Le P. Pierre Fernandez est d'avis qu'il ne se fasse aucune fondation jusqu'à ce que nous ayons une province séparée, et il en donne de très-bonnes raisons, quoiqu'il ne s'y oppose pas ; on vient de me l'écrire. Le nonce étant travaillé, et un peu aigri contre nous, il pourrait en résulter des inconvénients. Il faut y songer.

9. Je suis fâchée de tout le bruit qu'a fait l'affaire de Casilda : il en arrivera qu'on ne leur donnera rien. Tout ce qu'il y avait à faire c'était de leur donner les deux mille cinq cents réaux qu'on a promis, ou au moins deux mille. A quoi bon tant de bruit ?

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve dans le couvent de Séville ; elle fut écrite, d'Avila, l'an 1579, au commencement de juin.

N. 2. Au nombre 5, le P. Ange Salazar fut nommé vicaire général, le 1<sup>er</sup> avril. Il ordonna à la Sainte de se rendre à Valladolid, à la demande de don Alvaro et Marie de Mendoza.

#### LETTRE CXLVIII.

*A la mère Anne des Anges, prieure de Tolède.*

1. Jésus vous donne sa grâce. Je reçus votre lettre à Palencia au moment où je ne pouvais vous répondre. Je le fais à présent en toute hâte ; car l'évêque qui prend ma lettre veut partir sur-le-champ. De grâce, s'il arrive jusque-là, faites-lui toutes un bon accueil ; faites-lui faire beaucoup de visites : car nous lui devons tout.

2. Pour ce qui concerne la maison, j'approuve fort la pensée de Diégo Ortiz, et la clause qu'il met, s'il achète cette maison, me paraît bien ; il lui convient plus qu'à nous de ne pas remplir la condition que nous ne prendrons pas la maison. Ne vous inquiétez pas de sa peine : il ne la perd jamais. Traitez-le aussi bien que vous le pourrez.

3. Quant à la sœur de la mère Brianda de Saint-Joseph, elle ne doit être ni religieuse, ni converse : ce n'est pas qu'elle n'ait un bon esprit, une raison saine et calme ; je la crois parfaite : mais elle est im-

propre à autre chose qu'à ce qu'elle fait. On ne l'empêche pas, d'après son aveu, de se donner à Dieu et de se livrer à tous ses goûts de dévotion, et elle se dit comme toute fiçonnée pour ce genre de vie. Il est bon qu'elle ait des contrariétés : il y en a partout, et de plus grandes.

4. Je ne sais comment je serai pour aller dans ce pays-là; vous seriez étonnées de toutes les affaires dont je suis écrasée; mais tout est possible à Dieu. Recommandez-moi à sa divine Mère. Je fais à toutes mes compliments. Je suis tellement pressée, que je ne puis en dire davantage, ni vous écrire de ma main. Le 16 août.

5. S'il plaît à Dieu, je serai à Avila à la fin du mois. Je suis bien contrariée du départ de notre père (Gracian) en pareille circonstance. Que Dieu soit avec lui. J'ai envoyé une expédition des lettres patentes au P. Antoine de Jésus. S'il veut se charger de l'affaire, et se rendre sur les lieux, tout ira bien.

6. Je dis que j'approuve fort la marche qu'on prend; mais vous oubliez seulement de me dire comment vous aiderez Diégo Ortiz pour l'achat de la maison; tout sera bien employé, pourvu que ce soit avec modération. Le nouveau projet vaut mieux que l'ancien pour laisser l'église libre : on peut donc se hâter de traiter. Quoiqu'on avance peu pour construire l'église par les rentes, comme le veut le P. Provincial, il goûtera cette idée, parce qu'il s'intéresse beaucoup à tout ce qui fait le bien de cette maison. Ceci se verra dans la suite : l'une pour l'autre. Je suis d'avis qu'on ne laisse pas d'acheter la maison pour l'église; pour le reste on s'arrangera dans la suite. Il faut d'abord aviser à ce que ce qu'il doit donner puisse suffire.

7. Donnez-moi tous les détails de cette affaire. Je serai ici jusqu'après la Nativité de la Vierge, et le reste du mois, à Médina. Vous pouvez m'écrire à ces deux endroits. Recommandez-moi aux prières de toutes les sœurs. Je suis extrêmement pressée.

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. La mère Anne de Jésus, à qui cette lettre est adressée, fut la première supérieure du couvent de Saint-Joseph : elle devint dans la suite la fondatrice et la première supérieure du couvent de Cuerva. La Sainte écrivit cette lettre deux fois; d'abord le 26 août 1582, et puis le 2 septembre de la même année.

N. 2. Au nombre cinq, il est question du vénérable Gracian qui venait de partir pour l'Andalousie.

LETTRE CXLIX.

*A la vénérable mère Marie de Jésus, fondatrice du couvent de Véas.*

JÉSUS.— 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, ma fille. Si vous aviez ma pauvre tête et mes affaires, vous auriez une excuse pour le long silence que vous me gardez; mais vous ne les avez pas, et alors je ne sais comment je n'éclate pas en murmures contre vous et contre ma bien-aimée sœur Catherine de Jésus. Non certes, vous ne deviez pas me traiter ainsi. Car s'il m'était possible, je vous écrirais si



souvent que je ne vous laisserais pas vous endormir dans un si long oubli. Ce qui me console, c'est de savoir que vous êtes dans la joie et la santé, et que l'on m'assure que vous aimez bien Notre-Seigneur. Je le demande pour vous instamment à Notre-Seigneur. Je cherche maintenant à me reposer dans cette maison de toutes les fatigues et des peines de tout genre que j'ai essayées dans ces derniers temps. Ce désir est conforme à ma sensualité ; mais lorsque je consulte la raison, je vois bien que je ne mérite que croix sur croix, et que Dieu me fait une grande faveur, en ne me donnant que des croix.

2. La mère prieure vous aura déjà dit comment on me fait un devoir d'aller faire une fondation devant laquelle je recule depuis bien des années. Puisque l'on persiste ainsi et que tel est l'avis du supérieur, je pars avec l'espérance que Notre-Seigneur sera glorifié. Demandez-le à Notre-Seigneur ainsi que la grâce pour moi de faire toujours sa sainte volonté. Vous ferez mes compliments à la sœur Catherine de Jésus, à Isabelle de Jésus, et à Éléonore du Sauveur. Je voudrais que ma tête et le temps me permissent de vous en dire davantage. Quant à vous, gardez-vous de m'écrire brièvement, et ne vous étonnez pas, si je ne vous réponds pas sur-le-champ. Soyez persuadée que vos lettres me causent une grande joie, et que je n'oublie pas de vous recommander à Notre-Seigneur : que sa majesté vous rende aussi sainte que je le désire.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se trouve au couvent des carmélites de Valladolid, exposé à la vénération publique sur l'autel de la Sainte. Pour bien connaître la vénérable Marie de Jésus et Catherine de Jésus, on peut voir le chapitre 22 de l'histoire des Fondations.

N. 2. Au nombre 2, la Sainte veut parler du couvent de Villanueva de la Xara, qu'elle allait fonder par l'ordre du P. Ange de Salazar.

#### LETTRE CL.

*A la mère Anne de Saint-Albert, fondatrice du couvent de Caraque.*

1. Jésus soit avec vous, ma fille. J'apprends avec joie que la maison est fraîche, et que vous n'aurez pas les inconvénients de l'année passée dans la saison où nous sommes. Je serais heureuse si les affaires et les lettres qui me pleuvent, me permettaient d'aller passer quelques jours en ce lieu, en société de ces chères petites colombes, sur le bord d'une eau si limpide. Vous devez être comme des ermites ; je n'en suis pas digne ; mais je me réjouis de ce que vous et jouissez pour moi. Je comprends que je vous affectionne tendrement par le grand désir que j'ai de vous voir ; Dieu m'accordera peut-être cette faveur. Je vous recommande d'une manière particulière, et j'ai la douce assurance que le Seigneur vous aidera en tout. Je n'ai aucune peine à croire que vous servez beaucoup à rendre ces âmes parfaites.

Mais remarquez bien que vous ne devez pas les conduire toutes d'une manière uniforme, et que vous traitez la sœur à qui notre père a donné l'habit, comme une infirme. Ne vous inquiétez pas pour l'élever à une haute perfection. Il suffit qu'elle fasse, comme l'on dit, tout bonnement ce qu'elle peut, et qu'elle n'offense pas Dieu.

2. Il y a beaucoup à faire à chaque entreprise, surtout dans les commencements ; jusqu'à ce que la maison soit fondée, nous prenons celles que nous pouvons, et qui peuvent fournir pour les autres : cela est juste surtout pour celle qui a été la première ; conduisez-la, ma fille, comme vous pourrez. Si elle a une âme bonne, songez qu'elle est la demeure du Seigneur : chaque fois je le remercie de la satisfaction qu'elle a donnée à notre père. Afin que vous le deveniez, je dois vous dire qu'il a déclaré que vous étiez une des meilleures prieures qu'il y eût. Comme vous êtes toute seule, que Dieu vienne à votre aide. Ne vous mettez pas en peine de l'affaire de Malagon, il suffit de l'expédier quand vous pourrez.

3. Notre père est bien portant, grâces à Dieu, mais dans de grandes affaires : car il faut que vous sachiez que le nonce est mort, et que le P. Tostade est à Madrid, envoyé par le général de l'ordre en qualité de vicaire-général. Quoique le roi n'ait pas encore voulu qu'il commençât ses visites, nous ignorons à quoi il se résoudra. La commission de notre père ne finit pas par la mort du nonce, et il reste visiteur comme avant. Je crois qu'en ce moment il se trouve à Pastranne. Il faut prier beaucoup, afin que s'accomplisse ce qui peut le plus contribuer à la gloire de Dieu : nous le faisons ici, et nous y joignons des processions publiques. Ne vous négligez pas : c'est un temps de pressantes nécessités ; toutefois les choses semblent prendre une tournure favorable.

4. Malgré tous ses travaux, notre père n'a pas laissé de s'occuper de l'affaire de cette maison : il en a parlé deux fois à l'évêque, qui lui a témoigné beaucoup d'amitié, et lui a promis sa protection ; il a écrit à cette dame. Il m'a écrit aussi la semaine dernière qu'il attendait je ne sais quoi. Notre père est très-content ; il dit que la chose ira bien. Ne vous inquiétez pas du retard ; je vous assure qu'il y a mis le plus grand empressement : on a déjà terminé l'affaire de la rente ; ainsi n'ayez aucune peine ; tout s'achèvera bientôt.

5. Si vous êtes contente de ces personnes (je parle des filles de la vieille), vous n'avez qu'à les admettre à la profession, quoiqu'elles aient quelques défauts, car on ne trouve pas de femme sans cela. Mon mal de tête diminue un peu, mais pas assez pour pouvoir écrire longuement de ma main ; je n'écris à aucun monastère que de la main d'une autre, sauf quelques affaires particulières, et c'est ainsi que je finirai celle-ci.

6. Que vous dirai-je des maladies qui règnent ici, surtout à Séville ? on vous en parlera ici : l'état de la mère Incarnation m'inquiète beau-



coup, quoique ces infirmités soient de celles qui diminuent avec l'âge : ayez soin de la recommander à Dieu, comme toutes les autres, en particulier la sous-prieure et les fondatrices.

7. La présidente de Malagon se nomme Anne de la Mère de Dieu. C'est une excellente religieuse, qui s'acquitte très-bien de sa charge, sans s'écarter d'une ligne de la constitution. Quant aux jupons de drap dont parle notre père, les sœurs doivent s'en défaire peu à peu jusqu'au dernier, si on ne peut en procurer d'autres pour toutes les sœurs à la fois : vendez-les aussi bien que vous le pourrez. Ayez toutes sortes de bons égards pour Catherine de Otalora, et cherchez à lui plaire en tout : l'ingratitude nous siérait mal, vous savez tout ce que nous lui devons. Si quelque sœur lui écrit, remettez-lui les lettres, et obtenez-en la réponse. Que Notre-Seigneur en fasse une grande sainte. La mère Brianda se recommande à vos prières, tant elle est affaiblie. Ce 2 juillet. Votre mère et votre sœur se portent bien.

Votre indigne servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

N. 1. Cette lettre est écrite de Tolède le 2 juillet 1577. On en conserve l'original de Caravaque. La mère Anne de Saint-Albert était native de Malagon.

N. 2. Au nombre 5, c'est le nonce Hormaneto qui venait de mourir.

N. 3. Au nombre 5, trois novices avaient fait leur profession dans ce couvent depuis la date de cette lettre, Marie du Saint-Sacrement, Florence des Anges et Marie de Saint-Paul, toutes les trois filles de Gines de Reyna et de Marie de Lalleur.

N. 4. Au nombre 7, la mère de l'Incarnation était native de Pampelune, issue des vice-rois de Navarre, élevée au palais de Philippe II. Après avoir fondé plusieurs couvents, elle termina sa sainte carrière à Grenade, conformément à une prophétie de sainte Thérèse. La dame Otalora était la fondatrice du couvent de Caravaque.

#### LETTRE CLI.

*Aux sœurs Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité, filles de Catherine de Tolosa, novices au couvent de Palencia.*

JÉSUS. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, mes filles. J'ai reçu votre lettre avec les écritures. Chaque fois que vous m'écrivez, c'est une consolation pour moi : c'en serait une autre de vous répondre, si mes travaux me le permettaient ; mais ils m'empêcheront de le faire chaque fois.

2. Je me suis réjouie de vous voir déjà au nombre des fondatrices : certes, je vous assure que, sans votre secours dans ce pressant besoin, je ne voyais aucune ressource pour acheter la maison. Quelle que fût la bonne volonté de madame Catherine de Tolosa, elle ne pouvait faire plus qu'elle ne fait, et ainsi vous n'avez pu le faire que par une disposition divine : car l'archevêque ne voulant pas autoriser notre établissement, si nous n'avions pas une maison à nous, et ne sachant par quel bout nous y prendre pour en avoir une, voyez où nous en serions. Avec votre secours et l'aide de Dieu, quoiqu'on ne puisse donner d'abord qu'un petit à-compte, on se procurera une maison com-

mode. Remerciez bien le Seigneur d'avoir fait de vous le fondement d'une si bonne œuvre, chères filles; toutes ne méritent pas la faveur qu'il a faite à la mère et aux filles. Ne soyez pas en peine de tout ce qui s'est fait ici; tout cela fait voir l'importance de l'œuvre et combien elle contrarie le démon. J'espère de la bonté de Dieu que l'archevêque nous voyant en possession d'une maison, nous accordera l'autorisation. Ma fille, ne vous troublez jamais de nous voir souffrir, puisqu'il y a tant à gagner dans les souffrances.

3. Je dois vous faire savoir qu'Hélène de Jésus sera une grande religieuse : elle est avec nous, et nous en sommes bien contentes. Thérèse est mieux : elle se recommande bien à vos prières, comme aussi la mère Thomassine et toutes les autres sœurs; elles sont très-reconnaisantes de ce que vous avez fait, et elles ne vous oublieront pas dans leurs prières au Seigneur; que sa divine bonté vous conserve, Amen, et fasse de vous autant de saintes.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre se vénère chez les religieuses de Yepes. Elle fut écrite de Burgos l'an 1582, en mars ou au commencement d'avril. Les deux chères sœurs, à qui elle est adressée, étaient filles de Catherine de Tolosa, alors novices au couvent de Palencia, où elles firent profession le 22 avril. Les chroniques de l'ordre parlent d'elles comme de modèles accomplis de toutes les vertus.

N. 2. La sainte leur donne le titre de *fondatrices* au nombre 2. Elles avaient renoncé à leur part paternelle et maternelle, pour contribuer à la fondation du couvent de Burgos; l'archevêque de cette ville ne voulait autoriser l'établissement des carmélites, qu'autant qu'elles auraient une maison en propre et une rente suffisante.

N. 3. Hélène de Jésus était une sœur de ces deux novices. La Sainte lui demanda fort jeune encore, si elle voulait aller avec elle, et la petite enfant partit sur-le-champ. Sa bonne mère lui ayant dit : *Est-ce ainsi que les demoiselles quittent la maison paternelle?* l'admirable enfant lui répliqua par ces mots : *Notre mère fondatrice m'appelle, je ne puis faire moins que de la suivre.* Thérèse était une nièce de la Sainte; Tomassina, prieure de Burgos.

LETTRE CLII.

*A la mère Eléonore de la Miséricorde, religieuse du couvent de Soria.*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, ma fille. Quoiqu'il soit une heure du matin, j'ai voulu vous écrire cette lettre. J'ai désiré trouver un messager pour ce lieu; je ne sais ce que deviennent les lettres écrites; et là-bas on se met bien peu en peine de m'écrire. Maintenant la personne qui porte ma lettre est en état de vous rendre compte de ce qui se passe ici. Je voudrais que vous la communiquassiez au directeur de votre âme, et que vous trouvassiez du repos en lui parlant en toute franchise; il saura vous tranquilliser en toute manière. Je suis charmée que vous le connaissiez.

2. Le jeune homme devant revenir ici, de grâce, dites-moi où vous en êtes pour le repos de votre esprit et pour le reste. J'ai bien soin de vous recommander à Notre-Seigneur. Dites ce qu'a fait don François; on m'a dit qu'il n'était pas encore décidé à renoncer au mariage; j'en



suis dans l'étonnement : je désire vivement qu'il parvienne à servir Notre-Seigneur.

3. La chère fille dona Maria de Beaumont est malade depuis quelque temps ; écrivez-lui ainsi qu'à dona Juana. Remerciez-les bien de ce qu'elles ont fait pour nous. Je vous laisse avec Dieu , ma tête n'en peut plus. Mes compliments bien affectueux au P. Valléjo : je le prie de faire connaître à notre père tout ce qu'il croira devoir être réformé dans cette maison.

Votre servante,  
THÉRÈSE DE JESUS.

P. S. Vous pourrez traiter avec notre père l'affaire de Pampelune : que Dieu veuille la diriger, si elle doit être pour sa gloire. Dans le cas où il faudrait prendre les choses dès le principe, je crois que l'affaire ne convient pas.

NOTES.

N. 1. L'original de cette lettre est entre les mains des marquis de Saint-Andrien à Tudèle : on en ignore la date.

N. 2. La mère Eléonore a été l'une des premières religieuses du couvent de Pampelune.

LETTRE CLIII.

*A la mère Thomassine Baptiste, prieure du couvent de Burgos.*

1. Jésus soit avec vous, ma révérende mère, et qu'il vous rende sainte. Votre lettre m'a comblée d'autant de joie, que si je ne vous avais vue depuis longtemps. Que Dieu conserve votre santé et celle de la chère sœur Béatrix de Jésus, dont la maladie m'a bien chagrinée ; dites-lui que je prie pour elle, et faites-lui mes compliments.

2. Lorsque s'en ira Catherine de Tolosa, faites fermer l'ouverture qui fut pratiquée au parloir à l'époque de l'inondation ; si elle reste encore, suspendez cette mesure, et ne permettez à personne d'entrer en ce lieu, excepté à ces dames. Comme je vous dis, si plus tard, on veut rentrer par là, il y aura peu de chose à changer ; il suffira d'une légère cloison, et on cédera une pièce, s'il le faut. Mais on doit faire une fenêtre, de manière à ce qu'on ne puisse dominer le jardin ; on nous a déjà trop vues.

3. Je me trouve mieux de mon mal de gorge : depuis bien des jours je n'ai pas été aussi bien. Je suis presque sans douleur, et c'est beaucoup un jour de pleine lune. Le logement est bon et très-frais, et le reste de la maison me paraît mieux que je ne croyais. Tout est si élégamment arrange, qu'on n'y trouve rien à dire. Thérèse se recommande à vos prières. Elle ne paraît pas ici aussi fraîche que là-bas ; la mère prieure et toutes les sœurs se portent bien et se recommandent toutes à vos prières.

4. Je me recommande de mon côté aux prières de la mère sous-prieure et de toutes les sœurs, à celles de Catherine de Tolosa, de Beatrix et Lesmitos, de dona Catherine et de sa mère, enfin de tous

nos amis : la sœur Saint-Barthélemi se recommande instamment aux prières de vous toutes et de vos chères petites sœurs. Ayez toujours soin de présenter nos devoirs à nos amis ; quand je ne vous le dirais pas, je vous autorise à le faire en mon nom.

5. J'ai admiré la manière de laver dans ce pays-ci, avec deux sœurs seulement : on pourrait peut-être faire de même chez vous, si Marie entraînait : ce vous serait plus économique ; songez-y bien ; quant à moi, je n'y cherche que l'économie. L'eau de ce pays-là est excellente. Vous pourriez aussi tirer parti d'Isabelle pour aider Marie à laver.

6. J'ai reçu une lettre du P. Nicolas ; il dit comment le général était arrivé dans les dix jours qu'il marquait dans l'autre lettre, comment il en a été bien accueilli, ajoutant qu'il allait s'acquitter de la charge qu'il lui avait confiée avec le plus grand empressement. Le général prouve bien sa confiance en lui, en le nommant son procureur pour toute la province des réformés de l'un et de l'autre sexe, et que tout ce que fait le général passe par ses mains, et se fait d'après ses conseils.

7. Les frères du P. Nicolas se sont très-bien comportés avec le général, et l'ont renvoyé très-content. En voyant le P. Nicolas aller loger chez eux, les pères chaussés ont cru qu'il allait se chauffer : ils l'ont engagé à rester dans leur maison, en lui promettant de le nommer prieur : mais cela n'est pas de son goût. Il se peut qu'il soit déjà dans ce pays-ci : il disait qu'il voulait partir sans retard, s'il trouvait un message sur les navires. Priez bien pour lui, et rendez grâces au Seigneur de la faveur qu'il nous fait de nous mettre dans les bonnes grâces du général. Remerciez bien la divine majesté ; faites quelque procession : il ne nous manque que d'être bien saintes, et d'user de ces faveurs pour la gloire de Dieu. Qu'il soit toujours avec vous et vous donne sa grâce. Le 3 août.

8. Si je devais complimenter tous nos amis (de Burgos), je devrais recourir à une main étrangère, et puisque je n'écris pas à mon docteur, il pensera bien que je n'en ai pas le temps. Faites-lui mes compliments ; faites-lui part des nouvelles qui m'inondent de joie : réjouissez-vous-en toutes, puisque Dieu nous fait des faveurs aussi insignes : qu'il vous garde sa chère amie, et fasse de vous une sainte.

De Votre Révérence,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite de Palencia le 3 août 1582. La mère Thomassine, à qui elle est adressée, fut une des religieuses les plus célèbres de la réforme par son rare talent de gouvernement, ses vertus héroïques. Elle mourut à Victoria en odeur de sainteté : toute la ville pleura sa mort et voulut assister à son enterrement.

N. 2. Béatrix de Jésus fut sous-prieure au couvent de Victoria, où la mère Thomassine était prieure. L'inondation, dont il est question au nombre 2, eut lieu le jour de l'Ascension, 24 mai ; toute la ville de Burgos fut envahie par les eaux ; les couvents furent abandonnés par les religieux. Sainte Thérèse, quoiqu'on l'engageât



à quitter sa maison, voulut y rester ; elle réunit toutes ses sœurs dans un appartement élevé, pour y adorer le saint sacrement et demander la cessation du fléau : tout à coup les eaux se retirèrent, et la ville est sauvée. L'archevêque affirmait que Burgos devait son salut à la présence de la Sainte dans ses murs.

N. 3. Au nombre 4, Béatrix était fille, et *Lesmitos*, fils de Catherine de Tolosa. *Lesmitos* fut dans la suite un carme déchaussé, sous le nom de frère Jean Chrysostome, et connu par trois traités estimés sur la *Trinité*, les *Lois* et les *Péchés*.

N. 4. Aux nombres 6 et 7, le P. Nicolas Doria fut envoyé au général, pour lui offrir l'obédience de toute la réforme. Le P. Caffard était alors général de l'ordre. Le pape voulut dans la suite nommer le P. Doria à l'archevêché de Gènes, et lui donner le chapeau de cardinal.

N. 5. Le nombre 8 est écrit tout entier de la main de sainte Thérèse. Les amis sont les protecteurs du couvent de Burgos ; le docteur était le médecin Aguiar, l'un des hommes les plus dévoués à la Sainte.

---

#### LETTRE CLIV.

*Au Révérendissime P. Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne, général de l'ordre de Carmel.*

Jésus.—1. La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon-seigneur. J'écrivis à votre seigneurie, la semaine dernière, deux longues lettres, par deux voies différentes ; l'une était un double de l'autre : car je desirais qu'elle ne manquât pas de vous parvenir. Hier, 17 juin, on me remit deux lettres bien désirées, de votre seigneurie : l'une était du mois d'octobre, et l'autre du mois de janvier. Quoiqu'elles ne fussent pas de la date que j'eusse désirée, elles m'ont comblée de joie, en m'apprenant que votre santé était bonne. Que Notre-Seigneur vous l'accorde : toutes vos filles ne cessent de le demander dans nos maisons où chaque jour nous faisons au chœur une oraison particulière ; toutes les sœurs sachant combien je vous affectionne, sont fidèles à ce point ; elles-mêmes ne connaissant pas d'autre père que vous, vous portent une singulière affection, et ce n'est pas trop, puisque nous n'avons pas d'autre bien sur la terre : comme elles sont toutes très-contentes, elles ne cessent de se féliciter de vos commencements.

2. J'ai annoncé à votre seigneurie pour lui donner connaissance de la fondation de Véas, et de la demande qu'on fait à Caravaque d'une maison. Je vous disais qu'on avait accordé l'autorisation avec les inconvenients..... J'ai aussi fait savoir par écrit à votre seigneurie les raisons que j'ai eues de fonder un couvent à Séville ; que Notre-Seigneur me fasse la grâce de voir s'aplanir les difficultés qui se rencontrent dans ce projet de réforme, sans vous causer le moindre chagrin. Je dois dire à votre seigneurie que, lorsque j'arrivai à Véas, je pris des informations pour ne pas fonder en Andalousie : je voulais absolument éviter d'y mettre le pied : or, il est certain que Véas n'est pas de l'Andalousie, quoiqu'il soit enclavé dans une province de l'Andalousie. Je n'ai su ce que j'avais fait qu'un mois après avoir fondé le monastère. Comme je me voyais déjà établie avec des sœurs, j'ai cru qu'il ne fallait pas abandonner cette maison : cette affaire est en partie le motif de mon arrivée ici ; mais mon but principal, comme je vous l'écrivais, est de m'occuper de l'affaire de ces pères. Quoiqu'ils donnent

des raisons de leur conduite, et que je les considère comme vos fils bien soumis et fort zélés à vous plaire en tout, je ne puis m'empêcher de leur donner des torts. Ils commencent, ce me semble, à comprendre qu'il eût mieux valu s'y prendre autrement et ne pas vous contrarier. Il y a eu des explications vives, particulièrement entre Marian et moi ; il est d'une grande promptitude ; le P. Gracian est comme un ange ; s'il eût été seul, les choses auraient été autrement ; il n'est venu ici que par ordre du P. Balthazar, qui était alors prieur de Pastranne. J'assure votre seigneurie que, si elle le connaissait, elle serait charmée de le compter au nombre de ses enfants, et il l'est en toute vérité, aussi bien que Marian lui-même.

3. Le P. Marian est un homme de pénitence et de vertu ; il est connu de tout le monde pour son talent : que votre seigneurie soit persuadée qu'il n'a été mu que par le zèle de la gloire de Dieu et l'amour de l'ordre ; seulement, comme je vous l'ai dit, il est un peu indiscret et pas assez modéré. De l'ambition, je ne crois pas qu'il en ait ; mais, comme vous le dites, c'est le démon qui trouble toute cette affaire, et lui dit aussi beaucoup de choses qui le font entendre. Je lui en ai passé plus d'une fois, et comme je le vois plein de vertu, je lui passe encore celle-là. Si vous l'entendiez, vous en seriez satisfait. Il m'a dit un de ces jours qu'il n'aura de repos que, lorsqu'il pourra se jeter aux pieds de votre seigneurie. Je vous ai déjà dit que tous les deux m'ont priée de vous écrire (ils n'osent le faire eux-mêmes) et de vous offrir leurs excuses ; et, vous ayant écrit déjà, je ne vous dirai ici que ce que je me crois obligée de vous dire.

4. D'abord, au nom de Notre-Seigneur, je prie votre seigneurie de bien comprendre que tous les déchaussés ensemble, je les compte pour rien en comparaison du moindre manquement fait à votre seigneurie. Oui, cela est ainsi, et c'est me frapper à la prunelle des yeux, que de causer la plus légère peine à votre seigneurie. Ces pères n'ont pas vu, et ils ne verront pas ces lettres. J'ai seulement dit à Marian que je savais que vous useriez d'indulgence, s'ils obéissaient. Le P. Gracian n'est pas ici. Soyez convaincu qu'à les savoir indociles, je ne voudrais ni les entendre ni les voir jamais : mais je ne pourrais moi-même avoir plus de soumission filiale pour vous qu'ils n'en montrent.

5. Maintenant, je dirai ma manière de voir à votre seigneurie ; si c'est simplicité, vous me le pardonnerez ; quant à l'excommunication, voici ce que le P. Gracian vient d'écrire de la cour à Marian : que le provincial P. Angel lui a déclaré qu'il ne pouvait le garder dans sa maison, parce qu'il était excommunié et qu'il est allé chez son père : le nonce ayant appris cela a mandé le P. Angel et lui a fait de vifs reproches, en lui disant que c'est l'outrager que de les déclarer excommuniés, lorsqu'ils n'étaient venus que par son ordre : qu'il saura punir tous ceux qui le soutiendront. Alors il s'est rendu sur-le-champ au couvent, où il est encore, et il prêche à la cour.



6. O mon père et mon seigneur, les choses ne sont pas tout-à-l'heure pour tant de rigueur : ce P. Gracian a un frère qui est secrétaire intime du roi, qui l'affectionne beaucoup ; et le roi, à ce que j'ai su, n'est pas loin d'adopter la réforme. Les pères chaussés disent qu'ils ne savent pourquoi vous traitez ainsi des hommes si vertueux ; qu'ils voudraient traiter avec les contemplatifs, et qu'ils en sont empêchés par votre excommunication. Là, on vous dit une chose, et ici l'on parle d'une autre manière. Ils vont trouver l'archevêque et ils disent qu'ils n'osent pas sévir, parce que sur-le-champ ils ont recours à vous. Ce sont des gens étranges. Quant à moi, mon seigneur, je vois l'une et l'autre chose, et Notre-Seigneur sait que je dis la vérité : je crois que les déchaussés sont les fils les plus soumis, et qu'ils doivent l'être. Votre seigneurie ne peut voir ce qui se passe ici ; moi, je le vois et je le dis, parce que je connais parfaitement combien vous êtes saint et ami de la vertu.

7. Quelques pères sont venus me voir, en particulier le prieur (c'est un excellent homme) ; il a voulu que je lui montrasse les lettres-patentes qui m'autorisent à fonder. Il voulait en avoir une copie ; je n'ai pas voulu la lui donner, pour ne pas leur fournir les armes d'un procès, puisqu'il voyait que j'étais autorisée à fonder. Dans la lettre-patente que vous m'envoyâtes en latin depuis l'arrivée des visiteurs, vous m'autorisez à fonder partout ; c'est ainsi que l'entendent les hommes instruits ; car vous n'y indiquez ni maison ni royaume : vous n'y signalez aucun lieu ; il s'agit donc de tous les lieux : je l'ai même pris pour un ordre, et je me suis donnée plus de mal que ne permettent mes forces ; car je suis déjà vieille et épuisée. Les fatigues que j'ai éprouvées au couvent de l'Incarnation ne m'ont rien semblé. Chaque jour Dieu me fait des faveurs plus abondantes : qu'il en soit béni.

8. J'ai déjà parlé au P. Marian de ces religieux qu'on a reçus : il dit que c'est par ruse que Penulla a pris l'habit : qu'il s'était rendu à Pastranne, qu'il prétendait que le P. visiteur Vargas le lui permettait ; et que, lorsqu'on découvrit le fond de l'affaire, il se l'est donné à lui-même. Depuis quelque temps on cherche à le renvoyer, et on le fera : l'autre n'est plus chez eux. Les monastères ont été fondés par un ordre du visiteur Vargas en vertu d'une commission apostolique qu'il avait. La principale réforme ici consiste à établir des déchaussés : de même le nonce a donné son autorisation comme réformateur, quand il a chargé de la visite le P. Antoine de Jésus, pour l'établissement des monastères ; mais ce père faisait mieux lorsqu'il s'adressait directement à votre seigneurie pour être autorisé, et si Thérèse de Jésus se fût trouvée ici, il se peut qu'on y aurait avisé un peu mieux. Il n'était question d'établir une maison qu'avec votre autorisation : je n'aurais pas manqué d'y tenir fortement la main. Toutefois le visiteur, père Pierre Fernandez, a été fort prudent sur ce point, et je lui sais gré d'avoir évité avec soin de vous causer la moindre peine. Le visiteur ici

a distribué tant d'autorisations et des pouvoirs si amples, pressant en outre ces pères, que, si vous connaissiez tous leurs pouvoirs, vous ne les jugeriez pas si fautifs : et aussi ils disent qu'ils n'ont jamais voulu admettre le P. Gaspard, pas plus que d'autres, ni avoir des relations avec lui, malgré ses vives instances, et qu'ils ont laissé sur-le-champ la maison qu'ils avaient soustraite à l'ordre ; ils avancent encore beaucoup d'autres excuses ; par où je vois qu'ils n'ont pas agi avec une si grande malice. Lorsque je considère les fortes épreuves qu'ils ont subies, la pénitence qu'ils font, comme de vrais serviteurs de Dieu, je suis affligée de voir que votre seigneurie les ait disgraciés.

9. C'est une chose vraie qu'ils vivent dans un grand et pieux recueillement, et parmi les sujets qu'ils ont admis, il s'en trouve plus de vingt qui ont fait leurs cours, ou je ne sais comment on appelle cela, des hommes saints et de beaucoup d'esprit : l'on dit qu'il y en a plus de soixante-dix ici, dans la maison de Grenade et à la Penuela : il me semble que je l'ai entendu dire. Je ne sais ce qu'ils pourraient devenir et le jugement qu'en porterait le monde, avec la bonne opinion qu'on en a ; je crois qu'une mesure de rigueur nous coûterait cher à tous ; car ils sont en grande considération auprès du roi, et l'archevêque prétend qu'eux seuls sont de vrais religieux. Maintenant les exclure de la réforme, croyez-moi : quand vous auriez toutes les raisons du monde, vous ne devez pas vous arrêter à cette idée. Les prendre sous votre protection, c'est ce qu'ils veulent et que vous n'avez aucune raison de ne pas vouloir ; Notre-Seigneur n'y trouverait pas sa gloire. Que votre seigneurie recommande bien cette affaire à sa divine majesté, et comme un vrai père, veuillez oublier le passé. Songez que vous êtes serviteur de la Vierge et qu'elle s'offenserait si vous abandonniez des sujets qui font tant d'efforts pour étendre son ordre. Les affaires sont à un point tel, qu'elles demandent une sérieuse réflexion.

Votre indigne et soumise servante,

THERÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. Cette lettre, dont l'original se conserve au couvent des carmélites de Rome, fut écrite de Séville le 18 juin 1575 ; l'objet principal de cette lettre est de justifier auprès du général les deux pères Gracian et Marian qui avaient été dénoncés. Le second de ces pères avait assisté au concile de Trente.

N. 2. Au nombre 6, Antoine Gracian, frère du P. Gracian, était secrétaire du roi. Nombre 7 : le prieur se nommait Michel de Ulloa. Ces lettres-patentes se trouvent en original dans les archives de l'ordre. Le général s'opposait si peu à la réforme de l'ordre, qu'il dit un jour au P. Banez qu'il désirait que la Sainte fondât autant de couvents qu'elle avait de cheveux sur la tête. Dans la suite, les rapports mensongers qui lui furent envoyés avaient changé ses dispositions à l'égard de la réforme. Les lettres admirables de la Sainte, si toutefois elles lui furent remises, ne purent le ramener à ses premiers sentiments.

N. 3. Au nombre 8, la Sainte veut parler du P. Gabriel de la Penuela, natif d'Ubeda. On peut consulter sur cette même affaire les notes du vénérable Palafox, sur la treizième lettre du tome premier.



## LETTRE CLV.

*Au Révérend Père Dominique Banez.*

JESUS. — 1. L'Esprit-Saint soit avec vous, mon révérend pere. J'ai reçu une lettre de Votre Révérence, et avec elle les preuves ordinaires de votre zèle et de votre charité. Elle est si grande pour moi, que je ne sais d'autre moyen d'y répondre, que de demander à Dieu de vous le rendre, avec tous les autres biens que vous pouvez désirer. Quant à votre visite dans ce pays-ci, je dois vous dire franchement que la peine que j'éprouvai de vous voir partir avec une personne aussi incommode, et le souvenir du peu de santé que vous avez eue ici, sont que je ne me permettrai jamais de vous appeler sans une grave nécessité : je ne veux pas que vous ayez des vacances qui vous coûtent si cher : pour le moment je ne me sens pas le besoin de vos avis, grâces à Dieu. Les travaux et les tribulations ne me manquent jamais : ils me priveraient des consolations que je voudrais avoir : ainsi je vous prie plutôt de ne pas venir, et d'aller dans un lieu qui vous offre un repos dont vous avez un si grand besoin, après avoir travaillé toute l'année : et si l'arrivée du P. visiteur coïncidait avec la vôtre, je n'aurais pas le temps de prendre vos conseils.

2. Croyez-le bien, mon père, le Seigneur, je le sais très-bien, ne me veut en cette vie que des croix, et encore des croix ; et la plus pénible de toutes est de voir qu'il y en a une portion pour ceux mêmes qui me veulent du bien ; c'est là une de mes tribulations : qu'il soit béni en tout.

3. Je ressens vivement le malheur du père Padille, car je le tiens pour un vrai serviteur de Dieu. Je le prie de lui manifester la vérité. On a beaucoup à souffrir quand on a tant d'ennemis que lui. Nous sommes tous plus ou moins exposés à ce malheur, mais c'est bien peu de chose que de perdre la vie et l'honneur pour l'amour d'un si bon maître. Recommandez-nous à lui dans vos prières : je vous assure que toutes nos affaires sont bien embrouillées. L'état de ma santé est passable, quoique mon bras aille encore assez mal pour m'empêcher de m'habiller moi-même ; il va cependant de mieux en mieux : et que ne vais-je mieux dans l'amour de Dieu ! Qu'il daigne conserver vos jours et vous donne toute la sainteté que je lui demande pour vous. Amen.

Ce 28 juillet.

Votre indigne servante et soumise fille,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. Toutes les sœurs se recommandent instamment à vos prières ; ne consentez pas à ce que la prieure renonce à l'usage de la viande, et dites-lui de bien soigner sa santé.

## NOTES.

N. 1. Cette lettre fut écrite d'Avila le 28 juillet 1578. Selon toutes les conjectures elle est adressée au P. Banez, célèbre dominicain et défenseur de la réforme fondée par sainte Thérèse.

N. 2. Au post-scriptum, il s'agit des religieuses du couvent d'Avila que le P. Banez avait dirigées pendant longtemps ; c'est la mère Anne de l'Incarnation qui en était supérieure.

## LETTRE CLVI.

*Au P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu*

Jésus. — 1. La grâce de l'Esprit-Saint soit avec vous, mon révérend père. Depuis que je vous ai écrit, le licencié Godoy est venu ici ; il me paraît une excellente personne. Nous avons traité longuement l'affaire de sa novice : Dieu a permis qu'on la reçût dans une maison de bernardines ; je crois que c'est à Valdérás. Nous avons donc arrêté qu'à mon arrivée à Albe, j'examinerais cette affaire à fond et que, si je jugeais qu'elle ne peut pas rester, on la fera passer à cet autre couvent. Je m'en réjouis ; d'après mes informations, je crois qu'il vaut mieux qu'elle s'en aille ; que si l'on différerait plus longtemps, on pourrait perdre cette bonne occasion. Il supporte cette contrariété en bon chrétien : ces jours-ci il a eu quelques accès de fièvre tierce : comme ils sont faibles, ne laissez pas de vous réjouir et priez bien Dieu pour moi.

2. Je vous apprends que l'abbé de ce lieu est ami intime de l'évêque de Palencia ; il est bien avec moi, quoique je ne l'aie pas encore vu : déjà il y a un autre proviseur. Si Dieu nous en donne les moyens, nous sommes sûrs d'être autorisés à fonder à Saint-Alexis. La prieure qui est venue ici, est très-mal ; elle persiste bien dans son idée : elle a été presque à sa fin : elle nommait le licencié Godoy pour son exécuteur testamentaire et pour confirmer toutes ses dispositions. Je désire vivement que Dieu termine toute cette affaire.

3. Ma sœur Marie de Saint-Joseph jouit d'une bonne santé ; elle est chérie de toutes les sœurs ; c'est une petite sainte, ainsi que Casilde. Toutes se recommandent bien à vos prières, et la prieure d'une manière expresse. Mon état est passable, et je me trouve bien ici : je ferai tous mes efforts pour partir au plus tôt ; car l'affaire de Salamanque m'occupe beaucoup ; toutefois je serai encore ici passé ce mois.

4. Je dois vous faire part d'une tentation que j'ai eue et que j'éprouve encore au sujet d'*Elisée* : je me demande s'il ne lui échappe pas quelquefois de dissimuler la vérité en quelque chose, quoique ce soit en des choses de peu d'importance. Je désire qu'il y veuille d'une manière particulière. Ayez la charité de le lui recommander de ma part ; car je ne vois pas comment une grande perfection pourrait s'accorder avec un semblable oubli. Mais voyez de quoi je m'occupe, comme si je n'avais pas d'autres soucis. N'oubliez pas de me recommander à Dieu, j'en ai un grand besoin. Je vous laisse avec lui ; ayant déjà écrit beaucoup de lettres, je suis fatiguée.

Ce 18 juillet.

Votre fille et indigne servante,

THERÈSE DE JÉSUS.

P. S. Je salue le P. recteur et le P. Barthélemy de Jésus ; je vous prie au nom de Dieu de m'écrire comment vous traitent ces chaleurs.



## NOTES.

N. 1. Cette lettre est écrite le 18 juillet 1579. La Sainte venait de sortir de sa prison, par les ordres du P. Salazar. Le licencié Godoy avait une fille novice au couvent d'Albe, que la Sainte ne jugea pas appelée à la vie des carmélites.

N. 2. Au nombre 2, la Sainte parle de son projet de fonder un couvent de religieux déchaussés à Valladolid. *L'abbé* de ce lieu, c'était Alonzo de Mendoza. *L'évêque de Palencia* se nommait Alvaro de Mendoza. La prieure de l'hermitage de Saint-Alexis voulait laisser ses biens à l'ordre du Carmel, et dans ce but, elle nomma le licencié Godoy pour son exécuteur testamentaire.

N. 3. Au nombre 3, Marie de Saint-Joseph est sœur du P. Gracian. Au nombre 4, la Sainte reproche au P. Gracian, sous le nom d'*Elisée*, quelque légère faute contre la vérité, en lui disant qu'elle ne comprenait pas qu'on pût s'élever à une haute perfection, si, en tout et toujours, on ne parlait pas conformément à la vérité.

N. 4. Au post-scriptum, le P. Hélié de Saint-Martin était alors recteur d'Alcala.

## LETTRE CLVII.

*Au père Ambroise Marian.*

J. M. J.

Mon père Marian,

1. Vous n'avez pas laissé de me faire quelque peine par votre lettre, lorsque vous me dites comment les choses se sont passées avec le nonce, qui ordonne la dissolution de la réforme. Vous m'apprenez qu'il y a sur ce sujet une ordonnance de Sa Grandeur, à la requête des pères mitigés; vous ajoutez qu'on a voulu incarcérer à Valladolid le P. Jean de Jésus, qui serait arrivé l'âme bien triste à cette cour, et que vous êtes tous affligés de me voir, en quelque sorte, comme en prison.

2. Que Dieu soit loué toujours, puisque telle est sa volonté. Mais à présent que je vois le monde et l'enfer soulevés contre mes enfants, j'ai une si grande assurance que Dieu et mon père saint Joseph prendront si bien la défense de notre cause, que, dès ce jour, vous devez vous tenir, non pour vaincu, mais pour vainqueur; Lucifer ne demanderait pas mieux que de voir la ruine de ce petit troupeau de la Vierge. Or il n'en sera pas comme il le pense; bien au contraire, ô mon fils, ceux qui nous tourmentent finiront par se déclarer en notre faveur.

3. Ainsi donc, que ces pleurs se changent en allégresse: quant à moi, je pleure en voyant mes enfants dans la souffrance, persécutés et dispersés à cause d'une pécheresse comme moi: voilà ce qui me fait pleurer et gémir; car, pour le reste, je me tiens assurée de la victoire, puisque nous soutenons la cause de Dieu.

4. Ainsi je vous charge de dire au P. Jean de Jésus de retourner à Valladolid dans la maison de la dame dona Marie de Mendoza, et de ne pas en sortir, jusqu'à ce que je lui en donne avis: donnez-lui ces lettres pour les remettre à leur adresse; dites-lui de ne pas passer par Ségovie, mais bien par Butrago et qu'il ne craigne rien. Quant à vous, mon révérend père, ne perdez pas un instant; allez remettre cette lettre au roi de ma part; faites-lui connaître l'état de nos affaires; je l'en informe de mon côté, et vous verrez comment il prendra la chose à cœur, pour plaire à Dieu. Montrez-vous humble devant le roi, et sans rancune

pour ceux qui nous ont donné lieu d'acquérir du mérite ; il nous convient de tout supporter en grande patience. Je vous en prévien, en cas que l'on touche à ce point : de cette manière tout pourra s'aplanir. Vous ne remettrez cette autre lettre au nonce qu'après trois jours, pour donner au roi le temps de lui parler ; vous observerez comment les choses se passeront, et ayez confiance ; ne vous laissez pas aller à la faiblesse de dire que nous ne pouvons plus porter le poids de nos souffrances ; nous pouvons tout en Jésus-Christ.

5. Ainsi donc foi vive ; c'est elle qui achève les grandes œuvres de Dieu ; je vous le dis, afin que désormais nous apprenions à espérer en Dieu. Faites de ma part une visite à la princesse de Pastranne, et dites-lui que j'ai accompli ponctuellement ce qu'elle m'a mandé, et qu'elle ne soit pas en peine de ma captivité, que j'en mérite bien davantage et que nous nous verrons dans peu de temps.

6. Quant aux autres avis, je les renvoie au moment de notre entrevue. Ma compagne ( la mère Anne de Saint-Barthélemi ) est fatiguée ; priez pour elle. Elle vous prie de dire au P. Jean de la Misère de lui peindre le saint Joseph qu'il lui a promis. Qu'il ait soin de le faire ; car je voudrais voir le monde entier plein de dévotion pour mon père saint Joseph. Ma santé est bonne ; j'ai même de l'embonpoint, mais mon cœur est affaibli, parce que tout a été douceur, sans aucune pénitence. Quelle pitié de me voir telle que je suis ! ayez soin de recourir à Dieu, et de le prier de me rendre vertueuse. Que sa divine majesté soit bénie en tout et pour tout, et vous donne sa grâce et son esprit.

A Tolède, le 11 octobre 1576.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

N. 1. La date qui se trouve à la fin de cette lettre est d'une main étrangère et paraît fautive. Cette lettre fut écrite d'Avila vers la fin de l'année 1578 ; à cette époque la Sainte était en réclusion au monastère d'Avila. Mgr. Séga était alors nonce du saint-siège, et s'était prononcé contre la réforme.

N. 2. Nombre 4 : Le religieux monarque Philippe II s'était hautement déclaré en faveur de la réforme fondée par sainte Thérèse.

N. 3. Au nombre 6, le P. Jean de la Misère, chargé de peindre un saint Joseph, ne devait pas exceller dans son art. Il fit plus tard le portrait de sainte Thérèse, par ordre du P. Gracian.

CLVIII.

ECRIT DE SAINTE THÉRÈSE.

*Chiffre de l'année de sa mort..... avec quelques sentences sur le martyre spirituel, que la Sainte portait dans son bréviaire.*

JÉSUS

1. Le dix-sept novembre, octave de Saint-Martin, de l'an mil cinq cent soixante-neuf, je vis, pour les raisons à moi connues, que j'avais passé douze ans pour les trente-trois années que Notre-Seigneur a vécu : il en manque vingt et un ans à Tolède, au monastère du glorieux Saint Joseph du Carmel.



2. Moi pour toi, et toi pour ma vie XXXIII.

3. Douze pour moi, et ce n'est pas pour ma volonté qu'ils se sont écoulés.

4. Saint Chrysostome. Le véritable martyr ne consiste pas seulement à verser son sang : il consiste encore à s'abstenir de tout péché, et à être fidèle aux commandements de Dieu. On est encore martyr par une impatience dans les tribulations.

5. Ce qui donne du prix à notre volonté, c'est de l'unir à celle de Dieu ; de manière à ce qu'elle ne veuille autre chose que ce que veut sa sainte majesté.

6. C'est une gloire que d'avoir cet amour en perfection

#### NOTES.

Le nombre 1 de cet écrit renferme une prophétie mystérieuse, où Notre Seigneur, entre autres choses, fit connaître à la Sainte le terme de sa carrière. Elle le portait toujours dans son bréviaire. Le P. Alonzo de la Mère de Dieu raconte que le P. Ribera et le P. Louis de Léon essayèrent de trouver la clef de cette énigme, et qu'ils furent obligés de renoncer à l'entreprise. La Sainte refusa plusieurs fois d'en donner l'explication à ses sœurs, en condamnant leur pieux désir comme une vaine curiosité. Les nombres 2 et 3 semblent se rapporter au même sujet, et offrent la même obscurité. Sainte Thérèse mourut le 4 octobre 1582.

#### LETTRE CLIX.

*Réponse de la Sainte à un cartel, ou défi spirituel que lui avait envoyé une communauté de déchaussés, lorsqu'elle était prieure de l'Incarnation.*

#### JÉSUS, MARIE.

1. En voyant votre cartel, il nous a semblé que nous n'aurions jamais la témérité de nous risquer en champ clos avec des chevaliers vaillants et braves comme vous ; que la victoire vous était assurée, ainsi que toutes les dépouilles, et que nous ne pourrions rapporter d'un tel combat qu'un découragement qui ne nous laisserait plus la force de faire le peu que nous faisons. Par ces considérations, aucune n'a souscrit, et Thérèse de Jésus moins qu'aucune autre. Telle est la vérité sans aucun déguisement.

2. Nous sommes convenues de faire l'épreuve de nos forces, et après les avoir essayées quelques jours à ces gentilleses, il pourrait bien arriver, qu'avec l'appui et l'aide de ceux qui voudraient prendre parti pour nous, d'ici à quelques jours encore, nous souscrivissions au cartel.

3. Ce serait à condition que le tenant du tournoi ne nous ferait pas faux bond, et que, sortant de sa caverne, il s'élancerait sur-le-champ de ce monde où nous sommes. Il pourrait alors se faire qu'en se voyant sur les bras une guerre qui le forcerait à ne pas quitter les armes, à se tenir sur ses gardes et à n'avoir pas un instant de repos ni de sécurité, il ne fût pas si audacieux. Dire et faire ne sont pas tout à fait la même chose, et nous en connaissons un peu la différence.

4. Qu'il vienne donc et qu'il quitte, lui et ses compagnons, son délicieux genre de vie : qui sait si, faisant des faux pas et des ehutes, on

ne sera pas bientôt obligé de les relever? C'est une chose terrible que d'être toujours dans le danger, chargé d'armes et sans vivres. Puisque le tenant en a fait de si abondantes provisions, qu'il se hâte d'envoyer ceux qu'il promet; car, en nous prenant par famine, il acquerra peu d'honneur et peu de profit.

5. Tout chevalier ou toute fille de la Vierge, qui, chaque jour, priera le Seigneur de conserver dans sa grâce la sœur Béatrix Juarez, et de lui accorder la grâce de ne jamais parler inconsidérément, ainsi que celle de faire toutes ses actions pour la gloire de Dieu, aura en récompense deux années des mérites qu'elle a acquis en soignant les malades.

6. La sœur Anne de Bergas dit que si lesdits chevaliers et frères prient le Seigneur de la délivrer d'une contrariété qu'elle éprouve et de la rendre humble, elle leur abandonnera tout le mérite que sa délivrance, si elle lui est accordée, la mettra à même d'acquérir.

7. La mère sous-prieure fait savoir aux mêmes que, s'ils prient le Seigneur de lui ôter sa volonté propre, elle les gratifiera de deux années de ses mérites. Elle se nomme Isabelle de la Croix.

8. La sœur Sébastienne Gomez dit que qui que ce soit desdits chevaliers qui considérera le crucifix trois fois le jour, aux heures où Notre-Seigneur était en croix et lui obtiendra la victoire sur une grande passion qui lui tourmente l'âme, elle leur appliquera les mérites qu'elle acquerra à la faveur de cette victoire, si elle lui est accordée.

9. La mère Marie de Tamayo donnera à qui que ce soit des chevaliers qui récitera chaque jour un *Pater* et un *Ave* pour lui obtenir la patience et la grâce de prendre, à l'exemple de Notre-Seigneur, les souffrances de sa maladie, le tiers des mérites qu'elle acquerra chaque jour que l'on priera. Elle est en un tel état qu'il y a plus d'un an qu'elle ne peut parler.

10. « La sœur Marie de la Misère promet à qui que ce soit des chevaliers ou des filles de la Vierge, qui, après avoir considéré la pauvreté où naquit et mourut Notre-Seigneur, lui demandera pour elle la pauvreté spirituelle qu'elle lui a promise, qu'elle leur donnera tout le mérite qu'elle en acquerra devant lui; tant elle est affligée des fautes qu'elle fait en cet endroit dans son service.

11. « La sœur Isabelle de Saint-Ange donnera aux chevaliers ou aux filles de la Vierge, qui tiendront compagnie à Notre-Seigneur durant les trois heures qu'il fut sur la croix avant d'expirer, et qui lui obtiendra de sa divine majesté la grâce de garder en perfection ses trois vœux, une part considérable aux grandes peines d'esprit dont elle a été tourmentée. »

12. La sœur Béatrix Raymon dit qu'elle donnera au frère ou à la sœur de la Vierge, qui chaque jour demandera pour elle l'humilité et l'obéissance, un an de ce qu'elle méritera.

13. La sœur Marie de la Cueva offre au chevalier ou à la sœur



de Notre-Dame, trois années de ce qu'elle a mérité, et je sais que ce n'est pas peu de chose, car elle souffre de grandes peines intérieures, à condition de demander chaque jour pour elle la foi, la lumière et la grâce.

14. La sœur Marie de Saint-Joseph dit qu'elle donnera une année de ses mérites à qui que ce soit des susdits qui demandera pour elle à Notre-Seigneur l'humilité et l'obéissance.

15. La sœur Catherine Alvarez dit qu'elle donnera à qui demandera pour elle au Seigneur la grâce qu'elle se connaisse, un an de ce qu'elle a souffert, ce qui est un bien considérable.

16. La sœur Éléonore de Contreras offre un échange : chaque jour on récitera pour elle trois *Salve* à l'intention de lui obtenir de Notre-Seigneur, par l'intercession de Notre-Dame, la grâce de la bonne vie et de la persévérance; et, de son côté, elle récitera à leur profit trois *Salve* chaque jour, jusqu'à sa mort.

17. La sœur Anne Sanchez dit que si on prie chaque jour Notre-Seigneur de lui accorder la grâce de l'aimer, elle rendra trois *Ave, Maria* en l'honneur de la pureté de la sainte Vierge.

18. La sœur Marie Guttière promet d'abandonner, à qui lui obtiendra le parfait amour de Dieu et la persévérance, tout ce qu'elle méritera devant le Seigneur.

19. La sœur Marie Cimbron donne aux susdits part à ce qu'elle souffre, si, chaque jour, ils demandent à Dieu sa bonne fin. L'offre en vaut la peine, car la malade ne peut pas se retourner dans son lit, et elle touche à sa fin.

20. La sœur Agnès Dias veut bien réciter chaque jour cinq *Pater* et cinq *Ave* pour ceux qui demanderont qu'elle ressente les souffrances de la Vierge au pied de la croix.

21. La sœur Jeanne de Jésus dit que les chevaliers, ou sœurs de l'ordre, qui chaque jour prieront Notre-Seigneur de lui accorder la contrition de ses péchés, auront part aux souffrances et aux humiliations qu'ils lui ont attirées, et qui n'ont pas été peu de chose.

22. La sœur Anne de Torres donnera ses mérites de l'année aux susdits qui demanderont à Notre-Seigneur, par les tourments qu'il souffrit pendant qu'on le clouait sur la croix, la grâce qu'elle le serve bien dans une grande obéissance.

23. Sœur Catherine de Velasco donne le temps qu'elle passe chaque jour avec Notre-Dame, et c'est beaucoup, à ceux qui demanderont, aux mêmes conditions que pour la précédente, la grâce de ne pas offenser Notre-Seigneur, et la prospérité ainsi que l'accroissement de l'ordre des déchaussés.

24. Sœur Jérôme de la Croix dit qu'à ceux qui demanderont pour elle à Notre-Seigneur la patience, la lumière et l'humilité, elle leur récitera trois *Credo* et leur cédera une année des peines qu'elle a souffertes. On devra le faire pendant un an.

25. « Un aventurier entend que si le tenant du champ clos lui obtient  
« de Notre-Seigneur la grâce dont il a besoin pour le servir en toute  
« perfection dans ce que l'obéissance lui prescrit, il ait droit à tous  
« les mérites qu'il en retire cette année.

26. « Sœur Stéphanie Samaniégo dit qu'elle s'offre à réciter chaque  
« jour pour le chevalier, ou la sœur de la Vierge, qui demandera pour  
« elle à Notre-Seigneur la grâce de le servir, sans l'offenser, et le don de la  
« foi vive et de la douceur, l'oraison : *O bone Jesus*; et à lui donner une  
« année des mérites des infirmités et des tentations qu'elle souffre.

27. « Sœur N. de la Géla consent à abandonner le tiers des mérites,  
« des maux et des souffrances de toute sa vie, à celui des fils ou à celle  
« des filles de la Vierge qui se représentera chaque jour, pendant un  
« certain temps, les angoisses de cette Mère de Notre-Seigneur, et lui  
« demandera un remède pour un grand mal spirituel qu'elle souffre,  
« ainsi que la prolongation de la vie de notre mère prieure Thérèse de  
« Jésus, pour la propagation de l'ordre.»

28. Thérèse de Jésus dit qu'elle donne au chevalier de la Vierge qui fera  
chaque jour la résolution bien déterminée de souffrir toute sa vie un prélat  
bien ignorant, vicieux et intempérant, du plus mauvais caractère, la  
moitié de ce qu'elle méritera ce jour-là, tant dans la communion que  
dans les souffrances qu'elle endure; ce qui enfin sera peu de chose. Il  
devra considérer l'humilité de Notre-Seigneur en présence de ses juges,  
et son obéissance jusqu'à la mort de la croix. Le défi est pour six se-  
maines.

NOTES.

Ce cartel est la première provocation de ce genre que l'on connaisse. Il a été  
l'origine des défis qui se sont faits depuis dans les séminaires, en carême, et il est  
devenu célèbre.

N. 1. L'original de cet écrit se trouve entre les mains des carmélites de Burgos,  
excepté le dernier nombre qui est au couvent de Guadalupe. Il est tout entier de  
la main de sainte Thérèse, sauf les cinq numéros que nous avons guillemetés. Il  
est difficile de fixer la date de cet écrit.

N. 2. On croit que cette réponse fut adressée aux religieux de Pastranne; parmi  
eux brillait alors le vénérable P. Gracian, nouvellement entré dans la réforme.

N. 3. Au nombre 5, il est vraisemblable qu'il s'agit d'une petite nièce de sainte  
Thérèse, qui, plus tard dans la réforme, prit le nom de Béatrix de Jésus. Il en est  
fait souvent mention dans les lettres de sainte Thérèse.

N. 4. L'étranger dont il est parlé au nombre 25, devait être saint Jean de la Croix,  
qui alors était le confesseur des religieuses de ce couvent.



## SUJETS INCOMPLETS

OU

# FRAGMENTS DE LETTRES

ET D'AUTRES ECRITS DE LA SAINTE.

### § I.

FRAGMENTS DE DIFFÉRENTES LETTRES ADRESSÉES AUX ÉVÊQUES ET AUTRES PRÉLATS, OU A DES PERSONNES DE DISTINCTION.

### I

*Pour l'illustrissime et révérendissime seigneur don Alvaro de Mendoza.*

1. Toutes nos religieuses offrent à votre seigneurie leurs très-humbles respects. Il y a à présent un an, nous attendions que vous viendriez ici pour voir madame dona Marie. M. don Bernardin nous l'avait assuré, et nous étions dans une grande joie. Notre-Seigneur ne le voulut pas. Qu'il plaise à sa majesté que je vous voie dans le lieu où l'on ne se quitte jamais. Les psaumes seront récités cette année le même jour, et ainsi ils le seront toujours avec beaucoup de dévotion. Que Notre-Seigneur vous conduise toujours par la main et qu'il vous conserve de longues années pour son plus grand service.

2. M. Garcia se porte très-bien, grâces à Dieu; chaque jour il devient de plus en plus son serviteur, et il ne cesse de nous rendre service. Le provincial lui a donné la charge de maître des novices, qui est un emploi bien au-dessous de son mérite; mais on ne l'en a chargé qu'afin que son esprit et sa vertu passassent dans l'ordre, en l'obligeant à rendre les âmes semblables à la sienne. Il l'a accepté avec tant d'humilité, qu'on en a été extrêmement édifié. L'ouvrage ne lui manque pas.

C'est aujourd'hui le 6 juillet.

L'indigne servante de Votre Seigneurie,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Vous m'obligerez si vous expédiez le plus tôt possible les dépêches à ce père. Une lettre de votre seigneurie ne sera peut-être pas inutile.

### NOTES.

L'éditeur espagnol de ces morceaux détachés semble s'être rendu à l'ordre donné par Notre-Seigneur, après que le peuple, qui l'avait suivi dans un lieu désert, eut été rassasié des cinq pains multipliés par sa bonté toute-puissante : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.*

L'original de cette lettre est entre les mains des bernardines de Yepes, au royaume de Tolède.

N. 1. Puisque le psautier, lui dit la Sainte, sera récité cette année, de manière que les psaumes reviennent le même jour, cette disposition aurait été conseillée par le prélat, ou soumise à son approbation. Frère Garcia était frère Garcia de Tolède; ce noble dominicain était frère de don Fernando, duc d'Albe, fondateur et premier prieur du couvent de dominicains de la Mère de Dieu, d'Alcala, où il eut, pour second, P. Banez. Le provincial vient de charger Fr. Garcia de l'instruction des novices. Fr. Jean de l'Esprit-Saint, après avoir été procureur-général à Rome, et général de l'ordre, avait aussi été nommé maître des novices de Valladolid. Il y avait de l'humilité dans les chefs de cet ordre.

## II.

*Pour l'illustrissime et révérendissime seigneur D. Sanche d'Avila, qui fut dans la suite évêque de Jaën.*

1. Quoique votre lettre m'ait fait un grand plaisir, comme je vous attendais vous-même ces jours-ci, et que je vois que je n'aurai pas la satisfaction de vous voir, le plaisir que m'a causé votre lettre s'est déjà évanoui. Que Notre-Seigneur en soit loué. Je regarde comme un grand avantage ce que vous prenez pour une perte : une peine si accablante ne pouvait être d'aucun profit, ni d'aucun bien pour l'âme. Vous pouvez donc remercier la divine majesté de vous en avoir délivré, puisque vous retrouvez la liberté de servir Notre-Seigneur qui est ce qui importe uniquement.

2. Votre Grandeur ne sent pas cette grande détermination de ne pas l'offenser, qu'elle a lorsqu'il se présente une occasion de faire quelque chose pour son service, et lorsqu'il faut fuir les occasions où l'on peut l'offenser; mais elle se trouve forte, et c'est là la véritable marque, à mon avis, qu'elle en a le désir. Le plaisir que vous trouvez à rendre chaque jour des visites au saint sacrement, et la peine que vous éprouvez en y manquant, témoignent d'un amour plus étroit que vous ne le dites, en prétendant que vous êtes comme tous les autres. Continuez à apprécier les grâces que vous recevez de sa main, afin de croître de plus en plus dans l'amour que vous lui portez, et cessez de vous étonner de l'excès de vos misères; nous en avons tous assez, et moi en particulier, je n'en manque pas.

3. Pour ce qui est des distractions qui me viennent dans la récitation de l'office divin, quoiqu'il y ait bien de ma faute, j'aime à penser que la faiblesse de ma tête y est pour beaucoup. Que Votre Grandeur pense de même des siennes; le Seigneur sait bien que, lorsque nous récitons, nous voudrions faire comme il faut. Je m'en suis confessée aujourd'hui au père maître fra Domingo, et il m'a dit qu'il n'en faut faire aucun cas; je supplie donc Votre Grandeur de regarder cela comme un mal incurable.

4. Je vous plains bien de votre mal de dents; je sais assez par expérience combien ces douleurs sont sensibles. Lorsqu'une dent fait mal, il semble que toutes font mal. Il n'y a pas de meilleur remède que de la faire arracher, et s'il y a fluxion, cet expédient ne sert encore de rien. Que Dieu vous guérisse, comme je l'en prierai.

5. Vous avez très-bien fait d'écrire une vie si sainte : je serais un bon témoin de cette vérité. Je baise les mains de Votre Grandeur pour la grâce qu'elle me fait espérer de la voir bientôt. Je vais mieux; en comparaison de l'année dernière, je puis dire que je me porte bien, quoique je sois bien rarement sans souffrir, et comme je vois que je ne laisse pas de vivre, c'est le meilleur, je prends bien mon mal. Je désirerais savoir si le marquis est dans votre ville, comment va madame la marquise et avoir des nouvelles de mademoiselle dona Jeanne de



Tolède, leur fille. Je supplie Votre Grandeur de leur dire que, quoique je sois allée bien loin, je n'ai pas oublié de recommander leurs seigneuries à Notre-Seigneur dans mes pauvres prières. Je le fais aussi pour Votre Grandeur, car vous êtes mon père et mon seigneur.

## NOTES.

C'est ici une lettre entière de sainte Thérèse, et dont l'original est entre les mains des carmélites d'Orana. Elle est la même, en substance, que celle que le vénérable Palafox a annexée dans le premier tome de ses lettres, numéro 6.

N. 1. Elle l'attendait lui-même, et la lettre qu'elle en a reçue ne la dédommage que faiblement du plaisir qu'elle aurait eu de le voir. Il était affligé d'une grande peine; elle a cessé; il le regarde comme une perte. La Sainte en pense autrement, et elle lui en donne la raison.

N. 2. Il est dans de bonnes dispositions, et il a des scrupules; la Sainte les lève. On admire les sages leçons de ce docteur des docteurs nominaux.

N. 4. Elle le plaint de son mal de dents. Elle lui conseille un remède plaisant, parce que tout le monde le connaît et répugne à y avoir recours. C'était le meilleur qui fût alors connu. Aujourd'hui on en a découvert un autre qui vaut mieux. Au moyen du suc de la baie d'une plante très-commune, on guérit à l'instant et radicalement le plus furieux mal de dents. Il est regrettable que ce remède soit encore sur le pied d'un secret.

N. 5. Elle lui fait compliment d'une biographie qu'il vient d'écrire. Viennent ensuite quelques petites nouvelles du même degré d'intérêt.

## III.

*Pour un autre illustrissime prélat.*

Vous m'obligez en toute façon. Je vous ai écrit par une autre voie et je pense que vous avez déjà reçu ma lettre : en ce moment il n'y aurait rien de nouveau, si le trouble ne s'était mis dans une maison ; je crains bien que ce ne soit une raison pour moi de passer ici le printemps. Relativement à l'affaire dont vous me donnez connaissance, quoiqu'elle soit à notre commun avantage, je ne sais si je désire vous voir dans les embarras qu'entraînent ces sortes de choses, car ils sont terribles ; je la recommande au Seigneur : que sa majesté la conduise. Je me porte bien, et les affaires semblent aller assez bien. Fasse le Seigneur que votre santé soit toujours bonne. Je suis si pressée que je ne puis vous en dire davantage.

C'est aujourd'hui le mardi de la semaine sainte.

## NOTES.

L'original de ce fragment est à Madrid, entre les mains de dona Maria de Saint-Pierre.

A qui s'adresse-t-elle ? on n'en sait rien. L'affaire, dont elle ne paraît pas curieuse que se mêle trop ce personnage a l'air d'une fondation de couvent. Une fondation était une chose terrible. Il y avait fort à faire pour le matériel et pour le personnel.

## IV.

*Pour différents confesseurs de la Sainte.*

Tout hier je fus dans une grande solitude, et, si ce n'est quand je communiai, je ne fis aucune action qui me fit sentir que c'était le jour de la Résurrection. Le soir, étant toutes réunies, nous chantâmes un

cantique qui exprimait combien il est insupportable de vivre sans Dieu. Comme je me trouvais dans la peine, l'effet qu'il produisit sur moi fut tel que les mains m'enflèrent; toute ma résistance fut inutile: de même que dans les transports de mes ravissements je suis hors de moi, de même l'excès de la peine suspend l'usage des facultés de mon âme, qui en reste aliénée, et je ne le comprends qu'aujourd'hui. Depuis quelques jours ces transports étaient moindres qu'à l'ordinaire, et maintenant il me semble que ce que j'ai dit en est la cause; j'ignore si cela peut être. Auparavant la peine ne me jetait pas hors de moi, mais comme elle est si intolérable et que j'en avais le sentiment, elle me faisait pousser de grands cris sans pouvoir m'en empêcher. A présent qu'elle a augmenté, elle est venue au point qu'elle me fait perdre connaissance, et je comprends mieux les douleurs que souffrit Notre-Dame; car, comme je l'ai dit, jusqu'à présent je n'avais pas su ce que c'est que perdre l'usage des sens. J'en ai le corps tellement excédé, que tout en écrivant ceci aujourd'hui, j'ai tout ce que je puis faire; j'ai les mains endolories et presque disloquées.

## NOTES.

Le cantique dont parle sainte Thérèse commence par ces mots : *Que mes yeux puissent le voir*, et fut composé par une de ses religieuses. Il fut chanté par la sœur Isabelle de Jésus, alors novice au couvent de Salamanque.

## V.

Le violent désir, la passion que j'avais de mourir m'ont quittée depuis la fête de la Madeleine, où je me déterminai à vivre volontiers pour servir Dieu longtemps. Cependant j'éprouve encore par fois le désir de le voir, et quoi que je fasse pour m'en empêcher, je ne le puis.

## NOTES.

La crise fâcheuse dont il est question dans la lettre précédente eût des suites prolongées. L'affaissement et la prostration des forces physiques et morales produisirent dans l'esprit de la Sainte l'idée qu'il fallait qu'elle mourût; et, comme elle était une Sainte, elle voulait mourir pour Dieu, et la sainteté de ce motif augmentait encore ce désir; mais, vers la fin de juillet, la nature reprenant le dessus, elle commença à se débarrasser de cette idée fixe, qui lui revenait cependant de temps en temps à l'esprit.

## VI.

Je vous dirai, monsieur, que je trouve ici un agrément dont je souhaitais jouir depuis bien des années. Quand la nature est livrée à elle seule, sans aucun appui étranger, l'âme ne laisse pas d'être en repos, et la vérité est qu'il n'est pas plus question ici de Thérèse de Jésus que si elle n'était pas au monde. Aussi je ne songe pas à quitter ce lieu, à moins qu'on ne me l'ordonne. Là-bas j'avais à digérer tant de folies mortifiantes, comme d'entendre dire : C'est une sainte, ce qu'on ne pouvait dire sans entendre une sainte sans tête et sans pieds. Qu'ils s'en moquent, je leur conseille d'en faire une autre, puisqu'il ne leur en coûte que de le dire.

## NOTES

On ignore et le confesseur à qui la Sainte adresse ce billet et le lieu où elle se trouvait. Il est possible que ce fût Véas ou Malagon. Cette admirable Sainte était bien là



où son humilité pouvait la dérober aux applaudissements du monde. Mais la renommée est comme l'ombre, qui s'attache à celui qui veut la fuir.

## § II.

FRAGMENTS DE LETTRES POUR LE VÉNÉRABLE P. FRA-JÉRÔME GRACIAN, DE  
LA MÈRE DE DIEU.

## VII.

1. Que Dieu vous donne la force pour que vous restiez ferme dans la justice, fussiez-vous menacé de grands dangers. Lorsqu'ils ne nous en détournent en rien, nos combats sont heureux, quelque grands qu'ils soient. Je ne m'étonne pas que vos amis désirent vous voir hors de ces périls et vous suggèrent les moyens d'en sortir : toutefois il vous siérait mal d'abandonner la sainte Vierge au moment où elle est dans de si mauvaises affaires. Nous sommes bien assurées que madame dona Jeanne ne vous conseillera pas cette désertion et qu'elle n'y consentira pas. Dieu nous en préserve ! Ce ne serait pas fuir le péril, mais s'y précipiter. Ceux où vous êtes engagé finiront bientôt, avec l'aide de Dieu, et ceux d'un autre ordre dureront toute votre vie.

2. Mais cependant si on vous charge encore de la visite, plus j'y réfléchis, plus je m'en afflige pour vous ; car alors, j'irai tout le jour en sursaut et je vous verrai en butte à mille vexations en mille manières. Enfin, je vois ce que c'est que ces visites ; ce sont des honneurs de la durée desquels il ne faut pas s'inquiéter, et nous ne pourrions supporter de vous voir toujours dans un grand danger. Pour l'amour de Dieu, je vous en supplie, quand même le nonce vous en ferait un devoir...

## NOTES.

N. 1. A l'époque où sainte Thérèse écrivait cette lettre au P. Gracian, celui-ci était retenu prisonnier chez les pères de l'Observance, à Madrid, depuis le mois de novembre 1578. Il paraît que le principal grief qu'on lui imputait, était qu'il voulait changer d'ordre : ce même père effectua dans la suite ce projet.

N. 2. Elle ne lui conseille pas d'accepter la charge de visiteur, si on la lui offre. Elle lui donne deux raisons pour la refuser. Ces visites sont de si peu d'utilité et elles attirent tant de désagréments, en exposant à mille dangers.

## VIII.

1. Avec nos dispositions à négocier, je ne voudrais pas qu'on remuât des questions très-malaisées à résoudre. Il faut aussi faire attention s'il serait bon d'avoir une maison à Rome avant que nous nous soyons fortifiés ; car ce n'est pas tout d'avoir déjà fait des préparatifs. Si les Romains prenaient en aversion les déchaussés, lorsqu'il y en aurait si près du pape, ce nous serait un terrible revers pour tous. Si on envoie la lettre au chanoine du roi, il est nécessaire que Votre Révérence lui écrive pour lui marquer qui on doit nommer pour provincial.

2. Pour le présent je ne voudrais pas que vous fîssiez ce voyage, puisque tout marche si bien que, selon les apparences, il n'y en a pas nécessité, et que tous ici ne seront pas mis en pénitence pour être abandonnés, sans que personne ne s'en mêle. Lors même qu'il y au-

rait nécessité de partir, ce serait spécialement l'affaire du chapitre général d'en ordonner, si c'est au provincial de partir, comme c'est à lui, si Dieu en donne un. Ceux qui partiraient maintenant auraient à prendre garde de nous faire essuyer un affront. Que Notre-Seigneur conduise tout pour sa gloire, et qu'il vous conserve en augmentant votre sainteté.

3. Je n'ai rien voulu dire de peur que vous n'éprouvassiez de plus grands embarras au milieu de tant de difficultés. Je crains que le père Marian ne se prononce pas, car Dieu sait qu'il est faible. Que sa majesté nous rende assez forts pour mourir pour lui; car il est certain que ce refroidissement a été un effet de sa miséricorde.

Nous sommes aujourd'hui le 20 février.

L'indigne servante de Votre Révérence,  
THÉRÈSE DE JÉSUS.

Celle-ci est plus remplie de conseils qu'il ne convient à une lettre d'une vieille un peu humble. Dieu veuille qu'il y en ait quelqu'un qui porte juste. Sinon, amis comme devant.

#### NOTES.

On conserve au couvent de Sainte-Anne de Madrid, ce débris d'une lettre écrite le 20 février 1579.

N. 1. Le nombre premier renferme une grande précaution à prendre, que négligent souvent les négociateurs d'affaires. La raison que donne la Sainte, pour ne pas se presser de fonder à Rome une maison, est solide. Comme les assistants se trouvaient réunis auprès de la cour pontificale, elle craignait peut-être que le pape ne la nommât elle-même provincial. Il faut que Gracian écrive au chanoine du roi d'en proposer un autre.

N. 2. Elle le détourne de faire le voyage de Rome. Tout va si bien que sans lui on réussira à Rome. Sa présence y est inutile, et elle est nécessaire en Espagne, où toutes les maisons sont en pénitence et ont besoin d'un consolateur. Mais je répète ce qui est déjà clair.

N. 3. Elle est inquiète de l'attitude que prendra Marian, qui est faible de caractère. Le P. Roca et le prieur de Pastranne sont ceux qui allaient à Rome, pour négocier l'importante affaire de la séparation des réformés. Ils partirent au commencement de mai 1579.

#### IX.

1. Il ne convient pas de mettre à rente cette somme; car il faut qu'ils achètent par force au plus tôt une maison bonne ou mauvaise. Je ne sais pourquoi je n'éprouve aucune peine de ce qu'ils ne tombent pas d'accord pour celle de Monroy, où il me semble qu'ils seraient mal. Tous les monastères ne sont pas où l'on veut, mais où l'on peut: enfin vous verrez ce qui est le mieux. Je n'entends pas comment vous dites que vous venez avec ma sœur, ni en quel temps vous pourriez venir.

2. La belle-sœur de Francisque m'a écrit cette lettre: il y a deux jours qu'on me l'a remise. J'ai été bien affligée de voir de si mauvaises intentions. Ici les hommes éclairés prétendent qu'on ne peut annuler le testament sans pécher mortellement. Je crois nécessaire de ne pas me séparer de cette jeune personne, et enfin, ils n'y pourront rien et nous ne consentirons pas. La mettre en liberté, c'est ce que je crains;



elle a un gros rhume et de la fièvre. Elle se recommande beaucoup à Votre Révérence, ainsi que toutes les sœurs. Dieu soit avec vous. Minuit vient de sonner. Faites savoir là-bas, ou avertissez-moi de ce qu'il y aura à faire pour les faire venir. Anne de Saint-Barthélemy ne cesse d'écrire; elle m'aide beaucoup. Elle vous offre ses respects. Vous saurez que je n'ai personne avec qui aller. Ne pensez donc pas me laisser dans le froid.

Le 4 décembre.

#### NOTES.

Ce morceau et le suivant ont été conservés par dona Manuela Palacios de Madrid. Ils furent écrits à Avila en 1581.

N. 1. Il est d'abord question de la rente qu'on voulait fonder sur la dot d'une religieuse de Salamanque. Ce n'est pas son avis; il y a un autre emploi à faire de cet argent.

N. 2. Elle revient sur le testament de son frère qu'on argue de nullité, parce qu'il s'est trouvé décaché et ouvert. La petite, que la Sainte ne lâchera pas, est la petite Thérèse, que les parents voulaient détourner de l'état religieux sous prétexte de la mettre en liberté. Quoique la Sainte la crût appelée de Dieu, elle ne laisse pas de craindre que le monde lui fasse perdre sa vocation. L'Eglise, en exigeant la liberté dans ceux qui font profession de l'état religieux, n'entend pas donner au monde la liberté de les séduire; mais ôter aux couvents celle de faire violence aux sujets qu'ils engagent.

#### X.

Je me réjouis du bien que l'on a fait dans l'Andalousie, quoiqu'il soit encore nécessaire que Votre Révérence y fasse cet hiver la visite, lorsque la peste aura fait son effet. Casademonte m'apprend qu'elle a déjà cessé, et je me réjouis de cette bonne nouvelle. Il ne peut pas croire que je voudrais pouvoir lui envoyer beaucoup d'argent, car il est bien pauvre, et, en vérité, tous devraient secourir cette maison, qui est une si grande ressource pour tout l'ordre. Je me tourmente assez l'esprit pour trouver des expédients; je ne sais à quoi j'aboutirai; à peu de chose, sans doute. Il fait ici de grandes chaleurs; il faut prendre garde de ne pas perdre la tête à l'ouvrage; car le soleil commence à donner sur les oreilles.

De Votre Révérence, la fille et sujette,  
THÉRÈSE DE JESUS.

#### NOTES.

Il est question de l'acquisition faite, au mois de juin de cette année, d'une maison pour la fondation de Salamanque, où se trouvait Gracian.

#### XI.

1. Madame dona Jeanne est venue ici hier soir, presque à la nuit. Elle est arrivée en très-bonne santé, grâces à Dieu. J'ai éprouvé bien de la joie de la voir. Chaque jour je l'aime davantage, et elle me paraît mieux et plus prudente. Le contentement de notre religieuse est au-dessus de tout ce qu'on en peut écrire; dès son entrée on eût dit qu'elle avait passé ici toute sa vie. Dieu me fait espérer qu'elle ne sera pas peu de chose: elle a l'esprit fin et elle est très-adroite.

2. Je voulais bien que madame dona Jeanne n'allât pas plus loin,

mais votre paternité rend Valladolid si cher à cet ange, que mes prières pour la retenir n'ont servi de rien. Mais, ô Thérèse ! qu'a-t-elle fait ? qu'a-t-elle dit ? ne l'a-t-elle pas plutôt pris en personne discrète, en disant qu'elle ferait ce que je voudrais ; mais elle entendait très-bien que je ne le voudrais pas.

3. Je lui ai parlé en particulier, et je lui ai dit beaucoup de choses de cette maison, qu'elle s'est établie par miracle, et autres choses. Elle m'a dit qu'elle ne se trouvait pas mieux ailleurs qu'ici. Nous commençons à penser que nous tenions déjà quelque chose ; cependant je m'apercevais qu'elle devenait triste ; enfin elle s'en est expliquée secrètement à madame dona Jeanne, et elle lui a dit que, sans donner à entendre qu'elle le voulait, elle ne laissât pas de la conduire à Valladolid.

4. Il a semblé à elle et à moi qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, parce qu'il pourrait y avoir des inconvénients à prendre d'abord l'habit ici et à aller ensuite là-bas. Elle m'a dit clairement que ce serait lui faire de la peine, qu'elle ne souffrirait pas qu'on la fit sortir de la maison où elle entrerait. Je crois donc que madame dona Jeanne partira demain après déjeuner avec sa fille. J'aurais désiré qu'elle fût demeurée jusqu'à lundi au moins ; mais en voyant qu'elle faisait tant de dépense, je ne l'en ai pas trop pressée. Elle loge chez mon frère, où elle est très-bien traitée par Aranda. Que Dieu l'accompagne, j'en suis en peine. Quoiqu'elle soit arrivée ici heureusement, elle a encore à faire le pire du chemin. Dieu la préservera de tomber malade, elle est bien portante et de bonne complexion. Je l'aime beaucoup : je l'ai embrassée à la porte ; en ce moment entrait madame dona Marie. Que Dieu la ramène heureusement dans sa maison, car c'est une personne précieuse.

NOTES.

Les deux premières notes se trouvent dans la lettre xv du tome III.

N. 3. Il s'agit d'une demoiselle de madame dona Jeanne, mère de Gracian. Cette jeune personne entrait dans l'ordre ; sainte Thérèse voulait la placer à Avila, dont elle lui contait merveilles ; mais la novice voulait être à Valladolid, et on ne put pas la gagner à rester. Elle y alla donc, accompagnée de sa mère, au désappointement de la Sainte.

XII.

Je suis bien contente que le père fra N. ne soit pas avec vous, mon père, parce que, comme il voit tant de mes lettres, et qu'elles ne sont pas pour lui, il en éprouve beaucoup de peine. O Jésus ! ce que c'est lorsqu'une âme s'entend avec une autre âme ! elle ne finit jamais de tout dire et elle n'ennuie jamais.

NOTES

La Sainte fait une réflexion intéressante sur la sympathie des deux âmes montées à l'unisson ; elles s'entendent sans se parler ; elles s'aiment de loin comme de près. Leurs pensées et leurs sentiments sont de communauté, ainsi que leurs joies et leurs peines.



## XIII.

Joseph ne m'a jamais fait entendre que je dusse aller bientôt à Burgos ; il ne dit ni bientôt, ni bien tard ; mais seulement que je ne charge pas une autre d'y aller, comme je me proposais de le faire.

## NOTES.

D'après ce que dit la Sainte, Notre-Seigneur n'entendait charger qu'elle-même et elle seule de l'intéressante fondation de Burgos, qui est donc d'institution divine. Quel motif pour les religieuses de cette maison de mener une vie sainte !

## XIV.

1. Le temps vous fera perdre, mon père, un peu de la franchise que vous avez, qui est certainement celle d'un saint, à mon avis. Mais comme le démon ne veut pas que tous soient saints, celles qui sont faibles et malignes comme moi, voudraient éviter les occasions. Je puis vous parler de bien des choses et vous en parler avec beaucoup de liberté ; mais toutes les religieuses ne le pourront pas, et tous les prélats ne seront pas comme mon père, et ils ne souffriront pas tant de simplicité ; et puisque Dieu vous a confié ce trésor, ne pensez pas que tous le garderont comme vous ; je vous le dis avec assurance : je crains bien plus que les hommes vous le dérobent que les démons. Ce qu'elles me verront faire (je sais à qui je parle et à raison de mon âge je puis parler ainsi), il leur semblera qu'elles peuvent le faire aussi, et elles auront raison ; ce n'est pas là manquer d'amour pour elles, c'est au contraire les aimer beaucoup.

2. La vérité est que, quelque faible que je sois, depuis que j'ai commencé à avoir des filles, je leur ai été si attachée et si réservée, observant soigneusement tout ce qui pourrait de ma part les mal édifier, que, grâces à Dieu, je leur ai donné peu de mauvais exemples dans les choses importantes (la divine majesté m'ayant en cela favorisée). J'ai mis un grand soin à leur dérober mes imperfections, je l'avoue ; cependant, comme elles sont si nombreuses, elles en auront remarqué assez, et l'amour que je porte à Paul, et la sollicitude que j'ai pour lui. Bien des fois je lui ai représenté l'intérêt de l'ordre, et que c'était nécessaire, comme aussi que, si ce n'était pas un moyen, je renoncerais à le faire.

3. Mais pourquoi suis-je inquiète ? Mon père, ne vous rebutez pas d'entendre de telles choses ; vous et moi nous sommes chargés d'un grand fardeau, nous avons à rendre compte à Dieu et au monde. Puisque vous connaissez l'amour qui me le fait dire, vous pouvez me pardonner, et me faire le plaisir que je vous ai demandé, de ne pas lire en public les lettres que je vous écris. Considérez combien les esprits sont différents ; que jamais les prélats n'ont besoin d'être aussi clairs sur certaines choses ; il pourra se faire que je vous parle d'une personne tierce, ou de ma personne, et il serait mal que quelqu'un le sût ; qu'il y a bien de la différence entre parler avec moi-même de ce qui vous regarde, et d'en parler devant d'autres personnes, fût-ce même

devant ma sœur ; or , de même que je ne voudrais pas que quelqu'un m'entendit lorsque je m'entretiens avec Dieu , ni qu'on me troublât lorsque ie lui parle seule à seul , de même en est-il lorsque je suis avec Paul.

## NOTES.

N. 1. D'après cette lettre, il paraît que le P. Gracian était d'un caractère doux et facile, et la Sainte cherche avec adresse à corriger une qualité qui peut être un défaut dans un supérieur.

## XV.

Les lettres d'Alcala m'ont effrayée, surtout celle que je vous avais écrite, étant assez fâchée. Dieu me soit en aide ! Et comment, nous ne nous connaissons pas ! je vous dis donc, mon père, comme je vous l'ai déjà écrit une autre fois, que j'ai tant de crainte, même de ce qui est fait, que je ne voudrais pas le voir là, et je crois que cela doit arriver. Plût à Dieu qu'il s'en retournât avec les chats. La menace est bonne.

## NOTES.

Elle enseigne la nécessité de se connaître soi-même pour excuser les autres des sujets de plainte qu'ils donnent.

## § III.

SUITE DES FRAGMENTS DE LETTRES POUR LE MÊME PÈRE FRA JÉRÔME  
GRACIAN DE LA MÈRE DE DIEU.

## XVI.

Par la voie du courrier de cette ville, j'ai écrit la semaine dernière pour répondre à Paul sur ce qui regarde les langues ; et en m'entretenant avec Joseph, il me dit que je devais l'avertir qu'il a beaucoup d'ennemis visibles et invisibles, qu'il eût à se tenir sur ses gardes. Je ne voudrais donc pas qu'il se fiât tant à ceux d'Egypte (que votre paternité le lui dise), ni aux oiseaux nocturnes.

## NOTES.

Le P. Gracian avait dû écrire à la Sainte sur le compte d'une femme de Séville, qui parlait toutes les langues ; sainte Thérèse apprit de Notre-Seigneur que cette femme n'était pas animée d'un bon esprit.

## XVII.

La nuit dernière je lisais l'histoire de Moïse et les maux que les plaies faisaient à ce roi et à ce peuple, sans qu'on touchât jamais à Moïse, de manière que l'on éprouve autant d'étonnement que de plaisir en voyant que, quand le Seigneur veut, il n'y a personne d'assez puissant pour nuire. Je prenais plaisir à voir le passage de la mer Rouge, en me rappelant combien est moindre ce que nous lui demandons. Je prenais plaisir à voir ce saint engagé par l'ordre de Dieu dans cette difficile entreprise. Je me réjouissais de voir mon Elizée dans des difficultés semblables ; je l'offrais de nouveau à Dieu. Je me ressouvénais des grâces que m'a faites Joseph ; et il m'a dit : *Tu verras des*



choses bien plus grandes encore pour l'honneur et la gloire de Dieu. J'étais confuse de me voir dans mille dangers pour son service ; c'est ainsi et en choses semblables que la vie se passe. J'ai écrit aussi ces simpli-  
cités que vous verrez. Je vais en venir aux fondations dont Joseph m'a  
promis de grandes choses pour les âmes. Si Dieu aide, je le crois ; quoi-  
que sans qu'il me l'eût dit, j'étais déjà dans le dessein de le faire à cause  
que vous me l'aviez recommandé.

## NOTES.

La Sainte se pose ici comme un nouveau Moïse, et nous avions déjà pensé en nous-  
même qu'elle avait pris dans l'histoire des grandes choses exécutées par ce grand  
homme, l'idée de sa glorieuse entreprise. Les maisons de l'Observance étaient pour  
elle l'Égypte, et celles de la réforme, la terre promise. Elle avait pris à tâche de  
vider, à force de travaux et de miracles, les unes dans les autres. Que soit, dit-elle,  
à ces choses ou à d'autres que la vie se passe, il faut toujours qu'elle se passe. On  
y perd le sommeil, ou il fait perdre un temps nécessaire à l'entreprise. Pas du tout,  
dit-elle ; il y a assez de temps pour les affaires et pour le sommeil.

La Sainte devait être à Tolède, lorsqu'elle écrivit ce billet, dans l'été de 1576. Le  
P. Gracian faisait la visite des couvents. La mère Marie de Saint-Joseph, dans son  
traité intitulé : *Bouquet de myrrhe*, fait mention de cet écrit.

## XVIII.

Je viens de relire la lettre de Paul, où il dit qu'il perd le sommeil pour  
former des desseins, et je crois qu'il veut parler des ravissements de  
l'oraison ; qu'il ne se fasse pas une habitude de négliger un si grand  
trésor. Dites-le-lui vous-même, mon père, à moins qu'il ne dût lui en  
coûter le sommeil dont le corps a besoin ; car le Seigneur accorde de très-  
grands biens dans l'oraison ; et je ne m'étonnerais pas que le démon  
cherchât à les lui ravir. Comme cette faveur n'est pas accordée quand  
on veut, il faut mettre à profit les moments où il l'accorde. Il est des  
temps où sa divine majesté inspire de meilleurs desseins pour son  
service, que ceux que nous cherchons avec notre propre esprit, en né-  
gligeant les grands profits de ce saint exercice. Croyez que je vous  
dis la vérité. Je n'entends pas parler du temps où l'on a à décider  
quelque affaire de grande importance, quoique alors les soucis écartent  
le sommeil, et s'il vient, on trouve encore des moments pour penser à  
ce qu'il convient de faire. Il est dit dans un livre que j'ai lu, que si  
nous nous éloignons de Dieu lorsqu'il nous cherche, nous ne le trou-  
vons plus quand nous le cherchons.

## NOTES.

Elle s'y prend finement pour inviter Gracian à faire oraison. Il s'adonnait trop à  
la vie active, au préjudice de la contemplative. La Sainte le corrige sur les épaules  
de Paul. Gagner les autres à Dieu et se négliger soi-même, ce n'est pas suivre les  
règles de la charité. Elle entend qu'en allumant le feu du ciel dans l'âme du pro-  
chain, il l'entretienne dans la sienne par l'exercice de l'oraison.

## XIX.

Que l'Esprit-Saint soit avec vous, mon père, et qu'il vous donne la  
force de livrer cette bataille ; car dans le temps où nous sommes, il en  
est peu que le Seigneur expose ainsi à toute la furie des démons et du  
monde. Que son nom soit béni de ce qu'il a voulu que vous méritiez  
tant et tant à la fois ! Je vous dis que si la nature n'était pas si sensi-  
ble, la raison nous fait bien voir combien il nous est avantageux d'a-

voir la liberté d'esprit. Je suis consolée en voyant que vous n'appréhendez pas d'excommunication, bien que je n'aie jamais eu de raison pour y croire.

## NOTES.

On était allé à Valladolid pour intimider Gracian l'excommunication du nonce Séga. Gracian se trouvait absent, et on la signifia à un autre en sa place. Gracian et les déchaussés furent atterrés de ce revers. La Sainte lui dit de s'en réjouir et de faire bon cœur contre fortune. Les apôtres avaient fait ainsi.

## XX.

Que Dieu vous garde, mon père, et me fasse la grâce de vous voir quelque jour tranquille, ne fût-ce que pour vous reprendre afin de souffrir de nouveau. Toutes les sœurs se recommandent beaucoup à vous. Dieu veuille que vous répondiez à tout, puisque vous êtes redevenu Biscayen. Je vois bien que j'ai eu déjà des occasions de souffrir, mais dans celle où je suis il paraît qu'il ne doit y avoir aucune mesure.

## NOTES.

Ceci fut écrit dans les mêmes circonstances que ce qui précède. Les tribulations étaient grandes. La Sainte témoigne sa pitié au P. Gracian, qui est dans les peines. Elle lui souhaite un peu de relâche; mais, puisqu'il est redevenu Biscayen, elle en attend de grandes choses. Il est redevenu Biscayen. Qu'est ce à dire? Silius Italicus dit des Biscayens : *Cantaber ante omnes hiemis, æstusque, famisque invictus palmam ex omni ferre labore*. Les Biscayens sont invincibles. Leurs bannières sont glorieuses et elles ne reculent jamais.

## XXI.

Je suis inquiète et affligée au sujet de ces deux âmes; que Dieu en prenne soin. On dirait que toutes les furies de l'enfer se sont réunies à Séville pour y tromper et aveugler ceux du couvent et les autres. Vous saurez, mon père, que toute la grande affliction que j'éprouvai lorsque vous m'annonçâtes ce procès, venait de ce que je prévoyais ce que je vois maintenant, que l'on accuserait Paul de quelque chose, et cette méchante vicaire s'est toujours prévalu de grands témoignages. Il y avait déjà du temps que j'étais dans cette peine. O Jésus! que m'est-il donc arrivé! en comparaison de ce malheur tous mes autres ne sont rien. Dieu nous dit à bon droit combien nous devons faire peu de cas de toutes les créatures, quelque bonnes qu'elles soient, et que nous avons besoin de prudence et non de trop de simplicité. Dieu veuille que Paul et moi nous profitons de cette leçon.

## NOTES.

Il s'agit dans cet écrit d'une bourrasque qui s'éleva au couvent de Séville, par la simplicité de deux religieuses, dont l'une avait été vice-prieure très-peu de temps. La Sainte a parlé de cette affaire dans d'autres lettres.

## XXII.

Notre Isabelle est devenue un ange. Louer Dieu est la condition et le bonheur de cette créature. Le médecin sortait aujourd'hui par une pièce où elle se trouvait; il n'a pas coutume d'y passer. Comme elle s'est aperçue qu'il l'avait vue, quoiqu'elle ait été très-prompte à courir, elle s'est crue excommuniée et elle se désolait, disant qu'on allait la renvoyer de la maison. Elle nous donne bien du contentement, et toutes l'aiment grandement et avec raison.



## XXIII.

Mon Isabelle fait tous les jours des progrès. Dès que je parais aux récréations, ce qui n'arrive pas souvent, elle laisse tout et se met à chanter : *La mère fondatrice vient à la récréation, dansons, chantons, réjouissons-nous*. Cela dure un moment. Quand ce n'est pas l'heure de la récréation, elle est tout entière à son petit Jésus, à ses bergers et à son travail qui est pour louer le Seigneur, et à ce qu'elle dit qu'elle pense dans sa cellule. Elle me dit qu'elle se recommande à vous et que vous la recommandiez à Dieu. Elle désire vous voir, mais non madame dona Jeanne, ni aucune personne qu'elle dit être du monde. Elle me récrée beaucoup : toutefois cette lettre que j'écris ne me laisse guère le temps de la retenir.

## NOTES.

Il est question dans ces deux fragments d'une sœur de Gracian, à qui la Sainte avait donné l'habit, lorsqu'elle s'était présentée, encore enfant, à Tolède. Elle y fait l'éloge de sa bonne grâce, de ses talents et de sa vertu. Ce serait en 1576, après son retour de l'Andalousie à Tolède, qu'elle aurait écrit ces éloges. Cette religieuse en a reçu bien d'autres de la Sainte.

## XXIV.

1. Quoique, sous un rapport, vous m'ayez donné de grandes inquiétudes, sous un autre rapport vous me donnez une grande consolation ; car je sais avec quelle prudence vous êtes sorti de tant d'infamies. Je vous dis, mon père, que Dieu vous aime beaucoup et que vous l'imitiez très-bien. Soyez dans la joie, puisque vous avez ce que vous demandez, des peines dont Dieu vous récompensera, car il est juste. Qu'il soit béni à jamais.

2. Quant à cette autre demoiselle ou dame, je ne puis m'empêcher de penser que c'est moins l'imagination que le démon qui la tient et qui la pousse à vous tendre ces pièges pour voir s'il pourrait vous y faire tomber, après l'y avoir prise elle-même. Vous avez donc besoin de beaucoup de prudence dans vos relations avec elle, et vous ne devez point aller chez elle, de peur qu'il ne vous arrive comme à sainte Marine, de qui, je crois, que l'on disait qu'elle avait un enfant, ce qui la fit beaucoup souffrir. Ce n'est pas le moment pour vous de souffrir de la sorte. Suivez mon pauvre conseil, écarterez cette personne ; il en est d'autres pour prendre soin de cette âme, et vous en avez assez à qui vous devez être utile.

3. Faites attention, mon père, que si elle ne vous a pas donné cette lettre sous le sceau de la confession, ou en confession, ce serait un cas d'inquisition, et le démon a mille pièges. Déjà une autre y est morte pour le même cas, à ma connaissance. En vérité, je ne crois pas qu'elle l'ait donnée au diable, qui ne la lui aurait pas si tôt rendue, ni tout ce qu'elle dit ; mais je pense que c'est une hypocrite (Dieu me le pardonne), et qu'elle aime à traiter avec vous. Peut-être a-t-elle pour cela inventé

ce moyen. Toutefois j'aimerais bien vous voir loin de là, pour couper court aux suites.

4. Mais que je suis malicieuse! on a besoin de tout en cette vie. Abs-tenez-vous de vous mêler de cela d'ici à quatre mois : considérez qu'il y a un grand danger. Qu'ils s'arrangent ; s'il y a quelque chose à dénoncer (je dis en dehors de la confession), donnez-en avis : je crains que l'affaire ne s'ébruite davantage et que vous soyez inculpé, parce qu'on dira que vous le saviez et que vous gardiez le silence ; mais e vois que c'est une affaire de rien et que vous le savez.

## NOTES.

N. 1. Elle exhorte le P. Gracian à la patience. On invente contre lui mille calomnies ; qu'il se rappelle Jésus-Christ calomnié et qu'il suive ses traces et son exemple. *C'est un fourbe et un séducteur.* Eh bien, dit saint Augustin : *Hoc appellabatur nomine Jesus Christus.* Il y en a malheureusement qui ne sont que trop dignes de ces qualifications. Les hypocrites sont ceux qui n'ont que la peau et les dehors des saints. Ce sont des loups jouant la vie innocente des agneaux.

N. 2. Voici la Sainte prononçant en maître sur une consultation, au sujet d'une femme équivoque. *C'est une séductrice*, dit-elle. Cette personne affectait des scrupules et des peines intérieures. On la prenait pour une fille, et elle était mère. On pourrait croire qu'il s'agirait ici de *la savante de Séville*, qui parlait plusieurs langues ; mais la charité de la Sainte nous apprend à ne pas désigner la coupable.

## XXV.

Je bénis beaucoup Notre-Seigneur de ce qu'il vous donne, mon père, cette tranquillité et le désir de le contenter en tout. Cette connaissance qu'il vous donne à propos de choses si avantageuses est de sa part une grande miséricorde. Enfin, sa divine majesté proportionne les secours aux travaux, et comme ils sont grands, ses grâces le sont aussi. Que son nom soit béni à tout jamais.

## NOTES.

Les douceurs spirituelles du P. Gracian sont la récompense de ses travaux et de ses souffrances. *Deo gratias*, dit la Sainte. Vous y reviendrez, j'espère ; on n'y perd pas. Félicitation et encouragement.

## XXVI.

Je dis, mon père, qu'il faut que vous dormiez. Voyez quels sont vos travaux, considérez que vous ne vous apercevez pas de l'affaiblissement de vos forces jusqu'à ce que la tête n'en puisse plus, et comprenez que votre santé est très-importante. Suivez en cela l'avis d'autrui pour l'amour de Dieu, et laissez les affaires, quelque nécessaires qu'elles soient, ainsi que l'oraison, pour dormir autant que vous en avez besoin. Ne me refusez pas cette grâce ; car souvent le démon, remarquant de l'ébullition dans l'esprit, nous représente des choses très-importantes pour le service de Dieu, afin d'empêcher le bien par un côté, quand il n'y peut réussir par l'autre.

## NOTES.

Sainte Thérèse était la tête de la réforme ; mais Gracian en était le bras droit. Sa conservation, sa santé même étaient d'une grande importance. Il ménageait peu ses forces, et la Sainte était souvent obligée de le rappeler à la modération. Elle le fait ici d'une manière également touchante et agréable. Elle le condamne à dormir au-



tant que de besoin, aux dépens même de son âme et de l'oraison, quoiqu'elle pensât, ainsi que nous l'avons remarqué, qu'il en avait bon besoin.

Lecteur, ce qu'elle lui dit n'est pas pour vous. Vous demandez la recette pour ne pas succomber aux attaques de sommeil que vous causent ces notes opiacées ? Allez vous promener.

## XXVII.

Paul s'est fait une idée sublime de la grandeur de Joseph ; il y a pourtant du plus et du moins dans tout ce qu'il fait, et nous ne voyons pas toujours combien l'intention est droite. Il faut donc user toujours de précaution, comme on fait dans les choses humaines, et nous fier peu à nous-mêmes. Comme vous allez rire, mon père, de ces simplicités, en songeant que je l'ai toujours dans ma pensée. D'autres soucis pourraient nous distraire de ceux-là, et je fais bien de les faire connaître, au moins rien n'est perdu.

## NOTES.

Elle a une grande idée de son Paul ; elle en parle beaucoup. A la fin, Gracian va s'en moquer. De peur que cela n'arrive, elle contrôle les intentions de Paul. L'intention est, dans l'action, de la première importance ; elle en est l'œil. Si cet œil n'est pas simple, dit le Dieu de l'Évangile, tout le corps n'est que ténèbres. L'action est ce corps, l'intention en est l'âme. N'allez pas vous imaginer que l'action soit autre chose que l'homme agissant.

## XXVIII.

Je les aime tendrement. Je me réjouis donc lorsque vous m'en faites l'éloge et cela ne m'est pas moins agréable que si je le faisais moi-même.

## NOTES.

Cette bonne mère, en recevant des louanges de ses filles, est contente comme si elle avait quelque part au bien dont on les loue. Voyez cette humilité ! si elles vont si bien, qui en est cause ? Ce n'est pas Thérèse. Qu'a-t-elle fait pour les mettre dans la bonne voie ? Il faut respecter tant de vertu.

## XXIX.

Que mon Paul est bien nommé ! tantôt il est très-élevé, tantôt il est abîmé au fond de la mer. Je le dis, il y a bien de quoi nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur.

## NOTES.

Son Paul est tantôt élevé jusqu'au cieux, tantôt précipité au fond de la mer. C'est un autre saint Paul, et Paul est bien son nom. Il y a bien de la gloire à moissonner, dit-elle, sur la croix de Notre-Seigneur. Il y en a d'autant plus qu'on en moissonne peu.

## XXX.

Je suis certaine que le démon ne manquera pas de chercher toutes les inventions qu'il pourra pour nuire à Elisée ; il fera bien de le tenir par les griffes. Je pense donc qu'il ne serait pas mal de ne pas prêter l'oreille à ces propos. Si c'est pour faire faire pénitence à Joanés, Dieu lui en a fait faire et lui en fait faire assez. Ce qu'il fit, il ne le fit pas seul, et les trois qui durent le lui conseiller ne tardèrent pas à le payer. Joseph assura alors que Clément était innocent : que s'il était coupa-

ble, c'était par faiblesse, et qu'il était en repos où on l'avait envoyé, et avant qu'on ne l'eût inquiété, Joseph me l'avait prédit. Laurence ne sut rien de Joseph; elle ne l'apprit que par le bruit public. Je ne crois pas que Joseph dise ses secrets de cette manière; car il est très-prudent. Je pense donc que c'est une invention.

## NOTES.

Cet écrit paraît avoir été fait vers l'an 1577.

La Sainte disculpe ici Gracian, devenu, à Séville, où il s'était rendu pour apaiser les seconds troubles, l'objet de diverses calomnies et persécutions. Celui à qui la Sainte écrivait, si ce n'était Paul lui-même, était sans doute à portée de lui dire de sa part de tenir bon. Elle ne croit à rien de ce qu'on impute à ce père. Elle l'appelle *Elizée* et *Joanès*. Il avait eu seulement le tort de donner dans un piège que trois individus, qui en furent bientôt punis, lui avaient tendu. *Clément* doit être encore Gracian. Joseph ou Notre-Seigneur avait prédit à la Sainte ces disgrâces de son père; mais depuis qu'il les a éprouvées, il ne lui en a pas parlé. Elle n'en a eu connaissance que par la voix publique. Notre-Seigneur est trop prudent pour parler à Laurence ou à Thérèse par une voix aussi indiscrete que celle de la renommée. Ce qu'elle raconte est si incertain, que la Sainte n'hésite pas à regarder ces bruits sur Gracian comme des calomnies.

## XXXI.

1. Je regarde comme une très-grande grâce de Dieu qu'au milieu de si grandes tempêtes, Paul ait trouvé le courage de si grandes déterminations; car une heure seulement dans un mois serait beaucoup, ayant tant d'occasions de perdre la paix. Gloire à celui qui la donne.

2. S'il fait ce traité, il ne me reste rien à désirer pour ma consolation. Tous les autres travaux après tout doivent avoir une fin; s'ils n'en ont pas, peu importe. Prenez garde que je retiens cet écrit pour le sommer de sa parole, s'il y manque.

3. Paul entre bien dans mes craintes, car tout ce qui m'en causait, c'est qu'il fit quelque chose qui ne fût pas la volonté de Dieu. A ce sujet Joseph a assuré à Angèle qu'il va bien et qu'il mérite de plus en plus.

## NOTES.

Elle fortifie Paul dans ses tribulations. C'est beaucoup pour un homme de soutenir de grandes peines et de grands travaux seulement une heure par mois.

Qui peut entendre le nombre 2?

Il n'en est pas de même du 3: Joseph est Notre-Seigneur; et Angèle, Thérèse.

## XXXII.

1. Je dis que Joseph a raison de vous laisser dormir, cela m'a fait plaisir. Lors de votre départ je vous le demandai en grâce, et je vous en priai comme d'une chose qui me paraissait nécessaire. Peu s'en faut que je ne croie que vous le faites pour moi; et même je crois que cela vient tout de vous, pour m'être tant tourmentée à vous le persuader. Peut-être avec le sommeil suffirez-vous à vos travaux. Je mets peu d'importance à ce que vous dormiez après, parce qu'en allant à malines et en vous levant matin, je ne sais plus si vous dormez assez.

2. J'ai trouvé très-bien portantes ma Marie de Saint-Joseph et toutes les sœurs. J'ai eu bien du plaisir de la voir, et de voir que toutes ces maisons vont bien. Je me suis rappelé la pauvreté dans laquelle elles ont commencé. Que le Seigneur soit toujours loué. Une novice de



bonne maison et de mérite vient de prendre ici l'habit. Elle a environ deux cents ducats ; mais nous pensons qu'elle ne laissera pas tout à la maison , parce qu'elle est très-attachée à ses sœurs ; quoi qu'il en soit, elle laissera une dot raisonnable, et avec ce que la prieure a amassé, elles se trouveront des rentes presque suffisantes, puisqu'elles veulent toutes en avoir

## NOTES.

N. 1. Nouvelle exhortation à dormir, parce que les précédentes ont produit leur effet.

N. 2. Marie de Saint-Joseph est une sœur de Gracian. La Sainte, en faisant une tournée dans ses maisons, l'a vue à son grand plaisir, et elle l'a trouvée très-bien, très-contente, et ses sœurs très-contentes d'elle. En comparant l'état où elle a trouvé ses maisons à leurs petits et pauvres commencements, son âme s'est dilatée.

## XXXIII.

Dans une autre lettre où elle parle d'une religieuse qu'elle a établie supérieure d'un couvent, elle dit : « Pour le gouvernement d'une maison il vaut mieux une religieuse de cette maison que toute autre du dehors. »

## NOTES.

Le conseil que donne ici sainte Thérèse de ne choisir aucune étrangère pour supérieure, ne doit regarder que le cas présent. Il est certain qu'on en a usé autrement dans certaines occasions, et que, dans les élections, des votes ont été donnés à des religieuses d'autres maisons.

## XXXIV.

Au sujet d'une religieuse dont la santé était très-mauvaise dans la maison où elle était et qu'on se proposait de transférer ailleurs pour voir si un autre climat lui conviendrait mieux, elle disait : « Quand il s'agit de la santé de l'âme, elle doit être préférée à tout ; mais ce principe ne doit pas s'étendre à la santé du corps ; il aurait des inconvénients et de très-grands. Du reste j'ai exposé, il y a quelque temps, ceux qui en résulteraient. »

## XXXV.

Si quelque frère séjourne dans votre maison, avertissez-le d'avoir peu de rapports avec les religieuses. Considérez, mon père, que cela est très-nécessaire. Je voudrais même que le licencié en eût moins ; car quoique tout cela soit très-bon, de ces bontés on prend occasion de bien des jugements malins, surtout dans ces petits endroits et même partout. Croyez, mon père, que tant que vous verrez que vos filles n'ont pas de ces entretiens particuliers et intimes, quoiqu'ils soient très-saints, tout en ira mieux, même pour la tranquillité de l'intérieur de la maison. Je voudrais bien que cela ne fût point oublié.

## NOTES.

Cet avertissement est très-sage, et les raisons sont bien déduites. La Sainte avait en vue le couvent de Malagon. Le licencié c'était, son confesseur, Gaspar de Villazueva ; le P. Gracian était alors visiteur.

## XXXVI.

Ne pensez pas, mon père, comme je vous l'ai écrit autrefois, que l'on trouve l'argent et les qualités réunis ; je vous le dis, si je ne m'étais arrangée du petit nombre de celles qui se sont présentées, vous n'auriez pas aujourd'hui des religieuses ayant de l'argent et d'autres des qualités.

## NOTES.

Gracian se faisait scrupule d'admettre une postulante, qui n'avait pour elle que ses bonnes qualités. La Sainte le décide en l'éclairant des lumières de son expérience.

## XXXVII.

Pensez, mon père, que pour les maisons que j'ai fondées, je n'ai passé que peu de choses qui ne me convenaient pas, le moins que j'ai pu, mais il faut souffrir quelque chose dans de pareilles nécessités.

## NOTES.

La Sainte lui fait observer que nécessité passe loi.

## XXXVIII.

Je n'ai pas regardé comme un mal cette contestation : je prends plutôt plaisir à une telle contradiction, c'est un signe qu'il y va singulièrement du service de Dieu.

## NOTES.

Elle rappelle ici sa maxime, que l'œuvre de Dieu ne passe jamais sans contradiction. Rien n'a moins besoin de preuve. Qu'on jette les yeux sur les persécutions auxquelles la vérité, la religion et la vertu furent toujours et partout en butte.

## XXXIX.

Antoine Gaytan est venu ici ; il est venu demander que l'on reçoive pour Alva sa petite fille qui doit avoir l'âge de ma petite Isabelle. Les religieuses me marquent qu'elle est extrêmement bien. Son père lui fournira des aliments et ensuite il lui donnera tous ses biens matrimoniaux que l'on estime six ou sept cents ducats, et même plus. Ce qu'il fait pour cette maison et ce qu'il a fait pour l'ordre est inappréciable. Je vous en prie, mon père, ne négligez pas de m'envoyer votre autorisation ; de grâce, envoyez-la moi au plus tôt. Je vous assure que les anges nous édifient et nous donnent un grand plaisir. S'il y en avait un et pas de plus dans chaque maison, je n'y verrais pas d'inconvénient, mais plutôt de l'avantage.

## NOTES.

La Sainte voyait plutôt un avantage qu'un inconvénient à ce qu'on reçût dans chaque maison une seule petite fille, comme la petite Gaytan, qui fut admise à Alva, comme la petite Thérèse l'avait été à Avila, et la petite Isabelle, sœur de Gracian, à Tolède. Hors ces trois on n'en prit pas d'autres. Défense en fut faite à l'assemblée de 1585.



## XL.

Elle conseille de laisser quelque rente à la maison de Médina, et elle dit : « Mon père, pour l'amour de Dieu tenez-vous toujours pour averti sur ce point, si vous ne voulez pas voir périr vos maisons ; car tout va en enchérissant, et elles ont besoin de treize cents francs de rente pour n'être pas pauvres, et si on les réduisait à ce qu'on leur donne, elles mourraient de faim, n'en doutez pas. »

## NOTES.

La Sainte distingue deux états, sous le rapport de la subsistance, dans la vie religieuse : ou on a le nécessaire ou on est tout à fait à la charge de la Providence. Avec le nécessaire on a plus de liberté pour le service de Dieu. Dans la pauvreté absolue, ou l'on vit dans la perfection, et alors la pauvreté ne nuit pas, ou on tombe dans le relâchement, et si la maison tombe c'est un petit malheur ; il y aura toujours assez de monastères relâchés, comme elle le dira dans le morceau suivant, auquel servira cette note.

## XLI.

Il est certain, mon père, que je voudrais que les maisons fondées dans la pauvreté n'eussent jamais de rentes. J'entends, je vois et il sera toujours que si les religieuses ne manquent pas à Dieu, elles n'en seront que plus libres, et que, si elles lui manquent, autant vaut qu'il n'y en ait pas ; il y a assez de monastères relâchés.

## NOTES.

Dans le principe, la Sainte voulut fonder des maisons sans rentes et dans une pauvreté absolue ; mais, dans la suite, le chapitre général d'Almodovar crut devoir modifier ce système, conformément à l'esprit du concile de Trente, et ordonna que les maisons de la réforme pourraient avoir des rentes.

## XLII.

Dieu pardonne à ceux qui ont établi un subside sur les fondations ; sans cela on venait à bout de tout ; mais tant que les maisons n'aient été pourvues, cet impôt leur a fait bien du tort : la divine majesté y mettra ordre : on ne peut en sortir à moins. Jusque-là il faut, mon père, que vous mettiez bien de la réserve à accorder des autorisations pour recevoir des religieuses et ne le faire que lorsqu'il y aura nécessité ou un grand avantage pour les maisons. Tout leur bien dépend de ce qu'elles ne soient pas en trop grand nombre pour pouvoir se maintenir, et si l'on n'y prend extrêmement garde, nous nous verrons dans des affaires irrémédiables.

## XLIII.

Il vaudrait beaucoup mieux ne pas fonder que de prendre des sujets mélancoliques qui perdent les maisons.

## NOTES.

Prendre plus de religieuses que les moyens de la maison ne le permettent est contraire au bien de la maison et aux décrets des conciles. La Sainte a donc bien raison de recommander à Gracian d'y prendre garde. Dans le fragment XLII, la Sainte devait faire allusion au couvent de Ségovie, où le nombre de religieuses était excessif, parce qu'on y avait accueilli celles qui étaient sorties de Pastranne.

Elle n'a jamais pu supporter les mélancoliques, et, tant qu'elle a pu, elle leur a fermé la porte de ses maisons. Ces caractères sombres et sauvages ne sont bons qu'à rendre la piété et la vertu haïssables. Ils paraissent en avoir, et ce n'est que de la mauvaise humeur et souvent une noire méchanceté.

## XLIV.

Je le dis, je ne puis oublier ce qu'on a fait à frère Jean de la Croix et je ne sais comment Dieu souffre de pareilles choses. Vous n'en avez pas une entière connaissance. Il a passé neuf mois dans un étroit cachot où, tout petit qu'il est, il avait grand peine à tenir. Durant tout ce temps il n'a pas changé de vêtement, bien qu'il ait été à l'article de la mort. Trois jours avant d'être mis en liberté, le supérieur lui a donné une de ses chemises et une discipline très-rude, et personne ne l'a visité. Je lui porte une très-grande envie : sans doute que Notre-Seigneur a trouvé en lui un homme capable d'un tel martyre et qu'il est bon qu'on le sache, afin de se tenir en garde contre de telles gens. Dieu les pardonne. Amen.

## XLV.

J'ai été bien affligée de ce qu'a souffert frère Jean, et de ce qu'après avoir été si mal, on l'a laissé aller sitôt là-bas. Plaise à Dieu pour nous qu'il ne meure pas. Ne manquez pas, mon père, de lui faire donner toutes sortes de soins à Almodovar; que, pour m'obliger, il y reste. Ne manquez pas de le lui recommander : prenez garde de ne pas l'oublier. Je vous dis que, s'il venait à mourir, il vous en resterait peu comme celui-là.

## XLVI.

J'assure que si quelqu'un de considération réclamait frère Jean au nonce, il le rendrait aussitôt à ses maisons : il suffirait de lui dire de prendre des informations sur ce père et de constater combien injustement il est détenu. Je ne sais par quelle fatalité il se fait qu'il n'y ait jamais personne qui s'inquiète de ce saint ! Si on en priait la princesse d'Eboli, elle s'en occuperait.

## XLVII.

On devait faire une information pour faire connaître au nonce ce qu'on a fait à ce saint frère Jean, innocent, qui est une chose déplorable. Dites-le à frère Germain, car il le fera, lui qui est très-zélé et courageux

## NOTES.

Dans les quatre fragments qui précèdent, sainte Thérèse parle des persécutions qu'on suscita à S. Jean de la Croix, et de son emprisonnement à Médina. Le XLVI<sup>e</sup> numéro est un fragment d'une lettre de sainte Thérèse, en date du 19 août 1578, peu de temps après que ce père eut été mis en liberté. Comme la Sainte ignorait cette circonstance, elle prenait des moyens d'obtenir sa mise en liberté. Le frère Germain fut le compagnon de saint Jean de la Croix ; quoiqu'il fut très-doux et très-patient, il montrait une grande ardeur pour défendre l'innocence du P. Jean.

## XLVIII.

1. Les huit écus que m'a donnés Alonzo Ruiz pour que je vous les envoie, vous sont portés par frère Ambroise. Je lui en ai retenu deux pour de bonnes raisons. Je crois qu'il faudra me mettre à demander ouvertement, c'est pour moi une chose bien nouvelle, et je n'en suis nullement mortifiée : à la vérité, comme c'est pour des personnes de l'ordre, je tiens que je fais peu de chose. Que Notre-Seigneur vous



rende très-saint, comme je l'en supplie. La mère prieure se recommande beaucoup à vous. Si ces pères ont tant de froid dans la maison qu'on achète, que sera-ce des sœurs? leur foi les sauvera, j'en ai certainement peu en ce qui regarde cette maison.

C'est le premier décembre.

2. Dites-moi comment vous avez les pieds; car vous devez souffrir beaucoup du froid. Je crois maintenant... que ce mal ne vient pas d'ailleurs. Je vais assez bien, quoique très-fatiguée. Toutes se recommandent à vos oraisons, mon père, et Thérèse en particulier. Elle est très-contente de son Diurnal, et l'autre, de ses livres.

#### NOTES.

Sainte Thérèse adressait ce billet d'Avila au P. Gracian, qui se trouvait à Salamanque, en 1581. Ambroise devait être le P. Ambroise de Saint-Pierre, qui fut supérieur à Almodovar. Il s'agit du collège de Salamanque. L'adresse de cet écrit porte : A N. R. P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu, provincial des carmes déchaussés, mon Père, à Salamanque.

#### XLIX.

Je reçus hier une lettre de Valladolid : notre Marie de Saint-Joseph se porte très-bien et elle est très-contente et joyeuse. On m'écrit de mon Isabelle de Jésus des choses dont il y a de quoi louer Notre-Seigneur. Faites-le vous-même, vous qui avez là-bas deux anges pour vous recommander sans cesse à sa divine majesté.

#### L.

Vous saurez, madame, que depuis longtemps toutes mes oraisons avaient pour objet de demander à Dieu des travaux et des peines avec une grande ardeur. Je voyais que c'était le moyen de disposer sa divine majesté à ceux qu'il devait me donner, et ont-ils été grands! Que son nom soit béni. Il s'agit maintenant d'en tirer un tel profit pour l'âme. que tout le monde reconnaisse qu'il nous a fait une grâce.

#### NOTES.

Dans ces deux fragments, la Sainte s'adresse à madame dona Jeanne Dantisque, mère de Gracian. Dans le premier, elle lui donne de bonnes nouvelles de deux de ses filles déchaussées, de Marie de Saint-Joseph et de la petite Isabelle de Jésus, qu'elle appelle les deux anges de cette bonne mère.

Dans le second, elle lui dit qu'elle a demandé à Dieu des peines, et que ses prières ont été exaucées. Quel motif de bien prendre les souffrances! de quel droit se plaindrait-on, lorsqu'on a ce qu'on a demandé? maintenant que l'on a de quoi mériter, comme les âmes, dit-elle, vont faire des progrès!

#### § IV.

#### FRAGMENTS DE LETTRES POUR D'AUTRES PERSONNES.

*Pour sa sœur dona Jeanne de Ahumède.*

#### LI.

Je me porte bien, mais je suis si occupée que je ne voudrais pas avoir à vous écrire en ce moment. Dieu soit béni de ce qu'on bénit M. Jean de Ovalle. Ne consentez pour rien à venir ici, ce serait trop pour vous. Mes lettres pour les Indes ont été plus heureuses que les

vôtres qui ne sont jamais parvenues : aussi les ai-je envoyées par d'autres messagers. Je me réjouis que madame dona Madeleine se porte mieux, et je me recommande aux frères, mes enfants. Frère Diégo est ici, je ne l'ai encore vu qu'un moment ; il ira vous voir, s'il le peut. La mère prieure est en bonne santé, et ma compagne aussi ; je suis tellement mieux, que je doute que cela dure. Que le Seigneur en dispose pour son service et qu'il soit avec vous. C'est une grande erreur de penser que M. Jean de Ovalle ne doit pas sortir.

C'est la veille de la Saint-Augustin.

## NOTES.

Ce morceau est conservé dans la maison de Saint-Paul de Ségovie.

## LII.

Je loue Notre-Seigneur de ce que M. Jean de Ovalle va mieux par ce temps humide : qu'il plaise à sa divine majesté d'en prendre pitié. Ma fièvre quarte me reprend, et ce qu'il y a de pis c'est que mes douleurs de ces hiyers passés reviennent aussi ; j'en ai bien peu dormi la nuit dernière. Je crois qu'on va me saigner encore. Sans doute Dieu en ordonne de la sorte ; pour qu'on ne voie pas que j'ai gagné cela à l'Incarnation... La vérité est que c'est là que m'est venu ce dérangement, dont je me suis depuis toujours ressentie. Peut-être me reprendrai-je ici et déjà les douleurs sont beaucoup moins vives qu'elles ne l'étaient là-bas, et lors même qu'elles le sont autant, j'ai mieux la force de les supporter. Les affaires de Pierre de la Bande sont en bon état, cependant je crains que nous ne soyons un peu en retard. Lorsque j'aurai achevé la vérification, j'irai voir les ouvriers qui n'ont pas terminé. Il semble que Dieu veut que je reste ici, car il n'y a personne dans la maison qui entende l'ouvrage ni les affaires. Nous avons donné hier l'habit à une demoiselle de bonne famille ; je crois qu'elle aura quelque chose, et même beaucoup, et qu'elle nous viendra en aide. C'est une personne faite exprès pour nous (gloire à Dieu), que la fille de Martin d'Avila Maldonné. Il en est de même de dona Yomar de Ledesma, sa mère ; c'est un grand bonheur. Elle est très-contente et on ne l'est pas moins d'elle ici. Je me recommande bien à M. Jean de Ovalle que je prie de prendre cette lettre pour lui, et aux sœurs, mes filles. Dona Antoinette se recommande à elles, elle est guérie de sa fièvre et se porte déjà bien. La prieure se recommande aussi à vous ; moi, à ces sœurs et à la mineure ; je ne crois pas pouvoir lui écrire et je n'ai en ce moment rien à lui dire, si ce n'est de me recommander à Dieu. Que sa divine majesté me la rende sainte. Que le Seigneur vous paie les services que vous me rendez, et dont la raison que vous me donnez est excellente, puisque c'est parce que j'en ai besoin. J'ai éprouvé une vive joie de l'amélioration de la santé de M. Jean de Ovalle et de ce que vous continuez, ainsi que ces anges, à jouir d'une bonne santé.

## NOTES.

L'original de ce fragment se trouve chez les déchaussées de Logrono. Il serait de



1573, et il aurait été écrit à Salamanque. Après avoir parlé de ses frères, elle donne un bulletin de sa santé, qui n'a jamais rien valu.

Les affaires de Pierre de la Bande étaient l'acquisition d'une maison du majorat de ce cavalier, laquelle donna longtemps de l'ouvrage à la Sainte, qui ne put venir à bout de l'avoir. Après avoir dirigé elle-même avec les officiaux des travaux pour la convertir en couvent, elle eut la douleur de la voir séculariser.

Eléonore de Jésus était déjà morte, lorsqu'on obtint la séparation des provinces. Nous ne connaissons ni dona Antoinette, ni la mineure; il n'en est pas de même des deux anges, qui étaient Gonzale et Béatrix.

## LIII.

*Pour Roch de Huerta.*

Arrivée hier à l'Escorial, je croyais parler aujourd'hui au roi; il faut mettre la plus grande attention à ne rien avancer qui n'ait été exactement vérifié, lorsqu'il s'agit des faits dont on donne la relation au nonce; car j'ai remarqué qu'il y a bien des choses de fait qui ne sont pas de droit. C'est sur l'article de la province qu'il y a surtout à prendre garde.

## NOTES.

Ce billet était à l'adresse de Roch de Huerta, connu par plusieurs lettres de la Sainte. Il y est question de quelque mémoire où la Sainte recommande une scrupuleuse exactitude. Son avis témoigne de sa prudence et de son amour pour la vérité. On était alors dans de grandes agitations.

## LIV.

*Pour des personnes inconnues.*

Vous deviez faire moins de cas de mon avis: je me connais peu à la chicane et je voudrais voir tout le monde en paix. Mais pour ce point, si on l'abandonne, je crois qu'il s'ensuivra de plus grands différends; il suffirait que ce fût le sentiment de M. le comte de Tendille.

## NOTES.

Sainte Thérèse devait beaucoup au comte de Tendille, qui lui avait donné de nombreuses preuves de son zèle pour la réforme qu'elle méditait.

## LV.

Il me semble que maître Cordova est cousin du P. frère Alonzo Hernandez, et je ne sais, puisqu'il le retient auprès de lui, comment il ne l'avertit pas de la manière dont vont les choses. S'il a reçu la réponse du prieur à sa seigneurie, il faudra qu'il parte avant que celui-ci n'arrive; sinon marquez-moi si on donnera la lettre à l'archidiacre. Mais avant de laisser expirer la cédule royale, on peut, au surplus, en se désistant, s'entendre tout d'un coup. Hâtons-nous donc. Le P. Diégo Pérez pourra donner en ce sens sa réponse à sa seigneurie, et, de son côté, l'archidiacre ne pourra en faire une aussi convenable, et il vaut mieux éclaircir encore cette affaire. Dieu veuille que votre santé aille mieux que je ne le crains.

## NOTES.

Ce morceau est extrait d'une lettre conservée en entier, dont on ne peut lire le reste. On ne peut savoir à qui, ni de quoi parle la Sainte. C'était bien la peine de faire une note; mais il vous faut des notes. Si vous ne les lisez pas, de quoi vous plaignez-vous? et si vous les lisez, seriez-vous fâché qu'elles ne soient pas toutes égales? Songez que toutes les ruches sont également des ruches, mais que toutes les ruches ne sont pas égales.

## LVI.

Que l'Esprit-Saint soit avec vous et qu'il vous rende la grâce que vous m'avez faite aujourd'hui. Je m'étais promis de pouvoir vous entretenir, non pour me plaindre, car je n'en ai pas sujet, mais pour me consoler. Ayez la bonté, monsieur, de ne pas m'oublier dans vos prières : vous venez de me rendre votre obligée en soulageant la pauvreté de mes filles. Le Seigneur soit avec vous.

## NOTES.

La Sainte traite avec une personne à qui elle avait parlé et qui était partie sans avoir pris congé d'elle. Elle aurait voulu l'entretenir plus longuement, non pour lui faire des plaintes, mais pour en recevoir des consolations. C'est une gracieuse courtoisie. Cela passe toujours bien, ce n'est pas comme une vérité de diamant qui raié nos vices favoris.

## LVII.

Je suis extrêmement affligée des grandes offenses qu'on fait à Dieu, et j'ai pris des mesures pour qu'elle sorte de là. Plusieurs personnes éclairées m'ont dit qu'on y est obligé, et ne le fût-on pas, il me semble prudent de fuir comme une bête féroce, une femme passionnée dont la langue est déchaînée.

## NOTES.

Il nous semble qu'il s'agit ici d'une affaire déjà connue par les notes des lettres xxviii et xlvi du tome III, de l'éloignement d'Alva de sa nièce dona Béatrix, devenue l'objet des calomnies d'une dame, furieuse de jalousie contre elle.

## LVIII.

Quant au principal chef de votre lettre, je ne puis en aucune manière vous accorder votre demande, ayant moi-même fait insérer dans notre constitution la clause expresse de n'admettre dans nos maisons aucune religieuse d'un autre ordre. Il y en avait et il y en a encore tant qui voudraient y venir que, bien que nous fussions bien aises d'en recevoir quelques-unes, il y aurait trop d'inconvénients à ouvrir la porte à ces admissions. Je ne puis donc vous en dire là-dessus davantage ; car la chose ne peut se faire, et il ne sert de rien que j'aie un si grand désir de vous obliger en cela, si ce n'est à me faire de la peine.

## NOTES.

C'est un refus bien motivé. Qui va s'en plaindre ? celle qui le fait.

## LIX.

C'est aujourd'hui le jour de saint Martin à qui j'ai dévotion, parce que dans cette huitaine j'ai reçu quelquefois de grandes grâces du Seigneur : je ne sais ce qui fait cela.

## NOTES.

Elle fait connaître sa dévotion au grand saint Martin et les grâces qu'elle a obtenues par son intercession, durant les octaves de sa fête.

## § V.

## FRAGMENTS DE LETTRES POUR SES FILLES.

*Pour la mère Marie du Christ, prieure d'Avila.*

## LX.

Je vous écrivis hier, mais il s'est présenté une occasion d'écrire au-



jourd'hui à notre père vicaire. En égard à la pauvreté de Votre Révérence, j'ai bien tort de vous charger de tant de ports de lettres, mais je ne puis faire autrement. De grâce, madame, envoyez cette lettre qui est pour vous, avec celle qui est à son adresse, à mon frère, afin qu'il sache que le P. Nicolas est ici et qu'il est arrivé hier soir. Je me recommande à la mère Marie de Saint-Jérôme. Dites-moi, madame, comment vous êtes maintenant. Rappelez-moi dans le souvenir d'Isabelle de Saint-Paul, de Thérèse et des autres. Que Dieu les rende saints ; qu'il soit avec vous, madame. En tout cas, faites-moi parvenir la réponse du vicaire et de mon frère, comme je vous l'ai dit d'autres fois. Si le père vicaire est en course, vous direz où il est allé et vous me renverrez les lettres.

C'est aujourd'hui le 16 avril.

#### NOTES

L'original de ce fragment se trouve chez les religieuses de Calahorra ; la date est du 16 avril 1580 à Tolède.

Le vicaire était fr. Ange de Salazar. On voit dans cet écrit le jour où Doria arriva à Tolède, après avoir apaisé les troubles de Séville. On est toujours curieux de connaître les pas et démarches des hommes importants. Marie du Christ n'a rien fait de plus marquant que d'avoir donné sa démission de prieure d'Avila, pour ouvrir à la Sainte l'entrée de cette place, pour laquelle elle quitta Soria l'année suivante.

#### LXI.

*Pour la mère Agnès de Jésus, prieure de Médina del Campo.*

Ma fille, je suis bien affligée de la maladie de cette sœur ; j'y ai envoyé frère Jean de la Croix pour la guérir. Dieu lui a accordé le don de chasser les démons des possédés. Il vient de chasser ici d'Avila trois légions de démons, et leur ayant commandé de la part de Dieu de dire leurs noms, ils lui ont obéi à l'instant.

#### NOTES.

Il conste par la vie de saint Jean de la Croix qu'il avait un pouvoir particulier sur les démons : ce fait d'Avila y est mentionné. Lorsqu'il arriva à Médine, où se trouvait la malade dont il s'agit ici, le saint reconnut que c'était chez elle un mal d'innervation et de mélancolie.

#### LXII.

*Pour la vénérable mère Catherine de Jésus-Christ, religieuse du même couvent et fondatrice de Soria.*

Ma fille, et madame, celui que Dieu aide est bien plus vaillant que celui qui se lève de grand matin. Vous avez été reçue dans cette maison, au grand contentement de toutes ces sœurs ; j'aurais voulu vous donner l'habit avant de partir, mais c'est impossible : je partirai de grand matin.

Votre servante,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

#### NOTES.

Ce billet est daté du 5 octobre 1571. Cette religieuse, si célèbre dans la suite par ses grandes vertus, prit l'habit le lendemain, c'est-à-dire le 6 octobre. Après avoir fondé le couvent de Soria, elle termina sa sainte carrière dans celui de Barcelone.

Quelle politesse dans un refus ! la Sainte en faisait rarement d'autres. Elle est tellement poursuivie par les affaires que, tantôt elle écrit des lettres toute la nuit, tantôt elle n'a pas le temps de donner l'habit à une novice qui l'intéresse beaucoup. Jamais de repos ; elle n'en a trouvé qu'en quittant le couvent de Barcelone pour aller au ciel recevoir la récompense délicieuse de sa gigantesque vertu.

LXIII.

*Pour la mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid.*

C'est pour moi un grand sujet de peine et de désolation de voir que le démon fait tous ses efforts et prend tous les moyens qu'il peut pour nous nuire. Que Notre-Seigneur y porte remède et qu'il vous accorde la santé, madame, qui est ce qu'il y a d'important dans le cas présent. Je suis affligée du mal de Marie de la Croix. Cette sainte doit bien chérir Votre Révérence, puisque vous lui donnez des croix de tant de sortes. Jamais ceux qui ont le mal qu'elle croit avoir, n'ont de la fièvre, ni ces dégoûts, mais une grande santé et beaucoup de force. Ce qui lui a fait beaucoup de mal, c'est que son confesseur ne l'a pas comprise ; j'ai vu cela. Avertissez-en le chapelain de ma part, faites-lui de grands compliments, et dites-lui de ne pas souffrir que Stéphanie ait des entretiens secrets, et qu'elle mange peu, s'il ne veut pas qu'elle tombe dans le même mal. Dona Anne Enriquez vient de m'écrire, et les maux qu'elle endure me font grand pitié. Enfin il faut que ceux qui veulent jouir de celui qui lui a communiqué son esprit en passent par là. Que le Seigneur soit avec vous et qu'il vous garde pour moi. Amen.

NOTES.

N. 1. Cette lettre, dont on ignore la date, existe entre les mains de la vénérable Cécile de la Nativité, religieuse de Valladolid, et fondatrice du couvent de Calahorra.

N. 2. Marie de la Croix fut une des quatre premières religieuses d'Avila. Dona Anna Enriquez était une dame illustre à qui la Sainte adressa d'autres lettres. Stéphanie était une religieuse de grande vertu dans le même couvent de Valladolid, dont le vénérable Palafox raconte qu'elle était très-austère et adonnée à de grandes pénitences. La Sainte craignait pour celle-ci le mal qu'avait Marie de la Croix, qui était une croix pour la mère prieure.

LXIV.

J'aime bien que le docteur Velasquez pense que don Pedro ne doit pas prendre cela sur sa conscience, et certes, il y en a qui lui disent qu'il le peut. Que Dieu vous le pardonne, vous garde et vous donne de longues années. Nous nous portons bien. J'ai envoyé votre lettre au P. provincial ; vous y dites que vous voulez que dona Marie renonce déjà à la maison : je ne sais ce qui me dit que dans ce monde, y ayant des intérêts, il n'y a pas de sainteté, et cela fait que je voudrais l'abhorrer tout entier. Je me recommande à tous. Il faut se hâter de faire faire profession à Casilde ; il ne faut plus la différer, ce serait la tuer. J'imaginai bien que dona Marie attendait une lettre de don Pèdre pour son affaire : je suis fort ennuyée. Enfin vous avez un prélat : je crois qu'il vaudra mieux lui laisser suivre ses lumières ; ne faites donc pas de cas de ce que je vous ai dit, si ce n'est pour prendre connaissance de ce



qui lui semble le meilleur. Je ne voudrais pas non plus vous en faire une obligation, car vous avez assez d'ouvrage. Ecrivez le tout au père Maître qui pourra, si vous êtes tranquille, aviser avec le dominicain Arellano.

## NOTES.

Ceci fut écrit au commencement de 1577, et la sœur Casilde fit profession le 13 janvier. Dans une autre lettre pour la mère Brianda, prieure de Malagon, on voit ce que c'était que don Pedre et comment la Sainte mit la chose sur sa conscience. Remarquez plutôt ce que dit la Sainte qu'en ce monde l'intérêt nuit fort à la sainteté. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit dans l'Evangile qu'un riche ne peut pas plus passer par la porte du ciel, qu'un cable par le trou d'une aiguille? Cette entrée est donc bien étroite. S'il vous faut une porte cochère, ne vous présentez pas à celle du ciel. Quoi donc! faudra-t-il démolir toutes les grandes portes? Franchissez souvent celle du pauvre, soulagez ses maux, consolez sa misère, vous êtes trop grand de tout ce qui lui manque et de tout votre superflu. Mais vous dites : Il faut des riches, le monde ne saurait aller sans cela. Je l'avoue, il ne saurait aller comme il va; mais irait-il plus mal? et quand il en faudrait pour le monde, s'il n'en faut pas pour le ciel, votre réponse est nulle. Mais puisqu'il n'en faut pas pour le ciel, croyez qu'il n'en faut pas pour le monde. Dieu ne demande que ce qui est raisonnable, donc ce que vous prétendez ne l'est pas. Vous aurez recours à la pauvreté d'esprit. Quand on est très-riche, il est bien commode de se dire pauvre d'esprit, tout en s'enrichissant encore. Voyons, dites-vous, qu'était-ce que le dominicain Arellano?

## LXV.

Ecrivant au sujet de la mort de sa sœur Eléonore de Cépède, la Sainte dit ce qui suit : « La veille j'eus connaissance de son heureuse fin et je crois qu'elle n'est pas entrée en purgatoire. »

## LXVI.

Parlant dans une autre lettre du père des deux, Diégo de Cépède : « Je le dis, ma fille, avant que je susse sa mort, je crois que son âme était déjà sortie du purgatoire, parce que chaque jour, lorsque j'avais fini de communier, elle se présentait à moi, et lorsque j'appris qu'elle était bien loin, je compris ce que c'était. »

## NOTES.

Marie-Baptiste, dans la déposition pour la canonisation de la Sainte, a présenté ces deux morceaux. Eléonore de Cépède était religieuse de l'Incarnation d'Avila. La Sainte l'y avait retirée, encore enfant, et l'avait élevée dans sa cellule. Eléonore mourut dans l'octave de la Fête-Dieu. La Sainte, alors prieure, voulut qu'elle fût enterrée à la messe du saint sacrement, et la procession entrant dans le cloître fit le tour du cercueil. La sainte vit que, lorsque les sœurs la portaient pour la mettre dans la tombe, elles étaient aidées par des anges. Tout cela est établi sur les informations des religieuses et sur des relations du couvent. La Sainte dit de l'âme de son père, Diégo de Cépède, qu'elle était sortie du purgatoire, avant qu'elle eût appris la nouvelle de sa mort, et que celle de son frère n'y était pas même entrée.

## LXVII.

*Pour les religieuses du couvent de Tolède, sur l'admission à l'habit de la vénérable Marie de Jésus.*

Mes filles, je vous l'ai envoyée avec cinq mille ducats de dot; mais je vous apprends qu'elle est telle, que je donnerais bien volontiers cinquante mille ducats pour l'avoir. Ne me la regardez pas comme les autres, car j'espère qu'elle deviendra un prodige.

LXVIII.

*Pour la vénérable mère Marie de Jésus ; elle lui conseille de fonder des œuvres pies dans sa profession.*

Je sais que Notre-Seigneur vous a donné la même chose à entendre ; mais sa divine majesté veut que vous sachiez que je l'ai aussi entendue. Considérez que vous devez bien plaire à votre Epoux , et qu'avec cinq mille ducats je dégage ma parole qui est donnée, de payer aujourd'hui le prix d'acquisition de cette maison où sont à présent mes filles.

NOTES.

Dans ces deux numéros, il est question de la célèbre et vénérable Marie de Jésus, née dona Maria de Rivas, à Molina, dans l'Aragon. Ce fut à force de prodiges qu'elle entra dans l'ordre, y vécut et mourut couronnée de vertus et honorée de communications célestes.

LXIX.

*Pour la mère Anne de l'Incarnation, prieure de Salamanque.*

Après avoir écrit une lettre que vous voyez, madame, j'ai reçu celle-ci du P. Garcia Manrique, et ce qu'il y demande n'est ni à différer, ni à craindre ; faites-le, madame. Lorsque j'écrivis, étonnée des nouvelles choses qu'ils ont faites, je pensai que l'on avait exigé de Pierre de la Bande quelque nouvel écrit et qu'il n'avait pas consulté le père Garcia Manrique ; c'est pour cela que je demandais s'il n'y avait rien de nouveau. Mais s'il ne s'agit que de ce qu'il dit dans sa lettre, je ne vois aucun inconvénient, ni la mère Agnès de Jésus, ni la prieure à ce qu'on le fasse au plus tôt.

Je demande donc en grâce qu'on le fasse ; lors même qu'il y aurait quelque inconvénient, il faudrait encore le faire, puisqu'on en est convenu, ne fût-ce que parce que nous avons trouvé mauvais que les chevaliers de Salamanque nous aient manqué de parole, et que ce n'est pas pour nous une raison de les imiter. Dans la lettre dont je vous parle, je n'en dis pas davantage. Que Dieu vous donne un grand amour pour lui.

NOTES.

L'original de ce fragment est dans la sacristie du couvent de Madrid, ainsi que la lettre qu'écrivit à la Sainte le P. Garcia Manrique de Valladolid, le 30 novembre 1580.

LXX.

*Pour la mère Béatrix de Jésus, cousine de la Sainte.*

On voit combien vos soucis sont différents des miens. Je n'ai rien envoyé ; mais sachez que ce n'est pas ma faute. J'ai été consolée et j'ai remercié Dieu en apprenant que vous vous trouviez si bien chez M. Peralvarez, votre oncle. Faites-lui bien mes compliments. J'éprouve beaucoup de plaisir de ce que lui et sa femme font pour vous. Je n'ai pas le temps de leur écrire en ce moment, mais je le ferai un autre jour de courrier. C'a été un grand bienfait de Dieu de vous délivrer de cette peste de femme.



## NOTES.

La Sainte écrivait de Burgos à sa nièce, alors dans le monde, mais qui dans la suite se fit religieuse.

## LXXI.

*Pour les religieuses carmélites déchaussées de Véas.*

Il me semble que c'est avoir peu de confiance en Notre-Seigneur que de penser que le nécessaire peut nous manquer, lorsque sa majesté prend soin de pourvoir à la nourriture du moindre des animaux. Mes filles, tournez vos soucis et votre ardeur vers le bon Jésus, faites vos efforts pour le bien servir ; je vous assure qu'il ne nous fera pas faux bond et qu'il ne nous abandonnera pas. Cette maison étant fondée depuis peu, il ne semblerait pas bien de la changer ; patientez encore quelques années. Si Notre-Seigneur ne remédie au mal, ce sera un signe qu'il approuve qu'on la change, et alors on pourra en faire ce qu'il semblera bon aux prélats.

## NOTES.

Lorsqu'en 1576, le P. Gracian visita le couvent de Véas, il trouva que les religieuses souffraient tant, qu'il proposa à la mère Anne de Jésus et aux autres sœurs de le transférer à Grenade : on en écrivit à la Sainte qui, ce semble, était à Tolède. Sa réponse fait bien voir la grande confiance qu'elle avait en la Providence, et l'esprit apostolique dont elle était animée.

## LXXII.

Je vous assure que je mettrai un grand prix à avoir ici mon père Jean de la Croix, qui, en vérité, est le père de mon âme et un de ceux dont les communications lui aient été les plus profitables. Que mes filles traitent avec lui en toute simplicité ; je les assure qu'elles le peuvent comme avec moi-même ; elles en éprouveront une grande satisfaction, car il est très-spirituel, d'une grande expérience et d'une grande science. Ici il était beaucoup mieux apprécié de celles qui étaient au fait de sa doctrine. Qu'elles remercient Dieu de l'avoir placé auprès d'elles. Je lui écris de vous bien traiter, et je sais que sa grande charité le fera dans toute occasion.

## NOTES.

Elle attribue à saint Jean de la Croix trois grands mérites : vertu, science, expérience. Il n'y a rien de trop. Elle le recommande à ses filles comme un saint.

La Sainte lui rend en tout justice. Ce morceau fut inséré dans une longue relation des vertus de ce vénérable père, par la mère Madeleine du Saint-Esprit, fondatrice du couvent de Cordoue, et se trouve dans les archives de l'ordre.

## LXXIII.

*Pour la vénérable mère Anne de Jésus, prieure du même couvent.*

J'aime à avoir trouvé une fille qui se plaint sans raison, puisqu'elle a mon père Jean de la Croix, qui est un homme céleste et divin. Je vous dis donc, ma fille, que depuis qu'il est allé chez vous, je n'en ai trouvé dans toute la Castille aucun autre comme lui, aucun qui marche avec une si grande ardeur dans le chemin du ciel. Vous ne sauriez croire la solitude où me laisse son absence. Sachez que vous avez en ce saint un grand trésor. Que toutes celles de la maison lui ouvrent

leurs âmes ; elles verront comme elles en profiteront , et comme elles feront de grands progrès dans tout ce qui est de la spiritualité et de la perfection. Notre - Seigneur lui a donné pour cela une grâce particulière.

## NOTES.

Dans ce fragment , la Sainte renchérit beaucoup en éloges de saint Jean de la Croix. Ce morceau, comme le précédent, paraît avoir été écrit vers la fin de 1578, ou au commencement de 1579.

## LXXIV.

Ma fille et ma couronne, je ne puis remercier assez Dieu de la grâce qu'il m'a faite en vous appelant à la religion. De même que lorsqu'il tira les enfants d'Israël de l'Égypte, il leur donna une colonne qui, durant la nuit, les guidait et les éclairait, et pendant le jour, les garantissait du soleil ; de même dans notre religion, il vous donne à nous, ma fille, comme une colonne qui nous guide, nous éclaire et nous protège. Tout ce que vous avez fait pour ces religieux leur est très-avantageux, et l'on voit que Dieu est avec vous et en vous, puisque vous avez de si heureux succès dans toutes vos entreprises. Que le Seigneur pour qui vous le faites vous en tienne compte et qu'il fasse réussir les affaires comme il faut.

## NOTES.

Cette lettre pouvait mettre en péril l'humilité d'Anne de Jésus à qui elle était adressée ; mais la Sainte connaissait la solidité de ses vertus et ne la louait tant que pour l'encourager à ne pas déchoir. Ce fragment est, ce nous semble, de l'année 1579.

## LXXV.

*Pour la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville.*

J'ai honte et grande confusion, ma fille, de voir ce que ces messieurs ont fait de nous : ils nous ont mises dans l'obligation étroite d'être telles qu'ils nous ont dépeintes, si nous ne voulons pas les faire mentir.

## NOTES.

Ce fragment, comme le suivant, fut écrit en 1579. Lorsque ces religieux allèrent à Rome, plusieurs évêques du royaume leur donnèrent des lettres en faveur de la réforme, faisant les plus grands éloges de ces religieux, de leurs couvents et de leur sainteté. Le révérend Velasquez, entre autres, disait des carmélites et des déchaussés, qu'ils étaient le *miroir de l'Espagne*.

## LXXVI.

Maintenant, ma fille, je peux dire comme saint Siméon : Après que j'ai vu dans l'ordre de la Vierge Notre-Dame, ce que je désirais, je les prie de ne plus demander la continuation de ma vie, mais au contraire mon repos, puisque je ne leur suis plus utile.

## LXXVII.

Ma fille, je ferai en sorte que le P. fra Jean de la Croix aille chez vous. Figurez-vous que c'est moi-même : qu'on lui ouvre son âme avec liberté. Consolez-vous avec lui, c'est l'âme à qui Dieu communique son esprit.



## LXXVIII

Ma fille, le P. fra Jean de la Croix va chez vous ; qu'on lui découvre son âme avec franchise dans ce couvent , comme si c'était moi-même, parce qu'il a l'esprit de Notre-Seigneur.

## NOTES.

N. 1. Après avoir tant travaillé et tout remué pour la séparation des provinces, la Sainte l'ayant obtenue, entonne le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon ; c'était au mois de mars 1581. *Le reste de sa vie est inutile*, toujours la même.

N. 2. Ces conseils ne furent pas sans effet, ni sans fruit.

## LXXIX.

*Pour d'autres filles de la Sainte.*

Je suis indignée que l'on s'élève contre ses supérieurs, je le dis pour votre prieure. Elle ne doit pas savoir ce qu'elle fait, si elle est de bonne foi ; il faut dissimuler un peu, et ne pas la décourager.

## LXXX.

Si c'était dans le temps que j'avais ma liberté, je ferais ce que désire cette sœur, mais maintenant il n'en faut pas parler.

## NOTES.

Dans le premier nombre , la Sainte montre sa prudence par les ménagements dont elle use en reprenant une prieure. Dans le nombre deux , il paraîtrait qu'on lui demandait la permission de recevoir quelque postulante atteinte de quelque irrégularité.

## LXXXI.

1. Pour l'amour de Notre-Seigneur, je demande, ma fille, qu'on souffre et qu'on se taise, et qu'on ne cherche point à tirer de là ce père, quelles que soient les peines et les contrariétés qu'il donne , pourvu qu'il ne s'agisse pas de choses qui aillent à offenser Dieu. Je ne puis souffrir que nous nous montrions ingrates pour qui nous a fait du bien ; je me souviens qu'étant sur le point d'être trompées sur une chose qui nous était vendue, il nous empêcha de l'être , et je ne pourrai jamais oublier ce service qu'il nous rendit en telle circonstance et les peines qu'il nous épargna. Il m'a toujours paru un serviteur de Dieu et bien intentionné. Je vois bien que ce n'est pas chez moi une perfection d'être reconnaissante , cela doit m'être naturel ; on me subornerait en me donnant une sardine.

2. M. Yépes, dans la Vie de la Sainte, livre III, c. 20, au sujet de sa grande religion , écrit ce qui suit : « Je ne veux pas passer sous silence ce qui m'arriva en allant avec la Sainte dire la messe à son monastère de Medina del Campo. Comme on me présentait un linge très-parfumé pour m'essuyer les mains, je m'en plaignis inconsidérément, et profitant de la liberté que j'avais avec la mère Thérèse, je lui dis ensuite qu'elle devait faire supprimer cet abus de ses monastères ; que comme il me semblait convenable que les corporaux et les linges qui servent à l'autel fussent parfumés, de même il me paraissait inconvenant que les autres linges qui servent à essuyer les malpropretés des

main, le fussent. Elle me répondit avec beaucoup d'humilité et de bonne grâce :

3. « Sachez, père, que cette imperfection, mes filles l'ont prise de moi. Mais quand je me rappelle que Notre-Seigneur se plaignit au pharisien de ce qu'il ne l'avait pas mieux reçu lors du festin qu'il lui fit, je voudrais que jusqu'au seuil de la porte de l'église tout fût arrosé d'une eau angélique. Considérez, mon père, qu'on ne vous présente pas cet essuie-mains pour l'amour de Votre Révérence, mais parce que vous avez à tenir Dieu dans vos mains et pour que vous vous rappeliez la pureté et la bonne odeur que vous devez avoir dans la conscience, et que, si elle n'est pas en bon état, du moins les mains y soient. »

## NOTES.

N. 1. La Sainte recommande la charité et la reconnaissance envers un bon père qui a quelques travers d'esprit. Saint Paul a dit : la charité est patiente et toujours prête à pardonner ; et la Sainte dit-elle ici autre chose ? Ce père leur a rendu de grands services. Vous n'êtes donc pas comme moi, leur dit-elle, *on me gagnerait avec une sardine*. Ravissante naïveté !

N. 2. M. Yépes nous raconte un propos bien édifiant de la Sainte : comprenons bien ce qu'elle dit, et nous aurons une haute idée de son esprit et de sa spiritualité.

## § VI.

## AUTRES PAPIERS ET FRAGMENTS DE LA SAINTE.

## LXXXII.

*Instruction qu'elle donna à la mère Anne de Saint-Albert, pour la fondation du couvent de Caravaque.*

## JÉSUS.

*Mémoire de ce qu'on doit faire à Caravaque.*

1. En arrivant, enfermez-vous, madame, dans votre maison : qu'il n'y entre plus personne ; mais parlez par l'endroit où l'on doit placer la grille, en attendant qu'on la place, ou par le tour. Occupez-vous de faire placer les grilles au plus tôt.

2. Il est nécessaire, avant qu'on dise la messe, je veux dire avant qu'on prenne possession, de placer la cloche, de faire voir à un homme de loi les écrits qu'ont ces dames, qui sont les titres des rentes de la maison, de montrer la patente d'autorisation donnée par notre révérend père, en vertu de laquelle et du pouvoir que je lui ai donné, il exempté de toute charge, obligation d'hommage et autre : car cela est exprimé dans l'écrit. Après avoir dressé procès-verbal, le père vicaire frère Ambroise examinera s'il y manque quelque chose ; vous le signerez ainsi que ces dames, et on pourra placer le très-saint sacrement.

3. Il faut aussi avoir soin de joindre aux autres pièces la permission de Sa Majesté ; quant à celle de l'évêque, je ne crois pas nécessaire de l'avoir. On sonnera la cloche pour la messe de prise de possession : il n'est pas nécessaire de bénir l'église, puisqu'elle n'est que provisoire.



4. Après la prise de possession, ces dames pourront prendre l'habit lorsqu'elles le désireront.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

NOTES.

Cet écrit se conserve en original dans les archives de Caravaca. La Sainte l'adressa de Séville vers la fin de 1575. La vénérable Anne de Saint-Abert allait fonder le couvent de Caravaca, dont elle est nommée prieure. Cet écrit est une preuve de la grande prudence de sainte Thérèse dans l'affaire d'une fondation de couvent. Le P. vicaire était le P. Ambroise de Mariano, docteur dans les deux droits.

LXXXIII.

*Avis de la Sainte sur l'emploi de la donation faite au couvent de Saint-Joseph, par M. François Salcède.*

Raisons pour lesquelles il ne lui paraît pas convenable de faire une chapellenie.

1. C'est aller tout à fait contre la volonté de M. F. de Salcède ; car je sais bien qu'il n'avait d'autre intention que d'augmenter l'importance de cette église et de lui assurer un long avenir. Afin que saint Paul fût honoré, il a sacrifié l'avantage qui devait revenir à son âme, des messes qu'il aurait pu faire dire s'il l'avait voulu ; car il avait assez de lumières et de sainteté pour le faire.

2. La fabrique a peu de revenu, et si l'église vient à tomber plus tard, ce qui arrive assez ordinairement même aux églises vouées, il ne se trouvera pas de quoi la rétablir.

3. Introduire l'ordinaire où il n'a que faire, et lui donner un subside, c'est ce que défendrait Salcède s'il était encore en vie.

4. A mon avis c'est priver Saint-Paul d'un accroissement notable auquel il peut prétendre : avec une fabrique, il y parviendra, et une chapellenie n'y peut servir de rien ; et puis, d'une manière et de l'autre, on y dira beaucoup de messes.

5. Il est convenable d'avoir de riches ornements ; car, puisqu'on doit y célébrer les fêtes, il n'est pas raisonnable d'en aller emprunter chaque fois, et ces acquisitions emploieront beaucoup d'argent. S'il en reste encore, on remplira mieux la volonté du donateur en agrandissant l'église qui est si petite, puisqu'il n'y a pas en cet endroit d'autre église de saint Paul pour y célébrer ses fêtes.

NOTES.

Cet écrit se trouve entre les mains des religieuses de Séville. Don François de Salcède était celui que la Sainte appelait le saint chevalier. Etant veuf, il se fit prêtre, aida beaucoup sainte Thérèse dans la fondation du couvent primitif de Saint-Joseph. Il mourut l'an 1580, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Cet écrit fait voir combien sainte Thérèse tenait à la pompe du culte extérieur, et aussi sa grande dévotion à saint Paul. Sainte Thérèse a été aussi nommée la Paule de l'Eglise.

LXXXIV.

*Avis pour le jour de la profession des religieuses.*

Le jour de la profession et de la prise d'habit, c'est une de nos anciennes règles que les professes communient.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

## LXXXV.

*Mémoire envoyé par la Sainte au chapitre de la séparation sur la fondation de Saint-Joseph.*

Cette maison de Saint-Joseph d'Avila fut fondée le jour de Saint-Barthélemy, en 1562; elle est la première qui fut fondée par la mère Thérèse de Jésus, avec l'aide de dona Aldonze de Guzman et dona Guiomar d'Ulloa, sa fille, au nom desquelles on dressa l'acte de la fondation, quoiqu'elles eussent donné peu de chose, parce qu'elles n'étaient pas riches. Il fallait que ce fût en leur nom, pour qu'on ne prétendît pas que la mère Thérèse de Jésus fondait pour le monastère où elle était; et comme l'ordre ne reconnut pas cette nouvelle maison, on la soumit à l'ordinaire; c'était alors le révérendissime seigneur don Alonzo de Mendoze. Tant qu'il fut à Avila, il la favorisa beaucoup, fournissant le pain et les remèdes et d'autres aumônes. Lorsqu'il quitta l'évêché d'Avila pour celui de Palence, il fut le premier à nous placer sous l'obéissance de l'ordre, à cause que cela lui parut convenir davantage au service de Dieu, et nous fûmes toutes de cet avis. C'est bien fait. Il y a à présent environ trois ans et huit mois qu'on y vit dans la pauvreté, avec les secours de sa seigneurie et ceux de François de Salcedo, que Dieu ait dans sa gloire, de Laurent de Cépède qui y est, et de plusieurs autres personnes de la ville. Ce fut avec les mêmes ressources qu'on bâtit l'église et la maison et qu'on acheta l'emplacement.

## NOTES.

Les religieuses de Jaen conservent ce morceau écrit de la main de la Sainte. Il fut présenté au chapitre de la séparation des provinces.

## LXXXVI.

*Différents fragments et notes réunis sur un papier par la Sainte qui se proposait apparemment de les faire entrer dans d'autres écrits.*

1. Petite pécheresse, de quoi t'affliges-tu? est-ce que je ne suis pas ton Dieu? Ne vois-tu pas combien je suis maltraité ici-bas? si tu m'aimes, pourquoi n'as-tu pas pitié de moi?

2. Si Notre-Seigneur ne m'avait pas fait les grâces qu'il m'a faites, jamais je n'eusse trouvé en moi le courage nécessaire pour faire ce que j'ai fait, ni la force qu'il m'a fallu pour les travaux où j'ai passé, les contradictions et les jugements auxquels j'ai été en butte. Aussi bien, après avoir commencé les fondations, je fus délivrée des craintes que j'avais auparavant d'être abusée, et je me suis crue assurée que mon entreprise venait de Dieu. Alors j'ai lutté contre les difficultés, mais toujours en suivant la voie des conseils et de l'obéissance. Cela me fait entendre que Notre-Seigneur, ayant voulu ressusciter la première ferveur de cet ordre, a fait choix de moi dans sa miséricorde, pour que je fusse son instrument; il fallait donc que sa divine majesté me donnât ce qui me manquait, et tout me manquait, afin de produire un tel



changement, et de montrer davantage sa puissance dans un état de choses si déplorable.

3. Antiochus exhalait une odeur si infecte à cause de ses péchés énormes, qu'il ne pouvait se souffrir lui-même, ni être supporté par ceux qui l'approchaient pour l'assister.

4. La confession est pour dire ses fautes, ses péchés, et non ses vertus, ni choses semblables d'oraison ; mais on en traite ailleurs avec quelqu'un qui s'y entende. Que la prieure y veille et que la religieuse lui en expose le besoin, afin qu'elle en juge. Cassien dit que celui qui n'entend pas ces choses, est semblable à qui ignore que les hommes nagent, et qui, n'en ayant pas vu nager, s'imaginerait, s'il en voyait se jeter à la rivière, qu'ils vont tous se noyer.

5. Notre-Seigneur a voulu que Joseph dît à ses frères la vision, et qu'elle fût connue, quoiqu'il dût lui en coûter cher, comme cela arriva.

6. La crainte que l'âme ressent lorsque Dieu lui fait une grande grâce, est un respect intérieur de l'esprit, qui est à comparer à celui des quatre vieillards dont parle l'Écriture.

7. Comme on ne pèche pas si on n'a la connaissance, ainsi Notre-Seigneur ne laissa pas pécher ce roi avec la femme d'Abraham, parce qu'il pensa que c'était sa sœur et non sa femme.

## NOTES.

N. 1. La Sainte s'encourage à la patience par une représentation qu'elle se fait faire par Notre-Seigneur.

N. 2. Elle rend gloire à Notre-Seigneur de la patience avec laquelle elle a supporté les contradictions, les calomnies, les persécutions et les peines qu'elle a essuyées durant sa vie publique.

N. 3. Interprétations mystiques de la puanteur qu'exhalait Antiochus mourant des plaies dont l'avait frappé la justice divine. Ce n'étaient pas ses plaies, c'étaient ses péchés qui puaien.

Les autres nombres sont aussi des pensées détachées qui s'entendent bien.

## LXXXVII.

*Règles pour la liberté de l'examen des novices. — Ce qu'il faut faire pour l'examen de la dernière profession.*

1. Nous défendons de donner le voile noir aux religieuses qui ne savent ni lire, ni écrire et qui n'ont pas seize ans accomplis.

2. Au bout d'un an et trois jours la postulante demandera trois fois au réfectoire ou au chapitre sa profession à toutes les religieuses. L'examen aura lieu dans les quinze premiers jours après que les examinateurs auront été prévenus ; mais ce délai expiré, s'ils n'ont pas procédé à l'examen, il n'y en aura pas : ils ne seront plus en droit de l'exiger, ni de s'informer quelle est la volonté des novices ; il ne sera plus permis ni à l'évêque ni à son vicaire de pénétrer dans le cloître ; ils feront alors leurs informations du dehors et de la grille de l'église, et ils se conformeront à ce qui est prescrit par le concile de Trente (*sess. 25, de Regulis*, 17). Nous défendons absolument à l'évêque et à son vicaire

toute question qui n'aurait pas un rapport nécessaire à celles que prescrit le décret du concile. Ainsi nous entendons que les filles, ni les novices ne seront pas tenues de répondre aux questions qui leur seraient adressées en dehors de ce qui concerne leur volonté relativement à leur entrée en religion, c'est-à-dire, si elles y entrent librement ou non.

NOTES.

N. 1. Cet écrit se trouve entre les mains des religieuses de Medina del Campo: il est de la main de la mère Inès de Jésus. Ces religieuses le conservent dans la persuasion qu'il est dicté par sainte Thérèse. Il est possible qu'elle eût proposé ces règles, et prié le P. Pierre Fernandez, commissaire apostolique, de leur donner force de loi.

N. 2. Ces règles ne peuvent pas sans doute obliger les révérendissimes évêques; mais nous ne doutons pas qu'ils n'y aient égard, au moins par rapport aux filles de la Sainte, lorsqu'ils songeront que ce sont les dispositions de sainte Thérèse de Jésus, dont les règles sont vénérées par toute l'Eglise de Dieu, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## LETTRE

DU REVEREND PERE MAITRE FRA-LOUIS DE LEON.

A LA MÈRE PRIEURE ANNE DE JÉSUS

ET AUX RELIGIEUSES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES DU MONASTÈRE DE

MADRID,

POUR LEUR RECOMMANDER L'ESPRIT ET LA DOCTRINE DE LA SAINTE  
MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS.

Je n'ai jamais vu ni connu la mère Thérèse de Jésus, pendant qu'elle vivait sur la terre; mais, maintenant qu'elle vit dans le ciel, je la connais et je la vois presque toujours dans deux images vivantes qu'elle nous a laissées d'elle-même: dans ses filles et dans ses livres, qui, selon moi, sont aussi deux témoins fidèles et non suspects de sa grande vertu. A la vérité, les traits de son visage, si je les voyais, me donneraient l'idée de son physique; et ses paroles, si je les entendais, m'apprendraient quelque chose des qualités de son âme; l'un n'aurait rien d'extraordinaire, et l'autre serait peu sûr et pourrait me tromper; or, ces désagréments ne se rencontrent nullement dans les deux moyens que j'ai maintenant de la connaître. Car, comme dit le Sage, *on connaît l'homme dans ses enfants*. Et les fruits que chacun laisse de soi-même, à la mort, sont les témoins véridiques de sa vie. Jésus-Christ même le suppose. Car, dans l'Evangile, pour nous apprendre à discerner les bons d'avec les méchants, il nous renvoie seulement à leurs fruits: *C'est par leurs fruits*, dit-il, *que vous les connaîtrez*. D'après cette règle, si je ne connaissais que pour avoir vu la mère Thérèse, sa vertu et sa sainteté, je pourrais la révoquer en doute et la tenir pour suspecte; tandis que maintenant, sans avoir vu Thérèse, en voyant seulement ses livres, et les œuvres de ses mains, qui sont ses filles, je tiens sa vertu pour certaine et très-évidente. Les vertus dont elles sont toutes des modèles éclatants, font certainement connaître, sans aucun danger de se tromper, les grâces signalées dont Dieu favorisa celle qu'il choisit pour être la mère de ce nouveau miracle; car on ne sau-



rait s'empêcher de voir un grand miracle, dans ce que Dieu fait maintenant en elles et par elles.

Si on entend par miracle ce qui arrive en dehors de l'ordre naturel, il y a ici tant de choses si grandes, si extraordinaires et si nouvelles, que c'est peu de les appeler un miracle, et qu'elles sont bien plutôt une accumulation de miracles. D'abord c'en est un qu'une femme, et une femme seule, ait ramené à la perfection un ordre de femmes et d'hommes. C'en est encore un autre, que la grande perfection à laquelle eile les a élevés. C'en est un troisième qu'en si peu d'années, avec de si faibles commencements, cette réforme ait fait des progrès immenses. Ce sont toutes choses qui méritent chacune une considération particulière.

Les femmes devant plutôt recevoir que faire l'enseignement, d'après saint Paul lui-même, *ad Col., c. XIV*, c'est une chose merveilleuse autant que nouvelle, que de voir une faible femme former une entreprise si grande, si sage et si utile, et en venir à bout avec autant de courage que de bonheur; de la voir, dis-je, enlever tous les cœurs, pour les gagner à Dieu, et entraîner tout le monde à sa suite, pour des choses qu'abhorre la nature. Cela nous fait voir, autant que je puis en juger, que dans ces temps malheureux où il semble que le démon triomphe dans la multitude des infidèles qui le suivent, dans la perfidie de tant de peuples hérétiques qui embrassent son parti, et dans les vices scandaleux des fidèles qui déshonorent la religion et se moquent de tout, Dieu a voulu lui opposer non un homme extraordinaire, entouré du prestige de la science, mais une femme pauvre et seule, pour le défier, lever l'étendard contre lui, une armée pour le vaincre, le mettre en fuite et l'abattre. Il a voulu aussi, pour faire éclater sa toute-puissance, que tandis que tant de milliers d'hommes lui demandent son royaume, les uns avec leurs erreurs grossières, les autres avec leurs vices détestables, une femme éclairât les esprits et réformât les mœurs d'une grande partie de la génération qui s'élève, pour réparer tant de pertes. Enfin, dans la vieillesse de son Eglise, il a trouvé bon de nous montrer que sa grâce n'a pas vieilli, et qu'aujourd'hui la vertu de son esprit n'est pas moindre que dans les premiers temps et les plus heureux, puisqu'avec des moyens plus faibles de leur nature que ceux d'alors, il fait les mêmes, ou à peu près les mêmes choses qu'alors.

En effet (et c'est le second miracle), la vie que vous menez et la perfection à laquelle votre mère vous a élevées, ne sont-elles pas une image de la sainteté de l'Eglise primitive? Il est certain que ce que l'histoire nous dit de ces anciens temps, nous le voyons maintenant de nos propres yeux dans votre genre de vie, qui nous fait voir en action ce qui paraissait naguère encore introuvable ailleurs que sur le papier et en paroles, tant cela était peu pratiqué! Ce qui étonne quand on le lit, ce que la chair croit à peine, on le voit maintenant accompli dans votre personne, madame, et dans vos compagnes. Détachées de tout ce qui n'est pas Dieu, consacrées au divin Epoux, embrasées d'amour pour lui, animées du courage des hommes forts, malgré la faiblesse de vos membres de femmes, vous mettez en exécution les maximes de la plus sublime et de la plus généreuse philosophie que les hommes aient jamais imaginée. Vous atteignez par les œuvres un point de perfection et d'héroïsme où le génie était à peine parvenu par l'imagination. Vous fuyez les richesses, vous haïssez la liberté, vous méprisez la gloire, vous aimez l'humilité et le travail. Toute votre ambition consiste à vous avancer continuellement, avec une sainte émulation, dans la vertu ou votre Epoux vous engage avec une force d'attraits dont il inonde

vos âmes, si puissante qu'elle surpasse, dans l'abandon et la privation de toutes choses, tout ce qui peut donner du contentement dans la vie. Vous vous élevez généreusement au-dessus de toute la nature, comme si vous étiez exemptes de ses lois, ou véritablement, comme si vous étiez au-dessus d'elles ; ni le travail ne vous lasse, ni la retraite ne vous fait peine, ni la maladie ne vous arrête, ni la mort ne vous fait peur, ou vous épouvante ; au contraire, elle vous réjouit et vous encourage. Ce qui est par-dessus tout admirable, c'est le goût, ou, si je peux l'appeler ainsi, le bonheur avec lequel vous faites ce qui est extrêmement difficile à faire : la mortification est pour vous une réjouissance ; la résignation, un jeu ; la rigueur de la pénitence, un passe-temps. Vous vous livrez, comme à une récréation et à un divertissement, à ce qui fait l'épouvante de la nature ; et, de l'exercice des vertus héroïques, vous faites un exercice d'agrément, qui démontre d'une manière pratique la vérité de cette parole de Jésus-Christ, que *son joug est doux et son fardeau léger*. Il n'est pas de personnes du siècle qui trouvent, dans leurs plaisirs, les joies que vous éprouvez à vivre comme des anges ; car vous leur ressemblez sans doute, non-seulement par la perfection de votre vie, mais encore par l'union et l'accord qui règnent entre vous toutes ; il n'y a pas deux choses plus unies que vous l'êtes entre vous, et l'une avec l'autre, dans la conversation, dans la modestie, dans l'humilité, dans la discrétion, dans la douceur d'esprit, et enfin, dans tout votre extérieur et toute votre conduite. Animées toutes de la même vertu, elle vous donne à toutes un même air, et, comme des miroirs brillants, vous réfléchissez toutes une même image, qui est celle de la sainte mère que représentent ses filles. D'où il suit, comme je le disais en commençant, que, sans l'avoir vue durant sa vie, je la vois mieux maintenant.

En effet, ses filles sont non-seulement ses portraits et sa ressemblance, mais encore des témoins et de sûrs garants de ses perfections, qu'elle leur a communiquées et qui passent des unes aux autres, en se multipliant avec une telle rapidité que (et c'est le troisième miracle), dans l'espace de vingt ans qu'il peut y avoir depuis que votre mère fonda le premier monastère, jusqu'à ce jour, l'Espagne est déjà remplie de monastères où Dieu est servi par plus de mille religieux, parmi lesquels vous brillez, vous autres religieuses, comme les grands astres parmi les petits ; car comme ce fut une femme heureuse qui commença la réforme, ainsi il semble que les femmes de cette réforme ont eu tout l'avantage. Et non-seulement elles sont des lumières et des modèles dans leur ordre, mais elles sont encore la gloire de notre nation et de ce siècle, des fleurs qui embellissent la stérilité de notre temps, des membres d'élite de l'Eglise, des témoins vivants de l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ, des preuves manifestes de sa souveraine vertu, et des portraits accomplis, où nous voyons, en quelque façon, une épreuve de ce que la foi nous promet. Voilà pour les filles, qui sont la première des deux images.

La seconde image n'est ni moins brillante, ni moins merveilleuse que la première. La seconde image, ce sont les écrits et les livres, par lesquels, sans aucun doute, le Saint-Esprit a voulu que la mère Thérèse fût un modèle très-rare ; car, par l'élevation des sujets qu'elle traite, par la délicatesse et la clarté avec lesquelles elle les traite, elle est supérieure à bien des beaux esprits ; par son élocution, par la pureté et la facilité de son style, par la grâce et la bonne tournure de ses phrases, et par son élégance qui n'a rien d'affecté, elle plaît extrêmement, au point que je doute que notre langue ait rien qui égale ses écrits. Aussi toutes les fois que je les lis, ils me causent une admiration nouvelle. et.



dans bien des endroits, je crois trouver dans ce que je lis, le génie d'un homme. Enfin, je vois, à n'en pas douter, que c'est le Saint-Esprit qui parlait le plus souvent, et qui dirigeait sa plume et sa main. C'est ce que rend évident la lumière dont elle éclaire les choses obscures et le feu toujours croissant avec ses paroles, dont elle embrase le cœur du lecteur. En laissant de côté tous les autres grands profits que l'on tire de la lecture de ses livres, il en est deux qui, selon moi, sont d'une efficacité tout à fait singulière.

L'un consiste à rendre facile aux lecteurs le chemin de la vertu ; l'autre, à les embraser de l'amour de la vertu et de l'amour de Dieu. Et d'abord, c'est une chose merveilleuse de voir comment elle met Dieu sous les yeux de l'âme et comment ses écrits le représentent aisé à trouver, doux et bon pour ceux qui le trouvent. Ensuite, je ne dis pas seulement toutes, mais chacune de ses paroles allume dans l'âme le feu du ciel qui l'embrase et la consume ; ce qu'elle dit dissipe toutes les difficultés qui arrêtent les yeux et tous les sens, non en empêchant seulement de les voir, mais encore en empêchant d'en tenir compte et de les craindre ; et l'âme reste non-seulement détrompée des choses qu'une fausse imagination fait estimer, mais elle reste encore déchargée de son propre poids et de sa faiblesse, et tellement fortifiée, ou, si on peut parler ainsi, tellement remplie d'ardeur pour le bien, qu'elle y vole aussitôt avec un désir brûlant. Les grandes flammes qui brûlaient dans cette sainte poitrine se sont attachées à ses paroles et s'en sont échappées avec elles, de sorte qu'elles élèvent l'âme où elles veulent et vont elles-mêmes. Vous en êtes, mesdames, de bons témoins, vous qui êtes des portraits si ressemblants de votre mère. Aussi je ne me souviens pas d'avoir lu une fois ses livres, sans qu'il m'ait semblé que je les entendais parler de vous ; ni je ne vous ai non plus jamais entendu parler sans me figurer que je lisais les paroles de votre mère. Quiconque en aura fait l'expérience conviendra aisément de la vérité de ce que je dis. On ne pourra s'empêcher de voir les mêmes lumières, la même étendue d'esprit dans les choses délicates et difficiles, la même facilité et la même grâce à les dire, la même finesse, la même discrétion ; on respire le même amour de Dieu, on conçoit les mêmes désirs, on voit la même perfection de sainteté, non d'une sainteté affectée et extraordinaire, mais répandue dans le fond même de toute la conduite, de manière que, sans prononcer seulement le nom de Dieu, vous pénétrez les âmes de son amour.

J'en reviens donc à ce que j'ai dit en commençant, que, si je ne l'ai pas vue lorsqu'elle vivait sur la terre, je la vois maintenant dans ses livres et dans ses filles, ou, pour mieux dire, je la vois maintenant en vous seules, mesdames, qui êtes celles de ses filles qui retracez le mieux sa manière de vivre et qui êtes les portraits vivants de ses écrits et de ses livres, dont on donne une édition, que le conseil royal m'a chargé de revoir. Je les dédie à votre saint couvent et j'en ai bien le droit, ne fût-ce qu'à cause de mon travail, qui n'a pas été peu de chose. Car je n'en ai pas été quitte pour les revoir et les examiner, comme j'y étais tenu par ma commission ; il m'a été en outre indispensable de les confronter avec l'original même que j'ai eu longtemps entre les mains, pour les remettre précisément dans le même état où ils ont été écrits de la propre main de votre mère, sans y rien changer ni dans les expressions, ni dans les choses ; ce que n'avaient eu garde de faire les précédents éditeurs, soit qu'il faille l'attribuer à la négligence des copistes, à leur témérité, ou à des erreurs.

Faire des changements dans les choses, lorsqu'elles sont écrites par une âme qui vivait en Dieu et dont nous présumons que Dieu dirigeait

la plume, quelle plus grande témérité ! Quelle erreur plus honteuse que de prétendre corriger ses expressions ? S'ils avaient bien connu le castillan, ils auraient senti que le langage de la mère est l'éloquence même. Dans certains endroits de ses écrits, avant de finir ce qu'elle a commencé, elle y mêle d'autres choses, et elle rompt le fil commencé en y liant souvent d'autres choses, mais elle les y lie si adroitement et elle fait ce mélange avec tant de grâce que ce défaut devient lui-même une beauté, et qu'il fait l'effet ou d'une citation, ou d'un proverbe. Je les ai donc ramenés à leur pureté originelle.

Mais puisque la malice des hommes peut trouver à redire même sur les meilleures et les plus excellentes choses, je crois à propos de répondre ici aux chicanes que quelques-uns peuvent faire au sujet de ces livres. On y trouve le récit de plusieurs révélations ; il y est traité les choses intérieures qui se passent dans l'oraison ; elles sont en dehors de ce qu'on éprouve ordinairement par les sens. Il s'en trouvera par hasard qui diront des révélations, que ce sont choses douteuses et que, pour cette raison, on ne devait pas les publier. Quant à ce qui est du commerce intime de l'âme avec Dieu, que c'est affaire de grande spiritualité, et le privilège d'un bien petit nombre de personnes et qu'il peut y avoir du danger à le porter à la connaissance de tout le monde : sur quoi on est véritablement dans l'erreur.

Et d'abord, au sujet des révélations, comme il est certain que le démon se transforme en ange de lumière, plus d'une fois, qu'il joue et trompe les âmes sous de feintes apparences, de même il est hors de doute et de foi que l'Esprit-Saint s'entretient avec les siens, qu'il se découvre à eux en différentes manières, soit pour leur profit propre, soit pour le bien des autres. Et de même qu'on ne doit pas s'arrêter aux premières révélations, ni les écrire, parce que ce sont des illusions, de même les secondes méritent d'être sues et écrites. Il en est comme de ce que l'ange disait à Tobie : *Il est bon de cacher le secret du roi, mais c'est un devoir et une action sainte de manifester et de découvrir les œuvres de Dieu.* Quel est le saint qui n'ait pas reçu quelque révélation ? ou quelle est la vie d'un saint où l'on ne trouve pas les révélations qui lui ont été faites ? Les histoires de la vie de saint Dominique et de saint François, qui se trouvent dans celles de leurs ordres, ne sont-elles pas dans les mains et sous les yeux de tout le monde ? Or, on n'y voit presque pas de pages sans révélation des fondateurs ou de leurs disciples. Dieu, sans aucun doute, s'entretient avec ses amis, et ce n'est pas pour que personne n'en sache rien, mais, au contraire, pour que ce qu'il leur dit soit mis au jour ; car, comme il est lumière, il aime la lumière en toutes choses ; comme il cherche le salut de tous les hommes, il ne fait jamais ces faveurs spéciales à un seul, mais bien pour qu'elles servent par le moyen de celui qui les reçoit à un grand nombre d'autres.

Cependant il s'éleva des doutes sur la vertu de la sainte mère Thérèse, et il se trouva des gens qui en pensèrent à rebours de ce qui en était, parce qu'on ne voyait pas bien la manière dont Dieu approuvait ses œuvres. Alors il était convenable que ces histoires ne fussent pas mises au jour et ne courussent pas dans le public, de peur qu'elles ne servissent de prétexte à certains jugements téméraires. Mais maintenant, après sa mort, quand les mêmes choses et leur accomplissement établissent la certitude que c'est Dieu qui se montre, quand le miracle de l'incorruption de son corps et tant d'autres miracles qu'elle fait chaque jour, mettent hors de tout doute sa sainteté ; cacher les grâces que Dieu lui fit durant sa vie, et s'obstiner, à refuser de rendre publique la connaissance des moyens dont il se servit pour l'élever à la perfec-



tion, pour le besoin de tant de peuples, ce serait, en quelque façon, faire injure à l'Esprit-Saint, obscurcir ses merveilles et voiler sa gloire. Il ne se trouvera donc pas un seul homme d'un bon jugement qui prétende que l'on ferait bien de tenir ces révélations cachées.

Quant à ce que quelques-uns disent qu'il ne convient pas que la mère elle-même écrive ses révélations qui la regardent, du moins, en ce qu'elles ont de personnel pour elle, que c'est aller contre son humilité et sa modestie, puisqu'elle les a écrites par ordre et par force; et que cela ne peut tout au plus convenir qu'en ce qui a rapport à nous autres: l'on répond que si tout autre qu'elle-même les avait écrites, on pourrait soupçonner qu'il a pu être ou trompé, ou trompeur; ce que l'on ne peut craindre de la part de la mère, qui écrivait ce qui se passait en elle, et qui était tellement sainte qu'elle était bien incapable de faire tort à la vérité dans des choses d'une telle importance.

Ce que je crains pour plusieurs de ceux qui font peu de cas de semblables écrits, c'est qu'ils les rejettent, non à cause des erreurs où ces écrits pourraient les faire tomber, mais bien plutôt à cause des erreurs où ils sont tombés eux-mêmes, en s'imaginant qu'il n'est pas croyable que Dieu se familiarise de la sorte avec qui que ce soit, erreur dont ils seraient désabusés, s'ils voulaient considérer seulement ce qu'ils croient qu'il a fait.

En effet, s'ils font profession de croire que Dieu s'est fait homme, comment peuvent-ils douter qu'il s'entretienne avec l'homme? S'ils croient qu'il a été crucifié pour eux, comment peuvent-ils s'étonner qu'il se plaise avec les hommes? Lequel est le plus incroyable, qu'il apparaisse à un de ses serviteurs et qu'il lui parle, ou qu'il se fasse notre serviteur, et qu'il souffre la mort? Suivons donc courageusement la voie que Dieu nous indique, qui est la charité et la sincère observation de sa loi et de ses conseils, et il nous fera pour le moins de semblables faveurs. Ceux donc qui pensent mal de ces révélations, s'il y en a de tels, parce qu'ils croient qu'elles n'ont pas eu lieu, sont dans l'erreur; et si c'est parce qu'il y en a de fausses, ils sont dans l'obligation de croire véritables celles dont la sainteté de leurs auteurs atteste la vérité, telles que sont celles qui se trouvent dans ces écrits et dont l'histoire est non-seulement sans danger, mais encore profitable et nécessaire pour le discernement des bonnes, lorsque nous en trouvons de telles. Car on ne rapporte pas simplement les révélations que Dieu fit à la sainte mère Thérèse, mais on fait encore connaître le soin qu'elle prit de les examiner, le jugement qu'on doit en porter, et s'il faut les croire ou les rejeter.

La première chose que nous apprennent ces écrits, c'est que les révélations qui viennent de Dieu font toujours sur l'âme les plus salutaires impressions, et qu'elles servent au bien de qui les écrit, comme au salut de beaucoup d'autres. Ils nous apprennent, en second lieu, que nous n'avons que faire de nous en inquiéter, parce que la règle de notre vie c'est la doctrine de l'Eglise, les livres qui contiennent la révélation et les principes que nous dicte la saine et droite raison. Ils nous apprennent, en troisième lieu, que nous ne devons pas y attacher de l'importance, ni croire qu'ils renferment le secret de la perfection spirituelle, ou que ces révélations sont des signes certains de la grâce, parce que le bien de l'âme consiste proprement à aimer Dieu, à souffrir pour l'amour de lui, à nous priver des plaisirs défendus, à renoncer parfaitement à nous-mêmes et à toutes choses. Or, ce que ces écrits nous apprennent, comme principes, dans leur contenu, ils nous le font voir incontinent en action dans l'exemple de la mère elle-même, en nous racontant comment elle se tint toujours en garde contre ses révé-

lations, comment elle eut soin de les examiner et comment, au lieu de les prendre pour règle de sa conduite, elle suivit toujours les ordres et les conseils de ses supérieurs et de ses confesseurs. Cependant elles étaient bonnes, et rien n'était plus notoire, à voir les fruits de réforme qu'elles produisirent en elle et dans son ordre. Ainsi les révélations racontées dans ces écrits ne sont nullement douteuses ni suspectes. Elles sont bien éloignées d'ouvrir la porte à celles qui le sont ; car, au contraire, elles apprennent à les reconnaître et elles servent pour cet effet, comme de pierre de touche. Il reste à réfuter maintenant ceux qui trouvent du danger dans la sublime spiritualité de ces livres, qu'ils prétendent n'être nullement intelligibles pour tout le monde. Il y a trois sortes de personnes : les uns font oraison ; les autres, s'ils voulaient, pourraient aussi faire oraison ; enfin il en est qui, à raison de leur condition et de leur état, ne peuvent faire oraison. Eh bien ! je le demande, quels sont ceux pour qui ces livres ont du danger ? Pour les spirituels ? Nullement. Ce serait au contraire une perte pour eux d'ignorer ce que Thérèse a fait et enseigné. Pour ceux qui ont de la disposition à devenir spirituels ? Encore moins : parce qu'ils trouvent dans ces livres non-seulement un guide, s'ils le deviennent, mais encore des encouragements et des exhortations pour le devenir, ce qui est un très-grand bien. Pour les derniers ? En quoi leur sont-ils dangereux ? En ce qu'ils leur apprennent que Dieu est bon pour les hommes ; que quiconque renonce à tout, le trouve ; qu'il remplit les âmes de contentement ; de quelle manière il les purifie et les perfectionne ; renferment-ils des choses qui ne sanctifient pas ceux qui les savent et qui les lisent ? ne produisent-ils pas l'admiration pour Dieu et n'enflamment-ils pas de son amour ? Si la considération des œuvres extérieures de la création et des soins de la Providence est d'un profit général pour tous les hommes, la connaissance des merveilles secrètes de Dieu pourra-t-elle être préjudiciable à qui que ce soit ? Que s'il s'en trouvait quelqu'un qui, par ses mauvaises dispositions, en fût mal édifié, serait-il juste pour cela de fermer la porte à tant d'autres et à tant d'avantages ? N'annonce-t-on pas l'Evangile, quoi qu'il soit pour celui qui ne le reçoit pas, l'occasion d'une plus grande damnation ? Quels sont les écrits, sans en excepter les livres saints, dont un esprit mal disposé ne puisse abuser pour s'aveugler ? Quand on juge des choses, on doit considérer si elles sont bonnes en elles-mêmes et propres à leurs fins, et non l'abus qu'on en pourra faire. Car si on s'arrête à cet inconvénient, il n'est rien de si saint qui ne puisse être défendu. Quoi de plus saint que les sacrements ? et cependant combien de chrétiens les reçoivent mal ! Le démon malin et toujours attentif à nous nuire, prend différentes formes et se rend dans l'esprit de plusieurs zélé et soigneux du bien du prochain, afin que, sous prétexte d'un mal particulier, on prive tout le monde d'une chose qui est d'une utilité et d'un profit général. Il sait qu'il a plus à perdre à ce qu'on devienne meilleur et parfait dans la spiritualité par le secours de la lecture de ces livres, qu'il n'a à gagner à l'ignorance, ou à la malice de tel ou tel, qui, par son peu de disposition, en deviendra pire. Alors, pour ne pas perdre les uns, il exagère et met devant les yeux la perte des autres, dont il a assuré la damnation par mille autres moyens.

Ainsi donc, comme je l'ai déjà dit, je ne connais personne assez pervers pour le devenir davantage en apprenant que Dieu est bon pour ses amis, combien il leur est bon, et quel est le chemin par lequel il conduit les âmes, ce qui est tout l'objet de ces livres. Je me défie seulement de certains qui veulent conduire tout le monde et qui désapprouvent tout ce qui ne vient pas d'eux, en le discréditant, parce que



cela n'a pas leur sanction. Je n'ai rien à dire à de telles gens : leur tort a sa source dans leur volonté et ils ne veulent pas être éclairés. Je prie seulement tous les autres de ne pas prendre garde à eux , parce qu'ils ne méritent aucune attention.

Je ferai observer ici une chose qu'il est nécessaire de remarquer : c'est que la sainte mère Thérèse, en parlant de l'oraison qu'on nomme de quiétude et d'autres degrés plus élevés, et en traitant de certaines grâces particulières que Dieu fait aux âmes, dans plusieurs endroits de ses livres, a coutume de dire que l'âme est unie à Dieu , que l'âme et Dieu s'entendent, et que l'âme a la certitude que Dieu lui parle, et d'autres choses semblables. Là-dessus , personne ne doit entendre qu'elle établit que l'âme a la certitude d'avoir la grâce et la justice , tandis qu'elle est livrée à de tels exercices , ni toute autre personne , quelque sainte qu'elle soit, de manière à être assurée en elle-même qu'elle la possède, et que celui-là seul en est assuré, à qui Dieu l'a révélé. Cette mère elle-même, qui jouit de toutes les faveurs dont elle parle dans ces livres, et de beaucoup d'autres dont elle ne parle pas , dans un écrit dit d'elle-même ce qui suit : *Et ce qui ne se peut souffrir, Seigneur, c'est de ne pouvoir savoir avec certitude si je vous aime et si mes desirs vous sont agréables. Ailleurs : Mais, hélas ! mon Dieu ! comment pourrai-je savoir que je ne suis pas séparée de vous ? O ma vie ! faut-il que je vive avec si peu de sécurité sur une chose si importante !... Qui souhaitera de vivre ? mais si le profit qu'on peut tirer ou espérer de la vie consiste à contenter Dieu en tout, est-il rien de plus incertain et de plus rempli de périls ?*

Dans le livre des *Demeures* , en parlant des âmes qui sont entrées dans la septième, qui sont celles du premier et du plus parfait degré, elle s'exprime ainsi : *Elles sont délivrées des péchés mortels qu'elles connaissent, quoiqu'elles ne soient pas assurées de n'en avoir pas qu'elles ignorent ; et cela ne leur est pas un petit tourment.* Elle entend dire seulement, ce qui est vrai, que les âmes dans ces exercices ont le sentiment de la présence de Dieu par les effets qu'il produit en elles en ce moment, qui consistent à leur causer de douces joies, à les remplir de lumières, à leur donner des avis et de saintes affections , toutes choses qui sont de grandes grâces de Dieu, qui bien souvent accompagnent la grâce justificante, ou y disposent, mais qui ne sont pas pour cela cette grâce même, et ne l'accompagnent pas toujours et nécessairement. C'est ce qui se voit clairement au sujet des prophéties , puisque celui qui est en état de péché peut être favorisé du don d'en faire. Il sait alors que Dieu lui parle, et il ignore s'il le justifie, et par le fait il ne le justifie pas alors, quoiqu'il lui parle et qu'il l'instruise. On doit étendre cette observation à toute la doctrine en général ; et pour ce qui est de la mère en particulier, il est possible qu'après qu'elle eut écrit les paroles que je viens de rapporter, elle ait eu quelque assurance, ou quelque révélation particulière d'être en état de grâce. Mais comme on aurait tort de l'affirmer positivement, je pense qu'il serait d'un mauvais esprit de le nier. Les dons et les faveurs que Dieu lui accorda dans ses dernières années furent plus grands encore que ceux des premières , comme le font bien entendre certaines choses de ses livres. Mais de ce qui se passa en elle par un bonheur singulier, personne n'a le droit d'en faire une règle générale et, au moyen de cet avertissement, tous ses écrits restent sans aucune pierre d'achoppement. Ils seront, selon moi, et je l'espère, tout aussi profitables aux âmes, qu'ils vous l'ont été à vous-mêmes, mesdames, qu'ils ont élevées à la perfection et qu'ils y maintiennent, comme on voit. Je vous supplie de vous souvenir toujours de moi dans vos saintes oraisons.

A Saint-Philippe -le Madrid, le 15 septembre 1587.

---

# NOTICE

SUR

## SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

---

Au commencement du quinzième siècle, avant que Luther eût encore jeté dans l'Eglise l'esprit de curiosité et d'examen, la religion, mollement assise sur ses larges fondements, allaitait en souriant ses petits enfants qui se jouaient sur ses genoux, et nourrissait amoureusement à sa table couverte d'aliments célestes la multitude de ceux qui avaient grandi. Elle leur donnait des fêtes délicieuses et ils en étaient si enivrés qu'ils ne se plaignaient que de leur rareté. Ces fêtes des âmes étaient des jours solennels de prière. La prière était le vin et les parfums du banquet, les sacrements en étaient les mets sanctifiants. L'Eglise exhalait alors de toutes parts l'odeur des vertus, la bonne odeur de Jésus-Christ, parce que l'Eglise avait la simplicité de la foi et l'esprit de piété. Heureux temps, qu'étes-vous devenus !

Ce fut alors qu'on vit s'élever en Espagne, fleurir et briller de tant d'éclat cette haute école mystique dont sainte Thérèse fut le premier docteur, et dont Jean d'Avila et saint Pierre d'Alcantara furent des maîtres si illustres. De ces trois saints personnages, saint Pierre d'Alcantara est aujourd'hui le moins connu parmi nous et même parmi ses compatriotes. Les âmes pieuses, nous en avons la certitude, nous saurons gré d'une notice qui leur fasse connaître la vie d'un si grand saint, et surtout de l'édition du chef-d'œuvre ascétique dont il est l'auteur, et que nous avons eu de la peine à nous procurer, tant il est devenu rare.

L'an 1499, naquit Pierre d'Alcantara dans la petite ville de ce nom, en Estramadure, province de l'ouest de l'Espagne. Ses nobles parents rehaussaient l'illustration de leur origine par la pratique exemplaire des vertus chrétiennes. En récompense de ce mérite personnel et de si grand prix, comme aussi par un dessein miséricordieux en faveur de ces âmes de prédilection, Dieu suscita de leur union ce fils de bénédiction qu'ils virent croître en âge et en sagesse. Dès sa plus tendre enfance, Pierre fit présager ce qu'il serait toujours, par l'ardeur qu'il montrait pour tout ce qui a rapport à la piété. A l'âge de seize ans, il entra dans l'ordre des frères mineurs ; sa vie angélique le fit admirer et regarder comme le modèle de toutes les vertus. Lorsqu'il eut fait sa profession, il reçut de ses supérieurs l'ordre de prêcher, et, par la puissance de sa parole et de sa sainteté, il convertit plusieurs grands pécheurs.

Mais voyant avec peine que l'ordre de saint François était déchu de sa régularité primitive, il forma le dessein d'une réforme générale dont il dressa le plan, qu'il soumit à l'approbation du saint-siège apostolique. Après l'avoir obtenue, il fit bâtir, pour y jeter les nouveaux fondements de son ordre, un couvent à Pédrosa, en Andalousie. Là, ayant réuni plusieurs moines qui entraient dans ses vues, il commença à mener une vie si austère, qu'il ne portait jamais que l'habit le plus usé de la communauté, et il ne voulut jamais en avoir deux. Sa réforme fit de tels progrès, qu'en peu de temps elle s'étendit dans plusieurs provinces d'Espagne, et que son ordre s'introduisit en Amérique.



Il aida de toutes ses forces sainte Thérèse dans la réforme de l'ordre des carmes et la fondation des carmélites. Cette sainte, docteur de l'Espagne, eut une révélation du ciel dans laquelle Dieu lui fit connaître que tout ce qu'elle demanderait par les prières de Pierre d'Alcantara, lui serait accordé, et elle l'appela toujours *saint*.

Il ne voulut accepter aucune dignité, et Charles-Quint ne put jamais le faire consentir à devenir son confesseur. Il fut néanmoins gardien, définiteur et deux fois provincial de son ordre.

Il était si pur et si chaste qu'il ne voulut pas permettre que le frère qui le servait dans sa dernière maladie le touchât. On dit que personne n'avait vu le blanc de ses yeux. Il avait fait un pacte avec son corps pour ne lui donner jamais de repos.

Ce que sainte Thérèse raconte de sa pénitence est étonnant. Il ne dormait qu'une heure et demie et sa cellule n'avait que quatre pieds et demi de long. Il ne mangeait que tous les trois jours. Malgré tant d'austerité, il était doux et de la conversation la plus aimable; il était bon pour tout le monde et rigide seulement pour lui-même.

Ce grand saint, qui fut un des hommes les plus remarquables de son siècle, mourut à l'âge de 63 ans, en 1562. Après sa mort, il apparut à sainte Thérèse et lui dit : *O felix pœnitentia, quæ tantam mihi promittit gloriam!*

## TRAITÉ DE L'ORAISON ET DE LA MÉDITATION. COMPOSE PAR SAINT PIERRE D'ALCANTARA,

DE L'ORDRE DU BIENHEUREUX SAINT FRANÇOIS.

DÉDIÉ AU TRÈS-MAGNIFIQUE ET TRÈS-DÉVOT SEIGNEUR RODRIGUE DE  
CHAVES. DE LA VILLE DE CIUDAD-RODRIGUE.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR L'ABBE CENAT DE L'HERM.

Très-magnifique et très-dévot seigneur, si j'ai écrit ce petit traité, et si j'ai consenti à son impression, je ne l'ai pas fait par ma propre détermination, mais uniquement pour répondre aux instances tant de fois réitérées que vous m'avez faites de mettre par écrit quelque chose sur l'oraison, qui fût clair, court et succinct, afin que l'utilité en fût plus générale. Un traité peu volumineux et peu coûteux, me disiez-vous, serait à la portée des pauvres qui sont dans l'impossibilité d'acheter des livres chers; et clair, il serait utile aux personnes qui ont peu d'intelligence et de pénétration. Ayant compris qu'il y a du mérite à obéir en pareil cas à qui demande une chose aussi pieuse et sainte, que le fruit que l'on peut retirer de celle que vous me proposez, je me suis mis à l'œuvre pour l'exécution de vos saints ordres, bien assuré que ce petit travail ne peut manquer d'être profitable pour moi, si le désir et le grand empressement de plaire à votre seigneurie et à celle de dona Francesca, votre épouse, qui ne vous est pas moins unie par le lien de la charité et de l'amour en Jésus-Christ, notre bien, que par celui du mariage, ne me fait perdre une partie de mon mérite. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que se réjouir du bien que font les chrétiens nos frères, soit un mérite particulier et différent de celui

du bien qu'ils font, je pourrai dire encore que *j'ai part à votre dévotion* et à toutes vos bonnes œuvres. J'ai agi comme un père avec ses enfants chéris dans le Seigneur (c'est ainsi que je me plais à vous appeler, vous qui me regardez comme un père), et la pauvreté de ma doctrine et de mon talent est constamment venue en aide à la richesse de vos pieux desseins et de vos hautes pensées. Après avoir lu bien des livres qui traitent de cette matière, j'en ai extrait et compilé ce que j'y ai trouvé de meilleur et de plus utile. Dieu veuille que cela profite à tous ceux qui le cherchent, car cela n'est pas pour d'autres. Puisse enfin, votre seigneurie y trouver le bien spirituel qui est dans son bon désir, et moi, celui qui est dans ma bonne volonté. Tout à l'honneur et gloire de Jésus-Christ, notre bien, à qui est tout ce qui est bien.

## PREMIÈRE PARTIE. DE L'ORAISON.

### CHAPITRE PREMIER.

*Du fruit que l'on peut retirer de l'oraison et de la méditation.*

L'oraison et la méditation sont l'objet de ce petit traité. Si donc on fait d'abord connaître en peu de mots quel est le fruit que l'on peut retirer de ce saint exercice, les hommes s'y adonneront plus volontiers.

C'est une chose bien connue que l'un des principaux obstacles qui s'opposent à la dernière félicité et à la béatitude de l'homme, c'est la mauvaise inclination de son cœur, la difficulté et le dégoût qu'il éprouve à faire le bien. Si tout cela ne venait à la traverse, combien ne lui serait-il pas facile de courir dans le chemin des vertus, et d'atteindre la fin pour laquelle il a été créé; aussi l'Apôtre a-t-il dit : *Selon l'homme intérieur, je fais mes délices de la loi de Dieu; mais je sens une autre loi, une inclination dans mes membres qui contredit la loi de mon esprit et me rend esclave de la loi du péché.* Telle est donc la cause la plus universelle de tout notre mal. Or, pour surmonter cet entraînement, cette difficulté, et rendre facile notre grande affaire, rien ne peut servir autant que la dévotion, parce que, comme dit saint Thomas, la dévotion n'est autre chose que la promptitude et la facilité à faire le bien. Ces dispositions étant incompatibles avec les difficultés et les dégoûts qui nous arrêtent, elles nous rendent propres et prêts à toute sorte de bien. Elles sont une réfection spirituelle, un rafraîchissement, une rosée du ciel, un souffle, mais un souffle de l'Esprit-Saint, et une impression surnaturelle. Le cœur de l'homme s'en trouve réglé, fortifié et transformé de telle façon, qu'il se sent un goût, un amour nouveau pour les choses spirituelles, et de l'horreur pour les choses sensuelles. C'est ce que nous apprend l'expérience de chaque jour. La raison, c'est qu'au sortir d'une profonde et dévote oraison, une personne spirituelle renouvelle ses bons propos, ses ferveurs, ses résolutions de bien faire, son désir de plaire à Dieu et d'aimer un maître dont elle vient d'éprouver la bonté et la douceur; enfin de souffrir de nouvelles peines et amertumes et de donner son sang pour lui. Ainsi, dans l'oraison, notre âme se rajeunit et reprend toute sa fraîcheur.

Si on me demande par quels moyens on s'élève à ce noble et puissant enthousiasme de la dévotion, le même saint docteur répondra que c'est par la méditation et la contemplation des choses divines; que de leur profonde



méditation et considération naît dans la volonté le sentiment et l'amour que nous appelons dévotion, qui dispose et porte à toute sorte de bien, et que c'est la raison pour laquelle ce saint et religieux exercice de tous les saints est si loué et si recommandé, étant regardé comme le moyen d'acquérir la dévotion qui, bien qu'elle ne soit qu'une seule vertu, nous rend capables d'acquérir toutes les autres, et, comme un puissant aiguillon, nous presse d'y travailler. Pour s'assurer combien cela est vrai, il n'y a qu'à voir combien saint Bonaventure le dit ouvertement.

« Si vous voulez, dit-il, souffrir avec patience les adversités et les misères de cette vie, soyez homme d'oraison. Si vous voulez obtenir le courage et la force de vaincre les tentations de l'ennemi, soyez homme d'oraison. Si vous voulez mortifier votre propre volonté avec toutes ses inclinations et ses appétits, soyez homme d'oraison. Si vous voulez connaître les astuces de Satan et déjouer ses tromperies, soyez homme d'oraison. Si vous voulez vivre dans la joie et marcher doucement dans les voies de la pénitence, soyez homme d'oraison. Si vous voulez chasser de votre âme les mouches importunes des vaines pensées et des soucis, soyez homme d'oraison. Si vous voulez nourrir votre âme de la moelle de la dévotion et l'avoir toujours remplie de bonnes pensées et de bons désirs, soyez homme d'oraison. Si vous voulez fortifier et affermir votre courage dans les voies de Dieu, soyez homme d'oraison. Enfin, si vous voulez déraciner de votre âme tous les vices et planter en leur place les vertus, soyez homme d'oraison. C'est dans l'oraison que l'on reçoit l'union et la grâce du Saint-Esprit qui enseigne toutes choses. Je dis plus, si vous voulez vous élever à la hauteur de la contemplation et jouir des doux embrassements de l'Époux, exercez-vous à l'oraison. Elle est la voie par laquelle l'âme s'élève à la contemplation et au goût des choses célestes. Voyez-vous déjà quelle est la vertu et quel est le pouvoir de l'oraison ? Mais pour prouver tout ce qui vient d'être dit, sans nous servir du témoignage des Ecritures divines, tenons-nous-en à ceci : c'est que nous avons entendu et vu, et que nous voyons tous les jours un grand nombre de personnes simples qui ont obtenu tous les biens que nous avons énumérés et d'autres plus grands encore, par le moyen de l'exercice de l'oraison. » Ici finissent les paroles de saint Bonaventure.

Eh bien ! quel trésor ! Peut-on trouver une mine plus riche et plus pleine ? Ecoutez encore ce que dit à ce sujet un autre grand religieux, un saint docteur, en parlant de cette même vertu.

« Dans l'oraison, l'âme se purifie des péchés, se nourrit de la charité, s'affermi dans la foi, se fortifie dans l'espérance ; l'esprit s'épanouit, les entrailles se dilatent, le cœur s'épure, la vérité paraît au jour, la tentation est vaincue, la tristesse dissipée, les sens sont renouvelés, les forces abattues, relevées, la tiédeur cesse, la rouille des vices tombe. De l'oraison sortent, comme de vives étincelles, les désirs du ciel que produit l'âme embrasée du feu du divin amour. Grande est l'excellence de l'oraison ; ses privilèges sont grands : à l'oraison les cieux sont ouverts. C'est à l'oraison que sont découverts les secrets, et l'oreille de Dieu est toujours ouverte et attentive à l'oraison. » — Mais qu'il suffise de ce que nous venons d'en dire pour se faire une idée du fruit de ce saint exercice.

## CHAPITRE II.

*De la matière de la méditation.*

Nous venons de voir combien est grand le fruit de l'oraison et de la méditation, voyons maintenant ce que nous devons méditer. La matière qui peut convenir au saint exercice qui fait naître dans nos cœurs l'amour de Dieu, sa crainte et l'observation de ses commandements, doit être la matière même qui va le mieux à cette fin. Or, il est certain que toutes les choses créées, et les choses spirituelles et saintes y servent. Donc, généralement parlant, les mystères de notre foi (qui sont contenus dans le symbole qui est le *Credo*) sont pour cela les plus efficaces et les plus profitables. Dans le symbole, nous trouvons les bienfaits de Dieu, le jugement dernier, les tourments de l'enfer et la gloire du paradis, qui sont de puissants aiguillons pour exciter notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu. Nous y trouvons aussi la vie et la passion du Christ, notre Sauveur, en quoi consiste tout notre bien. Ces deux choses qui y sont traitées le plus au long, sont précisément celles qui occupent le plus ordinairement dans la méditation. Aussi dit-on avec beaucoup de raison que le symbole est la matière la plus propre de ce saint exercice, bien que ce qui porte le plus le cœur à l'amour et à la crainte de Dieu, soit aussi pour chacun une matière particulière.

Pour introduire dans ce chemin les commençants et les novices à qui il faut présenter les aliments mâchés et presque digérés), je vais donc proposer brièvement des méditations de deux sortes, pour chaque jour de la semaine : les unes pour le soir, et les autres pour le matin. Elle seront tirées, pour la plupart, des mystères de notre foi. Si nous donnons chaque jour deux réfections à notre corps, nous devons traiter de même notre âme, dont la méditation et la considération des choses divines sont la nourriture. Ces méditations seront, les unes sur les mystères de la sainte passion et de la résurrection du Christ, et les autres sur les autres mystères dont nous avons parlé. Celui qui n'aura pas le temps de se recueillir deux fois par jour, pourra du moins méditer les premiers mystères dans une semaine, et les autres dans l'autre ; ou s'en tenir seulement à ceux de la passion et de la vie de Jésus-Christ qui sont les principaux. Toutefois, il convient de ne pas négliger les autres au commencement de la conversion, qui est le temps où l'on entre principalement dans la crainte de Dieu, dans la douleur et la détestation de ses péchés.

Nous mettons à la suite les unes des autres les sept premières méditations des jours de la semaine.

## LE LUNDI.

Ce jour-là, vous pourrez rappeler vos péchés dans votre mémoire, et vous occuper à vous connaître vous-même, afin de voir, d'un côté, les maux que vous avez, et de l'autre, que vous n'avez aucun bien qui ne soit à Dieu, ce qui est le moyen d'acquérir l'humilité qui est la mère et la nourrice de toutes les vertus.

Pour cela, vous devez premièrement penser à la multitude des péchés de votre vie passée, particulièrement de ceux que vous avez commis dans le temps où Dieu était encore peu connu de vous. Si vous parvenez à les bien voir, vous trouverez qu'ils sont plus nombreux que les cheveux de votre tête, et que vous avez vécu en ce temps-là comme un daïen qui ne sait ce que c'est que Dieu. Faites ensuite un court examen sur chacun des dix commandements et des sept péchés capitaux, et vous verrez qu'il n'y en a aucun où vous ne soyez tombé plusieurs fois, par pensées, par paroles ou par actions.



Secondement, passez en revue tous les bienfaits de Dieu et considérez tout le temps de votre vie passée; voyez à quoi vous l'avez employé, parce que vous en devez rendre compte à Dieu. Dites-moi, maintenant, comment avez-vous passé votre enfance? votre première jeunesse? l'âge suivant? en un mot, tous les jours de votre vie jusqu'aujourd'hui? De quoi ont été occupés vos sens et les puissances de l'âme que Dieu vous a donnée pour le connaître? A quoi vous ont servi vos yeux, sinon à vous faire voir les vanités? votre ouïe, sinon à vous faire entendre le mensonge? votre langue, sinon à faire mille jurements et mille murmures? votre goût, votre odorat et votre toucher, sinon à prendre des satisfactions et des plaisirs sensuels?

Quel profit avez-vous retiré des sacrements que Dieu a institués pour vous servir de remède? quelle a été votre reconnaissance pour ses bienfaits? comment avez-vous répondu à ses inspirations? à quoi avez-vous employé la santé, la force, les talents naturels, les biens que l'on nomme de fortune et les différentes choses qui servent aux commodités de la vie? qu'avez-vous fait pour votre prochain dont Dieu vous commande d'avoir soin? où sont ces œuvres de miséricorde qu'il vous prescrit à son égard? Que répondrez-vous donc au jour où vous rendrez vos comptes, lorsque Dieu vous dira : Rends-moi compte de l'administration que je t'ai confiée, car aujourd'hui je te retire cette charge. O arbre sec et préparé pour les tourments éternels! que répondrez-vous le jour où Dieu vous demandera compte de tout ce temps, de toutes ces heures et de tous ces moments de votre vie?

Troisièmement, pensez aux péchés que vous avez commis, et à ceux que vous commettez chaque jour depuis que vous avez ouvert les yeux à la connaissance de Dieu, et vous trouverez que jusqu'à présent Adam vit en vous avec une infinité de racines et d'habitudes anciennes. Voyez combien vous avez manqué de respect à Dieu, combien vous lui avez été ingrat, combien vous avez été rebelle à ses inspirations, combien vous avez été paresseux pour les choses de son service, que vous ne faites jamais avec cette promptitude, cette diligence et cette pureté d'intention que vous devriez avoir même pour les choses et les intérêts de ce monde.

Considérez ensuite combien vous êtes dur pour le prochain et sensible pour vous-même, combien vous êtes attaché à votre propre volonté, à votre personne, à votre honneur et à tout ce qui vous intéresse. Voyez combien vous êtes encore orgueilleux, ambitieux, emporté, vaniteux, envieux, malin, délicat, inconstant, léger, sensuel, esclave de vos divertissements, curieux des conversations, des railleries et des caquets. Voyez encore combien vous êtes inconstant dans vos bonnes résolutions, combien vous êtes inconsidéré dans vos paroles, déréglé dans vos actions, et combien vous êtes lâche et pusillanime lorsque vous avez à faire quelque chose de pénible.

Quatrièmement, examinez dans cet ordre la multitude de vos péchés, considérez-en ensuite la gravité, afin de reconnaître combien votre misère s'est accrue sur tous les points. Pour la bien apprécier, vous devez premièrement vous arrêter à ces trois circonstances des péchés de votre vie passée, savoir: contre qui vous avez péché, pour quel motif vous avez péché et de quelle manière vous l'avez fait. Si vous considérez contre qui, vous trouverez que vous avez péché contre Dieu, dont la bonté et la majesté sont infinies et dont les bienfaits et les miséricordes pour l'homme surpassent tous les sables de la mer. Mais par quel motif avez-vous péché? Pour un point d'honneur, pour un plaisir des brutes, pour un intérêt d'un cheveu et bien des fois sans intérêt, par habitude et par mépris de Dieu. Mais en quelle manière avez-vous péché? Avec si peu de scrupule, si peu de crainte, avec tant de facilité, tant d'audace et plusieurs fois avec tant de contentement, que vous n'eussiez pas fait

pis si Dieu n'était qu'un vain soliveau qui ne vît, ni ne sût rien de ce qui se passe dans le monde. Était-ce donc là l'honneur que vous deviez à une si haute majesté ? Était-ce là la reconnaissance due à tant de bienfaits ? est-ce ainsi que vous payez le sang précieux qui coula de la croix, les coups de fouet et les soufflets reçus pour vous ? oh ! que vous êtes misérable de vous être perdu ! que vous êtes misérable d'avoir fait ce que vous avez fait ! mais combien n'êtes-vous pas plus misérable si vous ne sentez pas votre perte !... Il sera maintenant d'un très-grand profit d'appliquer un peu votre attention à la considération de votre néant. Vous le savez, rien ne vous appartient en propre que le néant et vos péchés ; tout le reste appartient à Dieu seul, car il est évident que les biens de la nature et les biens de la grâce, qui sont les plus grands, viennent tous de lui. De lui vient la grâce de la prédestination, qui est la source de toutes les autres grâces ; de lui vient la grâce de la vocation ; la grâce concomitante, la grâce de la persévérance et la grâce de la vie éternelle, viennent de lui. Qu'avez-vous donc dont vous puissiez vous glorifier, si ce n'est le néant et le péché ? Arrêtez-vous ici un peu à considérer le néant. Retenez-le seul pour vous et mettez tout le reste au compte de Dieu, afin de voir clairement et palpablement ce que vous êtes et ce qu'est Dieu ; combien vous êtes pauvre, et combien Dieu est riche, et, par conséquent, combien vous devez vous défier de vous-même, vous mépriser vous-même, et vous confier en Dieu, l'aimer et vous glorifier en lui.

Après avoir considéré toutes les choses ci-dessus, prenez de vous-même les sentiments les plus bas possibles. Songez que vous n'êtes qu'un roseau, jouet de tous les vents ; que vous n'avez ni importance, ni vertu, ni force, ni stabilité, ni aucune manière d'être. Regardez-vous comme un Lazare mort depuis quatre jours, un corps fétide et abominable, rempli de vers et qui force les passants à se boucher le nez et les yeux pour ne pas le voir. Qu'il vous semble que c'est de cette manière que vous marchez devant Dieu et ses anges, et tenez-vous pour indignes de lever les yeux au ciel, de toucher la terre des pieds, de vous servir des créatures, même du pain que vous mangez et de l'air que vous respirez.

Jetez-vous avec la pécheresse aux pieds du Sauveur, le visage couvert de confusion et de honte, comme une femme infidèle en présence de son mari, et le cœur gros de repentir et de douleur, demandez-lui pardon de vos égarements et priez-le, par son amour infini et par sa miséricorde, de daigner vous recevoir dans sa maison.

#### LE MARDI.

En ce jour, vous penserez aux misères de la vie humaine. Elles vous apprendront combien est vaine la gloire du monde, et combien elle est digne de mépris, puisqu'elle n'a pour fondement qu'une vie si misérable. Quoique les vices et les misères de cette vie soient presque innombrables, vous pouvez vous contenter de considérer en particulier les sept suivantes.

Premièrement, considérez combien cette vie est courte, sa plus longue durée est de soixante ou quatre-vingts ans. Le surplus, s'il y en a, n'est, comme dit le Prophète, que travail et douleur. Que l'on en retranche le temps de l'enfance, qui est plutôt une vie des bêtes qu'une vie des hommes ; le temps que l'on passe à dormir, où l'on ne fait usage ni des sens, ni de la raison qui nous rend hommes ; elle se trouvera encore plus courte en réalité qu'elle ne l'est en apparence. Si, après cela, on la compare à l'éternité de la vie à venir, à peine paraîtra-t-elle un point. Par là, on comprendra combien sont extravagants ceux qui, pour jouir de ce souffle de vie si courte, s'exposent à perdre le repos de celle qui doit durer toujours.



Secondement, considérez combien cette vie est incertaine, ce qui est une autre misère différente de la première, puisque ce n'est pas tout que cette brièveté de la vie en soi, mais cette brièveté même n'est pas chose assurée, mais douteuse. Car combien y en a-t-il qui atteignent ces soixante ou quatre-vingts ans dont nous avons parlé ? quel est le nombre de ceux à qui le fil de la vie est tranché au moment où ils commençaient à le filer ? combien meurent, comme l'on dit, à la fleur de l'âge ou prématurément ! Vous ne savez pas, dit le Sauveur, quand viendra votre maître, si ce sera le matin, à midi, à minuit ou au point du jour.

Pour le mieux sentir, tâchez de vous rappeler la mort de beaucoup de personnes que vous avez connues dans le monde, particulièrement de vos amis, de vos parents et de quelques personnes marquantes et distinguées qui, dans différents âges, aient été surprises par la mort et trompées dans tous leurs desseins et dans leurs espérances.

Troisièmement, considérez combien cette vie est fragile, et vous reconnaîtrez que le verre le plus délicat l'est moins qu'elle, puisqu'un coup d'air, un coup de soleil, un verre d'eau froide, un souffle de maladie suffit pour la faire perdre, comme le prouve du reste l'expérience ; en effet, combien de personnes meurent chaque jour à la fleur de leur âge, pour quelqu'une de ces choses !

Quatrièmement, considérez combien elle a peu de stabilité, puisqu'elle n'est jamais dans le même état. Remarquez les changements de nos corps qui ne conservent jamais la même disposition, ni la même santé. Ceux de nos âmes sont plus grands encore : semblables à la mer, elles sont sans cesse battues par tous les vents des passions, des convoitises et des soucis qui les agitent et y soulèvent des flots. Enfin qui ne connaît les inconstances de la fortune qui ne consent jamais à être longtemps stable, ni prospère, ni au même point, et qui tourne comme une roue, emportant dans son mouvement les choses humaines ?

Voyez surtout combien notre vie ne cesse de s'écouler rapidement, elle ne s'arrête ni le jour, ni la nuit, elle va toujours droit à sa perte. Cela posé, qu'est-ce que notre vie ? c'est une mèche qui s'use continuellement et qui s'use d'autant plus qu'elle brûle et brille davantage. Qu'est-ce que notre vie ? c'est une fleur qui le matin s'épanouit, se flétrit à midi et le soir est desséchée.

C'est pour nous faire comprendre ce dépérissement précipité que Dieu dit dans Isaïe : *Toute chair n'est qu'une herbe d'un jour, et toute gloire n'est qu'une fleur des champs.* Saint Jérôme dit au sujet de ces paroles : « En vérité, « quand on considère la fragilité de notre corps, et comment à toute heure « et à tout moment nous croissons et nous décroissons, sans rester jamais « dans un même état, et tels que nous nous trouvons tout à l'heure pendant « que nous parlons, que nous faisons des plans et des combinaisons et que « nous y laissons une partie de notre vie, comment souffrir que notre chair « soit appelée une herbe, et sa gloire une fleur des champs ? Celui qui « en ce moment est à la mamelle devient aussitôt un enfant, et l'enfant « un jeune homme, et vite le jeune homme un vieillard, et le vieillard « s'étonne de voir comment il n'est plus déjà un jeune homme. La belle « femme sur qui pleuvaient les déclarations des jeunes insensés, remar- « que bientôt les injures du temps tracées dans ses rides, et celle qui « naguère était si aimable est devenue horrible. »

Cinquièmement, considérez combien la vie est trompeuse, car c'est peut-être ce qu'elle a de pis. Elle en a tant trompé, et ses amoureux sont si aveugles, qu'elle a beau être laide, elle nous paraît belle ; elle a beau être amère, elle nous paraît douce ; elle a beau être courte, celle de chacun de nous lui paraît longue ; elle a beau être misérable, elle paraît aux hommes si aimable, que pour elle il n'y a pas de périls qu'ils n'af-

frontent, de travaux qu'ils n'entreprennent même au détriment de la vie éternelle, et ce qu'ils font, finit par la leur faire perdre.

Sixièmement, considérez que ce n'est pas tout que la vie soit courte, mais que le peu que nous en avons est sujet, comme l'on dit, à tant de misères du corps et de l'âme, qu'elle n'est qu'une vallée de larmes et un abîme de misères infinies. Saint Jérôme dit de Xerxès, ce roi si puissant qui déracinait les montagnes et aplanissait les mers, qu'étant monté sur le sommet d'une haute montagne pour voir de cette hauteur le déploiement de son armée composée d'un nombre infini de nations, après l'avoir bien regardée, il se mit à pleurer. Comme on lui demandait ce qui le faisait pleurer, il répondit : *Je pleure, parce que dans cent ans d'ici, de tant d'hommes que je vois, aucun ne sera en vie.* Oh ! si nous pouvions, dit saint Jérôme, monter sur une tour tellement élevée que de la cime nous vissions toute la terre sous nos pieds ! C'est alors que nous verrions les ruines et les misères qui pèsent sur ce monde, les nations détruites par les nations, les royaumes par les royaumes : nous verrions que l'on tourmente les uns, que l'on tue les autres ; que ceux-ci se noient dans la mer, que ceux-là sont traînés en esclavage ; qu'ici, ce sont des noces, là le deuil et les lamentations ; que les uns regorgent de richesses, que les autres sont réduits à la mendicité ; en un mot, nous verrions, non-seulement l'armée de Xerxès, mais encore tous les hommes du monde qui vivent en ce moment et qui sont maintenant ceux quid'ici, à quelques jours, seront morts. Représentez-vous toutes les maladies et tous les travaux du corps, toutes les afflictions et toutes les inquiétudes de l'âme, tous les dangers de tous les états et de tous les âges ; vous verrez alors clairement quelles sont les misères de la vie, et comprenant combien est peu de chose tout ce que le monde peut donner, il vous sera facile de mépriser tout ce qu'il y a dans le monde.

Au-dessus de toutes ces misères s'élève la dernière, qui est celle de mourir. La mort, par rapport au corps et par rapport à l'âme, est la dernière de toutes les choses terribles. En un instant, le corps sera dépouillé de tout, et l'âme apprendra ce qu'elle sera toujours.

Tout cela vous donnera à entendre combien est courte et misérable la gloire du monde ; car, si telle est la vie des mondains sur laquelle elle se fonde, combien une telle gloire ne mérite-t-elle pas d'être méprisée et foulée aux pieds ?

#### LE MERCREDI.

En ce jour, vous penserez au passage de la mort, cette pensée est une des pensées les plus utiles pour s'avancer dans la vraie sagesse, et pour éviter le péché, comme aussi pour commencer à temps à se préparer pour l'heure de la reddition des comptes.

Voyez donc, premièrement, combien est incertaine l'heure à laquelle la mort viendra vous surprendre. Vous ne savez ni le jour, ni le lieu, ni l'état, où elle viendra vous prendre, seulement vous savez bien qu'il vous faut mourir ; tout le reste est incertain, si ce n'est qu'ordinairement la mort enlève les hommes dans le temps et à l'heure où ils s'en inquiètent et y pensent le moins.

Pensez, en second lieu, que non-seulement il faudra quitter tout ce qu'on aime en cette vie, mais qu'il faudra que l'âme se sépare du corps son compagnon le plus ancien et le plus chéri. Si on regarde comme un grand mal d'être exilé de sa patrie et d'être éloigné de l'air natal, quoique l'exilé puisse emporter avec lui tout ce qu'il veut, combien ne sera-ce pas un plus grand mal de subir l'exil universel de toutes choses ? d'être exilé de sa maison, de son héritage, de ses biens, de ses amis, de son père, de sa mère, de ses enfants, de la lumière et de l'air communs, enfin de tout au monde ? Si un bœuf pousse des mugissements quand on le sépare du bœuf avec lequel il labourait, quels seront vos rugisse-



ments, lorsque vous serez séparé de tous ceux à côté de qui et dans la compagnie de qui vous aurez porté les charges de votre vie!

Considérez encore la peine que l'homme éprouve, lorsqu'il se représente ce qui attend le corps et l'âme après la mort. Quant au corps, tout ce qui peut lui arriver de mieux, c'est d'être mis dans une fosse de sept pieds, en compagnie des autres morts; mais l'âme ne connaît pas avec certitude ce qu'elle sera, ni quel sort sera le sien. C'est là une des plus grandes angoisses que l'on souffre alors, que de savoir qu'il y a la gloire et la peine éternelle, que l'on est également près de l'une et de l'autre, sans savoir, de ces deux états si différents, lequel sera le nôtre.

Mais une autre angoisse qui n'est pas moindre, c'est celle que cause le compte que l'on va rendre; cette pensée a fait trembler jusqu'aux plus courageux. Arsène, sur le point de mourir, se mit à trembler, et comme ses disciples lui disaient : *Père, vous avez peur maintenant?* Il répondit : *Mes enfants, cette crainte n'est pas nouvelle en moi, j'ai toujours vécu avec elle.* Alors donc tous les péchés se présentent à l'homme, comme un escadron prêt à fondre sur lui, et les plus grands, ceux dont il a reçu le plus de plaisir, sont les plus menaçants et ceux qui lui causent le plus d'épouvante. O combien alors est amer le souvenir du plaisir, qui autrefois paraissait si doux! Non, certes, ce n'est pas sans raison que le Sage a dit : *Ne regardez pas le vin quand ses vives couleurs resplendent dans le verre, car quoiqu'au moment où on le boit il semble agréable, il finit par mordre comme la couleuvre, et par répandre son poison comme le basilic.* Tels sont les charmes de ce funeste breuvage de l'ennemi, tel est le goût que laisse ce calice de Babylone dont l'extérieur est doré. Alors l'homme misérable se voyant entouré d'accusateurs commence à trembler à la seule instruction de son jugement et à se dire en lui-même : Misérable que je suis d'avoir vécu trompé comme je l'ai été, et d'avoir marché dans de telles voies! que sera-t-il fait de moi dans ce jugement? Si saint Paul dit qu'à ce que l'homme aura semé, il le recueillera; moi qui n'ai semé autre chose que des œuvres charnelles, que dois-je espérer d'en recueillir, si ce n'est la corruption? Si saint Jean dit que dans cette cité dernière, qui est toute brillante de l'or le plus pur, rien de souillé ne peut entrer, que puis-je espérer, souillé comme je le suis et couvert de toute la honte dans laquelle j'ai vécu?

Mais passons maintenant aux sacrements de la pénitence, de la communion et de l'extrême-onction qui sont les derniers secours par lesquels l'Eglise puisse nous assister en cette extrémité. En cela, comme en tout le reste, vous avez à considérer les transes, les tortures, que l'homme endure alors pour avoir mal vécu; combien il voudrait avoir suivi d'autres voies; la vie qu'il se propose alors de mener, s'il lui était accordé du temps pour vivre encore; comment il se réclame à Dieu; mais les souffrances et les progrès de la maladie lui en laissent à peine quelque moyen.

Voyez encore les efforts de ce travail de désorganisation par où finit la maladie. Combien sont effrayants et épouvantables les signes avant-coureurs de la mort! La poitrine se soulève, la voix devient rauque, les pieds sont déjà morts, les genoux glacés, le nez s'effile, les yeux perdent leur éclat, le visage paraît mort, et bientôt la langue reste sans mouvement. Enfin, l'âme précipitant toujours les apprêts de son départ, laisse dans le trouble tous les sens qui ont perdu leur activité et leur puissance. C'est alors que l'âme souffre les plus grands maux, c'est alors qu'au milieu des combats et dans l'agonie, elle part pour l'autre monde, sous le poids de la crainte que lui causent ses comptes, qu'elle est prête à rendre. Car naturellement elle répugne à son départ autant qu'elle tient à son état présent et elle appréhende singulièrement de rendre ses comptes.

Une fois l'âme séparée du corps, il vous reste encore deux chemins à parcourir : celui qui prend le corps que vous devez accompagner à la sépulture, et celui où entre l'âme qu'il vous faut suivre jusqu'à la décision de sa cause, afin de bien considérer ce qui arrive à l'un et à l'autre. Examinez d'abord ce qu'on fait pour le corps après que l'âme l'a quitté, quel est le noble vêtement que l'on emploie pour l'ensevelir, et quelle est la diligence avec laquelle on le met hors de la maison. Ne perdez aucune circonstance de son enterrement, prenez garde au son des cloches que l'on met en branle, aux invitations à prier pour le mort, aux offices, aux chants lugubres de l'Eglise, au cortège, à la tristesse des amis, enfin à toutes les particularités qui se rencontrent en pareil cas, voire même l'abandon du corps dans la terre de sa sépulture où il est laissé dans un éternel oubli.

Mais aussitôt le corps inhumé, venez vous placer derrière l'âme ; ne la perdez pas de vue dans le chemin qu'elle parcourt pour aller dans une nouvelle région, ni dans ce qui lui arrivera à la fin, et voyez comment elle sera jugée. Figurez-vous que vous êtes déjà présent à ce jugement et que toute la cour céleste est attentive à la fin de cette sentence qui dépendra des charges et des décharges de tous les dons reçus, jusqu'à la tête d'une petite épingle. Alors on demandera compte de la vie, des biens, de la famille, des inspirations de Dieu, de tous les moyens et avantages reçus pour bien vivre, et par-dessus tout du sang de Jésus-Christ ; alors chacun sera jugé selon le compte qu'il rendra de ce qu'il avait reçu.

#### LE JEUDI.

En ce jour, vous penserez au jugement dernier pour réveiller dans votre âme par cette considération, les deux principales dispositions dans lesquelles doit vivre tout chrétien fidèle, savoir : la crainte de Dieu et l'horreur du péché.

Pensez donc, premièrement, combien sera terrible le jour où seront mises au net les causes de tous les enfants d'Adam, le jour où seront tirées les dernières conclusions des procès de nos vies, le jour où sera rendue la sentence finale qui fixera notre sort pour jamais. Ce jour sera le jour de l'embrassement des jours de tous les siècles présents, passés et à venir ; parce qu'en ce jour le monde rendra compte de tous ces temps, et qu'en ce jour éclateront les fureurs et les vengeances qui se seront accumulées dans tous les siècles ; car plus les péchés qui se sont entassés depuis le commencement du monde, auront soulevé de colère et de fureur, plus les eaux débordées du fleuve de l'indignation divine se répandront avec impétuosité.

Considérez, en second lieu, les signes épouvantables qui précéderont ce jour ; car, comme dit le Sauveur, avant que ce jour vienne, il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, en un mot, dans toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre ; avant de finir, elles sentiront toutes approcher leur fin, elles seront ébranlées et tomberont déjà avant de tomber. Mais les hommes, dit-il, sécheront de frayeur et marcheront à la suite de la mort, en entendant les hurlements épouvantables de la mer et en voyant les tempêtes et les flots énormes qu'elles soulèveront. Ils tireront d'affreuses conjectures de ces misères, de ces grandes calamités qui menaceront le monde par de terribles préludes. Dans cet effroi et ces épouvantelements, ils fuiront, les joues creuses et défigurées, morts avant de mourir, condamnés avant d'être jugés, mesurant à leurs frayeurs leurs immenses dangers, chacun tellement absorbé par ses propres impressions que nul ne songera aux autres, pas même à son père ou à son enfant. Personne ne s'inquiètera de personne, parce que chacun sera court de ressources pour soi-même.



Considérez, en troisième lieu, considérez ce déluge universel de feu qui précédera le juge et le son formidable de la trompette que l'archange fera retentir pour appeler et assembler en un même lieu toutes les générations du monde, et les citer devant le juge et surtout avec quelle épouvantable majesté le juge apparaîtra.

Considérez ensuite combien sera rigoureux le compte que l'on demandera à chacun. En vérité, dit Job, l'homme ne pourra jamais être justifié s'il paraît devant Dieu et s'il vient à se présenter devant lui pour être jugé. Mille charges pèsent sur lui, pourra-t-il répondre à une seule? Qu'éprouvera alors chacun des méchants, quand Dieu entrant dans l'examen avec lui et lui découvrant sa conscience, lui dira : « Viens ici, homme méchant, qu'avais-tu vu en moi? pourquoi m'as-tu « méprisé et pourquoi as-tu passé dans les rangs de mes ennemis? Je « l'avais créé à mon image et à ma ressemblance, je l'avais donné la « lumière de la foi, je t'avais fait chrétien et je t'avais racheté de mon « propre sang. Pour toi, j'ai jeûné, je me suis fatigué, j'ai veillé, tra- « vaillé et sué des gouttes de sang. Pour toi, j'ai souffert les persécu- « tions, les coups de fouets, les blasphèmes, les dérisions, les soufflets, « les ignominies, les tourments et la croix. Témoins cette croix et ces « clous que tu vois; témoins ces plaies de mes mains, de mes pieds et « de mon côté; témoins le ciel et la terre, en présence desquels j'ai « souffert. Mais toi, qu'as-tu fait de cette âme qui ne devait plus être à « toi, mais à moi qui l'avais payée de mon sang? Au service de qui as- « tu employé ce que j'avais acheté si cher? O génération insensée et « adultère! pourquoi as-tu mieux aimé servir ton propre ennemi dans « la peine et dans l'affliction, que moi, ton Créateur et ton Rédempteur, « dans la joie? Combien de fois ne vous ai-je pas appelés, et jamais « vous ne m'avez répondu; combien de fois n'ai-je pas frappé à vos « portes, et jamais vous ne m'avez ouvert. J'ai étendu mes bras sur la « croix et vous ne m'avez pas même regardé! Vous avez méprisé mes « conseils, toutes mes promesses et mes menaces. Allons, vous, « mes anges, dites, maintenant, qu'ai-je dû faire de plus pour ma vigne « que ce que j'ai fait pour elle? » A cela que répondront les méchants, ceux qui se jouent des choses divines, ceux qui se moquent de la vertu, ceux qui méprisent la simplicité, ceux qui font plus de cas des lois du monde que de la loi de Dieu, ceux qui sont sourds à sa voix et à toutes ses inspirations secrètes, rebelles à tous ses commandements, insensibles à ses atteintes, durs et ingrats à tous ses bienfaits? Que répondront ceux qui vivent comme s'ils croyaient qu'il n'y a point de Dieu, et ceux qui ne connaissent d'autre loi que leur intérêt? *O malheureux! que ferez-vous, leur dit Isaïe, quand viendra de loin vous surprendre le jour de la visitation et de la calamité? A qui demanderez-vous du secours? à quoi vous servira l'abondance de vos richesses?*

Après tout cela, considérez, en cinquième lieu, la terrible sentence que fulminera le juge contre les méchants, et ces effrayantes paroles qui feront tinter les oreilles de quiconque les entendra. *Ses lèvres, dit Isaïe, sont pleines d'indignation et sa langue est un feu dévorant.* Quel est le feu dont l'ardeur soit comparable à ces foudroyantes paroles : *Eloignez-vous de moi, allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé à Satan et à tous ses anges?* Dans chacune de ces paroles, vous trouverez abondamment de quoi réfléchir et de quoi trembler; dans la séparation, dans la malédiction, dans le feu, dans la compagnie et surtout dans l'éternité.

#### LE VENDREDI.

Ce jour-là, vous méditez les peines de l'enfer afin de bien établir votre âme, par cette méditation, dans la crainte de Dieu et dans l'horreur du péché.

Les peines de l'enfer, dit saint Bonaventure, doivent se représenter sous certaines images et ressemblances sensibles dont les saints nous ont donné l'idée. Figurons-nous donc, avec le même saint, que le lieu de l'enfer est un lac obscur et ténébreux, situé dans les profondeurs de la terre, ou un puits immense d'une profondeur démesurée, rempli de feu, ou une ville épouvantable et ténébreuse qui est tout entière la proie d'un horrible incendie, et où l'on n'entend que les cris et les gémissements de ceux qui tourmentent et de ceux qui sont tourmentés, qui pleurent et grincent éternellement des dents.

Songeons ensuite qu'en ce lieu de malheur on souffre deux peines principales : une qu'on nomme la peine du sens, et l'autre, la peine du dam. Quant à la première, pensez qu'il n'y a là aucun sens extérieur ni intérieur qui ne soit puni d'un tourment particulier; car aussi bien, puisque les méchants ont offensé Dieu par tous leurs membres et tous leurs sens, et qu'ils en ont fait autant d'instruments du péché, est-il bien juste que Dieu les punisse dans tous et chacun, en leur infligeant des tourments particuliers, pour les traiter selon qu'ils l'ont mérité. Là, les yeux coupables de regards déshonnêtes et adultères souffriront la vue horrible des démons; là, les oreilles qui se sont prêtées aux mensonges et aux obscénités, entendront sans cesse des blasphèmes et des gémissements; là, l'odorat qui a savouré les parfums et les odeurs sensuelles, sera rempli de puanteurs intolérables; là, le goût qui se sera satisfait dans la multitude et la délicatesse des mets sera tourmenté par la rage de la faim et de la soif; là, la langue murmuratrice et blasphématoire sera abreuvée du fiel des dragons; là, le toucher qui aura servi aux plaisirs, sera plongé dans ces glaces dont parle Job, entourées de feux et de flammes ardentes; là, l'imagination souffrira par la véhémence des douleurs présentes, la mémoire par le souvenir des plaisirs passés, l'entendement par la prévoyance des maux à venir, et la volonté par les fureurs et les rages que les méchants concevront contre Dieu. Enfin là, se trouveront réunis tous les maux et les tourments que l'on peut imaginer; car (comme dit saint Grégoire) là il fera un froid que l'on ne pourra souffrir, il y aura un feu que l'on ne pourra éteindre, un ver rongeur immortel, une infection intolérable, des ténèbres palpables, les coups de bourreaux, la présence des démons, la confusion des péchés, le désespoir de tous les biens. Eh bien! dites-moi maintenant, si le moindre de tous ces maux qu'il y a en enfer, il le fallait souffrir seulement pendant quelques moments, combien il nous paraîtrait cruel! Ah! que sera-ce donc lorsqu'il faudra souffrir en même temps toute cette multitude de maux dans tous ses membres, dans ses sens intérieurs et extérieurs, non-seulement durant toute une nuit, ou mille nuits, mais pendant l'éternité tout entière? Où trouver dans ce monde des paroles, des souffrances, des supplices qui puissent donner une idée de l'enfer et représenter quelque chose de cet incomparable mal?

Toutefois cette peine n'est pas la plus grande de celles que l'on souffre en cet horrible séjour. Il en est une autre incomparablement plus grande. Les théologiens la nomment la peine du dam. Elle consiste à être privé pour toujours de la vue de Dieu et de sa glorieuse compagnie. Une peine est d'autant plus grande qu'elle prive l'homme d'un bien plus grand; or, de tous les biens, Dieu est le plus grand: donc, être privé de Dieu, sera le mal de tous les maux le plus grand. Qui ne voit combien cela est véritable!

Telles sont en général les peines communes de tous les damnés. Mais il y en a encore de particulières pour chacun et de proportionnées à la gravité de chaque péché. Ainsi, il y aura une peine pour l'orgueilleux, une pour l'envieux, une pour l'avare, une pour le luxurieux, et



de même pour les autres la douleur y sera taxée sur le plaisir reçu, sur la présomption et l'orgueil qu'on aura eus. La nudité répondra au luxe et à l'ostentation : la faim et la soif seront proportionnées aux intempérances et aux excès de la vie passée.

Toutes ces peines seront suivies de l'éternité des souffrances, qui en est comme le sceau et la clef. Tout cela serait encore tolérable, si ce n'était pas infini, car il n'y a rien de grand dans tout ce qui a une fin ; mais une peine qui est sans fin, sans soulagement, sans relâche, sans diminution, sans espoir qu'elle finisse jamais, ni elle, ni celui qui l'impose, ni celui qui la souffre, qui est comme un exil perpétuel, comme une note d'infamie ineffaçable, est une chose à frapper le jugement de quiconque la médite attentivement.

Telle est la plus grande des peines que l'on souffre dans ce séjour de malheur. Si ces peines ne devaient durer qu'un temps limité, par exemple, mille ans, cent mille ans, ou, comme dit un docteur, si on pouvait espérer qu'elles finiraient, lorsque l'océan aurait été mis à sec en en prenant seulement une goutte d'eau tous les mille ans, ce serait encore une espèce de consolation. Mais il n'en est pas ainsi, et les peines du damné répondent à l'éternité de Dieu, et la durée de sa misère, à la durée de la gloire divine. Tant que Dieu vivra, les damnés mourront : lorsque Dieu cessera d'être celui qu'il est, ils cesseront d'être ce qu'ils sont. Or, sur cette durée, sur cette éternité, je désirerais, mon cher frère, que vous arrétassiez un peu les yeux de votre attention et que, tel qu'un animal docile, vous ruminassiez à cette heure ce passage en vous-même ; car il crie dans son Evangile cette éternelle vérité : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.*

#### LE SAMEDI.

Aujourd'hui vous penserez à la gloire des bienheureux, afin d'élever par ce moyen votre cœur au mépris du monde et au désir de la compagnie des saints. Pour entendre quelque chose de ce bonheur, vous pourrez considérer entre autres, les cinq choses suivantes qui s'y rencontrent, savoir : l'excellence du lieu, la jouissance de la compagnie, la vision de Dieu, la gloire des corps, et enfin, la plénitude de tous les biens qui s'y trouvent réunis.

Premièrement, considérez l'excellence du lieu et particulièrement sa grandeur qui est admirable. Quand on lit dans quelques graves auteurs qu'une étoile, laquelle que ce soit, est plus grande que toute la terre, et qu'il y en a de si prodigieusement grandes qu'elles égalent plus de 90 fois notre terre, si on lève les yeux vers le ciel et que l'on considère la multitude des étoiles et tous les vides où il pourrait en tenir autant et même beaucoup plus, n'est-on pas alors comme épouvanté ? combien on se sent étonné et hors de soi ? mais que sera-ce si on veut mesurer l'immensité des cieux ? Le moyen donc de soutenir la pensée du souverain Seigneur qui les a créés !...

Leur beauté ne peut s'expliquer par des paroles ; mais si dans cette vallée de larmes, dans ce lieu d'exil Dieu a créé tant de choses et si admirables et si belles, que n'aura-t-il pas créé dans le lieu qui est le siège de sa gloire, le trône de sa grandeur, le palais de sa majesté, le séjour de ses élus et le paradis de toutes les délices ?

Après l'excellence du lieu, considérez la noblesse de ceux qui l'habitent, leur nombre, leur sainteté, leurs richesses, leur beauté, qui surpassent tout ce que l'on peut imaginer. Saint Jean nous apprend que la multitude des élus est si grande que personne n'est en état de les compter. Saint Denys dit que le nombre des anges est si considérable qu'il surpasse sans comparaison celui de toutes les choses matérielles qu'il y a sur la terre. Saint Thomas, adoptant cette opinion, ajoute que

de même que la grandeur du ciel surpasse sans comparaison celle de la terre, de même la multitude des esprits bienheureux, surpasse le nombre de toutes les choses matérielles qui se trouvent dans ce monde, et qu'ils le surpassent avec cet avantage. Eh quoi ! peut-il donc y avoir rien de plus admirable ? voilà certainement une chose, qui, bien considérée, suffirait pour jeter tous les hommes dans l'étonnement. Mais si chacun de ces esprits glorieux (même le moindre d'entre eux) est plus beau à voir que tout le monde visible, que sera-ce de voir un si grand nombre d'esprits si beaux, et de voir les perfections et les offices de chacun d'eux ? Là, volent les anges, ministres des archanges ; là, triomphent les principautés ; là, les puissances sont dans l'allégresse ; là, les dominations exercent la puissance ; là, brillent les vertus ; les trônes sont environnés d'éclairs, les séraphins sont tout brillants, et tous ensemble chantent les louanges de Dieu. Maintenant, si la compagnie des gens de bien est si douce et si agréable, que sera-ce de s'entretenir avec une troupe si parfaite, d'entendre les apôtres, de converser avec les prophètes, d'avoir des communications avec les martyrs et avec tous les élus ?

S'il est si honorable de jouir de la société des gens de bien, que sera-ce de jouir de la présence de celui que louent les étoiles du matin, de celui dont la beauté émerveille le soleil et la lune ? devant le mérite de qui fléchissent les genoux les anges et tous les esprits célestes ? Que sera-ce de voir ce bien universel en qui tous les mondes subsistent, qui n'étant qu'un est néanmoins toutes choses, et infiniment simple, embrasse toutes leurs perfections ? Si c'était une faveur si grande de voir le roi Salomon, que la reine de Saba s'écriât : *Heureux ceux qui jouissent de votre présence et de votre sagesse !* Que sera-ce de voir ce Salomon suprême, cette éternelle sagesse, cette grandeur infinie, cette inestimable beauté, cette bonté immense, et d'en jouir à jamais ! Telle est la gloire essentielle des saints, telle est leur fin dernière et le port de tous nos desirs.

Considérez après cela la gloire des corps qui jouiront de ces quatre qualités, savoir : de la subtilité, de la légèreté, de l'impassibilité et de la clarté, qui sera si grande que chacun d'eux resplendira, comme un soleil, dans le royaume de son Père. Or, si un seul soleil au milieu du ciel suffit pour répandre la lumière et la joie dans le monde entier, quel sera donc dans le ciel l'effet de tant de soleils et de lumières ! Que dirons-nous encore de tant d'autres biens qu'il y a dans ce séjour ? Là, sera la santé exempte de maladies, la liberté sans crainte d'aucune servitude, la beauté sans laideur, l'immortalité sans corruption, l'abondance sans besoins, la tranquillité jamais troublée, la sécurité à couvert de toute crainte, la connaissance sans erreur, le rassasiement sans dégoût, la gaieté sans tristesse, l'honneur sans contradiction. Là, selon saint Augustin, la gloire sera véritable, et personne n'y sera loué fausement ni par flatterie. Là, l'honneur sera véritable, nul indigne n'y aura part, aucun digne n'en sera exclus ; là, sera la paix véritable, personne ne sera inquiet ni par soi-même, ni par nul autre. La récompense de la vertu sera celui-là même qui donna la vertu et qui se promet pour son salaire. On le verra sans fin, on l'aimera sans dégoût et on le louera sans se lasser. Là, le lieu est grand, resplendissant et sûr ; la compagnie est excellente et agréable ; le temps toujours le même ; il n'est point divisé en matin et soir, mais continu et simple comme l'éternité. Là, un printemps perpétuel, toujours rafraîchi par le souffle du Saint-Esprit, re fleurit toujours ; là, ils sont tous dans l'allégresse, ils chantent tous et ils louent le souverain donateur de tous les biens, celui dont les largesses les font vivre, et ils règnent à jamais. O cité céleste ! demeure sûre, terre où vient tout ce qui cause les délices, peuple sans murmureurs, voisins paisibles, hommes sans aucun besoin ! Oh ! si la guerre que je fais, pou-



vait finir ! oh ! si je voyais finir les jours de mon exil ! quand viendront le dernier ? quand est-ce donc que j'arriverai et que je paraîtrai devant la face de mon Dieu !!!..

#### LE DIMANCHE.

Ce jour-là, vous penserez aux bienfaits de Dieu, pour lui en rendre grâces et vous enflammer davantage d'amour pour celui dont vous avez reçu tant de biens. Bien que ses bienfaits soient innombrables, vous pouvez néanmoins considérer ces cinq principaux, savoir : celui de la création, celui de la conservation, celui de la rédemption, celui de la vocation, puis les autres bienfaits particuliers et ignorés.

Premièrement, au sujet du bienfait de la création, considérez avec attention ce que vous étiez avant que Dieu vous créât, et ce qu'il fit pour vous, avant que vous eussiez rien mérité ; savoir : il vous donna ce corps avec ses membres et ses sens ; cette âme si excellente, avec ses trois nobles facultés, l'entendement, la mémoire et la volonté. Comprenez bien que vous donner une âme telle que vous l'avez, ce fut vous donner toutes choses ; car il n'y a aucune perfection dans les créatures que l'homme ne l'ait à sa manière. Il est donc clair que nous donner cette seule partie, ce fut nous donner une fois pour toutes, toutes les choses qui y sont jointes.

Au sujet du bienfait de la conservation, voyez combien tout votre être dépend de la Providence. Comprenez que vous ne vivriez pas un instant et que vous ne feriez pas un pas sans elle ; que Dieu a créé tout ce qu'il y a au monde pour votre utilité : la mer, la terre, les oiseaux, les poissons, les animaux, les plantes, jusqu'aux anges mêmes du ciel. Considérez avec cela, qu'il vous a donné la santé, la force, la vie, la subsistance avec tous les autres secours temporels ; et en outre de tout cela, représentez-vous les misères sans nombre et les désastres qui frappent chaque jour sous vos yeux les autres hommes et qui pouvaient tout aussi bien vous atteindre, si Dieu par pitié ne vous en avait préservé.

Au sujet de la rédemption, vous pouvez considérer deux choses : 1° combien grands et nombreux furent les biens que Dieu nous donna dans la rédemption ; 2° combien sont nombreux et grands les maux qu'il souffrit en son corps et dans sa très-sainte âme pour nous gagner ces biens. Et si vous voulez sentir encore mieux ce que vous devez au Seigneur pour ce qu'il a souffert pour vous, considérez ces quatre circonstances principales du mystère de sa passion : Qui est-ce qui souffrit ? qui souffrit-il ? pour qui souffrit-il ? et pour quelle cause ? — Qui est-ce qui souffrit ? Dieu. Que souffrit-il ? les plus grands tourments et les plus grandes ignominies que l'on souffrit jamais. Pour qui ? pour des créatures infernales, abominables, et semblables, par leurs œuvres, aux démons mêmes. Pour quelle cause souffrit-il ? ce ne fut ni pour son profit ni pour notre mérite, mais uniquement pour satisfaire son amour pour nous et les miséricordes infinies de ses entrailles.

Au sujet de la vocation, considérez, premièrement, quelle grande grâce Dieu vous fit en vous faisant chrétien, en vous appelant à la foi par le baptême et en vous admettant à la réception des autres sacrements. Mais si, après votre vocation, vous avez perdu l'innocence, et que Dieu vous ait relevé de vos péchés et remis en état de grâce, comment pourrez-vous le louer dignement de ce bienfait ? Quelle grande miséricorde de sa part de vous conserver si longtemps, de souffrir vos péchés, de vous envoyer tant d'inspirations, et de ne pas trancher le fil de votre vie comme il l'a fait à tant d'autres qui étaient dans le même état, et, enfin, d'attendre, avec une si grande patience, que vous fussiez —

citiez de la mort à la vie et que vous ouvriez les yeux à la lumière ! quelle miséricorde de vous accorder, après votre conversion, des grâces pour ne pas retomber dans le péché, pour vaincre l'ennemi et persévérer dans le bien ! Tels sont les bienfaits publics et connus. Mais il y en a de particuliers, qui ne sont connus que de celui qui les a reçus, et de si secrets, qu'ils ne le sont que de celui qui les a faits, et qui sont ignorés de celui-là même qui les a reçus. Combien de fois n'avez-vous pas mérité, par votre orgueil, par votre lâcheté ou par votre ingratitude, d'être abandonné de Dieu comme tant d'autres qui l'ont été pour quelque-une de ces causes ? Et cependant l'avez-vous été ? Que de maux, que d'occasions de mal le Seigneur n'a-t-il pas détournés de vous, par sa providence, en rompant les pièges de l'ennemi, en vous soustrayant à ses poursuites, en faisant échouer ses menées et ses desseins ? combien de fois n'a-t-il pas fait pour chacun de nous ce qu'il dit avoir fait pour saint Pierre ? *Satan, lui dit-il, s'apprêtait à vous battre comme du bled, mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille point.* Or, quel autre que Dieu connaît toutes ces choses cachées ? Les bienfaits positifs, l'homme peut les connaître ordinairement ; mais les bienfaits particuliers, qui ne consistent pas à nous donner des biens, mais à nous préserver de maux, qui les connaît ? Cependant, de ceux-là, comme des autres, il est juste que le Seigneur en soit remercié toujours, et que nous entendions combien nous sommes loin de compte, et que nous lui devons bien plus que nous ne pouvons payer et même que nous ne pouvons comprendre.

### CHAPITRE TROISIÈME.

#### *Du temps et du fruit des méditations précédentes.*

Ces méditations, lecteur chrétien, sont les sept premières sur lesquelles vous pouvez vous exercer et réfléchir chaque jour de la semaine. Je n'entends pas, néanmoins, que vous ne puissiez pas méditer sur d'autres sujets, ni ne méditer sur ceux-là que dans l'ordre où ils vous sont proposés ; car, comme je l'ai déjà dit, tout ce qui porte notre cœur à l'amour, à la crainte de Dieu et à l'observation de ses commandements est une matière de méditation. Mais les sujets que j'ai traités sont tous importants : les uns, parce qu'ils sont les principaux mystères de notre foi, et qu'ils nous portent, comme d'eux-mêmes, aux dispositions dont nous venons de parler ; les autres, parce que les commençants, qui ont besoin de lait, y trouvent machées, et presque digérées, les choses qu'ils peuvent méditer, et parce que ces méditations les empêchent de s'égarer dans des régions étrangères et de battre la campagne, s'arrêtant à certaines choses, en laissant d'autres, sans parvenir à la stabilité.

Il faut encore savoir que les méditations de cette semaine sont, comme nous l'avons déjà fait observer, singulièrement propres aux premiers temps de la conversion, c'est-à-dire que, lorsque l'homme revient de nouveau à Dieu, il convient qu'il commence par les choses qui sont de nature à exciter la douleur et l'horreur du péché, la crainte de Dieu et le mépris du monde. Ce sont là les avenues de ce chemin ; c'est pourquoi il est bon que les novices passent un certain temps dans la méditation de ces choses, et qu'ils s'établissent, par ce moyen, inébranlablement sur le fondement des vertus et des saintes dispositions dont nous avons parlé.



## CHAPITRE QUATRIÈME.

*De sept autres méditations sur la Passion, et de la manière dont nous devons les faire.*

A la suite de ces méditations, nous en donnons sept autres sur la sainte passion, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, auxquelles on pourra ajouter les autres principales circonstances de sa très-sainte vie.

Faisons remarquer ici qu'il y a six choses à méditer sur la passion de Jésus-Christ : la grièveté du péché, qui en est la cause, afin de le prendre en horreur ; la grandeur du bienfait, pour le reconnaître ; l'excellence de la bonté et de l'amour divin, qui s'y montre à découvert, pour l'aimer ; la convenance du mystère, pour l'admirer ; et la multitude des vertus que Jésus-Christ y fait briller, pour les imiter. En méditant la passion dans cet ordre, nous devons donc, premièrement, incliner notre cœur à la compassion des douleurs de Jésus-Christ, qui furent les plus grandes douleurs du monde à cause de la délicatesse de son corps, de la grandeur de son amour, comme aussi de ses souffrances, qui furent sans aucune consolation, ce que nous avons déjà dit et dirons encore ailleurs. Nous devons ensuite en tirer des motifs de douleur de nos péchés pour lesquels il souffrit tant et de si grandes douleurs. Nous devons aussi y puiser des motifs d'amour et de reconnaissance par la considération de l'amour qu'il y fit éclater pour nous et de la grandeur du bienfait qui s'ensuivit pour nous, qui fûmes rachetés surabondamment, et qui, tout en lui coûtant si cher, en retirâmes un si grand profit.

D'autres fois nous devons arrêter notre pensée à la considération de la convenance du moyen que Dieu prit pour guérir notre misère, pour pourvoir à nos besoins, pour nous mériter sa grâce, pour humilier notre orgueil, pour nous endurcir au mépris du monde, à l'amour de la croix, de la pauvreté, des afflictions, des injures et de toutes les autres choses honnêtes et vertueuses qui demandent de la patience et du courage.

Il faut aussi que nous portions nos regards sur les exemples de vertu qui brillent dans sa très-sainte vie et mort, comme sa douceur, sa patience, son obéissance, sa miséricorde, sa pauvreté, sa mortification, sa charité, son humilité, sa bonté, sa modestie, et sur toutes les autres vertus qui éclatent dans ses paroles et dans ses œuvres, plus que toutes les étoiles ne brillent dans le ciel, afin d'imiter quelque chose de ce que nous voyons en lui, de ne pas laisser notre esprit oisif, la grâce que nous avons reçue de lui inutile, et aussi pour avancer en lui par lui. Car la manière la plus relevée et la plus profitable qu'il y ait de méditer la passion du Christ, c'est de la méditer par voie d'imitation ; par l'imitation, nous arrivons à la transformation, et ainsi nous pouvons déjà dire avec l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Il est encore bon que durant toutes ces considérations on ait Jésus-Christ présent sous les yeux et que l'on s'imagine le voir lorsqu'il souffrit, ne se contentant pas de la nue histoire de sa passion, mais s'en représentant vivement toutes les circonstances, particulièrement les quatre suivantes : qui est-ce qui souffre ? pourquoi souffre-t-il ? comment souffre-t-il ? pour qui souffre-t-il ? — Qui est-ce qui souffre ? le Dieu tout-puissant, infini, immense, etc. Pour qui ? pour la plus ingrate et la plus vile créature du monde. Comment souffre-t-il ? avec la plus grande humilité, charité, bonté, douceur, miséricorde, patience, modestie, etc. Pourquoi souffre-t-il ? non pour quelqu'un de ses intérêts, ni pour quelqu'un de nos mérites, mais pour contenter les entrailles de sa pitié infinie et de sa miséricorde, etc.

Toutefois il ne faut pas se borner à la considération des souffrances qui lui viennent du dehors, il faut aussi méditer sur celles qui lui viennent de son intérieur ; car il y a beaucoup plus à contempler dans l'âme de Jésus-Christ que dans son corps, et il faut observer ses sentiments intimes et les autres impressions que lui causaient ses différentes réflexions.

Après ce court préambule, venons-en à reprendre et à traiter dans l'ordre qui leur convient, les mystères de la sainte passion.

Voici les sept autres méditations sur la passion.

#### LE LUNDI.

Ce jour-là, après avoir fait le signe de la croix et la préparation qui doit précéder, on doit penser au lavement des pieds et à l'institution du très-saint sacrement.

Considère ensuite, ô mon âme ! ton doux et bon Jésus à la Cène et admire l'exemple étonnant d'humilité qu'il t'y donne, en se levant de table et lavant les pieds à ses disciples. O bon Jésus ! que faites-vous là ? ô bon Jésus, pourquoi humiliez-vous ainsi votre majesté ? Quels sentiments éprouverais-tu, ô mon âme, si tu voyais là Dieu à genoux aux pieds des hommes, aux pieds d'un Judas ? O cruel ! comment se peut-il que ton cœur ne soit pas gagné par une telle humilité ? comment les entrailles ne sont-elles pas déchirées par une si grande mansuétude ? Est-il possible que tu aies résolu de vendre ce doux agneau ? est-il possible que tu n'en sois pas repentant en ce moment, à la vue de cet exemple ? O belles et blanches mains ! comment pouvez-vous toucher des pieds si immondes et si abominables ? ô les plus pures des mains ! comment ne répugnez-vous pas à laver des pieds couverts de la boue des chemins et traités à votre sang ? ô bienheureux apôtres ! comment ne tremblez-vous pas en voyant une si grande humilité ? Pierre, que faites-vous ? allez-vous consentir à ce que le Seigneur de la majesté vous lave les pieds ? Saint Pierre étonné, émerveillé de voir le Seigneur agenouillé devant lui, se mit à lui dire : *Vous, Seigneur, vous, me laver les pieds !* N'êtes-vous pas le Fils du Dieu vivant, n'êtes-vous pas le Créateur du monde, la beauté des cieux, le paradis des anges, le remède des hommes, la splendeur de la gloire du Père, la source de la sagesse de Dieu ? Pourquoi voulez-vous donc me laver les pieds ? Vous, Seigneur, d'une si grande majesté et gloire, vous voulez vous abaisser à un office d'une si grande bassesse !

Considérez maintenant qu'après avoir fini de laver les pieds il les essuie avec le saint linge dont il s'est ceint les reins, et élevez plus haut les yeux de l'âme ; vous verrez alors la représentation du mystère de notre rédemption. Voyez comment ce linge prit sur lui-même toute la malpropreté des pieds salis ; et comment ils restèrent propres, et le linge couvert de taches et de saletés. Quoi de plus souillé que l'homme conçu dans le péché ? quoi de plus net et de plus beau que Jésus-Christ conçu du Saint-Esprit ? *Le teint de mon bien-aimé est blanc et coloré*, dit l'Épouse ; *il est reconnaissable entre mille autres*. Celui donc qui était si beau et si brillant consentit à recevoir sur lui toutes les taches et les laideurs de nos âmes, et après les avoir bien lavées et enlevées, il en resta sur la croix, comme vous le voyez, enlaidi et défiguré.

Considérez encore ces paroles par lesquelles le Seigneur finit cette cérémonie. *Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes*. Non-seulement on doit se rappeler ici ces paroles et cet exemple d'humilité, mais encore toutes les actions et la vie de Jésus-Christ, parce qu'elle est le plus parfait modèle de toutes les vertus et particulièrement de celle qui éclate en cette circonstance.



*De l'institution du très-saint Sacrement.*

Pour entendre quelque chose à ce mystère, il faut d'abord supposer qu'aucune langue créée ne peut parler de l'amour de Jésus-Christ pour l'Eglise son épouse, et par conséquent, pour chaque âme qui est dans l'état de grâce, puisque chacune de ces âmes est son épouse. Donc ce tendre Epoux étant sur le point de quitter cette vie et de se séparer de l'Eglise son épouse, de peur que son absence ne le fit oublier, lui laissa en gage de souvenir, le très-saint sacrement, dans lequel il se laissait lui-même, ne voulant pas qu'entre lui et elle il y eût autre chose que lui pour conserver son souvenir. L'Epoux voulut aussi laisser à son Epouse une compagnie durant une si longue absence; et il lui laissa celle de ce sacrement où il se renferma lui-même, qui était la meilleure compagnie qu'il pût lui laisser. Il voulut également aller souffrir la mort pour son Epouse, la racheter et l'enrichir du prix de son sang; et pour qu'elle pût, lorsqu'elle voudrait, jouir de ce trésor, il en laissa la clef dans ce sacrement : c'est pour cela que saint Chrysostome nous dit que toutes les fois que nous nous approchons de ce sacrement, nous devons penser que nous appliquons nos lèvres sur le côté de Jésus-Christ, que nous buvons son sang précieux et que nous en devenons participants. Ce céleste Epoux ambitionnait aussi d'être aimé vivement de son Epouse, et c'est pourquoi il institua ce mystérieux aliment, consacré par certaines paroles, qui touche et blesse d'un grand amour quiconque le reçoit dignement.

Il se proposait de lui donner des assurances et des gages du bienheureux héritage de la gloire, afin que dans cette espérance elle traversât joyeusement toutes les peines et tous les maux de cette vie. Or, pour procurer à son épouse une espérance assurée et tranquille, il lui laissa en gage ce trésor, qui est celui de tout ce qu'on espère ailleurs, afin qu'elle n'eût aucune crainte que Dieu ne se donnât pas à elle dans la gloire, où elle vit en esprit, lorsqu'il ne refuse pas de se donner à elle dans cette vallée de larmes, où elle vit dans la chair.

Il voulait enfin, à la veille de sa mort, faire son testament, et laisser à son Epouse un legs signalé, capable de la consoler, et il lui laissa ce qu'il y a de plus précieux et de plus avantageux, puisque par son legs, il lui laissa Dieu. Il voulait laisser à nos âmes des provisions suffisantes et des vivres pour les faire subsister; car, pour vivre de la vie spirituelle, l'âme n'a pas moins besoin de sa propre nourriture, que le corps de la sienne, pour vivre de la vie naturelle. C'est pourquoi, ce médecin si sage qui avait la main sur le pouls de notre faiblesse, établit ce sacrement sous les apparences de la nourriture, afin que ces apparences nous apprissent à la fois et l'effet qu'il produirait et le besoin que nous en avons, qui n'est pas moindre que celui que nos corps ont de leur nourriture.

## LE MARDI.

Ce jour-là, vous penserez à la prière du jardin, comment les Juifs se saisirent du Sauveur et l'emmenèrent, et aux outrages qu'ils lui firent chez Anne.

Considérez donc, premièrement, comment après avoir fini la Cène mystérieuse, le Seigneur alla prier avec ses disciples au mont des Oliviers, avant d'entrer dans le combat de sa passion : qu'il le fit pour nous apprendre que dans les rudes épreuves et dans les tentations de cette vie, nous devons toujours recourir à la prière (ancree sacrée) qui a le pouvoir de nous délivrer du poids de la tribulation, ou ce qui est une plus grande grâce, de nous donner la force de le porter. Il se rendit à cette montagne accompagné des trois apôtres qu'il aimait le plus,

saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, qui avaient été témoins de sa transfiguration, afin de leur faire voir par quel état différent allait passer pour l'amour des hommes, celui qui leur avait paru si glorieux dans cette vision. Voulant leur faire entendre que les déchirements intérieurs de son âme n'étaient pas moindres que les souffrances qu'il commençait à laisser paraître extérieurement, il leur adressa ces paroles si douloureuses : *Mon âme est triste jusqu'à la mort ; attendez-moi ici et veillez avec moi.* Après ces mots, il s'éloigna de ses disciples à la distance de la portée d'une pierre, et se prosternant contre terre avec un très-profond respect, il commença à prier, en disant : *Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi ; mais toutefois ne faites pas ma volonté, mais la vôtre.* Après avoir répété cette prière à trois reprises, il tomba à la troisième dans une telle agonie, qu'il commença à suer des gouttes de sang qui coulaient sur son corps sacré, une à une, jusqu'à ce qu'elles tombassent à terre. Considérez ensuite le Seigneur dans cette dernière extrémité et voyez-le se représentant tous les tourments qu'il allait souffrir et prévoyant de la plus claire vue les plus cruels supplices que l'on préparait à son corps extrêmement délicat, se représentant sous les yeux tous les péchés du monde, pour lesquels il souffrait, et l'ingratitude de tant d'âmes qui ne devaient jamais reconnaître un tel bienfait, ni profiter d'un remède qui coûtait si cher. Son âme en fut si angoissée et ses sens si accablés, qu'il tomba en défaillance et que tous ses pores ouverts donnèrent issue à son sang béni qui s'échappa en si grande abondance, qu'il coulait jusqu'à terre. Mais si son corps était si atterré sous le poids de ces grandes douleurs, qu'était-ce de son âme qui les souffrait immédiatement ? Voyez maintenant venir, lorsqu'il a fini sa prière, un faux ami à la tête d'une troupe infernale : c'est un apôtre apostat, un officier et un capitaine de l'armée de Satan. Voyez avec quelle impudence il marche le premier de tous, et, s'approchant de son bon Maître, il le vend par le baiser d'une fausse paix. C'est alors que le Seigneur dit à ceux qui venaient le prendre : *Vous venez m'arrêter comme un voleur, armés d'épées et de lances, et lorsque j'étais avec vous dans le temple, vous n'avez pas mis la main sur moi ! mais c'est en ce moment votre heure et la puissance des ténèbres.* C'est ici un mystère digne d'une grande admiration. Quel plus grand sujet d'étonnement que de voir le Fils de Dieu prendre non-seulement la ressemblance du pécheur, mais encore celle du condamné ! Cette heure, dit-il lui-même, est votre heure, et c'est la puissance des ténèbres. Ces paroles font entendre que ce fut à cette heure que l'innocent Agneau fut livré au pouvoir des princes des ténèbres, qui sont les démons, afin qu'ils lui fissent souffrir par leurs ministres, tous les tourments et toutes les cruautés qu'ils voudraient. Pensez maintenant vous-même jusqu'où s'abaissa pour vous la grandeur divine, qui tomba dans le dernier des maux, lequel est sans doute d'être livré au pouvoir des démons. Ainsi, parce que c'était la peine que méritaient vos péchés, il voulut la subir pour vous en préserver.

Aussitôt après ces paroles, ce troupeau de loups affamés se jeta sur le saint Agneau, et les uns le maltraitaient d'une manière, les autres, d'une autre, et tous, autant qu'ils pouvaient. Quelles inhumanités n'exercèrent-ils pas sur lui ! quelles injures ne lui adressèrent-ils pas ! combien de fois ne fut-il pas frappé et poussé en tous sens ! combien n'entendit-il pas pousser de ces cris de joie que font ordinairement les vainqueurs qui viennent chargés de butin ! Ils prennent et lient fortement ces saintes mains qui, peu auparavant, opéraient de si grands miracles ; ils lui font des nœuds coulants qu'ils serrent avec tant de force que le sang en coule, et ils le mènent ainsi le long des rues, couvert d'ignominie. Faites bien attention qu'il parcourt ce chemin, aban-



donné de ses disciples, accompagné de ses ennemis, à pas précipités, tout hors d'haleine, le visage enflammé et couvert de rougeur par la fatigue et les mauvais traitements; mais remarquez qu'à travers le triste état où il est réduit, malgré tous les outrages dont il est accablé, il paraît dans son air une dignité, et, dans ses yeux, une gravité qui empêchent même alors de le méconnaître pour un Dieu.

Vous pouvez ensuite suivre le Seigneur jusques chez Anne. Là, ayant répondu poliment aux questions que lui faisait ce pontife au sujet de ses disciples et de sa doctrine, un méchant homme vint lui donner des soufflets, en disant : *Est-ce ainsi que vous répondez au pontife ?* Le Sauveur lui répliqua avec bonté : *Si j'ai mal parlé, montrez-le moi ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* Ici, ô mon âme ! arrête-toi à admirer la douceur de cette réponse et à considérer ce visage divin devenu par les soufflets si vivement coloré, et que l'on montre au doigt, ces yeux tranquilles et sereins, ce front insensible à cet outrage et cette très-sainte âme si humble et si prête à présenter l'autre joue, si ce cruel la lui demandait.

#### LE MERCREDI.

Ce jour-là, vous penserez à la comparution du Seigneur devant Caïphe, aux souffrances de cette nuit, au reniement de saint Pierre et aux coups qu'il reçut, attaché à la colonne.

Premièrement, considérez comment on traîne le Seigneur de chez Anne dans la maison du grand pontife Caïphe. Il sera à propos que vous l'accompagniez et que vous vous y rendiez avec lui. C'est là que vous verrez le soleil de justice éclipsé, et tout couvert de crachats ce divin visage où les anges désirent se mirer; car le Sauveur conjuré, au nom de Dieu le Père, de dire qui il était, ayant répondu convenablement à cette question, ceux qui étaient si indignes d'une si haute réponse, aveuglés par l'éclat d'une si grande lumière, se jetèrent sur lui, comme des chiens furieux et déchargèrent sur sa personne toute leur furie et leur rage : alors tous, à l'envi les uns des autres, lui donnent de grands soufflets et des coups de poing sur la tête; alors, de leurs bouches infernales, ils lui crachent au visage; alors ils lui couvrent les yeux d'un bandeau et lui donnent des soufflets au visage, et se jouant de leur Dieu, ils lui disent : *Devinez qui vous a frappé !* O humilité, ô patience admirable du Fils de Dieu ! ô beauté des anges ! était-ce là un visage sur lequel on dût cracher ! L'on cherche ordinairement pour y cracher le coin le plus vil de la maison, et dans tout le palais de Caïphe on ne trouva rien de plus vil pour cracher dessus que votre divin visage ! A cet exemple comment ne t'humilies-tu pas, cendre et poussière ?

Considérez après cela, les souffrances que le Sauveur endura tout le long de cette nuit douloureuse. Les soldats qui le gardaient, en faisaient, selon saint Luc, un objet de raillerie; se moquer et se jouer avec mépris du Seigneur de la majesté était pour eux un moyen de vaincre le sommeil de la nuit. Vois, ô mon âme, ce qu'est devenu ton très-doux Epoux, comme il est blanc sous les coups et les soufflets qu'on lui donne ! O nuit cruelle ! ô nuit de perturbation durant laquelle, ô mon bon Jésus ! vous ne dormiez pas, non plus que ceux qui se faisaient un amusement de vous tourmenter ! La nuit est un temps donné de Dieu à toutes les créatures pour les faire jouir du repos et pour laisser détendre leurs sens et leurs membres fatigués des travaux du jour, et c'est la nuit que les méchants ont choisie pour tourmenter vos membres et vos sens, pour frapper votre corps et affliger votre âme, pour vous lier les mains et vous cracher au visage, pour vous souffleter et vous tourmenter l'ouïe, pour que dans le temps même où les membres ont coutume de se délasser tous les vôtres soient dans la

peine et le travail!... Que vos louanges, en cette matinée, sont différentes de celles que vous chantent les chœurs des anges dans le ciel! Là, on chante : *Saint, saint.... Ici, on crie : Qu'il meure, qu'il meure; crucifiez-le, crucifiez-le!* O anges du paradis qui entendites les voix des uns et des autres; que n'éprouvâtes-vous pas en voyant traiter si mal sur la terre celui à qui vous rendiez de si grands respects dans le ciel? Que se passa-t-il en vous, lorsque vous vîtes Dieu souffrir de telles horreurs pour ceux-là mêmes qui les lui faisaient? Qui entendit jamais parler d'un amour qui fait souffrir la mort pour en préserver celui qui la donne?

Ce qui ajouta un grand surcroît aux maux de cette nuit, fut le reniement de saint Pierre, cet ami si intime, qui avait obtenu le privilège d'être choisi pour voir la gloire de la transfiguration et l'honneur d'avoir été élevé à la dignité de prince de l'Eglise. Infidèle plus que tous les autres, en présence du Seigneur même, il le renia trois fois; trois fois il protesta et jura qu'il ne le connaissait pas et ne savait pas qui il était. O Pierre! l'homme que voilà est-il un si méchant homme, que vous seriez honteux de l'avoir seulement connu? Remarquez que vous le condamnez tout le premier, même avant les pontifes, puisque vous donnez à entendre qu'il est tel, que vous vous croiriez déshonoré si vous le connaissiez. Or, peut-on faire un plus grand outrage que celui-là? En ce moment le Sauveur se retournant, regarda Pierre : ses regards vont chercher cette brebis perdue. O coup d'œil d'une puissance merveilleuse! ô regard grave, mais significatif! Pierre en comprit le sens et le langage et il en fut réveillé, lui qui ne l'avait pas été par le chant du coq. Non-seulement les yeux de Jésus-Christ parlent, mais ils opèrent. La preuve, je la trouve dans les larmes de Pierre; si elles coulèrent de ses yeux, elles sortirent de ceux de Jésus-Christ.

Après tous ces outrages, considérez les coups de fouet que le Sauveur reçut, attaché à la colonne; car le juge voyant qu'il ne pouvait apaiser la fureur de ces bêtes infernales, prit le parti de lui infliger un châtiment si extraordinaire que la rage de ces cœurs cruels pût s'en contenter et qu'ils renoncassent à demander sa mort. Viens, ô mon âme! entre en ce moment par la pensée dans le prétoire de Pilate et fais provision de larmes, car tu en auras besoin pour ce que tu vas voir et entendre. Vois ces cruels et vils bourreaux dépouiller le Sauveur de ses vêtements avec la dernière inhumanité, vois avec quelle humilité il se laisse mettre nu; il n'ouvre pas la bouche, il ne répond pas un mot à toutes les indignités dont il est l'objet. Vois comme ils attachent aussitôt ce saint corps à une colonne, pour pouvoir le frapper à leur aise où ils désirent et comme ils veulent. Vois comme le Seigneur des anges reste seul entre de si cruels bourreaux, sans avoir pour lui ni défenseur, ni appui, et sans rencontrer un regard de compassion. Vois comme ils se hâtent de décharger leurs coups de fouet et de verges sur son corps si délicat, et comme succèdent les coups aux coups, les blessures aux blessures, les plaies aux plaies! Là, vous verriez ce très-saint corps se couvrir de meurtrissures, la peau se déchirer, le sang couler et former des sillons sur toutes les parties. Mais que serait-ce si vous voyiez cette large ouverture entre les épaules, où répondent tous les coups?

Considérez enfin comment fera le Seigneur pour se couvrir après avoir reçu tant de coups, et comment il ira, en présence de tous ces cruels bourreaux, cherchant par tout le prétoire ses vêtements, sans que personne les lui présente, sans qu'on lave ses plaies et qu'on lui offre le moindre des soulagements que l'on donne ordinairement à ceux qui sont ainsi maltraités. Toutes ces choses sont dignes d'une grande



considération, et de grands sentiments de compassion et de reconnaissance.

## LE JEUDI.

Ce jour-là, il faut penser au couronnement d'épines et à l'*Eccé homo*, et comment le Sauveur porta la croix sur ses épaules. Nous sommes invités à la considération de ces circonstances si douloureuses par ces paroles que l'Épouse nous fait entendre dans le Cantique des cantiques ! Sortez, fille de Sion ; voyez la couronne du roi Salomon, la couronne que sa mère lui a placée sur la tête le jour de ses noces et de son joyeux couronnement ! O mon âme ! que fais-tu ? ô mon cœur ! que penses-tu ? ô ma langue, comme tu es muette ! ô mon très-doux Sauveur ! quand ouvrirai-je les yeux et verrai-je ce tableau de douleur qui se dresse devant moi ? je sens défaillir mon cœur ! Ce n'était donc rien que tant de coups déjà recus, qu'une mort prochaine en perspective, et tant de sang répandu ! fallait-il encore que les épines vinssent faire sortir de la tête le peu de sang que les coups avaient renoncé à répandre ! Mais pour que tu sois un peu touchée, ô mon âme, de ce traitement si douloureux, mets-toi d'abord sous les yeux la grande et l'ancienne image de ce Seigneur, l'excellence de ses vertus, et reviens ensuite considérer l'état où il est, admire la grandeur de sa beauté, la dignité de son visage, la douceur de ses paroles, son air d'autorité, sa sérénité et tout son extérieur si éminemment vénérable.

Après avoir ainsi admiré et avoir pris plaisir à contempler cette grande figure, détournez les yeux et venez le voir ici couvert d'une pourpre de dérision ; en guise de sceptre royal, tenant un roseau à la main, et la tête couronnée d'un horrible diadème. Ses yeux sont éteints, son teint est mort ; couvert de sang et de crachats, son visage est hideux. Considérez-le à l'extérieur et dans l'intérieur : toutes les douleurs se disputent le déchirement de son cœur ; son corps est couvert de plaies ; ses disciples l'ont abandonné ; il est persécuté par les Juifs, raillé par les soldats, méprisé des pontifes, condamné par un roi injuste, accusé injustement et privé de tout secours humain. Ne regardez point ces choses comme passées, mais présentes ; sa douleur, comme celle d'un autre, mais comme la vôtre propre. Mettez-vous à la place de celui qui souffre et jugez de ce que vous éprouveriez, si, sur une partie sensible comme la tête, on vous enfonçait un grand nombre d'épines très-aiguës qui pénétrassent jusqu'aux os. Que dis-je, des épines ? une seule piqûre d'aiguille, si fine qu'elle fût, à peine pourriez-vous la supporter : que ne dut donc pas souffrir la tête la plus délicate, de ce genre de tourment !.

Après le couronnement et la dérision du Sauveur, le juge le prit par la main, tant il était maltraité, et l'amenant à la vue de la populace furieuse, il dit à celle-ci : Voilà l'homme ! comme s'il avait dit : Si c'est par envie que vous demandez sa mort, le voici dans un état où il excite, non l'envie, mais la pitié. Craindriez-vous qu'il ne se fit roi ? Le voici tellement défigure, qu'il conserve à peine l'apparence d'un homme. De ces mains liées, qu'avez-vous à craindre ? que voulez-vous encore à cet homme accablé de coups ?

Par tout cela, tu peux comprendre, ô mon âme, en quel état paraissait le Sauveur ; puisque le juge crut que son air suffirait pour toucher le cœur de tels ennemis. Tu peux donc bien comprendre combien c'est mal, de la part d'un chrétien, d'être sans compassion pour les douleurs du Christ, qui furent telles que, selon le juge, elles auraient dû attendre des cœurs si féroces.

Mais Pilate s'apercevant que tout le mal que l'on avait fait souffrir à ce très-saint Agneau n'assouvissait par la fureur de ses ennemis, entra

dans le prétoire, s'assit sur son siège pour rendre dans cette cause une sentence définitive, et la croix était déjà à la porte du tribunal toute prête. Cette troupe redoutable la montrait par le haut et en menaçait le Sauveur. La sentence cruelle fut donc rendue, puis prononcée. Alors ses ennemis ajoutant cruautés sur cruautés, chargèrent sur ses épaules toutes meurtries et déchirées de coups, le bois de la croix. Le Seigneur pieux, bien loin de repousser ce fardeau auquel se joignaient tous nos péchés, l'embrassa avec un amour extrême et avec obéissance, par amour pour nous.

L'innocent Isaac marche maintenant vers le lieu de son sacrifice avec une charge si lourde sur ses faibles épaules; il est suivi d'une populace nombreuse et de plusieurs femmes pieuses qui l'accompagnent en versant des larmes.

Eh ! qui de vous n'avait pas sujet de répandre des larmes, en voyant le roi des anges marcher à petits pas, porter un fardeau si lourd, tremblant sur ses genoux, le corps courbé, les regards baissés, le visage sanglant, la tête couronnée d'épines, au milieu des cris honteux et des imprécations dont on l'accablait ?

Cependant, ô mon âme, détourne un moment la pensée de ce cruel spectacle. Viens, je vais à pas précipités, avec des sanglots étouffés, les yeux en pleurs, à la maison de la Vierge ; là, prosterné à ses pieds, je me mettrai à lui dire avec l'accent de la douleur : O reine des anges et du ciel, porte du paradis, avocate du monde, refuge des pécheurs, salut des justes, joie des saints, maîtresse des vertus, miroir de la pureté, vase de la chasteté, modèle de pénitence et de patience, abrégé de toutes les vertus ! c'est fait de moi, ô ma reine ! Pourquoi ai-je conservé la vue jusqu'à ce moment ? comment puis-je vivre, après avoir vu de mes yeux ce que j'ai vu ? à quoi servent tant de paroles ? J'ai laissé votre Fils unique et mon Seigneur au pouvoir de mes ennemis avec une croix sur les épaules, pour y être mis à mort ! ! !...

Qui pourrait ici sentir jusqu'où alla la douleur de la Vierge ? Alors son âme éprouva une défaillance ; son corps, son visage et tous ses membres se couvrirent d'une sueur mortelle, qui eût mis fin à sa vie, sans un secours extraordinaire de Dieu qui la gardait pour un supplice plus grand encore et pour une plus éclatante couronne.

La Vierge s'achemine donc et vient se mettre à la suite de son Fils qui lui inspire le désir de voir à quel point la douleur lui fera perdre les forces. Elle entend de loin le bruit des armes, celui des huées qu'on lui fait ; elle voit bientôt briller le fer des lances et des hallebardes dont les cimes paraissent en l'air ; elle trouve sur le chemin des gouttes et des traces de sang qui suffisaient pour guider ses pas et la conduire sur ceux de son Fils ; elle s'approche de plus en plus de son Fils chéri, et elle cherche si elle pourra voir de ses yeux obscurcis par la douleur et l'ombre de la mort celui que son cœur aime tant. O amour et crainte du cœur de Marie ! D'un côté, elle souhaitait de le voir ; d'un autre côté, elle redoutait de voir un objet si déplorable. Parvenue enfin à pouvoir l'apercevoir, ces deux lumières du ciel s'entre-regardent l'une l'autre, elles se percent le cœur de leurs regards, et des yeux se blessent l'âme mutuellement. Les langues restaient muettes ; mais le cœur de la mère parlait. Le cœur de son tendre Fils lui disait : Pourquoi êtes-vous venue ici, ma colombe, mon amie, ô ma mère ? Votre douleur accroît la mienne et vos tourments me tourmentent. Allez-vous-en, ma mère, allez dans votre maison. Il est messéant à votre pudeur et à votre pureté virgine de vous trouver dans la compagnie des homicides et des voleurs.

Tels étaient et plus touchants encore les entretiens de ces tendres



cœurs, et c'est ainsi que se fit ce chemin laborieux jusqu'au lieu du crucifiement.

#### LE VENDREDI.

Ce jour-là vous aurez à méditer le mystère de la croix et les sept paroles que le Seigneur proféra.

Réveille-toi, ô mon âme, et commence à penser au mystère de la sainte croix, dont le fruit nous guérit du poison du fruit de l'arbre défendu. Vois premièrement comment le Sauveur, une fois arrivé au Calvaire, fut dépouillé par ses ennemis pervers ( afin que sa mort fût plus honteuse) de tous ses vêtements, de la tunique même qu'il portait par-dessous, et qui, du haut en bas, ne faisait qu'un seul tissu, sans aucune couture. Vois ensuite avec quelle douceur se laisse dépouiller ce très-innocent Agneau. Il n'ouvre pas la bouche, il ne dit pas un mot contre ceux qui le traitent de la sorte ; au contraire, il consent volontiers à ce qu'on lui ôte ses vêtements et à ce qu'on l'expose nu à la confusion, afin que ses vêtements couvrirent mieux que les feuilles de figuier la nudité où nous avait mis le péché.

Quelques docteurs prétendent que pour dévêtir le Seigneur de sa tunique, on enleva avec une grande cruauté la couronne d'épines qu'il avait sur la tête, et qu'après l'avoir tout à fait déshabillé, on enfonça de nouveau les épines sur son front, ce qui eût été pour lui une nouvelle cause de grandes souffrances. Hélas ! il est certainement à croire qu'ils commirent cette cruauté, ceux qui, durant tout le cours de sa passion en commirent tant d'autres à son égard et qui lui en firent de si étranges, surtout si on considère que l'Évangéliste dit qu'ils lui firent tout le mal qu'ils voulurent. La tunique était collée aux plaies faites par les coups de fouet, et le sang était déjà caillé et pris à ce vêtement au moment où on le lui ôta. Dépouillés de pitié, comme l'étaient ces scélérats, ils l'enlevèrent avec tant de force et de vitesse que la peau dut se déchirer sur plusieurs points, et ainsi ils rouvrirent toutes les plaies des coups de fouet, et le saint corps resta ouvert de toutes parts et presque écorché, ne présentant qu'une grande plaie toute inondée de sang.

Considère, ô mon âme, la grandeur de la bonté et de la miséricorde divine, qui brille dans ce mystère avec tant d'éclat. Vois comment celui qui revêt les cieus de nuages et les champs de fleurs et de beautés, paraît ici dépouillé de tout vêtement. Considère le froid que souffrait ce saint corps privé de ses vêtements, entièrement nu, l'épiderme enlevé, la peau déchirée, avec autant de portes ouvertes à l'air qu'il y avait de plaies sur toutes ses parties. Si saint Pierre chaussé et vêtu avait froid la nuit précédente, combien ce corps si délicat ne dut-il pas souffrir du froid, nu et blessé comme il l'était ?

Considère après tout cela comment le Seigneur fut cloué sur la croix et les souffrances qu'il endura au moment où l'on enfonçait de gros clous anguleux dans les membres de son corps, le plus délicat de tous les corps. Vois aussi ce que souffrait la Vierge en voyant de ses yeux, en entendant de ses oreilles les coups violents et cruels qui tombaient et pleuvaient sur ces membres divins ; ces coups de marteau, ces clous perçaient à la vérité les mains du Fils, mais ils blessaient le cœur de la Mère.

Vois comme ils élèvent ensuite la croix en l'air, comme ils en enfoncent le pied dans un trou préparé d'avance pour la recevoir, et comme, vu la cruauté des exécuteurs, au moment de la placer, ils la laissent tomber tout d'un coup, de manière qu'ils font ressauter ce saint corps et que les plaies des clous s'élargissent, ce qui lui cause d'intolérables souffrances.

Maintenant, ô mon Sauveur et Rédempteur, où est le cœur de pierre qui ne soit pas brisé de douleur, lorsque les rochers se fendent pendant que vous souffrez sur la croix ! Seigneur, les douleurs de la mort vous ont assiégé ; vous êtes investi des tourbillons et des flots de la mer ; vous êtes tombé dans les profondeurs de l'abîme, et vous ne trouvez nulle part où poser le pied ; votre Père vous a abandonné. Seigneur, qu'attendez-vous des hommes ? Vos ennemis vous font entendre des vociférations, vos amis vous brisent le cœur, votre âme est affligée, et par amour pour moi, vous êtes privé de toute consolation. Mes péchés furent cruels, votre supplice le fait bien voir. O mon roi, je vous considère attaché au bois de la croix ; vous n'avez pour soutenir votre corps que trois gros clous de fer : à ces trois clous est suspendu votre corps sacré, et il n'a aucun autre soutien. Si vous vous appuyez sur les pieds, les clous qui les traversent en font ouvrir les plaies : si vous soutenez des mains le poids de votre corps, ce poids fait ouvrir les plaies des mains. Mais votre sainte tête tourmentée et affaiblie par la couronne d'épines, de quel oreiller je la vois soutenue ! Oh ! que vos bras, ô Vierge sérénissime, auraient été bien employés à cet office ! Mais maintenant ce ne sont pas les vôtres qui y servent, ce sont ceux de la croix ; c'est sur ceux-là que se laisse aller cette tête sacrée, quand elle veut s'appuyer et se soulager : le soulagement qu'elle en reçoit, c'est qu'ils font enfoncer les épines plus avant.

La présence de la Mère accrut les douleurs du Fils, qui ne fut pas moins crucifié dans son cœur que dans son corps. En ce jour, ô bon Jésus, il y a pour vous deux croix : l'une pour le corps, l'autre pour l'âme ; l'une est celle de la passion, l'autre celle de la compassion. Sur l'une, vous avez le corps percé de clous, sur l'autre, l'âme percée de douleur. Qui pourrait exprimer, ô bon Jésus, ce que vous ressentiez en voyant les angoisses de cette très-sainte âme que vous saviez crucifiée avec vous sur la croix ? En voyant ce cœur si compatissant traversé d'un glaive de douleur, ces yeux remplis de larmes de sang, ce visage divin couvert de la pâleur de la mort, les déchirements de cette âme qui ne mourait pas, mais qui était plus que morte ; les sillons de larmes qui sortaient de ses yeux ; quand vous entendiez les gémissements qui s'échappaient de sa sainte poitrine et qu'étouffait le poids d'une si grande douleur ?

Vous pourrez considérer à présent les sept paroles qu'il proféra sur la croix. La première fut celle-ci : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font*. La seconde fut pour le bon larron : *Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis*. La troisième pour sa très-sainte mère : *Femme, voilà votre fils*. La quatrième : *J'ai soif*. La cinquième : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* La sixième : *Tout est consommé* ; et la septième : *Père, je remets mon esprit entre vos mains*.

O mon âme, vois dans ces paroles avec quelle charité il recommanda ses ennemis à son Père, avec quelle miséricorde il reçut le larron qui confessait sa divinité ; avec quelles entrailles il recommanda sa tendre mère au disciple bien-aimé, avec quelle ardeur et quelle soif il parut désirer le salut des hommes, avec quel accent douloureux il fit sa prière, et avec quel respect il se plaignit de l'abandon de son Père, comment enfin il lui recommanda son esprit et s'abandonna tout entier entre ses mains très-bénies. Chacune de ses paroles nous enseigne une vertu particulière : la première nous apprend à aimer nos ennemis ; la seconde, à être miséricordieux envers les pécheurs ; la troisième nous apprend la piété filiale ; la quatrième, à désirer le salut du prochain ; la cinquième, à prier dans nos tribulations et lorsque Dieu s'éloigne de



nous pour nous éprouver, la sixième nous enseigne la vertu d'obéissance et de persévérance ; la septième, l'entier abandon de nous-mêmes entre les mains de Dieu, ce qui est le souverain degré de la perfection.

#### LE SAMEDI.

Ce jour-là il faudra méditer sur les coups de lance que l'on donna au Sauveur, sur sa descente de croix, sur sa sépulture et sur le deuil de la sainte Vierge.

Considérez d'abord que, bien que le Sauveur eût rendu sur la croix le dernier soupir, et que par sa mort il eût satisfait le désir de ses cruels ennemis qui ne souhaitaient rien tant que de le voir mort, néanmoins leur fureur ne s'en tint pas là. Pour pousser plus loin leur vengeance, et pour outrager encore ses restes sacrés, ils se mirent à se partager, à tirer au sort ses vêtements, et à percer sa poitrine de cruels coups de lance. O soldats cruels ! ô cœurs de fer ! qu'oi ! vous semble-t-il donc que ce corps n'ait pas assez souffert avant de mourir, et faut-il que vous le tourmentiez encore après sa mort ? Quelle est l'inimitié, si grande et si enragée qu'elle soit, qui ne s'apaise lorsqu'elle voit son ennemi mort sous ses yeux ? Levez un peu vos yeux cruels, et voyez ce visage mort, ces yeux éteints, cette tête tombée et cette pâleur livide de la mort. Fussiez-vous plus durs que le fer, que le diamant et que vous-mêmes, si vous voyez tout cela, vous en serez touchés et apaisés. Cependant un soldat s'approche, la lance à la main, et il l'enfonce dans la poitrine nue du Sauveur. Telle fut la violence du coup que la croix en fut ébranlée, et il sortit de la plaie de l'eau et du sang pour la guérison des péchés du monde. O fleuve qui sors du paradis et qui arroses dans ton cours toute la surface de la terre ! ô plaies de son sacré côté que lui a faite son amour, bien plus que le fer cruel d'une lance ! ô porte du ciel, ouverture qui éclaire le paradis, lieu de refuge, tour de fortification, sanctuaire des justes, sépulture des étrangers, nid des tendres colombes, lit fleuri de l'épouse de Salomon ! Dieu te conserve, plaie du précieux côté qui blesses les cœurs dévots ; blessure qui atteints les amis des justes ; rose d'ineffable beauté ; rubis d'un prix inestimable ; entrée du cœur de Jésus-Christ, témoignage de son amour, et gage de la vie éternelle !

Après cela, considérez que vers le soir de ce même jour il vint deux saints personnages, Nicodème et Joseph d'Arimathie, qui dressèrent des échelles contre la croix, en détachèrent et en descendirent sur leurs bras le corps sacré du Sauveur. La Vierge voyant que le tourment de la passion était fini, et que l'on descendait à terre le corps sacré, s'apprête à lui assurer un lieu de repos sur sa poitrine, et à le prendre des bras de la croix dans ses propres bras. Elle représente à ces nobles personnages qu'elle n'a pu recevoir ni les derniers adieux, ni les derniers embrassements de son Fils, au moment de son trépas, et elle les prie avec une grande humilité de la laisser en ce moment se jeter sur lui, et de ne pas la priver de cette dernière consolation ; que si ses ennemis l'avaient privé ainsi de son Fils vivant, maintenant ses amis la privaient de son Fils mort.

Mais quelle langue pourrait jamais exprimer ce que la Vierge ressentit, pendant qu'elle le tint dans ses bras ? O anges de la paix, pleurez avec cette Vierge sacrée ! pleurez, cieux, étoiles du ciel, pleurez ! et que toutes les créatures du monde accompagnent le deuil de Marie. La mère embrasse le corps déchiré de son Fils, elle le serre dans ses bras, elle le presse fortement sur sa poitrine (il ne lui restait de forces que pour cela) ; elle enfonce sa tête entre les épines qui couronnent cette tête sacrée ; son visage porte sur son visage ; il est teint du sang de celui

de son Fils qui, à son tour, est arrosé des larmes de cette très-sainte Mère. O douce Mère! est-ce donc là votre Fils si chéri? est-ce là celui que vous avez conçu avec tant de gloire, celui que vous avez enfanté avec tant de joie? Qu'est donc devenu votre bonheur passé? Où sont vos anciennes joies? d'où vient que vous cherchez ce miroir de beauté où vous vous admiriez? tous les témoins de cette scène fondaient en larmes; les saintes femmes pleuraient; toutes les saintes personnes pleuraient; le ciel et la terre pleuraient, et toutes les créatures s'associaient aux larmes et aux lamentations de la Vierge. Le saint évangéliste pleurait aussi, et tandis qu'il tenait serré dans ses bras le corps de son maître, il s'écriait : O mon bon maître, ô mon Seigneur! Qui donc m'instruira à l'avenir? à qui irai-je confier mes doutes? sur quelles poitrines irai-je me reposer? qui me fera part des secrets du ciel? Quel étrange changement vient de s'opérer? L'avant-dernière nuit, vous me faisiez reposer sur votre poitrine sacrée, me donnant le bonheur de ma vie, et à cette heure, je vous reconnais d'un si doux bienfait en vous pressant mort sur la mienne! Ce visage est donc celui que je vis transfiguré sur le mont Thabor! et c'est là cette figure plus éclatante que le soleil de midi!!!

La sainte pécheresse pleurait aussi, et tenant embrassés les pieds du Sauveur, elle s'écriait : O lumière de mes yeux, ô remède de mon âme, si je me sens fatiguée du poids de mes péchés, qui est-ce qui m'en soulagera? qui pansera mes plaies? qui répondra pour moi? qui me défendra contre les pharisiens? Oh! quand vous me reçûtes à vos pieds, est-ce ainsi que je les pris et que je les lavai? O le bien-aimé de mes entrailles, qui me donnera de mourir ici pour vous? ô vie de mon âme, comment puis-je dire que je vous aime? Je suis vivante, et je vous tiens mort devant mes yeux!!!

Ainsi pleurait et se lamentait toute cette sainte troupe, arrosant et lavant de larmes le corps sacré.

L'heure venue de faire l'ensevelissement, on l'enveloppa dans un drap blanc, et la tête fut couverte d'un suaire. On le plaça sur un lit portatif, et le cortège se dirigea vers le lieu où l'attendait le sépulcre. Y étant arrivé, on y déposa ce précieux trésor; le sépulcre fut couvert d'une seule pierre, et le cœur de la Mère d'un épais nuage de tristesse. Là, elle se sépara une seconde fois de son Fils, elle commence de nouveau à sentir son abandon; elle se voit déjà privée de tout son bien, et son cœur reste là enseveli avec son trésor.

#### LE DIMANCHE.

Ce jour-là vous pourrez penser à la descente du Seigneur dans les limbes, à son apparition à la Vierge, à sainte Madeleine et aux disciples, et puis au mystère de sa glorieuse Ascension.

Au sujet de sa descente dans les limbes, considérez combien fut grande l'allégresse que causa en ce jour aux saints personnages retenus dans ces lieux la visite et la présence de leur libérateur; quelles actions de grâces, quelles louanges ils lui rendirent, pour leur délivrance si longtemps désirée et attendue. Les Espagnols qui reviennent des Indes orientales, disent qu'ils sont largement dédommagés des fatigues de leur navigation par le plaisir qu'ils éprouvent le jour qu'ils remettent le pied sur leur terre natale; si la fin d'une telle navigation, d'un exil d'un an ou deux, fait un tel effet, que ne durent pas éprouver des exilés de trois ou quatre mille ans, le jour où ils recouvrèrent une si grande liberté, et où ils touchèrent au port de la terre des vivants!

Considérez maintenant les transports d'allégresse de la très-sainte Vierge, lorsqu'en ce jour elle vit son Fils ressuscité. Il est indubitable que, puisque ce fut elle qui ressentit le plus vivement les souffrances



de sa passion, ce fut elle qui se réjouit aussi le plus de sa résurrection. Que se passait-il en elle lorsqu'elle voyait son Fils vivant et glorieux, entouré de tous ces saints personnages ressuscités avec lui ? que faisait elle ? que disait-elle ? quels étaient ses embrassements, ses baisers et les larmes de ses yeux attendris ? quels étaient ses desirs de le suivre, si cela lui avait été permis ?

Considérez ici la joie de ces saintes Maries et particulièrement de celle qui s'obstinait à pleurer toujours auprès du sépulcre, quand elle vit le bien-aimé de son âme, quand elle se jeta à ses pieds et trouva vivant et ressuscité celui qu'elle cherchait et qu'elle désirait voir, ne fût-ce que mort. Remarquez bien, qu'après sa Mère, ce fut à elle qu'il apparut la première, comme à celle qui l'avait aimé le plus, qui avait le plus persévéré et pleuré, et qui l'avait cherché avec le plus d'empressement, afin de rester bien assuré que vous trouverez Dieu, si vous le cherchez avec les mêmes larmes et le même empressement.

Considérez de quelle manière il apparut à ses disciples qui allaient à Emmaüs, déguisé en étranger, et voyez avec quelle affabilité il les entretint et avec quelle familiarité il les accompagna ; comme il se cacha à eux et comme il se découvrit enfin amoureusement, et les quitta en leur laissant le miel et la douceur sur les lèvres. Que vos conversations ne diffèrent pas des leurs ; entretenez-vous avec douleur et regret de ce dont ils s'entretenaient (et c'était des douleurs et des souffrances du Christ), et tenez ensuite pour certain que sa présence ne vous manquera pas non plus que sa compagnie, si vous en gardez toujours le souvenir.

Au sujet du mystère de l'Ascension, considérez d'abord comment le Seigneur différa quarante jours de monter au ciel, comment il apparut durant cet intervalle grand nombre de fois à ses disciples, les enseignant et s'entretenant avec eux du royaume de Dieu. Il ne voulut pas monter au ciel, ni se séparer d'eux, avant de les avoir mis en état de pouvoir, avec l'aide du Saint-Esprit, monter au ciel comme lui. Vous comprendrez par là que ceux qui sont privés de temps en temps de la présence sensible de Jésus-Christ, qui est la consolation affective de la dévotion, sont ceux qui peuvent déjà, avec l'aide du Saint-Esprit, s'élever aux choses célestes et qui sont le plus à l'abri du danger. C'est ce qui fait briller admirablement la providence de Dieu et la diversité des moyens par lesquels il conduit les siens, dans des temps différents, c'est ce qui fait voir comment il éprouve les forts et comble les faibles de douceurs ; comment il donne le lait au petit et sèvre les grands ; comment il console les uns et met les autres à l'épreuve, traitant ainsi chacun selon son état et ses progrès. D'où il résulte que celui qui est dans la joie ne doit pas s'en enorgueillir, puisque les joies spirituelles sont pour les faibles ; et que celui qui est dans l'affliction ne doit pas se décourager, puisque les peines sont ordinairement pour les forts.

Ce fut en présence de ses disciples et sous leurs yeux qu'il monta au ciel, parce que c'étaient eux qui avaient été choisis pour être les témoins de ce mystère, et qu'il n'y a pas de meilleur témoin des œuvres de Dieu que celui qui les connaît déjà par expérience. Si vous désirez savoir en vérité combien Dieu est bon, doux, suave pour les siens, combien est grande la vertu et l'efficacité de sa grâce, de son amour, de sa providence et de ses consolations, demandez-le à ceux qui l'ont éprouvé, ils vous en donneront les témoignages les plus satisfaisants. Lorsqu'il monta aux cieus, il voulut encore être vu par ses disciples, afin qu'ils le suivissent des yeux et en esprit, qu'ils éprouvassent de la peine de son éloignement et qu'ils sentissent la privation de sa présence, ce qui était la meilleure disposition pour recevoir sa grâce. Elisée demanda à

Elie son esprit, et ce bon maître lui répondit : Si vous me voyez lorsque je vous quitterai, ce que vous demandez vous sera accordé. Or, ceux-là seront héritiers de l'Esprit de Jésus-Christ, à qui l'amour fera sentir la séparation et l'absence de Jésus-Christ, et qui, dans ce lieu d'exil, soupireront sans cesse après sa présence. Ainsi le comprenait ce saint personnage qui disait : Vous avez été ma consolation, et vous ne m'avez jamais quitté. Tout le long du chemin vous avez béni les vôtres et je ne l'ai pas vu ; les anges ont promis que vous viendriez, et je ne l'ai pas entendu, etc., etc.

Mais quels furent la désolation, le chagrin, les cris et les larmes de la très-sainte Vierge, du disciple bien-aimé et de sainte Madeleine et de tous les apôtres, quand ils virent s'élever et disparaître à leurs yeux celui qui avait ravi leurs cœurs ! L'on dit néanmoins qu'ils s'en retournèrent à Jérusalem remplis de joie, parce qu'ils l'aimaient beaucoup, et que le même amour qui les affligeait à son départ, les en faisait réjouir, à cause de la gloire qu'il lui procurait ; car le véritable amour ne se cherche pas soi-même, mais bien ce qu'il aime.

Il reste à considérer avec quelle gloire, quelle allégresse, quels chants et quelles louanges fut reçu ce noble triomphateur dans la suprême cité ; quelle fut la réception et la fête qu'on lui fit. Il faudrait y voir confondus les hommes et les anges l'entourer tous ensemble, prendre possession de cette noble demeure, garnir les sièges vides depuis tant d'années, et cette sainte humanité s'élever par-dessus tout ce peuple glorieux et s'asseoir à la droite du Père. Toutes ces choses méritent grandement notre considération et rien n'est plus propre à nous faire comprendre combien sont bien employés nos travaux pour l'amour de Dieu, que de voir que celui qui a été humilié et qui a souffert plus que toutes les créatures, a été élevé et exalté par-dessus toutes les créatures ; car alors ceux qui aiment la véritable gloire, verront le chemin qui y mène ; qu'il faut s'abaisser pour être élevé, et s'abaisser au-dessous de de tous, pour être élevé au-dessus de tous.

## CHAPITRE V.

*De six choses qui peuvent se rencontrer dans l'exercice de l'oraison.*

Voilà, lecteur chrétien, des méditations sur lesquelles vous pouvez vous exercer chaque jour de la semaine : vous ne manquez donc pas de sujets pour vous occuper. Mais il faut observer ici que chaque méditation peut être précédée et suivie de certaines choses qui y ont rapport, en dépendent et en sont comme voisines.

Car, premièrement, avant d'entrer en méditation, il est nécessaire de préparer son cœur à ce saint exercice : avant de toucher d'un instrument, on commence par le mettre d'accord.

Après la préparation, on doit s'arrêter dans la considération de la matière choisie pour la méditation du jour, eu égard à la distribution des jours de la semaine, ainsi que nous l'avons fait. Pour les commençants, cette mesure est de rigueur, jusqu'à ce qu'ils aient appris ce qu'ils doivent méditer.

Après la méditation, on peut faire une pieuse action de grâces, pour remercier Dieu des bienfaits qu'on y a reçus, et une offrande de toute sa vie et de celle de Jésus-Christ notre Sauveur, pour les reconnaître.

La dernière partie consiste dans la demande, qui est proprement ce qui se nomme l'oraison. C'est là qu'on demande tous ses besoins, tout ce qui est nécessaire à notre salut, à celui du prochain et au bien de toute l'Eglise.



Ces six choses qui peuvent entrer dans l'oraison, ont, entre autres avantages, celui de fournir à l'homme une matière de méditation plus abondante, et de lui présenter une variété d'aliments, afin que s'il ne peut pas manger des uns il mange des autres, et que, si sur un point il arrive au bout du fil, il en prenne un autre qui lui offre de nouvelles choses à méditer.

Je sais bien que cet ordre, non plus que toutes ces parties, n'est pas toujours nécessaire; mais il sera toujours indispensable à ceux qui commencent de suivre un certain ordre et un fil au moyen duquel ils puissent revenir sur eux-mêmes. Aussi, de ce que je dis ici je n'entends point en faire une loi perpétuelle et générale; mon intention n'est pas de faire une loi, mais une simple introduction pour mettre les novices dans les voies, où ils auront pour guides et pour maîtres, une fois qu'ils y seront entrés, l'usage, l'expérience et principalement le Saint-Esprit.

## CHAPITRE VI.

### *De la préparation qu'on doit faire avant l'oraison.*

Nous avons maintenant à traiter en particulier de chacune des parties dont nous venons de parler; nous commencerons par la préparation, qui est la première de toutes.

En entrant dans le lieu de l'oraison, il faut se mettre à genoux, ou se tenir debout, ou les bras en croix, ou prosterné, ou assis, si on ne peut se tenir autrement. Commencer par faire le signe de la croix, recueillir son imagination, en écarter toutes les idées des choses de cette vie; élever sa pensée vers le ciel, considérer qu'on est sous les yeux de Notre-Seigneur, s'y tenir avec la même attention et le même respect que si on le voyait réellement présent; concevoir un grand repentir de ses péchés en général: si c'est l'oraison du matin, réciter le *Confiteor*, et si c'est l'oraison du soir, examiner sa conscience sur ce que l'on a pensé, dit, fait et entendu ce jour-là, et sur l'oubli que l'on y a fait de Notre-Seigneur. S'affliger des fautes de cette journée, de celles de toute la vie passée, et, en s'humiliant devant la divine majesté, en présence de laquelle on est, dire ces paroles du saint patriarche: *Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière; dire ensuite ces versets du psaume: J'ai levé les yeux vers vous qui habitez dans les cieux. Comme les yeux du serviteur sont fixés sur les mains de son maître, comme les yeux de la servante sont sur les mains de sa maîtresse, ainsi mes yeux sont tournés vers le Seigneur, dans l'espoir qu'il aura pitié de moi.*

Ayez pitié de nous, Seigneur! Seigneur, ayez pitié de nous. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Incapables d'avoir, de nous-mêmes, aucune bonne pensée, Dieu seul nous en rendant capables, et personne ne pouvant invoquer dignement le nom de Jésus, sans une grâce particulière du Saint-Esprit, venez donc, ô très-doux Esprit, et envoyez-moi du ciel les rayons de votre lumière. Venez, ô Père des pauvres! venez, ô vous qui donnez les lumières! venez, lumière des cœurs! venez, ô le meilleur des consolateurs, hôte intime de nos âmes et leur plus doux rafraîchissement! Le travail est suivi du repos; les chaleurs de l'été sont suivies d'une température modérée, et les larmes, de la consolation. O lumière béatifique, remplissez les cœurs de vos fidèles. *ÿ. Emitte Spiritum tuum et creabuntur. ñ. Et renovabis faciem terræ. ORATIO. Deus, qui corda fidelium, etc.*

Vous supplierez ensuite Notre-Seigneur de vous faire la grâce de conserver l'attention, la dévotion, le recueillement intérieur et le respect que vous devez à la présence de sa souveraine majesté, comme

aussi d'employer si bien le temps d'oraison, que vous sortiez avec de nouvelles forces et une nouvelle ardeur d'accomplir tout ce qui est de son service. L'oraison qui ne produit pas ce fruit est bien imparfaite et de bien peu de valeur.

## CHAPITRE VII.

### *De la lecture du sujet.*

Après la préparation, on fait une lecture où l'on se propose ce qu'on va méditer dans l'oraison : cette lecture ne doit être ni précipitée, ni dissipée, mais posée et attentive. On doit y être appliqué d'esprit, pour comprendre ce qu'on lit, et plus encore de cœur pour goûter ce que l'on entend. Lorsque l'on tombe sur un passage qui touche, il faut s'y arrêter quelque temps pour le mieux sentir. La lecture ne doit pas être longue, car on doit passer presque tout ce temps à méditer ; la méditation est d'autant plus profitable que l'on y a plus ruminé, approfondi et goûté les choses. Si cependant on avait l'esprit si distrait qu'on ne pût entrer en oraison, on pourrait alors donner plus de temps à la lecture, joindre même ensemble la lecture et la méditation, lire un passage et le méditer, puis en lire et méditer un autre. De cette manière, l'esprit, arrêté par les paroles de la lecture, n'a pas la même liberté de s'égarer sur différents sujets, comme quand il est livré à lui-même et que rien ne le fixe. Du reste, il serait peut-être encore mieux de s'efforcer de mépriser les pensées importunes, de persévérer et de lutter, comme un autre Jacob, toute la nuit, dans le travail de l'oraison, pour mériter d'obtenir, à la fin du combat, une pleine victoire ; Notre-Seigneur ne refuse jamais la dévotion, ou toute autre grâce plus grande encore à celui qui combat vaillamment jusqu'au bout.

## CHAPITRE VIII.

### *De la méditation.*

La lecture finie, on commence la méditation du sujet qu'on vient de lire. Ou le sujet est un de ceux que l'on peut se représenter par l'imagination, comme sont toutes les circonstances de la vie et passion du Christ, le jugement dernier, l'enfer, le paradis ; ou un de ceux qui sont spécialement du domaine du raisonnement et de l'esprit, comme la considération des bienfaits de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, ou de quelqu'autre de ses perfections.

Ces derniers sujets se nomment intellectuels, et les autres, imaginables, et dans ce saint exercice, on passe des uns aux autres, selon que le demande la nature des différentes choses qui se présentent. Quand ce qu'on médite est du ressort de l'imagination, il faut se représenter chaque chose telle qu'elle est, comme elle s'est passée, et tout examiner comme si cela était ou arrivait en notre présence, dans le lieu même où nous sommes. En nous représentant ainsi les choses, nous en recevons des idées et des impressions plus vives ; mais il vaut encore mieux s'imaginer que toutes ces choses se passent dans notre cœur. Puisqu'il est si grand qu'il y a de la place pour les villes et les royaumes, qu'est-ce qui empêche qu'il y en ait aussi pour la représentation de ces mystères ? Ce sera encore un puissant moyen pour captiver l'attention que d'occuper l'âme dans elle-même, comme une abeille dans sa ruche, à garnir ses rayons de miel. Se transporter par la pensée à Jérusalem pour y méditer sur les lieux les événements qui s'y sont passés, ce n'est pas le moyen de se fortifier l'esprit, mais de se déranger la tête. Pour la même raison, on ne doit pas laisser pénétrer



trop avant l'imagination dans les choses dont on s'occupe, de peur que par ses excès elle ne fatigue la nature.

## CHAPITRE IX

### *De l'action de grâces.*

La méditation terminée, on fait l'action de grâces. On en prend les motifs dans la méditation même et l'on rend grâces à Notre-Seigneur des biens qu'il nous y a accordés. Ainsi, est-ce sur la passion que nous venons de méditer ? nous devons remercier Notre-Seigneur de nous avoir rachetés au prix de tant de souffrances. Est-ce sur nos péchés ? nous devons le remercier d'avoir attendu si longtemps que nous fissions pénitence. Est-ce sur les misères de la vie ? nous devons le remercier de nous avoir délivrés d'un grand nombre de misères. Est-ce sur la mort ? nous devons le remercier de nous en avoir préservés dans les dangers que nous en avons courus, et de nous avoir attendus à pénitence. Est-ce sur la gloire du paradis ? nous devons le remercier de nous avoir créés pour un si grand bonheur, et ainsi des autres sujets.

On ajoutera à ces bienfaits tous les autres dont nous avons déjà parlé et qui sont les bienfaits de la création, de la conservation, de la rédemption, de la vocation, etc., et ainsi on rendra grâces à Notre-Seigneur d'avoir été créé à son image et à sa ressemblance ; avec la faculté de la mémoire pour se souvenir de lui ; avec celle de l'intelligence, pour le connaître ; avec la volonté, pour l'aimer. On le remerciera de ce qu'il a donné à chacun un ange qui le garde dans les maux et les périls ; de tant de péchés mortels et de la mort dont on a été préservé, tandis qu'on en était coupable, ce qui revient à avoir été préservé de la mort éternelle ; de ce qu'il a daigné se revêtir de notre nature et mourir pour nous ; de ce qu'on est né de parents chrétiens ; d'avoir reçu le saint baptême et, dans ce sacrement, la grâce de l'innocence et la promesse de la gloire, avec la qualité d'enfant d'adoption ; d'avoir reçu dans le sacrement de la confirmation des armes pour combattre le démon, le monde et la chair ; de ce qu'il se donne à l'homme dans le sacrement de l'autel ; de ce qu'il a établi le sacrement de pénitence pour rétablir dans l'état de grâce celui qui en est déchu par le péché mortel ; des bonnes inspirations qu'il n'a cessé et ne cesse d'envoyer ; du secours qu'il donne pour bien prier, pour faire le bien, et persévérer dans celui que l'on a commencé. Que l'on ajoute à tous ces bienfaits, tous les bienfaits généraux et particuliers que l'on sait avoir reçus de Notre-Seigneur ; et de tous ces bienfaits et de tous les autres connus et inconnus, on en rendra grâces autant que l'on peut et on invitera toutes les créatures du ciel et de la terre à se joindre à nous pour nous aider à accomplir un tel devoir. On dira ensuite le cantique suivant dans cet esprit et cette intention : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino, laudate et superexaltate*, etc., ou le psaume : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt*, etc., etc.

## CHAPITRE X.

### *De l'offrande.*

Après avoir rendu au Seigneur grâces de tous ses bienfaits, le cœur éprouve naturellement ce sentiment du prophète David, qui s'écrie : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits !* L'homme satisfait en quelque sorte à ce besoin de reconnaissance, en donnant, en offrant à Dieu tout ce qu'il a et tout ce qu'il peut offrir.

C'est pourquoi il doit, premièrement, s'offrir lui-même pour le servir à jamais, s'abandonnant et se mettant entre ses mains pour que Dieu fasse de lui ce qu'il lui plaira pour le temps et pour l'éternité. Il doit offrir en même temps avec lui toutes ses paroles, ses actions, ses pensées et ses travaux, ce qui comprend tout ce qu'il fera et souffrira, afin que tout soit pour la gloire et l'honneur du saint nom de Dieu.

Secondement, qu'il offre au Père les mérites et les services du Fils, ainsi que tout ce qu'il a fait et souffert dans ce monde par obéissance, depuis la crèche jusqu'à la croix ; car tout cela est notre bien et notre héritage, attendu qu'il nous l'a donné et laissé dans le nouveau Testament, par lequel il nous a établis héritiers de tout ce grand trésor ; or, de même que ce que l'on me donne par pure grâce n'est pas moins à moi que ce que j'ai gagné par mes peines, de même aussi les mérites et le droit qu'il m'a laissés et donnés ne sont pas moins à moi que si je les avais gagnés à la sueur de mon front et par mon travail. L'on peut donc offrir cette seconde offrande aussi bien que la première, en présentant dans leur ordre tous les services, tous les mérites et toutes les vertus de sa vie très-sainte, son obéissance, sa patience, sa charité, sa miséricorde et toutes les autres, ce qui compose la plus précieuse et la plus riche offrande qu'on puisse faire à Dieu.

## CHAPITRE XI.

### *De la demande.*

Pour une si riche offrande, nous pouvons, aussitôt après l'avoir faite, demander tous les biens. Hâtons-nous donc de demander avec de grands sentiments d'amour et de zèle pour la gloire de Notre-Seigneur que tous les peuples et toutes les nations du monde le connaissent, le louent et l'adorent, comme leur unique et véritable Dieu et Seigneur, en récitant du fond de notre cœur ces paroles du Prophète : *Que les nations vous reconnaissent, Seigneur, que les peuples vous glorifient.* Prions aussi pour les chefs de l'Eglise, qui sont le pape, les cardinaux, les évêques, les prélats et tous les ministres inférieurs, afin que le Seigneur les dirige et les éclaire de manière qu'ils amènent tous les hommes à connaître l'obéissance qu'ils doivent à leur Créateur. Nous devons prier aussi, selon le conseil de saint Paul, pour les rois et pour toutes les personnes constituées en dignité, afin qu'à la faveur de leur prudence nous passions des jours tranquilles et paisibles ; car cela est agréable à Dieu notre Sauveur qui veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité. Prions encore pour tous les membres de son corps mystique : pour les justes, afin que le Seigneur leur accorde la persévérance ; pour les pécheurs, afin qu'il les convertisse ; pour les défunts, afin qu'il les délivre miséricordieusement de leurs grandes peines et qu'il les fasse entrer dans le repos de la vie éternelle.

Prions pour tous les pauvres, pour les malades, pour les prisonniers, pour les captifs, etc., afin que Dieu, par les mérites de son Fils, vienne à leur aide et qu'il les délivre du mal.

Après avoir prié pour le prochain, prions pour nous-mêmes. Si nous nous connaissons bien, nos besoins particuliers nous apprendront ce que nous avons à demander ; mais pour nous rendre plus facile cette pratique, nous pouvons demander les grâces suivantes :

Premièrement, demandons, par les mérites et les souffrances de Notre-Seigneur, le pardon de nos péchés, la grâce de ne plus en commettre, et particulièrement la grâce de surmonter nos vices et de vaincre nos passions dominantes, celles auxquelles nous sommes le plus enclins et qui nous tentent davantage, découvrant toutes les plaies au



céleste médecin, afin qu'il les guérisse et qu'il les panse avec l'onction de sa grâce.

Secondement, demandons toutes ces vertus si relevées et si nobles, dans lesquelles consiste la souveraine perfection chrétienne ; ce sont, la foi, l'espérance, la charité, la crainte, l'humilité, la patience, l'obéissance, la force pour accomplir toutes sortes de bonnes œuvres, la pauvreté d'esprit, le mépris du monde, la prudence, la pureté d'intention, et les autres vertus semblables, qui sont comme le comble de l'édifice spirituel ; car la foi est le premier fondement de notre christianisme ; l'espérance est notre appui et notre remède contre les tentations de la vie ; la charité est la fin de toute la perfection chrétienne ; la crainte de Dieu est le principe de la véritable sagesse ; l'humilité est la racine de toutes les vertus ; la patience est notre arme défensive contre les attaques et les atteintes de l'ennemi ; l'obéissance est une offrande très-agréable, par laquelle l'homme s'offre lui-même à Dieu en sacrifice ; la prudence est l'œil par lequel notre âme voit clair pour suivre son chemin ; la force est le bras dont elle se sert pour les bonnes œuvres, et c'est la pureté d'intention qui rapporte et dirige toutes nos actions vers Dieu.

Troisièmement, demandons enfin les autres vertus qui, outre qu'elles sont en elles-mêmes d'une grande importance, servent encore de rempart à ces vertus principales, comme la tempérance dans le boire et dans le manger, la modération de la langue, la garde des sens, la décence du maintien de l'homme extérieur, la douceur, le bon exemple pour le prochain, la sévérité et la rigueur pour soi-même, et les autres vertus semblables.

Après toutes ces demandes, finissez par la demande de l'amour de Dieu. Donnez, employez à celle-là la plus grande partie du temps. Demandez-le au Seigneur du fond de vos entrailles, avec les plus vifs sentiments et les plus ardents desirs (c'est dans cet amour que consiste tout notre bien). Vous pourrez le demander ainsi :

*Demande spéciale de l'amour de Dieu.*

Par-dessus toutes ces vertus, je vous demande, Seigneur, que vous m'accordiez la grâce de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, de toutes mes entrailles, comme vous me le commandez. O vous qui êtes toute mon espérance, toute ma gloire, tout mon refuge et toute ma joie ! O ami des amis ! ô époux fleuri, époux suave, époux doux comme le miel ! ô douceur de mon cœur ! ô vie de mon âme ! ô repos et bonheur de mon esprit ! ô beau et clair jour de l'éternité ! ô douce lumière de mes entrailles, et paradis fleuri de mon cœur ! ô mon aimable principe et ma suffisante fin !

Préparez, mon Dieu, préparez en moi, Seigneur, une demeure agréable pour vous, afin que, selon la promesse de votre sainte parole, vous veniez en moi et que vous vous reposiez en moi. Mortifiez en moi tout ce qui déplaît à vos yeux, et faites de moi un homme selon votre cœur. Blessez, Seigneur, le plus intime de mon âme des flèches de votre amour, et enivrez-la du vin de votre charité parfaite. Oh ! quand en sera-t-il ainsi ? quand est-ce que je vous serai agréable en tout ? quand ne restera-t-il plus rien de ce qui vous déplaît en moi ? quand serai-je tout à vous ? quand cesserai-je d'être à moi ? quand ne trouverai-je plus en moi rien qui vous soit étranger ? quand vous aimerai-je avec une ardeur extrême ? quand serai-je embrasé de toute la flamme de votre amour ? quand serai-je tout pénétré et ramolli par votre très-efficace suavité ? quand ouvrirez-vous à ce pauvre mendiant et lui découvrirez-vous les beautés infinies de votre royaume, qui est au milieu de moi, et qui est vous-même avec toutes vos riches-

ses? quand serai-je ravi, noyé, transporté et caché en vous, pour y être perdu à jamais? quand aurez-vous levé tous les obstacles et les empêchements, pour que je ne fasse qu'un même esprit avec vous et que je ne puisse jamais plus être séparé de vous?

O le chéri, le bien-aimé de mon âme! ô douceur de mon cœur! Exaucez-moi, Seigneur, non à cause de mes mérites, mais par votre infinie bonté! enseignez-moi, éclairez-moi, dirigez-moi et aidez-moi en toutes choses, afin que je n'en fasse et n'en dise aucune qui ne vous soit agréable. O mon Dieu! mon amour, mes entrailles, bien de mon âme, ô mon doux amour! ô mes grandes délices! ô ma force, fortifiez-moi; ma lumière, dirigez-moi!

O Dieu de mes entrailles, pourquoi ne vous donnez-vous pas au pauvre? vous remplissez les cieus et la terre, et vous laissez mon cœur vide! vous revêtez les lis des champs, vous préparez la nourriture des petits oiseaux et vous avez soin des vers de terre, pourquoi m'avez-vous oublié, moi qui ai tout oublié pour vous? Bonté infinie, je vous ai connue trop tard; je vous ai aimée trop tard, beauté si ancienne et si nouvelle! Quel triste temps pour moi que celui où je ne vous ai pas aimée! qu'il est triste pour moi de ne vous avoir pas connue! quel aveuglement était le mien, lorsque je ne vous voyais pas! Vous étiez au-dedans de moi, et j'allais vous cherchant au dehors. Mais puisque je vous ai trouvé si tard, ne permettez pas, Seigneur, que jamais je vous quitte.

Puisqu'une des choses qui vous plaisent le plus et qui vous blessent le mieux au cœur, ce sont les yeux qui savent vous voir, donnez-moi de tels yeux, Seigneur, afin que je vous considère. J'entends les yeux simples de la colombe, des yeux chastes, des yeux timides, des yeux humbles et amoureux, des yeux dévots et larmoyants, des yeux attentifs et intelligents, pour entendre votre volonté et l'accomplir, afin qu'en vous regardant avec de tels yeux, je sois regardé de vous avec ces yeux dont vous regardâtes saint Pierre, quand vous lui fîtes pleurer son péché; avec les yeux dont vous regardâtes l'enfant prodigue, quand vous sortîtes pour le recevoir et pour lui donner le baiser de paix; avec ces yeux dont vous regardâtes le Publicain, lorsqu'il n'osait lever les yeux au ciel; avec ces yeux dont vous regardâtes Madeleine, lorsqu'elle vous lavait les pieds avec les larmes des siens; enfin, avec ces yeux dont vous regardâtes l'Épouse dans le Cantique des cantiques, lorsque vous lui dites : *Tu es belle, mon amie, tu es belle; tes yeux sont des yeux de colombe*; afin que vous accordiez, à l'agrément de mes yeux et à la beauté de mon âme, des gages de vertu et de grâce, qui vous la rendent toujours belle.

À très-haute, très-clément et très-bienfaisante Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul vrai Dieu, enseignez-moi, dirigez-moi et aidez-moi, Seigneur, en toutes choses! O Père tout-puissant par la grandeur de votre puissance infinie, établissez et affermissez ma mémoire en vous et remplissez-la de saintes et de dévotes pensées! O Fils très-saint, par votre éternelle sagesse éclairez mon entendement des lumières de la souveraine vérité, et ornez-le de la connaissance de mon extrême bassesse! O Esprit-Saint, amour du Père et du Fils, par votre incompréhensible bonté, intérim-moi toutes vos volontés, et enflammez mon cœur d'un si grand amour que toutes les eaux ne puissent l'éteindre! O Trinité sainte, mon seul Dieu et tout mon bien! oh! si je pouvais vous louer et vous aimer comme vous louent et vous aiment tous les anges! Oh! si j'avais l'amour de toutes les créatures, combien volontiers je vous le donnerais et je le transporterai en vous, bien que cet amour ne fût pas suffisant pour vous aimer comme vous le méritez! Il n'y a que vous seul qui puissiez vous louer et vous aimer dignement; car il n'y a que vous



seul qui compreniez votre incompréhensible bonté, et ainsi vous seul pouvez l'aimer autant qu'elle le mérite : ce n'est donc que dans cette divine poitrine que se garde la justice de l'amour.

O Marie, Marie, Marie, très-sainte Vierge, mère de Dieu, reine du ciel, maîtresse du monde, sanctuaire du Saint-Esprit, lis de pureté, rose de patience, paradis de délices, miroir de chasteté, modèle d'innocence, priez pour ce pauvre exilé et pour ce pèlerin et faites-lui part des surabondances de votre très-abondante charité. O vous, bienheureux saints et saintes, ô vous, esprits bienheureux qui brûlez d'amour pour votre Créateur, vous principalement, séraphins qui embrasez les cieux et la terre de votre amour, n'oubliez pas mon pauvre et misérable cœur, purifiez-le comme les lèvres d'Isaïe de toutes les souillures de ses péchés, et enflammez-le, brûlez-le du feu de votre très-ardent amour, afin que je n'aime uniquement que Notre-Seigneur seul, que je ne cherche que lui seul, que je me repose et que je meure en lui seul dans tous les siècles des siècles. Amen.

## CHAPITRE XII

*Avis sur certaines choses que l'on doit observer dans ce saint exercice.*

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici a rapport à la matière de la méditation qui est la partie principale de l'oraison. La plupart ne manquent à l'oraison que parce qu'ils manquent de sujets de méditation. Nous allons donner maintenant une méthode abrégée sur la manière de faire ce saint exercice. Quoiqu'en ce qui regarde la manière de se conduire, le Saint-Esprit soit le principal maître, nous avons néanmoins appris de l'expérience qu'il était nécessaire de donner sur ce point quelques avis, tant il est vrai que le chemin qui mène à Dieu est une voie ardue où l'on a besoin de guide, si on ne veut pas se dévier et perdre bien du temps dans des routes où l'on s'égare.

### *Premier avis.*

Pour premier avis, nous donnons celui-ci : Que quand nous considérerons quelqu'un des sujets que nous avons traités, ou tout autre sujet déterminé, nous ne devons pas y être tellement attachés que nous pensions faire mal de le quitter pour passer à un autre pour lequel nous nous sentirions plus de dévotion et dont nous retirerions plus de profit ; car la dévotion étant la fin pour laquelle on fait oraison, il n'y a rien de mieux que ce qui sert le plus à cette fin. Il n'y a donc qu'à prendre garde de ne pas quitter son sujet par légèreté, mais pour un avantage réel. Pour la même raison, quand on éprouve plus de goût ou de dévotion pour une partie de son oraison que pour une autre, il faut s'y arrêter tout le temps que durera ce sentiment affectueux, dût-il durer tout le temps de la méditation ; car la fin de cet exercice étant la dévotion, comme nous l'avons dit, ce serait une erreur de chercher ailleurs avec une espérance incertaine ce que nous avons la certitude d'avoir trouvé.

### *Deuxième avis.*

Nous sommes encore d'avis qu'il faut empêcher l'entendement de se livrer à trop de spéculations, afin de traiter cette affaire plutôt avec les sentiments tendres et affectueux du cœur qu'avec les idées et les raisonnements de l'esprit. Assurément, ceux-là n'atteignent pas le but de l'oraison, qui méditent les mystères divins de la même manière que s'ils les étudiaient pour les prêcher. En agir ainsi, c'est bien plus dissiper son esprit que le recueillir, sortir de soi-même qu'y rentrer. Il en

résulte que cette sorte de personnes à la fin de leur oraison se trouvent dans la sécheresse et sans aucun goût de dévotion, non moins prêts et faciles pour la légèreté qu'ils ne l'étaient auparavant. Aussi qu'ont-ils fait, en vérité ? Au lieu de prier, ils ont parlé et étudié, ce qui est une occupation bien différente de la méditation. Ils devraient apprendre, ceux-là, que dans cet exercice il s'agit bien plus d'écouter que de parler. Pour y faire des progrès, l'on doit y apporter le cœur d'une personne ignorante et humble et une volonté préparée et disposée à sentir et à affectionner les choses de Dieu, et non un esprit bien éclairé et bien attentif, comme s'il s'agissait de les approfondir : ceci est fort bien, lorsqu'on étudie pour apprendre, mais il n'en est pas de même, lorsque l'on prie et que l'on pense à Dieu pour pleurer.

#### *Troisième avis.*

L'avis précédent nous apprend à modérer l'activité de l'esprit et à laisser agir le cœur en toute liberté ; celui-ci déterminera la tâche du cœur et fixera les bornes où il doit se renfermer, de peur qu'il ne donne dans des excès et dans des sentiments outrés. Il faut donc savoir que la dévotion que nous enseignons n'est pas du nombre des choses où l'on réussit à force de bras, selon que le pensent certaines personnes qui, par des efforts extraordinaires, par une tristesse forcée, je dirais presque de commande, s'excitent aux larmes et à la compassion, lorsqu'elles pensent à la passion du Sauveur. Ce travail n'aboutit qu'à dessécher le cœur davantage et à le mettre moins en état de recevoir la visite du Seigneur : c'est le sentiment de Cassien. Mais, outre cet inconvénient, il a encore celui de nuire à la santé du corps, et parfois il laisse l'âme tellement découragée de la contrainte qu'elle a soufferte, qu'elle répugne à reprendre un exercice que l'expérience lui représente comme très-pénible. Il faut donc se contenter d'y aller avec simplicité, de se trouver présent à ce que le Seigneur a souffert, de le considérer tranquillement et posément, avec un cœur tendre, compatissant et disposé aux sentiments qu'il plaira au Seigneur de lui donner, plutôt prêt à recevoir les impressions que sa miséricorde doit faire sur lui qu'à s'en faire lui-même à force de bras. Il est inutile qu'il se tourmente pour d'autres que pour celles qui lui sont données.

#### *Quatrième avis.*

De tout ce qui vient d'être dit nous pourrions aisément induire de quelle attention nous avons besoin pour faire oraison ; et que, dans cet exercice, un cœur bas et mou ne saurait convenir, mais qu'il faut avoir un cœur vif, attentif et élevé en haut. Mais s'il faut de toute nécessité l'attention et le recueillement du cœur, il ne faut pas moins que cette attention soit tranquille et modérée ; sans quoi elle nuirait à la santé et elle mettrait obstacle à la dévotion. Il en est qui se fatiguent la tête par les efforts excessifs qu'ils font pour se rendre attentifs à ce qui les occupe : nous l'avons déjà dit ; il y en a d'autres, qui pour se mettre à couvert de cet inconvénient, sont là très-mous, désœuvrés et prêts à être emportés par tous les vents. Il faut fuir ces extrêmes, et prendre un juste milieu ; il faut éviter de se fatiguer la tête par une attention forcée et contentieuse ; il faut éviter de tomber dans la mollesse et le relâchement, en empêchant l'esprit de divaguer comme il veut. De même que celui qui monte une bête vicieuse, il faut tenir les rênes fermes, c'est-à-dire, ni trop lâches, ni trop courtes, afin de ne pas aller à reculons et de ne pas galoper dangereusement. Nous devons donc avoir soin que notre attention soit modérée, et non forcée ; active, et non laborieuse et pénible.

Il faut prendre garde surtout de ne pas se fatiguer la tête par une



attention excessive dès le commencement de la méditation. Car après avoir fait cette faute, les forces manquent pour le reste de la méditation, comme elles manquent avant la fin du jour au voyageur qui se met en route en courant

*Cinquième avis.*

De tous ces avis, celui-ci sera le principal. Lorsqu'on fait oraison, c'est de ne pas se décourager, et de ne pas abandonner son saint exercice aussitôt qu'on cesse d'éprouver les douceurs de dévotion qu'on désire. Il est bien juste d'attendre avec longanimité et persévérance la venue du Seigneur, parce qu'il est de la gloire de sa majesté, et de la bassesse de notre condition, ainsi que de la hauteur de l'affaire que nous traitons, que nous attendions souvent à la porte de son sacré palais.

Après donc que vous avez ainsi attendu quelque temps, si le Seigneur vient, remerciez-l'en; et s'il vous semble qu'il ne doive pas venir, humiliez-vous devant lui, reconnaissez que vous n'aviez pas mérité ce qu'il ne vous a pas accordé, et contentez-vous de lui avoir fait le sacrifice de vous-même, d'avoir renoncé à votre propre volonté, d'avoir crucifié ses désirs, d'avoir lutté contre le démon, et contre vous-même, et d'avoir fait au moins ce qui dépendait de vous. Si vous n'avez pas adoré le Seigneur de l'adoration sensible que vous souhaitiez, contentez-vous de l'avoir adoré en esprit et en vérité, comme il veut l'être. Vous pouvez m'en croire; ce passage est le plus périlleux de cette navigation et le lieu de l'épreuve des vrais dévots; si vous en sortez heureusement, vous réussirez dans tout le reste.

Enfin, s'il venait à vous sembler que persévérer dans l'oraison, c'est perdre le temps et se tourmenter la tête sans profit, je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'après avoir fait tous vos efforts, vous prissiez un livre de dévotion, et que vous échangeassiez alors l'oraison contre la lecture, ayant toutefois l'attention de lire lentement et posément, sentant bien ce que vous liriez, et joignant fréquemment l'oraison à la lecture. Cet exercice est à la fois très-utile et très-facile pour toutes sortes de personnes, fussent-elles très-grossières, et débutantes dans cette sainte voie.

*Sixième avis.*

Voici un avis qui ne diffère guère du précédent et qui n'est pas moins nécessaire : c'est que ce serviteur de Dieu ne doit pas se contenter d'un petit goût qu'il trouve à faire oraison; comme font certaines personnes qui pour avoir répandu quelques larmes, ou éprouvé certaines tendresses de cœur, s'imaginent avoir atteint la perfection de cet exercice. Cela ne suffit pas pour le but que nous nous proposons ici : car, comme ce n'est pas assez pour faire fructifier la terre, d'une petite rosée qui abat la poussière et mouille tant soit peu la surface, mais qu'il est nécessaire pour la faire fructifier qu'il tombe une telle abondance d'eau que la terre en soit pénétrée bien avant et en demeure toute trempée; de même il est nécessaire d'une grande abondance de rosée et d'eau céleste, pour que nous fructifions en bonnes œuvres. C'est donc avec raison que l'on conseille de prendre pour faire oraison le plus de temps possible; et il serait mieux d'y employer une seule fois un temps considérable, que deux fois peu de temps chacune; parce que si le temps est court, on le passe à débarrasser l'imagination et à régler le cœur, et lorsque l'on était prêt, et qu'il eût fallu commencer l'exercice, on le laisse.

Si je veux en venir à déterminer plus particulièrement le temps qu'il faut, je dirai qu'il me semble que prendre moins d'une heure et demie ou deux heures, ce n'est pas assez pour faire oraison; parce qu'il ar-

rive souvent que l'on est une demi-heure à mettre, comme on dit, l'instrument d'accord, ou à préparer l'imagination ; or, le reste du temps est nécessaire pour jouir du fruit de l'oraison. Il est vrai cependant que lorsqu'on se livre à cet exercice à la suite d'un autre saint exercice, comme après les matines, après avoir entendu ou dit la messe, après une lecture pieuse ou une prière vocale, le cœur se trouve plus préparé, et il en est, comme du bois sec, il s'enflamme aisément au feu céleste. L'oraison du matin peut être aussi plus courte, parce que c'est le temps le plus convenable et où l'on est le mieux disposé pour la faire. Que celui qui, à raison de ses grandes occupations, se trouvera pauvre de temps, ne laisse pas d'offrir son denier à l'exemple de la pauvre veuve de l'Evangile. S'il n'y a pas de sa faute à ce qu'il ne fait pas mieux, celui qui veille sur toutes les créatures et pourvoit à leurs besoins, selon leur nature, pourvoira également à ceux d'une telle personne, selon la sienne.

#### *Septième avis.*

De cet avis passons à un autre semblable : quand l'âme reçoit dans l'oraison, ou hors de l'oraison, une visite particulière du Seigneur, qu'elle ne le laisse pas passer en vain, qu'elle profite au contraire de cette occasion qui se présente ; car il est bien certain qu'avec un vent favorable, on avance plus en une heure sur mer, que l'on n'avance en plusieurs jours, sans un tel secours.

Ainsi faisait, dit-on, saint François ; et saint Bonaventure rapporte que son attention était là-dessus si grande, que, si en chemin le Seigneur le favorisait d'une visite particulière, il faisait marcher devant lui ses compagnons de voyage, et il s'arrêtait pour ruminer et digérer entièrement l'aliment qui lui venait du ciel. Ceux qui en agissent autrement en sont ordinairement punis en ce qu'ils ne trouvent pas Dieu quand ils le cherchent, eux qui ne l'ont pas trouvé quand il les cherchait.

#### *Huitième avis.*

Le dernier et le principal avis est, que nous devons nous exercer à joindre ensemble la méditation et la contemplation, en faisant de l'une une échelle pour monter jusqu'à l'autre. Il sera donc bon de savoir que l'exercice de la méditation consiste dans la considération attentive et réfléchie des choses divines, et à passer des unes aux autres pour leur faire produire dans notre cœur des mouvements et des sentiments affectueux : à peu près comme lorsqu'on frappe un caillou avec le briquet on en tire des étincelles. Tandis que pour la contemplation il faut avoir déjà tiré ces étincelles ; j'entends qu'il faut être sous l'impression de ces mouvements et de ces tendres sentiments, se tenir en repos et en silence dans leur jouissance, sans faire usage de l'esprit pour raisonner et rechercher la vérité que l'on contemple d'une simple vue. C'est pour cela qu'un saint docteur a dit que la méditation a besoin de nos travaux pour produire ses fruits, et que la contemplation produit les siens spontanément ; que l'une cherche, et que l'autre trouve ; que l'une mâche la nourriture, et que l'autre en éprouve le goût ; que l'une est discoureuse ou raisonneuse, et que l'autre se contente de la vue simple des choses, parce qu'elle en a déjà le goût et l'amour ; enfin que l'une est le moyen et l'autre la fin ; que l'une est le chemin et la marche, et l'autre le terme où aboutit le chemin et le repos.

De tout cela on peut tirer une conclusion, et dire avec tous les maîtres de la vie spirituelle, sous peine de n'être guère compris des lecteurs, que de même qu'après avoir atteint la fin, on cesse de faire usage



des moyens, qu'après être entré au port, on cesse le travail de la navigation ; de même quand celui qui medite est parvenu au repos et au goût de la contemplation, il doit laisser les pieuses, mais laborieuses recherches de la méditation, et, content d'une vue simple et d'un souvenir de Dieu (comme s'il le voyait présent), jouir du sentiment de sa présence, selon qu'il lui est accordé, qu'il soit d'amour, d'admiration, de joie ou de toute autre nature. La raison de ce conseil, c'est que la fin de tout ce travail consistant dans l'amour et les saints mouvements du cœur, et non dans la spéculation de l'entendement, lorsque le cœur est touché et épris du saint amour, nous devons écarter tous les raisonnements et toutes les recherches de l'esprit, autant qu'il nous est possible, afin que notre âme emploie à cet amour toutes ses forces et que les actes des autres puissances ne viennent pas la distraire. Voici à ce sujet le conseil d'un docteur : dès qu'on a le cœur enflammé de l'amour de Dieu, on doit aussitôt abandonner les pensées et les raisonnements de l'esprit, quelque élevés qu'ils soient, non parce qu'ils sont mauvais, mais parce qu'ils seraient un obstacle à un bien plus grand. Cela veut dire qu'il faut cesser le mouvement quand on est arrivé au terme, et laisser la méditation pour l'amour de la contemplation. C'est ce que l'on peut faire en particulier vers la fin de l'exercice, après la demande de l'amour de Dieu dont nous avons déjà parlé ; et cela pour plusieurs raisons : l'une, c'est qu'on peut supposer qu'alors le travail et la méditation qui vient de finir ont dû produire quelque affection et quelque sentiment pour Dieu ; l'autre, c'est que, comme dit le Sage, mieux vaut la fin de l'oraison que le commencement. Une troisième raison, c'est qu'après le travail de l'oraison et de la méditation, il est raisonnable de donner un peu de relâche à l'esprit et de le laisser reposer dans les bras de la contemplation. C'est alors qu'il faut effacer toutes les images qui se sont présentées à l'imagination, détendre l'esprit, débarrasser la mémoire et la fixer en Notre-Seigneur, considérant que l'on est en sa présence, sans toutefois rien envisager de particulier relativement à Dieu ; se contentant de la connaissance qu'on a de lui par la foi, et appliquer sur lui le cœur et la volonté. C'est le seul moyen pour s'embraser du divin amour, et c'est en cela que consiste le fruit de toute la méditation. Ce que l'entendement peut connaître de Dieu n'est presque rien, mais le cœur peut l'aimer beaucoup. Il faut s'enfermer au milieu de soi-même, dans le fond de son âme, où est l'image de Dieu, et là lui être attentif, comme celui qui écoute un autre qui lui parle du haut d'une haute tour, ou comme si on l'avait dans son cœur, ou comme si dans le monde entier il n'y avait autre chose que soi-même, ou Dieu seul. Que dis-je ? l'âme doit s'oublier elle-même et oublier ce qu'elle fait ; car, comme disait un père, l'oraison parfaite est celle que l'on fait sans songer qu'on la fait. Or, ce n'est pas seulement à la fin de l'exercice, mais encore au milieu, mais en tout autre endroit, que nous devons prendre ce sommeil spirituel, où l'entendement est endormi par la volonté. Lorsqu'il vient nous devons faire une pause et jouir de ce bienfait, puis retourner à notre travail, lorsque nous n'avons plus rien à digérer, ni à goûter de cet aliment. N'est-ce pas ainsi que fait le jardinier qui arrose un carreau ? Lorsque sa rigole est remplie d'eau, il en arrête et barre le cours pour que l'eau se répande et s'infilte dans les entrailles desséchées de la terre qui la reçoit ; cela fait, il lâche de nouveau le courant de la source, afin qu'il vienne encore de l'eau et que l'arrosage soit meilleur. Mais ce que l'âme éprouve alors, la joie qu'elle trouve dans la lumière et le rassasiement de la paix et de la charité ne sauraient s'exprimer par des paroles. C'est là qu'est la paix qui surpasse tout sentiment et toute la félicité dont on peut jouir en cette vie.

Il en est qui sont si épris de l'amour de Dieu qu'à peine ont-ils commencé à penser à lui, que le souvenir de son doux nom leur enflamme les entrailles. Ceux-là n'ont pas plus besoin pour l'aimer de discourir et de raisonner, que la mère, ou l'épouse pour se réjouir du souvenir de son fils, ou de son époux, lorsque quelqu'un lui en parle. Il en est d'autres qui, dans l'oraison, comme hors de l'oraison, sont tellement ravies et absorbées en Dieu, que pour lui ils perdent de vue eux-mêmes et toutes choses. Si la crainte d'un méchant furieux peut quelquefois nous mettre dans un état semblable, est-il étonnant que l'amour de la beauté infinie puisse le faire? La grâce serait-elle donc moins puissante que la nature et que le mal? Lors donc que l'âme se sentira en cet état, en quelque endroit de l'oraison qu'elle se trouve, elle devra se donner bien de garde de rien faire pour le faire cesser, dût-elle y passer tout le temps de l'exercice, sans prier Dieu, ni méditer les choses qu'elle avait préparées, à moins qu'elles ne fussent d'obligation; car, dit saint Augustin, il faut laisser la prière vocale, s'il arrive qu'elle se trouve mettre obstacle à la dévotion; or, je dis de même qu'il faut laisser la méditation, quand elle empêcherait la contemplation.

De là, nous prendrons occasion de faire remarquer que, s'il est bon de laisser la méditation pour se livrer aux affections du cœur, et de passer ainsi du moins au plus, il ne sera pas moins convenable de laisser, de temps en temps, la voie des sentiments affectueux pour revenir à la méditation, surtout lorsque le cœur serait tellement échauffé que cet état aurait des dangers pour la santé, si on y persévérait; ce qui arrive assez fréquemment aux personnes qui, sans observer cet avis, se livrent à ces exercices, et s'y abandonnent sans discrétion, attirées qu'elles sont par la force de la suavité divine. En pareil cas, dit un docteur, il y a un bon remède, c'est de s'abandonner à quelques sentiments de compassion, en méditant un peu la passion de Jésus-Christ, ou la grièveté du péché, ou les misères du monde; cela allège et soulage le cœur

## SECONDE PARTIE.

### DE LA DÉVOTION.

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *Ce que c'est que la dévotion.*

La plus grande peine qu'éprouvent les personnes qui s'adonnent à l'oraison vient du manque de dévotion. Quand on a la dévotion, il n'y a rien de plus facile et de plus doux que l'oraison. Après avoir traité de la matière de l'oraison et de la manière de la faire, nous allons traiter de ce qui procure la dévotion et de ce qui y met obstacle; puis des tentations auxquelles sont le plus sujettes les personnes dévotes. Nous donnerons ensuite quelques avis nécessaires pour se bien conduire dans cet exercice. Faisons d'abord connaître ce que c'est que la dévotion, afin que l'on sache d'avance quelle est la joie qui attend les succès du combat.

La dévotion, dit saint Thomas, est une vertu qui rend l'homme propre et apte à toutes les vertus, et qui lui rend le bien facile et l'excite à le faire. Cette définition en dit assez pour nous faire entendre clairement la nécessité, la grande utilité de cette vertu; elle en dit même plus que certaines personnes ne pourraient penser.



Pour le bien comprendre, il faut savoir que ce qui nous détourne le plus de la bonne vie, c'est la corruption naturelle qui nous vient du péché. De là cette grande inclination qui nous porte au mal, cette grande difficulté et ce dégoût pour le bien. C'est pour ces deux raisons que nous trouvons si pénible le chemin de la vertu, qui est d'elle-même la chose la plus douce, la plus belle, la plus aimable et la plus honorable du monde. Or, la divine sagesse nous a préparé contre cette difficulté et ce dégoût un remède convenable et puissant dans la vertu et le secours de la dévotion. Car de même que l'aquilon dissipe les nuages et laisse le ciel serein et découvert, de même la vraie dévotion chasse de notre âme tous les dégoûts et toutes les difficultés, et la laisse libre et toute prête à faire le bien. Cette vertu est telle qu'elle n'est pas seulement un don du Saint-Esprit, mais encore une rosée du ciel, un secours et une visite de Dieu, obtenus par l'oraison, dont la condition est d'être un combat. Elle nous élève au-dessus des difficultés et des dégoûts, en nous guérissant de la tiédeur, en nous rendant prompts et diligents, en nous remplissant l'âme de bons désirs, en éclairant notre entendement, en fortifiant notre volonté et en l'embrasant de l'amour de Dieu, en éteignant les flammes des mauvais désirs, en nous inspirant le dégoût du monde et l'horreur du péché; enfin, en nous donnant un autre esprit, un autre courage, une ferveur et des forces nouvelles pour faire le bien. Et de même que Samson, tant qu'il eut des cheveux, était le plus fort des hommes du monde, et qu'après les avoir perdus il était faible comme tous les autres, de même l'âme chrétienne est forte, lorsqu'elle a la dévotion, et faible lorsqu'elle ne l'a pas. Voilà ce que saint Thomas a voulu nous enseigner par sa définition; et ce qui est sans contredit le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette vertu, c'est de dire qu'elle seule est le stimulant et l'aiguillon de toutes les autres. Que celui donc qui désire s'avancer dans le chemin des vertus ne parte pas sans cet éperon, car autrement il ne réussira pas à relever de paresse sa mauvaise bête.

Ce que nous venons de dire donne l'idée claire de ce qu'est essentiellement la vraie dévotion, qui ne consiste pas dans cette tendresse de cœur, ou dans ces consolations que l'on éprouve quelquefois pendant que l'on prie, mais dans la promptitude et l'ardeur à faire le bien. Aussi arrive-t-il souvent que l'un est sans l'autre, lorsqu'il plaît au Seigneur d'éprouver les siens. Il est vrai que de cette dévotion qui porte à faire le bien naît ordinairement la consolation, et que la consolation augmente à son tour la vraie dévotion, le goût spirituel et le courage pour faire le bien : c'est pourquoi les serviteurs de Dieu peuvent désirer avec beaucoup de raison ces joies et ces consolations, sinon pour le plaisir qu'elles causent, du moins pour l'accroissement de dévotion qu'elles donnent. C'est ce que nous fait entendre le Prophète, lorsqu'il dit : *Seigneur, j'ai couru dans la voie de vos commandements, parce que vous avez dilaté mon cœur*; c'est-à-dire la joie de vos consolations a été cause de la légèreté de ma course. Il nous reste maintenant à traiter ici des moyens d'acquérir la dévotion; mais comme à cette vertu se trouvent jointes toutes les vertus qui nous mettent dans un rapport familier avec Dieu, traiter des moyens d'acquérir la dévotion, c'est traiter des moyens de parvenir à l'oraison parfaite et à la contemplation; des moyens de parvenir à jouir des consolations du Saint-Esprit, de l'amour de Dieu, de la sagesse du ciel, de l'union de notre âme avec Dieu, ce qui est la fin de toute la vie spirituelle; c'est enfin traiter des moyens de parvenir à jouir de Dieu dans cette vie, en quoi consiste le trésor de l'Évangile et la pierre précieuse pour la possession de laquelle le sage marchand se défit avec joie de tout ce qu'il avait. On voit par là combien c'est une haute théologie, puisqu'il ne s'agit de rien moins que

d'enseigner le chemin du souverain bien et l'art de dresser, échelon par échelon, une échelle pour atteindre le fruit de la félicité dont on peut jouir en cette vie.

## CHAPITRE II.

### *De neuf choses qui servent pour acquérir la dévotion.*

Plusieurs choses sont très-utiles à la dévotion ; et, premièrement, une de celles qui y servent le plus, c'est de prendre les saints exercices au sérieux et fort à cœur, d'avoir une volonté bien déterminée et bien résolue à faire tout ce qui sera nécessaire pour acquérir cette pierre précieuse, quelque ardu et difficile que soit le travail de cette entreprise. Car, s'il est certain qu'il n'y a rien de grand qui ne soit difficile, ceci n'est pas non plus sans difficulté, du moins dans les commencements.

Il faut, en second lieu, garder son cœur et en écarter toutes sortes de pensées oisives et vaines, toutes les affections et les amours étrangers, et tous les troubles et les mouvements passionnés. Il est clair que chacune de ces choses est un empêchement à la dévotion, et qu'il n'est pas moins nécessaire d'avoir le cœur réglé pour prier et pour méditer, que d'accorder la guitare pour la toucher.

Troisièmement, il est nécessaire de garder ses sens, particulièrement la vue, l'ouïe et la langue, parce que par la langue le cœur se dissipe, et par les yeux et les oreilles il se remplit des images de différents choses qui troublent la paix et la tranquillité de l'âme. Aussi l'on a coutume de dire que l'homme contemplatif doit être sourd, aveugle et muet de cœur. La raison en est que plus il serait dissipé au dehors, moins il serait recueilli à l'intérieur.

Quatrièmement, la dévotion demande la solitude, car elle n'ôte pas seulement les distractions aux sens et au cœur, ainsi que les occasions du péché, mais elle appelle l'homme à demeurer en lui-même et à traiter entre Dieu et lui, à la faveur d'un lieu où il ne se trouve pas d'autre compagnie.

Cinquièmement, on peut y faire servir la lecture des livres de spiritualité et de dévotion. Ils fournissent des matières à la méditation, ils aident au recueillement du cœur, ils réveillent la dévotion, ils font penser l'homme de bonne volonté à ce qu'il apprend doucement ; mais, avant tout, il doit toujours avoir présent à la mémoire ce qui lui remplit le plus le cœur.

Sixièmement, rien n'est plus utile pour penser continuellement à Dieu que de marcher toujours en sa présence et de faire usage de ces courtes oraisons que saint Augustin nomme jaculatoires : elles gardent la demeure du cœur et elles en entretiennent la chaleur. Par ce moyen on est prêt à toute heure à entrer en oraison. Cet enseignement est un des principaux de la vie spirituelle et il ouvre une précieuse ressource aux personnes qui n'ont ni un temps ni un lieu commode pour faire oraison ; celui qui se tiendra toujours dans cette pratique profitera beaucoup en peu de temps.

Septièmement, ce qui y sert encore beaucoup, c'est la constance et la persévérance dans les exercices de piété que l'on fait régulièrement dans les mêmes temps et les mêmes lieux, principalement le soir ou le matin, qui sont les temps les plus convenables pour l'oraison, d'après ces saintes Ecritures.

Huitièmement, on trouve encore de puissants secours dans les mortifications et les abstinences, dans la pauvreté de la table, la dureté du lit, l'usage des cilices, des disciplines et autres moyens semblables. Car toutes ces choses inventées par la dévotion servent à la réveiller, à la conserver et à faire croître la racine qui leur a donné naissance.



Neuvièmement enfin, les œuvres de miséricorde; ce sont elles qui nous inspirent la confiance de paraître devant Dieu; elles accompagnent nos oraisons de leurs bons services, et par ce moyen les prières que nous faisons ne sont pas des prières nues, et elles méritent d'être reçues miséricordieusement, puisqu'elles procèdent d'un cœur miséricordieux.

### CHAPITRE III.

#### *De dix choses qui mettent obstacle à la dévotion*

S'il y a des choses qui favorisent la dévotion, il y en a aussi qui l'empêchent. Les péchés ont ce malheureux effet, non-seulement les péchés mortels, mais encore les péchés véniels; car, bien que ces derniers ne fassent pas perdre la charité, ils en font perdre la ferveur, qui n'est autre chose que la dévotion. Il faut donc les éviter avec tout le soin possible, et pour le mal qu'ils nous font, et pour le grand bien auquel ils mettent obstacle.

Les remords de la conscience ont le même inconvénient lorsqu'ils sont excessifs, parce qu'ils portent dans l'âme l'inquiétude, l'abattement, le découragement et l'affaiblissement qui la rend impropre à tous les bons exercices.

Il en est de même des scrupules, pour la même raison; ce sont des épines qui piquent la conscience, l'agitent et lui ôtent la tranquillité, le repos en Dieu et la jouissance de la véritable paix.

Les peines, les chagrins, les grandes afflictions nuisent aussi à la dévotion, parce que tout cela est incompatible avec le goût et la suavité de la bonne conscience et avec la joie spirituelle.

Ce qui lui est encore contraire, ce sont les soucis excessifs, vrais moucheron d'Egypte, qui inquiètent l'âme et ne laissent pas dormir du sommeil spirituel qu'elle prend dans l'oraison, et c'est plutôt en ce temps-là qu'en tout autre qu'ils la tourmentent et la détournent de son objet.

Elle ne s'accommode pas davantage des travaux immodérés; ils prennent tout le temps et fatiguent l'esprit. On reste donc à court de temps et de courage pour le service de Dieu.

Elle est ennemie des consolations et des plaisirs sensuels, quand on s'y livre trop. Celui qui cherche les consolations du monde est indigne, selon saint Bernard, des consolations de l'Esprit-Saint.

Elle craint la bonne chère, les mets et les vins recherchés, et surtout les longs repas, qui sont des choses à mal disposer aux exercices spirituels et aux saintes veilles. Lorsque le corps est lesté de viandes et chargé de boissons, il est clair que l'esprit n'est guère en état de prendre le vol et de s'élever bien haut.

Elle ne peut souffrir la curiosité, ni celle des sens, ni celle de l'esprit, qui consiste à se plaire à entendre et à savoir beaucoup de choses, et à aimer celles qui sont polies, curieuses et bien dites. Tout cela prend le temps, trouble les sens, inquiète l'âme et la répand, l'éparpille de toutes parts: c'est donc contraire à la dévotion.

Enfin, c'est encore une chose préjudiciable à la dévotion que d'interrompre ses saints exercices sans une raison de charité ou une juste nécessité; car, comme le dit un docteur, l'esprit de la dévotion est très-susceptible; quand il est une fois parti, ou il ne revient pas, ou il ne revient que très-difficilement. On peut la comparer aux arbres ou à nos corps; les uns ont besoin d'une nourriture soutenue, et les autres de pluies: lorsqu'ils en sont privés, ils dépérissent ou manquent de forces. La dévotion est de même; lorsqu'il lui manque la rosée et la nourriture de la considération, elle languit et s'éteint.

Nous venons de faire un exposé sommaire et bien abrégé, afin qu'il soit plus aisé de retenir ce que nous disons. Il ne tient qu'à ceux qui le voudront de le reconnaître par l'exercice et l'expérience.

#### CHAPITRE IV.

*Des tentations auxquelles sont ordinairement sujettes les personnes qui font oraison, et des remèdes à ces tentations.*

Nous allons parler ici des tentations auxquelles sont sujettes les personnes qui font oraison, et des moyens d'y remédier. Ces tentations sont : le manque de consolations spirituelles, la guerre des pensées importunes, les pensées de blasphème et d'infidélité, les craintes excessives, les assoupissements, le désespoir d'avancer, la présomption d'avoir déjà fait de grands progrès, le désir déréglé de savoir, le zèle indiscret de l'avancement spirituel.

Telles sont les tentations dont on est ordinairement inquiété dans cette voie ; voici les moyens de les vaincre.

##### *Premier avis.*

Lorsqu'on est privé de consolations spirituelles, le moyen d'y remédier, ce n'est pas de laisser l'exercice accoutumé de l'oraison, bien qu'il paraisse insipide et sans fruit, mais de s'établir en la présence de Dieu et de se regarder comme un coupable et un criminel, d'examiner sa conscience et de voir si on n'aurait pas perdu cette grâce par sa faute, de supplier le Seigneur avec une confiance entière de nous pardonner et de déployer sur nous les richesses inestimables de sa patience et de sa miséricorde, et de souffrir et pardonner à celui qui ne sait faire autre chose que l'offenser. De cette manière on tirera un avantage de ses sécheresses ; on en prendra occasion de s'humilier davantage par la considération des péchés sans nombre que l'on commet ; et on aimera Dieu davantage, en voyant qu'il nous les pardonne. Lors même que l'on ne trouverait aucun goût à de tels exercices, il ne faut pas les quitter, car il n'est pas de nécessité que ce qui est profitable soit toujours agréable. Du moins est-il que l'on apprend par l'expérience que l'on ne persévère jamais dans l'oraison sans un peu d'attention et de courage ; et qu'en faisant avec simplicité ce qui dépend de soi, on finit par en sortir consolé et content, par le sentiment que l'on a d'avoir fait ce qui était en son pouvoir. Celui-là fait beaucoup aux yeux de Dieu, qui fait tout ce qu'il peut, bien que ce qu'il peut se réduise à peu de chose. Notre-Seigneur ne regarde pas tant nos succès que nos efforts et notre bonne volonté. Qui est-ce qui donne beaucoup, si ce n'est celui qui désire donner beaucoup, qui donne tout ce qu'il a et qui ne garde rien pour lui-même ? Faire oraison avec d'abondantes consolations, ce n'est pas faire une longue oraison ; elle est longue lorsque les consolations manquant, on persévère longtemps dans l'oraison, dans l'humilité, la patience et la persévérance à bien faire.

C'est en ces temps pénibles qu'il est surtout nécessaire de se tenir sur ses gardes et de veiller sur soi-même, surveillant avec beaucoup de soin ses pensées, ses paroles et ses actions. Car, manquant alors de la joie spirituelle, qui est comme la rame de cette navigation, il faut suppléer à la grâce, dont on est privé, par ses soins et ses diligences. Lorsque vous vous verrez en cet état, souvenez-vous de ce que dit saint Bernard, que les voiles qui vous faisaient avancer ne sont plus enflées par le vent et que les murailles qui vous défendaient sont tombées ; que tout l'espoir de votre salut est maintenant dans vos armes, et que ce ne sont plus les murailles, mais votre épée et votre habileté à



la manier qui vous défendront. Quelle n'est pas la gloire d'une âme qui combat de la sorte, qui se défend sans bouclier, qui attaque sans épée et qui est forte sans force, d'une âme qui, surprise seule dans un combat, prend pour seuls compagnons sa force et son courage !

Quelle plus grande gloire que d'imiter le Sauveur dans ses vertus ! or on regarde comme le plus grand effort de la vertu d'avoir souffert sans avoir reçu en son âme aucune sorte de consolation. Celui donc qui souffrira et combattrait ainsi, sera d'autant plus l'imitateur du Christ, qu'il sera plus privé de consolation. C'est là boire le calice de l'obéissance pure et sans mélange d'aucune autre rigueur. C'est aussi la pierre de touche qui sert à discerner les vrais et sincères amis de ceux qui ne le sont pas.

#### *Second avis.*

Quant aux pensées importunes qui poursuivent ordinairement celui qui fait oraison, il n'y a qu'à les combattre avec un grand courage et avec persévérance, pourvu qu'on le fasse sans une grande fatigue et sans contention d'esprit ; car ce n'est pas ici l'ouvrage de la force, mais de la grâce et de l'humilité. C'est pourquoi, dès qu'on se trouvera dans cet état, il faudra se tourner vers Dieu, sans scrupule et sans inquiétude (vu qu'il n'y a pas de notre faute, ou qu'il y en a peu) et lui dire en toute dévotion et humilité : Seigneur, vous voyez ici ce que je suis ; que devait-on attendre de ce tas d'ordures, que de pareilles odeurs ? que pouvait-on trouver sur une terre que vous avez maudite, que des ronces et des épines ? tel est le fruit qu'elle peut produire, si vous ne la relevez de la malédiction. On reprend ensuite le fil de son sujet, on attend avec patience la visite du Seigneur qui ne la refuse jamais aux humbles. Que si les pensées inquiétantes vous reviennent, et que vous y résistiez avec persévérance, en faisant tous vos efforts, vous devrez vous tenir pour assuré que vous faites plus de progrès par cette résistance que vous n'en feriez par la jouissance de toutes les douceurs de Dieu.

#### *Troisième avis.*

Les tentations de blasphème étant les plus fâcheuses de toutes les tentations, il faut savoir qu'il n'y en a pas, pour cette raison même, de moins dangereuses, et tout le cas qu'on doit en faire, c'est de les mépriser. Le péché ne consiste pas dans le sentiment, mais dans le consentement et le plaisir ; or, ici, loin qu'il y en ait, il y a du déplaisir ; aussi ces sortes de tentations sont-elles des peines et non des fautes ; car autant on est éloigné d'en recevoir du contentement, autant on est éloigné du danger de s'y rendre coupable. Le remède consiste donc, comme je l'ai dit, à les mépriser et à ne pas les craindre, parce que si on en vient à les craindre beaucoup, cette crainte finit par les augmenter et leur donner de l'importance.

#### *Quatrième avis*

L'on remédiera aux tentations d'infidélité en se rappelant, d'un côté, la petitesse de l'homme et, de l'autre, la grandeur de Dieu ; en s'occupant de ce que Dieu nous commande, et en renonçant à la curiosité d'examiner et d'approfondir ses œuvres, dont aussi bien nous voyons clairement que la plupart surpassent nos pensées. Celui qui veut pénétrer dans le sanctuaire des œuvres de Dieu, doit y entrer avec une grande humilité, un grand respect, et avec les yeux sensibles de la colombe, au lieu des yeux malins du serpent ; avec le cœur d'un disciple, et non avec la témérité d'un juge. Qu'il se comporte comme un tout petit enfant ; car ce n'est qu'à ceux-là que Dieu découvre ses secrets. Qu'il ne

s'inquiète pas de savoir le pourquoi des œuvres divines, qu'il ferme les yeux de la raison et qu'il ouvre ceux de la foi; ils sont l'instrument dont nous devons nous servir pour mesurer les œuvres de Dieu.

Pour connaître les choses humaines, il faut faire usage des yeux de la raison humaine; mais pour juger des choses divines, ce moyen est de tous les moyens le plus disproportionné. Ordinairement cette tentation nous est fort pénible; le moyen de s'en défaire est de la mépriser, comme les tentations de blasphème. C'est encore ici une peine, bien plus qu'une faute; car, il ne saurait y avoir de faute, toutes les fois que ce qui arrive est contre notre volonté, comme dans le cas dont il s'agit.

#### *Cinquième avis.*

Il se rencontre quelques personnes qui sont effrayées par des imaginations et de grandes peurs, lorsque, le soir, elles se mettent à l'écart pour faire oraison. On remédie à cette tentation en s'armant de force et en persévérant dans son exercice; en fuyant, on augmente la peur, et, en combattant, la hardiesse. Il faut également considérer que le démon, ni quoi que ce soit, n'a le pouvoir de nous faire du mal, sans la permission de Notre-Seigneur. Il est bon aussi de se souvenir que nous avons notre ange gardien à nos côtés et qu'il a soin de nous, encore plus pendant notre oraison qu'en tout autre temps, car alors il est là pour nous aider et pour porter nos prières au ciel et nous défendre de l'ennemi, de peur qu'il nous fasse quelque mal.

#### *Sixième avis.*

Lorsque l'assoupissement et le sommeil nous menacent, nous devons considérer que le sommeil vient quelquefois du besoin de dormir, et dans ce cas le remède consiste à accorder au corps le repos auquel il a droit, afin que le corps ne nous empêche pas de jouir d'un bien auquel nous avons droit; que d'autres fois le sommeil vient de faiblesse et de malaise, et alors il ne faut pas s'en affliger, puisque cela ne vient pas de notre faute, ni non plus s'y laisser aller mollement, mais faire ce qu'on peut pour ne pas manquer à toute son oraison, sans quoi on ne trouve ni sûreté ni véritable joie en cette vie; enfin que par fois aussi le sommeil vient de paresse, ou du démon; et alors le remède consiste à jeûner, à ne pas boire de vin, à boire peu d'eau, à se tenir à genoux, ou debout, ou les bras en croix, ou sans s'appuyer, à se donner quelques coups de discipline, ou à s'infliger quelqu'autre peine qui réveille et aiguillonne le corps.

Enfin, il y a à ce mal un remède général qui convient également aux autres, c'est de demander l'assistance de celui qui est toujours prêt à donner à quiconque lui demanderait toujours.

#### *Septième avis.*

Pour les tentations de défiance et de présomption, qui sont des vices contraires; il est bien force d'employer des remèdes différents. On remédie à la défiance par la considération que le succès de l'affaire qui nous occupe ne dépend pas uniquement de nos propres forces, mais bien plus de la grâce de Dieu que l'on obtient d'autant mieux que l'on fait moins de fond sur ses propres ressources, et que l'on remet tout à la seule bonté divine, à laquelle tout est possible.

On remédie à la présomption en considérant que rien n'indique plus évidemment notre éloignement de Dieu que l'idée où l'on est d'être bien près de lui. Ceux qui parcourent ce chemin, après avoir vu beaucoup de pays, hâtent de plus en plus leurs pas pour voir plus tôt ce qu'il leur en reste encore à voir, et ainsi ils ne tiennent jamais compte de ce



qu'ils ont en comparaison de ce qu'ils désirent. Regardez-vous encore comme dans un miroir, dans la vie des saints et des personnes vivantes qui ont une grande réputation de sainteté ; là vous vous verrez comme un nain devant un géant et vous serez guéri de votre présomption.

*Huitième avis.*

On remédiera d'abord à la tentation qui vient du désir immodéré d'apprendre et de savoir, en considérant combien la vertu vaut mieux que la science et combien la sagesse divine l'emporte sur la sagesse humaine. On comprendra ainsi combien il est plus avantageux de se livrer aux exercices qui servent à acquérir l'une, qu'à ceux qui sont propres à l'acquisition de l'autre. Ayez toute la science, toutes les grandes choses du monde que vous voudrez, à la fin vous perdrez toute votre gloire avec la vie. Qu'y a-t-il donc de plus misérable que d'acquiescer, au prix de tant de travaux, ce dont on doit jouir si peu de temps ? Tout ce que vous pouvez savoir ici-bas n'est rien ; mais si vous vous employez bien à aimer Dieu vous irez bientôt le voir, et en lui vous verrez toutes choses. Au jour du jugement ce n'est pas sur ce que nous aurons lu, mais sur ce que nous aurons fait, ni sur les charmes de notre conversation, ou sur l'éclat de nos prédications, mais sur le bien que nous aurons fait, que nous serons interrogés et jugés.

*Neuvième avis.*

Le principal remède contre la tentation du zèle indiscret qui nous porte à nous rendre utiles aux autres, est de nous occuper de faire du bien aux autres de manière à ne pas nous nuire à nous-mêmes ; et de ne donner au soin des consciences de nos frères que le temps qui n'est pas nécessaire à celui de la nôtre, qui en demande tant qu'un cœur dévot et recueilli n'aurait pas trop du temps de toute sa vie. Il s'agit d'avancer en esprit, comme dit l'Apôtre, et c'est d'avancer en Dieu qui est en nous-mêmes. Puisque c'est la racine et le principe de tout notre bien, tous nos soins doivent tendre à nous ménager les moyens de faire des oraisons si longues et si profondes qu'elles tiennent toujours le cœur dans le recueillement et la dévotion. Or, pour cela, il ne suffit pas d'une sorte d'oraison et de recueillement quelconque, mais il faut nécessairement que ces exercices soient longs et approfondis.

## CHAPITRE V.

*De quelques avis nécessaires à ceux qui s'adonnent à l'oraison.*

Une des choses les plus ardues et les plus difficiles qu'il y ait en cette vie est de savoir aller à Dieu et traiter familièrement avec lui. Aussi est-il impossible de faire ce chemin sans un bon guide, et sans quelques renseignements qui préservent de s'y égarer. C'est pour cela que nous allons donner ici quelques avis avec notre brièveté accoutumée. Le premier aura pour objet la fin qu'on doit se proposer dans ces exercices. A ce sujet, il faut d'abord savoir que la communication avec Dieu étant remplie de douceur et de délices, comme dit le Sage, il en résulte qu'un grand nombre de personnes attirées par cette merveilleuse suavité, qui surpasse tout ce qu'on en peut dire, vont à Dieu et se livrent à tous les exercices spirituels, soit de lecture, soit d'oraison, soit de la réception des sacrements, pour le grand plaisir qu'elles y trouvent, de manière que le principal motif qui les y porte est le désir de cette merveilleuse suavité. Ceci est pour un grand nombre, une illusion non moins grande que générale ; car la fin principale de toutes

nos actions devant être de chercher Dieu et de l'aimer, ces personnes, au lieu de Dieu, se recherchent et s'aiment elles-mêmes, c'est-à-dire leur propre plaisir et contentement, ce qui est précisément la fin que se proposaient les philosophes dans la contemplation. C'est encore là, comme disait un docteur, un genre d'avarice, de luxure et de gourmandise spirituelle, qui n'est pas moins dangereuse que la sensuelle.

Ce qui est encore pis, c'est que cette erreur entraîne dans une autre qui n'est pas moindre : elle consiste à se jouer soi-même, et les autres par ces douceurs et ces sentiments qui font croire que l'on est d'autant plus élevé en perfection que l'on éprouve plus le goût de Dieu, ce qui est une très-grande erreur. On peut regarder comme un remède général pour ces deux illusions, l'avis que voici : chacun doit se mettre bien avant dans l'esprit que la fin des exercices et de toute la vie spirituelle, consiste dans l'obéissance aux commandements de Dieu et dans l'accomplissement de sa sainte volonté. Il y a donc nécessité que la volonté propre meure, pour que la volonté divine vive et règne, puisqu'elles sont contraires l'une à l'autre.

Mais comme on ne peut remporter une si grande victoire sans être favorisé et soutenu de Dieu, il est singulièrement important de s'exercer à l'oraison, afin d'obtenir par ce moyen les faveurs et le doux sentiment du secours de Dieu, qui nous aide à sortir victorieux de cette entreprise. De cette manière, et pour cette fin, on peut demander et goûter les délices de l'oraison, comme nous l'avons dit plus haut, ainsi que les demandait David lorsqu'il disait : *Rendez-moi, Seigneur, la joie pure de votre salut, et fortifiez-moi de votre esprit souverain.* En se pénétrant bien de ce que nous disons, on comprendra quelle doit être la fin de ces exercices et quelle est la règle et le fondement pour apprécier et juger sûrement de ses solides progrès et de ceux des autres. On verra que ce n'est pas sur le goût que l'on a reçu de Dieu, mais sur ce que l'on a souffert, tant pour faire la volonté de Dieu, que pour renoncer à la sienne propre.

Que telle doive être la fin de nos lectures et de nos oraisons, je ne veux pour le prouver que ce psaume : *Heureux les hommes irréprochables dans leurs voies*, etc., qui comprend cent soixante-dix-sept versets, et qui est le plus long du psautier. On n'y trouvera pas un seul verset qui ne fasse mention de la loi de Dieu et de l'observation de ses commandements. Le Saint-Esprit a voulu le composer ainsi pour faire connaître clairement aux hommes comment toutes leurs prières et leurs méditations doivent dans leur tout, et dans chacune de leurs parties, être dirigées et subordonnées comme à leur fin, à l'obéissance et à l'observation de la loi de Dieu. Tout ce qui s'en éloigne, ou qui est étranger à ce but, est un des pièges les plus subtils et les mieux déguisés de l'ennemi, qui leur fait croire par là qu'ils sont quelque chose, lorsqu'ils ne sont rien. C'est ce qui a fait dire aux saints que ce qui éprouve l'homme, ce n'est pas la douceur qu'il sent dans l'oraison, mais la patience dans la tribulation, l'abnégation de soi-même et l'accomplissement de la volonté divine, et qu'il trouve toutefois pour cela un grand secours dans l'oraison, dans les douceurs et les consolations qu'il en reçoit.

C'est d'après ces principes que l'on pourra juger si l'on a avancé dans les voies de Dieu. Voyez donc : quels progrès faites-vous chaque jour dans l'humilité intérieure et extérieure ? Comment souffrez-vous les injures reçues ? comment savez-vous passer aux autres leurs faiblesses ? comment assistez-vous le prochain dans ses besoins ? comment, au lieu de vous en indigner, compatissez-vous à ses défauts ? comment savez-vous mettre votre confiance en Dieu dans le temps de la tribulation ? comment gouvernez-vous votre langue ? comment gar-



dez-vous votre cœur ? comment comptez-vous votre chair, vos sens et tous vos appétits ? comment vous comportez-vous dans la prospérité et dans l'adversité ? quelle est votre modération, votre prudence en toutes choses ? Après tout cela examinez encore , si l'amour de la gloire , du plaisir et du monde est mort en vous , et jugez-vous ensuite sur les profits ou les pertes que vous reconnaîtrez avoir faits , et non sur ce que vous éprouvez ou n'éprouvez pas au sujet de Dieu. Pour bien voir ces choses , il faut avoir toujours un œil et le principal , sur la mortification , et l'autre , sur l'oraison ; car la mortification ne peut jamais s'obtenir parfaitement sans le secours de l'oraison.

*Second avis.*

Si nous ne devons pas désirer les consolations et les délices spirituelles uniquement pour en jouir, mais pour en retirer les avantages qu'elles procurent, nous devons encore moins désirer les visions, les révélations, les ravissements et choses semblables qui peuvent avoir de plus grands dangers pour l'humilité des personnes qui ne sont pas bien établies dans cette vertu. Nous n'avons que faire de craindre en cela de désobéir à Dieu ; parce que quand il lui plaît de révéler quelque chose, il sait si bien prendre ses mesures pour le découvrir, que nous avons beau fuir, il nous le rend toujours si évident que nous ne saurions en douter, lors même que nous le voudrions

*Troisième avis.*

On doit cacher avec soin les faveurs et les douceurs que Notre-Seigneur accorde et n'en parler qu'à son directeur. Saint Bernard dit à ce sujet que l'homme dévot doit écrire ces paroles dans sa cellule : *Mon secret est à moi ; mon secret est à moi.*

*Quatrième avis.*

On doit prendre garde de ne traiter avec Dieu qu'avec la plus grande humilité et le plus grand respect possible. De telle manière que l'âme n'éprouve jamais la joie et les faveurs divines, sans faire un retour sur elle-même, pour voir sa bassesse, afin d'abattre ses ailes et de s'humilier en présence d'une si grande majesté, à l'exemple de saint Augustin, dont on rapporte qu'il avait appris à se réjouir avec crainte en la présence de Dieu.

*Cinquième avis.*

Nous avons dit plus haut que le serviteur de Dieu doit avoir des temps marqués pour s'occuper de Dieu ; il doit donc se prescrire pour chaque jour une règle à cet égard ; il faut qu'il se ménage des moments où, par la cessation de tout genre d'occupations, fussent-elles saintes, il se livre sans partage aux exercices spirituels, et donne à son âme d'abondantes réfections qui réparent les pertes journalières, et lui procurent des forces nouvelles pour avancer encore. Puisque cela est de tous les jours, combien plus des jours de grande fête, des jours de tribulation et d'épreuve ? Il en est de même, après les longs voyages et certaines affaires qui ont porté la distraction et la dissipation dans le cœur ; ce sera le moyen de recouvrer le recueillement.

*Sixième avis.*

Il en est aussi qui emploient trop de temps et trop peu de discrétion dans leurs exercices, lorsqu'ils sont bien traités de Dieu. La prospérité de ceux-là fait leur danger ; car il y en a à qui la grâce semble être donnée à pleines mains, qui, trouvant si douce la communication du

Seigneur, s'y abandonnent tellement et prolongent si fort le temps de l'oraison, les veilles et les mortifications corporelles que la nature n'en pouvant soutenir une continuité si prolongée, en reste atterrée et met fin à ces pratiques.

D'autres en ont l'estomac ruiné et la tête si dérangée, qu'ils sont également hors d'état de se livrer à leurs occupations ordinaires et à leurs saints exercices.

Il est donc nécessaire de beaucoup de prudence, principalement, dans les commencements, qui sont les temps des plus grandes faveurs et des plus sensibles consolations, comme aussi du plus grand manque d'expérience et de discrétion, afin de prendre si bien ses mesures pour le voyage que l'on ne reste pas à moitié chemin.

Il est un autre extrême opposé où tombent quelquefois ceux qui jouissent des douceurs de l'oraison; c'est que sous prétexte de discrétion, ils soustraient leur corps à toute incommodité. Quoique cette attention soit très-préjudiciable à toutes sortes de personnes, elle l'est encore plus aux commençants; car, comme dit saint Bernard, est-il possible que celui-là persévère longtemps dans la vie religieuse, qui, dès son début, est déjà timide, dès son noviciat, prudent; et qui, jeune encore et pour ainsi dire tout neuf, commence à se traiter et à se délicater comme un vieux?

Il n'est pas aisé de dire lequel de ces deux extrêmes est le pire et le plus dangereux. Toutefois, comme le dit très-bien Gerson, l'indiscrétion est la plus incurable. Tandis que le corps est sain il y a à espérer dans les remèdes; mais après l'avoir ruiné par des indiscrétions, on a bien du mal à le rétablir.

#### *Septième avis.*

Il y a encore sur cette route un autre danger plus grand peut-être qu'aucun de ceux que nous avons déjà signalés. Il vient de ce que beaucoup de personnes, après avoir expérimenté les avantages inappréciables de l'oraison et reconnu par elles-mêmes que toute la conduite de la vie spirituelle en dépend, se mettent dans l'esprit que l'oraison seule est tout, et qu'elle suffit seule pour les mettre en sûreté; ce qui fait qu'elles mettent en oubli les autres vertus et qu'elles tombent sur tout le reste dans le relâchement. De là, il résulte que toutes les autres vertus servant d'appui à celle de l'oraison, le fondement venant à manquer, l'édifice s'écroule. Ainsi plus on fait de progrès dans cette vertu et moins on réussit à l'acquérir.

Voilà la raison pour laquelle le serviteur de Dieu ne doit pas se borner à une seule vertu, quelque grande qu'elle soit, mais bien les embrasser toutes: car de même que quand on touche un instrument ce n'est pas une corde seule qui produit l'harmonie, mais l'ensemble de toutes les cordes, de même, une vertu seule ne suffit pas pour la bonne harmonie de la vie spirituelle, et il faut pour cela que toutes les vertus y soient réunies. Il en est encore comme d'une horloge; elle s'arrête tout entière pour une seule pièce qui se déränge: l'horloge de la vie spirituelle s'arrête s'il y manque une seule vertu.

#### *Huitième avis.*

Il est bon d'avertir ici que tout ce que nous avons proposé jusqu'à présent, pour aider la dévotion, doit être considéré comme certains appareils au moyen desquels l'homme se dispose à recevoir la grâce, en y mettant toute son attention, mais non sa confiance qu'il ne doit mettre qu'en Dieu seul. Je dis ceci pour certaines personnes qui regardent les instructions et les règles comme l'enseignement d'un art, et à qui il semble que, de même qu'un militaire qui apprend bien et observe



exactement ce qui est de son métier, deviendra bientôt officier, de même l'homme d'oraison qui suivra bien ces règles ne tardera pas d'obtenir ce qu'il désire, ne prenant pas garde que c'est là faire un métier de la grâce, et faire dépendre de règles et d'artifices humains ce qui est un pur don gratuit de la miséricorde du Seigneur.

Il convient donc de regarder ces moyens non comme les instruments d'un art, mais comme ceux de la grâce. En s'en faisant cette idée, on reconnaîtra que rien n'y sert davantage qu'une profonde humilité, que la connaissance de soi-même et une confiance sans bornes en la divine miséricorde; parce que la connaissance de l'un et de l'autre produit les larmes continuelles et les oraisons avec lesquelles, en entrant par la porte de l'humilité, on obtient ce qu'on désire par humilité, on le conserve par l'humilité, et on l'augmente par l'humilité, ne mettant aucune confiance ni en la manière de faire ses exercices, ni en rien de ce qui est de soi.

### COURTE INTRODUCTION A LA VIE SPIRITUELLE,

POUR LES PERSONNES QUI COMMENCENT A SERVIR DIEU.

Tous les arts humains ont des principes élémentaires, qui sont comme des A, B, C, par où l'on commence; il en est de même des voies de Dieu, qui sont l'art des arts et la fin de toute notre vie. Nous allons les exposer ici pour ceux qui veulent y entrer. Les commencements en chaque chose, sont ordinairement ce qu'il y a de plus facile. Il est donc convenable que nous commencions par indiquer quelques exercices spirituels qui soient à la fois bien faciles et comme le lait de la vie spirituelle: comme le poisson vit dans l'eau, de même la vie spirituelle trouve son élément dans les exercices spirituels.

La première chose, pour l'homme qui se détermine à servir Dieu et à quitter le monde, c'est de faire aussitôt une confession générale de toutes les fautes de sa vie passée. Il doit s'y préparer pendant quelques jours qu'il emploiera à passer en revue les différents temps de sa vie, à les considérer dans le miroir des commandements de la loi de Dieu, et à examiner dans la douleur et l'amertume de son cœur tout ce qu'il a dit, fait ou pensé contre Dieu, contre le prochain et contre lui-même, pour s'en confesser exactement, et sur des notes écrites, qui viennent en aide à la faiblesse de la mémoire. C'est là qu'un bon confesseur doit apprendre à son pénitent la manière de se confesser, de s'examiner et de se préparer à la confession, afin de le mettre à même de faire sa confession générale, ainsi que les confessions particulières qui la suivront. Car il n'est pas donné à toutes sortes de personnes de savoir se connaître et se confesser avec fruit, si on ne le leur apprend et si on ne leur donne des avis.

En second lieu, il doit lui conseiller de s'exercer durant le temps de ses préparations aux méditations que nous avons données, spécialement à celles de la première semaine, qui y sont les plus convenables, en s'efforçant d'amener par ce moyen son cœur à la douleur, et à l'horreur de ses péchés, à la crainte de Dieu et au mépris du monde. C'est alors pour le maître spirituel le moment favorable pour initier son disciple à l'oraison et à la méditation, et pour lui intimer les différents avis que nous avons mis par écrit. Il est à souhaiter que le maître sache les donner à manger, et les enseigner comme il faut, afin qu'il fasse un bon disciple.

En troisième lieu, il doit lui apprendre avec quel respect et quelle

dévotion, il doit se disposer un jour ou deux à l'avance, à faire la sainte communion; avec quelle crainte et quel tremblement il doit s'en approcher, et avec quelle dévotion il doit se recueillir après, pour embrasser Notre-Seigneur qu'il a reçu, se jeter à ses pieds et lui rendre grâces d'une telle hospitalité, d'une telle visite et d'un tel bienfait. C'est alors qu'il faut encore lui apprendre dans quelle paix et dans quel recueillement il doit passer ce jour-là et le jour précédent, et puis dans quelles lectures, quelles méditations et oraisons il doit employer le temps pour mieux se préparer à ce mystère et pour en profiter davantage.

En quatrième lieu, il doit lui apprendre la manière de se conduire en tout temps, en tout lieu et dans toutes ses actions; avec quelle modération et quelle décence il doit se tenir à table durant le repas; avec quelle dévotion et quel respect il doit entendre la messe et se tenir en tout lieu où se trouve le saint sacrement; avec quelle attention et dévotion il doit assister aux offices divins, s'y préparant par l'oraison, le recueillement du cœur, et en combattant vigoureusement toutes les imaginations importunes de l'ennemi, qui ne manque pas de nous en assaillir à l'Eglise, plus encore qu'ailleurs.

Qu'il lui enseigne encore combien ses mouvements doivent être réglés, combien ses regards doivent être modestes; combien ses paroles doivent être circonspectes; combien son rire doit être modéré; combien il doit être humble à l'égard de ses supérieurs, bon à l'égard de ses inférieurs, poli à l'égard de ses égaux, humain pour les pauvres, sensible pour les malades et à n'être ni étourdi ni inconsideré en aucune chose.

Il lui apprendra comment il doit marcher en la présence de Dieu, l'ayant toujours sous les yeux, comme son juge et le témoin de sa vie; faisant toutes choses dans la même intention et la même religion, que s'il voyait réellement Dieu devant lui.

Il lui montrera à se tenir toujours renfermé et caché dans son propre cœur et à s'habituer à l'élever à Dieu, en tout temps, en tout lieu et en toute sorte de choses, par quelque courte oraison, prenant occasion de la faire de ce qu'il entendra et verra, à l'exemple des abeilles qui prennent quelque chose à chaque fleur pour la composition de leur miel. C'est encore un conseil singulièrement bon que de lui proposer l'exemple de l'apôtre saint Barthélemy, afin que, souvent, de jour et de nuit, se mettant à genoux, se tenant debout, ou comme il pourra, il adresse ses prières à Dieu, et, les mains jointes, il s'offre lui-même avec ses desirs à Notre-Seigneur, lui demandant son amour et sa grâce, ne fut-ce que par un *Credo*, ou par deux. D'une telle prière on retire souvent plus de fruit que personne ne pourrait se l'imaginer. Cela sert à entretenir le feu perpétuel sur l'autel de notre cœur et à l'attiser par ces diverses considerations et par ces paroles dévotes qui sont l'aliment de la dévotion et de l'amour de Dieu. Lorsque quelquefois ses pensées s'écartent, il doit se recueillir et rentrer en lui-même, non avec trouble et inquiétude, comme c'est l'ordinaire, mais amoureusement et dévotement; avec le feu de l'amour divin on brûle et on consume toutes ces négligences, comme le disent les saints. Une fois rentré en lui-même, il pourra se réprimander doucement, en se disant: où m'étais-je enfui, ô mon bon Jésus? pourquoi m'étais-je séparé de vous? où donc, ô mon âme, voulais-tu t'envoler? que t'en revient-il, si ce n'est de la dissipation et de la faiblesse? ne sais-tu donc pas que le Seigneur est avec ceux qui sont avec lui, et qu'il quitte ceux qui s'éloignent de son cœur?

Bien que ce soit l'affaire autant que possible, continuelle, de l'homme dévot, il doit encore plus particulièrement le matin à son



réveil, prendre garde de fermer la porte à tous les genres de pensées terrestres et avoir soin de remplir sa chambre de la mémoire de Notre-Seigneur; lui offrant aussitôt les prémices de la journée. Il pourra en ce moment faire trois choses: la première sera de remercier Dieu de lui avoir accordé une nuit tranquille, de l'avoir préservé des fantômes et de embûches de l'ennemi, ainsi que de tous ses autres bienfaits, comme de celui de la création, de celui de la rédemption, etc.

La seconde; sera de lui offrir toute ce jour là il fera, souffrira, entreprendra, tous ses pas et démarches, les exercices dont il s'occupera, lui-même avec tout ce qu'il a, afin que tout soit pour sa gloire et qu'il dispose de tout selon sa sainte volonté, comme d'un bien qui est à lui.

La troisième, sera de lui demander la grâce de ne rien faire ce jour là qui offense sa majesté, et principalement son secours contre tous les vices dont il se sent le plus lenté, et il s'armera d'une volonté forte et de circonspection pour les combattre. Après cela il dira le *Pater* et l'*Ave Maria*, dévotement.

Il faudra lui apprendre à entrer, le soir avant de se coucher, en jugement avec lui-même, à se rendre compte de tout ce qu'il a fait ce jour là, ou dit, ou pensé contre la loi de Dieu; des négligences, des tiédeurs dont il s'est rendu coupable dans son service, et de l'oubli où il l'a laissé; puis, après avoir récité dévotement la confession générale, un *Pater* et un *Ave*, à demander pardon du mal qu'il a fait et la grâce de s'en corriger. Qu'en se couchant, il doit se mettre au lit comme s'il se mettait dans son cercueil, et considérer la position que son corps devrait y avoir, puis réciter sur lui-même un répons, ou un *Pater* et un *Ave Maria*, comme sur un mort.

Que chaque fois qu'il se réveillera durant la nuit, il dise un *Gloria Patri*, ou, *Jésus, notre rédemption*, etc., ou toute autre prière semblable, et que chaque fois qu'il entendra sonner l'horloge, il dise: *Béni soit l'heure à laquelle Notre-Seigneur est né, et celle à laquelle il est mort pour moi ! Seigneur, à l'heure de ma mort, souvenez-vous de moi.* Qu'il pense alors qu'il a déjà une heure de moins à vivre, et que peu à peu cette journée lui aura aussi bientôt échappé.

Que lorsqu'il se mettra à table, il pense que c'est Dieu qui lui donne à manger, que c'est lui qui a créé toutes les choses qui nous sont utiles, et qu'il le remercie du repas qu'il lui donne. Qu'il fasse attention qu'un grand nombre d'autres manquent de ce qui lui abonde, et qu'il jouit sans peine des biens que tant d'autres n'ont acquis qu'à force de travaux et de périls.

Lorsqu'il sera tenté de l'ennemi, qu'il sache que le meilleur remède est de courir bien vite à la croix, et là, de regarder le Christ déchiré, disloqué, défiguré, inondé de son propre sang, et de se rappeler que la principale cause pour laquelle il s'est laissé mettre en cet état, c'est pour détruire le péché. Qu'il le supplie alors en toute dévotion de ne pas permettre qu'une chose si abominable règne dans nos cœurs, après qu'il a souffert de si grands maux pour la détruire. Il dira ensuite de tout son cœur: *Faut-il, Seigneur, que vous vous soyez mis là pour que je ne pèche pas, et que cela ne suffise pas pour me retenir de pécher ! Seigneur, par ces plaies sacrées, ne le permettez pas ! Ne me dé-laissez pas, mon Dieu, puisque je viens à vous ! montrez-moi plutôt un port sûr où je puisse trouver ma sûreté. Si vous m'abandonnez, que sera-ce de moi ? où irai-je ? qui me défendra ? Aidez-moi, Seigneur, mon Dieu, et défendez-moi de ce dragon, puisque je ne le puis sans vous.* Il sera bien de faire quelquefois vivement le signe de la croix sur son cœur, si on est dans un endroit où l'on ne soit vu de personne. De cette sorte les tentations deviendront l'occasion d'une plus grande couronne,

et d'élever plus de fois dans la journée son cœur vers Dieu. Ainsi le démon qui venait pour nous tondre, s'en retournera tondue, comme on dit. Tel est, lecteur chrétien, le lait des commençants. Voyez maintenant dans le chapitre suivant l'abrégé de toute cette doctrine spirituelle.

*De trois choses que doit faire celui qui veut faire de grands progrès en peu de temps.*

Celui qui veut en peu de temps profiter beaucoup, moyennant la grâce de Dieu, doit s'attacher aux trois choses suivantes.

La première, c'est de maltraiter et mortifier sa chair, par la vileté, la pauvreté, la tempérance dans le boire et le manger, dans les vêtements, dans le coucher et dans toutes les choses dont on fait usage; de se tenir à genoux, ou debout, ou les bras en croix, ou prosterné dans l'oraison; de se donner la discipline, de porter le cilice et de jeûner, surtout de passer les saintes vigiles dans l'oraison. En tout cela, il faut avoir le soin de ne pas accabler l'esprit, en maltraitant le corps, et de ne pas nuire à la santé de celui-ci. Pour prévenir ces inconvénients, il faut prendre les conseils de son directeur, ou si on n'en a point, les avis d'une personne très-pénitente et très-versée dans la spiritualité, et en même temps très-exemplaire. Mais comme il n'en manque pas qui entendent la perfection comme ils la pratiquent, à défaut de tels secours, il faut appeler à son aide sa propre prudence, fondée en Notre-Seigneur, et non celle qui vient de la science de l'homme et qui paraît discrète, lorsqu'elle n'est qu'agréable. Il faut aller d'expérience en expérience, car l'expérience jointe à l'oraison et à la pureté d'intention finit par éclairer sur ce que l'on a à faire.

La seconde chose, qui est encore plus importante, c'est de pratiquer soigneusement la mortification intérieure, celle des appétits déréglés et des inclinations sensuelles; de faire l'entière abnégation de sa propre volonté, pour accomplir la volonté de Dieu, celle des supérieurs à qui on doit l'obéissance, et celle de son directeur, si on en a un; de s'exercer aux vertus intérieures et extérieures, lorsqu'il le faudra, ou lorsque la charité du prochain, ou de soi-même le demandera, ou lorsque Notre-Seigneur nous y invitera intérieurement, quand même ce ne serait pas d'obligation et de précepte.

La troisième chose consiste à se tenir continuellement en oraison. Il nous est impossible de crucifier notre chair, et plus impossible encore de vivre dans la mortification intérieure, dans le renoncement à nous-mêmes, dans l'exercice des vertus, qui sont des choses surnaturelles, sans le secours de la grâce de Notre-Seigneur, à qui il est facile de faire en nous ce qui est au-dessus de nos forces naturelles; et il le fera, si nous le lui demandons. Nous sommes des pauvres, et nous n'avons pas la force de travailler. Si nous voulons devenir riches en dons célestes, il est nécessaire que nous mendiions et que nous les demandions à celui qui les accorde toujours, quand on ne cesse de les lui demander. Celui donc qui veut s'enrichir de tels dons et surtout jouir de Dieu par sa grâce doit avoir des temps réglés pour l'oraison, et, de temps en temps, les prolonger, comme nous l'avons dit, et marcher toujours en la présence de Dieu.

Voilà les trois choses qui méritent la principale application du serviteur de Dieu, qui désire être son très-pur et très-parfait holocauste. Par l'observation de ces trois choses tout l'homme se trouve réformé dans toutes ses parties, qui sont l'esprit, l'âme et la chair. Par les jeûnes et les mortifications corporelles on sanctifie le corps; par la mortification et l'abnégation de tous les appétits, on purifie l'âme; par



l'oraison et la contemplation, on perfectionne l'esprit, qui en s'élevant à Dieu ne fait avec lui qu'une même chose, ce qui est la dernière perfection.

Toutefois, faisons-en ici la remarque, pour la perfection de cet holocauste, il faut encore deux choses. Le corps ayant des sens, et l'âme l'imagination et des pensées, pour régler ces trois choses, il faut en ajouter encore deux : la première est la garde des sens, savoir, des yeux, des oreilles et surtout de la langue, qui est la clef de tout et la gardienne du cœur ou de l'imagination, afin de ne pas lui donner carrière et liberté de courir comme elle veut, et de la tenir toujours attachée à de saintes considérations et à de bonnes pensées. Car, comme dit saint Bernard, il ne suffit pas que l'homme dévot mette un frein à ses sens, il faut encore qu'il en mette un à son imagination.

Pour réunir toutes ces choses et les ramener à un certain ordre, il faut bien entendre que les dispositions du cœur de l'homme pour faire le bien, sont comme les dispositions de la terre pour fructifier. Or, nous voyons que la terre a, pour cela, besoin de deux choses : de l'eau, de la rosée du ciel, et du travail, de la culture de l'homme ; sans ces deux choses, d'elle-même, la terre ne produit que des ronces et des épines. Comprenez qu'il en est de même de notre cœur, qui, depuis le péché, ne produit de son fonds que ces épines dont parle l'Apôtre : les œuvres de la chair, dit-il, sont la fornication, l'impureté, la luxure, les colères, les contentions, les perfidies, les envies, les discordes, les dissensions, etc. Si donc on veut avoir du fruit de la vie éternelle, il faut le faire venir par le travail, à la sueur de son front, comme aussi avec l'eau et la rosée du ciel. A la première chose sert la mortification de la chair, la garde des sens, la répression des appétits déréglés et le recueillement de l'imagination, ce qui est un travail et une agriculture spirituels. A la seconde, servent les sacrements et l'oraison ; les sacrements ont la vertu de faire tomber l'eau du ciel, qui est la grâce ; et l'oraison sert à la demander : l'obtenir en est la récompense naturelle. Ainsi, par l'intervention de la grâce de Dieu et du travail de l'homme, cette terre maudite rapporte des fruits de bénédiction. Cela suppose que notre travail ne se fait pas non plus sans la grâce, puisque tout bien vient de Dieu.

L'on voit par là que la vie du vrai et parfait chrétien, si on veut en avoir la plus simple expression, consiste à prier et à travailler, et que, par conséquent, deux pieds sont nécessaires pour faire ce chemin : l'un, le travail, l'autre, l'oraison ; mettre sa confiance en Dieu, et travailler par amour pour lui, de manière que la confiance en Dieu n'aille pas à nous faire dormir, et que la confiance en notre travail ne nous fasse pas concevoir du mépris pour le secours de la grâce divine (ce qui arriva aux pélagiens), mais comme on dit, à frapper du maillet et à se réclamer à Dieu.

Chacun a donc belle occasion de comprendre que toute la vie chrétienne n'est autre chose qu'une croix continue et une oraison perpétuelle. Quand je dis une croix, j'entends une croix qui crucifie tout l'homme dans toutes ses parties. Par le péché, elles sont restées toutes infectées ; elles ont donc toutes besoin du couteau ; de manière qu'il a besoin d'une croix pour le corps, d'une autre pour les yeux ; d'une croix pour les oreilles, d'une autre pour la langue ; d'une croix pour ses affections, d'une autre pour ses appétits et pour son imagination. Toutes ces croix sont nécessaires ; il faut que notre âme embrasse et choisisse ce crucifiement et cette mort pour mourir à la vie du premier Adam et pour vivre de la vie du second. Sans cette croix, toutes nos oraisons ne servent de rien, si ce n'est à nous tromper davantage, et le travail sans l'oraison ne nous profitera pas, parce qu'il ne sera pas

de longue durée; ni l'oraison sans le travail, parce qu'elle ne sera pas fructueuse. Avec ces deux vertus, nous serons le temple vivant de Dieu, qui se compose de deux parties, une pour le sacrifice, et l'autre pour l'oraison; avec ces deux vertus nous parviendrons au sommet du mont de la Myrrhe et au faite de la colline de l'Encens, en y gravissant par la pente, c'est-à-dire, en passant de la douceur de l'oraison à l'amertume de la mortification.

## OEUVRES

### SPIRITUELLES

#### DU BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ ET DIRECTEUR DE  
SAINTÉ THÉRÈSE;

*Augmentées des lettres du P. Berthier sur la doctrine spirituelle de  
saint Jean de la Croix.*

## A LA REINE

DE

## LA GRANDE BRETAGNE.

MADAME,

Les œuvres du Bienheureux Jean de la Croix sont reçues de toutes les personnes de piété, avec une approbation si générale, que j'ose espérer de la bonté de VOTRE MAJESTÉ, qu'elle ne trouvera pas mauvais la liberté que je prends de mettre sous sa protection Royale la traduction que j'en ai faite. VOTRE MAJESTÉ y verra les saintes maximes qu'elle pratique, et les secrets de la vie intérieure dont elle est si bien instruite: la mortification même des passions, des sens, de l'esprit et de la volonté, le détachement des créatures, la pureté de l'amour divin et de l'union intime avec Dieu, ne lui paraîtront pas des choses nouvelles, puisqu'elle en a depuis longtemps l'usage et l'expérience.

En effet, MADAME, quelque force d'esprit que vous inspire l'admirable exemple de ce pieux Monarque, à qui l'amour et le culte de la Religion Catholique ont attiré la haine et la persécution des ennemis de l'Eglise; comment pourriez-vous être contente dans la privation de vos Royaumes, si vous ne trouviez votre satisfaction dans la contemplation de ce Royaume éternel que Jésus-Christ vous a acquis par son Sang? Comment pourriez-vous conserver une paix si profonde dans les troubles des affaires présentes, si vous ne goûtiez la paix divine que Dieu répand dans les âmes saintes? Comment seriez-vous si constante et si égale dans les vicissitudes du monde, si vous n'aviez remporté une entière victoire sur les passions et sur les sens, qui sont les sources ordinaires de nos changements? Comment soutiendriez-vous avec tant de fermeté les efforts des ennemis, qui mettent votre vertu à une si rude épreuve, si vous n'aviez appris dans le commerce que vous avez avec Dieu, à adorer ses desseins sur vous, et à baiser la main qui vous frappe? Comment souffririez-vous avec une patience héroïque d'être dépouillée de tout ce que la terre a de plus glorieux, si vous ne mettiez votre plaisir et votre gloire à vous revêtir de Jésus-Christ crucifié? Comment seriez-vous éclairée, touchée, persuadée de ces vérités, si vous ne possédiez cette science des Saints, qu'on puise dans la méditation des grandeurs de Dieu, des exemples du Sauveur et des maximes de l'Evangile?

La lecture de cet Ouvrage ne servira pas peu à fortifier dans le cœur de VOTRE MA-



JESTÉ les dispositions heureuses dont le Seigneur l'a prévenue avec tant d'abondance. Elle y connaîtra les admirables communications dont Dieu favorise les âmes qu'il a éprouvées par de longues souffrances. Elle y remarquera comme il élève les personnes crucifiées au sublime état de l'union divine. Elle y apprendra que les Croix intérieures et extérieures sort un chemin sûr pour arriver à la sainteté. Elle y découvrira les moyens que Dieu emploie pour s'attacher inséparablement les âmes souffrantes. Enfin, MADAME, VOTRE MAJESTÉ y trouvera de quoi s'affermir dans l'esprit d'oraison, dans le mépris des grandeurs humaines, dans l'amour de la Croix, dans le détachement des choses créées, dans l'union avec Dieu, et dans cette force chrétienne, qui l'élève au-dessus des accidents de la vie.

Tandis que tout le monde admire ces illustres qualités, permettez-moi, MADAME, de présenter cet Ouvrage à VOTRE MAJESTÉ, pour lui marquer ma reconnaissance particulière de ses bontés pour notre Compagne, et le profond respect avec lequel je suis,

MADAME,  
De Votre Majesté,

Le très-humble et très-obéissant  
serviteur en Jésus-Christ,

JEAN MAILLARD ;  
de la Compagnie de Jésus.

## PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

SAINT JEAN DE LA CROIX, religieux de l'ordre des Carmes et coopérateur de sainte Thérèse dans la réforme du Carmel, a été généralement regardé pendant sa vie et après sa mort comme un des hommes qui ont possédé dans un plus haut degré la théorie et la pratique des voies intérieures. Ses ouvrages, publiés d'abord en espagnol vers l'an 1618, ont été depuis traduits en plusieurs langues, avec l'approbation des souverains pontifes et des plus habiles théologiens, comme on le voit en particulier par les nombreux témoignages qui se lisent à la tête de ses *OEuvres*. Bossuet lui-même, qu'on ne soupçonnera certainement pas d'une excessive prévention pour les œuvres mystiques, parle souvent de saint Jean de la Croix comme d'un auteur universellement approuvé sur les matières de la théologie mystique (1), et ne lui donne pas moins d'autorité dans ces matières qu'il n'en donne à saint Thomas et aux anciens Pères de l'Eglise dans celles de la théologie scolastique. Le P. Berthier, jésuite, non moins distingué pour la justesse et la solidité de son esprit que par la variété de ses connaissances, ne craint pas de dire qu'on trouve dans les *OEuvres* spirituelles de saint Jean de la Croix trois caractères uniques : une logique des plus précises, un esprit éclairé des lumières divines, un don d'instruction qui ne se dément nulle part (2).

Après de pareils témoignages, on est justement étonné d'entendre certains critiques, faisant d'ailleurs profession d'un attachement sincère aux principes de la religion, reprocher à saint Jean de la Croix d'avoir écrit dans un style obscur et mystérieux ; bien plus, d'avoir saisi dans ses ouvrages les principes d'une mysticité outrée (3). Mais outre que l'autorité d'un petit nombre d'écrivains ne peut balancer l'approbation générale dont jouissent par toute l'Eglise les écrits de notre saint auteur, la nature seule des matières qu'il a traitées le justifie pleinement contre les attaques des critiques dont nous parlons. En effet la théologie mystique, comme toutes les sciences humaines, a ses éléments et

(1) *Instruct. sur les états d'oraison*, liv. I, n. 12. Voyez aussi les autres écrits de Bossuet sur la Controverse du Quietisme, et particulièrement *Mystica in tuto*. Préfat. neonon partis prima cap. 8.

(2) *OEuvres spirituelles* du P. Berthier, I, p. 87, édit. de Paris, 1811.

(3) *Dict. hist.* de Moréri et de Feller, art. *Saint Jean de la Croix*.

ses principes, ses obscurités et ses profondeurs. Autant ses éléments et ses principes sont faciles à exposer et à comprendre, autant ses profondeurs sont difficiles à pénétrer et surtout à exprimer. Le langage humain est trop faible pour dépeindre les opérations intérieures de l'âme en certains états extraordinaires; opérations si simples, si délicates, si éloignées des sens, qu'elles ne peuvent être bien comprises par ceux qui ne les ont pas éprouvées. On ne peut donc attendre d'un auteur qui traite des matières si relevées, la clarté qui doit caractériser de simples éléments. On doit s'attendre, au contraire, à y rencontrer bien des choses obscures, difficiles à saisir, et même tout à fait inintelligibles pour les personnes qui n'ont pas encore une certaine expérience des voies intérieures. C'est ce que les illustres prélats, auteurs des *articles d'Issy*, ont expressément reconnu dans le 34<sup>e</sup> de ces articles. Non contents d'y établir comme un principe incontestable que *les commençants et les parfaits doivent être conduits, chacun selon sa voie, par des règles différentes*, ils ne craignent pas d'ajouter que *les derniers entendent plus hautement et plus à fond les vérités chrétiennes*.

Ces réflexions suffisent assurément pour justifier saint Jean de la Croix contre les reproches des critiques déjà cités. Ce pieux auteur, selon la remarque d'un théologien judicieux (1), n'a pas écrit pour les commençants, mais pour les âmes déjà initiées aux pratiques de la perfection et aux secrets de l'union divine. Ses écrits ont toujours été et seront toujours pour ces âmes ferventes et privilégiées une source inépuisable de lumières et de consolations. Mais ils seraient inutiles et même nuisibles aux commençants, qui en abuseraient souvent pour blâmer ce qu'ils ignorent, et peut-être pour se livrer à de funestes illusions.

Parmi les différentes traductions françaises des *OEuvres spirituelles* de saint Jean de la Croix, nous nous sommes attachés à celle du P. Maillard, jésuite, publiée pour la première fois en 1695 (Paris, 1 vol. in-4<sup>e</sup>), et généralement préférée à toutes les autres. Nous avons également conservé les *Approbatons* et les *Eloges* des *OEuvres* du Saint, réunis par le P. Maillard à la tête de sa version. Nous y avons ajouté quelques lettres du P. Berthier sur le même sujet, adressées à madame la marquise de Créquy, et publiées pour la première fois en 1790, dans le quatrième tome de ses *Réflexions spirituelles*. Ces lettres renferment une excellente analyse des *OEuvres* du Saint. Le plan de ces *OEuvres*, la liaison et l'enchaînement de leurs différentes parties, sont exposées dans ces lettres avec une précision et une clarté admirables; et nous croyons qu'on peut les regarder comme la meilleure introduction à la lecture spirituelle des *OEuvres* de notre saint auteur.

(1) Note sur la vie de S. Jean de la Croix, parmi les *Vies des Pères et des autres Saints*, traduites de l'anglais d'Alban Butler, par l'abbé Godescard, 24 novembre.

## AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

*Les OEuvres spirituelles du bienheureux Jean de la Croix sont reçues avec un applaudissement si général et font des fruits si considérables, qu'il est inutile d'en faire l'éloge, surtout après ce qu'en ont écrit les cardinaux, les évêques, les docteurs et les universités entières qui les ont approuvées. Il n'est donc nécessaire présentement que d'en donner le plan et l'idée, pour en faciliter l'intelligence.*

*D'abord ce saint homme se propose pour terme et pour fin, la parfaite union de l'âme avec Dieu. Il établit ensuite, pour fondement, la mortification des passions, des sens intérieurs et extérieurs, de la mémoire, de l'entendement et de la volonté, afin que l'âme s'étant détachée des créa-*



tures et d'elle-même, s'élève à Dieu par l'obscurité de la foi, par la fermeté de l'espérance, et par les ardeurs de la charité divine.

Mais parce que ces premières démarches sont ordinairement accompagnées de goûts intérieurs, de douceurs sensibles, et de chaleurs spirituelles, qui nourrissent l'amour-propre et entretiennent l'activité de l'esprit, les discours de la méditation, et les autres dispositions commodes à la nature corrompue, il enseigne que celui qui aspire à cette union, doit se délivrer de toutes ces imperfections, et renoncer aux représentations matérielles des choses créées, aux visions imaginaires, aux autres opérations de cette nature, afin qu'il reçoive, par infusion et d'une manière passive la contemplation surnaturelle qui conduit au souverain bien par des voies certaines, quoique très-obscurées.

Et c'est de là, comme il le montre, que viennent les sécheresses, les aridités, les doutes qu'on a sur la bonté de son état, les inquiétudes, les craintes, les frayeurs, les désespoirs de la miséricorde de Dieu et les autres peines intérieures qui paraissent à l'âme aussi dures, en quelque façon, que les tourments de l'enfer. Dieu cependant la purifie en cet état avec ses sens et ses puissances spirituelles et la rend capable de s'unir à lui d'une manière très-pure et très-élevée.

En effet, lorsqu'elle sort de ces rudes épreuves, elle entre dans les transports d'un amour égal et constant; elle goûte le repos dans la jouissance de son objet, elle se transforme toute en son Créateur. Et c'est dans cette heureuse transformation que Dieu se communique à l'âme et que l'âme s'unit à Dieu, comme ce grand maître de la vie intérieure s'explique en ses Cantiques.

Dans tous ses livres il donne des instructions importantes sur les divers accidents qui arrivent de la part du monde, de la chair, du démon; des directeurs peu expérimentés en ces voies, des illusions de l'esprit, des sentiments de la volonté propre, de l'attachement à notre sens dans l'usage des austérités, des biens temporels, des délices spirituelles, de la dévotion sensible, des autres faiblesses où les plus éclairés peuvent tomber s'ils ne suivent des guides sûrs, fidèles et savants en la théologie mystique.

Mais pour exprimer en raccourci toute sa doctrine, il la renferme en un petit nombre de vers, dont chaque parole est le fondement de ses traités; de sorte qu'on n'y peut rien changer sans détruire le sujet de ses discours. C'est ce qui a obligé à les traduire mot pour mot, sans observer ni rimes ni mesure, de peur d'ôter les termes essentiels et d'en substituer d'étrangers.

Quant à l'obscurité de ces ouvrages, on l'a diminuée et éclaircie autant qu'il a été possible, en coupant et en développant les périodes trop longues et trop enveloppées, en traduisant clairement les expressions embarrassées, en adoucissant les propositions un peu dures, en tempérant celles qui sont trop subtiles et trop métaphysiques, en expliquant plus au long celles que la brièveté ou le manque de quelques paroles rend moins intelligibles. De cette sorte on a suppléé aux éclaircissements qu'on en a faits autrefois et qui ne sont plus nécessaires; c'est pourquoi on les a omis.

On a évité aussi les redites, qui sont toujours importunes aux lecteurs. On s'est enfin attaché au style le plus naturel et le plus net qu'on a pu, pour donner plus de clarté à cette matière qui, d'elle-même, est difficile à entendre lorsqu'on n'a pas assez de connaissance de la théologie et de la vie spirituelle. Il paraissait même nécessaire d'en user ainsi pour conserver l'esprit et l'onction de l'auteur, et pour toucher la volonté sans attirer l'entendement à de vaines réflexions sur le langage, ce qui serait sans doute fort contraire à la fin qu'on doit regarder dans les livres spirituels, qui est d'édifier les âmes en leur inspirant la vertu, et non pas de contenter l'esprit en nourrissant sa curiosité. Car l'expérience nous apprend que

*ceux qui sont écrits trop poliment, sont d'autant moins propres à frapper le cœur et à lui imprimer l'amour de la perfection, qu'ils ont plus d'artifice, plus de brillant et plus de délicatesse.*

*Pour ce qui est de la Vie de ce grand serviteur de Dieu, comme elle est maintenant entre les mains de tout le monde, on n'a pas jugé nécessaire d'en faire ici l'abrégé.*

## APPROBATIONS.

*Approbation de M. Courcier, Docteur de Sorbonne, Théologal de Paris.*

J'ai lu la traduction des Œuvres spirituelles du bienheureux Jean de la Croix, faite par le R. P. MAILLARD, Jésuite.

Fait à Paris, le 26 Septembre 1692.

COURCIER, Théologal de Paris.

*Approbation de M. Dumas, Docteur de Sorbonne, ci-devant Conseiller au Parlement.*

Les Œuvres spirituelles du bienheureux Jean de la Croix sont connues et estimées de toutes les personnes pieuses ; et le mérite de l'ouvrage fait lire depuis longtemps les traductions que nous en avons, quoique fort défectueuses, et pour le style et pour le sens. Les défauts sont d'autant plus à craindre, dans ces matières qui traitent de la Vie mystique, que, faute d'en bien prendre le sens, on peut tomber aisément dans l'erreur et dans l'illusion. Le R. P. MAILLARD, savant dans la théologie et expérimenté dans les voies de Dieu, donne ici une nouvelle traduction, où il a su joindre la clarté et la fidélité. Il donne du jour aux choses les plus difficiles et les plus obscures : il adoucit ce qui est trop dur, et tempère ce qui pourrait paraître trop fort ; enfin il ne laisse rien que tout le monde ne puisse lire sûrement. C'est le jugement que nous avons cru devoir porter de cette traduction après en avoir fait la lecture. Fait à Paris, le 3 Mai 1694.

DUMAS.

*Approbation du R. P. Provincial de la Compagnie de Jésus, en la province de France.*

Je soussigné, Provincial de la compagnie de Jésus, en la province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au P. Jean MAILLARD, de la même compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a traduit, et qui porte pour titre : *Les Œuvres spirituelles du bienheureux Jean de la Croix, premier Carme déchassé, traduction nouvelle*, qui a été vue et approuvée par trois théologiens de notre compagnie. En foi et témoignage de quoi j'ai signé la présente, et apposé mon sceau. Fait à Arras, le 19 d'Avril 1692.

L. GENEVRAY.

*Approbation du T.-R. P. Thomas Daois, Professeur de Théologie dans le couvent de Saint-Thomas de Madrid, de l'ordre de Saint-Dominique, Qualificateur de l'Inquisition générale.*

J'ai vu, par commandement de V. A., les Œuvres spirituelles qui conduisent une âme à la parfaite union avec Dieu, composées par le V. P. Fr. Jean de la Croix, premier Carme déchassé, et Père de la réforme de Notre-Dame du Mont-Carmel ; et, après les avoir examinées avec beaucoup de soin et de diligence, j'ai trouvé qu'elles contiennent une doctrine non-seulement sainte et fort catholique, mais encore très-profonde et très-utile pour élever à cette perfection. On y enseigne avec une grande clarté les moyens de purifier les puissances de l'âme, tant sensitives qu'intellectuelles, et de parvenir à la contemplation. Il est vrai que cette doctrine, étant sublime d'elle-même et extraordinaire, est expliquée en termes difficiles à entendre, et capable de donner un peu de peine au lecteur ; mais la connexion et la suite de ses principes les rendent intelligibles, et éclaircissent les manières de parler, dont les Docteurs mystiques se servent communément. Il paraît par là qu'elle est saine et conforme à la Théologie Scolastique. De sorte que selon mon sens, V. A. doit ordonner qu'on imprime ces Ouvrages, afin que les Fidèles en profitent, et que le zèle que le V. P. Jean de la Croix y fait éclater ait son effet. Le 2 d'Avril, l'an 1618.

FR. THOMAS DAOIS.

*Approbation du T.-R. P. Jacques du Champ, de l'ordre de Saint-Augustin, Qualificateur de l'Inquisition générale, et Examineur en l'archevêché de Tolède.*

J'ai vu, par la commission que m'en a donnée don Jean de Velasco, et d'Azevedo,



Vicaire général en cette cour royale, les *Cantiques de l'Ame et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, où le très-religieux père Jean de la Croix s'est efforcé avec toute la vigueur de son esprit, d'imprimer en notre cœur la communication que nous devons avoir avec Notre-Seigneur. Cet ouvrage est digne d'un si grand homme, et il peut suffire pour réveiller la tiédeur de ce siècle. Dans saint Philippe de Madrid, le 22 Décembre 1618.

FR. JACQUES DU CHAMP.

*Censure de la célèbre université d'Alcala.*

Nous avons vu et lu diligemment, à la prière du très-révérend Père général des Carmes déchaussés, les livres du très-vénérable père Fr. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, lesquels monsieur le Recteur et la Faculté de cette célèbre université d'Alcala nous ont mis entre les mains. Non-seulement nous n'y avons rien trouvé de contraire à la Foi catholique, aux bonnes mœurs et à la doctrine des saints Pères, mais encore tout ce qu'ils contiennent est très-utile pour gouverner les personnes spirituelles, et pour les dégager des illusions qu'elles souffrent, lorsqu'elles sont trop d'état des visions ou des révélations, qui causent et à elles et aux autres de grandes pertes. Mais ces livres renferment un souverain remède contre ce mal. Quiconque les lira avec attention et avec assiduité, jugera bientôt que l'Auteur les a écrits, assisté singulièrement de l'Esprit divin, et favorisé de ses grâces particulières, et qu'il a traité cette matière avec une subtilité et une solidité égales : il y a expliqué aussi les passages de l'Ecriture fort à propos pour son sujet. Cet ouvrage est plein de saine doctrine, et sera sans doute très-utile aux maîtres de la vie spirituelle dans la direction des âmes. Il nous semble donc être du bien public, d'imprimer ces livres ; et nous souhaitons même qu'on les lise continuellement. En foi de quoi nous avons signé la présente Approbation. A Alcala, le 16 Mai 1618.

D. MARTIN DE SAUREGNI.—FR. JEAN GONZALEZ.—D. ANDRÉ MERINT.—

M. FR. LAURENT GUTTIÈRE.—M. FR. PIERRE D'OVIEDO.

Messieurs les Recteurs et les Professeurs de théologie l'ont ainsi signée.

LOUIS DE LA SERNA, Notaire et Secrétaire.

*Approbation du docteur Louis de Montesino, premier Professeur de théologie, en l'Université d'Alcala, et Doyen de la Faculté.*

J'ai vu, à la sollicitation du très-révérend Père Fr. Joseph de Jesus Maria, et de tout l'ordre des Carmes déchaussés, et j'ai lu soigneusement les ouvrages du vénérable Père et Docteur mystique Fr. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, et je n'y ai remarqué rien de contraire à la Foi catholique, aux bonnes mœurs, ni à la doctrine des saints Pères. Au contraire, tout ce que ces livres contiennent est conforme aux sentiments des Saints qui ont traité des choses spirituelles, et très-utile en ce temps aux personnes qui désirent aller à la perfection chrétienne. Car on y enseigne à l'âme les moyens de marcher par le dénuement intérieur, et par la pauvreté d'esprit, à la parfaite union avec Dieu, autant qu'on y peut arriver en cette vie par l'exercice de l'Oraison, en s'appuyant sur la seule foi, qui soit fort pure et fort vive. On y apprend aussi à se conduire prudemment dans les visions et les révélations qu'on pourrait avoir, de peur de se laisser séduire par le malin esprit. Les Pères spirituels y verront encore comment ils doivent gouverner les âmes, pour ne pas empêcher les opérations de Dieu en elles. Il paraît enfin évidemment que ce vénérable Père a reçu de Dieu des lumières extraordinaires et des inspirations singulières, pour écrire d'une manière si délicate, et pour entendre l'Ecriture Sainte, et l'appliquer si bien à son sujet. C'est pourquoi il me semble, sauf meilleur avis, que ces livres doivent être imprimés, et que les personnes adonnées à l'Oraison, et leurs Directeurs en profiteront. A Alcala, le 11 de Novembre, l'an 1618.

Le Docteur LOUIS MONTESINO.

*Censure du très-révérend Père Fr. François de Araujo, de l'ordre de Saint-Dominique, premier Professeur de Théologie en l'université de Salamanque.*

J'ai vu les Œuvres spirituelles, composées par le très-révérend Père Fr. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, et je n'y trouve aucune proposition qui ne soit catholique et conforme à la théologie scolastique, et à la doctrine des Saints, bien loin d'avoir de la conformité avec les Illuminés. Néanmoins parce que tous n'entendent pas bien les termes et les phrases de la théologie mystique, ceux qui en ont peu de connaissance, jugent facilement qu'il y a quelque chose à redire. Mais

comme cette théologie mystique est une sagesse secrète et cachée, ainsi que le dit l'auteur dans le second livre de la Montée, chapitre VIII, il ne faut pas s'étonner que quelques-uns ne comprennent pas ces manières de parler : il ne faut pas non plus les condamner. En effet, quoique les paraboles qui sont dans l'Ecriture Sainte cachent le mystère de la vérité aux ignorants, on ne les condamne pas comme inutiles ou contraires à la vérité. C'est ce que saint Thomas enseigne en ces termes : *Il est utile, dit-il en sa première partie, question première, article neuf, il est utile de cacher les figures pour exercer les gens studieux et savants, et pour éviter les railleries des infidèles, desquels il est dit dans saint Matthieu, chapitre VII : Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint.* Salomon a raison de dire dans les Proverbes, chapitre XV, *que ce sont, suivant la version de Galatin, des pommes d'or dans des treillis d'argent ;* parce que comme on ne voit qu'avec peine de l'or dans ces treillis, de même on ne connaît qu'avec difficulté le sens de ces paraboles. La même chose arrive à l'égard des phrases mystiques ; si ce n'est que nous disions que les théologiens, qui ont de bonnes dispositions pour cette science, les goûtent. Certainement leur théologie scolastique ne doit pas condamner la théologie mystique de ces livres, à moins qu'ils ne veuillent aussi condamner la vérité des paraboles, et que l'or ne leur semble pas être mis bien à propos dans les treillis d'argent, ou que la manne qui tombait du ciel ne leur paraisse pas de bon goût, parce que c'était la nourriture de peu de gens solitaires, et délivrés de l'Egypte du monde. Mais comme on ne doit pas avoir égard à ces inconvénients, de même on ne doit pas désapprouver les manières de parler de la théologie mystique, dont l'auteur se sert en ces livres, avec beaucoup d'érudition et de force : ce qui sera sans doute fort utile à plusieurs. C'est ce que j'en juge sans préjudice du sentiment des autres. Dans le collège de saint Thomas de Madrid, le 12 de Juillet 1623.

M. FR. FRANÇOIS DE ARAUJO.

*Approbation du R. P. Fr. Jean Ponce de Léon, Professeur de théologie, de l'ordre sacré des Minimes, Consulteur et Qualificateur au conseil royal, et de l'Inquisition générale et souveraine.*

J'ai vu par le commandement de V. A. les OÈuvres spirituelles du saint et mystique Docteur, le V. P. Fr. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé de l'ordre très-illustre de Notre-Dame du Mont-Carmel ; j'ai lu aussi une introduction que le R. P. Fr. Jérôme de saint Joseph, très-digne écrivain de l'histoire de cette Religion, a composée pour faciliter la lecture de ces ouvrages. Il semble que saint Ambroise ait voulu parler en son sermon 85 de cette florissante réforme, quand il s'est écrié : *O précieux héritage, où on laisse plus qu'on ne possède, où celui qui reçoit a plus que celui qui donne ! O héritage tout à fait précieux, qui augmente les mérites lorsque le père le transporte à son fils.* Ces enfants si nobles et si célèbres, en reconnaissant saint Elie pour leur père, avouent que le V. P. Fr. Jean de la Croix est le réformateur de leur observance, auquel les ouvrages qu'il a faits ont justement acquis le nom de Docteur mystique. Car, selon l'expression de saint Ambroise, dans l'Épître dédicatoire de l'Apologie de David, *personne n'en peut parler comme il fait, sinon celui qui a fort examiné toute l'Ecriture Sainte, qui en a pénétré le sens, qui l'a imprimée profondément dans son esprit, qui l'a comme digérée et fait passer en soi-même par un long usage.* Saint Anastase de Nicée, sur le chapitre XIII de saint Matthieu, dans la question 78, dit aussi : *Que celui qui écrit pour les autres doit faire avec travail la lecture des Ecritures sacrées, afin qu'il amasse le riche trésor de l'ancien et du nouveau Testament, et qu'il s'en serve lorsqu'il faudra combattre contre les adversaires.* C'est ce qu'a fait admirablement le V. P. Fr. Jean de la Croix, dans ses Cantiques, d'où les rayons de l'amour divin sortent avec tant d'éclat et d'abondance, qu'on peut attribuer à ses ouvrages ce que dit S. Isidore de Damiette, dans le IV<sup>e</sup> livre de ses Epîtres : *Comme un flambeau, dit-il, qui luit dans une obscure nuit attire nos yeux, de même la vertu nous éclaire d'elle-même. Mais ce n'est pas seulement sur les hommes qu'elle exerce sa puissance ; elle éclate encore dans les livres ; car la variété qui s'y trouve remplit les Anges d'admiration, et la clarté qui y est répandue est capable de toucher les astres du matin, et de donner de la joie aux enfants de Dieu, à la seule lecture qu'on fait de ces livres.* Ainsi ces divins écrits éclairaient l'esprit, et enflamment le cœur de l'amour de Jésus-Christ : de sorte que ceux, dit saint Basile, qui désirent comprendre et acquérir l'union de Dieu, doivent être éclairés de la Foi, et persévérer dans les lumières que ces ouvrages leur communiqueront. C'est pourquoi je juge que V. A. doit commander qu'on donne ce livre au public, comme un bien commun à tout le monde.



Dans le convent de la Victoire, à Madrid, de l'ordre des Minimes, le 17 de Mai 1629.

FR. JEAN PONCE DE LÉON,  
Qualificateur de la souveraine Inquisition.

*Approbation du révérendissime et illustrissime Seigneur, le P. Fr. Augustin Antolinez, de l'ordre de Saint-Augustin, Evêque de Ciudad - Rodrigo, ci devant premier professeur de théologie à Salamanque, et depuis Archevêque de Saint-Jacques.*

J'ai vu le livre du serviteur de Dieu, le V. P. Fr. Jean de la Croix, où il enseigne le dépouillement de tout ce qui n'est pas Dieu, et l'abnégation de soi-même, dont Jésus-Christ parle en l'Evangile. Il apprend aussi à l'âme à réduire en pratique les principes qu'il explique ; et pour cet effet, il emploie fort à propos les témoignages de l'Ecriture Sainte. Il montre clairement qu'il était plein de l'Esprit divin et des lumières célestes, lorsqu'il a composé cet ouvrage. Il pouvait dire après Notre-Seigneur, en saint Jean, chapitre 7 : *Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.* C'est assurément un grand bien, que ces ouvrages aient été imprimés pour les âmes qui font l'oraison, et pour les Directeurs qui les conduisent. En foi de quoi je signe la présente Approbation.

A Saint-Philippe de Madrid, de l'ordre de Saint-Augustin, le 4 de Septembre 1623.

FR. AUGUSTIN ANTOLINEZ,  
Evêque de Ciudad-Rodrigo.

# LES ÉLOGES

DU BIENHEUREUX

JEAN DE LA CROIX.

## PREMIER ÉLOGE.

*Sainte Thérèse, écrivant à la Mère Anne de Jésus, Prieure du convent de la ville de Véas, lui en parle de cette sorte :*

Votre plainte, ma fille me paraît plaisante : vous dites, assurément sans sujet, que vous manquez de directeur, et néanmoins vous avez là le P. Fr. Jean de la Croix, qui est un homme tout céleste et tout divin. Je vous assure, ma fille, que depuis son départ, je n'en ai point trouvé dans tout le royaume de Castille qui lui ressemble, et qui inspire tant de ferveur aux âmes dans le chemin du ciel. A peine peut-on croire combien je souffre depuis son absence. Considérez donc toutes que vous possédez un grand trésor en ce saint homme. Il est à propos que toutes les Religieuses de votre monastère traitent avec lui des intérêts de leurs âmes, et elles connaîtront clairement le profit qu'elles en tireront pour avancer dans la perfection. Car Dieu lui a donné un talent et une grâce particulière pour gouverner les âmes.

Cette Sainte avait coutume de dire qu'il fallait mettre le P. Fr. Jean de la Croix entre les âmes les plus pures et les plus saintes qui fussent dans l'Eglise de Dieu, et que Notre-Seigneur lui avait donné des trésors immenses de lumière et de sagesse célestes.

En parlant ainsi de ce bienheureux, elle rendait grâce à Dieu, de ce qu'elle avait trouvé dans la religion, ce qu'elle n'avait pas trouvé dans le monde.

## DEUXIÈME ÉLOGE.

*Fait à la sacrée congrégation des Rites, par les Eminentissimes Seigneurs, le Cardinal de Torrez, et le Cardinal Jean-Baptiste Detti, Evêque de Porto, dans les lettres données pour procéder à la canonisation du V. P. Fr. Jean de la Croix.*

Les livres de théologie mystique du P. Fr. Jean de la Croix, répandus par divers royaumes, sont pleins d'une sagesse et d'une doctrine céleste, et sont écrits d'un style si sublime et si admirable, que tous jugent avec raison qu'il a eu une science infuse et non acquise. La lecture de ces ouvrages est très-utile pour faire le dis-

cernement des véritables révélations d'avec les fausses, et pour fortifier les âmes dans le chemin de la perfection. De là vient que ceux qui les lisent comparent la doctrine qu'ils contiennent avec celle de saint Denis l'Aréopagite.

## TROISIÈME ÉLOGE.

*Du très-révérend P. Jean de Vicougna, Recteur du collège de la Compagnie de Jésus, en la ville d'Ubède, dans les informations faites pour la canonisation du V. P. Fr. Jean de la Croix.*

J'ai entendu plusieurs personnes qui parlaient avec beaucoup d'estime de la profonde humilité, de la rigoureuse pénitence et de la très-sublime oraison du saint Père le Frère Jean de la Croix; et de ce que j'ai vu dans les livres qu'il a écrits, j'indère que ce saint homme pratiquait une sévère pénitence extérieure, jointe à l'abnégation de soi-même, à la pénitence intérieure, à un ardent amour pour Dieu, comme l'avait fait saint François. Car j'ai eu beaucoup de connaissance des austérités de ce saint Père Frère Jean de la Croix, et du violent amour qui l'embrasait pour Dieu, et qu'il fait assez paraître en ses Ouvrages. C'est pourquoi la tendresse et l'affection qu'il y montre prouvent clairement que c'était l'expérience qui le faisait parler, et qu'il éprouvait en lui-même la privation de toutes choses, et le parfait amour pour son Dieu, comme la seule lecture de ses livres nous en peut convaincre. Car elle enflamme aussitôt l'âme et lui donne une marque du grand amour de ce saint Religieux. Je me suis occupé plusieurs fois à la lecture de ses écrits, et la doctrine qu'ils contiennent m'a toujours paru remplie d'une sagesse céleste. Ce sont aussi des preuves évidentes des grandes lumières qui éclairaient l'Auteur, et de l'étroite union qu'il avait avec Dieu. La plupart de ceux que j'ai lus ne me semblent pas avoir une théologie si mystique ni si relevée que celle du saint Père Jean de la Croix, lequel y répand de grandes lumières pour aller à la perfection. Pour moi j'avoue, quoique je sois très-peu avancé en cette voie, que je sens cet effet lorsque je lis ses ouvrages, d'où il sort une certaine chaleur qui m'anime à l'amour de Dieu. C'est pourquoi je m'en sers pour mon profit particulier, et pour l'avancement de ceux avec lesquels j'ai quelque commerce en la vie spirituelle; tellement que, ne les ayant pas d'ailleurs, je les ai fait transcrire. Entre les Œuvres spirituelles qu'il a composées, il s'est trouvé un petit traité appelé *le Mont*, où ce saint Auteur décrit la manière de monter à la perfection. Comme il était écrit de sa propre main, je l'ai beaucoup estimé; et comme il contient une excellente doctrine, j'en ai fait présent à madame Thérèse de Zuniga, Duchesse d'Arcos, comme d'un riche trésor. J'ai fait tirer des copies de ce petit *Mont*, que j'ai distribuées à diverses personnes, tant savantes qu'ignorantes, qui toutes en ont fait beaucoup d'état, à cause des principes qui s'y trouvent et de la sainteté de l'Auteur.

## QUATRIÈME ÉLOGE.

*Du docteur Francois Miravete, d'un esprit, d'une piété et d'une érudition rares, Conseiller et Doyen en la cour de Justice d'Aragon, établie à Saragosse. Il est tiré d'une Lettre qu'il a écrite à une personne religieuse.*

Depuis plusieurs années je demande instamment à Dieu en mes prières, quoique bien misérables, la béatification de son grand ami et de son fidèle serviteur, le Père Fr. Jean de la Croix. A la vérité, je ne l'ai pas connu pendant sa vie; mais les livres qu'il a composés, et qui sont pleins d'une doctrine céleste, pour la consolation et la conduite des personnes spirituelles le font assez connaître. Ils découvrent clairement sa sainteté, ses vertus illustres, son esprit intérieur et son éminente oraison; sa mortification sévère, sa rigoureuse pénitence, ses autres perfections, qui l'ont élevé à l'union et à la transformation divine. Il était si enflammé de l'amour de Dieu, que c'était un Séraphin dans le corps d'un homme. Ses livres donnent des enseignements, et ouvrent des voies admirables pour aller à cette union et à cette transformation. Ils nous montrent les obstacles qui s'opposent à la poursuite de ce bien incomparable, et qui nous détournent de cet heureux port. Pour dire, selon mon incapacité, ce que je pense de sa doctrine, je crois qu'elle a été infuse et révélée. Aussi plusieurs savants et plusieurs spirituels de ce royaume estiment beaucoup ses ouvrages, et les ont achetés, afin d'en tirer du secours pour arriver à la perfection chrétienne; et ceux qui ne les ont pas, les désirent et les cherchent pour la même fin.

## CINQUIÈME ÉLOGE.

*De l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur don Antoine Pérez, Evêque d'Urgel. Il est extrait d'une lettre qu'il a écrite à la Révérende Mère Anne de Jésus, fondatrice*



*des Carmélites déchaussées, en France et en Flandre, en lui renvoyant les Oeuvres spirituelles du Vénérable Père Fr. Jean de la Croix.*

Je renvoie à V. R. les Oeuvres du vénérable Père Jean de la Croix, votre maître spirituel, que vous avez souhaité que je lusse. Elles sont si saintes, que, jugeant selon la petitesse de mon esprit, je crois que votre sacrée religion s'y peut voir comme dans le miroir de toute sa perfection. On y enseigne si clairement la voie purgative dont vous faites profession, qu'on appelle pour sujet un des traités, *la Nuit obscure*, pour apprendre à l'homme spirituel à ne se pas regarder soi-même au point de pouvoir dire comme saint Paul, parlant de Notre-Seigneur : *Pour nous, nous ne connaissons plus personne désormais selon la chair ; et si nous avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons pas maintenant de la sorte* (II Cor., v, 16). Si on s'attache aussi à la vie illuminative, elle y paraît avec tant d'éclat, qu'on peut dire après le même Apôtre : *Ce n'a point été avec les paroles que la sagesse humaine emploie pour persuader ce qu'elle se propose, que je vous ai parlé et que je vous ai prêché l'Evangile, mais avec la démonstration de l'esprit et de la puissance* (I Cor., ii, 4 et 16). On peut même ajouter avec lui : *Pour nous, nous avons les sentiments de Jésus-Christ*. Si on cultive enfin la vie unitive, on trouve ici toute sa perfection en un degré si éminent, qu'il semble qu'on ait l'expérience de ce que saint Paul a écrit aux Corinthiens : *Celui qui s'unit au Seigneur, devient un même esprit avec lui* (I Cor., vi, 17). Ainsi V. R. peut garder ces livres comme un riche trésor, et comme un grand don du ciel, puisqu'ils renferment des instructions dont la pratique est fort salutaire ; et je ne doute pas que celui qui les a donnés ne les observât d'une manière excellente. Je prie V. R. de se souvenir de moi en ses prières.

#### AUTRES ÉLOGES.

*Tirés des ouvrages de quelques écrivains du royaume de Tolède, par don Thomas Tamajo de Vargas, Historiographe du Roi.*

*Fr. Jean de la Croix, ou d'Ilèpes.*

La ville d'Ilèpes a toujours été mise avec raison entre les plus célèbres du royaume de Tolède. En effet, si on considère son origine, les plus savants se persuadent qu'elle a reçu son nom de la ville de Joppe, des Hébreux ou des Phéniciens, de laquelle Josué, Denis, Plin et Solin ont parlé. Quelques autres soutiennent avec sujet qu'elle est cette Hippone qui est proche de Tolède, et dont Tite-Live a fait mention. Elle est si abondante en toutes sortes de fruits, qu'il n'en est point qui la surpasse ; et elle a eu plusieurs hommes illustres en savoir et en vertu. Entre ceux-là, l'illustrissime et Révérendissime Seigneur don Diégo d'Ilèpes a été des plus éclatants en piété, en science et en crédit. Il était de l'ordre de Saint-Jérôme, conseiller d'état de Philippe II, roi d'Espagne, et son confesseur, qui l'honora de l'évêché de Taragone. Il a écrit aussi les combats et les victoires des Martyrs d'Angleterre, et a fait un bel ouvrage de la grande sainteté de sainte Thérèse. Le Père Rodrigue d'Ilèpes du même ordre, a imité son zèle, en donnant au public, non-seulement l'Histoire de quelques saints d'Espagne, mais encore celle de ses rois. Don Diégo d'Ilèpes, Prêtre de Tolède, a fait un grand Traité des Oeuvres de miséricorde, et de quelques autres vertus, et a traduit en notre langue saint Augustin et Paul Orosius. Le Père Antoine d'Ilèpes ne leur est point inférieur en doctrine, en esprit, ni en ouvrages. Il prit, dès ses plus tendres années, l'habit de saint Benoît ; et, brûlant d'un grand désir de faire paraître les belles actions des anciens Religieux de cet ordre célèbre, il en a composé l'Histoire en sept tomes, avec un soin et un travail extraordinaires : ouvrage incomparable et digne d'une éternelle mémoire.

Mais le V. P. Jean de la Croix, leur illustre parent, les surpasse tous sans difficulté. Il a pris au lieu du nom de Jean d'Ilèpes, celui de Jean de la Croix, lorsque quittant sa famille, il entra dans celle des Carmes, et jeta les fondements de la réforme avec la généreuse et sainte Mère Thérèse de Jésus. Son père s'appelait Gonzalve d'Ilèpes, qui était le nom de sa patrie. Sa mère était Catherine Alvarez, de Tolède, tous deux d'honnêtes familles. Il a eu deux frères, François, qui est mort à Méline-du-Champ, en opinion de sainteté, et Louis, que Dieu a retiré de ce monde en bas âge. Le plus jeune est notre Jean, qui a donné autant d'éclat à la ville d'Hon-tibère, que la sainte Mère Thérèse en a donné à Avila, lieu de sa naissance. On ne saurait assez admirer sa très-sainte vie. Mais comme je ne veux pas la donner ici en raccourci, de peur d'en flétrir les beautés, je la laisserai écrire à ceux qui

veulent, en la publiant, obliger la postérité. Il me suffit de dire que ses Ouvrages spirituels ont été imprimés plusieurs fois ; qu'on les estime extrêmement ; qu'on y a fait des notes et de petits commentaires, et que les étrangers les ont traduits en leur langue. Ceux que nous avons entre les mains sont :

*I. La Montée du Mont-Carmel.*

*II. La Nuit obscure.*

*III. La Vive Flamme de l'Amour.*

*IV. Les Cantiques.*

Selon le sentiment des personnes savantes et pieuses, il y a dans ces livres presque autant de mystères que de paroles ; mais il ne s'en faut pas étonner, puisque, comme Nicéphore le dit de saint Denis l'aréopagite, il a traité de la plus haute contemplation des choses divines, et qu'il en a parlé avec des sentiments si sublimes, et d'un style si relevé, qu'ils surpassent la portée de l'esprit humain et la capacité de ceux qui n'ont pas l'expérience de la théologie mystique. C'est pourquoi quelques-uns comparent ce nouveau docteur, qui pénètre si profondément dans les secrets du ciel, avec cet ancien théologien. En effet, il a imité saint Denis, non-seulement en la matière de ses livres, mais encore en leur titre, puisqu'il a écrit de la théologie mystique, secrète et cachée. L'un a composé des hymnes, et l'autre des cantiques. Nous pouvons donc les nommer tous deux, avec saint Jean Chrysostôme, des oiseaux de Paradis ; avec saint Athanase, le grand docteur en cette théologie ; et avec Sanctinus, l'âme extraordinairement éclairé de la foi. |

## LA MONTÉE DU MONT-CARMEL.

### ARGUMENT.

La matière que je traite en la montée du Mont-Carmel, est renfermée dans les vers suivants, qui contiennent aussi la manière d'arriver au sommet de cette montagne, c'est-à-dire, à l'état sublime de la perfection chrétienne que nous appelons l'union de l'âme avec Dieu. Et parce que les choses que j'ai à dire sont fondées sur ces vers, je les rapporte ici tous ensemble, afin que ce que j'écrirai soit plus facile à comprendre. De sorte, néanmoins, que quand j'expliquerai ces cantiques, je donnerai l'intelligence de chaque vers, selon que la matière l'exigera.

#### I.

En una noche escura,  
Con ansios amores inflamada,  
O dichosa ventura !  
Sali sin ser notada,  
Estando y a mi casa sossegada,

#### II.

A escuras, y segura  
Por la secreta escala difrazada,  
O dichosa ventura !  
A escuras y enzelada,  
Estando ya mi casa sossegada,

#### III.

En la noche dichosa,  
En secreto que nadie me veia,  
Ni yo mirava cosa,  
Sin otra luz ni guia,  
Sino la que en el coraçon ardia.

#### IV.

Aquesta me guiava  
Mas certo, que la luz de medio dia,

*Pendant une nuit obscure, enflammée d'un amour inquiet, ô l'heureuse fortune ! je suis sortie sans être aperçue, lorsque ma maison était tranquille.*

#### II.

*Etant assurée et déguisée, je suis sortie par un degré secret, ô l'heureuse fortune ! Et étant bien cachée dans les ténèbres, lorsque ma maison était tranquille,*

#### III.

*Pendant cette heureuse nuit, je suis sortie en ce lieu secret où personne ne me voyait, et où je ne voyais rien, sans autre guide et sans autre lumière, que celle qui luisait dans mon cœur.*

#### IV.

*Elle me conduisait plus sûrement que la lumière du midi, au lieu où celui qui me condui-*



Adonde me esperaba,  
Quien vo bien me sabia,  
En parte, donde nadie parecia.

V.

O noche que guaste,  
O noche amable mas que el alborada,  
O noche que juntaste  
Amado con amada,  
Amada en el amado transformada.

VI.

En mi pecho florido,  
Que entero para el solo se guardava  
Alli quedo dormido,  
Y yo le regalava,  
Y el ventalle de cedros ayre dava.

VII.

El ayre del amena,  
Quando ya sus cabellos esparcia  
Con su mano serena,  
En mi cuello heria,  
Y todos mi sentidos suspendia

VIII.

Quedeme y olvideme,  
El rostro recline sobre el amado,  
Cesò todo y dexame,  
Dexando mi cuidado,  
Entre las azuzenas olvidado.

très-bien m'attendait, et où personne ne paraissait.

V.

O nuit qui m'as conduite ! ô nuit plus aimable que l'aurore ! ô nuit qui as uni le bien-aimé avec la bien-aimée, en transformant l'amante en son bien-aimé.

VI.

Il dort tranquille dans mon sein qui est plein de fleurs, et que je garde tout entier pour lui seul : je le chéris et le rafraichis avec un éventail de cèdre.

VII.

Lorsque le vent de l'aurore faisait voler ses cheveux, il m'a frappé le cou avec sa main douce et paisible, et il a suspendu tous mes sens.

VIII.

En me délaissant et en m'oubliant moi-même, j'ai penché mon visage sur mon bien-aimé. Toutes choses étant perdues pour moi, je me suis quittée et abandonnée moi-même, en me délivrant de tout soin entre les lis blancs.

# LETTRES

DU P. BERTHIER,

SUR LES OEUVRES DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

## PREMIERE LETTRE.

*Idée générale des OEuvres spirituelles de saint Jean de la Croix.*

MADAME,

Pour vous obéir, je traiterai dans ces lettres ce qui concerne la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix : entreprise fort supérieure à mes forces ; mais je mets ma confiance dans le Père des lumières, j'implore la protection du grand saint qui nous a donné ces œuvres, et je soumets tout ce que je vous dirai à votre judicieuse critique.

Outre cette première lettre, qui n'est destinée qu'à vous présenter le plan général de ces œuvres spirituelles, je vous en écrirai neuf autres, dont huit contiendront l'analyse de tout l'ouvrage, et la dernière fera voir la solidité et la sûreté de tout ce qu'enseigne notre saint auteur. J'ai cru cette lettre nécessaire, pour montrer que saint Jean de la Croix ne favorise en rien les erreurs des quiétistes. Je n'ai pas tous les livres qui me seraient utiles pour traiter cette matière, mais je dirai l'essentiel.

Il y a quatre traités dans les OEuvres de saint Jean de la Croix, dont la traduction a été donnée en notre langue sur la fin du dernier siècle ; traduction assez soignée pour le style ; je la suppose fidèle et conforme au texte espagnol que je n'ai point ; ainsi je n'en puis faire la comparaison. Ces quatre traités sont la *Montée du Carmel*, la *Nuit obscure de l'âme*, la *Vive Flamme de l'amour*, *Cantiques spirituels de l'âme et de Jésus-Christ, son époux*. Je ne dis rien de quelques lettres placées à la fin

du volume (1) ; elles n'ont point de rapport aux quatre traités, ni des *Précautions*, *Sentences* et *Maximes* qui ne sont que des extraits de la doctrine du saint auteur.

Il me semble, madame, que les deux premiers traités auraient pu être présentés sous le titre de *Nuit obscure de l'âme* ; car dans le premier traité il est tout à fait question de cette nuit, et très-peu de la *Montée du Carmel*. Je considère donc, sauf meilleur avis, cette *Montée du Carmel* comme le titre qui conviendrait à tout l'ouvrage, étant certain que les quatre traités conduisent au sommet de cette sainte montagne qui était dans les vues de saint Jean de la Croix, une figure de la contemplation ; mais cette remarque est peu importante par rapport à la doctrine essentielle du livre, et je ne la fais que pour mettre plus d'ordre dans mes idées.

Les deux premiers traités sont précédés de cantiques au nombre de huit, mais deux seulement sont expliqués dans la *Montée du Carmel* ; les mêmes sont encore traités dans la *Nuit obscure de l'âme*, et l'on y ajoute en peu de mots, l'exposition du troisième. Il n'est rien dit des cinq autres ; ce qui prouverait peut-être qu'il s'est perdu quelque chose de ces deux traités. Le traducteur ne nous donne point d'éclaircissement sur cela.

La *Vive Flamme de l'amour* est aussi précédée de cantiques : ils sont au nombre de quatre, et tous expliqués. Il en est de même des *cantiques spirituels* au nombre de quarante, ils ont tous leur paraphrase. Ces cantiques, au reste, ne sont pas l'objet principal de ces œuvres ; je les considère comme des textes qui donnent lieu aux explications qu'on trouve dans le cours de l'ouvrage. Les quarante cantiques qui forment le dernier traité, sont dans le style du *Cantique des Cantiques* de Salomon, et l'on y a inséré plusieurs figures et plusieurs expressions tirées de ce livre sacré.

Les deux premiers traités, la *Montée du Carmel* et la *Nuit obscure de l'âme*, sont la partie la plus instructive de ces œuvres ; et les deux derniers, la *Vive Flamme de l'amour*, et les *Cantiques spirituels* en sont la partie la plus affectueuse. J'insisterai fort sur le premier livre de la *Montée du Carmel*, parce qu'il contient, ce me semble, les principes de tout ce qu'enseigne et recommande saint Jean de la Croix. Je vous demande, madame, la permission de vous écrire trois lettres sur ce seul livre. Je suis, etc.

## SECONDE LETTRE.

Tout dépend, madame, dans les œuvres de saint Jean de la Croix, du premier livre de son traité intitulé : la *Montée du Carmel*. Il s'agit, 1<sup>o</sup> de se former une idée du tout de Dieu et du néant de la créature ; 2<sup>o</sup> d'avoir une notion exacte de l'union intime de l'âme avec Dieu ; 3<sup>o</sup> de bien comprendre ce que c'est que la nuit des sens et des facultés de l'âme. Je dis que ce sont là les principes de la doctrine du saint auteur, et je les trouve répandus dans son premier livre de la *Montée du Carmel*. Le premier surtout et le troisième de ces principes, sont d'une si grande importance, que j'ai cru devoir les traiter dans les deux lettres qui suivront celle-ci. En attendant, je vous présente le tableau du tout de Dieu, de l'union intime de l'âme avec Dieu, de la nuit où il faut entrer pour s'unir intimement à Dieu.

Saint Jean de la Croix était un esprit des plus philosophiques ; j'entends qu'il s'était fait des notions très-justes de la nature et des facultés de l'âme. Je pourrais ajouter que personne n'analyse mieux que lui les idées les plus subtiles, et n'en tire avec plus de précision les consé-

(1) Le P. Berthier parle ici de la traduction composée par le P. Maillard et publiée pour la première fois en 1695.



quences. Il considère d'abord que quand notre âme s'attache aux créatures, elle devient non-seulement semblable à elles, mais tout à fait dépendante d'elles ; et ceci est un des effets de l'amour. Quand on aime un objet, on fait dépendre tout son bonheur de la possession de cet objet. Cela se prouve aisément par ce qui se passe dans le cœur de tout homme passionné. L'avare est l'esclave de son trésor, le voluptueux de ses plaisirs, ou de ce qui les lui procure, l'ambitieux des honneurs auxquels il aspire ; mais comme tous ces objets en eux-mêmes ne sont rien, il s'ensuit que ceux qui les recherchent avec passion sont moins que rien, puisque l'esclave est toujours moins que le maître dont il dépend.

Les hommes passionnés conviennent assez qu'ils sont dans les liens des objets qu'ils aiment. Ils emploient même dans leur plus beau langage, les termes de *captivité* et de *chaines*, quand ils veulent plaire à leurs idoles ; mais ils ont une haute idée de ce qui les captive, et ils se révoltent quand on leur dit que ce n'est rien. Or, pour les en convaincre, notre saint auteur présente le *tout* de Dieu. Il met en contraste l'être et les qualités prétendues des créatures, avec l'être de Dieu, avec ses perfections infinies, avec sa beauté, sa bonté, sa sagesse, sa puissance, sa majesté suprême. A la présence de ces divines perfections, la créature, avec tout ce qu'on lui attribue d'agréments, de force, d'opulence, s'éclipse et disparaît. Oh ! qu'il y a de vérité et de grandeur dans cette comparaison ! Celui qui veut profiter des OEuvres de saint Jean de la Croix, doit commencer par méditer le *tout* de Dieu et le rien des créatures. Cette méditation doit l'occuper jusqu'à ce qu'il soit intimement pénétré de ce *tout* unique et de ce néant qui n'a aucune qualité, parce qu'il est le néant. Cette méditation n'est point sur un objet de pure spiritualité, c'est l'obligation de tout chrétien d'avoir une juste idée de Dieu et de soi-même ; et cette idée résulte de ces deux vérités : *Dieu est tout, et la créature n'est rien.*

Il faut bien concevoir que ce n'est pas le rien de la créature qui l'empêche de s'unir à Dieu. Le rien ne résiste point ; et quand Dieu se communique à la créature, il en fait quelque chose, il en fait même une belle chose, puisque la créature acquiert dès lors des traits de ressemblance avec le *tout*, qui est Dieu ; mais ce qui empêche l'union, c'est que la créature aime quelque chose qui n'est pas Dieu ; c'est qu'elle transporte au rien d'une autre créature, l'hommage qui n'est dû qu'au *tout* de Dieu. Voilà dès ce moment un obstacle à l'union. Quand Dieu veut tirer une âme du néant, il ne trouve aucun obstacle, parce que le néant n'a aucune force pour résister ; mais quand il veut s'unir à l'âme qui est déjà livrée à l'amour d'un objet créé, il trouve de la résistance, parce que cette âme est dans une opposition formelle à l'union. Je sais que Dieu a dans les trésors de sa grâce des moyens pour vaincre cette résistance ; mais il lui faut, en quelque sorte, employer plus d'effort que pour la création ; et c'est ce qu'observe notre saint et judicieux auteur. Quand Dieu, dit-il (1), *délivre une âme des contrariétés (de la passion), il fait, si j'ose le dire, quelque chose de plus grand que lorsqu'il tire l'âme du néant et qu'il lui donne l'être, parce que les passions de l'âme s'opposent plus à l'opération de Dieu que le néant, puisque le néant n'est pas capable de résister à la majesté divine.*

Ce n'est donc pas parce que la créature n'est rien, qu'elle ne peut aspirer à l'union intime avec Dieu ; il faut même qu'elle ne se croie rien, ou plutôt que, par ses réflexions, elle se réduise à rien pour s'élever à cette union. C'est la doctrine que saint Jean de la Croix développe dans tout son livre. Mais ce qui empêche l'union, je ne puis trop le répéter, c'est que l'homme devienne moins que rien en se livrant à l'amour des objets créés ; c'est qu'il oppose l'affection déréglée qu'il a

(1) Livre I, ch. 6 de la traduction du P. Maillard.

pour ces objets, aux sentiments d'amour que Dieu a pour lui, et à ceux qu'il devrait avoir pour Dieu. En cela consiste le désordre qui détruit en nous le règne du *tout*, et qui nous concentre dans l'extrême misère du péché. Il est vrai que par la puissance de son bras, Dieu rompt quelquefois tout d'un coup le charme qui attache une âme passionnée à l'objet de sa passion. Paul était animé d'un faux zèle pour la loi, et sur-le-champ Jésus-Christ en fit le prédicateur de son Evangile et le maître des Gentils. Augustin était plongé dans les désordres d'une jeunesse voluptueuse, et la simple lecture d'un saint livre remplit son cœur des plus pures ardeurs de la charité. Mais quelle serait notre présomption de compter sur ces prodiges de grâce ? Et n'est-il pas plus sûr pour nous, d'entendre les leçons du saint homme dont j'analyse l'ouvrage ? Il nous dit d'envisager le *tout* de Dieu, de mortifier nos passions, de retirer notre cœur des objets créés qui le captivent et qui lui ôtent les moyens de s'élever à l'union divine.

Mais qu'est-ce que cette union ? Saint Jean de la Croix l'explique en ces termes : *C'est la ressemblance que la volonté de l'homme contracte avec celle de Dieu, en sorte que l'âme de l'homme veut tout ce que Dieu veut, et qu'elle ne veut pas tout ce qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu* (Livre II, chap. 5). On sent assez que c'est l'amour qui forme cette union, et qui l'entretient ; que cette union a des degrés différents, selon les différents degrés d'amour ; que ces différents degrés d'amour dépendent des dons de la grâce plus ou moins abondants, et aussi des efforts que l'homme fait plus ou moins constamment pour se détacher de tout ce qui n'est pas Dieu. Notre saint auteur donne des leçons pour parvenir au plus haut degré d'union, parce que ces leçons tendent au détachement, au dépouillement le plus parfait. Quand l'union est intime, il dit que l'âme est *transformée* en Dieu ; et cette expression qui revient souvent dans son livre, ne doit point paraître extraordinaire ou trop subtile. L'apôtre saint Paul, opposant la nouvelle alliance à l'ancienne, ne dit-il pas que nous sommes *transformés* dans l'image de Dieu (II Cor., III, 18), passant de *clarté en clarté*, comme étant conduits par l'Esprit de Dieu ? D'ailleurs tous les chrétiens ayant pour modèle Jésus-Christ, qui est l'image substantielle de son Père, n'est-il pas nécessaire qu'ils ressemblent à Jésus-Christ, et par conséquent que leur volonté soit conforme à celle de Dieu ? C'est la *transformation* dont parle si souvent saint Jean de la Croix : mais qu'on interroge tout homme passionné pour quelque objet créé que ce soit ; s'il est de bonne foi, n'avouera-t-il pas que son âme est transformée dans cet objet ? que toutes ses inclinations se portent vers la créature qu'il idolâtre ? qu'il se conforme en tout à ses volontés, quelque bizarres qu'elles soient ? Faudra-t-il donc reprocher aux saints l'usage très-légitime qu'ils font d'un terme dont on abuse si évidemment dans les liaisons criminelles que forme la passion ?

Pour parvenir à l'union intime avec Dieu, il faut passer par la nuit des sens, de l'esprit, de la mémoire, de la volonté : c'est tout le plan de saint Jean de la Croix dans sa *Montée du Carmel*, et dans sa *Nuit obscure de l'âme*. Ces quatre nuits seront développées, madame, dans quatre de mes lettres ; mais je crois qu'il importe d'expliquer d'abord ici, avec le plus de clarté qu'il me sera possible, ce qu'il faut entendre par le terme de *nuit*, et quelle idée s'en était faite notre saint auteur.

L'homme, sur la terre, est guidé par quatre puissances ou facultés dont chacune a sa lumière. Les sens la reçoivent des objets extérieurs ; l'esprit, des idées sur lesquelles il opère ; la mémoire, des notions anciennes qui ont été dans l'âme, et qu'elle reconnaît ; la volonté, des connaissances que lui présente l'esprit. Il ne s'agit pas, dans les ins-



structions spirituelles de saint Jean de la Croix, d'éteindre ces lumières par rapport aux fonctions ordinaires de la vie; l'âme parvenue à l'union divine, selon les principes de ce saint homme, opérera toujours tandis qu'elle anime le corps, et ses opérations seront même plus parfaites et mieux réglées que celles de quiconque ne sera pas dans le même état d'union : mais par rapport à cette union, ou plutôt pour y parvenir, saint Jean de la Croix enseigne qu'il faut réduire nos facultés aux ténèbres ; et c'est ce qu'il appelle la *nuît* des sens, de l'esprit, de la mémoire, de la volonté.

Comme il est question d'introduire l'âme dans une région toute autre que celle de la nature, il est visible que les lumières qui guident nos facultés naturelles, peuvent être plus préjudiciables qu'avantageuses pour entrer dans cette route toute spirituelle, et que d'autres écrivains ont appelée avec raison *sur-humaine*. Si Dieu seul doit nous éclairer tandis que nous parcourons cette route, il est visible encore que nous devons abandonner toute autre lumière, et qu'une des dispositions que Dieu exige de nous, est qu'il nous trouve dans la nuit des sens, de l'esprit, de la mémoire, de la volonté. Si nous voulions concilier la lumière naturelle de ces facultés avec la lumière divine, nous nous abuserions étrangement nous-mêmes, nous prendrions le change sur le terme auquel nous aspirons, qui est l'union intime avec Dieu ; bien loin d'avancer dans la voie qui y conduit, nous nous priverions de la lumière unique dont nous avons besoin, et nous serions dans un danger évident de nous égarer. Concevons donc que la *nuît obscure* dont nous parle saint Jean de la Croix, n'est que l'exclusion de nos lumières naturelles par rapport au chemin de la perfection. Il n'y a pas un fort grand mystère dans ce principe, quoique dans les conséquences et dans l'exécution, il soit très-sublime et très-difficile.

Il serait temps, madame, d'entrer dans les instructions qui concernent la *nuît des sens* : mais saint Jean de la Croix place à la fin de son premier livre de la *Montée du Carmel*, un morceau sur le *tout* de Dieu, dont l'importance vous a frappée, et que je n'ai point traité dans cette lettre. Vous agréerez donc que j'en fasse le sujet de la lettre suivante. Je suis, etc.

### LÉTTRE III.

*Excellente doctrine du Saint sur le tout de Dieu, opposé au néant des créatures.*

Saint Jean de la Croix, madame, a sanctifié l'usage où étaient les anciens de mettre en vers leurs lois et leur morale. Nul législateur, nul philosophe n'a rassemblé dans un ouvrage de poésie, des vérités comparables à celles que notre saint auteur présente dans l'étendue de douze vers (1).

(1) Voici ces vers : [*Montée du Carmel*, liv. I, ch. 13.]

1. Pour goûter tout, n'ayez du goût pour aucune chose.
2. Pour savoir tout, désirez de ne rien savoir.
3. Pour posséder tout, souhaitez de ne rien posséder.
4. Pour être tout, ayez la volonté de n'être rien en toutes choses.
5. Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce qui ne frappe point votre goût.
6. Pour arriver à ce que vous ne savez pas, il faut passer par ce que vous ignorez.
7. Pour avoir ce que vous ne possédez pas, il est nécessaire que vous passiez par ce que vous n'avez pas.
8. Pour devenir ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas.
9. Lorsque vous vous arrêtez à quelque chose, vous cessez de vous jeter dans le tout.
10. Car pour venir du tout au tout, vous devez vous renoncer de tout au tout.
11. Et quand vous serez arrivé à la possession du tout, vous devez le retenir en ne vou

Je devrais, avant que d'en faire l'analyse, entrer dans une solitude profonde, et converser avec Dieu seul, puisqu'il sagit du *tout* de Dieu. O saints anges du Seigneur, qui connaissez mieux que tous les hommes ce *tout* unique, dites-nous si ce n'est pas de votre main qu'a été tracée cette admirable instruction? Et vous, grand Saint, puisque vous êtes à la source de ce *tout* éternel, et que vous êtes inondé des délices qu'il verse dans votre âme bienheureuse, obtenez-moi la grâce de le connaître, et de ne rien dire qui ne soit conforme à vos sublimes pensées.

Il y a comme trois parties dans les douze vers de saint Jean de la Croix. Dans la première, il dit ce que nous devons être par rapport au *tout* de Dieu; dans la seconde, ce que nous devons faire pour entrer dans le *tout* de Dieu; dans la troisième, ce que nous devons éviter dans la recherche du *tout* de Dieu.

Quand on dit, madame, que Dieu est *tout*, on ne tombe pas dans l'extravagance de ceux qui imaginèrent autrefois que Dieu est tout cet univers, et que tous les êtres visibles et invisibles sont des portions de la divinité. C'était faire de Dieu, non un être très-parfait, mais un monstre qui serait l'auteur de tous les crimes, le centre de toutes les contradictions, et le sujet de toutes les misères. Dieu est un être singulier, très-distingué de tout ce qui existe, et existant indépendamment de toutes les autres substances corporelles ou spirituelles, de quelque nature et de quelque rang qu'elles soient. Dieu est *tout*, parce qu'il possède essentiellement toutes les perfections, et qu'il les possède dans un degré sublime, qui est l'infini. Dieu est *tout*, parce qu'il a donné l'existence à tout ce qui existe, et que quand tout ce qui existe, hors de lui, cesserait d'exister, il n'en existerait pas moins avec tous ses attributs. Dieu est *tout*, parce qu'il est présent partout, qu'il connaît tout, qu'il gouverne tout, et qu'il mérite seul toute gloire, tout honneur et tout amour.

Quand l'âme fidèle veut s'élever, avec le secours de la grâce, à l'union divine, elle tend au tout de Dieu, non pour partager les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu, mais pour entrer dans un saint commerce avec Dieu; et ce commerce est fondé sur le rien de la créature, c'est-à-dire sur le soin que prend la créature, aidée de la grâce, de reconnaître qu'elle n'est rien, et de se maintenir devant Dieu dans l'aveu continu de son rien. C'est ce que nous enseigne saint Jean de la Croix. Il fait dans ses vers une sorte de gradation relative aux quatre principaux désirs de l'homme; désir du plaisir, désir du savoir, désir des richesses, désir des honneurs ou de la grandeur.

Il dit d'abord : *Pour goûter tout, n'ayez du goût pour aucune chose*; et j'insiste sur ce premier vers, parce qu'il contient, ce me semble, tout ce qu'il y a d'essentiel dans les autres. Le goût est peut-être le plus fin, mais aussi le plus borné de nos cinq sens extérieurs; il ne s'exerce que sur les aliments nécessaires à notre conservation, et ses fonctions sont restreintes au temps où nous avons besoin de prendre de la nourriture pour réparer nos forces. Mais il y a dans notre âme un goût d'inclination ou d'affection qui peut s'étendre à tout; il ne ressemble au goût extérieur, qu'en ce qu'il juge, comme lui, d'après l'expérience. Nous ne décidons de la qualité des aliments qu'après l'épreuve que nous avons faite de ceux qu'on nous a présentés, et notre inclination ou notre affection ne se détermine aussi qu'en faveur des objets dont nous avons quelque connaissance. Ce n'est cependant pas toujours l'esprit et la raison qui guident les jugements de nos goûts intérieurs. Si nous sommes frappés d'un objet, et s'il nous paraît aimable, eût-il

lant rien.

12. Car si vous voulez avoir quelque chose dans le tout, vous n'avez pas votre trésor tout pur en Dieu.



d'ailleurs mille défauts, nous l'aimons sans peser les motifs de ne le point aimer. Il nous a plu, c'en est assez : le goût est formé à cet égard, et ce goût n'est rien autre chose que l'amour; sentiment si nécessaire et si universel, qu'il est dans tous les hommes, et qu'il se fait sentir dans tous les moments de la vie. Ainsi le goût de notre âme est de tous nos sens intérieurs le plus actif et le plus impérieux : il commande à toutes nos sensations, il décide de tout ce qui se passe dans nos sens extérieurs. On aime une belle musique, quoiqu'elle n'affecte que l'ouïe; on aime des parfums exquis, quoiqu'ils n'agissent que sur l'odorat. Il en est de même de la vue et du toucher, dont les objets sont si variés, si multipliés et si répandus partout. On aime ce qui flatte ces sens, quoique leurs fonctions soient très-différentes. Encore une fois, le goût de l'âme est comme un sens universel, parce que c'est la même chose que l'amour. S'il arrive donc que dans la voie de l'union intime avec Dieu, on goûte uniquement le tout de Dieu, il ne restera plus rien à faire, et toutes les leçons de saint Jean de la Croix seront parfaitement observées. Mais je dois éclaircir de plus en plus cette importante doctrine.

Le prophète a parlé avec la plus grande précision, quand il a dit (*Psal. XXXIII, 9*) : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux*; paroles que l'apôtre saint Pierre a répétées en instruisant les nouveaux fidèles (*I Petr., II, 3*). C'est par le goût ou l'amour qu'on connaît le Seigneur, et ce n'est même qu'à l'égard du Seigneur qu'il faut commencer par aimer avant que de bien connaître. Dans tous les autres objets, il faudrait bien connaître avant que d'aimer; mais les hommes pervertissent tous les jours cet ordre; ils prodiguent leur amour, sans examiner si ce qui les frappe mérite d'intéresser leur cœur : de là les égarements et le repentir. A l'égard de Dieu seul, on ne court point de risque, on ne peut jamais être trompé; si l'on goûte sa douceur, c'est que toute douceur est en lui; l'esprit confirme bientôt la décision du cœur : *on voit*, selon l'expression du prophète, *que le Seigneur est doux et aimable*. En un mot, Dieu sensible au cœur, c'est la foi de Dieu portée à la perfection.

Et voilà, madame, ce qui justifie la leçon de saint Jean de la Croix : *Pour goûter tout, n'ayez du goût pour aucune chose*. Tout homme qui goûte quelque chose hors de Dieu, ne goûtera jamais Dieu, et sera toujours hors du tout de Dieu, tandis qu'il est dans le rien des créatures dont il fait néanmoins son tout. N'admirez-vous pas ces prétendus chrétiens du monde, qui veulent être dans le tout de Dieu, et dans le tout de leurs plaisirs, de leurs sociétés, de leurs projets, qui prétendent concilier le goût de Dieu avec le goût de ce qui est contraire à Dieu? Ce système est absurde; aussi l'apôtre saint Pierre exhortant les nouveaux fidèles à désirer le lait pur de l'Evangile, ajoutait qu'il leur donnait cette instruction, en supposant qu'ils eussent déjà *goûté combien le Seigneur est doux*. Il ne croyait pas que sans ce goût du Seigneur, ils pussent être les vrais enfants de l'Evangile, ni qu'ils pussent goûter le Seigneur, et conserver en même temps le goût des choses qui avaient jusqu'alors servi d'aliment à leurs passions. Aussi l'apôtre saint Paul écrivant aux Colossiens, leur disait que s'ils étaient ressuscités avec Jésus-Christ, ils devaient goûter les choses du ciel, et non celles de la terre (*Coloss., III, 1, 2, 3*) : *car vous êtes morts, ajoutait-il, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu*. Voilà des hommes capables de goûter le tout de Dieu, des hommes morts, et qui ne vivent que de la vie cachée en Dieu.

C'est là toute la pensée de saint Jean de la Croix dans cette sentence : *Pour goûter tout, n'ayez de goût pour aucune chose*; et de ce premier vers dépendent tous les autres; car si on ne goûte que Dieu, on vou-

dra ne savoir que Dieu, ne posséder que Dieu, n'être qu'en Dieu ; et par conséquent on ne saura rien, on ne possédera rien, on ne sera rien hors du tout de Dieu. Je puis vous citer, madame, un très-grand homme qui fut dans cette voie : c'est l'apôtre saint Paul dont je vous parlais il n'y a qu'un moment. Il ne savait que Jésus, et Jésus crucifié (1 Cor. II, 2) ; il regardait tous les biens du monde comme de la boue, pour être plus en état de posséder Jésus-Christ (Philip., III, 8) ; il ne vivait plus lui-même, mais Jésus-Christ vivait en lui (Galat., II, 20). Je ne doute pas non plus que saint Jean de la Croix ne fût aussi dans la même route ; et je pourrais lui associer tous les saints, car ils ne sont dans le ciel investis du grand tout de Dieu, qu'après s'en être approchés sur la terre autant qu'il leur était possible.

Je dois vous dire encore quelque chose de la pratique du tout, c'est-à-dire des règles de conduite nécessaires pour y parvenir. Cette pratique est contenue dans les vers 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> de notre saint auteur, et je finirai par les obstacles qui se rencontrent dans la voie du tout. Le saint les indique, avec les moyens de les éviter ou de les rompre, dans ses quatre derniers vers.

Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce qui ne frappe pas votre goût ; c'est-à-dire, si vous voulez parvenir au tout de Dieu, vous devez passer par une voie tout autre que celle où l'on cherche à flatter son goût ; et ceci comprend deux choses, d'abord le renoncement à tout ce qu'on goûte, ensuite la recherche de ce qu'on ne goûte pas, ou, ce qui est la même chose, la recherche de ce qui contredit les goûts de la nature, toujours opposée aux goûts de Dieu. Quand un voyageur a perdu le chemin qui conduit à son terme, on lui dit : Pour parvenir où vous voulez aller, vous devez passer par le chemin que vous ne tenez pas ; c'est-à-dire, qu'il doit abandonner la fausse route où il marche, et entrer dans une voie tout autre que celle qui l'a égaré. Ces deux conditions sont nécessaires : ce voyageur n'arriverait jamais, s'il se contentait d'abandonner le chemin où il s'est engagé, sans vouloir en prendre un autre tout contraire. Il en est de même dans la route de l'union divine. Celui qui désire goûter le tout de Dieu, en s'unissant à lui, doit croire que tous les goûts qu'il a eus jusqu'alors sont pernicieux, et qu'il doit s'attacher à d'autres tout opposés. Ceux-ci lui paraîtront d'abord insipides ou amers ; mais qu'il ne perde pas courage, qu'il jette ses regards sur Jésus-Christ, qui a été abreuvé de fiel et de vinaigre ; qu'il ouvre son âme au tout de Dieu, qui est le centre de toutes les délices, et bientôt il franchira ce passage, qui paraît si difficile aux hommes lâches et sensuels.

Il en sera de même de ce que cette âme fidèle ne sait pas, de ce qu'elle ne possède pas, de ce qu'elle n'a pas. Qu'elle passe par ce qu'elle ignore, par ce qu'elle n'a pas, par ce qu'elle n'est pas, prenant toujours le contre-pied de ce qu'elle a su, de ce qu'elle a possédé, de ce qu'elle a été, et toute la route qui mène au tout sera bientôt parcourue ; qu'elle s'arme surtout de résolution contre les obstacles ; qu'elle ne s'arrête à rien de créé, car elle cesserait de se jeter dans le tout ; qu'elle ne réserve rien de son tout charnel et terrestre ; qu'elle demeure ferme dans la possession du tout de Dieu quand elle y sera arrivée ; qu'elle se garde de vouloir conserver la propriété de quelque chose que ce soit dans le tout de Dieu, qui est le trésor unique qu'elle doit rechercher. Voilà, selon le langage de saint Jean de la Croix, les moyens de ne pas empêcher le tout, ou, ce qui revient au même, de surmonter les obstacles qui y conduisent.

Je rassemble ainsi, madame, les quatre derniers vers du saint maître qui nous instruit ; mais je me reprocherais de ne pas reprendre celui-ci, qui est sublime : Pour venir du tout au tout, vous devez vous renon-



*cer du tout au tout.* Je vois ici un tout de la créature opposé au tout de Dieu : ce sont comme les deux extrémités d'une carrière immense. L'homme part de son tout, qui en soi est un véritable rien, mais auquel le monde et les passions donnent une sorte d'existence. Il s'avance vers l'autre extrémité, où est le tout de Dieu, seul et unique tout, seul digne de ce nom, seul faisant le bonheur des anges et des saints. Pour aller du premier tout, si funeste dans la voie du salut, au véritable tout, qui est Dieu, il faut *se renoncer du tout au tout*, c'est-à-dire détruire le tout charnel et y substituer le tout de Dieu. On ne sert point deux maîtres : on n'est point le serviteur de Jésus-Christ et l'esclave du monde; on n'allie pas les ténèbres avec la lumière, on n'immole point au Dieu d'Israël et à Bélial. Qui dit *se renoncer du tout au tout*, exclut toute réserve, toute restriction, toute composition. Ah! Seigneur, ceci m'explique la parole de Jésus-Christ notre maître : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple* (Luc., XIV, 33). Ceci me fait voir que les apôtres qui abandonnèrent leur père et leurs filets, que les martyrs qui montèrent sur les échafauds et sur les bûchers, que les solitaires qui préférèrent l'obscurité des déserts à l'éclat des dignités de la terre, que les vierges qui s'enfermèrent dans des asiles impénétrables au monde, que tous vos saints qui combattirent tous les penchants de la nature, avaient une véritable idée de votre tout immense et infini. Donnez-moi, ô mon Dieu, un rayon de la lumière qui les éclaira, afin que je me concentre aussi, dès cette vie, dans ce tout dont j'aperçois la beauté, mais dont je crains de ne pas saisir encore toute l'importance.

Je vous ai fait, madame, une trop longue lettre; vous en excuserez la prolixité en considération du tout de Dieu dont elle traite, et dans lequel je suis, etc.

#### LETTRE IV.

*Des différentes nuits où il faut entrer pour s'unir intimement à Dieu, et premièrement de la nuit des sens.*

Je compte, madame, embrasser dans cette lettre et dans les trois suivantes, toute la doctrine spirituelle des trois livres de la *Montée du Carmel*; vous n'en avez vu encore que les premiers traits, en voici le tableau entier, c'est-à-dire le fond et les conséquences.

Il s'agit d'abord de la nuit des sens extérieurs, ou des passions qui s'y rapportent (*Montée du Carmel*, l. 1, c. 3 et suiv.). Nos cinq sens nous ont été donnés par le Créateur pour remplir les fonctions ordinaires de la vie. Si l'homme n'eût point péché, ses facultés eussent toujours été soumises à la raison; mais, depuis la chute de nos premiers parents, les impressions qui nous viennent des sens font de terribles ravages dans nous. Avant que la raison décide, nous nous portons vers les objets que nous présentent ces cinq organes; et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce penchant qui est en nous tend toujours à l'excès : c'est ce qui fait les grandes passions, quand on n'a pas soin de recourir à l'empire de la raison; ou plutôt, vu notre faiblesse et notre misère, quand nous négligeons d'implorer le secours de la grâce.

Il sort de nos sens une lumière qui est bonne en elle-même, puisque dans l'intention du Créateur elle n'est destinée qu'à nous diriger dans les fonctions de la vie; mais nous abusons de cette lumière, en nous livrant à elle sans consulter la raison et l'auteur de la raison, qui est le Seigneur Dieu, notre créateur et notre maître. Dans ce rapport de la lumière des sens avec nos penchants déréglés, qui ne sont autre chose que nos passions, cette lumière est mauvaise, et c'est elle qu'il faut

éteindre dès que nous voulons entrer dans la voie de l'union intime avec Dieu. C'est cette lumière qu'il faut réduire à la nuit; et le moyen que vous suggère saint Jean de la Croix, qui n'est en cela que l'interprète de l'Evangile, c'est d'employer la mortification des sens. Saint Paul avait la même pensée, quand il disait aux Colossiens (*Coloss.*, III, 5) : *Faites mourir ce qui compose en vous l'homme terrestre*; et les péchés que détaillait ensuite ce grand apôtre, sont précisément ceux dont les sens sont la source ou l'occasion la plus ordinaire, savoir : *l'impureté, la passion du plaisir, la convoitise déréglée, l'avarice, etc.*

*Faire mourir l'homme terrestre*, et mettre les sens dans la nuit, c'est absolument la même chose. Tout chrétien contracte cette obligation par les engagements de son baptême : quel avantage n'a donc point saint Jean de la Croix quand il insiste sur ce principe, en instruisant ceux qui tendent à l'union divine ! Il fait voir admirablement que les passions, qui ne sont, pour le répéter encore, que l'empire des sens sur la raison, privent l'âme de l'Esprit de Dieu; qu'elles la fatiguent, l'affligent, l'obscurcissent, la souillent, l'affaiblissent. Tous ces articles sont prouvés par des raisonnements invincibles et par des autorités tirées des saints livres. Il y a du plus ou du moins dans l'effort des passions sur nous; mais il n'en est aucune, quelque faible qu'on la suppose, qui ne produise à sa manière les faux effets dont notre saint fait l'énumération.

La nuit des sens ou la mortification des passions est si nécessaire, que saint Jean de la Croix n'a pu omettre les moyens d'entrer dans cette voie. Il est fort court sur cet article, mais en deux pages il en dit plus que cent autres livres, même les plus spirituels. Voici quelques-uns de ces moyens : *Avoir continuellement le désir et le soin d'imiter Jésus-Christ en toutes choses; méditer, pour cet effet, sa vie et ses actions; se comporter dans toutes les occasions comme il s'y fût comporté lui-même, s'il les avait eues; enfin, renoncer pour son amour à tous les plaisirs des sens* (*Montée du Carmel*, liv. I, ch. 13).

Ce qui suit n'est que l'imitation de Notre-Seigneur réduite en exercice; mais je tremble et je me confonds moi-même en les transcrivant, parce que je me suis égaré toute ma vie dans une voie tout opposée : *Se porter toujours aux choses, non les plus faciles, mais les plus difficiles; non les plus savoureuses, mais les plus insipides; non les plus agréables, mais les plus désagréables; non à celles qui consolent, mais à celles qui affligent; non à celles qui donnent du repos, mais à celles qui donnent de la peine; non aux plus grandes, mais aux plus petites; non aux plus sublimes et aux plus précieuses, mais aux plus basses et aux plus méprisables. Il faut enfin désirer et rechercher ce qu'il y a de pire, et non ce qu'il y a de meilleur, afin de se mettre, pour l'amour de Jésus-Christ, dans la privation de toutes les choses du monde, et d'entrer dans l'esprit d'une nudité parfaite.*

Je conçois que par là les sens et les passions seront dans la nuit la plus profonde, et que nulle étincelle de leur fausse lumière ne réfléchira sur l'âme; je comprends aussi quels doivent être les biens immenses qui résulteront de cette nuit. Notre saint auteur les explique fort au long dans son premier livre de la *Nuit obscure de l'âme* (chap. 12), et j'anticipe sur ce livre, afin de compléter la doctrine qui concerne la nuit des sens. Ces biens sont la connaissance de nous-mêmes et de notre misère, la connaissance de la grandeur et de l'excellence de Dieu, l'humilité d'esprit, l'estime et l'amour du prochain, l'obéissance pleine et entière en tout ce qui regarde la conduite de l'inférieur, le souvenir presque continuel de Dieu, l'exemption d'une multitude d'imperfections auxquelles les aspirants à l'union divine sont sujets. Encore une fois, je n'ai point de peine à découvrir ces avantages dans la nuit des sens,



quand elle est parfaite ; mais elle ne le sera jamais sans de grands combats, sans éprouver des tentations violentes, sans être exposé aux suggestions très-importunes de l'ennemi du salut. Ah ! madame, saint Jean de la Croix dit sur ce point des choses qui me sont très-connues par ma propre expérience (*Nuit obscure*, liv. I, chap. 12), quoique je sois bien peu avancé dans la nuit des sens. Son instruction me console un peu, mais ce qu'il dit de la voie étroite et de l'abnégation me remplit de crainte et de confusion. Oh ! s'écrie-t-il (*Montée du Carmel*, liv. II, chap. 7), qui pourrait exprimer dignement, qui pourrait fidèlement pratiquer ce qui est compris dans cette éminente science de l'abnégation de nous-même ? Oh ! si les personnes spirituelles pouvaient parfaitement connaître combien le moyen qu'il faudrait prendre pour entrer dans ce renoncement est différent de celui que plusieurs d'entre eux estiment très-bon, s'imaginant que c'est assez pour eux de se réformer en quelque chose ! Il faudrait transcrire tout ce chapitre pour en faire sentir tout le mérite. Je vous laisse, madame, le soin de le méditer et de me faire part ensuite de vos saintes réflexions. Je suis, etc.

## LÉTTRE V.

*De la nuit de l'esprit ou de l'entendement.*

Pour parvenir à l'union intime avec Dieu, il ne suffit pas, madame, de s'établir dans la nuit des sens, c'est-à-dire de mortifier les passions qui sont excitées par les sens extérieurs ; il faut que les puissances de l'âme entrent aussi dans la nuit, chacune selon la méthode et par les moyens qui sont proportionnés à ces puissances. Saint Jean de la Croix considère ici l'esprit ou l'entendement (*Montée du Carmel*, liv. II). Cette faculté, qui est le siège de la raison, est sujette aussi à bien des erreurs, parce qu'elle dépend des sens pour ses opérations : mais en la supposant même bien réglée, par elle-même elle n'a pour objet que les choses naturelles ; conséquemment elle n'est point capable de s'élever à l'union divine. Il faut que la foi la retire de cette sphère, si j'ose ainsi parler des choses naturelles ; que ce don, qui vient de Dieu seul, éclipe tout ce qu'il y a d'humain dans les opérations de l'esprit ; et c'est là précisément la nuit où cette faculté de l'âme doit entrer. Cette nuit est bien plus obscure que celle des sens, parce qu'elle investit ce qu'il y a de plus lumineux dans l'âme, et qu'elle éteint en quelque sorte la raison, qui est l'ordre intérieur de l'homme ; extinction qui ne consiste pas à détruire cette puissance, mais à l'éclairer des lumières surnaturelles de la foi.

Saint Paul fournit pour ce sujet un texte de grande importance et dont notre saint auteur fait usage, sans toutefois y insister beaucoup ; vous me permettrez de le développer et d'en tirer quelques conséquences. L'apôtre dit que celui qui veut s'approcher de Dieu doit croire que Dieu existe (*Hébr.*, XI, 6). S'il y a dans la science de toute la religion un article où la raison de l'homme ait des lumières très-vives et très-étendues, c'est assurément celui de l'existence de Dieu. Cependant toutes ces lumières ne peuvent servir d'appui à l'acte surnaturel de la foi ; cet acte doit avoir pour fondement la révélation de Dieu déclarée dans les saintes Ecritures et enseignée par l'Eglise ; il faut pour cet acte surnaturel et agréable à Dieu supprimer ou oublier toutes les démonstrations philosophiques de l'existence de Dieu ; il faut mettre à cet égard l'entendement dans la nuit, et il ne doit être éclairé que du flambeau de la foi. La raison de cela, c'est que l'acte surnaturel de la foi, quant à l'existence de Dieu, a pour objet, non précisément Dieu comme existant, mais Dieu comme existant pour notre bonheur, Dieu comme existant pour agréer nos hommages et pour nous en récom-

penser. Or, c'est la foi seule qui nous fait connaître ces rapports et ces avantages (1). S'il est donc vrai qu'à l'égard de l'existence de Dieu considérée sous ce point de vue, les lumières seules de la raison ne suffisent pas ou sont même inutiles, combien plus cela doit-il se vérifier par rapport à toutes les vérités qui sont l'objet des attentions, de la recherche, des sentiments de l'homme attiré par la grâce à l'union intime avec Dieu ! Le projet que cette grâce lui inspire est de rendre son âme entièrement conforme à la volonté de Dieu, en sorte qu'il ne soit conduit et dirigé que par l'Esprit de Dieu, comme le grand Apôtre le dit en écrivant aux Romains (*Rom. VIII, 14*). Que peuvent servir les raisonnements humains pour parvenir à ce terme ? Ces raisonnements, quelque subtils ou quelque profonds qu'on les suppose, n'ont aucune proportion avec l'être de Dieu ; car il faut toujours en revenir à ce mot, qui seul peut donner quelque idée de notre Dieu. Pour entrer dans un saint commerce avec ce tout unique, il faut passer par d'autres voies que celle des raisonnements humains ; et c'est, pour le répéter encore, la foi seule qui ouvre cette route ; elle seule est un moyen propre et proportionné à l'union de l'âme fidèle avec Dieu. Plus la foi sera vive, plus l'union sera intime ; et par une conséquence nécessaire, plus aussi les lumières naturelles de l'esprit seront éclipsées ; car la foi et la science humaine ne peuvent agir ensemble sur le même objet (2). Celle-ci prétend être claire à l'égard des vérités dont elle s'occupe ; et la foi est toujours obscure à l'égard de celle qu'elle reçoit et qu'elle révère. Mais que cette obscurité de la foi répand de lumières dans un esprit bien disposé, c'est-à-dire parfaitement dépouillé de ses propres connaissances !

Tels sont, madame, les principes de saint Jean de la Croix par rapport à sa seconde nuit, qui est celle de l'esprit. Il les appuie de raisonnements très-solides, et pour les rendre plus sensibles, il observe une chose très-frappante dans les saintes Ecritures : c'est que, toutes les fois qu'il a plu à Dieu d'avoir quelque commerce avec les hommes, il s'est toujours montré sous le voile des ténèbres. Quand Moïse reçut la loi sur le mont Sinaï, Dieu lui apparut environné d'un nuage ; quand Salomon eut achevé son temple, la majesté de Dieu remplit cet édifice, mais sous le symbole d'une nuée ; quand le terme des épreuves du saint homme Job fut arrivé, Dieu lui parla du milieu d'un tourbillon ténébreux ; et le Prophète ne dit-il pas dans le style le plus sublime : *Il a abaissé les cieux (Psal. XVII, 10 et seq.), il est descendu ; un nuage épais était sous ses pieds, il était monté sur les chérubins ; il volait sur les ailes des vents, et il était renfermé dans des ténèbres qui le couvraient de toutes parts comme un pavillon ?* Tout ceci nous fait entendre que dans cette vie mortelle les hommes ne peuvent traiter avec Dieu que par la foi. *Personne n'a jamais vu Dieu*, dit saint Jean (*Joan. I, 18*), et tous les hommes cependant doivent s'approcher de Dieu et converser avec Dieu. Quel sera le nœud de ce saint commerce, sinon la foi ? Mais, encore une fois, l'esprit humain n'entre dans ce temple de la foi que quand il est investi de ténèbres, que quand il est dans la nuit, comme le répète si souvent notre saint auteur. O nuit de la foi, que vous m'êtes précieuse ! Oh ! que j'embrasse avec amour les mystères les plus impé-

(1) On voit assez que le P. Berthier considère uniquement ces rapports et ces avantages en tant que surnaturels, c'est-à-dire, en tant qu'ils se rapportent à la vision intuitive de Dieu. Autrement les rapports et les avantages dont il parle ne nous sont pas connus par la foi seule, mais aussi par la raison.

(2) Cette proposition paraît trop générale, car il est certain que la foi et la science humaine peuvent agir ensemble sur certains objets, tels que l'existence de Dieu et de la loi naturelle, l'immortalité de l'âme, et plusieurs autres vérités que la raison et la foi nous découvrent également. Cependant la proposition du P. Berthier ne laisse pas d'être vraie, dans le sens où elle est restreinte par le contexte, c'est-à-dire, en ce sens que la raison seule ne peut ni découvrir ni pénétrer les vérités obscures que la foi nous enseigne.



nétrables de la religion : votre trinité sainte, ô mon Dieu, l'incarnation et les souffrances de votre Fils unique, sa présence réelle et toujours subsistante dans l'adorable eucharistie, vos décrets éternels sur la destinée des hommes ! O Seigneur ! plus ces vérités s'élèvent au-dessus de mon intelligence, et plus je les trouve dignes de vous ! Oh ! que je déplore l'aveuglement de ces hommes téméraires qui veulent sonder votre majesté, qui osent juger de vos conseils, qui rappellent à leurs sens et à leurs pensées tout ce qu'il vous a plu d'envelopper de nuages ! O don de la foi ! éteignez ces prétendues lumières qui conduisent tant d'âmes aux ténèbres éternelles de l'enfer ! apprenez à tous les hommes que la véritable science consiste à vous posséder en cette vie et à rentrer sous votre conduite dans les splendeurs de l'éternité !

En suivant l'ouvrage de saint Jean de la Croix, on remarque aisément, madame, qu'il a écrit pour tous les états où peuvent se trouver les personnes qui aspirent à l'union intime avec Dieu. Il ne faut donc pas être surpris qu'en traitant de la nuit de l'esprit par la foi, il parle de bien des choses que nous regardons comme très-rares, et qui le sont en effet. La discussion où il entre à ce sujet, montre un esprit attentif à tout, et très-savant dans les voies de Dieu, même les plus extraordinaires ; mais d'ailleurs il est aisé de voir qu'il a voulu obvier à toutes les illusions de l'esprit humain, et à toutes les suggestions de l'esprit de ténèbres : ainsi, madame, vous trouverez qu'il ne permet pas qu'on s'occupe des objets qui pourraient se présenter surnaturellement aux sens extérieurs des personnes spirituelles. Telles seraient les apparitions des anges bons ou mauvais, les paroles, les goûts, les odeurs, en un mot tout ce qui affecterait les sens d'une manière surnaturelle. Rien de plus insidieux que ces opérations ; elles nourrissent l'amour-propre, elles diminuent l'activité de la foi, elles ouvrent la porte aux artifices du démon. Quand Dieu même serait l'auteur de ces représentations, on ne lui ferait aucune injure en les refusant, puisqu'on agirait avec prudence, et qu'on emploierait un moyen légitime de parer à tout danger de surprise et d'illusion. D'ailleurs, si Dieu opérât ces choses extraordinaires, il saurait bien produire sur-le-champ et sans l'acquiescement de notre volonté, les bons effets qu'il se serait proposés. C'est ainsi qu'il en a usé à l'égard de ses prophètes et de ses saints, dans l'une et l'autre alliance.

Il y a, madame, dans ces avis une sagesse que je ne puis rendre en abrégant la doctrine du saint homme ; et je dis la même chose des instructions qu'il donne sur les visions purement imaginaires, sur les révélations et les paroles intérieures, sur la manifestation des secrets et des mystères, etc. Je crois qu'on doit faire une attention particulière à ce qu'il dit des paroles qu'il est assez ordinaire aux personnes d'oraison d'entendre dans leur intérieur. Il peut y en avoir de séduisantes, et qui viendraient de l'esprit de ténèbres ; mais telles ne seront jamais celles qui opèrent dans l'âme ce qu'elles signifient, comme si, par exemple, Notre-Seigneur disait au fond du cœur : *Aimez-moi*, et qu'au même instant l'âme se sentit pénétrée du véritable amour de Dieu ; ou bien s'il lui disait, *ne craignez point*, et qu'elle fût sur-le-champ remplie de courage, d'assurance et de paix. Saint Jean de la Croix appelle ces paroles *substantielles*, parce qu'elles produisent dans l'âme la substance, la force et la vertu qu'elles signifient. Il en fait avec raison beaucoup de cas, parce qu'elles ne sont point sujettes à l'illusion, et que leur effet, *plein de richesses surnaturelles*, demeure imprimé dans l'intérieur. Au reste, toute cette instruction qui occupe une grande partie du second livre de la *Montée du Carmel*, est aussi utile aux directeurs qu'aux âmes qui sont sous leur conduite ; et c'est pour l'avoir

ignorée ou négligée, que les uns et les autres sont tombés souvent dans des extrémités également vicieuses.

Je trouve, madame, dans ce livre, un article considérable (*Montée du Carmel*, liv. II, ch. 13, 14 et 15), sur lequel vous ne me pardonneriez pas de passer légèrement; c'est celui où notre saint auteur donne des leçons pour s'élever de l'oraison de discours, ou de la méditation, à l'oraison de pure foi, ou à la contemplation. Tous ceux qui commencent à marcher dans la voie spirituelle, doivent user du discours ou de la méditation, employer même le secours de l'imagination, pour se représenter les divers objets ou mystères que la foi nous enseigne. Ceux même qui ont fait des progrès dans la route de l'union avec Dieu, sont souvent obligés de passer de la méditation à la contemplation, et de la contemplation à la méditation. Quelquefois ils sont plongés dans une amoureuse attention à Dieu, et quelquefois ils ont besoin de retourner au discours pour rentrer dans cette connaissance générale de Dieu. Je dis connaissance générale, car c'est là, dans les principes de saint Jean de la Croix, le propre de la contemplation, ou de l'union par la foi avec l'Etre divin. Dans l'oraison de discours, on s'occupe de sujets particuliers; on laisse agir l'imagination et l'entendement sur le détail des vérités évangéliques; on les considère l'une après l'autre; on en tire des conséquences; on tâche, sous la direction de la grâce, d'en profiter pour croître dans l'humilité, dans la patience et surtout dans l'amour de Dieu; mais quand Dieu élève l'âme à la contemplation, l'entendement se détache de toute considération particulière, et la volonté n'est occupée qu'à s'unir, par des affections pleines d'amour, au souverain bien; elle oublie tout le reste pour se plonger dans ce tout immense. C'est ce que notre saint explique très au long dans tout son ouvrage, et surtout quand il en vient à décrire la nuit où doit entrer la volonté; mais comme ce passage de l'oraison de discours à l'oraison de pure contemplation est d'une grande conséquence, il assigne trois marques auxquelles on pourra reconnaître en quel temps on doit quitter les opérations de l'imagination et les raisonnements de l'esprit. La première est quand on ne trouve plus de goût ni d'aliment dans la méditation; la seconde, quand on ne sent aucun désir de penser à des sujets particuliers; la troisième, qui est la plus certaine et la plus nécessaire, quand l'âme se plaît à demeurer seule dans son fond, et à faire une attention amoureuse à Dieu, accompagnée d'une grande paix intérieure. Oh! madame, qu'il y a de science spirituelle et de sagesse dans la manière dont notre saint contemplatif traite toute cette matière! Je vous invite surtout à lire le quatorzième chapitre du second livre de la *Montée du Carmel*, où il apporte les raisons qui prouvent la nécessité d'avoir ces trois signes pour faire de plus grands progrès dans les voies de Dieu. Je suis, etc.

## LETTRE VI.

### *De la nuit de la mémoire.*

Il y a, madame, dans les OEuvres de saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel*, liv. II, ch. 6), un principe très-lumineux sur les trois vertus théologales, la foi, l'espérance, la charité; c'est qu'elles doivent perfectionner les trois puissances de l'âme. Nous avons vu ce qu'opère la foi sur l'esprit; il s'agit présentement des effets de l'espérance sur la mémoire (*Id.*, liv. III, ch. 1 et suiv.). Il paraît assez que notre saint auteur, raisonnant sur cette matière, distingue la mémoire de l'imagination. L'une et l'autre de ces facultés s'exercent, à la vérité, sur des représentations et sur des images; il y a même toujours de l'imagina-



tion dans la mémoire, mais il n'y a pas toujours de la mémoire dans l'imagination; car celle-ci peut représenter, et représente même souvent à l'âme, des objets présents, au lieu que celle-là ne lui présente que les choses passées, avec l'assurance ou le témoignage que ces choses ont été autrefois présentes à l'âme; et c'est encore par là que la mémoire diffère de l'imagination. J'ajoute que la mémoire s'exerce quelquefois sur les choses futures, mais que ce n'est jamais qu'en vertu de promesses, d'espérances, de prédictions ou de conjectures antérieures et relatives à ces objets. Ainsi, quand notre mémoire nous représente la gloire dont nous jouirons dans le ciel, ce n'est qu'en s'appuyant sur ce qui a été révélé dans les saints livres.

Selon saint Jean de la Croix, c'est proprement la foi qui dépouille l'imagination de sa lumière, qui l'établit dans la nuit, et c'est l'espérance qui opère cet effet sur la mémoire: preuve manifeste qui distinguait ces deux puissances. Mais comment l'espérance met-elle la mémoire dans les ténèbres, quand on tend à l'union divine? C'est que l'espérance, qui se porte uniquement au tout de Dieu, fait oublier à l'âme ses anciennes connaissances. Il est connu que moins on possède, plus on a d'espérance, et que plus on a d'espérance, moins on s'occupe de ce qu'on possède. Une espérance forte, toujours accompagnée d'un désir véhément, fait disparaître le souvenir de ce qu'on a, ou de ce qu'on a eu: ainsi l'âme, dont toute l'espérance est fixée en Dieu, aime à ne plus se souvenir de ce qui l'avait occupée jusqu'alors. Ah! madame, pourquoi les partisans du monde se souviennent-ils avec tant de complaisance de ce qui a flatté leurs passions? c'est qu'ils n'ont point d'espérance en Dieu. Et pourquoi à la mort regrettent-ils si vivement les biens qui les ont enchantés si longtemps, et qu'ils vont quitter? C'est qu'ils n'espèrent rien pour la vie future. Les disciples de saint Jean de la Croix sont dans une position bien différente: ce sont des hommes qui ont tout oublié, hors Dieu et Jésus-Christ, parce qu'ils n'ont mis leur espoir qu'en Dieu et en Jésus-Christ.

Ici notre saint directeur donne une leçon tout évangélique, et qui le distinguera éternellement de tous les faux mystiques. Après nous avoir dit qu'il faut oublier, dans la voie de l'union, les espèces et la connaissance des objets matériels, il ajoute: *Je ne prétends nullement parler de Jésus-Christ et de son humanité sacrée.... Il ne faut jamais négliger exprès la représentation de cette adorable humanité, ni en effacer le souvenir ou l'idée, ni en affaiblir la connaissance, puisque la vue qu'on en a, et la considération amoureuse qu'on en fait, exciteront l'âme à toute sorte de bien, et l'aideront à acquérir la plus éminente union de Dieu. Il est manifeste qu'encore qu'il soit expédient d'ensevelir dans l'oubli les autres choses corporelles et visibles, comme des obstacles à l'union divine, il n'y faut pas comprendre celui qui s'est fait homme pour opérer notre salut, et qui est la vérité, la porte, le chemin, le guide à tout bien (Montée du Carmel, liv. II, ch. 1, vers la fin).*

Pour parvenir à l'union intime avec Dieu, il faut donc, selon les principes de saint Jean de la Croix, retirer la mémoire des espèces et de la connaissance des choses créées, afin de la présenter à Dieu libre, dégagée et comme perdue dans un saint oubli de ce qui n'est pas Dieu ou Jésus-Christ; sans cela on s'expose à être troublé par une multitude de distractions, de faux jugements, de suggestions du démon; on court risque d'éprouver le soulèvement des passions, de perdre la paix de l'âme, et de ne pouvoir écouter le Seigneur dans l'oraison. Notre saint étend cette même doctrine aux connaissances surnaturelles, aux visions, aux révélations, aux paroles intérieures, aux sentiments spirituels dont les images demeurent d'ordinaire profondément gravées dans la mémoire. Le souvenir réfléchi de ces choses fait que,

l'homme se trompe souvent, qu'il est dans l'occasion prochaine de concevoir de la présomption et de la vanité, qu'il donne lieu au démon de le séduire, de l'engager dans mille folies, de le priver au moins de la nudité et de la pauvreté d'esprit, qui est si nécessaire dans la voie de l'union divine. Enfin nulle de ces choses, quelque belles, quelque sur-naturelles qu'elles paraissent, n'est Dieu, et cela doit suffire à l'homme spirituel pour en dégager sa mémoire.

Non pas, ajoute notre Saint, qu'il doive rejeter la pensée des choses qu'il est obligé d'exécuter pour remplir les fonctions de son état ; mais ce souvenir doit être tel, qu'il ne s'y attache point, qu'il n'y prenne point de plaisir, qu'il ne s'y affectionne point comme à un bien qui lui soit propre. Encore arrive-t-il que quand l'âme est parvenue à l'union divine, elle oublie absolument tout, hors Dieu et Jésus-Christ ; mais sa mémoire en est d'autant plus parfaite et plus propre à remplir tous les devoirs de l'état, parce que c'est Dieu même qui lui inspire ce qu'elle doit faire. Le saint auteur explique ceci par des exemples, et je transcris le premier pour faire bien comprendre sa pensée. *Une personne supplie quelqu'un de ceux qui sont élevés à cet état, d'offrir à Dieu ses prières pour elle. Il ne reste plus dans la mémoire de celui qui est prié aucune espèce, ni aucune connaissance de cette demande, tellement qu'il ne se souvient pas d'offrir des vœux pour cette personne. Mais s'il est expédient de présenter ses prières à Dieu pour cette personne, Dieu touchera la volonté de son serviteur et lui donnera le désir de prier ; au contraire s'il ne les agrée pas, cet homme de bien, quelque effort qu'il fasse, n'aura ni le pouvoir, ni la volonté de recommander cette personne à son Créateur ; Dieu même lui tournera le cœur ailleurs, et lui inspirera de prier pour des gens qu'il ne connaît pas et dont il n'a jamais ouï parler. La raison est que Dieu excite d'une façon particulière les puissances de ces âmes (qui sont dans l'union) à faire leurs opérations conformément à la volonté divine (Montée du Carmel, liv. III, ch. 1 vers le milieu). Il y a, madame, dans cette instruction et dans l'exemple qui l'explique, un esprit de foi que je ne puis assez admirer. Oh ! je conçois comment les saints ont fait tant de choses si à propos et si parfaitement ; comment ils en ont omis tant d'autres avec la même prudence et le même mérite : c'est que Dieu auquel ils étaient unis par les liens d'une oraison sublime, les éclairait dans toutes leurs démarches. Le monde les critiqua, les blâma, parceque le monde n'a point l'Esprit de Dieu ; mais nous voyons le succès de leurs entreprises, et nous reconnaissons qu'ils ont été les vrais sages, parce que s'étant unis au Seigneur, comme parle l'Apôtre, ils étaient devenus un même esprit avec lui (I Cor. VI, 17). Je suis, etc.*

## LETTRE VII.

### *De la nuit de la volonté.*

Ce serait en vain, madame, que l'homme s'établirait dans la nuit des sens, de l'esprit, de la mémoire, s'il abandonnait sa volonté à elle-même, c'est-à-dire à ses affections déréglées. Cette partie de nous-mêmes est la plus précieuse, parce que c'est d'elle que dépend notre amour pour Dieu, et que l'union divine consiste dans cet amour porté au degré le plus sublime où puisse aspirer l'homme en cette vie. Saint Jean de la Croix a eu extrêmement à cœur de nous apprendre la manière (Montée du Carmel, liv. III, ch. 13 et suiv.) d'entrer dans la nuit de la volonté, c'est-à-dire de mortifier les affections de cette puissance ; et il commence par nous les faire bien connaître : c'est la joie, l'espérance, la douleur et la crainte, toutes quatre liées si étroitement en-



semble, que partout où il s'en trouve une, les autres y exercent aussi leur pouvoir. C'est ce que le saint auteur démontre par les raisonnements les plus justes et les plus conformes à la meilleure philosophie ; d'où il conclut que si une de ces affections est dérégulée, toutes les autres le seront aussi ; que ce dérèglement est capable de produire tous les vices dans l'âme, et que de leur soumission aux volontés de Dieu dépendent toutes les vertus.

Saint Jean de la Croix se borne à traiter ce qui concerne la joie, sans doute parce que la manière de régler cette affection de l'âme peut s'appliquer à toutes les autres ; et il observe que la joie peut naître en nous de six sortes de biens, qui sont les biens temporels, les biens naturels, les biens sensuels, les biens moraux, les biens surnaturels, les biens spirituels. Chacun de ces biens est traité en particulier, et le saint fait voir combien il importe de les rapporter tous à Dieu seul, avec la joie qui peut en résulter. Il est aisé de juger, d'après les principes si souvent répétés dans cet ouvrage, que l'abnégation de ces biens et de la joie qu'ils produisent, est le seul moyen de les rapporter à Dieu : ces biens sont hors du tout de Dieu ; l'âme ne peut donc s'y plaire et s'unir en même temps à ce tout unique. Mais après tout, madame, ne semble-t-il pas que tout ce qu'enseigne ici saint Jean de la Croix n'est pas une affaire de perfection (1), et qu'il ne fait que développer le grand précepte qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ? Comment remplira-t-on ce commandement essentiel, si l'âme est attachée à quelque bien que ce soit distingué de Dieu, si elle fait dépendre sa joie et son bonheur de ce bien, si elle se repose dans la possession de ce bien ?

Cependant quels sont les biens temporels qui sont préjudiciables à l'âme quand elle en fait l'objet de sa joie ? Ce sont les richesses, les honneurs, les enfants, les parents, les établissements dans le monde, etc. De la joie avouée et réfléchie qu'ils causent dans l'âme, suivent des désordres sans nombre. Notre saint auteur les réduit à quatre degrés : ils obscurcissent l'âme, ils lui inspirent l'amour des plaisirs, ils la portent à abandonner Dieu, ils l'entraînent dans l'oubli même de Dieu. Tous ces articles sont tellement prouvés par les livres saints et par l'expérience, qu'ils peuvent passer pour des vérités incontestables. Au contraire, si l'on réprime la joie dont ces biens sont la source, quelle liberté, quelle clarté, quelle tranquillité dans l'intérieur de celui qui fait ce sacrifice ! Il en est à peu près de même des biens naturels qui sont, selon saint Jean de la Croix, les perfections du corps, comme la beauté, la bonne grâce, la santé ; et les perfections de l'esprit, comme le bon sens, la pénétration, la disposition aux sciences, etc. Ceux à qui ces avantages donnent de la joie tombent dans la vanité, dans la présomption, dans la dissipation, dans la tiédeur, dans le dégoût des choses spirituelles ; et la beauté du corps en particulier est la source d'une infinité de crimes, quand on se livre à la complaisance qu'elle inspire. Mortifiez ces frivoles satisfactions, renoncez à la joie qui s'élève dans votre âme au souvenir de ces biens prétendus, vous vous maintiendrez dans l'humilité, dans l'amour du prochain, dans la pureté, dans la liberté d'esprit nécessaire pour vaincre les tentations, pour supporter les afflictions, pour servir Dieu avec fidélité et avec constance.

(1) Le P. Berthier, en écrivant ceci, ne paraît pas avoir fait assez d'attention que, selon l'enseignement unanime des théologiens, l'abnégation entière et universelle dont parle S. Jean de la Croix, n'est pas rigoureusement nécessaire pour l'accomplissement du précepte de la charité. En effet, la charité, quoique véritable dans tous les fidèles en état de grâce, n'est pas incompatible avec bien des imperfections, et n'a pas en tous le même degré d'intensité. Voyez dans les théologiens scolastiques l'explication du précepte de la charité. Voyez en particulier la *Somme de S. Thomas*, 2. 2. quæst. XXIV, art. 4 et 7. — Billaart, de *Charit.* dissert. II, art. 1.

La joie qui résulte des biens sensibles, rend l'homme tout charnel et terrestre. Ces biens dépendent des sens, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher. Celui qui se plaît dans l'usage de ces biens, est dissipé, curieux, voluptueux, intempérant, lâche dans le service de Dieu, amateur de lui-même, insensible aux misères des pauvres; mais qu'est-il nécessaire d'insister sur cet article? Le simple coup d'œil du monde et de ses partisans fait voir que les objets des sens et la délectation qu'ils entraînent et l'importance qu'on leur donne, plongent le genre humain dans tous les maux spirituels. Entre la joie qu'on goûte en se livrant à ces objets et celle qui est le prix du service de Dieu, de l'exercice de l'oraison et du saint commerce avec Jésus-Christ, il y a une distance infinie. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que *ce qui est né de la chair est chair, et que ce qui est né de l'esprit est esprit* (Joan., III, 6). Or, l'esprit et la chair sont deux extrêmes qui ne se concilieront jamais ensemble. Saint Jean de la Croix n'écoute point ceux qui prétendent *s'entretenir dans les délectations sensuelles, sous prétexte de s'adonner à la méditation et de s'unir à Dieu* (Montée du Carmel, liv. III, ch. 23, vers le milieu). Ces gens-là, dit-il, *cherchent plus à se satisfaire, qu'à contenter leur Créateur. Cet exercice est plutôt la jouissance du plaisir, que la pratique de l'oraison; et quoiqu'ils semblent n'avoir point d'autre intention que d'aller à Dieu, ils montrent néanmoins par les effets, qu'ils envisagent la satisfaction des sens.* On citerait, madame, bien des exemples de ces prétendus dévots qui ne refusent rien à leurs sens. Qu'ils lisent les règles que prescrit notre saint auteur pour délivrer l'âme de toutes les joies sensuelles, et pour apprendre aux hommes à les rapporter uniquement à Dieu. Cette doctrine, si sûre et si salutaire, rentre dans celle de la nuit des sens. Il en résulte que pour être spirituel, il faut embrasser sérieusement la mortification et réduire les sens dans des bornes très-étroites. Il s'ensuit de même que les saints qui disputèrent tant de choses à leur corps, furent des hommes bien convaincus de la fragilité de notre nature et des trahisons que nous font les sens, si nous ne savons pas les captiver sous l'empire de la grâce.

Il reste, madame, trois autres biens qui paraissent plus honnêtes; savoir : les *biens moraux*, ce sont les vertus et les bonnes œuvres; les *biens surnaturels*, ce sont les dons extraordinaires, les grâces gratuites, comme l'esprit de prophétie, le don des miracles, celui de parler diverses langues, etc.; enfin, les *biens spirituels*; et saint Jean de la Croix entend ceux qui viennent des *choses manifestes et distinctes* et qui remplissent l'âme de douceur et de satisfaction. Telles sont les images des saints, les chapelles ou oratoires, les cérémonies de l'église, les prédications. Cet article est très-intéressant, parce que notre saint auteur y donne des règles pour sanctifier l'usage de tous ces objets dont tant de personnes dévotes abusent, ou ne savent pas profiter.

Je vous dirai peu de chose, madame, des *biens moraux* et des *biens surnaturels*, quoique saint Jean de la Croix traite ces articles avec autant de soin que les autres. Il est clair que ceux qui mettent leur satisfaction dans la pratique des vertus morales et dans la jouissance des dons extraordinaires, s'exposent à tomber dans de grands défauts, qui sont la vanité, la présomption, l'opiniâtreté, le mépris des autres; et combien d'illusions dans la fausse joie qu'on goûte au sujet de ces biens! Il ne faut que deux mots pour décider cette question. Ceux qui mettent leur complaisance dans leurs bonnes œuvres, dans leurs longues prières, dans leurs jeûnes, dans leurs aumônes, sont des pharisiens, et ceux qui s'applaudissent de leurs prétendues opérations extraordinaires, sont des prophètes réprouvés comme Balaam, ou des imposteurs comme Simon le Magicien. Je ne fais que rendre la pensée de notre saint auteur.



Je goûte beaucoup, madame, son instruction sur les images, les rosaires, les oratoires, les lieux de dévotion, les prédications, etc. Cet homme de Dieu apprécie au juste l'intention de l'Eglise dans l'usage de toutes ces choses visibles et consacrées à la piété. Il n'est pas à craindre que sa doctrine sur cet article, et en particulier sur les images de Dieu et des saints, puisse paraître favorable aux sectaires qui ont troublé l'Eglise dans ces derniers temps. Il déclare lui-même sa pensée d'une manière bien précise : *Je ne dis pas qu'il ne faut point avoir d'images, ni leur rendre la vénération qui leur est due; j'expose seulement la différence qui est entre les images de Dieu et Dieu lui-même, afin que nous les considérons de telle sorte qu'elles ne nous empêchent pas d'aller à Dieu; ce qu'elles seraient si nous nous attachions à elles plus qu'il n'est nécessaire pour faire nos opérations spirituelles* (Montée du Carmel, liv. III, ch. 14). Et plus bas : *En ce qui concerne l'estime et le respect que nous devons avoir pour les images, selon l'intention de la sainte Eglise catholique qui nous les propose, il ne peut s'y glisser ni illusion, ni péril, et le souvenir que l'âme en a lui sera toujours très-utile, puisque cette mémoire est d'ordinaire accompagnée d'un mouvement d'amour pour l'objet que les images représentent; et tandis qu'elle s'en servira pour cette fin, elle en tirera des secours pour arriver à l'union divine, pourvu qu'en se laissant enlever aux attrait de la grâce que Dieu lui donnera, elle passe de la peinture morte à l'objet vivant, en oubliant toutes les créatures et tout ce qui s'étend jusqu'à elles.*

Notre saint avait observé d'un œil fort attentif tous les abus qui s'étaient glissés dans l'usage des choses dont il traite ici. Il condamne ceux qui habillent les saintes images selon les modes reçues dans le monde (Montée du Carmel, liv. III, ch. 34); ceux qui ne se lassent point d'accumuler images sur images; qui en veulent avoir d'une telle figure, d'un tel ouvrier; qui les arrangent d'une telle ou telle manière, afin de se satisfaire davantage; ceux qui, regardant fixement une image, s'imaginent la voir remuer, changer de visage, ou faire quelque signe; ceux qui, dans les choix des chapelets et des rosaires, s'attachent à la façon, à la matière, à la couleur, en sorte qu'ils préfèrent les uns aux autres à cause de ces formes extérieures; ceux qui emploient beaucoup de temps à parer les oratoires et les chapelles où ils ont mis leur affection, sans se mettre en peine du recueillement intérieur et du saint commerce avec Dieu; ceux qui croient ne pouvoir faire leur oraison qu'en certains lieux qu'ils ont choisis, ou qui courent d'un lieu à un autre pour satisfaire leur prétendue dévotion; ceux qui s'attachent à certaines cérémonies qui sont de leur choix ou de leur invention; qui veulent, par exemple, qu'un tel prêtre, et non un autre, dise la messe avec un tel nombre de cierges, ni plus ni moins, à telle heure, et non à une autre, un tel jour, et non avant ou après; qui faisant faire quelque pèlerinage, ordonnent qu'il y ait tant de stations, qu'on les fasse à tel temps et à telle heure, qu'on y dise tant d'oraisons avec telles circonstances, telles postures de corps et autres cérémonies, sans en omettre aucunes, quelque petites qu'elles soient, etc.

En témoignant le plus grand respect pour tout ce que l'Eglise pratique ou autorise, notre saint directeur rappelle toujours l'âme fidèle au centre unique, qui est Dieu, et Dieu seul. Il montre les abus ou les imperfections des pratiques qu'il censure; il fait voir quelle est l'indigence et la stérilité de l'intérieur quand on se livre trop aux objets extérieurs; il enseigne la manière d'élever l'esprit et la volonté à la joie pure que produit l'amour de Dieu. *Si vous vous accoutumiez* (Montée du Carmel, liv. III, ch. 39), dit-il, *à goûter les consolations sensibles, vous ne pourriez jamais jouir des délices spirituelles qui coulent de la nudité d'esprit et de la récollection intérieure.*

Ce qu'il ajoute sur les prédications est également sage et instructif. S'il exige que les prédicateurs mettent tout le soin possible à remplir dignement leur fonction, s'il veut qu'ils ne négligent rien dans la composition de leurs discours, il demande aussi que leur attention principale se porte à bien régler leur intérieur, qu'ils soient hommes d'oraison, et que leur cœur soit enflammé de l'amour de Dieu avant que de monter en chaire. Il exhorte les auditeurs à concevoir un ardent désir de profiter de la sainte parole (*Montée du Carmel, à la fin du chap. 44*), à l'entendre avec humilité, à s'appliquer à eux-mêmes, et non aux autres, ce qu'ils entendent; à faire réflexion sur les vérités qu'on leur a prêchées, et à confirmer par la pratique les instructions qu'ils ont reçues.

Je vois, madame, dans tous ces détails du saint auteur, la voie pure et infailible de la plus haute perfection. Tout s'y rapporte au dénûment de l'esprit et au dépouillement de la volonté. Ce qui me charme, c'est que tout ceci n'est point fondé sur les spéculations d'un écrivain qui travaille dans son cabinet. On sent que c'est la route où est entré ce saint ami de Dieu; qu'il parle d'après sa propre expérience; qu'il n'a en vue que d'élever les âmes à l'union intime avec Dieu, qu'il a partout une idée parfaite du culte en esprit et en vérité. Sa doctrine ôte à l'homme tous les appuis de la nature, elle ne lui laisse que Dieu; mais Dieu est tout, et de ce tout infini découlent tous les biens. Oh! qu'heureux est celui qui connaît les avantages de cet échange du rien de la créature au tout de Dieu! Je termine ici l'analyse des trois livres de la *Montée du Carmel*. Comptez, madame, que j'en ai rendu à peine les premiers traits. Il faut lire et méditer toute cette précieuse instruction, et bénir Notre-Seigneur d'avoir donné à son Eglise un maître si intelligent dans les voies de Dieu. Je suis, etc.

#### LETTRE VIII.

##### Analyse du traité de la *Nuit obscure de l'âme*.

J'ai, madame, à vous entretenir dans cette lettre des deux livres de la *Nuit obscure de l'âme*. Je les considère comme une sorte de supplément aux trois livres de la *Montée du Carmel*; et ce supplément était nécessaire, parce qu'il fallait nous faire connaître l'état où se trouve une âme tandis qu'elle marche dans la voie de l'union, et celui où elle parvient en s'avancant de plus en plus vers le terme. Saint Jean de la Croix prend celui qui se détermine, avec le secours de la grâce, au service de Dieu dès les premiers éléments, si j'ose ainsi parler, de la vie spirituelle. Il n'y a pas de doute que ce commençant ne s'exerce d'abord à la méditation des choses saintes, et Dieu le comble ordinairement, dans cette première voie, de douceurs et de caresses. C'est un enfant incapable encore de digérer une nourriture solide. Il n'est donc point rare de voir ceux qui entrent dans cette carrière, très-portés à l'oraison, à la fréquentation des sacrements, aux exercices de la pénitence; mais il se mêle quantité d'imperfections dans leur conduite. La nouveauté de cet état et le défaut d'expérience font qu'ils tombent, à leur manière, dans les égarements où donnent les grands pécheurs. Je dis à leur manière, car ce ne sont dans ces âmes faibles, mais bien déterminées au service de Dieu, que des péchés légers ou des imperfections, quoique de temps en temps ces fautes puissent être plus graves, et même fort répréhensibles.

Pour faire entendre sa pensée, saint Jean de la Croix parcourt les sept péchés capitaux, et il montre que les commençants sont sujets à des excès de vanité, de colère, d'avarice, de gourmandise, de luxure, d'envie, de paresse; mais ces cinq derniers péchés sont pris dans le



sens spirituel. Ainsi l'*avarice* de ces âmes, peu exercées dans les voies de Dieu, consiste en ce qu'elles sont avides de consolations intérieures, et qu'elles perdent courage quand ces grâces leur sont soustraites. Leur *gourmandise* consiste en ce qu'elles s'adonnent à toutes sortes de pratiques, soit de pénitence, soit de dévotion, souvent contre l'avis de leurs supérieurs ou directeurs. C'est ce qui arrive surtout à l'égard de la sainte communion; ces personnes ne se font point scrupule d'en *extorquer de leurs confesseurs le fréquent usage, et même de s'en approcher sans leur permission, ou ce qui est encore pire, de leur cacher cette pratique* (*Nuit obscure*, liv. I, chap. 6). Leur *luxure* consiste en ce qu'elles éprouvent des combats dans la chair, et qu'elles s'en troublent au point de s'exposer à de fâcheuses tentations, ou, ce qui n'est pas moins dangereux, elles forment des amitiés prétendues spirituelles, où il se mêle beaucoup d'amour-propre et de sensualité. Leur *envie ou jalousie* consiste en ce qu'elles veulent être préférées à d'autres qui font aussi profession de piété. Leur  *paresse* consiste en ce qu'elles recherchent plutôt leur satisfaction que la volonté de Dieu; qu'elles fuient les croix, les humiliations, et généralement tout ce qui appartient à la voie étroite. A l'égard de la *vanité* et de la *colère*, il est rare que ce ne soient pas des péchés formels dans ces commençants; et il en sera de même des autres articles quand il s'y mêlera de l'obstination, de l'impatience, de la tiédeur, etc. Oh! madame, qu'il est rare que ces aspirants à la perfection ne contractent pas beaucoup de taches dans la pratique même de leurs bonnes œuvres! Saint Jean de la Croix traite toute cette matière avec une justesse et dans un détail qui me remplissent d'admiration. Qu'il connaissait bien, ce grand homme, toutes les faiblesses du cœur humain, toutes les armes qu'emploie le démon pour nous combattre, toutes les illusions de nos sens, toutes les erreurs de notre esprit! Je ne voudrais que ses réflexions sur les amitiés qu'on nomme spirituelles, pour juger de son bon esprit et de sa sagesse.

Voici, par exemple, une règle qui me paraît infaillible en cette matière : *Quand l'amitié est vraiment spirituelle, elle fortifie l'amour de Dieu à proportion qu'elle croît, et plus on y pense, plus on se souvient de Dieu, plus on y désire de le posséder; de sorte que les accroissements se font également des deux côtés* (*Nuit obscure*, liv. I, ch. 4). Telles furent sans doute les amitiés de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostome et d'Olympias, de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse. Mais se trouve-t-il encore de tels amis? *O mon Dieu!* s'écriait saint Augustin, *il n'y a de vraie amitié que celle qui a son principe dans la charité que vous répandez dans les cœurs en leur donnant votre Saint-Esprit* (*Confess.*, liv. IV, ch. 4). C'est absolument la pensée de notre saint auteur.

Les commençants agissent donc et vivent dans les voies de Dieu d'une manière basse, grossière, commode à leur goût et à leur amour-propre; ils ne sont pas encore dans la *nuit des sens*; mais quand Dieu les appelle à ce degré pour les conduire à l'union, il ne manque pas de les éprouver par des aridités, par des ténèbres, par la soustraction des douceurs spirituelles. Voilà l'entrée dans la nuit. Notre saint directeur n'oublie pas de donner des règles pour distinguer cet état de la tiédeur, du relâchement, de la mélancolie, et il enseigne la manière de se conduire dans cette nuit très-obscure. Le principal avis qu'il donne est de quitter l'oraison de discours et la méditation, pour s'abandonner au repos où Dieu met l'âme, en observant de souffrir avec patience les désolations qu'elle éprouvera encore quelque temps. Au reste, les avantages de cette nuit sont inestimables; je vous les ai indiqués, madame, dans ma quatrième lettre, et je ne les répéterai pas ici. J'ajoute seulement que l'exposition qu'en fait notre saint doit extrê-

mement consoler et encourager toutes les personnes spirituelles.

On est donc dans la nuit durant cette purgation des sens; mais ce n'est que le prélude d'une nuit bien plus obscure, qui est celle de l'esprit. Saint Jean de la Croix traite ce sujet dans son second livre (*de la Nuit obscure de l'âme*), en y adaptant encore son premier cantique, mais dans un autre sens que quand il s'agissait de la nuit précédente; car cette nuit de l'esprit est tout autrement pénible et crucifiante que celle des sens. Cependant, comment accorder cet état de peines et de souffrances avec les lumières qui, selon notre saint, sont communiquées à l'âme durant cette nuit? Ah! madame, il nous fallait un aussi grand maître pour nous expliquer ce mystère. C'est que les lumières de Dieu font connaître à l'âme toutes ses misères, la concentrent dans la vue de ses faiblesses, l'étonnent par la comparaison qu'elle fait de la grandeur de Dieu avec son néant, la remplissent de terreur, de désolation et d'une sorte de découragement qu'elle n'avait point éprouvé jusqu'alors. *Les personnes qui sont dans des épreuves si affligeantes aiment Dieu au point de donner mille vies pour lui; mais ce grand amour ne les empêche pas de croire que Dieu ne les aime point, n'ayant rien qui soit digne de son amour, et s'estimant même assez méprisables pour mériter sa haine et l'horreur de toutes les créatures (Nuit obscure, liv. II, ch. 7, vers la fin).*

Cependant l'âme se purifie dans cette nuit ténébreuse; les restes du vieil homme s'y consomment; le feu de l'amour divin s'empare de toutes les puissances de l'homme spirituel, et notre saint auteur expose dix degrés de cet amour. Selon lui l'âme tombe dans une sorte d'affaiblissement et de langueur, puis elle s'empresse de chercher Dieu sans interruption; elle acquiert un nouveau courage dans cette recherche, elle accepte les souffrances inséparables de ce travail, elle conçoit des désirs véhéments de posséder Dieu; elle court, elle vole vers cet unique objet de son amour; elle passe à une sainte hardiesse, à une sorte de familiarité en traitant avec Dieu; elle l'embrasse, elle s'unit à lui, et elle goûte dans cette union des douceurs ineffables; mais le dernier degré n'est pas de la vie présente, puisqu'il consiste dans la vision béatifique. Ces dix degrés sont expliqués en détail et avec des précautions qui écartent tout danger d'erreur et d'illusion. Par exemple, en raisonnant de la liberté dont l'âme use dans son commerce avec Dieu, le saint avertit qu'elle suppose une inspiration particulière, sans quoi il serait à craindre de perdre l'humilité et de s'écarter du respect profond qui est dû à Dieu en toutes choses. En parlant du degré où l'âme s'unit à Dieu, il observe qu'il s'y mêle de l'interruption et que ce n'est point un état fixe, parce que, si l'on y persévérât, on jouirait, en quelque manière dès cette vie, de la félicité des bienheureux; ce qui n'est donné à personne avant que d'être délivré des liens du corps.

Méditons, madame, dans le silence de la retraite, ces deux livres de la *nuit obscure de l'âme*. Il n'y a qu'un saint élevé à une oraison sublime qui ait pu les composer, et il n'y a que des âmes comme la vôtre, déjà bien exercées dans la science et dans la pratique de l'oraison, qui puissent les bien comprendre. Je suis, etc.

#### LETTRE IX.

*Sur la Vive Flamme d'amour, et sur les Cantiques spirituels de saint Jean de la Croix.*

Je serai fort court, madame, sur la *Vive flamme de l'amour* et sur les *quarante cantiques* de saint Jean de la Croix. Ces deux ouvrages ne sont pas susceptibles d'une analyse suivie; l'un et l'autre exposent les sentiments de l'âme parvenue à l'union divine, surtout le désir ardent



qu'elle a d'obtenir la vue de Dieu. Ce langage plein de figures, à l'exemple du Cantique des cantiques, n'est point fait pour les âmes vulgaires; j'entends celles mêmes qui ont quelque usage de l'oraison. Il faut avoir bien étudié la doctrine de saint Jean de la Croix pour le suivre dans ces deux derniers traités. Quoique le style qu'il emploie soit celui de l'amour le plus enflammé et le plus sublime, quoique ce soient des traits de feu qui s'élancent de ce cœur transformé en Dieu, je remarque cependant encore qu'il n'abandonne point la méthode d'instruction. Il y a, par exemple, dans la *Vive flamme de l'amour* (*Vive flamme, cant. III, vers. 3, §4*), un excellent morceau sur la direction des âmes. Le saint y fait voir combien les directeurs peu versés dans les voies de Dieu retardent les âmes appelées à la contemplation. Il parle en cet endroit avec toute la force et toute l'autorité que lui donnaient ses grandes lumières. Vous avez gémi quelquefois, madame, du peu de secours qu'on trouve dans ce siècle, par rapport à la conduite spirituelle. Cela n'est cependant pas trop étonnant quand on a lu ce qu'exige notre saint auteur pour cet emploi. Je suis persuadé que, de son temps même, les directeurs tels qu'il les désire étaient rares, et c'était néanmoins un siècle très-fécond en saints. Que faut-il donc penser du nôtre, où l'on a pris à tâche, en quelque sorte, de décrier la science spirituelle et les voies de Dieu? Pour quelques abus qui se sont glissés de temps en temps dans la pratique de l'oraison, fallait-il couper jusqu'à la racine de la théologie mystique? Je suis persuadé que si on lisait encore les œuvres de saint Jean de la Croix, on reviendrait de beaucoup de préjugés à cet égard.

Quoi qu'il en soit, madame, je me suis occupé de ces deux derniers traités; j'y ai reconnu les effets qu'opère, dans une âme bien morte à elle-même, le saint amour de Dieu: j'y ai trouvé ce que saint Augustin avait remarqué plus de mille ans avant nous, que cet amour divin blesse, embrase, enivre; c'est comme la substance de ce que saint Jean de la Croix tourne en cent manières différentes. Je suis, dans ce saint amour, votre, etc.

#### LETTRE X.

*Combien la doctrine de saint Jean de la Croix est éloignée de celle des faux mystiques.*

Si j'avais été capable, madame, de donner une édition en notre langue des Œuvres de saint Jean de la Croix, je l'aurais accompagnée d'observations propres à éclaircir sa doctrine en quelques points; je me serais appliqué surtout à faire voir qu'elle est sûre, solide et sans tache dans toutes ses parties. Je suppléerai ici à ce que le traducteur n'a pas fait, et je marquerai les différences essentielles qu'on doit reconnaître entre les instructions de notre saint auteur et les principes des faux mystiques qui s'élevèrent sur la fin du siècle dernier. Je n'ai qu'à parcourir quelques-uns des articles qu'on a le plus reprochés à ces novateurs, et à leur opposer les sentiments très-orthodoxes de saint Jean de la Croix.

*Premièrement*, ceux qu'on appelle *quiétistes* faisaient de leur homme prétendu spirituel une espèce d'être insensible qui serait dans une inaltération et une inaction entière en la présence de Dieu.

*Secondement*, ils voulaient que cet homme en vînt à ne désirer rien, pas même son salut; à ne craindre rien, pas même l'enfer; à ne s'alarmer de rien, pas même des pensées et des actions les plus impures.

*Troisièmement*, ils croyaient devoir porter l'abnégation de toute

image, jusqu'à exclure de leurs oraisons le souvenir de la sainte humanité de Jésus-Christ.

Quatrièmement, les plus mitigés d'entre eux prétendaient établir un état fixe et permanent de l'amour pur, en sorte que l'âme agit toujours par ce motif, en excluant le mouvement, même indélébile, qui la porte à rechercher son propre intérêt, et en supprimant l'exercice de l'espérance et des autres vertus chrétiennes.

Je dis, madame, que la doctrine de saint Jean de la Croix est totalement opposée à ces erreurs ; et d'abord il enseigne partout que, dans la contemplation même la plus sublime, l'homme doit *s'appliquer avec attention et amour à Dieu* (*Montée du Carmel, liv. II, ch. 12, dernier alinéa ; ch. 15, premier alinéa*). Je crois que cette règle est répétée plus de cinquante fois dans ses OEuvres. Il dit de même que quand Dieu se communique à l'âme fidèle, *celle-ci y consent avec amour* (*Nuit obscure, liv. II, ch. 11, second alinéa*) ; que *l'ouvrage de l'âme qui aime est de s'appliquer continuellement à l'exercice de l'amour*. Mais que trouve-t-on dans les derniers traités du saint (*Cantique spirituel, cant. IX, vers la fin*), (*la vive Flamme de l'amour et les Cantiques spirituels*), sinon le tableau de l'amour le plus actif et le plus varié dans ses opérations.

Ensuite, saint Jean de la Croix a tellement à cœur que l'âme élevée à l'union divine désire le salut que ces deux mêmes traités *la Vive Flamme de l'amour et les Cantiques* roulent uniquement sur le désir de posséder Dieu. Dans cet état, dit-il ailleurs, *l'espérance l'encourage de telle sorte et la porte à la recherche de la vie éternelle avec tant de vivacité, que tout l'univers ne lui paraît qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'elle espère, etc.* (*Nuit obscure, liv. II, chap. 21, vers le milieu*).

Pour ce qui regarde la pureté de l'âme, tout ce qu'il enseigne de la mortification des sens tend à exclure toute espèce d'attachement aux objets sensuels. C'est là le fondement et la base de toutes ses instructions.

L'article qui concerne l'humanité sainte de Jésus-Christ est expliqué en termes si clairs et si forts qu'il n'est pas possible d'imputer à notre saint le moindre doute sur cet objet. Vous avez vu, madame, dans ma sixième lettre, un long passage où il déclare sa pensée, et je pourrais en citer beaucoup d'autres qui recommandent toujours la méditation des mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Enfin, quand il parle de l'union intime avec Dieu, il l'appelle, à la vérité, un *état* ; mais il ne dit en aucun endroit que ce soit un *état* fixe et permanent ; il enseigne même absolument le contraire, puisqu'il borne la contemplation la plus sublime à des moments : *Alors, dit-il, Notre-Seigneur donne à l'âme une simple, générale et amoureuse attention à Dieu... Hors de ce temps-là, l'âme, dans tous ses exercices spirituels, dans tous ses actes et dans toutes ses œuvres doit se servir de la mémoire et de la méditation pour augmenter sa dévotion et l'utilité qu'elle en reçoit ; mais surtout elle considérera la vie, la passion et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que ses actions et toute sa vie soient conformes à ce divin modèle* (*Montée du Carmel, liv. II, chap. 32, vers la fin*).

En quel sens donc l'union divine est-elle un *état*, selon la pensée de saint Jean de la Croix ? C'est qu'au moyen des instructions répandues dans son ouvrage, l'homme, aidé de la grâce, s'unira souvent à Dieu par les actes de l'amour pur ; ce que ne fera pas, du moins si facilement et si souvent, celui qui ne sera que dans les premières voies de la vie spirituelle. Cette union divine sera un *état*, parce que l'homme qui s'y trouvera élevé conformera en tout sa volonté à celle de Dieu ;



or, la volonté de Dieu est assurément que l'homme, en cette vie, fasse non-seulement des actes d'amour pur, mais aussi des actes de foi, d'espérance, de crainte surnaturelle et de toutes les vertus chrétiennes. Qu'on conçoive bien, en un mot, que l'état d'union divine dans les principes de notre saint n'est pas l'état d'amour pur, mais l'état de conformité à la volonté de Dieu (1); ce qui suffit pour le distinguer de tous les quiétistes rigides ou mitigés.

J'ajoute, sur l'amour désintéressé, que saint Jean de la Croix était trop savant dans la connaissance de l'âme pour croire qu'elle pût renoncer expressément au penchant qui la porte à rechercher son bien. Ce penchant est nécessaire dans l'âme, et il est aussi impossible qu'elle aime un objet qui ne se présente pas à elle comme bon qu'il lui est impossible de ne pas désirer son bonheur. Dans l'amour pur, on peut bien faire abstraction du motif de l'intérêt propre; mais ce motif indélébile, qui n'est autre chose que le penchant nécessaire vers le bien, se trouvera toujours dans cet acte, quelque pur qu'il soit. S'il y a donc eu des mystiques qui aient voulu exclure ce penchant si essentiel à l'âme, ils étaient aussi mauvais philosophes que théologiens dangereux et spirituels séduits par leur imagination. Saint Jean de la Croix eut des qualités toutes contraires. J'ai voulu, madame, entrer dans cette discussion, non pour vous instruire ou pour prévenir vos doutes, mais pour me rassurer moi-même sur une doctrine qui ne m'est pas aussi familière qu'à vous. Je suis, etc

## LITTRÉ XI.

### *Suite du même sujet.*

En vous parlant, madame, de la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix, je ne vous ai rien écrit qui ne soit vrai; mais je ne vous ai pas dit tout ce qui est vrai, et pour suppléer à ma négligence, j'ai l'honneur de vous écrire cette onzième lettre, qui est peut-être la plus nécessaire de toutes celles que vous avez eu la complaisance de recevoir sur les Œuvres de saint Jean de la Croix.

L'erreur reprochée aux partisans de l'amour pur, consiste en ce qu'ils ont prétendu que l'âme pouvait s'établir dans un tel état qu'elle agirait toujours par le seul motif de l'amour pur. Il faut entendre que tous les actes qu'elle ferait à l'égard de Dieu, seraient dépouillés de tout sentiment d'intérêt propre; que cette âme, déterminée au moins par les perfections infinies de Dieu, ne désirerait rien, pas même de posséder cette beauté suprême et incréée; qu'elle ne serait touchée ni de la crainte ni de l'espérance; qu'elle pourrait même renoncer à l'avantage ou au plaisir intérieur qui accompagnent ces actes d'amour, ou qui en résultent. Il s'ensuivrait que l'exercice des vertus surnaturelles, autres que l'amour, serait comme étranger à cette âme, tandis que la vraie doctrine du salut est qu'en cette vie l'homme doit s'exercer dans la foi, dans l'espérance, dans la crainte de Dieu, dans la componction, dans l'humilité, en un mot dans toutes les vertus chrétiennes.

L'acte de l'amour pur est, à la vérité, quelque chose d'excellent, et il consiste à aimer Dieu pour lui-même, non en renonçant à la douceur que goûte l'âme qui s'unit ainsi à Dieu; ce renoncement est impossible, parce que la nature de l'âme est de tendre nécessairement à son

(1) On voit assez que le P. Berthier ne rejette ici que l'état d'amour pur au sens des quiétistes, qui excluaient de cet état tous les actes distingués de la charité. Les principes que le P. Berthier expose dans cet alinéa, aussi bien que dans la lettre suivante, montrent clairement qu'il était bien éloigné de nier la possibilité, et même la réalité d'un état d'amour pur dans lequel tous les actes distingués de la charité se font ordinairement par le motif propre de la charité. On ne doit pas perdre de vue cette observation en lisant la lettre suivante.

bien. Dans l'amour pur, il suffit à l'âme de ne pas s'appuyer sur son propre intérêt, de ne pas aimer Dieu à cause des récompenses qu'il promet soit en cette vie, soit dans la vie future. Cette sorte d'amour qu'on appelle intéressé, est louable ; mais ce n'est pas l'amour pur : celui-ci est plus sublime, et consiste, encore une fois, à chercher Dieu, à s'attacher à Dieu en vue et à cause de ses perfections sublimes. Vous sentez, madame, qu'il y a de la différence entre aimer quelqu'un à cause de ses belles qualités, et l'aimer à cause du bien qu'on en attend, ou à cause du plaisir qu'on goûte à l'aimer. L'espérance du bien pourra se trouver dans le premier de ces amours, et le plaisir d'aimer s'y trouvera toujours ; mais ni cette espérance, ni ce plaisir ne seront le motif de cet amour. On aimera uniquement à cause des belles qualités de la personne, et ce sera un amour pur, mais naturel et humain. A l'égard de Dieu, l'acte sera surnaturel et d'un grand mérite. Il est commandé par le premier précepte de la loi, on ne peut trop le répéter durant le cours de cette vie mortelle ; mais il ne peut former un état, c'est-à-dire, qu'il ne doit ni ne peut arriver que l'âme agisse toujours (1) par le motif de cet amour. Cela n'est accordé qu'aux habitants du ciel, ou peut-être à certaines âmes privilégiées, telle que fut, par exemple, la sainte Mère de Dieu ; encore faudrait-il reconnaître que ces grandes âmes ont exercé les actes de la foi, de l'espérance et des autres vertus.

Pour en venir présentement à saint Jean de la Croix, quoiqu'il ne parle en aucun endroit de l'amour pur, il est cependant vrai que sa doctrine sur l'union divine tend à nous faire connaître qu'on n'entre dans cette union que par l'amour pur ou désintéressé. C'est une conséquence nécessaire des quatre nuits où il établit l'âme ; il entend également qu'on peut acquérir l'habitude de cette union, c'est-à-dire, une grande facilité pour s'élever à Dieu par la contemplation. Mais, madame, il y a deux choses bien remarquables dans ces principes : la première est qu'avec les dispositions les plus excellentes pour l'union divine l'âme sera encore obligée de recourir de temps en temps à la méditation et à l'oraison de discours : vous en avez les preuves dans ma dixième lettre ; la seconde chose est que dans l'exercice même de la contemplation la plus sublime, l'âme fera les actes de toutes les vertus chrétiennes ; qu'en particulier, elle désirera très-ardemment de posséder Dieu : c'est ce que démontrent les deux traités, celui qui a pour titre *la Vive flamme de l'amour*, et celui que le saint appelle les *Cantiques*. Lisez-les, je vous prie, pour voir combien l'âme, dans le plus haut degré d'union, s'intéresse à la jouissance de Dieu. Vous sentirez très-bien, madame, que les partisans outrés de l'amour pur ne pourraient concilier leur doctrine avec les deux articles que je viens de vous indiquer.

Saint Jean de la Croix explique parfaitement sa pensée dès son premier cantique de *la Vive flamme de l'amour* (1<sup>er</sup> Cantique, 1<sup>er</sup> vers). La transformation de l'âme par l'amour est, selon lui, une habitude ; mais les actes, qui sont comme la flamme de cet amour, ne se font que quand l'âme y est portée par les mouvements particuliers du Saint-Esprit.

Ils ne sont donc pas permanents, ils ne forment pas un état. L'âme demeure disposée à l'amour, comme le bois pénétré de feu est disposé à la flamme : c'est la comparaison qu'emploie notre saint ; mais comme le bois le plus embrasé ne jette pas toujours de flamme, ainsi l'âme la plus transformée par l'amour ne produit pas toujours les actes de l'amour pur. Je pourrais m'étendre beaucoup sur la discussion de ce

(1) Ce mot ne se trouvait pas dans la première édition : c'était certainement une faute d'impression, aussi a-t-elle été corrigée dans l'édition de 1811, que nous suivons ici.



point de doctrine spirituelle ; mais c'en est assez pour vous, madame, qui entendez toutes ces choses comme à demi-mot, et qui pourriez en faire des leçons aux autres. Je suis, etc.

## REMARQUES SUR LE *TOUT* DE SAINT JEAN DE LA CROIX (1).

Les quatre premiers articles qui concernent ce *tout*, comprennent toute la science de la philosophie chrétienne. J'ai examiné ces vers l'un après l'autre, et j'ai trouvé dans l'oraison qu'il y avait là un progrès admirable d'idées. Il y a des sensuels qui veulent goûter tout, des curieux qui veulent savoir tout, des avarés qui veulent posséder tout, des ambitieux qui veulent être tout : ces gens-là sont des aveugles. Pour goûter tout, il faut n'avoir de goût pour rien ; pour savoir tout, il faut désirer de ne rien savoir ; pour posséder tout, il faut souhaiter de ne rien posséder ; pour être tout, il faut vouloir n'être rien.

Il y a des gens peu sensuels, mais curieux de science, mais fort jaloux de posséder quelque chose ; enfin il y a des gens qui ne se soucient ni de plaisirs, ni de science, ni de richesses, mais qui veulent être quelque chose dans le monde ; et ce dernier état est la manie de tous les hommes. Un manœuvre veut avoir de la considération dans son ordre et parmi ses égaux ; et nul, hors les amis et les disciples de saint Jean de la Croix, ne dit dans le fond de son cœur : Je veux n'être rien.

Voici donc un grand travail : pour entrer dans le *tout* de Dieu, il faut renoncer à la sensualité, à la curiosité, à l'esprit de propriété, à la vanité ; il faut embrasser la mortification, l'abnégation, la désappropriation, l'humiliation ; c'est cette quadruple nuit où il est nécessaire de se plonger pour parvenir à la lumière du *tout*.

J'ai considéré le *tout* de Dieu, et j'ai connu qu'il était toute suavité, toute science, toute richesse, toute grandeur ; en le goûtant on a le goût de tout, en l'étudiant on acquiert la science de tout, en le possédant on possède tout.

J'ai examiné s'il y avait eu des hommes dans ce *tout*, et j'ai d'abord remarqué le grand Apôtre : il ne goûtait que Jésus-Christ, ne savait que Jésus-Christ, ne possédait que Jésus-Christ, ne vivait que de Jésus-Christ ; tout cela est prouvé par ses divines Epîtres. Mais la grande merveille est que la sainte humanité de Jésus-Christ, qui avait tous les droits possibles à jouir du *tout*, s'est soumise à entrer dans le *tout* par la voie des souffrances, de l'abnégation, de la pauvreté, des opprobres. Cela me transporte d'admiration ; et je vois qu'il n'est pas possible désormais de ne pas embrasser le *tout*, quelque chose qu'il puisse en coûter.

Trois caractères uniques dans les œuvres de saint Jean de la Croix :

1. Une logique des plus précises ;
2. Un esprit éclairé des lumières divines ;
3. Un don d'instruction qui ne se dément nulle part.

(1) Voyez la troisième lettre, ci-dessus page 38.

---

# SUR LES IMAGES,

## SELON LA DOCTRINE

### DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

---

L'usage en est saint, puisque l'Eglise l'autorise et le recommande ; mais il faut joindre à cet usage les réflexions suivantes :

1° Les images ne sont honorées que d'un culte relatif aux objets qu'elles représentent, comme Jésus-Christ, sa sainte mère, les saints, etc.

2° Il ne faut point attacher son cœur aux images ; ce serait vouloir satisfaire le cœur par les sens. Les images doivent servir à l'élévation du cœur vers les objets qu'elles représentent, elles ne doivent pas le fixer.

3° C'est une illusion que de rassembler beaucoup d'images, de les arranger d'une certaine manière, de les habiller selon les nouvelles modes, de choisir les plus précieuses ou les mieux travaillées. Ceux qui en usent ainsi ont souvent le cœur très-vide de Dieu. Si on leur ôtait un beau crucifix pour leur en donner un de bois ou de papier, ils seraient au désespoir ; preuve que leur affection est toute naturelle.

4° Il faut avoir des images décentes, mais communes, leur porter du respect, mais sans attachement naturel ; prier Jésus-Christ et les saints en présence de ces images, mais détacher son esprit et son cœur de ces figures matérielles, et se reposer uniquement dans les objets dont on a voulu se rappeler le souvenir par les images.

5° Les saints eurent peu d'images, se contentèrent des oratoires les plus simples, des chapelets ou rosaires les plus communs. Tout respirait, dans l'extérieur de leur dévotion, la simplicité et la pauvreté ; mais ils étaient riches en sentiments : tout leur intérieur était amour. La vue d'une image quelconque les enflammait, parce que leurs sens n'étaient que les admoniteurs, et non les auteurs et les fondements de leur dévotion ; parce que le Saint-Esprit priait dans eux, et que leur cœur prenait son vol vers les biens intellectuels, sans s'arrêter aux objets sensibles.

---

## PRÉFACE.

---

Il faudrait avoir plus de lumière et d'expérience que je n'ai, pour expliquer la nuit obscure ou la mortification par laquelle l'âme est obligée de passer lorsqu'elle veut parvenir à la parfaite union de Dieu. Les ténèbres qu'elle doit souffrir sont si profondes, et les peines du corps et d'esprit qu'elle doit essuyer sont si grandes, que nul homme, quelque science et quelque usage qu'il ait des voies spirituelles, ne peut les faire comprendre. Ceux-là même qui les auront éprouvées, ne trouveront point de termes assez forts pour les exprimer.

Ainsi quoique je tire un peu de secours de mes connaissances et de mon expérience, je ne compte pas sur cela ; mais je suivrai la sainte Ecriture avec d'autant plus de sûreté, que le Saint-Esprit qui nous y découvre les vérités éternelles, me conduira sans permettre, comme je



l'espère de sa bonté infinie, que je tombe dans l'erreur. Néanmoins si je m'égare faute d'intelligence, bien loin de m'éloigner des sentiments de notre mère la sainte Eglise, je me sou mets sans réserve à ses décisions, et je souscris volontiers aux résolutions de ceux qui auront de meilleures raisons que moi.

Au reste ce ne sont pas mes forces qui me font entreprendre un ouvrage si difficile, étant convaincu qu'elles ne lui sont nullement proportionnées ; mais c'est l'espérance que j'ai, que Dieu m'aidera particulièrement à le composer, pour le soulagement de plusieurs âmes, lesquelles, lorsque Dieu veut les engager dans cette nuit pour les élever à l'union divine, n'avancent pas plus outre dans le chemin de la vertu ou qui refusent d'y entrer d'elles-mêmes, ou qui ne s'y laissent pas introduire par d'autres personnes, ou qui ne se connaissent pas et n'ont point de directeurs expérimentés pour les mener à la cime de cette montagne.

C'est donc une chose pitoyable d'en voir qui ont reçu de la nature et de la grâce tout ce qu'il faut pour faire de grands progrès en cette voie, et qui s'efforçant un peu plus arriveraient à cet état ; c'est, dis-je, une chose pitoyable de les voir ramper dans une basse manière d'agir avec Dieu ; ou parce que ces personnes ne veulent pas passer plus outre, ou parce qu'elles ignorent ce qu'il faut faire, ou parce qu'on ne leur donne pas les moyens de sortir des commencements imparfaits de la vie spirituelle.

Que si elles ont enfin, par une singulière grâce de Dieu, quelque entrée en cette nuit, et si elles y entrent sans travailler elles-mêmes et sans recevoir aucune instruction, elles n'y arrivent qu'après un long temps, et qu'avec beaucoup de difficultés et peu de mérites, parce qu'elles ne se sont pas abandonnées à la conduite de Dieu, et qu'elles n'ont pas souffert qu'il les ait mises dans la voie pure et certaine de l'union divine.

En effet, quoiqu'on ne doute pas que Dieu ne puisse sans aucun secours étranger les établir dans cette perfection, néanmoins la résistance qu'elles font à ses impressions intérieures, les empêche d'acquiescer autant de sainteté qu'elles pourraient. Ce qui vient de ce qu'elles n'y appliquent pas leur volonté ; et c'est cela même qui leur cause de plus grandes peines. Ainsi, ou leur résistance opiniâtre, ou leurs opérations indiscretes étouffent la coopération qu'elles devraient apporter aux desseins de Dieu, et les rendent semblables aux enfants qui ne veulent pas que leurs mères les portent et qui marchent eux-mêmes ; mais après tout qui ne marchent qu'à pas d'enfants, et ne font presque point de chemin.

C'est ce qui nous porte à donner, avec l'assistance de Dieu, des avis et des moyens tant à ceux qui commencent qu'à ceux qui sont avancés, pour se connaître eux-mêmes, ou du moins pour se laisser conduire à la majesté divine, lorsqu'elle voudra leur faire faire des démarches plus parfaites. Car il y a des confesseurs et des Pères spirituels qui, dénués de la connaissance et de l'expérience de ces voies, apportent plus d'obstacle à ces âmes que de secours ; semblables aux ouvriers qui bâtissaient la tour de Babel, lesquels n'entendant pas la langue l'un de l'autre, donnaient des matériaux différents de ceux qu'il fallait ; et de cette sorte ils ne purent achever leur ouvrage (*Genes.*, XI).

Voilà pourquoi il est très-dur à une âme de ne se connaître pas elle-même, et de n'avoir personne qui comprenne son état. Car il se peut faire quelquefois que Dieu la conduit par une contemplation sublime mais obscure, et par des sécheresses continuelles qui lui donnent sujet de croire qu'elle s'écarte du bon chemin. Et tandis qu'elle

est ainsi environnée de ténèbres et fatiguée de tentations, il se trouvera peut-être des gens qui lui diront, comme les amis de Job lui dirent en voulant le consoler, que tout cela n'est que l'effet de sa mélancolie, et de sa complexion naturelle, ou même que c'est là le châtimement de sa malignité secrète, laquelle oblige Dieu à l'abandonner (*Job, IV*). D'où ils infèrent qu'elle est, ou du moins qu'elle a été très-méchante.

D'autres soutiendront encore qu'elle recule dans les voies de Dieu, puisqu'elle est privée des douceurs et des consolations dont elle jouissait auparavant; tellement qu'ils augmenteront sa douleur. Aussi la plus grande affliction que cette âme sente alors, vient de la connaissance qu'elle a de ses misères spirituelles, et il lui semble voir clairement qu'elle est remplie de péchés, parce que Dieu lui donne cette connaissance dans l'obscurité de la contemplation dont il l'éclaire. Et lorsque quelqu'un entre dans son sentiment et l'assure que tout cela lui arrive par sa faute, son inquiétude s'augmente au point de lui paraître plus insupportable que la mort.

Cependant ces confesseurs ne se contentent pas d'en user ainsi avec ces âmes affligées, mais s'imaginant que les péchés de ces personnes sont la cause de leurs souffrances, ils les obligent à repasser sur leur vie pour faire des confessions générales, et ils les tourmentent tout de nouveau. Ils ne voient pas que ce n'est pas le temps de faire ces sortes de revues, mais qu'il faut les laisser dans l'état de purgation spirituelle où Dieu les tient, et qu'il n'est besoin que de les consoler alors, et de les encourager à souffrir patiemment leurs croix. Car quoi que ces âmes fassent, quoi que les confesseurs leur puissent dire, tout cela leur sera inutile avant que Dieu ait changé leurs dispositions.

C'est de ces choses dont nous parlerons avec la grâce divine. Nous dirons comment l'âme doit se gouverner, comment le confesseur doit la diriger en ce temps-là, et par quelles marques il connaîtra si elle est dans l'exercice de la vie purgative; et supposé qu'elle y soit, comment il distinguera que c'est le sens ou l'esprit qui est purifié. Il examinera encore si la mélancolie ou quelque autre imperfection des sens ou de l'esprit, est la source de ces peines intérieures. Car il y en aura qui penseront que Dieu conduit ces âmes par la voie de la contemplation obscure et de la purgation spirituelle, et leurs confesseurs mêmes le croiront, quoique ce ne soit peut-être que l'effet des défauts que nous venons de rapporter. On voit néanmoins plusieurs personnes qui se persuadent qu'elles ne font aucune oraison, quoiqu'elles soient élevées à une contemplation très-éminente; au contraire, plusieurs qui n'en ont pas la moindre teinture, s'imaginent qu'elles jouissent du don d'une oraison extraordinaire.

Quelques âmes, ce qu'on ne peut dire sans douleur, travaillent beaucoup et reculent au lieu d'avancer, parce qu'elles mettent le fruit de leurs progrès, non pas en ce qui leur est utile, mais en ce qui leur est préjudiciable. Quelques autres se tenant dans le repos, profitent extrêmement. Il s'en trouve aussi, lesquelles soutenues des mêmes grâces, s'embarrassent et se font à elles-mêmes des obstacles en ce chemin.

Il est donc constant que ceux qui courent cette carrière, reçoivent des mouvements, tantôt de joie, tantôt de tristesse, tantôt de confiance en Dieu, tantôt de désespoir; et que ces mouvements naissent, les uns de la perfection, les autres de l'imperfection du sens et de l'esprit.

Mais comme j'écris d'une manière obscure d'elle-même, le lecteur ne doit pas s'étonner d'avoir un peu de peine à l'entendre, surtout au commencement. J'espère que s'il continue de lire ce livre, il le comprendra enfin beaucoup mieux, parce que les choses s'éclairciront l'une l'autre: de sorte qu'en relisant une seconde fois, il trouvera cette doc-



trine plus claire et plus sûre. Que si cette lecture ne plaît pas à quelques-uns, il en faut attribuer la cause à mon peu de science, et à ma manière d'écrire simple et grossière. Ce qui n'empêche pas que le sujet ne soit bon de lui-même et très-nécessaire. J'ose toutefois croire que, quoiqu'on l'eût traité d'un style plus élégant et plus poli, il ne serait ni goûté ni recherché de plusieurs, parce qu'on n'y parle pas de matières fort morales ni fort agréables à ceux qui veulent être comblés de douceurs dans le service de Dieu. Mais on y établit des principes solides en faveur des personnes qui désirent d'acquérir la nudité d'esprit qu'on se propose. Aussi je n'ai pas dessein de travailler pour tout le monde en général, mais pour ceux en particulier, qui sont entrés en la sainte religion des carmes déchaussés, tant hommes que filles. Et parce que s'étant dépouillés des biens du siècle, ils marchent déjà dans le chemin de cette montagne, ils concevront peut-être mieux que les autres ce que nous enseignons en cet ouvrage.

---

## LA MONTÉE DU MONT-CARMEL.

---

### LIVRE PREMIER.

OU L'ON TRAITE EN GÉNÉRAL DE LA NUIT OBSCURE, ET DE LA NÉCESSITÉ  
D'Y PASSER POUR ARRIVER A L'UNION DIVINE, ET EN PARTICULIER DE LA  
NUIT OBSCURE DES SENS ET DES PASSIONS, QUI CAUSENT DE GRANDES  
PERTES A L'ÂME.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*On apporte la différence des nuits par lesquelles les personnes spirituelles passent selon la partie supérieure et la partie inférieure de l'homme, et on explique le premier cantique.*

#### PREMIER CANTIQUE.

Pendant une nuit obscure, enflammée d'un amour inquiet, ô l'heureuse fortune! je suis sortie sans être aperçue, lorsque ma maison était tranquille.

---

L'âme chante en ce cantique le bonheur qu'elle a eu de sortir du commerce des créatures, de l'esclavage de ses sens et des imperfections de la vie animale où le dérèglement de sa raison l'avait jetée.

Pour entendre sa pensée, il faut savoir que l'âme ne peut entrer dans l'état de perfection sans passer par des nuits différentes, auxquelles les maîtres de la vie spirituelle donnent le nom de purgation de l'âme, ou de mortification. Nous les appelons nuits obscures, parce que l'âme marche alors dans l'obscurité sans connaître sa voie intérieure, comme on marche dans les ténèbres de la nuit sans apercevoir son chemin.

Dans la première partie de ce livre, on parle de la première nuit, c'est-à-dire, de la mortification ou purgation de la partie animale. Dans

la seconde, on traite de la seconde nuit, ou de la mortification et purgation de l'esprit, en tant que l'âme agit elle-même pour se purifier. Dans la troisième et la quatrième, on explique l'état passif de l'âme, ou sa manière de recevoir les opérations divines.

#### EXPLICATION DU PREMIER CANTIQUE.

L'âme dit donc qu'étant attirée de Dieu et enflammée de l'amour divin, elle est sortie des chaînes de ses passions, en ce qui regarde les choses du monde, les objets qui flattent la chair, les goûts et les délices de la volonté. Elle ajoute que c'est par ce moyen qu'elle est entrée dans la nuit obscure, c'est-à-dire, dans la purgation de la partie inférieure : et parce que tout cela s'exécute dans la purgation des sens, elle dit encore que, quand elle est sortie, sa maison jouissait d'une profonde tranquillité, c'est-à-dire que la partie animale et les passions étaient mortifiées et endormies, et qu'elle ne faisait aucune opération envers elles. C'est ce qu'elle déclare lorsqu'elle dit que son sort est très-heureux d'être sortie sans avoir été aperçue, c'est-à-dire, sans que ses passions ni le désir d'aucune chose l'aient empêchée de sortir. Elle assure aussi que son bonheur est très-grand d'être sortie la nuit ; ce qui signifie que Dieu l'a délivrée de ses passions, et que c'est en cette délivrance que cette nuit consiste. Dieu lui a donc fait une grâce singulière en la mettant dans les ténèbres de cette nuit, puisque c'est de là que lui viennent une infinité de biens, et puisqu'elle ne savait pas le secret d'entrer en cette nuit, ne pouvant d'elle-même s'affranchir de la tyrannie de ses passions pour aller à l'union de Dieu. Voilà l'éclaircissement de ce cantique ; il faut donner maintenant l'explication de chaque vers.

#### CHAPITRE DEUXIÈME.

*On enseigne ce que c'est que la nuit obscure par laquelle l'âme dit qu'elle a passé pour parvenir à l'union divine, et on en apporte les causes.*

Pendant une nuit obscure.

Le passage par où l'âme va à l'union divine est appelé nuit obscure pour trois raisons. La première se prend du terme d'où l'âme s'éloigne pour s'approcher de son Dieu ; elle doit priver ses passions de la satisfaction des choses qui sont en sa possession ; ce qu'elle ne peut faire qu'en y renonçant, et ce renoncement est une espèce de nuit à l'égard des passions et des sens de l'homme. La seconde vient du moyen ou du chemin par lequel l'âme tend à cette union : ce chemin est la foi, qui paraît obscure à notre esprit, comme la nuit paraît obscure à nos yeux. La troisième se tire du terme où l'âme prétend arriver, et qui n'est autre que Dieu ; et parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des créatures, on peut dire qu'il est une nuit obscure à l'âme pendant cette vie. Celui donc qui aspire à l'union de Dieu, doit passer par ces trois nuits. Nous en avons une figure dans l'Ecriture Sainte. L'ange qui conduisait le jeune Tobie (*Tob.*, VI, 19), lui commanda de garder la continence avec sa femme pendant trois jours et trois nuits, et de brûler le foie du poisson qu'il avait pris : ce qui nous apprend que le cœur qui est sujet aux passions et attaché aux créatures, doit être purifié de l'amour des choses créées et brûlé du feu de l'amour divin, pour aller à Dieu. C'est dans la purgation qu'on chasse le malin esprit, qui exerce sa tyrannie sur les âmes, lesquelles n'ont pas encore rompu leur attachement aux créatures. La seconde nuit, l'ange dit à Tobie qu'il serait reçu dans la compagnie des saints patriarches, qui sont les pères de la foi ; de même l'âme ayant passé par la première nuit, en se privant des objets qui contentent les sens, entre dans la seconde nuit ; car elle est



alors dans une foi toute nue et toute simple, dont elle suit uniquement les lumières et la conduite.

La troisième nuit, l'ange donna des assurances à Tobie de la bénédiction qu'il recevrait, et qui est Dieu. Ainsi, Dieu pendant la seconde nuit, qui représente la foi, se communique à l'âme d'une manière si secrète, qu'il est pour elle une troisième nuit, plus obscure que la première et la seconde. Cette troisième nuit étant passée, c'est-à-dire, cette communication de Dieu étant achevée, quoique l'âme soit couverte de ténèbres, elle est unie aussitôt à l'Épouse, qui est la sagesse divine. Et comme l'ange déclara au jeune Tobie que la troisième nuit il serait uni, dans la crainte du Seigneur, à son épouse, de même la crainte de Dieu, quand elle est dans sa dernière perfection, est unie avec l'amour divin, et l'âme se transforme alors par amour en son Dieu. Mais pour rendre ces choses plus intelligibles, nous traiterons en particulier de leurs causes.

Il faut néanmoins remarquer que ces trois nuits ne sont, à proprement parler, qu'une nuit divisée en trois parties. On compare la première nuit, qui est celle des sens, à la première partie de la nuit naturelle qui nous dérobe la vue des objets visibles; la seconde, qui est la nuit de la foi, est semblable à la minuit, où on ne voit rien; la troisième, qui est Dieu, a de la ressemblance avec la dernière partie de la nuit, ou pour mieux dire, avec l'aurore, à laquelle la lumière du soleil succède immédiatement.

#### CHAPITRE TROISIÈME.

*On parle de la première cause de cette nuit, et on montre que c'est la privation que les passions souffrent.*

Nous appelons nuit, en cet endroit, la privation du plaisir dont les passions sont privées en toutes choses; car comme la nuit naturelle est la privation de la lumière et des objets visibles, de sorte que les yeux ne peuvent les voir, de même on peut donner le nom de nuit à la mortification des passions. Car, lorsque l'âme se prive en toutes choses des plaisirs que les passions recherchent, on peut dire qu'elle demeure dans la nuit, et qu'elle est dépouillée de toutes les choses qui peuvent la soutenir; ou, pour donner plus de clarté à cette vérité, comme les yeux de l'homme se nourrissent de la lumière du jour et des objets qu'elle leur découvre, et comme le défaut de cette lumière les empêche de s'en repaître, de même l'âme en se servant de ses passions, se nourrit des choses qu'elle goûte par l'opération de ses puissances. Mais, lorsqu'on mortifie les passions, l'âme ne reçoit plus d'aliments des créatures; et de cette façon elle est remplie d'obscurité, et destituée des objets que les passions lui présentaient.

Les exemples qui regardent les puissances de l'homme feront mieux entendre cette matière; en voici quelques-uns des plus propres à l'expliquer. Lorsque l'âme soustrait à sa passion les objets qui peuvent plaire à l'ouïe, elle est au regard de ce sens, dans la privation des choses qui le touchent; elle se trouve dans le même état à l'égard des yeux, lorsqu'elle renonce au plaisir des objets qui peuvent les satisfaire. Il faut ainsi juger de l'attouchement, du goût, de l'odorat; de sorte que quand l'âme mortifie sa passion, en rejetant le contentement que les créatures lui donnent, elle est dans une profonde nuit, c'est-à-dire, dans une entière privation en ce qui regarde les choses créées. La raison est parce que, selon les philosophes, l'âme est semblable à une toile blanche où l'on n'a peint aucune figure; de même, suivant le cours

ordinaire de la nature, elle n'a rien et n'acquiert aucune connaissance que par l'opération des sens, comme un prisonnier ne voit que par les fenêtres de la prison où on le tient dans les fers. C'est pourquoi quand elle rejette ce que les sens lui présentent, elle n'a ni objet, ni connaissance, et elle est dans l'obscurité et dans la privation de toutes choses, puisque c'est par ces seules ouvertures que la lumière et les créatures peuvent passer jusqu'à elle; car, quoiqu'il soit certain qu'elle voit, qu'elle entend, qu'elle flaire, qu'elle goûte et qu'elle touche par le ministère des sens, néanmoins si elle n'use pas de leurs opérations, elle n'en est non plus touchée que si elle ne connaissait aucun objet par la vue ou par l'ouïe, ou par quelque autre sens extérieur; et il lui arriverait la même chose qu'à celui qui fermerait les yeux au soleil, et qui demeurerait dans l'obscurité, comme s'il était aveugle.

C'est ce que le prophète-roi semble signifier quand il dit *qu'il est pauvre, et qu'il est dans les travaux dès sa jeunesse* (Psal. LXXXVII, 16). Car, quoi qu'il possédât de grandes richesses, il ne s'y attachait nullement, et de cette sorte il était véritablement pauvre. Au contraire, s'il eût été privé des biens temporels, et qu'il les eût désirés de tout son cœur, on n'eût pu lui attribuer la vertu de pauvreté, puisque son âme, suivant le penchant de sa passion, eût été abondante en toutes choses.

Pour ces raisons, nous disons que la pauvreté de l'âme est une nuit obscure. Nous ne parlons pas du manquement réel des créatures, puisque ce manquement n'en dépouille pas l'âme lorsqu'elle les recherche; mais nous parlons de la pauvreté d'esprit, je veux dire de la privation du plaisir que les choses passagères nous donnent, parce que cette privation établit l'âme dans un parfait vide et dans une parfaite liberté; les biens de la terre ne l'occupent pas, ils n'attirent pas son amour, ils ne peuvent avoir aucune entrée en son cœur, ils ne lui font aucun préjudice. Aussi est-ce la seule volonté et le seul désir qui lui nuisent.

Voilà la première nuit dont l'âme est environnée selon la partie inférieure de l'homme. Il faut maintenant voir combien il lui est utile; si elle se porte à l'union divine, de sortir de sa maison pendant que l'obscurité nuit des sens dure.

#### CHAPITRE QUATRIÈME.

*Combien il est nécessaire à l'âme de passer par la nuit obscure des sens, c'est-à-dire, par la mortification des passions, pour aller à l'union divine.*

Il est nécessaire que l'âme qui tend à l'union divine passe par la nuit obscure, c'est-à-dire, par la mortification des passions et par le renoncement des plaisirs que les créatures peuvent nous faire goûter, parce que l'amour qu'on a pour elles paraît devant Dieu comme des ténèbres qui rendent l'âme incapable de recevoir la pure lumière de Dieu; car la lumière ne s'accorde pas avec les ténèbres, puisque, comme dit saint Jean : *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise* (Joan., I, 5).

La raison est parce que, selon les philosophes, deux contraires ne peuvent subsister ensemble dans un même sujet; car *quelle communication y a-t-il, dit saint Paul, entre les ténèbres et la lumière* II Cor., VI, 14).

De là vient que l'âme ne peut être revêtue de l'union divine, avant qu'elle se soit dépouillée de l'amour des créatures. Mais pour prouver plus clairement ce que j'avance, il faut savoir que l'attachement de



l'âme aux créatures la rend semblable aux créatures mêmes, et que plus cet attachement est grand, plus cette ressemblance est parfaite. C'est le propre de l'amour de réduire à cette uniformité celui qui aime et l'objet qui est aimé. David en était convaincu, lorsque parlant des personnes qui aimaient les idoles, il disait : *Que tous ceux qui les font et qui y mettent leur confiance, deviennent semblables à elles* (Psal. CXIII, 8).

C'est pourquoi celui qui s'attache de la sorte à la créature, est aussi vil qu'elle : il est même en quelque façon plus abaissé, puisque l'amour le rend inférieur à l'objet aimé, ou plutôt il le fait l'esclave de ce qu'il aime. Il s'ensuit de là que quand l'âme s'unit par amour à quelque autre chose qu'à Dieu, elle ne saurait ni parvenir à une parfaite union avec le Créateur, ni se transformer en lui. La petitesse de la créature peut bien moins monter à la grandeur de Dieu, que les ténèbres ne peuvent s'accommoder avec la lumière.

En effet, tout ce qui est sur la terre et dans le ciel, si on le compare avec Dieu, n'est rien, comme Jérémie l'assure quand il dit *qu'il a regardé la terre, et qu'elle était un vide et un néant ; qu'il a jeté les yeux sur les cieux, et qu'il n'y avait point de lumière* (Jerem., IV, 23). Il signifie par toutes ces expressions, que ni la terre, ni les créatures qu'elle soutient, ne paraissent qu'un rien devant Dieu, et que les cieux, quoique brillants de lumière, ne doivent être estimés que ténèbres devant lui.

Nous pouvons donc inférer de là que les créatures considérées de cette sorte ne sont rien, et que l'amour qui nous unit à elles nous réduit à quelque chose de moindre que le rien, puisque c'est un obstacle à notre union avec Dieu, et une privation de notre transformation en lui ; comme les ténèbres ne sont qu'un rien, et qu'une privation de la lumière. J'ajoute que, comme celui qui est couvert de ténèbres ne reçoit et ne comprend pas la lumière, de même l'âme qui aime quelque chose de créé, ne pourra ni connaître Dieu, ni jouir de lui en cette vie par la pure transformation d'elle-même en Dieu, ni le posséder en l'autre monde par la vision béatifique. Pour faciliter l'intelligence de ceci, j'apporterai plusieurs comparaisons.

L'être de toutes les créatures n'est rien en comparaison de l'Etre infini de Dieu, et conséquemment l'âme qui leur donne son amour n'est rien, et même moins que rien ; elle ne peut donc unir son être à l'être de Dieu, le néant ne pouvant avoir ni convenance ni union avec un être infini et nécessaire.

Toute la beauté créée n'est rien auprès de la beauté infinie du Créateur ; et on doit même confesser, après Salomon, qu'elle n'est qu'une illusion ou plutôt une véritable laideur (*Proverb., XXXI, 30*) ; de sorte que quand on l'aime déréglément, l'âme est très-laide aux yeux de Dieu, et ne saurait être transformée en la beauté divine, puisque la laideur ne peut être en même temps la beauté.

De plus, tout ce que les créatures ont d'agréable et d'engageant, si on en fait comparaison avec les attrait infinis de Dieu, paraîtra rebutant et insipide. Il faut donc que l'âme qui s'y plaît soit désagréable au Seigneur et infiniment éloignée de ses charmes ; car il y a une différence incompréhensible entre ces deux contraires.

Si on compare aussi toute la bonté des créatures avec la bonté infinie de Dieu, il faudra l'appeler malice plutôt que bonté, puisque, suivant cet oracle divin, *il n'y a que Dieu qui soit bon* (Luc., XVIII, 19). C'est pourquoi l'âme qui adhère par un amour particulier à la bonté créée, est mauvaise en la présence de Dieu ; et comme la malice ne fait point d'accord avec la bonté, de même l'âme ne pourra jamais en cet état s'approcher de Dieu.

Toute la sagesse du monde comparée avec la sagesse de Dieu n'est qu'ignorance, parce que, comme saint Paul l'a écrit aux Corinthiens : *La sagesse de ce monde est folie devant Dieu* (I Cor., III, 19). C'est pourquoi quiconque estime sa sagesse au point de croire qu'elle lui suffit pour entrer dans l'union divine, est insensé devant Dieu et très-éloigné de lui, puisque la folie n'a point de commerce avec la sagesse. Ainsi, tous ceux qui pensent être sages ne le sont pas devant Dieu; car *en se disant sages*, dit saint Paul, *ils sont devenus fous* (Rom. I, 22). Ceux-là donc comprennent seuls la sagesse de Dieu, qui, ne s'attribuant nulle sagesse, non plus que des enfants et des ignorants, le servent et lui obéissent avec amour. C'est cette sagesse que l'Apôtre nous enseigne par ces paroles : *Que nul ne se trompe soi-même*, dit-il, *si quelqu'un d'entre vous se croit sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage* (I Cor., III, 18). L'âme doit donc aller à l'union de la sagesse divine plutôt par l'ignorance que par la science.

Toutela domination et toute la liberté des hommes, si on en fait comparaison avec le domaine et la liberté de Dieu, ne sont qu'une véritable sujétion et qu'une fâcheuse captivité d'esprit; de sorte que celui qui court après les dignités, les honneurs, les prééminences et la liberté de ses passions déréglées, Dieu ne le traite pas comme un homme libre et comme un fils bien-aimé, mais comme une personne vile et comme un esclave de ses passions; parce que celui-là ne veut pas suivre la doctrine de Jésus-Christ, qui nous apprend que quiconque veut être le plus grand, doit devenir le plus petit. Ainsi, l'âme ne peut goûter la souveraine liberté d'esprit, de laquelle on jouit dans l'union divine, et à laquelle l'esclavage est entièrement opposé; liberté qui règne non pas dans un cœur tyrannisé par les passions, mais dans un cœur affranchi de leur empire. C'est pourquoi Sara pria Abraham de chasser de sa maison Agar et son fils, parce que l'enfant d'une femme esclave ne devait pas être héritier avec l'enfant d'une femme libre (Gen., XXI, 10).

Toutes les délices et toutes les douceurs des créatures ne sont que des peines et des amertumes très-grandes, lorsqu'on les compare avec les délices et les douceurs de Dieu. Celui-là donc ne mérite que des tourments, qui s'abandonne aux plaisirs du monde.

Toutes les richesses créées et toute leur gloire, si on en fait comparaison avec les richesses et la gloire de Dieu, ne sont que pauvreté et confusion; de sorte que l'âme qui les aime et les désire tombe dans une extrême indigence et dans une dernière ignominie devant Dieu. C'est pourquoi jamais elle ne pourra se remplir des richesses et de la gloire, qui est la transformation d'elle-même en Dieu, parce qu'il y a une très-grande différence entre la pauvreté et la misère extrême, et les richesses et la félicité infinie.

Pour cette cause, la Sagesse divine se plaignant de ceux que leur attachement à la beauté, à la gloire, aux autres biens de la terre, jette dans la laideur, dans la confusion et dans la pauvreté, s'écrie : *C'est à vous, ô homme, que je parle!* Vous, qui êtes petits, comprenez avec quelle prudence vous devez vous comporter; vous, qui n'avez pas encore le sens parfait, prenez garde et écoutez. Je vais parler de choses très-grandes. Je possède les richesses, la gloire, la magnificence et la justice (Prov. VIII, 4, 5, 18, 19, 20, 21). Mon fruit est meilleur que l'or et que les pierres précieuses, et ce que je produis vaut mieux que l'argent. Je marche dans le chemin de la justice et du jugement pour enrichir ceux qui m'aiment, et pour remplir leurs trésors.

La Sagesse adresse ces paroles à tous ceux qui donnent leur cœur aux créatures; elle les appelle petits, car ils sont semblables aux objets qu'ils aiment, et qui sont très-petits d'eux-mêmes. Elle les avertit



d'être prudents et de faire réflexion sur les biens, sur la gloire, sur la justice, sur les autres richesses, qui sont infiniment grandes. Elle veut leur parler de Dieu pour les désabuser de l'estime qu'ils font des choses créées. Elle ajoute que le fruit qu'ils tireront de ses conseils et de son secours, surtout à l'égard de leur âme, est plus noble et plus précieux que l'or, que l'argent et que les pierreries. Ils doivent donc étouffer leur amour pour les créatures, et ne le conserver que pour s'unir au Créateur.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

*On continue à montrer, par des autorités et des figures tirées de l'Écriture sainte, combien il est nécessaire que l'âme tende à Dieu par la nuit obscure ou mortification des passions.*

Saint Augustin connaissait parfaitement la différence qui se trouve entre Dieu et les créatures, et combien les âmes qui les aiment s'éloignent de lui, lorsqu'il parlait à Dieu de la sorte : *Misérable que je suis ! quand sera-ce que je rendrai conforme à votre droiture tout ce que j'ai de déréglé ? Vous êtes bon, et je suis méchant ; vous êtes pieux, et je suis impie ; vous êtes saint, et je suis pécheur ; vous êtes juste, et je suis injuste ; vous êtes la lumière, et je suis aveugle ; vous êtes la vie, et je suis mort ; vous êtes la médecine, et je suis malade ; vous êtes la vérité suprême, et je ne suis que vanité et que mensonge* (Soliloq., c. 2). Voilà ce que ce saint docteur dit de lui-même, en considérant le penchant qu'il avait pour les créatures. C'est aussi ce qu'on peut dire de tous les hommes, parce qu'ils ont les mêmes passions.

De sorte que celui-là est fort ignorant, qui s'imagine qu'il peut aller au sublime état de l'union avec Dieu, avant qu'il ait détruit en son cœur l'amour des choses naturelles, et même le désir des choses surnaturelles, non pas en tant qu'elles contribuent à la gloire de Notre-Seigneur, mais en tant que, par une évidente corruption de l'amour-propre, il ne les voudrait posséder que pour ses intérêts particuliers, et que pour ce dessein il s'y attacherait déréglément. La raison est parce que les biens de la nature sont infiniment différents des biens de la grâce, qui sont communiqués à l'âme dans sa parfaite transformation en Dieu. Et c'est pour ce sujet que Jésus-Christ dit : *Que celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être son disciple* (Luc., XIV, 33). Soit que cette possession soit réelle, soit que ce soit un simple attachement de la volonté aux biens de la terre, on ne saurait raisonnablement douter de ceci. Le Fils de Dieu est venu apprendre aux hommes à mépriser les choses créées, afin qu'ils puissent recevoir l'esprit de Dieu. Ainsi, l'âme est incapable de le recevoir par sa transformation en Dieu, avant qu'elle se soit détachée des créatures.

Nous avons dans l'Exode une figure de cette vérité (Exod., XVI, 3). Dieu ne donna la manne aux Israélites qu'après qu'ils eurent consommé la farine qu'ils avaient apportée d'Égypte, pour nous faire entendre que nous ne pouvons goûter cette viande céleste qu'après avoir renoncé aux créatures. Ceux-là donc qui se repaissent de ces objets ne peuvent être animés de l'Esprit de Dieu ; ils le provoquent même à la colère. C'est ce mélange de l'amour de Dieu et de l'amour des créatures que firent les Juifs, lorsque ennuyés de la manne, ils demandèrent de la chair, et, préférant une nourriture si grossière à ce pain angélique qui avait le goût de toutes les viandes qu'on pouvait souhaiter, ils irritèrent le Seigneur contre eux. La justice divine les punit dans la chaleur de leur gourmandise, et en fit mourir un grand nombre, comme le prophète-roi le rapporte en ses psaumes (Psalm. LXXVII, 31).

Oh ! si les hommes spirituels comprenaient bien quels trésors et quels fruits de l'esprit divin ils perdent, parce qu'ils ne détachent pas leur amour des bagatelles de la terre ; s'ils savaient qu'en se privant du plaisir des créatures, ils goûteraient toutes sortes de douceurs, ne rejetteraient-ils pas toutes les consolations du monde ? Mais parce qu'ils n'y veulent pas renoncer, ils ne peuvent jouir de ces délices spirituelles. Ainsi les Hébreux ne sentaient pas les différents goûts de la manne, non pas qu'elle ne les eût point en effet, mais parce qu'ils ne s'appliquaient pas à la goûter seule, et qu'ils désiraient d'autres viandes avec elle ; de même celui qui aime quelque chose avec Dieu, ne le peut goûter seul, et il en fait peu d'état, puisqu'il met dans un même rang ce qui est infiniment éloigné de lui.

Certes, l'expérience nous enseigne que quand le cœur aime un objet il le préfère aux autres objets, lorsqu'il n'y trouve pas une aussi grande douceur, quoique d'ailleurs ils soient plus excellents. Que s'il les aime tous et s'il se plaît en tous également, cette égalité est injuste et injurieuse aux objets qui sont meilleurs que les autres. Or, puisque rien ne peut être comparé avec Dieu, l'âme lui fait une horrible injure, quand elle aime quelque autre chose que lui. Que serait-ce donc si elle aimait quelque créature plus que Dieu même !

Le même livre de l'Exode nous fournit une seconde figure de ce que nous avons avancé (*Exod.*, XXXIV, 2, 3). Lorsque Dieu commanda à Moïse de monter sur la montagne de Sinaï, où il avait dessein de lui parler, il voulut que les Israélites demeurassent au pied, et leur défendit même de faire paître leur bétail aux environs. Ce qui nous montre qu'une âme qui veut monter sur la montagne de la perfection pour traiter familièrement avec Dieu, doit non-seulement abandonner toutes les choses créées, mais empêcher aussi ses passions qui tiennent de la nature des bêtes, de paître aux environs de cette montagne, c'est-à-dire de prendre plaisir en aucun objet qu'en Dieu seul, en qui, lorsqu'on est arrivé à l'état de perfection, toutes les passions trouvent leur repos, comme dans le terme de leurs recherches.

Il est donc nécessaire que celui qui veut atteindre à la cime de cette montagne, réprime toutes ses passions. En quoi il aura cet avantage, que plus il apportera de diligence et de ferveur à se priver de toutes choses, plus il aura de facilité à se rendre très-parfait ; ce qu'il ne peut faire, quelques vertus qu'il pratique, avant qu'il ait calmé les mouvements de ses passions, puisque l'âme en doit être auparavant délivrée.

Le patriarche Jacob nous présente une troisième figure de cette mortification (*Genes.*, XXXV, 2, 3). Lorsqu'il voulut aller sur le mont Béthel, afin d'y dresser un autel et d'y offrir un sacrifice à Dieu, il commanda trois choses à ses domestiques : la première, qu'ils abandonnassent leurs idoles ; la seconde, qu'ils se purifiassent ; la troisième, qu'ils changeassent d'habits. Nous apprenons de cette conduite que celui qui veut monter sur la montagne de la perfection chrétienne, et faire en son cœur un autel pour présenter à Dieu un sacrifice d'amour et de louanges, doit accomplir ces trois choses que nous venons de rapporter. En premier lieu, il doit détruire les dieux étrangers, c'est-à-dire, ses attachements déréglés ; en second lieu, il doit effacer les taches de ses passions, en leur résistant et en faisant pénitence de ce qu'il les a souffertes dans leurs désordres ; en troisième lieu, il faut qu'il change d'habits, changement qui se fait de cette sorte : Dieu change les vieux habits en habits neufs, lorsqu'il donne à l'âme, par les opérations de l'entendement et de la volonté, un nouveau moyen de le connaître en lui-même, c'est-à-dire, de le connaître, non pas d'une manière humaine, comme elle le connaissait auparavant, mais d'une manière sur-



naturelle. Il éteint aussi l'amour humain et le plaisir de cette personne, et il allume en son cœur un amour tout divin; tellement qu'il fait cesser les opérations de ses puissances en tant qu'elles se faisaient naturellement et qu'il lui communique des idées, des connaissances et des affections élevées au-dessus de la nature, et accompagnées de consolations infinies.

De sorte qu'en cet état, qui est l'état d'union avec Dieu, toutes les opérations humaines deviennent divines, et l'âme est en ces moments un autel où Dieu seul est honoré par des sacrifices de louanges et d'amour. Pour cette cause, Dieu voulut que dans l'ancien Testament, l'autel sur lequel on devait lui faire des sacrifices fût creux et vide au dedans (*Exod.*, XXVII, 8); ce qui montre combien Dieu souhaite que l'âme soit dégagée de toutes choses, afin d'être un autel digne de recevoir la majesté divine, et de lui servir de demeure.

Dieu défendit aussi de mettre sur son autel un feu étranger, et d'en retirer le feu qui lui était consacré (*Lévit.*, X, 1); de sorte que Nadab et Abiu, qui étaient enfants du grand prêtre Aaron, ayant violé sa défense, il les fit consumer au pied de l'autel par le feu qu'il fit tomber du ciel, afin que nous apprenions de là que l'âme qui veut être un autel dédié à son Créateur ne doit jamais laisser mourir en son cœur le feu de l'amour divin, ni souffrir que le feu de l'amour humain la brûle, parce que Dieu ne veut pas qu'aucun objet partage avec lui l'âme qu'il a choisie pour son temple. Aussi, nous lisons dans le premier livre des Rois (*I Reg.*, 5, que les Philistins ayant mis l'arche d'alliance avec Dagon, ils trouvèrent tous les matins ce faux dieu renversé par terre, jusqu'à ce que cette idole fût enfin rompue en plusieurs morceaux. Or, comme Dieu ne permit pas que cette divinité imaginaire demeurât avec lui dans un même lieu, de même il ne souffre pas avec lui dans un même cœur les passions encore terrestres. Il ne veut que ceux qui observent la loi divine, et qui acceptent volontiers les croix intérieures et extérieures; car, comme il n'y avait dans l'arche que le livre de la loi et la verge de Moïse, laquelle était la figure de la croix, de même il veut que l'âme qui désire goûter la vraie manne, c'est-à-dire Dieu, garde ses commandements et porte la croix du Sauveur avec toute la perfection possible.

## CHAPITRE VI.

*Les passions apportent à l'âme deux dommages, l'un privatif, l'autre positif. On le prouve par plusieurs passages de l'Ecriture.*

Afin de connaître plus distinctement ce que nous avons dit jusqu'ici, il est nécessaire de déclarer de quelle manière les passions causent à l'âme deux sortes de dommages, dont l'un est privatif et l'autre est positif. Le premier consiste en ce que les passions privent l'âme de l'Esprit de Dieu, et le second, en ce qu'étant fortes, elles fatiguent l'âme, elles la tourmentent, elles la remplissent de ténèbres et de taches, elles l'affaiblissent; c'est ce que Jérémie exprime en ces termes : *Mon peuple, dit-il, a fait deux maux : il m'a quitté, moi qui suis la fontaine d'eau vive, et ils ont fait des citernes qui sont percées de tous côtés, et qui ne sauraient garder l'eau (Jerem. II, 13).* Une seule opération de la passion produit ces deux mauvais effets dans l'âme; car aussitôt que l'âme s'affectionne à quelques créatures, plus cette affection jette de profondes racines, moins l'âme est capable d'aller à Dieu, puisque l'amour de Dieu et l'amour des choses créées sont contraires, et ne peuvent subsister ensemble dans le cœur. En effet, quelle comparaison y a-t-il entre les créatures et le Créateur, entre les choses

matérielles et les choses spirituelles, entre les choses visibles et les choses invisibles, entre les temporelles et les éternelles, entre la nourriture céleste et spirituelle et la viande terrestre et sensible, entre le dépouillement et la nudité pour l'amour de Jésus-Christ, et l'attachement aux biens du monde?

C'est pourquoi comme on ne peut introduire une forme dans un sujet avant qu'on en ait chassé celle qui lui est contraire, de même le pur esprit ne saurait entrer dans l'âme avant qu'elle ait étouffé les mouvements de la partie sensible et animale. De là vient que notre Sauveur dit, *qu'il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens, et qu'il ne faut pas aussi leur donner ce qui est saint* (Matth., XV, 26 et VII, 6). Dans ces deux endroits, Notre-Seigneur compare aux enfants tous ceux qui se disposent, par le renoncement de leurs passions, à recevoir le pur esprit de Dieu, et aux chiens tous ceux qui repaissent leurs passions des créatures; car le père permet à ses enfants de se mettre à sa table et de manger des mêmes viandes que lui, mais on n'abandonne aux chiens que les miettes qui tombent de la table à terre. Or, toutes les créatures ne sont, pour parler de la sorte, que des miettes qui sont tombées de la table de Dieu; et ainsi on a raison de dire que ceux qui s'en nourrissent sont, en quelque façon, des chiens à qui on ôte le pain des enfants, parce qu'ils ne veulent ni se priver de ces miettes, ni aspirer à l'honneur de manger des viandes de leur Père, c'est-à-dire, de se remplir du pur esprit de leur Créateur. C'est donc avec justice *qu'ils souffrent une faim canine*, comme parle David, ces miettes n'étant pas capables de les rassasier, ce qui les oblige, ajoute le même prophète, *à courir par toute la ville pour chercher de quoi vivre; mais comme ils ne trouvent rien qui les contente, ils murmurent* (Psal., LVIII, 13, 16). C'est le malheur de ceux qui flattent trop leurs passions d'être chagrins comme le sont ceux qui meurent de faim. Il n'y a donc point de proportion entre la faim que causent les créatures, et le rassasiement qui est l'effet de l'Esprit de Dieu; et par une suite nécessaire, l'âme ne peut jouir de l'un, avant qu'elle se soit privée de l'autre.

On peut inférer de ce discours que quand Dieu délivre une âme de ces contrariétés et la purifie entièrement, il fait, si je l'ose dire, quelque chose de plus grand que lorsqu'il tire l'âme du néant et lui donne l'être, parce que les passions de l'homme s'opposent davantage à l'opération de Dieu que le néant, puisque le néant n'est pas capable de résister à la majesté divine. Voilà ce que nous avons à dire du premier dommage que l'âme reçoit des passions, lorsqu'elles empêchent l'Esprit de Dieu d'y venir et d'y demeurer. Il faut parler maintenant du second dommage que nous appelons positif, et qui renferme cinq effets que les passions font dans l'âme; car elles la fatiguent, elles l'affligent, elles l'obscurcissent, elles la souillent, elles l'affaiblissent.

En premier lieu, les passions fatiguent l'âme, parce qu'elles sont semblables à des enfants inquiets, qui demandent à leur mère tantôt une chose, tantôt une autre, et qu'on ne peut satisfaire. Or, comme la mère se lasse de leurs importunités, de même l'âme se lasse des importunités de ses passions, ou, comme celui qui fouit en terre, pour trouver quelque trésor, se fatigue beaucoup, de même l'âme ressent beaucoup de fatigue à chercher dans les créatures de quoi contenter ses passions. Que si elle leur donne tout ce qu'elles demandent, elles ne cessent pas néanmoins de lui être fort incommodes, n'étant jamais pleinement rassasiées, et ne trouvant dans les créatures que des citernes percées, qui ne conservent pas de l'eau suffisamment pour éteindre leur soif ardente. Si bien qu'on peut dire avec Isaïe : *Il a pris*



beaucoup de peine à étancher sa soif, et il en sent encore l'ardeur ; son âme est vide et privée du soulagement qu'elle cherchait (*Isa.*, XXIX, 8). On peut ajouter que comme celui qui a la fièvre chaude n'a nul repos, et brûle d'une soif qui s'augmente à chaque moment, jusqu'à ce que la fièvre soit cessée, de même l'âme ne jouit d'aucune tranquillité et sent toujours de l'inquiétude, jusqu'à ce qu'elle ait apaisé les mouvements des passions qui la tyrannisent. Il semble que le saint homme Job décrit cet état, lorsqu'il dit : *Que quand il sera rassasié, il sera plus incommodé de la chaleur qu'auparavant, et qu'il sera accablé de toutes sortes de douleurs et de peines* (*Job*, XX, 22).

De plus, les passions fatiguent l'âme, parce qu'elles l'agitent comme les vents agitent l'eau ; elles ne lui laissent aucun repos, selon ces paroles d'Isaïe : *Le cœur de l'impie ressemble à la mer, quand elle est agitée, et ne peut jamais être paisible* (*Isa.*, LVII, 20).

Les passions fatiguent enfin l'âme, lorsqu'elle veut les contenter, parce que comme celui qui, pressé de la faim, ouvre la bouche pour se remplir de vent, et au lieu de se rassasier, il irrite sa faim ; de même l'âme, bien loin d'assouvir sa faim, elle l'excite davantage ; de sorte qu'on peut dire, avec Jérémie, que l'âme, en suivant le désir de sa volonté, n'a trouvé que du vent ; et peu après, lui faisant connaître son aridité, il l'exhorte à s'éloigner de la nudité et de la soif, c'est-à-dire à détacher ses pensées et ses affections du dessein de souler ses passions, parce que ce prétendu rassasiement allume davantage leur ardeur (*Jérém.*, II, 24, 25). Alors l'âme éprouve le sort de l'ambitieux qui se voit frustré de ses attentes, après avoir longtemps espéré, et qui ne reçoit de ses soins que du chagrin et de l'ennui. De même, après qu'elle a travaillé pour remplir l'avidité de ses passions, elle ne recueille que de l'inquiétude. On peut dire encore que la passion a du rapport avec le feu. Comme le feu s'augmente à proportion qu'on y met du bois, de même la passion s'enflamme à mesure qu'on lui donne de quoi se nourrir. Mais il y a cette différence entre la passion et le feu, que celui-ci s'éteint quand il a consumé ses matières, et celle-là s'allume davantage, lorsque les aliments lui manquent. Ainsi on voit la vérité de ces paroles d'Isaïe : *Il ira à la droite, et il aura faim ; il mangera à la gauche, et il ne sera pas rassasié* (*Isa.*, IX, 20) ; car ceux-là endurent justement la faim, qui ne mortifient pas leurs passions, lorsqu'ils sont entrés dans le chemin qui conduit à Dieu, et qui est représenté par la droite, puisqu'ils ne méritent pas de goûter jusqu'au rassasiement les douceurs de l'esprit divin. C'est aussi avec sujet que ces gens-là n'apaisent pas leur faim, lorsqu'ils nourrissent des choses créées leurs passions, comme la gauche le signifie, parce qu'ils quittent ce qui peut seul les satisfaire, et qu'ils cherchent ce qui n'est propre qu'à augmenter leur avidité insatiable. Il est donc constant que les passions fatiguent l'âme qui s'abandonne à leurs mouvements.

## CHAPITRE VII.

*On montre, par plusieurs comparaisons et par plusieurs autorités, comment les passions affligent l'âme.*

En second lieu, les passions affligent l'âme, et c'est le second mal qu'elles lui causent. En cet état, l'âme est semblable à un homme qui est chargé de chaînes, et qui ne saurait se délivrer de la douleur qu'il en reçoit, avant qu'il s'en soit tout à fait dégagé ; de même l'âme ne peut sortir de ses peines, avant qu'elle se soit affranchie des liens de ses passions. C'est de ce sujet que David parlait, lorsqu'il disait : *Les cordes de mes péchés, c'est-à-dire de mes passions, m'ont lié* (*Psal.* CXVIII, 61).

De plus, comme celui-là souffrirait beaucoup qui serait couché tout nu sur des épines, de même l'âme qui s'abandonne à ses passions est extrêmement tourmentée ; car ses passions la piquent comme des épines. C'est ce que le prophète-roi dit en ces termes : *Ils m'ont environné comme des abeilles, et ils se sont enflammés contre moi comme du feu dans des épines* (Psal. CXVII, 12). Car le feu des chagrins et des tourments s'allume dans les passions, et excite dans l'âme des douleurs insupportables.

Ou bien, comme un laboureur qui désire ardemment une abondante moisson, pique ses bœufs et les presse de labourer la terre, de même la concupiscence pique l'âme pour l'obliger à donner aux passions ce qu'elles demandent. Ceci paraît clairement dans l'extrême ardeur qu'eut autrefois Dalila de savoir où les forces de Samson résidaient. Elle le fatigua jusqu'à mourir par ses poursuites continuelles, tellement qu'il perdit cœur et succomba misérablement. L'âme tombe dans le même malheur, à force d'être pressée par les passions (*Judic. XVI, 16*).

Il est facile de conclure de là que plus la passion se porte violemment à son objet, plus elle tourmente l'âme, et que plus l'âme accorde à la passion, plus elle sent de peines ; de sorte que ses tourments croissent à proportion que les dérèglements de la passion se multiplient. Ainsi on voit dans l'âme, dès cette vie, la vérité de ces paroles de l'Apocalypse : *Proportionnez son tourment et sa douleur à la grandeur de son orgueil et de ses délices* (Apoc. XVIII). Et, comme celui-là est ordinairement maltraité, qui tombe entre les mains de ses ennemis, de même l'âme qui se laisse vaincre par les passions est fort affligée. Nous en avons une figure bien naturelle dans le malheur de Samson. Il avait au commencement des forces extraordinaires, et il exerçait avec une pleine autorité l'office de Juge sur les Israélites ; mais aussitôt que ses ennemis l'eurent réduit en leur pouvoir, ils le privèrent de ses forces ; ils lui crevèrent les yeux ; ils l'attachèrent à une meule de moulin pour moudre du blé ; ils le tourmentèrent enfin de toutes les manières qu'ils voulurent. Le sort d'une âme que les passions ont vaincue n'est pas moins déplorable. Elles la dépouillent de ses forces ; elles l'aveuglent, elles l'attachent à la concupiscence comme à un moulin ; elles l'affligent enfin selon la diversité et la violence de leurs emportements. Dieu a cependant de la compassion de ces misérables esclaves de leurs passions ; et pour les retirer de cette captivité, il les invite à venir à lui comme à la source des véritables biens et des solides plaisirs de l'âme, et il leur dit ces paroles d'Isaïe : *Vous qui avez soif, venez puiser de l'eau ; et vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, achetez, et mangez ; venez, achetez du vin et du lait, quoique vous n'ayez ni argent, ni de quoi donner en échange. Pourquoi employez-vous votre argent et le fruit de votre travail à acheter des choses qui ne servent ni à vous donner du pain, ni à vous rassasier ? Ecoutez-moi donc, et prenez la bonne nourriture que je vous présente : c'est elle qui engraissera votre âme et qui la comblera de délices* (Isa. LV, 1, 2). Repassons sur ces paroles pour les appliquer à notre sujet. *Vous qui avez soif*, c'est-à-dire, vous qui désirez ardemment de contenter vos passions. *Vous qui n'avez point d'argent*, ou qui n'avez pas la volonté assez ferme ni assez déterminée pour quitter les créatures et pour vous unir à Dieu seul. *Achetez du vin et du lait*, c'est-à-dire, achetez la paix et la douceur de l'Esprit divin. *Sans argent et sans échange*, ou bien, sans avoir autant de peine que vous en avez à satisfaire vos passions. *Pourquoi donc employez-vous votre argent, ou votre volonté, et votre travail*, ou le soin que vous prenez de rassasier vos passions, à acheter ce qui ne sert pas à vous faire du pain, c'est-à-dire, à ne pas vous remplir de l'Esprit de Dieu ? Si vous suiviez mes avis, votre âme s'engraisserait de la viande spirituelle que je lui donnerais, et elle serait alors comblée de plaisirs. Or, se procu-



rer cette graisse n'est autre chose que se priver de tous les plaisirs dont les objets créés peuvent nous repaître. Ils ne sont propres qu'à nous affliger ; au contraire, c'est l'Esprit de Dieu qui nous réjouit.

C'est pourquoi Notre-Seigneur nous exhorte à aller à lui lorsque nous sommes accablés de nos peines et du soin d'entretenir nos passions en leurs voluptés ; et il nous promet de nous soulager et de remettre notre âme dans la paix, dont nos dérèglements que nous sentons, selon l'expression du prophète-roi, comme un poids immense, nous ont privés (*Matth. XI, 28 ; Psal. XXXVII, 5*).

#### CHAPITRE HUITIEME.

*De quelle manière les passions obscurcissent l'âme. On le prouve par quelques comparaisons et par quelques autorités de l'Ecriture.*

En troisième lieu, les passions dérégées obscurcissent l'âme ; car comme les exhalaisons et les vapeurs de la terre obscurcissent l'air, en arrêtant les rayons du soleil ; comme l'haleine ternit le miroir, et comme la boue épaisit l'eau de telle sorte qu'on n'y peut voir son visage ; de même les passions couvrent l'âme de ténèbres si grossières, que ni les rayons du soleil naturel, qui est la raison humaine, ni les lumières de la Sagesse divine ne peuvent la pénétrer et l'éclairer. C'est ce que David exprime quand il dit *que ses péchés l'ont rempli de tous côtés, et lui ont ôté la puissance de voir* (*Psal. XXXIX, 13*).

Or, quand l'entendement est obscurci, la volonté devient languissante, et la mémoire s'affaiblit tellement, que l'âme ne fait plus ses opérations avec facilité ; car ses puissances, dépendant de son entendement, tombent dans le désordre lorsque lui-même y tombe ; si bien que le prophète a raison de dire *que son âme est extrêmement troublée* (*Psal. VI, 4*) ; car c'est la même chose que s'il disait que toutes les facultés de son âme ne peuvent plus opérer. En effet, son esprit ne reçoit plus les lumières de la Sagesse divine ; sa volonté ne conçoit plus d'amour pour Dieu ; sa mémoire ne retient plus les grandeurs et les bienfaits de Notre-Seigneur.

De plus, la passion aveugle l'âme, parce qu'elle est aveugle elle-même ; et comme elle ne regarde nullement la raison qui est le guide naturel de l'âme, si elle conduit elle-même l'âme, elle l'égare, comme un aveugle égare celui qui s'abandonne à sa conduite. Le Fils de Dieu le dit en termes exprès : *Si un aveugle en conduit un autre, dit-il, ils tomberont tous deux dans une fosse* (*Matth. XV, 14*).

Certes, si l'âme a quelque lumière en ce temps-là, elle n'en use que pour se perdre, comme un papillon ne se sert de ses yeux que pour se brûler à la chandelle ; ou bien elle est semblable au poisson qui se laisse éblouir à la lueur des flambeaux que les pêcheurs portent la nuit sur l'eau, et qui donne dans leurs filets ; de même l'âme suit les fausses lumières que ses passions lui présentent par le moyen des créatures, et elle s'engage dans les pièges du démon, et se perd sans ressource.

Ces paroles du psalmiste, *le feu est tombé sur eux, et ils n'ont pas vu le soleil* (*Psal. LVII, 9*), expliquent admirablement ceci. La passion est un feu qui enflamme la concupiscence, et qui empêche l'âme de voir le soleil, c'est-à-dire la véritable lumière de l'entendement, soit naturelle, soit surnaturelle. En effet, comme les yeux ne peuvent voir leur objet lorsqu'il y a entre eux et lui une lumière étrangère qui les éblouit et qui interromp leur opération, de même l'âme ne peut voir cette divine lumière, parce que la passion se met entre les deux et trompe l'âme par l'interposition des fausses lumières dont il l'éblouit,

ou plutôt dont il l'offusque et l'aveugle. C'est pourquoi on a sujet de déplorer l'ignorance de quelques-uns, qui se chargent indiscrètement de plusieurs macérations et de plusieurs pratiques, s'imaginant qu'elles sont seules suffisantes, sans la mortification de leurs passions, pour les élever à l'union de Dieu; mais ils prennent de fausses mesures, parce qu'ils n'y arriveront jamais avant que d'avoir dompté leurs passions. Ils doivent donc les vaincre avec tout le soin possible. Alors ils profiteront plus en un mois qu'ils ne feront en plusieurs années, pendant qu'ils ne s'appliqueront qu'aux pratiques qui ne contribuent en rien à cette victoire. Comme le labourer sème inutilement du grain dans un champ auquel il n'a pas donné les façons nécessaires; et comme la terre qui n'est pas cultivée ne porte que de méchantes herbes, de même celui-là travaille sans fruit, et ne fait aucun progrès en la vie spirituelle, qui ne surmonte pas comme il faut ses passions; et ses passions ne feront naître en l'âme que ténèbres, que négligences et que langueurs, si elles ne sont purifiées par une sévère mortification. Elles sont dans l'âme comme une espèce de tache dans les yeux, et elles l'obscurcissent de telle sorte que l'âme ne voit pas clairement ce qu'elle doit connaître. C'est pourquoi David, considérant l'aveuglement de ces gens-là, et l'indignation que Dieu conçoit contre eux, leur adresse ces paroles : *Avant que vos épines encore tendres se fortifient et croissent en gros buissons, la colère de Dieu les absorbera, comme la terre qui s'en-tr'ouvre sous les pieds des vivants les engloutit* (Psal. LVII, 10). C'est-à-dire, avant que leurs passions, qui sont au commencement traitables comme des épines encore tendres, s'endurcissent, et, devenues semblables à de gros buissons, empêchent l'âme de recevoir la lumière divine, la colère de Dieu perdra ces personnes, soit en retranchant le cours de leur vie, ou en les affligeant en ce monde par les peines ou par les mortifications, soit en les réservant en l'autre vie pour les tourmenter dans les flammes du purgatoire. Or, le dessein qu'il a en les faisant souffrir maintenant, est de rompre les obstacles que leurs passions font à leurs lumières, et de réparer les pertes spirituelles qu'ils en reçoivent.

Oh ! si les hommes connaissaient bien de quel trésor de lumières divines, l'aveuglement que les passions leur causent, les dépouille ! Oh ! s'ils avaient une parfaite connaissance des maux qu'ils en souffrent, lorsqu'ils ne les mortifient pas avec toute la rigueur possible ! Car, enfin, ils n'ont nul sujet de se fier à leur esprit et aux dons de Dieu, et ils ne doivent pas se persuader qu'ils puissent éviter les ténèbres spirituelles et les nouvelles pertes où la tyrannie de leurs passions et de leur concupiscence les engagera.

En effet, qui eût jamais osé dire qu'un homme aussi sage et aussi favorisé du ciel que Salomon eût été frappé d'un si grand aveuglement d'esprit, et d'une si horrible dureté de cœur, qu'il érigeât en sa vieillesse des autels aux idoles, et qu'il rendit à de fausses divinités le culte qui n'est dû qu'au Créateur de l'univers (1). Mais d'où lui est venu ce malheur ? de l'amour déréglé des femmes, et de sa négligence à réprimer ses passions et à refuser à ses sens les plaisirs qu'ils lui demandaient, comme il le marque lui-même dans son Ecclésiaste : *Je n'ai, dit-il, rien dénié à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, et je n'ai point empêché mon cœur de goûter toute la volupté qu'il a souhaitée* (2). Ainsi, quoique ce prince fût extrêmement éclairé et prudent en sa jeunesse, ses passions l'aveuglèrent en sa vieillesse de telle sorte qu'il perdit toute sa sagesse, et qu'il abandonna même le service du vrai Dieu.

(1) Cumque jam esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres, ut sequeretur deos alienos (III Reg. xi, 4).

(2) Et omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis; nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur, et oblectaret se in his quæ preparaveram (Eccl. ii, 10).



Que si le désordre des passions a fait de si méchants effets en ce grand monarque, que ne fera-t-il pas en nous, pendant que nous serons immortifiés, lâches à nous vaincre et aveugles en notre conduite ? Quels dommages ne recevrons-nous pas, lorsqu'on pourra dire de nous avec vérité ce que le Seigneur dit des Ninivites à Jonas : *Ils ne connaissent pas la différence qu'il y a entre la droite et la gauche* (Jon. IV, 11). N'est-ce pas là l'ignorance avec laquelle nous naissons ? Ne nous trompons-nous pas si grossièrement que nous prenons souvent le mal pour le bien, et le bien pour le mal ? Mais si la passion ajoute l'aveuglement à notre ignorance naturelle, que pouvons-nous espérer de nous-mêmes ? rien, assurément, que ce qu'Isaïe déplore, en faisant parler ceux qui sont tyrannisés par leurs passions : *Nous avons, disent-ils, donné dans les murailles comme des aveugles ; nous avons marché à tâtons comme des gens qui sont privés de la vue, et nous avons heurté en plein midi comme au milieu des ténèbres* (Isa. LIX, 10). Ainsi, celui qui est assiégé des ténèbres de sa passion marche dans les lumières de la vérité, sans connaître ce qui lui est utile ou préjudiciable.

#### CHAPITRE NEUVIEME.

*On établit, par des comparaisons et par des passages de l'Ecriture, comment les passions souillent l'âme.*

Les taches de l'âme sont le quatrième dommage qui naît des passions déréglées, car elles font le même effet que fait la poix en ceux qui la touchent, et qui se gâtent les mains, dit l'Ecclesiastique (Eccl. XIII, 1). Pour entendre cette comparaison, il faut remarquer que les créatures sont semblables à la poix noire ; que comme un diamant est plus noble et plus brillant que la poix noire, de même l'âme est plus excellente et plus sublime que les créatures ; et que comme ce diamant serait fort sale si on le plongeait dans la poix fondue, de même l'âme est toute remplie d'ordures, lorsqu'en s'abandonnant à ses passions, elle s'attache aux choses créées, ou bien, comme la boue qu'on mêle avec de l'eau claire la trouble, et comme la suie qu'on jette sur un beau visage le défigure, de même le plaisir que l'âme prend dans les créatures, la corrompt et la rend difforme aux yeux de Dieu.

Il semble que Jérémie se représentait la beauté de l'âme et ensuite sa laideur, lorsqu'il disait dans ses lamentations : *Que ses cheveux étaient plus blancs que la neige, plus nets que le lait, plus vermeils que l'ivoire, plus beaux que les saphirs ; mais que son visage est devenu plus noir que le charbon, et que quand elle paraît en public, on ne la reconnaît plus* (Thren. IV, 7, 8). Les cheveux signifient les affections de l'âme, lesquelles s'attachant à Dieu, sont d'une admirable beauté. La neige, le lait, l'ivoire et le saphir expriment la beauté des créatures : mais les opérations de l'âme, pendant qu'elles sont régulières, les surpassent ; et, au contraire, quand elles s'éloignent de Dieu et se tournent vers les choses créées, elles noircissent l'âme, et lui impriment une si horrible difformité qu'on ne peut rien imaginer d'assez laid dans la nature pour nous en donner une juste idée.

Or, ces souillures de l'âme ne viennent pas seulement du péché mortel ou la révolte de la passion l'engage ; elles viennent encore des fautes légères qui privent l'âme de la parfaite union de Dieu, jusqu'à ce que la passion soit sortie de ses égarements. Qui peut donc comprendre la grandeur et la diversité des taches d'une âme qui s'est livrée au désordre de ses passions ? Si on le pouvait expliquer, on serait touché d'une extrême compassion, de voir les plaies et les taches différentes dont les passions couvrent l'âme, chacune selon sa nature et sa vio-

lence. Car comme un homme juste possède de très-grands biens, à savoir plusieurs vertus éclatantes et différentes les unes des autres, selon le nombre et la variété des actes d'amour qu'il produit envers Dieu : de même un homme qui suit les mouvements de ses passions contracte une infinité de taches différentes, dont nous avons dans Ezéchiel une figure très-naturelle. Dieu lui montra les animaux immondes qui étaient représentés sur les murs intérieurs du temple : *Où étant entré, dit le prophète, je vis les images de plusieurs bêtes et les idoles de la maison d'Israël qu'on avait peintes sur les murailles dans tout le contour du temple.* Alors Dieu lui dit : *Fils de l'homme, n'avez-vous pas vu les effroyables abominations que ces gens-là font ici* (Ezech., VIII, 10 ?) Ensuite il lui commanda d'entrer encore plus avant, l'assurant qu'il y découvrirait de nouvelles abominations. En effet, *il y avait, dit Ezéchiel, des femmes qui pleuraient Adonis.* Le prophète, ayant passé plus outre par l'ordre de Dieu, remarqua des hommes qui se tenaient le dos tourné au temple. *Il m'introduisit, dit-il, dans la salle intérieure de la maison du Seigneur, et vingt-cinq hommes qui tournaient le dos au temple, parurent à la porte entre le portail et l'autel* (Ezech., VIII. 13, 14, 15, 16 ; Ibid., XIV).

Les différents animaux qui étaient dépeints sur les murs du temple, signifient les pensées de l'esprit qui s'occupe à connaître les choses de la terre, lesquelles, étant opposées aux choses du ciel, souillent le temple de l'âme par la multitude et l'impression de leurs images. Les femmes qui pleurent Adonis, représentent les passions qui gâtent la volonté. Les hommes qui avaient le dos tourné au temple, figurent les idées des créatures ou les images qui se conservent dans la mémoire. On peut dire de même que l'âme tourne le dos au temple de Dieu, c'est-à-dire, à la droite raison, qui ne veut point souffrir des créatures opposées à leur Créateur.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent suffit pour déclarer les souillures que l'âme reçoit du dérèglement de ses passions. J'ajoute seulement que le désir de commettre la moindre imperfection obscurcit l'âme et l'empêche d'acquiescer à la parfaite union de Dieu.

#### CHAPITRE DIXIEME.

*De quelle manière les passions affaiblissent l'âme dans la pratique des vertus. On le fait voir par des comparaisons et des témoignages de l'Ecriture.*

En cinquième lieu, le désordre des passions débilite tellement l'âme, qu'elle ne peut ni s'adonner à la vertu, ni persévérer dans la pratique du bien. Car lorsque la passion recherche plusieurs objets ensemble, elle est plus faible que si elle n'embrassait qu'une chose ; et plus elle en désire en général, moins elle a de force pour les goûter en particulier, suivant le sentiment des philosophes, qui disent que la vertu est plus forte quand elle est unie, que quand elle est divisée ; ce qui prouve que la volonté perd la force qui lui est nécessaire pour acquiescer à la vertu, lorsqu'elle veut des choses de différente nature ou contraires à Dieu. De sorte que l'âme qui occupe ainsi sa volonté à de pures bagatelles, au lieu de s'élever à l'amour et à la perfection, elle est semblable à l'eau qui s'écoule par plusieurs fentes et se perd en terre au lieu de monter en haut, et qui devient enfin inutile. C'est dans cette pensée que le patriarche Jacob compara autrefois son fils Ruben à de l'eau répandue sur la terre lui disant qu'il ne croîtrait point (Gen., XLIX, 4), parce qu'il avait commis un péché abominable. Comme s'il lui eût



déclaré qu'ayant suivi la fureur de sa passion, il s'était répandu comme de l'eau, et ne ferait nul progrès en la vertu.

Les deux comparaisons suivantes donneront encore du jour à cette importante vérité; car comme l'eau chaude perd sa chaleur si on ne couvre pas le vaisseau où elle est, et comme les parfums exhalent toute leur odeur, si on ne les conserve pas dans des boîtes bien fermées, de même l'âme perd la chaleur de l'amour divin et l'odeur des vertus, si elle ne se tient pas couverte et renfermée en elle-même, en s'éloignant des créatures et en demeurant dans son intérieur avec Dieu. C'est ce que David comprenait très-bien, lorsqu'il disait qu'il *garderait sa force pour Dieu* (Psal. LVIII, 10), à savoir, en retirant ses appétits de l'amour des choses créées, et en faisant de fréquentes élévations vers son Créateur.

De plus, les passions rebelles épuisent les forces de l'âme, parce qu'elles ont de la ressemblance avec les rejetons qui naissent au pied des arbres fruitiers, et qui consomment leur suc et les rendent moins fertiles; et comme ils leur seraient nuisibles si on les laissait toujours croître, de même les passions sont préjudiciables à l'âme, lorsqu'on souffre que leurs dérèglements augmentent.

Il faut donc suivre le conseil de Jésus-Christ, qui nous avertit de *ceindre nos reins* (Luc., XII, 35), c'est-à-dire, nos passions, de peur que, comme des sangsues, elles ne nous sucent tout le sang (Prov., XXX, 15), je veux dire, toute la force de l'âme, sans pouvoir remplir leur insatiableté, selon la pensée du Sage. Il paraît par-là que non-seulement les passions ne sont nullement utiles à l'âme, mais qu'elles la privent de beaucoup de biens considérables, et que si on ne les mortifie pas, elles ne cessent de la persécuter jusqu'à ce qu'elles la fassent mourir, comme quelques-uns disent, quoique faussement, que les petites vipères rongent les entrailles de leur mère et lui causent enfin la mort. Pour cette raison, l'Écclésiastique prie Dieu de le délivrer de sa concupiscence et de ses passions (Eccli. XXIII, 6).

Mais parce que plusieurs n'exercent pas cette mortification, c'est une chose digne de compassion de voir combien les passions qui dominent dans leur âme la rendent misérable, odieuse à elle-même, désagréable au prochain, négligente dans le service de Dieu. Il n'y a point de fluxion, quelque maligne qu'elle soit, qui puisse mettre un homme dans une si grande impuissance de marcher et de manger, que les passions abattent l'âme et la jettent dans l'impuissance de marcher à la vertu et de la goûter. Plusieurs personnes sont exposées à ce malheur, faute de vaincre leurs passions.

#### CHAPITRE ONZIÈME.

*Il est nécessaire que l'âme dompte jusqu'à ses moindres passions pour entrer dans l'union divine.*

On me demandera peut-être s'il faut surmonter toutes ses passions sans réserve avant que d'arriver à l'état d'une sublime perfection, ou s'il suffit d'en dompter quelques-unes des plus violentes, et de négliger celles qui semblent être de moindre importance. On croit aisément que c'est une chose trop difficile et trop lâcheuse à l'âme d'acquérir une si grande pureté et un si grand dénuement, qu'elle ne s'attache d'affection à quoi que ce soit en ce monde.

Premièrement, je réponds que toutes les passions ne sont pas également pernicieuses à l'âme, et ne lui apportent pas des obstacles d'une égale force dans la poursuite du bien. En effet, les passions, quand elles ne sont que des premiers mouvements, et quand on ne leur donne

point de consentement, elles n'éloignent pas l'âme de l'union divine, ou du moins elles ne l'en détournent que très-peu. J'appelle en cet endroit premiers mouvements ceux où la raison et la volonté n'ont point de part, soit en ce qui les précède, soit en ce qui les accompagne, soit en ce qui les suit; car il est impossible de les déraciner en cette vie et de les faire mourir tout à fait, étant, comme elles sont, des opérations nécessaires de la nature. Ainsi l'âme, agissant selon l'esprit et la raison, se peut défendre de leurs impressions; elle peut même quelquefois être élevée, selon la volonté ou la partie supérieure, à une sublime union avec Dieu, et jouir du repos et des douceurs qu'elle y goûte, pendant que les passions et les mouvements naturels et nécessaires se feront sentir, même avec violence, dans la partie inférieure, parce qu'ils n'ont nul commerce avec la raison et la volonté, qui peut pendant ce temps-là s'appliquer à la contemplation.

Secondement, je réponds que l'âme ne peut parvenir à une parfaite union avec son Créateur, avant qu'elle se soit dégagée de toutes les passions volontaires qui la portent ou au péché mortel ou au péché véniel, ou aux moindres imperfections. La raison est parce que l'état d'union divine consiste en ce que la volonté de l'âme soit toute transformée en la volonté de Dieu, de sorte que la volonté de Dieu soit le seul principe et le seul motif qui la fassent agir en toutes choses, comme si la volonté de Dieu et la volonté de l'âme n'étaient qu'une volonté. Or, cette transformation est nécessaire, puisque sans elle, l'âme pourrait avoir du penchant pour des imperfections qui déplairaient au Seigneur; car elle voudrait des choses qu'il ne voudrait pas.

Quand je dis que l'âme doit se défaire des passions volontaires qui l'engagent dans les plus petites imperfections, je parle de celles à qui elle consent avec vue; car, quant aux imperfections qu'elle ne connaît pas, elle en commettra infailliblement par surprise ou par inconsideration; elle fera même quelques péchés légers, puisque *le juste tombe sept fois* (*Prov. XXIV, 16*), c'est-à-dire quelquefois. Mais comme ces fautes lui échappent contre sa volonté et par la fragilité dont la nature humaine ne peut être exempte que par miracle, elles ne lui sont pas nuisibles au point que le sont les imperfections connues, volontaires et habituelles.

Car lorsque l'âme a contracté de mauvaises habitudes, les imperfections qui en naissent sont des empêchements très-certains de l'union de Dieu et même de la perfection chrétienne, parce que l'âme demeure liée par les chaînes de son habitude, aux créatures et aux vices. Ces imperfections habituelles sont, par exemple, la coutume de parler beaucoup, l'attachement, quelque léger qu'il soit, à une personne, à un habit, à un livre, à une chambre, à une espèce de nourriture, à certaine manière de converser, au petit plaisir qu'on prend à goûter les choses, à savoir, à entendre ce qu'on rapporte, à cent autres choses semblables. Au reste, quelque petites que soient ces imperfections, elles empêchent absolument l'âme de devenir parfaite; parce que, comme il n'importe que le fil dont on attache un oiseau soit épais ou menu, puisqu'il l'empêche également de s'envoler, de même il est indifférent qu'une imperfection soit grande ou petite, puisqu'elle empêche également l'âme de voler à la perfection et à l'union de Dieu. A la vérité, il est plus facile de rompre un fil bien menu qu'un fil fort gros; mais si l'oiseau ne le rompt effectivement, sa condition n'en est pas meilleure; de même il est plus aisé de rompre les liens d'une légère imperfection, qu'un attachement considérable; mais si l'âme ne les rompt pas en effet, elle n'en est pas plus libre pour aller à l'union divine, quoique d'ailleurs elle fasse éclater de grandes vertus. Ces attaches qui paraissent si faibles ressemblent à ce petit poisson de



mer qui arrête, selon le sentiment de quelques écrivains, les plus gros navires dans leur course; de la même manière elles interrompent la course de l'âme qui va s'unir à son Créateur.

C'est pourquoi on ne peut voir sans compassion certaines personnes qui sont chargées des richesses de la grâce, de la vertu et des bonnes œuvres, et qui n'arrivent jamais au port d'une parfaite union avec Dieu, parce qu'elles n'ont pas le courage de détruire l'attachement qu'elles ont à une petite satisfaction des sens, à une amitié trop naturelle, à quelque bagatelle de cette nature, quoique aidées du secours de Dieu, elles aient brisé les chaînes de l'orgueil, de la sensualité, de plusieurs vices grossiers et de plusieurs péchés griefs.

Mais, ce qui est pire, loin d'avancer en la perfection, elles reculent et perdent ce qu'elles ont acquis avec beaucoup de travail; car il est certain que ne point faire de progrès dans la vie spirituelle en se surmontant soi-même, c'est retourner en arrière; et ne pas faire de nouveaux profits, c'est souffrir la perte de ses anciennes possessions, comme Notre-Seigneur nous l'insinue, quand il dit que *quiconque ne recueille pas avec lui, répand* (Matth., XII, 30).

Quand un vase est plein de liqueur, la moindre fente qui s'y trouve suffit, si on ne la bouche, pour la faire couler jusqu'à la dernière goutte; de même si l'âme qui est remplie de la précieuse liqueur des vertus et des grâces, ne ferme l'ouverture qu'une légère imperfection fait dans son cœur, cette liqueur en sort peu à peu et se dissipe jusqu'à la moindre partie. Ainsi la négligence qu'elle apporte à se garantir des petites imperfections, la jette dans de grands désordres, suivant la doctrine de l'Ecclésiastique, qui nous assure que celui qui *méprise les petites choses déchoit peu à peu, et qu'une étincelle augmente le feu* et fait un grand incendie (Eccli., XIX, 1; XI, 34). Une première imperfection, quoique légère, produit le même effet dans une âme qui est lâche à la corriger. Elle en attire une seconde et puis une troisième, et ainsi des autres, jusqu'à ce qu'elle l'ait tout à fait plongée dans un abîme de dérèglements.

Aussi nous en avons vu plusieurs à qui Dieu avait inspiré une extrême aversion des créatures. Néanmoins s'étant engagés, sous prétexte de faire du bien, dans des amitiés et des conversations humaines, ils ont perdu insensiblement l'esprit de Dieu, le goût de la sainte solitude, les consolations intérieures, l'exactitude et la constance dans les exercices spirituels; et roulant de chute en chute, ils se sont précipités enfin dans leur dernière ruine. Ces malheurs, au reste, ne leur sont arrivés que parce qu'ils n'ont ni éteint d'abord le feu de leur passion, ni conservé dans leur retraite la pureté que Dieu demandait d'eux.

Il faut donc passer toujours plus outre dans le chemin de la perfection, en surmontant ses passions jusqu'aux moindres mouvements, pour arriver au terme qu'on se propose. Comme le bois ne peut être changé en feu lorsqu'il lui manque un seul degré de la chaleur qui est requise pour le disposer, de même l'âme ne peut être parfaitement transformée en Dieu, lorsqu'elle n'a pas acquis, en étouffant ses plus petites imperfections, le dernier degré de pureté qui lui est nécessaire pour la préparer à cette transformation.

Nous avons une figure de ceci dans le livre des Juges, où il est rapporté qu'un ange dit aux Israélites que puisqu'ils n'avaient pas détruit les Chananéens, les Amorrhéens et leurs autres ennemis, et qu'ils avaient fait alliance avec eux, Dieu conservait ces gens-là parmi eux, afin que leurs fausses divinités fussent l'occasion de la perte des mêmes Israélites (Judic., II, 3).

Il arrive, par un juste jugement du ciel, quelque chose de semblable

à plusieurs que Dieu a retirés du monde, et dont il a exterminé les péchés et prévenu les rechutes, afin de s'unir avec plus de liberté à leur Créateur. Mais parce qu'ils ont entretenu un continuel commerce avec leurs imperfections, comme avec les ennemis de leurs âmes, et que par une extrême lâcheté ils ne les ont pas anéanties, la majesté divine, indignée de leur faiblesse criminelle, les abandonne au pouvoir de leurs passions, qui les entraînent comme des captifs dans des fautes dont l'énormité croît à proportion que leur nombre augmente.

La ruine de Jéricho représente encore cette vérité. Dieu commanda à Josué de ruiner cette ville de telle sorte qu'il n'y restât ni hommes, ni femmes, ni enfants, ni bétail, ni meubles, ni autres biens, de quelque nature qu'ils fussent, et que personne d'entre les Israélites n'en prît aucunes dépouilles, et n'en conçût pas même le désir (Josue, VI, 21). Ainsi l'âme qui aspire à l'union de Dieu doit nécessairement faire mourir tout ce qu'elle a de sensuel, et étouffer même le désir qu'elle en sent, jusqu'à ce qu'elle en ait de l'horreur, comme d'un ennemi que le Seigneur a commandé d'exterminer. L'Apôtre nous apprend aussi à rompre les liens qui nous tiennent attachés aux créatures, quand il écrit aux Corinthiens : *Que le temps est court, et qu'à l'avenir ceux qui sont mariés doivent vivre comme ne l'étant pas ; ceux qui pleurent, comme ne pleurant pas ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas ; ceux qui achètent, comme ne possédant pas ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas ; car la figure de ce monde passe* (I Cor., VII, 29, 30, 31). Ces paroles marquent distinctement combien nous devons avoir le cœur éloigné des moindres attaches pour les choses créées, afin de jouir d'une étroite union avec Notre-Seigneur.

#### CHAPITRE DOUZIEME.

*On répond à la question qu'on fait, quelles passions sont suffisantes pour causer à l'âme les dommages qu'on vient d'expliquer.*

Quoique je puisse ajouter beaucoup de choses à ce que j'ai dit jusques ici, néanmoins je me contenterai de répondre à la question qu'on peut faire, savoir, si les passions, quelles qu'elles soient, suffisent pour apporter à l'âme les deux sortes de dommages, le positif et le privatif dont j'ai parlé ci-dessus ; et si la plus faible des passions, de quelque nature qu'elle soit, peut être seule la cause des cinq pertes ensemble que l'âme souffre ; ou si une passion est le principe d'un mal, une autre passion d'un autre mal, et ainsi des autres par rapport de chaque effet à chaque passion, comme à sa cause particulière.

En premier lieu, je réponds que s'il s'agit du dommage que nous appelons privatif, ou de la privation de Dieu, il n'y a que la passion volontaire ou l'affection au péché mortel, qui prive l'âme en cette vie de la grâce, et en l'autre de la gloire, laquelle consiste en la possession de Dieu.

Secondement, je réponds que toute passion volontaire à l'égard du péché mortel, ou du péché véniel, ou des imperfections, apporte à l'âme les dommages qu'on nomme positifs. Il y a néanmoins cette différence entre ces passions, que celle qui regarde le péché mortel aveugle entièrement l'âme, la tourmente cruellement, la souille, l'affaiblit et la refroidit tout à fait ; et celle qui se porte au péché véniel et aux imperfections, ne cause pas ces maux dans ces excès, mais dans un degré beaucoup moindre, puisqu'elle ne prive pas l'âme de son Dieu. Il y a cependant des degrés ou plus grands ou plus petits dans ces dommages, selon les diverses dispositions de l'âme, je veux dire selon sa plus grande ou sa plus petite lâcheté, ou tiédeur, ou autres



défauts, qui sont la mesure de son aveuglement, de sa peine, de ses taches, de sa faiblesse, de son refroidissement.

Il faut toutefois observer qu'encore que toutes ces passions causent toutes ces pertes positives, il y en a qui en causent quelques-unes directement. Ainsi les souillures du corps et de l'esprit viennent directement de la passion d'impureté; les peines de l'âme naissent de la passion d'avarice; son aveuglement, de la passion de vaine gloire; sa tiédeur, de la passion de gourmandise. Cela n'empêche pas que toutes ces passions ne la jettent en même temps dans tous les autres dommages d'une manière moins directe, et comme causes moins principales de ces effets. La raison est parce que les opérations des passions volontaires sont opposées aux actes des vertus, qui font des effets contraires; de sorte que comme un acte de vertu produit tout ensemble dans l'âme la pureté, la lumière, la paix, la douceur, la consolation, la force, la ferveur, de même un acte de l'appétit déréglé fait tout à la fois ses taches, son tourment, ses ténèbres, sa faiblesse et sa froideur. Et comme toutes les vertus croissent, lorsqu'on s'adonne constamment à la pratique d'une vertu particulière, de même les vices s'augmentent, lorsqu'on tombe souvent dans un seul vice dont on multiplie sans cesse les effets: et quoique le plaisir que goûte la nature corrompue empêche qu'on ne sente tous ces maux, lorsqu'on accorde à l'appétit la satisfaction qu'il demande, néanmoins on s'en aperçoit ensuite par l'amertume et le chagrin que leurs mauvais effets répandent dans l'âme. C'est ce que l'expérience de ceux qui s'abandonnent à la tyrannie de leurs passions leur fait connaître tous les jours. Il est vrai que quelques-uns sont si aveugles et si insensibles en ce temps-là, qu'ils ne voient et ne sentent pas leurs désordres. Mais cela vient de ce que, ne marchant pas dans les voies intérieures, ils ne font point de réflexion sur les choses qui les privent du secours de Dieu, de sa grâce et de son amour.

Je ne parle pas maintenant des passions naturelles, involontaires, ni des pensées et des premiers mouvements, ni des autres tentations auxquelles on ne consent point. Toutes ces choses ne nuisent nullement à l'âme; et quoique celui qui en est agité s'imagine contracter quelques taches de conscience, néanmoins il n'en reçoit aucun mal; au contraire, il a l'occasion, s'il résiste, d'acquérir de la force dans l'exercice des vertus, de la pureté d'âme, de la connaissance dans les voies spirituelles, et plusieurs autres biens célestes, comme Notre-Seigneur le dit à saint Paul, quand il l'assure que *la force et la vertu se perfectionnent dans la faiblesse* ( II Cor., XII, 9 ). Mais les passions volontaires sont des sources fécondes de tous ces maux. De là vient que les directeurs ont un soin particulier de mortifier ceux qui se mettent sous leur conduite, et de les priver de toutes les choses qui peuvent flatter leurs passions, de peur qu'ils ne tombent dans tous ces inconvénients.

#### CHAPITRE TREIZIÈME.

*Quelques moyens pour entrer, par la foi, dans la nuit ou la mortification des sens.*

Il me reste à donner des avis à l'âme pour entrer dans la nuit ou la mortification des sens; ce qu'elle peut faire en deux manières: l'une est active, l'autre est passive. La première consiste en ce que l'âme, aidée de la grâce divine, agit de son côté pour y entrer: nous en parlerons dans les avis que nous donnerons ci-après. La seconde est que l'âme ne fait rien d'elle-même, mais Dieu opère en elle par les secours particuliers qu'il lui donne; de telle sorte qu'elle ne fait que recevoir et

souffrir l'opération divine en y consentant. Nous en traiterons dans le livre de la Nuit obscure, en parlant de ceux qui commencent à s'appliquer à la vie spirituelle.

Or, quoique les instructions que nous donnons ici pour vaincre nos passions, soient courtes et abrégées, nous croyons qu'elles seront efficaces et très-utiles à ceux qui s'en serviront avec diligence et avec fidélité; les voici :

La première est d'avoir continuellement le désir et le soin d'imiter Jésus-Christ en toutes choses, de méditer pour cet effet sa vie et ses actions, de s'y conformer entièrement, et de se comporter dans toutes les occasions comme il s'y fût comporté lui-même, s'il les avait eues.

La seconde est que, pour accomplir ce dessein, ils doivent renoncer, pour l'amour de Notre-Seigneur, à tous les plaisirs des sens, puisqu'il s'en est lui-même privé, n'ayant point d'autre satisfaction en ce monde, et n'en voulant point avoir d'autre que celle d'exécuter la volonté de son père.

Nous apporterons des exemples particuliers de ceci. S'il se présente une occasion d'entendre des choses qui ne contribuent rien à la gloire de Notre-Seigneur, ils n'y doivent point prendre plaisir, ni même les écouter, s'il est possible. Il faut aussi qu'ils rejettent le contentement qu'ils peuvent recevoir ou de leurs regards ou de leurs conversations avec le prochain, ou de l'opération des autres sens, et qu'ils pratiquent en ces rencontres une rigoureuse mortification, lorsqu'il est en leur pouvoir d'en user de la sorte; car, s'il arrive quelquefois qu'ils ne se puissent dispenser de se servir des choses qui sont agréables aux sens, ils ne doivent nullement se plaire au goût qu'ils y sentent nécessairement. Il faut au contraire, qu'ils s'efforcent de l'éteindre et d'en effacer l'impression, et par ce moyen ils laisseront les sens dans l'insensibilité et dans l'ignorance de ce plaisir, comme si, en effet, ils ne le percevaient pas; et ils feront ainsi de grands progrès en la vertu.

Au reste, le meilleur moyen, le plus méritoire et le plus propre pour acquérir les vertus; le moyen, dis-je, le plus sûr pour mortifier la joie, l'espérance, la crainte et la douleur, est de se porter toujours aux choses non pas les plus faciles, mais les plus difficiles; non pas les plus savoureuses, mais les plus insipides; non pas les plus agréables, mais les plus désagréables; non pas à celles qui consolent, mais à celles qui affligent; non pas à celles qui donnent du repos, mais à celles qui causent de la peine; non pas aux plus grandes, mais aux plus petites; non pas aux plus sublimes et aux plus précieuses, mais aux plus basses et aux plus méprisables. Il faut enfin désirer et rechercher ce qu'il y a de pire, et non ce qu'il y a de meilleur, afin de se mettre, pour l'amour de Jésus-Christ, dans la privation de toutes les choses du monde, et d'entrer dans l'esprit d'une nudité parfaite.

Mais il est nécessaire d'agir sincèrement et d'embrasser cet ouvrage avec toute l'ardeur de la volonté et toutes les forces de l'âme; car si on travaille avec affection, avec soin et avec ordre, on y trouvera, en peu de temps, de grandes sources de délices spirituelles.

Quoique les principes que nous avons expliqués soient suffisants si on les met en pratique, pour introduire l'âme dans la nuit des sens, néanmoins nous y ajouterons une autre sorte d'exercice pour mortifier la passion de l'honneur et de la gloire, d'où plusieurs autres passions ont accoutumé de naître.

Premièrement, il faut que celui qui veut réprimer cette passion tâche de faire les choses qui tournent à son deshonneur, et il aura soin de se faire mépriser aussi par le prochain.

Secondement, il dira lui-même et fera dire aux autres les choses qui lui attirent du mépris.



En troisième lieu, il aura de très-bas sentiments de lui-même, et il les inspirera aux autres.

Pour achever ces instructions, il est à propos de rapporter ici les vers qui contiennent la science et les moyens de monter jusqu'au sommet de la montagne du Carmel, je veux dire au sublime état de l'union divine.

Ces vers sont ceux-ci :

1. Pour goûter tout, n'ayez du goût pour aucune chose.
2. Pour savoir tout, désirez de ne rien savoir.
3. Pour posséder tout, souhaitez de ne rien posséder.
4. Pour être tout, ayez la volonté de n'être rien en toutes choses.
5. Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce qui ne frappe point votre goût.
6. Pour arriver à ce que vous ne savez pas, il faut passer par ce que vous ignorez.
7. Pour avoir ce que vous ne possédez pas, il est nécessaire que vous passiez par ce que vous n'avez pas.
8. Pour devenir ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas.

LE MOYEN DE NE PAS EMPÊCHER LE TOUT.

1. Lorsque vous vous arrêtez à quelque chose, vous cessez de vous jeter dans le tout.
2. Car pour venir du tout au tout, vous devez vous renoncer du tout au tout.
3. Et quand vous serez arrivé à la possession du tout, vous devez le retenir en ne voulant rien.
4. Car si vous voulez avoir quelque chose dans le tout, vous n'avez pas votre trésor tout pur en Dieu.

C'est dans ce dénûment que l'esprit trouve son repos ; car, en ne désirant plus rien, il n'est attiré ni aux grandes, ni aux petites choses, parce qu'il est dans le centre de son humilité. Mais au contraire, s'il souhaitait la moindre chose, il en sentirait aussitôt de la peine.

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

### *Explication du second vers.*

Enflammée d'un amour inquiet.

Après avoir expliqué le premier vers du cantique que nous avons mis au commencement de ce livre, et où nous avons parlé de la nuit des sens, de sa nature et des moyens d'y entrer, il faut traiter de ses propriétés et de ses effets admirables, et déclarer le sens du second vers et des autres qui suivent.

L'âme dit donc qu'elle a passé par les inquiétudes d'un amour qui l'enflammait, et qu'elle est arrivée par la nuit obscure du sens à l'union de son bien-aimé ; car il était nécessaire, pour dompter toutes ses passions et pour refuser le plaisir de toutes les choses que la volonté aime, et dont elle veut avoir la jouissance ; il était, dis-je, nécessaire que l'âme fût embrasée du saint amour de l'Époux divin, afin qu'en y mettant tout son plaisir, elle en reçût assez de force et de constance pour rejeter l'amour des autres objets. De sorte que ce n'était pas assez, pour repousser l'impression des passions sensuelles, d'aimer son époux ; il fallait encore qu'elle fût tout-à-fait possédée de cet amour, et qu'elle en ressentit même les inquiétudes. En effet, la violence des passions émeut souvent la partie inférieure de l'homme, et l'applique aux objets matériels ; de telle sorte que si la partie supérieure ne sent des ardeurs pour les choses spirituelles, plus grandes que ces mouvements, elle ne peut vaincre le plaisir que les choses sensuelles lui causent, ni entrer dans la nuit du sens, ni demeurer dans l'obscurité, c'est-à-dire dans la privation des délices de la passion.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet ; aussi bien ce n'est pas le lieu de l'examiner, et même on ne peut exprimer les différentes inquiétudes de cet amour, auxquelles l'âme est exposée dans les commencements de son union avec Dieu, ni les soins et les adresses qu'elle

emploi pour sortir de sa maison, c'est-à-dire de sa volonté, et pour entrer dans la nuit, ou dans la mortification de ses passions. On ne saurait dire combien les peines de cette nuit deviennent faciles, combien les dangers que l'âme court lui deviennent doux, à cause des soins et des inquiétudes que l'amour de l'Epoux lui donne. Si bien qu'il vaut mieux considérer toutes ces choses et les goûter intérieurement, que d'entreprendre de les écrire.

## CHAPITRE QUINZIÈME.

### *Déclaration des autres vers de ce Cantique.*

O l'heureuse fortune !  
Je suis sortie sans être aperçue,  
Lorsque ma maison était tranquille.

L'âme se sert ici de la comparaison d'un esclave qui s'estime heureux de sortir de sa servitude, sans que personne l'empêche de prendre la fuite ; car, depuis le péché originel, elle est esclave des passions du corps ; c'est pourquoi elle croit que son sort est heureux, quand elle se délivre de leur tyrannie, et surtout quand elle s'en affranchit de telle manière qu'aucune d'elles ne l'observe et ne lui fait obstacle. Il lui a été avantageux pour exécuter ce dessein de sortir pendant une obscure nuit, c'est-à-dire de se priver de la délectation des créatures, et de mortifier ses passions. Ce qu'elle a fait fort heureusement, *lorsque sa maison était tranquille*, c'est-à-dire lorsque sa partie sensitive, qui est la maison et la demeure des passions, jouissait d'une grande tranquillité ; parcequ'elles étaient mortifiées et assoupies, et qu'elles ne la troublaient plus comme elles faisaient auparavant : car l'âme n'acquiert jamais sa liberté, et ne repose point dans l'union de Dieu, avant qu'elle ait tellement étouffé les passions et les mouvements de la partie animale, qu'ils ne s'opposent plus aux opérations de l'esprit et de la volonté.

## LIVRE SECOND.

OU L'ON TRAITE DE LA FOI, QUI EST LE MOYEN LE PLUS PROCHE DE L'UNION DIVINE : ON Y PARLE AUSSI DE LA SECONDE NUIT DE L'ESPRIT, CONTENUE DANS LE SECOND CANTIQUE.

Je suis sortie dans l'obscurité, étant en assurance,  
Par un degré secret, et étant déguisée.  
O l'heureuse fortune !  
Dans les ténèbres, et étant bien cachée,  
Lorsque ma maison était tranquille.

## CHAPITRE PREMIER.

### *L'éclaircissement de ce cantique.*

L'âme s'entretient ici de l'heureux sort qui lui est arrivé, lorsqu'elle a délivré son esprit de toutes les imperfections spirituelles, et de toutes les passions de propriété qu'elle sentait dans les choses qui regardent la spiritualité. Ce qui lui a causé un bonheur d'autant plus grand, qu'elle a eu plus de peine à établir le calme dans la partie supérieure, et à entrer dans l'obscurité intérieure, qui consiste à éteindre dans le



cœur l'amour de toutes les choses, tant matérielles que spirituelles ; nous l'appelons nudité d'esprit ou privation de choses, qui frappent les sens et qui touchent l'esprit. L'âme se procure cette privation, en s'appuyant sur la foi, par laquelle elle s'élève vers Dieu, comme font ceux qui tendent à la perfection, et auxquels principalement je parle en cet endroit. Pour cette raison on peut dire que la foi est tout ensemble et secrète et échelle. Elle est secrète, parce que les vérités qu'elle enseigne sont obscures et comme cachées à l'entendement. Elle est échelle, parce qu'elle contient plusieurs degrés, par lesquels nous montons à Dieu. Ainsi l'âme étant privée de la lumière naturelle, qu'elle recevait des sens et de l'esprit, est environnée d'obscurité, et passant au delà des bornes de la nature et de la raison, elle va jusqu'à Dieu par cette échelle de la foi, qui pénètre les plus profonds secrets du Créateur. Pour cette cause, l'âme dit qu'étant déguisée elle est sortie, parce qu'elle était sous une forme qui n'était plus naturelle, mais qui était toute changée en forme divine, par le moyen de la foi qui la conduisait à Dieu. Et ainsi ce changement de forme ou de personne était cause que ni les créatures, ni la raison, ni le démon même ne la reconnaissaient point, et ne l'empêchaient nullement de sortir de sa maison.

En effet, rien de tout cela ne peut lui nuire, tandis qu'elle marche dans cette vive foi. De plus, Dieu cache l'âme ; il la couvre d'un voile ; il la préserve de toutes les embûches du démon, afin qu'elle marche sûrement dans l'obscurité. Elle est cachée au démon, parce que la foi, est pour le démon une obscurité si noire, qu'il n'y peut apercevoir l'âme. Aussi l'âme dit qu'elle est sortie avec sûreté et dans les ténèbres ; car, celui qui s'éloigne de l'idée des choses naturelles et des choses raisonnables et spirituelles, et qui suit l'obscurité de la foi comme le guide infailible de son chemin, celui-là marche vers Dieu en assurance et sans danger. L'âme ajoute qu'elle a passé par cette nuit spirituelle, lorsque sa maison était paisible, c'est-à-dire lorsque sa partie spirituelle et raisonnable goûtait une paix inaltérable. Les puissances et les forces naturelles de la même partie sont apaisées, les mouvements aussi que les sens excitaient et faisaient passer jusqu'à la partie supérieure, sont calmés, lorsque l'âme est parvenue à l'union de Dieu.

Ainsi elle ne dit pas maintenant qu'elle est sortie fort agitée des inquiétudes de l'amour, comme elle le disait dans la première nuit du sens ; car les soins et les agitations de l'amour sensible étaient nécessaires pour renoncer à toutes les choses matérielles, pour entrer dans la nuit du sens, et pour sortir de la captivité des passions. Mais afin d'établir la paix et la tranquillité dans l'esprit et dans les puissances de la partie supérieure, il ne faut que se fonder sur une foi pure, et s'y confirmer davantage ; après quoi l'âme se joint à son bien-aimé par une union de simplicité, de pureté, d'amour et de ressemblance.

On remarquera aussi que l'âme dit dans le premier cantique, où il s'agit de la partie animale de l'homme, qu'elle est sortie d'une nuit obscure ; et que parlant présentement de la nuit de l'esprit, elle dit qu'elle est sortie dans les ténèbres, parce que l'obscurité de l'esprit ou de la partie spirituelle est plus grande que l'obscurité de la partie sensitive et matérielle, de la même manière que les ténèbres sont quelquefois plus noires que l'obscurité de la nuit naturelle, puisqu'on s'aperçoit de quelque chose dans la nuit, et qu'on ne voit rien dans les ténèbres. Ainsi il reste dans la nuit du sens un peu de lumière, puisque l'entendement et la raison n'y sont pas aveuglés, et ont encore quelque connaissance. Mais il n'y a aucune lumière dans la nuit de l'es-

prit, je veux dire, dans l'obscurité de la foi pure qui fait cette nuit; c'est pourquoi l'âme dit dans ce cantique ce qu'elle ne dit pas dans l'autre, qu'elle a marché dans l'obscurité et avec beaucoup de sûreté; car, moins elle se sert de ses propres forces et de sa capacité naturelle, plus elle est assurée en son chemin, parce qu'elle fait de plus grands progrès en la foi.

J'expliquerai amplement toutes ces choses dans ce livre; mais je prie le lecteur de le lire avec attention, à cause du sujet qui est de grande importance pour le bien spirituel de l'âme; et quoique les matières soient obscures, néanmoins la connaissance des unes dispose l'esprit à mieux entendre les autres; tellement qu'il en aura enfin une parfaite intelligence.

### CHAPITRE DEUXIEME.

*On commence à traiter de la seconde partie, ou de la seconde cause de cette nuit qui est la foi, et on prouve par deux raisons qu'elle est plus obscure que la première et la troisième partie de cette nuit.*

Il faut maintenant parler de la seconde partie de cette nuit qui est la foi; c'est l'admirable moyen d'aller au terme qui est Dieu; c'est la seconde cause, ou la seconde partie de cette nuit au regard de l'âme. Car la foi qui est entre Dieu et l'âme, est comparée à la minuit; de sorte que nous pouvons dire que l'âme est alors dans une plus grande obscurité, que n'est la première et la troisième partie de cette nuit, puisque la première partie de la nuit du sens est semblable à la première partie de la nuit naturelle, où les objets matériels commencent à disparaître à nos yeux, quoiqu'elle ne soit pas destituée de toute lumière comme est la minuit; la troisième partie qui est l'aurore, n'est pas aussi si obscure, puisqu'elle est proche de la lumière du jour et des rayons du soleil. On compare cette partie à Dieu; car quoique Dieu soit à l'âme une nuit aussi obscure que l'est la foi, toutefois lorsque l'âme a passé par les trois parties de cette nuit qui lui est naturelle, Dieu répand surnaturellement dans elle la clarté, d'une manière sublime, supérieure, et connue par une douce expérience; et c'est en ce temps-là que l'union parfaite avec Dieu commence: ensuite elle s'achève dans la troisième partie de la nuit, qui est sans doute moins obscure que les deux autres nuits.

De plus, cette seconde nuit de la foi est plus obscure que la première; parce que la première regarde la partie inférieure de l'homme, et conséquemment elle est extérieure; mais la seconde regarde la partie supérieure et raisonnable, et par une suite nécessaire elle est intérieure et plus obscure; car elle dépouille l'âme de sa lumière raisonnable, ou pour mieux dire, elle l'aveugle, non pas en détruisant sa raison et sa lumière, mais en élevant l'âme à la lumière surnaturelle de la foi, et en la perfectionnant par les actes de la foi dans les choses divines et dans la manière de les connaître: c'est pourquoi cette foi ressemble à la minuit, qui est la partie la plus obscure de toute la nuit.

Nous devons donc montrer ici que cette seconde partie de la nuit, c'est-à-dire la foi, est une nuit à l'esprit, comme la première partie est une nuit au sens. Nous parlerons aussi des choses qui lui sont contraires, et de ce que l'âme doit faire pour entrer en cette nuit par ses opérations; car pour ce qui touche la manière passive d'y pénétrer, c'est-à-dire, les opérations que Dieu fait dans l'âme pour l'y introduire, nous en traiterons dans le troisième livre.



## CHAPITRE TROISIÈME.

*De quelle manière la foi est une nuit obscure à l'âme : on te prouve par la raison et par l'autorité de l'Écriture.*

Les théologiens enseignent que la foi est une habitude certaine et obscure, infuse dans l'âme : on l'appelle une habitude obscure, parce qu'elle nous incline à croire les vérités que Dieu nous a révélées, et qui surpassent nos lumières naturelles et la capacité de notre esprit. Cette lumière étant infiniment plus grande que la nôtre, elle est à l'égard de l'âme aussi obscure que des ténèbres très-épaisses, parce qu'une lumière très-éclatante éteint une lumière très-petite, comme nous voyons que les rayons du soleil font disparaître les autres lumières, et qu'ils nous éblouissent la vue, ou plutôt ils nous aveuglent, n'y ayant nulle proportion entre la grandeur excessive de leur lumière, et la faiblesse extrême de nos yeux. De la même manière, la lumière de la foi surpasse par sa grandeur excessive et par son infusion surnaturelle, la lumière de notre entendement, parce qu'il ne peut connaître de lui-même que les choses naturelles, quoique Dieu puisse l'élever par une puissance extraordinaire à la connaissance des choses surnaturelles. C'est pourquoi il ne saurait avoir la connaissance des objets de quelque nature qu'ils soient, que par le moyen des sens extérieurs, et des images que l'imagination lui présente, comme des tableaux ressemblants aux choses que les sens perçoivent; si bien que c'est la puissance et l'objet qui forment la connaissance. De sorte que si on racontait à un homme des choses dont il n'aurait ni acquis la connaissance, ni vu la ressemblance en peinture ou en quelque autre manière, il ne les connaîtrait non plus que si on ne lui en avait point parlé. Par exemple, si on lui soutenait qu'il y a dans une île une espèce d'animal qu'il n'aurait jamais vu, et dont il ne trouverait aucune ressemblance dans les animaux qui lui sont connus, il n'en concevrait aucune idée, quoiqu'on lui en rapportât beaucoup de choses. De même si on faisait à un aveugle-né la description de la couleur blanche ou rouge, il ne lui en resterait ni espèce dans l'imagination, ni connaissance dans l'esprit, parce qu'il n'en aurait point de figure ressemblante, n'ayant rien vu de semblable.

Ainsi avec quelque proportion la foi nous propose des choses que nous n'avons vu ni dans elles-mêmes, ni dans des objets naturels qui puissent nous en tracer l'image; si bien que n'étant pas proportionnées à nos sens, nous ne pouvons les connaître naturellement. Il faut donc que Dieu nous les révèle, et que quand on nous les enseigne nous les croyions, en soumettant notre entendement et ses lumières naturelles aux lumières divines de la foi, et en nous aveuglant nous-mêmes pour suivre ses connaissances obscures; car, comme dit saint Paul, *la foi vient de l'ouïe, et l'ouïe de la parole de Jésus-Christ (Rom., X, 17)*. Ce n'est pas une science qui entre dans l'esprit par nos sens, mais c'est le consentement que l'âme donne aux choses qui entrent par l'ouïe.

Cependant les exemples que nous avons apportés ne font pas assez concevoir combien la foi surpasse notre entendement. Il est constant qu'elle est beaucoup plus élevée au-dessus de nos lumières naturelles que nous n'avons fait comprendre; car, bien loin de nous donner une science évidente, elle surmonte tellement toutes nos connaissances, qu'on n'en peut juger comme il faut, quelque parfaite contemplation que nous ayons. Nous parvenons aux autres sciences par la lumière de l'entendement; mais il est nécessaire de renoncer à ces lumières

pour obtenir de Dieu la connaissance que la foi nous donne. L'entendement s'obscurcit même par sa propre lumière, afin d'être éclairé des lumières de la foi, selon le langage d'Isaïe : *Si vous ne croyez pas, dit-il, vous ne persévérerez pas* (Isa., VII, 9). Il est donc constant que la foi est une obscure nuit au regard de l'âme ; que c'est par cette obscurité que la foi l'éclaire ; que plus elle l'obscurcit, plus elle lui communique ses lumières et ses connaissances ; car, pour reprendre la pensée du prophète, la foi l'éclaire en l'aveuglant, puisqu'elle ne l'élève à l'intelligence surnaturelle des choses divines, que par la créance que l'âme y donne aveuglément.

Ainsi la foi est très-bien figurée par la nuée qui couvrait les Israélites en entrant dans la mer Rouge et qui les déroba à la vue des Egyptiens lorsqu'ils les poursuivaient, de sorte, néanmoins, que la même nuée éclairait ce peuple fidèle et qu'elle était tout à la fois ténébreuse et éclatante, ce qui est digne d'admiration, et ce qui nous montre que la foi est tout ensemble obscure et claire, et qu'elle obscurcit, comme une nuit, la lumière naturelle de l'entendement, et éclaire l'âme d'une lumière surnaturelle afin que le disciple devienne semblable à son maître (*Exod.*, XIV, 19, 20) ; car, l'homme vivant, comme il vit dans les ténèbres, ne pouvait être illuminé d'une manière convenable que par les ténèbres, comme le prophète-roi nous l'apprend par ces belles paroles : *Le jour découvre la parole au jour, et la nuit enseigne la science à la nuit* (*Psal.* XVIII, 5) ; c'est-à-dire le jour, qui est Dieu considéré dans sa félicité éternelle, où il y a un jour perpétuel, découvre et communique sa divine parole, qui est son Fils, aux anges et aux bienheureux, qui sont appelés des jours, afin qu'ils le connaissent parfaitement et qu'ils en jouissent sans interruption ; et la nuit, qui est la foi que les chrétiens suivent sur la terre, enseigne la science à l'Eglise militante, et conséquemment à chacune des âmes, qui sont aussi appelées des nuits, parce que la lumière de gloire ne les éclaire pas et que la foi les dépouille de leurs lumières naturelles. Il faut donc conclure que la foi est une nuit très-obscur, et qu'elle éclaire néanmoins l'âme dans ses ténèbres, comme David l'exprime, dans un autre psaume, quand il dit que *la nuit l'illumine et fait toutes ses délices* (*Psal.* CXXXVIII, 11) ; comme s'il disait que la nuit de la foi est sa lumière, et qu'elle le conduit dans les douceurs de ses plus hautes contemplations et de sa plus étroite union avec Dieu, pour nous faire entendre que l'âme doit être dans les ténèbres afin d'être remplie de lumières divines et d'aller sûrement à Dieu par le chemin qu'elle a commencé de tenir.

#### CHAPITRE QUATRIÈME.

*L'âme doit demeurer dans l'obscurité autant qu'il lui est possible afin que la foi la conduise à une éminente contemplation.*

Afin que l'âme connaisse comment elle doit se laisser conduire à l'union divine par la nuit de la foi qu'on vient d'expliquer, il est nécessaire de dire plus en détail ce que c'est que cette obscurité dont elle doit être pleine pour entrer dans le profond abîme de la foi ; c'est pourquoi j'en parlerai en général dans ce chapitre, et je dirai, plus en particulier, dans les chapitres suivants, comment elle doit se comporter dans cette obscurité, et de quelle manière il faut qu'elle suive la conduite de la foi, afin que rien n'empêche la foi de produire ses effets dans l'âme.

Je dis donc que l'âme, pour être élevée à ce sublime état, doit demeurer dans l'obscurité non-seulement selon sa partie inférieure, qui regarde les choses créées et matérielles, mais encore selon la partie



supérieure, qui regarde Dieu et les choses spirituelles ; car, il est certain que, pour arriver à la transformation surnaturelle d'elle-même en Dieu, elle doit être obscurcie, c'est-à-dire privée de la lumière qu'elle peut recevoir de tout le sensible et de tout le raisonnable qui ne sort point des bornes de la nature, puisque tout ce qui est surnaturel surpasse les choses qui ne sont que naturelles et qui demeurent dans un rang inférieur. Car, comme cette union et cette transformation divine ne peut ni s'abaisser jusques aux sens ni dépendre d'eux, l'âme doit se vider de toutes les choses corporelles et se détacher de tout l'amour et de tout le penchant qu'elle pourrait avoir pour elles, afin de s'unir à Dieu et de se transformer en lui, parce que rien ne peut alors empêcher Dieu d'opérer dans l'âme qui est ainsi dépouillée, et d'y faire tout ce qu'il lui plaira.

C'est pourquoi l'âme se doit épuiser, et pour ainsi dire s'anéantir de telle sorte, que, quoiqu'elle jouisse de plusieurs dons surnaturels, elle se regarde toujours comme si elle en était dénuée ; et elle demeure, comme un aveugle, dans les ténèbres, en s'appuyant sur la foi, en la prenant pour sa lumière et pour sa conduite, et en ne s'attachant point aux choses qu'elle peut connaître, ou goûter, ou sentir, ou imaginer, soit parce qu'elles lui sont, à son égard, des ténèbres qui l'occupent ou l'éloignent de la vraie lumière, soit parce que la foi surpasse toutes les connaissances naturelles de l'âme, tout le goût qu'elle a des créatures et toutes les opérations des sens, de sorte que, si elle ne s'en prive, elle ne pourra jamais arriver à la parfaite intelligence des choses que la foi nous enseigne.

Certainement, comme celui qui n'est pas tout à fait aveugle ne se laisse pas facilement conduire à son serviteur, et, s'imaginant qu'un chemin est bon parce qu'il n'en voit pas un autre qui est meilleur, il oblige son guide à le mener par là et le jette ainsi dans l'erreur ; de même l'âme s'égare quand elle n'a pas entièrement renoncé à la connaissance qu'elle a des choses créées et qu'elle en retient quelque lumière pour se conduire. Il faut donc qu'elle soit tout à fait aveugle au regard des créatures, et qu'elle suive uniquement le flambeau de la foi. Saint Paul semble l'insinuer lorsqu'il dit, *que celui qui veut s'approcher de Dieu doit croire qu'il est* (Hebr., XI, 6) ; comme s'il disait que l'âme qui aspire à l'union divine doit y tendre, non pas en s'arrêtant à la connaissance ou au goût, à l'imagination, au sentiment qu'elle a des choses matérielles, mais à la foi, en croyant les perfections infinies de l'essence divine que nul entendement, nulle imagination, nul de nos sens ne peut connaître ; et, même, tout ce qu'on en peut comprendre de plus sublime est infiniment éloigné de sa nature et de ses grandeurs.

Pour cette raison, Isaïe dit que *l'œil n'a pas vu les choses que Dieu a disposées pour ceux qui le désirent et l'attendent* (Isa., LXIV, 4) ; et saint Paul : *L'œil, dit-il, n'a point vu, et l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a point conçu les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment* (I Cor., II, 9). De quelque manière donc que l'âme voudra s'unir par la grâce et par l'amour parfait à celui à qui elle doit être unie par la gloire, il est constant qu'elle doit faire cette union en se mettant elle-même dans l'obscurité, c'est-à-dire en se privant de tout ce qu'elle peut connaître par les sens : de tout ce que l'œil peut voir, de tout ce que l'oreille peut entendre, de tout ce que l'imagination peut représenter et de tout ce que l'esprit peut comprendre ; c'est pourquoi l'âme, qui va à l'état sublime de l'union, et qui ne sait ou n'emploie pas le moyen de se dépouiller de toutes ces choses, souffre de grands obstacles pour peu qu'elle adhère à ses connaissances, à ses sentiments, à son imagination, à son jugement, à sa volonté, à quoi que ce soit qui lui soit propre, parce que le terme où elle tend surpasse infiniment

toutes ses opérations et toute la connaissance qu'elle peut avoir présentement.

Ainsi, dans le chemin qui conduit à l'union, sortir de sa propre voie, c'est entrer dans la véritable voie et parvenir à son but ; et, quitter sa manière de connaître et d'agir, c'est se transformer en Dieu. En effet, l'âme qui est dans cet état n'a plus ses manières de connaître, de goûter les choses créées, de les sentir, et ne peut plus s'y attacher, quoiqu'on puisse dire qu'elle les contient toutes parce qu'elles se trouvent toutes éminemment et par excellence dans les choses surnaturelles dont elle a la jouissance. C'est à ce terme que l'âme doit continuellement aller avec ardeur, en méprisant tout ce qu'elle peut connaître ou par l'esprit ou par les sens, et en estimant uniquement le souverain bien qu'elle désire ; c'est de cette sorte qu'elle s'en approchera davantage, et qu'étant aveugle dans ses propres lumières, elle verra par les lumières de la foi les choses surnaturelles ; si bien qu'on lui peut appliquer ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis venu en ce monde pour exercer un jugement afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles* (Joan., IX, 39). Ce qui peut s'entendre de ce chemin spirituel où l'âme est dénuée de ses lumières naturelles et ne voit pas, et où elle est revêtue des lumières surnaturelles et voit les choses divines.

#### CHAPITRE CINQUIÈME.

*Ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu. Sur quoi on apporte une similitude.*

On peut bien connaître, de ce que nous avons dit jusqu'à présent, ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu ; mais, pour l'entendre plus clairement, je laisse les autres sortes d'unions, et je ne parle ici que de l'union totale et permanente de l'âme selon sa substance, et de l'union de ses puissances en ce qui concerne l'habitude et non l'acte de cette union.

Elle se fait, non par la présence substantielle de Dieu à toutes les créatures par laquelle il conserve l'être, mais par l'amour qui transforme l'âme en Dieu de telle sorte qu'il y ait une ressemblance d'amour entre Dieu et l'âme ; c'est pourquoi on l'appelle union de ressemblance, parce que la volonté de l'âme et la volonté de Dieu sont si semblables et si uniformes, que l'âme veut tout ce que Dieu veut, et qu'elle ne veut pas tout ce qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu.

Ce qui s'entend non-seulement des choses qui sont contraires à la volonté de Dieu selon les actes, mais aussi de celles qui lui sont opposées selon les habitudes. Ainsi l'âme doit éviter les actes volontaires de toutes sortes d'imperfections et se défaire des habitudes qu'elle en a contractées ; et, parce que nulle créature ne peut, ni par son action ni par sa capacité, atteindre à Dieu, l'âme doit se priver de toutes créatures, de toutes actions, de toutes capacités, c'est-à-dire de sa science, de son intelligence, de son sentiment, de toutes les autres choses qui sont éloignées de la volonté de Dieu, afin qu'elle puisse avoir de la ressemblance avec lui, et que, n'ayant plus rien qui ne soit selon la volonté de Dieu, elle soit toute transformée en lui.

Mais il faut remarquer que cette union et cette transformation ont des degrés différents selon les différents degrés de l'amour des âmes qui sont unies à Dieu et transformées en lui ; car les unes ont plus de degrés d'amour, les autres en ont moins, d'autres aiment Dieu de toutes leurs forces ; et, par ce moyen, les unes ont la volonté plus conforme à la volonté divine, les autres l'ont moins conforme, les autres l'ont conforme totalement et sans partage. C'est pourquoi Dieu se communique



à elles suivant cette différence d'amour et de conformité à sa volonté, et il les transforme surnaturellement en lui ou moins ou plus parfaitement.

Saint Jean semble exprimer ceci par ces paroles : *Il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu à ceux qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu* (Joan., I, 12, 13) ; car il veut dire que Dieu n'accorde le bonheur de devenir ses enfants qu'à ceux qui, étant morts volontairement au vieil homme et à toutes ses opérations, et renaissant par la grâce divine, s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, et reçoivent cette filiation, qui est plus sublime et plus excellente que tout ce qu'on peut imaginer de grand sur la terre ; car, comme le même évangéliste rapporte ailleurs : *Quiconque ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (Joan., III, 5) ; ce qu'on peut expliquer de la sorte : quiconque ne renaît pas du Saint-Esprit ne peut voir ce royaume de Dieu, à savoir, cet état d'union parfaite avec Dieu. Or, renaître parfaitement du Saint-Esprit en cette vie, c'est avoir l'âme très-semblable à Dieu en pureté, sans mélange d'aucune imperfection ; et, de cette manière, l'âme se peut transformer en Dieu non pas essentiellement, mais par la participation de l'union que Dieu lui communique.

La comparaison suivante nous rendra cette vérité plus facile à comprendre : lorsque le soleil donne sur les vitres d'une fenêtre, si le verre a des taches noires et fort épaisses, les rayons ne peuvent le pénétrer comme ils le pénétreraient s'il n'y avait point de taches ; cependant ce n'est pas le soleil qui manque à éclairer le verre, mais c'est le verre qui manque à recevoir les rayons du soleil. Que si le verre est tellement plein de lumière qu'il ne paraisse plus qu'un rayon, quoiqu'il soit d'une nature et d'une substance différente de la nature et de la substance du rayon, nous pouvons alors l'appeler un rayon par la participation de la lumière que le soleil répand sur lui, parce que son éclat ne semble être que la lumière même du soleil. Ainsi l'âme est devant Dieu comme un verre, la lumière de l'essence divine rejaillit continuellement sur elle, ou, pour mieux dire, elle demeure en elle de la manière que nous l'avons expliqué. Lors donc que l'âme se met en état de recevoir cette lumière en se purifiant des plus petites souillures et en usant sa volonté à celle de Dieu par un parfait amour, elle est toute remplie des rayons de la Divinité et toute transformée en son Créateur ; car Dieu lui communique surnaturellement son être, de telle sorte qu'elle semble être Dieu même, qu'elle a ce que Dieu a, et que tout ce qui est à Dieu et tout ce qui est à l'âme semble être une même chose par cette transformation. On pourrait même dire que l'âme paraît être plus Dieu par cette participation qu'elle n'est âme, quoiqu'il soit vrai qu'elle retient son être, et que son être est distingué de l'Être divin comme le verre est distingué du rayon qui l'éclaire et le pénètre. Il est facile d'inférer de là que la grande pureté et l'amour parfait sont les dispositions nécessaires pour unir l'âme à Dieu et pour la transformer toute en lui.

J'ajoute une seconde comparaison pour donner plus de jour à cette pensée : imaginez-vous, s'il vous plaît, une figure peinte par un savant ouvrier avec toute la délicatesse de son art et toute la beauté des couleurs les plus fines ; comme les traits en sont extraordinairement subtils, les yeux faibles n'en font pas un juste discernement, mais les yeux vifs et perçants les aperçoivent sans peine ; de sorte que, si quelqu'un a les yeux plus pénétrants que tous les autres, il verra plus distinctement qu'eux tous ces traits et toute leur délicatesse. Néanmoins, comme cette figure renferme une infinité de perfections, il en reste toujours plus à voir qu'on n'en découvre, quelque attention qu'on apporte à la regarder.

Je dis de même que les âmes sont unies à Dieu et transformées en lui, ou plus ou moins parfaitement, selon les différents degrés de leur capacité, et qu'ainsi elles sont plus ou moins remplies de la lumière divine, et qu'elles voient Dieu, plus clairement ou moins clairement, de la même manière que les bienheureux le voient plus ou moins distinctement dans le ciel, ce qui ne les empêche pas d'être contents, comme les âmes sont aussi très-contentes dans cette diversité d'union et de transformation, et dans l'inégalité de cette faveur surnaturelle. Celles-là seulement ne sont pas satisfaites, qui ne sont point dépouillées de toutes choses, parce qu'elles n'arrivent jamais à la pure et simple union de Dieu, sans laquelle leur contentement ne peut être entier.

### CHAPITRE SIXIÈME.

*Les trois vertus théologales doivent perfectionner les trois puissances de l'âme. De quelle manière ces trois vertus les privent de toutes choses et les réduisent dans l'obscurité. On explique deux passages de l'Écriture, l'un de saint Luc, l'autre d'Isaïe.*

Puisque je suis obligé de dire la manière d'introduire dans la nuit spirituelle les trois puissances de l'âme : l'entendement, la mémoire et la volonté, il est nécessaire de montrer comment les trois vertus théologales, par lesquelles l'âme acquiert l'union divine, produisent la nudité et l'obscurité chacune dans chaque puissance ; savoir : la foi dans l'entendement, l'espérance dans la mémoire et la charité dans la volonté. Nous dirons ensuite comment l'entendement se doit perfectionner dans les ténèbres de la foi, la mémoire dans le vide et le dépouillement de l'espérance, et la volonté dans la nudité de l'amour, afin que l'âme puisse aller à Dieu ; c'est ce qui se fait de la sorte.

La foi nous propose des choses que l'entendement ne peut concevoir par la force de sa raison et de sa lumière naturelle. c'est pourquoi saint Paul la nomme *le soutien des choses que nous espérons* (Hebr., XI, 1). Et, quoique l'entendement y consente avec beaucoup de certitude et de fermeté, il ne les pénètre pas néanmoins, et ne les connaît pas clairement ; car, s'il en avait une connaissance claire et évidente, la foi ne serait plus foi, puisqu'elle donne des lumières qui sont à la vérité très-certaines, mais qui sont toujours accompagnées d'obscurité.

On ne doit pas non plus douter que l'espérance ne fasse dans la mémoire un semblable effet en la vidant de toutes les choses qui regardent la vie présente et la vie future ; car nous n'espérons que ce que nous ne possédons pas, et si nous possédions quelque chose nous ne l'espérerions plus. *De sorte, dit saint Paul, que ce n'est pas à ce que l'on voit présent que l'espérance se porte ; car, qui espère ce qu'il voit* (Rom., VIII, 24) ? Cette vertu tient donc la mémoire dans l'obscurité en la privant de toutes choses.

La charité dépouille aussi notre volonté de toutes les créatures en détachant notre amour de tout ce qui n'est pas Dieu ou de tout ce que nous n'aimons pas uniquement pour Dieu, et en nous unissant à Dieu par les liens d'un amour très-pur et très-parfait. C'est ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enseigne lorsqu'il nous assure *que quiconque ne renonce pas, au moins de volonté, à tout ce qu'il possède, il ne peut être son disciple* (Luc., XIV, 33). On voit par là que la foi, l'espérance et la charité mettent l'âme dans l'obscurité et dans la nudité de toutes les choses créées.

Les trois pains qu'un ami alla demander sur l'heure de minuit à son ami, comme le Fils de Dieu le dit dans une parabole, expriment très-bien ces trois vertus, et nous apprennent que l'âme doit tenir ses puis-



sances dans les ténèbres pour acquérir ces vertus tandis qu'elle est dans la nuit spirituelle, et pour les posséder dans leur dernière perfection (Luc., XI, 5).

Nous en avons encore une figure dans le sixième chapitre d'Isaïe. Ce prophète vit aux côtés du Seigneur deux séraphins qui avaient chacun six ailes ; ils cachaient leurs pieds de deux ailes pour nous représenter que la volonté doit éteindre, par la force de son amour pour Dieu, toute l'affection qu'elle pourrait avoir pour les créatures ; ils couvraient de deux autres ailes leur visage pour nous faire comprendre que l'entendement doit demeurer devant Dieu dans les ténèbres ; ils employaient enfin les deux autres à voler, pour nous signifier que l'espérance l'élève au-dessus de tout ce qu'on peut posséder hors de Dieu, et qu'elle vole vers les choses qu'on ne possède pas encore et qu'on attend avec confiance.

Nous devons donc disposer les trois puissances de notre âme à acquérir ces trois vertus en affermissant notre entendement dans la foi, en éloignant notre mémoire de la jouissance des créatures, et en allumant l'amour de Dieu dans notre volonté ; en les séparant ainsi de tout ce qui ne convient pas à chaque vertu, nous les mettrons dans une obscurité parfaite.

Voilà la nuit spirituelle que nous avons appelée active, parce que l'âme fait ce qu'elle peut de sa part pour s'y introduire. Au reste, le moyen d'y entrer que nous venons d'expliquer est très-bon et très-sûr pour nous garantir des artifices du démon et pour nous délivrer de l'amour-propre et des vices. Cet amour trompe subtilement les personnes spirituelles et arrête leurs progrès en la vertu, parce qu'elles n'ont pas le secret de s'écarter des choses créées ni de se gouverner suivant ces trois vertus, de sorte qu'elles ne goûtent jamais les biens spirituels dans toute leur pureté, et qu'elles ne marchent pas à la perfection par un chemin aussi court et aussi droit qu'elles pourraient faire. Ce que nous disons ici regarde non pas les commençants pour qui nous écrirons plus au long, mais ceux qui sont déjà parvenus à l'état de contemplation.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

*Combien le chemin qui conduit à la vie est étroit, et combien il faut être libre et dégagé de toutes choses pour y marcher. On commence aussi à parler de la nudité de l'entendement.*

Il faudrait avoir plus de science et plus d'esprit que je n'en ai pour persuader aux gens spirituels combien le chemin qui conduit à la vie, selon les oracles de Notre-Seigneur, est étroit, afin qu'étant convaincus de cette vérité, ils ne fussent pas étonnés de ce que nous sommes obligés à laisser les puissances de notre âme dans le vide et la nudité, pendant que la nuit et l'obscurité spirituelle dont nous parlons subsiste. Sur quoi on doit peser les paroles de Jésus-Christ, rapportées par saint Matthieu : *Que la porte de la vie est petite ! que le chemin qui y mène est étroit, et qu'il y a peu de personnes qui le trouvent* (Matth., VII, 14) ! Pour les accommoder à notre sujet, on fera attention sur la force de cette particule *que*, car c'est la même chose que si le Fils de Dieu disait : En vérité je vous dis que cette porte est plus petite que vous ne croyez. De plus, on remarquera que notre Sauveur parle d'abord d'une porte très-petite, pour nous insinuer que l'âme qui veut y passer, pour entrer dans le chemin de la vie, doit se resserrer et se faire très-petite, en étouffant dans sa volonté tout l'amour des choses sensibles et passagères ;

mais ce dénûment regarde la nuit du sens, comme nous l'avons expliquée.

Notre-Seigneur ajoute que le chemin est étroit, c'est-à-dire le chemin de la perfection, pour nous apprendre que celui qui désire d'y entrer, doit non-seulement passer par cette petite porte, en abandonnant tout ce qui flatte les sens, mais renoncer encore à toute propriété, en s'affranchissant de tout ce qui concerne l'esprit et la partie supérieure. Ainsi nous pouvons appliquer à la partie animale ce que le Fils de Dieu dit de la porte très-petite, et à la partie raisonnable ce qu'il assure de la voie étroite.

Au reste, quand il affirme qu'il y a peu de personnes qui trouvent cette voie, cela vient de ce que peu de gens connaissent ou veulent pratiquer ce dépouillement d'esprit; car le chemin qui conduit à la montagne de la perfection va nécessairement en haut, et est fort étroit; il faut donc que ceux qui souhaitent d'y passer ne soient chargés d'aucun fardeau qui les tire en bas, et ne souffrent aucun obstacle qui les empêche de monter. Et comme Dieu seul est le terme où l'on prétend d'arriver dans ce commerce sacré, on ne doit s'occuper qu'à le chercher seul, et qu'à parvenir à sa possession.

C'est pourquoi il ne suffit pas que l'âme fasse divorce avec les créatures, elle doit encore s'anéantir en tout ce qui touche l'esprit, et quitter toute sorte de propriété; c'est l'admirable doctrine que le Sauveur de tous les hommes nous a enseignée en son Evangile, et que la plupart des personnes spirituelles pratiquent peu, si je l'ose dire, quoiqu'elle soit très-nécessaire et très-utile; et parce qu'elle convient à mon sujet, je la rapporterai dans les propres termes de saint Marc, et j'en donnerai l'explication suivant son sens littéral et naturel. Voici donc comme Notre-Seigneur parle : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce soi-même; qu'il porte sa croix et qu'il me suive; car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi et de l'Evangile, il la sauvera* (Marc, VIII, 34, 35).

O qui pourrait exprimer dignement, qui pourrait fidèlement pratiquer ce qui est compris dans cette éminente science de l'abnégation de nous-mêmes ! O si les personnes spirituelles pouvaient parfaitement connaître combien le moyen qu'il faudrait prendre pour entrer dans ce renoncement est différent de celui que plusieurs d'entre eux estiment très-bon, s'imaginant que c'est assez pour eux de se réformer en quelque chose ! Il est vrai que quelques-uns s'adonnent à la vertu, à l'oraison et à la mortification; mais ils n'arrivent jamais à cette nudité, à cette pauvreté, à cette abnégation, à cette pureté spirituelle, que Jésus-Christ nous recommande en cet endroit. La raison est, parce qu'ils nourrissent leur âme de consolations intérieures au lieu de s'en priver pour l'amour de Notre-Seigneur; se persuadant qu'il leur suffit de renoncer aux choses grossières de ce monde, et qu'il n'est pas nécessaire de se purifier de ces douceurs spirituelles qu'ils goûtent comme un bien qui leur est propre.

De là vient qu'ils abhorrent comme la mort les sécheresses, les aridités, les dégoûts, les peines intérieures, qui sont les croix spirituelles et la pauvreté d'esprit que le Sauveur nous conseille d'embrasser; et qu'au contraire, ils ne cherchent que les délices, les communications de Dieu les plus douces, et les rassasiements spirituels qu'ils y trouvent; ce qu'on ne peut appeler abnégation de soi-même ni nudité d'esprit, mais c'est ce qu'on doit nommer gourmandise spirituelle.



En quoi on peut dire que ces gens-là sont les ennemis de la croix de Jésus-Christ. Les véritables spirituels cherchent plutôt ce qui est insipide que ce qui est savoureux ; ils se portent plutôt aux souffrances qu'aux consolations ; à la privation de tout bien, pour l'amour de Dieu, qu'à la possession ; à l'aridité et à l'affliction, qu'au goût et qu'aux douceurs intérieures ; ils savent que se dépouiller ainsi de tout, c'est suivre Jésus-Christ, et que vouloir goûter ces délices spirituelles c'est se rechercher soi-même, ce qui est assurément fort contraire au pur amour. En effet, se rechercher en Dieu, c'est s'attacher aux plaisirs qu'il répand dans les âmes ; mais chercher Dieu en lui-même, non-seulement c'est se soustraire volontairement à soi-même tous ces contentements spirituels, mais c'est vouloir et choisir, à cause de notre Sauveur, tout ce qu'il y a de plus désolant dans la vie intérieure, soit qu'il vienne de Dieu, soit qu'il vienne des créatures, et c'est là sans doute un véritable amour pour Dieu.

O qui peut dire jusques à quelle rigueur Dieu veut que nous portions cette abnégation ; elle doit être, quant à ce qui regarde la volonté, une espèce de mort naturelle et d'anéantissement de toutes les choses créées ; et c'est proprement dans cette mort spirituelle que tout notre bien se trouve, comme le Fils de Dieu nous le montre quand il dit que : *quiconque voudra sauver son âme, il la perdra* (Matth., XVI, 26) ; c'est-à-dire que quiconque voudra posséder ou chercher quelque chose il en sera privé ; et que *quiconque perdra son âme à cause de moi il la sauvera* (Joan., XII, 25) ; c'est-à-dire que celui qui renoncera pour l'amour de Jésus-Christ, à toutes les choses que la volonté peut désirer ou goûter, et qui embrassera ce qui est plus conforme à la croix de notre Sauveur, ou, comme parle saint Jean, qui haïra son âme, il la sauvera. C'est ce que ce divin Maître enseigna à ses deux disciples, qui le priaient de les faire asseoir l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Au lieu de contenter leur ambition, il leur présenta le calice qu'il devait boire lui-même, pour leur faire entendre que les afflictions sont plus sûres pour aller à Dieu, et plus précieuses que la joie et les douceurs qu'ils lui demandaient par l'intercession de leur mère.

Or, ce calice consiste à mourir à la nature, et à se décharger des choses créées, pour tenir le chemin étroit de l'Evangile, et c'est le bâton sur lequel il faut s'appuyer pour marcher avec plus de fermeté et de consolation, afin d'expérimenter ce que dit le Sauveur de tous les hommes : *Que son joug est doux et son fardeau léger* (Matth., XI, 30), c'est-à-dire que sa croix est légère ; car si quelqu'un s'était résolu avec beaucoup de courage de porter la croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire de souffrir pour Dieu toutes sortes de peines, sans avoir égard à soi-même, il trouverait dans ses souffrances une solide nourriture d'esprit et une véritable douceur spirituelle, quoiqu'il ne voulût pas s'y attacher.

Je voudrais bien pouvoir persuader à ceux qui s'appliquent à la vie intérieure, que les voies qui nous conduisent à Dieu ne consistent pas à faire beaucoup de méditations, ni à sentir du goût dans la piété, mais à se renoncer soi-même au regard de l'intérieur et de l'extérieur, à s'exposer pour Jésus-Christ à toutes sortes de douleurs, et à s'anéantir en toutes choses ; car s'ils pratiquent fidèlement cette abnégation, qui est sans doute le fondement et la consommation des vertus, ils y trouveront plus de bien, et ils feront plus de progrès qu'en aucun autre exercice ; mais s'ils s'y comportent lâchement, de quelque manière qu'ils agissent, ils quitteront le solide de la vertu pour s'amuser aux apparences, et jamais, quelque sublimes que soient

leurs contemplations et leurs communications avec Dieu, ils n'avanceront beaucoup en cette perfection.

Notre véritable avancement en la vie spirituelle ne se trouve qu'en l'imitation de Jésus-Christ, *qui est le chemin, la vérité et la vie, et personne ne vient à son Père que par lui, parce qu'il est la porte, et que celui qui entrera par lui sera sauvé* (Joan., XIV, 6, et X, 9). C'est pourquoi je ne puis croire que celui-là soit poussé d'un bon esprit, qui veut aller à Dieu par des consolations et des moyens faciles et commodes, et qui ne veut pas marcher sur les pas de notre Sauveur.

Et parce que j'ai dit que le Fils de Dieu est le chemin, et que ce chemin n'est autre chose que mourir à la nature, en tout ce qui concerne les sens et l'esprit, je dirai ici comment cela se doit faire en suivant Notre-Seigneur, qui est notre exemplaire et notre lumière.

En premier lieu, il est certain que Jésus-Christ, pendant qu'il a vécu sur la terre, est mort spirituellement à sa partie sensitive, jusqu'à ce que sa mort naturelle l'en ait privé tout à fait sur la croix. Aussi, comme il le dit dans saint Matthieu, il ne voulut pas avoir où reposer sa tête (Matth., LXXXIV, 20), tant il était mort à tout ce qui pouvait contenter les sens.

En second lieu, il est pareillement mort à sa partie spirituelle et supérieure, par une continuelle abnégation, dont il donna des marques, surtout avant sa mort naturelle, lorsqu'il fit connaître par des paroles fort touchantes son délaissement (Matth., XXVII, 46). Car son Père céleste l'avait privé de toutes consolations intérieures, et l'avait plongé dans une extrême amertume de cœur. Mais comme cet abandonnement fut le plus grand qu'il ait jamais éprouvé, aussi ce fut en ce temps-là qu'il acheva le plus grand ouvrage qu'on puisse jamais imaginer, à savoir la rédemption de tous les hommes, et leur réconciliation avec Dieu, ce fut, dis-je, dans le temps où il était perdu et comme anéanti dans l'estime des Juifs, qui, le voyant expirer sur une croix, le prenaient pour un misérable et s'en moquaient. Ainsi, sa mort et le mépris qu'on faisait de lui semblaient le réduire alors dans le néant.

Son Père, en retirant tout ce qui pouvait le consoler, parut aussi l'anéantir en quelque façon, afin qu'étant délaissé de la sorte, et abaissé jusqu'au néant, il payât à la rigueur les dettes du genre humain. Ce qui découvre aux personnes spirituelles le mystère de la porte et du chemin par où elles doivent passer pour arriver à l'union divine; tellement que plus elles seront anéanties selon la partie animale et la partie raisonnable, plus elles seront unies étroitement à Dieu, et posséderont enfin le plus sublime état où l'on puisse parvenir en cette vie. On trouve donc cette éminente perfection dans la mort volontaire et spirituelle des sens et de l'esprit, de l'intérieur et de l'extérieur, et non dans les goûts et les douceurs que la contemplation des choses divines peuvent verser dans l'âme.

## CHAPITRE HUITIÈME.

*Ni les créatures, ni les connaissances naturelles de l'esprit humain ne peuvent être un moyen prochain pour s'unir à Dieu.*

Avant que je parle de la foi, qui est le moyen le plus propre pour s'unir à Dieu, il est nécessaire de montrer que ni les créatures, ni les connaissances naturelles de l'esprit ne peuvent élever l'homme à l'union divine, et qu'au contraire, s'il voulait s'en servir, ce serait un obstacle qui l'en éloignerait infiniment. C'est ce que nous ferons voir premièrement en général; secondement, nous descendrons dans le dé-



tail des connaissances que l'entendement peut avoir ; enfin, nous apporterons les inconvenients que l'âme en peut souffrir, et qui l'empêcheront de profiter en cette voie, lorsqu'elle s'appuyera sur la foi.

Selon la doctrine des philosophes, les moyens doivent avoir de la convenance, de la ressemblance, de la proportion avec la fin, de telle sorte qu'ils nous y conduisent efficacement et sûrement. Par exemple, si quelqu'un veut aller en quelque ville, il doit prendre un chemin qui soit un moyen propre pour l'y mener ; ou si l'on veut introduire la forme du feu dans du bois, il est nécessaire que la chaleur, qui est le moyen pour unir le feu avec le bois, soit proportionnée à cette union, afin que le bois étant pénétré du feu, ait une entière ressemblance avec lui : au contraire, si quelqu'un voulait employer de l'eau ou de la terre pour disposer le bois à recevoir la forme du feu, il lui serait impossible d'y réussir. De même il est nécessaire que celui qui veut unir son entendement à Dieu, autant qu'il est possible en cette vie, prenne un moyen propre pour faire cette union parfaite.

Il faut considérer en cet endroit, que nulle créature supérieure ou inférieure ne peut nous unir à Dieu, et n'a aucune ressemblance avec sa nature. Car encore qu'il soit vrai, comme les théologiens l'enseignent, que toutes les choses créées sont des participations de l'être divin, et qu'elles aient un rapport essentiel à leur Créateur, les unes plus, les autres moins, selon leur perfection plus grande ou plus petite, toutefois il n'y a point de ressemblance d'essence entre Dieu et elles ; au contraire, il y a une différence infinie ; de sorte que l'entendement ne peut parvenir par leur moyen jusques à Dieu. C'est pourquoi David parlant des créatures célestes : *Seigneur*, dit-il, *il n'y en a point de semblable à vous entre les dieux* (Psal. LXXXV, 8), entendant par les dieux les anges et les âmes saintes. *Mon Dieu*, dit le même ailleurs, *vos voies et vos œuvres sont pleines de sainteté. Mais quel Dieu est aussi grand que notre Dieu* (Psal. LXXVI, 14) ? Comme s'il disait que le chemin qui nous mène à Dieu est un chemin de sainteté, à savoir la pureté de la foi. Car où peut-on voir un homme aussi grand que Dieu ? C'est-à-dire qui des bienheureux, qui des anges, quoiqu'il soit d'une nature très-élevée, sera jamais assez grand pour être un chemin proportionné et suffisant pour nous conduire à vous ? Ce saint roi, parlant encore des créatures célestes et des terrestres, dit : *Que le Seigneur est haut, et qu'il regarde de près les choses basses, et de loin les choses hautes* (Psal. CXXXVII, 6). Pour nous apprendre que Dieu ayant un être infiniment sublime, reconnaît que les créatures terrestres, comparées à la hauteur de son essence, sont très-basses et très-viles, et que les créatures célestes, quoiqu'elles paraissent plus grandes, sont infiniment éloignées de sa nature. Il s'ensuit de là que toutes les choses créées ne peuvent être un moyen propre pour nous unir parfaitement à Dieu.

Toutes les représentations de l'imagination, et toutes les opérations de l'entendement ne peuvent être aussi un moyen prochain pour nous rendre participants de l'union divine ; car les connaissances naturelles, dépendant des sens et des fantômes matériels, ne peuvent rien contribuer à cette union, qui est spirituelle et divine. Pour ce qui regarde les connaissances surnaturelles, il est certain que l'entendement étant renfermé dans une masse de chair, n'a pas les dispositions propres pour recevoir la claire connaissance de Dieu. C'est pourquoi Dieu dit autrefois à Moïse : *qu'aucun homme vivant ne peut le voir* (Exod., XXXIII, 20). Saint Jean assure de même, *que personne n'a jamais vu Dieu* (Joan., I, 18). Saint Paul dit encore, *que l'œil n'a point vu, ni l'oreille n'a point entendu, ni le cœur de l'homme n'a point connu* (I Cor., II, 9), c'est ce qui empêcha Moïse de regarder avec attention le buisson ardent ou

Dieu se faisait voir. Car quoique la crainte de Moïse pût venir de la grande idée qu'il avait conçue de Dieu, néanmoins il savait bien que son esprit n'était pas capable de le connaître comme il faut (*Isa.*, LXIV, 4; *Act.*, VII, 32, III *Reg.*, XIX, 13).

Le très-saint prophète Elie, notre père, étant sur la montagne d'Horeb, se couvrit le visage en la présence de Dieu, pour nous signifier qu'il tenait son entendement dans un aveuglement volontaire, et qu'il n'osait se servir d'un instrument si abject, pour arriver à la connaissance d'une chose si sublime; car il ne doutait pas que tout ce qu'il pourrait connaître de Dieu ne fût infiniment éloigné de ce que Dieu est en son essence et en ses perfections.

Ce qui prouve que la connaissance qu'on a de Dieu en cette vie, ne saurait être un moyen prochain pour nous élever à l'éminente union du Seigneur, puisque tout ce que l'entendement peut comprendre, tout ce que la volonté peut goûter, et tout ce que l'imagination peut figurer, n'a nulle proportion avec Dieu, comme le prophète Isaïe le déclare admirablement en ces termes : *A qui avez-vous comparé Dieu ? Quelle image et quelle ressemblance en ferez-vous ? Le sculpteur n'en a-t-il point fait la statue, ou l'orfèvre n'en a-t-il point fondu la figure, ou celui qui travaille en argent ne l'a-t-il point exprimé sur des lames de ce métal* (*Isa.*, XL, 18, 19 ? Pour appliquer dans un sens mystique ces paroles à notre sujet, il faut entendre par le sculpteur notre entendement, qui forme les connaissances et qui les dégage des fantômes matériels de l'imagination; et par l'orfèvre, il faut exprimer notre volonté, qui est capable de recevoir les plaisirs, que son amour pour les objets qui lui sont agréables lui présente. Enfin, celui qui travaille en argent signifie la mémoire et l'imagination, dont les espèces ressemblent à des lames d'argent, qui ne peuvent recevoir la véritable image de Dieu. Le prophète semble donc dire, selon cette interprétation, que l'entendement ne peut rien concevoir de semblable à Dieu; que la volonté ne peut goûter des délices qui approchent des délices de Dieu; et que la mémoire et l'imagination ne peuvent former des connaissances et des idées qui le représentent comme il est en lui-même.

Il est donc très-manifeste que les facultés de l'âme ne peuvent parvenir à Dieu, qu'en se tenant dans l'aveuglement et dans les ténèbres, et qu'en s'ouvrant aux seuls rayons de la foi. De là vient qu'on appelle théologie mystique, la contemplation dont Dieu éclaire l'esprit; comme si on disait que cette contemplation est la secrète sagesse de Dieu, parce qu'elle est cachée à l'entendement qui la reçoit. Saint Denis la nomme aussi un rayon qui luit dans les ténèbres; et c'est de quoi le prophète Baruch parle, quand il dit : *Qu'ils n'ont pas connu la voie de la sagesse, et qu'ils ne se sont pas souvenus de ses sentiers* (*Baruch*, III, 23). Ce qui montre qu'il faut aveugler l'entendement au regard de tous ces sentiers, c'est-à-dire de toutes les connaissances qu'il peut acquérir pour s'unir à Dieu.

Aristote enseigne que comme les yeux de la chauve-souris ne sauraient souffrir l'éclat du soleil, et qu'au contraire, ils s'obscurcissent de telle sorte qu'ils ne voient pas, de même notre entendement n'est pas capable de supporter ce qu'il y a de plus éclatant en Dieu; car ses lumières excessives couvrent de ténèbres notre esprit. Le même philosophe dit que plus les choses divines sont sublimes et claires en elles-mêmes, plus elles nous sont obscures et inconnues.

Je ne finirais jamais, si je voulais apporter toutes les autorités et toutes les raisons qui prouvent que l'entendement ne peut se servir d'aucunes choses créées, comme d'un moyen prochain pour entrer dans l'union divine; au contraire, s'il voulait user ou de toutes les créatures ensemble, ou de quelques-unes en particulier, non-seulement elles



l'empêcheraient d'y parvenir, mais elles le jetteraient en plusieurs erreurs, pendant qu'il prétendrait monter sur cette montagne mystique.

### CHAPITRE NEUVIEME.

*De quelle manière la foi est à l'entendement un moyen prochain et proportionné, pour élever l'âme à l'union divine. On apporte quelques passages et quelques figures de l'Ecriture sainte pour prouver cette vérité.*

On peut recueillir de ce que j'ai dit jusqu'ici que l'entendement, pour avoir les dispositions propres à l'union divine, doit être épuré et vide, non-seulement des objets qui frappent les sens, mais aussi de toutes les choses qu'il peut connaître avec évidence : de telle sorte qu'il soit tranquille en lui-même, et solidement établi en la foi ; car la foi seule est un moyen prochain et proportionné pour unir l'âme à Dieu ; puisqu'il n'y a point d'autre différence, sinon qu'on voit Dieu, ou clairement par la vision béatifique, ou obscurément par les lumières de la foi. Car la foi nous le propose tel qu'il est, immense, infini, un en nature, trin en personnes ; et de cette manière la foi est le moyen par lequel Dieu se découvre à l'âme dans sa divine lumière, qui surpasse la portée de tout entendement humain. Ainsi plus la foi est grande, plus l'union de l'âme avec Dieu est étroite. Et c'est ce que saint Paul a voulu signifier quand il a dit, que *quiconque s'approche de Dieu doit croire qu'il y en a un* (Hebr., XI, 6) ; c'est-à-dire qu'il doit aller à Dieu par la foi. Ce qui se fait lorsque l'entendement étant aveuglé en lui-même, est élevé par la foi seule, et lorsque Dieu s'unit à l'esprit par la foi, et qu'il se tient cache dans ses ténèbres, selon la portée de David : *Il y a un nuage, dit-il, sous ses pieds, et il est monté sur les chérubins, et il a volé sur les ailes des vents, et il s'est caché dans des nuées ténébreuses qui le couvrent de tous côtés comme un pavillon* (Ps. XVII, 10, 11, 12). Ces paroles : *Il y a un nuage sous ses pieds, et il s'est caché dans des nuées ténébreuses qui le couvrent de tous côtés comme un pavillon*, représentent l'obscurité de la foi où Dieu se cache. Et celles-ci : *Il est monté sur les chérubins, et il a volé sur les ailes des vents*, nous apprennent que Dieu vole et s'élève au-dessus des forces de l'entendement. Car les chérubins signifient des esprits intelligents. Et les ailes des vents ne sont autre chose que les sublimes connaissances de l'entendement ; et comme l'être de Dieu est infiniment au-dessus de toutes ces choses, il n'est point de créature qui le puisse concevoir. Nous en avons une figure dans les saints livres. Lorsque Salomon eut achevé le temple de Jérusalem, Dieu y descendit dans un nuage et remplit tellement le temple, que les Israélites ne purent le voir : et Salomon dit alors ces paroles : *Le Seigneur a promis de demeurer dans une nuée* (III Reg. VIII, 12). Lors aussi que Moïse était sur la montagne de Sinaï, Dieu lui apparut environné d'un nuage (Exod., XIX, 9). Toutes les fois enfin qu'il a eu quelque commerce sensible avec les hommes, il ne s'est montré que sous le voile des ténèbres, comme il est marqué dans le livre de Job (Job, XXXVIII, 1 ; *ibid.*, XL, 1). Ce saint homme assure que Dieu lui parla du milieu d'un nuage épais ; ce qui nous montre l'obscurité de la foi, sous laquelle la divinité, lorsqu'elle se communique à l'âme, se tient cachée. Communication qui sera parfaite, lorsque, selon la doctrine de saint Paul, ce qui est imparfait cessera, c'est-à-dire les ténèbres de la foi (I Cor., XIII, 10), et lorsque la perfection sera venue, c'est-à-dire la clarté de Dieu. La conduite de Gédéon, dans la guerre qu'il fit aux Madianites, exprime encore cette vérité

(*Judic.*, VII, 16). Il donna à ses soldats des lampes allumées, et renfermées dans des pots de terre; de sorte qu'ils ne voyaient pas la lumière; mais quand ils eurent cassé les pots ils la virent; de même la foi, que ces pots représentent, contient cette divine lumière, je veux dire la vérité essentielle qui est Dieu même; et lorsque ce sacré vase sera rompu par la mort qui fera la séparation de l'âme d'avec le corps, la lumière et la gloire de Dieu éclateront. Il est donc constant que l'âme qui veut se procurer l'union de Dieu, doit entrer dans les ténèbres de la foi, avant que de participer à la claire vue du Seigneur. Il me reste maintenant à expliquer toutes les connaissances qui peuvent tomber dans l'esprit, et tout les obstacles qui en peuvent naître dans le chemin de la foi. Il faut dire aussi comment l'âme se doit gouverner, pour en tirer du profit au lieu d'en recevoir du dommage.

### CHAPITRE DIXIEME.

#### *La distinction des diverses connaissances qui peuvent venir de l'esprit.*

Pour traiter en particulier de l'utilité et des dommages que les connaissances peuvent apporter à l'âme en ce qui regarde son union avec Dieu par la foi, il est nécessaire de proposer ici des lumières, tant naturelles que surnaturelles, qui peuvent entrer dans l'esprit, afin qu'en regardant l'ordre qu'elles doivent avoir entre elles, nous conduisions l'entendement dans la nuit obscure de la foi.

Je dis donc que l'esprit acquiert la connaissance des choses par deux moyens; l'un est naturel, l'autre est surnaturel: le naturel est lorsque l'entendement connaît par le ministère des sens extérieurs, ou lorsqu'il tire lui-même des conséquences qui lui donnent des connaissances nouvelles; le surnaturel est lorsque l'esprit reçoit par infusion des connaissances qui surpassent ses forces et sa capacité naturelle. Entre les connaissances surnaturelles, les unes sont matérielles, les autres sont spirituelles; les matérielles sont de deux sortes: les unes procèdent des sens corporels extérieurs, les autres des sens corporels intérieurs, et surtout de l'imagination.

Il y a aussi deux différences dans les connaissances surnaturelles; l'une de ces connaissances est distincte, claire et particulière; l'autre est confuse, obscure et universelle. La première se divise en quatre espèces de connaissances particulières, qui sont communiquées à l'esprit sans l'opération des sens corporels; et ce sont les visions, les révélations, les paroles intérieures et les sentiments spirituels: la seconde est la seule contemplation que Dieu donne à l'âme dans la foi ou par la foi; et c'est à ce terme où nous prétendons mener l'âme par ces connaissances particulières. Nous commencerons par les connaissances naturelles, afin d'apprendre à l'âme la manière de s'en dépouiller.

### CHAPITRE ONZIEME.

#### *De la perte et des obstacles que les connaissances de l'esprit peuvent causer à l'âme par les objets, qui sont présentés surnaturellement aux sens extérieurs, et de quelle manière l'âme s'y doit comporter.*

Les premières connaissances dont nous venons de parler, sont celles que l'entendement forme par des voies naturelles; mais comme nous en avons suffisamment traité dans le premier livre, où nous avons conduit l'âme dans la nuit ou la mortification des sens, nous ne parle-



rons en ce chapitre que des connaissances que l'esprit produit par les voies surnaturelles des sens extérieurs, qui sont la vue, l'ouïe et le goût, l'odorat et l'attouchement, dans lequel plusieurs objets ont coutume de se présenter surnaturellement aux personnes spirituelles. Car les saints et les anges, bons ou mauvais, ont quelquefois des lumières et des splendeurs extraordinaires qui paraissent aux yeux du corps. Quelquefois les oreilles sont frappées de certaines paroles, soit qu'on voie ceux qui les profèrent, soit qu'on ne les voie pas. L'odorat est quelquefois rempli sensiblement de très-agréables odeurs, dont la cause est inconnue, et le goût est touché de saveurs très-douces. Enfin l'attouchement sent des plaisirs proportionnés à sa nature, et quelquefois si pénétrants, que tous les os et toutes les moelles du corps semblent nager dans un torrent de joie. Cette douceur a quelque chose de semblable à celle que nous appelons onction d'esprit, et qui se répand dans les âmes fort simples et fort pures. Au reste ces délices des sens coulent d'ordinaire de la dévotion sensible, et les personnes spirituelles les goûtent plus ou moins, chacune selon ses dispositions.

Mais il est nécessaire de remarquer que quoique les sens du corps puissent percevoir toutes ces choses par l'opération de Dieu, il ne faut pas néanmoins s'y fier ni les recevoir. Il est même plus à propos de les fuir, et de n'examiner jamais si elles sont bonnes ou mauvaises; car plus elles sont extérieures et corporelles, moins il est certain que Dieu en est la cause et qu'elles viennent de lui; puisque c'est plus le propre de Dieu de se communiquer à l'esprit qu'aux sens, qui sont très-souvent sujets à de grandes illusions, parce que, quoiqu'ils soient matériels, ils se font juges des choses spirituelles, les estimant telles qu'ils les sentent; et néanmoins il y a entre eux et elles une aussi grande différence, qu'on en voit entre le corps et l'âme; et ils sont aussi incapables d'en juger, que les bêtes les plus stupides sont éloignées des choses raisonnables; c'est pourquoi celui-là se trompe qui a de l'estime pour ces sortes d'opérations, et il s'expose à de grands dangers, ou du moins il se fait lui-même un grand obstacle à la vie spirituelle.

De sorte qu'on doit toujours craindre que ce ne soit plutôt le démon que Dieu, qui produise tous ces effets dans les sens; car il a plus de pouvoir sur les choses corporelles et extérieures, que sur les choses intérieures et spirituelles, et il trouve plus de facilité à s'en servir pour nous séduire. De plus, l'extrême opposition que les objets matériels ont avec les choses spirituelles, les rend d'autant plus inutiles à l'âme qu'ils sont tout à fait extérieurs; car quoiqu'ils contribuent quelque chose à la dévotion et à la ferveur, comme il arrive toujours quand Dieu opère lui-même, l'effet, toutefois, est beaucoup moindre que si ces connaissances étaient purement spirituelles et intérieures. D'ailleurs ces opérations jettent l'âme dans l'erreur, dans la présomption et dans la vanité; car comme elles sont matérielles et palpables, elles frappent les sens et les excitent de telle sorte, que l'âme croit qu'elles sont fort sublimes, parce qu'elle les sent davantage. Ainsi elle les suit aveuglément, persuadée qu'elles sont la lumière et le guide qui la peuvent conduire à l'union divine, quoiqu'elle s'en éloigne d'autant plus, qu'elle estime davantage ces choses, puisque la foi seule est le moyen d'y parvenir.

Outre cela, lorsque l'âme s'aperçoit de ces opérations extraordinaires, elle conçoit souvent une secrète estime de soi-même, s'imaginant qu'elle a déjà quelque mérite devant Dieu; ce qui est contraire à l'humilité. Le malin esprit sait bien lui faire prendre alors de la satisfaction en elle-même, d'une manière quelquefois cachée et quelquefois

connue. C'est pour cet effet qu'il représente aux sens ces sortes d'objets, à savoir, aux yeux, des images de saints, et des lumières éclatantes ; aux oreilles, de belles paroles ; à l'odorat, de fines odeurs ; au goût, des saveurs agréables ; à l'attouchement, des plaisirs charmants ; afin qu'ayant ainsi gagné les hommes, il les entraîne dans les dérèglements les plus horribles.

Il faut donc rejeter toutes ces représentations et tous ces goûts. Car supposé que ce soit Dieu qui en soit l'auteur, l'âme ne lui fait nulle injure lorsqu'elle les refuse ; et d'ailleurs elle ne perd pas le fruit que Dieu voulait faire en elle par ces opérations. La raison est, parce que si elles viennent de Dieu, elles font leur effet en un moment, et ne donnent pas le temps à l'âme de délibérer si elle les acceptera ou non ; car comme Dieu commence à les produire surnaturellement, sans que l'âme agisse de son côté, de même il fait en elle, sans sa coopération, l'effet qu'il prétend faire par les moyens qu'il emploie, parce que l'esprit est alors dans un état passif ; et toutes ces choses se passent en lui de telle sorte, que l'effet ne dépend ni de son consentement ni de son refus. Cela se fait de la même manière que si on jetait du feu sur un homme nu ; soit qu'il le voulût ou qu'il ne le voulût pas, le feu ne laisserait pas de le brûler : de même les visions et les représentations qui portent au bien, produisent leurs principaux effets dans l'âme plutôt que dans le corps, quoique l'âme y résiste. C'est aussi de cette sorte que les opérations du démon causent à l'âme, quoiqu'elle n'y consente pas, de l'inquiétude, du trouble, de l'aridité, de la vanité et de la présomption. Il est vrai pourtant que ces opérations ne sont pas si efficaces pour nuire à l'âme, que les opérations de Dieu le sont pour engager l'âme à faire le bien : les unes n'excitent tout au plus que des mouvements indélébiles, et ne peuvent entraîner l'âme dans de plus grands désordres, lorsqu'elle les réprime promptement. Ainsi l'inquiétude qu'elles font ne dure pas, si ce n'est peut-être que la faiblesse de l'âme et son peu de précaution donnent lieu à cette inquiétude de subsister ; mais les autres mouvements pénètrent l'âme intimement ; ils l'enflamment, ils l'attirent par des attrait victorieux, à donner son consentement avec liberté et avec amour au bien qui lui est présenté ; ils l'y disposent, ils lui en facilitent l'acquisition et la jouissance. Cependant quoique ces opérations viennent de Dieu, si l'âme y adhère trop, et si elle se détermine à les recevoir, il en arrive six inconvénients.

Le premier, elle diminue la perfection qu'elle pratique, en se conduisant par les lumières de la foi ; puisque les choses qu'elle connaît par l'expérience des sens, ôtent à la foi sa pureté et son excellence, qui l'élèvent au-dessus de tous les sens ; c'est pourquoi si l'âme ne se détache pas de tous les objets des sens, elle s'éloigne du moyen qu'elle a d'atteindre à l'union divine.

Le second, est l'empêchement que ces objets, si on ne les renonce pas, apportent à l'esprit ; car ils l'attachent si étroitement aux goûts et aux visions sensibles, qu'elle ne peut s'élever aux choses spirituelles et invisibles. Et c'est là une des raisons qu'eut Jésus-Christ de dire à ses disciples, qu'il était à propos qu'il retournât au ciel, afin qu'ils fussent disposés par la privation de sa présence visible, à recevoir le Saint-Esprit ; et après sa résurrection, il ne permit pas à Marie-Madeleine de se prosterner à ses pieds, afin qu'étant privé de cette satisfaction sensible, elle s'établît plus solidement en la foi.

Le troisième inconvénient est, que l'âme s'accoutume à jouir de son amour-propre, et qu'elle ne tend pas à la véritable résignation, ni à la parfaite nudité d'esprit.

Le quatrième, elle perd peu à peu l'effet que ces visions surnaturelles avaient fait dans l'intérieur ; car elle regarde ce qu'elles ont de



sensible, quoique ce soit le moins considérable. Et de cette façon elle ne reçoit pas si abondamment l'effet qu'elles produisent, et qui s'imprime et se conserve d'autant mieux, qu'on se dépouille davantage de toutes ces choses sensibles.

Le cinquième, l'âme est privée de toutes les faveurs de Dieu, parce qu'elle s'y attache par un esprit de propriété, et qu'elle n'en use pas pour s'avancer en la vie spirituelle. Mais agir de la sorte, c'est se les attribuer à soi-même, s'en occuper, et y prendre plaisir. Ce n'est pas là néanmoins la fin pour laquelle Dieu accorde ces grâces. L'âme même en cet état peut facilement se persuader, que ces sortes de dons ne viennent pas de Dieu.

Le sixième, l'âme en recevant ses opérations, donne occasion au démon de la tromper par de semblables représentations, auxquelles il sait si bien donner l'air de vraisemblables, qu'elles paraissent très-bonnes et très-sûres; car, comme dit l'Apôtre : *Il se transforme en ange de lumière* II Cor., XI, 14). Il est donc expédient, que l'âme les méprise et les rejette, de quelque endroit qu'elles puissent venir. Si elle en use autrement, le démon la remplira de ces visions et de ces goûts; tellement qu'elle prendra souvent ses propres opérations pour les opérations de Dieu : de plus les opérations du malin esprit se multiplieront, et celles de Dieu diminueront et cesseront de telle sorte, qu'il ne restera plus rien de la part de Dieu, et que tout se fera par le démon, et se rapportera à lui comme à sa cause. C'est ce qui est arrivé à plusieurs personnes qui ne s'en sont pas gardées, et qui s'y sont abandonnées si opiniâtrément, qu'on a eu de la peine à les ramener à Dieu par la pureté de la foi. Il y en a même qui n'y sont jamais retournées, tant l'esprit de ténèbres s'était rendu maître d'elles.

C'est pourquoi il est de la prudence et de la nécessité, de craindre toutes ces choses et de leur fermer l'entrée; car en les fuyant, on évite les surprises du démon, et on rompt les empêchements de la vraie foi : enfin l'esprit en retire beaucoup de fruit.

Véritablement comme Dieu détruit insensiblement ces opérations, lorsque l'âme se les rend propres et ne s'en sert pas comme il faut; et comme le démon les suggère et les augmente, lorsque l'âme y consent; de même quand l'âme qui les sent est fort indifférente, et ne se met pas en peine de les avoir ou de les perdre, cet ennemi cesse d'opérer, voyant bien qu'il ne peut nuire à l'âme. D'ailleurs Dieu multiplie ses dons dans l'âme parce qu'elle s'humilie et qu'elle abhorre toute propriété : et comme le maître dont il est parlé dans l'Évangile, établit sur de grandes choses son serviteur, qui avait été fidèle en de petites choses, de même Dieu donne de grandes choses à l'âme, qui a fait un fidèle usage des petites qu'il lui avait données auparavant (*Matth.*, XXIII, 21). Que si elle persévère dans sa fidélité, Dieu continue à la favoriser de nouvelles grâces, jusqu'à ce qu'il la conduise par degrés à l'union et à la transformation divine.

Car il éprouve l'âme avec ordre et en diverses manières, pour l'élever au terme qu'il se propose. Premièrement, en s'accommodant à son peu de capacité, il la visite plus selon les sens que selon l'esprit, afin que si elle use prudemment de cette première nourriture pour acquérir des forces spirituelles, il lui donne des viandes plus excellentes et plus abondantes. Secondement, si dans ce premier état elle gagne la victoire sur le démon, Dieu lui offre une seconde nourriture plus exquise. En troisième lieu, si elle est victorieuse en ce second combat, il la fait passer à une troisième sorte de viande plus divine; et avançant ainsi elle passe par sept demeures, qui sont les sept degrés de l'amour divin jusqu'à ce que son époux céleste la mette dans la plus haute et la plus parfaite charité (*Cantic.*, II, 4).

Oh ! qu'heureuse est l'âme qui a pu vaincre cette bête dont saint Jean parle dans son Apocalypse (*Apoc.*, XV, 2 ; XVI, 3), qui a sept têtes opposées aux sept degrés de l'amour divin, qui s'efforce de détruire chaque degré, et qui combat l'âme dans chacune de ces sept demeures, lorsqu'elle travaille pour monter au plus haut degré de l'amour céleste. Assurément si elle se défend avec fidélité dans chaque degré, et si elle remporte l'avantage, elle méritera de passer de degré en degré jusqu'au dernier, après avoir coupé les sept têtes, avec lesquelles la bête lui faisait une guerre si cruelle ; car, comme dit saint Jean : *Cette bête a le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre* (*Apoc.*, XIII, 7). Ce qu'elle exécute en les attaquant chacune dans ces degrés, avec toute la force de ses armes.

Si bien que c'est une chose affligeante d'en voir plusieurs, qui sont entrés dans ce combat de la vie spirituelle contre la bête, et qui n'ont pas assez de courage pour lui trancher la première tête, en renonçant aux choses sensibles. Que si quelques-uns en viennent à bout, ils ne lui enlèvent pas néanmoins la seconde tête en rejetant les apparitions et les goûts dont nous parlons. Mais ce qui est encore plus digne de compassion, après que quelques-uns lui ont coupé non-seulement la première et la seconde tête, mais aussi la troisième qui représente les sens intérieurs, en passant de la méditation à un degré d'oraison plus excellente ; au lieu d'entrer dans la pureté de l'esprit, ils donnent occasion à cette bête de les assaillir de nouveau et de les surmonter, en sorte qu'elle ressuscite et rétablit sa première tête, et alors la fin de ces gens-là devient pire en leur rechute que leur commencement, parce que la bête prend avec elle sept autres esprits plus méchants qu'elle (*Luc.*, XI, 26), et fait la guerre avec plus de cruauté qu'auparavant. L'homme spirituel doit donc se défaire de toutes les représentations, et de toutes les douceurs qui flattent les sens extérieurs, s'il désire couper la première et la seconde tête de ce monstre. Il doit en même temps entrer par l'exercice d'une vive foi, dans la première et dans la seconde demeure de l'amour, ne s'embarrassant nullement des choses sensibles, parce qu'elles sont un grand obstacle à la nuit spirituelle de la foi.

Ce qui prouve que toutes ces visions et tous ces sentiments ne peuvent être un moyen pour acquérir l'union divine, n'ayant nulle proportion avec elle, et donnant lieu au démon de tenter l'âme qui s'y plait, et de la précipiter en plusieurs périls, et de la perdre sans ressource. D'où il s'ensuit qu'on doit abhorrer ces visions et ces sentiments, et qu'il ne faut jamais les recevoir, sinon rarement et en de certains cas, selon qu'une personne docte, spirituelle et expérimentée en jugera.

#### CHAPITRE DOUZIÈME.

*On traite des représentations imaginaires et purement naturelles. On montre de quelle nature elles sont, et qu'elles ne peuvent être un moyen proportionné pour arriver à l'union de Dieu, et combien elles nuisent à l'âme, lorsque l'âme ne s'en détache pas.*

Avant que nous parlions des visions qui sont présentées surnaturellement à l'imagination et à la fantaisie, il est nécessaire de traiter des représentations que ces sens intérieurs forment naturellement afin que nous passions des plus petites choses aux plus grandes, et des plus extérieures aux plus intérieures, jusqu'à ce que nous parvenions aux recueils intimes où l'âme s'unit à son Dieu.

Il s'agit donc maintenant de deux sens corporels et intérieurs, à savoir l'imagination et la fantaisie, dont l'un sert à l'autre selon l'ordre naturel qu'ils ont ensemble. Car la fantaisie, qu'on appelle aussi la ratiocinative, fait une espèce de raisonnement imparfait, et l'imaginative



forme les images des choses que les sens extérieurs perçoivent.

Et pour ce qui regarde notre dessein, ce que nous dirons de l'un de ces sens se doit entendre aussi de l'autre, comme si nous parlions des deux ensemble; et on doit appliquer à un seul, ce que nous écrirons de l'un et de l'autre.

Or, on appelle images, représentations ou figures corporelles, tout ce que ces deux sens intérieurs forment, en opérant eux-mêmes par leurs forces naturelles : et de cette sorte ces deux puissances contribuent par l'usage de ces espèces, à la méditation qui renferme le raisonnement et le discours; comme il arrive lors, par exemple, qu'on s'imagine Jésus-Christ attaché à la colonne ou à la croix, ou qu'on se représente Dieu même revêtu d'une grande majesté et assis sur un trône fort élevé, ou la gloire céleste comme une très-belle lumière, ou les autres choses divines et humaines, qui peuvent frapper l'imagination.

L'âme doit se vider de toutes ces représentations corporelles, pour être participante de l'union de Dieu. Elles n'ont nulle proportion avec Dieu, et ne peuvent non plus que les objets matériels des sens extérieurs, conduire l'âme à cette union. La raison est, parce que l'imagination ne se peut figurer que ce qu'elle a reçu par la vue, ou par l'ouïe, ou par les autres sens extérieurs, et tout au plus elle peut former les images des choses qui sont venues par les sens jusqu'à elle, lesquelles ne sont pas néanmoins plus nobles que les objets mêmes de ces sens. En effet, quoique l'imagination se représente des palais de pierres précieuses et des montagnes d'or, parce qu'elle a reçu des sens extérieurs les images des pierres précieuses et de l'or; néanmoins tout cet ouvrage n'est ni plus excellent ni plus grand, que la substance d'un grain d'or et d'une pierre précieuse, quoique l'imagination ait fait en elle-même avec art et avec ordre, la composition de ces palais et de ces montagnes. Et parce que les créatures n'ont nulle proportion avec l'essence divine, il est constant que toutes celles que l'imagination se représente, ne peuvent être à l'âme un moyen prochain pour s'unir à son Créateur.

Et de cette manière ceux-là sont éloignés de Dieu, qui se servent de ses figures imaginaires pour le connaître; par exemple, ceux qui se l'imaginent comme un grand feu, comme une lumière éclatante, ou comme quelque chose de semblable. Car quoique ces sortes de représentations soient nécessaires à ceux qui commencent à s'exercer en la méditation, pour s'enflammer de l'amour divin par l'entremise des sens, et pour donner à leur âme de la nourriture spirituelle; quoique ces opérations soient aussi des moyens éloignés de s'unir à Dieu, et que les personnes spirituelles doivent ordinairement passer par là, pour arriver à leur terme qui est leur repos dans le Seigneur; toutefois il faut user tellement de ces choses, qu'on se contente d'y passer : car si on s'y arrêtaît toujours, on n'atteindrait jamais au terme de l'union divine, qui n'a nulle proportion avec ces moyens éloignés. On comprendra facilement cette vérité par la comparaison suivante. Comme les degrés d'un escalier n'ont rien de semblable à la chambre où ils conduisent; et comme celui qui veut monter à cette chambre, les doit tous passer de telle sorte, que s'il s'arrêtaît à quelqu'un d'eux, il n'irait pas à son terme : de même ces moyens n'ont rien qui approche de Dieu; on n'en doit user qu'en passant; il ne faut pas y demeurer; et si l'on s'y attache, on ne parviendra jamais à cette union.

C'est pourquoi celui qui désire de s'unir à Dieu de cette manière, doit s'élever au-dessus des considérations, des figures imaginaires et des impressions des sens intérieurs; puisqu'elles n'ont nulle proportion avec Dieu, qui est le terme qu'il cherche, comme saint Paul même l'enseigne dans les Actes des apôtres : *Nous ne devons pas, dit-il, nous*

*imaginer, que la divinité soit semblable à aucune figure d'or ou d'argent, ou de pierre travaillée par le dessein et par l'industrie des hommes (Act., XVII, 29).*

De là vient qu'il y a des hommes spirituels qui se trompent en cet endroit. Car après qu'ils se sont servi longtemps comme doivent faire ceux qui commencent, des représentations imaginaires et des méditations, pour s'approcher de Dieu le plus près qu'il leur était possible; néanmoins, lorsque Dieu veut les attirer à la jouissance des biens spirituels et plus intérieurs, en les privant du goût de l'oraison où ils ont accoutumé de raisonner et d'occuper leur imagination, ils reculent, ils résistent aux attrait divins; ils n'osent et ne peuvent même se résoudre à quitter ces manières de prier sensibles et palpables; ils s'efforcent de les conserver; ils se persuadent enfin qu'ils doivent marcher toujours par ce chemin et garder toujours cette méthode.

Cependant ils se donnent beaucoup de peine, et ils en tirent peu de fruits; leur travail même, leur aridité et leur inquiétude s'augmente d'autant plus, qu'ils s'appliquent davantage à jouir de ces sortes de douceurs spirituelles, parce qu'on ne peut les trouver dans ce premier moyen d'aller à Dieu, ni dans cette première espèce de méditation. En effet, l'âme ne goûte plus une viande si sensible; mais elle en demande une plus délicate et plus spirituelle, qui consiste non pas dans les opérations de l'imagination, mais dans le repos que cette nourriture procure à l'âme, en la laissant dans sa paix et dans sa tranquillité. Car plus l'âme avance en la perfection intérieure, plus les opérations de ses puissances envers les objets particuliers cessent. Elle ne fait sur tous ces objets qu'un seul acte général et très-pur; et ainsi ses facultés n'opèrent plus pour arriver au terme où elles allaient auparavant, parce que l'âme y est déjà parvenue elle-même. Il en va comme d'un voyageur: quand il a fait tout son chemin il s'arrête; car s'il marchait toujours, jamais il ne pourrait voir la fin de son voyage; de même si on employait toujours les moyens qui nous conduisent à la fin, et si on s'arrêtait là sans passer plus outre, on ne pourrait jamais arriver à son terme.

Si bien que c'est une chose déplorable de voir des personnes qui troublent le repos de leur âme, lorsqu'elle veut demeurer dans la paix intérieure où Dieu la nourrit de ses douceurs célestes; ils la contraignent de revenir aux choses extérieures; de retourner en arrière sur ses pas, et de quitter le terme où elle repose, pour se servir tout de nouveau des moyens qui l'y menaient, et qui sont les considérations et la méditation, ce que l'âme ne peut faire sans une extrême résistance. Car comme celui qui est arrivé avec beaucoup de travail au lieu où il jouit d'un profond repos, s'afflige lorsqu'on le force à travailler tout de nouveau, de même l'âme qui est dans le centre de sa paix, sent beaucoup de répugnance à reprendre les premières opérations qui la fatiguaient auparavant. Mais parce que ces gens-là ne pénètrent pas dans le secret de cet état, qui leur paraît nouveau, n'en ayant pas encore l'expérience, ils s'imaginent qu'ils ne font rien dans l'oraison. De sorte qu'ils ne peuvent s'abandonner à cette paix et à cette tranquillité intérieure, et qu'ils s'efforcent de raisonner dans leurs méditations, et d'y faire des considérations suivant leurs premières idées.

Et voilà la source de leurs aridités et de leurs sécheresses. Ils cherchent avec empressement les goûts et la dévotion sensible, qu'ils ne trouveront plus en cette voie, et nous pouvons leur appliquer ce proverbe: *Plus il gèle, plus il serre*; car plus ils s'obstineront à discourir dans l'oraison mentale, plus ils s'en trouveront mal, puisqu'ils éloigneront davantage leur âme de son calme spirituel. Se comporter



de la sorte, ce n'est autre chose que laisser le plus pour le moins, faire ce qu'on a déjà fait, et reculer en arrière.

Au reste, il faut recommander à ces personnes-là de se conserver dans le repos, en s'appliquant à Dieu avec attention et avec amour, et de négliger les opérations de l'imagination, puisque les puissances n'opèrent pas alors, et qu'elles sont tranquilles dans cette simple et douce, et amoureuse vue de Dieu. Que si elles font quelque opération, elles ne la font pas avec violence ni avec un discours prémédité, mais avec un amour plein de douceur; tellement qu'elles agissent plutôt par le mouvement de Dieu que par la capacité de l'âme. Ce que nous avons dit suffit maintenant pour montrer qu'il est nécessaire que ceux qui veulent profiter, se débarrassent des opérations de l'imagination et de la fantaisie, lorsque leur avancement spirituel le demande en l'état où ils se trouvent. Mais afin qu'on voie clairement quand cela se doit faire, nous en donnerons des marques dans le chapitre suivant.

### CHAPITRE TREIZIEME.

*On propose les signes que l'homme spirituel peut remarquer en lui-même, pour commencer à renoncer aux représentations imaginaires et au discours dans la méditation.*

Afin que la doctrine que nous expliquons ne paraisse ni confuse, ni obscure, il est nécessaire de montrer quel est le temps commode pour quitter les opérations de l'imagination et les raisonnements de l'entendement, de peur que l'homme spirituel ne les abandonne, ou plus tôt ou plus tard que l'esprit ne le demande. Comme il est expédient de les omettre en son temps, de peur qu'ils n'empêchent d'aller à Dieu, de même il ne faut pas les interrompre avant le temps, de peur qu'au lieu d'avancer, on ne recule en ce chemin; car, quoiqu'ils ne soient pas un moyen prochain de l'union divine, à ceux qui ont fait de grands progrès en cette voie, ils sont néanmoins utiles comme des moyens éloignés à ceux qui commencent, afin qu'en se servant des sens, ils disposent l'âme et l'accoutument aux choses spirituelles, et qu'ils prennent occasion de là d'effacer toutes les images des choses temporelles, séculières et naturelles. Pour cette fin, nous apporterons des marques pour juger s'il est à propos de soustraire ou non les opérations de ces puissances.

Or il y a trois signes : le premier est quand on reconnaît qu'on ne peut plus ni méditer, ni se servir de l'imagination, non pas absolument dans ses opérations naturelles, mais à l'égard de Dieu dans la contemplation surnaturelle; quand on ne trouve aucun goût, ni aucune nourriture de l'âme comme auparavant, mais plutôt on y souffre de l'aridité dans les choses où l'on avait coutume de nourrir les sens, et d'où on tirait du suc et de la pâture spirituelle. Toutefois, pendant que l'homme spirituel pourra raisonner en méditant, et goûter quelques douceurs intérieures, il ne faut pas qu'il renonce à la méditation, sinon peut-être lorsque son âme s'est établie dans une tranquillité parfaite.

Le second est, lorsque l'homme spirituel ne sent nul désir d'appliquer l'imagination aux choses particulières, intérieures ou extérieures. Je ne parle pas pourtant des égarements de cette faculté qui est si volage, qu'au temps même de la récollection la plus sévère, elle va de tous côtés; mais je veux dire seulement, que l'âme ne prend plus aucun plaisir à employer l'imagination dans les autres choses.

Le troisième signe, qui est le plus certain de tous, c'est lorsque l'âme se plaît à demeurer seule en son fonds, à faire une attention amoureuse à Dieu, sans s'occuper d'aucunes considérations particulières, et à jouir d'une grande paix intérieure et d'un profond repos, sans faire aucun acte développé, étendu ou formel, soit de la mémoire, soit de l'entendement, soit de la volonté; car elle est alors pénétrée d'une connaissance de Dieu générale et affectueuse, sans concevoir rien de particulier, et elle se tient attachée à lui par les doux transports d'un amour paisible et dégagé de tout autre objet.

L'homme spirituel doit remarquer sûrement en lui-même ces trois signes, pour se résoudre à se laisser conduire de la méditation à la contemplation extraordinaire. Le premier n'est pas seul suffisant pour lui faire ce changement. La difficulté ou l'impuissance qu'il aurait d'opérer de l'imagination et de méditer les choses divines, pourrait venir de ses distractions et de sa négligence. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il découvre encore en lui-même le second signe, qui consiste à ne sentir aucun désir de penser à d'autres choses étrangères, ou éloignées de son objet qui est Dieu. En effet, lorsque les égarements d'esprit et la tiédeur empêchent quelqu'un de fixer son imagination et son entendement dans les choses célestes, il se porte incontinent et s'attache à des objets différents, qui l'écartent de la contemplation de Dieu.

Ce n'est pas néanmoins assez d'être convaincu qu'on a la première et la seconde marque, il faut avoir la troisième. Car, quoiqu'on fût persuadé, par sa propre expérience, qu'on ne pourrait ni discourir, ni méditer, et qu'on n'aurait aucun désir de songer à d'autres objets, toutefois cela pourrait venir ou de la mélancolie, ou de quelque autre humeur, qui remplirait le cerveau ou le cœur, et qui suspendrait tellement l'opération des sens, qu'on ne voudrait point s'appliquer à la méditation, et qu'on ne se plairait qu'à rester dans cet agréable transport, ou dans ce doux assoupissement. Il est donc à propos d'avoir le troisième signe, c'est-à-dire de se voir en état de faire une amoureuse attention au Seigneur, avec une grande tranquillité intérieure.

Il faut cependant avouer que quand on commence à entrer dans cette contemplation, on n'y prend presque pas garde, et on ne s'aperçoit presque pas de cette amoureuse connaissance de Dieu, pour deux raisons : l'une est, parce que cette connaissance est au commencement très-subtile, très-délicate et presque imperceptible; l'autre est, parce que l'âme qui est accoutumée à faire la méditation d'une manière sensible, ne remarque pas presque cette manière de contempler insensible et spirituelle. Ce qui lui arrive pour l'ordinaire, parce qu'elle ne connaît pas encore ce nouvel état, et qu'ensuite elle s'efforce d'opérer toujours avec goût et avec sentiment : ainsi, quoique sa paix intérieure soit plus abondante en ce nouveau genre de contemplation, elle y met elle-même de l'obstacle, et elle se prive de ce repos par son attachement à ses premières habitudes. Il est vrai pourtant que plus elle se disposera à cette tranquillité, plus elle avancera en cette amoureuse et générale connaissance de Dieu, lequel la comblera de paix, de douceur et de plaisir spirituel. Mais afin que ce que nous avons dit soit plus évident, nous apporterons dans le chapitre suivant les raisons qui prouvent la nécessité d'avoir ces trois signes.



## CHAPITRE QUATORZIÈME.

*On apporte les raisons qui prouvent la nécessité d'avoir ces trois signes, pour faire de plus grands progrès en la vie spirituelle.*

Pour ce qui concerne le premier signe, il faut savoir que, quand l'homme spirituel ne goûte plus les opérations de l'imagination, et ne peut plus discourir dans la méditation, il doit quitter cette voie pour deux raisons. La première est, parce que l'âme a reçu en quelque façon tout le bien spirituel qu'elle pouvait trouver dans les choses divines, par la méditation et par le discours. Ce qui paraît en ce qu'elle ne peut plus ni méditer, ni raisonner, ni sentir aucune douceur comme elle sentait auparavant : elle n'a pas acquis pour lors l'expérience des goûts spirituels que ces choses répandent dans l'âme. En effet, toutes les fois que l'âme est enrichie de quelque nouveau bien spirituel, elle le reçoit en le goûtant, au moins en esprit, de la manière qu'il lui est donné et qu'il lui est utile; aussi, serait-ce une espèce de miracle, si elle recueillait sans ce goût quelque fruit de ce bien spirituel; parce que tout cela se passe comme les philosophes disent, savoir *que ce qui a de la saveur et du goût nourrit*. C'est pourquoi le saint homme Job disait : *Qui pourra manger des viandes insipides, et nullement assaisonnées de sel* Job, VI, 6? Ainsi la privation de ces consolations spirituelles et de cette utilité, l'empêche de faire des considérations et des raisonnements dans l'oraison.

La seconde raison est, parce que l'âme a déjà acquis l'esprit de méditation quant à la substance et à l'habitude; car la fin ou le terme de la méditation et du discours, est d'en recueillir quelque connaissance et quelque amour de Dieu, pour en produire les actes : et comme toutes sortes d'actes souvent réitérés font des habitudes dans l'âme, de même les actes de cette connaissance et de cet amour répétés fréquemment, produisent des habitudes en celui qui s'y adonne. À quoi j'ajoute que Dieu fait quelquefois le même effet dans l'âme, en l'élevant à la contemplation sans se servir de ces actes, ou du moins avant que l'âme en ait fait plusieurs.

Et c'est ainsi qu'elle acquiert par l'usage et par l'habitude, la connaissance amoureuse et générale de Dieu, laquelle elle n'avait auparavant que par le travail de la méditation, et qu'en détail, avec partage et avec distinction. C'est pourquoi aussitôt qu'elle s'est mise en oraison, semblable à celui qui a de l'eau toute prête à boire, elle boit dans ces sources divines avec un plaisir admirable, sans avoir besoin des considérations de l'esprit, ni des espèces de l'imagination : tellement, qu'aussitôt qu'elle s'est mise en la présence de Dieu, elle produit les actes d'une connaissance de Dieu confuse, affectueuse, paisible, pleine de repos, et elle y puise de la sagesse; de l'amour et des délices toutes célestes. De là vient qu'elle sent une extrême peine et une grande résistance, lorsque, jouissant de cette paix, on la force à méditer et à discourir sur des sujets qui ne contribuent qu'à lui donner des connaissances particulières. Il lui arrive alors la même chose qu'à un enfant à qui on arracherait la mamelle lorsqu'il en suce le lait avec plaisir, et que l'on contraindrait de chercher avec peine une autre mamelle, et de sucer avec chagrin un autre lait. Ou bien comme à celui qui aurait déjà dépouillé un fruit de son écorce, et au lieu de le manger, il serait obligé d'en préparer un autre sans en goûter; ou enfin comme à celui, lequel tenant sa proie entre les mains, la lâcherait par la vaine espérance qu'il aurait d'en trouver une meilleure. Plusieurs d'entre ceux qui commencent à entrer en ce genre de

contemplation, tombent dans ces inconvénients. Ils croient que cet état consiste à raisonner, et à connaître par des représentations imaginaires plusieurs objets particuliers ; et parce qu'ils ne découvrent pas ces lumières particulières dans ce repos affectueux où l'âme voudrait demeurer, ils se persuadent qu'ils s'égarent du droit chemin, et qu'ils passent inutilement le temps dans l'oraison. C'est pourquoi ils retournent au discours de l'entendement et aux opérations de l'imagination, mais en vain : ces choses s'étant déjà dissipées, ne se présentent plus à l'esprit ; de sorte que ces gens-là s'imaginent qu'ils reculent et se perdent : ils s'affligent cruellement et ne goûtent aucune consolation. A la vérité, ils se perdent ; mais ce n'est pas de la manière qu'ils le pensent ; ils se perdent quant à leur sens, et quant aux premiers moyens de connaître par le ministère de l'imagination et du raisonnement ; mais cette perte leur est utile, en leur procurant une vie plus spirituelle, laquelle moins ils comprennent, plus ils entrent dans la nuit de l'esprit par laquelle ils doivent passer pour s'unir à Dieu, en s'élevant au-dessus de toute connaissance particulière.

A l'égard du second signe, il en reste peu de chose à dire. Car il est certain que les images naturelles des choses créées, et même celles qui sont infuses surnaturellement dans l'âme, quoiqu'elles lui soient plus convenables et plus conformes, ne lui peuvent être agréables, et elle les rejette de toutes ses forces. Il faut seulement se souvenir que pendant ce recueillement, l'imagination est agitée d'égarements perpétuels malgré la volonté, qui sent même alors de la douleur, de ce que sa paix intérieure est troublée par la légèreté de cette puissance volage.

Quant à la troisième marque, qui regarde la nécessité de quitter la méditation, et qui est renfermée dans la connaissance amoureuse et générale de Dieu, il me semble qu'il n'est pas besoin d'en parler ici, puisque cette difficulté a été suffisamment éclaircie dans le premier signe.

Toutefois nous apporterons maintenant une seule raison, pour prouver qu'au cas que celui qui est appelé à la contemplation, doive quitter la méditation ordinaire, cette amoureuse attention à Dieu lui est nécessaire. Cette raison est que, si l'âme abandonnait l'exercice de la méditation où elle se servait de ses sens intérieurs, et si elle était en même temps privée de la contemplation, qui consiste en cette connaissance générale et confuse de Dieu, et dans laquelle l'âme occupe effectivement sa mémoire, son entendement et sa volonté, elle ne ferait aucun acte envers Dieu ; elle ne recevrait rien de lui ; elle ne pourrait persévérer en cette oraison, puisqu'elle n'aurait plus l'usage des moyens propres pour y demeurer. Car elle use de ses puissances sensitives pour considérer, pour discourir, et pour acquérir la connaissance particulière des objets de ses opérations : elle emploie aussi ses facultés spirituelles pour s'unir à Dieu dans la contemplation, sans avoir la peine de faire des considérations et des raisonnements. Telement qu'il y a la même différence entre les opérations des puissances sensitives de l'âme et les opérations de ses puissances intellectuelles, qui se trouve entre celui qui fait un ouvrage et celui qui en a la jouissance lorsqu'il est achevé ; ou entre celui qui reçoit quelque chose et celui qui en a l'usage ; ou entre le travail qu'on prend à marcher, et le repos qu'on goûte quand on est arrivé au terme de son voyage ; ou entre celui qui apprête des viandes, et celui qui les mange avec plaisir. Que si l'âme ne faisait rien ni dans la méditation, ni dans la contemplation, on ne pourrait dire qu'elle fût occupée. C'est pourquoi il faut nécessairement que quand elle s'éloigne de la méditation, elle s'attache à la simple et affectueuse connaissance de son Dieu.



Au reste, cette connaissance générale de Dieu, quand elle est plus pure qu'au commencement, plus simple, plus parfaite, plus spirituelle et plus intime, elle est quelquefois si délicate, que l'âme qui en est remplie, ne l'aperçoit presque pas. Ce qui arrive ordinairement lorsque cette connaissance est en elle-même très-pure, très-simple et très-tranquille : or, elle est telle, quand elle trouve l'âme pure et dégagée des connaissances particulières que l'esprit et les sens lui avaient acquises ; et l'âme ne la remarque pas. Car, étant accoutumée aux opérations sensibles des sens et de l'entendement, elle ne sent pas une connaissance purement spirituelle et incapable de frapper les sens grossiers et matériels.

Voilà pourquoi plus cette connaissance est épurée de la matière, plus elle paraît obscure à l'esprit : et au contraire, moins elle est pure, plus elle semble claire à l'entendement, d'autant qu'étant revêtue d'images matérielles, elle est plus facile à comprendre, et elle a plus de proportion avec l'esprit, qui a coutume de former ses connaissances sur les espèces de l'imagination.

On peut donner de l'éclaircissement à cette vérité par la comparaison suivante. Si nous regardons les rayons qui passent par une fenêtre, plus l'air est plein d'atomes, plus ils paraissent sensibles à la vue : et néanmoins comme ils sont mêlés de ces corpuscules, il est évident qu'ils sont moins purs, moins clairs et moins parfaits. Au contraire, s'ils étaient séparés de cette poudre volante, ils seraient moins visibles, et l'œil ne les apercevrait presque point, parce que la lumière qui rend les objets visibles, n'est pas visible elle-même, à moins qu'elle ne soit terminée par quelque corps qui l'arrête ; de là vient que si un rayon entrait par une fenêtre et sortait par une autre fenêtre, on ne le verrait pas dans le milieu de son passage, quoiqu'il fût plus pur et plus clair que s'il était mêlé de choses matérielles et palpables.

On peut dire la même chose de l'œil de l'âme, je veux dire l'entendement, au regard de la lumière spirituelle et surnaturelle. Comme elle est dépouillée de l'image des choses matérielles, qui sont des objets proportionnés aux sens et à l'imagination, elle entre dans l'entendement d'une manière si pure et si simple, qu'il ne la découvre presque pas. Il arrive même quelquefois, qu'étant plus pure qu'à l'ordinaire et plus éloignée des choses corporelles, elle jette l'entendement dans l'obscurité, parce qu'elle le détache des espèces matérielles de l'imagination ; et alors il s'aperçoit bien qu'il est pénétré de ténèbres.

Quelquefois aussi cette lumière divine frappe l'âme avec tant de force et la remplit si intimement, que l'âme ne reconnaît ni l'obscurité où elle était auparavant, ni la lumière qui l'éclaire : il lui semble même qu'elle ne comprend rien ni de ce qui concerne cette obscurité, ni de ce qui regarde cette lumière. C'est pourquoi elle est comme ensevelie dans un profond oubli de toutes choses, ne sachant ni ce qu'elle a fait, ni combien de temps cette opération a duré. Elle demeure en cet état pendant plusieurs heures, qui ne lui paraissent qu'un moment lorsqu'elle est revenue à elle-même.

La cause de cet oubli n'est autre que la pureté et la simplicité de cette lumière, laquelle s'étant repandue dans l'âme la rend pure et simple comme elle, en la vidant de toutes les images des sens et de la mémoire, dont elle usait dans ses opérations : et de cette façon l'âme continue à demeurer dans son oubli, sans faire aucune réflexion sur la longueur ou sur la brièveté du temps. Ainsi cette oraison quoique très-longue, lui semble très-courte, parce que l'âme la fait dans une connaissance très-spirituelle et très-épurée de toute idée matérielle. Et c'est cette courte oraison, dont on dit communément qu'elle pénètre le ciel. On l'appelle courte, parce qu'on ne prend pas garde à sa durée.

On dit qu'elle pénètre le ciel, parce que l'âme y est unie à Dieu dans une connaissance toute céleste ; connaissance qui fait dans l'âme, sans qu'elle s'en aperçoive, de grands effets, lesquels se conservent en elle lorsque l'âme sort de ce doux sommeil, et qui élèvent l'esprit à une lumière divine, et le séparent d'avec les idées des choses matérielles. C'est sans doute ce que le prophète-roi expérimenta autrefois, lorsque revenant de son transport, il dit : *J'ai veillé, et je suis devenu semblable à un passereau solitaire sur le haut d'une maison* (Psal. CI, 8), c'est-à-dire éloigné de toutes les choses corporelles. Ces paroles, *sur le haut d'une maison*, signifient l'âme élevée en haut, ne se souvenant plus des créatures et connaissant Dieu seul, sans savoir comment cela se passe. Ainsi l'Épouse sacrée met l'ignorance ou l'oubli des choses créées entre les effets que ce sommeil mystérieux a produits en elle, quand elle dit : *Je n'ai point su* (Cant., VI, 11), c'est-à-dire, je n'ai point connu d'où cela me vient. Néanmoins quoiqu'il semble à l'Épouse qu'étant pleine de cette lumière céleste elle ne fait rien, d'autant qu'elle n'opère point par les sens, toutefois elle se persuade sûrement qu'elle ne perd pas le temps. En effet quoique les opérations de ses puissances cessent à l'égard des choses corporelles, son intelligence continue sans aucune interruption.

Tellement que cette prudente Épouse répond elle-même à l'objection qu'on peut faire sur ce sujet, en disant *qu'elle dort, et que son cœur veille* (Cant., V, I). Elle veut dire, qu'à la vérité elle dort selon la condition de la nature, en cessant d'agir ; mais que son cœur veille surnaturellement étant élevé à une connaissance surnaturelle. La marque qu'on peut donc avoir pour juger si cette connaissance de Dieu, secrète, intime et surnaturelle, est communiquée à l'âme, c'est lorsqu'elle ne désire plus de connaître rien de créé, soit grand ou petit, soit noble ou abject et méprisable.

Il n'est pas cependant nécessaire que cette connaissance surnaturelle produise toujours dans l'âme l'ignorance et l'oubli des choses créées. Cela n'arrive que quand Dieu sépare l'âme particulièrement d'avec les créatures ; ce qu'il ne fait pas d'ordinaire, parce que cette lumière n'occupe pas toujours l'âme.

Il suffit donc pour se retirer de la méditation et du discours, que l'entendement se détache de toute considération particulière, et que la volonté n'ait nul penchant à aimer les objets ou matériels ou spirituels. On pourra connaître par là que l'âme est dans cet oubli de toutes choses, puisque cette lumière surnaturelle est répandue dans le seul esprit. Car quand Dieu la verse aussi dans la volonté, comme ordinairement il la verse dans elle, l'âme voit bien que cette divine connaissance l'occupe, en étant persuadée par la douceur de l'amour qui l'enflamme, quoiqu'elle n'ait pas un parfait discernement de ce qu'elle aime. C'est pour cette raison que cette connaissance est appelée amoureuse et générale, tant au regard de l'entendement, parce qu'il la possède avec obscurité, qu'à l'égard de la volonté, parce qu'elle aime confusément, sans distinguer l'objet de son amour.

Mais encore que cette matière soit obscure d'elle-même, je n'en dirai rien davantage, et je me contenterai de répondre dans le chapitre qui suit, à une objection qu'on peut faire.

#### CHAPITRE QUINZIÈME.

*Il est quelquefois expédient à ceux qui avancent en l'oraison, et qui commencent à entrer dans la contemplation, de se servir du discours et des opérations de leurs puissances naturelles.*

On peut maintenant demander si ceux que Dieu commence à intor-



duire en la contemplation surnaturelle, ne doivent plus reprendre la méditation ordinaire, ni le discours, ni les autres opérations de leurs puissances. On répond que la doctrine que nous avons expliquée jusqu'à présent ne se doit pas entendre de telle sorte que ceux qui commencent à jouir de cette connaissance affectueuse, ne doivent jamais user de la méditation, ni tâcher d'y retourner. Ils n'ont pas dans ces commencements une si parfaite habitude de cette connaissance amoureuse, qu'ils puissent, quand ils voudront, en faire les actes, ou s'y établir et y demeurer constamment. Ils ne sont pas aussi tellement éloignés de la méditation, qu'ils n'aient encore la puissance de méditer comme ils méditaient auparavant, et de raisonner quelquefois pour découvrir de nouvelles vérités. Lors même que suivant les trois marques que nous avons apportées, ils auront reconnu que l'âme n'a pas acquis ce repos et cette connaissance amoureuse, il est nécessaire qu'ils s'appliquent au discours dans l'oraison, jusqu'à ce que leur habitude soit tout à fait formée. Or, elle sera tout à fait formée, quand ils seront pénétrés de la douceur de cette connaissance, et qu'ils ne pourront incliner leur volonté à faire la méditation; car ceux qui profitent en cette voie, avant que de parvenir à la parfaite habitude de cette connaissance affectueuse, ils passent tantôt de l'état de la méditation à celui de la contemplation surnaturelle, et tantôt de l'état de la contemplation surnaturelle à celui de la méditation: de sorte qu'ils sont quelquefois plongés dans cette amoureuse attention à Dieu, sans faire agir leurs puissances naturelles sur les objets matériels, et quelquefois ils ont besoin de recourir à la méditation et au discours pour rentrer dans cette connaissance; et quand ils y sont rentrés, l'âme ne raisonne plus, et n'emploie plus ses puissances au regard des choses corporelles; mais elle reçoit plutôt cette intelligence et cette douceur que Dieu y produit surnaturellement, qu'elle n'opère elle-même par ses forces naturelles; et il lui suffit alors de s'attacher à Dieu avec attention et avec amour, ne désirant point de rien voir, et en s'abandonnant à la conduite de Dieu, qui se communique alors à elle, comme la lumière du soleil se communique à celui qui tient les yeux ouverts, sans faire autre chose que de recevoir cette lumière. Il est seulement nécessaire pour participer avec plus de simplicité et d'abondance à cette lumière divine, que l'âme ne s'efforce point d'avoir d'autres connaissances sensibles, comme sont celles qui viennent des sens et du discours, parce qu'elles n'ont aucune proportion avec cette lumière toute pure et toute simple. C'est pourquoi, si l'âme voulait considérer dans ces moments-là, et comprendre des choses particulières quoique spirituelles, elle empêcherait par ces objets comme par autant de taches, le cours et l'infusion de cette lumière délicate, et elle souffrirait le même inconvénient que souffrirait celui à qui on mettrait un bandeau sur les yeux, et à qui on déroberait la vue des objets qu'il voyait auparavant.

Il s'ensuit de là qu'aussitôt que l'âme s'est dégagée de l'image sensible des choses matérielles, elle demeure en cette lumière pure et simple; et étant éclairée de la même lumière elle arrive à la perfection. Car cette lumière est toujours prête à se répandre dans l'âme; mais les images des créatures que l'imagination représente s'oppose à son infusion, laquelle ne manque jamais de se faire, lorsque tous ces obstacles sont levés. Et alors l'âme étant dans une pure nudité ou pauvreté d'esprit, et devenant elle-même pure et simple, elle est transformée en la pure et simple sagesse divine, qui est le Fils de Dieu; parce que quand l'amour divin, dont elle est blessée, l'a dépouillée de tout le naturel, Dieu la remplit de dons surnaturels.

Que l'homme spirituel apprenne donc, quand il ne peut plus méditer

à tenir son esprit en paix, et à jeter des regards amoureux vers le Seigneur, quoiqu'il s' imagine qu'il ne fait rien et qu'il passe inutilement le temps. Il goûtera bientôt les douceurs d'un calme divin, et sera pénétré des connaissances sublimes et de l'amour admirable de son Dieu. Qu'il ne s'embarrasse plus des imaginations, des méditations, ni des raisonnements ordinaires, de peur de troubler sa paix et son repos, et de retirer son âme de ses délices célestes, et de la rappeler malgré elle aux exercices qui lui donnent du chagrin. Qu'il se souvienne enfin que c'est beaucoup faire que d'arrêter l'activité, les désirs et les opérations naturelles de son âme pour se dénuer intérieurement de toutes les choses créées, et pour voir avec plaisir qu'il y a un Dieu qui comble son âme de biens spirituels, selon cette parole du roi-prophète : *Délivrez votre cœur des créatures, et considérez attentivement qu'il n'y a que moi qui suis Dieu, et que vous devez uniquement chercher (Psal. XLV, 11).*

### CHAPITRE SEIZIEME.

*Les représentations imaginaires que Dieu opère surnaturellement dans la fantaisie, ne peuvent servir comme moyen prochain à l'âme, pour parvenir à l'union divine.*

Puisque nous avons parlé des représentations que l'âme peut recevoir naturellement par les opérations de l'imagination et de la fantaisie, il est juste de traiter de celles qui lui sont infuses surnaturellement, et qui étant assujetties aux images corporelles, appartiennent aussi aux sens intérieurs et matériels. Or, nous entendons par ces représentations imaginaires, toutes sortes d'espèces et de figures, qui peuvent être gravées surnaturellement dans l'imagination, et qui représentent les choses plus parfaitement que les images naturelles, et frappent plus vivement l'esprit et le cœur. Car les espèces corporelles que les sens extérieurs produisent, qui représentent les objets à l'âme, et qui y résident comme dans leur siège naturel, peuvent être aussi présentées surnaturellement à l'âme sans le secours des mêmes sens ; parce que la fantaisie et la mémoire sont comme le réservoir de ces images au regard de l'entendement, lequel les y contemple, en forme ses connaissances, et en porte tel jugement qu'il lui plaît.

Il faut donc savoir que comme les sens extérieurs proposent naturellement les images de leurs objets aux sens intérieurs, qui sont la fantaisie et l'imagination : ainsi les mêmes images leur peuvent être représentées surnaturellement sans le ministère des mêmes sens extérieurs, et faire même une impression plus vive et plus efficace. C'est de ces espèces dont Dieu se sert pour faire connaître plusieurs choses à l'âme, comme on le peut voir dans l'Ecriture. En effet, il montra autrefois sa gloire sous la figure de la fumée, qui remplit le tabernacle du temps de Moïse (*Exod.*, XL, 32). Il la fit éclater par le moyen des séraphins, qui lui couvraient de leurs ailes le visage et les pieds (*Isa.*, VI, 2). Il fit voir à Jérémie une verge qui veillait (*Jérém.*, I, 11). Il donna ainsi plusieurs visions imaginaires au prophète Daniel.

Le démon s'efforce pareillement de séduire les âmes par des représentations qui paraissent vraisemblables, comme il est marqué dans le troisième livre des Rois (*III Reg.*, XXII, 11). Car il forma des cornes de fer dans l'imagination des prophètes que le roi Achab consulta, pour signifier que ce roi détruirait les Assyriens : mais l'effet prouva que cette prédiction était fausse ; et de cette manière le démon trompa ce malheureux prince. La vision que la femme de Pilate eut en dormant, et qui ne tendait qu'à empêcher les Juifs de condamner Jésus-Christ à



mort, et plusieurs autres vues imaginaires sont de même nature, et n'ont pour fin que de surprendre les hommes.

Or, ces sortes de visions imaginaires arrivent plus souvent à ceux qui ont fait quelque progrès dans les voies de Dieu, que les figures corporelles des sens extérieurs : de plus en tant que toutes sont des images, elles ne diffèrent pas les unes des autres. Mais en ce qui regarde leurs perfections et leurs effets, il y a une différence considérable. Celles qui sont surnaturelles et plus intimes à l'âme, sont plus subtiles et plus délicates, et font de plus grands effets. Celles qui sont tout ensemble surnaturelles et extérieures, sont moins intimes à l'âme et moins subtiles. Ce qui n'empêche pas que quelques-unes de ces images extérieures ne produisent des effets plus forts, selon qu'il plaît au Seigneur de se communiquer à l'âme : mais nous ne parlons ici des premières figures, qu'en tant qu'elles sont intérieures et plus étroitement unies à l'âme.

Au reste, c'est dans l'imagination que le malin esprit fait tous ses efforts et emploie tous ses artifices contre l'homme ; parce que ce sens est la porte qui lui donne entrée dans l'âme : l'entendement y prend aussi ou y laisse les espèces intelligibles, qui l'aident à former ses connaissances spirituelles. Si bien que Dieu d'un côté et le démon de l'autre se servent de ce sens, pour offrir les figures imaginaires à l'entendement ; mais comme Dieu est toujours dans l'âme, il use toujours de ce moyen pour l'instruire ; il l'enseigne encore par lui-même ou par d'autres voies spirituelles.

Néanmoins, comme mon dessein n'est pas de m'arrêter plus longtemps à donner des règles, pour distinguer les visions qui viennent de Dieu, d'avec celles qui viennent du prince des ténèbres, je prétends seulement montrer, qu'on ne doit pas s'embarrasser ni dans les visions qui sont bonnes, de peur d'opposer quelque obstacle à l'union divine, ni dans les visions qui sont illusoire, de peur d'être séduits et entraînés dans le précipice. Au contraire, il faut rejeter le plus qu'on peut les unes et les autres, afin que l'âme soit plus pure, plus simple et plus propre pour s'unir à son Créateur. La raison est, parce que toutes les représentations imaginaires sont renfermées dans des bornes très-étroites ; et la sagesse divine à laquelle l'entendement doit s'unir est infinie, toute pure, toute simple, et n'est bornée d'aucune connaissance distincte, particulière et finie. Il est donc nécessaire que l'âme qui veut s'unir à la sagesse divine ait quelque proportion et quelque ressemblance avec elle, et conséquemment qu'elle soit affranchie des espèces de l'imagination, lesquelles lui donneraient des limites. Il faut qu'elle ne soit point attachée à aucune connaissance particulière, et qu'elle soit pure, simple, sans bornes, sans idées matérielles, afin d'approcher en quelque manière de Dieu, qui n'est resserré dans aucune espèce corporelle, ni dans aucune intelligence particulière, comme le Saint-Esprit nous l'apprend dans le Deutéronome, lorsqu'il dit : *Vous avez entendu ses paroles, et vous n'avez nullement vu sa figure* (Deut., IV, 12). Ce qui ne l'empêche pas de dire qu'il y avait là des ténèbres, des nuées et de l'obscurité qui signifient la connaissance confuse en laquelle l'âme acquiert l'union de Dieu. L'Esprit divin dit encore : *Vous n'avez vu ni image ni ressemblance de Dieu* (Ibid., 11), lorsque le Seigneur parla du milieu du feu sur le mont Horeb.

Dieu nous fait aussi comprendre que ces représentations matérielles ne peuvent élever l'âme à l'union divine, lorsqu'en reprenant Aaron et Marie, qui avaient murmuré contre Moïse, leur frère, il leur déclare le sublime état de l'union et de l'amitié que ce saint homme avait avec lui, comme il est rapporté dans le livre des Nombres : *S'il se trouve quelque prophète parmi vous, je lui apparaitrai en vision ou je lui parlerai en*

*songe. Mais mon serviteur Moïse qui est très-fidèle en ma maison n'est pas semblable à eux, je lui parle bouche à bouche, et il me voit, non point par énigmes ni par figures, mais distinctement et avec clarté (Num., XII, 6, 7, 8).*

Il paraît par là que dans cet éminent état d'union et d'amour, Dieu ne se communique pas à l'âme par des visions imaginaires, par des ressemblances et par des figures, mais qu'il lui parle bouche à bouche, c'est-à-dire dans sa pure essence qui est en quelque façon sa bouche pour entretenir le commerce de l'amour divin; et dans la pure essence de l'âme, lorsque la volonté donne son consentement pour aimer Dieu. C'est pourquoi l'âme se doit garantir de toutes ces représentations corporelles, quand elle veut jouir de l'union divine; puisque toutes ces opérations ne sauraient être un moyen propre pour y parvenir. En effet, si elle devait s'y arrêter, ce serait principalement à cause du fruit qu'elle en recevrait. Mais ces visions ne lui sont nullement nécessaires pour profiter; au contraire, il lui sera plus utile de les refuser. Car tout ce qu'elles peuvent faire, c'est de lui donner des connaissances et de l'amour, et des consolations intérieures. Néanmoins, elles ne contribuent rien à ces effets, parce que Dieu produit incontinent lui-même ces choses dans l'âme qui les reçoit alors d'une manière passive, comme le verre reçoit les rayons du soleil, sans y pouvoir résister, lorsqu'il n'est pas couvert de taches. De même lorsque l'âme est délivrée des souillures de ces espèces matérielles, elle est pénétrée et remplie des lumières et de l'amour de Dieu, lesquelles se répandent dans elle sans aucun obstacle.

Ainsi l'âme doit toujours d'un côté se détacher de ces représentations imaginaires, et de l'autre tenir ses yeux attachés sur ce qu'elle ne voit pas et qui ne tombe pas sous les sens; à savoir sur la foi qui est le moyen prochain pour la conduire à l'union de Dieu.

Mais, dira-t-on, si Dieu forme surnaturellement dans l'âme ces figures imaginaires, afin qu'elle ne les accepte pas, qu'elle ne s'y appuie point, qu'elle n'en fasse nul état; pour quelle fin les lui imprime-t-il? puisque d'ailleurs elles peuvent la jeter dans l'erreur, ou l'empêcher d'avancer en la vie spirituelle; puisque Dieu peut aussi lui communiquer spirituellement et par lui-même tout ce qu'il fait en elle par l'usage de ces images matérielles? Nous répondrons à ce doute dans le chapitre suivant, qui contient une doctrine de grande importance, et même, selon mon sens, très-nécessaire aux personnes spirituelles et à leurs directeurs.

Car quelques-uns croient que quand ces visions viennent de Dieu, l'âme y doit adhérer et s'y appuyer, ne considérant pas qu'elle y aura de l'attachement et qu'elle y trouvera des obstacles préjudiciables à son avancement spirituel. Cependant ils s'imaginent qu'il est utile à l'âme d'admettre l'impression de ces espèces, pourvu qu'elle s'éloigne des créatures. Mais après tout, ils exposent de cette sorte les personnes qu'ils conduisent et eux-mêmes, à de grands dangers et à de fâcheuses peines, en s'engageant à faire le discernement des choses vraies d'avec les choses fausses. Dieu ne veut pas néanmoins que des âmes simples et sincères s'embarrassent dans ces difficultés, puisqu'elles ont la foi, qui est un moyen sûr pour faire du progrès en la vie intérieure.

C'est ce que nous enseigne saint Pierre, quand il dit qu'encore que la vision de la gloire de Jésus-Christ dans sa transfiguration fût certaine, toutefois nous avons la parole des prophètes plus établie, et à laquelle vous faites bien de vous attacher, étant comme une lampe qui éclaire dans un lieu obscur (II Petr., I, 19). Cette comparaison explique très-bien notre doctrine. En effet, dire que nous devons nous attacher à la foi



qui éclaire dans un lieu obscur, c'est dire qu'il faut fermer les yeux de l'âme à toutes les autres lumières, et demeurer dans l'obscurité, afin que la foi qui est elle-même obscure, soit la seule lumière en laquelle nous mettons notre appui. Passons maintenant à la résolution du doute qu'on a formé ci-dessus.

#### CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

*Pour satisfaire à la difficulté proposée, on déclare la fin que Dieu regarde et la manière dont il se sert, pour verser dans l'âme par les sens ses biens spirituels.*

On demande donc pourquoi Dieu présente ces visions imaginaires à l'âme, puisqu'elles l'empêchent de s'unir à lui et qu'elles peuvent même la conduire dans l'erreur. Pour répondre à cette question, il faut supposer trois principes. Le premier est de saint Paul, qui dit que *Dieu a établi avec ordre tout ce qui est dans le monde* (Rom., XIII, 1). Le second est du Saint-Esprit. *Dieu dispose toutes choses avec douceur* Sap., VIII, 1, c'est-à-dire quoique la sagesse de Dieu passe d'une extrémité à une autre extrémité, néanmoins elle fait tout ce qu'elle fait d'une manière douce et sans violence. Le troisième est de plusieurs théologiens, qui soutiennent que Dieu meut et fait agir les créatures selon leur nature et leurs qualités. Il s'ensuit de ces trois principes que Dieu doit mouvoir l'âme suivant sa nature et ses qualités, pour l'élever du terme de sa bassesse au terme de la sublimité de l'union divine. Or, comme l'ordre de la connaissance de l'âme et la manière d'acquérir cette connaissance consistent dans la dépendance des sens et dans les figures imaginaires des choses matérielles, il faut nécessairement que Dieu commence à l'éclairer par l'opération des sens qui est l'extrémité la plus basse, et qu'il la conduise à la connaissance purement spirituelle qui est l'extrémité la plus haute, afin qu'il la gouverne avec douceur et avec plaisir. C'est pour cette fin qu'il l'instruit d'abord par des espèces et des visions imaginaires soit naturelles ou surnaturelles, par le raisonnement et par les considérations. Il lui communique ensuite des lumières spirituelles, et dégagées de toutes ces représentations corporelles et sensibles.

A la vérité, Dieu voudrait bien lui donner d'abord l'esprit tout pur comme il est en lui-même; mais comme ces deux extrémités, l'humain et le divin, le sens et l'esprit, ne peuvent dans le cours ordinaire des choses, s'unir ensemble par un seul acte d'entendement ou de volonté, il est nécessaire de produire auparavant plusieurs actes qui soient des dispositions propres pour faire cette union. De sorte que les premiers servent de fondement et de disposition aux seconds, les seconds aux troisièmes, et ainsi des autres, afin que ces deux extrémités se joignent d'une manière douce et agréable. Comme nous voyons que dans les agents naturels, les premières dispositions qu'on introduit dans un sujet servent aux secondes, et les secondes aux troisièmes, c'est de la même sorte que Dieu s'accommodant à la nature de l'homme, il le conduit par les choses les plus basses qui sont les extérieures aux choses les plus élevées qui sont les intérieures.

Voilà pourquoi il excite au commencement l'âme à faire un bon usage de ses sens extérieurs en les appliquant à de bons objets, tels que sont ceux-ci : entendre la messe et les prédications, regarder avec respect les choses saintes, mortifier le goût et l'appétit des viandes, l'odorat et l'inclination de sentir des odeurs délicieuses, l'attouchement en pratiquant des austérités qui l'affligent. Ensuite lorsque l'homme a préparé ses sens de cette sorte, Dieu lui donne ordinairement des grâces

et des consolations surnaturelles, pour perfectionner les opérations de ses sens : telles sont les apparitions corporelles des saints, les odeurs toutes célestes, les paroles sensibles et pleines de douceur et de charmes. Ce qui inspire à l'homme de la fermeté dans la vertu, et de l'aversion des objets criminels et pernicieux.

De plus, Dieu emploie les considérations, les méditations, les saints discours, pour perfectionner l'homme selon ses sens intérieurs, pour l'accoutumer au bien et pour instruire l'esprit de la manière que ces opérations conviennent à l'imagination et à la fantaisie, lesquelles étant disposées suffisamment par ces exercices naturels, Dieu use des images et des visions surnaturelles pour élever ces deux puissances à un degré plus spirituel et plus utile à l'esprit; car il dépouille l'esprit de ce qu'il a de plus grossier et de plus contraire à cet état, pour le former peu à peu à la vie intérieure : et de cette façon il fait entrer l'âme par degrés dans les choses les plus spirituelles. Néanmoins, il ne garde pas toujours l'ordre que nous venons de décrire; quelquefois il mène l'âme à l'un de ces états sans passer par l'autre, selon qu'il le juge plus avantageux pour elle, et il la comble tout à coup de grâces extraordinaires.

De là vient que plus l'âme s'approche de Dieu, plus elle se vide de de toutes ses espèces imaginaires, de tous ces raisonnements et de toutes les autres choses matérielles qui concernent les sens extérieurs et intérieurs. Tellement que quand elle est parvenue au point d'avoir un étroit commerce d'esprit avec Dieu, il faut nécessairement qu'elle se soit dénuée auparavant de toutes les idées sensibles et corporelles, que les sens lui présentaient au regard de Dieu et des choses divines. Car, comme celui qui quitte un terme pour aller à un autre terme, plus il approche du dernier, plus il s'éloigne du premier; et lorsqu'il est arrivé à celui-là, il est entièrement séparé de celui-ci : de même l'âme se sépare entièrement de tout ce qui tombe sous les sens à l'égard de son Créateur, lorsqu'elle est unie étroitement avec lui. C'est pourquoi on dit communément que *quand on a goûté l'esprit, la chair n'a plus de saveur*, c'est-à-dire que lorsqu'on jouit de la douceur et du plaisir de l'esprit, les délices de la chair sont insipides, ou, ce qui signifie la même chose, les consolations de la terre et les joies sensibles ne sont plus agréables. Paroles qui comprennent toutes les opérations que les sens extérieurs et intérieurs produisent à l'égard des choses spirituelles. Ce qui est évident; car si c'est le pur esprit qui agit, il ne s'assujettit point au sens; et si c'est la chair qui opère, l'esprit ne conserve plus sa pureté; parce que plus la chair et les sens engagent l'esprit en leurs opérations, moins l'esprit est pur et moins il conserve son état surnaturel.

Ainsi celui qui est parvenu à la perfection, n'use plus du ministère des sens pour aller à Dieu, comme il faisait avant qu'il eût fait de grands progrès dans les voies purement spirituelles. Et c'est ce que l'Apôtre exprime clairement dans sa première Lettre aux Corinthiens. *Lors dit-il, que j'étais enfant, je parlais en enfant, j'avais des sentiments d'enfant : mais quand je suis devenu homme, j'ai laissé ce qui tenait de l'enfance (I Cor., XIII, 11)*. Nous avons déjà fait voir que se servir des sens pour connaître les choses célestes, c'est l'exercice des enfants ou des commençants en la vie intérieure. Si l'âme voulait s'attacher toujours aux sens, elle serait semblable à un enfant; elle ne parlerait de Dieu, elle n'en aurait des pensées et des sentiments que comme un enfant; puisqu'elle ne s'arrêterait qu'à l'écorce qui est le sens, et elle ne pénétrerait pas dans la substance qui en est l'esprit ou la perfection de la vie spirituelle. Comme on ôte donc à un enfant la mamelle de sa nourrice pour lui donner des viandes solides, de même l'âme doit



s'abstenir de la légère nourriture que les sens lui fournissent, pour user de celle que l'esprit et la contemplation lui donnent dans ce nouveau degré de perfection.

Il me semble qu'on voit maintenant assez clairement que l'âme doit renoncer aux images des objets que les sens extérieurs et intérieurs lui présentent, quoique ces images soient infuses surnaturellement. L'âme ne doit donc s'arrêter qu'au pur esprit qui la conduit à l'union divine, ayant soin de le conserver en sa pureté, tandis qu'elle s'adonnera aux bonnes œuvres pour la gloire du Seigneur. Il faut examiner, après cela, les dommages qu'elle recevrait de la mauvaise conduite qu'on tiendrait sur elle, si on ignorait le secret de ces voies.

#### CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

*Des dommages que les maîtres de la vie spirituelle peuvent causer aux âmes, quand ils ne les dirigent pas bien pendant qu'elles reçoivent ces visions imaginaires; et comment ces représentations, quoiqu'elles viennent de Dieu, peuvent jeter ces âmes dans l'erreur.*

J'ai remarqué, selon mon sens, assez peu de discernement en quelques-uns de ceux qui font profession d'instruire les âmes de la vie spirituelle, pour ne pas distinguer ce qu'ils doivent faire, lorsque Dieu communique des visions imaginaires. Car les regardant comme des effets de l'opération divine, ils croient marcher par des routes sûres; ils mènent par un même chemin les personnes qui se mettent sous leur direction; ils les engagent dans les égarements et dans la confusion; parce que, comme Jésus-Christ le dit, lorsqu'un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans un précipice (Matth., XV, 14). Il ne dit pas qu'ils tomberont, mais qu'ils tombent. Car il n'est pas nécessaire pour tomber, qu'ils voient leur erreur; il ne faut que vouloir et qu'oser conduire quelqu'un par le chemin des visions surnaturelles, pour faire cette chute.

En effet, il y en a qui s'embarrassent, en permettant aux âmes l'usage de ces représentations corporelles, en estimant ces voies extraordinaires, en s'y fiant comme à des moyens que Dieu donne pour profiter dans la perfection: cependant ils n'établissent pas solidement ces âmes dans la foi, et ils les empêchent d'arriver à la pureté de l'esprit et à l'union de Dieu. Car, suivant l'exemple de leurs directeurs, elles font état de ces choses; elles s'y plaisent; elles les goûtent comme plus commodés aux sens; elles n'entrent point dans l'obscurité et dans l'abîme de la foi, qui les conduirait à Dieu d'une manière purement spirituelle.

De là naissent plusieurs imperfections: une âme en devient moins humble, se persuadant qu'elle est de quelque considération devant Dieu; qu'elle a son approbation; qu'elle possède un bien spirituel de grand prix: elle en reçoit de la joie, et elle est contente d'elle-même; ce qui blesse assurément l'humilité. D'ailleurs le démon augmente ces sentiments si finement, que l'âme ne s'en aperçoit pas. Il lui suggère aussi ou de l'estime pour ceux qui jouissent de semblables visions, ou du mépris de ceux qui en sont privés. Et tout cela est contraire à la sainte simplicité, qui exige de l'âme qu'elle se tienne dans une solitude intérieure, sans se mêler des autres. Or ceux qui ne sont pas avancés en la foi, ne se peuvent garantir de ces pertes.

Il est vrai que toutes les visions ne sont pas si sensibles que celles-ci; mais il y en a de plus subtiles et de plus odieuses à la Majesté divine, comme il arrive lorsque l'âme ne vit pas dans une entière nudité spirituelle. Néanmoins, devant en parler ailleurs, je me contente de

remarquer présentement, que quand le maître de la vie intérieure a de l'estime pour ces révélations et s'y plaît, il imprime, lors même qu'il n'y pense pas, les mêmes sentiments dans le cœur de son disciple; de sorte qu'encore que le disciple soit peut-être plus parfait que le maître, il en souffre un dommage considérable, parce que l'un ne peut jamais si bien cacher son estime et son goût, que l'autre ne les découvre et ne les embarrasse.

Mais laissons là une matière si sublime, et supposons seulement que le confesseur n'a pas assez de prudence et de circonspection pour dégager son pénitent de ces visions, et même qu'il en fasse le principal sujet de ses entretiens avec lui, et qu'il lui donne le moyen de distinguer les bonnes visions d'avec les mauvaises, et les vraies d'avec les fausses. Je dis que quoique ce discernement soit utile, il n'est pas à propos d'exposer le disciple à ce travail, à ce soin, à ce péril, sinon en quelques cas rares, et en quelques nécessités inévitables.

Toutefois l'affaire n'en demeure pas là. Il y a des Pères spirituels qui obligent les personnes que Dieu favorise de ces dons célestes, à demander à la Majesté divine des révélations touchant plusieurs choses particulières : et ces gens simples leur obéissent, persuadés qu'il est permis de désirer ces sortes de connaissances extraordinaires ; parce qu'ils croient qu'ils peuvent légitimement faire des prières pour obtenir ces révélations, d'autant que Dieu veut quelquefois révéler plusieurs choses, pour des fins qu'il lui plaît d'envisager. Et s'il arrive que la bonté divine leur accorde les révélations qu'ils lui ont demandées, ils s'encouragent à en demander de nouvelles, s'imaginant que cette manière d'agir est agréable à Dieu, quoique en effet elle lui déplaise, et qu'il ne trouve pas bon qu'on en use avec lui de cette sorte. Or, comme leur cœur s'attache naturellement et consent à ce commerce avec Dieu, ils en prennent une habitude si forte, qu'ils assurent en plusieurs rencontres avec beaucoup de fermeté, qu'ils ont des révélations de Dieu. Mais ils se trompent souvent, et les effets ne répondent pas à leurs prétendues révélations : ils s'en étonnent, et ils doutent si elles viennent de Dieu ou non ; car ils s'étaient mis d'abord en tête ces deux points : le premier, que Dieu était l'auteur de ces révélations, puisqu'elles étaient si bien gravées en leur esprit ; quoiqu'elles ne fussent que les effets du grand penchant que la nature avait pour les révélations, et que cette vive impression ne fût que naturelle. Le second point est, qu'ils pensaient que ces révélations venant de Dieu, devaient s'accomplir de la manière qu'ils s'étaient représenté.

En quoi il y a sans doute un extrême égarement. Les révélations et les paroles intérieures de Dieu ne réussissent pas toujours comme nous les comprenons, ni selon la force avec laquelle elles sont exprimées. Il ne faut donc pas y ajouter entièrement foi ni s'y fonder avec sûreté, quoiqu'il soit constant qu'elles sont divines. Considérées en elles-mêmes, elles peuvent être véritables et très-certaines ; mais la connaissance que nous en avons n'est pas toujours infallible, et nous pouvons nous tromper, comme nous verrons incontinent.

#### CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

*On montre par des autorités de l'Ecriture, que les révélations et les paroles intérieures de Dieu, quoique véritables, nous peuvent être occasion de surprise.*

Nous venons de dire que les révélations et les paroles intérieures de Dieu, quoique certaines, ne nous paraissent pas toujours véritables, soit parce que la connaissance que nous en avons est defectueuse, soit



parce que le fondement sur lequel elles sont établies est incertain, puisque la plupart sont accompagnées ou de menaces ou de conditions; par exemple, lorsqu'une faute de laquelle Dieu avait prédit le châtiment est corrigée, ou que la chose dont il s'agissait dans la prédiction, est déjà exécutée. Il est évident que ces connaissances et ces paroles extraordinaires n'ont pas le caractère de vérité, que les mots qui les expriment pris dans un sens absolu semblent marquer. C'est ce que quelques endroits de l'Écriture prouvent clairement.

En effet, comme Dieu est d'une sagesse infinie, il a, pour l'ordinaire, des pensées et des sentiments dans ses prophéties, lesquels sont fort différents du sens que nous leur donnons quelquefois: et cependant ces prophéties sont d'une vérité d'autant plus constante, que, selon notre pensée, elles en ont moins les apparences. Ainsi plusieurs d'entre les Juifs prenant trop à la lettre quelques-unes des prédictions de Dieu, ne les ont pas vu réussir comme ils espéraient, et comme les exemples suivants le montrent. Lorsque Dieu eut conduit Abraham dans la Chananée, il lui dit : *Je te donnerai cette terre* (Genes., XV, 7, 8). Et lui ayant répété plusieurs fois la même promesse, sans l'avoir mis en possession de ce pays, Abraham lui demanda comment il connaîtrait qu'il en aurait enfin la jouissance. Alors le Seigneur lui révéla clairement qu'il la posséderait non pas en sa personne, mais en la personne de ses enfants; ce qui arriverait dans cinq cents ans. On voit par là qu'Abraham se trompa d'abord, croyant que cette prédiction le regardait en sa personne; et s'il se fût mis en devoir de se rendre maître de la Chananée, on se fût moqué de ses efforts, et après sa mort, on se fût imaginé que la prophétie était illusoire. Mais enfin il en reçut de Dieu la véritable intelligence.

Quelque temps après, lorsque Jacob, son petit-fils, allait en Egypte, Dieu lui apparut et lui dit : *J'irai avec vous en ce pays-là, et je vous ramènerai lorsque vous en reviendrez* (Genes., XLVI, 4). Ce qui ne s'accomplit pas néanmoins selon la propre signification de ces paroles, puisque ce saint homme mourut en Egypte. Mais cette promesse devait s'exécuter en sa postérité, lorsque, après plusieurs années, Dieu l'en retirerait et la conduirait lui-même en son voyage. Cela prouve que celui-là se fût trompé, qui eût cru que Jacob devait sortir d'Egypte pendant sa vie comme il y était entré, et voyant le contraire, il se fût imaginé que cette prédiction était fausse, quoiqu'elle fût en effet très-véritable selon le dessein de Dieu.

Il est aussi rapporté dans le Livre des Juges, que les Gabaonites qui étaient de la tribu de Benjamin, ayant commis un horrible crime contre un lévite, les autres tribus levèrent une armée de quatre cent mille hommes; que Dieu leur nomma pour général un nommé Judas; qu'il leur répondit, lorsqu'ils le consultèrent, qu'ils combattissent; qu'ayant perdu la première bataille, il les fit combattre une seconde fois; et qu'après avoir encore été défaits, il leur promit enfin la victoire; et en effet, ils surmontèrent leurs ennemis. Ainsi le succès ne fut pas conforme à leur idée, Dieu ne leur donnant l'avantage qu'au troisième combat, quoiqu'ils l'espérassent dès la première bataille. D'où je conclus que les âmes se trompent souvent, en interprétant les révélations divines selon la force des mots qui les déclarent, et non selon les intentions de Dieu, lesquelles sont ordinairement cachées, de telle sorte qu'on ne les comprend qu'avec peine. Car c'est là l'esprit des prédictions du Seigneur; et les paroles dont il se sert n'en sont que la lettre. De sorte que celui qui s'attachera à cette écorce, ne peut se défendre d'erreur et de confusion, se trouvant si éloigné du vrai sens des prophéties de Dieu. Ainsi, selon le langage de l'Apôtre, *la lettre tue, et l'esprit donne la vie* (II Cor., III, 6). Pour cette cause on doit s'arrêter,

non pas au sens des paroles prises à la lettre, mais au sens que la foi nous présente, et que l'esprit et l'intelligence de l'homme ne peuvent pas facilement concevoir. C'est cette interprétation littérale et grossière des prophéties, qui a surpris la plupart des Juifs. Comme les événements n'étaient pas tels qu'ils se les imaginaient, ils méprisaient ses oracles divins; ils ne les croyaient pas; ils en faisaient même un proverbe commun ou une raillerie publique, et ils disaient, selon le rapport d'Isaïe : *A qui fera-t-il entendre ses prédictions et ses paroles? Est-ce aux enfants qu'on vient de sevrer de la mamelle? Commandez; donnez ordre; attendez un peu. Car il parlera sa langue à ce peuple, et cette langue lui sera étrangère et inconnue* (Isa., XXVIII, 9, 10, 11). C'est ainsi que les Juifs avaient coutume de se moquer des prophéties, et de dire, attendez, pour signifier qu'elles ne s'accompliraient jamais, parce qu'ils les expliquaient suivant la signification naturelle des paroles, et non pas selon le sens de l'esprit; de sorte qu'ils goûtaient comme des enfants le lait du sens littéral, qui est opposé à la solide viande du sens spirituel; et ils ne comprenaient pas ce que Dieu leur déclarait par ses prophètes, dont le langage ne leur paraissait pas intelligible.

Puis donc que le langage de Dieu considéré selon l'esprit et le sens, est si différent de notre manière d'entendre ses prédictions, nous ne devons avoir nul égard à nos pensées ni à notre interprétation en ces rencontres. Certes Jérémie, quoique prophète, semble même s'être mépris en l'intelligence des paroles de Dieu, lorsqu'il s'écrie : *Hélas ! Seigneur, avez-vous donc trompé ce peuple et la ville de Jérusalem, en leur disant : Vous aurez la paix, et néanmoins ils périssent par le fer de leurs ennemis* (Jerem., IV, 10). Or la paix que Dieu leur avait promise était celle que le Messie devait faire entre Dieu et le genre humain, et ils entendaient ses promesses d'une paix temporelle. De sorte que quand ils souffraient des guerres, des calamités publiques, et d'autres accidents contraires à leurs attentes, ils se persuadaient que les prophéties de Dieu étaient vaines, et ils s'en plaignaient avec beaucoup d'aigreur et de murmure. Il était donc impossible qu'en s'attachant à la lettre, et en se conduisant selon cette règle, ils ne fussent pas trompés.

Mais qui est-ce qui ne se fût abusé, en donnant un sens purement littéral à cette prophétie de David, quand il parle de Jésus-Christ dans le psaume soixante et onzième, et principalement en cet endroit? *Il régnera depuis une mer jusqu'à une autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Et ailleurs : Il délivrera de la tyrannie du puissant le pauvre qui n'avait personne pour lui donner du secours* (Psal. LXXI, 8, 12). Ne sera-t-il pas confus, lorsqu'il considérera que le Fils de Dieu est né dans l'obscurité, a vécu dans une pauvreté extrême, n'a pas régné dans le monde, s'est soumis aux personnes les plus viles; et, loin de délivrer ses disciples de la puissance des grands de la terre, il a permis qu'ils aient été persécutés et mis à mort; il a perdu enfin la vie sous le gouvernement de Pilate, accablé de douleurs, couvert de confusion, noirci de calomnies? Celui-là pourra-t-il se garantir d'une erreur grossière, qui n'interprétera pas ces prophéties selon le sens spirituel, où l'on trouve leur vérité et leur certitude? Car enfin il est constant que le Sauveur des hommes est le souverain Seigneur du ciel et de la terre, et qu'il devait affranchir de l'empire du démon les pauvres qui le suivraient et l'imitaient, et qu'il devait leur donner le royaume éternel. Dieu parlait donc dans ces prophéties du règne éternel de son Fils, et de la liberté éternelle des hommes; et les Juifs n'entendaient par ces prédictions qu'un royaume temporel et qu'une liberté passagère. Ainsi le sens littéral et l'ignorance du sens spirituel les ayant aveuglés, ils ont fait mourir leur Dieu et leur Seigneur. Car, comme dit saint Paul, *les habitants de Jérusalem et leurs princes ne l'ayant pas connu, accom-*



plirent en le condamnant, les paroles des prophètes qui se lisent chaque jour de sabbat (Act., XIII, 27).

Cette difficulté d'expliquer comme il faut les paroles de Dieu a été si grande, que les disciples mêmes de Notre-Seigneur qui avaient vécu longtemps avec lui, ne les comprirent pas. Car ceux qui allaient quelques jours après sa mort au village d'Emmaüs, pleins de tristesse et de défiance, avouèrent qu'ils avaient espéré que leur Maître délivrerait les Juifs de la domination des étrangers, mais qu'ils avaient perdu cette espérance (Luc., XXIV, 21) ; parce qu'ils ne s'étaient mis dans l'esprit qu'une captivité et qu'une délivrance temporelles. Le jour même que ce divin Sauveur monta au ciel, quelques-uns de ses disciples furent si peu intelligents, qu'ils lui demandèrent si ce serait en ce temps-là qu'il rétablirait le royaume d'Israël (Act., I, 6). Quelquefois aussi le Saint-Esprit inspire aux hommes des vérités, qu'ils ne comprennent pas lorsqu'ils croient les entendre. Ainsi Caïphe dit dans l'assemblée des princes des prêtres et des pharisiens (Joan., XI, 49, 50), qu'il était expédient que Jésus-Christ mourût pour le peuple, afin que toute leur nation ne pérît pas, se proposant la conservation temporelle de son pays, et ne connaissant pas le dessein de Dieu et de son Fils notre Sauveur.

Il est donc constant que nous ne pouvons nous fonder sûrement sur les révélations divines, puisqu'il est facile de nous tromper nous-mêmes, en leur attribuant un sens éloigné des desseins de Dieu. Ses paroles sont des abîmes que nous ne saurions approfondir ; et les vouloir resserrer dans la petitesse de notre esprit, c'est vouloir renfermer en nos mains l'air et les atomes qui s'évanouissent au moment que nous tâchons de les prendre. C'est pourquoi le directeur doit empêcher son disciple de faire état de ces représentations ou révélations surnaturelles, qui ont quelque rapport avec les atomes de l'air, en ce qu'elles laissent vide l'esprit qui veut s'en remplir, comme ces corpuscules s'échappent des mains de ceux qui les poursuivent. Il faut donc que le Père spirituel confirme son pénitent dans la liberté de l'esprit et dans l'obscurité de la foi, où résident la lumière de l'entendement et l'intelligence des paroles intérieures de Dieu. Car il est impossible qu'un homme qui n'est pas spirituel juge bien des choses divines, et qu'il en ait même une médiocre connaissance. Or, celui qui en juge selon le sens littéral des paroles, n'est pas spirituel ; et les vérités divines étant couvertes de l'écorce de la lettre, il ne peut les développer ni en faire le juste discernement ; parce que, selon le sentiment de saint Paul, l'homme charnel ne comprend pas les choses qui viennent de l'esprit de Dieu ; car elles ne lui paraissent que folie, et il n'est pas capable de les concevoir, étant purement spirituelles ; mais l'homme spirituel juge de toutes choses (I Cor., I, 14). L'homme charnel se peut prendre ici pour celui qui ne suit que le sens des paroles, et l'homme spirituel pour celui qui ne s'y arrête pas et qui passe jusqu'à l'esprit. C'est donc une grande témérité d'employer les sens du corps et les représentations de l'imagination, quoique surnaturelles, pour traiter avec Dieu des choses qu'il révèle. Nous allons le montrer clairement par quelques exemples.

Supposons qu'un homme d'une sainteté distinguée souffre une cruelle persécution, et que Dieu lui révèle qu'il l'en délivrera. Si ses ennemis avaient néanmoins l'avantage et le mettaient à mort, ceux qui rapporteraient cette prophétie à sa délivrance temporelle, croiraient que cet homme aurait été trompé, quoique la prédiction pût être très-véritable. Parce que Dieu n'aurait parlé que de la délivrance de l'âme, de la victoire qu'elle remporterait sur ses adversaires, et de la liberté dont elle jouirait dans le ciel. Si bien que cette prophétie promettait de plus

grands biens, que celui qui l'entendrait du temps présent ne pourrait comprendre. Car Dieu prétend toujours donner à ses paroles le sens le plus relevé et le plus utile; il n'envisage que le bien des hommes le plus considérable, quoique leur connaissance puisse être fautive en cet endroit.

Cette vérité paraît évidemment en la prophétie que David a faite de Jésus-Christ. *Vous les gouvernerez, dit-il, avec la verge de fer, et vous les briserez comme le pot d'un potier* (Ps. II, 9). Dieu parle en ce lieu de la principale domination de son Fils, laquelle est éternelle, et non de sa moindre domination, qui n'a duré que pendant sa vie mortelle, et n'a pas eu l'effet que le Prophète décrit si distinctement.

Ajoutons un autre exemple. Un saint homme brûle du désir du martyre; il demande à Dieu cette grâce singulière; Dieu lui dit intérieurement qu'il sera martyrisé; il le comble de joie; il le remplit d'espérance. Cependant cet homme meurt d'une mort naturelle sans aucune violence. Comment est-ce donc que cette promesse divine est véritable? C'est parce que Dieu lui enflamme le cœur d'une si grande charité, qu'il en fait un martyr d'amour. Il le jette dans un abîme d'afflictions si amères et si continuelles, qu'il lui fait sentir toute la rigueur d'un long martyre. Tellement qu'il lui accorde ce qu'il y a de plus essentiel au martyre, avec la récompense et les prérogatives de cet état. En effet, le violent amour qu'on a pour Dieu est un martyre continu, qui porte en tout temps le cœur à s'unir à son objet; comme il n'en peut avoir une pleine jouissance en cette vie, il endure une mort pénible et douloureuse à proportion qu'il est éloigné de la parfaite union de Dieu. Les souffrances lui causent aussi une perpétuelle douleur, qui le prive de toutes les consolations de la vie. Et parce que sa volonté embrasse avec une ardeur toute spirituelle, les langueurs de son amour devorant et la dureté de ses croix inévitables, il en reçoit les coups avec soumission comme les coups des bourreaux qui exercent leur cruauté sur les martyrs. C'est pourquoi l'âme pénétrée du désir du martyre et contente d'en éprouver ainsi la peine, en acquiert tout le mérite devant Dieu de telle sorte, que selon la révélation de Dieu, elle a le caractère et la félicité des martyrs, quoiqu'elle ait pu s'abuser, en croyant que le Seigneur lui avait promis et destiné un martyre de corps et des tourments extérieurs. Voilà de quelle manière Dieu satisfait cet homme désireux du martyre, et comment selon le prophète-roi, *il écoute le désir des pauvres, et donne aux justes ce qu'ils souhaitent* (Psalm. IX, vers. X, secundum Hebræos, v. 17; Prov. X, 24), comme Salomon l'assure en ses Proverbes.

Il faut donc avouer que plusieurs saints ont demandé à Dieu des choses particulières et les ont obtenues, non pas en cette vie comme ils espéraient, mais en l'autre vie ou d'une autre manière; et qu'ainsi les promesses que Dieu leur avait faites se sont enfin trouvées très-véritables. Nous devons conclure aussi, qu'encore que les paroles et les révélations de Dieu soient certaines, nous pouvons errer en les détournant à un sens différent de la fin que Dieu regarde. Tellement que le conseil le plus sage et le plus sûr que les maîtres de la vie spirituelle puissent suivre, c'est de détacher les âmes de ces visions surnaturelles, et de les confirmer dans une foi simple et obscure, qui est le véritable moyen d'arriver à l'union divine.

#### CHAPITRE VINGTIÈME.

*On apporte des passages de la sainte Ecriture, pour nous convaincre que les paroles et les prophéties de Dieu, quoique véritables en elles-mêmes, ne sont pas toujours certaines en leurs causes.*

Il est à propos d'expliquer maintenant la seconde raison, pourquoi



les visions que Dieu donne ne sont pas toujours certaines en leurs causes à notre égard, quoiqu'en elles-mêmes elles soient conformes à la vérité. Cela vient des motifs sur lesquels elles sont fondées et de la fin qu'elles regardent. C'est pourquoi nous devons croire que Dieu les mettra en exécution, tandis que les causes qui ont excité Dieu à nous donner ces visions, subsisteront ; par exemple, si c'est le châtement d'une nation criminelle, et si les causes de ce châtement ne changent pas. Supposons donc que Dieu ait révélé à une sainte âme que dans un an il punira un royaume, la cause et le fondement de cette menace seront quelques peches considérables, qu'on y commettra contre la majesté divine. Mais si on vient à s'en abstenir ou à en faire d'autres de différentes espèces, la justice de Dieu pourra alors laisser ce châtement ou le changer en une autre peine. Cependant la menace de Dieu aurait été véritable, à cause des péchés actuels des sujets de ce royaume, dont le changement a suspendu l'effet de la prédiction comminatoire.

Le prophète Jonas nous en fournit une preuve sensible. Dieu lui commanda de déclarer aux habitants de Ninive, que leur ville serait ruinée dans quarante jours jusqu'aux fondements (Jon., III, 4). Mais la pénitence qu'ils firent de leurs crimes, prévint l'effet de cette menace qui eût été infailliblement exécutée. Notre saint patriarche Elie menaça pareillement Achab et sa maison et son royaume, d'un grand châtement à cause du crime atroce que ce prince avait commis. Mais s'étant couvert de sac et de cendre et épuisé de jeûnes, Dieu lui fit dire par le même prophète ces paroles : *Puisqu'Achab s'est humilié pour l'amour de moi, je ne lui ferai point souffrir de mal pendant sa vie, mais je punirai sa famille pendant la vie de son fils* (III Reg. XXI, 19, 28, 29). Ainsi ce roi s'étant converti, Dieu quitta le dessein qu'il avait pris de le perdre. Ce qui nous donne lieu de conjecturer, que quoique Dieu révèle ou dise affirmativement à une personne soit du bien, soit du mal, à son égard ou à l'égard d'autres personnes, tout cela pourra ou changer ou cesser entièrement, selon le changement et les différents états de cette personne, ou des causes et des fins qui faisaient agir Dieu dans ces rencontres. Si bien que les promesses ou les menaces divines ne vont pas toujours au terme que nous espérons ou que nous craignons, et nul autre que Dieu n'en sait la raison. Il a coutume de dire, d'enseigner, de promettre plusieurs choses, non pour en donner la connaissance ou la possession dans le temps qu'il parle, mais pour en différer l'intelligence et l'effet jusqu'au temps qu'il trouvera bon de nous les faire sentir. Le Fils de Dieu en a usé de la sorte avec ses apôtres. Il leur disait plusieurs paraboles et leur tenait plusieurs discours, dont ils ne pénétrèrent pas les mystères ni la sagesse qu'ils renfermaient, jusqu'à ce qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit qui leur manifesta ces vérités cachées et que le temps de les prêcher fût arrivé.

Saint Jean, parlant aussi de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem : *Ses disciples, dit-il, ne connurent pas ces choses d'abord ; mais lorsque Jésus fut glorifié, ils se souvinrent qu'elles étaient écrites de lui* (Joan., XII, 16). Ainsi Dieu peut faire plusieurs choses singulières ou les révéler à une âme, sans que son directeur ou elle-même les comprenne ; c'est ce que nous voyons dans le premier livre des Rois. Dieu s'étant irrité contre le grand prêtre Héli de ce qu'il ne châtaient pas ses enfants de leurs sacrilèges, il lui fit dire par Samuel ces paroles, après plusieurs menaces : *J'ai déclaré autrefois que votre famille et celle de votre père feraient éternellement les fonctions du sacerdoce en ma présence ; mais je ne le veux pas maintenant, et je vous assure que je comblerai de gloire tous ceux qui me procureront de l'honneur* (I Reg., II, 30, 32 ; car, puisque l'office du prêtre consistait surtout à glorifier Dieu, et que Dieu avait promis cette dignité au père d'Héli, pour la rendre perpé-

luelle en sa famille, s'il remplissait son devoir, il ne lui garda pas sa promesse, parce qu'Héli, en dissimulant le péché de ses deux fils, avait déshonoré Dieu. De sorte qu'encore que les révélations divines ne soient jamais fausses, nous ne devons pas penser que les événements en soient infaillibles, selon la signification des paroles qui nous les expliquent ; car ces révélations sont liées avec les causes secondes, qui sont sujettes, de leur nature, à beaucoup de changements. Or, Dieu seul connaît quand cela se passe de la sorte, parce qu'il prédit les choses quelquefois absolument, comme il fit au regard des Ninivites, et quelquefois avec condition, comme il le pratiqua envers Roboam : *Si vous marchez, dit-il, par les voies que je vous ai marquées, et si vous gardez mes commandements, comme mon serviteur David, je serai avec vous, et je vous établirai une maison fidèle, comme à David* (III Reg., XI, 38). Mais de quelque manière que Dieu agisse, en cachant ou en découvrant les conditions dont ses révélations dépendent, nous ne saurions en avoir sûrement l'intelligence, ni concevoir le grand nombre des vérités qu'elles contiennent et des sens qui peuvent leur convenir. Il est dans le ciel, selon l'expression du Sage, et nous rampons sur la terre ; il parle dans les voies de l'éternité, et nous sommes aveugles dans les routes de la terre : comment pourrions-nous atteindre à la sublimité de ses secrets ?

Vous me direz : S'il n'est pas en notre pouvoir d'entendre ces choses, pourquoi Dieu nous les communique-t-il ? J'ai déjà répondu que nous les comprendrions en son temps, et selon l'ordre que Dieu voudra que nous les connaissions. Alors nous serons convaincus qu'elles se devaient accomplir de cette sorte et non autrement, et que le Seigneur ne fait rien sans raison et sans vérité. Il faut donc croire que les paroles et les prophéties de Dieu sont si étendues et si profondes, qu'elles surpassent la vivacité de notre esprit et la solidité de notre jugement, et que nous ne pouvons les discerner, selon leurs simples apparences, sans nous exposer à l'erreur et à la confusion. Les prophètes en étaient persuadés, puisqu'ils avaient de la peine à annoncer au peuple les prophéties que Dieu leur inspirait, n'en voyant pas les effets, et souffrant ensuite des mépris cruels et des railleries piquantes. *Hélas ! s'écrie Jérémie en se plaignant, on me tourne en ridicule toute la journée, et tout le monde se moque de moi. Parce que j'ai déclamé contre l'iniquité, et que j'ai publié les calamités qu'elle attire sur le peuple, la parole du Seigneur est cause qu'on me charge d'opprobres et qu'on se rit de moi sans cesse. J'ai donc résolu de ne plus me souvenir de lui, et de ne plus rien dire de sa part* (Jérém., XX, 7, 8, 9). Ces paroles, que le saint prophète a prononcées, à la vérité, avec résignation, mais comme un homme faible et incapable de soutenir la peine que l'ignorance des secrets de Dieu lui faisait, ces paroles, dis-je, marquent la différence qui se trouve entre l'accomplissement des prédictions divines et le sens qu'on leur donne, selon la force naturelle des mots qui les expriment ; car le peuple prenait les prophètes pour des trompeurs, et s'en moquait, et les prophètes mêmes en étaient si désolés, que Jérémie dit, dans un autre endroit, *que ses prophéties n'ont été pour eux qu'une source de crainte, de pièges qu'on leur tendait de tous côtés, et d'afflictions d'esprit* (Threnor., III, 47). Jonas, ne pouvant dissiper les ténèbres qui couvraient la vérité des oracles divins, prit la fuite, lorsque Dieu lui ordonna de menacer Ninive de sa ruine, de peur que si sa prédiction n'était pas suivie des châtimens qu'il prédisait, on ne le jouât comme un fourbe : Il attendit même hors de la ville, pendant quarante jours, l'issue de cette affaire, et ne la voyant pas réussir selon ce qu'il avait avancé, il en fut affligé au point de dire à Dieu : *N'est-ce pas là, Seigneur, ce que je vous ai dit, étant*



*encore en mon pays ? Et c'est ce qui m'a porté à fuir à Tarse (Jon., III, 10). Le chagrin du saint prophète fut si grand, qu'il pria la majesté divine de le retirer de ce monde. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner de ce que Dieu dit et révèle quelquefois aux hommes des choses qui n'ont pas le succès que les apparences promettaient ; de sorte qu'il est sûr et nécessaire de fonder notre conduite sur les lumières de la foi, et non sur les révélations, dont le véritable sens nous est ordinairement inconnu.*

## CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

*Quoique Dieu réponde quelquefois aux demandes que nous lui faisons, et qu'il use avec nous d'une grande condescendance, néanmoins cette manière d'agir lui déplaît, et il s'en met en colère.*

Quelques-uns d'entre les spirituels, se confiant trop en leur propre expérience, et favorisant sans y penser leur curiosité, qui les entraîne à connaître de nouvelles voies surnaturelles, se persuadent que quand Dieu écoute leurs prières, cette manière de traiter avec lui est très-bonne et lui plaît beaucoup. Néanmoins il est véritable que Dieu en conçoit de l'indignation, et qu'il ne souffre cette liberté qu'à contre-cœur. La raison qu'on en peut rendre est qu'il ne convient pas à la créature de passer les bornes naturelles que Dieu lui a prescrites. Et parce qu'il a imposé cette loi aux hommes, pour les gouverner, les hommes la violent, lorsqu'ils s'efforcent de connaître quelque chose par des moyens surnaturels ; ce qui n'est assurément ni conforme à la perfection, ni agréable au Seigneur.

Pourquoi donc, me direz-vous, Dieu fait-il réponse aux demandes de ces gens-là ? Premièrement, je ne désavoue pas que c'est quelquefois le démon qui leur répond. En second lieu, je dis que quand Dieu leur parle lui-même, il veut les satisfaire à cause de leur faiblesse. Car s'il ne les écoutait pas, ils pourraient, ou s'affliger au point d'abandonner son service, ou croire que Dieu serait en colère contre eux, ou succomber à la violence de leur tentation. Dieu répond enfin à ces âmes pour plusieurs autres desseins qu'il connaît seul et qui ont du rapport à leur faiblesse. Il en use avec elles à proportion, comme avec certaines personnes délicates, qu'il comble en la prière de goûts et de douceurs très-sensibles, non pas qu'il voulût se servir absolument de ces consolations intérieures, mais parce que l'infirmité de ces personnes a besoin de ce secours spirituel. Dieu est une fontaine où chacun puise selon la capacité du vaisseau qu'il y porte, et il permet que l'âme reçoive l'eau de la grâce par ces canaux extraordinaires. Il ne s'ensuit pas toutefois qu'il soit expédient de vouloir toujours attirer la grâce sur soi par ce moyen, puisque c'est le droit de Dieu de la donner quand il lui plaît, comment il le veut, à qui il le trouve bon, et pour la fin qui lui agréé, sans dépendre du soin, des désirs, de la demande de celui qu'il souhaite d'en enrichir. Il veut donc bien avoir cette condescendance pour quelques âmes bonnes et simples, que d'accorder à leurs vœux ce qu'elles désirent, de peur de les attrister ; mais il n'approuve pas cette manière d'agir, comme on le peut voir par cette comparaison. Un père de famille fait charger sa table d'une grande quantité de viandes, dont les unes sont meilleures que les autres. Un de ses enfants lui demande de celles qui sont les plus proches de lui, non qu'elles soient les plus délicates, mais parce qu'elles lui paraissent plus douces. Le père sachant bien que s'il lui en servait de plus propres pour conserver sa santé il les refuserait, lui présente, contre sa volonté, celles que son fils veut avoir, de peur de lui causer du chagrin. Neus voyons la même

condescendance de Dieu pour les Israélites, lorsqu'ils le prièrent de leur donner un roi pour les conduire. Il le leur accorda, mais à regret, ce changement ne leur étant pas avantageux. C'est pourquoi il dit à Samuël : *Ecoutez la prière de ce peuple et établissez sur lui le roi qu'il vous demande. Car ce n'est pas vous, mais c'est moi qu'il rejette, de peur que je le gouverne* (I Reg., VIII, 7). Dieu s'accommode de la même sorte aux inclinations de certaines personnes qui ne peuvent marcher dans le chemin de la vie intérieure, sans y goûter des consolations sensibles ; il répand contre son gré des douceurs en leur cœur. Car elles leur sont moins utiles, que ne serait la viande solide des croix qu'il leur offrirait volontiers, si ces âmes étaient disposées à les recevoir pour en faire un saint usage.

Or, quoique la recherche de ces délices et de ces goûts sensibles soit dommageable à l'âme, je crois néanmoins que la volonté de connaître les choses par une voie surnaturelle, lui est beaucoup plus pernicieuse : et lors même qu'elle est arrivée à l'état de perfection et qu'elle désire cette connaissance pour de bonnes fins, je ne vois pas comment on la peut excuser de péché au moins vénial, non plus que le directeur qui lui ordonne de s'appliquer à acquérir ces lumières, ou qui consent qu'elle y travaille. Car ces connaissances extraordinaires ne sont nullement nécessaires, puisque la raison naturelle, la loi et la doctrine de l'Evangile suffisent pour conduire l'âme et pour prévenir toutes les difficultés qui peuvent naître de cette conduite, de telle sorte que Dieu en sera content et que l'âme en tirera beaucoup de fruit. Certes nous devons avoir une si grande estime et un si grand attachement pour les lumières de la raison et de l'Evangile, que si nous entendions intérieurement quelques paroles surnaturelles, soit malgré nous, soit de notre consentement, il ne faudrait pas y consentir ni les agréer, à moins qu'elles ne s'accordassent avec l'Evangile et la raison. Il serait même de la prudence et de la nécessité, d'examiner plus rigoureusement ces sortes de révélations que les connaissances communes, parce que l'esprit de mensonge inspire souvent et découvre plusieurs choses véritables et futures, pour séduire les personnes trop simples et trop crédules. Ce qui nous apprend que le meilleur moyen que nous ayons d'avoir du soulagement dans nos peines, c'est de prier Dieu et d'espérer qu'il y pourvoira de la manière qu'il le trouvera bon. Le Saint-Esprit nous conseille d'agir ainsi dans nos besoins, et Josaphat nous en a donné l'exemple. Ce prince assiégé de tous côtés par ses ennemis et accablé d'afflictions et de tristesse, a recours à Dieu et lui dit dans son oraison : *Puisque nous ne savons pas ce que nous devons faire maintenant, il ne nous reste qu'à lever les yeux vers vous* (II Par. XX, 12), pour implorer votre miséricorde et votre assistance ; c'est-à-dire les lumières de la raison ne nous decouvrant pas les moyens de nous délivrer de nos besoins, vous êtes le seul à qui nous nous adressons, pour y apporter le remède qu'il vous plaira.

Au reste, on peut être assez persuadé par ce que nous avons dit jusqu'ici, que Dieu sait mauvais gré à ceux qui lui font ces demandes, encore que sa condescendance pour leurs dispositions présentes, l'engage à leur faire des réponses favorables. Il est toutefois important de confirmer cette vérité par de nouveaux témoignages des livres sacrés, afin que les bonnes âmes ne s'exposent pas au danger de déplaire à leur créateur. Lorsque Saül désira d'avoir un entretien secret avec Samuël qui était mort, à la vérité ce prophète lui apparut ; mais Dieu le trouva mauvais, comme Samuël le témoigna en reprenant Saül de ce qu'il l'avait obligé de revenir sur la terre pour lui apprendre sa destinée. *Pourquoi, lui dit-il, avez-vous troublé mon repos, en obtenant que je ressuscitasse* (I Reg., XXVIII, 15) ?



De plus, Dieu satisfait bien les Israélites quand ils lui demandèrent de la chair à manger ; mais il alluma au même temps sa colère contre eux, et il fit descendre sur eux le feu du ciel pour châtier leur présomption : *Tellement*, dit David, *qu'ils avaient encore le morceau dans la bouche, lorsque la colère de Dieu déchargea ses coups sur eux* (Psal. LXXVII, 30). Le prophète Balaam fut prié par Balaac, roi des Madianites, de l'aller trouver : il en demanda la permission à Dieu qui la lui donna. Cependant Dieu lui envoya en chemin un ange qui avait une épée nue à la main pour le tuer, et qui lui dit de la part du Seigneur, *que le voyage qu'il avait entrepris était criminel et contraire à la volonté divine* (Numer., XXII, 32).

Ces exemples et plusieurs autres que je laisse, prouvent que Dieu condescend quelquefois à nos désirs avec indignation contre nous ; qu'il n'est rien de plus dangereux que d'employer ces moyens auprès de lui, et que la confusion et le chagrin tombent sur ceux qui tiennent cette méthode pernicieuse. Que si quelqu'un fait encore état de ces choses, son expérience le contraindra enfin de confesser que j'ai raison de les combattre. En effet, outre les difficultés qu'on trouve à se garantir de l'illusion dans les visions divines, plusieurs de ces apparitions viennent ordinairement du démon. Il imite les manières et le commerce de Dieu avec les âmes ; il propose des choses si semblables à celles que Dieu communique, et il se déguise si finement, qu'il est malaisé de le connaître et qu'il est facile de se tromper, surtout quand ce qu'il a prédit arrive : on croit aisément alors que Dieu est l'auteur de ces prédictions et de ces événements. On ne fait pas réflexion sur la vivacité et la pénétration de son esprit qui connaît en leurs principes les choses passées ou futures, et qui conjecture de là qu'elles arriveront selon ses vues. Il sait encore ce que chaque cause peut produire, et par une conséquence naturelle il en prévoit les effets : par exemple, il verra que les qualités de la terre, de l'eau et de l'air et les influences des astres sont tellement disposées, qu'en un tel temps la peste s'allumera dans un tel pays. Qu'y a-t-il d'étonnant et d'extraordinaire en cette prophétie, puisque ce n'est qu'une connaissance naturelle ? Il peut de même prédire des tremblements de terre, lorsqu'il connaît les exhalaisons et les vents qui sont renfermés dans les cavernes. Il peut aussi deviner par des conjectures probables les effets de la Providence divine sur les hommes, à cause du cours naturel des biens et des maux qui accompagnent leur vie. Il peut enfin raisonner de telle sorte sur les vertus ou sur les vices de telle personne, de telle ville, de telle province, de tel royaume, qu'il connaîtra avec beaucoup de vraisemblance, la récompense ou les châtiments que Dieu leur destine pour un tel temps. Si bien que ses prédictions, quoique fausses pour l'ordinaire, sont néanmoins quelquefois véritables. Ce fut le raisonnement que la sainte dame Judith employa pour persuader à Holoferne que les Juifs seraient enfin détruits ; parce que leurs péchés dont elle fit le détail, attireraient sur eux les fléaux de la justice divine (Judith, XII, 22). Ainsi elle connut la peine en sa cause, jugeant bien que Dieu qui est infiniment juste, ne manquerait pas de punir leurs crimes. Le Sage entre dans son sentiment quand il dit *que les péchés de chacun sont le principe et l'instrument de son supplice*. Il est facile au malin esprit de raisonner de la sorte ; joint que réfléchissant sur les châtiments que le Souverain de l'univers a tiré des pécheurs depuis la naissance du monde, il peut prophétiser avec certitude de semblables punitions.

L'avertissement que Tobie donna à son fils et aux enfants de son fils, confirme cette vérité. Car encore que nous ayons sujet de croire qu'il était inspiré d'en haut, néanmoins il pouvait recevoir de sa raison naturelle assez de lumière pour dire en parlant de Ninive : *Ecoutez-moi,*

*mes enfants et croyez-moi ; ne demeurez pas ici plus longtemps ; mais aussitôt que votre mère sera morte et que vous l'aurez enterrée, sortez de cette malheureuse ville ; car je vois bien et je suis bien assuré que les crimes que ses habitants ont commis, seront la cause de sa ruine* (Sap., XI, 11, 12 ; Tob., XIV, 12, 13). Le déluge universel qui a lavé le monde des souillures de tant de péchés et le feu du ciel qui a consumé Sodome et les autres châtimens qui ont fait éclater la vengeance de Dieu, ont pu faire tirer des conséquences de même nature dans de pareilles occasions. Le démon peut même connaître si parfaitement la faiblesse naturelle et les dispositions corporelles d'un homme, qu'il prédra sûrement la longueur ou la brièveté de sa vie et le temps ou plus proche ou plus éloigné de sa mort ; et parce que nous ne saurions démêler la vertu, le nombre, la diversité, l'obscurité, toutes les circonstances des causes, des motifs, des rencontres qui contribuent à produire tant d'effets différens, il nous est moralement impossible de nous défendre des surprises du démon. L'unique moyen qui nous reste est d'abhorrer toutes sortes de révélations, de visions imaginaires et de paroles sensibles, lors même qu'elles ont l'air d'opérations divines.

Voilà ce qui enflamme la colère de Dieu contre ceux qui sont assez téméraires pour courir risque d'être ainsi trompés. Aussi on ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans leur attachement à ces sortes de représentations et de prophéties de la présomption, de la curiosité, de l'orgueil, de la vaine gloire, du mépris des choses divines, et d'autres dérèglemens qui sont cause que Dieu, les abandonnant à leur liberté, permet que, suivant le langage d'Isaïe, *l'esprit de vertige se mêle en leur conduite et les égare* (Isa., XIX, 14). c'est-à-dire qu'ils comprennent les choses d'une manière contraire à la vérité, Dieu les privant de ses lumières, en punition du désir et des soins qu'ils ont de connaître contre sa volonté plusieurs choses par des voies surnaturelles. Ainsi il ne les jette pas positivement dans l'erreur, mais il permet qu'ils y tombent par leur faute, ou il donne permission à l'esprit malin de tromper plusieurs personnes qui ont bonne opinion d'elles-mêmes, qui pensent que c'est un bon esprit qui les éclaire, qui ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'illusion, et qui ne pourraient s'en détacher, quoiqu'elles fussent convaincues de leur égarement. N'est-ce pas ce que les prophètes que le roi Achab consulta autrefois ont éprouvé ? Et Dieu ne dit-il pas au démon qu'il les séduirait et qu'il aurait l'avantage sur eux (III Reg., XX, 22) ? De sorte que ces aveugles ne voulurent point croire le prophète Michée, quand il prédit des choses fort opposées à leurs prophéties. Dieu ne frappe-t-il pas d'aveuglement les âmes trop curieuses, à cause de leur attachement à leur propre sens et à ces visions ? Car *lorsque quelqu'un viendra, dit-il par Ezéchiel, pour me consulter par le ministère d'un prophète, je lui répondrai par moi-même, je m'opposerai à lui, et le prophète qui s'égarrera, je l'aurai trompé* (Ezech., XIV, 9). C'est-à-dire que Dieu répondra en colère, qu'il retirera ses grâces, et que le prophète, ainsi privé des lumières divines, sera séduit et trompera ceux qui auront recours à lui. Alors le démon fera des réponses à cet homme selon son goût, selon ses inclinations et selon ses desirs ; et les communications de ce méchant esprit étant conformes à la volonté de cette âme trop crédule, elle s'engagera elle-même dans les filets et dans les tromperies de Satan.

Cette permission de Dieu, prouvée par les exemples que nous avons apportés en ce chapitre, ne nous laisse pas lieu de douter que ceux qui tâchent d'obtenir des lumières extraordinaires par des moyens qui surpassent les forces de la nature n'excitent son indignation contre eux, et qu'ils ne doivent conséquemment rejeter toutes sortes de visions et d'impressions imaginaires, de quelque principe qu'elles puissent venir.



## CHAPITRE XXII.

*Pourquoi il n'est pas permis, dans la loi de grâce, de demander quelque chose à Dieu par des voies surnaturelles, comme on le pouvait faire dans la loi ancienne. Cette question, qui n'est pas désagréable, contribue à la connaissance des mystères de notre sainte foi, et on prouve cette vérité par un passage de saint Paul qu'on explique par rapport à ce sujet.*

Nous avons dit dans le chapitre précédent que Dieu ne veut pas que nous aspirions par des voies surnaturelles à des lumières extraordinaires. Il est constant néanmoins que non-seulement il permettait, dans l'ancienne loi, d'agir de la sorte avec lui, mais qu'il le commandait même, et qu'il reprenait sévèrement les Juifs lorsqu'ils y manquaient. Vous allez en Egypte, leur reproche-t-il par Isaïe, et vous ne m'avez pas consulté auparavant (Isa., XXX, 2). Et se plaignant d'eux, comme il est observé dans le livre de Josué, ils ont, dit-il, reçu des vivres des Gabaonites, sans savoir de moi ma volonté (Josué, IX, 14). Moïse, David, les autres rois de ce peuple, les prêtres, les prophètes ont eu recours à ses oracles dans leurs guerres et dans leurs autres nécessités. Il a toujours répondu à leurs vœux, il ne s'est point fâché contre eux, il les a favorisés en ces rencontres, et, s'ils n'eussent pas appris de lui ses sentiments, ils se fussent écartés du droit chemin. Pourquoi donc cette règle n'est-elle pas établie dans la loi de grâce?

Pour satisfaire à ce doute, on dit que la principale raison est que Dieu jetait les fondements de notre foi et de la loi évangélique, et qu'il était nécessaire, pour les affermir, que les prophètes et les prêtres consultassent Dieu, et qu'il leur répondît par des paroles, par des visions, par des révélations, par des figures, par plusieurs autres moyens sensibles, parce que tout ce qu'il leur disait ou leur montrait de la sorte concernait les mystères de la foi, que lui seul peut nous découvrir. Il y avait donc sujet de blâmer les Juifs, lorsqu'ils ne recherchaient pas ses lumières pour se conduire dans leurs affaires les plus importantes.

Mais maintenant, Jésus-Christ ayant fondé la foi et publié la loi de grâce, il n'est pas besoin que nous fassions à Dieu des demandes de cette nature, ni qu'il nous donne de semblables réponses. Il nous a tout dit en son Fils qui est son Verbe, et, en nous parlant en son Fils, il nous a expliqué tout ce que notre foi contient, comme saint Paul l'écrit aux Hébreux. Voilà pourquoi celui qui voudrait avoir maintenant des visions ou des révélations, et qui ne se contenterait pas de Jésus-Christ seul et de ses oracles, ferait une grande injure à Dieu, qui pourrait lui dire : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement : écoutez-le* (Hébr., I, 1; Matth., XVII, 5). Je vous ai révélé toutes choses en lui, et vous y trouverez plus que vous ne sauriez ni désirer, ni demander, ni apprendre par les vues particulières que vous souhaitez. Il est toute ma parole, toute ma réponse, toute ma vision, toute ma révélation; et je vous ai tout déclaré par lui, lorsque je vous l'ai donné pour frère, pour maître, pour compagnon, pour prix des âmes, pour récompense de vos vertus. Je suis venu dans lui avec mon Saint-Esprit sur la montagne du Thabor. Il ne faut point chercher d'autre doctrine que la sienne, comme les évangélistes et les apôtres vous l'ont annoncée. Que prétendez-vous donc davantage? Désirez-vous quelque consolation dans vos peines? considérez les afflictions que mon Fils a essuyées par obéissance et par amour. Peut-il vous parler plus efficacement pour vous soulager? Avez-vous dessein de connaître les plus profonds secrets de la foi et les plus grandes merveilles de ma divinité? jetez les yeux sur lui seul, entrez dans son intérieur, et vous décou-

vrrez tous les trésors de ma sagesse et de ma science qu'il cache en lui-même (Coloss. II, 2, 3), et qui vous seront plus utiles et plus agréables que la connaissance de tout ce qui pourrait vous venir dans l'esprit. Aussi l'Apôtre ne se glorifie que de savoir Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (I Cor., II). Êtes-vous porté aux révélations et aux visions corporelles ? contemplez-le revêtu de votre chair, et vous y verrez plus que vous ne pouvez comprendre, puisque toute la plénitude de la Divinité habite en lui corporellement (Coloss., II, 9).

Il n'est donc pas expédient qu'un Chrétien sollicite Dieu, de lui remplir l'esprit d'autres lumières surnaturelles que celles que son Fils lui donne ; et s'il en venait là, il semblerait accuser son Créateur de quelque défaut, comme s'il ne nous avait pas éclairés suffisamment par notre Sauveur ; il ferait paraître moins de foi en souhaitant d'autres connaissances ; et quand sa foi ne serait pas affaiblie, il céderait aux mouvements d'une curiosité vicieuse. Ces gens qui sont curieux ne doivent donc pas s'entêter de ces sortes de voies surnaturelles, puisque Notre-Seigneur ayant dit sur sa croix que tout était consommé (Joan., XIX, 30), non-seulement ces visions, mais encore toutes les cérémonies de l'ancienne loi sont cessées.

Pour cette raison nous devons nous attacher en toutes choses à la doctrine de Jésus-Christ, de son Eglise et de ses ministres, et chercher dans l'Evangile les remèdes de notre ignorance et de nos autres nécessités spirituelles. Si quelqu'un s'éloigne de cette route et se sépare de ce divin Maître, il se noircira du crime de curiosité et de présomption, puisqu'on ne doit croire, par aucune voie surnaturelle, que ce qui est conforme à ces divines connaissances. C'est le sentiment de saint Paul : *Qui que ce soit*, dit-il, *qui vous annonce un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, quand ce serait nous-mêmes, ou un ange du ciel, qu'il soit anathème* (Galat., I, 8). Or, si toutes les choses que le Fils de Dieu nous a enseignées sont très-véritables et très-certaines, comme elles le sont infailliblement, nous les devons embrasser avec soumission et avec constance ; et personne ne doit avoir recours à la manière de traiter avec Dieu, laquelle on observait dans l'ancienne loi. D'ailleurs les particuliers d'entre les Juifs n'en usaient pas de la sorte, et Dieu ne répondait pas ainsi à chacun d'eux. Les seuls prêtres et les seuls prophètes prenaient cette liberté ; ils recevaient ses réponses, et ils les rapportaient au peuple, qui les employait en ce sacré ministère. Que si David a quelquefois lui-même consulté Dieu, il le faisait comme prophète, et il se servait alors des habits sacerdotaux ; ce qui parut lorsqu'il voulut que le grand prêtre Abiathar prit l'éphod, qui était un des principaux vêtements des prêtres, pour demander au Seigneur quelle était sa volonté dans une affaire de grande conséquence (I Reg., XXIII, 9). D'autres fois il proposait ses demandes à Dieu par Nathani ou par d'autres prophètes. Au reste, les Juifs étaient obligés de croire que ce qu'ils apprenaient, en ces occasions, de la bouche de leurs prêtres et de leurs prophètes, était la parole de Dieu, et ils en devaient juger selon cette règle, et non selon leur propre sentiment. Si bien que les prêtres et les prophètes devaient approuver les choses que Dieu disait, et qui, sans cette approbation, n'avaient nulle autorité, et n'imposaient aucune obligation d'y ajouter foi. Le souverain du monde veut si absolument que la conduite spirituelle d'un homme dépende d'un autre homme semblable à lui, qu'il n'exige pas de nous que nous croyions tout à fait ce qu'il révèle, ni que nous y déférions entièrement, à moins qu'il ne vienne jusqu'à nous par le canal des hommes.

C'est pourquoi lorsqu'il dit intérieurement quelque chose à une âme, il lui inspire la volonté de la communiquer à des personnes spirituelles et capables, et de n'y prendre aucune complaisance, avant que celui



qui lui tient la place de Dieu l'ait confirmée. C'est ce que fit autrement Gédéon qui était à la tête des Israélites. Dieu lui avait dit souvent qu'il remporterait la victoire sur les Madianites; il en doutait néanmoins, et il perdait cœur. Mais les hommes que Dieu éclairait, levèrent ses doutes et rassurèrent son courage, et alors il obéit à l'ordre de Dieu : *Allez au camp*, lui dit Dieu, *et lorsque vous aurez entendu ce que les ennemis diront entre eux, vos mains se fortifieront, et vous irez avec assurance dans leur camp* (*Judic.*, VII, 9, 11). La chose réussit selon cette prophétie : Gédéon ayant ouï un Madianite qui disait à son compagnon, qu'il avait songé que Gédéon les devait vaincre, ce capitaine plein d'ardeur les combattit avec intrépidité et les surmonta glorieusement. Ce qui fait voir que Dieu ne voulut pas qu'il crût sa révélation sans hésiter, avant que les hommes lui eussent donné des assurances de sa vérité.

Mais ce qui arriva en cette matière à Moïse, est bien plus digne d'admiration. Dieu lui apparut, lui commanda d'aller en Egypte pour délivrer les Israélites, et lui proposa plusieurs raisons de ce commandement et plusieurs motifs. Il confirma même la vérité de son apparition, par le changement miraculeux de la verge de Moïse en serpent, par la lèpre soudaine de sa main, et par sa guérison extraordinaire. Moïse toutefois fut si réservé à donner une parfaite créance à cette vision, que, quoique Dieu se mit en colère, il n'osa se charger de cette entreprise, jusqu'à ce que Dieu lui releva le courage par l'union de son frère Aaron dans l'exécution de ce dessein, en lui disant : *Je sais que votre frère Aaron, qui est lévite, est un homme éloquent. Je vous déclare qu'il viendra au-devant de vous, et qu'en vous voyant il sera pénétré de joie. Parlez-lui, et dites-lui ce que je vous ai dit : je serai en votre bouche et en la sienne* (*Exod.*, IV, 14, 15). Moïse, soutenu de ces paroles et de l'espérance de recevoir des conseils de son frère, reprit cœur et se soumit au commandement de Dieu.

Ce procédé ne doit pas nous surprendre, car c'est le propre d'une âme véritablement humble, de n'oser s'entretenir seule avec Dieu, et de ne pouvoir s'assurer et se contenter en ce divin commerce, à moins qu'elle n'y soit conduite par quelque homme intelligent qui lui donne des avis conformes à son état. Aussi est-ce la direction que Dieu veut qu'on suive en la vie spirituelle, et qui lui est si agréable, que quand plusieurs s'assemblent pour délibérer d'une vérité, il se joint à eux pour l'éclaircir, et pour la confirmer en leur esprit. Ce qu'il fit paraître en l'affaire de Moïse et d'Aaron, lorsqu'il leur promit de se trouver avec eux, et de parler par leur bouche, quand ils agiraient de concert dans l'exécution de ses ordres. C'est pourquoi Jésus-Christ dit dans l'Evangile : *Lorsqu'il y a en quelque lieu deux ou trois personnes assemblées en mon nom, afin de considérer ce qui est le plus expédient pour ma gloire, et pour mon honneur, je suis là au milieu d'elles* (*Matth.*, XVIII, 20), pour les éclairer et pour graver les vérités divines en leur cœur. Il faut remarquer qu'il n'a pas dit : Où une seule personne sera je me trouverai là, mais où deux pour le moins y seront ; afin que nous apprenions que Dieu ne veut pas qu'une personne croie seule et juge par elle-même, que les grâces extraordinaires qu'elle reçoit de Dieu, soient certaines et exemptes de tromperie, ni qu'elle y attache son cœur et fasse fond sur elles sans s'assujettir en ces occasions au gouvernement de l'Eglise, et aux règles que ses ministres lui pourront prescrire ; autrement Dieu ne lui donnera pas des lumières à elle seule pour connaître la vérité, et il ne la fortifiera pas en sa créance ; de sorte qu'elle sera froide à le croire et faible à la pratiquer. *Malheur donc, s'écrie l'Ecclesiaste, à celui qui est seul : s'il tombe, il n'aura personne pour le relever ; et si deux dorment ensemble, ils s'échaufferont mutuellement de la chaleur de Dieu qui se trouvera au milieu d'eux. Mais comment est-ce qu'un seul s'é-*

chauffera (*Eccle.*, IV, 10, 11) ? c'est-à-dire comment ne sera-t-il pas froid dans les choses divines ? Et si quelqu'un a l'avantage sur celui qui est seul, c'est-à-dire le démon, qui est plus fort que ceux qui se gouvernent seuls eux-mêmes dans la vie spirituelle, et qui ne prennent conseil de personne, qui repoussera les attaques de cet ennemi ? Mais deux unis ensemble, savoir le maître et le disciple, lui résisteront, en connaissant mieux la vérité, et en remplissant plus fidèlement leurs obligations. De sorte que celui qui suit sa propre conduite, aura une grande tiédeur dans l'exécution des choses qu'il aura même apprises de Dieu, jusqu'à ce qu'il les ait communiquées aux hommes.

Saint Paul a gardé pour cette raison la même méthode ; quoiqu'il eût reçu non des hommes, mais de Dieu, l'Evangile qu'il avait prêché plusieurs années, il n'eut ni repos ni sûreté, avant qu'il en eût conféré avec saint Pierre et les autres apôtres, *de peur, dit-il, que ma course passée, et celle de l'avenir ne fussent vaines* (*Galat.*, II, 2). Il faut inférer de là que les choses que Dieu paraît nous avoir révélées ne peuvent nous donner aucune assurance qu'en observant les règles que nous venons d'établir. Car supposé qu'une révélation vient de Dieu, que l'Apôtre savait que le Seigneur lui avait inspiré l'Evangile qu'il annonçait, toutefois elle peut se tromper dans l'exécution et dans les articles qui la regardent. En effet Dieu, qui découvre une chose, ne fait pas toujours connaître l'autre ; et, quand il la montre, il n'enseigne pas toujours la manière ni le moyen de la faire. Quoiqu'il se communique familièrement à une âme, il ne lui dit pas tout ce qui touche un dessein ; il abandonne à nos soins tout ce que l'industrie et la prudence humaine nous peuvent fournir. Outre l'exemple de saint Paul, ce que nous lisons dans l'Exode le prouve encore. Quelque familiarité que Moïse eût avec Dieu, néanmoins Jéthro son beau-père lui conseilla de choisir des gens de bien pour l'aider à gouverner des Israélites, et à leur rendre la justice quand ils la demandaient. *Prenez d'entre le peuple, lui dit-il, des gens puissants, craignant Dieu, amateurs de la vérité, ennemis de l'avarice : donnez-leur les charges de tribuns, de centeniers et de juges du peuple* (*Exod.*, XVIII, 21, 22). Dieu n'avait pas suggéré ce conseil à Jéthro : il l'approuva cependant, pour nous apprendre que nous devons nous servir du secours des hommes, et qu'en ce cas il ne nous révèle pas extraordinairement ce que nous pouvons faire par ces moyens et par cette voie. Il faut en excepter la foi divine, qui nous enseigne des choses élevées au-dessus de la raison humaine, quoiqu'elles ne lui soient pas contraires. Ceux-là donc avec lesquels Dieu et les saints en usent familièrement en plusieurs choses, ne doivent pas croire qu'ils leur donnent la connaissance de tous leurs défauts, lorsqu'ils peuvent les connaître par l'organe des hommes : c'est pourquoi il est nécessaire d'apporter beaucoup de précautions et même de défiance en toutes ces révélations, de peur qu'on ne soit surpris, comme nous le pouvons recueillir des Actes des Apôtres. Il est dit là, que saint Pierre, qui était le chef visible de l'Eglise, et que Dieu instruisait immédiatement par lui-même, commit toutefois quelque faute dans la pratique d'une cérémonie ecclésiastique, dont Dieu ne le reprit pas, et dont il ne se corrigea pas lui-même, jusqu'à ce que saint Paul la lui représenta en ces termes : *Quand je vis, dit-il, qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Evangile, je dis à Céphas, devant tous : Si vous, qui êtes juif, vous vivez en gentil, et non en juif, comment contraignez-vous les gentils à vivre comme les juifs* (*Galat.*, II, 14) ? Or Dieu n'avertit pas lui-même saint Pierre de sa faute, parce qu'il la pouvait connaître par les voies ordinaires et familières aux hommes.

Assurément il punira au jour du jugement les péchés de plusieurs qu'il aura comblé de lumières, de vertus et d'autres dons, parce que ces



gens-la se fiant aux conversations particulières qu'ils avaient avec Dieu, ils ne s'acquittaient pas de leurs obligations en plusieurs choses. Alors, comme l'assure Jésus-Christ dans l'Evangile, *tout étonnés, ils diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? N'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en votre nom? Alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connu, retirez-vous de moi, vous qui avez commis l'injustice* (Matth., VII, 22, 23). Le prophète Balaam et d'autres semblables sont de ce nombre; car quoique Dieu leur parle d'une manière non commune, ils ne lui sont pas agréables, étant coupables de plusieurs péchés. Enfin les prédestinés qui n'auront pas corrigé leurs vices suivant les règles de la loi, et les lumières de la raison naturelle, quoique Dieu ne leur en ait fait pour cette cause aucun reproche, et qu'ils soient ses amis, ils seront néanmoins châtiés de ces imperfections, quelque légères qu'elles puissent être.

Je conclus ce chapitre par un avis, selon mon sens, très-nécessaire; c'est que la personne qui reçoit ces impressions divines, de quelque façon que ce soit, naturellement ou surnaturellement, doit les découvrir à son père spirituel clairement, sincèrement et véritablement, comme elle peut les comprendre. J'en apporte trois raisons : la première est, parce que Dieu communique à l'âme beaucoup de choses, dont il ne lui fait connaître l'effet, la force, la sûreté, que quand elle les a soumises au jugement de son directeur, qui a la puissance de les approuver ou de les désapprouver, comme les exemples que nous avons tirés de l'Ecriture le prouvent. L'expérience même confirme cette vérité, puisque plusieurs personnes vraiment humbles n'acquiescent point à ces grâces qu'après en avoir reçu l'ordre de leurs maîtres spirituels; en sorte qu'elles les méprisaient avant cette approbation, et qu'après cet agrément elles en font état, et semblent en être gratifiées tout de nouveau.

La seconde est, parce que l'âme a besoin, dans ces visions, de lumières et d'instructions pour parvenir à la nudité et à la pauvreté d'esprit, que nous appelons nuit obscure. Car, quoiqu'elle rejetât ses opérations divines, si toutefois cette connaissance lui manquait, elle tomberait imperceptiblement dans l'ignorance de cette vie plus spirituelle, et retournerait à la voie des sens extérieurs et intérieurs.

La troisième raison est, parce qu'il est à propos, pour entretenir la soumission et la mortification d'une personne spirituelle, qu'elle déclare ces choses à son conducteur, quoiqu'elle ne les estime pas, ou que ces choses soient d'elles-mêmes peu considérables. Il y en a qui sentent une extrême répugnance à les dire, ne les jugeant pas importantes, et ne sachant pas comment leurs directeurs les prendront, ni quel jugement ils en feront; ce qui est sans doute la marque d'une humilité bien faible. La peine que d'autres ont à en donner connaissance vient ou de la confusion qu'elles en reçoivent, ne voulant point avouer qu'elles sont favorisées comme les saints, ou des autres causes qui affligent ces âmes, quand il faut rendre compte de ces dons extraordinaires dont elles ne font nulle estime. Il est nécessaire néanmoins de les mortifier en cette occasion, jusqu'à ce qu'elles soient assez humbles, assez faciles et assez promptes pour exposer nettement tout ce qui se passe dans le fonds de leur intérieur.

Au reste, quoique nous ayons dit des inconvénients de ces visions, de la nécessité de les rejeter et de la réserve avec laquelle les confesseurs doivent ou les estimer ou en parler avec leurs pénitents, il faut remarquer qu'ils ne doivent pas néanmoins paraître ennemis de ces révélations, ni se moquer de ceux qui en reçoivent de Dieu, ni leur témoigner du mépris ou de la colère, ou de l'étonnement, ni s'en scandaliser comme de gens faibles et imaginatifs; tant parce que Dieu se

sert de ces représentations au commencement de la vie intérieure, que parce que ces manières dures et humiliantes empêcheraient ces personnes d'ouvrir leur cœur, et de manifester ces opérations; ce qui les exposerait aux illusions du démon. Il est expédient au contraire, d'user avec elles d'une grande douceur, de les encourager et de les exhorter à faire le détail de ces choses, et même de leur commander, s'il est nécessaire. De plus, on doit les conduire par la foi, en les détournant peu à peu de ces impressions surnaturelles et en leur apprenant à s'en dénuer, afin qu'elles profitent davantage en la vie spirituelle. On leur persuadera que ce chemin est le meilleur: qu'une seule action et qu'un seul acte de volonté en la charité, vaut mieux et est plus précieux devant Dieu, que tout le bien qu'on peut espérer de ces révélations; on ajoutera que plusieurs qui n'ont jamais été enrichis de ces dons, sont devenus plus saints sans comparaison, que ceux qui les ont reçus du ciel avec profusion.

### CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

*On commence à parler des connaissances intellectuelles, qui appartiennent purement à la voie de l'esprit, et on les explique.*

Si on regardait toutes les choses qu'on pourrait dire des connaissances de l'entendement en ce qui touche la voie des sens, il semblerait que j'aurais été trop court dans le discours que j'en ai fait. Mais parce que mon dessein est de dégager l'entendement de ces visions, et de l'introduire dans la nuit de la foi, j'ai été, selon mon sens, plus long que je ne le devais. Voilà pourquoi je commencerai maintenant à traiter des quatre sortes de connaissances de l'esprit, qui sont les visions, les révélations, les paroles intérieures et les sentiments spirituels, et que j'ai appelées ci-dessus purement spirituelles; parce qu'elles sont communiquées à l'esprit, non par la voie des sens comme les représentations corporelles et imaginaires, mais par une voie surnaturelle, sans aucune opération des sens extérieurs ou intérieurs; car l'entendement demeure alors dans un état passif, et l'âme ne fait aucun acte, mais elle reçoit seulement l'impression divine, et y donne son consentement.

Ces quatre connaissances se peuvent nommer visions ou vues de l'âme; puisque connaître et voir, c'est au regard de l'âme la même chose. Et d'autant que l'entendement s'aperçoit de toutes ces connaissances, on dit qu'il les voit spirituellement. Ainsi les connaissances qu'il en forme, sont à proprement parler des vues intellectuelles. Car comme les choses qu'on voit, qu'on entend, qu'on flaire, qu'on goûte et qu'on touche, sont l'objet de l'entendement en tant qu'elles sont ou fausses ou véritables; tout ce qui est intelligible fait la vue spirituelle de l'esprit, comme tout ce qui est visible fait la vue corporelle des yeux. On peut donc, parlant en général, donner le nom de vues à ces quatre connaissances intellectuelles. Ce qui ne se trouve pas dans les autres sens, puisque les objets des uns ne peuvent être les objets des autres; par exemple, l'objet de la vue ne peut être en tant que visible, l'objet de l'ouïe. Et parce que ces connaissances sont présentées à l'âme de la manière qu'elles sont présentées aux autres sens, nous appelons vues, toutes les choses que l'entendement connaît; s'il les voit, c'est vision; s'il les apprend de nouveau en les recevant de Dieu, c'est révélation; s'il les écoute, c'est parole; s'il les goûte, s'il semble y trouver une agréable odeur, s'il y prend plaisir, c'est sentiment spirituel. De là il tire l'intelligence d'une chose, sans concevoir ni espèce, ni figure imaginaire, d'où il puisse la comprendre; mais elle est connue à l'âme immédiatement par des opérations et par des moyens surnaturels.



Il est donc à propos d'éloigner l'esprit de ces impressions, aussi bien que des images matérielles, afin qu'on le conduise à la nuit de la foi, et à l'union de Dieu, de peur que ces vues surnaturelles ne lui ferment le chemin de la pauvreté d'esprit et du dépouillement de toutes les créatures. On avoue bien que ces vues sont plus nobles, plus utiles et plus sûres que les espèces purement corporelles, puisqu'elles sont spirituelles et intérieures; que le démon ne saurait en abuser, et que Dieu se communique par elles plus purement et sans la coopération active de l'âme ou de l'imagination. Toutefois l'entendement pourrait s'attacher à ces connaissances, s'en faire un obstacle dans son chemin vers Dieu, et se tromper soi-même à cause du peu de circonspection dont il userait dans cette voie.

Or, quoique nous puissions parler en général de ces quatre connaissances, puisque les mêmes avis que nous avons à donner sur ce sujet conviennent à cette matière, il est, ce me semble, plus utile de traiter de chacune en particulier. Nous commencerons par les visions de l'entendement.

### CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

*De deux sortes de visions intellectuelles, qui arrivent dans les voies surnaturelles.*

Parlant en particulier des visions spirituelles qui se font sans aucun commerce des sens corporels, je dis qu'il y en a de deux sortes. Les unes sont les visions des substances corporelles; les autres sont les visions des substances dégagées de tout corps. Les premières s'étendent sur toutes les choses matérielles, que l'âme aidée d'une lumière divine peut connaître ou voir dans tout l'univers. Les dernières ont pour objet les purs esprits, comme sont les anges et les âmes. Elles demandent des lumières plus sublimes que les autres; elles sont rares et ne se donnent pas dans la vie présente. Quant à la vision de l'essence divine, elle est le propre des seuls bienheureux; elle ne se communique à personne en ce monde, si ce n'est peut-être en passant, Dieu usant d'une dispensation singulière, ou en conservant la vie à l'homme, et élevant son esprit au-dessus de sa manière ordinaire d'opérer, comme il arriva peut-être à saint Paul, qui dit de lui-même, *qu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel, sans savoir si ce fut avec son corps ou sans son corps, et qu'il entendit des paroles secrètes, que les hommes ne peuvent exprimer* (II Cor., XII, 3, 4). Nous apprenons de là que Dieu le mit par ce ravissement au-dessus des opérations naturelles de l'esprit, et qu'il l'éleva lui-même à une opération toute surnaturelle. Il est probable aussi que quand Dieu, voulant découvrir son essence à Moïse, lui dit : *qu'il le mettrait dans le creux d'un rocher lorsqu'il passerait éclatant de gloire, et qu'il le protégerait jusqu'à ce qu'il fût passé* (Exod., XXXIII, 2), de peur que ne pouvant supporter de si grandes splendeurs il ne vint peut-être à mourir; il est, dis-je, probable qu'il se fit voir à ce saint prophète, et qu'en le faisant surnaturellement opérer, il lui conserva la vie, que cette opération eut peut-être ravie à Moïse. Il y a quelque apparence que la vue de Dieu fut aussi accordée à Elie, notre père (III Reg., XIX, 32), lorsqu'étant à l'entrée d'une caverne il se couvrit le visage, entendant le bruit d'un vent doux et agréable qui marquait la présence de Dieu; mais après tout, ces visions sont très-rares, et Dieu n'en favorise que très-peu de gens, qui sont les forts esprits de l'Eglise, et les grands observateurs et défenseurs de la loi de Dieu, comme ont été les trois que nous venons de rapporter.

Dépendant encore que selon le cours ordinaire, on ne puisse avoir

en cette vie une claire connaissance de ces visions, on les peut néanmoins connaître dans l'âme par le moyen d'une certaine connaissance amoureuse, accompagnée de touches intérieures très-douces, qui regardent les sentiments spirituels, dont nous traiterons ci-après avec le secours de Dieu.

Je dis maintenant que les visions des substances corporelles que l'âme reçoit spirituellement, sont semblables en la manière de les produire aux visions matérielles. Comme les yeux voient les choses corporelles par la lumière naturelle, de même l'œil de l'âme qui est l'entendement, voit intérieurement, les mêmes choses corporelles par la lumière surnaturelle que Dieu lui donne, et il n'y a de la différence qu'en la manière de voir. Néanmoins l'âme voit plus clairement et plus subtilement les choses spirituelles, que les yeux ne voient les choses corporelles, parce que Dieu répand en elle, quand il lui plaît, une lumière surnaturelle, qui lui fait voir toutes les choses qui sont dans le ciel et sur la terre, sans que ni leur absence ni leur présence y apportent aucun obstacle. Cela se fait de la même façon, que si on ouvrait une porte, au travers de laquelle on verrait par intervalle des éclairs, qui perceraient les nuées pendant une nuit obscure, et qui feraient paraître distinctement quelques objets, et les laisseraient ensuite dans les ténèbres, comme ils étaient auparavant. Alors les images des choses qu'on aurait vues demeureraient dans l'imagination. Or, les visions des choses spirituelles se font ainsi dans l'âme, mais beaucoup plus parfaitement. Car quelquefois ce qu'elle a vu en esprit avec le secours de cette lumière surnaturelle, lui est si profondément imprimé, qu'elle le voit dans elle-même comme elle le voyait au commencement; cela se passe en elle, comme on voit dans un miroir la figure des objets qu'on lui présente. Si bien que les espèces des choses que l'âme a vues spirituellement, ne se séparent jamais de l'âme, quoiqu'elles semblent quelquefois en être éloignées.

Les effets que ces visions font dans l'âme, sont le repos, la lumière, la joie semblable en quelque façon à celle des bienheureux, la douceur, la pureté, le penchant ou l'élévation de l'esprit vers Dieu; et l'âme les sent quelquefois plus, quelquefois moins; quelquefois elle sent une chose plus abondamment qu'une autre, selon la capacité de l'esprit qui reçoit ces goûts spirituels, ou selon qu'il plaît à Dieu de les exciter dans l'âme.

Le démon peut aussi faire dans l'âme de semblables visions, par le moyen de quelque lumière naturelle, en se servant de la fantaisie, dans laquelle il représente des objets présents ou absents, revêtus d'une lumière spirituelle. C'est pourquoi il y a des docteurs qui enseignent, qu'il montra au Fils de Dieu par une vision intellectuelle, tous les royaumes du monde et toute leur gloire; étant impossible qu'il les lui fit voir des yeux du corps (*Matt.* IV, 8). Mais on remarque une grande différence entre les visions que le malin esprit produit, et celles dont Dieu est l'auteur, et entre les effets des unes et des autres. Les visions du démon jettent l'âme dans l'aridité et dans la sécheresse d'esprit pendant l'oraison. Elles la portent à s'estimer soi-même, à recevoir volontiers ces visions, à en faire beaucoup d'état. Elles ne lui laissent aucun désir de l'humilité chrétienne, ni aucune tendresse de l'amour divin. De plus elles ne s'impriment pas dans l'âme avec douceur et avec consolation, comme les visions de Dieu; elles n'y demeurent pas longtemps, et même elles s'effacent promptement, si ce n'est que l'estime que l'âme en fait l'excite à s'en souvenir et à les conserver; mais alors elle ne sent pas les bons effets que les visions divines ont accoutumé de produire.

Les visions ont encore un autre défaut : lorsqu'elles représentent



les créatures qui n'ont point de proportion avec Dieu, elles ne peuvent être à l'esprit un moyen prochain pour s'unir à Notre-Seigneur ; tellement qu'il est utile à l'âme de les repousser, afin qu'elle puisse avancer en la perfection par la pratique de la foi, qui est le moyen le plus prochain pour arriver à l'union divine. Ainsi l'âme ne doit ni les conserver ni s'appuyer sur elles : ce serait s'occuper de ces images et des créatures qu'elles représentent dans l'intérieur ; ce serait aussi ne pas aller à Dieu par l'abnégation de toutes les choses créées. Que si néanmoins ces idées continuent à se présenter à l'âme, elles ne lui nuiront point, pourvu que l'âme les néglige. Il est vrai que la mémoire qu'elle en conserve peut l'exciter à l'amour de Dieu et à la contemplation des choses divines ; mais la foi pure et l'entière séparation de ces images la portent davantage à ces exercices, quoiqu'elle ne sache pas comment cela s'accomplit, ni d'où ces opérations procèdent. Le pur amour de Dieu l'embrassera et lui causera des inquiétudes, dont elle ignorera et le fondement et la source. En voici néanmoins la cause : c'est que quand l'âme s'est délivrée de toutes ces choses, quand elle est arrivée au parfait dénûment d'esprit, la foi jette en elle de plus profondes racines, et s'étant augmentée, l'amour de Dieu devient aussi plus grand et plus ardent. De là vient que plus l'âme se dépouillera des choses extérieures et intérieures, plus elle recevra de foi, d'espérance et de charité. Néanmoins, elle ne connaît pas quelquefois cet amour et ne le comprend nullement, parce qu'il réside, non pas dans le sentiment et dans la tendresse, mais dans la partie supérieure de l'âme, dans la force et dans l'efficacité, ce qui paraît par le courage que cet amour lui inspire pour agir. Il arrive cependant quelquefois qu'il se répand dans le sens et qu'il lui fait goûter de la douceur et de la tendresse.

Voilà pourquoi il est nécessaire que l'âme qui veut jouir de cet amour et du plaisir spirituel de ces visions, soit soutenue d'une grande force et appliquée à une sévère mortification, pour se priver de toutes choses et pour mettre son amour et sa joie en Dieu qu'elle ne voit et ne sent pas, qu'elle ne peut ni voir ni sentir en cette vie et qui est incompréhensible à l'esprit, et élevé au-dessus des créatures. Si l'âme en use autrement, encore qu'elle soit si éclairée, si humble et si forte, que le démon ne puisse la précipiter par ces visions dans l'erreur ni dans la présomption, toutefois elle ne passera pas plus outre dans les voies de la sainteté ; car elle opposera un grand obstacle à l'abnégation d'esprit, qui est requise pour s'unir à Notre-Seigneur.

## CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

### *Des révélations, de leur nature et de leur distinction.*

Pour suivre l'ordre que nous nous sommes proposé, il faut parler maintenant de la seconde espèce de connaissances spirituelles que nous avons appelées révélations, et dont quelques-unes regardent l'esprit de prophétie. Sur quoi on remarquera que la révélation n'est autre chose que la déclaration d'une vérité cachée ou d'un secret et d'un mystère inconnu : par exemple, si Dieu découvrait à quelque personne une chose telle qu'elle est en elle-même, ou les actions qu'elle aurait faites, ou qu'elle fait, ou qu'elle se dispose à faire.

Suivant cette doctrine, nous pouvons dire qu'il y a deux sortes de révélations : les unes sont la manifestation qui se fait à l'entendement de quelque vérité, et on les appelle connaissances intellectuelles ou intelligences ; les autres qu'on nomme proprement révélations, se font lorsqu'on fait connaître des choses secrètes. Les premières, prises à la rigueur, ne sont pas des révélations, puisqu'elles consistent en ce que

Dieu montre clairement à l'âme des vérités toutes simples et toutes nues touchant les choses temporelles et spirituelles. J'ai cru néanmoins en devoir parler sous ce titre, à cause de la proximité et de la liaison qu'elles ont ensemble et pour ne pas multiplier les distinctions sans nécessité. Nous traiterons de chacune dans les deux chapitres qui suivent.

#### CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

*Des connaissances intellectuelles de la vérité toute nue ; de leurs différences, et comment l'âme s'y doit comporter.*

Pour écrire comme il faut de la connaissance des vérités toutes nues, il serait nécessaire que Dieu conduisit lui-même ma plume. Car vous devez savoir, mon cher lecteur, que ces connaissances, telles qu'elles sont en elles-mêmes, surpassent la portée de notre esprit et la force de nos expressions. Toutefois parce que j'en traite ici non pas exprès, mais autant qu'il est besoin pour instruire l'âme et pour la conduire à l'union divine, vous agréerez, s'il vous plaît, que j'en parle en peu de mots, selon les règles que je me suis prescrites.

La connaissance des vérités toutes nues est différente des visions que nous avons expliquées dans le chapitre vingt-deuxième. L'entendement ne la reçoit pas de la manière qu'il connaît les choses corporelles ; car elle consiste en ce que l'esprit voit distinctement les vérités divines ou les vérités qui regardent les choses passées, présentes ou futures, ce qui est conforme à l'esprit de prophétie. Il paraît par là que ce genre de connaissance se divise en deux espèces : les unes regardent le Créateur ; les autres concernent les créatures. Et quoique toutes deux soient agréables à l'âme, néanmoins le plaisir que celles qui ont Dieu pour objet lui causent est si grand qu'on ne peut rien trouver qui nous en donne une juste idée ; les paroles même nous manquent pour l'exprimer ; car ce sont les connaissances et les délices de Dieu même à qui rien ne saurait être semblable, selon le langage de David (*Psal. xxxix, 6*). Ces connaissances se font dans l'esprit directement à l'égard de Dieu, lorsqu'on prend de très-hauts sentiments de ses attributs, comme sont sa toute-puissance, sa bonté infinie et les autres. Toutes les fois aussi que cette divine intelligence éclaire l'âme, elle imprime à l'âme et lui fait sentir ce qu'elle découvre et sent elle-même ; car l'âme étant alors élevée à une pure contemplation, voit bien qu'il est impossible de rien dire de Dieu, sinon peut-être en termes généraux, que l'abondance des délices intérieures et des biens spirituels fait prononcer à l'âme, tandis qu'elle souffre passivement cette opération ; on ne peut néanmoins comprendre parfaitement ce qu'elle sent et ce qu'elle goûte en cet état.

Le prophète royal ayant expérimenté quelque chose de semblable, n'a pu s'en exprimer que d'une manière commune : *Les jugements du Seigneur, dit-il, sont véritables, c'est-à-dire les jugements que nous faisons de Dieu, ou les sentiments que nous avons de ses perfections, et les choses que nous expérimentons sont véritables, justifiées en elles-mêmes, plus souhaitables que l'or et les pierres précieuses, plus douces qu'un gâteau de miel (Psal. XVIII, 10, 11).*

Moïse n'explique aussi qu'en termes généraux ce qu'il éprouva dans la connaissance que Dieu lui donna de soi-même ; car au moment que Dieu se présenta à lui en passant, il en fut si ébloui et si étonné qu'il tomba par terre et qu'il s'écria : *Ah ! Dieu, souverain Seigneur de toutes choses, miséricordieux, clément, patient, plein de compassion, Dieu véritable, qui faites miséricorde à ceux à qui vous la promettez en quelque grand*



*nombre qu'ils soient* (*Exod.*, XXXIV, 6, 7). Saint Paul ne put, non plus que David et que Moïse, faire entendre ce qu'il avait vu dans Dieu, lorsqu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel. De même l'âme en qui Dieu répand les connaissances extraordinaires de lui-même, ne saurait dire que très-imparfaitement ce qu'elle voit en lui et ce qu'elle goûte en elle-même pendant cette sublime contemplation.

Ces connaissances générales de Dieu ne regardent jamais les choses particulières, et en tant qu'elles sont attachées à ce souverain principe des créatures, on ne peut les expliquer en détail, si ce n'est peut-être lorsqu'elles ont pour objet quelque chose de créé, et alors on n'en peut donner en quelque manière l'explication.

Personne ne peut avoir ces connaissances éminentes et amoureuses, avant que de jouir de l'union divine, puisqu'elles appartiennent à cette union et qu'elles consistent en un certain attouchement spirituel qui se fait entre Dieu et l'âme; car c'est Dieu lui-même qu'on voit et qu'on goûte. Et quoique cette vue ne soit pas si claire qu'elle est dans la gloire du paradis, toutefois cet attouchement spirituel est si sublime, qu'il pénètre tout l'intérieur, ou, pour parler ainsi, toutes les moelles de l'âme. Cependant le démon ne peut se mêler dans les opérations divines, n'ayant pas le pouvoir de rien faire de semblable, puisqu'il n'y a rien qu'on puisse comparer à un bien si avantageux; il ne peut non plus verser dans l'âme une pareille douceur ni un plaisir égal; car cette connaissance fait goûter en quelque façon l'essence divine et la vie éternelle. Néanmoins le démon pourrait quelquefois représenter à l'âme des perfections et des goûts sensibles qui sembleraient la rassasier et la remplir, il pourrait encore s'efforcer de lui persuader que ce serait Dieu même qu'elle sentirait; mais il ne pourrait faire couler ces fausses images et ces consolations imaginaires dans le fond de l'âme, ni l'enflammer subitement de l'amour de Dieu, comme les douceurs divines font ordinairement.

Car quelques-unes de ces connaissances et de ces touches intérieures que Dieu répand dans l'âme l'enrichissent de telle sorte qu'une seule suffit, non-seulement pour la délivrer tout d'un coup des imperfections qu'elle n'avait pu vaincre durant tout le cours de sa vie, mais aussi pour l'orner avec profusion des vertus chrétiennes et des dons divins. Ces mouvements sacrés sont si agréables et donnent à l'âme une si douce consolation que toutes les peines de sa vie et toutes ses douleurs lui semblent bien récompensées; elle devient si courageuse et elle est tellement animée à souffrir pour Dieu qu'elle s'afflige lorsqu'elle n'est pas assaillie de toutes sortes de souffrances.

Elle ne saurait cependant s'élever à ces connaissances et à ces touches divines par sa coopération, ni par les efforts de son imagination et de son esprit; car ces connaissances sont au-dessus de toutes ces choses, et Dieu les produit en elle, sans qu'elle y contribue par ses puissances ni par sa capacité: il les lui accorde, lorsqu'elle y pense et qu'elle les désire le moins; il ne faut qu'un léger souvenir de la majesté divine ou de quelque autre chose, quoique très-petite, pour exciter tous ces mouvements en elle, lesquels sont quelquefois si sensibles et si puissants qu'ils passent jusqu'au corps et qu'ils le font trembler presque en toutes ses parties. D'autres fois, ils se font sentir dans l'esprit lorsqu'il est tranquille, avec un plaisir tout divin et sans causer aucun tremblement dans le corps.

Ils naissent quelquefois dans l'âme lorsque l'âme entend une parole de l'Écriture ou qu'on lui parle de Dieu; mais ils sont alors plus faibles et plus languissants et n'ont pas la même efficace et la même douceur; ils sont néanmoins d'une plus grande force, et il faut les estimer davantage que toutes les connaissances des créatures et des œuvres de Dieu.

Et parce que ces lumières et ces touches intérieures viennent de Dieu subitement et sans attendre le consentement de la volonté, l'âme ne doit pas s'efforcer de les obtenir de lui ou de les acquérir par son travail ; mais elle doit s'humilier et se résigner à ses ordres ; car il achèvera son ouvrage de la manière qu'il lui plaira. Je ne dis pas que l'âme doive se tenir dans un état purement négatif à l'égard de ces opérations, comme je l'ai dit à l'égard des autres connaissances, parce que celles-ci sont une partie de l'union à laquelle nous désirons conduire l'âme.

Or, le moyen le plus excellent que nous ayons pour recevoir ces connaissances et ces mouvements divins, c'est l'humilité et la résolution de souffrir la privation de ces dons pour l'amour de Dieu, avec une parfaite résignation à sa volonté et sans regarder nulle récompense ; car les personnes qui se font propriétaires des biens surnaturels de Dieu, n'en sont jamais favorisées, puisque Dieu ne les distribue qu'aux âmes qu'il aime et dont il est aimé purement et sans intérêt ; c'est ce que le Fils de Dieu nous a voulu faire entendre par ces paroles que saint Jean rapporte : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me découvrirai à lui* (Joan., XIV, 21 ; où l'on voit assez clairement, qu'il signifie les connaissances et les touches intérieures que Dieu communique à l'âme qui l'aime en vérité et sans dissimulation.

La seconde espèce des connaissances ou visions que Dieu nous donne intérieurement, est différente de celle dont nous avons traité, en ce que celle-ci regarde les choses qui sont au-dessous de Dieu. Cette espèce contient la connaissance de la vérité des choses comme elles sont en elles-mêmes, et de celles qui se passent entre les hommes, et des accidents aussi qui leur arrivent. Elle est de telle nature, que quand l'âme connaît ces vérités, elle y donne son consentement avec tant de fermeté, lors même que personne ne lui en parle, qu'elle ne peut consentir à ce qui est contraire, quoiqu'elle se fasse violence pour cet effet, parce que son esprit découvre quelque autre chose en ce qui lui est représenté spirituellement, et il en est aussi convaincu, que s'il en avait une connaissance intuitive. Ce qui peut se rapporter à l'esprit de prophétie ou à la grâce extraordinaire que saint Paul appelle *le don de discernement des esprits* (I Cor., XII, 8, 10). Mais après tout, quelque indubitable que soit cette connaissance, l'âme doit suivre les ordres de son directeur, lorsqu'il lui commande d'y renoncer, afin qu'il la dispose par l'exercice de la foi à l'union divine, à laquelle elle doit aller plutôt par la foi que par les connaissances extraordinaires.

Nous avons dans les livres sacrés des témoignages évidents de ces deux articles. Le Sage parle du premier, savoir de la connaissance particulière des choses, en ces termes : *Dieu m'a donné la véritable connaissance des choses créées, afin que je connaisse la disposition de l'univers, la vertu des éléments, le commencement, le milieu et la fin des temps, leurs changements, le cours des années, la disposition des étoiles, la nature des animaux, la fureur des bêtes, la force des vents, les pensées des hommes, les différences des moindres arbres, la vertu des herbes ; tellement que j'ai appris tout ce qu'il y a de plus caché et de plus inconnu. Car la sagesse qui est l'ouvrière de toutes les créatures me les a enseignées* (Sap., VII, 17, 18, etc.). Or, quoique cette connaissance dont Dieu a éclairé l'esprit de Salomon soit générale, elle est néanmoins une marque des connaissances particulières que Dieu donne à l'âme par des voies surnaturelles ; non pas qu'il lui accorde une science générale et habituelle comme il l'a communiquée à Salomon, mais c'est qu'il lui découvre évidemment la vérité de quelques-unes des choses, dont le Sage fait ici le détail. Et s'il arrive que Dieu favorise quelques âmes de



ces connaissances habituelles, ces connaissances ne sont pas toutefois si universelles que celles de Salomon, mais elles sont réglées selon la différence des dons que saint Paul remarque, et que Dieu distribue aux hommes comme il lui plaît, entre lesquels sont : *La sagesse, la science, la foi, la prophétie; le discernement des esprits, la connaissance et l'interprétation des langues* (I Cor., XII, 10, 11). Dieu fait part gratuitement de ces dons à qui il le trouve bon, comme aux prophètes, aux apôtres, et à plusieurs autres saints.

Mais ce que nous disons maintenant est, qu'outre ces grâces gratuites, les personnes qui sont parvenues à la perfection ou qui en approchent, ont d'ordinaire la connaissance des choses présentes et même des choses absentes, parce qu'elles les voient par la lumière, qui est répandue en leur esprit, lorsqu'il a été purifié de tout ce qu'il avait de grossier et de terrestre. A quoi nous pouvons appliquer ces paroles des Proverbes : *Comme on voit dans l'eau le visage de ceux qui s'y regardent, de même le cœur des hommes est découvert aux sages* (Prov., XXVII, 19), c'est-à-dire, à ceux qui ont acquis la sagesse des saints. De même les esprits illuminés du ciel connaissent souvent plusieurs choses; ils ne les connaissent pas néanmoins toutes les fois qu'ils voudraient : c'est le propre de ceux-là seulement qui sont pleins de ces connaissances habituelles. Toutefois ils ne connaissent pas toujours toutes choses, puisque cela dépend du bon plaisir de Dieu, qui fait cette faveur quand il le juge à propos.

Il faut cependant savoir que ceux qui ont ainsi dégagé leur esprit de toute impureté, obtiennent plus facilement la connaissance des secrets du cœur, des sentiments cachés, de tout l'intérieur des autres, de leurs inclinations et de leurs talents, et ils les connaissent ordinairement par des signes extérieurs, quoique fort légers; par exemple, une parole, un tour d'œil, un mouvement de tête, ou quelque autre geste, sera capable de les faire pénétrer dans le fond de l'âme. En effet, comme le démon peut connaître de cette sorte notre intérieur, parce qu'il est tout esprit, de même l'homme spirituel y peut avoir accès par ces moyens, puisque, selon le langage de l'Apôtre, *l'homme spirituel juge de toutes choses, et que l'esprit divin sonde ce qu'il y a de plus caché, jusqu'aux plus profonds secrets de Dieu* (I Cor., II, 15, 19).

Il est vrai que ces signes extérieurs ne peuvent les conduire naturellement à la connaissance des pensées et de tout l'intérieur des hommes, mais ils le peuvent surnaturellement par les lumières que les spirituels reçoivent d'en haut en cette occasion; que, s'ils se trompent quelquefois, ils découvrent néanmoins très-souvent la vérité. Il ne faut pas cependant se fier à ces sortes de connaissances; il faut même les rejeter et n'en faire nul état, par la raison que le démon a coutume de s'y mêler pour nous séduire.

A l'égard de ce que font les hommes ou de ce qui leur arrive, il est constant, par un témoignage tiré du quatrième livre des Rois, que les hommes spirituels en ont la connaissance, quoiqu'ils en soient éloignés; car il est rapporté, en cet endroit, que Gézî, serviteur de notre père saint Elisée, lui ayant voulu céler l'argent qu'il avait reçu de Naaman, ce prophète lui dit : *N'étais-je pas là présent en esprit lorsque cet homme est revenu au devant de vous* (IV Reg., V, 26)? Ce qui se fit de cette manière, parce qu'Elisée voyait en esprit les choses, comme si on les eût faites en sa présence. Nous avons encore dans le même livre, une preuve de cette vérité, car Elisée connaissait tout ce que le roi de Syrie disait en secret, et traitait avec les princes de son royaume; et ce prophète en faisait un fidèle rapport au roi d'Israël, qui prévenait, par ce moyen, les desseins de son ennemi, ce qui donna sujet au roi de Syrie de se plaindre, et de dire à ses ministres : *Pourquoi ne me dé-*

*clarez-vous pas celui qui me trahit auprès du roi d'Israël ? Non, seigneur.* répondit un de ses serviteurs, on ne vous trahit pas ; mais c'est le prophète Elisé, qui demeure en Israël, et qui dit à son roi toutes les résolutions que vous avez prises dans votre cabinet (IV Reg., VI, 12).

Ces deux espèces de connaissances sont aussi données à l'âme d'une manière passive et sans aucune coopération de sa part, car lorsqu'elle n'y pense nullement, elle reçoit une intelligence très-vive de ce qu'elle lit ou de ce qu'elle entend dire, et cette intelligence est souvent plus claire que les paroles ne signifient ; et, quoiqu'elle ne comprenne pas les paroles, et qu'elle ne sache pas même si elles sont latines ou non, elle connaît distinctement ce qui lui est représenté.

Il y a beaucoup de choses à dire ici des artifices que le malin esprit emploie pour nous tromper ; car il se sert des sens corporels pour former les idées des choses qu'il présente à l'âme, et il lui en imprime les connaissances intellectuelles si vivement, qu'elles lui paraissent très-véritables et très-certaines, de sorte que, si l'âme n'est très-humble et très-circonspecte, il lui persuadera sans doute mille mensonges. En effet, les suggestions font une grande violence à l'âme, surtout lorsqu'elle a quelque chose de la faiblesse des sens : il lui imprime alors les connaissances qu'il veut avec tant d'efficacité, de force, de persuasion et de fermeté, qu'elle a besoin, pour les chasser, de beaucoup de prières et d'efforts ; car il fait voir souvent avec évidence, quoique faussement, les péchés d'autrui, les mauvaises consciences, les personnes criminelles, et il le fait à dessein de ternir leur réputation, et d'inspirer le désir d'en parler mal, afin qu'on commette plusieurs péchés. Il allume même le zèle des spirituels, et il tâche de leur persuader qu'ils n'ont point d'autre vue que de faire prier Dieu pour ces pécheurs ; car encore qu'on ne puisse douter que Dieu révèle quelquefois à ses saints les besoins de leur prochain, afin qu'ils le prient de leur donner les remèdes nécessaires, comme il fit connaître à Jérémie l'infirmité du prophète Baruch (Jerem., XLV, 2), pour l'instruire des moyens de le soulager ; néanmoins le démon fait souvent la même chose, quoique ce ne soit qu'une illusion, afin de noircir les justes des taches de plusieurs péchés imaginaires, ou de les accabler d'afflictions, comme l'expérience nous l'apprend depuis longtemps. Il offre encore à l'esprit, et il y verse d'autres connaissances, qu'il s'efforce de faire recevoir et croire comme véritables.

Ces lumières extraordinaires, soit qu'elles viennent de Dieu ou du démon, sont peu avantageuses à l'âme pour s'approcher du Seigneur, principalement lorsqu'elle veut s'en servir et s'y attacher ; au contraire, si elle n'a pas soin de les refuser et de s'en délivrer, elles lui seront un empêchement d'aller à son Créateur, et la jetteront en plusieurs erreurs, puisqu'elle tombera dans tous les inconvénients dont nous avons parlé jusqu'à présent. C'est pourquoi en ayant traité suffisamment ci-dessus, je n'en dirai rien davantage, mais je me contenterai d'avertir les personnes spirituelles de repousser soigneusement cette sorte de connaissance, de marcher vers Dieu par le chemin de l'ignorance et de la simplicité, de rendre un compte exact à leur confesseur ou à leur directeur, de tout ce qui leur arrive en cette matière, et d'exécuter ses ordres avec une fidélité inviolable. Pour ce qui est de celui qui les dirige, il doit les faire passer promptement par ce dangereux chemin, et ne pas souffrir qu'elles s'y arrêtent, puisque tout cela ne contribue en rien à les unir à Dieu ; d'autant que, sans ce secours, les effets des connaissances que l'âme reçoit demeurent dans elle, quand Dieu le veut et l'ordonne ; si bien qu'il n'est pas nécessaire de m'étendre plus au long sur ces effets, de peur de fatiguer le lecteur. Il suffit de dire que comme les bonnes connaissances produisent de bons effets et



tendent à de bonnes fins, de même les mauvaises connaissances produisent de mauvais effets, et tendent à de mauvaises fins. Il faut donc y renoncer de la manière que nous l'avons auparavant enseigné.

## CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

*Des secondes révélations, qui consistent à manifester les secrets et les mystères cachés; de quel usage elles sont pour aller à l'union divine; de quelle manière elles peuvent l'empêcher, et comment le démon peut tromper l'âme en cette matière.*

Les secondes révélations contiennent la manifestation des secrets et des mystères cachés, laquelle se peut faire en deux manières : la première regarde Dieu comme il est en lui-même, et comprend la révélation de l'unité de Dieu et de la Trinité des personnes ; la seconde regarde encore Dieu, en tant qu'il est dans ses ouvrages, et renferme tous les articles de la foi catholique, et toutes les propositions des vérités qu'on en peut tirer par des conséquences nécessaires et évidentes, telles que sont les prophéties, les promesses de Dieu, les menaces et les autres choses qui étaient autrefois futures, ou qui le sont encore présentement. Nous pouvons aussi rapporter à ces révélations plusieurs autres événements particuliers, que Dieu révèle à l'égard tant de tout le monde en général, qu'en particulier des royaumes, des provinces, des états, des familles et des personnes. L'Ecriture, et surtout les prophètes, nous en fournissent plusieurs exemples que je ne veux pas écrire ici, car personne presque ne les ignore. Je dis seulement que Dieu n'use pas toujours de la seule parole, pour exprimer ces révélations ; mais qu'il se sert quelquefois de signes, de figures, d'images, de similitudes ; quelquefois encore de paroles et de signes tout ensemble, comme on voit dans les prophètes, et en particulier dans l'Apocalypse, où l'on trouve toutes les révélations et toutes les manières de révéler que nous avons expliquées jusqu'ici.

Dieu fait encore en ce temps-ci des révélations de cette nature à certaines personnes à qui il révèle, par exemple, la fin de leur vie, les croix qu'elles auront, les accidents qui arriveront à tel homme, à telle famille, à tel royaume ; il donne aussi l'intelligence des mystères de notre foi, ou, pour mieux dire, il explique plus clairement les vérités qu'il a déjà révélées.

Or, le démon se glisse souvent en ces sortes de révélations ; car, comme elles se font d'ordinaire par le moyen des paroles, des figures, des ressemblances, il peut feindre les mêmes choses. Mais s'il nous suggérait des sentiments différents de nos mystères, ou contraires aux vérités éternelles, il n'y faudrait nullement consentir, comme l'Apôtre nous l'enseigne. *Qui que ce soit, dit-il, qui vous annonce un autre Evangile que celui que nous avons annoncé, quand ce serait nous-mêmes ou un ange du ciel, qu'il soit anathème (Galat., I, 8).*

C'est pourquoi l'âme ne doit point admettre ce qui lui serait révélé de nouveau touchant la foi, sinon ce qui lui serait utile et convenable, soit parce qu'elle doit se précautionner contre la variété des sentiments que ces révélations pourraient lui donner, soit parce qu'elle doit se conserver dans la pureté de la foi, sans y mêler aucune erreur. C'est pourquoi il faut qu'elle captive son entendement et qu'elle s'attache avec simplicité à la doctrine de l'Eglise et à la foi, *qui vient de l'ouïe*, comme parle saint Paul *Rom., X, 17*). De sorte que, si elle ne veut pas être trompée, elle ne doit pas croire légèrement les choses que ces révélations lui découvriraient de nouveau ; car le prince des ténèbres y mêle des mensonges pour la séduire. Et d'abord il lui montre des vé-

rités constantes et des choses vraisemblables pour la rassurer. Ensuite il lui persuade sans peine toutes les faussetés qu'il lui plaît, imitant, en cette conduite, le cordonnier qui passe une soie dure par le cuir sur lequel il travaille et qui y fait entrer son fil facilement avec ce petit secours. Il est donc nécessaire d'user d'une grande circonspection. Car quoiqu'il fût certain qu'il n'y aurait aucun danger de surprise, il serait néanmoins plus avantageux à l'âme de ne pas appliquer son entendement à comprendre les choses manifestes d'elles-mêmes, afin qu'elle ait le mérite de sa foi tout pur et tout entier, et qu'elle parvienne par l'obscurité de l'entendement à la lumière de l'union divine. Il est si important d'embrasser aveuglément les vérités des anciennes prophéties, quelques révélations nouvelles qu'on ait, que, quoique saint Pierre eût vu à découvert, sur le Thabor, la gloire du Fils de Dieu : *Toutefois, dit-il, nous avons la parole des prophètes, qui est plus établie, et à laquelle vous faites bien de vous attacher* (II Petr., I, 19). C'est-à-dire, encore que la vision que nous avons eue de Jésus Christ, sur la montagne de Thabor, soit véritable, néanmoins la parole des prophètes est plus constante et plus certaine, et vous faites bien de croire sans hésiter ces révélations et de vous y arrêter uniquement.

Que si les raisons que je viens d'apporter nous doivent convaincre, qu'il n'est nullement à propos de donner entrée en notre esprit aux révélations nouvelles qui regardent la foi ; combien davantage est-il nécessaire de refuser notre créance à celles qui nous représentent des objets opposés à la foi, et que le démon s'efforce de nous graver dans le cœur ? Ainsi j'estime fort probable que la plupart de ces révélations sont des pièges, où ceux-là donnent qui ne les repoussent pas avec soin et avec fidélité. En effet, Satan les couvre de si belles apparences, il leur donne un si grand air de vérité, il les imprime si vivement dans l'imagination, que l'âme ne doute presque pas que les choses n'arrivent comme elle les voit en cet état. De sorte que, si elle n'est soutenue d'une solide humilité, à peine peut-on la retirer de son opinion et lui persuader le contraire.

Ainsi l'âme simple, pure, prudente, humble, doit résister à ces révélations, puisqu'il n'y a nulle nécessité d'y faire attention, et qu'au contraire, il est besoin de les négliger pour acquérir l'union de l'amour divin. C'est ce que Salomon a voulu signifier quand il a dit : *Qu'est-il nécessaire à l'homme de chercher des choses qui le surpassent* (Eccle., VII, 1) ? comme s'il disait : Il n'est pas nécessaire, pour aller à la perfection, d'opérer des choses surnaturelles par des voies extraordinaires, et de rechercher les choses qui sont au-dessus de notre capacité.

## CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

*Des paroles intérieures qui sont présentées surnaturellement à l'esprit, et de leurs différences.*

Il est nécessaire que le lecteur prudent se souvienne toujours que la fin que je me suis proposée en ce livre est de conduire l'âme à l'union divine par la pureté de la foi et par toutes les connaissances naturelles et surnaturelles qu'elle peut avoir, de telle sorte qu'elle ne tombe point dans l'erreur et l'égarement. Or, quoique en ce sujet je ne descende pas dans des détails aussi grands qu'on pourrait peut-être désirer, il me semble que j'ai donné des avis suffisants pour apprendre à l'âme à se gouverner avec prudence, dans les cas qui peuvent lui arriver à l'égard de l'intérieur et de l'extérieur, afin qu'elle avance sans cesse dans le chemin de la perfection. Et c'est pour cela que j'ai expliqué brièvement les prophéties que j'ai alléguées, et les autres choses desquelles



l'âme tirera assez de lumière, pour connaître la conduite qu'elle doit tenir dans de semblables opérations.

Je suivrai la même méthode dans l'explication de la troisième espèce de connaissances, qui sont les paroles intérieures et surnaturelles, lesquelles se forment dans l'esprit des personnes spirituelles, sans que les sens corporels opèrent. Quoiqu'il y en ait de plusieurs espèces, je les réduis à trois, aux paroles successives, aux paroles formelles, aux paroles substantielles. J'appelle successives, les paroles et les raisonnements que l'esprit recueille et resserré en lui-même, a coutume de former et de faire. J'appelle formelles, les paroles distinctes et formées que l'esprit, soit qu'il soit recueilli, soit qu'il ne le soit pas, entend et reçoit de quelque autre personne. J'appelle enfin substantielles, les paroles qui sont formées et imprimées dans l'esprit, en son recueillement ou hors de son recueillement; lesquelles produisent dans le fond et l'intérieur de l'âme, la substance, la vertu et la force qu'elles signifient. Nous allons traiter de chacune en particulier.

#### CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

*On parle de la première espèce des paroles que l'esprit forme en lui-même dans son recueillement; et on apporte leur cause, leur utilité et leurs dommages.*

L'esprit forme ordinairement les paroles que nous avons appelées successives, lorsqu'étant rentré en lui-même, il s'applique fortement à la considération de quelque vérité. Il s'y absorbe tout entier; il fait alors de très-justes raisonnements sur son sujet, avec facilité, avec clarté, avec distinction; il y découvre des choses qu'il ignorait auparavant. Il lui semble que ce n'est pas lui-même qui opère, mais que c'est un autre qui lui parle, qui lui répond, qui l'instruit intérieurement. Et véritablement il a lieu de le penser et même de le croire; car il parle lui-même avec soi-même, et il se répond, comme si un homme s'entretenait avec un autre homme. Et en effet, cela se passe chez lui de la sorte; parce qu'encore que ce soit l'esprit lui-même qui fait ces effets, néanmoins le Saint-Esprit lui donne souvent le secours de sa grâce pour former des pensées, des raisonnements et des paroles conformes à la vérité qu'il médite. D'où vient qu'il prononce ces paroles et qu'il se les dit à soi-même, comme si c'était une personne distincte. Car l'entendement étant uni à la vérité de l'objet qu'il contemple, étant joint aussi à l'esprit divin qui l'aide, il se représente successivement les vérités qui sont des suites nécessaires de l'objet qu'il considère; mais il n'agit de la sorte qu'avec l'assistance du Saint-Esprit qui lui en donne l'ouverture, qui l'éclaire et qui l'enseigne. Et c'est-là une des manières dont Dieu se sert pour instruire l'entendement. De sorte que nous pouvons appliquer ici ces paroles de la Genèse : *Cette voix est à la vérité la voix de Jacob, mais ces mains sont les mains d'Esau* (Genès., XXVII, 22). De même cette opération est à la vérité l'opération de l'entendement; mais cette lumière est la lumière de l'esprit divin. Jamais l'entendement ne pourra se persuader que ce qu'il fait vienne de lui seul; mais il croira toujours que c'est l'ouvrage d'une autre personne. Car il ne comprend pas comment il peut former des paroles qui expriment les pensées et les vérités qu'un autre lui communique.

Et quoiqu'il n'y ait ni mensonge ni tromperie en cette communication et en cette lumière de l'esprit, considérées en elles-mêmes, il peut néanmoins s'en trouver, et en effet il s'en trouve souvent dans les paroles et dans les raisonnements que l'entendement forme sur ces connaissances. Car, comme la lumière qu'il reçoit d'en haut est quelquefois

si subtile et si spirituelle qu'il ne la connaît pas parfaitement, et, comme c'est lui-même qui raisonne de son propre fonds, ses raisonnements sont quelquefois faux, et quelquefois vraisemblables, et toujours défectueux ; parce que ayant commencé par la contemplation de la vérité solide et certaine, et se servant pour opérer de sa capacité, ou plutôt de sa grossièreté et de sa bassesse, il lui est facile de prendre le change, et d'inventer beaucoup de choses, comme si c'était un autre qui parlât. J'ai connu une personne qui formait des paroles successives, et entre les paroles véritables qu'elle formait sur le très-saint sacrement de l'eucharistie, il y en avait de fausses et d'erronées.

Et je suis étonné de ce qui se passe en ce temps-ci. Il y a des personnes qui n'ont qu'une légère teinture de la méditation ; néanmoins lorsqu'elles font un retour en elles-mêmes, si elles sentent quelques-unes de ces paroles intérieures, elles s'imaginent que ces paroles sont de Dieu, et elles disent sans façon : *Dieu m'a dit telle chose, Dieu m'a répondu telle chose*, encore que cela ne soit pas véritable, et que ce soient elles qui se parlent à elles-mêmes. L'amour qu'elles ont pour ces paroles intérieures, et le désir qui les porte à y parvenir, est cause qu'elles se répondent à elles-mêmes, et qu'elles se persuadent que c'est Dieu qui leur fait ces réponses. Voilà pourquoi ces gens-là tombent dans de grandes extravagances, s'ils ne se resserrent dans des bornes raisonnables, et si leur confesseur ou leur directeur spirituel n'a soin de les détacher de tous ces discours intérieurs, dont ils tirent plus de subtilités frivoles et d'impureté d'âme, que d'humilité et de mortification d'esprit. Ils s'imaginent qu'ils ont acquis quelque chose de grand, et que Dieu leur a parlé, quoique tout cela ne soit rien. En effet, tout ce qui ne nous inspire ni l'humilité, ni la charité, ni la mortification, ni la simplicité, ni le silence, qu'est-ce, je vous prie, et que pouvons-nous en penser ? Cela me fait dire que c'est un très-grand obstacle à l'union divine, et que l'âme qui en fait état s'éloigne de la foi obscure où l'entendement doit demeurer, afin d'aller à Dieu par amour, et non par la lumière de plusieurs raisonnements.

Si vous demandez pourquoi l'entendement doit être privé de la connaissance des vérités dont le Saint-Esprit l'éclaire, et qui ne peuvent venir du démon, je vous répondrai que l'Esprit de Dieu illumine l'entendement dans sa récollection, et selon la mesure de sa récollection ; et comme l'entendement ne saurait trouver de récollection plus grande que celle qu'il pratique dans la foi, le Saint-Esprit ne lui communique jamais de plus grandes lumières que dans la foi. Plus l'âme est pure et exacte en la perfection d'une foi vive, plus elle a de charité infuse. Or, plus elle a de charité infuse, plus elle est enrichie des lumières et des dons de Notre-Seigneur. Et quoique je ne desavoue pas que l'âme reçoit quelque lumière de la connaissance de ces vérités, cette lumière est aussi différente de la lumière obscure qu'elle puise dans la foi, que le métal le plus vil et le plus grossier est différent de l'or le plus pur et le plus éclatant. La même lumière de la foi surpasse aussi la lumière de cette connaissance, avec autant d'excès que la mer tout entière surpasse une goutte d'eau. Cette lumière découvre à l'âme une, ou deux, ou trois vérités ; et la lumière de la foi lui donne généralement la sagesse de Dieu qui est son Fils, avec une connaissance simple et universelle, qui se communique à l'âme dans la foi divine. Si vous me dites que ces deux choses sont bonnes, et que l'âme n'oppose aucun obstacle à l'autre, je vous répondrai qu'elles se font un empêchement mutuel l'une à l'autre, lorsque l'âme en fait de l'estime ; parce qu'elle s'occupe alors de choses à la vérité claires et évidentes, mais après tout qui ne sont de nulle importance. Elles suffisent néanmoins pour arrêter la communication de la foi dans ses plus profondes obscurités, où Dieu



enseigne secrètement l'âme, et l'élève surnaturellement aux vertus et aux dons les plus sublimes, quoiqu'elle en ignore la manière.

Le fruit de cette communication successive ne consiste pas à y attacher l'entendement; au contraire, l'entendement s'écarterait plutôt d'elle par ce moyen, comme la sagesse divine semble le dire à l'âme dans le cantique : *Détournez vos yeux de moi, car ils m'ont fait envoler* (Cant., VI, 4). C'est-à-dire, ils me contraignent de m'éloigner de vous et de m'élever au-dessus de moi. L'âme doit donc appliquer sa volonté à Dieu simplement, sincèrement et avec amour, sans faire aucun effort d'esprit pour connaître les biens que Dieu lui donne surnaturellement; car c'est par les mouvements de l'amour qu'il les communique. Aussi ni la capacité naturelle de l'entendement, ni l'effort d'aucune autre puissance de l'âme ne peuvent atteindre à des choses si sublimes, puisqu'elles ne sont infuses dans l'âme que surnaturellement et d'une manière passive. Tellement que l'esprit qui s'efforcera de les comprendre, les rétrécira, les changera, les rendra différentes de ce qu'elles sont en elles-mêmes; et, de cette sorte, il s'exposera au péril de se tromper, en faisant des raisonnements que son propre sens lui suggérera, où il n'y aura rien de surnaturel ni d'élévé, et où tout sera naturel, fort vil et fort abject.

Il se trouve néanmoins des esprits si vifs et si pénétrants, qu'aussitôt qu'ils se recueillent pour méditer une vérité, ils raisonnent naturellement avec une grande facilité; ils forment incontinent des paroles intérieures et des expressions très-vives de leurs pensées, lesquelles cependant ils attribuent à Dieu, se persuadant qu'elles viennent de lui, quoique en effet ce ne soit que l'ouvrage de l'entendement. Car lorsque l'entendement s'est dégagé, en quelque façon, de l'opération des sens, il peut faire toutes choses par la seule lumière naturelle, et sans aucun secours extraordinaire : ce qui arrive souvent à plusieurs, qui s'abusent eux-mêmes en croyant qu'ils sont élevés à une oraison sublime et à de grandes communications avec Dieu, et qui écrivent même ou font écrire tout ce qui leur vient en l'esprit, quoique pour l'ordinaire ces prétendues merveilles ne contiennent aucune vertu solide, et ne soient bonnes qu'à nourrir l'orgueil et la vanité.

Il est nécessaire que ces gens-là s'accoutument à mépriser ces choses, et à se fonder dans la solidité d'un amour vraiment humble et dans le continuel exercice des bonnes œuvres. Il faut encore qu'ils imitent la vie souffrante du Fils de Dieu, se mortifiant sévèrement en toutes choses, puisque c'est par cette voie, et non par plusieurs discours intérieurs, qu'on acquiert les biens spirituels et surnaturels.

On remarquera aussi que l'esprit de ténèbres s'insinue souvent en ces paroles intérieures que nous appelons successives, surtout lorsque les personnes qui les forment dans leur cœur y sont attachées; car, au moment qu'elles commencent à se recueillir intérieurement, il leur présente des sujets d'égarements si abondants, en suggérant à leur entendement diverses pensées et en formant diverses paroles, qu'il les détourne peu à peu de la vérité, et qu'il les engage dans l'erreur par l'apparence de quelques objets vraisemblables. C'est ainsi qu'il a coutume d'agir avec ceux qui ont fait quelque pacte tacite ou exprès avec lui, et qu'il se communique à quelques hérétiques, et principalement aux hérésiarques, en formant dans leur entendement des raisonnements subtils à la vérité, mais faux et erronés.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'ici, que trois causes peuvent concourir à la production des paroles intérieures successives, savoir : le Saint-Esprit, qui meut l'entendement et qui l'éclaire; la lumière naturelle de l'entendement même; et le démon, par ses secrètes suggestions. Il faudrait donner maintenant des marques pour connaî-

tre de laquelle de ces trois causes ces effets naissent ; mais il est très-difficile d'en apporter d'assez certaines pour en faire le juste discernement. En voici toutefois quelques-unes qui sont générales : lorsque l'âme, tandis qu'elle sent ces opérations, aime et joint à son amour l'humilité et le respect envers Dieu, c'est un signe de la présence et de l'action du Saint-Esprit, parce qu'il couvre et cache ainsi ses dons célestes ; mais quand le seul entendement agit par la force de ses lumières naturelles, il n'y a en tout cela aucune vertu, quoique la volonté puisse alors concevoir quelque amour pour Dieu. C'est pourquoi, à la fin de la méditation, la volonté demeure sèche, aride, froide, quoiqu'elle ne soit encline ni à la vanité, ni au mal, sinon lorsque le malin esprit la tente et la porte à ces vices. Au contraire, lorsque ces paroles intérieures prennent leur origine de l'esprit divin, la volonté, après qu'elles se sont évanouies, conserve beaucoup d'amour de Dieu et d'inclination pour le bien. Il se peut néanmoins faire que Dieu la laissera, pour sa plus grande utilité, dans l'aridité et dans le dégoût. D'autres fois aussi elle ne sentira presque pas ces opérations, ni les mouvements qui l'excitent aux vertus, quoique les choses dont elle a joui dans sa contemplation soient effectivement bonnes et surnaturelles. C'est pourquoi j'ai dit qu'il est très-difficile de connaître clairement la différence qui s'y trouve, à cause de la diversité de leurs effets. Ceux néanmoins que nous venons de remarquer sont les plus communs et les plus ordinaires, quoiqu'ils soient quelquefois plus et quelquefois moins abondants.

Pour ce qui concerne les connaissances et les paroles intérieures qui procèdent du démon, on s'en aperçoit malaisément ; car quoiqu'elles affaiblissent la volonté dans l'amour de Dieu, et qu'elles inclinent l'âme à la vanité, à l'estime d'elle-même et à la complaisance en ses propres perfections, elles lui inspirent une fausse humilité et un amour vif et ardent, fondé en l'amour-propre : de sorte que les seules personnes éclairées et spirituelles sont capables de les découvrir et de connaître les artifices de cet esprit de ténèbres. Il en use ainsi pour se cacher plus adroitement ; il excite, même dans le cœur, des sentiments si touchants, qu'il en tire les larmes des yeux et qu'il allume dans le fond de l'âme l'amour qu'il se propose. Mais son principal soin est d'émouvoir la volonté à faire beaucoup d'estime de ces communications intérieures, à s'y abandonner, surtout à celles où l'on ne pratique nulle vertu, et où l'âme a occasion de perdre les biens spirituels qu'elle avait acquis.

Il reste à nous servir de toute la circonspection nécessaire en ces deux sortes d'opérations, de peur d'être ou trompés, ou retardés en notre course. Cette circonspection consiste à ne faire nul état de ces communications, à conduire efficacement notre volonté à Dieu, à accomplir avec toute la perfection possible ses commandements, ses conseils et ses desseins ; car c'est là toute la sagesse des saints, et il nous doit suffire de connaître les mystères divins et les vérités éternelles avec la simplicité et la sincérité avec laquelle l'Eglise nous les propose : c'est principalement ce qui nous enflamme de l'amour divin (*Rom.*, XII, 3). Ne nous occupons donc point à entrer dans les profonds secrets de Dieu et dans les connaissances curieuses où l'on ne peut éviter, sans une espèce de miracle, le danger de se perdre ; et souvenons-nous, selon cet avis salutaire de saint Paul, de ne vouloir pas être plus connaissant et plus sages qu'il ne faut. Voilà ce que nous avons à dire des paroles successives.



## CHAPITRE TRENTIÈME.

*On traite des paroles intérieures qui sont formées surnaturellement des l'esprit. On avertit l'âme des dommages qu'elles peuvent apporter, on donne les instructions nécessaires pour n'y pas être trompé.*

Les paroles intérieures de la seconde espèce sont celles que nous appelons formelles. Elles se forment surnaturellement dans l'esprit sans l'opération des sens corporels, soit que l'esprit se recueille, soit qu'il ne se recueille pas. J'ai dit que ces paroles sont formelles, parce que l'esprit s'aperçoit formellement qu'elles sont proférées par un autre, sans qu'il y contribue de sa part : c'est pour cette raison qu'elles sont différentes de celles dont nous venons de parler. Mais ce n'est pas la seule différence qui s'y trouve : il y en a encore une autre, qui est que l'esprit est frappé de ces paroles lorsqu'il n'a aucune récollection, et même lorsqu'il n'y pense pas ; au lieu que le contraire arrive dans les paroles successives ; car elles ont toujours pour objet les choses que l'on considère dans la méditation.

Or, les paroles dont il s'agit maintenant sont formées quelquefois distinctement, quelquefois avec peu de distinction ; elles sont souvent dans l'esprit comme des pensées par lesquelles on lui dit quelque chose, tantôt en lui parlant, tantôt en lui répondant. Quelquefois on n'entend qu'une parole, quelquefois on en entend deux, et quelquefois plusieurs qui se succèdent les unes aux autres. Car cet entretien intérieur dure quelquefois longtemps, soit en instruisant l'âme, soit en conférant avec elle de quelque matière : de telle sorte, néanmoins, que l'esprit n'agit pas, et qu'on entend toutes ces paroles comme si une personne parlait à une autre. C'est ce que Daniel éprouva autrefois, lors, comme il le dit lui-même, que l'ange Gabriel lui parla (*Dan.*, IX, 22). Car il prononçait formellement et successivement des paroles dans l'esprit de ce prophète, et il lui apprenait ce qui devait arriver dans quelques années.

Ces paroles, lorsqu'elles demeurent dans le degré de paroles formelles et qu'elles n'ont rien de distingué, ne font dans l'âme qu'un effet médiocre ; car elles ne contribuent d'ordinaire qu'à l'enseigner, ou qu'à lui donner un peu de lumière sur quelque sujet particulier, tellement qu'il n'est pas nécessaire qu'elles produisent des effets plus efficaces que la fin à laquelle ces paroles sont destinées. Mais, quand elles sont l'ouvrage de Dieu, elles éclairent toujours l'âme ; elles la rendent toujours prompte à exécuter tout ce qu'on lui commande et tout ce qu'on lui enseigne. Quelquefois, néanmoins, elles ne la délivrent pas de sa répugnance et de ses difficultés : au contraire, l'âme les sent quelquefois davantage, Dieu le permettant ainsi pour l'instruire et pour l'humilier, surtout quand il lui ordonne des choses qui peuvent procurer à l'âme ou quelque honneur, ou quelque degré d'excellence et d'élévation. Mais il lui donne, au même temps, beaucoup de facilité et de promptitude à embrasser les humiliations. De là vient, comme nous lisons dans l'Exode (*Exod.*, IV, 14), que Moïse, lorsque Dieu lui commanda d'aller à Pharaon pour mettre le peuple juif en liberté, fit paraître une si grande résistance, qu'il fut nécessaire de lui faire trois fois ce commandement et d'y joindre des miracles. Tout cela néanmoins fut inutile, jusqu'à ce que Dieu lui donna son frère Aaron pour compa-  
gnon de son entreprise.

On expérimente le contraire lorsque le démon est l'auteur de ces paroles et de ces communications : il suggère de la facilité et de la promptitude à recevoir les choses honorables et importantes, et de la contrariété à souffrir les choses basses. Ainsi Dieu abhorre tellement une âme qui a du penchant pour les honneurs, que, lors même qu'il

lui commande d'y aspirer ou qu'il l'élève actuellement plus haut, il ne veut pas qu'elle s'y porte elle-même.

Cette promptitude que Dieu inspire à l'âme marque encore une différence qui est entre les paroles formelles et les paroles successives : celles-ci ne touchent pas si vivement l'esprit et ne le rendent pas si prompt que celles-là, parce que les paroles formelles sont mieux exprimées, et l'entendement n'y mêle rien de son fonds ; ce qui n'empêche pas que les paroles successives ne produisent quelquefois un effet plus grand, à cause de l'abondante communication que l'esprit divin fait à l'esprit humain ; mais la manière en est différente. Dans les paroles formelles l'âme n'est pas en doute si elle les profère, car elle voit évidemment qu'elle ne les profère pas, vu principalement qu'elle ne pensait pas aux choses qu'on lui dit ; et, quand elle y eût pensé, elle connaît distinctement que ces paroles coulent d'une autre source.

L'âme cependant ne doit pas beaucoup estimer les paroles formelles, non plus que les paroles successives. Outre qu'elle tiendrait son esprit attaché à des objets qui ne sont pas des moyens propres et prochains pour s'unir à Dieu, telle qu'est la foi, elle serait facilement séduite par le démon ; elle ne pourrait juger si ce serait l'esprit divin ou le malin esprit qui proférerait ces paroles, parce que les effets des paroles formelles étant communément petits et faibles, ne donnent pas lieu de faire ce discernement ; et les effets des paroles que le démon forme étant plus efficaces, dans les personnes imparfaites, que les effets des paroles de l'Esprit de Dieu ne le sont dans les personnes spirituelles, ils empêchent de les distinguer. Il est encore à propos de ne pas faire promptement ce que ces paroles signifient, quelque esprit que ce soit qui les ait formées intérieurement. Il faut enfin donner connaissance de toutes ces choses à un confesseur prudent et expérimenté, ou à quelque autre personne docte et discrète, pour recevoir ses avis et ses instructions ; et alors il sera de son devoir de régler la conduite de celui qui le consulte et qui doit suivre les conseils qu'on lui donnera, en demeurant dans une entière soumission à la volonté du directeur et dans une parfaite indifférence à l'égard de toutes ces communications.

Que si on ne trouve point d'homme d'une assez grande expérience en ces matières, il faut se contenter d'en tirer tout le fruit qu'on peut, de mépriser le reste et de ne se déclarer à personne. On pourrait tomber entre les mains de certaines gens, qui, au lieu d'édifier l'âme, la troubleraient et détruiraient l'état de son intérieur : tout le monde n'étant pas propre à diriger les âmes, à se bien conduire dans une affaire de si grande conséquence, et à se préserver des égarements où l'on peut facilement s'engager.

L'âme doit aussi se garder de rien entreprendre par les seuls mouvements de sa volonté, et de recevoir sans beaucoup de prudence et de délibération les choses que ces paroles intérieures expriment. Les tromperies qui s'y glissent sont si subtiles, qu'il est presque impossible de les éviter toutes, à moins qu'on n'ait de l'aversion de ces sortes d'opérations. Comme j'ai parlé de ces surprises dans les chapitres XVII, XVIII, XIX et XX de ce livre, j'ajouterai seulement ici que, pour marcher sûrement par un chemin si difficile, il faut suivre les lumières de la raison et la doctrine de l'Eglise.

#### CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

*Des paroles substantielles qui se forment intérieurement dans l'esprit ; de leur différence d'avec les paroles formelles ; de leur utilité ; de la résignation et de la révérence avec lesquelles l'âme s'y doit comporter.*

Le troisième genre est celui des paroles substantielles, qu'on peut



aussi appeler formelles, parce qu'elles sont imprimées formellement dans l'âme ; mais elles diffèrent des paroles formelles, en ce qu'elles font dans l'âme un effet vif et réel que les paroles ne peuvent produire. Ainsi quoique toute parole substantielle soit formelle, néanmoins toute parole formelle n'est pas substantielle : celle-là seulement étant substantielle qui imprime véritablement et réellement dans l'âme ce qu'elle signifie : comme il arriverait, par exemple, si Notre-Seigneur disait formellement à l'âme : *Sois bonne* ; et qu'aussitôt l'âme devint bonne ; comme s'il disait encore : *Aimez-moi* ; et qu'au même moment elle eût en elle-même et sentit la substance de l'amour, c'est-à-dire, le véritable amour de Dieu : ou si, étant consternée de crainte, il lui disait : *Ne craignez point* ; elle fût à l'instant remplie de courage, d'assurance et de paix. La raison est, parce que, comme dit le Sage, *la parole de Dieu est toute puissante* (Eccle., VIII, 4). C'est pourquoi elle fait réellement dans l'âme ce qu'elle exprime. Le roi-prophète marque le même sentiment, lorsqu'il dit : *Il a donné de la vertu, de la force, de la puissance à sa voix* (Psal. LXVII, 34). En effet, Dieu s'est comporté de cette sorte avec Abraham. Car lorsqu'il lui dit : *Marchez en ma présence, et soyez parfait* (Genes., XVII, 1), ce grand patriarche fut à l'heure même élevé à la perfection ; et, depuis ce temps-là, il se conserva respectueusement en la présence de son Créateur. Ce pouvoir éclate dans les paroles de Jésus-Christ ; puisque, selon le rapport des évangélistes, il n'avait qu'à dire un mot pour guérir les malades et pour ressusciter les morts. Lorsque Dieu dit ces paroles substantielles à certaines personnes, elles font en leur âme des effets d'une si grande conséquence et d'une si grande valeur, qu'elles font toute la vie, toute la vertu, toute la force, et tout le bien de ces personnes ; car une seule parole de cette nature leur est plus utile que tout ce qu'elles ont fait dans le cours de leur vie naturelle.

Pour ce qui regarde ces paroles, l'âme n'a rien à faire d'elle-même, et ne doit nullement s'efforcer d'agir : mais il faut qu'elle s'humilie et qu'elle s'abandonne à la conduite de Dieu, en lui donnant librement son consentement. Elle ne doit aussi ni refuser les impressions divines, ni les craindre, ni travailler pour accomplir ce qu'on lui présente. Dieu fait lui-même tout cela en elle par ces paroles substantielles, en opérant avec elle. Le contraire se passe dans les paroles formelles et dans les paroles successives. J'ai dit que l'âme ne doit pas refuser ces impressions divines, parce que leur effet, plein de richesses surnaturelles et uni, en quelque façon, substantiellement à l'âme, demeure en elle ; et, parce qu'elle le reçoit passivement, tous ses efforts ne seraient pas assez grands pour y parvenir. Elle ne doit pas aussi craindre d'être trompée, car l'entendement n'y a point de part, et le démon ne saurait en approcher ni produire en l'âme aucun effet substantiel, ni en imprimer l'image ou l'habitude. Il est néanmoins véritable qu'étant le maître des âmes qui se sont données à lui par des pactes volontaires, il y demeure, et il les engage, par ses suggestions, à faire des actions d'une extrême malignité. En effet, nous voyons ce qu'une longue expérience nous apprend, que cet esprit de ténèbres fait beaucoup de violence à plusieurs gens de bien par l'efficacité de ses tentations, et que, s'ils n'étaient pas aussi solidement établis en la vertu qu'ils le sont, il les attaquerait avec plus de fureur et de rage. Il ne peut néanmoins leur imprimer dans ces communications des effets qui aient de la vraisemblance, n'y ayant point de comparaison entre ses paroles et les paroles de Dieu. Car ses paroles et leurs effets comparés avec les paroles de Dieu et leurs effets, sont comme s'ils n'étaient pas. C'est pourquoi Dieu dit par la bouche de Jérémie : *Quelle proportion y a-t-il entre la paille et le grain ? Mes paroles ne sont-elles pas comme un feu, et comme*

*un marteau qui brise la pierre (Jerem., XXIII, 28, 29) ? Ces paroles substantielles avancent beaucoup l'âme, et l'aident à s'unir à Dieu ; et plus elles sont intérieures, plus elles sont substantielles, et lui apportent d'utilité ! O qu'heureuse est l'âme à qui Dieu a parlé de la sorte ! Parlez donc, Seigneur, car votre serviteur vous écoute (I Reg., III, 10).*

### CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

*On parle des pensées que l'entendement reçoit des sentiments intérieurs, qui sont imprimés surnaturellement dans l'âme. On apporte leur cause, et on donne à l'âme le moyen de se gouverner en ces communications, de peur de détruire la voie de l'union divine.*

Il me reste à traiter maintenant de la quatrième et dernière espèce des pensées qui passent dans l'entendement, et qui naissent des sentiments spirituels produits surnaturellement dans l'âme.

Il y a des sentiments de deux sortes ; les uns sont dans la volonté, les autres, quoiqu'ils aient leur siège dans la volonté, néanmoins, parce qu'ils sont très-véhéments, très-sublimes, très-profonds, très-secrets, ils ne semblent pas la toucher, mais ils se font dans l'âme. Les uns et les autres se forment de diverses manières. Les premiers sont très-élevés, lorsqu'ils viennent de Dieu ; mais les derniers sont très-éminents et très-utiles ; l'âme cependant, ni celui qui a soin de son intérieur, ne peuvent comprendre leur origine et leur cause, ni connaître les bonnes œuvres, en considération desquelles Dieu fait à l'homme spirituel des grâces si précieuses. Ces sentiments ne dépendent pas de toutes sortes d'actions saintes que l'âme peut faire, ni de ses méditations, quoique ces choses soient des dispositions pour les obtenir. Dieu les donne à qui il veut, et pour les raisons qu'il lui plaît. Il se peut faire qu'une personne sera longtemps exercée en plusieurs bonnes œuvres, et qu'elle n'aura pas impétré de Dieu ces mouvements intérieurs ; une autre, au contraire, aura fait peu de bien, et sera comblée de ces dons. De là vient qu'il n'est pas nécessaire que l'âme s'applique actuellement aux choses spirituelles, quoique ce moyen soit le meilleur pour recevoir de Notre-Seigneur ces touches intérieures, où l'âme puise ces sentiments ; néanmoins elle ne songe souvent à rien moins qu'à les obtenir. Or, quelques-uns de ces mouvements se font sentir distinctement et se dissipent en peu de temps ; quelques autres sont moins distingués, mais ils durent davantage.

Ces sentiments, pris dans la signification que nous leur donnons ici, ne regardent pas l'entendement, mais la volonté ; c'est pourquoi je n'en parlerai pas exprès, jusqu'à ce que je traite de la nuit obscure ou de la mortification, et des moyens de purifier la volonté de ses affections : ce que je ferai dans le troisième livre de cet ouvrage. Mais, parce qu'ils produisent dans l'entendement des connaissances distinctes et perceptibles, il est à propos, pour ce seul dessein, de dire ici quelque chose des mêmes connaissances.

Il faut donc savoir qu'il rejaillit de ces sentiments, soit qu'ils naissent des prompts mouvements que Dieu excite dans l'âme, soit qu'ils viennent de ses touches successives et durables, il rejaillit, dis-je, dans l'entendement, une certaine connaissance qui n'est autre chose qu'un goût qu'on a de Dieu. Ce goût est si sublime et si agréable à l'esprit, qu'il n'y a point de nom propre pour l'exprimer tel qu'il est et qu'on le sent.

Or ces connaissances nous viennent tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et elles sont quelquefois moins, quelquefois plus élevées, selon la diversité des mouvements divins qui produisent les sentiments d'où ces différents goûts procèdent.



Il n'est pas besoin d'employer beaucoup de paroles pour éclaircir l'entendement, et pour lui apprendre avec quelle précaution il doit user de ces connaissances et de ces goûts, afin qu'il puisse aller par la foi à l'union de Dieu. Car, comme ces sentiments se produisent dans l'âme passivement sans qu'elle concoure à les recevoir, de même les connaissances qui naissent de ces sentiments sont reçues passivement dans l'esprit, sans qu'il opère de sa part pour les avoir.

C'est pourquoi, de peur d'empêcher le fruit qu'on recueille de ces sentiments, l'esprit ne doit faire aucun effort, mais il doit demeurer dans un état passif, et incliner la volonté à donner avec liberté et avec plaisir son consentement à ces communications surnaturelles ; parce qu'il détruirait, par son activité, ces connaissances, qui sont extrêmement délicates et faciles à perdre. Car ce sont des goûts surnaturels, savoureux, et agréables, que la capacité naturelle de l'entendement ne peut comprendre ni acquérir par aucune opération, puisqu'il ne peut faire autre chose que de les recevoir, lorsque Dieu l'en favorise. De plus, il ne doit point s'efforcer de les avoir, soit parce que, s'il s'excitait soi-même à agir, il pourrait produire d'autres connaissances que celles-ci, et ainsi il se tromperait soi-même, soit parce qu'il donnerait au démon l'occasion et le moyen de lui suggérer des connaissances fausses et erronées, en interposant les sentiments dont nous venons de parler, et en faisant opérer les sens. De sorte que l'âme doit persister alors dans l'abandonnement d'elle-même aux attrait divins, dans une profonde humilité et dans une disposition passive, afin d'être toujours prête à recevoir ce que Dieu voudra lui donner, à cause de son abaissement volontaire et de son désintéressement. Ainsi elle ne mettra point d'obstacle aux avantages qu'elle y trouvera pour arriver à l'union divine ; puisque toutes ces touches intérieures et surnaturelles tendent à l'union, qui se fait passivement en l'âme.

La doctrine que nous avons expliquée en ce livre touchant l'abstraction totale de l'esprit, et la contemplation passive, où l'âme s'abandonne à Dieu, afin qu'il la conduise par l'oubli des choses créées et par le dépouillement des images matérielles, en l'occupant de la simple vue de la vérité suprême, et en y attachant son esprit ; cette doctrine, dis-je, se doit entendre non-seulement des actes de la parfaite contemplation, dont les discours et les considérations troublent le repos surnaturel de l'âme, lorsqu'elle s'y arrête, mais encore des moments où Notre-Seigneur donne à l'âme une simple, générale et amoureuse attention à Dieu, et où l'âme, aidée du discours de la grâce divine, s'est mise elle-même dans cette attention. Car il faut toujours avoir soin, en ce temps-là, de tenir l'esprit dans l'inaction, ne permettant point qu'aucunes images ni aucunes connaissances particulières y entrent, si ce n'est peut-être légèrement, en passant comme un éclair, et sans amour pour elles : ce qui lui est nécessaire pour s'enflammer davantage de l'amour divin, et pour mieux goûter sa douceur. Hors de ce temps-là, l'âme dans tous ses exercices spirituels, dans tous ses actes et dans toutes ses œuvres, doit se servir de la mémoire et des méditations pour augmenter sa dévotion et l'utilité qu'elle en reçoit ; mais surtout elle considérera la vie, la passion et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que ses actions et toute sa vie soient conformes à ce divin modèle.

Nous achèverons ici le traité des pensées surnaturelles de l'entendement, en ce qui concerne sa conduite à l'union divine par la foi. Car il me semble que j'en ai parlé assez amplement pour donner à l'âme des règles de prudence et de précaution, dans tous les accidents qui peuvent lui arriver en cette matière. Et quoique Dieu puisse faire quelquefois dans l'âme des opérations différentes de celles que nous avons expliquées, et que je me persuade qu'elles pourront se rappor-

ter à l'une des quatre espèces de connaissances que nous venons d'exposer, néanmoins il faudrait employer alors les remèdes que nous avons donnés, ou du moins se servir d'autres semblables industries.

Ainsi nous passerons au troisième livre, où, avec la faveur divine, nous traiterons de la purgation spirituelle de la volonté ; c'est-à-dire, de ses affections intérieures ; et c'est ce que nous appelons la nuit active. Je prie le lecteur de lire cet ouvrage avec un esprit plein de bonté et de sincérité, parce que, sans cette disposition, il ne profitera nullement de la sublime et parfaite doctrine qu'il contient, et qu'ontime n'es peut-être pas autant qu'elle mérite. A plus forte raison la mépriserait-il, s'il avait égard à mon style, que j'avoue être rude, grossier et imparfait.

## LA MONTÉE DU MONT-CARMEL.

### LIVRE TROISIÈME.

OU L'ON TRAITE DE LA PURGATION ET DE LA NUIT ACTIVE DE LA MÉMOIRE ET DE LA VOLONTÉ. ON ENSEIGNE AUSSI À L'ÂME LA MANIÈRE DE SE CONDUIRE, À L'ÉGARD DES ACTES DE CES DEUX PUISSANCES, POUR PARVENIR À L'UNION DIVINE.

#### ARGUMENT.

Après avoir formé l'entendement dans la conduite de toutes ses pensées, afin que l'âme s'unisse à Dieu par la pureté de la foi, il reste à faire la même chose dans la mémoire et dans la volonté. Il faut donc enseigner les moyens de les purifier en leurs opérations, afin que l'âme jouisse aussi de l'union divine par l'espérance et par la charité : c'est ce que j'exécuterai brièvement en ce troisième livre. Car, puisque nous avons écrit de tout ce qui regarde l'entendement, qui est le réservoir des objets sur lesquels ces deux puissances s'exercent, il n'est pas nécessaire de les examiner au long, ayant déjà dit ci-dessus beaucoup de choses qui contribuent à l'éclaircissement que nous en devons faire. En effet, si l'homme spirituel établit bien son esprit en la foi, suivant la doctrine que nous avons expliquée dans les livres précédents, il n'aura qu'à régler comme en passant ses deux autres facultés sur les deux autres vertus théologales, d'autant que les opérations de l'une dépendent des opérations des autres.

Mais afin d'observer l'ordre que nous nous sommes prescrit, et d'entendre mieux ce que nous avons à dire, il est besoin de marquer le sujet de ce traité. Nous parlerons donc des actes de chaque puissance, et nous commencerons par la mémoire; nous apporterons leur distinction, que nous prendrons de la distinction de leurs objets, lesquels sont de trois espèces différentes. Ils sont naturels et surnaturels, imaginaires et spirituels : trois sortes de connaissances y correspondent : les connaissances naturelles et les surnaturelles, les imaginaires et les spirituelles : c'est de ces connaissances que nous traiterons. Nous parlerons en premier lieu des connaissances naturelles qui ont pour objet les choses extérieures ; en second lieu, des affections de la volonté, et nous mettrons ainsi fin à ce troisième livre de la nuit, ou purgation active de la mémoire et de la volonté.



## CHAPITRE PREMIER.

*Des connaissances de la mémoire, et de la manière de s'en priver, afin que l'âme se puisse unir à Dieu selon cette puissance.*

Il est nécessaire que le lecteur ait toujours devant les yeux la fin que nous nous proposons en chacun de ces livres; autrement il pourrait avoir en les lisant plusieurs doutes, non-seulement sur ce que nous avons dit de l'entendement, mais encore sur ce que nous allons dire de la mémoire et de la volonté. Car, en considérant que nous anéantissons les facultés de l'âme dans leurs opérations, il jugera peut-être que nous travaillons plutôt à ruiner les voies de la vie spirituelle qu'à les établir solidement. Ce que nous ferions en effet si notre intention était de ne donner des instructions qu'à ceux qui commencent à marcher par ce chemin; car ils ont besoin des images, des idées, des connaissances, des raisonnements dans l'oraison mentale, et des objets matériels qui frappent les sens extérieurs et l'imagination pour se disposer à la vie intérieure et à la perfection. Mais notre dessein est bien différent de cette entreprise. Présupposant que l'âme a déjà passé par ces premiers exercices spirituels, nous lui apprenons ici à faire de plus grands progrès en la contemplation, afin qu'elle soit élevée à l'union divine; et c'est pour cette raison qu'elle doit quitter les opérations sensibles de ses puissances, et les tenir dans le repos et dans le silence, afin que Dieu opère lui-même et s'unisse parfaitement à l'âme. Pour cette cause, il est expédient de dégager ces facultés de leurs opérations et de leur activité naturelle, afin qu'étant vides elles soient remplies de lumières surnaturelles; car elles ne sont pas capables d'elles-mêmes de ces dons éminents, et leur bassesse même, si elles n'en étaient pas affranchies, les en délivrerait entièrement.

Or, comme il est constant que l'âme, pour aller à Dieu, doit le connaître plutôt par ce qu'il n'est pas que par ce qu'il est; plutôt en se représentant qu'il n'est rien de tout ce qu'elle peut concevoir dans ses créatures, qu'en comprenant ses perfections en elles-mêmes, il faut qu'elle renonce à toutes ses pensées naturelles et surnaturelles, et c'est ce que nous prétendons faire à l'égard de la mémoire, en la tirant de ses bornes naturelles, et en l'élevant au-dessus d'elle-même et de toutes les connaissances distinctes, pour la conduire à l'union de son Créateur.

Je dis donc que les connaissances naturelles de la mémoire sont toutes celles qu'elle peut tirer des sens extérieurs de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, de l'attouchement, et toutes celles aussi qu'elle peut puiser elle-même dans son propre fonds. Elle doit se dépouiller si parfaitement de toutes ces idées qu'il ne lui en reste aucune impression imaginaire, comme si elle n'en avait jamais eu la connaissance. Elle ne saurait se dispenser d'effacer ainsi toutes ses espèces, si elle veut jouir de l'union divine, puisqu'elle doit, pour obtenir cette grâce, se séparer de toutes les figures imaginaires qui ne sont pas Dieu, et qui ne peuvent le représenter. Il n'y a ni espèce ni connaissance distincte et particulière qui puissent arriver jusqu'à lui, ni nous le mettre devant les yeux de l'esprit tel qu'il est en lui-même. Et comme, selon l'oracle de Jésus-Christ, *nul ne peut servir deux maîtres* (Matth., VI, 24), la mémoire ne saurait être unie en même temps à Dieu et aux idées matérielles qu'elle avait; et, parce que Dieu n'a nulle image en lui-même que la mémoire puisse comprendre, de là vient que quand elle est unie à lui, comme l'expérience l'enseigne, elle est en quelque façon sans espèces, comme si l'imagination était détruite, et elle demeure liée au souverain bien et toute absorbée en lui, ne se souve-

nant plus d'aucune chose. L'union divine la détache de la fantaisie; elle abolit en quelque manière toutes ses images, et elle l'attire aux choses surnaturelles, en la laissant dans un si grand oubli des créatures qu'elle a besoin, après cela, de se faire violence pour s'en souvenir. Pendant que cette union dure, l'oubliance de la mémoire et la suspension de l'imagination sont telles qu'il s'écoule beaucoup de temps, dans ce commerce sacré, sans que l'âme s'en aperçoive et sans savoir ce qu'elle a fait. Si on faisait même souffrir le corps, elle n'y ferait nulle attention, et l'imagination ne serait pas alors capable d'en réveiller le sentiment. Cependant, quoiqu'il soit nécessaire de dépouiller ainsi la mémoire de toutes ses espèces, afin que Dieu opère dans l'âme une parfaite union, néanmoins ces abstractions et ces suspensions ne se font pas ainsi dans les parfaits, parcequ'elles ne regardent que les commencements de l'union divine, et que les parfaits sont déjà parvenus à une union consommée.

Vous me ferez peut-être cette objection : il s'ensuivrait que l'homme ne ferait aucun usage de ses puissances naturelles, et qu'il descendrait jusqu'au rang des bêtes, n'usant plus de raisonnement, et perdant la mémoire de ses opérations intellectuelles; il oublierait même les choses raisonnables, les choses morales, et les choses naturelles où il doit s'exercer, parce qu'il renoncerait aux idées et aux connaissances qui lui sont nécessaires pour les représenter à son esprit. Il est néanmoins évident que Dieu ne veut pas détruire ainsi la nature, et qu'il prétend au contraire la perfectionner.

Pour répondre à cette objection, je dis que plus la mémoire est unie à Dieu, plus elle perd ses connaissances distinctes et particulières, jusqu'à ce qu'elle les oublie entièrement : ce qui arrive lorsque l'âme est établie dans l'union parfaite. C'est pourquoi elle tombe d'abord dans un grand oubli, puisque le souvenir des espèces et des connaissances s'évanouit en elle. Ensuite elle se comporte à l'égard des choses extérieures avec une négligence si notable et un si grand mépris d'elle-même, qu'étant toute abimée en Dieu, elle oublie le boire et le manger, et elle ne sait si elle a fait quelque chose ou non; si elle a vu ou non; si on lui a parlé ou non. Mais lorsqu'elle est affermie dans l'habitude de l'union, qui est son souverain bien, elle ne souffre plus ces oubliances dans les choses raisonnables, dans les choses morales, ni dans les choses naturelles : au contraire, elle est plus parfaite dans les opérations convenables à son état, quoiqu'elle les produise par le ministère des images et des connaissances que Dieu excite d'une façon particulière dans la mémoire. Car lorsque l'habitude de l'union, qui est un état surnaturel, est formée, la mémoire et les autres puissances quittent leurs opérations naturelles et passent jusqu'à Dieu, qui est à leur égard un terme surnaturel. En sorte que la mémoire étant toute transformée en Dieu, ses opérations ne lui sont plus imprimées, et ne demeurent plus attachées à elle. La mémoire et les autres facultés de l'âme sont occupées de Dieu avec un empire si absolu, qu'elles semblent être toutes divines, et que c'est lui-même qui les meut par son esprit et par sa volonté divine, et qui les fait opérer en quelque façon divinement : *Puisque celui, dit l'Apôtre, qui s'unit au Seigneur, devient un même esprit avec lui* (I Cor., VI, 17). Il est donc véritable que les opérations de l'âme, étant unies totalement à Dieu, sont toutes divines.

C'est pourquoi ces opérations sont toujours conformes à la raison, et ne sont jamais autres qu'elles doivent être ; car le Saint-Esprit fait savoir à ces âmes ce qu'elles doivent savoir, ignorer ce qu'elles doivent ignorer, se souvenir de ce dont elles doivent se souvenir, oublier ce qu'elles doivent oublier, aimer ce qu'elles doivent aimer, et ne pas aimer ce qui n'est pas Dieu. Si bien que les premiers mouvements de



leurs puissances sont, en quelque sorte, divins, parceque ces puissances sont comme transformées en Dieu. Pour expliquer ceci plus clairement, j'apporterai quelques exemples. Le premier est d'une personne qui supplie quelqu'un de ceux qui sont élevés à cet état d'offrir à Dieu ses prières pour elle. Il ne reste plus en la mémoire de celui qui est prié aucune espèce ni aucune connaissance de cette demande, tellement qu'il ne se souvient pas d'offrir ses vœux au Seigneur pour cette personne. Mais s'il est expédient de présenter ses prières à Dieu pour cette personne, ce qu'il faut faire en effet lorsque la majesté divine voudra les accepter, Dieu touchera la volonté de son serviteur, et lui donnera le désir de prier; au contraire, s'il ne les agrée pas, cet homme de bien, quelque effort qu'il fasse, n'aura ni le pouvoir ni la volonté de recommander cette personne à son Créateur; Dieu même lui tournera le cœur ailleurs, et l'inspirera de prier pour des gens qu'il ne connaît pas, et dont il n'a jamais ouï parler. La raison est, parce que Dieu excite d'une façon particulière les puissances de ces âmes à faire leurs opérations conformément aux ordres de la volonté divine, si bien que leurs entreprises ont toujours un heureux succès, et ne sont jamais privées de leurs effets.

Ainsi les oraisons et les actions de la glorieuse Mère de Dieu ont toujours impétré ce qu'elle voulait, parce que jouissant de cet état, elle n'avait point dans l'âme les images des choses créées, et rien ne pouvait ni la distraire de Dieu, ni la porter à agir: le Saint-Esprit était le seul qui faisait les premiers mouvements de son cœur.

Le second exemple est celui-ci: un homme doit aller faire, à une heure marquée, une affaire importante et nécessaire; mais il n'en a aucune espèce dans la mémoire, et il ignore même comment il doit s'y comporter; alors Dieu lui en tracera l'idée dans la mémoire, et lui fera connaître infailiblement et sans défaut le temps et la manière de la faire.

Ce n'est pas en cela seulement que le Saint-Esprit éclaire ces âmes, c'est encore en plusieurs autres choses, soit présentes, soit éloignées, soit futures, quoique la manière d'avoir ces connaissances leur soit quelquefois cachée. Il faut cependant rapporter toutes ces lumières à la sagesse divine comme à leur source. Elle les verse dans une âme qui s'étudie à ne rien connaître par les idées matérielles de ses sens et de ses puissances, de peur qu'elle n'y trouve quelque empêchement à son union avec Dieu, et c'est en ce sens que nous prenons ces paroles de l'Ecriture: *La sagesse, qui est l'ouvrière de toutes choses, m'a enseigné* (Sap., VII, 21).

Vous direz peut-être que l'âme ne peut chasser de sa mémoire les idées des choses de telle sorte qu'elle puisse monter à un état si éminent. Il s'y trouve deux difficultés qui surpassent les forces de l'homme: l'une est de se défaire de ce qui est naturel, l'autre d'arriver et de s'unir à ce qui est surnaturel. J'avoue bien que les forces humaines sont trop faibles pour faire cet effet, mais je dis que Dieu conduit l'âme à cette perfection surnaturelle par une grâce extraordinaire, de telle façon néanmoins qu'elle s'y dispose elle-même autant qu'elle peut, étant soutenue de l'assistance divine. C'est pourquoi lorsqu'elle se prive ainsi de ces espèces, Dieu l'introduit en la possession de son union; il opère en elle passivement et il achève de former l'habitude de l'union parfaite, selon la disposition de cette âme. Nous ne rapporterons pas dans cette nuit, c'est-à-dire dans cette purgation active des puissances de l'âme, les effets divins que l'union parfaite produit dans l'entendement, dans la mémoire et dans la volonté. L'union divine n'arrive pas à son dernier achèvement par la seule nuit ou purgation

active ; la nuit passive dont nous parlerons y contribue aussi et la perfectionne.

Nous ajouterons seulement que celui qui veut mettre sa mémoire dans cette nuit active, c'est-à-dire qui veut la purifier des images qui la remplissent, ne doit nullement conserver en elle, comme en un trésor, les idées des choses qu'il aura ou vues, ou entendues, ou senties, ou goûtées, ou touchées ; qu'il doit les laisser passer par son esprit, qu'il n'y doit faire aucune réflexion, qu'il doit enfin les négliger, et ne s'en pas souvenir autant qu'il lui sera possible, si ce n'est lorsqu'elles lui seront nécessaires pour faire des raisonnements dans la méditation.

Mais il faut remarquer que, quand je dis qu'il est à propos d'oublier les espèces et les connaissances des objets matériels, je ne prétends nullement parler de Jésus-Christ ni de son humanité sacrée. Quoique l'âme n'en ait pas quelquefois la mémoire dans sa plus haute contemplation, et dans le simple regard de la divinité, parce que Dieu élève l'esprit à cette connaissance confuse et surnaturelle, néanmoins il ne faut jamais négliger exprès la représentation de cette adorable humanité ni en effacer le souvenir ou l'idée, ni en affaiblir la connaissance ; puisque la vue qu'on en a, et la considération amoureuse qu'on en fait, exciteront l'âme à toutes sortes de biens, et l'aideront à acquérir la plus éminente union de Dieu. Il est manifeste qu'encore qu'il soit expédient d'ensevelir dans l'oubli les autres choses corporelles et visibles, comme des obstacles à l'union divine, il n'y faut pas comprendre celui qui s'est fait homme pour réparer notre salut, et qui est la vérité, la porte, le chemin, le guide à tout bien.

Supposant donc cette doctrine comme certaine et infaillible, je reviens à ce que j'ai avancé, et je dis que l'âme doit tâcher de retirer sa mémoire des espèces et de la connaissance des choses créées, afin de la présenter à Dieu, libre, dégagée et comme perdue dans une sainte oubliance des créatures.

Il est cependant nécessaire de faire réflexion que, quoiqu'on ne s'aperçoive pas d'abord de l'utilité qu'on tire de la suspension de ces espèces et de ces connaissances, on ne doit pas se lasser ni perdre cœur dans cet exercice. Dieu ne manquera pas de donner en son temps à l'âme le secours dont elle aura besoin pour se perfectionner et pour persévérer ; de sorte qu'elle doit souffrir avec patience et avec espérance les peines que cet état lui cause, afin qu'elle se puisse enrichir d'un bien si considérable.

A la vérité on trouve peu d'âmes à qui Dieu communique ces sortes de mouvements en tous et en toutes choses, et dont les puissances soient touchées et émues sans cesse d'une manière divine, dans une continuelle union de ces âmes avec leur Créateur. On en voit néanmoins quelques-unes, qui reçoivent d'ordinaire ces touches divines en leurs opérations ; et ce n'est pas elles qui se meuvent alors, mais elles éprouvent ce que dit saint Paul, quand il assure que les enfants de Dieu, c'est-à-dire ceux qui sont unis à Dieu et transformés en lui, *sont poussés par son esprit* (Rom., VIII, 14), c'est-à-dire, sont excités en leurs puissances à faire des actions toutes divines. Ce qui ne doit pas nous étonner, puisque l'union dans laquelle l'âme se trouve est aussi toute divine.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

*L'âme qui ne s'aveugle pas à l'égard des images et des connaissances de la mémoire en ne les regardant nullement, tombe en trois sortes de domages, dont on propose ici le premier.*

Tandis que l'homme spirituel se servira des espèces naturelles de la



mémoire pour aller à Dieu, il sera nécessairement exposé à trois sortes d'inconvénients, deux desquels sont positifs et le troisième est privatif. Le premier naît des choses de ce monde. Le second vient du démon. Le dernier est l'empêchement que ces connaissances apportent à ceux qui aspirent à l'union divine.

Le premier traîne avec soi, par le moyen de ces opérations de la mémoire, plusieurs pertes particulières, telles que sont les faussetés, les passions, les jugements, la perte du temps et plusieurs autres, qui remplissent l'âme d'impuretés. Pour ce qui est des faussetés, il est clair que les idées qui restent dans la mémoire jettent l'âme, malgré elle, dans de fausses connaissances. En effet, elle prendra souvent le faux pour le vrai, et le douteux pour le certain, en sorte qu'elle ne connaîtra jamais à fond la vérité. Elle se délivrera toutefois de ce mal, si elle s'affranchit de l'idée des choses que la mémoire lui retrace en l'esprit.

Quant aux imperfections, la mémoire y engagera l'âme presque à chaque moment dans les choses dont elle aura reçu les images par la vue, par l'ouïe, par le goût, par l'odorat, par l'attouchement; parce que le ressouvenir de ces objets élèvera dans le cœur des mouvements, tantôt de douleur, tantôt de crainte, tantôt de haine, tantôt de vaine espérance, de vaine joie, de vaine gloire. On ne peut nier que ce ne soit du moins des imperfections et quelquefois même des péchés véniels et que toutes ces choses ne blessent la parfaite pureté de l'âme et ne rompent sa très-simple union avec Dieu.

Les mêmes représentations de la mémoire soulèvent les passions, puisque vouloir discuter sur les choses que la mémoire fournit, vouloir acquérir de nouvelles connaissances, cela suffit pour exciter les passions et pour les nourrir.

Les différents jugements tirent encore de là leur origine, l'âme ne pouvant s'empêcher de juger du bien et du mal d'autrui, et de prendre quelquefois l'un pour l'autre. Ce qu'elle évitera sans doute lorsqu'elle effacera les espèces naturelles de la mémoire.

Que si vous soutenez qu'un homme peut facilement vaincre toutes ces difficultés, je vous répondrai que cela est impossible, supposé qu'il estime ces connaissances et qu'il s'y attache. Il s'y glisse mille extravagances, et quelques-unes sont si fines qu'elles souillent l'âme sans qu'elle y fasse réflexion, comme la poix noire gâte les mains presque imperceptiblement. De plus, je dis qu'on se débarrasse tout d'un coup de ces obstacles, lorsqu'on rejette entièrement le souvenir de tous les objets extérieurs.

Vous me direz encore que, quoique ces choses soient véritables, l'âme est néanmoins dénuée de plusieurs pensées et de plusieurs considérations qui lui seraient d'un grand secours pour obtenir de Dieu des faveurs singulières; mais je vous réplique qu'il faut dégager tout à fait la mémoire, non pas de ce qui est purement Dieu, et de ce qui nous aide à parvenir à la connaissance de Dieu, confuse, universelle, pure, simple, amoureuse, mais de toutes les choses absolument qui nous sont représentées par des espèces, par des ressemblances ou par d'autres moyens corporels.

Or, la pureté est surtout nécessaire à l'âme pour recevoir les dons de Dieu, et elle consiste à n'aimer rien de créé et de passager, et même à n'y faire aucune attention. Mais je crois que l'imperfection des puissances de l'âme la fait tomber souvent dans ces attaches et dans ces réflexions sur les créatures. C'est pourquoi il sera plus utile et plus prudent d'apprendre le moyen de retenir les facultés de l'âme dans le silence et dans le repos, afin que Dieu lui parle et qu'elle l'écoute, puisque les opérations naturelles de ses puissances doivent cesser pour ac-

quérir cet état : ce qui arrive lorsque Dieu conduit l'âme et ses puissances dans la solitude, et que, selon l'expression d'un prophète, il lui parle : *Je la mènerai, dit-il, dans la solitude et je lui parlerai au cœur* (Osée, II, 14).

Si vous ajoutez, néanmoins, que si la mémoire ne contribue point à contempler les choses divines et à réfléchir sur Dieu même, l'âme ne pourra ni faire ni recevoir aucun bien, et qu'au contraire, elle tombera dans les distractions, dans la dissipation et dans la tiédeur; je vous dirai que la mémoire, se séparant de l'idée des choses présentes et des futures, et se tenant recueillie en elle-même, ne donnera nulle entrée aux égarements, au relâchement ni aux autres imperfections humaines, lesquelles n'entrent jamais dans l'âme, que quand elle se répand parmi les créatures. Ainsi, la porte étant fermée à tous ses empêchements, l'esprit seul demeurera en silence, prêt à entendre la parole intérieure de Dieu, à qui il dira avec le Prophète : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute* (I Reg., III, 10). L'Époux sacré souhaite, comme il est écrit dans les Cantiques, que sa sainte épouse soit ornée des mêmes dons, lorsqu'il dit que sa sœur, son épouse, est un jardin fermé et une fontaine scellée (Cant., IV, 12); c'est un jardin fermé à toutes les choses extérieures qui peuvent y entrer, afin que l'âme soit délivrée de tout soin et de toute peine, et que celui qui entra autrefois corporellement chez ses disciples, les portes étant fermées, et qui leur donna sa paix lorsqu'ils ne savaient et ne pensaient pas même que cela pût se faire; afin, dis-je, qu'il entre dans l'âme sans qu'elle connaisse de quelle manière il entre, et sans qu'elle y coopère de sa part, pourvu néanmoins qu'elle tienne fermées aux images des créatures les portes de la mémoire, de l'entendement et de la volonté : alors il la remplira d'une douce consolation, en faisant couler dans elle, comme parle Isaïe, un fleuve de paix (Isa. LXVI, 12). De sorte qu'il la garantira des soupçons, des défiances, des troubles, des obscurités et des autres peines qui lui donnaient sujet de craindre qu'elle ne s'écartât du droit chemin et qu'elle ne courût à sa perte. Elle doit cependant s'appliquer avec soin à l'oraison et attendre avec patience dans la nudité et le vide de toutes choses, car Dieu ne tardera pas à la combler des biens spirituels.

### CHAPITRE TROISIÈME.

*De la seconde perte que le démon cause à l'âme par les espèces naturelles de la mémoire.*

Le second désavantage que l'âme peut recevoir des idées de la mémoire est l'effet du malin esprit, qui devient par ce moyen très-puissant sur elle. Il peut grossir les images des objets extérieurs et souiller l'âme des fantômes de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de la colère et des autres passions; il lui est possible même d'allumer en elle une haine injuste, un amour vain et profane, d'autres affections déréglées, et de la séduire de plusieurs autres manières. Il a coutume aussi d'imprimer si vivement dans l'imagination ce qu'il lui plaît, que les choses véritables paraissent fausses et que les fausses semblent véritables. Il porte enfin ses pièges jusque dans l'âme par les espèces qui restent dans la mémoire. Mais, après tout, l'âme s'en mettra facilement à couvert, lorsqu'elle effacera de la mémoire les images des créatures, en les ensevelissant dans un éternel oubli, ce qui lui sera sans doute très-avantageux; car, comme le démon ne peut agir sur elle que par l'entremise des figures imaginaires, l'âme coupe chemin à toutes ses surprises et à tous ses efforts contre elle, dès là qu'elle anéantit dans la mémoire les idées qu'il emploie pour la tromper; parce qu'il ne trouve plus rien



ni dans elle ni dans les autres puissances qui ont une liaison nécessaire avec elle, dont il se puisse servir pour attirer l'âme et pour l'engager dans ses pièges.

Je souhaiterais que les personnes spirituelles fussent persuadées des grandes pertes que l'âme souffre de la part des démons quand elle s'arrête aux espèces de la mémoire. Je voudrais bien qu'elles comprissent la tristesse, les afflictions, la vaine joie que ces mauvais génies lui impriment à l'égard, tant des pensées qu'elles ont de Dieu que des sentiments qu'elles ont des choses de ce monde. Je désirerais de tout mon cœur qu'elles se représentassent fortement les impuretés que ces ennemis implacables font couler de l'esprit dans l'âme, en la détournant de sa profonde recollection, qui consiste à s'attacher au souverain bien selon toutes ses puissances et à se conserver dans une parfaite séparation de toutes les choses matérielles et intelligibles; ce qui est assurément un bien très-considérable, parce qu'on s'exempte par là de beaucoup d'affliction et de tristesse, et il faudrait tâcher de parvenir à cette perfection, quand même le bonheur qu'on a de s'unir ainsi à Dieu ne serait pas le fruit de ce dénuement, sans parler des imperfections et des péchés dont on se préserve par ce moyen.

#### CHAPITRE QUATRIÈME.

*Du troisième dommage qui vient des connaissances distinctes et naturelles de la mémoire et qui rejaillit sur l'âme.*

Le troisième dommage que les idées naturelles de la mémoire apportent à l'âme est privatif, parce que ces idées la privent du bien moral et du bien spirituel qu'elle posséderait. Pour se convaincre qu'elles l'empêchent de jouir du bien moral qu'elle pourrait acquérir, il faut savoir que ce bien consiste à réprimer les passions, d'où naissent la tranquillité, le repos et la paix de l'âme. Or, elle ne peut étouffer ces mouvements intérieurs, à moins qu'elle ne chasse de sa mémoire les fantômes qui les excitent dans le cœur, puisque c'est la seule cause qui les allume. L'expérience nous montre souvent cette vérité; car, lorsque l'âme pense à quelque chose, elle en reçoit l'impression, et le changement qu'elle en souffre paraît petit ou grand, selon l'idée qu'elle se forme de cet objet. S'il est fâcheux, elle en sent de la tristesse; s'il est contraire, elle en conçoit de la haine; s'il est agréable, elle s'en réjouit; s'il est avantageux, elle le désire. Il faut donc que cette altération soulève les passions de l'âme et qu'elle soit agitée de divers emportements qui troublent son calme et qui la privent du bien moral qu'elle goûterait avec plaisir si les espèces qui résident dans la mémoire ne causaient pas ce désordre.

Il s'ensuit de là qu'elle perd aussi le bien spirituel dont elle n'est pas capable, tandis que, n'étant plus soutenue des vertus morales, elle est battue et troublée par les agitations de ses passions différentes. En effet, Dieu ne verse ses grâces extraordinaires que dans les âmes tranquilles. Lors donc qu'elle se liera étroitement aux connaissances que sa mémoire lui forme, il lui sera impossible d'avoir la liberté et la facilité de s'unir constamment au bien incompréhensible qui est Dieu, puisqu'elle doit aller à lui plutôt par une sainte ignorance que par une connaissance subtile, et en changeant le bien muable et intelligible en un bien incompréhensible et immuable.

#### CHAPITRE CINQUIÈME.

*Des biens différents que la destruction des espèces naturelles de la mémoire apporte à l'âme*

Les inconvénients que nous venons de remarquer nous font connaître,

par la science des contraires, les avantages que la destruction des espèces naturelles de la mémoire procure à l'âme.

En premier lieu, étant délivrée du trouble et des mouvements que les opérations de la mémoire lui causaient, elle jouit d'une paix agréable et d'une grande pureté de conscience, ce qui la dispose à la sagesse, tant divine qu'humaine, et à la pratique des vertus chrétiennes et morales.

En second lieu, l'âme est exempte des suggestions, des tentations et des impressions du démon, qui emploie les images de la mémoire pour la tenter et pour la jeter en quelque impureté et en quelque péché, comme nous avons dit, selon le langage du prophète-roi : *Ils ont pensé au mal, ils en ont parlé* (Psal. LXXII, 8). Or, le démon n'a plus ce pouvoir lorsqu'on a détruit ces idées.

Troisièmement, cet oubli prépare l'âme à recevoir les opérations et les lumières du Saint-Esprit, *qui se retire*, comme dit le Sage, *des pensées folles et impures* (Sap., I, 5).

Mais quand l'homme spirituel ne recueillerait point d'autre fruit d'avoir purgé sa mémoire de ses espèces que de se délivrer de ses peines et de ses passions, il serait assurément bien récompensé, puisque, d'ailleurs, ces mouvements et ce trouble ne servent de rien à l'âme pour détourner les accidents qui lui arrivent ni pour apaiser la douleur qu'elle en conçoit. C'est dans ce sens que David dit que *l'homme passe comme une vaine image, et qu'il se trouble inutilement* (Psal. XXXVIII, 7), parce que le trouble ne lui peut être d'aucune utilité. De sorte que, si tout le monde se renversait, ce serait en vain qu'on s'en troublerait, et l'âme en recevrait plutôt du mal que du bien ; au lieu que, si elle supportait paisiblement tout ce désordre, non-seulement elle en profiterait davantage, mais elle jugerait encore plus sainement des adversités et y apporterait le remède convenable avec plus de facilité et d'efficacité.

Salomon était sans doute bien informé de la perte que ce trouble cause et du fruit que cette paix produit, lorsqu'il disait : *J'ai reconnu qu'il n'est rien de meilleur que de conserver la joie de son cœur, et de faire tout le bien qu'on peut en sa vie* (Eccle., III, 12). Pour nous apprendre qu'en tous les événements les plus contraires, il vaut mieux nous réjouir que nous affliger, de peur de perdre le calme de l'esprit et la douceur intérieure qui nous aident à porter patiemment la bonne et la mauvaise fortune. Or, il est constant que personne n'entrera dans cette agréable tranquillité sans sortir des idées et des opérations de sa mémoire et sans se soustraire aux occasions de voir, d'entendre ce qui se passe et de converser avec le monde. Nous sommes naturellement si fragiles et si enclins aux choses extérieures, que, encore que nous soyons accoutumés et exercés à nous en priver, néanmoins si nous envisageons ce que la mémoire nous présente, à peine pourrions-nous éviter la rencontre de quelque objet qui aura la force d'interrompre la paix de notre cœur, de nous jeter dans quelque fâcheuse altération, comme le prophète Jérémie craignait de l'éprouver. *Je me souviendrai des créatures*, dit-il, *et mon âme séchera en moi-même* (Threnor., III, 20).

## CHAPITRE SIXIÈME.

*Du second genre des opérations de la mémoire ; savoir : de ses connaissances imaginaires et surnaturelles.*

Quoique nous ayons expliqué suffisamment les connaissances imaginaires du premier genre et de l'ordre purement naturel, il est à propos



de diviser cette matière en un second ordre, qui contient les idées et la connaissance des choses surnaturelles que la mémoire conserve en elle-même, telles que sont les visions, les révélations, les paroles intérieures et les sentiments spirituels que Dieu communique surnaturellement à l'âme et dont les images demeurent d'ordinaire dans la fantaisie, tant elles y sont vivement gravées; ce qui nous oblige à donner aussi quelque avis à l'homme spirituel, de peur qu'il n'y embarrasse sa mémoire, et qu'il ne s'en fasse un obstacle à l'union divine.

Je dis donc que l'âme qui veut obtenir ce bien ne doit jamais réllichir sur les choses claires, distinctes et particulières dont elle a eu l'expérience par une voie surnaturelle, de peur que les images n'en restent dans la mémoire. Il faut toujours présupposer, comme un principe nécessaire en ce sujet, que, plus l'âme se fixera dans la connaissance distincte, claire et surnaturelle de quelque objet, moins elle aura de disposition et de capacité pour entrer dans l'abîme de la foi, où toutes les autres choses sont absorbées. Nulle des espèces et des connaissances surnaturelles qui peuvent se présenter à la mémoire n'est Dieu lui-même et n'a aucune proportion avec Dieu, et ne peut être un moyen prochain pour s'unir à lui. Il est cependant de la dernière nécessité que l'âme se vide de tout ce qui n'est pas Dieu pour aller à lui et pour y parvenir par la foi. La mémoire doit, pour cette raison, se dégager de toutes ses idées, afin de s'unir aussi à Dieu par l'espérance. En effet, la possession est contraire à l'espérance, puisqu'on espère que ce qu'on ne possède pas. *Car la foi, dit saint Paul (Hebr., XI, 1), est le soutien des choses que nous espérons et l'évidence de celles que nous ne voyons pas.* Ainsi, plus la mémoire se dépouille de ses espèces, plus elle a d'espérance, et conséquemment elle est unie plus étroitement au Seigneur.

À l'égard de Dieu, plus l'âme espère, plus elle obtient. Or, elle espère plus quand elle se prive de toute possession, et, lorsqu'elle s'en sera privée entièrement, elle possédera Dieu aussi parfaitement qu'on peut s'unir à lui en cette vie. Il se trouve néanmoins des personnes qui ne veulent nullement rejeter la consolation que les représentations de la mémoire leur donnent et qui ne peuvent ensuite goûter la douceur que la possession de leur Créateur verserait abondamment en leur âme; car celui qui ne renonce pas à toutes les choses qu'il possède ne peut être le disciple de Jesus-Christ ni impétrer de la bonté divine l'union et la jouissance de Dieu.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

*Des pertes que les connaissances des choses surnaturelles peuvent apporter à l'âme lorsqu'elle y fait quelque réflexion. On en propose le nombre et on traite de la première.*

Lorsque l'homme spirituel fait des retours sur les choses qu'il connaît par quelque impression surnaturelle, il s'attire cinq sortes de pertes :

La première est qu'il se trompe souvent en prenant une chose pour une autre ;

La deuxième, il est dans l'occasion prochaine de concevoir de la présomption et de la vanité ;

La troisième, l'esprit de ténèbres a beaucoup de facilité à le séduire par ces idées ;

La quatrième, il se forme à lui-même un empêchement de s'unir à Dieu par l'espérance ;

La cinquième, ces espèces lui suggèrent d'ordinaire de très-bas sentiments de Dieu.

Quant à la première perte dont nous parlons maintenant, il est certain que l'homme spirituel, qui s'arrête à ces sortes d'images et de connaissances, en fera de temps en temps un jugement faux et trompeur; car, si personne ne peut bien connaître ce qui se passe naturellement en son imagination ni en former un jugement pur et infallible, nous pouvons beaucoup moins juger sûrement des choses surnaturelles, tant parce qu'elles surpassent la portée de notre esprit que parce que nous n'en avons que très-rarement l'expérience. Si bien qu'il prendra de fois à autre l'ouvrage de la fantaisie pour l'ouvrage de Dieu, l'ouvrage de Dieu pour l'ouvrage du démon et l'ouvrage du démon pour l'ouvrage de son Créateur. Les images même de son bien et de son mal, du bien et du mal d'autrui, et les autres espèces de cette nature s'attacheront avec tant de force à son imagination et lui paraîtront si vraisemblables, qu'il les estimera très-certaines, quoique ce ne soit que des illusions et des mensonges. Quelquefois aussi celles qui seront véritables passeront dans son esprit pour fausses.

Mais au cas qu'il ne s'égare pas, quant à la vérité de ces choses, il pourra néanmoins errer, quant à leur qualité, en pensant que celles qui ne sont que petites sont grandes, et que celles qui sont grandes ne sont, en effet, que très-petites, et que ce qu'il garde en son imagination est une chose de telle nature, au lieu que c'est une chose d'une autre nature, *en prenant ainsi*, selon l'expression d'Isaïe, *les ténèbres pour la lumière, et la lumière pour les ténèbres, l'amer pour le doux, et le doux pour l'amer* (Isa., V, 20). Ce sera enfin une espèce de miracle, si, ne se trompant pas en une chose, il ne se trompe pas en une autre; car, quoiqu'il n'en juge pas fort déterminément, c'est assez qu'en les estimant beaucoup, il en porte jugement, quoique avec peu d'application, pour souffrir, ou le dommage que j'explique, ou quelque un de ceux que nous remarquerons dans les chapitres suivants.

Si l'homme spirituel veut donc prévenir toutes sortes de tromperies, il ne doit point examiner ce qu'il a dans l'esprit ni ce qu'il sent, ni quelle est cette vision, cette connaissance ou ce sentiment; il ne doit non plus, ou les désirer ou en faire état, ou s'en rafraîchir la mémoire, sinon pour les dire à son directeur, afin qu'il apprenne de lui comment il les faut anéantir dans sa mémoire, et de quelle façon il se doit comporter en tel cas et en telle occurrence; puisque toutes ses idées, quelles qu'elles puissent être, ne sauraient l'exciter à un si grand amour de Dieu, que le moindre acte d'une foi vive et d'une ferme espérance qu'il produira lorsqu'il aura effacé tout cela de sa mémoire.

#### CHAPITRE HUITIÈME.

*De la seconde espèce de dommage, qui consiste dans le danger de s'estimer soi-même, et de présumer de ses bonnes qualités.*

Les connaissances surnaturelles qui se conservent dans la mémoire donnent occasion aux personnes spirituelles qui les estiment de se laisser emporter à la présomption et à la vanité. Car, comme celui qui n'a nulle part à ces dons célestes est éloigné de ce vice, ne remarquant rien en lui qui soit un sujet d'y penser; de même celui qui en est participant s'imagine aussitôt qu'elles l'élèvent à un degré d'excellence qui le distingue du commun. A la vérité, il peut bien les rapporter à Dieu comme à l'auteur, lui en rendre ses actions de grâces, et croire qu'il en est indigne; mais après tout, il se glisse en son cœur je ne sais quelle satisfaction secrète, je ne sais quelle estime de ces grâces, qui ont accoutumé d'enfler d'orgueil les hommes spirituels. C'est de quoi ils pourront se convaincre, lorsqu'ils feront attention sur le chagrin qui les anime contre ceux, lesquels n'approuvent pas leur attrait ni leur



esprit et leur conduite, ni ces impressions surnaturelles; et lorsqu'ils réfléchiront sur la douleur qui les pénètre; quand ils apprendront ou quand ils pensent que d'autres qu'eux jouissent des bienfaits de Dieu, peut-être plus éminents et plus précieux. Tous ces sentiments sont sans doute les effets d'un orgueil occulte, dont ces gens-là toutefois ne croient pas être enflés, se persuadant qu'il leur suffit pour en être exempts, de reconnaître devant Dieu leur misère, quoiqu'ils soient effectivement pleins de l'estime d'eux-mêmes, et de la complaisance qu'ils sentent plus pour leurs biens spirituels que pour les dons surnaturels des autres; tellement qu'ils ressemblent au pharisien qui remerciait Dieu avec beaucoup de présomption et de plaisir, pour les vertus particulières dont il se flattait. *Je vous rends grâces, mon Dieu, disait-il, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, et tel aussi que ce publicain : je jeûne deux fois la semaine, et je paye la dîme de tout ce que je possède (Luc., XVIII, 11, 12).* J'avoue bien qu'ils ne prononcent pas ces paroles comme le pharisien, mais ils en ont la pensée; et quelques-uns d'entre eux s'abandonnent quelquefois à un orgueil caché de telle sorte qu'ils sont plus méchants en ce point que le démon même. Lorsqu'ils goûtent ces douceurs intérieures comme les écoulements de Dieu, selon leur sens, ils en conçoivent une très-grande complaisance, et ils ne doutent pas qu'ils ne soient proches de Dieu, et que ceux qui ne sont pas favorisés de ces consolations spirituelles n'en soient éloignés; et ainsi, à l'exemple du pharisien, ils en font un grand mépris.

Mais, pour guérir ce mal contagieux et désagréable aux yeux de Dieu, ils doivent avoir toujours dans l'esprit ces deux remèdes. Le premier est, de se bien persuader que la vertu n'est point renfermée dans ces sentiments divins, quelque sublimes qu'ils soient, ni dans aucune autre chose semblable : au contraire, elle se trouve plutôt dans le profond mépris de soi-même et de ses bonnes qualités, et dans le plaisir qu'on prend à voir ces dons surnaturels dans le prochain.

Le second est de graver en leur cœur cette vérité, savoir : que toutes les visions, toutes les révélations, et tout ce qu'ils peuvent se représenter de plus grand en cette matière, n'est pas d'un si grand prix que le moindre acte d'humilité qui procède de la charité, laquelle porte un homme à n'estimer jamais ses avantages, à ne point chercher ses intérêts, à ne point penser mal de personne, sinon de soi-même, à ne s'attribuer aucun bien, et à croire que tous les autres sont bons. Il est donc expédient qu'ils ne s'élèvent pas au-dessus des autres à cause de ces grâces surnaturelles, qu'ils ne s'en laissent pas éblouir, et qu'ils s'étadent plutôt à les mettre en oubli, et à s'en retirer le plus promptement qu'il sera possible.

## CHAPITRE NEUVIÈME.

*Du troisième dommage que le démon peut apporter à l'âme par les fantômes qui remplissent la mémoire.*

On peut recueillir de ce que nous avons dit, et on peut comprendre, en combien de pertes le démon engage l'âme par le moyen de ces représentations surnaturelles. En effet, il lui montre plusieurs images trompeuses, qui ont de si belles apparences, que l'âme les croit véritables, et qu'elle ne peut en douter; parce que cet esprit de ténèbres se transforme en ange de lumière, et l'âme le regarde alors comme une lumière sûre et certaine. Il peut aussi la tenter en diverses manières, lorsque Dieu révèle lui-même à l'âme quelques vérités. Car, il est facile alors au démon d'émouvoir les passions et les appétits, ou spiri-

tuels ou sensitifs ; parce que ces idées imaginaires donnent du goût et du plaisir à l'âme, et le démon lui peut augmenter le désir d'en jouir, et la jeter dans la gourmandise spirituelle et dans d'autres imperfections. Pour exécuter son dessein, il a coutume de faire couler dans les sens des douceurs extraordinaires qui naissent des choses divines, afin que l'âme étant rassasiée de leur abondance et aveuglée de leur éclat, se tourne plutôt du côté de la volupté spirituelle que de l'amour divin, ou du moins afin qu'elle aime moins Dieu qu'elle ne ferait, et qu'elle estime davantage ces fantômes que la privation de ces choses, et que la nudité et la pauvreté d'esprit qu'on acquiert dans la pratique d'une foi simple, d'une espérance ferme, et d'un amour pur et parfait. Car lorsque l'âme est frappée de cet aveuglement, la fausseté et le mal ne lui paraissent pas mal et fausseté ; les ténèbres ont l'air de lumière, et la lumière a la couleur des ténèbres : elle s'engage en mille folies, et, au lieu de la douceur, de la fermeté et de la constance qu'elle avait dans les choses naturelles, et morales et spirituelles, elle n'y trouve que de l'amertume, de la légèreté et de l'inconstance. La cause de ce désordre est la négligence de l'âme à repousser au commencement la délectation de ces impressions surnaturelles, de laquelle elle ne s'est pas gardée, parce que cette délectation était d'abord petite et innocente, et qu'elle s'est augmentée peu à peu pendant que l'âme s'y attachait avec dérèglement.

Il est donc du bien de l'âme qui veut prévenir ce mal de ne se point plaire en ces choses, parce que ce plaisir l'aveuglera, et la rendra toute languissante en son devoir, comme le prophète-roi semble le signifier : *Les ténèbres, dit-il, m'environneront, et la nuit sera ma lumière dans mes délices* (Psal. CXXXVIII, 11) ; ou, pour parler plus clairement, les ténèbres m'aveugleront peut-être en mes plaisirs, et je prendrai la nuit pour le jour.

#### CHAPITRE DIXIÈME.

*Du quatrième dommage que l'âme reçoit des connaissances distinctes et surnaturelles de la mémoire, et qui consiste à empêcher son union avec Dieu.*

J'ai peu de choses à dire de ce quatrième dommage, en ayant beaucoup parlé dans ce livre, où j'ai montré que l'âme doit renoncer à toutes les idées de la mémoire, pour arriver par l'espérance à l'union divine ; parce que, pour fixer uniquement son espérance en Dieu, on ne doit rien retenir en la mémoire que ce qui est Dieu même. Mais comme les images, soit naturelles ou surnaturelles qui peuvent rester dans la mémoire ne sont pas Dieu et n'ont rien de semblable à Dieu, il est constant que tout ce que la mémoire tâchera de s'imprimer fera un obstacle à l'âme pour s'unir à Dieu ; qu'elle s'embarrassera elle-même, soit parce que plus elle possédera, moins elle aura d'espérance parfaite. Il est donc nécessaire qu'elle s'occupe à oublier les idées que la mémoire conserve, afin de s'unir à Dieu par l'espérance sans aucun empêchement.

#### CHAPITRE ONZIÈME.

*Du cinquième inconvénient des espèces surnaturelles de la mémoire, lorsque l'âme prend de bas sentiments de Dieu.*

Ce n'est pas un inconvénient moins pernicieux à l'âme que les autres d'entretenir dans la mémoire la peinture imaginaire de ces connaissances surnaturelles, principalement lorsqu'elle veut les employer comme un moyen pour entrer dans l'union de Dieu. Il lui sera facile



alors de se former des idées de l'essence de Dieu moins élevées que son incompréhensibilité ne l'exige. Car, quoique la raison et le bon sens l'empêchent de croire qu'il a de la ressemblance avec ces choses, néanmoins l'estime qu'elle fait de ces représentations surnaturelles sera cause que les pensées qu'elle aura de Dieu ne seront pas si sublimes que la foi demande, puisqu'elle nous propose un Dieu infini, incomparable et incompréhensible. En effet, jugeant de Dieu selon le tableau qu'elle se fait des créatures, elle l'abaisse en les relevant, elle lui ôte quelque chose de son excellence en les estimant propres pour représenter, elle les compare avec lui; et, de cette sorte, elle diminue la grandeur des connaissances et des sentiments qu'elle devrait en avoir, parce que rien de créé, rien de naturel ni de surnaturel qui peut être l'objet des sens, quelque éminent qu'il soit, n'a de la proportion avec Dieu et ne lui peut être comparé. Il n'est renfermé dans aucun genre ni dans aucune espèce, et l'âme n'est pas capable en cette vie de connaître que les choses qui sont contenues en quelque espèce ou en quelque genre. *C'est pourquoi personne, dit saint Jean, n'a jamais vu Dieu; personne n'a jamais compris ce que c'est que Dieu; car l'œil n'a point vu sans vous, o mon Dieu!* ajoute Isaïe, *ce que vous avez préparé pour ceux qui vous attendent* (Joan., 1, 18; Isa., LXIV, 4). Celui-là ne peut donc ni concevoir Dieu ni l'estimer comme il est convenable, qui remplit sa mémoire et ses puissances de toutes ces choses.

Expliquons ceci par cette comparaison, quoique basse et indigne de Dieu. Il est hors de doute que, plus un homme estimera les serviteurs du roi, plus il s'occupera de la considération qu'il a pour eux; moins il aura dans ce moment et d'estime et d'égard pour sa majesté. Quoique son entendement ne forme pas distinctement cette pensée, l'action de de cet homme montre la préférence qu'il donne aux serviteurs et la prééminence qu'il ôte à leur Seigneur: et conséquemment, tandis qu'il fera quelque état des domestiques, il ne prendra pas des idées assez hautes de son souverain. De même lorsque l'âme estime les créatures, et les regarde comme des portraits propres pour lui représenter Dieu, elle a dans ces moments moins d'estime pour lui qu'il ne faut; et si elle n'a pas dans l'esprit cette pensée, elle donne néanmoins par son action l'avantage aux créatures, dépouillant en quelque façon le Créateur de son excellence infinie. Il est donc nécessaire qu'elle retire les yeux de dessus les créatures pour les élever à Dieu seul et pour les fixer en lui par la foi et par l'espérance. Ainsi, tous ceux-là sont dans l'erreur qui aspirent à l'union divine par ces moyens; leur entendement est moins éclairé de la foi, laquelle doit néanmoins l'unir à Dieu; leur mémoire est aussi moins soutenue de l'espérance, laquelle doit toutefois la conduire à cette union.

## CHAPITRE DOUZIÈME.

*Les fruits que l'âme reçoit du retranchement des idées imaginaires. On répond à l'objection qu'on fait sur ce sujet, et on explique la différence qui se trouve entre les espèces naturelles et surnaturelles de l'imagination.*

Outre les fruits qu'on tire du soin d'éviter les cinq inconvénients que nous avons expliqués dans les chapitres précédents, il y en a d'autres très-considérables. Le premier est que l'homme spirituel jouit d'une profonde paix, lorsqu'il s'est éloigné de ces représentations imaginaires; le second, il se délivre de la peine d'examiner si elles sont bonnes ou mauvaises, et comment il doit se comporter à l'égard des unes et des autres; le troisième, il se garantit du chagrin qu'il senti-

rait et de la perte de temps qu'il ferait à consulter les maîtres de la vie spirituelle, pour savoir si ces images sont bonnes ou non, et de quelle nature elles sont. Il n'est pas nécessaire d'avoir la connaissance de ces choses, lorsqu'on n'y fait nul fonds, et qu'on les rejette de la manière que nous l'avons marqué. Le quatrième fruit est que l'âme occupe ses forces et met son temps à unir sa volonté à Dieu, et à se procurer la nudité et la pauvreté spirituelle, qui consistent en la volonté sincère et en la ferme résolution de se priver de l'appui, du secours et de la consolation qu'on peut recevoir de toutes les choses qui tombent dans les sens extérieurs et intérieurs, et dont les espèces demeurent dans la mémoire. Alors l'âme s'approchera de Dieu d'autant plus qu'elle se séparera davantage de toutes ces idées.

Mais vous me ferez peut-être cette objection : Pourquoi les directeurs conseillent-ils aux personnes spirituelles de profiter autant qu'elles peuvent des communications et des impressions divines, et de concevoir le désir d'obtenir des dons de Dieu, afin d'avoir de quoi lui offrir : s'il ne nous donnait rien, nous n'aurions rien à lui rendre. D'ailleurs saint Paul dit : *N'éteignez pas l'esprit* (1 Thessal., V, 18) ; et l'époux sacré dit aussi à l'épouse : *Mettez-moi comme un sceau dans votre cœur, comme un cachet sur votre bras* (Cant., VIII, 6). Ces endroits de l'Écriture semblent signifier les connaissances ou les idées que nous formons des choses qui frappent nos sens. Or, tant s'en faut, selon la doctrine que vous venez d'établir, qu'il faille désirer et rechercher ces choses, qu'au contraire il est nécessaire de les rejeter, quoique Dieu nous les donne lui-même et les imprime en notre esprit : ce qu'il fait pour une très-bonne fin, et on ne peut douter que les effets n'en soient aussi très-salutaires. Ce sont des pierres précieuses que nous ne devons pas refuser quand on nous les présente. Il y aurait même quelque sujet de nous accuser d'orgueil, si nous n'acceptions pas ces bienfaits de Dieu, comme si nous avions sans eux de quoi nous contenter nous-mêmes et nous enrichir.

Je réponds que nous avons déjà satisfait en partie à cette objection dans les chapitres XV et XVI du second livre, où nous avons dit que le bien qui revient à l'âme des connaissances surnaturelles, lorsque Dieu en est l'auteur, lui est accordé d'une manière passive, dans le temps même où ces espèces se présentent aux sens : de sorte que ses puissances ni contribuent rien par leur opération. C'est pourquoi il n'est pas besoin que la volonté produise un acte formel pour les recevoir ; car si l'âme y voulait employer ses facultés, bien loin d'en profiter, elle empêcherait, par une coopération si vile et si disproportionnée, les impressions surnaturelles que Dieu fait en elle. Il est même à propos qu'elle demeure alors dans un état purement passif, et que, suivant la doctrine que nous avons expliquée, elle n'y interpose aucun de ses actes ; et c'est ainsi qu'elle ne perdra point les sentiments de Dieu par la bassesse de ses opérations, et qu'elle les conservera en elle-même. C'est encore ainsi qu'elle n'éteindra point en elle l'Esprit de Dieu : ce qu'elle ferait si elle voulait se gouverner autrement que Dieu ne la conduit. Or, elle l'éteindrait en effet, si, lorsque Dieu le lui communique passivement, comme il fait d'ordinaire en ces représentations, elle s'efforçait d'être active et d'y mêler l'opération de l'entendement ; ou si elle désirait autre chose, en cela, que ce que Dieu lui donne par sa bonté infinie. La raison est parce que si l'âme faisait des efforts pour opérer, son opération ne sortirait pas des bornes de la nature ; ou, si elle était surnaturelle, elle serait néanmoins inférieure à tout ce que Dieu produit en elle. Il peut faire de lui-même infiniment plus que l'âme ne peut faire de ses propres forces ; puisqu'elle ne saurait s'exciter elle-même ni s'élever aux choses surnaturelles ;



c'est Dieu qui l'y mène, qui l'y porte, et qui l'y établit, pourvu qu'elle y donne son consentement. Voilà pourquoi, si elle veut agir d'elle-même, elle empêche Dieu, autant qu'elle peut, de répandre en elle son esprit : parce qu'elle se tient à sa propre opération, qui est d'une autre espèce que celle de Dieu et qui a quelque chose de plus abject que ce que Dieu lui donne : et c'est ce que j'appelle éteindre l'Esprit de Dieu.

Il est manifeste aussi que ce genre d'opération est plus vil et plus ravalé ; car les puissances de l'âme ne peuvent, selon leur nature, ni agir ni se réfléchir, sinon sur quelques images sensibles, lesquelles ne sont, à proprement parler, que l'écorce et les accidents de la réalité et de l'esprit qui y sont renfermés et cachés. Ces espèces ne sauraient être unies par connaissance et par amour aux facultés de l'âme, sinon lorsque leur opération, qui est très-imparfaite, est interrompue et tout à fait cessée ; car la fin de cette opération n'est autre à l'égard de l'âme, que de recevoir en elle-même la réalité des choses connues, aimées et cachées sous ces idées.

De là vient qu'il y a la même différence entre l'opération active et l'impression passive, lorsqu'on les considère dans leur inégalité par laquelle l'une est au-dessus de l'autre, que celle qui se trouve entre une chose qu'on fait actuellement, et une chose qui est déjà faite ; entre ce que nous souhaitons d'acquérir et ce que nous avons acquis. Il faut conclure que, si l'âme veut employer l'activité de ses puissances dans ses représentations surnaturelles, où Dieu lui donne passivement ce qu'elles ont de plus essentiel et de plus effectif, elle recommence à faire ce qui est déjà fait ; elle ne jouit pas de ce qu'elle possède ; elle empêche, par son opération active, les derniers traits de ce qui était presque achevé. Ces opérations ne peuvent élever l'âme à la possession de cet esprit intérieur que Dieu lui communiquait auparavant sans user de leur ministère. Et conséquemment, de peur d'éteindre l'Esprit de Dieu, elle doit continuer à se tenir dans l'état passif ; et alors Dieu la comblera de dons plus rares, qu'elle ne pourrait se procurer par ses propres opérations. Il semble que c'est dans ce sens qu'un prophète a parlé : *Je m'arrêterai, dit-il, d'un pied ferme sur ma forteresse, et je considérerai ce qu'on me dira* (Habacuc., II, 1). Comme s'il disait : Je demeurerai debout sur la forteresse de mes puissances ; je ne ferai pas une seule démarche dans mes opérations ; mais je contemplerai à loisir ce qu'on m'aura dit ; je comprendrai et je goûterai ce que Dieu m'aura communiqué surnaturellement. Pour ce qui regarde le passage qu'on allègue des Cantiques, il se doit entendre de l'amour que l'époux exige de l'épouse, et dont l'office est de rendre l'amant semblable à l'objet aimé (Cant., VIII, 6). C'est pourquoi l'époux dit à l'épouse, qu'elle le mette comme un cachet sur son cœur ; car c'est le cœur que les flèches de l'amour ont accoutumé de percer, et ces flèches ne sont autre chose que les motifs et les actions de l'amour : lesquelles flèches doivent voler à l'époux, afin que l'âme lui devienne semblable par les mouvements et par les actes de l'amour, jusqu'à ce qu'elle soit transformée en lui. L'époux avertit aussi l'épouse de le mettre comme un sceau sur son bras, parce que l'exercice de l'amour consiste particulièrement à s'unir à lui comme à son objet unique ; car l'amour ne doit s'appuyer que sur lui et ne s'arrêter qu'à lui, et le bien-aimé ne se plaît qu'en cet amour.

Pour cette cause l'âme doit occuper toutes ses forces à mépriser les impressions qu'elle reçoit d'en haut, soit visions, soit révélations, soit paroles intérieures, soit sentiments et goûts divins ; elle doit s'en séparer, pour s'appliquer au seul amour de Dieu, qui fait intérieurement ces effets en elle : elle doit estimer les sentiments d'amour qu'elle a

sans s'attacher à la douceur qu'ils répandent en son cœur. Elle peut aussi, pour le même effet, rappeler en sa mémoire les images qui ont contribué à l'enflammer de l'amour divin, afin de se remettre en l'esprit les motifs qui l'attirent à l'amour, et qui allument l'amour dans son cœur. Car, quoique le souvenir de ces choses ne produise pas un effet aussi fort que leur première impression et leur première vue, toutefois il réveille l'amour, il élève ensuite l'âme à Dieu; surtout lorsqu'on se souvient des fantômes et des sentiments surnaturels qui sont gravés si profondément dans l'âme, qu'ils y demeurent longtemps; et que quelques-uns n'en sont presque jamais effacés. Les images qui sont imprimées de la sorte, et auxquelles l'âme a recours pour se rafraîchir la mémoire des choses qu'elles a connues, sont des effets d'amour, de douceur, de lumières, de transports, de paix, quelquefois plus grands, quelquefois plus petits, quelquefois plus souvent, quelquefois plus rarement; car c'est pour ce dessein que Dieu les lui a communiquées; si bien que celui-là est favorisé d'une grâce insigne en qui Dieu opère toutes ces merveilles, puisque c'est posséder des trésors infinis de biens célestes.

Ces espèces restent dans l'âme d'une manière vive et non pas morte, parce qu'elles y résident selon son entendement et sa mémoire; et elles ne ressemblent pas aux images qui se conservent dans l'imagination. C'est pourquoi l'âme n'est pas obligée de les emprunter de cette faculté matérielle, lorsqu'elle veut s'en ressouvenir. Elle s'aperçoit bien qu'elle les a dans elle-même; et elle les y voit comme on voit dans un miroir l'image de l'objet qu'on lui présente. S'il arrive donc qu'une âme remarque en elle-même ses idées, elle peut en réveiller la mémoire pour s'exciter à l'amour de Dieu, car ces espèces ne l'empêcheront pas de parvenir par la foi à l'union de l'amour, pourvu qu'elle ne s'attache point à ces images, qu'elle ne s'en occupe pas, et qu'elle les rejette aussitôt qu'elle sentira l'amour allumé dans son cœur.

Il est difficile de distinguer quand ces idées passent jusqu'aux choses purement spirituelles, quand elles atteignent et touchent directement ces choses comme leur terme; ou si ces espèces sont tellement resserrées dans la fantaisie, qu'elles ne sortent point de ses bornes. Car cette faculté du corps en forme si souvent, que plusieurs personnes ont des visions qui ne sont que l'ouvrage de l'imagination, et qui sont représentées de même manière, soit que cela vienne de la vivacité de leur fantaisie, qui fait incontinent le portrait des choses qui leur tombent dans la pensée, soit que ce soit une opération du démon qui en imprime aussitôt l'image; soit enfin que Dieu mette lui-même cette espèce dans cette puissance, sans la graver formellement dans l'âme. On peut néanmoins faire ce discernement par les effets. Car les images naturelles dont le malin esprit est l'auteur ne sont d'aucune utilité, et ne renouvellent point l'amour ni l'état spirituel de l'âme; mais elles lui sont infructueuses, quoique l'âme en ait la mémoire présente. Au contraire les espèces qui sont bonnes, et qui viennent de Dieu, produisent à la vérité de bons effets dans l'âme quand elle s'en souvient, comme elles en ont produit la première fois qu'elle y a pensé: mais les images formelles, c'est-à-dire celles qui sont imprimées dans l'âme, font en elle des effets plus considérables lorsque l'âme fait un retour sur ces images, et qu'elle les regarde avec quelque attention. Celui qui aura quelque expérience de ces dernières espèces, découvrira facilement la différence qu'il y a entre elles et les premières images. Pour en marquer ici quelque chose, je dis seulement que celles qui sont imprimées formellement dans l'âme, et qui y persévèrent, sont très-rares. J'ajoute qu'il est du bien de l'âme de quelque nature que soient ces



images, de ne vouloir connaître et comprendre que Dieu par la foi, dans l'espérance de le posséder.

Je réponds enfin à ce qu'on dit, qu'il y aurait de l'orgueil à rejeter les bonnes choses qui se présentent à l'esprit ; je réponds, dis-je, que c'est au contraire l'effet d'une insigne humilité de se servir de ces choses avec prudence et avec utilité, et de prendre le chemin le plus sûr et le plus droit pour aller à son terme, qui est Dieu.

### CHAPITRE TREIZIÈME.

*On traite des connaissances spirituelles, en temps qu'elles peuvent convenir à la mémoire.*

Nous avons dit que les connaissances spirituelles composent la troisième espèce des idées de la mémoire ; non pas qu'elles appartiennent comme les autres au sens corporel de la fantaisie, mais parce qu'elles sont renfermées dans les opérations de la mémoire. L'âme peut se souvenir de celles qui lui ont été présentées, non pas à cause de quelque image qui soit restée d'elle dans le sens corporel, puisque ce sens étant matériel, est incapable de recevoir des espèces spirituelles, mais à cause des espèces intellectuelles et spirituelles qui lui en sont demeurées, ou du moins elle les rappelle en la mémoire à cause des effets que ces connaissances ont produits. Et c'est pour cette raison que je leur donne rang parmi les idées de la mémoire, quoiqu'elles n'appartiennent pas directement à la fantaisie.

Pour ce qui est de la nature de ces connaissances et de la manière d'en user afin que l'âme tende à l'union divine, nous en avons parlé suffisamment dans le vingt-quatrième chapitre du second livre, où nous en avons traité comme des connaissances de l'entendement ; nous en avons remarqué de deux sortes : les unes regardent les perfections divines, les autres représentent les choses créées. Or, quant à notre dessein, qui est de montrer comment il faut conduire la mémoire dans l'usage de ces connaissances pour aller à l'union, je dis, comme je viens d'expliquer dans le chapitre précédent, en traitant des connaissances formelles à l'ordre desquelles celles-ci, qui sont les connaissances des créatures, se rapportent ; je dis que l'âme en peut renouveler le souvenir lorsqu'elle en produit de bons effets ; non pas pour les conserver en elle-même, mais pour donner de nouvelles forces à la connaissance qu'elle a de Dieu et à l'amour dont elle est enflammée par lui. Mais s'il lui est inutile de s'en souvenir, elle n'y doit nullement penser. Au contraire, il faut qu'elle s'applique à se remettre en mémoire les représentations des choses incréées ; car elle y puisera de grands biens, savoir : les touches intérieures et les sentiments qui naissent de l'union divine. Or ces touches et ces sentiments reviennent dans la mémoire, non pas à cause d'aucune image matérielle qu'ils aient imprimée d'eux-mêmes en l'âme ; car étant tout spirituels, ils n'en peuvent produire ; mais à cause de la lumière, de l'amour, de la douceur, du renouvellement spirituel, des autres effets qu'ils font dans l'âme et dont le seul souvenir lui inspire une ardeur nouvelle.

### CHAPITRE QUATORZIÈME.

*On prescrit à l'homme spirituel la manière générale de se comporter à l'égard de la mémoire.*

Pour achever le Traité de la Mémoire, il est nécessaire de donner au lecteur une méthode courte et générale qu'il pourra suivre pour

s'unir à Dieu selon cette puissance; car, quoiqu'il puisse la comprendre par ce que nous avons dit ci-dessus, néanmoins l'abrégé que nous ferons de ces principes lui en facilitera la connaissance. Voici donc ce que nous prétendons et ce qu'il doit bien examiner : l'âme se doit unir à Dieu selon la mémoire par l'espérance. Elle ne peut espérer que ce qu'elle ne possède pas. Moins elle possède de choses, plus elle est capable d'espérer ce qu'elle se propose, et de concevoir une espérance plus parfaite; au contraire, plus elle possède de choses, moins elle est propre à espérer ce qu'elle attend et à donner de la perfection à son espérance. Outre cela, plus l'âme dépouille la mémoire des espèces et des objets dont elle peut se souvenir, hors Dieu et Jésus-Christ dont le souvenir et la contemplation sont d'une conséquence et d'une efficacité très-grandes pour arriver à notre fin, puisqu'il est le véritable chemin par lequel nous devons marcher, le guide sûr que nous devons suivre, l'auteur de tous les biens dont nous pouvons jouir; plus, dis-je, l'âme prive la mémoire de ces choses, plus elle l'attache à Dieu, et plus elle a sujet d'espérer qu'elle sera remplie de lui.

Ce que l'âme doit donc faire pour vivre dans une entière et pure espérance de posséder Dieu, c'est que quand ces images et ces connaissances distinctes et particulières lui reviendront à la mémoire, elle les néglige sans faire semblant de les apercevoir; et qu'étant ainsi vide de toutes ces choses, elle s'élève à Dieu par un mouvement tendre et plein d'amour; de sorte qu'elle n'ait ni pensée ni vue de ces espèces, sinon autant qu'elles lui sont nécessaires pour se souvenir des choses qu'elle est obligée de faire. Elle aura soin néanmoins de les retracer en son esprit, de telle façon qu'il n'y ait ni attachement ni plaisir, de peur que ces espèces ne s'attirent l'affection de l'âme, et qu'elles ne lui apportent quelque empêchement à l'union divine. C'est pourquoi l'homme spirituel ne doit pas rejeter la mémoire ni la pensée des choses qu'il est obligé d'exécuter, pourvu qu'il ne s'affectionne point à ce souvenir comme à un bien qui lui est propre; et alors il n'en recevra aucun dommage. Les vers que nous avons rapportés dans le premier livre de cet ouvrage, chapitre treizième, lui seront utiles pour cet effet.

Mais, mon cher lecteur, vous remarquerez, s'il vous plaît, que nous ne sommes pas d'accord avec quelques sectaires dans la doctrine que nous avons expliquée, et que nous ne pouvons être du sentiment de ces hommes pernicioeux, lesquels, persuadés par l'orgueil et par l'envie du démon, tâchent d'abolir le culte légitime des images de Dieu et des saints. Bien loin d'entrer dans leur parti, j'enseigne tout le contraire. Je ne dis pas qu'il ne faut ni avoir des images, ni leur rendre la vénération qui leur est due, comme ils le soutiennent; mais j'expose seulement la différence qui est entre les images de Dieu et Dieu même, afin que nous les considérions de telle sorte qu'elles ne nous empêchent pas d'aller à Dieu; ce qu'elles feraient si nous nous attachions plus à elles qu'il n'est nécessaire pour faire nos opérations spirituelles. En effet, comme un moyen qui est bon et efficace nous conduit, lorsque nous en usons bien, à la fin que nous nous proposons, telles que sont les images qui nous retracent Dieu et les saints dans la mémoire, de même, lorsque nous nous y arrêtons plus que la nécessité n'exige, ce moyen devient un obstacle à notre dessein et nous éloigne de notre terme. A combien plus forte raison ce que j'enseigne ici, et ce que je répète souvent doit-il avoir lieu à l'égard des images et des visions intérieures qui se produisent dans l'âme à cause des illusions, des surprises et des dangers qui s'y rencontrent? Mais en ce qui concerne l'estime et le respect que nous devons avoir pour les images, selon l'intention de la sainte Eglise catholique qui nous les propose, il ne peut s'y glisser ni



illusion ni péril; et le souvenir que l'âme en a lui sera toujours très-utile, puisque cette mémoire est d'ordinaire accompagnée d'un mouvement d'amour pour l'objet que les images représentent; et, tandis qu'elle s'en servira pour cette fin, elle en tirera du secours pour arriver à l'union divine, pourvu qu'en se laissant enlever aux attraits de la grâce que Dieu lui donnera, elle passe de la peinture morte à l'objet vivant, en oubliant toutes les créatures et tout ce qui s'étend jusqu'à elles.

#### CHAPITRE QUINZIÈME.

*On commence à traiter de la nuit obscure ou mortification de la volonté, et on allègue deux passages : l'un du Deutéronome, l'autre de David. On apporte aussi la division des affections de la volonté.*

Tout ce que nous avons écrit pour purifier l'entendement et la mémoire, afin de bien établir l'un dans la foi, l'autre dans l'espérance, serait inutile, si nous ne purifions aussi la volonté, pour lui inspirer la charité qui donne tout le prix aux œuvres qu'on fait selon les lumières de la foi : *Car la foi, dit saint Jacques, est morte sans les œuvres (Jacob, I, 20), c'est-à-dire, sans les œuvres qui sont animées de la charité.*

Or, pour parler de la nuit ou nudité active de la volonté afin de la perfectionner dans la charité de Dieu, je ne trouve point d'autorité plus propre à notre sujet que cet endroit du Deutéronome où Moïse dit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre force (Deut., VI, 5).* Ces paroles contiennent tout ce que l'homme spirituel doit faire et tout ce que je lui enseignerai pour unir sa volonté à Dieu par la charité. Ce commandement l'oblige à employer toutes ses puissances, toutes ses opérations et toutes ses affections à aimer Dieu; tellement, que toute la capacité, toute la force de son âme ne soient appliquées qu'à ce divin exercice, selon le mot de David : *Je conserverai ma force pour vous (Psal. LVI, 10).* Or, la force de l'âme est renfermée dans les puissances et dans les passions; toutes lesquelles choses sont soumises à la direction de la volonté. Lors donc que la volonté les conduit à Dieu, et les sépare d'avec ce qui n'est pas Dieu, elle garde pour Dieu toute la force de l'âme qui aime ainsi Dieu autant qu'elle peut l'aimer. Mais afin qu'elle puisse le faire, nous traiterons ici des moyens de délivrer la volonté de ses affections déréglées qui l'empêchent de consacrer toute sa force à l'amour divin. Ces affections ou ces passions sont quatre : la joie, l'espérance, la douleur, la crainte; et elles rapportent à Dieu la force et la capacité de l'âme lorsqu'elles sont mises en usage suivant la droite raison, c'est-à-dire, lorsque l'âme les tourne vers Dieu, de telle façon qu'elle ne se réjouit que de ce qui touche la gloire et l'honneur de Dieu Notre-Seigneur; qu'elle n'espère autre chose que lui, qu'elle ne sent de la douleur que de l'offense de Dieu, et qu'elle n'est frappée que de la crainte de Dieu seul. Plus elle recevra de joie des créatures, moins elle mettra son contentement en Dieu; plus elle s'appuiera sur les choses créées, moins elle établira son espérance en son Créateur, et ainsi des autres passions.

Mais afin de donner plus de jour à cette matière, nous parlerons en particulier de chacune de ces passions et de ces affections de la volonté; car le point principal de cette affaire, qui regarde l'union divine, consiste à dégager la volonté de ses affections, afin que la volonté, tout humaine et toute vile qu'elle est, soit transformée en la volonté de Dieu, ne faisant par cette union qu'une même chose en quelque manière avec elle.

Ces quatre passions ont d'autant plus de pouvoir sur l'âme, et la combattent d'autant plus violemment, que la volonté est plus faible pour Dieu, et qu'elle dépend davantage des créatures, parce qu'elle se réjouit des choses qui ne le méritent pas; elle espère celles qui ne lui sont point utiles; elle conçoit de la douleur de celles qui devraient la remplir de joie; elle a peur de celles qui ne sont nullement à craindre.

Les mêmes passions, quand elles sont dérégées, produisent tous les vices dans l'âme; elles y établissent aussi toutes les vertus quand elles sont domptées et bien conduites. Au reste, la manière d'en vaincre une et de la gouverner selon les lumières de la raison est propre pour régler toutes les autres. Elles ont une si grande liaison entre elles et une si grande conformité, que toutes ensemble tendent virtuellement au but où l'une d'elles se porte actuellement, ou que toutes s'en retirent quand une seule s'en écarte : ce qu'elles font toutes avec la même proportion. En effet, si la volonté est pénétrée de joie, aussitôt elle sera touchée d'espérance, de douleur et de crainte; au contraire, si elle est affranchie de la première passion, elle sera délivrée des dernières, en gardant la même mesure dans ces différentes impressions. Elles ont quelque chose de semblable aux quatre animaux qu'Ezéchiél vit autrefois réunis en un seul corps (*Ezech.*, I, 8). Ils avaient quatre faces; les ailes de l'un étaient jointes aux ailes des autres; ils marchaient tous chacun devant sa face, et ne retournaient point sur leurs pas. De même ces quatre passions ont les ailes tellement liées ensemble, que, de quelque côté que l'âme tourne sa face, c'est-à-dire, son opération, les autres y vont du moins virtuellement : par exemple, si l'une s'abaisse vers la terre, les autres y descendent; si elle s'élève vers le ciel, les autres l'accompagnent; si l'espérance vole à quelque terme, la joie, la douleur et la crainte la suivent; et si elle s'en rebute et s'en éloigne, les autres font les mêmes démarches.

Ce qui vous apprend, ô homme spirituel! que, quelque parti qu'une de ces passions prenne, l'âme, sa volonté et ses autres puissances l'embrasseront, et seront les esclaves de cette passion. De plus, il s'ensuit que les trois autres passions vivront en l'âme et par l'âme, pour la tourmenter et pour l'empêcher de jouir de sa liberté, et de la douceur de la contemplation et de l'union divine. C'est pourquoi si vous désirez, dit Boëce (*Poem. de Consol. Philosoph.*), de connaître clairement la vérité, chassez loin de vous la joie, l'espérance, la crainte, la douleur. Pendant que ces passions dominent, elles privent l'âme de la tranquillité qui est nécessaire pour arriver à la sagesse, qu'on peut naturellement et surnaturellement acquérir.

#### CHAPITRE SEIZIÈME.

*L'explication de la joie qui est la première affection de la volonté, et la distinction des sujets qui excitent la joie dans la volonté.*

La joie, qui est la première des passions de l'âme et des affections de la volonté, n'est autre chose, dans le sens que nous lui donnons ici, qu'une satisfaction de la volonté, jointe à l'estime de quelque objet que l'esprit juge être convenable. Car jamais la volonté ne se délecte que dans les choses qui lui paraissent avoir du prix et de l'agrément; ce qui doit s'entendre de la joie active que l'âme goûte lorsqu'elle comprend le sujet de son contentement, et qu'il est en son pouvoir de s'y plaire ou de ne s'y plaire pas. La joie passive est différente en ce que l'âme en est comblée quelquefois, sans savoir d'où elle vient, et sans pouvoir se la procurer ou ne se la procurer pas. Il s'agit ici de



la joie active que la volonté reçoit des choses qui lui sont connues. Cette joie peut naître de six sortes de biens, savoir : des biens naturels, des biens sensuels, des biens moraux, des biens surnaturels et des biens spirituels. Nous parlerons de chacun en son rang, afin que la volonté se conforme à la raison, et que sans s'embarrasser de ces choses, elle ne mette point la solidité de sa joie en d'autres objets qu'en Dieu.

Mais, pour établir cette doctrine, il faut présupposer un fondement sur lequel nous devons nous appuyer sans cesse, afin de référer à Dieu seul toute la joie que ces biens peuvent causer ; le voici : la volonté ne doit jamais accepter que la joie qui lui vient des choses, lesquelles regardent la gloire de Dieu. De plus, elle doit être persuadée que, garder les commandements de Dieu, et le servir avec constance et avec fidélité, selon les maximes les plus sévères de l'Evangile, c'est le plus grand honneur que nous puissions lui procurer ; enfin que tout ce qui n'est pas renfermé dans ces bornes est de nulle valeur et de nulle utilité.

#### CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

*On parle de la joie qui naît des biens temporels, et on enseigne comment il faut la faire remonter à Dieu.*

Les biens temporels sont les premiers que nous avons marqués, et que nous prenons ici pour les richesses, les domaines, les charges, les honneurs, les enfants, les parents, les mariages et le reste, lesquels peuvent tous exciter de la joie dans la volonté. Il est facile de comprendre combien vaine et frivole est la satisfaction que les hommes tirent de ces choses. Si celui qui possède de grands biens servait Dieu, pour cette raison, avec plus de vertu et de sainteté, il aurait sujet de mettre son contentement dans sa fortune ; mais au contraire, les richesses l'entraînent dans l'offense de son Créateur, selon cette parole du Sage : *Si vous devenez riche, vous ne serez pas exempt de péché* (Eccli., XI, 10). En effet, quoique les biens temporels n'engagent pas nécessairement dans le péché, néanmoins la fragilité de l'homme est si grande qu'il y attache son cœur, et qu'il manque à son devoir en ce qui concerne le culte de Dieu, tellement qu'il ne peut alors se garantir de péché ; c'est pour cette cause, sans doute, que Notre-Seigneur Jésus-Christ appelle les richesses des épines, afin que nous sachions que celui qui les touchera avec quelque attachement de volonté, recevra la blessure de quelque crime. Mais qui est celui qui est semé, pour parler ainsi, comme du grain dans les épines, sinon celui qui écoute la parole de Dieu, et que les soins de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent de telle sorte, que la parole divine ne fait aucun fruit en son âme ? Il est raisonnable aussi de craindre ces paroles si affirmatives de notre Sauveur : *En vérité, je vous dis qu'il est difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel* (Matth., XIX, 23). C'est-à-dire celui qui met toute sa joie dans ses biens. Ce qui nous apprend qu'aucun homme ne doit se repaître de cette sorte de contentement, puisqu'il s'expose à un danger si manifeste de perdre son salut éternel.

Le prophète-roi nous avertit encore, pour nous donner du dégoût de cette satisfaction, de ne pas aimer les richesses que nous avons (Psal. LXI, 11). Il n'est pas besoin d'apporter un plus grand nombre de témoignages dans une matière si évidente ; car enfin, comment pourrai-je décrire en détail tous les inconvénients que Salomon rapporte dans son Ecclésiaste, lorsqu'il dit : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité* (Eccles., I, 2) ! Cet homme si sage, si riche, si bien

instruit par sa propre expérience, assure que tout ce qui est sous le soleil n'est que vanité et que peine d'esprit. Il ajoute que les soins qu'on prend sont inutiles, et que celui qui s'attache aux biens de ce monde et qui les amasse avec tant de travail, n'en recueillera aucun fruit.

Nous lisons aussi dans l'Evangile, que les richesses sont souvent préjudiciables à celui qui les possède, comme le montre l'exemple de cet homme, qui avait fait une récolte si abondante qu'il avait mis du blé dans ses greniers pour plusieurs années; mais lorsqu'il s'en réjouissait, Dieu lui dit : *Insensé, on te redemandera ton âme cette nuit; pour qui sera tout ce que tu as amassé* (Luc, XII, 20)? David nous enseigne la même chose : *Ne craignez pas*, dit-il, *la puissance d'un homme qui est devenu riche; car, lorsqu'il mourra, il n'emportera rien avec soi, et sa gloire ne l'accompagnera pas dans le tombeau* (Psal. XLV, 17, 18). Le Prophète nous donne à entendre par là que le riche est plus digne de compassion que d'envie.

Il faut conclure de tous ces passages, que personne ne doit s'abandonner à la joie, à cause ou de ses richesses, ou des richesses de ses proches, si ce n'est seulement lorsqu'ils en usent pour le service de Dieu : car c'est là le seul profit solide qui leur en restera. On doit juger la même chose des dignités, des emplois, des grandes terres et de tous les autres biens. C'est une illusion et une vanité de s'en réjouir, à moins que ceux qui en ont la jouissance n'en rendent plus d'honneur à Dieu, et ne s'en fassent un chemin plus sûr pour arriver à la vie éternelle des bienheureux.

Mais parce que personne ne peut savoir avec évidence si les richesses lui sont avantageuses pour servir Dieu plus saintement, et pour faire plus sûrement son salut, la joie qu'il en conçoit ne peut être ni certaine ni raisonnable. Car enfin, dit Notre-Seigneur, *que servirait à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme* (Matth., XVI, 26). Personne n'a donc sujet de mettre son contentement en ses biens, sinon lorsqu'il en tire du secours pour se sauver éternellement et pour glorifier davantage son Créateur.

C'est aussi avec peu de raison que les gens du monde se font un plaisir d'avoir des enfants considérables pour leurs bonnes qualités et par leurs grands biens, si tout cela ne les attache plus étroitement au culte de Dieu. Absalon n'ayant pas rendu à Dieu l'obéissance qu'il lui devait, l'éclat de sa naissance, de sa beauté et de sa fortune lui fut inutile, et la joie que ce fils donnait à David son père était fort vaine (II Reg., XIV, 25). Il paraît encore par là que c'est une vanité de désirer des enfants. Il y en a de si passionnés pour cela, qu'ils en sont incommodes à tout le monde. Cependant ils ne savent pas si ceux qu'ils souhaitent seraient gens de bien; s'ils prendraient à cœur le service de Dieu; si la joie, le repos, la consolation et la gloire qu'ils en espèrent ne se changeraient point en tristesse, en peine, en désolation, en déshonneur; si des enfants mal tournés ne leur donneraient pas occasion d'offenser la majesté divine, comme il arrive à plusieurs pères et à plusieurs mères. Selon le langage du Fils de Dieu, ils courent toute la terre et toutes les mers pour enrichir leurs enfants, et le fruit de tant de travaux n'aboutit qu'à rendre ces enfants plus méchants, et qu'à les jeter dans leur dernière perte. C'est pourquoi celui à qui la fortune rit et à qui tout vient à souhait, doit plutôt craindre que se réjouir, parce que l'occasion et le danger d'oublier Dieu et de lui déplaire, croissent à proportion que ses biens augmentent. Aussi Salomon a dit dans son Ecclésiaste, qu'il se défiait de sa prospérité : *J'ai pris le ris*, dit-il, *pour une erreur, et j'ai dit à celui qui se laisse emporter à la joie : Pourquoi vous trompez-vous inutilement* (Eccl., II, 2)? Comme s'il di-



sait : Lorsque toutes choses me réussissaient, j'ai cru que c'était un égarement d'esprit et une illusion d'en sentir la joie. En effet, un homme serait frappé d'étourdissement, auquel les choses qui lui semblent éclatantes et agréables, rempliraient le cœur de joie, ne sachant pas si elles contribueraient au bien éternel de son âme. C'est apparemment cette vérité qui a fait dire à Salomon, *que le cœur des sages se trouve où est la tristesse, et le cœur des fous où est la joie* (Eccl., VII, 5) ; parce que la vaine satisfaction aveugle l'esprit, et ne lui permet pas d'examiner les choses à fond pour les connaître. Au contraire, la tristesse lui ouvre les yeux, et l'applique à la considération des commodités ou des dommages de tout ce qui se présente. Si bien, ajoute Salomon dans le même endroit, *que la colère est plus utile que la joie, et qu'il vaut mieux aller dans une maison où l'on pleure, que d'aller dans une maison où l'on fait grande chère. Car la mort de ceux sur qui on verse des larmes, nous fait souvenir de la fin de tous les hommes* (Eccl., VII, 3, 4).

C'est aussi une vanité de se plaire en la pensée de prendre une femme ou un mari, puisqu'il n'est pas constant qu'on s'acquittera mieux des devoirs de chrétien. Les difficultés qu'on trouve en cet état, devraient plutôt donner de la confusion à ceux qui s'occupent de ce dessein ; puisque, selon l'Apôtre, l'attachement que les gens mariés ont l'un pour l'autre, les empêche de consacrer à Dieu un cœur entier et parfait. C'est pourquoi *si vous êtes dégagé*, dit-il, *des liens d'une femme, ne cherchez point de femme* (I Cor., VII, 27). Mais si quelqu'un est engagé avec une femme, il lui est nécessaire de garder la même liberté de cœur que s'il en était déchargé.

Le même saint Paul parlant encore des biens temporels dont nous avons déjà traité, dit ces belles paroles : *Je vous le dis, mes frères, le temps est court : que ceux donc qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient point ; que ceux qui pleurent soient comme s'ils ne pleuraient pas ; que ceux qui se réjouissent soient comme s'ils ne se réjouissaient pas ; que ceux qui achètent soient comme s'ils ne possédaient rien ; que ceux enfin qui usent de ce monde soient comme s'ils n'en usaient pas* (I Cor., VII, 29, 30, 31). Nous apprenons de là que c'est une chose frivole de puiser sa joie dans une autre source que dans ce qui appartient au culte de Dieu, puisque le contentement qui n'est pas conforme à ses lois et à sa volonté, ne peut être utile à l'âme.

## CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

*Des pertes que la joie qu'on met dans les biens temporels cause à l'âme.*

Si nous étions obligés de faire le détail des dommages qui assiègent l'âme lorsque la volonté s'attache aux biens temporels, le papier, l'encre et le temps nous manqueraient. Car comme les plus grands embrasements peuvent naître de la moindre étincelle du feu qu'on n'éteint pas d'abord, de même les plus grands maux et les plus grandes pertes de biens peuvent venir des moindres causes dont on n'arrête pas les influences. Le principe et le fondement de tous ces inconvénients, n'est autre que notre séparation d'avec Dieu, laquelle est l'effet ordinaire de cette vaine joie. Comme l'union de l'âme avec Dieu, par l'amour de la volonté, est l'origine de tous ses biens, de même sa désunion d'avec lui par son attachement aux créatures, est la cause de tous ses maux, à proportion que la tendresse qu'elle sent pour elles, et la joie qu'elle y prend, sont ou grandes ou petites ; et comme c'est par ce moyen que l'âme s'écarte de Dieu, chacun pourra connaître la nature et la grandeur de ses pertes par la mesure de son éloignement d'auprès de son Créateur.

Ce dommage que j'appelle privatif, et qui est la cause de tous les autres dommages privatifs et positifs, contient quatre degrés dont les uns sont plus pernicieux que les autres, en sorte que quand l'âme est arrivée jusqu'au quatrième degré, elle tombe dans des maux inexplicables. Moïse renferme ces quatre degrés en ces paroles : *Celui que Dieu chérissait, s'étant engraisé, s'est révolté contre lui, et étant devenu gros et puissant, il a abandonné Dieu son créateur, et s'est éloigné de son Sauveur (Deut., XXXII, 15).*

L'âme qui était aimée de Dieu, s'engraisse et s'épaissit lorsqu'elle se remplit de la joie des créatures. Et c'est le premier pas qu'elle fait pour se retirer de Dieu, en quoi consiste le premier degré de ce dommage; car elle entre dans un obscurcissement qui lui cache les biens de Dieu, comme les nuées qui assiègent l'air le privent de la clarté du soleil. En effet, aussitôt que l'homme spirituel consent à la satisfaction que les choses créées lui donnent, et qu'il laisse à sa passion la liberté de se repaître des bagatelles du monde, il se couvre lui-même de ténèbres qui lui dérobent la vue de Dieu, et il obscurcit cette simple intelligence d'esprit qui lui faisait comprendre les choses divines. C'est ce que le sage nous enseigne : *L'enchantement des bagatelles, dit-il, obscurcit le bien et nous en ôte la connaissance; l'inconstance de la passion et des désirs déréglés corrompt aussi l'esprit simple et innocent (Sap., IV, 12).* Il veut dire qu'encore que l'âme ne soit infectée d'aucune malignité, le seul souhait des choses créées et le seul plaisir qu'on y trouve, suffisent pour l'engager dans le premier degré de ce mal; puisque ce degré n'est autre chose que la stupidité de l'entendement et l'obscurité du bon sens, pour juger sainement de la vérité et de chaque chose en particulier. A quoi la sainteté de l'âme et la vivacité de l'esprit ne servent de rien lorsqu'un homme contente ses passions et fait sa joie des biens temporels. *C'est pourquoi vous ne recevrez point de présents, dit Moïse, parce qu'ils aveuglent les hommes les plus éclairés et les plus sages (Exod., XXIII, 28).* Il parlait principalement à ceux qui devaient être les juges du peuple juif; car il est nécessaire que ces gens-là aient l'esprit pénétrant et le jugement net, pour connaître sans se tromper et pour juger sans se laisser prévenir. C'est néanmoins ce qui leur manquerait, si l'espérance des dons et la joie de les recevoir régnaient en leur cœur. Pour cette raison Dieu commanda à Moïse d'établir des juges qui fussent ennemis de l'avarice, de peur que cette passion ne corrompît leur jugement. Si bien qu'il ne dit pas seulement que c'est assez que ces gens-là se contentent de ne pas désirer les richesses, mais il veut encore qu'ils en conçoivent de l'horreur. Car lorsque quelqu'un veut se garantir d'une amitié dangereuse, il doit s'entretenir dans la haine de l'objet qu'il ne lui est pas permis d'aimer, parce que les contraires se défendent l'un de l'autre. Ainsi Samuel soutint toujours le caractère de juge avec beaucoup de justice et de prudence, d'autant qu'il ne reçut jamais aucun présent (I Reg., XII, 3).

Le second degré de ce dommage privatif vient du premier, comme nous l'apprenons de ces paroles : *Il est engraisé, il est dilaté.* Ce n'est autre chose que la dilatation de la volonté, qui se donne plus d'étendue à goûter les choses de la terre, et qui ne se fait plus de scrupule de s'y plaire. Ce qui lui arrive parce qu'elle a lâché la bride à la passion de la joie; l'âme s'en est rassasiée avec excès, et la grossièreté du plaisir et de l'appétit a répandu davantage la volonté parmi les créatures, et l'a entraînée dans un plus grand élargissement, féconde source de maux considérables. Car ce second degré détache l'homme spirituel de son Créateur, lui rend les exercices de piété fort insipides, et l'en dégoûte enfin tout à fait, parce que l'âme ne court plus qu'après les vains di-



vertissements du siècle, et qu'elle n'occupe plus son cœur que des objets terrestres et passagers.

Ceux qui sont tombés dans ce degré n'ont pas seulement l'esprit fermé à la connaissance de la justice et de la vérité, comme l'ont ceux qui se trouvent dans le premier degré; mais ils sont aussi très-tièdes et très-lâches à les pénétrer et à les réduire en pratique, comme l'étaient autrefois ceux dont Isaïe parle : *Tous aiment les présents, dit-il, ils cherchent les récompenses; ils ne rendent pas justice à l'orphelin, et la cause de la veuve ne va pas jusqu'à eux (Isa., I, 23).* Ils ne lui donnent point d'accès. C'est pourquoi ils pèchent, puisque le devoir de leurs charges les oblige à écouter tout le monde, et à juger équitablement sans acception de personne. De même ceux qui ont passé jusqu'au second degré, ne sont pas, comme les gens du premier degré exempts de malignité : aussi on les voit plus vides de la justice et des vertus chrétiennes, à cause de l'amour ardent dont leur volonté brûle pour les créatures. De là vient qu'ils ne s'acquittent que superficiellement des obligations de la vie spirituelle, ou du moins ils y emploient quelque temps plutôt par la contrainte, que par les mouvements de l'amour de Dieu et de la perfection.

Le troisième degré consiste à quitter Dieu entièrement, à transgresser ses commandements, de peur de se priver de la moindre satisfaction des choses créées, et à se précipiter dans les péchés mortels pour contenter leur cupidité. Ces paroles nous le marquent distinctement : *Il a abandonné Dieu son Créateur.* Et ceux-là ont le malheur de s'y trouver, qui ont donné entrée dans les puissances de leur âme, à l'estime, à l'amour et aux délices des objets corruptibles; qui ne se soucient plus de satisfaire aux obligations que la loi divine leur impose, qui négligent le soin de leur salut éternel, et qui ne sentent plus de vivacité que pour la terre et que pour le monde. Tellement, que, selon les paroles de Jésus-Christ, *ce sont des enfants du siècle qui sont plus prudents en leurs affaires que les enfants de la lumière (Luc., XVI, 8).*

A proprement parler, ces gens-là sont avares, puisqu'ils ont sacrifié leurs affections aux créatures avec tant de force, qu'ils n'en peuvent jamais remplir l'avidité de leur passion. Ainsi leur soif croît sans cesse, s'étant éloignés de Dieu, qui peut seul les contenter pleinement. C'est d'eux que Dieu se plaint dans la prophétie de Jérémie : *Ils m'ont abandonné, moi qui suis la fontaine d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes percées qui ne peuvent retenir l'eau (Jerem., II, 13).* Cela vient de ce que les avares ne trouvent pas dans les créatures de quoi éteindre leur soif; au contraire, elle s'enflamme davantage. Ensuite l'amour excessif des biens temporels les attire à toutes sortes de péchés, et on peut dire d'eux, selon l'expression de David, *qu'ils se sont entièrement abandonnés aux péchés et aux affections criminelles de leur cœur (Psal. LXXII, 7).*

Ces paroles, *il a délaissé Dieu son Sauveur*, expriment le quatrième degré auquel le troisième degré conduit les avares. Car dès là que, passionnés pour les grands biens, ils ne font nul état d'observer la loi divine, ils se séparent de Dieu et ils l'effacent de leur mémoire, de leur entendement et de leur volonté, ne voulant plus reconnaître d'autre divinité que l'argent; puisque, comme saint Paul nous l'enseigne, *l'avariété est une idolâtrie (Coloss., III, 5).* En effet, ils oublient Dieu de telle sorte, qu'au lieu de lui consacrer leur cœur, ils en font un sacrifice aux richesses, comme s'ils n'avaient point d'autre Dieu qu'elles.

Ce quatrième degré renferme encore ceux qui osent rapporter les choses divines et surnaturelles à leurs biens temporels comme à leur Dieu, et qui ne craignent pas de s'en servir pour établir leur fortune,

quoique la foi, la raison et la justice les obligent de retirer leurs richesses à Dieu comme à leur fin. Il faut mettre en la compagnie de ces gens-là l'impie Balaam, qui vendit le don de prophétie que Dieu lui avait accordé, et Simon le magicien, qui voulut acheter le pouvoir surnaturel de faire descendre le Saint-Esprit sur les chrétiens, en leur imposant les mains (*Act.*, VIII, 18). Cette action montre qu'ils estimaient plus l'argent que les grâces, et qu'ils se persuadaient que plusieurs seraient de leur sentiment, et donneraient pour de l'argent les dons de Dieu. Ils'en trouvent beaucoup d'autres en ce temps-ci, qui entrent dans le même rang, étant tellement aveuglés par leur convoitise, qu'ils ont plus d'égards dans leurs exercices spirituels à leurs trésors qu'à leur Dieu. Ils font leurs actions plus par l'amour de ceux-là que par l'amour de celui-ci; ils envisagent plutôt les récompenses de la terre que les couronnes du ciel; ils considèrent enfin l'argent comme leur principale divinité et comme leur fin dernière.

Nous réduisons aussi dans la même classe tous ces misérables que l'attachement aux biens met hors de leur sens, en sorte qu'ils les prennent pour leur Dieu, et qu'ils ne balancent pas à leur sacrifier leur vie lorsqu'ils reçoivent de grandes pertes. Le désespoir les précipite dans une cruelle mort, dont ils sont eux-mêmes les auteurs; c'est ainsi que ce faux dieu récompense ses malheureux esclaves. Ne pouvant leur faire d'autres présents, il les contraint de désespérer et de s'arracher eux-mêmes la vie. Pour ceux à qui la persécution qu'il leur fait n'inspire pas un dessein si funeste, il les fait languir dans les soins, dans les misères et dans les douleurs, et il ne leur permet pas de goûter le moindre plaisir, ni de voir reluire sur eux le moindre rayon d'espérance. Mais il les force à lui payer sans relâche le tribut de leur cœur, en amassant de l'argent avec des peines incroyables, et en se perdant eux-mêmes dans leur abondance. *Car les riches, dit le Sage, ne conservent leurs biens que pour se faire du mal* (*Ecc.*, V, 12); on voit enfin dans ce quatrième degré tous ceux que Dieu a livrés, dit saint Paul, à un sens égaré et corrompu. Car l'homme qui met toute sa fin et tout son contentement en ses grandes possessions, descend dans l'abîme de ces désastres. *Ne craignez donc pas, selon l'avertissement du prophète-roi, la puissance de l'homme riche; lorsqu'il mourra il n'emportera rien avec soi, et l'éclat de sa fortune, ni la douceur de sa joie, ni la pompe de sa gloire, ne l'accompagneront pas dans son tombeau* (*Rom.*, I, 28; *Ps.* XLVIII, 17, 18).

#### CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

*De l'utilité qui revient à l'âme, lorsqu'elle refuse la joie des biens de ce monde.*

L'homme spirituel ne doit donc point s'affectionner aux biens de la terre, ni à la satisfaction qu'ils donnent, de peur qu'il ne passe insensiblement des petites pertes à de plus grandes. Les dommages les plus légers au commencement, deviennent enfin presque immenses. Il ne faut pas au reste, qu'il se fie à la modération de son attachement, ni qu'il s'imagine être en assurance; mais il doit rompre d'abord cette attache, sans se persuader qu'il pourra la détruire quand il lui plaira. S'il n'a pas le courage de la vaincre lorsqu'elle est encore faible, comment la surmontera-t-il quand elle sera fortifiée dans le cœur? vu principalement, comme dit Notre-Seigneur, *que celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes* (*Luc.*, XVI, 10); et que celui qui évite les moindres fautes, n'en fait pas de considérables. De plus, peu de chose est souvent la cause d'une grande perte, parce que



les imperfections les plus légères attaquent le cœur comme des ennemis assiègent une citadelle, et ruinent ses défenses et ses remparts. Tellement qu'on peut appliquer aux progrès que ces défauts font contre l'âme, ce proverbe : Celui qui a bien commencé, a déjà fait la moitié de son ouvrage. C'est pourquoi David nous exhorte à ne pas laisser prendre notre cœur à l'amour des richesses que nous possédons (*Psal. LXI, 11*).

Certes, quoiqu'un homme ne considérât point en cela la gloire de Dieu, ni la perfection que le christianisme exige de lui, néanmoins les avantages qu'il en tirera, même à l'égard de la vie spirituelle, l'obligent à dégager son cœur de la joie que ces sortes de biens y font couler, puisque non-seulement il s'affranchit des dommages pernicioeux à l'âme, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, mais il acquiert encore la vertu de la libéralité, qui est une des principales perfections de Dieu, et qui ne saurait subsister avec l'avarice. Il jouit aussi d'une entière liberté de cœur, d'une raison éclairée et saine, d'un grand repos et d'une profonde paix, d'une parfaite confiance en Dieu, d'une volonté sincèrement attachée au culte divin. Et parce qu'il ne regarde pas les créatures avec un esprit de propriété et de possession, il goûte une douceur délicieuse et véritable. L'attache dont il se délivre traîne après elle une multitude de soins empressés qui lient l'esprit à la terre, et qui ne laissent à l'homme aucune grandeur ni aucune générosité de cœur. Ce dépouillement de tout plaisir l'introduit encore dans des lumières vives et pénétrantes, qui lui découvrent les vérités naturelles et surnaturelles. Pour cette cause, celui qui se prive de ce contentement, est favorisé des consolations célestes d'une manière bien différente de celui qui engage son cœur et son amour dans les satisfactions terrestres. L'un s'en réjouit selon ce que ces choses ont de véritable, l'autre s'y plaît selon ce qu'elles ont de faux; l'un prend ce qu'il y a de meilleur, l'autre reçoit ce qu'il y a de plus mauvais; l'un s'y arrête selon ce qui s'y trouve de substantiel, l'autre s'y attache selon ce qu'on y voit d'accidentel. Car le sens ne peut percevoir que l'accident; l'esprit passe jusqu'à la substance et à la valeur, comme à son objet naturel et proportionné. La joie que les créatures apportent et qu'on reçoit volontairement, obscurcit le jugement comme un nuage épais, parce qu'on s'en fait un bien propre; et le rebut qu'on fait de ce contentement laisse le bon sens et la raison dans une grande clarté, comme les brouillards, quand ils se dissipent, rendent à l'air la lumière du soleil. Ainsi l'un de ces deux hommes se réjouit de toutes ces choses, mais sans sentiment de possession et de propriété; l'autre en les regardant comme son bien propre et particulier, n'est pas intimement pénétré de joie et de satisfaction. Celui-là en ne souffrant pas que les créatures lui occupent le cœur, en est le maître, selon le langage de saint Paul, *comme n'ayant rien et possédant tout* (*II Cor., VI, 10*). Celui-ci permettant qu'elles captivent sa volonté, ne les possède pas en effet, mais il en est possédé lui-même. C'est pourquoi le peu de douceur et de plaisir qu'il y rencontre, est mêlé de beaucoup d'amertume et de peine; et celui qui se débarrasse de ces sensualités spirituelles, n'est attaqué ni dans l'oraison ni hors de l'oraison d'aucun ennemi, et sans perdre son temps il amasse de grandes richesses surnaturelles; au contraire, celui qui ne les repousse pas, consume son temps à penser sans cesse à ses chaînes, et ne peut retirer son cœur de son esclavage qu'avec une extrême difficulté.

Ainsi l'homme spirituel doit réprimer les premiers mouvements de sa joie quand il s'aperçoit qu'elle se borne à la créature, se souvenant qu'il ne faut nous réjouir des choses créées, qu'en tant qu'elles ont du

rapport au service et à la gloire du Créateur et que nous ne devons jamais y chercher notre plaisir ni notre consolation.

On recueille un autre profit très-considérable du renoncement de cette joie passagère, c'est qu'on a le cœur toujours libre pour aller à Dieu. disposition nécessaire pour nous attirer les grâces que la bonté divine veut répandre en nos âmes, et sans laquelle nous ne serions pas propres à les recevoir. Ces grâces sont de telle nature que, quand nous nous privons d'une seule satisfaction pour l'amour de Dieu et pour acquérir la perfection évangélique, nous sommes comblés, même en cette vie, de mille douceurs, selon la promesse de Jésus-Christ (*Matth.*, XIX, 29). Mais quand ces fruits ne nous reviendraient pas, l'homme spirituel devrait rejeter cette joie, par cette seule raison qu'elle est frivole et qu'elle déplaît à Dieu, comme le montre ce riche de l'Évangile, qui se réjouissait de ses biens et qui sentit au même temps l'indignation de Dieu dont cette voix l'avertit : *Insensé, on t'enlèvera l'âme cette nuit* (*Luc.*, XII, 20).

Ce qui doit nous faire trembler toutes les fois que nous flattons notre cœur de joie vaine et préjudiciable. Dieu ne manquera pas de nous punir et de répandre en notre âme beaucoup plus d'amertume que nous n'aurons puisé de douceur dans la source des créatures; car, quoique Dieu commande dans l'Apocalypse de faire souffrir à Babylone autant de tourments et d'afflictions qu'elle s'est élevée par orgueil et qu'elle s'est plongée dans les délices (*Apoc.*, XVIII, 7), néanmoins il ne garde pas toujours la même mesure, il la rompt souvent, il châtie d'une douleur plus affligeante la vaine joie, il condamne à des supplices éternels pour des plaisirs d'un moment. Mais il parle de la sorte en cet endroit pour nous faire entendre que chaque faute mérite un châtiment particulier, puisque celui qui punira une parole oiseuse ne laissera pas impunie la joie déréglée.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

*On montre que c'est une chose vaine d'établir la joie de la volonté dans les biens naturels, et comment il s'en faut servir pour rapporter ce plaisir à Dieu.*

Par les biens naturels nous entendons la complexion, la beauté, la bonne grâce, l'agrément, les autres qualités du corps, avec l'esprit perçant, la discrétion, le bon sens, la raison droite, les autres perfections de l'âme. C'est une vanité et une illusion de mettre sa joie en toutes ces choses, et de ne les pas réserver à Dieu qui les a données aux hommes afin qu'ils le connaissent, qu'ils l'aiment et qu'ils lui en rendent leurs actions de grâces. Aussi Salomon dit sur ce sujet ces belles paroles : *Le bon air d'une femme est trompeur, et sa beauté est vaine. Celle-là seule qui craint Dieu sera louée* (*Prov.*, XXXI, 30). Ce qui nous montre que les dons de la nature doivent plutôt nous donner de la crainte que de la joie, parce qu'ils sont capables d'éteindre en notre âme l'amour de Dieu et de nous jeter dans l'erreur et dans la vanité. Voilà pourquoi le Sage assure que la bonne grâce du corps est trompeuse. Elle impose à l'homme, en lui inspirant du plaisir et de la complaisance pour soi-même ou pour la personne qui a cet agrément, et en le portant à faire des choses qui ne lui sont ni convenables ni utiles. La beauté est vaine aussi selon son sentiment, parce qu'elle entraîne en plusieurs péchés celui à qui elle donne de l'estime pour elle-même et pour la satisfaction qu'on en reçoit, au lieu qu'un homme ne devrait en faire état, ni s'y plaire, qu'autant qu'elle avance la gloire divine ou dans lui-même ou dans les autres. Il doit, au contraire, se compor-



ter en ceci avec crainte et avec précaution, de peur qu'aimant trop ces qualités naturelles, il n'offense Dieu. De sorte que s'il est orné lui-même de ces dons, il n'en soit ni vain, ni fier, ni présomptueux, et qu'il n'en prenne jamais occasion de se séparer de Dieu. Ces avantages font si facilement tomber ceux qui les possèdent eux-mêmes, ou qui les admirent dans les autres, qu'à peine en trouve-t-on qui résistent à leurs attraites et qui se dépêtrent de leurs pièges. De là vient que plusieurs personnes spirituelles et vertueuses que nous avons vues et connues, ont obtenu de Dieu, par leurs prières continuelles, d'être dépourvues de tous leurs dons naturels, de peur d'en concevoir de l'orgueil et de la complaisance, ou d'en faire concevoir aux autres.

Ainsi l'homme de bien qui veut épurer sa volonté en la privant de ce contentement inutile, doit regarder les qualités naturelles comme la poussière de la terre, et la beauté, la bonne grâce, l'agrément, comme la fumée de l'air. Il faut ensuite qu'il élève son cœur à Dieu, et qu'il se réjouisse de ce que cet Etre infini contient éminemment toutes ces perfections; et de ce que, comme dit David, *elles se passeront, elles s'évanouiront; il ne changera jamais, il sera éternellement immuable* (Psal. CI, 27). S'il en use autrement, il se trompera soi-même, et il méritera qu'on lui dise avec Salomon : *Pourquoi vous imposez-vous à vous-mêmes, en cherchant du plaisir dans les créatures* (Eccle., II, 2)?

#### CHAPITRE VINT ET UNIÈME.

*Des maux qui arrivent à l'âme, lorsque la volonté se laisse toucher de la joie des biens naturels.*

Quoique les maux et les biens que nous avons rapportés lorsque nous avons divisé les plaisirs en leurs genres et en leurs espèces, soient communs à toutes sortes de satisfactions, néanmoins parce qu'ils procèdent directement de l'usage ou du rebut que nous faisons de quelque contentement particulier, j'en fais le denombrement dans les divisions de la joie, à cause de la liaison qu'ils ont avec elle. Toutefois ma principale intention est de marquer ici les dommages et les fruits particuliers qui naissent ou de la joie ou du refus de la joie. Je les appelle particuliers, parce qu'ils viennent immédiatement et en premier lieu d'un tel genre de joie, médiatement et en second lieu d'une autre espèce de joie. Par exemple, toutes sortes de joie causent directement la tiédeur d'esprit, laquelle nous est si préjudiciable; et ainsi ce dommage est commun aux six genres de joie dont nous avons fait mention. Néanmoins le premier dommage que la sensualité cause, est un dommage particulier qui prend directement son origine des biens surnaturels.

C'est pourquoi les dommages spirituels et corporels, qui tombent directement sur l'âme quand elle s'abandonne à la joie des dons de nature, se réduisent à six principaux :

Le premier est la vaine gloire, la présomption, l'orgueil, le mépris du prochain. Car personne ne peut faire une vive attention sur une chose et en avoir une estime singulière, qu'il ne détourne sa pensée des autres choses, et qu'il n'en conçoive du mépris; au moins, il ne tiendra pas compte d'elles, parce que le cœur s'éloigne naturellement des autres objets, lorsqu'il donne toute son estime et toute son affection à un objet particulier. De sorte qu'il est facile de passer ensuite au mépris formel des autres, non-seulement quant à l'intérieur, mais encore quant à l'extérieur, et de le témoigner par paroles, en disant : Un tel ou un tel n'est pas comme un tel ou comme un tel.

Le second consiste à exciter les sens à la complaisance et à la volupté sensuelle.

Le troisième est, de porter quelqu'un à faire des flatteries et à donner des louanges excessives; ce qui n'est que tromperie et que vanité. *Mon peuple*, dit Isaïe à ce propos, *ceux qui vous appellent bienheureux vous trompent* (Isaï., III, 12). Car quoiqu'on puisse quelquefois louer la beauté, néanmoins ce serait un miracle s'il n'y avait aucun mal à le faire, puisqu'on peut alors ou inspirer de la complaisance à ceux qu'on loue, ou fomenteur leurs passions déréglées et leurs méchantes intentions.

Le quatrième dommage est général et commun; c'est d'étourdir la raison et d'hébéter le bon sens, comme il arrive dans le plaisir qu'on tire des biens temporels, et cela se fait ici bien davantage. Car les qualités naturelles étant plus étroitement unies à l'homme que les biens de fortune, la joie qu'elles excitent dans le cœur, est plus vive, plus profondément enracinée et plus propre à émousser la pointe de l'esprit. Tellement que la raison et le jugement ne sont plus éclairés dans leurs opérations; au contraire, ils sont environnés et pénétrés de ténèbres qui donnent naissance au....

Cinquième dommage, lequel n'est autre chose que la dissipation et l'égarement de l'esprit parmi les créatures. De là suit....

Le sixième, qui est général, et qui croît au point d'accabler l'âme d'ennui et de tristesse dans les choses spirituelles et divines, jusqu'à ce qu'elle en ait conçu de l'horreur.

Lorsqu'on s'arrête au contentement que les avantages de nature font couler dans le cœur, il est certain qu'on perd la pureté de l'âme, du moins au commencement de ce plaisir. En effet, si on a quelque sentiment spirituel, il est très-sensuel et très-grossier; il touche peu le cœur; il n'est pas gravé dans l'intérieur de l'âme; il est plutôt dans le goût sensible, que dans la force et la pointe de l'esprit. Car l'esprit qui se nourrit du plaisir des biens naturels, s'abaisse et s'affaiblit tellement, qu'il n'en peut déraciner l'habitude. Ce qui suffit pour le priver de la pureté, quoique d'ailleurs il ne consente pas à la joie, quand l'occasion se présente d'en jouir. On voit par là que l'âme vit plus alors dans la faiblesse du sens, que dans la vigueur de l'esprit; ce qu'elle connaîtra par la force et par la perfection, avec quoi elle résistera aux occasions de suivre son habitude. A la vérité, je ne disconviens pas que les vertus ne subsistent quelquefois avec des imperfections; mais je soutiens qu'on ne peut avoir l'esprit pur, et l'intérieur plein de douceur et de paix, avant qu'on ait rejeté et tout à fait éteint les joies sensibles. Car la chair règne en quelque façon dans cet état et fait la guerre à l'esprit; et quoique l'esprit ne sente pas alors sa perte, il a un fonds de distractions qui lui est caché, et qui le dissipe sans qu'il y fasse réflexion.

Mais revenons au second dommage qui en comprend une infinité d'autres. Je ne puis dire jusqu'à quel excès ils montent, et combien grand est le malheur où la joie, qu'on reçoit de la beauté et de la bonne grâce naturelle précipite l'âme. Car c'est de là que viennent tous les jours les meurtres, les pertes de biens, les violences, la ruine des familles, les envies, les querelles, les combats, les adultères, les violements, la pitoyable chute d'un si grand nombre de personnes vertueuses, qu'on les compare à la troisième partie des étoiles que le serpent fit tomber du ciel (Apoc., XII, 4). Ne peut-on pas s'écrier avec Jérémie : *Comment l'or fin est-il terni? comment sa couleur éclatante est-elle obscurcie? Les pierres du sanctuaire ont été dispersées par les places publiques. Les enfants de Sion les plus nobles et couverts d'habits d'or, sont semblables à des pots de terre dépouillés de leurs ornements et de leur beauté* (Threnor., IV). Où est-ce enfin que le venin de ce dommage ne se glisse pas? Et



qui est-ce qui ne boit pas dans la coupe dorée de cette femme de Babylone, dont il est parlé dans l'Apocalypse : *J'ai vu*, dit saint Jean, *une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de blasphèmes ; elle avait sept têtes et dix cornes* (Apoc., XVII, 3). Car quand elle est représentée assise sur une bête, et qu'on lui donne sept têtes et dix cornes, on nous fait comprendre qu'il n'est point d'homme, quelque élevé ou abaissé, quelque saint ou pécheur qu'il soit, à qui cette femme ne donne de son vin à boire, en captivant son cœur, sinon tout entier, au moins en partie ; puisque, comme il est remarqué au même endroit, *elle a enivré du vin de sa prostitution tous les rois de la terre* (Ibid., 2). Elle exerce sa tyrannie sur tous les états des hommes, et même sur l'état sublime et tout divin du sanctuaire et du sacerdoce, en y mettant son abominable coupe ; de sorte, selon le langage de Daniel, *que l'abomination de la désolation sera dans le temple* (Dan., IX, 27). En effet, il ne s'en trouve point d'assez fort pour lui résister, lorsqu'elle leur présente le plaisir et la joie, qu'elle leur fait goûter avec son vin infecté de corruption. Les rois ont succombé à ses attraits, et très-peu, quoique fort saints, se sont défendus de ses délices et de ses enchantements. Ce mot, *ils ont été enivrés*, exprime sa force et son empire. Aussitôt que quelqu'un a bu du vin de ses plaisirs, son cœur s'unit à ces objets, il en est ensorcelé, l'esprit et la raison s'obscurcissent et se brouillent, comme il arrive ordinairement à ceux qui sont ivres, de sorte que si on n'use promptement de contre-poison, l'âme est en danger de perdre la vie de la grâce. Si la faiblesse de l'esprit s'augmente, le poison de cette joie grossière attirera sur cet homme de si grands malheurs, qu'étant privé des yeux de l'esprit, comme Samson le fut des yeux du corps, et dépouillé de sa première vertu, comme Samson le fut de ses cheveux où résidaient ses forces, il deviendra comme lui l'esclave de ses ennemis, et sera contraint de tourner quelque meule de moulin, pour mourir peut-être ensuite d'une mort spirituelle. Et alors ses ennemis lui insulteront et lui diront comme à Samson : Est-ce donc vous qui rompiez si facilement les chaînes les plus fortes, qui massaciez les Philistins, qui arrachiez les portes de la ville, qui vous dérobiez à la vengeance de vos ennemis ? Est-ce vous qui remportiez de si grandes victoires sur vos adversaires et qui tombez maintenant sous leurs coups ? D'où vient ce désastre, sinon de ce que vous avez bu le vin délicieux, mais empoisonné de cette femme de Babylone ? Mais voulez-vous d'ici en avant vous garder de son poison et de ses enchantements ? mettez en œuvre les moyens que je vais vous suggérer.

D'abord que votre cœur sentira les premières atteintes de la joie, dont les biens naturels sont la source, retracez en votre mémoire combien il est vain, dangereux et préjudiciable de se réjouir d'autre chose que de l'honneur qu'on rend à Dieu. Considérez combien il a été funeste aux anges de se plaire en leur beauté, puisqu'ils sont tombés aussitôt dans une horrible laideur et dans les abîmes de l'enfer. Examinez encore combien de maux cette vaine joie attire sur l'âme. C'est pourquoi il est nécessaire que ceux qui commencent à sentir les charmes de ces biens, usent de bonne heure du remède qu'un ancien poète leur prescrit, et qui consiste à résister aux premières impressions de la passion. Lorsqu'elle s'est fortifiée par la longueur du temps et par la multiplication des actes, il est difficile de l'étouffer. C'est ce que le Sage nous explique sous la figure du vin qu'on boit. *Ne regardez pas*, dit-il, *le vin qui brille dans le verre. Il entre doucement et délicieusement, mais à la fin il mordra comme la couleuvre, et il répandra son venin comme le basilic* (Prov., XXIII, 31, 32).

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

*Des fruits dont l'âme est comblée quand elle se rend insensible au plaisir des biens naturels.*

La soustraction que l'âme se fait de la joie des biens naturels lui apporte beaucoup d'utilité ; car, outre qu'elle se dispose à l'amour divin et aux autres vertus, elle se prépare à pratiquer l'humilité en ce qui la regarde, et la charité en ce qui regarde le prochain. En effet, lorsqu'elle ne s'attache à personne en particulier à cause de ses bonnes qualités, elle se conserve la liberté d'aimer spirituellement tout le monde comme Dieu l'ordonne. Il faut remarquer ici que personne ne mérite d'être aimé qu'à cause de sa vertu ; qu'aimer quelqu'un de la sorte, c'est l'aimer selon la volonté de Dieu et avec une grande liberté ; que si on l'aime d'une manière plus spirituelle, on s'unit davantage à Dieu ; car, plus l'amour du prochain s'enflamme, plus l'amour de Dieu reçoit d'accroissement ; plus aussi l'amour de Dieu croit, plus l'amour du prochain se fortifie, parce que l'un et l'autre n'ont qu'un même principe et qu'une même origine.

L'âme tire encore de là un autre profit, qui est qu'elle accomplit ce que notre Sauveur déclare en ces termes : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce soi-même (Matth., XVI, 24)*. Ce que l'âme ne pourrait faire si elle mettait sa joie dans les dons de la nature, puisque celui qui s'estime soi-même et qui se plaît en ses qualités naturelles ne se renonce pas et ne suit pas Jésus-Christ.

On trouve aussi dans la privation de ce plaisir une troisième utilité fort considérable ; car cette privation fait couler dans l'âme un fleuve de paix ; elle ferme l'entrée aux distractions qui interrompent la prière ; elle détache les sens des objets extérieurs. Aussitôt que l'âme s'interdit la jouissance de ces choses, elle n'en désire plus la vue ; elle ne passe plus son temps à y penser, semblable au serpent et à l'aspic, qui se bouchent les oreilles de peur d'entendre la voix des enchanteurs, et de sentir l'efficacité de leurs charmes (*Psal. LVII, 5, 6*). En effet, les portes extérieures, qui sont les sens, étant bien gardées, il est facile à l'âme de conserver son calme extérieur et d'augmenter sa pureté.

Ceux qui sont avancés en la mortification de ce plaisir sensuel, se procurent aussi un grand avantage. Les objets vilains et les pensées deshonnêtes ne font pas sur leur esprit l'impression qu'ils font sur le cœur des personnes qui ont de la tendresse pour ces choses ; de sorte que le renoncement de ces délices fonde et entretient dans l'âme et dans le corps une pureté parfaite, c'est-à-dire dans l'esprit et dans les sens de l'homme spirituel, qui les purifie au point de les faire approcher de la pureté des anges, de leur donner de la conformité avec Dieu et de les faire le temple du Saint-Esprit. Or, si l'homme permet à son cœur d'y laisser entrer le plaisir des dons de la nature, il est certain qu'il ne pourra jamais être aussi pur qu'il le doit être. Au reste, pour contracter cette impureté d'âme et de sens, il n'est pas nécessaire de consentir formellement aux choses honteuses ; il suffit de les connaître et d'en ressentir de la joie, puisque le Saint-Esprit nous assure *qu'il se retirera des pensées sans entendement Sap., I, 5*, c'est-à-dire des pensées que la raison ne rapporte point à Dieu.

On recueille encore de là un bien général et fort étendu. Car, outre que l'homme spirituel se défend des inconvénients que nous venons de marquer, il se précautionne contre la vanité et contre plusieurs autres maux, tant corporels que spirituels, surtout contre le mépris ou du moins contre le peu d'estime que font des autres tous ceux qui se plai-



sont en ces avantages naturels. Au lieu que ceux qui ont la vraie prudence du chrétien ne font état et ne se réjouissent que des choses qui sont agréables à Dieu.

Tous ces fruits en produisent un dernier qui est sans doute le plus noble et le plus précieux : c'est la liberté d'esprit si nécessaire pour vaincre les tentations, pour souffrir les afflictions patiemment, pour donner de l'augmentation aux vertus, et pour servir Dieu avec fidélité et avec constance.

### CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

*Du troisième genre de biens : savoir des biens sensibles qui peuvent exciter des mouvements de joie dans la volonté; de leurs qualités, de leur quantité et de leur diversité. Comment la volonté doit agir pour se défaire de ces plaisirs et pour aller à Dieu.*

Il faut parler maintenant des biens sensibles qui peuvent exciter dans la volonté quelques sentiments de joie. Nous renfermons en ces biens toutes les choses qui concernent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, l'attouchement et les sens intérieurs, et desquelles l'imagination peut former l'idée et fournir à l'entendement la matière des discours intérieurs qu'on en peut faire.

Or, pour purifier la volonté de la satisfaction que les objets sensibles lui donnent, et pour la conduire à Dieu, il faut supposer, comme une vérité constante, que les sens de la partie animale ne sont pas capables de connaître Dieu comme Dieu. En sorte qu'il est impossible à l'œil de le voir, ou de voir quelque chose qui lui ressemble; à l'oreille, d'entendre sa voix ou quelque son qui approche de lui; à l'odorat, de flairer une odeur aussi douce que lui; au goût, de goûter une saveur aussi relevée; à l'attouchement, de toucher un objet aussi subtil et aussi délicieux; à l'imagination, de s'en faire une représentation, qui l'exprime tel qu'il est en lui-même, *puisque les hommes, dit Isaïe, n'ont point entendu depuis la naissance des siècles, les oreilles n'ont point ouï et les yeux n'ont point vu, sans vous, ô mon Dieu, ce que vous avez préparé pour ceux qui vous désirent (Isa., LXIV, 4).*

Mais il faut remarquer que le plaisir peut se répandre dans les sens, ou de la part de l'esprit par une communication divine qu'il reçoit intérieurement, ou de la part des objets matériels qui frappent les sens extérieurs. Suivant ce que nous venons de dire, il est certain que la partie sensitive de l'homme ne peut connaître Dieu, ni par la voie de l'esprit, ni par l'entremise des sens. Car étant destituée de la capacité d'atteindre à un objet si sublime, elle ne peut avoir la connaissance des choses spirituelles que d'une manière corporelle et sensible. Il s'ensuit de là que vouloir occuper la volonté du plaisir qui naît de ces opérations, c'est une chose vaine et inutile; c'est empêcher aussi la volonté de s'appliquer à Dieu, en mettant toute sa joie en lui. En effet, elle ne saurait jamais être à lui parfaitement, qu'en se privant de cette sorte de satisfaction, aussi bien que des autres contentements dont nous venons de parler. Car lorsque l'âme ne s'y arrête point, et quand la volonté commence à goûter le plaisir que les sens de la vue, de l'ouïe, de l'attouchement, de l'odorat et du goût lui présentent, elle se sert de ce plaisir même comme d'un motif efficace pour s'élever à Dieu; elle fait une chose qui lui est avantageuse et en ce cas non-seulement il ne faut ni réprimer ni finir ces mouvements, puisqu'ils produisent dans l'âme cette sorte d'oraison et de dévotion; mais il est bon aussi d'en user pour se perfectionner dans ce saint exercice, puisque plusieurs personnes sont attirées à Dieu par ces sortes d'objets sensibles.

Il est néanmoins nécessaire d'y apporter beaucoup de circonspection,

en examinant leurs effets ; car plusieurs d'entre les gens spirituels s'entretiennent dans ces délectations sensuelles, sous prétexte de s'adonner à la méditation et de s'unir à Dieu : mais, après tout, ils cherchent plus à se satisfaire qu'à contenter leur Créateur. On peut appeler cet exercice plutôt la jouissance du plaisir, que la pratique de l'oraison ; et quoiqu'ils semblent n'avoir point d'autre intention que d'aller à Dieu, ils montrent néanmoins par les effets qu'ils envisagent la satisfaction des sens. Ainsi ils s'affaiblissent plutôt par les imperfections qu'ils y puisent, qu'ils ne se fortifient par une volonté obéissante aux attraits de Dieu, et attachée à son service.

C'est pourquoi il est à propos de donner ici le moyen de connaître quand ces plaisirs sensuels sont utiles ou non ; et le voici. Lorsque l'homme spirituel entendra de la musique ou quelque autre chant harmonieux, lorsqu'il flairera des odeurs douces, ou qu'il goûtera des saveurs délicieuses, ou qu'il touchera ou verra quelque objet agréable, il doit transporter aussitôt son esprit à la connaissance, et sa volonté à l'amour de Dieu, de telle manière qu'il s'y plaise davantage qu'en ce contentement sensible, et qu'il ne s'y arrête point, sinon pour cette fin. Car c'est une marque du fruit qu'il en recueille et du progrès qu'il fait en la vie intérieure ; tellement qu'il peut se servir ainsi et non autrement de ces satisfactions, puisqu'elles aident alors à connaître et à aimer Dieu, qui est la fin qu'il s'est proposée. Mais il faut observer que celui en qui ces objets sensibles font un effet purement spirituel, ne les doit ni désirer ni estimer, quoique, quand d'eux-mêmes il se présentent, il y goûte du plaisir à cause du sentiment qu'ils lui donnent de Dieu. Voilà pourquoi il ne se met pas en peine de les avoir ; et lorsqu'ils s'offrent sans qu'il y coopère, il en détache incontinent sa volonté pour l'attacher à son Créateur. La raison est, parce que quand l'esprit se plaît à s'élever à Dieu en passant légèrement par toutes ces choses, il est si pénétré des douceurs de Dieu, si rempli de ses saveurs et si satisfait, que rien ne lui manque, qu'il ne souhaite rien davantage, et que s'il lui arrive de sentir quelque désir des choses qui l'aident à s'unir à Dieu, il s'en défait, et ces objets s'évanouissent de sa mémoire comme des songes.

Au contraire, les mêmes objets nuisent beaucoup à ceux qui y prennent quelque plaisir sensible, et qui ne laissent pas à leur cœur la liberté de se porter à Dieu avec amour et avec facilité ; c'est pourquoi ils doivent s'en priver. Car quoiqu'ils se servent de l'entendement et de la raison pour aller à Dieu, néanmoins il y a apparence qu'ils en souffrent plus de dommage qu'ils n'en reçoivent d'utilité ; d'autant que l'appétit sensuel goûte les effets sensibles de ces opérations. Et conséquemment si ces gens-là ont du penchant pour ces sortes de satisfactions, ils doivent réprimer cette inclination, puisque plus elle sera grande et puissante, plus ils deviendront faibles et imparfaits.

Ce qui nous fait dire que l'homme spirituel ne doit user du contentement des sens que par rapport au Seigneur ; et suivant cette règle il doit référer à Dieu toute la joie de son âme, afin de se la rendre utile et de l'épurer de toute imperfection. Pour cet effet il doit considérer, que toute la délectation qui coule d'une autre source que du renoncement de toutes les joies sensuelles, est vaine et inutile, et empêche la volonté de s'unir à Dieu, quoique le sujet qui les cause soit d'ailleurs excellent et sublime.

#### CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

*Des dommages qui arrivent à l'âme, lorsque la volonté se réjouit des biens sensibles.*

Si l'âme n'étouffe pas le plaisir que les objets sensibles lui donnent,



et si elle ne le rectifie pas en le rapportant à Dieu, il est constant qu'elle souffrira les pertes qui naissent de toutes les satisfactions sensuelles dont nous avons parlé, et qui sont l'obscurcissement de la raison, la tiédeur, le dégoût, l'ennui dans les exercices intérieurs, et les autres de cette nature. Mais pour descendre dans un détail plus particulier, je dis que cette joie sensible peut apporter plusieurs dommages, tant corporels que spirituels.

En premier lieu, quiconque ne rejette pas, pour l'amour de Dieu, le contentement dont les choses visibles et agréables le remplissent, il tombe dans la vanité d'esprit, dans les dissipations de cœur, dans les désordres de la concupiscence, dans l'impudicité, dans le dérèglement de l'intérieur et de l'extérieur, dans l'impudence, dans l'envie, dans la jalousie, dans d'autres vices dangereux.

En second lieu, celui qui se plaît à entendre des choses inutiles ne peut éviter les égarements de l'imagination, la superfluité des paroles, les jugements téméraires, la diversité de l'embarras des sentiments, et plusieurs autres dommages considérables.

Troisièmement, de la délectation des odeurs viennent le dégoût qu'on a des pauvres, l'aversion de les servir et de rendre service aux autres, le peu de courage à se vaincre dans les choses basses et abjectes, l'insensibilité d'esprit, au moins selon la faiblesse ou la véhémence des passions.

Quatrièmement, le plaisir des viandes engendre la gourmandise, l'ivrognerie, la colère, la discorde, le défaut de charité envers les pauvres, auquel le mauvais riche était sujet. De là naissent encore l'intempérie du corps, les infirmités, les émotions mal séantes, les autres causes des passions deshonnêtes.

De là coulent aussi, comme des ruisseaux d'une féconde source, la stupidité et la grossièreté d'esprit. Le désir et le goût des choses spirituelles languissent de telle sorte, que l'âme n'y trouve plus de saveur, et qu'elle ne peut ni s'y arrêter ni même en parler. La dissipation des sens et du cœur, le chagrin et l'amertume prennent de là leur commencement.

Mais l'attouchement des choses molles et douces est suivi de dommages plus nombreux et plus funestes à l'âme. Ce plaisir est la cause de l'exécration de mollesse : il rend l'esprit efféminé et timide ; il dispose ce sens à pécher, il lui donne un si grand penchant aux chutes continuelles, qu'il n'a pas plus de résistance qu'une cire tendre et presque fondue. L'attouchement verse dans le cœur une vaine joie ; il nourrit la liberté de dire et de voir toutes choses ; il étourdit les autres sens, et il les obscurcit à proportion que cette passion animale est violente. Il prive le jugement de ses lumières et de sa droiture, et il le tient dans une ignorance grossière et dans une grande imbecillité spirituelle. Il inspire la pusillanimité et l'inconstance ; il aveugle l'âme et il abat le courage de telle façon, qu'on craint, lors même qu'il n'y a rien à craindre.

Cette molle délectation produit l'esprit de confusion et l'insensibilité de conscience dans les affaires, parce quelle débilite le bon sens et le réduit en tel état, que l'âme ne peut ni prendre ni donner de sages conseils, et qu'elle devient incapable des biens spirituels et inutile pour toutes choses, comme un vase percé de tous côtés. Toutes ces pertes procèdent de cette satisfaction animale, et elles sont plus grandes en quelques-uns, et plus petites en quelques autres, selon la facilité et la faiblesse, ou la fermeté et la constance de ceux à qui elles arrivent. Car il y a des gens de telle complexion, que les moindres occasions leur sont plus perniciosus que les plus grandes ne le sont à d'autres.

J'ajoute aux effets de cette volupté le relâchement dans les exercices

spirituels et dans les macérations du corps, et la tiédeur et l'indévotion dans l'usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Mais je passe sous silence les autres maux dont elle accable ses esclaves, parce que je serais trop long à les déduire.

### CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

*Des biens spirituels et temporels dont la privation du plaisir des choses matérielles enrichit l'âme.*

Les profits que l'âme retire de la privation de ce plaisir sont admirables. Il y en a de deux sortes, les spirituels et les temporels.

Le premier est que l'âme, en s'éloignant de la joie qu'elle reçoit des objets sensibles et en se resserrant en elle-même, s'affranchit des distractions que les opérations trop vives des sens lui causaient. Ensuite elle s'approche plus facilement de Dieu, et conserve mieux l'esprit intérieur et les vertus qu'elle a acquises, et à qui elle donne de nouveaux accroissements.

Le second est très-excellent; car nous pouvons dire avec vérité que celui qui étouffe en lui-même cette volupté, devient de sensuel, tout spirituel; d'animal, tout raisonnable; d'humain, tout angélique, tout céleste et tout divin. Comme un homme qui ne recherche que les douceurs de ces plaisirs ne mérite pas d'autres noms que ceux de sensuel, d'animal, de terrestre : de même celui qui les abhorre est digne des qualités que nous venons de lui attribuer. Ce qui est certain, puisque l'usage des sens et la force de la sensibilité sont directement contraires aux exercices et à la vigueur de l'esprit : *Car la chair, dit l'Apôtre, combat par ses désirs contre l'esprit, et l'esprit contre la chair (Galat., V, 17).* De là vient que les forces de l'une des deux parties de l'homme diminuent ou croissent à proportion que les forces de l'autre croissent ou diminuent. Et de cette manière, la partie supérieure, qui ne tend d'elle-même qu'à Dieu, se perfectionne et s'unit à son Créateur; elle acquiert les biens spirituels et célestes; et c'est lui faire justice que de l'orner de tous les titres illustres que nous avons rapportés. Cette doctrine est fondée sur l'autorité de saint Paul. Il nous enseigne que l'homme qui n'occupe son cœur qu'à goûter les délectations sensuelles est tout charnel, et ne comprend point les choses qui viennent de l'Esprit de Dieu : et celui qui attache sa volonté à Dieu est tout spirituel; il pénètre dans les secrets du Seigneur (I Cor., II, 14, 15); il juge de toutes choses. Si bien que l'âme tire de là cet avantage, qu'elle est disposée, par cette abnégation, à recevoir tous les biens spirituels et tous les dons divins que la bonté de son Créateur voudra lui faire.

La troisième utilité consiste en une grande augmentation des délices intérieures, lesquelles remplissent le cœur de celui qui rejette les contentements charnels. Car, selon la parole infallible du Sauveur, il reçoit cent pour un (Matt., XIX, 29) : de manière que si vous renoncez une seule fois à cette joie, vous serez récompensé dès cette vie de cent douceurs spirituelles et même corporelles; et au contraire, si vous la goûtez une seule fois, vous serez puni de cent amertumes très-fâcheuses. Car, lorsque vous aurez purifié vos yeux du plaisir qu'ils avaient à voir, vous sentirez une consolation spirituelle très-agréable, parce qu'elle se rapportera uniquement à Dieu, soit que vous regardiez les choses divines, soit que vous arrétiez votre vue sur les choses humaines. Vous serez pénétré de semblables délices entendant parler des choses divines ou humaines, lorsque vous aurez soustrait à vos oreilles la vaine satisfaction qu'elles reçoivent des entretiens du monde. Vous devez juger la même chose des autres sens, lorsque vous



auriez retranché le contentement que les objets corporels leur donnent. Car, comme dans l'état d'innocence tout ce qu'Adam et Ève voyaient, tout ce qu'ils disaient, tout ce qu'ils mangeaient les excitait à une douce contemplation des choses divines, parce que la partie inférieure était bien disposée et fort soumise à la raison : de même celui qui éloigne de ses sens tout le plaisir que les objets matériels leur présentent, qui les tient assujettis à l'esprit, et qui les dompte jusqu'à étouffer leurs premiers mouvements, celui-là est pénétré des douceurs d'un étroit attachement au Seigneur, par la continuelle application de son cœur à la majesté divine. C'est pourquoi toutes choses, soit basses, soit élevées, sont utiles à ceux qui sont purs, et elles augmentent leur pureté : au contraire, elles sont dommageables à ceux qui sont impurs, et elles les infectent d'une impureté plus étendue. Cependant quiconque ne surmonte pas la volupté de l'appétit animal, il ne jouira jamais, par le moyen des créatures ni par ses propres opérations, de la joie que Dieu verse ordinairement dans les âmes fidèles. Mais quiconque ne vit plus selon la corruption des sens, il a la consolation de voir ses opérations et ses puissances tendre à la contemplation de Dieu comme à leur centre. Car, comme nous apprenons des philosophes, chaque chose subsiste et vit selon la nature de son être ; et conséquemment celui qui a changé sa vie animale en vie spirituelle, se porte sans résistance à Dieu, n'ayant plus que des affections et des actions spirituelles. Il s'ensuit de là qu'un homme qui est parvenu à cette pureté de cœur aura facilement une connaissance de Dieu, pure, spirituelle, agréable et pleine d'amour.

Je tire encore cette conséquence, que celui qui ne s'accoutume pas à vaincre sa sensualité, et qui n'use pas de tous les objets matériels pour aller à Dieu, il doit rejeter la satisfaction qui lui vient des choses sensibles, afin qu'il puisse délivrer son âme de la vie animale. Il doit craindre que, n'étant pas assez intérieur, l'usage de ces choses ne nourrisse et ne fortifie plus ses sens que son esprit, parce que la partie sensitive, étant la plus forte, domine dans ses opérations, et excite une sensualité plus grande et plus active : *Car ce qui est né de la chair est chair*, dit le Sauveur ; *et ce qui est né de l'esprit est esprit* (Joann., III, 6). Il faut bien peser ceci, puisque c'est une vérité constante. Que celui donc qui ne s'est pas encore mortifié parfaitement sur ce plaisir grossier, n'ait pas la présomption d'appliquer ses sens ni leurs opérations aux objets sensibles, s'imaginant que l'esprit en profitera davantage. En détruisant ce contentement et le désir qu'on a d'en jouir ; on augmente plus les forces de l'âme, que si on s'occupait de ces choses matérielles.

Pour ce qui concerne la gloire que le refus de cette volupté nous procure en l'autre vie, il n'est pas nécessaire de la représenter en cet endroit. Outre que ceux qui auront abhorré cette sensualité auront le corps revêtu des qualités glorieuses, bien plus excellentes que ceux qui n'auront pas méprisé la volupté, ils seront élevés à une gloire essentielle proportionnée à l'amour divin, qui les aura portés à combattre cette délectation, parce que, selon l'expression de saint Paul : *Les afflictions, quoique courtes et légères, que nous souffrons en cette vie, produisent en nous la durée éternelle d'une gloire incomparable* (II Cor., IV, 17).

Je ne crois pas aussi que je doive déduire ici les avantages que la privation de cette joie nous apporte, soit qu'ils regardent l'esprit, soit qu'ils concernent les mœurs, soit qu'ils soient commodes à la vie présente. Ils sont tous de même nature que ceux dont nous avons parlé en traitant des autres espèces de plaisirs ; ils sont même beaucoup plus éminents, parce que ces contentements étant plus conformes et plus unis à la na-

ture humaine, celui qui s'en déclare ennemi acquiert une pureté plus intérieure et plus achevée.

### CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

*On commence à traiter du quatrième genre de biens, qui sont les biens moraux; et on déclare quels ils sont, et comment la volonté peut s'y plaire légitimement.*

Le quatrième genre des biens à quoi la volonté peut s'attacher avec plaisir, sont ceux que nous appelons moraux. Nous entendons par ces biens les vertus morales et les habitudes qu'on acquiert en les pratiquant; toutes les œuvres de miséricorde, spirituelles et corporelles; l'observation des lois divines et humaines; tous les exercices enfin qu'une personne de bon naturel et portée au bien peut faire suivant les règles de l'honnêteté. Ils méritent peut-être mieux, quand on s'y applique, de donner de la joie à la volonté, que les trois autres espèces de biens que nous avons expliqués jusqu'ici. Car un homme peut se réjouir de ces biens pour l'âme par ces deux raisons : savoir, à cause de leur nature, ou à cause de l'utilité qu'ils procurent à l'homme, en tant qu'ils sont des moyens et des instruments dont il se sert pour parvenir à la vertu.

De sorte que ces trois premiers genres de biens sont indignes des recherches et des joies de la volonté, soit parce qu'ils n'apportent à l'homme aucun avantage, soit parce qu'étant périssables, ils n'ont rien de grand ni d'important : au contraire, ils suscitent dans le cœur des peines, des douleurs et des afflictions très-sensibles. Car, quoiqu'ils puissent être à l'homme un sujet de contentement, lorsqu'il en use pour monter jusqu'à Dieu, néanmoins ce bon usage est si incertain, qu'il est ordinairement plus nuisible qu'avantageux.

Mais le bien moral est de lui-même d'une excellence et d'une valeur si considérables, qu'il est juste d'en faire l'objet de nos délices. Car, puisqu'il introduit avec soi dans l'âme la tranquillité et la paix, le droit usage de la raison, l'ordre et l'uniformité des opérations, un homme, parlant humainement, ne peut avoir la jouissance d'une meilleure chose. Ainsi il lui est permis de prendre de la satisfaction dans l'exercice des vertus et dans leur possession, à cause de leur beauté et de leur mérite, et en considération aussi des profits spirituels et temporels qu'elles produisent. C'est pour cette raison que les philosophes, les sages et les princes les plus célèbres de l'antiquité païenne ont estimé les vertus, les ont louées, et se sont efforcés de les pratiquer et de les acquérir. De manière que, non-seulement ils sont arrivés à l'abondance des biens et à l'éclat de la réputation qu'ils cherchaient en ce monde, mais encore Dieu, *que rien ne peut empêcher de faire le bien*, dit le Sage, et qui l'aime dans le Gentil et dans le Barbare, leur a donné, pour récompense de leurs bonnes mœurs, une longue vie, de grands honneurs, de puissants domaines, comme nous le voyons dans les Romains, auxquels il a soumis une grande partie de l'univers, à cause de l'équité de leurs lois et de leur gouvernement, leur infidélité les rendant d'ailleurs incapables de la félicité éternelle (*Sap.*, VII, 22, 23).

Les biens de cette nature sont si agréables à Dieu, qu'il combla Salomon de biens temporels, en vue des biens moraux que ce prince lui avait demandés : *Parce que*, lui dit-il, *vous avez demandé, non pas une longue vie, ni de grandes richesses, ni la vie de vos ennemis, mais la sagesse pour juger avec discernement et avec équité, j'ai fait pour vous ce que vous m'avez prié de faire, et je vous ai donné un esprit si éclairé et si*



*pénétrant, et une sagesse si profonde, qu'il n'y a point eu d'homme jusqu'à présent et qu'il n'y en aura jamais de semblable à vous. Mais, de plus, je vous ai accordé ce que vous ne m'avez pas demandé : savoir, les richesses et la gloire en un degré si éminent, qu'aucun roi des siècles passés ne vous a été égal en biens et en réputation (III Reg., III, 11, 12).*

Néanmoins quoiqu'un chrétien puisse aimer ces biens comme modes à ses intérêts, il ne doit pas borner là son contentement de la même manière que les païens, qui ne portaient pas leur vue au delà de cette vie mortelle : mais étant éclairé des lumières de la foi, qui lui découvre la vie éternelle qu'il doit espérer, et sans laquelle toutes les choses de ce monde ne sont de nulle valeur, il doit se proposer un motif de joie plus noble, savoir : l'exercice de l'amour divin et la possession du ciel, parce que le bien moral contribue à perfectionner l'un et à conquérir l'autre. Ainsi, l'obéissance, le service et l'honneur qu'il rend à Dieu, en cultivant les vertus morales et en sanctifiant ses mœurs, doivent être la cause unique de sa joie. Sans cette intention et sans ce but, les vertus n'ont aucun prix devant Dieu, comme il est visible par la parabole des dix vierges de l'Evangile. Toutes avaient gardé la chasteté et fait de bonnes œuvres avec beaucoup de soin et de constance. Mais parce que cinq d'entre elles s'étaient réjouies de ce bien, en vue, non pas de l'honneur et de l'amour de Dieu, mais de leur satisfaction particulière et de leur propre gloire, elles furent privées de l'amour de l'époux et de la félicité du ciel. Plusieurs anciens ont aussi été très-illustres pour leurs vertus et leurs bonnes actions, et plusieurs chrétiens le sont encore aujourd'hui pour les mêmes causes : mais tout cela leur sera inutile pour la vie future, parce qu'ils n'ont pas envisagé et n'envisagent pas la gloire et l'amour de Dieu. Il faut donc se réjouir, non pas de ses bonnes mœurs et de ses œuvres saintes, mais du seul amour qu'on a pour son Créateur. Plus les bonnes œuvres méritent de récompense et de gloire, lorsqu'on les fait pour le seul honneur de Dieu, plus elles doivent donner de confusion à ceux qui les font par des motifs humains et frivoles.

Le chrétien doit donc considérer, pour s'exciter à rapporter à Dieu le plaisir qu'il a d'embrasser les vertus morales, que les œuvres de miséricorde, les jeûnes, les aumônes, les austérités, les oraisons, et les autres actions saintes, fondent leur valeur, non pas tant sur leur quantité et sur leur qualité, que sur l'amour de Dieu qu'on se propose en les faisant, et que plus cet amour sera pur, ardent et désintéressé pour cette vie et pour l'autre, plus elles seront parfaites et éminentes. Je conclus que l'homme spirituel doit d'un côté sevrer son cœur de toutes les consolations que le bien moral lui présente; et de l'autre, le nourrir des seules douceurs que l'amour divin et la recherche de la gloire du Seigneur lui offrent. C'est ainsi qu'il unira sa volonté à Dieu avec toute sa force et toute sa vigueur.

## CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

*De sept dommages qui peuvent naître de la joie que les choses morales excitent dans la volonté.*

Je trouve sept principaux dommages, que l'homme peut recevoir de la vaine satisfaction qu'il prend dans les choses morales, et qui lui sont extrêmement pernicieux, parce qu'ils se répandent dans l'esprit et dans l'intérieur. Je les expliquerai en peu de mots.

Le premier est la vanité, l'orgueil, la vaine gloire et la présomption de soi-même. On ne saurait concevoir de la complaisance de ses bonnes

œuvres, sans les estimer, et sans avoir pour soi-même une estime particulière. De là vient l'arrogance, comme il paraît dans le pharisien, qui priait dans le temple avec ostentation, et qui se glorifiait de ses jeûnes et de ses aumônes.

Le second a quelque connexion avec le premier. Un homme qui en est venu là regarde les autres comme des gens imparfaits et méchants en comparaison de lui; il les méprise en son cœur; il ne croit pas qu'ils fassent aucune bonne œuvre; il en parle même désavantageusement. Ce fut le malheur où tomba le pharisien qui priait de cette sorte. *Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni tel aussi que ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, et je paie la dîme de tout ce que je possède* (Luc., XVIII. 11, 12). Et de cette manière un seul acte par lequel il s'estime soi-même et méprise les autres, lui attire ces deux dommages. Il s'en trouve aujourd'hui plusieurs qui l'imitent, en disant qu'ils ne sont pas comme un tel, qu'ils ne commettent pas tel ou tel péché, comme celui-ci ou celui-là. Ils sont même pires que le pharisien, car il eut bien à la vérité quelque mépris des autres, et en particulier du publicain, mais ceux-ci passent plus outre; ils s'enflamment de colère et d'envie contre les autres lorsqu'on les loue, ou qu'ils font de meilleures actions qu'eux.

Le troisième dommage est que, ne regardant en leurs actions que la douceur, ils ne les entreprennent d'ordinaire que par l'espérance de la consolation et des louanges qu'ils en attendent. *Ils font toutes leurs œuvres*, dit Jésus-Christ, *non pas pour plaire à Dieu seul, mais pour être vus des hommes* (Matth., XXIII, 3).

Le quatrième est une suite du troisième. Dieu ne récompensera pas ces gens-là du bien qu'ils font, parce que le seul plaisir, la seule gloire, le seul intérêt temporel est le terme de leurs prétentions. C'est pourquoi, *je vous dis en vérité*, ce sont les paroles de notre Sauveur, *qu'ils ont déjà reçu leur récompense* (Matth., VI, 2). Ainsi ils seront punis également par la privation de leur salaire, et par la confusion de leurs intentions corrompues.

Leur misère est si grande en cet endroit, que la plupart de leurs actions, dont le public est témoin, sont ou vicieuses et de nul prix, ou du moins très-imparfaites aux yeux de Dieu, par la raison qu'ils ne se sont pas mis au-dessus de toutes ces vues humaines. Car enfin, quel autre jugement peut-on faire d'eux, lorsqu'ils ne veulent rien entreprendre de considérable, à moins qu'ils n'en laissent des monuments publics, qui consacrent à la postérité leur nom, leur famille et leurs richesses, et qu'ils ne mettent leurs armes dans les églises, comme s'ils voulaient qu'on fléchit le genou devant elles comme devant des images sacrées? En vérité on peut dire, en quelque façon, que quelques-uns d'eux semblent s'estimer plus que Dieu même.

Mais laissons-là ceux qui en usent le plus mal à cet égard; combien en voit-on qui perdent tout le fruit de leurs bonnes œuvres? Les uns souhaitent qu'on leur en donne des louanges; les autres desirant qu'on leur en sache gré et qu'on les en remercie; quelques-uns en parlent avec plaisir, et sont bien aises qu'un tel ou un tel en ait connaissance; ils voudraient même que le bruit s'en répandit par tout le monde. Quelques autres distribuent de leurs biens aux pauvres par des mains étrangères, et font d'autres œuvres d'éclat par le ministère d'autrui, afin que leur réputation vole de tous côtés. Il y en a enfin qui cherchent l'un et l'autre, le profit et l'applaudissement (Matth., VI). Agir de la sorte, ce n'est autre chose, selon le langage du Fils de Dieu, que faire sonner la trompette devant soi, que contenter sa vanité, et que



renoncer volontairement aux biens éternels, dont Dieu comble les personnes adonnées aux actions vertueuses.

C'est pourquoi ceux qui veulent se mettre à couvert de ce mal doivent cacher leurs bonnes œuvres, afin qu'elles ne soient connues que de Dieu, et que les hommes n'aient pas lieu de s'en apercevoir, ni de leur donner leur approbation. Il faut même qu'ils s'en dérobent à eux-mêmes la connaissance ; c'est-à-dire qu'ils n'en fassent non plus d'estime et qu'ils n'y prennent non plus de complaisance que s'ils les ignoraient, selon le sens spirituel de ces paroles de Notre-Seigneur : *Que votre main gauche ne sache pas ce que fait la droite* (Matth., VI, 3). Comme s'il disait : Ne regardez pas avec des yeux de chair les œuvres spirituelles que vous faites. C'est par ce moyen que toute la force de la volonté se réunira et s'attachera toute à Dieu, et que le bien qu'on fera devant les yeux de la majesté divine sera utile à l'âme et très-parfait en lui-même. Si un homme se comporte autrement en ses saintes actions, non-seulement il ne méritera nulle récompense, mais la vanité qu'il en concevra intérieurement sera la source de plusieurs péchés. A quoi on peut appliquer ce sentiment de Job : *Si j'avais, dit-il, goûté de la joie dans le secret de mon âme, et si j'avais baisé ma main, mon péché serait très-grand* (Job, XXXI, 26, 27, 28). Pour entrer dans sa pensée, il faut entendre par la main les actions qu'on fait, et par la bouche, la volonté qui se plaît en ces actions. Et parce que cette complaisance est renfermée dans l'intérieur, Job dit : *Si j'avais goûté de la joie dans le secret de mon âme ; ce qui serait un très-grand péché*, et même, comme il ajoute, *un renoncement de Dieu*. Car s'attribuer à soi-même une bonne œuvre, c'est la dérober à Dieu, qui est l'auteur de tout bien, à l'exemple de Lucifer, qui prit une si grande complaisance en ses bonnes qualités, qu'il dépouilla Dieu de la gloire qui lui était due, et qu'il s'en revêtit lui-même, comme s'il en eût été le principe et la cause.

Le cinquième dommage concerne ceux qui n'avancent point dans la vie spirituelle et dans la perfection. Ce qui leur arrive lorsque la pratique des bonnes œuvres ne leur est pas une féconde source de délices intérieures comme ils prétendent ; et cette privation leur fait perdre le courage, la persévérance et le mérite. Or, Dieu a coutume de priver de ces douceurs spirituelles tous ceux auxquels il destine un plus éminent degré de sainteté. Il leur ôte le lait, qui est la nourriture des enfants ; et il leur donne le pain, dont les hommes faits mangent d'ordinaire. Il met leurs forces à l'épreuve, et il change la délicatesse de leur goût et de leur appétit, en une grande avidité de la viande des forts et des parfaits. C'est ce dur traitement qui arrête ces esclaves des consolations spirituelles dans le chemin de la vertu, et à qui ces paroles de Salomon conviennent bien : *Les mouches qui meurent dans un parfum en gâtent toute la douceur* (Eccle., X, 11). Car, lorsque quelque mortification les surprend, ils meurent pour les bonnes œuvres, ils les abandonnent ; ils ne jouissent pas du plaisir dont la persévérance remplit l'âme des personnes constantes et courageuses.

Le sixième dommage tombe sur ceux qui s'imposent très-souvent à eux-mêmes, en se persuadant que les actions qui sont pleines de délices spirituelles sont préférables à celles qui en sont vides, et ils donnent autant d'approbation et de louanges à celles-là, qu'ils désapprouvent et méprisent celles-ci, quoiqu'ils dussent prendre des sentiments contraires. Les œuvres où l'homme mortifie davantage son amour-propre, lors principalement qu'il est éloigné du terme de la perfection, sont communément mieux reçues de Dieu, et doivent paraître d'un plus grand mérite à celui qui les fait, à cause de l'abnégation de soi-même, que celles qui le flattent et le consolent beaucoup. Il peut facilement s'y rechercher et se proposer soi-même comme le dernier terme de ses opé-

rations et de ses desseins. C'est à ce propos que le prophète Michée parle : *Ils appellent bien, dit-il, le mal que leurs mains font* (Mich., VII, 3). C'est-à-dire ils s'imaginent que ce qu'il y a de mauvais dans leurs actions, leur est avantageux. Ce qui vient de ce qu'ils ont plus à cœur leur propre satisfaction, que le bon plaisir de Dieu. Il faudrait un discours trop long pour représenter l'empire que ce dommage exerce sur les personnes spirituelles et sur ceux qui mènent une vie commune, et pour dire en détail tous ces pernicieux effets. A peine se trouverait-il un homme qui vaille aux actions saintes en vue de Dieu seul, et non par la recherche secrète des douceurs intérieures, ou de quelque autre intérêt passager.

Le septième consiste à rendre celui qui n'étouffe pas cette vaine dilection, incapable de prendre conseil et de suivre des instructions raisonnables et salutaires dans l'exercice des bonnes œuvres. L'habitude qu'il y a de s'y ménager du contentement, l'affaiblit et le tient lié si étroitement, qu'il juge que le sentiment des autres n'est pas le meilleur; ou s'il l'estime le plus conforme à la raison et à la vertu, il n'a pas assez de courage pour le réduire en pratique. Ces sortes de gens sont encore bien froids en l'amour de Dieu, et bien lâches en la charité du prochain, parce que l'ardeur de l'amour-propre qui les échauffe en leurs entreprises louables, éteint cette vertu dans leur cœur.

#### CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

*Des différentes utilités que l'âme reçoit lorsqu'elle se prive du plaisir des vertus morales.*

Les fruits dont l'âme est participante lorsqu'elle ne veut pas se nourrir de la vaine joie de cette sorte de biens, sont très-grands : le premier est que l'âme dissipe l'orage des tentations que le démon lui suscite, et elle se délivre des embûches qu'il lui dresse sous les apparences de ses bonnes œuvres, comme nous l'apprenons de cet endroit du livre de Job : *Il dort à l'écart sous l'ombre des roseaux et dans des lieux humides* (Job. XL, 16). Le saint homme parle de Satan, qui se cache dans l'humidité et la mollesse du plaisir et dans le vide du roseau, c'est-à-dire dans une action vaine, pour surprendre l'âme et pour l'embarrasser en ses filets; ce qui ne doit pas nous étonner, puisque cette satisfaction est d'elle-même, sans la suggestion du démon, une pure tromperie, surtout lorsque celui qui fait ces actions en sent dans le fond du cœur quelque complaisance. C'est ce que Jérémie exprime admirablement en ces termes : *Votre arrogance et l'orgueil de cœur vous ont déçu* (Jerem., XLIX, 16). Car, je vous prie, quelle plus grande tromperie peut-on imaginer que la vaine gloire ? Il est donc nécessaire que l'âme qui s'en veut garantir extermine cette joie inutile.

Le second : un homme fait des actions plus parfaites et plus fréquentes; ce qui lui serait impossible si la passion du plaisir dominait dans ses œuvres, car cette passion donnerait de si grandes forces à l'appétit irascible et à l'appétit concupiscible, qu'ils ne laisseraient nulle autorité à la raison, et qu'ensuite l'âme serait pour l'ordinaire inconstante dans le bien et dans ses résolutions : elle omettrait plusieurs saintes œuvres; elle en entreprendrait quelques-unes selon son caprice; elle en commencerait quelques autres sans les achever; et, dans cette perpétuelle vicissitude, elle ne ferait aucun profit. Car, comme elle ne serait attirée à faire le bien que par le goût du plaisir, qui est changeant de sa nature et différent, tantôt plus grand, tantôt plus petit, il est certain que, quand il cesserait de flatter le cœur, les bonnes œuvres, quelque importantes qu'elles fussent, s'évanouiraient. Ce contentement



étant l'âme et la vie des actions, celles-ci meurent lorsque celui-là s'éteint. Ces gens-là sont semblables à ceux qui écoutent la parole divine, dit Jésus-Christ, mais à qui le démon vient ensuite la ravir du milieu du cœur, de peur qu'ayant cru, ils ne soient sauvés (Luc., VIII, 12). La raison est, parce que tout leur appui et toutes leurs forces pour agir ne consistent qu'en la jouissance de cette satisfaction ; c'est pourquoi celui qui s'en prive trouve le secret de persévérer et d'éviter les fraudes du malin esprit. Si bien que cette utilité est de très-grande conséquence, comme la perte qui lui est opposée est d'une suite très-dangereuse. Celui qui se conduit par les lumières et selon les principes de la sagesse chrétienne tient les yeux toujours attachés sur la substance de ses œuvres, sur le profit qu'il en attend, et non sur la douceur d'esprit qu'il peut y puiser. Il ne bat point l'air, il ne cherche point de secours pour se procurer de la consolation, il ne s'arrête qu'à ce qu'il y a de solide en ses actions.

La troisième utilité est toute divine. Après que l'homme spirituel a ruiné la vaine joie de ses bonnes œuvres, il entre dans la pauvreté d'esprit, à qui le Fils de Dieu donne le premier rang entre les béatitudes et le royaume du ciel pour récompense (Matth., V, 3)

Le quatrième : celui qui a banni ce contentement de sa volonté devient doux, humble et prudent en ses actions. Car les appétits irascibles et concupiscibles ne souffrent plus en leurs opérations les impressions violentes de la volupté, et cet homme agira sans présomption de lui-même, sans estime de ses œuvres, et sans être couvert du bandeau que la satisfaction du bien qu'il fait lui mettrait sur les yeux, s'il ne l'abhorrait pas.

La cinquième : il gagne le cœur de Dieu et l'amitié des hommes, et il se défend des vices odieux d'avarice, de gourmandise, de paresse, d'envie, d'une infinité d'autres défauts spirituels.

## CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

*On parle des biens surnaturels, qui sont le cinquième genre des biens qui peuvent remplir de joie la volonté. On montre de quelle nature ils sont, comment on les distingue des biens spirituels, et comment il faut rapporter à Dieu le contentement qui en vient.*

Il est convenable de traiter maintenant du cinquième genre des biens où la volonté peut trouver du plaisir. Nous les appelons surnaturels, car ce sont tous les dons et toutes les grâces que Dieu nous accorde gratuitement, et qui surpassent toutes les forces et toute la vertu de la nature. Tels furent les dons de sagesse et de science dont Dieu enrichit Salomon (III Reg., IV, 29) ; tels sont ceux que saint Paul marque en sa première lettre aux Corinthiens ; savoir, le don de foi, la grâce de guérir les malades, le don de faire des miracles, le don de prophétie, le discernement des esprits, le don de parler diverses langues, le don de les interpréter (I Cor., VIII, 9, 10). Tous lesquels biens quoiqu'ils soient sans contredit spirituels, comme le sont ceux dont nous parlerons bientôt, nous avons néanmoins jugé qu'il était nécessaire de les distinguer, à cause de l'extrême différence qui se trouve entre eux. Car l'usage qu'on fait de ceux-ci regarde immédiatement le bien des hommes ; et c'est pour cette raison que Dieu les leur communique, puisque le Saint-Esprit, dit l'Apôtre, ne se fait paraître en chacun que pour l'utilité commune (I Cor., XII, 7). Mais les grâces purement spirituelles ne servent qu'à entretenir le commerce de Dieu avec l'âme, et la familiarité de l'âme avec Dieu, dans l'union de l'entendement et de la volonté. Et c'est cet objet et la manière de l'atteindre qui en font la distinction

d'avec les autres dons surnaturels, lesquels sont donnés de Dieu pour le profit des créatures. Ils n'ont pas toutefois cette seule différence de l'objet ; ils ont encore la différence de leur substance et de leur opération. Ce qui nous oblige à en donner une différente connaissance.

Or, prenant ces dons surnaturels dans le sens que je leur donne, je dis pour nous encourager à fermer notre cœur à la satisfaction qu'ils y font entrer, qu'on en reçoit deux sortes de fruits considérables, pour le temporel et pour le spirituel. Le fruit temporel est la guérison des malades, la vue rendue aux aveugles, la résurrection des morts, la fuite des démons, la prédiction de l'avenir, afin que les hommes pourvoient à leurs affaires, et d'autres semblables faveurs. Le fruit spirituel regarde principalement l'éternité, car sa fin est, que ces saintes opérations contribuent à nous faire connaître Dieu, à lui rendre l'obéissance et l'honneur que nous lui devons, à exciter le prochain à s'acquitter des mêmes devoirs.

Le premier fruit ne doit pas inspirer à l'homme beaucoup de joie, parce que les miracles et les autres dons qu'il contient lui sont peu utiles pour acquérir l'union divine : c'est la charité qui le conduit à ce terme. Or, ces merveilles extraordinaires peuvent lui arriver sans avoir la grâce sanctifiante, soit que Dieu les communique comme au faux prophète Balaam, soit que le démon les opère par sa force et ses prestiges, ou par quelque secrète vertu de la nature, comme il a paru dans Simon le magicien. Si ces prodiges devaient apporter quelque avantage aux hommes, ce serait assurément ceux dont Dieu serait l'auteur et l'ouvrier.

Cependant saint Paul nous apprend à juger de leur prix, si on les sépare des dons du second rang. *Quand je parlerais, dit-il, le langage des hommes et des anges, si je n'avais pas la charité, je ressemblerais à de l'airain ou à une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, que j'entendrais tous les mystères, que j'aurais toute la science et toute la foi, en sorte que je transportasse les montagnes d'un lieu à un autre, si je n'avais pas la charité, je ne serais rien (I Cor., XIII, 1, 2). C'est pourquoi, lorsque plusieurs diront à Jésus-Christ notre Sauveur : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en votre nom ? alors il leur répondra : Je ne vous ai jamais connus : Retirez-vous de moi, vous qui avez commis l'injustice (Matth., VII, 22, 23).* Ainsi un homme doit se réjouir, non pas de ce qu'il est favorisé de ces grâces extraordinaires, mais de ce qu'il en use pour servir Dieu avec un parfait amour, en quoi consiste le fruit de la vie éternelle et bienheureuse. De là vient que Notre-Seigneur reprit ses disciples, qui lui témoignaient de la joie qu'ils sentaient d'avoir chassé les démons. *Ce n'est pas, dit-il, de ce que les esprits vous sont soumis que vous devez vous réjouir, mais c'est de ce que vos noms sont écrits dans le ciel (Luc., X, 20).* Comme s'il eût dit, selon les lumières de la théologie : Rejoignez-vous de ce que vos noms sont dans le livre de vie. Nous apprenons de là que personne ne doit concevoir de la joie, sinon de ce qu'il marche par le chemin qui mène à la vie éternelle, en s'appliquant avec soin aux œuvres de charité. Que peut nous servir devant Dieu, et de quelle valeur peut être à ses yeux tout ce qui n'est pas amour de Dieu ? Or, cet amour n'est point parfait, s'il n'est pas assez fort, assez prudent et assez discret pour nous purger de toute la satisfaction qui peut naître de ces faveurs surnaturelles, et pour la référer au seul accomplissement de la volonté divine. De cette façon la volonté s'unit à son Créateur par l'entremise des biens, qui surpassent les forces et l'état de la nature.



## CHAPITRE TRENTIÈME.

*Des pertes que l'âme peut souffrir, quand la volonté met son contentement en cette espèce de biens.*

Il me paraît que quand un homme établit son contentement dans les biens surnaturels, il en peut souffrir trois grandes pertes. Il peut tromper les autres et être trompé lui-même; il peut déchoir de la foi divine; il peut s'affectionner à la gloire ou à quelque autre vanité.

En premier lieu, il peut très-facilement tromper les autres et se tromper soi-même, lorsqu'il fait ses délices de ces opérations surnaturelles. Car il est nécessaire d'être éclairé de grandes lumières de Dieu, et soutenu de bons conseils et d'avis très-sages, pour juger avec discernement et avec sûreté, si ces grâces extraordinaires sont illusoires ou véritables, en quel temps et de quelle manière il faut les mettre en pratique. Or, c'est ce que l'estime qu'on en fait et la joie qu'on y puise empêchent, pour deux raisons: la première est, parce que ce contentement émousse la pointe de l'esprit, et éteint la lumière du jugement et du bon sens; la seconde, parce que celui qui se repaît de ces délices, non-seulement se hâte trop d'agir, mais il a aussi un violent penchant à opérer hors du temps qui lui est prescrit par les ordres de la sagesse divine. Supposé même que ses vertus et ses œuvres n'aient rien que de certain et de solide, néanmoins sa précipitation et son penchant suffisent pour l'engager dans l'illusion, ou parce qu'il ne comprend pas ces choses surnaturelles comme il faut, ou parce qu'il n'en tire pas le fruit qu'il devrait, et qu'il n'en fait pas l'usage dans le temps et de la manière qu'il est convenable. Car quoiqu'il soit très-constant que lorsque Dieu distribue aux hommes ses dons extraordinaires, il verse dans l'âme ses lumières, et il y fait naître des mouvements intérieurs, pour les éclairer et pour les exciter à employer utilement ces dons; ils peuvent toutefois s'égarer en cette pratique, en ne faisant pas les choses avec la perfection que Dieu demande d'eux, ni quand et comment il faut, parce qu'ils s'en font les propriétaires; et de cette sorte ils se souillent de grandes imperfections. En quoi ils ressemblent au prophète Balaam, qui eut la présomption de vouloir aller, contre la volonté de Dieu, jeter des malédictions sur le peuple d'Israël. (*Numer.*, XXII, 22). C'est pourquoi Dieu voulut le faire mourir sur-le-champ. Saint Jacques et saint Jean, emportés par un zèle trop ardent, voulurent faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, qui refusèrent l'entrée de leur ville et de leurs maisons à leur divin Maître; mais Jésus-Christ leur en fit aussitôt une réprimande (*Luc.*, IX, 54, 55). Il est évident par là que ces gens imparfaits se portent et se déterminent par le mouvement de quelque passion secrète, de quelque plaisir délicat, de quelque estime cachée, à faire ces actions non communes, lorsqu'il n'est pas expédient de les entreprendre. Car, quand il ne s'y glisse point de semblables défauts, ils attendent le mouvement de Dieu, qui les excite à s'y occuper, lorsque le temps, la nécessité et les autres circonstances l'exigent. Cette précipitation a donné sujet autrefois à Dieu de se plaindre, par la bouche de Jérémie, de certains prophètes qui prévenaient en cela ses ordres: *Je n'envoyais pas, dit-il, ces prophètes, et ils couraient de toutes leurs forces: Je ne leur parlais pas, et ils prophétisaient comme si je les eusse inspirés* (*Jerem.*, XXIII, 21). Il dit encore, *qu'ils ont séduit son peuple par leurs mensonges et par leurs faux miracles, quoiqu'il ne les eût pas envoyés, et qu'il ne leur eût donné aucun ordre* (*Jerem.*, XXIII, 32). Il ajoute qu'ils n'avaient que les visions de leur propre esprit, et qu'ils les débitaient aux autres. Tous lesquels abus ne fussent pas arrivés, si ces prophètes ne se fussent pas attribué à

eux-mêmes leurs opérations, comme quelque chose de propre et de particulier.

On peut comprendre par ces autorités que cette joie entraîne à faire un mauvais usage des dons gratuits de Dieu, comme firent autrefois Balaam et les autres prophètes, qui faisaient des miracles pour décevoir le peuple. Elle jette même les esprits vains dans de si grands égarements, que quoiqu'ils n'aient rien reçu de Dieu, ils se servent de leurs rêveries et de leurs imaginations, comme ils se les sont formées, ou comme le démon les leur a présentées; et ils les publient comme des oracles infaillibles. Car ce prince des ténèbres les voyant attachés à ces sortes de visions, leur ouvre un vaste champ, et leur fournit une grande matière pour s'y appliquer; il se mêle en leurs opérations, et il les excite en différentes manières. Ainsi ces gens, animés de ses suggestions malignes, s'abandonnent à leurs emportements en ce sujet, et par une hardiesse qui va jusqu'à l'imprudence, ils deviennent prodiges de ces merveilles prétendues et de ces faux miracles.

Cependant ce mal déplorable n'arrête pas là son cours; le désir et le plaisir d'éclater poussent si loin ces gens-là, que s'ils avaient auparavant quelque commerce occulte avec le démon, car c'est d'ordinaire par sa puissance et par son ministère qu'ils font ces prodiges illusoires, ils n'ont plus de honte de se déclarer et de faire profession d'être ses disciples aussi bien qu'ils sont ses esclaves. C'est là où se se forment les empoisonneurs, les devins, les enchanteurs, les magiciens et les sorciers. Ils passent encore plus outre (*Act.*, VIII, 19). Car non-seulement ils souhaitent d'acheter à prix d'argent les dons extraordinaires de Dieu, comme Simon le magicien, pour rendre leurs hommages et leur obéissance au malin esprit, mais ils s'efforcent aussi d'acquérir les choses sacrées et même les divines; ce qu'on ne peut dire sans frayeur. Oh! que nous avons besoin que Dieu augmente et multiplie à l'infini les effets de sa grande miséricorde!

Mais qui peut dire combien ces malheureux sont pernicieux à eux-mêmes? Qui peut connaître combien ils sont funestes au christianisme? Tous ceux qui s'adonnèrent à la magie parmi les Israélites que Saül chassa de son royaume, commirent ces abominations et séduisirent ainsi le peuple, parce qu'ils voulurent imiter les prophètes du Seigneur (*I Reg.*, XXVIII, 3). Il est donc nécessaire, pour éviter ces illusions, que ceux qui ont reçu de Dieu quelque grâce particulière, renoncent à toute la satisfaction que l'usage qu'ils en feront leur pourrait donner. Ils doivent aussi attendre que Dieu, qui les gratifie de la sorte pour le bien de l'Eglise et de ses enfants, leur inspire le temps et la manière de se servir de ces dons naturels. Car comme le Sauveur des hommes défendit aux apôtres de se mettre en peine de ce qu'ils auraient à dire, parce qu'il s'agissait d'établir la foi, ce qui le regardait en particulier, de même il veut qu'en ces œuvres extraordinaires, qui sont sans doute très-importantes, les hommes qu'il a choisis pour les faire dépendent de ses inspirations et des moments qu'il leur marquera pour opérer, puisque c'est par sa seule vertu qu'ils produisent ces effets miraculeux. Pour cette raison les disciples de Jésus-Christ, quoique partagés avantageusement de ces faveurs surnaturelles, prièrent Dieu d'opérer lui-même la guérison des malades, et de faire par eux les autres miracles, qui devaient planter dans les cœurs la foi de notre Sauveur. *Maintenant, Seigneur, disaient-ils, considérez leurs menaces, et donnez la grâce à vos serviteurs d'annoncer votre parole avec une entière liberté. Etendez aussi votre main pour faire des guérisons, des prodiges et des miracles au nom de votre saint Fils Jésus* (*Act.* IV, 29, 30).

Le second dommage, qui est la perte de la foi, peut naître du pre-



mier en deux manières. Premièrement au regard des autres. Car quand ces hommes-là veulent faire quelque miracle hors du temps et sans nécessité, ils tentent Dieu; ce qui est assurément un grand crime. Et parce que l'effet ne répond pas à leurs desirs, ceux qui sont témoins de ce manquement de prodige, ou qui en sont informés, diminuent la force de leur foi, et quelquefois même ils la méprisent. Car quoique l'affaire réussisse quelquefois selon les vœux de ces gens-là, Dieu le voulant ainsi pour des raisons particulières, comme il permit que la magicienne que Saül consulta fit paraître l'âme de Samuel, si toutefois c'était son âme (I Reg., XXVIII, 11, 12), néanmoins il arrive très-souvent que les succès n'est pas égal en toutes choses: et si d'aventure ils obtiennent ce qu'ils prétendent, ils ne sont pas exempts d'erreur et de faute, puisqu'ils emploient ces dons gratuits en sortant des bornes de leur devoir.

Secondement, ils peuvent recevoir une perte très-importante, qui est la privation du mérite de la foi, parce que l'estime qu'ils font de ces signes extraordinaires les détourne de la pratique essentielle de la foi, qui est d'elle-même obscure. De là vient que plus il y a de merveilles qui concourent à faire croire, moins il y a de mérite à donner sa créance; car la foi, dit saint Grégoire, est vide de mérites, lorsque la raison humaine et l'expérience lui servent de preuve (Greg., homil. 26, in Evang.). C'est pourquoi Dieu n'accorde aux hommes des miracles que quand ils sont nécessaires pour les engager à croire, ou pour avancer la gloire de son saint nom, ou pour d'autres fins très-saintes, que ses fidèles serviteurs se proposent en ces rencontres. De peur aussi que ses disciples ne perdissent le mérite de la foi, s'il les eût convaincus de sa résurrection par des preuves tirées de la raison et de l'expérience, il fit plusieurs choses miraculeuses avant que de paraître à leurs yeux en sa vie glorieuse, afin que, sans le voir, ils crussent qu'il était ressuscité. Il montra d'abord à Marie-Madeleine son tombeau vide; ensuite il commanda aux anges de lui déclarer ce mystère, *parce que, dit saint Paul, la foi vient de l'ouïe*, afin qu'elle le crût avant qu'elle en eût des preuves par la vue. Lors même qu'elle le vit, ce ne fut que sous la figure d'un jardinier, afin que la ferveur que la présence du Sauveur lui inspirerait, achevât d'affermir et de perfectionner sa créance, qui était au commencement un peu faible et imparfaite (Joan., XX, 2; Rom., X, 17; Matth., XXVIII, 1, 2; Luc, XXIV, 23, 32). Il fit aussi annoncer par des femmes sa résurrection aux apôtres, qui coururent ensuite voir le sépulcre de leur divin Maître. Et lorsqu'il se joignit aux disciples qui allaient au bourg d'Emmaüs, il enflamma leurs cœurs d'une extrême ardeur, avant que de se découvrir à eux; il reprit enfin ses apôtres et ses disciples, tous ensemble, de ce qu'ils n'avaient pas ajouté foi au témoignage de ceux qui leur avaient donné des assurances de sa résurrection. Il fit le même reproche à saint Thomas, qui voulut se convaincre de ce mystère par l'attouchement de ses plaies, et il l'instruisit de son devoir par ces paroles consolantes: *Heureux ceux qui croient, quoiqu'ils n'aient pas vu* (Joan., XX, 29). Ces remarques prouvent que Dieu n'agréa pas toujours que les hommes le prient de faire des miracles, ni qu'ils desirant des choses extraordinaires. Si bien qu'il blâma les pharisiens de ce que, *s'ils ne voyaient des prodiges, ils ne croyaient pas* (Joan., IV, 48). De sorte que ceux qui se font un plaisir de voir ces œuvres surnaturelles affaiblissent leur foi et le mérite de cette vertu.

Le troisième dommage, qui vient de la satisfaction que ces miracles apportent, c'est la vaine gloire et la complaisance: elles gâtent l'esprit et le cœur de ceux qui succombent à leurs atteintes; car ce plaisir, lorsqu'on ne le renferme pas tout en Dieu, n'est que vanité, comme le montre la réprimande que Jésus-Christ fit à ses apôtres, qui se

réjouissaient de ce que les démons se soumettaient à leurs ordres ; car si ce n'eût pas été une pure illusion, il ne les eût pas traités de la sorte

## CHAPITRE TRENTE-UNIÈME

*L'âme reçoit deux avantages du renoncement de la joie, dont les grâces surnaturelles et gratuites de Dieu la comblent.*

Outre que l'âme qui se prive elle-même du contentement de ces merveilles, se garantit des inconvénients que nous venons de dire, elle en retire deux utilités très-considérables. La première est qu'elle glorifie Dieu, la seconde, elle se relève beaucoup elle-même ; elle rend de l'honneur à Dieu en deux manières : premièrement, quand elle détache sa volonté et son plaisir de tout ce qui n'est pas Dieu, pour les transférer en lui, comme le prophète-roi l'a voulu exprimer par ces paroles : *L'homme élèvera son cœur, et Dieu sera exalté (Psal. LXIII, 8)* ; car lorsque l'âme élève son cœur au-dessus de toutes choses, elle se met aussi dans la même situation. Et parce que cette élévation établit la demeure et le repos du cœur en Dieu seul, Dieu découvre son excellence et sa grandeur à l'âme, et, par ce moyen, il est plus estimé et plus exalté, parce qu'il se fait mieux connaître à elle, lorsqu'elle rapporte sa joie à lui seul, comme à son premier principe et à sa dernière fin. Ce qui ne pourrait pas être, si ce contentement n'était épuré de toutes les choses créées. C'est ce que le Seigneur a dit lui-même par la bouche de David : *Abstenez-vous des occupations de la terre ; voyez et considérez que seul je suis Dieu (Psal. XLV, 11)*. Et ailleurs : *J'ai paru, dit ce roi, devant vous, mon Dieu, dans une terre déserte, inaccessible et sans eau, comme dans le sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre majesté (Psal. LXII, 3)*. Or, si on exalte Dieu, lorsqu'on ne prend nul plaisir dans les choses créées, on l'exaltera beaucoup davantage, lorsqu'on détachera sa joie des choses extraordinaires et miraculeuses, pour la mettre tout en Dieu seul, puisque ces choses, étant surnaturelles, sont d'un rang supérieur à toutes les créatures, qui ne sont que d'un ordre naturel ; car, en les abandonnant pour ne se plaire qu'en Dieu seul, on reconnaît qu'il est plus grand, plus parfait et plus excellent qu'elles, parce que plus on méprise de choses considérables pour l'amour d'un homme, plus on fait paraître l'estime qu'on a pour lui, et on lui rend plus d'honneur et de gloire.

Secondement, l'âme exalte Dieu lorsqu'elle dégage sa volonté du désir de toutes sortes de miracles : d'autant que plus elle croit Dieu et lui obéit sans le secours et le témoignage d'aucun prodige, plus elle relève la grandeur de Dieu ; car elle reçoit sa parole avec plus de soumission que les signes les plus admirables ne pourraient lui persuader.

La seconde utilité de cet éloignement de toutes les choses extraordinaires, c'est que l'âme acquiert une foi très-pure. Dieu la lui donne avec une espérance plus ferme et une charité plus ardente, de sorte qu'il augmente de plus en plus ces trois vertus théologiques. Et alors l'âme puise dans la foi de très-sublimes connaissances de Dieu ; elle jouit, par la charité, d'une admirable douceur qui attache la volonté à Dieu seul ; l'espérance la remplit de consolations toutes divines, et ces avantages incomparables la conduisent à la parfaite union de son Créateur.



## CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

*On traite du sixième genre des biens où la volonté peut se plaire. On en représente les qualités, et on en fait la première division.*

Puisque le but que nous regardons en cet ouvrage est de conduire l'esprit par les biens spirituels jusqu'à l'union de l'âme avec Dieu, il est nécessaire que nous fassions une attention particulière sur le sixième genre des biens qui nous ouvrent le chemin de cette perfection, afin que nous en parlions d'une manière utile et convenable ; car il est certain que plusieurs n'ayant qu'une légère teinture des choses spirituelles, s'y appliquent pour contenter les sens, et laissent l'esprit vide du fruit qu'ils en devraient recueillir ; si bien qu'à peine en trouve-t-on à qui le goût sensible de ces choses ne gâte l'esprit, parce qu'ils boivent l'eau, je veux dire qu'ils flattent leurs sens de l'onction et de la douceur de ces saints exercices, avant qu'elles coulent dans l'esprit et qu'elles l'arrosent, et ainsi le cœur demeure sec, aride et fort stérile.

Je dis donc, pour venir à mon sujet, que les biens spirituels comprennent, selon ma pensée, tout ce qui nous porte et nous aide à parvenir à la conversation de l'âme avec Dieu, au commerce de Dieu avec l'âme, et à l'usage de toutes les choses divines. C'est pourquoi, en les divisant d'abord par le genre le plus universel, j'en remarque de deux sortes différentes : les uns sont doux et agréables, les autres sont amers et affligeants ; et chacun d'eux se subdivise en deux espèces ; car, entre les premiers, il y en a quelques-uns qui viennent des choses claires et connues distinctement, et quelques autres qui naissent des choses obscures et cachées à notre esprit. Entre les derniers, il s'en trouve qui procèdent, les uns des objets évidents, les autres des objets confus et couverts de ténèbres.

Nous pouvons distinguer aussi tous ces biens selon les puissances de l'âme ; car les uns, en tant qu'intelligibles, regardent l'entendement ; les autres, en tant qu'aimables, concernent la volonté ; les autres, en tant qu'imaginaires, appartiennent à la mémoire. Nous ne prétendons parler présentement que des biens spirituels, qui viennent des choses manifestes et distinctes, et qui remplissent l'âme de douceur et de satisfaction.

## CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

*Des biens spirituels qui peuvent entrer dans l'entendement et dans la mémoire, et de quelle manière la volonté doit se comporter à l'égard du plaisir qu'ils apportent.*

S'il fallait marquer ici la multitude des opérations de la mémoire et de l'entendement, et prescrire à la volonté la manière de se gouverner à l'égard du contentement qui en procède, nous aurions sans doute beaucoup à travailler. Mais comme nous en avons traité dans le second livre de cet ouvrage, et dans quelques chapitres de ce troisième livre, il n'est pas besoin d'user de redites. C'est assez de dire que comme, suivant les principes que nous avons établis, l'entendement et la mémoire doivent se vider de toutes leurs idées et de toutes leurs connaissances pour s'unir à Dieu par ce renoncement, de même la volonté doit se dépouiller de tout son plaisir pour arriver, par cette abnégation, à l'union divine. Car, puisque ces deux facultés de l'âme ne peuvent ni recevoir, ni rejeter ces sortes d'impressions sans le consentement de la volonté, il est évident que les mêmes instructions

sont également utiles et propres pour diriger la volonté et les autres puissances spirituelles de l'homme. C'est pourquoi on pourra voir en ces endroits les dommages et les dangers que nous avons rapportés, et qui assiègeront l'âme de tous côtés, si la volonté ne se prive pas de la joie de ces opérations et de ces biens, et si elle ne met pas tout son plaisir en son Créateur.

### CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

*Des biens spirituels qui sont doux et agréables, et qui peuvent toucher la volonté; de leur nombre et de leur différence.*

Nous pouvons réduire à quatre genres tous les biens qui peuvent agréer à la volonté; savoir, ceux qui nous excitent, ceux qui nous provoquent, ceux qui nous dirigent, ceux qui nous perfectionnent, et nous traiterons de chacun en particulier, commençant par les biens qui nous excitent, tels que sont les images des saints, les oratoires et les cérémonies de l'Eglise.

Quant aux images des saints, elles peuvent être une occasion aux esprits faibles de se contenter du vain plaisir qu'elles donnent. Car, quoiqu'elles soient utiles et nécessaires pour enflammer le cœur à la piété et à la dévotion, quoiqu'elles réveillent notre tiédeur, et que l'approbation de notre mère la sainte Eglise les justifie, néanmoins plusieurs personnes s'attachent plus au contentement qu'elles en reçoivent qu'aux objets qu'elles représentent.

La sainte Eglise a établi l'usage des images sacrées pour deux fins principales : l'une, pour rendre aux saints l'honneur que nous leur devons; l'autre, pour inspirer de la dévotion envers eux.

Comme c'est par là que nous sommes convaincus de leur utilité, nous devons les regarder, non pas comme des ouvrages riches, curieux et bien faits, mais comme de vives représentations des serviteurs de Dieu, et comme des instruments propres à graver en nos cœurs l'amour du culte divin, des vertus et de la vénération des bienheureux; c'est pourquoi ceux qui s'arrêtent à leur prix et à leur beauté, sans passer jusqu'aux sentiments de dévotion et de piété qu'ils y devraient puiser, sont obligés d'étouffer tout le plaisir qu'ils prennent à les voir, puisqu'il est contraire à l'intérieur, et qu'il faut éteindre toute l'affection de la volonté pour les choses particulières, de quelque nature qu'elles soient. Ceci paraît clairement par la coutume qui s'est introduite dans le monde. Plusieurs d'entre ceux qui suivent la nouvelle mode des habits, couvrent et ornent les saintes images de vêtements semblables à ceux dont les plus mondains se parent, pour satisfaire leur vanité et leur légèreté naturelle; ce qui est assurément très-désagréable à ces âmes bienheureuses; et il y a lieu de croire que l'ennemi des saints donne ces pensées à ces gens-là pour autoriser par cette pratique, pieuse en apparence, leur luxe et leur immodestie. Ainsi, la solide dévotion d'une âme, laquelle renonce à la vanité qui éclate dans les ornements des images, et au plaisir de les posséder, monte à sa plus haute perfection. Au contraire, ceux-là ne sont pas pénétrés ordinairement d'une piété intérieure, qui ne se lassent jamais d'ajouter image sur image; qui en veulent avoir d'une telle façon, d'une telle figure, d'un tel ouvrier; qui les arrangent d'une telle manière, afin qu'ils se satisfassent davantage. Quelquefois même ils s'y affectionnent avec autant d'ardeur et de force que Michas et Laban s'étaient attachés à leurs idoles (*Judic.*, XVIII, 23, 24); car le premier étant sorti de sa maison, pleurait, gémissait et jetait de grands cris après ceux qui emportaient ses figures. Le dernier courut longtemps



tout en colère après Jacob, et l'ayant enfin attrapé, l'obligea de lui ouvrir tous ses ballots, et il visita toutes ses hardes, pour trouver les statues qu'on lui avait enlevées (*Genes.*, XXXI, 30, etc.).

L'homme véritablement spirituel met sa principale dévotion dans les choses invisibles et dégagées de la matière. Il a peu d'images pour entretenir sa piété, et il ne choisit que celles qui ont plus de rapport aux choses divines qu'aux choses humaines; il les habille comme lui-même, à la mode du temps passé, c'est-à-dire, avec la simplicité des saints, et il s'accommode si peu des ajustements du monde, que non-seulement il n'en est pas touché, mais qu'il ne souffre rien devant ses yeux qui les lui remette dans l'esprit, ou qui donne la moindre atteinte à son cœur. De sorte que si on lui ôte toutes ces représentations sacrées, il ne s'en afflige pas, se contentant d'imprimer en son cœur la vive image de Jésus-Christ crucifié, pour l'amour duquel il supporte patiemment, et il désire avec ardeur qu'on le prive de tout cela, et qu'on le dépouille même des choses qui lui semblaient être des moyens d'aller à Dieu. Car c'est une plus grande perfection de se plaire en ce dénûment, et d'y conserver sa paix, que de se réjouir de la possession de ces figures et d'y mettre son amitié. En effet, quoiqu'il soit bon et louable d'en avoir quelques-unes, pour aider l'âme à concevoir de la dévotion, et surtout de prendre celles qui excitent plus vivement ces sentiments pieux et divins, toutefois il n'est pas de la vertu parfaite de les posséder avec attache et de sentir de la peine à s'en priver.

Voilà pourquoi le chrétien doit se persuader que plus il liera son cœur aux images, moins son oraison et sa dévotion s'élèveront à Dieu; parce que si nous avouons que celles qui représentent plus fidèlement leur objet, et qui excitent plus la dévotion que les autres sont plus dignes d'estime et d'amour, nous confessons aussi qu'on ne doit pas en user avec attachement, de peur qu'en abandonnant ce qui porte l'âme à Dieu, le sens, absorbé dans le plaisir de ces images, n'entraîne l'esprit, et que les objets qui devaient servir de degrés pour monter à Dieu, ne forment des obstacles à cette union aussi grands que les autres attachements en peuvent faire.

Mais supposé que quelqu'un puisse excuser son affection pour les images, parce qu'il ne sait ce que c'est que la nudité et la pauvreté d'esprit qui est requise pour achever la perfection de l'âme, personne au moins ne peut couvrir d'aucun prétexte l'imperfection qui paraît dans le choix des chapelets et des rosaires. On veut en avoir de bien tournés, et d'une façon, d'une matière, d'une couleur plutôt que d'une autre. Cependant il importe peu pour être écouté de Dieu qu'on se serve plutôt d'un chapelet que d'un autre. Au contraire, celui qui le prie d'un cœur simple et droit, ne cherchant qu'à le contenter, et ne préférant pas un rosaire à un autre, sinon lorsqu'il y a des indulgences, celui-là est écouté plus facilement.

Notre vaine cupidité est de telle nature, qu'elle prend à tout comme la glu, et qu'elle ronge et gâte tout comme la teigne. Car, je vous prie, pourquoi un rosaire d'une matière et d'une façon vous charme-t-il plutôt qu'un rosaire d'une autre façon et d'une autre matière, sinon parce que vous mettez toute votre complaisance en cet ouvrage? Pourquoi faites-vous attention à l'excellence et à la valeur d'une image, plutôt qu'à la vertu qu'elle a de vous attirer à l'amour de Dieu, sinon parce que la beauté et son prix vous flattent la vue et l'imagination? Assurément, vous ne feriez nul état de tout cela, si Dieu seul touchait votre cœur; et on ne peut voir sans douleur des gens spirituels de profession, s'amuser à ces bagatelles, et, à force de chercher des rosaires et des images de nouvelle mode, éteindre en leur âme

l'esprit de dévotion, et souffrir de grandes pertes en ce qui concerne les dons de Dieu.

### CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

*On continue à parler des saintes images, et on montre quelle est l'ignorance de quelques-uns sur ce sujet.*

L'ignorance de quelques-uns en cette matière est si déplorable, qu'ils ont plus d'amour pour quelques images, à cause de leur figure, et qu'ils y mettent plus leur confiance qu'en quelques autres. C'est sans doute ne pas bien connaître ce qui regarde le culte et l'honneur de Dieu, lequel, au reste, considère sur toutes choses la foi et la pureté de cœur de celui qui lui fait ses prières.

Il est vrai qu'il gratifie les hommes de ses bienfaits plutôt en un lieu où l'on rend de l'honneur à une image, qu'en un autre où une image de même espèce est honorée ; mais il en use ainsi pour donner occasion aux hommes d'accompagner leur dévotion d'une ferveur plus ardente, ou pour réveiller leur piété lorsqu'elle est tombée dans la langueur. C'est la fin qu'il se propose et l'effet qu'il produit, lorsqu'il fait des miracles dans de certains endroits, où les fidèles vont offrir leurs vœux au ciel à la vue des images sacrées que leur culte particulier rend célèbres dans le christianisme. Leur foi en Dieu, leur confiance en sa bonté, leur singulière dévotion envers les saints que ces images représentent, et leurs prières continuelles, soutenues de l'intercession des bienheureux, obtiennent de Dieu ces prodiges extraordinaires, dont toute la gloire revient au Créateur et à ses saints.

C'est pourquoi il ne faut point faire de réflexion sur les images d'une beauté plus exquise, pour s'y fier davantage qu'à celles qui ont moins d'art et d'agrément : ce serait une stupidité signalée ; mais on doit se borner à celles qui portent plus sensiblement le cœur à la dévotion. C'est vraisemblablement le dessein que Dieu a pour purifier la piété des fidèles. Il fait d'ordinaire ces opérations miraculeuses plutôt dans les lieux où l'on garde avec vénération des images ou des peintures sacrées d'un art commun et simple, qu'en ceux où les ouvrages donnent de l'admiration aux plus habiles en cette profession, tant il veut nous empêcher d'attribuer quelque effet à l'excellence de ces sacrées figures. Il emploie même souvent en ces effets extraordinaires, les images les plus éloignées du concours des hommes, et les plus cachées dans les lieux solitaires. Premièrement, afin que le désir de faire ces saints pèlerinages, et la longueur du chemin enflamment davantage la dévotion. Secondement, afin que ces voyageurs, étant délivrés du bruit du monde, fassent leurs prières, à l'exemple de Notre-Seigneur, avec plus d'attention et de respect. De sorte que ceux qui voudront visiter ces saints lieux, feront bien d'y aller seuls, quoique ce fût peut-être hors du temps qu'on a coutume de les fréquenter. S'ils y vont en compagnie, ils en reviendront ordinairement plus dissipés et moins dévots. Ce serait encore un plus grand mal, si quelqu'un entreprenait ces voyages plutôt pour se divertir que par dévotion : alors la foi et la piété lui manquant, les images les plus dévotes et les plus touchantes lui seraient très-inutiles. N'est-ce pas ce qu'on a vu autrefois parmi les Juifs ? Pouvait-on avoir dans le monde une image plus divine que le Sauveur ? Néanmoins, tous ceux qui n'avaient pas la foi, quoiqu'ils fussent témoins de ses miracles, n'en tiraient aucune utilité, et ce fut la raison, dit un évangeliste (*Luc., IV, 23, 24*), pourquoi il ne fit rien d'extraordinaire en son pays.

Il me semble qu'il est à propos de rapporter encore ici quelques effets surnaturels que ces images, comme instruments de Dieu, font dans



certaines personnes particulières. Dieu attache à ces figures sacrées je ne sais quel attrait, je ne sais quelle onction douce et pénétrante, qui fait une si forte impression dans l'âme, et qui inspire une dévotion si tendre, que les espèces en demeurent aussi présentes dans l'imagination et dans la mémoire, et les sentiments en sont aussi vifs dans le cœur, que si elles étaient continuellement exposées à la vue : néanmoins leur activité n'est pas toujours égale ; et leurs effets sont quelquefois plus grands, quelquefois plus petits. Il y a cependant d'autres images d'une excellence singulière, sur lesquelles Dieu ne répand pas cette force et cette douceur divine.

De plus, on en voit plusieurs qui sentent plus de dévotion pour certaines images, à cause de leur air, que pour d'autres qui sont de différents caractères, quoique rares. Ils s'y plaisent davantage, quoiqu'elles ne soient pas des plus régulières, et ils en sont frappés, comme quelques-uns trouvent plus d'agrément en un visage qu'en un autre, qui sera néanmoins peut-être mieux tourné. Cependant ces sentiments pieux ne sont à proprement parler que des mouvements naturels de cœur, et que des affections que la complexion de ces gens-là et leur penchant à une figure plutôt qu'à une autre, excitent en leur âme. Ainsi plusieurs personnes se peuvent tromper en prenant pour un effet de piété ce qui n'est qu'une production de nature.

Quelques-uns aussi regardant fixement une image, la voient remuer, ou changer de visage, ou faire quelque signe, ou parler. Encore qu'il soit vrai que Dieu fait quelquefois ces effets surnaturels, soit pour augmenter la dévotion des fidèles, soit pour donner quelque appui sensible aux âmes faibles en la vertu, soit pour attacher l'imagination à quelque objet, et pour empêcher les distractions qui interrompent les prières : néanmoins le démon est souvent l'auteur et l'ouvrier de ces changements extraordinaires, afin de jeter dans l'erreur les gens simples qui donnent facilement dans ces pièges. C'est pourquoi nous apporterons dans le chapitre suivant les remèdes nécessaires pour guérir un mal si dangereux.

## CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

*La manière de rapporter à Dieu le plaisir que la volonté reçoit des saintes Images, de telle sorte qu'elle se puisse garantir de l'erreur et des obstacles où leur usage pourrait la jeter.*

Comme l'usage ordinaire des images est d'une grande force pour nous rappeler dans l'esprit Dieu et les saints, et pour allumer en notre cœur une fervente dévotion, de même c'est une pressante occasion de se tromper, lorsque celui qui voit quelques effets surnaturels en cet usage, ne sait pas comment il doit s'en servir pour aller à Dieu. Un des principaux moyens que le démon emploie pour séduire les âmes qui ne se tiennent pas en garde contre ses artifices, et pour les empêcher d'avancer en la vie spirituelle, c'est de faire des prodiges inouis dans les images, soit matérielles comme sont celles que l'Eglise expose à nos yeux, soit imaginaires que ce malin esprit a coutume d'imprimer dans notre imagination, soit qu'il se transforme en ange de lumière pour nous décevoir, soit que ces figures nous représentent quelque grand saint. Le démon se cache sous les moyens que nous recevons de Dieu pour nous fortifier en nos faiblesses, afin qu'il puisse mieux nous imposer. Si bien que l'âme dévote doit toujours appréhender quelque surprise dans les choses les plus saintes, parce que sa défiance l'engage à découvrir le mal par les marques qui le font paraître.

C'est pour cette cause que je veux donner ici une seule instruction ;

qui sera suffisante pour éviter les pertes spirituelles qu'on reçoit de l'usage mal entendu des images. Cette perte n'est autre chose que l'obstacle ou le retardement que l'âme souffre quand elle veut aller promptement à Dieu, ou la manière imprudente et grossière de se servir des images en ses dévotions, ou les tromperies qui s'y glissent et dans lesquelles le prince des ténèbres la précipite. C'est encore pour lui apprendre à purifier le contentement que la volonté y goûte, et à le sacrifier au Seigneur, comme l'Eglise le prétend et comme elle l'exige des chrétiens. Cette instruction consiste à considérer que le fruit que nous devons recueillir des saintes images, est de nous exciter à nous ressouvenir des choses invisibles ; c'est-à-dire, de Dieu et des bienheureux, desorte que nous y attachions notre cœur, que nous y mettions notre joie, et que nous ne cherchions que le culte de ceux qu'elles nous expriment. C'est pourquoi chaque fidèle doit user de cette circonspection : aussitôt qu'il aura jeté les yeux sur une image rare ou commune, propre à lui donner une dévotion sensible ou spirituelle, il ne s'en laissera point toucher les sens ni le cœur ; mais après lui avoir rendu l'honneur qu'il lui doit selon les règles de l'Eglise, il élèvera son esprit, sa pensée et son affection à l'objet qu'elle représente, afin que sa volonté mette toute sa tendresse et toute sa satisfaction en Dieu, ou dans le saint dont il implore le secours, et qu'elle s'occupe de la dévotion et de la prière qui lui conviennent en cette rencontre. De cette façon il ne prendra pas la copie morte pour l'original vivant, ni le corps peint pour l'esprit réel, ni la figure matérielle pour l'objet spirituel qu'elle signifie. Rien aussi ne le trompera ; rien ne l'empêchera d'aller à Dieu avec toute la liberté de son cœur et de ses sentiments. Ainsi les images qui influenceront par une vertu surnaturelle en sa piété, le feront alors plus efficacement, puisqu'il portera tout son amour à Dieu sans retardement et sans résistance. Dieu n'accorde jamais ces faveurs extraordinaires, qu'en tournant l'affection et la joie de la volonté, vers les objets invisibles que les images nous figurent. Ce qui s'accomplit lorsque nous détruisons les forces et la vigueur de nos puissances, à l'égard de toutes les choses, tant celles que nous voyons, que celles qui sont hors de la portée de nos yeux.

#### CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

*Suite du discours des choses qui nous excitent au bien. On parle aussi des oratoires et des autres lieux destinés à la prière.*

Je crois avoir montré assez clairement que l'homme spirituel qui goûte sensiblement la douceur que les images sacrées lui causent, commet une imperfection très-grande et peut-être plus dangereuse que le défaut où l'attachement aux autres choses corporelles et passagères nous fait tomber. Je dis peut-être plus dangereuse ; car ceux qui s'affectionnent aux images, les regardant comme des objets pieux et saints, ne craignent pas de s'en faire un bien propre par des mouvements de cœur purement naturels. De sorte qu'ils se trompent souvent eux-mêmes, s'imaginant qu'ils sont parvenus à une excellente dévotion, parce qu'ils sentent des goûts et des consolations particulières. Mais après tout la nature et l'inclination agissent alors plus réellement que la grâce et l'onction divine.

De là vient, pour commencer à parler des oratoires, que quelques-uns amassent toujours de nouvelles images pour orner leurs oratoires, et qu'ils ne se lassent jamais de les arranger, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, afin que ces lieux de dévotion soient mieux parés et paraissent plus agréables à la vue. Néanmoins ces différents arrangements d'images ne font pas que ces gens curieux aiment Dieu davantage ; au



contraire, ils l'en aiment quelquefois moins, parce qu'ils donnent à un ajustement de peintures l'amour qu'ils doivent à la majesté divine et aux esprits bienheureux.

C'est bien une vérité constante dans l'Eglise, que tout l'ornement dont on enrichit les images sacrées, et toute la vénération qu'on a pour elles, sont peu de chose en comparaison de ce qu'elles méritent. Voilà pourquoi il y a sujet de blâmer ceux qui les gardent avec peu de respect et de bienséance. Les ouvriers aussi qui les font si grossièrement, qu'au lieu de réveiller la dévotion elles l'étouffent, sont blâmables, et on devrait leur défendre de s'occuper à ces sortes d'ouvrages. Mais cela n'a rien de commun avec l'affection déréglée que vous avez pour ces parures si recherchées et si préjudiciables à votre âme, qu'elles vous éloignent de l'union de Dieu et de l'oubli de toutes les choses créées. Si vous manquez en cela, non-seulement Dieu n'agréera pas ce que vous ferez alors, mais il vous punira de ce que vous y cherchez plutôt votre contentement que son bon plaisir. Vous pouvez vous persuader cette vérité, par les sentiments qu'eut Jésus-Christ le jour de son entrée à Jérusalem. Tout le monde alla au-devant de lui, on le reçut avec de grands cris de joie ; on n'épargna rien pour l'honorer. Néanmoins il pleura, parce que plusieurs d'entre les Juifs, qui lui donnaient de si belles démonstrations de respect et d'amitié, en avaient dans l'âme une extrême aversion, selon ces paroles de l'Ecriture : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais il a le cœur beaucoup éloigné de moi* (Matth., XV, 7, 8). Ainsi on peut dire que les Juifs faisaient cette fête plutôt pour eux-mêmes que pour Notre-Seigneur. On remarque aujourd'hui le même dérèglement en plusieurs chrétiens (Matth., XXI, 8, 9). Ils vont aux solennités publiques plutôt pour voir ce qui s'y passe, ou pour être vus eux-mêmes, ou pour faire de grands repas avec leurs amis, ou pour prendre d'autres divertissements, que pour servir Dieu et pour signaler leur piété. Des inclinations et des intentions si sensuelles sont assurément désagréables à la Majesté divine. Ceux-là lui déplaisent aussi, qui mêlent dans leurs fêtes des choses ridicules et propres à faire rire le peuple et à le distraire, ou qui s'appliquent plus à lui plaire par des embellissements magnifiques, qu'à lui inspirer de la piété (*Exod.*, XXXII, 5, 6). Mais que dirai-je de ceux qui ne regardent dans ces saintes célébrités que leurs commodités particulières, et qui les ménagent plus soigneusement que le service de Dieu ? Ils peuvent cacher aux hommes leurs desseins ; mais Dieu voit le fond de leur cœur. Cependant de quelque manière qu'ils se comportent, c'est plus pour leur utilité et pour leur plaisir qu'ils solennisent ces jours, que pour la gloire et le contentement de leur Créateur.

Aussi Dieu ne compte pas pour son culte les fêtes qu'on célèbre pour se satisfaire soi-même, ou pour contenter le monde : bien loin de les agréer, il châtie quelquefois ceux qui n'y regardent que leur consolation. L'Ancien Testament et le Nouveau nous en fournissent des exemples. Les Israelites chantèrent des hymnes et firent d'autres réjouissances à l'honneur de leur idole, se persuadant qu'ils procuraient de la gloire à Dieu : mais Dieu fit éclater sa colère contre eux par la mort de vingt-trois mille de ces rebelles. Il priva de la vie les deux fils d'Aaron, Nadab et Abi, qui se servirent d'un feu profane pour lui offrir de l'encens (*Lévit.*, X, 1, 2). Il fit enfin jeter dans les ténèbres extérieures, pieds et mains liés, celui qui était entré dans la salle des noces sans avoir de robe nuptiale (Matth., XXII, 12). Ce qui montre que les irrévérences qu'on commet contre son service en ces sortes d'assemblées, l'irritent extrêmement. Hélas ! mon Dieu, combien de fêtes les hommes célèbrèrent-ils, où le démon a plus de part que vous ! N'est-ce pas là où ce malin esprit, semblable à un marchand, exerce

son négoce, et achète des âmes pour un peu de plaisir qu'il leur donne ? Oh ! combien de fois, Seigneur, pourrez-vous dire que *ce peuple vous honore des lèvres dans ces solennités, et que son cœur est très-éloigné de vous (Isa., XXIX, 13)*, parce qu'il vous rend un culte vain, déraisonnable et profane ! Il faut honorer Dieu à cause de lui-même et de ses perfections ; et si on se propose quelque fin humaine et vicieuse, elle est indigne de sa grandeur et de sa majesté.

Je reviens maintenant aux oratoires, et je dis que quelques-uns les remplissent de très-beaux ornements, pour suivre leur penchant et leur goût. Mais il y en a d'autres qui passent à l'extrémité contraire. Ils sont si peu touchés du respect qui est dû aux chapelles, qu'ils en font moins d'état que de leurs chambres, se faisant plus de plaisir d'ajuster des lieux profanes, que des lieux consacrés à Dieu. Les uns et les autres ne font pas ce qu'ils doivent ; et ceux-là sont encore dignes de réprimande, qui dérobent le temps à leur oraison mentale, à leur récollection intérieure, pour le donner à ces ajustements extérieurs, ne faisant pas réflexion qu'en s'embarassant de la sorte, ils sont moins propres et plus mal disposés à recevoir les impressions de Dieu, surtout lorsqu'on veut les dépouiller de ces ornements : alors ils tombent dans le trouble et dans le chagrin.

#### CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

*Comment il faut se servir des églises et des chapelles pour conduire l'esprit à Dieu.*

Pour conduire l'esprit à Dieu par ce genre de bien, il est expédient de permettre à ceux qui commencent de s'adonner à la vertu, de prendre quelque plaisir sensible dans les images, dans les chapelles, dans les oratoires et dans les autres choses visibles et consacrées à la piété, parce qu'ils ne se sont pas encore assez sevrés des douceurs du monde, pour renoncer à toutes sortes de satisfactions. Il en faut user avec eux comme avec un enfant à qui on donne une chose pour lui en ôter une autre, de peur que si on ne lui laissait rien en la main, il ne se mit à pleurer. Mais l'homme spirituel qui veut faire de nouveaux progrès en la vie intérieure, se doit priver de toutes les délices que le cœur peut trouver en ces objets. Une âme bien pure ne s'en laisse jamais toucher, mais elle vaque uniquement au recueillement et au commerce spirituel avec son Dieu. Quoiqu'elle use des images et des oratoires, elle ne s'y arrête pas ; mais oubliant aussitôt les choses sensibles, elle repose en Dieu seul. Conséquemment quoiqu'il soit bon de faire l'oraison dans un lieu fort propre, il faut choisir pour ce saint exercice un endroit où les sens trouvent moins de quoi s'attacher, et où l'esprit soit plus libre pour s'élever à Dieu. Nous pouvons appliquer à ce sujet la réponse que notre Sauveur fit à la Samaritaine, lorsqu'elle lui demanda où il était plus convenable de prier Dieu, dans le temple ou sur la montagne qu'elle lui montra ; il lui répondit que la prière n'était pas resserrée dans les limites d'une montagne, mais que les vœux de ceux qui adoraient son Père en esprit et en vérité, lui étaient agréables. *L'heure viendra, dit-il, et elle est même déjà venue, que les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité ; car ce sont les adorateurs que mon Père désire. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité (Joan., IV, 23, 24)*. Encore donc que les temples et les oratoires bien parés soient destinés à la prière, et que ce soit là le principal usage qu'on en doit faire, toutefois lorsqu'on veut converser intérieurement avec Dieu dans l'oraison, il est plus commode de se tenir dans un lieu qui ne dissipe ni les sens ni l'esprit, comme font d'ordi-



naire les endroits agréables à voir, et capables d'attirer notre curiosité et de satisfaire notre amour-propre. Pour cette raison les lieux écartés et incultes ont quelque avantage pour la méditation, et n'empêchent pas l'esprit de prendre son vol vers Dieu. Que si ces sortes d'objets visibles contribuent quelquefois à l'élévation de l'âme vers Dieu, cela ne se fait qu'en les effaçant aussitôt de la mémoire, et qu'en demeurant en Dieu sans retour sur les créatures. Le Sauveur des hommes nous a donné l'exemple de cette pratique. Il se retirait souvent pour prier dans les endroits les plus éloignés du commerce des hommes, et les moins propres à lui frapper les sens. Il aimait surtout les montagnes, dont la situation lui donnait lieu, par sa hauteur, de s'élever vers le ciel, et dont l'apreté naturelle ne lui présentait aucun sujet de se contenter. Un homme spirituel ne cherche que des lieux vides d'agréments, pleins d'horreur et propres à favoriser son attention sur lui-même, afin qu'il trouve dans l'oubli et dans la privation des créatures un continuel recueillement et une parfaite jouissance de son Dieu. Ce qui est fort opposé à la coutume de quelques-uns qui s'étudient plus à orner leurs oratoires qu'à rentrer souvent en eux-mêmes. Ils négligent la récollection intérieure, qui est néanmoins plus nécessaire que tous ces soins, et qui leur donnerait du dégoût de ces ajustements, s'ils la pratiquaient avec assiduité.

#### CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

*On parle encore du même sujet pour mener l'esprit au recueillement dans l'usage des choses dont on vient de traiter.*

La cause pourquoi quelques-uns d'entre les spirituels n'entrent jamais tout à fait dans les véritables douceurs de l'esprit, c'est parce qu'ils ne retirent jamais parfaitement leur cœur du plaisir que les choses extérieures leur donnent. Afin de corriger ce défaut, ils doivent remarquer qu'encore que les temples et les oratoires soient des lieux de prières, et que les images sacrées facilitent l'exercice de l'oraison par les bons mouvements qu'elles nous impriment, néanmoins l'âme ne doit nullement s'occuper de ces objets extérieurs; mais elle doit s'appliquer par un profond recueillement à son intérieur, qui est le temple vivant où elle doit faire sa prière. C'est de quoi saint Paul nous avertit : *Ne savez-vous pas, dit-il, que vous êtes le temple de Dieu, et que son esprit demeure en vous* (1 Cor., III, 16). Jésus-Christ même nous en assure en ces termes : *Sachez que le royaume de Dieu est au dedans de vous* (Luc., XVII, 21). Ces autres paroles : *Ceux qui adorent Dieu, doivent l'adorer en esprit et en vérité* (Joan., IV, 24), se rapportent aussi à ce sujet. Car Dieu fait peu de cas des oratoires fort propres, si vous êtes trop sensibles à leur propreté, et si vous ne possédez pas cette nudité intérieure, qui est la pauvreté d'esprit qu'on acquiert par l'abnégation volontaire de toutes choses.

Vous devez donc étouffer en votre cœur toute cette satisfaction, afin que votre conscience soit pure, et que votre volonté s'attache à Dieu seul, et ne se remplisse que de lui dans l'oraison pour le glorifier, en rejetant toutes les douceurs qui peuvent naître des créatures. Si vous vous accoutumiez à goûter ces consolations sensibles, vous ne pourriez jamais jouir des délices spirituelles qui coulent de la nudité de l'esprit et de la récollection intérieure.

#### CHAPITRE QUARANTIÈME.

*De quelques dommages que souffrent ceux à qui les lieux de dévotion causent un plaisir sensible, de la manière que nous l'avons dit.*

Lorsque l'homme spirituel cherche quelque plaisir sensuel dans les

choses que venons d'expliquer, il souffre plusieurs dommages intérieurs et extérieurs. Quant à l'esprit, jamais cet homme ne possédera une entière récollection à laquelle on arrive lorsque l'âme sort des choses créées, s'affranchit des joies sensibles, se retire dans son intérieur, et travaille de toutes ses forces à acquérir les vertus.

Pour l'extérieur, cet attachement est cause qu'il ne peut faire commodément son oraison en toutes sortes de lieux, mais en ceux-là seulement qui flattent ses inclinations et son goût. Et ainsi il omet souvent sa méditation.

De plus, le désir et la jouissance de ces contentements sensibles sont la source d'une infinité de changements. Ces gens-là ne demeurent pas longtemps dans le même endroit, et ne persèverent pas dans le même genre de vie. Vous les verrez tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Ils se retirent quelquefois dans une cellule écartée, et quelquefois dans une autre. Ils font ici un oratoire, ils en dressent là un autre. Il y en a aussi quelques-uns d'entre eux qui consomment toutes leurs années à prendre et à quitter de nouveaux états de vie et de différentes manières de vivre. N'étant soutenus dans la vie spirituelle que d'une ferveur et d'une satisfaction sensible, et ne s'étant jamais fait violence pour entrer dans un parfait recueillement par l'abnégation de leur volonté et par leur soumission aux souffrances, ils abandonnent le lieu de leur demeure et l'état de leur vie, aussitôt qu'il se présente un nouveau genre de vie et un nouveau lieu conforme à leur dévotion, à leur goût et à leur humeur. Et parce qu'il n'est rien de plus sujet au changement que le goût et la dévotion sensible, ils courent après les nouveaux genres de vie et les nouvelles demeures, comme les enfants courent après les papillons.

#### CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME.

*Il y a trois sortes de lieux dévots ; et comment la volonté doit agir à leur égard.*

Il y a trois sortes de lieux où Dieu a coutume d'exciter la volonté à la dévotion. Les premiers sont certaines situations agréables par l'étendue et la variété de la vue, par la verdure des arbres et des plantes, par la solitude et le silence. Au moment que par l'usage qu'on en fait le cœur se sent touché de Dieu, il est bon de n'y plus faire attention, parce qu'il ne faut plus avoir recours aux moyens lorsqu'on est parvenu à la fin. Si quelqu'un repaissait ses sens de la beauté de ces endroits, il se dissiperait l'esprit, et tomberait dans la sécheresse et le dégoût, en perdant le recueillement intérieur qui est la seule source des délices spirituelles.

C'est pourquoi ceux qui se trouvent par hasard dans de semblables lieux, doivent aussitôt en rejeter l'idée et converser dans leur intérieur avec Dieu, comme s'ils ne s'apercevaient pas de ses agréments. Les anciens solitaires en usaient ainsi. Dans les déserts les plus vastes et les plus charmants, ils choisissaient les lieux les plus étroits et les plus affreux, et bâtissaient là de très-petites cellules pour s'y renfermer. Saint Benoît demeura trois ans dans une caverne ; et un autre ermite s'attacha avec une corde, afin de n'aller qu'aussi loin qu'elle s'étendrait. Je laisse les autres saints qui ont observé cette méthode, pour conclure qu'ils étaient persuadés que s'ils ne méprisaient tous ces attraits extérieurs, ils ne pourraient obtenir de Dieu ni les consolations de l'âme, ni la vie intérieure.

Les seconds sont des lieux particuliers, soit qu'ils soient écartés de tout commerce, soit qu'ils ne le soient pas. Dieu y communique souvent



à certaines personnes des dons spirituels pleins de douceurs intérieures : de sorte qu'elles ont toujours un grand penchant pour ces endroits-là, et qu'elles désirent quelquefois même avec inquiétude d'y revenir. Néanmoins des quelles y sont, elles ne reçoivent pas de pareilles faveurs, cela n'étant pas en leur pouvoir ; et Dieu accordant ces grâces quand il lui plaît, comme il lui plaît, et où il le trouve bon, sans s'attacher aux temps, aux lieux ou à la volonté de ceux qu'il en veut gratifier. Il sera cependant utile d'y aller quelquefois faire l'oraison, pourvu que le cœur ne s'y affectionne pas : on en peut apporter trois raisons. La première est parce que Dieu veut que ceux-là lui donnent des louanges là même où il les a comblés de bienfaits. La seconde, ils se souviennent mieux de le remercier de ses dons. La troisième, ce souvenir donne plus de vivacité à leur dévotion. C'est pour ces causes, et non par l'espérance des mêmes biens, qu'ils doivent fréquenter ces lieux, parce que ce n'est pas le lieu ; mais c'est l'âme qui attire les libéralités de Dieu sur elle, étant seule parmi les créatures matérielles un sujet propre à en être favorisé. Ainsi Abraham dressa un autel dans le lieu où Dieu lui avait apparu, et il y invoqua son saint nom (*Genes.*, XII, 7). Il y passa en revenant d'Égypte, et il y fit la même chose (*Gen.*, XII, 8). Jacob fit aussi un autel d'une pierre ointe d'huile dans l'endroit où le Seigneur s'était montré à lui au haut d'une échelle (*Genes.*, XXVIII, 18). Enfin Agar, pour distinguer le lieu où un ange lui avait parlé de la part de Dieu, lui donna ce nom : *Vous, mon Dieu, vous m'avez vu. Car j'ai vu le dos, dit-elle, de celui qui me regarde* (*Genes.*, XVI, 13).

La troisième sorte de lieux sont ceux que Dieu destine par un choix spécial à son service. Il choisit la montagne de Sinaï pour donner sa loi à Moïse (*Exod.*, XXIV, 12) ; il en montra une autre à Abraham pour lui immoler son fils Isaac. Il ordonna à notre saint père Elie de se rendre sur le mont Horeb, afin de le voir de la manière que l'homme peut voir Dieu en cette vie (*III Reg.*, XIX, 18). Saint Michel déclara, dans une apparition à l'évêque de Siponto en la Pouille, qu'il prenait sous sa protection le mont Gargan, et lui ordonna d'y bâtir une chapelle sous l'invocation des anges. Enfin, la très-glorieuse vierge Marie désigna à Rome une place, par la neige qui y tomba miraculeusement au mois d'août, où elle voulut que Jean, qui était d'une ancienne famille des Patrices, et sa femme, fissent faire une église à son honneur.

Dieu seul sait pourquoi il veut être servi et glorifié en un lieu plutôt qu'en un autre ; pour nous, il suffit que nous soyons persuadés qu'il fait ce choix pour notre bien, et qu'en quelque endroit que nous lui demandions quelque chose avec foi et avec confiance, il écoutera tous nos vœux. Cependant, lorsque nous le prions dans les lieux qui sont consacrés à son culte, il y a plus de sujet de croire qu'il nous exaucera, puisque c'est pour cette fin qu'ils lui sont dédiés.

## CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

*Des autres choses qui nous animent à l'oraison, telles que sont les différentes cérémonies que plusieurs pratiquent.*

On peut tolérer en quelque façon le plaisir qu'on prend aux choses dont nous venons de parler, et l'attachement qu'on a pour elles, parce que, s'il y a de l'imperfection, il y a aussi de l'innocence. Mais on ne peut supporter la grande confiance que quelques-uns mettent dans les cérémonies, que des gens peu éclairés et même très-éloignés de la pureté de la foi ont introduites. Laissons là ces cérémonies pleines de noms et de termes qui ne signifient rien, et les autres choses profanes

que plusieurs personnes grossières et d'une conscience suspecte mêlent en leurs prières. Il est évident qu'il y a du mal et du péché, et souvent même il s'y trouve un pacte secret avec le démon : ce qui attire sur ces malheureux la colère de Dieu. Je ne veux traiter ici que des cérémonies que plusieurs, qui n'y découvrent rien de mauvais, observent par les mouvements d'une dévotion que je n'ose appeler indiscrete. Ils s'imaginent qu'elles ont une si grande vertu, et ils fondent sur elles leurs espérances de telle sorte, qu'ils se persuadent que, s'ils en omettaient la moindre en leurs prières, ils n'en recueilleraient aucun fruit, et que Dieu ne remplirait pas leurs attentes. En quoi sans doute ils commettent une grande irrévérence contre la majesté divine. Par exemple, ils veulent qu'un tel prêtre, et non pas un autre, dise la messe, avec un tel nombre de cierges, ni plus ni moins, à telle heure et non à une autre, un tel jour et non avant ou après. S'ils font faire quelque pèlerinage, ils ordonnent qu'il y ait tant de stations, qu'on les fasse en tel temps et à telle heure, qu'on y dise tant d'oraisons, avec telles cérémonies, telles postures de corps, et autres circonstances, sans en omettre ni en changer aucunes, quelque petites qu'elles soient. Il faut aussi, selon leur vue, que la personne qu'ils emploient pour faire ces dévotions ait telles et telles qualités. Que si une seule chose de toutes celles qu'ils se sont proposées vient à manquer, ils croient que leurs desseins ne réussiront pas et qu'ils n'obtiendront pas ce qu'ils désirent.

Mais ce qui est tout à fait insupportable, il y en a qui veulent éprouver en eux-mêmes l'effet de ces pratiques, ou qui desirent absolument et sans condition que ce qu'ils demandent leur soit accordé et qu'il s'accomplisse aussitôt qu'ils ont achevé leurs prières cérémonieuses. Agir de la sorte, qu'est-ce autre chose que provoquer la colère de Dieu? Il s'en irrite quelquefois au point de permettre au démon de les tromper, en leur faisant sentir ou comprendre des choses contraires au bien de leur âme. Et certes ils méritent bien ce châtement, puisqu'ils ont plus de soin d'entretenir leur attachement à ces sortes d'oraisons et de cérémonies, et de nourrir leur amour-propre, que de chercher le bon plaisir de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté. Cependant les effets ne répondent pas toujours à leurs desirs, faute d'établir toutes leurs espérances en Dieu.

#### CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

*Comment il faut se servir de ces dévotions pour élever à Dieu le plaisir et la force que la volonté y trouve.*

Ces gens-là doivent donc savoir que plus ils s'appuient sur ces cérémonies, moins ils se fient à Dieu et impétront ce qu'ils prétendent. Aussi quelques-uns d'entre eux agissent plutôt pour leurs fins particulières que pour la gloire de leur Créateur, quoiqu'ils présupposent que si leur entreprise doit procurer de l'honneur à Dieu elle réussira, et si elle ne doit point lui en procurer, elle ne réussira pas; néanmoins leur amour-propre et leur vaine joie, qu'ils recherchent en cette occasion, empêchent l'effet des prières qu'ils font pour avoir un heureux succès. Ils feraient cependant bien mieux d'offrir tous ces vœux à Dieu pour des choses de plus grande conséquence, telles que sont l'expiation de leurs péchés, la pureté de leur conscience, l'affaire de leur salut éternel, qu'il faut préférer à toutes les autres demandes. S'il les obtenaient du ciel, ils recevraient plus facilement les autres choses moins importantes, quand même ils ne les demanderaient pas, comme Jésus-Christ nous l'a promis dans l'Evangile : *Cherchez donc premièrement, dit-il, le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront*



données par surcroît (Matth., VI, 33), parce que cette prière est conforme à la volonté du Seigneur. En effet, rien n'est plus efficace pour l'engager à satisfaire nos souhaits que de ne chercher en l'oraison que ce qui lui est le plus agréable. Non-seulement il nous comblera des grâces nécessaires pour ménager notre salut éternel, mais il nous donnera aussi tout ce qu'il verra nous être utile, quoique nous ne le demandions pas. C'est ce que David nous dit en ces termes : *Le Seigneur est proche de ceux qui le prient en vérité, et il les écoutera* (Ps. CXLIV, 18). Ceux-là le prient en vérité, qui lui demandent des choses véritablement bonnes et relevées, c'est-à-dire celles qui regardent le salut de l'âme. Le même prophète parle de ces gens-là, lorsqu'il ajoute immédiatement après que *Dieu fera ce que veulent ceux qui le craignent, qu'il sera favorable à leurs prières pour les conduire à leur salut; qu'il tient sous sa protection tous ceux qui l'aiment, et qu'il les défend de leurs ennemis* (Psal. CXLIV, 19, 20). Cette approche de Dieu consiste donc, selon l'expression du saint roi, en ce qu'il contente toujours ses fidèles serviteurs et leur donne ce qu'ils n'ont pas même la pensée de lui demander. Ainsi Salomon l'ayant prié de lui donner la sagesse, qui était nécessaire pour gouverner son peuple avec prudence et avec justice, cette prière lui fut si agréable, qu'il lui répondit de la sorte : *Puisque la sagesse vous a plu davantage que toute autre chose, et que vous n'avez pas demandé de grands biens, ni de la gloire et de l'éclat, ni la vie de vos ennemis, ni une longue vie sur la terre, mais la sagesse et la science pour juger mon peuple sur lequel je vous ai établi roi, non-seulement je vous donne la sagesse et la science que vous désirez, mais je vous comblerai aussi de richesses et d'honneurs de telle sorte, qu'il n'y a point eu avant vous aucun roi, et qu'il n'y en aura point après vous de semblables à vous* (II Paral., I, 11). Dieu s'acquitta de sa promesse; non-seulement il le favorisa de tous ces dons, mais il réduisit aussi ses ennemis à faire avec lui une paix inviolable et à lui payer tribut tous les ans. Nous lisons quelque chose de semblable dans la Genèse : Dieu promit à Abraham de multiplier comme les étoiles du ciel la postérité de son fils légitime, comme ce bon père l'avait souhaité; et il dit ensuite que celle du fils qu'il avait eu d'Agar, sa seconde femme, serait aussi très-nombreuse.

Voilà de quelle manière il faut rapporter à Dieu le goût que la volonté sent dans les prières et dans les demandes que nous faisons. On ne doit pas s'appuyer sur les cérémonies que l'Eglise catholique n'a pas approuvées, ni en prescrire au prêtre d'autres que celles qu'elle a réglées, ni en introduire de nouvelles, comme si on avait plus de lumières que le Saint-Esprit et plus de sagesse que l'Eglise. Que si ceux qui prient Dieu avec une grande simplicité n'en sont pas écoutés, et s'ils se persuadent qu'en usant de beaucoup de cérémonies ils ne seront pas exaucés, ils ne doivent pas néanmoins mettre leur confiance en d'autres cérémonies qui peuvent concerner la dévotion, que celles que l'Eglise a établies. Il est constant que quand les disciples de Jésus-Christ le conjurèrent de leur apprendre à prier, il leur eût enseigné toutes les choses qui pouvaient porter le Père éternel à recevoir leurs prières, et néanmoins il ne renferma dans l'oraison qu'il leur ordonna que sept demandes, qui contiennent nos nécessités spirituelles et temporelles, sans y ajouter d'autres paroles ni d'autres cérémonies. Il leur dit même, selon le rapport de saint Matthieu, qu'ils n'usassent pas dans leurs prières de grandes répétitions de paroles, parce que leur Père connaissait leurs besoins avant qu'ils les lui demandassent (Matth., VI, 7, 8). Il se contenta de leur recommander très-particulièrement de prier toujours sans jamais se relâcher (Luc., XVIII, 1). Il ne nous a pas commandé de faire une grande multitude de demandes, mais il veut seulement que

nous réitérions souvent avec ferveur celles dont il nous a donné le modèle et la règle. C'est pourquoi il répéta lui-même trois fois cette prière : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice soit détourné de moi : toutefois que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre* (Matth., XXVI, 39). Cependant la manière et la cérémonie que nous devons observer, selon ses instructions, se réduisent à l'une ou à l'autre de ces deux méthodes, savoir, que nous nous retirions dans notre chambre pour y prier en secret, sans bruit, sans témoins, avec attention, avec un cœur pur et dégage des objets extérieurs. *Mais vous, dit-il, quand vous voudrez prier, entrez dans votre cabinet, fermez la porte, priez votre Père qui est dans les endroits les plus cachés* (Matth., VI, 6). Ou bien il veut que nous allions dans des lieux déserts et solitaires, comme il avait coutume de faire, et que là nous prenions le temps de la nuit le plus tranquille pour vaquer à l'oraison. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de prendre d'autres temps et d'autres jours pour faire nos prières, ni de nous servir d'autres paroles, d'autres changements et d'autres cérémonies que celles dont l'Eglise se sert et qu'elle prescrit à tous les fidèles. Je ne condamne pas néanmoins, et au contraire je loue ceux qui se fixent à un nombre de jours, comme sont les neuvaines, pour remplir leurs dévotions ; mais je ne puis m'empêcher d'improver l'attachement qu'on y a et la confiance qu'on y met. On sait que la sainte veuve Judith reprit les habitants de Béthulie de ce qu'ils avaient déterminé un temps dans lequel ils espéraient que Dieu leur ferait la miséricorde de les délivrer, et ils étaient résolus de se rendre à Holopherne, si ce nombre de jours se passait sans recevoir de secours. *Et qui êtes-vous, leur dit-elle, pour tenter le Seigneur ? ce discours et ce dessein n'attireront pas sur vous ses bénédictions, mais ils allumeront plutôt sa colère et sa fureur contre vous* (Judith., VIII, 11, 12).

#### CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

*Du second genre des biens particuliers où la volonté peut vainement se délecter.*

Nous avons dit que les biens qui nous provoquent sont du second rang, qu'ils répandent quelque plaisir dans la volonté, et qu'ils nous excitent au service de Dieu, tels que sont les prédicateurs. Nous en parlerons ici premièrement en ce qui les regarde ; secondement en ce qui concerne leurs auditeurs. Il y a sujet de leur donner aux uns et aux autres quelques avis, pour leur apprendre à rapporter à Dieu la satisfaction que leur volonté goûte dans ce saint exercice ; mais je le ferai sans les distinguer les uns des autres. Je dis donc que le prédicateur qui veut être utile au public, et qui craint que la complaisance et la présomption ne lui inspirent de l'orgueil et de la vanité, doit considérer que ce ministère apostolique dépend plus essentiellement de l'esprit que de la voix. Quoique les paroles soient nécessaires pour l'exercer, néanmoins il tire toute sa force et toute son efficacité de l'esprit intérieur. De là vient qu'encore que le prédicateur ait une science profonde, des pensées sublimes, une éloquence parfaite, un style poli, élégant et noble, il ne fera ordinairement du fruit qu'autant que l'esprit intérieur l'animerá. A la vérité la parole de Dieu est d'elle-même très-efficace, *parce que, dit David, il rend sa voix toute-puissante* (Psal. LXVII, 35) : mais elle ressemble au feu, qui a la vertu de brûler, et qui néanmoins ne brûle pas, lorsque la disposition nécessaire ne se trouve pas dans le sujet sur lequel il agit. De même la parole divine a la puissance d'éclairer et de toucher les hommes ; mais elle ne fait ni l'un ni l'autre, lorsqu'ils ne sont pas disposés. Or, afin qu'elle



produise son effet, deux sortes de dispositions sont requises : les unes regardent le prédicateur, les autres regardent les auditeurs. Le fruit de la prédication est proportionné aux dispositions du prédicateur. Ainsi l'on dit communément que le disciple est tel que le maître. C'est pourquoi lorsque les sept fils de Sceva, prince des prêtres juifs, voulurent exorciser les démons avec la même formule dont saint Paul s'était servi, un de ces malins esprits se mit en fureur contre eux, et leur dit : *Je connais Jésus, et je sais qui est Paul; mais vous qui êtes-vous? Et le possédé s'étant jeté sur ces exorcistes, et s'étant rendu maître de deux d'entre eux, ils s'enfuirent hors de la maison nus et blessés* (Act., XIX, 13, 16). Cet accident leur arriva, non point parce que Jésus-Christ ne voulait pas qu'on chassât les démons en son nom, mais parce qu'ils n'avaient pas les dispositions nécessaires. Aussi lorsque les apôtres empêchèrent un homme qui n'était pas des disciples de Jésus-Christ, de délivrer les possédés par la vertu de son nom adorable, Notre-Seigneur les reprit : *Ne l'en empêchez pas, leur dit-il, parce qu'il ne se peut faire qu'un homme qui aura fait un miracle en mon nom, incontinent après cela parle mal de moi* (Marc., IX, 38). Il hait néanmoins ceux qui enseignent la loi de Dieu aux autres et ne la gardent pas eux-mêmes, qui prêchent le bien et ne le pratiquent pas. C'est pourquoi le Saint-Esprit, parlant par l'Apôtre, blâme ces gens-là : *Quoi donc, dit-il, vous enseignez les autres, et vous ne vous enseignez pas vous-mêmes? Vous prêchez qu'il ne faut pas dérober, et vous dérobez* (Rom., II, 21)? Et le roi-prophète : *Dieu, dit-il, a fait par mon ministère ce reproche au pécheur : Pourquoi déclarez-vous aux autres mes commandements qui renferment toute justice et toute sainteté, pourquoi faites-vous profession de vous attacher à mon Testament, puisque vous avez de l'aversion des instructions que ma loi vous donne, et que vous méprisez tous mes préceptes* (Psal. XLIX, 16, 17)? Ce qui nous apprend que Dieu ne donnera point son esprit à ces gens-là, pour les rendre capables de travailler utilement pour le prochain. Ainsi nous voyons communément, autant qu'il nous est permis d'en juger, que plus le prédicateur a de sainteté, plus il fait de fruit en ses prédications, quoique son style soit simple et qu'il ait peu de doctrine et d'éloquence. Véritablement on ne peut désavouer que les paroles choisies, le style relevé, les beaux gestes, l'action noble, la science sublime, l'éloquence accomplie et agréable ne touchent les auditeurs, et ne fassent de plus grands fruits lorsque l'Esprit de Dieu s'y trouve; mais s'il ne s'y trouve pas, la volonté des auditeurs n'en sera nullement enflammée dans le service de Dieu, quoique les sens et l'esprit en reçoivent du plaisir. Elle restera aussi languissante et aussi lâche qu'auparavant dans la pratique des vertus et des bonnes œuvres, quoiqu'on prêche admirablement et qu'on dise des choses merveilleuses. Tout cela n'est bon qu'à flatter les oreilles, comme un concert très-harmonieux. Mais, après tout, ces paroles n'étant point animées de l'Esprit de Dieu, sont mortes et n'ont pas la puissance de ressusciter les pécheurs et de les retirer du tombeau de leurs péchés. On oublie bientôt les choses les plus sublimes que les prédicateurs prêchent, lorsqu'elles n'allument pas le feu divin dans le cœur; parce que non-seulement le plaisir que l'auditeur prend à entendre des discours savants, polis et éloquentes n'est de nulle utilité, mais il l'empêche encore d'entrer dans son intérieur, et il le retient dans l'extérieur, en l'appliquant plutôt à faire réflexion sur la bonne grâce et le beau sermon du prédicateur, que sur les moyens d'édifier son âme, de corriger ses défauts et de sanctifier ses mœurs.

C'est ce que nous avons à dire aux auditeurs, puisque saint Paul désire qu'ils ne s'attachent point à ces choses, et qu'ils ne fassent état que de la simplicité de l'Evangile : il en a usé de la sorte avec les

Corinthiens : *Pour moi, mes frères, dit-il, lorsque je suis venu vers vous pour vous annoncer la vérité dont Jésus-Christ nous a rendu témoignage, je ne me suis point servi des discours élevés, de l'éloquence et de la sagesse des hommes ; mais c'a été avec la démonstration de l'esprit et de la puissance (I Cor., II, 1, 4).* Cependant, ni l'intention de l'Apôtre, ni mon dessein n'est pas de rejeter le style élégant, l'art de la rhétorique et la manière de dire propre, honnête et pathétique : ces choses sont utiles au prédicateur, et contribuent au succès des prédications. Car, quand on dit bien, on rétablit les choses les plus désespérées ; au contraire, on perd les meilleures lorsqu'on en parle grossièrement et sans grâce.

Il faut donc que d'un côté le prédicateur étudie assidûment l'Écriture sainte, les saints Pères, les théologiens scolastiques et les mystiques, autant qu'il sera nécessaire pour prouver solidement les vérités qu'il avance ; il faut qu'il compose avec exactitude et avec une éloquence mâle et forte, les discours qu'il doit prononcer. Il faut enfin qu'il s'adonne à l'oraison pour s'enflammer le cœur avant que de monter en chaire, et pour parler avec beaucoup d'ardeur et de zèle. Mais de l'autre côté, il faut que les auditeurs conçoivent un ardent désir de profiter de la prédication ; qu'ils entendent la parole de Dieu avec humilité ; qu'ils s'appliquent à eux-mêmes et non pas aux autres ce qu'ils entendent ; qu'ils fassent réflexion sur les vérités qu'on leur a prêchées ; qu'ils viennent à la pratique des instructions qu'ils auront reçues, et qu'ils rendent grâce à Dieu d'avoir le bonheur d'entendre la parole divine dont les païens sont privés.

## LA NUIT OBSCURE DE L'ÂME,

ET

## L'EXPLICATION DES CANTIQUES

QUI CONTIENNENT LE CHEMIN DE LA PARFAITE UNION DE L'AMOUR AVEC DIEU, TELLE QU'ON PEUT L'AVOIR EN CETTE VIE,

*Avec les admirables propriétés de l'âme, qui est arrivée en cette union.*

### ARGUMENT.

On met d'abord en ce livre tous les cantiques qu'il faut expliquer, et on donne ensuite l'explication de chacun d'eux en particulier, avec l'éclaircissement de chaque vers qui paraît à la tête des chapitres.

Dans les deux premiers cantiques on explique les effets de la purgation de la partie sensitive et de la partie raisonnable de l'homme ; et dans les six derniers on déclare les effets divers et surprenants des lumières spirituelles que l'union de l'amour avec Dieu répand dans l'âme.

I.

En una noche escura,  
Con ansios amores inflamada,  
O dichosa ventura !  
Sali sin ser notada,  
Estando ya mi casa sossegada,

II.

A escuras, y segura,  
Por la secreta escala difrazada  
O dichosa ventura !  
A escuras y enzela la,  
Estando ya mi casa sossegada.

I

*Pendant une nuit obscure, enflammée d'un amour inquiet, ô l'heureuse fortune ! Je suis sortie sans être aperçue, lorsque ma maison était tranquille.*

II.

*Étant assurée et déguisée, je suis sortie par un degré secret, ô l'heureuse fortune ! Et étant bien cachée dans les ténèbres, lorsque ma maison était tranquille.*



## III.

En la noche dichosa,  
En secreto que nadie me vea,  
Ni yo mirava cosa,  
Sin otra luz ni guía,  
Sino la que en el corazón ardía.

## IV.

Aquesta me guiava  
Mas certo, que la luz de medio día,  
Adonde me esperaba,  
Quien yo bien me sabía,  
La parte, donde nadie parecía.

## V.

O noche que guiaste,  
O noche amable mas que el alborada,  
O noche que juntasse  
Amado con amada,  
Amada en el amado transformada.

## VI.

En mi pecho florido,  
Que enteró para el solo se guardava  
Allí quedo dormido,  
Y yo le regalava,  
Y el ventalle de cedros ayre dava.

## VII.

El ayre del almena,  
Quando ya sus cabellos esparcía,  
Con su mano serena,  
En mi cuello hería,  
Y todos mi sentidos suspendía.

## VIII.

Quedeme y olvideme,  
El rostro recline sobre el amado,  
Cesó todo y dexame,  
Dexando mi cuidado,  
Entre las azúenas olvidado.

## III.

Pendant cette herveuse nuit, je suis sortie  
en ce lieu secret où personne ne me voyait, et  
où je ne voyais rien, sans autre guide et sans  
autre lumière que celle qui luisait dans mon  
cœur.

## IV.

Elle me conduisait plus sûrement que la lu-  
mière du midi, au lieu où celui qui me con-  
naît très bien m'attendait, et où personne ne  
paraissait.

## V.

O nuit qui m'as conduite ! ô nuit plus aimable  
que l'aurore ! O nuit qui as uni le bien-  
aimé avec la bien-aimée, en transformant  
l'aimante en son bien-aimé.

## VI.

Il dort tranquille dans mon sein qui est plein  
de fleurs, et que je garde tout entier pour lui  
seul : je le chéris et le rafraîchis avec un éven-  
tail de cèdre.

## VII.

Lorsque le vent de l'aurore faisait voler ses  
plumes, il m'a frappé le cou avec sa main douce  
et paisible, et il a suspendu tous mes sens.

## VIII.

Enme délaissant et en m'oubliant moi-même,  
j'ai penché mon visage sur mon bien-aimé.  
Toutes choses étant perdues pour moi, je me  
suis quittée et abandonnée moi-même, en me  
délivrant de tout soin entre les lis blancs.

*La fin qu'on se propose en ces cantiques.*

Avant que de commencer l'explication de ces cantiques, il est à propos de savoir que l'âme ne les chante qu'après avoir acquis l'union de l'amour avec Dieu, et essuyé les peines qui se trouvent dans le chemin de la vie éternelle, duquel notre Sauveur parle dans l'Evangile (*Matth. VII, 14*), et par lequel l'âme passe ordinairement pour parvenir à cette union divine. Et parce que ce chemin est fort étroit, et que très-peu de gens y marchent, l'âme s'estime heureuse d'y être entrée et d'avoir été conduite à la perfection de l'amour de Dieu. C'est dans le premier cantique qu'elle déclare son bonheur et qu'elle appelle ce chemin étroit la *Nuit obscure de l'Âme*, comme il paraît dans les vers du même cantique. Elle fait donc éclater sa joie, en rapportant tous les biens dont elle a été comblée en ce passage.

## LIVRE PREMIER,

### OU L'ON TRAITE DE LA NUIT DES SENS.

#### PREMIER CANTIQUE.

Pendant une nuit obscure,  
Enflammée d'un amour inquiet,  
O l'heureuse fortune !  
Je suis sortie sans être aperçue,  
Lorsque ma maison était tranquille

L'âme dit en ce cantique de quelle manière elle est sortie, tant d'elle-même que de toutes les choses créées, savoir, en exerçant sur elle-même une rigoureuse mortification qui la fait mourir à soi-même et aux créatures, qui la fait vivre à l'amour divin et à Dieu, et qui la remplit de délices célestes.

Elle ajoute qu'elle a fait cette sortie pendant *une nuit obscure*, entendant par là une espèce de contemplation qu'elle appelle purgation, parce qu'elle produit en l'âme le renoncement d'elle-même et des choses passagères. Elle assure qu'elle n'a pu sortir de la sorte que par la force et l'ardeur que l'amour de son époux lui a communiquées dans cette obscure contemplation. Et c'est ici où elle exagère les avantages de son sort, qui sont si grands, qu'elle est allée heureusement à Dieu pendant cette nuit, sans que le monde, la chair et le démon, ses ennemis, aient pu l'empêcher d'atteindre à son terme : parce que la nuit de cette contemplation, c'est-à-dire la mortification qu'elle a pratiquée en contemplant les choses divines, a étouffé toutes ses passions et tous leurs mouvements.

### CHAPITRE PREMIER.

*On propose le premier vers, et on parle des imperfections de ceux qui commencent.*

Pendant une nuit obscure.

On appelle commençants tous ceux qui se servent encore de la méditation dans la vie spirituelle. Dieu les fait passer à l'état de ceux qui profitent en la vie intérieure, lorsqu'il les élève à la contemplation, et il les conduit au rang des contemplatifs, afin qu'ils parviennent ensuite à l'état des parfaits, c'est-à-dire de ceux qui ont acquis l'union divine. C'est pourquoi, pour bien connaître ce que c'est que la nuit par laquelle l'âme doit passer, et pour savoir quelle raison oblige Dieu à l'y faire passer, il est nécessaire de remarquer d'abord quelques-unes des qualités qui sont propres des commençants, afin qu'ils conçoivent mieux l'imperfection de leur état, et qu'en relevant leur courage abattu, ils souhaitent que Dieu les mette en cette nuit où les âmes ont coutume de fortifier leurs vertus et de goûter les douceurs inestimables de l'amour divin.

Après donc que l'âme s'est déterminée à embrasser le service divin, Dieu la nourrit spirituellement avec autant de douceurs et de caresses, que la mère la plus passionnée nourrit son enfant. Cette mère l'échauffe dans son sein; elle lui donne le lait le plus doux et la nourriture la plus délicate qu'elle peut avoir; elle le porte entre ses bras; elle le flatte; elle le réjouit de toutes les manières possibles. Mais à proportion qu'il croît, elle diminue ses caresses; elle se couvre le sein, ou elle le frotte d'aloës, afin que l'amertume l'en dégoûte; elle le fait marcher lui-même, afin que quittant les faiblesses des petits enfants, il s'accoutume aux choses plus grandes et plus solides. Dieu fait de semblables traitements à l'âme dans ses premières ferveurs; il lui fait goûter, dans les exercices de la vie intérieure, un lait spirituel doux et savoureux, et des consolations sensibles. Ainsi l'âme sent un plaisir délicieux à mettre beaucoup de temps en l'oraison, et même à y passer les nuits entières, à faire de grandes pénitences et des jeûnes très-rigoureux, à fréquenter les sacrements, à parler de Dieu et de tout ce qui concerne le culte divin et l'excellence des vertus.

Mais quoique les hommes spirituels s'appliquent à toutes ces choses avec force et avec soin, toutefois on peut dire, si l'on comprend bien la nature de la spiritualité, qu'ils s'y conduisent d'ordinaire avec faiblesse et avec imperfection. Comme ils ne se portent à ces saintes occupations que par la douceur qu'ils y trouvent, et comme ils n'acquièrent pas l'habitude des vertus par l'épreuve des rudes combats qu'il faut soutenir en cet état, ils sont sujets à plusieurs défauts qui se glissent dans la dévotion, puisque chacun opère selon l'habitude qu'il s'est formée de la perfection. De sorte que, n'ayant pas encore pu s'affermir dans les



vertus les plus achevées, il est nécessaire qu'ils agissent avec faiblesse comme les enfants.

Afin de voir clairement combien les commençants sont faibles dans les vertus qu'ils exercent, attirés par les douceurs intérieures, je mettrai devant les yeux les imperfections qu'ils commettent par rapport aux sept péchés capitaux : ce qui prouvera qu'ils imitent en leurs opérations l'imbecillité des enfants. Il paraîtra aussi combien la nuit obscure dont nous parlerons incontinent attire de biens après elle, puisqu'elle purge l'âme de ces manquements.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

*De quelques imperfections spirituelles où les commençants tombent à l'égard de l'orgueil.*

Quoique les choses saintes et divines nous inspirent d'elles-mêmes l'humilité, les commençants, néanmoins, reçoivent par leur faute les impressions de je ne sais quel orgueil secret, parce qu'ils font reflexion sur leur ardeur et sur leur diligence dans les exercices de piété. Ils conçoivent de la joie et de la complaisance d'eux-mêmes et de leurs actions, et ils ont un grand penchant à parler des choses spirituelles dans les conversations, et même à les enseigner plutôt qu'à les apprendre. Ils jugent des autres et ils les condamnent en leur cœur, de ce qu'ils n'embrassent pas la devotion de la même manière qu'eux, et quelquefois ils en disent leurs sentiments : semblables en cela au pharisen, qui louait Dieu, qui se vantait de ses œuvres et qui méprisait le publicain (*Luc.*, XVIII, 11). Le malin esprit les anime souvent à la ferveur, à la vertu, aux bonnes actions, afin qu'ils en deviennent plus orgueilleux et plus présomptueux, sachant bien que ces choses, au lieu de leur profiter, leur nuiront, étant, comme elles sont, vicieuses et criminelles. Quelques-uns même d'entre eux sont assez vains pour désirer qu'ils ne paraissent qu'eux seuls de gens de bien. C'est pourquoi, lorsque l'occasion s'en présente, ils improuvent les autres et de fait et de paroles, et ils flétrissent autant qu'ils peuvent leur réputation. *Ils voient, comme parle Jésus-Christ, une paille dans l'œil de leur frère, et ils ne voient pas une poutre dans leur œil (Matth., VII, 3). Ils coulent le moucheron qu'ils aperçoivent dans le breuvage des autres, et ils avalent le chameau dans leur propre nourriture (Matth., XXIII, 24).*

Ils souhaitent si ardemment que leurs maîtres spirituels, tels que sont leurs confesseurs et leurs supérieurs, estiment et approuvent leur esprit et leur manière de vivre, que lorsque ces directeurs n'ont pas pour eux cette condescendance, ils se persuadent que ces gens-là ne comprennent pas leur intérieur ou qu'ils n'entendent pas la spiritualité. De sorte qu'ils cherchent aussitôt quelque homme qui soit de leur sentiment et à qui ils puissent découvrir le fond de leur âme ; car ils ont beaucoup d'empressement pour trouver des personnes qui fassent état de leurs vertus et qui leur donnent les louanges qu'ils désirent. Au contraire, ils abhorrent comme la mort et quelquefois ils haïssent tous ceux qui semblent n'en faire nulle estime, afin de les remettre en bon chemin par ce mépris apparent. Pleins de la presumption d'eux-mêmes, ils se proposent plusieurs desseins, mais ils ne les accomplissent jamais.

Ils ont souvent une extrême passion de se faire connaître aux autres ; et, pour cette cause, ils font des mouvements de tête, des gestes et des regards dévots, de fréquents soupirs, d'autres actions extérieures, pour faire entrevoir leurs perfections intérieures. Ils sont aussi très-âises de tomber en extase devant le monde plutôt qu'en secret, et

de découvrir leurs ravissements aux autres, quoique le prince des ténèbres en soit ordinairement l'auteur. La plupart s'efforcent encore de s'attirer l'amitié et la familiarité de leurs confesseurs, quoique ces liaisons de cœur et de conversation leur soient une source d'envie et d'inquiétudes. Ils ont honte de déclarer nettement leurs péchés à leurs confesseurs, de peur de diminuer la bonne opinion qu'ils leur ont donnée de leurs vertus. C'est pourquoi ils couvrent leurs fautes de divers prétextes, afin de ne paraître pas si méchants qu'ils sont : en quoi sans doute ils se trompent, puisque c'est plutôt s'excuser que s'accuser. D'autres fois ils se confessent à un autre, afin que leur confesseur ordinaire, ignorant tout le mal qu'ils font, les estime très-vertueux. C'est dans le même esprit qu'ils racontent volontiers leurs bonnes œuvres et qu'ils les exagèrent toujours, afin qu'on les estime plus grandes et plus parfaites qu'elles ne sont. Cependant la véritable humilité devrait les incliner à les diminuer et à ne rien dire qui pût leur attirer l'approbation du monde.

Il y en a qui ne se mettent point en peine de leurs fautes ; d'autres, au contraire, s'affligent extrêmement de leurs chutes, les supportent avec impatience et se fâchent contre eux-mêmes, s'imaginant qu'ils devraient être déjà de grands saints. Tout cela marque une imperfection considérable. Ils prient souvent Dieu avec ardeur de les délivrer de leurs défauts, non pas tant pour lui procurer de la gloire que pour s'affranchir eux-mêmes du chagrin qu'ils en reçoivent ; mais ils ne prennent pas garde que si Dieu écoutait leurs vœux, ils en seraient peut-être plus orgueilleux. Ils ne louent les autres qu'à regret, quoiqu'ils souhaitent d'être loués eux-mêmes des autres et qu'ils recherchent avec adresse leurs applaudissements : de sorte qu'on peut les comparer aux vierges folles, qui demandèrent de l'huile à leurs compagnes, pour mettre à leurs lampes lorsqu'elles allaient s'éteindre (*Matth.*, XXV, 8).

Les imperfections qui leur sont ordinaires ont des degrés différents : quelques-uns tombent dans les plus grandes, qui les précipitent conséquemment dans de grands maux ; quelques autres en commettent de moindres ; d'autres enfin n'en sentent que les premiers mouvements ; et il ne s'en trouve point, entre les commençants, qui ne donne, pendant ses ferveurs, dans quelques-uns de ses défauts comme dans un écueil inévitable.

Mais ceux qui observent en cet état les règles de la perfection vivent d'une manière bien différente et avec un esprit bien plus tempéré. Ils tâchent de faire de grands progrès en l'humilité, soit en ne faisant nulle estime de leurs œuvres, soit en ne cherchant pas à se contenter eux-mêmes, soit en jugeant que les autres sont meilleurs qu'eux, soit en concevant une sainte envie de les imiter, et en désirant de servir Dieu, comme eux, avec amour et avec perfection. Plus leur ferveur est enflammée, et les actions qu'ils font et les délices qu'ils goûtent sont grandes, plus leur humilité les aide à connaître combien Dieu mérite et combien peu de choses ils font pour sa gloire : tellement que, plus leurs œuvres sont considérables, moins ils sont contents d'eux-mêmes. En effet, tout embrasés de son amour, ils voudraient faire de si grandes choses, que les plus admirables, où ils consomment leurs forces et leur temps, ne sont rien dans leur pensée. Le soin empressé dont cet amour les anime sans cesse les empêche de s'apercevoir si les autres font du bien ou n'en font point ; ou, s'ils le remarquent, ils infèrent de là que les autres ont plus de vertu et plus de perfection qu'eux : si bien que, comme ils ont une très-basse opinion d'eux-mêmes et de leurs actions, ils désirent que les autres aussi n'en conçoivent que du mépris. Lors même que quelqu'un les estime et les loue, ils n'y peuvent



consentir : de sorte que, parler avantageusement de leurs bonnes œuvres, c'est, selon leur sens, quelque chose d'étrange et d'extraordinaire.

Bien loin de s'ériger en maîtres de la vie spirituelle et de vouloir donner des instructions aux autres, ils en reçoivent volontiers de tous ceux qui peuvent leur être utiles ; ils sont même prêts, si leurs directeurs le commandent, à quitter le chemin qu'ils tiennent et à suivre une autre voie, croyant toujours que leurs démarches en la vertu ne sont que des égarements. Ils ont de la joie quand on loue les autres, et de la tristesse de ce qu'ils ne sont pas aussi bons serviteurs de Dieu que ces gens-là. Au lieu d'avoir du penchant à parler de leurs actions, ils ont même de la confusion de les dire à leurs pères spirituels, les jugeant indignes d'être expliquées et connues aux hommes. Il leur paraît bien plus souhaitable de faire éclater leurs péchés et leurs vices à la vue de tout le monde, ou du moins de donner connaissance de ce qu'ils font, désirant qu'on n'y découvre aucune trace de vertu : pour cette raison, ils se font un plaisir de communiquer leur intérieur à des gens qui n'en fassent nul état. Cette manière d'agir est assurément le propre d'un esprit simple, pur, sincère ; et elle plaît infiniment à Dieu, parce que son esprit divin demeure dans ces personnes humbles, et les excite à cacher en elles-mêmes leurs richesses spirituelles et à jeter dehors tout le mal qui s'y peut glisser : et c'est la grâce singulière qu'il accorde aux humbles avec toutes les vertus, pendant qu'il la refuse aux orgueilleux.

Au reste, leur zèle pour Dieu est si ardent et si généreux, qu'ils donneraient de bon cœur tout leur sang à ceux qui le servent et qui s'efforcent de lui gagner des âmes en toutes rencontres. Lorsqu'il leur échappe quelque imperfection, ils la supportent avec humilité, avec tendresse de cœur, avec une crainte amoureuse de Dieu ; et, mettant toute leur confiance et en sa bonté et en sa miséricorde, ils se relèvent et s'encouragent à mieux faire.

Mais il me semble qu'il y a très-peu d'âmes qui marchent, au commencement, dans ce degré de perfection, et nous aurions sujet d'être satisfaits, si la plupart ne se jetaient pas dans des désordres tout contraires. C'est pourquoi Dieu plonge dans les ténèbres d'une obscure nuit toutes celles qu'il veut purifier de ces défauts et de ces vices.

### CHAPITRE TROISIÈME.

*Des imperfections communes aux commençants, à l'égard du second péché capital, savoir, l'avarice prise dans un sens spirituel.*

Un grand nombre aussi de ceux qui commencent sont infectés du poison de l'avarice spirituelle. A peine les verrez-vous jamais contents des dons de Dieu ; ils se désolent et se plaignent de ce qu'ils ne trouvent pas dans les choses spirituelles la consolation qu'ils désirent. Quelques-uns ne cessent de demander des avis, et ne se lassent jamais de recevoir des principes spirituels. Ils lisent tous les livres qui traitent de cette matière, et ils y mettent plus de temps qu'à faire le bien, n'ayant nul égard à la mortification et à la pauvreté d'esprit, à quoi néanmoins ils devraient s'étudier.

Plusieurs encore se chargent d'images et de croix d'une grande propreté et d'un prix considérable. Tantôt ils quittent les unes et prennent les autres ; tantôt ils les changent et puis ils les reprennent ; tantôt ils en veulent d'une façon, tantôt d'une autre ; ils aiment mieux celles-ci, à cause de leur rareté et de leur valeur, que celles-là. Vous en verrez d'autres garnis d'*Agnus Dei*, de reliquaires, de médailles, comme

des enfants à qui on pend au cou de petits grelots d'argent, ou d'autres bagatelles, pour les amuser : ce que je ne puis m'empêcher de désapprouver, à cause de l'attachement de cœur qu'ils ont pour ces choses, quoique bonnes d'elles-mêmes. En effet, elles sont opposées à la pauvreté spirituelle, qui regarde principalement la substance de la dévotion et les objets qui nous y portent, et qui néglige la multitude et la curiosité de ces choses extérieures, surtout parce que la véritable dévotion doit venir du cœur, et ne faire état que de la vérité et de la solidité des choses intérieures. Car le reste étant plein de propriétés et de défauts, il est nécessaire d'en éteindre le désir, pour s'élever à la solide perfection. Certes, j'ai connu une personne d'un bon sens et d'une grande prudence, qui a porté plus de dix ans une croix faite grossièrement du bois d'un rameau bénit, à qui je l'ôtai pour l'en détacher; j'en ai vu une autre qui se servait avec attache d'un rosaire fait d'os de poisson. Il est toutefois certain que leur dévotion n'a pas été de moindre valeur devant Dieu, puisque ce n'était ni l'art, ni le prix de ces choses qui l'excitait en leur âme.

Or, ceux qui vont par le droit chemin à la perfection n'ont aucun penchant pour ces sortes d'instruments; ils n'en font point d'amas; ils ne veulent savoir que ce qu'il faut pour agir saintement en toutes choses; ils ne regardent, ils ne désirent que cela. Pour cette cause, ils distribuent aux autres ce qu'ils possèdent, et se font un vrai plaisir de se dépouiller de tout pour l'amour de Dieu et du prochain. Ils ne sont enfin animés que du désir d'acquérir la solide vertu, de plaire à Dieu à cause de lui-même, et de se déplaire à eux-mêmes à cause de leurs défauts.

L'âme ne peut cependant sortir de ces imperfections, ni des autres vices, avant que Dieu l'ait mise dans la nuit obscure, dont nous parlerons, pour la purifier. Il est pourtant nécessaire que l'âme s'efforce, autant qu'elle peut, de se purifier elle-même, afin qu'elle mérite, en quelque façon, de recevoir de Dieu la médecine qui la guérisse de toutes les maladies spirituelles auxquelles elle n'a pu elle-même apporter remède. Car, quoiqu'elle travaille de toutes ses forces, elle ne pourra, par son industrie et par son activité, se purifier de telle sorte qu'elle soit tant soit peu disposée et propre à l'union du parfait amour avec Dieu, s'il ne lui donne lui-même la main pour l'élever, et s'il ne la purge dans le feu qui paraît obscur à l'âme, de la manière que nous le dirons.

#### CHAPITRE QUATRIÈME.

*Des autres imperfections auxquelles les commençants sont sujets, et qui naissent de la luxure spirituelle.*

Outre les imperfections que nous venons de marquer, il y en a d'autres où les commençants s'engagent, et que j'omets pour éviter la proximité du discours, me contentant de dire les principales, qui sont comme l'origine et la cause des autres.

Quant au vice de luxure, comme je ne prétends parler que des imperfections dont on doit se purger dans la nuit obscure, je laisse les péchés qu'on peut faire en cette matière, et je dis que les commençants sont pleins de ces imperfections qu'on peut appeler luxure spirituelle. Ce n'est pas qu'elle soit telle véritablement; mais c'est parce que quelquefois on en sent et on en éprouve les effets dans la chair, à cause de sa fragilité, pendant que l'âme reçoit des communications spirituelles. Car les mouvements de la sensualité s'élèvent souvent dans leurs exercices spirituels : de sorte qu'il n'est pas en leur pouvoir de les empê-



cher; et cela quelquefois arrive lorsque l'âme est appliquée à la plus sublime oraison, ou quand elle participe aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Or, ces mouvements naissent tantôt de l'une, tantôt de l'autre de ces trois causes.

Pour comprendre la première, il faut remarquer qu'il y a des gens d'une complexion faible et délicate, et d'un naturel tendre et sensible. Lorsqu'ils s'occupent actuellement aux choses spirituelles, la nature y sent une très-grande douceur, et c'est de cette douceur que viennent ces émotions. Quand l'esprit et le sens en jouissent, chaque partie de l'homme est ensuite excitée au plaisir selon ses propriétés particulières, savoir : l'esprit, au plaisir spirituel, qui vient de Dieu; et le sens, au plaisir sensible, qui naît du corps. Tellement que l'âme est quelquefois, selon l'esprit, unie intimement à Dieu dans l'oraison; et selon le sens, elle expérimente avec résistance et avec ennui de grands mouvements et de grandes révoltes. Car, comme ces deux parties ne composent qu'un tout, l'une est ordinairement touchée de la peine ou du plaisir de l'autre : en effet, selon la maxime des philosophes, les sujets reçoivent ce qui leur arrive de la manière qui leur est propre et naturelle. Ainsi l'âme, dans ces commencements et même dans les progrès qu'elle fait, goûte des plaisirs spirituels avec la même imperfection que la sensualité goûte les délices sensibles; mais lorsque cette partie animale a été réformée dans la nuit obscure, où elle est purifiée de ses faiblesses, elle n'est plus sujette à ces défauts. Elle reçoit si abondamment les impressions divines par l'entremise de l'esprit, qu'il semble qu'elle soit toute transportée et toute cachée en Dieu : et de cette sorte, elle est en quelque façon participante de l'union de Dieu, et jouit en quelque manière des avantages qui rejaillissent sur l'âme.

La seconde cause de ces rébellions sensuelles, c'est le malin esprit, qui tâche de les former pour jeter l'âme dans le trouble et dans l'inquiétude, quand elle s'abandonne aux charmes de la contemplation : et alors, si elle a tant soit peu d'égard à ces émotions, comme à quelque chose de dangereuse conséquence, elle en souffre de grandes pertes. Car en les combattant et en les repoussant, elle se relâche en l'oraison, comme le démon le prétend. Il y en a même quelques-uns qui renoncent tout à fait à ce saint exercice, persuadés qu'ils tombent dans de plus grandes faiblesses en ce temps-là qu'en un autre temps. Et cela est très-véritable; car l'ennemi invisible fait ses efforts pour les remplir de sales représentations et de mouvements impurs pendant la méditation, afin qu'ils l'abandonnent. Il y mêle les vives images des directeurs spirituels et des objets les plus saints, pour désoler ces gens-là et pour les réduire à n'oser plus ni penser aux choses divines, ni rien voir, ni rien considérer, parce que ses révoltes les persécutent avec tant de violence, qu'ils sont dignes de compassion. Que si ces dérèglements attaquent des personnes mélancoliques, elles n'en sont ordinairement délivrées que quand on les a purgées de leurs humeurs mélancoliques, si ce n'est peut-être qu'elles entrent dans la nuit obscure, qui les retire de ces désordres.

La troisième cause est la crainte que les commençants ont de ces révoltes. Cette crainte les excite au même moment qu'ils s'en souviennent et qu'ils les craignent actuellement, en voyant, en touchant, en rappelant dans leur esprit diverses choses; mais alors ils endurent ces mouvements sans être coupables et sans offenser leur Créateur.

Quelquefois, lorsqu'ils parlent des choses spirituelles ou qu'ils font de bonnes œuvres, ils sont animés d'une certaine vivacité, d'une certaine force, d'une certaine gaieté, qui naissent de l'attention qu'ils font aux personnes qu'ils ont devant les yeux. Il y a en cela une vaine délectation, qui est un effet de la luxure spirituelle, considérée dans le

sens que nous lui donnons; la volonté y prend aussi de la complaisance.

D'autres font amitié avec certaines gens, sous prétexte de spiritualité; mais, en effet, la sensualité fait plus ces liaisons de cœur que le pur esprit : ce qui paraît, en ce que cette amitié n'augmente pas l'amour de Dieu ni la mémoire de sa présence; au contraire, elle donne de grands remords de conscience. Quand l'amitié est vraiment spirituelle, elle fortifie l'amour de Dieu à proportion qu'elle croît; et plus on y pense, plus on se souvient de Dieu, plus on désire de le posséder : de sorte que les accroissements se font également des deux côtés. C'est le propre de l'esprit divin d'ajouter bien sur bien et d'augmenter l'un par l'autre, à cause de la conformité et de la ressemblance qui se trouvent entre eux.

Mais lorsque l'amitié naît de la sensualité, elle fait des effets contraires : plus elle augmente, plus l'amour et le souvenir de Dieu diminuent. La chaleur et la véhémence de l'une font la froideur et le relâchement des autres; et on s'aperçoit bientôt qu'on a oublié Dieu et qu'on ne l'aime plus, quoique la conscience reproche avec amertume ce changement criminel.

Au contraire, si l'amour de Dieu s'allume davantage dans l'âme, l'amitié sensuelle se ralentit davantage et s'éteint dans un oubli éternel. Ces deux amours se combattent directement l'un l'autre; et bien loin de s'aider mutuellement, celui qui a le dessus étouffe l'autre et s'établit plus solidement sur ses ruines. Notre Sauveur exprime ceci en ces termes : *Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit* (Joan., III, 6). C'est-à-dire, l'amour qui naît de la sensualité se borne à la sensualité; et l'amour qui naît de l'esprit se termine à l'Esprit de Dieu et le fait croître en nos âmes. Et c'est la différence qui se trouve entre ces deux amours, et qui nous en donne la connaissance distincte et certaine. Mais lorsque l'âme s'est introduite dans la nuit obscure, elle les règle sur la droite raison : elle donne des forces et de la pureté à celui qui est selon Dieu; elle étouffe ou elle mortifie celui qui est selon la sensualité.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### *Des défauts où le vice de la colère précipite ceux qui commencent*

Le désir déréglé d'avoir des consolations spirituelles est cause qu'il s'y mêle beaucoup de défauts qui viennent de l'impatience et de la colère. Car les commençants qui sont privés des douceurs qu'ils avaient accoutumé de sentir dans leurs exercices, deviennent naturellement secs et durs en cet état; et l'amertume de cœur, qui les abat, les rend pesants, fâcheux à eux-mêmes et colères dans les moindres occasions qui se présentent : ce qui leur arrive souvent après qu'ils ont passé quelque temps dans un profond recueillement et dans une oraison pleine de délices toutes célestes. Car, quand ces douceurs se sont évaporées, ils s'ennuient et se dégoûtent comme des enfants qu'on a sevrés de la mamelle et du lait qu'ils suçaient avec plaisir. Cependant, lorsque les commençants résistent à ces dégoûts naturels et ne permettent pas qu'ils aient le dessus, il n'y a nul péché : c'est seulement une imperfection, qu'on efface par les peines et les aridités de la nuit obscure.

Quelques-uns aussi d'entre eux sont agités d'une autre espèce de colère : ils observent les vices du prochain, et, par un zèle trop inquiet, ils s'emportent jusqu'à le reprendre avec indignation, comme s'ils étaient les maîtres de la vertu et les docteurs qui l'enseignent à tout le monde. Tout cela est bien éloigné de la douceur spirituelle.



Quelques autres, jetant les yeux sur leurs défauts, s'indignent contre eux-mêmes avec plus d'orgueil que d'humilité; et leur impatience est si excessive, qu'ils voudraient acquérir en un jour la sainteté. Plusieurs se proposent beaucoup de choses, et forment le dessein d'exécuter les plus grandes; mais, parce qu'ils sont dépourvus d'humilité et pleins de confiance en eux-mêmes, plus ils font d'actions, plus ils commettent de fautes et se fâchent davantage: ils n'ont pas même la patience d'attendre que Dieu leur accorde ce qu'ils désirent. Cela est encore très-contraire à la douceur spirituelle.

Tous ces maux ne se peuvent guérir que dans la nuit obscure; mais comme les esprits sont de différents caractères, on en voit de si lents et de si peu sensibles, qu'à peine travaillent-ils pour leur avancement en la vertu; et cette lenteur n'est pas agréable à Notre-Seigneur.

### CHAPITRE SIXIÈME.

#### *Des imperfections dont la gourmandise spirituelle est la source.*

Il se présente beaucoup de choses à dire du quatrième vice, qui est la gourmandise spirituelle; à peine se trouve-t-il un seul homme entre les commençants, quoiqu'il soit d'une prudente conduite en la vie intérieure, sur qui quelques-unes des imperfections que la gourmandise spirituelle cause ne rejaillissent, parce que la douceur qui se répand en leur âme, au commencement de leurs exercices spirituels, les abandonne. C'est pourquoi plusieurs, attirés par ces charmes, cherchent plutôt ces tendresses délicieuses que la pureté de cœur et la véritable dévotion. Ainsi cette gourmandise les possède absolument, et les retire du milieu et de la médiocrité en quoi consiste la vertu, et les fait passer d'une extrémité à une autre extrémité, et du défaut à l'excès, sans garder aucune mesure. De sorte que les uns s'épuisent d'austérités, et les autres s'affaiblissent de jeûnes qu'ils font au-dessus de leurs forces, sans modération, sans règle, sans conseil, sans soumission aux ordres de ceux qui se sont chargés de leur conduite spirituelle, et même quelquefois contre le commandement de leurs supérieurs ou de leurs directeurs. Ces gens-là sont assurément très-imparfaits, et privés du bon sens et de la raison, puisqu'ils préfèrent ces choses à la sujétion et à l'obéissance, en quoi réside la pénitence intérieure, raisonnable et discrète, et qui est un sacrifice plus agréable à Dieu que toutes les macérations du corps, lesquelles, étant entreprises sans soumission, sont des sacrifices defectueux, parce que le seul dérèglement de la passion et du goût qui les accompagnent en est le principe, la cause et le motif. Et comme les extrémités sont toujours vicieuses, et que la volonté propre règne en ce genre de vie, ceux qui le suivent accroissent plutôt leurs vices que leurs vertus; au moins ils nourrissent leur gourmandise spirituelle et leur orgueil en se retirant de l'obéissance. Ce qui donne lieu au démon d'en séduire plusieurs par les désordres de la gourmandise qu'il irrite sans cesse, afin que, ne pouvant rien faire davantage, ils entreprennent autre chose que ce qu'on leur a ordonné, et qu'ils le changent en un autre exercice, ou qu'ils y ajoutent quelque nouvelle mortification, parce que toute obéissance les gêne, les inquiète et leur paraît fort fâcheuse. Quelques-uns sont même si malheureux, qu'ils perdent la volonté et la résolution de faire ce que l'obéissance leur enjoint, quoiqu'ils semblent s'y soumettre; car ils n'exécutent volontiers en ces rencontres que ce que la douceur qui les flatte les excite à accomplir. Mais, après tout, il leur serait peut-être plus utile d'omettre ces choses, que de les faire de cette manière.

On en voit d'autres qui pressent obstinément et avec importunité leurs pères spirituels de leur accorder ce qu'ils désirent, et qui le veulent obtenir presque par force. Que si on leur refuse ce qu'ils demandent, ils s'affligent comme des enfants, ils sont mal contents, ils s'imaginent qu'ils ne servent pas Dieu, puisqu'on ne leur permet pas de faire ce qu'ils voudraient; car, ne s'appuyant que sur les tendresses de cœur et sur la propre volonté qui les entretiennent en leur dévotion, aussitôt qu'on les en prive pour les rendre conformes à la volonté de Dieu, ils s'attristent, ils languissent, ils perdent cœur, d'autant qu'ils croient que s'appliquer au service de Dieu d'une manière qui lui soit agréable, ce n'est autre chose que jouir, dans les exercices spirituels, de beaucoup de consolations intérieures.

De plus, il s'en trouve à qui la gourmandise spirituelle ôte tellement la connaissance de leurs misères et de leur bassesse, et imprime un si grand oubli de la crainte, de l'amour, de la vénération qu'ils doivent à Dieu, qu'ils ne se font point de scrupule d'extorquer de leurs confesseurs le fréquent usage de la confession et de la communion; et, ce qui est pire, ils ne craignent pas de s'approcher de la sainte table sans leur avis, sans leur permission, et même ils s'efforcent de leur cacher cette pratique. De sorte que ce désir déréglé de la sainte communion est cause qu'ils reçoivent le sacrement de pénitence avec peu d'exactitude et beaucoup de négligence, se mettant plus en peine de manger simplement cette viande divine, que d'y participer avec la pureté et la perfection requises. Il leur serait néanmoins plus salutaire, et il y aurait plus de vertu, ayant les défauts qu'ils ont, de prendre des inclinations contraires, et de prier leurs confesseurs de ne leur pas ordonner des communions fréquentes. Cependant le meilleur parti qu'on peut prendre dans ces deux extrémités est de s'abandonner avec humilité à la volonté des pères spirituels. Mais ceux qui présumant trop en ceci de leurs bonnes dispositions se jettent dans de grands maux, et doivent craindre que cette témérité ne leur attire quelque punition.

Lorsque ces personnes mangent le corps de Jésus-Christ dans la sainte eucharistie, ils font plutôt leurs efforts pour se pénétrer de la douceur qui en coule, que pour adorer humblement et louer ce Dieu incarné qui est présent en leur poitrine; ils sont si persuadés que tout le fruit de la communion est renfermé dans ce goût et dans cette dévotion sensible, que, s'ils en sont privés, ils pensent n'avoir rien fait pour leur âme, et jugent peu favorablement des effets de la possession de Dieu. Ils ne peuvent se mettre en l'esprit que ce qui nous touche sensiblement dans l'usage de ce très-divin sacrement, est le moindre fruit qu'on en tire; mais que c'est principalement la grâce invisible qu'il produit en nos âmes.

Aussi Dieu refuse souvent ce goût, afin qu'on le regarde plus purement avec les yeux de la foi. Ils voudraient enfin sentir Dieu et le goûter dans la participation des saints mystères et dans les autres exercices spirituels, comme s'il était capable d'être pris et touché d'une manière matérielle et sensible. Tout cela est assurément très-imparfait et très-opposé à la nature et aux perfections de Dieu, qui demande de nous une foi très-pure et très-simple.

Ils se comportent suivant les mêmes principes dans l'oraison, convaincus que, pour être bonne, elle doit verser dans le cœur des torrents de consolations sensibles. De sorte qu'ils se fatiguent l'imagination et s'épuisent la tête pour jouir de ces délices intérieures. Et parce que, s'ils n'en viennent pas à bout, ils ont du chagrin et croient mal employer le temps, ils perdent la véritable dévotion, qui consiste en la persévérance dans l'oraison, en l'humilité, en la défiance de soi-même, et dans le seul désir de plaire à Dieu. Pour cette raison aussi, lorsqu'ils



manquent une seule fois de se rassasier de ces plaisirs spirituels, ils ont une extrême peine à reprendre la méditation, ou ils en abandonnent l'exercice. Ils font à peu près comme les enfants, qui agissent non point par raison, mais par sensualité : de même ils ne courent en la vie intérieure qu'après les consolations sensibles, et pour cette fin ils lisent divers livres spirituels, et changent sans cesse les sujets de leurs oraisons. Si bien que c'est avec justice, avec sagesse et avec amour que Dieu ne se fait pas sentir à eux. Ce refus de Dieu les préserve de plusieurs inconvénients considérables que la gourmandise spirituelle leur attirerait. Ce qui me fait dire que la nuit obscure, c'est-à-dire la mortification, leur est nécessaire pour les délivrer de ces badineries puériles.

Les mêmes hommes sont encore fort tièdes et fort lâches dans le chemin de la croix ; ils abhorrent l'amertume de leur propre abnégation ; ils sont pleins d'une infinité d'autres défauts auxquels Dieu apporte le remède efficace par les tentations, par les aridités, par les afflictions dont il les exerce, et qui font une partie de la nuit obscure ; mais, de peur d'être trop long, je n'en dirai rien davantage. Il suffit d'assurer ici que la sobriété et la tempérance spirituelles tiennent des routes bien différentes, et elles conduisent à Dieu par le chemin de la mortification, de la crainte, de la soumission en toutes choses, et elles nous apprennent que la perfection et la valeur des actions ne se trouvent pas dans leur multitude, mais dans le renoncement de soi-même. De sorte que les commençants doivent s'appliquer surtout à parvenir à cette abnégation, autant qu'ils le peuvent, jusqu'à ce que Dieu les purifie dans la nuit obscure.

#### CHAPITRE SEPTIÈME.

##### *Des imperfections qui procèdent de l'envie et de la paresse spirituelle.*

Les commençants se souillent aussi de plusieurs imperfections que l'envie et la paresse spirituelle traînent avec elles ; car, pour ce qui est de l'envie, plusieurs des commençants se chagrinent et s'affligent sensiblement du bien spirituel des autres, qui les surpassent en vertu et en spiritualité. Ils ne souffrent qu'avec peine qu'on les loue, ils diminuent les louanges qu'on leur donne, ou ils affirment le contraire. Ils sont pénétrés de douleur lorsqu'on ne les préfère pas à ces gens-là, ou qu'on estime les autres autant qu'eux-mêmes. Ce qui est contraire à la charité, laquelle, selon saint Paul, se réjouit du bien spirituel et de la perfection d'autrui. Que si la charité est touchée de quelque envie, ce n'est qu'une sainte émulation qui lui inspire de la douleur de ce qu'elle ne possède pas autant de vertu que les autres, mais qui ne l'empêche pas d'avoir de la joie de ce qu'ils en ont plus qu'elle, afin qu'ils rendent plus de service et plus de gloire à Notre-Seigneur.

Quant à la paresse spirituelle, les commençants s'ennuient ordinairement des choses qui sont si spirituelles, qu'elles ne leur causent aucun goût sensible. Car comme ils se sont accoutumés à cette douceur, aussitôt que les exercices de l'intérieur ne les en comblent pas, ils en prennent un grand dégoût ; ils quittent l'oraison, ou ils ne la font qu'avec répugnance. Il est néanmoins expédient que Dieu les prive de ces délices sensibles pour les éprouver. Ainsi cette paresse les engage à préférer la satisfaction de leur goût à la perfection, à laquelle l'abnégation de sa volonté propre et de la sensualité conduit sûrement ; et de cette manière ils cherchent plus à se satisfaire qu'à contenter Dieu. De là vient qu'ils estiment que tout ce qui ne favorise pas leur pen-

chant n'est pas conforme à la volonté de Notre-Seigneur, et qu'au contraire, tout ce qui est de leur goût est agréable à Dieu. Ils jugent de Dieu par leurs sentiments, et ils ne jugent pas d'eux-mêmes par les sentiments de Dieu. Mais ils se trompent, puisque *celui*, dit Jésus-Christ, *qui voudra sauver sa vie la perdra; et celui qui la perdra pour l'amour de moi, la trouvera* (Matth., XVI, 25).

Ils s'abandonnent aussi à la douleur lorsqu'on les oblige à faire des choses qui ne leur donnent aucune délectation. Et comme ils sont fort avides des consolations intérieures, s'ils en sont déstitués, ils ne travaillent à la perfection qu'avec tiédeur et qu'avec faiblesse. Ils ressemblent à ceux qui, ayant été nourris dans les plaisirs, s'exemptent le plus qu'ils peuvent des mortifications et des austérités; ils fuient la croix, quoiqu'elle soit la source des délices de l'esprit les plus solides. Plus les choses sont spirituelles, plus elles les ennuiant; car, désirant de marcher dans ces pieux exercices par le chemin le plus large et de vivre selon les inclinations de leur volonté, ils ont beaucoup de peine et de tristesse d'entrer dans la voie étroite dont le Fils de Dieu parle dans l'Evangile.

Mais c'est assez parler des imperfections de ceux qui commencent à s'appliquer à la vie spirituelle : il est aisé de comprendre la nécessité qu'ils ont de passer, avec la grâce divine, à l'état de ceux qui profitent en cette voie. C'est ce qu'ils font, lorsque Dieu les introduit dans la nuit obscure, où il les garantit de ces défauts et de ces tendresses sensibles, en les jetant dans les ténèbres intérieures et dans les aridités et en les conduisant à la vertu par les différents moyens qu'il leur inspire. Car, quoique les commençants s'exercent de toutes leurs forces à mortifier leurs passions, ils ne pourront toutefois les étouffer, ou du moins les soumettre suffisamment à la conduite de la raison et de la grâce, avant que Dieu leur ait donné cette victoire par l'usage de la nuit obscure; mais pour parler utilement d'une matière si difficile, il est nécessaire que Dieu nous donne de grandes lumières, et c'est ce que je lui demande avec toute l'ardeur possible.

#### CHAPITRE HUITIÈME.

*On explique le premier vers du premier cantique, et on commence à donner de l'éclaircissement à la nuit obscure.*

Pendant une nuit obscure.

Cette nuit, qui n'est autre chose, comme nous avons dit, que la contemplation obscure, produit deux sortes de ténèbres ou de purgation dans les personnes spirituelles, selon les deux parties de l'homme, l'animale et la raisonnable. Ainsi la nuit ou la purgation qui purifie les sens s'accommode et se proportionne à l'esprit suivant les mêmes sens, et la nuit ou la purgation qui purifie l'esprit dispose l'âme à l'union de Dieu. La nuit qui purifie les sens est commune à plusieurs, et surtout aux commençants, dont nous parlerons d'abord. La nuit qui purifie l'esprit n'est propre qu'à peu de gens, savoir, à ceux qui sont avancés en la vie intérieure et qui se sont exercés longtemps en cette voie. Nous en traiterons aussi en son lieu.

La première nuit est amère et terrible aux sens, mais la seconde est, sans comparaison, plus formidable à l'esprit. Comme plusieurs ont écrit de la première, parce que c'est une matière commune, j'en dirai ici peu de choses; mais je m'étendrai davantage sur la seconde, parce qu'on en a peu écrit et qu'on en a presque point d'expérience.

Il faut donc rappeler en sa mémoire ce que nous avons dit, que les commençants agissent et vivent dans les voies de Dieu d'une manière basse, grossière, commode à leur goût et à leur amour-propre. Ils



s'exercent d'ordinaire dans le discours pendant l'oraison, et ils donnent aux sens toute la douceur qu'ils y peuvent trouver, ce qui est mêlé de beaucoup d'imperfections. Ensuite, après avoir fait quelques progrès en la vertu, en jouissant des délices de la méditation, ils étouffent peu à peu l'amour des choses du monde, et, en acquérant de plus grandes forces spirituelles, ils répriment les passions qui les portent à la recherche des créatures, de sorte qu'ils peuvent soutenir pour l'amour de Dieu les peines que les aridités leur causent; mais lorsque les exercices de la vie intérieure leur réussissent selon leurs désirs, lorsqu'ils sont comblés de consolations et que les grâces du ciel coulent avec abondance dans leur âme, Dieu les retire de cet état qui a encore quelque chose d'imparfait, pour les rendre capables de ses communications les plus intimes; il les prive de tous ces plaisirs sensuels, de toutes ces tendresses, de toutes les lumières consolantes qu'il répandait sur eux, parce qu'ils étaient encore faibles et tendres, selon le langage de saint Jean : *J'ai ouvert une porte devant vous, que personne ne saurait fermer, parce que vous avez un peu de force et que vous avez gardé ma parole et n'avez pas renoncé mon nom* (Apoc., III, 8). Ensuite il les environne de ténèbres si épaisses, qu'ils ne savent de quel côté se tourner, quelque effort d'imagination et d'esprit qu'ils fassent, pour appeler à leur secours le raisonnement et les considérations; ils ne peuvent plus méditer, et leur sens intérieur est abîmé dans cette nuit et abandonné à la sécheresse, de telle sorte qu'ils ne sentent pas la moindre douceur dans les exercices de piété; au contraire, ils sont plongés dans des torrents d'amertume. Dieu les traite ainsi pour les accoutumer à marcher d'eux-mêmes, je veux dire, à ne se plus appuyer sur les consolations sensibles; mais alors cette voie leur paraît toute nouvelle, étant contraire à leurs premières démarches.

Ce changement arrive plus souvent à ceux qui se sont éloignés du monde et qui ont déjà passé par les commencements de la vie intérieure qu'à ceux qui ne sont pas encore entrés dans cette carrière; ce qui vient de ce qu'ils se sont délivrés des occasions de renoncer à leurs bons propos et qu'ils domptent plus facilement en ce temps-là l'amour des choses terrestres. Ces dispositions sont nécessaires pour entrer dans l'heureuse nuit des sens, ce qui arrive pour l'ordinaire peu de temps après qu'ils ont commencé de s'étudier à la spiritualité.

#### CHAPITRE NEUVIÈME.

*Les marques par lesquelles on peut connaître qu'une personne spirituelle est dans la nuit, ou la purgation des sens.*

Les aridités des commençants peuvent quelquefois venir d'une autre cause que de la nuit ou de la purgation des sens; elles naissent souvent des péchés et des imperfections, ou de la tiédeur et du relâchement d'esprit, ou des humeurs déréglées du corps et de ses mauvaises dispositions. C'est pourquoi je veux donner des marques pour découvrir si elles procèdent de cette purgation ou de quelques-uns des vices que nous avons expliqués ci-dessus. J'en trouve trois.

La première est lorsque celui à qui les choses divines ne donnent aucune satisfaction sensible, ne trouve aussi nul contentement dans les créatures. Quand Dieu met l'âme dans la nuit obscure, il la prive de toutes sortes de plaisirs, afin de purifier ses passions; et c'est alors un signe évident que son dégoût et son amertume coulent de cette source et ne viennent pas de ses péchés ou de ses imperfections. En effet, si cela était, la nature corrompue ferait paraître quelque penchant ou quelque envie de chercher d'autres délices que celles des choses célestes;

car aussitôt qu'on lâche la bride aux passions, elles courent après les délectations sensuelles, suivant la force ou la faiblesse de leur penchant; mais parce que ce dégoût des choses naturelles et surnaturelles peut avoir pour principe la mélancolie, qui ne permet pas qu'on prenne aucun plaisir....

La seconde marque de la nuit obscure ou de la purgation des sens est que cette nuit élève l'esprit à Dieu et qu'elle remet Dieu souvent en la mémoire, avec chagrin néanmoins et avec douleur, parce que l'âme croit toujours, étant déstituée de ses premières consolations, qu'elle ne sert pas bien Dieu, et qu'au lieu d'avancer, elle recule. On voit par là que ce n'est pas la tiédeur et le relâchement qui lui causent cette peine; car c'est le propre des tièdes et des lâches de n'avoir ni soin des choses divines, ni empressement pour se perfectionner. De là nous tirons facilement la différence qui est entre l'aridité et la tiédeur. Celle-ci rend notre volonté languissante dans le culte de Dieu et ne nous porte pas avec chaleur à l'honorer; celle-là nous pique et nous presse vivement de lui procurer de la gloire; cependant quoique la sécheresse que Dieu emploie pour purifier les sens naisse quelquefois de la mélancolie ou de quelque autre humeur grossière, néanmoins elle n'est pas moins efficace pour purifier l'appétit sensitif, puisqu'il est alors dépouillé de toutes sortes de contentements, et que l'âme dans cet état attache toutes ses pensées à Dieu; car lorsque l'humeur s'est répandue dans le cœur, elle cause de l'ennui et détruit toutes les satisfactions de la nature, sans inspirer les desirs de servir Dieu, lesquels accompagnent toujours l'aridité qui purifie les sens. A la vérité, la partie inférieure, n'étant plus soutenue d'aucune consolation sensible, opère très-faiblement; mais l'esprit ne laisse pas d'être très-vif et très-fort en ses opérations.

La cause de cette sécheresse est parce que Dieu change les forces des sens en forces de l'esprit; et comme les sens ne sont pas capables des biens spirituels, ils restent tout vides et tout arides et n'ont nulle qualité propre pour posséder ce qui est purement spirituel. Ainsi lorsqu'on a goûté l'esprit et les choses spirituelles, la chair et les choses matérielles sont insipides; et quand on opère selon les sens, on agit d'une manière languissante et fort lâche; au contraire, l'esprit se nourrit alors et augmente ses forces de plus en plus et veille avec soin et avec application, de peur de manquer à correspondre aux impressions de Dieu; mais comme ce changement le met dans un état tout nouveau, il n'est touché au commencement d'aucune délectation spirituelle, et il est encore pénétré d'amertume et travaillé de sécheresses; ce qui vient de ce qu'il est accoutumé à ces douceurs et qu'il les regarde comme un bien agréable. Et parce qu'il n'a pas le goût spirituel assez épuré pour sentir un plaisir si délicat, et que cette nuit pleine d'aridités et d'obscurité ne l'a pas disposé à jouir de ces délices, il ne peut ni posséder ce bien spirituel, ni éviter les sécheresses et les amertumes qui procèdent de la privation de ses premières consolations; car ceux que Dieu engage dans la solitude de ce désert sont de même caractère que les Israélites qui s'ennuyaient de la nourriture qu'ils recevaient du ciel, quoiqu'elle fût de tous les goûts qu'on désirait et qui lui préféraient la chair et les oignons d'Egypte. *Nous nous souvenons*, disaient-ils *les larmes aux yeux, du poisson que nous mangions en Egypte et qui ne nous coûtait rien: les concombres, les melons, les poireaux, les oignons, les aulx de ce pays-là nous reviennent à l'esprit* (Num., XI, 4, 5, 6). Voilà jusqu'où s'abaisse notre appétit; il nous donne de l'inclination pour nos misères et du dégoût du souverain bien qui peut seul nous contenter. Toutefois cela n'empêche pas l'esprit de se revêtir d'une certaine force et d'une certaine vigueur qui le fait opérer avec vivacité et qui vient de la nourriture



intérieure et substantielle, qu'il prend pendant cette privation de goût et de tendresse spirituelle ; et c'est en ce temps-là qu'il commence à entrer dans la contemplation ; mais cette contemplation est sèche, obscure, imperceptible au sens et inconnue à celui même qui y est élevé : elle lui imprime néanmoins un grand penchant pour la solitude et un ardent désir de demeurer dans le repos, ne pouvant se résoudre à penser à aucun objet particulier et ne voulant pas même s'y appliquer. Si ceux qui éprouvent ces choses se tenaient dans un grand calme, s'ils ne faisaient nul cas des opérations intérieures et des actions extérieures auxquelles leur industrie et leurs discours pourraient contribuer, s'ils s'abandonnaient à la conduite de Dieu sans se mettre en peine d'agir, s'ils recevaient ses dons spirituels avec tranquillité, s'ils l'écoutaient dans le fond de leur âme avec une attention pleine d'amour, aussitôt qu'ils seraient parvenus à cette sainte oisiveté et à l'entier oubli des choses créées, ils seraient rassasiés de cette nourriture intérieure, la plus délicate et la plus douce qu'on se puisse représenter. L'âme doit se garder néanmoins de la rechercher avec empressement ; alors elle ne la goûterait pas ; il faut la prendre dans le repos et dans une espèce d'inaction, afin qu'elle produise son effet. On peut dire enfin que cette nourriture est semblable à l'air qui s'échappe, quand on serre la main pour le retenir et qui demeure sur la main, quand on la tient ouverte et sans mouvement. De même, lorsqu'on s'efforce de prendre cet aliment, il fuit, et lorsqu'on lui ouvre la bouche du cœur et qu'on l'attend paisiblement, il y entre et le fortifie ; on peut entendre dans ce sens ces paroles du Cantique : *Détournez vos yeux de dessus moi*, dit l'épouse sacrée à son époux, *parce qu'ils m'ont fait envoler* (Cant., VI, 4) ; car Dieu met l'âme dans une telle disposition et la mène par des routes si différentes que, si elle voulait opérer d'elle-même suivant sa capacité, elle empêcherait plutôt qu'elle n'aiderait l'opération de Dieu en elle.

La raison est parce qu'en ce degré de contemplation, où l'âme quitte les raisonnements de ceux qui avancent dans la vie spirituelle, c'est Dieu qui opère en elle de telle manière, qu'il semble lier ses puissances intérieures et arrêter leur activité, ne laissant ni soutien à l'entendement, ni douceur à la volonté, ni espèces de discours à la mémoire. Car tout ce qu'elle peut faire d'elle-même en ce temps-là n'est bon qu'à troubler sa paix intérieure, et qu'à faire obstacle à l'œuvre que Dieu fait dans l'esprit, pendant que le sens expérimente de grandes aridités. Laquelle opération, étant toute spirituelle et très-délicate, produit un effet paisible, délicat, dégagé de ces premières tendresses qui étaient si sensibles. Et c'est là sans doute cette tranquillité dont parle le prophète David : *Le Seigneur*, dit-il, *annoncera la paix à son peuple* (Psalm. LXXXIV, 9), c'est-à-dire à l'âme, afin qu'elle soit spirituelle. C'est de là que nous tirerons...

La troisième marque, qui consiste en ce que l'âme ne peut plus, quelque effort qu'elle fasse, ni méditer, ni discourir, en se servant, comme auparavant, de l'imagination pour s'exciter et s'émouvoir. Car Dieu commence alors de se communiquer à l'âme, non par le sens et par les raisonnements, mais par l'esprit tout pur et sans discours, et par une contemplation, à laquelle les sens intérieurs et extérieurs de la partie inférieure ne peuvent atteindre. C'est pourquoi l'imagination et la fantaisie n'ont plus rien pour s'appuyer, et ne peuvent ni donner commencement à la méditation, ni la continuer, si elle est commencée, ni contribuer en aucune façon à la faire.

Il faut remarquer sur ce sujet que cet empêchement des puissances de l'âme, et ce peu de satisfaction qu'elles ont en cet état, ne sont nullement l'effet d'aucune humeur déréglée. S'ils en étaient l'effet, après que cette humeur, qui est naturellement changeante, serait consumée,

l'âme pourrait, avec un peu d'application, reprendre ses premières opérations, et ses puissances trouveraient facilement leurs premiers appuis. On voit le contraire dans la purgation de l'appétit sensitif : aussitôt que l'âme y est entrée, il est impossible à ses puissances d'user de discours dans la méditation. Car quoique cette purgation ne se fasse pas sans interruption dans quelques-uns, quoique quelques autres jouissent par intervalle des consolations sensibles de l'oraison, néanmoins ils avancent toujours de plus en plus en cette purgation, et mettent fin à leurs opérations sensibles, Dieu les disposant ainsi à passer plus outre. Car ceux qui ne marchent pas par le chemin de la contemplation se trouvent souvent dans de différents états, parce que la nuit ou la mortification des aridités ne dure pas toujours chez eux. Quelquefois ils souffrent des sécheresses, ils en sont quelquefois exempts. Quelquefois ils ne peuvent pas raisonner dans l'oraison, quelquefois ils le peuvent.

Pour ce qui est de la nuit obscure, Dieu les y fait entrer, afin de les exercer, de les humilier, de purifier leurs passions et leurs désirs, de peur qu'ils ne s'accoutument à ces attraites intérieurs, qui contentent la gourmandise spirituelle. Il ne les y met pas pour les conduire à la voie de l'esprit, qui est la contemplation obscure ; car il n'élève pas à la parfaite contemplation tous ceux qui font profession de la vie spirituelle ; lui seul sait les causes de cette conduite. C'est pour cette raison qu'il ne prive jamais entièrement ces gens-là des considérations et des discours de la méditation ; mais il en use quelquefois plus libéralement avec les uns ; il a quelquefois plus de réserve avec les autres.

#### CHAPITRE DIXIÈME.

##### *De la manière de se comporter en cette nuit obscure.*

Pendant que ces aridités assiègent l'âme, et que cette nuit l'obscurcit, Dieu la fait passer de la voie du sens à la voie de l'esprit ; c'est-à-dire, de la méditation à la contemplation, où elle ne peut ni opérer d'elle-même, ni discourir. En ce temps-là les personnes spirituelles sont fort inquiétées ; car elles craignent de s'égarer en ce chemin, d'avoir perdu tous les biens spirituels qu'elles croyaient avoir acquis, et d'être abandonnées de Dieu, puisqu'elles ne reçoivent ni soutien ni douceur dans la vie intérieure. Alors elles se fatiguent sans cesse l'imagination et l'esprit pour rentrer dans les goûts sensibles et dans les raisonnements où elles étaient auparavant, se persuadant que sans cela elles ne font rien et perdent le temps. Tous ces efforts néanmoins sont d'autant plus fâcheux à l'âme, qu'elle sent plus de résistance à reprendre ce premier travail, et qu'elle a plus de penchant et plus d'attrait à demeurer dans le repos de la contemplation.

Mais tandis que ces gens-là se retirent de cette sainte oisiveté, ils ne gagnent rien par leur application laborieuse. Ils occupent bien leur esprit à produire des actes, mais ils perdent la tranquillité intérieure dont ils jouissaient auparavant. C'est pourquoi on les peut comparer à un homme qui recommence à faire l'ouvrage qu'il avait achevé, ou à celui qui rentre en la ville dont il était sorti, ou à celui qui laisse aller la proie qu'il avait prise pour courir après et la reprendre. Comme les soins de ceux-ci sont inutiles, parce qu'il ne leur en revient aucun profit, de même les efforts de ceux-là sont vains, parce qu'il ne leur sert de rien de chercher autre chose que ce qu'ils ont, ni de retourner à leur premier état. Au contraire, s'ils n'ont point alors de directeur qui comprenne parfaitement leur intérieur, et qui les conduise avec beaucoup de prudence, ils reculent au lieu d'avancer ; ils quittent le droit



chemin ; ils se relâchent en leurs exercices ; ils s'empêchent eux-mêmes de passer plus outre en la voie de la vertu. Les causes de ces désordres sont l'extrême peine qu'ils se donnent à méditer et à raisonner en l'oraison ; la fatigue et le chagrin qu'ils causent à leur propre naturel, et la pensée qu'ils ont que leurs péchés et leur négligence font obstacle à leur avancement spirituel. Cependant, c'est une chose superflue de travailler de la sorte, Dieu les menant par un chemin très-différent ; savoir : par celui de la contemplation, qui est fort éloigné de la voie de la méditation, du discours et des opérations de l'imagination.

Ceux qui en sont réduits là, doivent s'encourager à souffrir ce dénûment et à persévérer. Ils ne doivent point perdre cœur ni succomber sous leurs souffrances ; mais ils doivent mettre toute leur confiance en Dieu. Ce père des miséricordes donne infailliblement du secours à ceux qui le cherchent avec un cœur droit et simple, et il leur fournit tout ce qui est nécessaire pour marcher par ces routes, jusqu'à ce qu'il les ait conduits à la claire et paisible lumière de l'amour divin, à laquelle ils arrivent par les obscurités de la nuit spirituelle, lorsqu'ils ont mérité la grâce d'y entrer.

La manière donc de se gouverner dans cette nuit du sens, est de ne pas se mettre en peine de la méditation et du discours, puisque ce n'est plus le temps d'en user, mais de s'abandonner au repos et à la tranquillité où Dieu met l'âme, quoiqu'il semble qu'on ne fait rien, qu'on perd le temps, et qu'on vit dans la tiédeur, qui empêche qu'on ait aucune bonne pensée en l'oraison, ni aucun sentiment tendre et affectueux. Ceux que Dieu traite de la sorte, feront beaucoup de supporter patiemment leur désolation, et d'être constants en la prière mentale : tout ce qu'on demande d'eux en ce temps-là, c'est qu'ils laissent leur âme en paix ; qu'ils la dégagent de toutes connaissances et de tous sentiments ; qu'ils ne s'inquiètent pas de ce qu'ils pourront méditer ; qu'ils se contentent de faire une attention tranquille et amoureuse sur Dieu. Il faut qu'ils persistent en cet état, sans soin, sans effort, sans désir de sentir Dieu en eux-mêmes et de le goûter. Tous ces empressements les troubleraient et les éloigneraient de l'aimable oisiveté de la contemplation que Dieu communique à l'âme.

Il est vrai qu'ils auront de grands scrupules, s'imaginant qu'ils passent inutilement le temps en l'oraison, et qu'ils feraient mieux de s'appliquer à d'autres bonnes œuvres. Mais, nonobstant les agitations de leur conscience, ils doivent se tenir en paix, se persuadant qu'ils vont à l'oraison, non pas pour satisfaire le sens, mais pour fortifier l'esprit. Il faut donc dilater leur cœur et relever leur courage, pour conserver leur calme intérieur dans ce grand dépouillement. Car s'ils voulaient agir eux-mêmes, et occuper leurs puissances à produire divers actes, ils perdraient des biens spirituels, dont Dieu enrichit l'âme dans le repos de la contemplation. Ils seraient semblables à un peintre qui voudrait tirer le visage d'une personne, laquelle tournerait sans cesse la tête de tous côtés ; assurément quelque application qu'il eût, il ne pourrait l'attraper : de même, s'ils s'appliquent à faire de continuelles opérations, lorsque l'âme jouit d'une paisible contemplation, ils interrompent la jouissance que l'âme a de Dieu ; ils priveront l'âme de sa paix ; ils la jetteront dans le trouble et dans la sécheresse ; ils empêcheront Dieu de se communiquer à elle, et de se faire voir tout pur dans son intérieur. Car plus ils chercheront les appuis de la connaissance et de l'affection que l'esprit et le cœur produisent, plus ils sentiront de vide en l'âme, et d'éloignement de Dieu, à quoi on ne peut suppléer par cette voie, ni apporter aucun remède. C'est pourquoi il est expédient à l'âme de se priver sans chagrin des opérations de ses puissances, et

même d'en souhaiter la cessation. Car Dieu lui donne avec abondance et avec paix une contemplation infuse, lorsqu'elle n'en étouffe pas l'opération; il la remplit de joie, afin qu'elle brûle de l'amour divin, que cette obscure et secrète contemplation allume dans son cœur.

Néanmoins on ne peut fonder sur cette doctrine une règle générale, pour juger s'il faut renoncer à la méditation et au raisonnement. Car il est constant qu'on ne doit jamais en laisser la pratique, sinon lorsqu'on ne peut plus s'en servir; c'est-à-dire quand Dieu en arrête le cours par le moyen de la purgation du sens, par les peines qui viennent de là, et par la parfaite contemplation dont l'âme est prévenue. En tout autre temps et en toute autre occasion, cette aide est nécessaire à l'âme, principalement la méditation de la vie et de la passion de Jésus-Christ. Car c'est le meilleur moyen que nous ayons pour purifier les sens, pour obtenir la patience qu'il faut pratiquer dans ces croix, pour marcher sûrement en cette voie, et pour arriver d'une manière admirable à une éminente contemplation : parce que, en effet, cette contemplation n'est autre chose qu'une infusion de Dieu secrète, tranquille et amoureuse; laquelle, si on lui donne entrée dans l'âme par des dispositions propres, nous enflamme de l'amour divin, comme le vers suivant le fait comprendre.

#### CHAPITRE ONZIÈME.

*On donne le sens de trois vers du premier cantique.*

*Enflammée d'un amour inquiet.*

On n'aperçoit pas d'abord l'ardeur de l'amour divin, parce qu'il ne commence pas alors à s'allumer dans le cœur, soit à cause de l'impureté qui infecte encore la nature, soit parce que l'âme ne l'a pas laissé agir paisiblement en elle pour s'embraser, d'autant qu'elle ne se connaissait pas encore elle-même. Néanmoins, soit qu'elle se connaisse ou qu'elle ne se connaisse pas elle-même, elle commence quelquefois à sentir un ardent désir de Dieu; en sorte que plus elle avance, plus elle se voit touchée de l'amour divin : elle ne comprend pas toutefois d'où naît cet amour. Cependant cette ardeur s'augmente tellement, qu'elle désire Dieu par les mouvements d'un amour inquiet, comme le prophète royal, se trouvant dans cette obscure nuit, le dit lui-même en ces termes : *Mon cœur a été enflammé; mes reins ont été changés; j'ai été réduit dans le néant, et je ne l'ai pas connu* (Psal. LXXII, 21). C'est-à-dire : Mon cœur, ô mon Dieu, s'est allumé de votre amour dans la contemplation; mes tendresses et mes affections sont changées; et de sensuelles qu'elles étaient, elles sont devenues spirituelles par les sécheresses et les aridités qui les ont purifiées et qui les ont fait cesser. Mon âme, sans savoir par quel chemin elle marche, se voit comme anéantie dans toutes les choses qu'elle goûtait auparavant avec plaisir, dans la partie supérieure et dans la partie inférieure : elle se sent aussi blessée d'amour, mais elle ne comprend pas comment tout cela se fait. Cependant les flammes de cet amour s'accroissent de telle sorte en son cœur, et lui donnent de si pressants désirs de son Dieu, que cette soif brûlante semble lui dessécher les os, et que le feu et la force de cet amour causent à la nature de grandes langueurs et de grandes défaillances.

David a expérimenté cette vivacité d'amour : *Mon âme, dit-il, a désiré très-ardemment le Dieu vivant* (Psal. XLI, 2). Comme s'il disait : La soif dont mon âme brûlait était fort vive. Ainsi on peut dire que cette soif vive fait mourir. Mais, quoique sa véhémence ne soit pas toujours continuelle, et qu'il y ait quelquefois de l'interruption, communément



néanmoins il reste toujours quelque soit dans l'âme. Il faut cependant remarquer qu'on ne découvre point cet amour au commencement; qu'on ne trouve que du vide et de l'aridité; que l'âme, agitée de ces sécheresses et touchée imperceptiblement de cet amour secret, tombe dans les désirs inquiets de Dieu, dans l'affliction et dans la crainte de ne pas servir saintement son Créateur. Cette peine et ces soins pressés pour Dieu sont un agréable sacrifice à la Majesté divine; et c'est la contemplation qui met l'âme dans ces recherches de Dieu si soigneuses et si ardentes, jusqu'à ce que ces aridités aient purifié le sens de ses affections naturelles et sensibles, cette contemplation allume l'amour divin dans le cœur.

Pendant que l'appétit sensuel se purifie ainsi dans cette nuit obscure et aride, l'âme n'a qu'à souffrir comme un malade qu'on traite; et de cette manière elle sera délivrée de ses défauts, et pratiquera plusieurs vertus, pour se rendre capable de recevoir les impressions de cet amour, comme on le va dire dans l'exposition du vers suivant :

O l'heureuse fortune!

En effet, comme Dieu n'introduit l'âme dans cette nuit, que pour purifier les sens de la partie inférieure, et que pour les soumettre et les unir à l'esprit, elle en tire de si grands avantages, qu'elle compte pour un extrême bonheur d'être sortie pendant cette nuit des liens étroits du sens de la partie animale : ce qui lui fait dire ce vers :

O l'heureuse fortune!

Pour l'intelligence duquel il est nécessaire d'observer les fruits que l'âme trouve en cette nuit, à cause desquels elle s'estime très-heureuse d'avoir passé par cette obscurité et par cette purgation, et qu'elle renferme en ce vers :

Je suis sortie sans être aperçue.

Cette sortie signifie la délivrance de l'âme de sa sujétion à la partie sensuelle, dans la recherche de Dieu par des opérations faibles, limitées et dangereuses, telles que sont les opérations de cette partie. Car elle tombait presque à chaque pas en mille imperfections et en mille ignorances, comme nous avons montré ci-dessus en parlant des sept vices capitaux : desquels cette nuit retire l'âme, en étouffant dans elle les goûts et les douceurs de la partie inférieure et de la partie supérieure, en interrompant ses raisonnements et en lui apportant une infinité d'autres biens, et surtout l'acquisition des vertus. Ce sera sans doute une singulière consolation à celui qui éprouve ce rude état, de voir que ce qui paraît si dur à l'âme, et si contraire à la satisfaction de l'esprit, lui soit une source de biens si considérables. Biens qu'il acquiert en passant par cette nuit, en se détachant des créatures, et en entrant dans le chemin qui le mène aux biens éternels. N'est-ce pas là une félicité souveraine et un sort le plus heureux du monde? En effet, l'extinction de l'appétit et de son attachement aux choses créées, lui procure un très-grand avantage. De plus, notre Sauveur dit que *la porte de la vie est petite; que le chemin qui y conduit est étroit, et qu'il y a peu de personnes qui le trouvent* (Matth., VII, 14). L'âme a le bonheur d'y entrer et d'y persévérer avec patience. Car cette petite porte est la nuit, qui dépouille l'âme des opérations et des plaisirs du sens, afin qu'elle y entre par la foi, qui est fort éloignée de tous les sens; et que, marchant ensuite par le chemin de la nuit de l'esprit, elle entre plus avant, et passe jusqu'à des choses plus parfaites par une foi très-pure, qui est le moyen par lequel elle va à Dieu et s'unit à lui.

A la vérité cette voie est si étroite, si obscure et si horrible, qu'il n'y a point de comparaison entre les ténèbres et les souffrances de la nuit

du sens et de la nuit de l'esprit, et que pour cette cause beaucoup moins de gens y entrent; mais aussi les biens qui en viennent sont beaucoup plus grands. Or, c'est des biens de cette nuit du sens que nous traiterons maintenant le plus brièvement qu'il sera possible, afin que nous puissions ensuite parler de la nuit de l'esprit.

### CHAPITRE DOUZIÈME.

#### *Des biens que la nuit du sens apporte à l'âme.*

La nuit ou la purgation des sens procure de si grands biens à l'âme, quoiqu'elle ne le croie pas, que comme Abraham fit un grand festin lorsque son fils Isaac fut servi, de même on se réjouit dans le ciel lorsque Dieu sèvre l'âme, lui ôte les langes de son enfance, et la fait marcher d'elle-même. Il la prive du lait qui la nourrissait, il lui donne du pain dur, du pain des forts; pain propre à soutenir l'esprit, quand il est vide des tendresses et des goûts du sens, dans ses aridités et dans ses ténèbres; pain enfin qui n'est autre chose que la contemplation infuse. Et c'est là le principal bien que l'âme reçoit alors, et qui est la source de ses autres biens.

Le premier desquels est la connaissance d'elle-même et de sa misère. Car les grâces et les faveurs que Dieu lui accorde sont enveloppées, confondues et obscurcies dans cette connaissance; en sorte que l'âme ne les découvre pas distinctement, et n'en peut avoir de complaisance. De plus, ses aridités, la privation des douceurs abondantes qui remplissaient auparavant des puissances, et la difficulté qu'elle sent à faire le bien, l'obligent à connaître et à confesser sa bassesse et sa misère, qu'elle n'apercevait pas tandis qu'elle jouissait des délices et des consolations intérieures de l'oraison. Nous avons dans l'Exode une excellente figure de cette vérité (*Exod.*, III, 9). Dieu voulant humilier les Israélites et les porter à se connaître eux-mêmes, il leur commanda de quitter les beaux habits dont ils se paraient les jours de fêtes, et de prendre les habits communs des artisans, afin que la grossièreté et la bassesse de ces vêtements leur fissent concevoir de quelle manière ils méritaient que Dieu les traitât. Il en usa ainsi, parce que comme la recherche et la beauté de leurs habits leur inspiraient de la vanité et de l'estime d'eux-mêmes, ainsi la pauvreté et la laideur de leurs vêtements leur donnaient de l'humilité et du mépris d'eux-mêmes. Ce qui nous apprend que l'âme reconnaît la vérité qu'elle ne voyait pas. Car lorsqu'elle est parée des dons de Dieu comme d'un habit de fête, lorsqu'elle est remplie de douceurs et soutenue de grâces sensibles, lorsqu'elle croit rendre quelque service et quelque honneur à Dieu, elle est contente d'elle-même et se plaît en ses avantages. Il est vrai qu'elle ne s'exprime pas de la sorte là-dessus, et qu'elle ne semble pas avoir ces sentiments; mais la satisfaction qu'elle prend en douces communications de Dieu les explique assez clairement. Néanmoins, lorsqu'elle est couverte, pour parler ainsi, des habits de l'affliction, de l'aridité, du délaissement; lorsque les lumières qui l'éclairaient sont éteintes, elle reçoit l'entière connaissance d'elle-même, elle ne s'estime plus rien, elle n'est plus contente d'elle-même, elle est enfin convaincue que d'elle-même elle ne peut rien faire.

Dieu cependant estime plus et aime mieux la peine qu'elle souffre, en se persuadant qu'elle ne sert pas saintement son Créateur, que toutes les œuvres qu'elle faisait, et toutes les douceurs qui se répandaient dans son cœur, quoiqu'elles parussent très-sublimes. La raison est parce que ces richesses spirituelles lui donnaient occasion de tomber en plusieurs imperfections. Au contraire, elle recueille de grands fruits de la connaissance d'elle-même et de ses sécheresses. Elle ap-



prend à s'approcher de Dieu avec plus de respect et de soumission ; ce qui est toujours nécessaire dans le sacré commerce que nous avons avec lui. Elle n'était pas néanmoins si respectueuse dans l'abondance de ses délices spirituelles, et les bienfaits de Dieu la rendaient un peu plus hardie et moins réservée en ses conversations avec lui. C'est ce qui arriva à Moïse lorsqu'il entendit la voix de Dieu qui lui parlait. Charmé de cette bonté, et ne prenant pas garde à ce qu'il allait faire, il voulut approcher, mais Dieu l'arrêta : *Ne venez pas plus près de moi*, dit-il, *et déchaussez-vous* (Exode, III, 5).

On infère de là avec combien de vénération et de discrétion et avec quel dégagement d'affection et de desir il faut agir avec Dieu. Aussi Moïse fut depuis ce temps-là si circonspect et si retenu, que non-seulement il n'eut plus la présomption d'approcher de Dieu, mais qu'il n'osa pas même le regarder fixement ni le considérer. Car s'étant dépouillé de la satisfaction que la présence divine versait en son cœur, il reconnut distinctement devant Dieu sa misère ; et ces bas sentiments de lui-même le disposèrent à entendre la parole du Seigneur. Dieu se servit aussi, pour se communiquer familièrement au saint homme Job, non pas des plaisirs intérieurs et de la gloire dont il jouissait, mais des souffrances les plus affreuses qu'on se puisse imaginer (Job., II, 5). il le réduisit à coucher sur un fumier, couvert d'ulcères, rongé de vers, abandonné de ses proches, persécuté de ses amis, pénétré de douleurs et d'amertumes. Mais ce fut en cet état pitoyable, que le Tout-Puissant jugea qu'il lui était glorieux d'enrichir ce pauvre des trésors les plus sublimes de sa sagesse, et de combler ce malheureux de ses délices les plus douces et les plus consolantes.

Il est à propos, puisque l'occasion s'en présente, de remarquer ici l'utilité qu'on tire de la nuit, c'est-à-dire de la mortification des sens. Elle fait l'accomplissement de ce mot d'Isaïe : *Votre lumière naîtra dans les ténèbres* (Isa., LVIII, 10). Car Dieu éclaire l'âme et lui donne la connaissance, non-seulement de sa petitesse et du mépris qu'elle mérite, mais encore de la grandeur et de l'excellence de son Créateur. Il délivre l'esprit des désirs, des goûts sensibles et des appuis du sens, lesquelles l'obscurcissaient dans les choses spirituelles ; et il lui donne la pureté et la clarté nécessaires pour comprendre la vérité. Il use aussi des peines et des aridités du sens, pour augmenter les lumières de l'âme, selon le langage d'un prophète : *La tribulation donnera de l'intelligence* (Isa., XXVIII, 19) : c'est-à-dire, elle fera entendre comment Dieu dégage l'âme de ses obstacles, par le moyen de cette nuit obscure et de cette contemplation sèche et sans tendresse, et comment il l'élève surnaturellement à la participation de sa sagesse divine. C'est ce que le même Isaïe explique admirablement : *A qui donnera-t-il la science et l'intelligence*, dit-il, *sinon à ceux qui ont été sevrés et arrachés de la mamelle* (Isa., XXVIII, 9). D'où l'on conclut que le premier lait des douceurs qui viennent du discours et des autres opérations des puissances de l'âme, n'est pas une si bonne disposition pour recevoir ces divines influences, que le détachement de ces mamelles et la privation de ces délices intérieures.

C'est pourquoi il est utile à l'âme et nécessaire de n'avoir nulle affection pour la créature, de ne s'y point appuyer, et de s'élever beaucoup au-dessus, pour parler avec respect à ce Souverain de l'univers, et pour l'écouter avec toute la soumission possible, comme le prophète Habacuc l'assure lui-même : *Je me tiendrai debout sur ma forteresse*, dit-il, *et j'y affermirai mes pas, et je considérerai pour connaître ce qu'on me dira* (Habac., II, 1). C'est-à-dire, je détacherai mes sens des goûts intérieurs ; je n'emploierai pas mon imagination ni mon esprit à faire des raisonnements, afin que ce dénûment me rende

capable d'entendre ce que Dieu me dira. Il est donc constant que la connaissance de soi-même et celle de Dieu coulent de cette nuit obscure comme de leur source. Ainsi saint Augustin faisait cette demande à Dieu : *Que je vous connaisse, Seigneur, et que je me connaisse*. Car, suivant la maxime des philosophes, on connaît très-bien les extrémités l'une par l'autre.

Mais afin de montrer plus évidemment la force du délaissement sensible, qui arrive en cette nuit, pour obtenir de lui les lumières dont l'âme est alors éclairée, je produirai cet endroit de David, où il explique l'efficacité de cette nuit pour nous conduire à la sublime connaissance de Dieu : *J'ai paru devant vous, dit-il, dans une terre déserte, sans chemin et sans eau, comme dans le sanctuaire, afin que je visse votre puissance et votre gloire* (Psal. Lxii, 3). C'est une chose sans doute admirable que le prophète ne dise pas que les douceurs spirituelles lui ont été des dispositions propres à connaître les grandeurs de Dieu ; mais que c'a été l'aridité de la partie animale, lorsqu'elle a été abandonnée et privée de tout plaisir, comme le signifie cette terre déserte et sèche. Il n'assure pas non plus que les saintes pensées et les sacrés entretiens qu'il avait eus si souvent avec Dieu, lui eussent ouvert le chemin à la connaissance de la puissance divine, mais qu'il y était parvenu par l'impossibilité d'arrêter son esprit en Dieu et d'avancer en la voie spirituelle par les raisonnements, par les considérations et par les opérations de l'imagination ; ce qui est exprimé par cette terre sans chemin. De sorte que la nuit obscure du sens est le moyen de connaître Dieu et de se connaître soi-même. Néanmoins cette connaissance n'est pas si pleine ni si parfaite que celle qu'on acquiert par la nuit obscure de l'esprit ; car elle n'est en quelque manière que le commencement et comme l'entrée de cette seconde connaissance.

Outre ces avantages, la nuit ou les sécheresses du sens procurent à l'âme l'humilité d'esprit, qui est un veru contraire à l'orgueil spirituel, et qui la purifie des imperfections dont elle se souillait pendant sa prospérité et ses premières consolations. Car sa propre expérience la contraignant d'avouer qu'elle est stérile en bien et très-misérable, elle n'a pas la moindre pensée de croire qu'elle vit mieux que les autres et qu'elle est plus avancée qu'eux dans les voies intérieures, comme elle se l'imaginait auparavant : au contraire, elle est persuadée qu'ils sont plus éclairés qu'elle et plus parfaits.

Et c'est de là que son amour pour le prochain prend naissance. Elle en conçoit beaucoup d'estime, et ne juge plus, comme elle faisait, qu'elle était fervente, et qu'il était lâche dans le service de Dieu. Elle n'a devant les yeux que sa pauvreté spirituelle et que sa faiblesse, et elle ne s'arrête plus à considérer d'autre personne qu'elle-même. Le roi-prophète fait un beau portrait de cette humilité en ces termes : *J'ai gardé un profond silence, et je me suis humilié ; je n'ai rien dit pour ma défense, et ma douleur s'est renouvelée* (Psal. XXXVIII, 3). Il parle de la sorte, parce que tous les biens que son âme possédait lui paraissaient tellement anéantis, que non-seulement il n'avait plus rien à dire, mais la douleur aussi que la connaissance de ses propres misères lui causait l'empêchait de parler des richesses spirituelles des autres.

Ceux encore que Dieu tient en cet état deviennent parfaitement obéissants et soumis en tout ce qui regarde la conduite de l'intérieur. Convaincus de leur bassesse et de leur incapacité, ils écoutent tous ceux qui les enseignent, et ils désirent d'être instruits de ce qu'ils doivent faire, par quiconque veut avoir cette charité pour eux. Tout cet orgueil aussi, et toute cette présomption, qui leur enflait le cœur lorsqu'ils étaient inondés des torrents de la grâce sensible, s'évanouissent :



ils se défont enfin en ce temps-là de tous les défauts dont nous avons fait le détail en parlant de l'orgueil spirituel.

### CHAPITRE TREIZIÈME.

*Des autres biens, desquels la nuit du sens est la cause.*

Cette nuit corrige l'âme de ses imperfections à l'égard de l'avarice spirituelle ; car elle étouffe l'avidité que l'âme sent des biens intérieurs et des consolations qui la portent tantôt à un exercice, tantôt à un autre, sans se contenter d'aucun. La raison est parce que, n'y trouvant, au lieu de douceur et de paix, qu'amertume et que trouble, elle s'y applique si légèrement, qu'elle a sujet de craindre que l'usage, peu fréquent qu'elle en fait ne lui attire quelque dommage, comme l'excès des mêmes exercices lui causait quelque perte. Il est néanmoins véritable que Dieu donne ordinairement à ceux qu'il appelle à cette nuit, une humilité solide, et une grande promptitude à pratiquer le bien, quoiqu'il n'y mêle aucune douceur, afin qu'ils exécutent, dans la seule vue de Dieu, ce qu'on leur ordonne. De cette manière ils renoncent à la propriété de plusieurs choses où ils ne prennent plus de satisfaction.

Quant à la luxure spirituelle, il est clair aussi que l'amertume qui afflige le sens dans les fonctions de l'esprit, délivre l'âme de toutes les impuretés que ce vice traîne après soi, et qui étaient les fruits amers de la douceur que les exercices spirituels répandaient sur les passions.

Pour ce qui concerne la gourmandise spirituelle, cette nuit obscure préserve l'âme des défauts qui rejaillissent de là sur elle. Mais comme ils sont innombrables, je me contenterai de dire que l'âme, quand elle surmonte cette gourmandise par la mortification du sens, se garantit de tous les maux funestes que nous avons rapportés en traitant de ce vice. En effet, Dieu réprime alors sa concupiscence et son appetit, et les empêche de se repaître d'aucunes douceurs sensibles, de quelque source qu'elles eussent : tellement que les passions de l'âme diminuent et semblent perdre leurs forces. Ensuite l'âme entre et demeure dans une profonde paix et dans des consolations toutes divines.

Il vient encore de là un second bien : c'est que l'âme se souvient presque continuellement de Dieu, et craint beaucoup de reculer dans les voies spirituelles : bien très-signalé, et l'un des plus grands que la mortification du sens produise. Car l'âme est purifiée des imperfections qu'elle commettait, aveuglée par ses passions.

Un troisième fruit de cette nuit du sens est que l'âme s'exerce en même temps dans toutes les vertus. Telles sont la patience, qui éclate dans les sécheresses spirituelles lorsqu'on y persévère : l'amour de Dieu, parce que sa seule considération, et non le plaisir, excite à faire de bonnes œuvres ; la force, puisque l'âme remplie d'amertume et accablée de difficultés se fortifie davantage en ses saintes opérations ; enfin toutes les vertus, les théologiques, les cardinales et les morales, règnent pendant ces aridités. Le roi-prophète a renfermé tous ces biens en ces paroles : *Mon âme n'a pas voulu recevoir la consolation que les plaisirs sensuels lui présentaient. Je me suis souvenu de Dieu, et ce souvenir m'a comblé de joie ; je me suis exercé dans l'oraison et dans les vertus, et mon esprit a été enflammé jusqu'à la défaillance du désir de posséder Dieu ; et de cette sorte j'ai purifié mon cœur de toutes les affections terrestres (Psal. LXXVI. 4).*

Les mêmes peines qui regardent la mortification des sens et des passions délivrent aussi l'âme de tout ce qu'il y a d'imparfait dans l'envie, dans la colère et dans la paresse spirituelle, et lui procurent les vertus qui sont opposées à ces vices. En effet, elle est alors tellement humi-

liée et adoucie, qu'elle exerce une aimable douceur envers Dieu, envers le prochain et envers elle-même. Car elle ne se fâche plus ni contre elle-même à cause de ses propres fautes, ni contre le prochain à cause de ses défauts ; ni elle ne fait plus paraître de chagrin à l'égard de Dieu, comme si elle n'en était pas contente à cause de la soustraction de ses grâces sensibles ; ni elle ne perd plus le respect en se plaignant de ce qu'il ne lui accorde pas assez promptement la perfection qu'elle souhaite.

Elle étouffe encore son envie dans les flammes de sa charité pour les autres. Car elle les aime comme vertueux, ne se regardant plus elle-même que comme vicieuse. Si bien qu'elle n'est plus touchée que d'une sainte émulation, d'un ardent désir de les imiter : ce qui est le propre d'une excellente vertu.

Il est vrai qu'elle est frappée de quelque ennui et de quelque abattement, puisque Dieu la plonge dans l'amertume de la mortification des sens, et lui ôte le goût des choses sensibles ; mais il n'y a point en cela d'imperfection, comme il y en avait lorsque ses langueurs ne procédaient que des plaisirs spirituels dont elle se repaissait dérèglement, ou qu'elle recherchait avec avidité lorsqu'elle en était dénuée.

Outre ces avantages, l'âme puise une infinité d'autres biens dans cette contemplation sèche et imperceptible. Dieu lui communique en ce temps-là, sans qu'elle y songe, de grandes douceurs d'esprit, un amour très-pur, des connaissances spirituelles fort subtiles, dont les unes sont plus utiles, les autres moins précieuses que toutes ses premières faveurs. Elle n'en est pas moins persuadée, parce que cette infusion se fait si délicatement, que les sens ne peuvent s'en apercevoir.

Elle recouvre la liberté d'esprit qui la met en possession des douze fruits que l'Apôtre attribue à l'Esprit divin ; elle se préserve de la violence de ses ennemis, le monde, la chair et le démon ; car le goût des choses sensibles étant détruit, ils n'ont ni armes ni forces pour l'attaquer.

Puis donc que l'âme reconnaît qu'en passant par l'obscurité nuit du sens, elle a été favorisée de bienfaits si nombreux et si considérables, elle a raison de dire :

O l'heureuse fortune !

Je suis sortie sans être aperçue.

C'est-à-dire je me suis délivrée des chaînes de mes passions, et je suis sortie de l'esclavage où elles me tenaient : mes ennemis ne m'ont pas vue, et ne m'ont pas empêchée de m'affranchir de leur tyrannie.

Ainsi le soin de se mortifier continuellement calme les quatre passions principales de l'âme, la joie, la douleur, l'espérance, la crainte. Les aridités répriment les passions et font cesser les opérations des sens et des puissances intérieures : toute la partie animale demeure en paix. Tellement que les ennemis de l'âme ne peuvent plus lui ravir sa liberté d'esprit, ni altérer son repos et la tranquillité de sa maison ou de son intérieur. C'est ce qu'elle déclare dans le vers suivant.

#### CHAPITRE QUATORZIÈME.

*On donne l'éclaircissement du dernier vers du premier cantique.*

Lorsque ma maison était tranquille.

Cette maison de la sensualité étant ainsi tranquille, l'âme en est sortie pour entrer dans le chemin de l'esprit, qui est le chemin de ceux qui profitent en la vie spirituelle, et qu'on nomme la voie illuminative ou la voie de la contemplation infuse, par laquelle Dieu se donne à l'âme, l'entretient sans aucun discours et sans aucune coopération active de sa part.



Voilà donc quelle est la nuit ou la purgation des sens. Elle est toujours mêlée de peines et de tentations violentes ; elle dure longtemps : quelquefois plus dans les uns, quelquefois moins dans les autres. Ceux qu'elle purifie n'en sortent communément que pour entrer dans la nuit de l'esprit, laquelle est plus difficile et plus fâcheuse ; et ils y marchent pour arriver à l'union de l'amour avec Dieu, mais il y en a peu d'ordinaire qui y parviennent.

Car, pendant cette affreuse nuit, l'ange de Satan, qui est l'esprit de fornication, en attaque quelques-uns, et fatigue leurs sens de tentations abominables et très-fortes ; il remplit leur esprit de pensées très-sales ; il infecte leur imagination de représentations très-vives ; il leur fait enfin souffrir des tourments plus cruels que la mort même.

Quelquefois l'esprit blasphémateur se joint à l'esprit impur, il suggère des blasphèmes exécrables, et les imprime si vivement dans l'imagination, qu'ils passent souvent jusqu'à la langue, et qu'on semble les prononcer, ce qui donne une peine inexplicable.

D'autres fois ils sont battus de l'esprit de vertige, qui leur renverse tellement le sens, qu'il les remplit de mille scrupules et de mille doutes embarrassants ; de sorte qu'ils ne peuvent ni se satisfaire eux-mêmes, ni se soumettre au jugement des autres. Cet esprit a quelque chose de plus horrible et de plus affreux que tout ce qui se passe en cette nuit spirituelle.

Dieu a coutume d'exciter ces orages dans l'intérieur de ceux qui sont dans la nuit ou la purgation du sens, et qu'il a dessein d'engager ensuite dans la nuit ou la purgation de l'esprit, afin que ces afflictions disposent leurs puissances et leur âme à l'union de la sagesse divine, dont il les éclaire ordinairement en ce temps-là. Si l'âme n'est tentée, exercée et éprouvée par les souffrances, elle ne peut parvenir à cette sagesse. Car enfin, dit l'Écclésiastique, *que sait celui qui n'a pas été tenté ; et combien peu de choses celui-là connaît-il qui n'a point d'expérience* (Eccles., XXXIV, 9, 10) ? Le prophète Jérémie souscrit à cette vérité : *Vous m'avez châtié, Seigneur, dit-il, et j'ai été instruit* (Jerem., XXXI, 18). Les peines intérieures que nous avons décrites jusqu'ici sont le véritable moyen que ce châtimement nous fournit pour acquérir la sagesse ; car elles purifient les sens de tous les plaisirs auxquels ils étaient attachés à cause de leur fragilité naturelle, et l'âme descend par ces degrés dans une très-profonde humilité, qui la prépare à l'élévation que Dieu lui a destinée.

Quant à la longueur du temps, on ne peut dire sûrement combien cette mortification dure, parce que tous ne sont pas traités de la même manière, et ne souffrent pas les mêmes épreuves. La seule volonté de Dieu leur donne leur mesure différemment, selon que chacun a plus ou moins d'imperfections à détruire, ou suivant le degré d'union à laquelle Dieu veut élever l'âme : ainsi il la tient plus ou moins de temps dans les exercices de l'humilité.

Il purifie les courageux plus promptement et avec plus de violence, et les faibles avec plus de douceur et plus lentement ; il leur accorde même quelque satisfaction de fois à autre, de peur qu'ils ne perdent cœur et qu'ils ne reculent en arrière, ce qui les retarde beaucoup dans le chemin de la perfection ; quelques-uns même n'arrivent jamais à ce terme, de sorte que les uns ne sont jamais entièrement dans cette nuit, et les autres n'en sont jamais tout à fait dehors. Car quoiqu'ils ne fassent pas de plus grands progrès en la vie spirituelle, néanmoins Dieu leur fait expérimenter quelque temps les sécheresses et les tentations, afin de les conserver dans la connaissance et dans les bas sentiments d'eux-mêmes ; et il y mêle souvent des consolations sensibles,

de peur qu'accablés du fardeau de leurs peines, ils ne recherchent les plaisirs du monde.

Quelquefois il se cache à ceux qui sont encore trop faibles en la vertu, afin de leur donner sujet de s'exercer plus fortement en son amour ; car s'ils ne souffraient pas ces sortes de rebuts, ils n'apprendraient pas à s'approcher plus près de lui par la force de l'amour. Mais quoique Dieu conduise bientôt à l'union de l'amour les âmes qui doivent passer à cet état si heureux et si relevé, il les laisse communément longtemps dans ces aridités, comme l'expérience le montre. Mais c'est assez parler de cette première nuit, il faut traiter maintenant de la seconde.

## LIVRE SECOND.

OU L'ON TRAITE DE LA PURGATION LA PLUS INTIME, QUI EST LA SECONDE NUIT DE L'ESPRIT.

### CHAPITRE PREMIER.

*On parle de la seconde nuit, qui est la nuit de l'esprit, et on remarque le temps où elle commence.*

Dieu ne met pas l'âme qu'il veut élever à une perfection plus éminente, dans l'union de l'amour divin, aussitôt qu'elle est sortie des sécheresses et des afflictions de la nuit des sens ; au contraire, après qu'elle a passé par les exercices des commençants, elle demeure plusieurs années dans l'état de ceux qui avancent. Alors, semblable à une personne qui s'est échappée d'une obscure prison, elle s'attache aux choses divines avec plus d'étendue de cœur, et avec plus de satisfaction qu'auparavant, et elle goûte des délices plus grandes et plus intérieures qu'elle n'en sentait au commencement, avant qu'elle entrât dans la première nuit ; son imagination et ses puissances ne sont plus assujetties aux représentations, aux pensées, aux raisonnements spirituels, car elle se trouve incontinent plongée, sans ces opérations, dans une contemplation pleine d'amour et de douceur, elle n'est pas néanmoins encore dégagée de toutes ses imperfections ; ce qui vient de ce que l'esprit n'est pas encore parfaitement purifié, parce que la liaison naturelle et nécessaire qui est entre la partie inférieure et la partie supérieure, est cause que l'âme, nonobstant la purgation des sens la plus rigide, succombe à beaucoup de faiblesses, jusqu'à ce qu'elle ait passé par la nuit ou purgation de l'esprit. C'est pourquoi il faut absolument qu'elle endure des sécheresses, des obscurités, des afflictions plus grandes que les premières ; toutes ces peines sont les présages et les avant-coureurs de la nuit de l'esprit qui doit bientôt suivre. Elles ne durent pas néanmoins si longtemps que la nuit qu'on attend ; car, quelques jours après que cette nuit ou cette tempête a commencé et est finie, l'âme recouvre sa tranquillité ; et c'est ainsi que Dieu purifie les personnes qui ne doivent pas monter à un si haut degré d'amour. Il les expose de telle sorte à cette nuit et à cette purgation, qu'il fait tantôt lever, tantôt coucher le soleil sur elle ; je veux dire qu'il les comble quelquefois de ses lumières, et quelquefois il les en prive ; et alors cette parole de David est accomplie : *Le Seigneur envoie le cristal de sa glace comme de petites bouchées* (Psal. CXLVII, 6) ; c'est-à-dire il nourrit les âmes d'une contemplation obscure et insensible ; mais cet aliment spirituel n'est pas si fort, et ne se fait pas si bien sentir que les ténèbres horribles de la contemplation où Dieu engage l'âme qu'il veut favoriser de l'union divine.



Cette douceur intérieure se répand dans ces âmes et sur leurs sens, avec plus d'abondance et de sentiment qu'auparavant ; car le sens étant plus épuré de la matière, est plus capable de goûter à sa façon les plaisirs de l'esprit : et parce que cette partie sensitive est faible, et ne peut comprendre ni soutenir les choses grandes et difficiles qui appartiennent à l'esprit, ceux qui profitent en la vie spirituelle tombent en plusieurs infirmités, en plusieurs pertes, et en de grandes peines d'esprit qui naissent de la communication des choses spirituelles à la partie sensitive : *car le corps qui se corrompt, dit le Sage, appesantit l'âme* (Sap., IX, 15). De là vient aussi que les communications de ces biens ne peuvent être ni fortes ni assez spirituelles pour conduire à la parfaite union de Dieu, parce qu'il s'y glisse toujours beaucoup de sensualité et de corruption.

C'est de là que prennent leur origine les extases et les violentes secousses du corps, jusqu'à disloquer en quelque manière les os, parce que ces communications ne sont pas purement spirituelles, c'est-à-dire ne se font pas à l'esprit seul, telles qu'elles se trouvent dans les parfaits qui ont été purifiés dans la seconde nuit, et qui ne sont plus sujets à ces ravissements ni à ces agitations de corps, parce qu'ils jouissent d'une pleine liberté d'esprit, sans souffrir ni l'obscurité ni l'abstraction des sens. Afin qu'on voie clairement combien il est nécessaire que ceux qui profitent entrent dans cette nuit de l'esprit, nous rapporterons ici quelques-uns des défauts et des dommages auxquels ils sont infailliblement exposés.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### *De quelques imperfections de ceux qui avancent.*

Ceux qui profitent en la vie intérieure ont deux sortes d'imperfections, les unes habituelles, les autres actuelles ; les habituelles sont les affections et les habitudes imparfaites qui sont demeurées comme des racines dans l'esprit, et que la purgation du sens n'a pu arracher. Il y a la même différence entre les imperfections actuelles et les habituelles qui se trouve entre la facilité de couper une petite branche d'arbre et d'ôter une tache nouvelle, et la difficulté d'arracher une grosse racine et d'effacer une vieille tache. Car la purgation du sens n'est que le commencement et la porte, pour parler ainsi, de la contemplation qui tombe dans l'esprit ; et elle se sert plus à soumettre le sens à l'esprit, qu'à unir l'esprit à Dieu. Cependant les souillures du vieil homme restent dans l'esprit, quoiqu'il ne les connaisse pas et qu'il ait un sentiment contraire : de sorte que si cette nuit ne les lave des eaux d'une violente mortification, il n'arrivera jamais à la pureté de l'union divine.

Ces hommes-là souffrent aussi la stupidité naturelle de l'esprit, de laquelle le péché originel est la cause ; ils sont encore sujets aux dissipations et aux épanchements. Il faut que tout cela soit purifié dans les ténèbres et dans les croix de cette nuit. Tous les avançants qui ne sont pas encore sortis des bornes de leur état, sont engagés dans ces imperfections habituelles, qui ne peuvent subsister avec l'état de l'union divine.

Pour ce qui regarde les imperfections actuelles, tous n'en sont pas atteints également. Il y en a qui possèdent les biens spirituels si superficiellement, et qui sont exposés à la corruption des sens avec tant de violence, qu'ils tombent dans la plupart des inconvénients et des dangers dont nous avons parlé au commencement. En effet, ils font toujours plusieurs opérations des sens et de l'esprit, où il s'y mêle

plusieurs visions imaginaires; ce qui arrive communément à ceux qui sont en cet état. D'ailleurs le démon se sert souvent en ce temps-là de ces représentations et de notre imagination pour tendre des pièges à l'âme et pour la séduire. Car il lui est facile, en lui imprimant des sentiments pleins de charmes, de la frapper de stupidité et de la tromper, lorsqu'elle n'a pas soin de se résigner à la volonté de Dieu, et de résister à toutes ces visions et à toutes les douceurs qui flattent les sens et le cœur. Ce malin esprit peut encore persuader à ces gens-là que ces images sensibles, quoique très-vaines, et ces prophéties, quoique très-fausSES, sont solides et véritables. Il leur donne assez de présomption pour croire que Dieu et les saints leur parlent. Il est néanmoins très-certain qu'ils ne suivent alors que les égarements de leur imagination et qu'ils n'ajoutent foi qu'aux chimères de leur cerveau. Ce prince des ténèbres a coutume aussi de les enfler d'orgueil, au point de se faire voir à tout le monde, dans les actions extérieures qui ont l'air de sainteté, telles que sont les extases et les œuvres d'éclat, lesquelles nourrissent leur vanité et leur arrogance. Ils deviennent hardis et peu respectueux envers Dieu; parce qu'ils perdent cette crainte salutaire qui conserve toutes les vertus. Quelques-uns même s'engagent si avant dans ces embûches du démon, et s'endurcissent de telle sorte en ces illusions, que leur retour à la vertu toute pure et au véritable esprit de Dieu n'est ni constant ni sincère. La source de leur malheur n'est autre que leur trop grande avidité de ces goûts spirituels, leur trop violent attachement à ces représentations extraordinaires, et l'assurance avec laquelle ils s'y occupèrent, lorsqu'ils commencèrent à s'avancer dans les voies spirituelles.

J'aurais beaucoup d'autres choses à dire des défauts de ceux qui profitent en la vie intérieure; mais je serais trop long. J'ajoute seulement que c'est une nécessité inévitable de s'en purifier dans cette seconde nuit, avant que d'acquérir l'union divine; et qu'ensuite l'âme marchera par une foi obscure et toute pure, comme par le chemin propre à la conduire à ce terme, selon l'expression du prophète Osée : *Je vous épouserai en la foi* (Osée, II, 20 ; c'est-à-dire, je vous unirai à moi).

### CHAPITRE TROISIÈME.

*Remarques nécessaires pour entendre les choses qui suivent.*

Pour développer nettement cette matière, il faut remarquer l'ordre que tiennent ceux qui sont dans leur avancement spirituel. D'abord ils reçoivent des communications fort agréables. Puis la partie sensible de l'homme, attirée par la douceur qui rejaillit sur elle, s'accommode à l'esprit, et conspire avec lui pour atteindre au même but. Cependant ces deux parties, la sensitive et la spirituelle, se nourrissent du même aliment, chacune selon sa nature. Elles se disposent ainsi, d'un commun accord, à supporter la rigoureuse purgation de l'esprit, qu'elles doivent bientôt sentir pour être parfaitement délivrées de leurs imperfections. Car l'une n'est jamais purifiée exactement sans l'autre; et l'entière purgation des sens ne s'accomplit que quand celle de l'esprit commence. Si bien que la nuit des sens se doit nommer plutôt la réformation et la modération des passions, que la délivrance de leurs imperfections. La raison est parce que les désordres de la partie animale ont leur force et leur racine dans l'esprit. Ainsi tandis que les révoltes et les dérèglements des mauvaises habitudes ne seront pas purifiées, les deux parties de l'homme ne peuvent être affranchies de leurs défauts. Mais elles se purifient toutes deux dans cette seconde



nuît, parce que c'est le but et la fin où cette même nuit nous mène. Aussi était-il expédient à la partie animale de passer par la première nuit, et d'acquiescer la tranquillité qu'elle nous apporte, afin qu'unissant ses forces avec celles de la partie supérieure, elles parviennent toutes deux à une purgation plus excellente, et qu'elles supportent avec plus de fermeté les peines de la nuit de l'esprit : fermeté absolument nécessaire pour souffrir un état si dur et si incommode. Car si la faiblesse de la partie inférieure n'avait été corrigée par la force que Dieu lui a donnée dans les douces communications qu'il lui a faites de lui-même, la nature n'aurait pu avoir ni le courage, ni les dispositions suffisantes pour soutenir la véhémence de cette purgation.

C'est pourquoi la manière d'opérer avec Dieu que ceux qui avancent tiennent, est très-basse et très-vile, parce qu'ils n'ont pas encore l'esprit épuré ni éclairé, et que pour cette cause ils pensent et parlent de Dieu comme des enfants ; semblables à l'Apôtre, qui dit de lui-même : *Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant ; j'avais des sentiments d'enfant, des pensées d'enfant* (I Cor., XIII, 11). Ce qui vient de ce qu'ils ne sont pas encore arrivés à l'union de Dieu, par le moyen de laquelle étant devenus grands, ils font des œuvres spirituelles très-relevées, parce qu'elles viennent d'une puissance plutôt divine qu'humaine (Ephes., IV, 23, 24). Et d'autant que Dieu veut les dépouiller du vieil homme, et les revêtir du nouveau qui est créé selon Dieu, et faire en sorte que l'état nouveau de leur esprit produise en eux une transformation, comme parle saint Paul (Rom., XII, 2, il prive de toutes choses leurs puissances, leurs passions, leurs sens, tant spirituels que corporels, tant intérieurs qu'extérieurs ; et pour cet effet il laisse l'entendement dans les ténèbres, la volonté dans les sécheresses, la mémoire dans la privation de toute espèce et de tout souvenir. Il laisse aussi l'âme dans l'affliction, dans l'amertume, dans l'abattement de cœur, afin que ce dénûment soit un des principes qui sont nécessaires à l'esprit, pour l'introduire dans l'union de l'amour divin. Dieu opère toutes ces choses dans l'âme par une contemplation également pure et secrète, comme l'âme même le dit dans son premier cantique. Mais quoique ce cantique ait été expliqué au commencement de la nuit des sens, néanmoins l'âme l'entend aussi de la nuit de l'esprit, parce que cette nuit est la principale purgation de l'âme. C'est pourquoi nous en parlerons encore suivant cette seconde explication.

#### CHAPITRE QUATRIÈME.

##### *On explique une seconde fois le premier cantique.*

En una noche oscura,  
Con ansias en amores inflamada,  
O dichosa ventura!  
Sólo sin ser notada,  
Estando y a mi casa sessegada.

Pendant une nuit obscure,  
Enflamée d'un amour inquiet,  
O heureuse fortune !  
Je suis sortie sans être aperçue,  
Lorsque ma maison était tranquille.

En appliquant maintenant le sens de ce cantique à ces termes : purgation, contemplation, nudité ou pauvreté d'esprit, car ils signifient presque la même chose en cet endroit, nous pouvons l'exposer comme si l'âme disait : Je suis sortie sans que la sensualité ni le démon m'aient fait obstacle ; je suis sortie, dis-je, de moi-même et de ma basse, faible et pauvre manière de connaître, d'aimer et de goûter Dieu ; et j'en suis sortie sans être appuyée sur mes opérations ; j'en suis sortie pendant

que mon entendement était environné de ténèbres , pendant que ma volonté était accablée de tristesse , pendant que ma mémoire était pénétrée d'afflictions ; j'en suis sortie en m'abandonnant par la foi pure à l'obscurité , qui n'est autre chose que la nuit de mon esprit et de mes puissances naturelles.

Cette sortie m'a comblée de bonheur ; car j'ai été aussitôt élevée à des opérations toutes divines et à des conversations très-familiales avec Dieu, c'est-à-dire, mon entendement a passé d'un état humain à un état divin ; car, en m'unissant à Dieu par cette purgation, je n'ai plus une connaissance faible et bornée comme elle était, mais je connais par la sagesse divine, à laquelle je me suis unie.

Ma volonté est aussi sortie d'elle-même et devenue en quelque façon divine ; car, étant unie à l'amour divin, elle aime non plus par ses premières forces, mais par les forces de l'Esprit divin. Ainsi elle ne fait plus, d'une manière humaine, des actes d'amour pour son Créateur.

Ma mémoire est remplie des images de la gloire céleste et éternelle ; toutes mes puissances, enfin, et toutes mes affections sont renouvelées par la nuit de l'esprit et par le dépouillement du vieil homme, de sorte qu'elles semblent changer de nature et ne plus goûter que des délices spirituelles et divines.

### CHAPITRE CINQUIÈME.

*On fait voir, en donnant la connaissance du premier vers, comment la contemplation obscure est la nuit et le tourment de l'âme.*

Pendant une nuit obscure.

Cette nuit obscure est une influence de Dieu sur l'âme, qui la délivre de ses ignorances et de ses imperfections habituelles, naturelles et spirituelles. Les contemplatifs l'appellent la contemplation infuse ou la théologie mystique , et Dieu y enseigne secrètement l'âme et la perfection en son amour ; mais l'âme ne fait alors, de sa part, que s'appliquer amoureusement à Dieu, pour l'écouter et pour recevoir ses lumières, sans comprendre toutefois comment se passe cette contemplation, parce que c'est l'amoureuse sagesse de Dieu qui produit ces effets particuliers dans l'âme, en la disposant à l'union divine par la pureté et par les lumières qu'elle lui donne : de là vient que la même sagesse qui purifie les esprits bienheureux et qui les illumine , purifie aussi l'âme et l'éclaire en cet état.

Si quelqu'un demande pourquoi l'âme donne le nom de nuit obscure à la lumière divine qui dissipe ses ignorances , je réponds que cette divine sagesse est non-seulement la nuit de l'âme, mais encore son supplice, pour deux raisons : la première est, parce que la sublimité de la sagesse divine surpasse de telle sorte la capacité de l'âme , que ce n'est que nuit et que ténèbres pour elle ; la seconde, la bassesse et l'impureté de l'âme sont telles , que cette sagesse la remplit de peines et d'obscurités.

Pour entendre la première raison , il faut supposer la doctrine du philosophe qui enseigne que , plus les choses divines sont claires et manifestes d'elles-mêmes, plus elles sont naturellement obscures et cachées à l'âme ; comme la lumière, plus elle est vive et brillante, plus elle éblouit et aveugle le hibou, et comme plus quelqu'un regarde fixement le soleil, plus il se couvre les yeux de ténèbres à cause de l'excès des rayons qui les frappent et de la faiblesse de sa vue : ainsi, lorsque la lumière divine de cette contemplation entre dans l'âme qui n'est pas encore bien éclairée , elle répand sur elle des ténèbres spirituelles qui la privent de son intelligence naturelle.



Pour cette raison, saint Denis et les autres théologiens mystiques appellent la contemplation infuse des rayons de ténèbres à l'égard de l'âme qui n'est pas purifiée et illuminée, parce que l'excessive lumière de cette contemplation surpasse et éteint les forces naturelles de l'entendement: c'est pourquoi David dit que *Dieu est environné de nuages et d'obscurité* (Psal. XCVI, 2). Ce n'est pas, si on examine la chose en elle-même, qu'on la trouve telle que les paroles la représentent, mais elle paraît telle au regard de nos faibles esprits, qui ne peuvent s'élever à une lumière si sublime, et qui sont éblouis et obscurcis de son éclat. Le même roi ajoute que *les nues frappées de la clarté brillante de Dieu, se sont dissipées en sa présence* (Psal. XVII, 13). Ainsi la splendeur de Dieu répand des ténèbres entre lui et nos esprits, qui sont aveugles par cette grande lumière; voilà pourquoi Dieu, dardant les rayons de sa sagesse sur l'âme avant qu'elle soit transformée en lui, la jette dans une profonde obscurité.

Il paraît encore que cette obscure contemplation est fâcheuse à l'âme dans ses commencements; car, si cette contemplation divine apporte avec elle une infinité de grands biens, l'âme, qui les reçoit, n'étant pas encore purifiée, est remplie d'une infinité de misères. Cela fait qu'elle endure nécessairement de violentes peines, parce qu'elle est le sujet commun des biens de la contemplation et des maux de ses propres imperfections, dont la contemplation travaille à la délivrer, et qui sont contraires les unes aux autres et ne peuvent subsister ensemble. Il est aisé de le prouver par le dénombrement que nous allons en faire.

En effet, quant au premier point, qui consiste en ce que cette contemplation, à cause de son éminente lumière et de son excellence, cause à l'âme de grandes peines, c'est une chose certaine et manifeste, car cette lumière est extrêmement vive et pure; au contraire, l'âme sur qui elle tombe avec véhémence a beaucoup d'obscurité et d'impureté. Ainsi, lorsqu'elle la reçoit, elle souffre une violente douleur; de même que des yeux chargés d'humeurs malignes sentent une acrimonie douloureuse lorsqu'une lumière éclatante les frappe très-vivement et tout à coup, cette peine est très-grande lorsque l'âme est éclairée et fortement pénétrée de cette lumière divine, car elle se voit si impure et si misérable, qu'elle croit que Dieu lui est contraire, et qu'elle-même lui est opposée, ce qui l'afflige au point de s'imaginer qu'il l'a tout à fait abandonnée. Cette affliction est semblable à celle que Job décrit dans la nuit obscure de son esprit: *Pourquoi, dit-il à Dieu, m'avez-vous fait contraire à vous-même, en sorte que je suis devenu fâcheux à moi-même* (Job, VII, 20)? car l'âme voit si clairement, par cette lumière, son impureté, qu'elle s'estime très-indigne de Dieu et des créatures; et, ce qui la tourmente davantage, c'est qu'elle appréhende de ne pouvoir jamais mériter ses bonnes grâces et d'avoir déjà perdu tous ses biens spirituels. La cause et la source de ces sentiments est parce qu'elle a abîmé son esprit dans la connaissance d'elle-même et de ses propres misères; car, cette divine lumière, quoique obscure, les lui découvre toutes distinctement et lui persuade que d'elle-même elle n'a que le mal. On peut appliquer à ce sujet ces paroles du prophète royal: *Vous avez repris l'homme, en votre fureur, à cause de ses péchés, et vous avez fait sécher son âme comme une araignée qui s'épuise à faire ses toiles* (Psalm. XXXVIII, 12).

Le second genre de tourments que l'âme souffre en cet état vient de son infirmité naturelle et de sa faiblesse spirituelle. Cette contemplation divine lui est communiquée d'une manière si forte et si impétueuse, à dessein de la fortifier en la domptant, que sa faiblesse ne la peut supporter, et qu'elle vient même à défaillir, en quelque façon, lors principalement que la véhémence de la lumière est trop grande, car le sens et l'esprit souffrent comme s'ils étaient opprimés d'un fardeau immense

et invisible, et ils tombent dans une agonie si cruelle, que la mort paraît alors un véritable soulagement. Le saint homme Job avait expérimenté ces rigueurs lorsqu'il disait : *Je ne désire pas que Dieu combatte de toutes ses forces avec moi, de peur que le poids de sa grandeur ne m'accable (Job, XXIII, 6)*; car l'âme, dans le plus fort de son oppression, se voit si éloignée des faveurs de Dieu, qu'elle croit que toutes les ressources de son appui et de son secours se sont évanouies avec tous ses biens, et qu'il ne se trouve personne qui lui porte compassion. Si bien qu'elle peut dire, avec le plus affligé des hommes : *Ayez pitié de moi; au moins vous, mes amis, parce que la main du Seigneur m'a frappé (Job, XIX, 21)*. C'est en vérité une chose digne d'admiration et de douleur, de voir que l'âme a tant de faiblesse et d'imperfection en cet état, qu'elle trouve la main de Dieu si dure et si pesante, quoiqu'elle soit d'elle-même si douce et si légère, et qu'elle ne touche l'âme que très-délicatement; car Dieu ne la traite de la sorte que pour l'enrichir de ses dons, et non pour la châtier.

### CHAPITRE SIXIÈME.

#### *Des autres peines que l'âme souffre en cette nuit.*

La troisième espèce de peines se forme des deux extrémités, qui ont été les causes des premières douleurs de l'âme, et qui se réunissent en cet état : l'une est divine, l'autre est humaine. La divine est la contemplation qui purifie l'âme; l'humaine est la même, en tant qu'elle est le sujet sur qui tombent les effets de la contemplation pour perfectionner l'âme, pour la renouveler, pour la dépouiller de ses affections habituelles et des qualités du vieil homme auxquelles elle s'attache étroitement, et pour la rendre enfin toute divine; de sorte que cette opération affaiblit l'âme, la consume et la plonge dans de si profondes ténèbres, qu'à la vue de ses misères, elle se sent fondre et comme anéantir par la cruelle mort de l'esprit, comme si elle était dévorée par quelque bête farouche et digérée dans son estomac. Ainsi elle est environnée et pénétrée de peines semblables à celles de Jonas pendant qu'il était dans le corps d'une baleine; car il lui est expédient de mourir et d'être enfermée dans le tombeau de la nuit obscure, afin qu'elle parvienne à la résurrection, qu'elle attend. David dépeint l'excès de ces tribulations de cette manière : *Je suis assiégé des douleurs que me cause la crainte de la mort et du tombeau, et j'ai eu recours à la prière pour implorer l'assistance du Seigneur (Psal. XVII, 5, 6, 7)*.

Mais le plus grand supplice de l'âme est de croire que Dieu la hait, la délaisse, et la jette pour cette raison dans les ténèbres. Le même roi expliquait autrefois ce tourment en ces termes : *Je suis semblable à ceux qu'on a blessés et qui sont dans les sépulcres, ensevelis dans le sommeil de la mort; vous n'avez non plus soin d'eux que de gens qui sont effacés du nombre des vivants; mes ennemis m'ont mis dans le tombeau et dans les ténèbres de la mort; vous avez répandu les flots de votre colère sur moi, et vous m'avez abîmé comme ceux qui tombent dans les gouffres les plus profonds de la mer (Psal. XXXVII, 5, 6, 7, 8)*. En effet, lorsque la contemplation dont Dieu se sert pour purifier l'âme la mortifie en la dépouillant de tout, l'âme éprouve, avec une vivacité pénétrante, toute l'horreur que cause la mort, et toutes les douleurs et tous les gémissements de l'enfer, parce qu'en cet état elle semble connaître, par une expérience sensible, que Dieu est fâché contre elle, qu'il l'a punie dans l'ardeur de sa colère, qu'il l'a rejetée, et qu'il n'est plus avec elle; elle craint même, avec beaucoup d'apparence, selon son sentiment, qu'il ne la traite éternellement avec la même sévérité. Toutes les créatures aussi, et surtout ses amis, la désolent et la méprisent. C'est ce que le



prophète ajoute : *Vous avez permis que ceux que je connaissais et avec qui je vivais familièrement se soient éloignés de moi et qu'ils m'aient regardé comme un objet d'abomination* (Psalm. LXXXVII, 9). Le prophète Jonas avait expérimenté ces peines, tant au corps que dans l'âme. Seigneur, dit-il, *vous m'avez précipité dans le fond de la mer, et j'ai été couvert d'eau; vous avez fait passer sur moi les flots des abîmes que vous avez creusés, ce qui m'a fait dire que j'étais rejeté de devant vos yeux. Néanmoins, j'espère que je verrai encore votre saint temple*. Le prophète parle de la sorte, parce que c'est dans cet état de souffrances que Dieu purifiait son âme. Et continuant, il ajoute : *Les eaux qui m'ont environné ont pénétré jusqu'à l'âme, les gouffres m'ont englouti, la mer m'a couvert la tête; je suis descendu jusqu'aux racines des montagnes, et les cavernes de la terre m'ont tenu, comme des prisons, éternellement enfermé* (Jon., II, 5, 6, 7). Ces cavernes ou ces prisons, pour les appliquer à notre sujet, représentent les imperfections de l'âme, qui l'empêchent de jouir des douceurs de la contemplation.

La quatrième espèce de souffrances vient de l'éminence de cette contemplation obscure. Cette éminence n'est autre chose que son objet; savoir : la grandeur et la majesté de Dieu, car elles font sentir à l'âme sa pauvreté et sa misère; et cette pensée, fondée sur une si grande opposition, est une de ses principales peines. Elle expérimente en elle-même un profond vide, c'est-à-dire un entier dépouillement des biens temporels, des biens naturels et des biens spirituels qui ont du rapport à son plaisir, et elle se voit pleine de maux contraires; savoir : des défauts et des aridités qui la désolent. Elle se trouve enfin privée des espèces et des connaissances de ses puissances, et son esprit lui paraît dénué de tout et entièrement abandonné; car, puisque Dieu la purifie selon la partie sensitive et la partie spirituelle, selon les puissances intérieures et extérieures, il est utile à l'âme d'être mise dans cette pauvreté et dans la privation de toutes ces choses, afin qu'elle demeure dans la sécheresse et dans les ténèbres : parce que la partie animale est purifiée par les aridités, les puissances le sont par la privation de leurs opérations; l'esprit l'est aussi par l'obscurité. Dieu opère toutes ces choses par cette obscure contemplation dans laquelle l'âme sent ce vide, avec la suspension ou la soustraction de tous les appuis qu'elle trouvait dans la nature, ce qui la fait autant souffrir qu'un homme qu'on tiendrait suspendu en l'air et qu'on empêcherait de respirer. Alors Dieu la purifie en la vidant, et en consumant toutes ses affections et toutes les habitudes imparfaites de sa vie comme le feu consume la rouille de quelque métal. Ces choses étant fort enracinées, il faut nécessairement que l'âme endure une extrême douleur lorsqu'elle les perd, et que ces paroles d'Ezéchiel se vérifient : *Entassez les os afin que j'y mette le feu; les chairs seront consumées, tout cet amas cuirra, et tous les os sécheront* (Ezech., XXIV, 10). Le prophète semble signifier la pauvreté que l'âme éprouve selon la partie inférieure et la partie supérieure. Il dit encore, au même endroit : *Mettez-la sur les charbons; mais il faut qu'elle soit vide et toute nue, afin que son airain s'échauffe et se fonde, et que toutes ses ordures s'amassent dans le milieu, et que sa rouille soit consumée* (Ibid., 11). On voit, dans ces expressions, l'affliction extrême que l'âme reçoit du feu de la contemplation qui la purifie, puisqu'il est nécessaire qu'elle réduise, en quelque manière, au néant, sa nature, ses affections et ses défauts, pour se purifier de la rouille qui est entrée jusque dans son intérieur; si bien que, devant être purifiée dans ce feu comme l'or dans la fournaise, selon le sentiment du Sage (Sap., III, 6), elle sent, jusque dans les moelles, cet anéantissement et cette défaillance avec une extrême pauvreté. David était dans ce pitoyable état lorsqu'il s'écriait : *Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux pénètrent*

*mes entrailles. Je suis tombé dans un abîme plein de boue et sans fond ; je suis descendu dans les gouffres de la mer , parce que la tempête m'y a fait couler ; j'ai crié de toutes mes forces, et je me suis enroué ; mes yeux se sont épuisés en s'attachant sur vous , mon Dieu , parce que j'ai mis toute mon espérance en votre bonté (Psal. LXVIII, 1, 2, 3, 4).*

Dieu abaisse beaucoup l'âme afin qu'il l'élève ensuite beaucoup ; et, s'il ne modérât promptement les sentiments que l'âme a si vivement imprimés en l'esprit , elle abandonnerait son corps en peu de jours ; mais le feu de ces peines ne se fait sentir que de temps en temps , et non pas continuellement. Il est néanmoins quelquefois si violent , que l'âme croit voir l'enfer ouvert sous elle et tout prêt à l'engloutir. Ces sortes de gens sont du nombre de ceux qui descendent tout vivants dans les enfers et qui y sont purifiés comme dans le purgatoire , puisque c'est là cette purgation que chacun doit faire de ses fautes , quoiqu'elles ne soient que vénielles. Ainsi on peut dire , avec probabilité , qu'une âme qui a passé par ce purgatoire spirituel , ou n'entrera pas dans le purgatoire de l'autre monde , ou n'y demeurera pas longtemps ; car une heure qu'elle passe dans le premier purgatoire lui profite davantage , à cause des mérites qu'elle acquiert et de la satisfaction qu'elle fait à la justice divine , que plusieurs heures ne lui serviraient dans le dernier purgatoire , parce qu'elle n'y mériterait plus , et que Dieu ne lui remettrait rien de ses souffrances.

#### CHAPITRE SEPTIÈME.

*On continue de traiter de la même matière , et des autres afflictions de la volonté.*

Les peines de la volonté sont si grandes en cet état , que la mémoire de ces maux et l'incertitude de leur remède frappent vivement l'âme et l'accablent tout à fait. Il y faut joindre le ressouvenir de ses prospérités passées ; car les hommes qui sentent les amertumes de cette nuit , ont été prévenus ordinairement de douceurs divines , et ont rendu à Dieu des services considérables. C'est pourquoi la privation d'un état si heureux et l'impossibilité apparente de le recouvrer , leur percent le cœur d'une douleur infiniment sensible. Job , instruit par sa propre expérience , nous déclare cette vérité. *J'étais autrefois abondant en richesses , dit-il , et tout à coup je me vois réduit à rien. Il m'a pris par le cou ; il m'a presque brisé ; il m'a mis devant lui comme le but de ses coups ; il a mis ses lances autour de moi ; il m'a blessé aux reins ; il ne m'a point épargné ; il a dispersé mes entrailles sur la terre ; il m'a coupé en pièces et m'a fait plaie sur plaie ; il s'est jeté sur moi comme un géant ; je me suis couvert d'un sac et de cendre ; à force de pleurer , mon visage s'est enflé , et j'en ai presque perdu les yeux (Job, XVI, 13, 14, 15, 16, 17).* Il y a beaucoup d'autres endroits dans l'Ecriture qui font le caractère des souffrances qu'on essuie en cette nuit ; mais je ne veux pas les produire ici , de peur d'être trop long. Ceux que nous venons de voir nous en donnent assez d'idée.

Toutefois , pour achever l'explication de ce vers du premier cantique , j'apporterai les sentiments de Jérémie sur ce sujet. *Je suis un homme , dit-il , qui connais parfaitement ma pauvreté ; sous la verge de l'indignation de Dieu ; il m'a jeté dans les ténèbres sans me faire voir la lumière ; il a levé la main et déchargé tout le jour ses coups sur moi ; il a noirci de contusions ma peau et ma chair ; il m'a brisé les os ; il m'a assiégé de tous côtés et rempli de fiel et de peines ; il m'a mis , comme les morts , dans un lieu plein d'obscurité , et m'a renfermé de toutes parts , de peur que je n'en sorte ; il a serré plus étroitement mes chaînes ; il m'a fermé le chemin*



avec de grosses pierres, et il a rompu toutes les routes par lesquelles je pouvais m'échapper; il s'est mis, comme un ours et comme un lion, en embuscade pour me surprendre et me dévorer; il a rompu mon chemin; il m'a tout brisé et tout désolé; il a tendu son arc et tiré ses flèches contre moi comme contre un but, et il m'en a percé les reins; j'ai été le sujet ordinaire des railleries et des chansons du peuple; il m'a rempli d'amertumes; il m'a enivré d'absinthe; il m'a cassé les dents; il m'a nourri de cendres; mon âme a été privée de la paix; j'ai oublié tous les biens, et j'ai dit en moi-même: mes prétentions sont vaines, et je n'espère plus rien du Seigneur. Cependant, mon Dieu, souvenez-vous de ma pauvreté, de mes souffrances excessives, de l'absinthe et du fiel que j'ai bu. Lorsque ces choses me viendront en la mémoire, mon âme en séchera de douleur (Threnor., III, 1, 2, 3, etc.). Jérémie décrit ici et déplore toutes les peines que cette nuit de l'esprit et cette purgation douloureuse causent à l'âme, ce qui la rend digne de compassion. A la vérité, Dieu traite l'âme favorablement, puisqu'il change pour elle, selon l'expression de Job, les ténèbres et l'ombre de la mort en lumière; et, comme parle David, son obscurité sera semblable à sa lumière (Job, XII, 22). Mais son affliction est extrême, tant à cause de ses maux que de l'incertitude où elle est d'en trouver le remède et d'en voir la fin; car elle se persuade que ses peines ne finiront jamais, et qu'elle sera toujours, comme les morts, dans l'obscurité du tombeau (Psal. CXXXVIII, 12; CXLII, 4).

Joignez à cela que, quelque connaissance qu'on lui donne, quelques directeurs spirituels qu'elle consulte, elle n'en reçoit aucun secours. Quoiqu'ils lui proposent les plus puissants motifs de consolation, qu'ils peuvent tirer de grands biens de cet état, elle ne saurait les croire, parce que, toute pénétrée d'un très-vif sentiment de ses souffrances, elle croit que ceux qui lui parlent ne comprennent pas ses misères et ne peuvent lui dire ce qu'il faut, ni lui suggérer les remèdes nécessaires; et, en effet, ils ne le peuvent: ainsi son chagrin s'aigrit davantage. Elle n'aura donc nul moyen de l'adoucir jusqu'à ce que Notre-Seigneur achève de la purifier, de la manière et dans le temps qu'il lui plaira. Elle ressemble à un homme qu'on tient les mains et les pieds liés dans une obscure prison; il ne peut ni se remuer, ni rien voir, ni recevoir le moindre soulagement. De même l'âme gémit dans les chaînes, dans les croix, dans les ténèbres, immobile, sans aide, jusqu'à ce que l'esprit soit amolli, humilié, purifié, si dégagé des choses matérielles et sensibles, si subtil, si simple, qu'il puisse devenir, en quelque sorte, un esprit avec l'Esprit de Dieu, selon la mesure et le degré de l'union d'amour à laquelle la miséricorde divine voudra l'élever; car Dieu purifie l'âme plus ou moins rigoureusement, et il y emploie plus ou moins de temps par rapport à la qualité de l'union qu'il lui destine. Cette purgation n'est pas néanmoins toujours d'une égale force; elle est quelquefois plus dure, quelquefois plus douce, parce que Dieu ne permet pas que cette obscure contemplation touche l'âme et la pénètre d'une manière purgative, mais d'une manière illuminative et amoureuse; et alors l'âme sort de l'affreuse prison où elle était auparavant, et elle entre en jouissance d'une grande liberté, d'une agreable paix, d'une communication avec Dieu, facile, amoureuse, intime, fort spirituelle. Toutes ces choses lui sont des marques certaines du bien que cette purgation fait en elle pour son salut, et elles lui donnent des pressentiments des faveurs abondantes qu'elle attend de son Créateur. Ces consolations spirituelles sont cependant si douces, qu'il semble à l'âme que Dieu a mis fin à ses souffrances; car c'est la nature et la propriété des choses spirituelles, principalement lorsqu'elles sont pures et dégagées des sens, que l'âme se persuade que, quand ses afflictions reviennent, elle n'en sera jamais délivrée, et qu'ainsi elle n'aura jamais aucun bien dans la vie inté-

rieure, comme les endroits de l'Écriture que nous avons allégués le montrent; au contraire, lorsqu'elle se voit comblée de dons spirituels, elle croit que ses maux ont absolument cessé, et qu'elle ne perdra jamais ses biens spirituels, comme le prophète-roi le confesse de lui-même. *Lors, dit-il, que j'ai possédé de grandes richesses, je me suis dit à moi-même qu'elles dureraient toujours et que ma fortune ne changerait pas (Psal. XXIX, 7).* La raison est, parce que la possession d'un bien spirituel chasse de l'esprit la possession actuelle d'une autre chose contraire. Cela, néanmoins, n'arrive pas à la partie animale, d'autant que sa connaissance est plus lente et moins vive.

Mais, parce que l'esprit n'est pas encore parfaitement épuré des imperfections dont la partie inférieure l'a souillé, quelque fermeté qu'il ait, il est sujet aux douleurs à proportion qu'il est engagé dans ces défauts. Aussi, comme David après l'abondance de ses biens tomba dans de grands maux, de même l'âme, après les torrents de ses consolations, devient aride et ne sent plus que des peines intérieures. Cette pensée de ses biens et de ses maux lui revient souvent en l'esprit jusqu'à ce qu'elle soit entièrement purifiée; et, quelque commerce qu'elle ait avec Dieu, elle n'en reçoit jamais des avantages si grands, qu'ils arrachent ou du moins qu'ils couvrent la racine des imperfections qui lui restent. Elle sent bien dans son fond qu'il lui manque quelque chose et qu'il y a encore quelque tache dont elle doit être lavée. Il lui paraît qu'il y a, dans son intérieur, je ne sais quel ennemi, qui semble à la vérité être endormi et paisible; mais elle appréhende toujours qu'il ne se réveille et ne lui fasse la guerre; et en effet, il la lui fait d'une manière très-cruelle; car, lorsqu'elle croit être en assurance, il la repousse dans un abîme de duretés, de douleurs et de ténèbres plus horribles et d'une plus longue durée que les premières; et l'âme ne doute plus alors que tous ses biens ne se soient dissipés. Le souvenir même de ses premières richesses spirituelles n'est pas capable de lui faire espérer une nouvelle prospérité.

Toutefois les personnes qui sont dans des épreuves si affligeantes, aiment Dieu, au point de donner mille vies pour lui. Mais ce grand amour ne les empêche pas de croire que Dieu ne les aime point, n'ayant rien qui soit digne de son amour, et s'estimant même assez misérables pour mériter sa haine et l'horreur de toutes les créatures: ces sentiments les accablent de chagrins et de désolations.

## CHAPITRE HUITIÈME.

*De quelques nouvelles souffrances de l'âme, tandis que cet état dure.*

Il se trouve en cet état une nouvelle peine, qui est que cette obscure nuit lie les puissances de l'âme et étouffe ses affections, de telle sorte qu'elle ne peut élever son esprit à Dieu, ni lui demander aucune chose. Il lui semble que, comme le dit Jérémie, *Dieu s'est couvert d'un nuage, pour empêcher son oraison de passer jusqu'à lui (Thren., III, 44)*, et qu'il lui a fermé le chemin de grosses pierres carrées (*Ibid.*, 9), de peur qu'elle ne puisse aller jusqu'à son trône. Que si elle lui fait quelques prières, c'est avec tant de sécheresse et si peu de dévotion, qu'il lui paraît que Dieu ne l'écoute pas, et qu'il la néglige, pouvant dire avec le Prophète: *Lorsque je l'ai prié, il a rejeté ma prière (Ibid., 8)*. Si bien qu'il est utile, en ce temps-là, de se prosterner jusqu'à terre, et de mettre, comme parle Jérémie, *la bouche dans la poussière (Ibid., 29)*, en supportant patiemment cette épreuve purifiante. C'est Dieu qui fait cette opération dans l'âme, et l'âme ne peut agir, ni prier, ni s'appliquer avec attention aux choses divines; elle ne saurait même



s'occuper des affaires temporelles, et souvent elle est hors d'elle-même, et perd la mémoire de toutes choses, de telle sorte qu'elle passe plusieurs heures sans savoir ce qu'elle a fait; elle ignore aussi quelquefois ce qu'elle fait ou ce qu'elle doit faire, et n'est presque pas attentive à ses actions, quelque effort qu'elle fasse pour l'être.

Mais parce que l'entendement est plus purifié de ses connaissances imparfaites, et la volonté dégagée de ses affections déréglées, et la mémoire dépouillée de ses espèces, il faut que l'âme soit comme anéantie en tout cela, pour accomplir ce que disait David en cet état : *J'ai été réduit au néant, et je ne m'en suis pas aperçu*. Cette ignorance renferme l'oubli de la mémoire, et alors les abstractions et les transports de l'âme naissent du recueillement intérieur où cette contemplation la plonge. Il était avantageux que l'âme fût absorbée avec toutes ses puissances, dans cette divine et obscure lumière de la contemplation infuse, et qu'elle fût ainsi séparée des créatures, afin qu'elle fût disposée et proportionnée en quelque manière à l'union de Dieu. En sorte que plus cette lumière est pure, plus elle obscurcit l'âme, et la vide de ses affections particulières pour les choses, soit célestes, soit terrestres; au contraire, moins elle est pure, moins elle prive l'âme de ses opérations, et moins elle lui paraît obscure.

#### CHAPITRE NEUVIÈME.

*Comment cette nuit, quoiqu'elle obscurcisse l'esprit, est une disposition nécessaire pour l'éclairer*

Il est vrai que cette heureuse nuit jette l'esprit dans les ténèbres, mais c'est pour lui communiquer une lumière qui lui découvre toutes choses; elle l'abaisse à un état misérable, mais c'est pour l'élever à la jouissance d'une parfaite liberté; elle le prive de toute affection naturelle, mais c'est pour lui faire goûter les douceurs de tous les biens de l'ordre supérieur ou surnaturel, et de l'ordre inférieur ou naturel.

Comme il est nécessaire que les éléments soient démelés des couleurs, des odeurs, des saveurs particulières, pour s'unir ensemble dans les composés naturels, et pour s'accommoder aux saveurs, aux odeurs et aux couleurs universelles, de même il faut que l'esprit soit simple, pur, débarrassé de toute affection naturelle, tant actuelle qu'habituelle, afin qu'il ait la liberté et la puissance de participer à la sagesse divine, et qu'il goûte, d'une manière excellente, les saveurs et les douceurs de toutes choses. Sans ce dénûment, il ne pourra tirer aucune satisfaction de ces délices spirituelles, quoiqu'elles soient très-abondantes, puisqu'une seule affection particulière, soit actuelle, soit habituelle, est suffisante pour empêcher le sentiment, le goût, la communication de cette subtile et intime douceur que l'esprit d'amour, qui contient en un degré très-éminent toutes les saveurs les plus charmantes, a coutume de verser dans l'âme. En effet, comme les Israélites ne goûtaient pas la manne, quoiqu'elle eût toutes les saveurs que chacun souhaitait, parce qu'ils conservaient encore la mémoire et l'amour des viandes qu'ils avaient mangées en Egypte, ainsi l'esprit, qui a quelque attache actuelle ou habituelle à quelque chose, ne peut jouir des plaisirs de la nourriture spirituelle. La raison est, parce que les affections et les connaissances de l'esprit purifié et élevé à la perfection sont d'un rang supérieur aux affections et aux connaissances naturelles, elles sont surnaturelles et divines; de sorte que, pour en acquérir les actes ou les habitudes, il est nécessaire que celles qui ne sortent point des bornes de la nature soient éteintes. C'est pourquoi il est d'une grande utilité en cette matière que l'esprit perde, dans

cette nuit obscure ses connaissances naturelles, pour être revêtu de cette lumière très-subtile et toute divine, et pour devenir lui-même, en quelque façon, tout divin dans son union avec la sagesse de Dieu. Cette nuit ou cette obscurité doit durer autant de temps qu'il en faut pour contracter l'habitude dans l'usage qu'on fait de cette lumière surnaturelle. On doit dire la même chose de la volonté : elle est obligée de se défaire de toutes ses affections qui l'attachent aux objets naturels, pour recevoir les admirables effets de l'amour qui est extrêmement spirituel, subtil, délicat, intime, qui surpasse tous les sentiments naturels et toutes les affections de la volonté, qui est enfin tout divin ; et afin qu'elle soit toute transformée en cet amour par l'union qui lui est accordée dans la perte de tous ses biens naturels.

Il faut encore que la mémoire soit dénuée des images qui lui forment les connaissances douces et tranquilles des choses dont elle se souvient, afin qu'elle les regarde comme des choses étrangères, et que ces choses lui paraissent d'une manière différente de l'idée qu'elle en avait auparavant. Par ce moyen, cette nuit obscure retirera l'esprit du sentiment commun et ordinaire qu'il avait des objets créés, et lui imprimera un sentiment tout divin, qui lui semblera étranger ; en sorte que l'âme vivra comme hors d'elle-même, et élevée au-dessus de la vie humaine ; elle doutera quelquefois si ce qui se passe en elle n'est point un enchantement ou une stupidité d'esprit ; elle s'étonnera de voir et d'entendre des choses qui lui semblent fort nouvelles, quoiqu'elles soient les mêmes que celles qu'elle avait autrefois entre les mains. La cause de ce changement est parce que l'âme doit perdre entièrement ses connaissances et ses sentiments humains, pour prendre des connaissances et des sentiments divins ; ce qui est plus propre de la vie future que de la vie présente.

L'âme endure toutes ces purgations et toutes ces peines d'esprit, afin qu'elle monte par cette influence divine à la vie spirituelle, et que dans l'excès de ses douleurs elle engendre l'esprit de salut, selon l'oracle d'Isaïe : *Seigneur, dit-il, nous avons conçu, nous avons enfanté l'esprit de salut (Isa., XXVI, 18)*. De plus, comme cette contemplation pleine d'obscurité dispose l'âme à une paix intérieure qui surpasse tout sentiment, l'âme doit être privée de cette paix du sens et de l'esprit, qui n'était pas une véritable paix, à cause des imperfections dont elle était remplie et altérée. Cette paix imparfaite est troublée par l'inquiétude des soupçons, des imaginations, des combats intérieurs, que l'âme souffre à cause de la connaissance qu'elle a de ses misères et de la perte de ses biens spirituels. De là vient la douleur et le gémissement profond qui éclate quelquefois en rugissements et en hurlements spirituels, que l'âme exprime souvent par des paroles vives et touchantes : elle fond même en larmes autant que ses forces le permettent, mais elle en reçoit rarement la consolation. Le roi-prophète, qui avait éprouvé cet état, en parle de la sorte : *J'ai été excessivement affligé et humilié, et la douleur qui me pressait le cœur, me faisait pousser d'horribles rugissements (Psal. XXXVII, 9)*.

Quelquefois l'âme est tellement tourmentée de la seule représentation de ses misères, que je ne saurais mieux dépeindre ses souffrances, qu'en me servant de la comparaison que le saint homme Job emploie pour expliquer son extrême affliction, *Mon rugissement, dit-il, est semblable au bruit que font les torrents qui se précipitent du haut des montagnes dans les vallées (Job., III, 24)*. On peut dire encore que, comme les torrents qui se débordent inondent et remplissent les campagnes, de même le rugissement de l'âme répand sur elle, sur ses puissances, sur ses affections, un torrent de douleurs qui la couvre et qui la pénètre de tous côtés. Voilà les effets que cette nuit fait dans l'âme en lui cachant



le fondement de ses espérances, les rayons de la lumière divine et l'éclat du jour qu'elle cherche pour sa consolation. Job dit à ce propos *que durant la nuit les douleurs lui rongent la bouche comme un cancer, et que ceux qui le mangent et le consomment ne dorment pas* (Job, XXX, 17). La bouche signifie en cet endroit la volonté tourmentée de peines qui déchirent l'âme sans discontinuation.

Cette guerre est cruelle, parce que la paix qui en doit naître est grande : l'affliction de l'âme est intérieure, toute pure et sans consolation, parce que l'amour qu'elle concevra ensuite pour Dieu, doit être intime et épuré de tous défauts. Il en va de ceci comme d'un ouvrage ou d'un édifice ; car plus un ouvrage doit être excellent, plus on y apporte d'art et de diligence pour le faire ; plus un édifice doit être fort et élevé, plus on creuse et on fortifie les fondements : de même, plus la paix de l'âme doit être solide, plus les combats qu'elle soutient sont violents ; plus l'amour doit être ardent, plus les souffrances doivent être excessives.

Si vous demandez pourquoi la lumière de cette contemplation produit en l'âme des effets si douloureux, on vous répondra ce qu'on a déjà dit, que cela vient, non pas de cette infusion divine, mais de la faiblesse et des imperfections de l'âme, qui n'est pas capable en ces dispositions de recevoir sans douleur les impressions de son Dieu.

#### CHAPITRE DIXIÈME.

*On apporte une comparaison pour expliquer cette purgation.*

Cette nuit, cette contemplation ou cette lumière divine dont nous parlons, purifie l'âme et la dispose à l'union de Dieu de la même manière que le feu transforme le bois qu'il brûle. D'abord le feu chasse l'humidité du bois et le sèche. Ensuite il le noircit et le souille de vapeurs et de fumée. Puis il consume tout ce qu'il y trouve de contraire et de grossier. Il l'enflamme enfin et le change en lui-même ; il le rend beau, lumineux, éclatant ; en sorte néanmoins que le bois ne fait plus que recevoir l'action du feu, sans agir lui-même en cet état ; et alors il est revêtu de toutes les qualités de son vainqueur. Il est sec, et il dessèche ; il est chaud, et il échauffe ; il luit, et il éclaire ; il est plus léger qu'il n'était, et c'est le feu qui produit tous ces effets.

Il faut raisonner de la même manière du feu de cette obscure contemplation et de cet amour divin. Avant qu'il s'unisse l'âme à lui-même, il la décharge du poids de toutes ses imperfections ; il la couvre de noirceurs et de laideurs ; ce qui la fait paraître à ses yeux plus méchante qu'auparavant. Parce que ce feu brillant lui montre ses défauts qui lui étaient cachés et inconnus, il la jette dans l'obscurité. Après quoi il commence à répandre sur elle la lueur de ses rayons, jusqu'à ce que l'ayant remplie de lumières et de chaleur, il la transforme en lui-même sans qu'elle opère ; et il lui communique la parfaite union de l'amour divin.

Pour donner plus de jour à cette vérité, il faut remarquer, en premier lieu, que comme c'est le même feu qui prépare le bois et qui achève de le changer, ainsi c'est la même lumière divine qui dispose l'âme et qui la conduit à l'union.

Il faut remarquer, en second lieu, que comme le feu fait souffrir le bois, à cause de ses dispositions contraires à l'activité du feu, de même ce feu divin fait souffrir l'âme, à cause de ses imperfections opposées à l'impression de Dieu. L'Écclésiastique, qui avait l'expérience de ces souffrances, les exprime en ces termes : *Mon âme a combattu violem-*

*ment pour acquérir la sagesse, et j'ai été ému jusque dans le fond des entrailles pour posséder ce riche héritage (Eccli., LI, 25, 29).*

Troisièmement, nous pouvons conjecturer de là, en quelque façon, comment les âmes souffrent dans le purgatoire. Car, comme les âmes qui passent ici par le feu de cette nuit ou de cette contemplation sont tellement affligées, que quand toutes leurs imperfections sont effacées et consumées, elles sont délivrées de leurs peines, parce qu'il n'y reste plus de matière; et elles entrent en la jouissance de Dieu autant qu'on le peut en cette vie: de même les âmes sont tourmentées dans le purgatoire, jusqu'à ce que le feu les ait purifiées des taches de leurs péchés, et les ait ainsi disposées à prendre possession du royaume de leur Créateur.

En quatrième lieu, nous apprenons de là que comme le bois reçoit la chaleur du feu avec des accroissements proportionnés à ses dispositions, de même l'âme est enflammée peu à peu de l'amour qui la purifie, selon la mesure de ses dispositions et de la pureté que ce feu divin lui procure. Néanmoins, l'âme ne connaît pas toujours l'ardeur de l'amour qui l'enbrase; elle la comprend seulement, lorsque cette contemplation ne l'éclaire pas avec tant de véhémence. Car l'âme peut voir en ce temps-là ce que Dieu opère en elle; et même elle peut goûter cette opération divine. Elle ne pourrait faire cependant ni l'un ni l'autre, si sa peine durait toujours sans relâche. On peut éclaircir cette vérité par cette comparaison: tandis que la flamme agit sur le bois et l'environne, on ne voit pas bien tout ce qu'elle a consumé, ni le progrès qu'elle a fait; mais quand elle cesse de le couvrir de tous côtés, on s'aperçoit mieux de son effet, et on use plus aisément de ce bois. Ainsi l'âme ignore ce qui se passe en elle, quand l'opération est forte et l'occupe tout entière; elle le connaît, quand l'opération est interrompue et s'affaiblit; et alors elle jouit du fruit qu'elle en tire.

Cinquièmement, la même comparaison nous fait encore concevoir comment les âmes, après avoir goûté ces petites consolations, retombent dans de nouvelles souffrances plus grandes que les premières. Car comme le feu, plus il pénètre dans le bois, plus il consume le dedans jusqu'à la moelle: de même après que le feu de l'amour a purgé l'âme de ses défauts extérieurs, il entreprend ses imperfections plus intérieures, plus spirituelles, plus subtiles; il les consume; et par cette action plus vive, il afflige l'âme d'une manière plus fixe, plus aiguë et plus pénétrante.

En sixième lieu, nous inférons de ce principe, que quoique l'âme ait des intervalles de joie qui lui font espérer que ses afflictions ne reviendront plus, toutefois elle sent toujours en elle-même je ne sais quel fond qui l'empêche de goûter pleinement ce plaisir. Il lui semble entendre je ne sais quoi qui la menace d'une nouvelle peine. Elle voit bien qu'il reste encore dans son intérieur quelque chose à purifier, et que c'est de là que ses nouvelles douleurs doivent naître. Elle est en cela semblable au bois, où l'on distingue d'avec ce qui est brûlé dans les parties extérieures, ce qui reste à brûler dans les parties intérieures. Cependant, lorsque cette purgation spirituelle se fait dans ce que l'âme a de plus intime, l'âme, pénétrée de nouvelles douleurs, ne voit plus en elle aucun bien, et désespère de rentrer en possession de ceux dont elle jouissait auparavant.

Nous passerons maintenant à l'explication du second vers de ce premier cantique, pour montrer les fruits que l'âme recueille de ses souffrances.



## CHAPITRE ONZIÈME.

*On commence à donner l'interprétation du second vers du premier cantique, et on prouve comment le grand amour qui s'allume dans l'âme est le fruit de ses rigoureuses peines.*

Enflammée d'un amour inquiet.

L'âme fait connaître ici le feu spirituel de l'amour qui s'allume en elle dans l'obscurité de cette contemplation qui lui cause tant de douleurs, comme le feu matériel s'allume dans le bois qu'on fait brûler. L'ardeur de cet amour est aussi différente de celle qui se fait sentir quelquefois dans la partie sensitive de l'homme, que l'âme est différente du corps ou que la partie spirituelle est différente de la partie animale. Car le feu de cet amour divin s'allume en l'esprit, lorsque l'âme, accablée de peines, est embrasée de l'amour de Dieu d'une manière vive, forte et pénétrante, et qu'elle a quelque pressentiment de la présence de Dieu, quoique l'obscurité de son esprit l'empêche alors de rien connaître en particulier.

L'impression d'amour que cette ardeur fait est si véhémence, que l'esprit en conçoit des sentiments très-vifs et très-violents. L'âme ne concourt à cet amour que d'une manière passive, parce qu'il est surnaturellement infus et qu'il produit des effets très-sensibles en elle. Il a quelque chose de la parfaite union de l'âme avec Dieu, et il participe en quelque façon à ses propriétés; lesquelles sont plus les actions de Dieu reçues dans l'âme qui y consent avec amour, que les opérations de l'âme même. Toutefois le seul amour de Dieu qui s'unit à elle, lui donne cette chaleur, cette efficace, cette passion qu'elle nomme embrasement. Cet amour trouve l'âme d'autant mieux disposée à recevoir son union et ses effets, qu'elle a les passions et les affections éteintes, et insensibles à toutes les choses célestes et terrestres. Ce qui arrive principalement dans cette obscure purgation, parce que Dieu resserre les puissances de l'âme de telle sorte qu'elles ne peuvent goûter avec plaisir les créatures. Cette rigoureuse mortification s'exerce ainsi sur les passions, afin que l'âme, délivrée des empêchements qu'elle en souffrirait, soit plus forte et mieux préparée pour parvenir à l'union divine et pour aimer Dieu de toutes ses forces: ce qu'elle ne pourrait faire, si elle se répandait sur d'autres objets. C'est pourquoi le prophète royal disait à Dieu, pour soutenir la violence de cet amour unifié: *Je garderai ma force en vous et pour vous, mon Dieu (Psal. LVIII, 10)*. C'est-à-dire, je conserverai pour vous la force de mes puissances, en leur refusant les choses qu'elles désireront et en ne les appliquant qu'à vous et qu'à votre amour.

On voit par là combien est grande l'ardeur de l'amour qui enflamme l'esprit. C'est là le centre où Dieu ramasse et réunit toutes les puissances de l'âme, afin que l'âme les occupe toutes ensemble à aimer son Créateur. Ainsi, elle satisfait pleinement au premier précepte du Décalogue, où Dieu commande à l'homme de consacrer à son amour tout ce qu'il possède intérieurement: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces (Marc., XII, 30)*. Lors donc que l'âme est ainsi embrasée de flammes divines, qui peut comprendre l'excès et les tendresses d'amour qui se répandent dans toutes ses puissances? Cet amour ne la contente pas néanmoins tout à fait: il y reste toujours quelque doute et quelque obscurité; et plus Dieu se communique à elle, plus elle sent de faim et de désir de l'aimer. L'attrait de cet amour et de ce feu divin sèche; pour ainsi dire, l'esprit et enflamme ses affections de telle sorte, que le cœur fait tous ses efforts pour soulager son ardeur et pour étan-

cher sa soif. Mille fois l'âme se tourne et se replie en elle-même ; elle désire Dieu et le cherche en mille manières , suivant l'expression de David : *Mon âme*, dit-il, *et mon corps, ô mon Dieu, vous ont désiré en plusieurs façons* ; ou comme porte une autre version : *Mon âme meurt du désir de vous posséder* (Psal. LXII, 2). C'est pour cette cause que l'âme dit en ce vers :

Enflammée d'un amour inquiet.

Parce qu'elle aime et désire Dieu en plusieurs manières dans toutes les affaires et dans toutes les occasions qui se présentent, elle sent cet amour et ce désir en tout temps et en tout lieu ; elle ne prend aucun repos ; l'ardeur qui la brûle et qui la blesse la presse sans relâche, et lui fait expérimenter ce que le saint homme Job décrit admirablement : *Comme le serviteur qui travaille aux ardeurs du soleil souhaite l'ombre, et comme le mercenaire attend impatiemment la fin de son travail, de même les mois, les jours et les nuits m'ont été ennuyeux et difficiles à passer. Lorsque je vais me coucher, je dis en moi-même, quand sera-ce que je me lèverai ? Quand je suis levé, je dis encore, quand sera-ce que le soir viendra ? Ainsi, je suis accablé de souffrances depuis le matin jusqu'au soir* (Job, VII, 2, 3, 4). Toutes choses sont fâcheuses à l'âme en cet état ; et pour lui appliquer dans un sens spirituel ce que Job dit des douleurs qu'il endurait jusqu'à la nuit, elle souffre sans espérer ni lumière, ni consolation, ni bien spirituel. Son affliction, au reste, s'accroît dans l'ardeur de l'amour pour deux raisons. La première est parce que les ténèbres spirituelles dont elle est environnée la fatiguent de doutes et d'inquiétudes ; la seconde est parce que l'amour divin l'embrase, la blesse au cœur, et la consume d'un feu dévorant et insatiable. Le prophète Isaïe a bien exprimé ces deux espèces de peines : *Mon âme*, dit-il, *vous a désiré la nuit*, c'est-à-dire dans mes misères, et c'est la première affliction qui vient de la nuit obscure. Il continue : *Je m'éveillerai le matin pour vous chercher en esprit dans mon intérieur* (Isa., XVI, 6). C'est la seconde peine qui naît de l'amour, et des désirs et des affections de l'esprit.

## CHAPITRE DOUZIÈME.

*On montre que cette nuit horrible est le purgatoire de l'âme, et que, comme la sagesse divine éclaire les anges dans le ciel, de même elle illumine les hommes sur la terre pendant que cette nuit dure.*

Il paraît par ce que nous venons de dire que comme l'âme se purifie dans l'obscurité par le feu de cet amour, de même elle s'enflamme dans les ténèbres. De plus, on peut juger par là que comme le feu matériel et ténébreux purge les prédestinés dans le purgatoire, de même le feu spirituel et obscur de l'amour les purifie en cette vie. Car le feu les délivre en l'autre monde de leurs souillures, et l'amour les affranchit en celui-ci de leurs taches. C'est cet amour purifiant que David demandait quand il disait : *Mon Dieu, rendez mon cœur pur et net* (Ps. L, 12). En effet, la pureté de cœur n'est autre chose que l'amour et la grâce de Dieu. De là vient que notre Sauveur appelait heureux tous ceux qui ont le cœur net, c'est-à-dire qui sont enflammés d'amour, puisque la béatitude ne se donne qu'au prix de l'amour divin.

Jérémie prouve très-bien que l'âme est purifiée lorsque l'amour l'enflamme, et que la sagesse divine l'éclaire. *Dieu*, dit-il, *a envoyé d'en haut le feu dans mes os et dans mon intérieur, et il m'a instruit* (Thren., I, 13). Et David avait dit auparavant : *La parole du Seigneur est pure et sans dissimulation ; elle ressemble à de l'argent éprouvé par le feu et sans mélange* (Psal. XI, 7). L'un et l'autre enseignent que les



lumières divines accompagnent toujours l'amour sacré, parce que Dieu ne donne pas sa sagesse sans son amour, ni son amour sans sa sagesse ; mais il les communique à l'âme suivant sa nécessité et sa capacité, afin de la purger de ses imperfections par l'amour, et de ses ignorances par la sagesse.

Nous pouvons conclure de là que la même sagesse qui vient de Dieu, et qui, passant depuis la première hiérarchie des anges jusqu'à la dernière, les illumine tous ; elle éclaire aussi tous les hommes, et en particulier les âmes que cette nuit obscure purifie. C'est pourquoi l'Écriture sainte nous apprend que ce que les anges font, Dieu le fait aussi, et que les saintes inspirations qu'ils nous suggèrent viennent de lui comme de la première source de tout bien : ainsi, Dieu donne ses lumières aux anges, et les anges se les communiquent l'un à l'autre, en descendant des plus hauts aux plus bas. La comparaison suivante donnera plus de facilité à comprendre cette communication. Si on fûtait plusieurs fenêtres sur une même ligne dans un enfoncement de perspective, et si depuis la première, qui serait la plus grande, les autres allaient toujours diminuant avec proportion jusqu'à la dernière, elles recevraient toutes ensemble les mêmes rayons du soleil, en sorte néanmoins que les premières les transmettraient aux dernières, selon leur grandeur ou leur petitesse. De même, les anges les plus proches de Dieu en sont éclairés, et ces divines lumières se répandent de telle manière sur les esprits inférieurs et plus éloignés de Dieu, qu'elles sont plus petites selon leur capacité. Et parce que l'homme est inférieur à l'ange, il reçoit des lumières plus bornées ; Dieu ne lui donnant sa sagesse que selon la portée de son esprit. Mais cette communication est toujours accompagnée de douleur. Car comme les rayons ardents du soleil blessent les yeux débiles, de même les grandes lumières de Dieu blessent, fatiguent et affligent les âmes, à cause de leur faiblesse et de leurs imperfections, qui les rendent incapables de supporter cet éclat. Il faut que le feu de l'amour les purifie auparavant, les épure davantage, les rende plus spirituelles, afin qu'étant devenues semblables aux purs esprits qui n'ont rien de matériel, elles soient plus propres à l'union de l'amour divin.

L'âme ne sent pas toujours cette grande ardeur ni toutes ces inquiétudes. Au commencement de cette purgation spirituelle, ce feu divin s'occupe plutôt à sécher l'âme comme du bois, et à la préparer, qu'à l'enflammer. Mais quand il l'enflamme, elle expérimente une extrême chaleur d'amour. Cependant l'esprit est purifié par cette obscurité, et il arrive alors que cet amour lumineux éclaire l'entendement et embrase la volonté. De sorte que l'âme est remplie d'un feu d'amour très-vif et d'une intelligence très-claire, et qu'elle peut dire avec David : *Mon cœur s'est échauffé en moi-même, et le feu s'allumera dans ma méditation* (Psal. XXXVIII, 4), et il sera si violent, que j'en serai tout embrasée. Cette ardeur, qui se fait sentir dans l'union de l'entendement et de la volonté avec Dieu, comble l'âme de biens et de plaisirs spirituels. Mais l'âme ne peut atteindre à un amour et à un attrait si sublime et si délicat, qu'après avoir essuyé des peines très-rudes. Il y a dans cette union des degrés plus bas, qui ne demandent ordinairement que des souffrances et des mortifications communes, pour purifier l'âme et pour la conduire à cette union. De sorte que l'état de ces âmes est différent selon la différence de leurs afflictions.

#### CHAPITRE TREIZIÈME.

*Des autres effets que la nuit de cette contemplation opère dans l'âme.*

Cette ardeur d'amour nous découvre quelques-uns des agréables ef-

lets que l'obscurité de cette contemplation produit en l'âme. Quelquefois l'âme est éclairée au milieu de ces ténèbres, et cette lumière tombe sur l'entendement; la volonté y participe aussi en quelque façon. Cette opération se fait avec une paix et une simplicité subtile et si douce à l'âme, qu'elle ne trouve point de termes pour les exprimer. Mais cette communication se fait selon les différents sentiments qu'on a de Dieu, et elle touche quelquefois la volonté si vivement, que l'amour s'allume avec beaucoup de tendresse, de force et d'élévation.

Comme cette ardeur et cette soif d'amour viennent du Saint-Esprit, elles sont fort différentes de celles dont nous avons parlé dans la nuit obscure du sens. Car, quoique le sens ait quelque part à cette ardeur, parce que les peines de l'esprit rejaillissent jusque sur le sens même, toutefois la cause et la vivacité de cette soif d'amour résident dans la partie supérieure de l'âme, je veux dire dans l'esprit; et alors l'âme reconnaît qu'elle est privée des choses qu'elle souhaite: de sorte qu'elle ne fait nul état de la peine du sens, quoiqu'elle soit incomparablement plus grande qu'elle n'a été dans la première nuit du sens. Car elle voit clairement que son intérieur est privé d'un très-grand bien, et qu'il ne lui reste aucun moyen de réparer cette perte.

C'est ce qui la tourmente cruellement, car elle juge ensuite que Dieu est mal content d'elle. Néanmoins si elle était persuadée que ce dépouillement et ces peines sont agréables à la majesté divine, et que ces souffrances et ce dénûment ne regardent que son bien, elle en aurait de la joie, étant d'ailleurs convaincue, quoique obscurément, que Dieu s'y plairait et en tirerait sa gloire. L'estime inconcevable qu'elle fait de Dieu, la porterait même à faire de plus grandes choses pour lui. Car elle perdrait volontiers mille vies pour Dieu; et le feu de l'amour qui la consume lui donne de si grandes forces et un courage si intrépide, que, toute transportée et comme enivrée, elle entreprendrait pour Dieu des actions extraordinaires, sans avoir égard à quoi que ce soit, en quelque temps et en quelque manière que les occasions se présentassent.

Et c'est la cause pourquoi Marie-Madeleine, d'une famille si considérable, ne se mit pas en peine, selon le rapport de saint Luc, des gens de qualité qui mangeaient avec Jésus-Christ, chez un pharisien appelé Simon (*Luc. VII, 37*). Elle ne fit pas réflexion s'il était à propos ou non d'entrer en sa maison pendant le repas, et d'y verser des larmes; elle ne pensait qu'à parvenir à celui qui lui avait enflammé le cœur de son amour; elle ne voulait pas différer un moment, pour trouver un temps commode à ses desseins. Les transports et la hardiesse du même amour l'engagèrent aussi à aller avant le lever du soleil avec des parfums pour embaumer le corps de Notre-Seigneur, quoiqu'elle sût bien que son tombeau était fermé d'une grosse pierre, qu'il était scellé du sceau de la ville, et qu'il était gardé par une troupe de soldats (*Joan. XX, 1*). Enfin les mêmes empressements furent cause que voyant son divin Maître sous la figure d'un jardinier, elle lui demanda s'il avait emporté son sacré corps, et où il l'avait mis, afin qu'elle allât le prendre (*Ibid., 15*). Il y a apparence que si elle n'eût été tout enivrée d'amour, elle n'eût pas ainsi parlé à un artisan, en l'appelant Seigneur; elle eût considéré aussi que s'il eût été coupable de ce larcin, il ne se fût pas trahi soi-même, ou qu'il n'eût pas permis à une femme de lui enlever un dépôt si précieux. Mais c'est le propre de l'amour véhément de croire que tout lui est possible, et que chacun entre dans ses pensées et dans ses desseins, quoiqu'il ne les déclare pas. Car il se persuade, dans l'excès de son ardeur, que personne ne peut chercher ni trouver rien d'aimable que ce qu'il aime et cherche lui-même, et que nul autre objet n'est digne d'amour et de recherches, que celui qu'il se propose. C'est



pourquoi la sainte épouse cherchant son époux par les rues et par les places, s'imagine que ceux qu'elle rencontre sont animés de la même passion et des mêmes pensées, elle les prie de dire à son époux, quand ils le trouveront, qu'elle meurt d'amour pour lui (*Cantic. V, 8*).

L'âme, qui a beaucoup profité dans cette purgation spirituelle, est agitée des mêmes inquiétudes d'amour. La nuit, ou dans les ténèbres qui la purifient, elle s'élève par les mouvements des affections de sa volonté; et comme une lionne ou une ourse cherche sans discontinuation ses petits qu'on lui a pris, de même cette âme cherche son Dieu sans relâche. C'est là cet amour impatient, où l'homme ne peut longtemps vivre sans jouir de l'objet de ses désirs ou sans mourir, semblable à Rachel, à qui le désir d'avoir une postérité nombreuse arrache ces paroles : *Donnez-moi des enfants, ou bien je m'en vais mourir* (*Gen., XXX, 1*).

On peut demander ici comment l'âme qui s'estime si misérable et si indigne de Dieu, sent assez de courage et de force pour aspirer et pour tendre à l'union divine. Mais il est aisé d'y répondre : l'âme est occupée de l'amour de son Créateur et fortifiée de ses flammes. Or, la propriété inséparable de l'amour est d'unir l'amant à l'aimé, et le rendre semblable et égal à lui, afin qu'il se perfectionne dans la possession du bien que l'amour lui procure. Mais l'âme n'est pas encore parfaite en l'amour, puisqu'elle n'a pas encore acquis l'union divine. De là naissent cette faim et cette soif de l'union qu'elle cherche; c'est pourquoi l'amour donne à sa volonté de l'ardeur, des forces, du courage, de la hardiesse, pour voler vers son objet sacré, et pour le posséder dans une très-étroite union. Néanmoins l'entendement est en même temps enseveli dans les ténèbres; il ne voit pas les trésors de cet amour, il ne montre à l'âme que ses misères et ses imperfections. De sorte que sa volonté se porte à Dieu sur les flammes de l'amour, et l'entendement l'en retire par la connaissance de ses défauts et de son indignité.

Il est bon de marquer ici le doute qu'on forme, pourquoi cette lumière divine qui est toujours la lumière de l'âme, ne l'éclaire pas aussitôt que ses premiers rayons la frappent, comme elle l'éclairera quelque temps après; pourquoi, au contraire, elle la remplit d'obscurité et de peines. On répond que les ténèbres et les afflictions que l'âme essuie lorsque cette lumière commence à l'éclairer, sont les effets, non pas de cette lumière, mais des imperfections de l'âme, et que la lumière la pénètre pour la délivrer de ces maux. Si bien que l'âme, en recevant ses rayons, ne voit que ses propres misères, lesquelles se présentent comme plus proches et plus unies à elle. Auparavant elle ne les voyait pas, parce que cette lumière surnaturelle ne s'était pas encore répandue dans elle. Mais ensuite étant dégagée de la connaissance et du sentiment de ses maux, elle voit les biens que cette lumière divine lui apporte.

L'âme étant ainsi garantie de toutes ses imperfections, et dépouillée du vieil homme, elle est revêtue du nouveau qui est créé selon Dieu, comme parle l'Apôtre (*Ephes. IV, 23, 24*), c'est-à-dire, son entendement est éclairé d'une lumière surnaturelle, et devient tout divin étant uni à l'Esprit de Dieu; sa volonté, tout embrasée de l'amour divin, est aussi toute divine, étant unie à la volonté de Dieu, et aimant par le même amour; sa mémoire et ses affections deviennent enfin toutes divines dans cette admirable union qui les élève à un état si heureux. De sorte que cette âme sera plus céleste que terrestre, plus divine qu'humaine, tant Dieu la change en l'attachant à lui seul. C'est pourquoi elle a raison de chanter le cantique que nous allons expliquer.

## CHAPITRE QUATORZIÈME.

*On explique les trois derniers vers du premier cantique.*

O l'heureuse fortune !  
Je suis sortie sans être aperçue,  
Lorsque ma maison était tranquille.

L'âme exprime en ces vers l'heureuse fortune qui lui est arrivée lorsqu'elle est sortie de ses imperfections pour aller à Dieu, comme un homme sort la nuit de sa maison, tandis que ses domestiques dorment, et sans être aperçu de personne, afin de faire avec plus de circonspection et de succès ce qu'il entreprend. Comme l'âme doit faire l'action la plus rare et la plus héroïque qu'elle puisse faire, qui est de s'unir à son bien-aimé, il faut qu'elle sorte dehors, parce que son divin époux ne se trouve que dehors et que dans la solitude. Pour cette cause l'épouse sacrée désirait de le rencontrer seul : *Qui me fera cette grâce, mon frère*, disait-elle, *que je vous trouve dehors, et que je vous donne un saint baiser* (Cantic. VIII, 1), pour vous marquer l'amour divin qui me consume ? De plus, il était à propos que l'âme, éprise d'amour et désireuse de parvenir à la fin qu'elle s'était proposée, sortît de nuit pendant que ses domestiques étaient ensevelis dans le sommeil, c'est-à-dire après que ses opérations grossières et ses passions furent éteintes. Car ce sont là les domestiques qui veillent sans cesse pour empêcher l'âme de les quitter, et pour la priver des biens qu'elle espère de la libéralité de Dieu. Ce sont eux dont le Sauveur parle, quand il dit : *Que les domestiques d'un homme sont ses ennemis* (Matth. X, 36). Il fallait donc les étouffer afin que l'âme acquit l'amour et l'union de Dieu. Leur capacité n'étant que naturelle, ne peut contribuer à l'acquisition des biens surnaturels que Dieu seul peut donner à l'âme par une infusion secrète et d'une manière passive. Oh ! que c'est un grand bonheur pour l'âme, de pouvoir sortir libre de la maison de sa sensualité ! personne ne le saurait comprendre, que celui qui en a l'expérience. Il verra clairement combien son esclavage était fâcheux, et à combien de misères il était exposé, lorsqu'il avait de l'attachement pour le plaisir de ses passions. Il connaîtra de quelle manière la vie de l'esprit est la véritable liberté ; il comprendra l'abondance extraordinaire des biens inconcevables, dont nous en marquerons quelques-uns dans les cantiques suivants, pour montrer que c'est avec sujet que l'âme attribue son heureux sort au passage de cette nuit si formidable à l'esprit

## CHAPITRE QUINZIÈME

*Déclaration du second cantique.*

A escuras, y senra  
Por la secreta escala difrazada,  
O dichosa ventura !  
A escuras, y enzelada,  
Estando ya mi casa sossegada

Lorsque ma maison était tranquille.  
Et étant bien cachée dans les ténèbres,  
O l'heureuse fortune !  
Je suis sortie par un degré secret ;  
Étant assurée et déguisée,

L'âme continue de dire en ce cantique les propriétés de cette nuit obscure, et le bonheur dont elles l'ont comblée. Mais en rapportant ces propriétés, elle répond à une objection qu'on lui pourrait faire. Car elle assure qu'il ne faut pas croire, comme quelqu'un pourrait croire effectivement, qu'en souffrant de si grandes peines elle ait été engagée dans



un manifeste danger de se perdre : au contraire, elle soutient qu'elle a trouvé plus de sûreté dans cette nuit, parce qu'elle s'est soustraite plus finement à ses ennemis qui s'opposaient à son passage. En effet, elle a marché dans les ténèbres de la nuit, et par les routes de la mortification, laquelle l'a dérobée à leurs yeux et à leurs soins. Elle s'est couverte d'une foi vive et simple, qui a tellement favorisé sa sortie, qu'elle a heureusement achevé son entreprise sans aucune opposition de la part de ses passions, qui l'eussent assurément traversée, si elles fussent revenues de leur sommeil, et si elles eussent repris la vie sensuelle dont l'âme les avait privées auparavant.

#### CHAPITRE SEIZIÈME.

*On découvre, en exposant le premier vers, comment l'âme marche sûrement dans cette obscurité.*

Etant assurée, je suis sortie dans l'obscurité.

L'obscurité dont l'âme parle en cet endroit, regarde les passions et les puissances sensibles, intérieures et spirituelles. Pendant cette nuit elles souffrent quelque obscurité en leur lumière naturelle, afin qu'étant purifiées, elles soient éclairées d'une lumière surnaturelle. Pour prouver cette vérité par le détail des choses qui se passent, il faut se souvenir que les passions et les puissances matérielles ou spirituelles sont mortifiées au point de ne pouvoir plus goûter avec agrément aucune chose, ni divine, ni humaine. Les affections de l'âme sont étouffées, et n'ont plus ni de mouvements vers aucun objet, ni de fondement pour s'appuyer. L'imagination est liée et ne saurait former aucune image pour contribuer au raisonnement. La mémoire paraît éteinte et ne se souvient de rien ; l'entendement est rempli de ténèbres et vide de connaissances ; la volonté est aride, serrée de tous côtés, comme morte et sans force. Toutes les puissances sont dépouillées et comme réduites à rien. Enfin un nuage épais et pesant tombe sur l'âme, l'environne, la presse, la met à l'étroit, et semble la séparer tout à fait de Dieu.

C'est de cette manière qu'elle marche dans l'obscurité, et qu'elle poursuit son chemin avec sûreté et sans crainte. La cause de cette sûreté est, parce qu'elle s'est affranchie des obstacles de ses puissances et de ses sens. Car c'est ordinairement ou ses passions, ou ses satisfactions sensuelles, ou ses discours, ou ses connaissances, qui l'engagent dans l'égarement, dans l'excès, ou dans les défauts, ou dans le changement, ou qui lui donnent du penchant aux choses qu'il n'est pas expédient de faire. S'étant ainsi délivrée, et de soi-même, et de ses propres dérèglements, elle se garantit ensuite du monde et du démon, auxquels toutes ses opérations ne donnent plus d'armes pour lui faire la guerre.

Il s'ensuit de là que l'âme a d'autant plus de sûreté, qu'elle est plus dénuée de ses opérations naturelles. Car, comme selon le prophète Osée, la perte des Israélites venait d'eux-mêmes, et qu'ils ne pouvaient tirer du secours que de Dieu (Osc., XIII. 9), de même la ruine de l'âme prend son origine d'elle-même et de ses passions dérégées, et Dieu seul est l'auteur et la source de tous les biens qu'elle peut posséder. C'est pourquoi elle est déchargée de ces fardeaux ; elle marche avec plus de facilité par les voies de Dieu ; elle ne court aucun risque de se perdre ; elle travaille enfin efficacement à son salut, puisqu'elle acquiert et pratique les vertus les plus éminentes.

Donc, ô homme spirituel, quand vous verrez que votre appétit est plein d'obscurité à l'égard des choses intérieures ; que vos affections sont sèches, resserrées et stériles ; que vos puissances ne sont pas pro-

pres aux exercices de l'esprit, ne vous affligez nullement, mais plutôt persuadez-vous, ce qui est vrai, que vous jouissez d'un grand bonheur. Dieu, en retirant vos puissances de votre disposition, vous délivre de vous-même : vous eussiez bien pu en user avec quelque avantage, mais leur impureté et leur bassesse vous eussent empêché d'opérer avec autant de perfection que vous opérez, tandis que Dieu vous conduit comme un aveugle au terme où jamais, ni la vivacité de vos yeux, ni la fermeté de vos pieds n'eussent pu vous mener, quelque bon usage que vous en eussiez pu faire.

La raison pourquoi l'âme marche plus sûrement dans les ténèbres et fait plus de profit en la vie spirituelle est, parce qu'elle avance ordinairement en la vertu par la voie qu'elle croit la moins propre, et où elle appréhende même de se perdre. Elle n'a point l'expérience de ces nouvelles routes qui la conduisent dans l'obscurité et qui l'écartent de ses premières opérations. Elle est semblable à un voyageur qui va, sur le rapport des autres, par des chemins inconnus, et qui n'en pouvait prendre d'autres pour arriver à son terme sans s'égarer. De même l'âme suit cette route obscure, et parvient enfin à son but sans péril, parce que Dieu est alors son guide, tellement qu'elle a sujet de dire qu'elle est sûre au milieu de ses ténèbres.

La seconde cause de cette sûreté est la peine que l'âme endure. Le chemin des souffrances est plus sûr et plus utile que l'action et que la jouissance des consolations et des biens spirituels. Premièrement, parce que l'âme en souffrant reçoit des forces divines ; en agissant et en goûtant des délices intérieures, elle se sert de ses faiblesses pour agir. Secondement, elle pratique les vertus lorsqu'elle est chargée de croix, et elle devient plus pure, plus sage et plus avisée.

Mais la troisième et la principale cause de cette sûreté est tirée de la lumière et de la sagesse obscure qui conduit l'âme dans les ténèbres. En effet, cette nuit ténébreuse absorbe tellement l'âme et la met si proche de Dieu, que Dieu la protège lui-même et la délivre de tout ce qui n'est pas Dieu. Pour mieux expliquer ce qui se passe en cet état, on peut comparer l'âme à un malade. Comme ceux qui le gouvernent le tiennent dans une chambre reculée et bien fermée, de peur que le bruit de la rue ou des domestiques ne l'incommode, et que le grand air ou la lumière trop vive ne le blesse ; comme ils lui donnent des aliments délicats et nourrissants, quoique peu agréables au goût ; de même Dieu éloigne l'âme du bruit des créatures ; il l'empêche d'entendre ses domestiques, c'est-à-dire ses passions ; il la prive du grand jour et l'enferme dans l'obscurité ; il lui fournit une nourriture délicate et substantielle, mais qui ne lui flatte pas le goût et qui lui donne beaucoup de dégoût des choses créées. C'est par ce traitement qu'il lui rétablit la santé, c'est-à-dire qu'il se communique à elle, lui qui est sa santé et ses forces.

Cette obscure contemplation confère à l'âme toutes ses qualités, parce qu'elle est plus proche de Dieu. Aussi, comme celui qui serait proche du soleil, ne pourrait voir à cause de la faiblesse de ses yeux et de l'éclat excessif du soleil, de même l'âme qui est proche de Dieu ne semble rien voir ; elle tombe dans une grande obscurité, à cause de son imperfection et de la splendeur infinie de son Créateur, tant la lumière spirituelle de Dieu est immense et surpasse la portée de l'entendement humain. C'est pourquoi le prophète-roi dit que Dieu se cache dans des nuées obscures, que ces nuées lui servent de pavillon, et qu'elles sont épaisses et noires, comme elles paraissent lorsqu'elles sont chargées d'eau prête à fondre sur la terre (Psal. XVII, 12, 13). Ces nuées ténébreuses représentent la contemplation obscure et la sagesse divine qui occupent l'âme, qui la couvrent et l'obscurcissent, étant comme elle tout



proche de Dieu, lequel demeure dans ce pavillon ou dans ces ténèbres, selon l'expression de David. Ainsi la plus grande lumière de Dieu fait la plus grande obscurité de l'homme. C'est pourquoi le prophète ajoute dans le même endroit (*Psal. XVII, 14*) que *les nuées se sont fondues et dissipées en sa présence, à cause de sa clarté infiniment brillante. C'est-à-dire que l'entendement humain est si faible devant les splendeurs de Dieu, que toutes ses lumières naturelles, comme parle Isaïe, ne sont que ténèbres (Isa., V. 30).*

Oh ! que nous sommes misérables en cette vie ! à peine pouvons-nous connaître la vérité, puisque ce qui est le plus clair et le plus certain nous paraît le plus obscur et le plus douteux, et que nous le fuions quoiqu'il nous soit très-utile. Au contraire, nous poursuivons avec chaleur et nous embrassons avec plaisir ce qui nous frappe les yeux du corps et ce qui contente l'esprit, quoiqu'il nous soit dommageable et qu'il nous fasse tomber à chaque pas. Oh ! quelle crainte l'homme doit-il avoir, et en quel danger se trouve-t-il, puisque sa lumière naturelle le trompe et l'empêche souvent d'aller à Dieu ! Il doit donc fermer les yeux pour voir le chemin par lequel il faut aller ; il doit marcher dans l'obscurité pour se défendre de ses ennemis domestiques, qui sont ses sens et ses puissances. Enfin l'âme est heureusement couverte de cette nuée ténébreuse qui est autour de Dieu et qui le cache.

C'est de ces personnes que le même prophète parle : *Vous les mettez à couvert, dit-il, en vous-même et devant votre face, contre tout ce que les hommes peuvent faire pour les troubler ! Vous les protégerez dans le lieu où vous demeurez, contre les paroles et les contradictions des médisants (Psal. XXX, 20, 21).* Il veut dire que Dieu les fortifie par la contemplation obscure contre les attaques des hommes et contre les impressions des sens.

Une autre raison pourquoi l'âme marche avec assurance en cette obscurité est prise de la force qu'elle reçoit de ces nuées ténébreuses qui lui cachent son Créateur. Car, quoiqu'il y ait des ténèbres, elle voit bien néanmoins à travers qu'elle ne veut rien faire qui offense le Seigneur, et qu'elle ne veut rien omettre de tout ce qui procure de la gloire à Dieu. Son amour pour lui la sollicite secrètement à lui plaire, et la détourne de toutes les occasions de mériter son indignation. Ayant enfin étouffé ses passions et détaché ses puissances de tous les objets créés, elle sort d'elle-même, elle ne s'applique qu'à Dieu, et parvient à l'union de l'amour divin.

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

*On fait connaître dans la déclaration du second vers, comment cette obscure contemplation est secrète.*

Etant déguisée, je suis sortie par un degré secret

Il est nécessaire, pour l'intelligence des trois mots qui sont compris en ce vers, d'expliquer trois propriétés qui les regardent. Les deux premiers qui sont *degré* ou *échelle*, appartiennent à la nuit obscure de la contemplation dont nous parlons ; le dernier, qui est *déguisée*, se rapporte à la manière dont l'âme se conduit en cette nuit.

L'âme appelle la contemplation obscure par laquelle elle sort pour aller à l'union de l'amour, *degré secret*, à cause de deux propriétés qui s'y trouvent. Car, en premier lieu, elle donne le nom de contemplation *secrète* à cette contemplation ténébreuse, parce que c'est la théologie mystique que les docteurs appellent sagesse secrète, laquelle, selon la doctrine de saint Thomas, est communiquée particulièrement et infuse à l'âme par la voie de l'amour divin, sans le secours des opérations

naturelles de son entendement et de ses autres puissances. On la nomme *secrète*, parce que le Saint-Esprit la verse dans l'âme, comme l'Épouse sacrée le dit dans les cantiques; de telle sorte que l'âme même ne connaît pas comment se fait cette infusion. Et en effet, ni elle, ni quelque autre que ce soit, ni le démon même ne comprend pas ce mystère. Car le Maître divin qui instruit l'âme demeure dans elle et opère secrètement. On l'appelle encore *secrète*, à cause des effets qu'elle produit en l'âme. Non-seulement elle est secrète quand elle purifie l'âme pendant que les ténèbres couvrent l'âme, laquelle ignore ce qui se passe en elle, mais aussi tandis qu'elle est répandue dans l'âme et qu'elle l'éclaire. Elle lui est si cachée, que l'âme ne la peut apercevoir et qu'elle ne trouve point de termes pour l'expliquer. Car, outre qu'elle n'en veut pas donner connaissance, elle n'a nul moyen de faire concevoir une sagesse si sublime, et un sentiment spirituel si délicat. Tous les raisonnements et toutes les comparaisons qu'elle pourrait faire ne sont pas capables de la contenter sur ce sujet. De sorte que cette contemplation est toujours secrète et inconnue. Cette sagesse divine est si simple et si spirituelle, que, n'entrant point dans l'entendement, revêtue d'images ou d'espèces sensibles, l'imagination et le sens ne peuvent la représenter. Néanmoins l'âme la goûte et la connaît en quelque manière; mais les paroles lui manquent pour la développer. Aussi, est-ce le propre du langage dont Dieu se sert, que plus il est intérieur, spirituel et élevé au-dessus des sens, plus il fait cesser les opérations de l'imagination, de l'esprit et des autres puissances de l'homme. Nous en avons des preuves et des exemples dans les divines Ecritures. Après que Dieu eut parlé à Jérémie, ce prophète ne put lui répondre, sinon, *A, a, a, Seigneur (Jerem., I, 6)*. Moïse ne put aussi parler lorsque Dieu lui apparut dans le buisson ardent; il fut même si effrayé, que, comme saint Luc le rapporte dans les Actes des apôtres, il n'osa regarder attentivement ce feu (*Exod., IV, 10*). Cette impuissance de l'âme vient de ce que Dieu lui parle dans la contemplation obscure; et, comme il parle à l'âme qui est tout esprit sans matière, les sens ne peuvent ni connaître, ni exprimer cette parole intérieure et spirituelle.

Nous pouvons apprendre de là pourquoi certaines personnes, que Dieu conduit par cette voix, mais qui sont d'un naturel doux et timide, ne peuvent rendre compte à leurs directeurs de leur intérieur, quelque désir qu'elles en aient; elles y ont même beaucoup de répugnance, surtout lorsque leur contemplation est simple et presque imperceptible à l'âme. Tout ce qu'elles peuvent dire, c'est qu'elles sont contentes et tranquilles; qu'elles sentent Dieu en elles-mêmes; que les choses, selon leur sentiment, se passent dans leur intérieur comme elles le souhaitent. Néanmoins, lorsque les choses que l'âme reçoit sont particulières, comme les visions, les goûts et les autres, et qu'elles sont représentées sous quelques images sensibles, les sens en peuvent avoir quelque connaissance, et l'âme peut trouver des expressions ou des comparaisons pour les déclarer. Mais on ne saurait expliquer la contemplation pure et infuse; et pour cette cause on l'appelle *secrète*, cachée et inconnue.

Ce nom lui est aussi donné, parce que c'est le propre de la sagesse mystique de cacher en elle-même l'âme, de l'absorber, de l'ensevelir dans le fond de ses abîmes, de telle sorte que l'âme voit bien qu'elle est éloignée et délaissée de toutes les créatures, comme si elle était dans une grande solitude et dans un vaste désert où personne ne peut avoir accès. Ce qui lui est d'autant plus agréable, qu'elle se dérobe plus facilement aux yeux de tout le monde. Et c'est alors que la sagesse divine l'élève davantage au-dessus des créatures et l'éclaire avec plus de profusion des lumières et de la science de l'amour de Dieu. Alors l'âme est



convaincue de la bassesse des choses créées, surtout à l'égard de cette divine sagesse. Elle est persuadée que toutes les manières de parler les plus étudiées et les plus nobles n'ont aucune proportion avec les choses divines pour les exprimer, et que quelque moyen qu'on emploie pour nous en former une juste idée, on ne peut réussir sans le secours de la théologie mystique. Ce qui l'oblige à dire que cette science est fort cachée et fort secrète.

Au reste la contemplation a cette propriété, non-seulement parce qu'elle est surnaturelle, mais encore parce qu'elle conduit l'âme à la parfaite union de Dieu, laquelle étant inconnue aux hommes, on n'y va qu'en ignorant où l'on va et comment on y va. Car, parlant dans le sens des mystiques, on n'a point la connaissance de ces choses telles qu'elles sont, pendant qu'on les cherche ; mais on les entend lorsqu'on les a trouvées et qu'on en a l'usage. C'est pourquoi *personne, dit le prophète Baruch, ne peut connaître ses voies ; personne aussi ne cherche ses routes (Baruch, III, 31). Et David, parlant à Dieu de ce chemin : Vos éclairs, dit-il, ont paru sur la terre qui en a été toute ébranlée. Vous avez marché dans la mer et par les eaux les plus profondes, et on ne verra pas vos traces ni les vestiges de vos pieds (Psal. LXXVI, 19, 20).* Toutes ces choses conviennent dans un sens spirituel au sujet que nous traitons. La lueur des éclairs de Dieu, lesquels brillent sur la terre, représente la lumière que cette contemplation divine répand sur les puissances de l'âme. Le mouvement de la terre signifie la purgation qu'elle fait de l'âme, qui ne la peut souffrir qu'avec douleur. Le passage de Dieu par les eaux et ses vestiges qu'on ne saurait voir, expriment le chemin inconnu aux sens, par lequel l'âme va vers Dieu. Le saint homme Job avait aussi déclaré cette vérité en ces termes : *Avez-vous remarqué le chemin des nuées ? Avez-vous acquis la connaissance des sciences parfaites que j'enseigne (Job, XXXVII, 16) ?* Ces expressions nous font comprendre les voies par lesquelles Dieu conduit l'âme à une élévation extraordinaire et à une sagesse accomplie, qui sont figurées par les nuées. Il est donc constant que cette contemplation qui mène l'âme à Dieu, est très-obscur et très-secrète.

#### CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

*De quelle manière cette sagesse secrète est aussi un degré par lequel l'âme monte vers Dieu.*

Nous pouvons dire que cette sagesse secrète est aussi le degré de l'âme, pour plusieurs raisons. La première est, parceque comme on peut monter par un degré dans une chambre haute pour y entrer et pour y prendre les trésors qu'on y garde, de même l'âme monte au ciel par cette contemplation, pour s'enrichir des biens surnaturels et des trésors spirituels de son Créateur. Le prophète-roi explique clairement ces communications et ces progrès : *Heureux est l'homme qui attend de vous son secours : il a disposé en son cœur ces degrés par lesquels il veut monter jusqu'à vous dans cette vallée de larmes, dans le lieu qu'il s'est établi à lui-même. Le Seigneur, qui lui a prescrit des lois, lui donnera sa grâce et sa bénédiction pour les observer. Il ira de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la sainte Sion, où il verra le Dieu des anges et de toutes les créatures (Psal. LXXXIII, 6, 7, 8).* C'est là où il trouvera des trésors infinis, je veux dire la félicité éternelle.

La seconde raison est, parce que comme le même degré sert à monter et à descendre, ainsi la même contemplation élève l'âme vers Dieu et l'abaisse vers elle-même. Car c'est le propre des communications divines de faire en l'âme cette élévation et cet abaissement. De sorte

que monter en cette voie, c'est descendre, et descendre, c'est monter, puisque, selon l'oracle divin, *celui qui s'abaisse sera élevé, et celui qui s'élève sera abaissé* (*Matth., XXIII, 12*).

La troisième est, parce que comme on fait des démarches différentes en montant et en descendant par un degré, de même l'âme fait en ce chemin des démarches différentes et inégales. Tantôt elle marche par la douceur, par la paix et par la prospérité ; tantôt elle va par l'amertume, par les orages et par les traverses. Mais il faut remarquer qu'elle ne jouit de la tranquillité, que pour se disposer à supporter courageusement la tempête, et qu'elle n'est battue de l'orage que pour entrer dans un calme délicieux. Ces changements sont ordinaires aux contemplatifs ; ils montent souvent à ce qu'il y a de plus sublime en la vie spirituelle, et souvent ils descendent à ce qui s'y trouve de plus bas ; et de cette manière ils ne demeurent presque jamais en même état, jusque à ce qu'ils soient confirmés dans un repos parfait et inaltérable. La cause de ces vicissitudes vient de deux sources : du parfait amour de Dieu et du mépris sincère que l'âme fait d'elle-même. Elle aime Dieu, et c'est ce qui l'élève en haut ; elle connaît sa bassesse, elle se méprise, et c'est ce qui l'abaisse. Mais lorsqu'elle a acquis dans la dernière perfection l'habitude de l'amour divin, les divers degrés d'élévation et d'abaissement cessent, parce qu'elle est arrivée au terme qu'elle désirait, et à l'union de Dieu, qui est au haut de cette échelle mystique. L'échelle que Jacob vit en dormant est une figure de celle-ci. *Comme les anges y montaient jusqu'à Dieu, et descendaient jusqu'aux hommes*, de même l'âme s'élève vers Dieu par l'échelle de la contemplation, et retombe quelquefois jusque sur la terre. Mais tout cela se fait la nuit, pour nous apprendre que l'âme s'avance vers Dieu par ce chemin pendant la nuit de la contemplation. Ceci paraît évidemment par les sentiments de l'âme, qui sont des preuves claires de ses ténèbres. Car lorsque quelque chose lui est utile, telle qu'est son anéantissement devant Dieu, elle croit que c'est sa perte ; et lorsqu'elle lui est fructueuse, elle s' imagine qu'elle n'en tire aucun profit. Ainsi elle se persuade que la dévotion sensible et les consolations lui sont avantageuses, quoique en effet elles soient contraires à son avancement spirituel.

La quatrième raison pourquoi la contemplation est la montée de l'âme, est parce qu'elle renferme la science de l'amour divin. Cette science est, à proprement parler, la connaissance de Dieu infuse et affectueuse, qui éclaire l'âme et qui l'enflamme jusqu'à ce qu'elle parvienne par degrés à son Créateur, puisque c'est l'amour seul qui l'unit à Dieu. Afin qu'on puisse voir ces choses plus distinctement, nous marquerons les échelons de cette échelle sacrée, en rapportant en détail les effets et le caractère de chaque échelon, afin que l'âme puisse conjecturer de là en quel degré elle se trouve. Mais comme il est naturellement impossible de les connaître, et que Dieu seul nous les peut mettre devant les yeux, je me contenterai, avec saint Bernard et saint Thomas, de dire quels effets ils produisent dans l'âme, et comment ils l'élèvent vers Dieu.

#### CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

*Explication des dix échelons de l'échelle mystique de l'amour divin. On commence par les cinq premiers.*

Le premier des dix échelons qui composent l'échelle de l'amour de Dieu, consiste à affaiblir l'âme en elle-même, comme l'éprouvait l'Épouse sacrée, lorsqu'elle disait : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour* (*Cant.,*



V, 8). Mais cette langueur n'est pas mortelle ; cette âme sainte ne la souffre que pour la gloire de Dieu. Car c'est cette maladie spirituelle qui la fait mourir au péché et à tout ce qui n'est pas Dieu, et qui l'enflamme de l'amour divin. C'est de quoi David parle : *Mon esprit, dit-il, est mort à toutes les créatures, et mon âme ne cherche que vous, ô mon salut et mon secours* (Psal. CXLII, 7; CXVIII, 81). En effet, comme un malade perd le goût et l'appétit des viandes et change de visage, de même, lorsque l'âme est atteinte de cet amour, elle n'a plus ni goût ni appétit pour les choses créées ; elle change de couleur et de visage comme un amant transporté de sa passion. Cette infirmité n'arrive à l'âme que quand elle reçoit d'en-haut cette excessive chaleur, que je puis appeler en quelque façon une fièvre spirituelle et mystique, et que le prophète exprime en ces termes : *Mon Dieu, vous ferez tomber la pluie sur l'âme qui est votre héritage, et elle en sera infirme et malade ; mais vous la perfectionnerez par ce moyen* (Psal. LXVII, 10).

De là elle passe au second échelon ou au second degré, cherchant Dieu sans interruption. C'est pourquoi l'Épouse ayant dit que la nuit elle avait cherché son bien-aimé et qu'elle ne l'avait pas trouvé, elle ajoute : *Je me lèverai et je chercherai celui que j'aime* (Cant., III, 2). Pour nous insinuer que l'âme doit le chercher sans cesse, selon le conseil que le prophète lui donne : *Cherchez le Seigneur, cherchez toujours sa face* (Ps. CIV, 4), et ne cessez jamais de le chercher parmi les créatures que vous ne l'ayez trouvé. Ainsi l'Épouse en ayant demandé des nouvelles aux gardes de la ville, les quitta et passa plus outre.

Ainsi Marie Madeleine ne s'arrêta pas aux anges qui gardaient le sépulcre de son Sauveur ; mais elle continua de faire ses diligences pour savoir où il était.

Ce degré d'amour inspire à l'âme des soins si empressés pour son Dieu, qu'elle le cherche partout, et que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions ne tendent qu'à lui : soit qu'elle mange, soit qu'elle se dispose à prendre le repos du sommeil, soit qu'elle soit éveillée, soit qu'elle forme quelque dessein et quelque entreprise, elle ne songe, elle ne s'applique qu'à l'objet de son amour. Mais parce qu'elle reprend ses forces dans ce second degré d'amour, elle monte ensuite jusqu'au troisième échelon.

Ce troisième degré la fait opérer avec courage, et l'âme d'une chaleur vive et consolante qui l'empêche de se laisser en ses poursuites et de les abandonner. David en parlait, quand il disait que, *bienheureux est l'homme qui craint le Seigneur ; car il désirera avec une ardeur extraordinaire d'accomplir ses commandements* (Psal. CXI, 1). Or, si la crainte filiale et respectueuse que l'amour engendre dans l'âme, allume en elle un si violent désir, que ne fera pas l'amour même avec toute la vivacité de ses flammes ? Aussi l'âme, quelques grandes actions qu'elle fasse pour l'amour de son bien-aimé, les estime très-petites ; et quelque long temps qu'elle consume en son service, il ne lui paraît qu'un moment, tant elle est embrasée d'amour. Jacob était dévoré d'un semblable feu pour Rachel, lorsqu'il ne regardait sept années de service que comme un petit nombre de jours, et qu'il servit encore sept ans pour répondre à la grandeur de son amour (Genes., XXIX, 20). Mais si l'amour de la créature a été si puissant sur le cœur de ce patriarche, que ne pourra pas obtenir de l'âme l'amour du Créateur ? L'amour excessif qu'elle a pour lui, la fait cruellement souffrir de ce que, selon son sens, elle fait si peu de choses pour sa gloire ; ce lui serait même une consolation très-douce de mourir mille fois pour lui, s'il lui était possible, et si elle en avait la permission. Quoi qu'elle fasse pour Dieu, elle se regarde comme inutile, et comme la plus méchante et la plus vile de toutes les créatures, soit parce que l'amour lui découvre les

grandeurs de Dieu et l'honneur qu'il mérite, soit parce qu'elle remarque de grands défauts en ses œuvres, et une manière d'agir très-basse et très-indigne de la majesté divine. Ce qui la couvre de confusion, l'accable de peines et l'éloigne de la vaine gloire, de la présomption et des jugements désavantageux à son prochain. Ce troisième degré d'amour fait tous ses effets dans l'âme avec plusieurs autres de même nature, qui la rendent plus forte pour s'élever au quatrième échelon. Car....

Le quatrième degré est une source de souffrances que l'âme supporte pour son bien-aimé, sans se lasser, avec générosité et avec persévérance. L'amour, dit saint Augustin, rend léger tout ce qui est pesant, et agréable tout ce qui est fâcheux. En effet, *l'amour est ici aussi fort que la mort; et le désir qu'il a de posséder son objet, a plus de force que le tombeau* (*Cant.*, VIII, 6). De là vient que l'esprit est le maître de la chair; il la tient parfaitement assujettie à ses lois; il n'en fait non plus de compte, qu'un arbre se met en peine de perdre une seule de ses feuilles. Elle ne se propose plus ni consolation ni goût, soit en Dieu, soit en la créature, elle ne demande pas les dons du ciel en cette vue. Elle rapporte ses pensées, ses desseins, ses soins au seul point de faire le bon plaisir de Dieu, à cause de ses mérites infinis et de ses bienfaits. Elle lui dit en son cœur : Hélas! mon Dieu, mon Seigneur, combien y a-t-il de gens qui n'envisagent en votre service que les délices spirituelles, et qui vous prient de les combler de vos dons? Combien peu s'en trouve-t-il qui méprisent leurs propres commodités pour vous servir sans intérêt et à leurs dépens? A la vérité, mon Dieu, vous avez toujours la volonté de répandre vos biens sur nous; mais nous n'en usons pas comme nous devons, et c'est pour cela que nous perdons cœur, et que nous ne vous obligeons pas par un saint usage à nous faire sentir sans interruption vos largesses.

Ce degré d'amour est fort sublime; car l'âme est portée sans cesse vers Dieu par un véritable amour et par un sincère désir d'être chargée de croix pour lui. Néanmoins la bonté divine récompense souvent ses souffrances d'une joie délicateuse, l'amour extrême de Jésus-Christ pour ses épouses ne pouvant les voir dans les afflictions sans les secourir. *Je me suis souvenu de vous*, dit-il dans les prophéties de Jérémie, *et j'ai eu compassion de votre jeunesse, lorsque vous m'avez suivi dans le désert* (*Jerem.*, II, 2). Ce désert, pris dans un sens spirituel, ne signifie autre chose que la séparation de l'âme d'avec les créatures.

Le cinquième échelon imprime à l'âme une sainte impatience et les desirs véhéments de posséder Dieu; tellement que le moindre retardement lui paraît long et difficile à supporter: elle s'imagine toujours qu'elle va trouver son bien-aimé à chaque pas qu'elle fait. Mais lorsqu'elle voit que ses espérances sont vaines, elle tombe en défaillance et en langueur, selon le langage du roi-prophète (*Psal* LXXXIII, 1). Dans ce degré d'amour, il faut que l'âme possède son bien-aimé, ou qu'elle souffre les agonies de la mort, comme Rachel, que le désir d'avoir des enfants réduisait à cette extrémité (*Genes.*, XXX, 2). L'âme n'a faim et soif que d'amour, ne se nourrit et ne se rassasie que d'amour; et c'est ce qui la conduit au sixième échelon de l'amour de Dieu.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

### *Les effets des cinq derniers degrés de l'amour divin.*

Le sixième degré de l'amour fait courir très-vite l'âme vers Dieu; et son espérance soutenue des ailes de l'amour, y vole avec force et avec



rapidité. *Car ceux qui espèrent au Seigneur, dit Isaïe en parlant de ce degré, changeront de force; ils prendront des ailes comme des aigles; ils courront, ils voleront sans peine, ils avanceront sans cesse (Isa., XI, 31).* Parce que, comme parle un prophète, mon âme, ô mon Dieu, désire d'arriver jusqu'à vous de la même manière que le cerf, brûlant de soif, désire les eaux vives des fontaines (Psalm. XLI, 2). La cause de l'agilité et de la vitesse que l'âme acquiert dans ce degré d'amour, n'est autre que l'étendue de sa charité, et la parfaite pureté que Dieu lui a communiquée en la faisant passer par ces épreuves. Ainsi elle peut dire à Dieu avec David : *N'étant plus souillée de mes péchés, j'ai couru vers vous, ô mon Dieu, et j'ai marché avec promptitude et avec facilité par la voie de vos commandements, lorsque vous m'avez dilaté le cœur (Psalm. LVIII, 5).*

Le septième degré de cette montée donne à l'âme de la hardiesse, du courage et de la véhémence en ses entreprises (Psalm. CXVIII, 32). Cette véhémence l'empêche de suivre les règles du jugement, quand il faut attendre les réponses qu'elle souhaite, et prendre conseil, quand il faut changer de dessein : la honte même et la pudeur ne sont pas capables d'arrêter l'exécution de ses projets. Car les faveurs que Dieu lui fait, et l'amour qu'il lui témoigne, la rendent intrépide et ardente en ses actions. Moïse pratiquait les maximes de ce degré, lorsqu'il disait à Dieu avec beaucoup de hardiesse : *Où pardonnez-leur ce crime, où effacez-moi du livre que vous avez écrit (Exod., XXXII, 31, 32).* Cependant ces gens-là impêtrent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent, en ne recherchant que sa sainte volonté. *Mettez tout votre plaisir en Dieu, et il vous accordera les demandes de votre cœur (Psalm. XXXVI, 4).* L'Épouse même a osé dire : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche (Cant., I, 1).* Mais il faut prendre garde que l'âme ne doit pas user de cette familiarité avec Dieu, à moins qu'elle n'ait une inspiration particulière qui lui persuade que Dieu veut la favoriser comme Assuérus favorisa la reine Esther en lui donnant son sceptre à baiser. Si elle ne sentait pas ce mouvement intérieur, elle se mettrait en danger de tomber du haut des degrés où elle est montée; elle ne pourrait même conserver l'humilité ni le respect pour Dieu, qu'elle doit avoir en toutes choses. Cette liberté avec Dieu la dispose au...

Huitième degré, dont le propre est d'engager l'âme à embrasser Dieu, et à s'attacher inséparablement à lui, comme le dit d'elle-même la sainte Épouse : *J'ai trouvé celui que j'aime, je l'ai pris et je ne le quitterai jamais (Cant., III, 4).* Dans ce degré d'union l'âme remplit tous ses desirs : il s'y glisse néanmoins de l'interruption, puisque quelques-uns de ceux qui sont parvenus à ce terme, s'en retirent incontinent. En effet, s'ils y persévéraient, ils jouiraient en quelque manière de cette vie de la gloire des bienheureux. Aussi est-il véritable que l'âme demeure très-peu de temps en cet état. Ce fut la récompense que Dieu donna autrefois au prophète Daniel : *Persistez en votre degré, lui dit-on, parce que vous êtes un homme de desirs (Dan., X, 11).*

Le neuvième degré d'amour, qui est le degré des parfaits, conduit l'âme à une ardeur pleine de délices spirituelles. C'est le Saint-Esprit qui l'allume dans le cœur, à cause de l'union de l'âme avec Dieu. Les apôtres en furent embrasés, comme remarque saint Grégoire, lorsque ce divin Esprit descendit visiblement sur eux. Pour les biens surnaturels dont l'âme est alors enrichie, il est impossible de les comprendre; et quelques livres qu'on pût faire pour les expliquer, il en resterait beaucoup plus à dire.

Le dixième et dernier degré n'est pas de la vie présente, mais de la vie future. L'âme y devient semblable à Dieu, par la claire vue qu'elle en a lorsqu'elle est délivrée de son corps. Notre Sauveur lui promet

cette félicité, quand il dit : *Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur et net, parce qu'ils verront Dieu* (Matth., V, 8). Saint Jean nous assure aussi que la vision béatifique de Dieu est la cause de cette ressemblance. *Nous savons, dit-il, que quand il se découvrira visiblement, nous lui ressemblerons, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1 Joan., III, 2).

Voilà donc cette montée secrète dont l'âme parle en son cantique. Il est vrai pourtant qu'elle ne lui est pas tout à fait cachée ; l'amour la lui découvre dans les degrés que nous venons de déduire, par les admirables effets qu'il y produit. Et c'est de cette manière qu'elle sort d'elle-même et des choses passagères, et qu'elle monte à Dieu par cet amour secret qui l'élève toujours vers le ciel, comme le feu tend toujours en haut vers sa sphère et son centre naturel.

### CHAPITRE VINGT-UNIEME.

*On explique ces paroles, l'âme déguisée, et on met devant les yeux les différentes couleurs qu'elle prend lorsque, pendant cette nuit obscure, elle passe par plusieurs changements.*

Après avoir apporté les raisons pourquoi la contemplation s'appelle secrète et montée, il reste à dire pourquoi l'âme est *déguisée*. On comprendra facilement ce mystère, si on fait réflexion que se déguiser, c'est se couvrir d'habits et d'ornements étrangers, de sorte qu'on ne soit connu de personne. La fin qu'on se peut proposer est, ou de plaire à ceux qu'on aime, ou de se dérober à la connaissance de ses ennemis ; et on espère exécuter par ce moyen son entreprise avec plus de liberté et de succès. Suivant ces desseins, chacun prend les vêtements et les couleurs qui peuvent ou marquer les affections de son cœur, ou le cacher à ses adversaires. Lorsque l'âme est touchée de l'amour de Jésus-Christ, et qu'elle veut s'attirer sa bienveillance, elle se déguise ainsi pour sortir de sa maison, pour se soustraire à la vue de ses ennemis, qui sont le monde, la chair et le démon, pour déclarer son amour à son bien-aimé, et pour mériter l'amour réciproque de son époux. Selon ce projet, l'habit dont elle use a trois couleurs différentes, le blanc, le vert et le rouge, qui sont les symboles des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité. Ces vertus lui procurent les bonnes grâces de Notre-Seigneur, et la mettent à couvert des attaques de ses adversaires.

En effet, la foi est une espèce de vêtement intérieur d'une blancheur si fine, que l'entendement n'a pas la vue assez forte pour la voir et pour soutenir son éclat. Ainsi quand l'âme en est couverte, le malin esprit ne peut ni la voir ni l'attaquer. C'est pourquoi saint Pierre nous avertit de lui opposer le bouclier de la foi pour repousser ses attaques. *Résistez-lui, nous dit-il, en vous tenant fermes en la foi* (1 Petr., V, 8, 9).

Quant à l'amour et à l'union de Dieu, l'âme n'a rien de plus propre, pour y parvenir, que la foi et la blancheur dont elle orne l'âme (Hébr., XI, 6). C'est le principe et le fondement des autres vertus, *puisque il est impossible, selon la doctrine de l'Apôtre, d'être agréable à Dieu sans elle* (Osée, II, 20). Mais lorsque l'âme en est revêtue, elle lui plaît de telle sorte, que, comme parle le prophète Osée, il l'épouse et lui octroie l'union spirituelle de la majesté divine. Cette foi pure et candide a paru spécialement, lorsque l'âme a passé par les ténèbres de la nuit obscure, sans recevoir aucune lumière ni de son esprit, ni de ses autres puissances, et lorsqu'elle a essuyé des épines affreuses sans autre appui que celui d'une foi simple et constante. Tellement qu'elle peut dire



avec David: *La créance que j'ai donnée à vos paroles, m'a fait courir une carrière très-dure et très-fâcheuse (Psal. XVI, 4).*

L'âme ajoute à cette foi l'espérance, qui est représentée par la couleur verte. Elle s'en couvre pour se défendre du monde, son second adversaire. Cette vertu l'encourage de telle sorte, et la porte à la recherche de la vie éternelle avec tant de vivacité, que tout l'univers ne lui paraît qu'une bagatelle de nulle valeur, en comparaison de ce qu'elle espère. Aussi elle se dépouille de tout ce que la terre a de plus riche et de plus beau, comme d'un habit usé et méprisable, et elle ne s'attache qu'à ce que le ciel lui fait espérer. Elle s'élève si haut au-dessus des créatures, qu'elle les perd toutes de vue. Elle se garantit enfin, sous ce vêtement, des attraits et des pièges du monde. Ce qui donne lieu à saint Paul de dire, que *l'espérance du salut est un casque (Thess., V, 8)*. En effet, comme le casque nous couvre la tête de telle façon, qu'il ne reste que de petites ouvertures pour se conduire, de même l'espérance couvre tellement les sens qui sont comme la tête de l'âme, qu'elle n'y laisse que de petites ouvertures par lesquelles les yeux de l'esprit regardent les choses d'en haut, sans voir celles qui sont sur la terre. C'était sans doute cette vertu qui *tenait les yeux de David toujours élevés vers Dieu, et les yeux des Israélites toujours attachés sur le Seigneur, comme les yeux d'une servante toujours tournés vers sa maîtresse, jusqu'à ce que Dieu fit éclater sur eux sa miséricorde (Psal. XXIV, 15).*

Comme l'espérance ne regarde que Dieu et ne met son plaisir qu'en lui, elle lui plaît de telle sorte, qu'on peut dire que l'âme impètre de Dieu autant qu'elle espère de lui. Si bien qu'on peut lui appliquer ces paroles des cantiques: *Un seul de vos regards m'a blessé le cœur (Psal. CXXII, 2)*. L'âme ne devait pas sortir sans être accompagnée de l'espérance, pour acquérir l'amour divin. Elle n'eût rien obtenu de Dieu, puisque c'est l'espérance constante et ferme qui le touche et qui le surmonte. L'âme, couverte de cette espérance, a marché par la nuit obscure et secrète, parce qu'elle s'est trouvée si vide de tous biens et de tout appui, qu'elle n'a jeté les yeux pendant son passage que sur Dieu seul.

L'âme joint la couleur rouge aux deux premières couleurs, pour signifier la charité qui la conduit à une perfection si éminente, et qui lui communique une beauté si rare, qu'elle peut dire: *Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle. C'est pourquoi le roi m'a aimée et m'a reçue en sa chambre (Cant., I, 3, 4, 6)*. Cette charité, non-seulement protège l'âme et la cache à la chair qui est son troisième ennemi, mais elle donne aussi de la force aux autres vertus pour la défendre, et de la beauté pour être agréable à l'Époux divin: car sans elle aucune vertu ne plaît au Seigneur. Aussi est-ce là où il repose, comme il est remarqué dans les cantiques sacrés. C'est par ce chemin que l'âme se retire des créatures, et qu'elle va jusqu'à l'union de Dieu, toute transportée de l'ardent amour qu'elle a conçu pour son Créateur.

Ces trois vertus disposent l'âme à la parfaite union de Dieu, selon la mémoire, l'entendement et la volonté. La foi prépare l'entendement à s'unir à la sagesse divine, en le dépouillant de ses lumières naturelles. L'espérance prive la mémoire de tout ce qu'elle possède, en lui faisant espérer ce qu'elle n'a pas, et en l'attachant à Dieu, qui peut seul remplir ses attentes. La charité purifie la volonté de toutes ses affections pour les créatures, et l'unit avec Dieu par les liens de l'amour. C'est donc un grand bonheur pour l'âme de s'être revêtue de ces vertus, et d'avoir persévéré dans son voyage, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à l'union, comme elle l'assure dans le vers suivant.

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

*Explication du troisième vers du second cantique*

O l'heureuse fortune !

On voit maintenant combien l'âme est heureuse d'avoir évité les embûches et la violence du démon, du monde et de la chair ses ennemis, et d'avoir obtenu la liberté d'esprit qui est si chère aux bonnes âmes. Elle est montée des choses les plus basses aux plus hautes ; elle est devenue de terrestre toute céleste, et d'humaine toute divine. Elle ne converse plus que dans le ciel, comme font ceux qui sont parvenus enfin à l'état de perfection et d'immortalité. On peut dire encore que le sort de cette âme a été extrêmement fortuné, non-seulement à cause des biens que nous venons de remarquer, mais aussi parce qu'elle trouve une retraite qui l'affranchit de tous les efforts de ses adversaires, comme elle le dit dans le vers qui suit.

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

*On donne l'explication du quatrième vers, et on décrit l'admirable retraite de l'âme, où le démon n'a nul accès, quoiqu'il entre en d'autres retraites plus sublimes.*

Etant bien cachée dans l'obscurité.

Lorsque l'âme dit qu'elle était très-bien cachée quand elle est sortie dans l'obscurité de la nuit, elle ne veut que nous faire comprendre la sûreté avec laquelle elle a marché dans la voie de l'union d'amour avec Dieu, tandis que la contemplation obscure l'a conduite. Ces paroles, dans l'obscurité et bien cachée, ne signifient donc autre chose, sinon que l'âme a fait sa course sans avoir été découverte par le démon et sans être tombée dans ses pièges. La raison est, parce qu'elle a reçu d'une manière passive et secrète une contemplation infuse, sans que les sens intérieurs et extérieurs de la partie animale y aient rien contribué. De là vient qu'elle s'est garantie tant des obstacles que la faiblesse de ses puissances pouvaient lui apporter, que des impressions de l'esprit malin, qui ne peut connaître ce qui se passe dans la volonté que par les opérations de ces puissances. Ainsi, plus les communications de Dieu sont spirituelles, intérieures et éloignées des sens, moins il peut les découvrir et les pénétrer. C'est pourquoi il est important que le commerce de l'âme avec Dieu se fasse de telle sorte, que les sens n'en aient aucune connaissance ni aucune participation, et cela pour deux raisons : la première, afin que la faiblesse de la partie animale n'empêchant pas la liberté de l'esprit, la communication spirituelle de Dieu se fasse avec des biens plus abondants ; la seconde, afin que le démon ne pouvant entrer dans ces opérations intérieures, l'âme agisse plus sûrement. Sur quoi nous pouvons donner ce sens à ces paroles de Jésus-Christ : *Que votre gauche ne sache pas ce que fait votre droite* (Matth., VI, 3) ; c'est-à-dire, que votre partie inférieure ne sache pas ce que fait votre partie supérieure, mais que ce soit un secret qui ne soit connu qu'à Dieu et qu'à l'âme. Toutefois, lorsque cet esprit de ténèbres s'aperçoit que les sens et les puissances de la partie animale sont dans un profond silence et dans un repos universel, il conjecture de là que Dieu se communique intérieurement à l'âme, quoiqu'il ignore de quelle manière il fait ces communications, et il ne doute pas qu'elle ne jouisse de quelque bien signalé. Alors il agite, il inquiète, il trouble la partie inférieure par la douleur, par l'horreur, par la terreur qu'il y excite, afin que cette partie jette le trouble et l'inquiétude dans la partie spirituelle,



et qu'elle arrête par cet artifice l'infusion des biens surnaturels que Dieu verse dans l'âme.

Mais lorsque la contemplation infuse illumine purement l'esprit et lui fait sentir toute sa force, de quelque adresse que le démon se serve, il ne saurait l'inquiéter. Au contraire, l'âme reçoit alors un nouvel amour et une paix plus assurée. Car, aussitôt qu'elle reconnaît la présence et l'action de cet ennemi, quoiqu'elle ne voie pas bien comment il agit, elle se retire dans le plus secret de son fond intérieur, elle y entre, elle s'y cache, elle s'y tient comme dans un asile où le démon ne la voit point, et où elle goûte une joie et une paix que ce perturbateur ne peut plus ravir, quoiqu'il le désire ardemment. C'est en ce temps-là que toute la crainte dont ce méchant esprit voulait la frapper s'arrête au dehors et ne fait aucune impression au dedans. C'est là où elle expérimente la vérité de cette parole : *Soixante gardes généreux et intrépides sont autour du lit de Salomon, pour le rassurer contre les frayeurs de la nuit* (Cant., III, 7, 8). Cependant l'âme est ainsi forte et tranquille, quoique les douleurs pénètrent le corps jusqu'aux moelles.

Quelquefois, lorsque ces communications divines rejaillissent sur les sens, le démon peut troubler plus facilement l'esprit et le remplir de terreurs par le moyen de cette partie matérielle. Il cause à l'âme de plus grandes afflictions qu'on ne peut comprendre ni dire. Car, comme cette guerre se fait entre deux esprits, l'horreur que le malin esprit imprime à l'âme lorsqu'il peut l'inquiéter est insupportable. L'épouse sacrée explique cette peine en parlant de sa récollection intérieure : *Je suis entrée en mon jardin, dit-elle, pour voir les fruits des vallées et pour remarquer si les vignes étaient en fleur; mais je n'y ai pu rien connaître, car mon âme s'est troublée à la vue des chariots d'Aminadab* (Cant., VI, 10, 11). Ce qui signifie les obstacles que le démon fait à l'âme.

D'autres fois ce mauvais génie l'inquiète, lorsque Dieu lui fait quelques dons insignes par le ministère de son bon ange, la majesté divine permettant que cet adversaire en ait connaissance. Or, il obtient cette permission avec quelque apparence de justice, afin qu'il ne puisse pas dire, comme il dit en parlant de Job, que Dieu lui refuse le pouvoir de combattre l'âme comme il combattit ce saint homme, et que ce n'est pas merveille qu'elle serve bien son Créateur, tandis qu'elle ne souffre aucune opposition. C'est pourquoi il est à propos que Dieu ouvre cette carrière à ces deux combattants, au bon ange et au mauvais ange, afin que la victoire soit plus illustre, et que l'âme qui aura été fidèle et victorieuse de la tentation mérite une plus grande récompense.

Et c'est la véritable cause pourquoi Dieu laisse la liberté au démon de tenter violemment l'âme dans le comble de ses faveurs. Ainsi, lorsque le bon ange, pour l'exciter au bien, lui forme des images qu'elle voit par la lumière de l'entendement, le mauvais ange lui présente des figures fausses et trompeuses, pour la séduire et pour l'engager dans le mal. Les magiciens de Pharaon, qui contrefaisaient les véritables prodiges de Moïse, nous en fournissent une preuve évidente (*Exod.*, VII, 11, 12).

Le malin esprit ne fait pas seulement des visions corporelles, il imite encore les communications spirituelles qui se font par le ministère des bons anges, lorsqu'il peut connaître ces grâces. Il ne saurait néanmoins les représenter d'une manière tout à fait spirituelle; il y mêle toujours quelque espèce et quelque image matérielle : si bien que, quand l'âme reçoit ces saintes visites de Dieu, cet ennemi lui imprime le trouble et la crainte pour arrêter le cours de ces dons extraordinaires. Mais l'âme, aidée du secours que son bon ange lui donne, peut quel-

quelquefois se préserver de cette frayeur, en se recueillant promptement en elle-même.

Quelquefois Dieu permet que ce trouble et cette crainte durent longtemps : ce qui paraît à l'âme une plus grande peine que tous les tourments de cette vie ; le seul souvenir même suffit pour l'affliger extrêmement. Toutes ces choses arrivent de telle façon que l'âme n'y fait rien de sa part, et qu'elle ne peut ni les admettre ni les rejeter ; elle en souffre seulement l'impression. Mais il faut savoir que quand Dieu permet au démon de tourmenter ainsi l'âme, il a dessein de la purifier et de la disposer par ces rudes épreuves à quelque faveur considérable. Car jamais il ne mortifie que pour donner une plus grande vigueur, jamais il n'abaisse que pour élever davantage. Aussi l'âme se trouve ensuite dans une contemplation si spirituelle et si sublime, qu'il est impossible de l'expliquer.

Ce que nous avons dit jusqu'ici se doit entendre des dons que Dieu fait à l'âme par le ministère du bon ange. De là vient qu'elle n'est pas alors ni si assurée ni si bien cachée, que son ennemi n'en connaisse quelque chose. Mais quand Dieu la comble immédiatement par lui-même de ses grâces spirituelles, elle se dérobe entièrement à la vue de son adversaire, parce que Dieu, qui est son souverain Seigneur, demeure en elle, et ni les bons ni les mauvais anges ne peuvent y avoir entrée, ni découvrir les communications intimes et secrètes qui se font entre Dieu et l'âme. Elles sont toutes divines, elles sont infiniment élevées, elles sont en quelque sorte les sacrés attouchements des deux extrémités qui se trouvent entre Dieu et l'âme dans leur union : et c'est là où l'âme reçoit plus de biens spirituels qu'en tous les autres degrés de la contemplation (*Cant.*, I, 1). C'est aussi ce que l'épouse demandait, quand elle priait l'Epoux divin de lui donner un saint baiser de sa bouche. En effet, comme cette union est la plus étroite qu'on puisse avoir en cette vie avec Dieu, et que l'âme désire d'y parvenir nonobstant les souffrances les plus dures, elle la souhaite plus ardemment et l'estime beaucoup plus que tous ses autres bienfaits. Aussi l'épouse, de quelques grâces que l'Epoux l'eût favorisée, ne s'en contentait pas, mais elle aspirait toujours à cette dernière marque de l'amour divin. *Ah ! s'écriait-elle, qui me donnera le moyen, mon frère, de vous rencontrer dehors et de vous donner un baiser, afin que personne ne me méprise* (*Cant.*, VIII, 1), c'est-à-dire, de vous baiser de la bouche de mon âme, afin que nulle créature n'ait la présomption de m'attaquer et de me combattre ? Elle déclare par ces paroles qu'elle désire la communication que Dieu fait par lui-même, après avoir exclu de ce commerce toutes les créatures : ce qui s'accomplit lorsque l'âme jouit de ces biens divins avec liberté d'esprit, avec douceur, avec paix, sans souffrir aucun empêchement de la part ni des sens ni du démon. Mais personne ne peut posséder ces biens immenses que par l'intime purgation de l'âme, par un parfait dépouillement et par une entière séparation d'avec toutes les créatures ; en sorte qu'on soit comme renfermé dans une prison, caché et inconnu à tout le monde. C'est dans cette obscurité que l'âme est établie et confirmée dans son union avec Dieu, comme elle le dit en ce vers :

Etant bien cachée dans l'obscurité.

Que s'il arrive que ces grâces spirituelles soient infuses dans l'âme secrètement, c'est-à-dire dans l'esprit seulement, et non dans les puissances, elle se voit, selon la partie supérieure, si éloignée de la partie inférieure, qu'il lui semble qu'elles n'ont rien de commun et qu'elles sont divisées l'une de l'autre, comme si elles étaient en deux personnes différentes. En effet, cela est en quelque façon véritable ; car l'âme n'a



nulle communication avec la partie animale, selon l'opération qu'elle produit alors et qui est spirituelle : tellement qu'elle devient ainsi toute spirituelle, et que dans cette contemplation unitive, ses passions et ses appétits les plus spirituels sont étouffés dans un degré très-éminent. C'est pourquoi, parlant de sa partie supérieure, elle joint ce dernier vers aux premiers.

## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

### *Eclaircissement du dernier vers du second cantique.*

Pendant que ma maison était tranquille.

Ce vers signifie que l'âme, ayant pacifié les passions de sa partie inférieure et les puissances de sa partie supérieure, elle est sortie pour arriver à l'union de l'amour divin avec son Créateur. Car comme elle a soutenu divers combats dans ces deux parties, il faut qu'elle y établisse le calme et la tranquillité, et qu'elle les réforme, qu'elle les conserve dans un continuel repos, en quelque manière comme Adam se comportait dans l'état d'innocence. Néanmoins la partie animale n'est pas tout-à-fait exempte de tentations. Voilà pourquoi le vers qu'on a expliqué dans le premier cantique, de la paix de la partie inférieure, on l'entend dans le second cantique, du calme de la partie supérieure ; et pour cette raison on le répète deux fois.

L'âme acquiert cette tranquillité parfaite et permanente, par ces touches de l'union divine qu'elle a reçues de la Divinité, sans être découverte ni par le démon ni par les sens et les passions, et sans en souffrir aucun obstacle. Et c'est dans cette étroite union et par ses effets, qu'elle est devenue pure, tranquille, forte, constante, pour être l'épouse sacrée de Notre-Seigneur. Car dès là que les sens, les puissances, les passions demeurent dans un profond silence à l'égard de toutes les choses supérieures et inférieures, la sagesse divine se joint immédiatement à l'âme par le nouvel amour qu'elle allume dans le cœur. On voit alors l'accomplissement de ce que cette sagesse dit elle-même : *Lorsque toutes les créatures étaient dans un paisible silence, et que la nuit était dans le milieu de sa course, votre parole toute-puissante est descendue du ciel et de son trône royal (Sap., XVIII, 14, 15 ; Cant., III, 4 ; V, 7)*. L'épouse exprime encore ceci dans les Cantiques. Car après avoir dit qu'elle tomba durant la nuit entre les mains des gardes de la ville, qui la dépouillèrent de ses habits, et qui la couvrirent de plaies, elle ajoute, qu'elle trouva enfin son bien-aimé. Pour concevoir sa pensée, il faut se souvenir qu'on ne peut obtenir l'union de Dieu sans avoir une excellente pureté : on ne peut avoir cette pureté sans un entier dépouillement des créatures, et sans une forte mortification. Ces deux choses sont représentées par le dépouillement des habits de l'épouse, et par les blessures qu'on lui fit dans l'obscurité de la nuit. Elle ne pouvait être ornée de la nouvelle robe que son époux lui donnait, sans quitter auparavant ses vieux habits. C'est pourquoi celui qui ne voudra ni entrer en cette nuit, ni renoncer à sa propre volonté, ni se mortifier sévèrement, mais qui demeurera dans son lit et sera toujours esclave de ses commodités, il ne trouvera jamais l'Époux divin, quoiqu'il semble se mettre en peine de le chercher.

## CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

*On expose en peu de mots le sens du troisième Cantique*

En la noche dichosa,  
 En secreto que nadie me veia,  
 Ni yo mirava cosa,  
 Sin otra luz, y guia,  
 Sino la que en el corazón ardia.

*Dans cette heureuse nuit, je suis sortie si secrètement que personne ne me voyait, et que je ne voyais rien. Je n'avais point d'autre lumière, ni d'autre guide que la lumière qui luisait en mon cœur.*

L'âme se servant de la comparaison de la nuit naturelle pour déclarer ce qui se passe en la nuit spirituelle, rapporte ses propriétés, et assure que c'est par ce moyen qu'elle a conduit ses desseins à leur fin avec beaucoup de vitesse et de sûreté.

Elle propose en ce cantique trois de ces propriétés. La première est, que dans l'heureuse nuit de cette obscure contemplation, Dieu gouverne l'âme d'une manière si secrète et si dégagée des sens, que rien de sensible, non plus qu'aucune créature, ne saurait ni la toucher ni l'empêcher de s'unir par amour avec son Dieu.

La seconde, qui naît des ténèbres de cette nuit d'esprit, est que toutes les puissances de la partie supérieure de l'âme sont entièrement obscurcies et privées de lumière. Pour cette cause l'âme ne pouvant rien connaître dans les créatures, ne s'attache qu'à Dieu, et ne veut posséder que lui, parce qu'elle se délivre de tous les empêchements qui s'opposent à son entreprise, et qui sont les images des choses et les opérations des sens extérieurs et intérieurs, afin qu'elle s'unisse à Dieu très-parfaitement.

La troisième est, que quoiqu'elle ne s'appuie sur aucune lumière de l'entendement, ni sur la conduite d'aucun directeur pour en tirer de la consolation, parce que les ténèbres de cette nuit l'ont privée de tous ces appuis, néanmoins la foi et l'amour portent son cœur à Dieu ; ils touchent et conduisent l'âme ; ils lui donnent des ailes pour voler vers Dieu ; et ils la mènent par le chemin de la multitude, quoiqu'elle ne sache pas comment elle fait ses démarches.

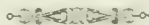


# LA VIVE FLAMME DE L'AMOUR,

ET

## L'EXPLICATION DES CANTIQUES,

OU L'ON TRAITE DE LA PLUS INTIME UNION DE L'ÂME AVEC DIEU, ET DE  
SA TRANSFORMATION EN SON CRÉATEUR.



### PRÉFACE.

Ce n'est pas sans répugnance que j'ai entrepris d'expliquer les quatre cantiques suivants, pour satisfaire à la prière de quelques personnes pieuses. Ces cantiques contiennent des choses si intérieures et si spirituelles, que les paroles nous manquent souvent pour les exprimer. Comme elles surpassent le sens, et qu'on ne saurait parler juste de ce qu'il y a de plus intime dans l'esprit, à moins qu'on ne soit animé du même esprit intérieur, j'ai différé jusqu'ici cette explication, convaincu de ma faiblesse en cet endroit, et de mon peu de capacité dans la spiritualité. Maintenant qu'il semble que Notre-Seigneur m'a donné par sa miséricorde quelque connaissance et quelque ardeur, ayant repris cœur, j'ai résolu de m'occuper à ce travail, quoique je sois persuadé que je ne puis de moi-même rien dire de propre à ce sujet, et qu'à plus forte raison je suis incapable de traiter des choses si relevées. C'est pourquoi si j'écris quelque chose d'utile, je ne me l'attribue pas ; je n'ai à m'imputer que les défauts qui peuvent se glisser en cet ouvrage. Ainsi je soumets tout ce que j'avancerai au jugement et à la censure de notre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sous la conduite de laquelle personne ne peut s'égarer.

Cela supposé, j'écrirai librement lorsque je serai fondé sur la sainte Ecriture, tout ce que je saurai en cette matière. Je prie néanmoins le lecteur de croire que tout ce que je puis dire de plus sublime, est infiniment au-dessous de ce qui se passe en cette intime union avec Dieu. Personne cependant ne doit s'étonner de ce que Dieu accorde des grâces si extraordinaires aux âmes qu'il veut combler de délices toutes divines. Car, si on considère avec quelque attention que c'est Dieu qui agit, et que comme Dieu il répand ses biens avec un amour inconcevable et une bonté infinie, on ne trouvera rien de contraire à la raison de ces profusions divines. En effet, Jésus-Christ a dit lui-même à celui qui l'aimerait, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit viendraient chez lui et qu'ils feraient leur demeure en lui (Joan., XIV, 23). C'est-à-dire, que les trois personnes de la très-sainte Trinité le feraient vivre en elles d'une vie divine, et le feraient demeurer en elles, comme l'âme le chante en ces cantiques.

A la vérité, nous avons parlé dans les cantiques précédents du plus éminent degré de perfection qu'on puisse acquérir en cette vie, et qui est la transformation de l'âme en Dieu. Mais il s'agit dans les présents cantiques d'un amour plus consommé et plus parfait dans le même état de transformation. Car, quoiqu'il soit hors de doute qu'on propose en tous ces cantiques le même genre de transformation, et qu'on ne puisse point

passer plus outre; toutefois on peut, avec le temps et par un exercice continu, se perfectionner, et, pour parler ainsi, se concentrer davantage en l'amour de Dieu. Il en va de cela comme du feu qui brûle du bois: il y entre d'abord; il se l'unit et le change en lui-même; mais enfin il s'allume davantage avec le temps; il pénètre plus profondément le bois; il l'enflamme avec plus d'ardeur, jusqu'à ce qu'il le consume et le réduise en étincelles et en cendres. Il est aisé d'appliquer cette comparaison à notre sujet, et de concevoir de quelle manière le feu de l'amour divin entre dans l'âme, la pénètre, la transforme en lui et la consume entièrement.

Ce que l'âme déjà transformée et consumée intérieurement par le feu de l'amour dit dans ces cantiques, se doit entendre de l'ardeur inexplicable qui est propre de ce degré. Car, non-seulement elle est unie à ce feu divin, mais ce feu divin excite aussi en elle une flamme vive, laquelle la pénètre intimement: de sorte qu'en étant toute embrasée, et goûtant les douceurs de l'amour divin les plus délicates, elle parle des admirables effets qu'il produit en elle. Ce sont ces effets que j'expliquerai avec le même ordre que j'ai observé dans les autres cantiques. Je les proposerai d'abord; ensuite je développerai le sens de chaque cantique en particulier, et je donnerai enfin en détail l'éclaircissement de chaque vers.

### Cantiques de l'âme dans son intime union avec Dieu.

#### I.

O llama de amor viva,  
Que tiernamente hieres,  
De mi alma en el mas profundo centro:  
Pues ya no eres esquiva,  
Acaba ya, si quieres,  
Rompe la tela deste dulce encuentro.

#### II.

O cauterio suave!  
O regalada plaga!  
O mano blanda! ô toque delicado!  
Que a vida eterna sabe,  
Y toda deuda paga,  
Matando, muerte en vida lo has trocado.

#### III.

O lamparas de fuego!  
En cuyos resplandores,  
Las profundas cavernas del sentido,  
Que estava oscuro, y ciego,  
Con estranos primores  
Calor, y luz dan junto à su querido.

#### IV.

Quant manso y amoroso  
Recuerdas en mi sono,  
Donde secretamente solo moras,  
Y en tu aspiras subroso,  
De bien y gloria lleno  
Quan delicadamente me enamoras.

#### I.

O vive flamme d'amour,  
Qui frappez délicatement  
Le plus profond centre de mon âme,  
Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse,  
Achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage;  
Rompez la toile de cette douce rencontre.

#### II.

O cautère agréable!  
O délicieuse plaie!  
O main douce! ô délicat attouchement!  
Qui a le goût de la vie éternelle,  
Qui paie toutes mes dettes,  
En faisant mourir, vous avez changé la mort  
en la vie.

#### III.

O flambeau de feu!  
Dont les splendeurs  
Eclairant les profondes cavernes  
Du sens obscurci et aveuglé,  
Dans ses excellences extraordinaires  
Donnent tout ensemble de la chaleur et de la  
lumière à son bien-aimé.

#### IV.

Avec combien de douceur et d'amour  
Vous éveillez-vous dans mon sein,  
Ou vous demeurez seul en secret!  
Dans votre douce aspiration,  
Pleine de biens et de gloire,  
Que vous m'enflamez agréablement de votre  
amour!

### PREMIER CANTIQUE.

Lorsque l'âme est étroitement unie à Dieu et transformée en lui par l'amour divin, elle est toute embrasée (Joan., VII, 38). Il lui semble aussi qu'un fleuve de cette eau vive, dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, coule de son sein; qu'elle est infiniment élevée au-dessus d'elle-même et des créatures; qu'elle est enrichie de vertus et de dons extraordinaires; qu'elle est si proche de la béatitude éternelle, qu'il n'y a qu'un voile très-fin et très-léger qui en fait la séparation. Elle consi-



dère encore qu'une très-pure flamme d'amour la brûle et la nourrit de ces délices infinies qui font goûter par avance la félicité des bienheureux ; de sorte qu'elle est en quelque façon revêtue de leur gloire et absorbée dans les torrents de leurs plaisirs éternels. Dans ces transports et dans ces désirs empressés, elle conjure le Saint-Esprit de la dépouiller de cette vie et de la revêtir de toute la gloire qu'il a dessein de lui donner. C'est pourquoi elle s'écrie sans cesse : *O vive flamme d'amour !*

## PREMIER VERS.

*O vive flamme d'amour !*

Afin que l'âme donne une véritable idée du sentiment avec lequel elle parle en ces quatre cantiques, elle use de plusieurs exclamations qui servent à exagérer son affection, et qui font juger que ce qu'elle sent dans l'intérieur est beaucoup plus grand que les paroles ne peuvent exprimer. Cette interjection *ô*, est propre à signifier l'extrême désir qu'elle a et les instantes prières qu'elle fait pour persuader à l'amour de la délivrer des liens de la vie présente. La flamme de cet amour n'est autre chose que l'esprit de l'Époux, c'est-à-dire le Saint-Esprit, que l'âme sent en elle-même non-seulement comme un feu qui l'a consumée et transformée en un doux amour, mais encore comme un feu ardent qui jette une grande flamme ; et cette flamme attire sur l'âme les douces influences de la vie et de la gloire éternelle. Ainsi les opérations que le Saint-Esprit fait en l'âme quand elle est transformée en son amour, sont des actes d'ardeur comme un feu qui brûle au dedans et qui pousse sa flamme au dehors. Et alors la volonté unie à cet amour brûlant dans un degré très-élevé, aime d'une manière inexplicable, n'étant plus par son amour qu'une même chose avec cette flamme. De là vient que ces actes d'amour sont d'un prix infini, et qu'un seul acte acquiert plus de mérites à l'âme, que tous ceux qu'elle avait faits avant cette heureuse transformation.

La différence qui est entre l'acte et l'habitude, entre le bois enflammé et la flamme qui en sort, se trouve entre la transformation de l'amour et la flamme du même amour. Comme la flamme est l'effet du feu qui s'est attaché au bois, de même la flamme de l'amour est l'effet de l'amour qui transforme l'âme. Tellement que l'habitude ordinaire de l'âme qui est transformée par l'amour, est semblable au bois qui est pénétré et embrasé par le feu. Et alors ses actes sont vifs et ardents comme la flamme que le feu de l'amour produit. Cette flamme est d'autant plus impétueuse, que le feu qui est produit dans l'union de l'âme avec Dieu est plus ardent, et que la volonté est plus emportée par la flamme dont le Saint-Esprit la consume. Elle a quelque chose de semblable en ceci à l'Ange qui, sortant du sacrifice de Manué, s'éleva en haut dans un tourbillon de flammes (*Judic.*, XIII, 19, 20). C'est pourquoi l'âme ne peut faire ces actes en cet état, si elle n'y est portée par les mouvements particuliers du Saint-Esprit : et c'est pour cela que tous ses actes sont divins. L'âme estime aussi, pour cette raison, que toutes les fois que cette flamme éclate, c'est-à-dire qu'elle est cause que l'âme aime actuellement avec une douceur toute divine, elle estime, dis-je, que Dieu la fait participante de la vie éternelle, parce que ses opérations lui paraissent toutes divines.

Voilà les termes ordinaires dont Dieu s'explique avec les âmes parfaitement pures ; il se sert de paroles pleines de feu, selon l'expression de David : *Votre parole, mon Dieu, est toute de feu* (*Psal.* CXVIII, 140) et dans Jérémie : *Mes paroles ne sont-elles pas semblables au feu* (*Jerem.*, XXIII, 29) ? Jésus-Christ ne dit-il pas aussi, selon le rapport de saint Jean, *que ses paroles sont esprit et vie* (*Joan.*, VI, 64) ? Les âmes pures

et enflammées d'amour comprennent la force et l'efficacité de ces paroles. Mais celles qui se repaissent de la douceur des créatures, ne peuvent recevoir l'esprit et la vie des mêmes paroles. C'est pourquoi plus les discours du Fils de Dieu étaient sublimes, moins ils étaient intelligibles à ses auditeurs qui n'étaient pas assez purs, comme il arriva lorsqu'il proposa le mystère de l'eucharistie plein d'amour et de délices divines, car plusieurs de ses disciples se retirèrent (*Joan.*, VI, 67). Cependant ceux qui ne goûtent pas les saintes paroles que Dieu prononce dans le fond de leur cœur, ne doivent pas s'imaginer que les autres qui y font attention ne les goûtent pas aussi. Certainement saint Pierre les goûtait quand il disait à Jésus-Christ : *Seigneur, à qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69). La Samaritaine aussi, ravie de la douceur des paroles de Notre-Seigneur, oublia d'emporter sa cruche avec l'eau qu'elle était venue puiser.

Puis donc que l'âme est si proche de Dieu qu'elle est toute transformée en l'amour divin, et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit se communiquent à elle en la vive flamme de cet amour, disons-nous quelque chose d'incroyable, lorsque nous assurons qu'étant ainsi toute embrasée du feu du Saint-Esprit, elle goûte imparfaitement les délices de la vie éternelle? Ainsi nous disons que cette flamme est vive, parce qu'elle produit dans l'âme un effet qui la fait vivre spirituellement en Dieu, et qui lui donne quelques impressions et quelques plaisirs de la vie de Dieu, comme le prophète-roi l'avait autrefois éprouvé, quand il disait que son cœur et sa chair s'étaient réjouis au Dieu vivant, ou en la vie de Dieu (*Psal.* LXXXIII, 2), pour signifier que le sens et l'esprit goûtaient Dieu avec joie. C'est ce que l'âme fait si vivement et avec des douceurs si incompréhensibles, qu'elle dit avec toute l'ardeur possible : *O vive flamme d'amour!*

DEUXIÈME VERS.

Qui frappe délicatement.

Elle veut dire : Vous me touchez délicieusement de votre amour. Car lorsque la flamme de l'amour qui naît de la vie divine, touche l'âme et lui fait sentir la tendresse que cette vie divine verse dans les cœurs, cette flamme blesse l'âme si profondément, qu'elle l'amollit et la fait fondre en amour, comme l'Épouse l'expérimenta autrefois : *Aussitôt, dit-elle, que mon bien-aimé a parlé, mon âme est toute fondue* (*Cant.*, V, 6). Car c'est là l'effet ordinaire que la parole de Dieu fait dans l'âme.

Mais comment peut-on dire que l'âme est blessée, puisque étant consumée par l'amour, il ne lui reste aucune partie capable de recevoir des blessures? A la vérité, c'est une chose digne d'admiration. Car comme le feu n'est jamais en repos, mais dans un perpétuel mouvement en élançant ses flammes de tous côtés, de même l'amour n'est jamais oisif; il s'occupe sans cesse à embraser l'âme, à lui faire de nouvelles plaies, à lui faire couler dans le cœur de nouveaux plaisirs, à lui tirer des flèches ardentes et délicates pour l'enflammer davantage, à trouver mille moyens d'étaler ses richesses et sa gloire, comme Assuérus fit éclater autrefois sa magnificence devant Esther, afin d'accomplir ce que dit la Sagesse incréée dans les Proverbes : *Je prenais tous les jours beaucoup de plaisir dans le monde à converser avec les hommes* (*Esther*, II, 9). C'est pourquoi ces plaies, qu'on peut appeler le jeu de la sagesse divine, ne sont autre chose que les ardeurs de ces touches délicates que le feu de l'amour excite à chaque moment dans l'âme, et qui pénètrent son intérieur jusqu'au centre le plus profond (*Prov.*, VIII, 30, 31).



## TROISIÈME VRS.

Le plus profond centre de mon âme.

Puisque ni le démon, ni le monde, ni les sens ne peuvent aller jusqu'à la substance de l'âme, où le Saint-Esprit fait couler une joie toute divine, cette joie est d'autant plus sûre, qu'elle est plus intime et plus douce. Car plus elle est intime, plus elle est pure; et plus elle est pure, plus Dieu se communique à l'âme abondamment, fréquemment, universellement, et la remplit de plus grandes délices. Et parce que l'âme est délivrée en cet état de la dépendance qu'elle a des sens corporels en ses opérations naturelles, elle n'est alors appliquée qu'à recevoir les opérations de Dieu, qui peut seul, sans le ministère des sens, la mouvoir et opérer dans le fond de son intérieur. De sorte que ces mouvements de l'âme sont divins, puisqu'ils viennent de Dieu. Ils sont néanmoins les mouvements de l'âme, puisqu'elle y donne son consentement en déterminant sa volonté à les accepter.

Et d'autant qu'elle assure qu'elle est frappée dans son centre le plus profond, elle donne à entendre qu'elle a d'autres centres moins profonds. Pour concevoir sa pensée, il faut remarquer que l'âme, en tant qu'esprit, n'a rien de plus haut, ni de plus bas, ni de plus ou de moins profond en son essence, comme les corps l'ont dans leur quantité. Car elle n'est composée d'aucunes parties; elle n'est point différente d'elle-même ni au dedans ni au dehors; elle est toute de même nature. Elle n'a donc point de centre ou plus ou moins profond; elle n'est pas plus éclairée en une partie qu'en une autre, comme le sont les corps; mais elle est pénétrée entièrement et uniformément de la lumière qu'elle reçoit.

Mais ce n'est pas suivant cette idée de centre et de profondeur matérielle que nous parlons. Nous appelons ici le centre le plus profond de l'âme les dernières bornes où sa nature, sa vertu, la force de son opération et de son mouvement peuvent atteindre sans pouvoir passer plus outre: de la même manière que le dernier terme où la pierre peut arriver par sa propriété naturelle, sans aller plus avant, est son centre. Mais comme la pierre peut demeurer en plusieurs profondeurs de la terre, sans descendre jusqu'à la dernière où sa pesanteur la pourrait précipiter, et qu'ainsi on peut lui attribuer plusieurs centres plus profonds les uns que les autres, de même l'âme a plusieurs centres que nous exposerons de cette sorte. Dieu est son centre: si elle arrive jusqu'à lui, selon toute son essence et toute la vertu de ses opérations, il est certain qu'elle est parvenue à son centre le plus profond. Ce qui est véritable lorsqu'elle connaît Dieu, qu'elle l'aime de toutes ses forces, et qu'elle en a une pleine jouissance. Mais si elle n'est pas encore montée jusqu'à ce haut degré de perfection, elle demeure bien en Dieu par sa grâce et par la communication qu'il lui fait de lui-même; mais elle a encore la puissance d'avancer au-delà de cette mesure; et ainsi elle n'est pas dans son centre le plus profond. Il faut qu'elle passe, pour y entrer, par plusieurs degrés d'amour. Car c'est l'amour qui l'y mène et qui l'un't enfin très-parfaitement à Dieu. Et comme il y a plusieurs degrés en cet amour, plus l'âme en a parcourus, plus elle entre profondément en Dieu; et ces différents progrès ou ces différentes demeures en Dieu sont les différents centres de l'âme. Les uns sont plus profonds que les autres, à proportion que les degrés d'amour sont plus parfaits; et lorsque le dernier degré est dans sa consommation, l'âme est dans son centre le plus profond de tous; c'est-à-dire qu'elle est toute pénétrée des lumières divines, toute embrasée des flammes de son amour, et en quelque manière semblable à lui. On peut la comparer en cet état à un cristal extrêmement pur et fin. Plus il reçoit de

degrés de lumière, plus il est brillant ; et la lumière croissant toujours, le remplit de telle sorte qu'on ne peut plus remarquer la distinction du cristal d'avec elle, parce qu'il en est autant pénétré qu'il est capable de l'être. Ainsi, lorsque l'âme dit que la flamme de l'amour divin la touche jusque dans son centre le plus profond, ce langage signifie que l'amour divin lui fait de très-profondes plaies en sa substance, en sa vertu et en sa force. Ce qu'elle dit afin d'exprimer l'abondance de sa gloire et de son plaisir, lequel est d'autant plus grand et plus tendre, qu'elle est plus transformée en Dieu, et plus unie à lui comme à son dernier centre. Et parce qu'elle se voit enrichie de tous les biens que l'amour de Dieu apporte avec soi, elle éclate en répétant :

O vive flamme d'amour !  
Qui frappez délicatement !

Comme si elle disait : O très-ardente flamme qui me comblez de biens et de gloire en me communiquant la sagesse de Dieu selon toute la capacité de mon entendement, et son amour selon toute l'étendue de ma volonté, que vos impressions sont douces ! C'est en effet ce qui arrive à l'âme, quoiqu'elle ne puisse pas s'en expliquer ; et parce qu'elle est alors toute pénétrée de délices, elle ajoute : *Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse.*

#### QUATRIÈME VERS.

Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse.

C'est-à-dire, puisque vous ne m'affligez plus, vous ne me gênez plus, vous ne me fatiguez plus comme auparavant. Car cette vive flamme d'amour ne lui était pas si agréable dans les commencements de la contemplation qui la purifiait, qu'elle est maintenant dans la parfaite union avec Dieu. En effet, cette divine flamme détruit d'abord les imperfections et les mauvaises habitudes de l'âme ; ensuite elle se glisse dans son intérieur, elle s'unit à son cœur, elle l'occupe entièrement.

C'est par ce moyen et par ces opérations que le Saint-Esprit prépare l'âme à l'union divine et à sa transformation en Dieu. Le même feu d'amour opère en ces deux états différents. Car comme c'est le même feu qui chasse l'humidité du bois, qui y entre peu à peu, qui le pénètre, qui le change enfin en lui-même, ainsi c'est le même amour qui délivre l'âme de ses défauts, qui s'insinue en son cœur, qui l'enflamme entièrement, qui l'unit à Dieu dans un souverain degré ; et qui la transforme toute en lui. Mais autant que ces commencements lui ont été fâcheux, autant la fin et la consommation de cet ouvrage lui est agréable.

C'est pourquoi ces expressions ne signifient que ceci : O vive flamme du divin amour, vous ne m'êtes plus obscure et ténébreuse comme vous étiez ; mais vous êtes la divine lumière de mon esprit pour contempler mon Dieu ; vous ne faites plus succomber ma faiblesse sous la véhémence de votre opération, mais vous êtes la force de ma volonté, pour aimer mon époux et pour le posséder sans réserve ; vous n'êtes plus un poids qui m'accablez, mais vous êtes un soulagement qui me relève, et un plaisir qui me dilate le cœur. On peut dire enfin de moi, ce qu'on dit de l'épouse sacrée : *Qui est celle-ci qui vient du désert, remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé (Cant., VIII, 5) ?* Elle allume de tous côtés le feu de l'amour divin. Mais, ô vous qui me consume, achevez enfin votre ouvrage.

#### CINQUIÈME VERS.

Achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage.

C'est-à-dire, élevez-moi à la vue bienheureuse de vous-même, pour achever et consumer votre ouvrage. Véritablement il n'y a pas lieu de



douter que dans un état si sublime, l'âme ne soit d'autant plus résignée à la volonté de Dieu, qu'elle est plus parfaitement transformée en lui. Aussi elle ne demande rien que son bien-aimé; elle ne cherche que lui, parce que la parfaite charité ne regarde que l'intérêt de son objet. Néanmoins l'âme vivant encore dans l'espérance, sent quelque vide en elle; elle gémit doucement et avec quelque plaisir, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à l'entière possession de son Dieu. C'est pourquoi elle ne trouvera du repos que dans une gloire consommée; elle jouit bien maintenant de l'union de Dieu, mais elle n'est pas satisfaite, et la seule gloire du ciel peut la contenter. Ce qui augmente son ardeur, c'est qu'elle goûte les douceurs comme les prémices de cette gloire : prémices si délicieuses, que si Dieu ne soutenait la faiblesse de la nature, la personne qui en est favorisée serait en danger de mourir à chaque moment de ces ardeurs d'amour. Car la partie inférieure ne peut supporter un feu d'amour si excessif et si relevé.

Cependant ce désir n'apporte nulle inquiétude à l'âme en cet état, où elle est affranchie de toute peine et où elle demande la gloire céleste avec tranquillité et avec soumission. En effet, en la demandant à Dieu elle use de ces termes, *s'il vous plaît*, parce qu'elle a la volonté et le désir si unis à Dieu, qu'elle met sa gloire souveraine en la volonté de Dieu.

Mais ce qui l'engage à faire ces demandes à Dieu, c'est que les témoignages d'amour qu'elle reçoit de lui sont de telle nature, et cet amour éclate en un si beau jour, que de n'en pas demander la consommation, ce serait la marque d'un amour faible et imparfait. De plus, le Saint-Esprit l'excite, par des mouvements très-doux et très-affectueux à chercher cette gloire immense; il la lui met souvent devant les yeux de l'esprit, et il lui dit comme à l'épouse : *Lèvez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et venez. L'hiver est passé, la pluie est cessée, les fleurs couvrent la terre, les figuiers sont chargés de figues, les vignes répandent l'odeur de leur fleur : levez-vous, mon amie, ma belle; venez, ma colombe, dans les ouvertures de la pierre, dans la caverne de la muraille : montrez-moi votre visage; faites résonner votre voix à mes oreilles; car votre voix est douce et votre visage est beau* (Cant., II, 10, 11, 12, 13, 14). L'âme s'aperçoit bien que le Saint-Esprit lui dit toutes ces paroles, tandis que cette flamme divine verse en son sein ses douceurs et ses tendresses : de sorte qu'elle lui répond :

Achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage.

Elle y ajoute les deux demandes que Jésus-Christ a marquées dans la prière qu'il a enseignée à ses apôtres : *Que votre royaume vienne; que votre volonté soit faite*. Elle veut dire : Achevez de me donner votre royaume comme vous le voulez vous-même; et afin que cela s'exécute :

Rompez la toile de cette douce rencontre.

#### SIXIÈME VERS.

Rompez la toile de cette douce rencontre.

Rompez la toile, rompez l'obstacle qui s'oppose à l'achèvement d'une affaire si importante, puisqu'il est facile de parvenir à la jouissance de Dieu lorsqu'on a levé les empêchements qui nous séparent de lui, et qu'on peut réduire à trois espèces de toiles : la première est temporelle, qui renferme toutes les créatures; la seconde est naturelle : ce sont les opérations et les inclinations naturelles; la troisième est sensitive, qui comprend l'union de l'âme avec le corps, ou la vie animale dont parle saint Paul : *Nous savons*, dit-il, *que si cette maison terrestre où nous demeurons se ruine, Dieu nous en édifiera une autre, qui*

*ne sera point faite de la main des hommes, et qui durera éternellement dans le ciel (II Cor., V, 1).*

Il a fallu nécessairement rompre les deux premières toiles pour acquérir par l'union de l'amour la possession de Dieu ; car c'est par cet amour qu'on a rejeté toutes les choses créées, qu'on a mortifié les affections et les desirs, et qu'on a rendu divines les opérations de l'âme. Tous ces effets se doivent attribuer à la flamme et à l'ardeur de cet amour ; lorsqu'il purifiait l'âme au commencement, pour la disposer à l'union de Dieu. La même flamme rompt la troisième toile avec beaucoup de plaisir ; car elle délivre l'âme de cette vie mortelle dans les transports d'une joie mille fois plus grande que toutes les délices du monde les plus agréables. C'est pourquoi le roi-prophète appelle précieuse la mort des justes. En effet, elle est précieuse, puisqu'ils entrent comme des fleuves d'amour dans cette vaste mer de l'amour infini de Dieu, où ils posséderont le royaume éternel qui leur est destiné, et où ils seront comblés de toutes les joies qu'ils seront capables de recevoir. Or l'âme est frappée maintenant des impressions de cet amour, qui la tient toute prête à entrer dans cet heureux séjour. Les lumières de la foi découvrent à l'âme sa pureté, ses richesses spirituelles, et la capacité qu'elle a d'obtenir un si grand bien. Car Dieu lui permet en cet état de jeter quelques regards sur sa propre beauté, sur les dons et sur les vertus dont il l'a enrichie, parce que la vue de ses avantages l'excite plus efficacement à aimer son bienfaiteur et à lui donner des louanges infinies. Elle voit bien qu'il ne lui reste plus autre chose à faire qu'à rompre cette toile qui la tient captive sur la terre, c'est-à-dire, à séparer l'esprit d'avec le corps, afin que le corps demeure dans la terre, et que l'esprit retourne au ciel et se réunisse à Dieu qui est son principe et sa fin. Elle soupire, elle gémit de ce qu'une vie si vile et si abjecte l'éloigne de la prompte jouissance d'une vie si sublime et si glorieuse. Pour ces raisons, elle prie son bien-aimé d'en rompre le cours et de l'en dépouiller au plus tôt.

Elle donne le nom de toile à cette vie grossière, pour trois causes : premièrement, parce que le corps et l'esprit ont une union naturelle et nécessaire ; secondement, parce qu'elle divise l'âme d'avec son Dieu ; en troisième lieu, parce que comme la toile n'est pas pour l'ordinaire si épaisse, que la lumière ne puisse passer au travers, de même cette liaison du corps et de l'esprit n'est pas si matérielle, que la Divinité ne jette au travers quelques rayons dans l'âme. Et c'est à la lueur de ces rayons que l'âme comprend la force et l'élévation de la vie future, la faiblesse et la bassesse de la vie présente : elle regarde celle-ci comme une toile fort mince, ou plutôt comme une toile d'araignée, selon le langage de David : *Nos années, dit-il, sont composées de moments qui coulent continuellement, comme les toiles d'araignées sont tissues de fils entrelacés sans interruption (Psal. LXXXIX, 10).* Elle lui paraît même quelque chose de moindre qu'une toile d'araignée, parce qu'elle en juge selon le sentiment de Dieu, *devant qui, dit le Prophète royal, mille ans ne semblent être qu'un jour déjà passé (Psal. LXXXIX, 4) ; et toutes les nations de l'univers ne sont, comme parle Isaïe, qu'un pur néant (Isa. XL, 17).* L'âme n'en a que le même sentiment, parce que Dieu seul lui est toutes choses.

Mais il faut considérer ici pourquoi l'âme demande que cette toile soit plutôt rompue que coupée. On en peut apporter quatre raisons : la première, afin qu'elle parle en termes propres ; car quand on donne impétueusement dans une toile, on la rompt et on ne la coupe pas ; la seconde, l'amour veut de la violence et de l'impétuosité, à qui il convient mieux de rompre que de couper ; la troisième, plus l'amour est ardent, plus il presse de rompre la toile, afin qu'il arrive plutôt à sa dernière



perfection. En effet, il est d'autant plus véhément et plus précieux, qu'il est plus prompt en son action et plus spirituel par son dégagement des choses corporelles. Car les forces de l'amour en cet état sont plus unies et plus grandes, et conséquemment elles opèrent plus promptement dans l'âme la parfaite transformation de l'amour; de la même manière que dans la nature il y a des qualités qui s'introduisent en un moment dans leurs sujets, comme la lumière dans l'air ou dans un verre bien poli et bien net. Jusque-là la forme de la transformation n'avait pas été reçue en l'âme; les seules dispositions avaient précédé, savoir, les affections et les desirs qu'on avait formés successivement et à plusieurs reprises.

L'âme ainsi disposée peut produire en très-peu de temps un plus grand nombre d'actes très-vifs, que n'en peut faire pendant un long temps une personne qui n'aura pas de si bonnes dispositions; car celle-ci emploie toutes ses forces à disposer son esprit, de sorte que le feu de l'amour ne la peut pénétrer entièrement; mais celle-là reçoit en toutes ses parties à chaque instant les flammes de l'amour, ce qui lui fait souhaiter qu'on rompe en un moment cette toile, et non pas qu'on la coupe à loisir.

Enfin, la quatrième raison est, parce que l'âme désire ardemment que la mort rompe le cours de sa vie mortelle, comme on rompt une toile brusquement et sans délibération. Elle voudrait ne point attendre la fin naturelle de sa vie; elle se sent portée à souhaiter, quoique avec résignation aux desseins de Dieu, que quelque coup impétueux de l'amour le plus fort l'enlevât de ce monde, sachant bien que Dieu retire quelquefois ces âmes avant le temps que la nature prescrit, pour les récompenser promptement de leurs travaux, et pour les plonger dans les flammes de son amour et dans les torrents de ses plaisirs éternels. Le Sage ne permet pas d'en douter : *Il s'est rendu agréable à Dieu, dit-il, et il s'est attiré son amour. Il vivait parmi les pécheurs; mais Dieu l'a transporté de la terre, et l'a promptement enlevé, de peur que la malice des hommes ne lui changeât l'esprit, et que leurs déguisements ne lui séduisissent le cœur. Quoiqu'il soit arrivé bientôt à sa fin, il a néanmoins rempli la longueur et la mesure de plusieurs années, car son âme était agréable à Dieu. C'est pourquoi il s'est hâté de le dégager des iniquités et des péchés qui l'environnaient de tous côtés* (Sup., IV, 10, 11, 13, 14). De cette manière c'est une chose de grande conséquence, de s'appliquer sans cesse à l'exercice de l'amour, afin que l'âme étant d'une perfection consommée ne trouve rien qui l'empêche d'aller au Ciel, et de voir Dieu face à face tel qu'il est en soi-même.

Mais il faut examiner maintenant pourquoi l'âme appelle rencontre l'attaque que le Saint-Esprit lui fait dans le fond de son intérieur. La raison est, parce que l'âme désire extrêmement d'achever la vie présente. Toutefois parce que le temps que Dieu lui a destiné pour mourir n'est pas encore venu, elle n'est pas contente. C'est pourquoi Dieu lui fait des attaques d'une manière divine et pleine de gloire, afin qu'il la separe davantage de la terre, et qu'il la conduise à une plus haute perfection. On peut nommer ces attaques des rencontres ou des coups d'amour, dont Dieu blesse l'âme pour la transformer en lui, et pour la rendre en quelque façon toute divine. Ainsi l'essence divine absorbe l'âme, parce qu'elle l'a pénétrée des impressions du Saint-Esprit, dont les communications sont d'ordinaire véhémentes et précipitées. L'âme goûtant Dieu très-vivement, elle appelle douce cette attaque. A la vérité les autres impressions sont pleines de douceur; mais celle-ci surpasse les autres en plaisirs spirituels; car Dieu s'en sert afin de détacher l'âme de son corps d'une manière plus parfaite, et de

la couronner de gloire. C'est pourquoi elle relève son cœur et dit avec confiance ce qui est dans le second cantique.

## SECOND CANTIQUE.

O cautère agréable !  
O délicieuse plaie !  
O main douce ! ô délicat attouchement !  
Qui a le goût de la vie éternelle,  
Qui paye toutes mes dettes.  
En faisant mourir, vous avez changé la mort en la vie.

L'âme expose dans ce second cantique, comment les trois personnes de la très-sainte Trinité font en elle le grand ouvrage de l'union divine. Elle leur donne les noms de *main*, de *cautère* et d'*attouchement*, parce qu'ils conviennent à l'effet que chacune d'elles produit. Elle attribue le *cautère* au Saint-Esprit, la *main* au Père, l'*attouchement* au Fils. Ainsi l'âme leur donne de grandes louanges, en publiant trois sortes de dons et de biens, qu'ils lui accordent en la faisant passer d'un état de mort à une vie parfaite, et en la transformant en eux-mêmes.

Le premier don est une plaie très-délicate que le Saint-Esprit lui fait, et qu'elle nomme pour cette cause *cautère*. Le second est le goût de la vie éternelle; le Fils en est l'auteur : c'est pour cette raison qu'elle l'appelle *attouchement*. Le troisième est le parfait attouchement de l'âme; c'est le Père qui le lui fait, et qui a pour ce sujet le nom de *main fort douce*.

Quoiqu'elle nomme ici les trois personnes divines, à cause des effets qui sont propres de chacune d'elles, néanmoins elle ne parle que de la seule nature divine. *Vous avez*, dit-elle, *changé ma mort en la vie*. Car les trois personnes divines font indistinctement la même chose; et comme on attribue à une seule ce qu'elles font toutes trois ensemble, on attribue à toutes trois ensemble ce qu'une seule opère.

### PREMIER VERS.

O cautère agréable !

Moïse dit dans le Deutéronome, que Dieu est un feu consumant. C'est en effet un feu d'amour, mais un feu d'une vertu et d'une force infinie, qui peut consumer tout ce qu'il touche et le changer en lui-même. Toutefois quand il s'attache aux hommes, il les brûle autant que chacun y est disposé et qu'il en est capable; il brûle les uns plus, les autres moins, autant qu'il lui plaît, de la manière et dans le temps qu'il le trouve bon. Ce feu d'amour est infiniment grand; il fait quelquefois de plus violentes, quelquefois de plus douces impressions sur l'âme. Mais après tout, l'ardeur qui la brûle est si excessive, qu'elle croit qu'on n'en peut sentir de plus embrasée dans tout l'univers. C'est pourquoi elle appelle *cautère* l'action de ce feu, parce qu'il la pénètre intérieurement, et qu'il fait en elle un effet plus véhément que tous les corps enflammés n'en peuvent produire. Or, lorsque ce feu divin a bien formé l'âme en lui-même, non-seulement l'âme sent la brûlure, elle est encore elle-même tout feu et toute brûlure. Mais c'est une chose étonnante que ce feu céleste, pouvant plus facilement réduire à rien mille mondes, que le feu élémentaire ne pourrait détruire une bouille, néanmoins il ne consume pas les esprits qu'il brûle; mais il les embrase selon la mesure de leurs forces et de leur ardeur, et il les transforme en Dieu. C'est ce qui arriva aux Apôtres, comme il est rapporté dans l'Ecriture (Act., II, 3); car lorsque ce feu descendit impétueusement du ciel, ils en furent intérieurement enflammés, selon la remarque de saint Grégoire. Ces communications n'ayant



point d'autre fin que d'élever l'âme, cette ardeur ne l'incommode et ne la resserre pas, mais elle la dilate; elle ne l'afflige pas, mais elle l'éclaire; elle la réjouit, elle l'enrichit: c'est pourquoi l'âme dit qu'elle lui est fort douce et fort agréable.

Ainsi lorsqu'une âme est assez heureuse pour recevoir les impressions de ce sacré cautère, elle connaît tout, elle goûte tout avec plaisir, elle fait avec succès tout ce qu'elle veut; rien n'a l'avantage sur elle; rien ne lui peut donner aucune atteinte. C'est elle dont l'Apôtre dit, *que l'homme spirituel juge de toutes choses, et qu'il ne peut être jugé de personne; et qu'il n'y a rien de si caché qu'il ne sonde, jusqu'aux plus profonds secrets de Dieu* (1 Cor., II, 10, 15).

O âmes qui avez mérité de ressentir les flammes de ce feu divin, que votre gloire est grande! Il pouvait vous consumer et vous anéantir; mais il se contente de vous élever au comble du plus grand honneur qu'une créature puisse recevoir. Il ne faut pas cependant être surpris de ce que Dieu conduit des âmes à cet éminent degré de gloire; il est le seul qui puisse faire des choses si étonnantes. Mais comment comprendra-t-on les joies infinies de l'âme, que ce feu sacré dévore si agréablement sans la détruire? Elle voudrait bien les exprimer, mais ne le pouvant faire, elle en marque seulement la grandeur par cette exclamation:

O plaie délicieuse!

#### DEUXIÈME VERS.

O délicieuse plaie!

Celui qui fait la plaie, la guérit lui-même, et il la guérit lorsqu'il la fait. Il est en quelque façon semblable à un fer tout rouge de feu; quand on l'applique sur une plaie il l'augmente, et il en fait une plaie de feu; et si on continue de l'appliquer, la plaie s'élargit et s'approfondit de telle sorte, qu'elle détruit enfin le corps qui l'a reçue. De même le cautère de l'amour divin guérit la plaie d'amour qu'il a faite à l'âme; et il l'augmente toutes les fois qu'on l'applique; car le remède que l'amour emploie pour guérir l'âme qu'il a blessée, est de la blesser davantage, et de multiplier ses blessures, jusqu'à ce que l'âme ne soit plus qu'une plaie universelle. De cette manière l'âme n'étant plus qu'une plaie d'amour, et par ce moyen étant toute changée en plaies et en amour, elle est guérie. Car c'est la nature de cette divine maladie, que celui qui est le plus blessé est le plus sain, et celui qui est tout couvert et tout pénétré de plaies, est sain en toutes ses parties. Cela n'empêche pas que ce divin cautère n'exerce sa vertu sur l'âme toute blessée et toute guérie: car il adoucit ses plaies, il la réjouit en sa guérison, de la manière que nous l'avons expliqué. C'est pourquoi elle s'écrie: *O plaie délicieuse!* Aussi est-elle d'autant plus douce et plus délicieuse, qu'elle vient d'un feu d'amour plus sublime et plus éminent. C'est le Saint-Esprit qui en est l'auteur, et qui l'a fait, afin que l'âme soit abîmée dans une mer de délices. O heureuse plaie, puisque la même main qui te fait te guérit! O plaie agréable, puisque tu ne causes à l'âme que des plaisirs inconcevables! tu es extrêmement grande, parce que celui qui te fait est infini; les joies que tu répands dans l'âme sont sans bornes; parce que le feu de l'amour divin est sans limites. Donc, ô plaie délicate, et d'autant plus excellemment délicate, que tu descends plus profondément dans le centre de l'âme, afin que ce feu sacré remplisse d'ardeur et de plaisir toute sa substance et toutes ses puissances. On peut dire après cela que ce cautère et cette plaie sont le plus haut degré d'amour où l'on puisse monter en cet état. Il y en a néanmoins plusieurs autres qui n'ont rien de si relevé ni de semblable à celui-ci; car c'est Dieu

même qui s'écoule dans l'âme et qui la touche, sans user des fantômes que l'imagination peut former.

Il y a encore une autre manière très-sublime d'enflammer l'âme : c'est lorsqu'un amour très-ardent et tout séraphique la transperce d'une flèche de feu, ou la brûle d'un charbon allumé, ou pour mieux dire lui applique ce cautère et cette flamme si noble et si excellente. Alors comme la flamme d'une fournaise s'élève en haut, et le feu devient plus ardent lorsqu'on remue le bois qui l'entretient, de même quand l'âme est ainsi pénétrée, la flamme de cet amour sort et monte en haut avec impétuosité, et l'âme sent sa plaie avec un plaisir qui surpasse nos pensées et nos expressions, car elle est tout émue avec un agrément admirable. Ces mouvements vifs et délicieux passent jusqu'au centre le plus profond de l'âme, et lui causent une joie inexplicable, qui va toujours se répandant avec de nouveaux accroissements, comme un feu qui s'est pris à une forêt va toujours s'étendant jusqu'à ce qu'il ait brûlé tout le bois qu'il rencontre. Je puis ajouter que ce que l'âme expérimente alors, se peut comparer comme le royaume du ciel au sénévé dont le Fils de Dieu parle dans l'Evangile. *Le royaume du ciel, dit-il, est semblable au grain de sénévé qu'un homme a semé dans son champ. Il n'y a point de grain si petit que celui-là ; néanmoins quand il est crû, il est plus grand que tous les légumes, et il devient un arbre ; de sorte que les oiseaux se viennent loger sur ses branches* ( *Matt., XXIII, 31, 32* ). En effet, l'âme s'aperçoit que ce feu croît sans cesse, et devient enfin si grand, qu'elle n'est plus elle-même qu'un vaste feu d'amour et qu'un embrasement universel. Quoique peu de personnes en viennent là, toutefois quelques-uns y sont arrivés, surtout ceux que Dieu a choisis pour être les pères spirituels de plusieurs enfants, auxquels ils doivent laisser en partage leurs vertus et leur esprit. Il leur donne, comme aux chefs, toutes les richesses divines qui doivent passer comme leur succession dans leur famille et dans leur postérité.

Mais pour revenir à l'opération de ce Séraphin, je dis qu'elle consiste à percer l'âme et à lui faire des plaies. De sorte que si Dieu permet quelquefois que quelques-uns de ses effets paraissent dans les sens corporels, la plaie s'ouvre extérieurement à proportion de la blessure que ce Séraphin a faite intérieurement. Ainsi le Séraphin qui avait blessé des flèches de l'amour divin saint François d'Assise, lui marqua de plaies extérieures les pieds, les mains et le côté ; car jamais Dieu n'accorde ses dons au corps, qu'il ne les ait faits auparavant à l'âme. Alors plus la délectation et la violence de l'amour qui blesse l'âme sont grandes, plus la douleur qui naît des plaies extérieures est aiguë et véhémente, celle-ci croissant à mesure que les autres s'augmentent. La raison est, parce que quand l'âme est purifiée et devenue plus forte pour soutenir l'impression de Dieu, son esprit, qui est aussi et plus fort et plus sain, met toute sa consolation dans la force et dans la douceur de l'Esprit de Dieu ; mais en même temps ces deux esprits, le divin et l'humain, causent une excessive douleur à la chair, parce qu'elle est faible et sujette à la corruption : si bien que c'est une chose merveilleuse de voir naître la douleur du plaisir, et de trouver l'amertume de l'une dans la douceur de l'autre. Job a connu ce miracle par sa propre expérience, lorsque tout couvert d'ulcères il disait à Dieu : *Vous me tourmentez d'une manière admirable* ( *Job., X, 16* ). C'est en effet un grand prodige, et une chose digne de la libéralité de Dieu, et de la douceur qu'il réserve pour ceux qui le craignent ( *Psal., XXX, 20* ) ; car plus les douleurs sont vives, plus les délices intérieures sont tendres. O grandeur immense de mon Dieu, qui fait paraître sa puissance incompréhensible ! Car enfin, Seigneur, qui peut, sinon vous, tirer la douceur



de l'amertume, et le plaisir des souffrances ? Donc, *ô plaie délicieuse !* puisque tu donnes d'autant plus de plaisir que tu crois davantage.

Mais lorsque la plaie est dans l'âme seule et ne paraît point au dehors, elle est plus violente et plus profonde. Car la chair empêche l'esprit d'agir et elle éteint la vivacité de ses opérations, suivant ce sentiment du Sage : *Le corps qui se corrompt, dit-il, appesantit l'âme ; et l'usage de la vie corporelle et ruffe l'esprit, quand il s'efforce de comprendre plusieurs choses* (Sap., IX, 15) : si bien que celui qui s'attache trop à ses sens extérieurs et intérieurs, ne deviendra jamais fort spirituel. Je dis ceci pour les personnes qui s'imaginent qu'elles acquerront les forces et la sublimité de l'esprit par les opérations et les efforts d'un sens si vil, si bas et si faible. On ne va pas à ce terme, et on n'entre pas dans l'intérieur, lorsque les sens se mêlent dans cet ouvrage. Il faut les exclure et les tenir dehors à la porte, sans leur donner entrée. Ce n'est pas en ce fait la même chose, que si l'esprit faisait rejaillir ses affections et ses opérations sur les sens. Car alors l'esprit exerce sa force sur le corps, comme on le voit en saint Paul, qui sentit dans la chair même les douleurs de Jésus souffrant. *Je porte sur mon corps, dit-il, les blessures du Seigneur Jésus* (Galat., VI, 17). C'est pourquoi la main est douce comme la plaie qu'elle fait ; et celui qui fait un attouchement si délicieux est très-agréable. C'est ce que l'âme montre dans le vers qui suit.

#### TROISIÈME VERS.

O main douce ! O délicat attouchement !

*O main, qui n'étant pas moins généreuse que puissante et riche, répandez abondamment vos dons sur moi ! O main douce, d'autant plus agréable à mon âme quand vous la touchez, que vous lui seriez formidable si vous la frappiez rudement ! car vous précipiteriez dans le néant tout l'univers, puisque la terre tremble à votre seul regard ; toutes les nations sont effrayées, et les montagnes s'abaissent et s'anéantissent en votre présence* (Psal. CIII, 32 ; Habac., III, 6 ; Job., IX, tot. cap.). Donc, encore une fois, *ô main agréable, qui avez frappé si durement le saint homme Job et qui touchez mon âme si doucement, vous ôtez la vie et vous la rendez, et personne ne peut éviter vos coups. Mais vous, ô vie divine, vous ne faites jamais mourir que pour faire vivre, comme vous ne blessez jamais que pour guérir. Vous m'avez fait des blessures, afin de faire ma guérison. Vous avez détruit en moi ce qui me privait de la vie de Dieu, afin que je ne fusse plus animé que de la vie divine.*

Tous ces dons, ô mon Dieu, sont les effets de votre miséricorde et de votre libéralité, et vous m'avez accordé ces grâces par le divin attouchement de votre Fils qui est la splendeur de votre gloire et l'impression de votre personne (Hebr., I, 3). C'est par lui que vous m'avez touché ; et comme il est votre sagesse, c'est par lui que vous conduisez toutes choses depuis leur commencement jusqu'à leur fin avec une force et une douceur égale. O Verbe éternel, que vous touchez purement ! que vous pénétrez subtilement la substance de mon âme, à cause de la pureté et de la sublimité de votre substance ! Oh ! quelles divines douceurs lui faites-vous goûter alors ! On n'en trouve point de semblables dans Témân ni dans la terre de Chanaan (Baruch., III, 22). Autrefois, après que la seule ombre de votre puissance et de votre force eut renversé les montagnes et brisé les pierres, vous vous fîtes sentir au prophète Elie par le souffle d'un petit vent très-agréable. Vous faites encore la même chose présentement. Étant aussi puissant et aussi redoutable que vous êtes, vous vous communiquez à l'âme avec une douceur admirable (III Roy., XIX, 11, 12). O âme heureuse, qui recevez des

traitements si doux, publiez-les par toute la terre; donnez-en connaissance au monde. Mais non, ne lui en parlez point; il ne sait ce que c'est que ces plaisirs tout divins; il ne peut ni les comprendre ni en jouir; et quoi que vous puissiez lui dire, il ne vous écoutera pas. O mon Dieu et ma vie! ceux-là vous verront et vous sentiront dans la délicatesse de vos touches intérieures, qui, se dégageant des choses matérielles, se seront rendus assez spirituels et assez subtils pour recevoir vos impressions; car les choses subtiles s'accordent facilement avec celles qui sont de même nature. Mais afin que vous les rendiez capables de cette faveur, vous vous cachez dans la substance de leur âme; vous les retirez de la connaissance et des atteintes des créatures : *Vous les mettez à couvert sous votre face contre les troubles et les inquiétudes que les hommes pourraient leur causer (Psal. XXX. 21).* O mille fois, *délicieux attouchement!* qui consommez l'âme par la force de votre subtilité, qui lui ôtez le goût de toutes les créatures, qui l'attachez à vous seul, qui vous imprimez en son cœur d'une manière si charmante que les touches des choses inférieures ou supérieures, terrestres ou célestes lui paraissent rudes et l'offensent, qu'elle ne saurait qu'avec peine en parler, ou les goûter même très-légèrement.

Comme une chose est d'autant plus étendue et se communique davantage qu'elle est plus fine et plus subtile; cet attouchement sacré est d'autant plus vaste et plus profond qu'il a plus de subtilité et de délicatesse; et il inspire à mon âme d'autant plus de simplicité et de pureté, qu'il est plus pur lui-même et plus simple. *O délicieux attouchement!* comme vous n'avez rien de corporel, vous pénétrez davantage mon âme; vous la délivrez des images matérielles, et par l'impression de votre être tout divin, vous la rendez d'humaine toute divine. C'est pour-quoi elle dit encore :

## QUATRIÈME VERS.

Qui a le goût de la vie éternelle.

On sent dans cet attouchement un avant-goût du paradis, quoiqu'on ne le sente pas dans un degré parfait et consommé. Cela n'est pas incroyable, puisque Dieu se peut donner en substance à l'âme, comme il s'est donné à plusieurs saints en cette vie. De là vient qu'on ne peut expliquer la délectation inconcevable qui naît de cette divine communication. Aussi je voudrais bien n'en point parler, de peur qu'on ne croie que ce n'est pas quelque chose de plus grand que tout ce qu'on en dit : les paroles même nous manquent pour éclaircir des choses si sublimes, et telles que les saintes âmes les expérimentent. Ces délices ont cela de propre, que celui qui les goûte en a quelque intelligence pour lui-même; il les sent, il en jouit; mais il est obligé de les cacher dans le silence ne pouvant les expliquer. Il voit bien que ces faveurs sont semblables à cette pierre dont saint Jean parle dans l'Apocalypse : *Je donnerai au victorieux une pierre blanche, où sera écrit un nom nouveau qu' personne ne sait que celui qui le reçoit (Apoc., II. 17).* C'est pourquoi tout ce qu'on en peut dire est qu'il goûte par avance la vie éternelle. Car quoique en cette vie ce divin attouchement ne nous élève pas à la même perfection que nous aurons dans la gloire des bienheureux, néanmoins, il nous imprime le goût de la vie future et immortelle. Ainsi l'âme est d'une manière admirable participante des choses divines; elle en sent les douceurs; elle possède par une infusion surnaturelle la force, la sagesse, l'amour, la beauté, la grâce, la bonté, plusieurs autres biens célestes. Car puisque Dieu est lui seul toutes ces choses, dès-là qu'il se communique à l'âme par ces sacrés écoulements de lui-même, il l'enrichit de tous ces dons, et elle les goûte dans un souverain degré d'excellence. L'abondance de ces grâces et de ces ten-



dresses d'esprit se répand même sur le corps, et se glisse jusque dans la moelle des os, qui semblent lui dire, selon le langage de David : *Seigneur, qui peut être semblable à vous (Psal. XXXIV, 10) ?*

## CINQUIÈME VERS.

Qui me paye toutes mes dettes.

Il est nécessaire de développer ici la nature des dettes qu'on paye à l'âme en cet état. Pour cet effet, on remarquera que les personnes que Dieu conduit à cette union où elles règnent avec lui, ont essayé de grands travaux et de grandes afflictions, car on n'entre dans le royaume du ciel que par les souffrances.

Or, ceux qui doivent s'unir à Dieu souffrent plusieurs peines, soit des sens, soit de l'esprit, afin que ces deux parties soient parfaitement purifiées, comme nous avons dit dans la montée du Mont-Carmel et dans la nuit obscure de l'âme. La cause de ces croix est, parce que la connaissance de Dieu et les délices spirituelles qui coulent de cette source divine, ne peuvent ni entrer ni demeurer dans l'âme, avant que les sens et l'esprit soient dégagés de leur grossièreté et de leurs imperfections. Et, parce que les afflictions et la vie dure déchargent les sens de ce qu'ils ont de plus matériel, et les rendent plus délicats et plus fins, parce que les tentations, les obscurités, les abattements de cœur disposent l'esprit à sa transformation en Dieu, il est nécessaire de passer par ces rudes épreuves, comme les âmes passent par le purgatoire, pour arriver à l'union divine. Toutefois, il y a de la différence en ces peines : elles sont plus grandes et plus longues en quelques-uns ; plus courtes et plus petites en quelques autres, selon les degrés d'union que Dieu leur destine et selon la force ou la faiblesse des vices dont ils doivent être affranchis.

Cependant l'âme acquiert par ces amertumes les vertus, la fermeté et la perfection : *Car la force se perfectionne dans la faiblesse*, dit saint Paul (II Cor., XII, 9), et on cultive mieux les vertus quand les croix exercent notre patience. En effet, comme un forgeron ne peut donner au fer la figure qu'il veut qu'en le mettant dans le feu, en le frappant du marteau et en le diminuant par ce travail, ainsi Dieu ne peut transformer l'âme en lui-même, qu'en la jetant dans le feu des souffrances, en la frappant de plusieurs tentations, et en lui ôtant une partie de ce qu'elle a dans l'esprit et dans les sens. Le prophète Jérémie avoue que c'est par cette voie que Dieu l'a instruit. *Il a envoyé d'en haut, dit-il, du feu dans mes os, et il m'a enseigné (Jérém., Threnor., I, 13). Vous m'avez châtié, Seigneur, et j'ai été instruit (Jérém., XXXI, 18). Que sait celui, dit encore l'Ecclésiastique, qui n'a point été tenté (Eccli., XXXIV, 9) ?*

On doit remarquer ici que peu de gens montent à cet état si relevé, parce que plusieurs se comportent lâchement, lorsque Dieu commence à faire ce grand ouvrage en leur âme. Ils ne veulent ni endurer la moindre mortification, ni travailler avec une solide patience à leur avancement spirituel. C'est pourquoi Dieu ne les trouvant pas assez forts et assez constants, ne continue pas à les purifier et à les relever de la poussière de la terre, et de la bassesse de leurs sens et de leurs passions. On pourrait leur dire justement ces paroles de Jérémie : *Si vous avez tant de peine à marcher avec ceux qui vont à pied, comment pouvez-vous courir avec ceux qui vont à cheval ? Et, parce que vous avez été en sûreté et en repos dans un pays de paix, comment ferez-vous lorsque le superbe Jourdain vous fera la guerre (Jérém., XL, 5) ?* Comme s'il disait : Si vous marchez si lentement dans les traverses qui sont communes aux hommes en cette vie, c'est-à-dire si vous les supportez avec si peu de courage, que feriez-vous s'il vous fallait courir aussi vite que

des cavaliers ? C'est-à-dire si vous étiez contraint d'endurer des afflictions plus grandes que celles qu'on voit ordinairement dans le monde ? Si vous n'avez pas voulu troubler votre repos, c'est-à-dire si vous n'avez pas osé déclarer la guerre à votre sensualité qui fait tout votre plaisir, comment résisterez-vous aux attaques du superbe Jourdain ? c'est-à-dire, comment soutiendrez-vous les eaux enflées des souffrances qui vont inonder votre intérieur et votre cœur ?

O âmes, qui voulez vivre dans les consolations, si vous connaissiez combien il vous est nécessaire d'être affligées pour parvenir à cet état ! combien il vous est utile d'être mortifiées pour obtenir de si grands biens, vous ne chercheriez aucune satisfaction ; au contraire, vous aimeriez à porter les croix les plus pesantes et les plus amères. Vous compteriez ces peines entre les grâces singulières que vous recevez du Ciel, parce qu'elles vous feraient mourir au monde et à vous-mêmes, et vivre à Dieu dans les torrents de ses délices spirituelles. Vous mériteriez aussi que sa divine bonté jetât les yeux sur vous pour vous délivrer de vos troubles intérieurs, et pour vous purifier de vos taches et de vos défauts : car il est juste que les personnes à qui Dieu veut faire ces faveurs l'aient servi longtemps avec patience, avec constance, avec soin de lui plaire, avec zèle pour lui procurer de l'honneur. N'est-ce pas ce que l'ange Raphaël dit au saint homme Tobie ? *Parce, dit-il, que vous étiez agréable à Dieu, il était nécessaire que vous fussiez tenté (Tob., XII, 13 ; Job., II, 3) ; c'est-à-dire que vous souffrissiez beaucoup avant que vous fussiez favorisé de ses grâces et comblé de ses bienfaits.* Ainsi, dit l'Ecriture, il passa le reste de ses jours dans la douceur et dans la joie. Dieu a tenu la même conduite envers Job. Après l'avoir reconnu devant les bons et les mauvais anges pour son fidèle serviteur, il l'abîma dans une mer de souffrances de corps et d'esprit, et il l'éleva ensuite au comble de toutes sortes de biens spirituels et temporels.

Voilà comme Dieu se gouverne avec ceux qu'il veut mener à la plus haute perfection : il les plonge dans un torrent de peines insupportables ; il les y lave de tous leurs vices ; il les en retire purs et nets ; il les unit à lui et il les transforme en lui, qui est le plus sublime degré de grandeur qu'il puisse leur communiquer en cette vie. C'est pourquoi il est de la dernière conséquence pour l'âme de porter avec persévérance toutes ces peines, soit intérieures ou extérieures, soit spirituelles ou corporelles, soit plus grandes ou plus petites. Elle doit les recevoir toutes de la main de Dieu, qui les lui envoie pour l'avancer en la vertu et pour la guérir de ses maladies spirituelles, comme nous l'apprenons du Sage. *Si l'esprit, dit-il, ou la colère de celui qui a la puissance en main se décharge sur vous, ne quittez pas votre poste, ce sera un remède pour vous qui vous guérira de vos péchés les plus énormes (Eccl., X, 4).* C'est-à-dire si quelque grande affliction vous assaillit, ne perdez pas la situation ou la fermeté de votre cœur, parce qu'elle arrêtera le cours de vos péchés, elle vous délivrera des méchantes habitudes qui vous entraînaient dans les crimes. En effet, les peines détruisent pour l'ordinaire les mauvaises coutumes des pécheurs. Voilà pourquoi l'âme doit tourner à bonheur d'être éprouvée de la sorte, puisque c'est par ce chemin qu'elle va à la perfection et à l'union de l'amour divin.

Lors donc qu'elle fait réflexion sur la récompense de ses travaux passés, lorsqu'elle voit que *ses ténèbres sont changées en lumières*, selon l'expression de David (*Psal. CXXXVIII, 12*), lorsqu'elle considère tous les biens surnaturels que ses désolations lui ont procurés, elle dit avec joie :

Qui me paye toutes mes dettes.

C'est aussi ce que le roi-prophète exprime admirablement : *Il est*



*vrai, Seigneur, dit-il, que vous m'avez accablé de plusieurs afflictions très-grandes ; mais vous vous êtes enfin tourné vers moi ; vous m'avez rendu la vie et la force ; vous m'avez retiré des abîmes de la terre ; vous avez fait éclater sur moi votre magnificence, et vous m'avez rempli de très-douces consolations (Psal. LXX, 20, 21). On peut comparer l'âme à Mardochee et à Esther. Comme l'un se tenait à la porte du palais d'Assuérus sans oser entrer, et fut enfin récompensé de ce prince ; comme l'autre déplorait sa perte et celle des Juifs qu'on devait faire mourir, et fut après toutes ces traverses reçue favorablement de ce monarque, qui lui accorda tout ce qu'elle lui demanda, de même cette âme qui n'osait s'approcher de Dieu pendant le cours de ses misères, en est maintenant traitée avec tous les agréments possibles : elle implore de sa bonté tout ce qu'elle desire ; elle est payée libéralement de ses travaux ; elle voit ses ennemis abattus à ses pieds ; elle ne vit plus qu'en Dieu et qu'en son amour ; si bien qu'elle a raison de dire :*

## SIXIÈME VERS.

*En faisant mourir, vous avez changé la mort en la vie*

Comme la mort n'est que la privation de la vie, il est certain que le retour de la vie efface tous les vestiges de la mort. Mais il y a deux sortes de vie ; l'une est la vie bienheureuse, qui consiste en la vue de Dieu, et que la mort du corps doit précéder. *Car nous savons, dit l'Apôtre, que si cette maison terrestre où nous demeurons se ruine, Dieu nous en édifiera une autre, qui ne sera pas faite de la main des hommes, et qui durera éternellement dans le ciel (II Cor., V, 1).* L'autre est la vie spirituelle dans sa dernière perfection, et c'est la possession de Dieu par l'union de l'amour. On l'acquiert par la mort des vices et des passions, sans laquelle on n'y peut pas arriver. *Parce que si vous vivez selon la chair, dit saint Paul, vous mourrez ; mais si vous mortifiez les œuvres de la chair par l'esprit, vous vivrez (Rom., VIII, 13).*

Il faut observer que l'âme appelle mort, en cet en droit, l'usage des passions qui s'attachent aux plaisirs des créatures ; l'usage aussi de la mémoire, de l'entendement, de la volonté, qui s'occupent des choses de ce monde. Ce sont là des opérations ordinaires de la vie du vieil homme, laquelle est la mort de la vie nouvelle ou spirituelle, dont l'âme ne saurait jouir qu'en mourant elle-même au vieil homme, comme l'Apôtre l'ordonne aux Colossiens et aux Ephésiens : *Dépouillez-vous, dit-il, du vieil homme avec ses actions, et revêtez-vous du nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté (Ephes., IV, 23, 24 ; Coloss., III, 9, 10).*

Or, quand cette nouvelle vie a reçu de l'union de Dieu les derniers traits de sa perfection, les puissances, les affections, toutes les opérations de l'âme, quoique imparfaites et basses d'elles-mêmes, deviennent presque divines. Et parce que les philosophes enseignent que ce qui est vivant vit par ses propres opérations, l'âme vit par la vie de Dieu ; d'autant qu'elle fait ses opérations en Dieu à cause de son union avec lui ; et de cette sorte sa mort qui la sépare des choses créées et de la vie animale, est changée en une vie purement spirituelle et presque divine. Ce qui le montre est que son entendement, qui n'avait auparavant que de légères connaissances est maintenant éclairé des lumières de Dieu même ; sa volonté qui aimait Dieu froidement, échauffée du feu du Saint-Esprit, aime avec toutes les ardeurs de l'amour divin ; sa mémoire, qui ne conservait que les images des créatures, n'est plus remplie que de la représentation et du souvenir de l'éternité ; les passions, qui ne se repaissaient que de plaisirs naturels et sensuels, ne se nourrissent que d'aliments divins et ne goûtent que des délices célestes : tous ses mou-

vements et toutes ses opérations, qui naissaient d'un principe naturel et defectueux, viennent d'une cause surnaturelle, sainte et divine; parce que cette âme étant comme elle est véritablement fille de Dieu, est mue par l'Esprit-Saint, puisque selon la doctrine de saint Paul, *tous ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu* (Rom. VIII, 14). Elle peut donc dire avec le même Apôtre : *Je vis non plus moi-même, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Galat., II, 20). Ainsi tout ce qui était mort dans l'âme est change en vie divine, et l'âme même est tout absorbée par la vie, pour accomplir en elle cette parole du même saint Paul : *La mort a été détruite en sa victoire* (I Cor., XV, 54), et celle d'Osée : *O mort je serai ta mort*, dit le Seigneur (Osée, XIII, 14). En cet état l'âme entre dans tous les celliers du roi de tout l'univers; elle s'abandonne à toutes les joies que la présence de son époux divin excite en son cœur, et alors elle dit dans ses transports : *Il est vrai, filles de Jérusalem, que je suis noire, mais en même temps je suis belle* (Cant., I, 4), parce que le roi du ciel et de la terre a changé ma noirceur naturelle en sa beauté divine.

Donc, ô feu qui brûlez infiniment plus que tous les feux de la terre, et qui m'êtes d'autant plus agréable, que vous me brûlez devant ce ! O plaie délicate, qui me donnez plus de plaisir que toute la sante du monde ! ô main délicate, qui touchez avec d'autant plus d'agrément, que vous me pressez avec plus de force ! ô divin atouchement, qui versez en mon cœur mille fois plus de douceurs que le miel, puis que vous m'imprimez le goût de la vie éternelle ! ô que vous m'êtes précieux ! puisque vous me payez des dettes que toutes les créatures ensemble ne peuvent payer; car vous changez d'une manière admirable la mort en la vie.

L'âme qui possède cette vie parfaite vit dans de continuels transports d'amour, de joie, d'étonnement, et quelquefois elle s'écrie comme Job : *Ma gloire sera toujours éclatante et nouvelle, et elle multipliera ses jours comme la palme* (Job., XXIX, 18, 20). C'est-à-dire, Dieu ne permettra pas que ma gloire se ternisse d'ici en avant; il multipliera mes jours, ou bien, il multipliera mes mérites, comme la palme multiplie ses rejetons et ses branches. Enfin, l'âme chante en elle-même à Dieu, tout ce que le prophète royal a écrit dans le psaume vingt-neuvième, mais particulièrement ces deux derniers vers. *Vous avez changé mes gémissements en chants de réjouissance : vous avez rompu mes vêtements de deuil, et vous m'avez revêtu d'un habit de fête et de joie, afin qu'environné d'une gloire si éclatante, je ne cesse point de chanter vos louanges pendant toute l'éternité* (Psal. XXIX, 12, 13).

C'est dans cet état où l'âme connaît, par son expérience, que Dieu s'applique à la contenter, à l'élever de degrés en degrés à une plus haute gloire; à lui accorder tantôt une grâce, tantôt une autre; il lui semble qu'elle est la seule dans le monde à qui il fait ses caresses spirituelles; qu'il ne s'occupe que d'elle seule, et qu'il est tout à elle seule, comme elle est toute à lui seul, selon ce mot des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (Cant., II, 16).

### TROISIÈME CANTIQUE.

O flambeau de feu,  
Dont les splendeurs  
Éclairant les profondes cavernes  
Du sens obscur et aveuglé,  
Dans ses excellences extraordinaires  
Donnent tout ensemble de la chaleur et de la lumière à son bien-aimé.

L'assistance particulière de Dieu nous est nécessaire pour éclaircir l'obscurité et la profondeur de ce cantique, que le lecteur doit lire avec



beaucoup d'attention. Car s'il n'a pas l'expérience, les choses qui y sont contenues lui paraîtront fort obscures; au contraire, s'il a la pratique, elles lui seront évidentes et agréables.

L'âme rend ses actions de grâce à son Epoux, pour les bienfaits signalés dont il l'a comblée dans son union avec lui, et surtout pour les sublimes connaissances qu'il lui a données de lui-même. Ses puissances ont été éclairées, et ensuite enflammées d'amour; son sens, qui était auparavant obscurci et aveuglé, en a reçu des lumières. L'âme illuminée de la sorte, et embrasée d'amour, use d'une libéralité mutuelle envers son Epoux, et lui offre les mêmes connaissances, les mêmes lumières, et le même amour qu'elle a obtenu de lui. Car le véritable amant est content lorsqu'il donne à son bien-aimé tout ce qu'il est et peut être; tout ce qu'il a et peut avoir; tout ce qu'il vaut et peut valoir; et plus ce qu'il donne est grand et excellent, plus il le donne volontiers.

PREMIER VERS.

O flambeau de feu.

Il faut supposer que les flambeaux ont deux propriétés, qui sont la lumière et l'ardeur; et pour entendre ce vers, il faut encore savoir que Dieu renferme dans sa seule et simple essence toutes les vertus et toutes les grandeurs de ses attributs; car il est infiniment sage, et puissant, et bon, et miséricordieux, et juste, et fort, et doux, et aimable; il a enfin toutes les autres perfections que nous ne pouvons comprendre en cette vie. Néanmoins lorsqu'il s'est uni à quelque âme, et qu'il a la bonté de lui donner quelque connaissance extraordinaire de lui-même, cette âme connaît, aussi parfaitement que la foi le peut permettre, dans la seule et simple essence de Dieu toutes ses perfections. Et parce que chacune d'elles est l'être de Dieu, et que Dieu est le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, l'âme en a la connaissance; de plus, comme Dieu est une lumière infinie et un feu infini, il est, selon chacun de ses attributs, infiniment ardent. Ainsi Dieu tient lui-même lieu à l'âme de plusieurs flambeaux, qui sont les connaissances de chacune des grandeurs divines, et chacune de ces connaissances communique à l'âme toute l'ardeur de l'amour divin; et toutes ensemble ne sont qu'un flambeau dans la seule et simple essence de Dieu; et ce flambeau seul, égal à tous les flambeaux, répand de toutes les manières possibles la lumière et la chaleur qu'il contient. Car Dieu qui est ce flambeau, jette ses lumières et ses ardeurs comme tout-puissant; il les jette comme bon; il les jette suivant toutes ses autres perfections; de sorte qu'il verse dans l'âme la connaissance et l'amour de lui-même, en se découvrant à elle autant qu'elle en est capable; car la splendeur que ce flambeau, en tant que tout-puissant lui présente, produit en elle la lumière et l'amour divin en tant qu'il est tout-puissant; de cette façon Dieu lui est un flambeau de puissance infinie, luisante et ardente. La splendeur que ce flambeau lui donne encore, en tant que sage, excite en elle la chaleur de l'amour divin en tant que sage. Il faut dire la même chose des autres attributs.

Moïse vit autrefois ces flambeaux sur la montagne de Sinaï, lorsque Dieu se montra en passant. Ce prophète se prosterna promptement le visage contre terre; il eut la vue de quelques-unes de ces grandeurs; il nous en a donné quelque idée; et s'abandonnant à l'ardeur de son amour pour Dieu : *Ah! souverain Seigneur, s'écria-t-il, Dieu de miséricorde, de douceur, de patience, de vérité, qui faites miséricorde à tous les hommes, qui détruisez l'iniquité et les péchés, devant qui personne n'est innocent par son mérite (Exod., XXXIV, 6, 7).* Il est constant par ce discours que les plus excellents attributs de Dieu que Moïse connut alors et aima si tendrement, sont sa puissance, son domaine, sa misé-

ricorde, sa justice, sa vérité; cette connaissance fut sans doute très-relevée, et cet amour fut aussi très-délicieux et très-éminent.

Mais il est nécessaire de remarquer, premièrement, que le transport d'amour où l'âme éclairée et échauffée du feu de ce flambeau tombe, est excessif et admirable, et aussi grand qu'il le doit être pour la capacité de l'âme, et qu'il est causé par la vertu de plusieurs flambeaux, chacun desquels allume l'amour dans l'âme; la flamme, l'ardeur, la lumière de l'un contribuent à la flamme, à l'ardeur, à la lumière de l'autre; de sorte que tous ces flambeaux ne sont qu'une lumière et qu'un feu, et que cette lumière et ce feu sont tous ces flambeaux ensemble.

Il faut remarquer en second lieu, que l'âme est infiniment absorbée en toutes ces flammes si sublimes et si délicieuses : elle est blessée par chacune d'elles d'une manière très-délicate; elle l'est encore davantage par l'amour de la vie, mais vie qui lui paraît alors la vie éternelle, et le trésor infini de toutes sortes de biens. Elle découvre alors la vérité de ces paroles de l'Epoux : *Ses flambeaux sont des flambeaux de feu et de flammes* (Cant., VIII, 6). Certainement si un seul de ses flambeaux donna une extrême crainte à Abraham, lorsque Dieu lui fit connaître en passant la rigoureuse justice dont il devait user contre les Chanéens, combien plus de lumière, de délectation et d'amour tous ces flambeaux ou toutes ces connaissances de Dieu produiront-elles en l'âme, lorsqu'elles fondront toutes ensemble dans son esprit et dans son cœur (Gen., XV, 17)?

O âme, que ces lumières, que ces délices que vous recevez en ces heureux moments sont excellentes! qu'elles ont de variété, puisque Dieu se sert de toutes ensemble pour vous communiquer sa joie et son amour selon ses grandeurs, et selon la mesure de son amour pour vous! car celui qui aime quelqu'un et qui veut l'honorer de ses bienfaits, il l'aime et il l'honore suivant sa condition et son pouvoir. C'est de cette manière que votre Epoux tout-puissant vous fait ses dons. Comme il est sage, et bon, et saint, vous voyez bien qu'il vous aime avec sagesse, avec bonté, avec sainteté, et ainsi de ses autres attributs. Et comme il est infiniment libéral, vous êtes convaincue qu'il vous donne ses biens libéralement sans intérêt; il vous montre avec plaisir sa face pleine de grâces; et dans les mouvements de son saint amour, il vous dit : *Je suis à vous, je suis pour vous; mon plaisir est d'être tel que je suis, afin que je me donne à vous et que je sois à vous.*

Qui peut donc trouver des termes, ô âme fortunée, pour exprimer ce que vous sentez, lorsque vous vous voyez ainsi aimée, estimée, élevée si haut? Car quoi qu'on puisse dire, on dira moins qu'il n'y a effectivement dans cet état, où l'âme est toute transformée en Dieu par les lumières et l'ardeur de ces flambeaux, et par le feu de cet amour inconcevable.

#### DEUXIÈME VERS.

Dont les splendeurs.

J'ai déjà dit que les splendeurs de ces flambeaux sont les divines communications qui se font à l'âme, lorsqu'elle est unie à Dieu selon sa mémoire, son entendement, sa volonté et toutes ses puissances pleines de lumière et d'amour; en sorte qu'elle est elle-même tout éclatante et tout ardente. Mais l'illumination de ces splendeurs n'est pas semblable à celle que fait la flamme du feu élémentaire. Car celle-ci n'éclaire et n'échauffe que les objets qui sont hors d'elle : celles-là illuminent et embrasent les objets qui sont dans elles. C'est pourquoi l'âme use de ce terme :

Dont les splendeurs.

Comme si elle disait : au dedans de ces splendeurs, et non pas pro-



che de ces splendeurs ; dans le milieu des flammes de ces flambeaux, et non pas à côté d'elles ou devant elles ; parce qu'elle est elle-même toute changée en flamme. Elle ressemble à l'air qui est renfermé dans la flamme, qui est allumé par la flamme, ou plutôt qui n'est plus qu'un air enflammé. Et alors les mouvements de la flamme ne sont pas les mouvements de la flamme seule, mais de la flamme et de l'air tout à la fois, ni de l'air seul, mais de l'air et de la flamme tout ensemble ; néanmoins c'est le feu seul qui brûle l'air et qui l'embrase. De même l'âme est avec ses puissances dans le milieu de ces splendeurs qui l'éclairent et qui l'enflamment. Les mouvements de cette divine flamme ne viennent pas de l'âme seule, ni du Saint-Esprit seul qui transforme l'âme en son feu sacré, mais ils naissent de lui et d'elle conjointement. Ainsi ces mouvements communs à Dieu et à l'âme sont les rejaillissements de la gloire dont Dieu couronne l'âme en cet état.

Ces mouvements, au reste, sont des attaques que Dieu fait à l'âme, pour l'engager à se hâter de finir cette vie et d'entrer en jouissance de lui-même. Car il agit comme notre feu matériel qui s'efforce, par les agitations de sa flamme, d'élever l'air jusqu'à sa sphère. Mais comme l'air, qui est toujours dans sa propre sphère, rend inutiles les efforts du feu, de même les attaques de Dieu n'ont pas l'effet qu'il prétend, parce que l'âme demeure dans le cours de la vie mortelle, jusqu'à ce que le temps de son entrée dans le sein de la Divinité soit venu.

Les marques que Dieu donne à l'âme de la gloire qu'il lui prépare dans le ciel, sont alors plus fréquentes et plus parfaites qu'elles n'étaient auparavant. Mais, dans la vie future, les effets de cette gloire seront infiniment plus excellents ; ils ne souffriront plus d'alteration, ni d'interruption, ni d'agitation, ni de changement. L'âme verra clairement alors que Dieu, qui semblait avoir du mouvement dans elle, n'en a point en lui-même, comme le feu ne s'agit point en sa sphère. Pour ce qui est de ses clartés brillantes, ce sont des grâces inestimables que Dieu fait à l'âme : on les peut appeler des ombragements ; et, selon mon sens, ce sont des faveurs les plus grandes et les plus sublimes qu'on puisse recevoir en cette voie de transformation.

Mais afin de donner du jour à cette pensée, il est nécessaire de faire réflexion que l'ombragement est l'effet de l'ombre, et qu'ombrager signifie protéger et favoriser. C'est pourquoi l'ange dit à la très-sacrée vierge Marie, que la vertu du Très-Haut l'ombragerait, parce que le Saint-Esprit devait survenir en elle (*Luc.*, I, 35).

Il est à propos aussi de faire attention sur la diversité des ombres ; car les corps les font suivant leur figure et leurs propriétés naturelles. S'ils sont longs ou courts, ronds ou carrés, épais ou minces, et transparents, leurs ombres sont longues ou courtes, rondes ou carrées, épaisses ou claires, comme on peut le voir dans les ombres des bois et dans les cristaux de figures différentes. On peut faire la même remarque dans les choses spirituelles. La mort est la privation de toutes les choses créées ; l'ombre de la mort est l'obscurité qui nous dépouille aussi en quelque façon des mêmes choses, lorsqu'elle nous en dérobe la vue. C'est ainsi que David l'appelle : *Ils étaient*, dit-il, *dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (*Psal.* CVI, 10). Soit dans les ténèbres spirituelles de la mort de l'esprit, soit dans les ténèbres corporelles de la mort du corps.

De cette manière l'ombre de la vie sera la lumière : si cette ombre est divine, cette lumière sera divine ; si cette ombre est humaine, cette lumière sera humaine et naturelle. De même l'ombre de la beauté sera une autre beauté conforme à la nature de la beauté dont elle est l'ombre. L'ombre de la force sera une seconde force qui aura de semblables

propriétés que la première. L'ombre de la sagesse sera une autre sagesse de même qualité. Mais, pour parler plus proprement, il faut dire qu'il n'y a dans cette ombre et qu'on n'y connaît que la même beauté, que la même force, que la même sagesse.

On peut conjecturer de là quelle sera l'ombre dont le Saint-Esprit couvrira l'âme avec ses grandeurs infinies. Il est impossible de la concevoir, puisque cet Esprit divin demeurera proche d'elle, afin qu'à la faveur de cette ombre il soit toujours uni à elle; qu'elle connaisse aussi et qu'elle goûte les perfections de Dieu dans cette même ombre: c'est-à-dire, afin qu'elle connaisse et qu'elle goûte les propriétés de la puissance, de la sagesse, de la bonté, de la gloire, des autres perfections divines dans l'ombre de cette puissance, de cette sagesse, de cette bonté, de cette gloire, de ces autres divines perfections.

Oh! que sera-ce quand l'âme verra ces grandeurs divines représentées par cet animal qui avait quatre figures, et par cette roue qui comprenait quatre autres roues, comme Ezéchiel les décrit au commencement de ses prophéties? N'est-ce pas là où l'âme sera inondée du torrent des grâces du Saint-Esprit? où elle sera pénétrée des flammes de son amour? où elle sera couverte de sa protection et de son ombre? où elle jouira des beautés de sa gloire, dont elle aura la vue dans cette image, comme parle ce prophète: *Car c'est la vue, dit-il, de la ressemblance de la gloire du Seigneur (Ezech., II, 1)*. Oh! que cette âme heureuse est élevée! oh! que sa grandeur est extraordinaire! oh! qu'elle est étonnée des choses qu'elle voit sans sortir des bornes de la foi! Qui pourra jamais les expliquer? Qui pourra jamais dire tous ces écoulements de Dieu, lesquels remplissent toute l'âme, et se déchargent sur tout le corps?

O Sagesse divine, abîme de délices d'autant plus grandes qu'elles sont toutes renfermées dans la seule et simple essence de Dieu! C'est en vous qu'on connaît et qu'on goûte une chose sans perdre la connaissance ni le goût d'une autre; parce que tout est lumière en vous, tout y est pureté; vous êtes enfin le dépositaire des trésors du Père éternel.

### III<sup>E</sup> VERS.

Eclairant les profondes cavernes.

#### § I.

Ces cavernes sont les puissances de l'âme, la mémoire, l'entendement et la volonté. Elles sont si profondes et si capables de contenir de grands biens, que rien ne les peut remplir que ce qui est infini. Comme elles sont dans les souffrances lorsqu'elles sont vides de Dieu, nous jugeons qu'elles sont dans la joie lorsqu'elles en sont pleines.

Mais il faut observer que quand ces puissances ne sont pas nettes des taches dont l'amour des créatures les souille, elles ne reconnaissent pas la grandeur ni le vide de leur profondeur et de leur étendue. Car la moindre chose qui s'attache à elles suffit pour les embarrasser et pour les empêcher de s'apercevoir de leur capacité et de la perte de leurs richesses immenses. Mais lorsqu'elles sont épurées de toutes ces souillures, la faim, la soif et l'ardeur qui les portent à chercher de la nourriture leur sont insupportables; et parce que Dieu, qui est leur aliment, est profondément caché, elles souffrent avec peine cette privation. Elles sentent d'ordinaire cette douleur tandis que l'âme est illuminée et purifiée, et avant qu'elles arrivent à l'union divine, où elles sont pleinement rassasiées. En effet, lorsque l'esprit est délivré de l'amour des créatures, il change ses dispositions naturelles en qualités divines qui les laissent néanmoins dans son vide; car Dieu ne se communique pas encore à lui. C'est pourquoi il endure des peines plus cruelles que la mort, surtout parce qu'il voit quelque rayon divin qui le frappe à la



vérité, mais qui ne le pénètre pas. Ce sont ces gens-là que l'ardeur et l'empressement de l'amour tourmentent horriblement, et qui ne peuvent subsister sans obtenir ce qu'ils aiment, ou sans perdre la vie.

## § II.

Quant à la première caverne, c'est-à-dire l'entendement, son vide n'est autre que la soif ou le désir extrême de Dieu. Cette soif est si violente, que David la compare à la soif du cerf échauffé de sa course. *Comme le cerf brûlant de soif, dit-il, désire ardemment les fontaines d'eau vive, de même, ô mon Dieu, mon âme vous désire et vous cherche (Psal. XLI, 1).* Le terme où cette soif tend toujours, sont les eaux de la sagesse divine, qui est l'objet de l'entendement.

La seconde caverne est la volonté dont le vide est une faim de Dieu si excessive, que l'âme en tombe en défaillance, suivant l'expression du roi-prophète : *Mon âme, dit-il, désire si ardemment de voir les palais éternels du Seigneur, qu'elle en est toute consumée (Psal. LXXXIII, 1).* Cette faim regarde comme son but l'amour parfait où se bornent les vœux et les prétentions de l'âme.

La mémoire est la troisième caverne; son vide consiste à consumer l'âme et à la faire fondre dans les douceurs de la possession de Dieu, comme Jérémie le marque par ces termes : *Je me souviendrai de vous, ô mon Dieu, et mon âme en séchera. En me remettant ces choses dans l'esprit, je relèverai mes espérances (Thren., III, 20, 21).*

La capacité de ces cavernes est donc fort profonde, puisque c'est Dieu qu'elle peut recevoir et contenir. Ainsi ce qui fait cette capacité est en quelque façon infini; je veux dire la soif de l'entendement, la faim de la volonté, l'épuisement de la mémoire et la douleur de l'âme, à qui cette douleur paraît d'autant plus grande qu'elle est en disposition d'être bientôt remplie de Dieu, qui peut être seul sa plénitude. Cette affliction est différente des autres peines. L'amour ne l'adoucit pas; au contraire, il l'aigrit d'autant plus qu'il est plus grand, et qu'il souhaite avec plus d'impatience de posséder Dieu, qu'il cherche et qu'il attend à chaque moment.

## § III.

Mais quoi! s'il est certain, selon le sentiment de saint Grégoire, que quand l'âme désire sincèrement Dieu elle en jouit, comment s'afflige-t-elle comme si elle ne le possédait pas? Car si les anges ne sentent nulle douleur en désirant de voir Jésus-Christ, comme saint Pierre l'assure, parce qu'ils le possèdent, l'âme qui le possède aussi en le désirant, et qui le possède d'autant plus qu'elle le désire davantage, ne devrait-elle pas y puiser un plaisir égal à ses désirs et à sa possession?

Pour répondre à cette question, il faut réfléchir sur la différence qui est entre la possession de Dieu par la grâce et la possession de Dieu par l'union de l'âme avec Dieu. La possession par la grâce n'est autre chose qu'une bienveillance mutuelle. La possession par l'union est une très-particulière communication de Dieu à l'âme. Nous pouvons comprendre cette différence par celle qui se trouve entre les fiançailles et le mariage. Dans les fiançailles les deux parties sont d'accord; on fait le contrat, on donne quelques présents. Dans le mariage on y ajoute l'union et la communication de tous biens. De même après que l'âme s'est entièrement affranchie des créatures et des défauts de ses sens et de ses puissances, elle conforme sa volonté à celle de Dieu, et toutes deux ne semblent être qu'une volonté; de sorte que l'âme s'élève jusqu'à la possession de Dieu par sa grâce : elle en reçoit de grandes faveurs et de grandes démonstrations d'amour et de tendresse.

Mais comme le roi Assuérus commandait qu'on préparât pendant un

an les filles qui devaient paraître devant lui, par toutes sortes de parfums et d'onctions propres à les embellir, de même Dieu veut que cette âme se dispose pendant quelques années, par les dons et les onctions du Saint-Esprit, à s'unir avec lui et à entrer en jouissance de tous ses biens. C'est pendant ce temps-là que les désirs de l'âme croissent et s'allument à proportion que ses dispositions pour l'union divine augmentent et l'approchent davantage de Dieu.

## § IV.

La compassion que j'ai de ceux qui, se trouvant en cet état, ne reçoivent pas comme il faut ces sacrées touches et ces divines onctions du Saint-Esprit, et qui perdent ensuite tous les fruits qu'ils en tireraient, m'engage à leur donner quelques avis salutaires pour les garantir de ces pertes considérables. Ils doivent donc savoir en premier lieu que l'âme qui cherche Dieu en vérité est recherchée de Dieu avec ardeur ; et que si l'âme brûlée des flammes de l'amour de Dieu lui envoie ses désirs comme l'odeur agréable de la myrrhe et de l'encens qui s'exhalent en fumée (*Cant.*, III, 6), Dieu lui envoie aussi l'odeur de ses parfums, laquelle l'attire et la fait courir après lui. Ces parfums sont les inspirations et les touches divines qui sont toujours fondées et réglées sur les motifs, lesquels portent l'âme à garder parfaitement les commandements du Seigneur et les maximes de la foi. Car c'est par cette observation fidèle que l'âme s'approche de plus en plus de son Créateur.

C'est pourquoi l'âme se doit bien persuader que quand Dieu répand sur elle ses grâces, représentées par ses parfums et par ses onctions, il a l'intention de la préparer à des dons plus sublimes et plus conformes à ses desseins, afin de lui donner les dispositions nécessaires pour s'unir avec toutes ses puissances à lui, et pour se transformer en lui d'une manière plus excellente. Lors donc qu'elle s'aperçoit que c'est Dieu qui agit principalement, et qui la conduit au terme où elle ne peut aller, c'est-à-dire aux choses surnaturelles qui lui sont inconnues, elle doit se garder avec tout le soin possible de lui faire aucun obstacle dans le chemin par lequel il la mène, et qui n'est autre que l'accomplissement des préceptes divins et des articles de la foi. Or elle lui opposerait un empêchement, si elle s'abandonnait à la conduite d'un aveugle. Sur quoi on remarquera qu'il y a trois sortes d'aveugles qui peuvent l'écarter du droit chemin, le directeur spirituel, le malin esprit et l'âme.

Quant au premier, il est nécessaire à l'âme d'examiner scrupuleusement entre les mains de qui elle se met, puisque le fils est tel que le père, et le disciple tel que le maître. A peine trouvera-t-elle un homme qui ait les qualités requises pour la diriger dans ses opérations les plus sublimes, ni même dans les moins élevées. Car il doit être d'une sagesse, d'une discrétion et d'une expérience consommée en ces matières. Parce qu'encore que la doctrine soit un fondement nécessaire pour soutenir la direction des âmes, toutefois si le directeur n'a pas l'usage de ces choses, il ne saura pas comment il faut gouverner l'âme sur qui Dieu verse ses grâces extraordinaires ; il lui nuira même beaucoup. En effet, ceux qui ne connaissent point par leur propre expérience les voies spirituelles, retirent les âmes qu'ils dirigent de ces onctions délicates, par lesquelles le Saint-Esprit les dispose à l'union divine, d'autant qu'ils les obligent à suivre les méthodes communes qu'ils ont prises dans les livres spirituels, et qui ne sont propres qu'à former les novices dans la vie intérieure. Si bien que comme leur science se borne uniquement à ceux qui commencent, ils ne veulent pas permettre à leurs disciples de s'élever au-dessus de leurs principes, ni des raison-



nements et des opérations de l'imagination et de l'esprit dans l'oraison mentale, quoique Dieu les appelle à une contemplation plus éminente.

### § V.

Mais, afin que cette vérité soit plus évidente, on considérera que le propre des commençants est de s'appliquer à la méditation des choses célestes, de se servir du discours pour comprendre les mystères divins et pour s'en convaincre ; de produire de leur fonds, avec la grâce de Dieu, beaucoup d'affections et d'actes intérieurs ; d'allumer en leur cœur un feu et une ferveur sensibles qui soutiennent leur esprit, leur volonté, leur sens, leur imagination, et qui les accoutument à s'attacher au bien par les douceurs spirituelles, lesquelles les détachent des plaisirs sensuels.

Mais après qu'ils se sont exercés quelque temps en ce genre d'oraison, Dieu les introduit dans les secrets de cette contemplation, surtout les personnes qui se sont consacrées à son service dans la sainte religion ; parce qu'ayant renoncé au monde, elles ont mieux disposé leur cœur et leur esprit à ces faveurs nouvelles. Il est donc convenable à l'âme de passer alors de la méditation à la contemplation, c'est-à-dire d'abandonner le discours, les goûts sensibles et tous les secours de l'imagination et du sens, et de supporter avec courage et avec patience la privation de ces choses, pour demeurer dans les sécheresses, dans les aridités, dans les ennuis et dans les dégoûts. La raison est parce que toutes ces opérations intérieures se font dans la pointe de l'esprit, qui n'est plus assujéti en cet état au concours des sens corporels.

Alors Dieu est l'agent principal, et communique à l'âme, par infusion surnaturelle, la connaissance et l'amour de lui-même dans un éminent degré. L'âme reçoit tous ces biens spirituels, sans produire de son fonds d'autres actes que son consentement.

### VI

De la vient qu'il faut tenir sur elle une conduite fort différente de la première. Elle ne doit plus ni prendre des sujets d'oraison, ni méditer ; car elle ne peut plus faire ni l'un ni l'autre. Bien loin du goût et de la dévotion sensible, elle doit les rejeter ; car si elle s'efforçait de se les procurer par ses actes et par son application violente, elle tomberait dans la sécheresse et dans l'inquiétude, et elle se priverait des biens spirituels que Dieu verse secrètement en son esprit, avec une paix et un repos très-agréables. Il n'est donc pas à propos en ce temps-là de l'obliger à se servir de considérations, de raisonnements, d'actes formels, ni de chercher avec empressement les goûts et les consolations sensibles. Qui conduirait l'âme de la sorte, il s'opposerait à l'opération de Dieu, lequel fait couler dans l'âme imperceptiblement et sans bruit les connaissances surnaturelles et l'amour divin, sans diviser et sans distinguer les actes, sans les développer, sans les exprimer formellement et sans les multiplier. Il arrive néanmoins quelquefois qu'il l'excite à produire quelques actes distinctement ; ce qui se fait en fort peu de temps. Mais l'âme doit alors faire seulement attention à Dieu avec amour ; elle ne doit point produire d'autres actes que ceux que Dieu lui inspire actuellement ; elle doit enfin se comporter d'une manière passive, en recevant ce que Dieu lui donne et en ne tâchant point d'agir d'elle-même suivant ses mouvements particuliers. Elle doit regarder Dieu avec un amour appliqué, comme on tient les yeux fixés avec affection sur l'objet qu'on aime tendrement. Dieu lui donne ses biens avec une connaissance simple et un amour sincère ; l'âme doit les accepter avec une connaissance aussi simple et un amour aussi sincère, afin que d'une part et de l'autre la connaissance réponde à la connais-

sance, et que l'amour s'unisse à l'amour. Car il est nécessaire de recevoir les dons de Dieu de la manière qu'il les fait, afin de les conserver.

Il paraît par là que si l'âme ne quittait pas sa première habitude de raisonner dans la méditation, elle ne recevrait que très-peu de bienfaits de Dieu, qui ne les lui ferait ensuite qu'avec beaucoup de réserve. Car ils sont d'un ordre infiniment supérieur; ils sont infus surnaturellement dans l'âme : elle ne peut donc les recevoir d'une manière petite, resserrée, imparfaite et disproportionnée à de si grands dons. Elle doit donc se maintenir dans la paix, dans l'état passif, dans la simplicité, dans le détachement de toutes choses, dans la pureté, dans le repos : et alors comme l'air pur et sans agitation est facilement pénétré des rayons du soleil, de même elle recevra sans peine et avec douceur les lumières et les ardeurs divines. Elle doit imposer un profond silence à ses puissances, et arrêter leurs mouvements et leurs opérations, de peur qu'elles ne l'empêchent d'entendre la voix de Dieu qui lui parle si délicatement au cœur dans cette solitude intérieure; puisque, comme il le dit lui-même dans Osée, c'est dans la paix qu'il faut l'écouter (*Ose.*, II, 14); puisque le prophète royal en usait aussi de la sorte avec Dieu (*Ps.* LXXXIV, 9). Cependant l'âme doit être tellement attentive à cette parole divine, qu'elle ne fasse nulles réflexions, de peur d'interrompre son attention : il faut qu'elle se comporte comme si elle l'oubliait, et comme si elle ne recevait rien, afin qu'elle garde une entière liberté pour s'accommoder à ce que Dieu demande d'elle.

#### § VII.

C'est pourquoi le père spirituel doit s'étudier à éteindre en l'âme tous les desirs qu'elle pourrait concevoir des goûts sensibles, des consolations intérieures, des considérations et des raisonnements. Il ne doit pas la troubler ni l'inquiéter, en lui inspirant le moindre soin des choses ou supérieures ou inférieures, ou célestes ou terrestres : il faut, au contraire, l'établir dans une entière abnégation de tout sans réserve, et dans un parfait dégagement de toute sollicitude. Aussitôt qu'elle sera parvenue à cette oubliance parfaite et à cette oisiveté paisible, l'esprit de la sagesse divine, cet esprit tranquille, solitaire, affectueux, doux, extatique, se communiquera à elle par une infusion surnaturelle; et dans ces moments elle sentira des blessures délicieuses et des ravissements agréables, sans savoir qui en est l'auteur, d'où ils viennent, ni comment ils se font. La moindre de ces grâces est un bien inconcevable et plus grand sans doute, que ne peuvent comprendre ni l'âme, ni son directeur. Tout ce que l'âme peut connaître en cet état, c'est son détachement de toutes choses, quelquefois plus grand, quelquefois plus petit, accompagné d'un amour plus vif, d'une vie plus spirituelle, d'un penchant plus fort vers la retraite, d'un plus fâcheux dégoût des créatures et du monde. Toutes ces richesses divines qui vont fondre ainsi dans l'âme ne sont autre chose que les aimables et secrètes onctions du Saint-Esprit, lequel, étant Dieu lui-même, opère comme Dieu toutes ces merveilles.

#### § VIII.

Mais de peur que les maîtres de la vie spirituelle ne détournent de cette voie l'âme qui y est entrée, et qu'ils ne lui causent la plus grande perte qu'elle puisse faire, ils considéreront que le Saint-Esprit est le premier conducteur de ces personnes, qu'il en prend un soin continu, qu'il s'applique à leur fournir tous les moyens qui les conduisent à Dieu et plutôt et plus sûrement. Ils se souviendront qu'ils ne sont pas les principaux agents en cette affaire; qu'ils ne sont que les instruments, que leur devoir est de gouverner les âmes selon les règles de la



foi et des lois divines, et suivant l'esprit dont chacune d'elles est animée. C'est pourquoi toute leur étude doit consister, non pas à réduire une âme à leur méthode particulière, à leur humeur, à leurs dispositions intérieures, mais à prendre garde par quel chemin Dieu la mène. S'ils ne le connaissent pas, ils doivent laisser faire à cette âme ce que Dieu lui inspire, sans la jeter dans l'inquiétude et dans le trouble. Ils doivent s'accommoder à la conduite de Dieu sur elle, et la porter le plus qu'ils pourront à la solitude, à la liberté d'esprit, et à la tranquillité : ils doivent lui donner une grande liberté d'obéir à son attrait, de peur qu'elle ne gêne l'esprit qui l'anime, et qu'elle ne s'attache à quelque objet particulier.

Cependant, ils se garderont bien de se chagriner, s'imaginant que l'âme ne profite nullement en cet état. Pourvu qu'elle se dépouille de tout ce qui regarde les créatures et elle-même, pourvu que son directeur la conserve dans cette séparation, il est impossible que Dieu ne fasse pour elle tout ce qui est nécessaire de sa part ; car sa bonté et sa miséricorde ne lui permettront pas d'agir autrement. Il est toujours à sa porte pour entrer chez elle, comme le soleil levant est à la porte d'une maison exposée à ses rayons pour les y introduire. Lorsque Dieu trouve l'âme ouverte et vide, il s'y insinue comme les rayons entrent par une ouverture libre et délivrée d'embarras. Il la remplit de connaissances et d'ardeur, comme les rayons remplissent une maison de chaleur et de lumière. Mais il est nécessaire que le Père spirituel la tienne disposée à ces infusions divines, afin qu'elle reçoive sans cesse des trésors plus grands et plus sublimes.

Vous direz peut-être qu'elle ne connaît rien distinctement et en particulier. Je l'avoue, et j'ajoute que si elle avait cette connaissance distincte, elle ne ferait aucun progrès, parce que Dieu étant incompréhensible, il surpasse la portée de l'entendement. C'est pourquoi plus l'âme s'avance vers Dieu, plus elle doit se retirer d'elle-même et de ses lumières ; elle ne doit marcher que par l'obscurité de la foi, et non par la clarté de ses connaissances naturelles. En croyant et en ne concevant rien, elle s'approche davantage de Dieu. De sorte que ce que vous trouverez à redire en sa conduite, c'est son plus grand bien.

#### § IX.

Vous direz encore que la volonté, si l'entendement ne connaît rien distinctement pour l'éclairer, sera oisive et n'aimera pas Dieu, puisqu'on n'aime pas des choses inconnues. Je réponds que la volonté, quand il est question des opérations naturelles de l'âme, n'aime pas ce que l'entendement ne connaît pas clairement ; mais que dans la contemplation dont on parle, il n'est pas nécessaire d'avoir une connaissance particulière, parce que Dieu verse dans l'âme une connaissance accompagnée d'amour, comme une lumière qui brille et qui chauffe tout ensemble ; et qu'ensuite l'amour divin s'allume dans le cœur et dans la volonté. Mais comme cette connaissance est générale et obscure, de même l'amour de la volonté est générale et sans distinction. Dans cette secrète et subtile communication, Dieu est tout à la fois lumière et amour : il remplit également l'entendement et la volonté ; mais il frappe quelquefois plus vivement l'une de ces puissances que l'autre. Ainsi l'âme a quelquefois plus de connaissance que d'amour, et quelquefois plus d'amour que de connaissance. C'est pourquoi il n'y a pas sujet de craindre que la volonté demeure dans l'oisiveté ; car lorsqu'elle cesse de produire des actes suivant les connaissances distinctes de l'esprit, Dieu l'éclaire suffisamment dans la contemplation pour l'enflammer de son amour.

Or, les actes que fait la volonté, conduite par la contemplation infuse,

sont d'autant meilleurs, d'autant plus agréables à Dieu, et plus méritoires, que celui qui meut l'âme et qui l'embrase de son amour, est plus noble, plus excellent, et plus élevé au-dessus des hommes et des anges. La volonté est alors dégagée de tout goût sensible, et se tient unie à Dieu seul; et continuant à s'éloigner de toutes choses, elle passe plus outre, elle s'élève davantage vers Dieu, elle l'aime plus que tout ce qui peut paraître aimable, elle accomplit enfin ce commandement dans toute son étendue, en aimant Dieu sur toutes choses.

## § X.

On ne doit pas aussi craindre que la mémoire soit dépouillée de ses espèces. Comme Dieu n'a nulle figure, la mémoire, qui est vide de ses images, est beaucoup plus proche de lui. Au contraire, plus elle s'appuie sur l'imagination qui lui fournit ses fantômes, plus elle est éloignée de Dieu; car il est si élevé au-dessus de nos pensées, que l'imagination non plus que l'esprit n'y peut atteindre. C'est pourquoi les pères spirituels qui ne sont pas encore sortis des bornes de l'oraison commune, et qui n'entendent pas le secret de cette contemplation tranquille, se persuadent que les âmes qui en sont favorisées perdent le temps; *parce que*, selon l'expression de saint Paul, *l'homme charnel*, c'est-à-dire, qui ne s'est pas encore mis au-dessus des opérations de la partie sensitive, *ne comprend pas les choses qui viennent de l'esprit de Dieu* (I Cor., II, 14). Ils troublent la paix que Dieu donne à l'âme dans la contemplation; ils contraignent cette âme de raisonner et de faire des actes, quoiqu'elle n'y sente que de la résistance, de l'ennui, de l'aridité, des distractions, n'ayant point d'autre mouvement que de demeurer dans son repos et dans son union avec Dieu; ils la forcent à concevoir des sentiments tendres et fervents, au lieu qu'ils devraient l'en dissuader. Et parce qu'elle ne peut plus faire ces choses, le temps en étant passé, ils lui causent de nouveaux chagrins; car ils lui représentent qu'elle a pris le chemin de perdition; ils la jettent dans les sécheresses, ils la privent des précieuses onctions du Saint-Esprit. De sorte que leur ignorance est préjudiciable à l'âme et injurieuse à Dieu; car ils osent mettre la main à son ouvrage, qu'ils gâtent par leur incapacité, quoiqu'il lui ait coûté beaucoup pour le conduire à cette perfection.

Mais si l'on veut savoir combien Dieu estime cette tranquillité et ce sommeil mystique de l'âme, il ne faut que l'entendre parler lui-même dans les Cantiques : *Je vous conjure, filles de Jérusalem*, dit-il, *par les chevreaux et les cerfs de la campagne, de ne pas éveiller ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même* (Cant., III, 5). Mais ces maîtres de la vie spirituelle ne peuvent souffrir que l'âme jouisse du repos de la contemplation; ils la pressent de travailler sans interruption, tellement qu'elle empêche l'opération divine en son cœur, et qu'elle la détruit entièrement.

Je veux bien que ces gens-là aient un bon zèle; mais ils n'en sont pas plus excusables. Car, puisqu'ils ignorent ces voies, pourquoi ne renvoient-ils pas ces sortes de personnes à des directeurs plus habiles qu'eux? Ne sont-ils pas coupables devant Dieu de causer de si grands dommages à ces âmes, et de les priver de si grands biens? Cet égarement ne mérite-t-il pas d'être puni par la justice divine, puisqu'il faut traiter les affaires de Dieu, surtout les plus sublimes, avec beaucoup d'intelligence, de considération, de respect, de peur de tromper les autres en se trompant soi-même?

## § XI

Mais je consens qu'ils aient quelque excuse raisonnable : dites-moi, je vous prie, comment se peut excuser celui qui tient toujours captive l'âme qu'il gouverne? Il est hors de doute que quand elle doit avancer



dans la vie spirituelle, selon les secours que Dieu lui donne, elle doit changer sa manière de prier mentalement, et qu'elle a besoin en ce cas d'instructions plus spirituelles et plus relevées. Les mêmes principes ne sont pas bons en tout temps pour les mêmes personnes à qui il arrive divers changements dans la vie intérieure : tous les directeurs ne sont pas ordinairement si consommés en cette science, qu'ils puissent diriger toutes sortes d'âmes en toutes sortes d'états. Il y en a même de si bornés, qu'ils s'imaginent que Dieu ne conduira pas une âme à une perfection plus achevée que celle où ils la trouvent. Il me semble enfin qu'on peut dire que les maîtres en cet art sont semblables à plusieurs sculpteurs qui contribuent différemment chacun selon sa capacité, à faire une statue. Les uns ne savent que préparer le bois, les autres ne peuvent qu'ébaucher les premiers traits, les autres les perfectionnent et les polissent, les autres ont le secret d'y appliquer des couleurs, les autres y mettent la dernière main ; mais un seul n'a pas assez d'habileté pour finir l'ouvrage. De même quelques-uns des pères spirituels sont propres à donner de bons commencements aux âmes qui veulent embrasser la vertu, et ne passent pas plus outre. Quelques autres leur suggèrent les moyens de faire de plus grandes démarches en cette voie, et ils en demeurent là : d'autres les élèvent plus haut, et les arrêtent en ce terme ; mais on en voit très-peu qui sachent les mener au point où Dieu les demande.

Vous donc qui n'êtes pas assez habile pour donner à cet ouvrage divin son dernier achèvement, pourquoi l'entreprenez-vous ? Pourquoi vous mettez-vous dans l'esprit que cette âme n'a nul besoin d'une autre main que de la vôtre pour la conduire au terme où Dieu l'attend ? Mais supposé que vous puissiez bien diriger celles qui n'ont pas les dispositions propres pour monter au-dessus de la vie commune, il est presque impossible que vous ayez les qualités requises pour servir de guide à plusieurs, à qui vous ne laissez pas la liberté de sortir de votre conduite. L'Esprit de Dieu se communique si diversement aux âmes, et ses voies intérieures sont si différentes, qu'un homme seul peut malaisément les distinguer et les suivre. Car enfin, qui est-ce qui *se peut faire*, comme saint Paul, *tout à tous, pour procurer le salut à tous* (I Cor., IX, 22). Il est étrange que bien loin de vous accommoder aux besoins des âmes, vous les gêniez de sorte que vous ne leur permettiez jamais de se retirer de l'oppression : vous ne pouvez souffrir qu'elles vous quittent, ni même qu'elles demandent conseil à d'autres confesseurs, ni qu'elles confèrent avec eux sur des matières qui exigent ces conférences, ni qu'elles apprennent d'eux ce que vous pouvez leur enseigner principalement lorsqu'elles sont inspirées de leur ouvrir leur intérieur. N'est-ce point la jalousie, l'orgueil, la présomption de vous-même, plutôt que le zèle de la gloire de Dieu et du bien des âmes qui vous engagent dans ces désordres ? Car je vous demande comment vous pouvez savoir que ces personnes n'ont pas besoin du secours d'un autre directeur. Mais ne craignez-vous pas la colère et la vengeance de Dieu, qui fait éclater dans Ezéchiel son indignation en ces termes : *Malheur sur vous, pasteurs d'Israël, qui mangiez le lait de mes brebis, et qui vous couvriez de leur laine : je vous demanderai compte de mon troupeau* (Ezech. XXXIV, 2, 3 ; V, 10).

Ceux-là donc qui ne sont pas assez éclairés en ces routes divines, doivent trouver bon que les âmes qui se sont soumises à leur direction en consultent d'autres ; ils doivent les recevoir agréablement lorsqu'elles reviennent ; ils doivent même leur conseiller de prendre d'autres pères spirituels, lorsqu'elles ne profitent plus sous leur direction. S'ils en usent autrement, ils ont sujet d'appréhender que la trop grande estime

d'eux-mêmes et de leur capacité prétendue ne leur inspire des sentiments si peu charitables.

## § XII.

Mais laissons là ces directeurs ignorants, pour parler de ceux qui se comportent plus mal en leur ministère, et qui sont plus pernicioeux aux âmes. Il arrive quelquefois que Dieu donne de violents desirs à certaines personnes de changer de vie et d'état, et de renoncer au siècle, pour se consacrer à la majesté divine dans le cloître. Ces pensées et ces résolutions sont très-agréables au Seigneur, qui a versé de grandes grâces dans leur esprit pour les conduire à ce terme, parce que le monde n'est pas selon son cœur. Néanmoins ces pères spirituels diffèrent l'exécution de ces bons desseins, ou la rendent très-difficile, ou même ils l'empêchent tout à fait sous divers prétextes. Ils allèguent quelquefois la complexion délicate et la faible santé de ceux qui aspirent à la sainte religion; quelquefois les austérités excessives de la vie monastique; quelquefois la rigueur de l'obéissance; quelquefois d'autres peines plus apparentes que véritables. Mais en effet, la répugnance qu'ils ont aux maximes austères de Jésus-Christ, à sa mortification, aux mépris des choses présentes, l'amour de leurs intérêts et de leurs plaisirs, leur indévotion, leur esprit gâté par l'esprit du monde et opposé à l'Esprit de Dieu, d'autres raisons humaines sont les seuls motifs qui les portent à former des obstacles à la vocation religieuse de ces prétendants. Comme ils n'entrent point eux-mêmes, selon l'expression de Notre-Seigneur, ils empêchent les autres d'entrer. Mais ils seront enfin frappés de cette malédiction du Sauveur : *Malheur à vous, docteurs de la loi, qui avez pris la clef de la science, et vous n'êtes point entrés dans la maison de Dieu, ni vous n'en avez pas permis l'entrée à ceux qui y voulaient entrer (Luc., XI, 52)*. On peut dire avec vérité qu'ils sont comme des pierres et comme des barres de fer à la porte du ciel, pour en fermer l'entrée aux autres. Ils ne considèrent pas que Dieu les a établis dans ce sacré ministère pour forcer ceux qu'il appelle à entrer, ainsi qu'il l'a ordonné dans l'Evangile (*Luc., XIV, 23*); et au contraire, ils les écartent de la porte étroite qui donne le passage et qui ouvre le chemin à la vie éternelle et bienheureuse. De cette manière le directeur est un de ces aveugles qui retirent les âmes de la conduite du Saint-Esprit.

## § XIII.

Le second aveugle qui tâche d'embarrasser l'âme dans son recueillement intérieur, c'est le démon. L'envie et la haine l'animent tellement contre les hommes, qu'il ne peut souffrir qu'une âme lui échappe, qu'elle se préserve de ses surprises et de ses liens, qu'elle s'enrichisse des trésors de Dieu. Il s'efforce de l'aveugler et de l'éloigner des sacrées onctions que le Saint-Esprit verse sur elle dans les sublimes communications de sa retraite et de sa contemplation. Il fait tout le possible pour mêler en ce commerce tout spirituel et tout pur, les goûts sensibles et la délectation du sens, afin de rappeler l'âme à ses premiers sentiments, à ses premières ferveurs et à ses premières considérations qui flattaient son imagination et sa sensualité. Il emploie tous ces moyens pour la détourner de son application à Dieu, où le Saint-Esprit fait secrètement en elle des opérations admirables.

Tandis que le malin esprit se sert ainsi de ses artifices ordinaires, l'âme qui cherche les tendresses sensibles dans l'oraison, s'y attache facilement et s'éloigne de sa récollection, quoique Dieu lui communique ses plus grandes grâces. Car, s'imaginant qu'elle ne fait rien dans cette contemplation tranquille, elle embrasse volontiers la méditation active et sensible, où les actes qu'elle y fait et les consolations qu'elle y sent



lui paraissent quelque chose. C'est un grand malheur que cet ennemi commun la prive ainsi de biens spirituels si importants, quoiqu'elle ne conçoive pas ses pertes. Au contraire, elle croit que Dieu la visite et lui fait de nouveaux dons. Si bien qu'elle se tient à la porte de son Epoux ; elle regarde ce qui se fait dans sa chambre ; mais elle n'y entre jamais.

Que si elle sort par hasard de sa captivité pour entrer dans le secret de la contemplation, le démon fait alors grand bruit : il la remplit de crainte ; il accable le corps de douleurs ; il forme même auprès d'elle des sons horribles ; il l'excite à réfléchir sur ce fracas pour la tirer de son recueillement ; il continue jusqu'à ce qu'il remporte l'avantage, ou qu'il soit vaincu et repoussé. Mais il est pour l'ordinaire le maître des âmes faibles et inconstantes ; et la facilité qu'il a de les surmonter, fait qu'il ne cesse pas d'en attaquer plusieurs pour les dépouiller de leurs richesses surnaturelles.

#### § XIV.

On peut appliquer à ce sujet ce que Dieu dit au saint homme Job de ce monstre : *Il absorbera un fleuve entier sans s'étonner ; il espère que le Jourdain coulera dans sa gueule ; il le prendra comme on prend le poisson à l'hameçon ; il lui percera les narines avec des pointes de pieux. Les rayons du soleil seront au-dessous de lui, et il mettra l'or sous ses pieds comme la boue (Job, XL, 18, 19 ; XLI, 21).* C'est-à-dire, dans un sens spirituel et mystique, le prince des ténèbres dévorera les âmes élevées aux dons les plus sublimes et à la plus éminente perfection. Il les percera de la pointe des connaissances qui leur exciteront des sentiments doux à la nature, afin de les séparer de Dieu et de dissiper leur contemplation. Il leur soustraira les rayons des admirables lumières dont Dieu les éclaire en leur solitude intérieure ; et il leur enlèvera l'or de l'ardente charité qui les consume, et il les jettera par terre et dans la boue, en les attachant aux sens et aux créatures.

C'est pourquoi, ô âmes que Dieu a conduites à cet état si relevé, ne descendez plus à vos premières opérations. Il est vrai qu'elles vous étaient utiles au commencement pour renoncer au monde et à vous-mêmes ; mais puisque Dieu veut opérer lui-même en vous, elles vous sont préjudiciables. Vous devez avoir seulement soin de vous appliquer à Dieu dans votre contemplation avec une attention amoureuse, et la bonté divine ne manquera pas de vous donner des grâces singulières et très-abondantes.

#### § XV.

Le troisième aveugle qui conduit l'âme, c'est l'âme elle-même. Comme elle ne comprend ni ce qu'elle est, ni son état, elle se trouble, elle s'inquiète, elle se fait beaucoup de mal. Toute sa science et toute sa capacité naturelle consistent à opérer par les sens. C'est pourquoi lorsque Dieu la retire de cette activité pour la mettre dans le repos de la contemplation, elle croit être dans l'inaction ; elle fait de très-grands efforts pour reprendre l'exercice des actes exprimés sensiblement et étendus en toute leur force. Mais elle ne trouve que de la désolation, au lieu des douceurs dont Dieu la nourrissait dans cette paix intérieure, dans ce silence spirituel et dans cette sainte oisiveté. Lors même que Dieu voudra quelquefois la retenir en ce repos, elle résistera opiniâtrément. L'imagination fera du bruit, l'entendement agira avec beaucoup de contention ; elle fera enfin ce que font les petits enfants que leurs mères veulent porter entre les bras pour leur épargner la peine de marcher. Ils crient, ils pleurent, ils se glissent de leur sein à terre ; mais après tout, ils ne peuvent marcher et ne font qu'empêcher leurs mères de marcher. Ou bien l'âme ressemble à celui dont un peintre veut tirer le portrait, mais qui se remue sans cesse et qui ne lui donne pas le loisir de remar-

quer les traits de son visage, ni de les exprimer. De même elle se donne sans cesse du mouvement par la continuation de ses actes, et elle empêche Dieu d'en achever tous les traits. L'âme doit donc se convaincre de cette importante vérité, qu'encore qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elle marche en la vertu, elle fait néanmoins plus de chemin que si elle marchait elle-même. Comme Dieu la porte entre ses bras, elle ne sent pas le chemin qu'elle fait : comme il opère en son cœur, elle ne voit pas son opération, parce que ses puissances ne sauraient la découvrir. Elle doit donc se mettre entre les mains de Dieu et se fier à sa conduite ; elle avancera sûrement et elle n'aura nul danger à craindre.

## § XVI.

Pour revenir maintenant à notre sujet après cette longue digression, je dis que si les sacrées onctions ou touches du Saint-Esprit qui ont apaisé la soif, la faim et les douleurs de l'âme, et qui ont disposé l'âme à l'union divine, sont si nobles et si excellentes, quelle sera, je vous prie, la possession de ce bien inexplicable ? Avec quels transports, avec quelles délices l'âme en goûtera-t-elle la jouissance ?

Au reste l'âme donne fort proprement le nom de cavernes à ses puissances. Car, sentant bien qu'elles reçoivent ces profondes connaissances et la lumière de ces divins flambeaux, elle ne doute pas que leur profondeur ne soit égale à la profondeur des connaissances et de l'amour que ses puissances renferment. Elle est persuadée qu'elles ont autant de capacité et autant de réduits différents qu'il y entre de causes différentes des connaissances, des plaisirs et des joies qu'elle reçoit en cet état. L'âme est remplie spirituellement de toutes ces choses spirituelles, comme l'imagination est pleine de tous les objets matériels dont les sens extérieurs transmettent les espèces jusqu'à elle.

## QUATRIÈME VERS.

Du sens obscurci et aveuglé.

Deux choses empêchent l'œil de voir, ou l'obscurité, ou la taie qui le couvre. Dieu est la lumière et le véritable objet de l'âme : si l'âme n'est point éclairée de cette lumière, quoiqu'elle ait les yeux de l'esprit fort perçants, il faut dire qu'elle est dans l'obscurité. Mais si elle est infectée du péché, ou si elle occupe ses passions à la recherche et au goût de quelque objet sensuel, elle a les yeux couverts de taies. De sorte qu'encore que la lumière divine ne lui manque pas, néanmoins son aveuglement et son obscurité, qui est l'ignorance qu'elle a dans la pratique des choses, l'empêchent de l'apercevoir. Elle était frappée de cet aveuglement et plongée dans cette obscurité, avant que Dieu l'illuminât et la transformât en lui-même. Le Sage avoue qu'il a été sujet aux mêmes inconvénients, lorsqu'il dit que Dieu a dissipé son ignorance par la lumière qu'il a versée en son esprit.

Mais il faut remarquer que selon les spirituels, être dans l'obscurité n'est pas la même chose qu'être dans les ténèbres. Être dans les ténèbres, c'est être aveuglé par le péché ; mais on peut être dans l'obscurité sans péché. On y tombe en deux manières, savoir : quand on ignore quelques-unes des choses naturelles, et quand on ne connaît pas plusieurs choses surnaturelles. L'âme avoue que son esprit n'ayant point de lumière divine, a été dans l'obscurité à l'égard de ces deux sortes d'objets. Car, pour me servir des termes de l'Écriture, jusqu'à ce que Dieu dise : *Que la lumière soit produite* (Genes., 1, 3), les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme de ces cavernes du sens ; et plus le sens avait d'obscurité dans ses cavernes avant que Dieu y ait lancé les rayons de sa lumière, plus les ténèbres qui l'occupaient étaient épaisses et profondes. C'est pourquoi il était impossible à l'homme en cet état, de lever les yeux vers la lumière divine, ni même d'y penser. Il ne l'avait jamais



vue, il n'en connaissait pas les qualités, il n'avait pu conséquemment la désirer. Au contraire, il n'est capable que de souhaiter les ténèbres; et quand il les aura trouvées, il passera de ténèbres en ténèbres; puis-que comme *un jour appelle un autre jour*, dit le roi-prophète, de même *une nuit appelle une autre nuit* (Psal. XVIII, 3). Ainsi un abîme de ténèbres en attire un autre, de même qu'un abîme de lumière fait venir un autre abîme de lumière. Pour cette raison les rayons de la grâce dont Dieu avait frappé les yeux de l'âme pour lui faire voir la lumière divine qui la rendait agréable à son Epoux, appellent un autre abîme de grâce qui est la transformation de l'âme en Dieu.

De plus, le sens de l'homme était aveugle, parce qu'il cherchait du plaisir en toute autre chose qu'en Dieu. Car, l'appétit sensuel cause l'aveuglement de la partie supérieure et de la raison. Il se répand comme un nuage sur les yeux du cœur, qu'il empêche de voir les choses qui sont devant lui. Si bien que le cœur s'attachant à la satisfaction du sens, il était incapable de regarder les richesses immenses et les beautés infinies de son Créateur. En effet, comme la moindre chose qui cache la prunelle de l'œil l'empêche de voir les objets les plus gros et les plus proches, de même la moindre sensualité que l'appétit fera goûter à l'âme, mettra un obstacle invincible à l'infusion des grâces admirables qu'elle recevrait de Dieu.

Mais qui peut dire combien il est impossible qu'une âme qui s'assujettit aux passions, juge des choses divines comme elles sont en elles-mêmes? Il est nécessaire, pour en juger sainement, d'étouffer les mouvements de l'appétit, et le plaisir dont il se repaît parmi les créatures. Sans cette dure mortification, l'âme prendra pour divines les choses qui ne le sont pas, et pour non divines celles qui le sont. Tandis qu'elle a l'œil du jugement couvert d'une taie, elle ne verra que de petits nuages, tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre. Dieu même ne lui paraîtra qu'un nuage, puisqu'elle sera incapable de voir d'autres objets que des nuages. De là vient que les passions et les voluptés sensuelles ne permettent pas que les connaissances divines entrent dans notre esprit, comme le Sage le déclare : *L'enchantement des bagatelles obscurcit le bien, et l'inconstance de la concupiscence corrompt le bon sens* (Sap., IV, 12). C'est pourquoi ceux qui sont encore attachés au contentement des sens, font beaucoup d'état de ce qui est moins considérable en la vie spirituelle, je veux dire les sentiments agréables, et ont très-peu d'estime pour ce qui est le plus excellent et le plus élevé au-dessus du sens.

Il est constant que celui-là vit d'une manière animale, qui vit selon ses passions naturelles; et quoique les passions passent quelquefois jusqu'à la connaissance et au goût des choses spirituelles, néanmoins si elles agissent en cela par leurs mouvements naturels, elles ne sortent pas des bornes de la matière et de la nature. Car il importe peu que l'objet soit spirituel, lorsque le désir qu'on en a et l'usage qu'on en fait tirent leur origine et leur force des appétits naturels, et sont fondés sur la nature animale. Mais quoi! direz-vous, quand on désire Dieu, n'est-ce pas une chose naturelle? Je vous réponds que cela n'est pas toujours surnaturel. Il est nécessaire pour cet effet, que le motif de ce désir soit surnaturel. De plus, il faut que sa force et son efficace viennent de Dieu. Mais quand vous concevez ce désir de votre propre fond en ce qui regarde la manière de désirer, il n'est que naturel. Si bien que quand vous occupez votre appétit naturel à goûter les choses spirituelles, vous vous obscurcissez les yeux de l'esprit, et vous ne vous élevez pas au-dessus des bassesses de l'homme animal : vous ne pourrez ni entendre les choses spirituelles qui surpassent le sens, ni

en juger avec droiture et sans erreur. Il me reste à donner maintenant l'explication du cinquième et du sixième vers de ce cantique.

V<sup>e</sup> ET VI<sup>e</sup> VERS.

Dans ses excellences extraordinaires

Elle donne tout ensemble de la chaleur et de la lumière à son bien-aimé.

Ces paroles signifient que les cavernes des puissances, c'est-à-dire leur capacité, sont remplies des brillantes lumières de ces divins flambeaux tout éclatants et tout ardents. Les puissances ainsi éclairées et enflammées du feu de l'amour sacré, se donnent à Dieu, et font rentrer en Dieu les lumières et les ardeurs qu'elles ont reçues de lui. Ensuite elles sont elles-mêmes transformées en flambeaux, en lumière, en amour, et l'âme fait rejaillir par une continuelle réflexion, toutes ces richesses spirituelles sur son bien-aimé, comme un cristal pénétré des rayons du soleil les réfléchit et les lui renvoie. Mais l'âme fait ce renvoi plus parfaitement, puisqu'elle le fait avec le consentement de sa volonté.

Dans ses excellences extraordinaires.

C'est-à-dire, dans une excellence et une sublimité qui sont au-dessus de nos pensées et de nos paroles. Car l'âme rend à Dieu la sagesse et les connaissances avec la même excellence et la même perfection, que l'entendement les a reçues de Dieu. La volonté rend aussi à Dieu la bonté qu'elle en a reçue avec la même excellence qu'elle est unie à la bonté divine; car elle ne la possède que pour la donner. Elle rend enfin à Dieu tous les dons qu'il lui fait de sa force, de sa bonté, de sa justice, de ses autres attributs, avec les mêmes degrés d'excellence et de perfection qu'elle les reçoit. Il semble qu'étant ainsi transformée en Dieu, elle fait en Dieu ce que Dieu fait lui-même en elle, parce que sa volonté n'est plus qu'une volonté avec celle de Dieu. Et on peut dire en quelque façon que, comme Dieu se donne à elle volontairement, librement, gratuitement, de même sentant un ardent amour et une douce complaisance pour l'essence et les perfections de Dieu, elle donne Dieu lui-même à Dieu. Et c'est là le don mystique et plein d'amour que l'âme fait à Dieu. Car il semble que Dieu est l'âme, et que comme sa fille adoptive, elle le possède par le droit que son adoption lui donne sur lui-même. C'est ainsi qu'elle paie tout ce qu'elle doit. C'est ainsi qu'elle goûte des délices inexplicables; car elle donne à Dieu ce qui lui est convenable et agréable. Il est vrai qu'elle ne donne pas Dieu réellement à Dieu, puisqu'il est essentiellement à soi-même: mais elle lui donne tout ce qu'elle en reçoit, pour payer son amour excessif. Or, Dieu se contente de ce don, et il l'accepte volontiers, parce que c'est un bien qui appartient à l'âme. De là vient qu'il la chérit davantage, et que l'âme réciproquement l'aime avec plus de véhémence: et dans cette union mutuelle de volonté et d'amour, leurs biens sont communs, et ils se peuvent dire l'un à l'autre ce que Notre-Seigneur disait à son Père: *Tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi* (Joan., XVII, 10). Ces communications réciproques se font sans interruption dans le ciel; mais elles ne se font sur la terre que pendant que l'âme est dans l'exercice actuel de l'amour, et lorsqu'en recevant de Dieu, elle lui rend ce qu'elle possède, et de cette sorte:

Dans ses excellences extraordinaires

Elle donne tout ensemble de la chaleur et de la lumière à son bien-aimé.

Mais il est à propos de réfléchir sur les merveilleuses perfections avec quoi l'âme fait ses présents à Dieu. Lorsque dans son union actuelle avec Dieu elle a une espèce de jouissance de Dieu comme les bienheureux, elle se réjouit de son bonheur, elle sent les obligations qu'elle a à son Créateur; et c'est dans ses communications qu'elle fait à Dieu



un don de Dieu et d'elle-même. Car pour ce qui est de l'amour, elle l'aime selon la mesure de toutes ses perfections; elle lui offre de la même manière des louanges et des sentiments de gratitude. Elle possède pareillement les trois principales excellences de l'amour. La première est, qu'elle aime Dieu par lui-même : ce qui est sans doute admirable; car elle est excitée à cet amour par le Saint-Esprit qu'elle a en elle-même; et ainsi elle aime Dieu comme le Père éternel aime son Fils, selon ces termes rapportés par saint Jean : *Afin, dit-il, que vous les aimiez de l'amour dont vous m'avez aimé, étant moi-même en eux* (Joan., XVII, 26). La seconde est d'aimer Dieu en Dieu, parce que dans cette union elle est toute absorbée en l'amour de Dieu, et Dieu se communique à elle fort ardemment. La troisième, elle aime Dieu à cause précisément de ce qu'il est en soi-même. Elle ne l'aime pas à cause de sa libéralité, de sa bonté, de ses attributs, mais à cause de son essence qui contient toutes ces grandeurs.

A l'égard de cette espèce ou image de jouissance de Dieu, elle a trois autres perfections dignes d'admiration. Premièrement, elle jouit de Dieu étant unie avec lui très-intimement. Car comme elle unit son entendement avec la sagesse, avec la bonté, avec les autres attributs divins, elle les connaît distinctement; et cette connaissance lui imprime une joie incomparable. Secondement, elle se réjouit d'ordinaire en Dieu seul sans mélange d'aucune créature. En troisième lieu, son plaisir vient principalement de ce qu'elle jouit de Dieu à cause de ce qu'il est en soi-même, sans avoir égard à sa propre satisfaction, et sans y souffrir aucun motif tiré des choses créées. Les louanges qu'elle donne à Dieu renferment aussi trois rares excellences. L'une est que l'âme loue Dieu par devoir, puisqu'il l'a créée pour sa gloire, comme il le dit de lui-même dans les prophéties d'Isaïe : *J'ai créé ce peuple pour moi, il publiera mes louanges* (Isa., XLIII, 21). L'autre, elle chante les louanges de Dieu à cause des bienfaits dont il la comble, et du contentement qu'elle prend à le louer. La dernière, elle fait éclater ses louanges à cause de ses grandeurs infinies. Quant à la gratitude, elle y trouve encore trois perfections particulières; car elle rend à Dieu ses actions de grâces pour tous les biens naturels et surnaturels dont il l'a favorisée. Elle reçoit une singulière consolation des louanges dont elle le comble. Elle chante enfin ses louanges par cette seule raison qu'il est Dieu; et c'est là le plus pressant et le plus agréable des motifs qui la portent à ce divin exercice.

#### QUATRIÈME CANTIQUE.

Avec combien de douceur et d'amour  
 Vous éveillez-vous dans mon sein,  
 Où vous demeurez seul en secret!  
 Dans votre douce aspiration,  
 Pleine de biens et de gloire,  
 Que vous m'enflammez agréablement de votre amour!

L'âme se tourne avec amour vers son Epoux, et marque l'estime qu'elle fait des deux effets admirables qu'il produit en elle par cette union; elle lui en rend grâces; elle dit aussi de quelle manière il les fait, et ce qu'ils opèrent dans le fond de son intérieur.

Le premier effet est, que Dieu qui repose en l'âme se réveille en elle; et il s'y réveille avec douceur et avec amour. Le second, Dieu respire dans l'âme, et il y respire en communiquant ses biens et sa gloire. Ce qui rejaillit de là sur l'âme, c'est le feu d'un amour tendre et délicieux. C'est pourquoi elle s'explique de la sorte : O Verbe éternel, mon Epoux, vous demeurez en secret et en silence dans le centre et dans le fond de

moi-même; vous y demeurez seul comme maître; vous y demeurez comme dans votre maison, comme dans votre lit, comme dans mon propre sein; et là vous vous unissez à moi intimement; c'est là où vous vous éveillez; mais avec combien de douceur et d'amour vous éveillez-vous! Vous y respirez aussi, mais avec combien d'agrément pour moi, puisque vous me comblez de richesses et d'honneur! Avec combien de plaisir m'embrassez-vous de votre amour! Avec combien de satisfaction m'unissez-vous à vous-même! L'âme emploie, pour s'exprimer, la comparaison d'un homme qui sort du sommeil et qui respire, parce qu'elle sent bien que cela se passe de la sorte dans son intérieur.

I<sup>er</sup> ET II<sup>e</sup> VERS.

Avec combien de douceur et d'amour  
Vous éveillez-vous dans mon sein!

Le réveil que le Fils de Dieu fait en l'âme, et qu'elle prétend expliquer en ce vers, n'est autre chose que le mouvement qu'il excite dans le fond de l'âme; mouvement plein d'excellence, d'empire, de gloire, de douceur, qui surpasse la douceur de tous les parfums du monde les plus exquis. Il semble que tous les royaumes de la terre et toutes les puissances du ciel sont dans le mouvement, et que toutes les substances, toutes les perfections, toutes les beautés des créatures se remuent pour concourir ensemble à ce mouvement. Parce que, comme dit saint Jean, toutes choses *sont vie en lui* (Joan., VI, 64); et selon l'expression de l'Apôtre, *elles vivent et se meuvent en lui* (Act., XVII, 28). C'est pourquoi elles paraissent toutes se donner du mouvement, lorsque ce Roi divin se voulant découvrir à l'âme par les lumières qu'il y répand, il y fait ce mouvement. Néanmoins, il ne se meut pas lui-même, et il demeure immobile, parce que c'est lui qui porte, comme parle Isaïe, *son empire sur ses épaules* (Isa., IX, 6), c'est-à-dire, *qui soutient l'univers de sa parole toute-puissante*, dit saint Paul (Hebr., I, 3). On peut dire, pour faire entendre ceci plus aisément, qu'il y a quelque chose de semblable à ce qui arriverait si la terre tournait. Comme tous les corps qu'elle porte tourneraient avec elle, de même lorsque ce grand Monarque fait ce mouvement dans l'âme, il semble remuer indistinctement toutes choses.

Cependant il fait connaître à l'âme dans ce mouvement, de quelle manière toutes les créatures, supérieures ou inférieures, ont en lui leur vie, leur force, leur durée, elle comprend ce qu'il dit lui-même : *Que c'est par lui que les rois règnent, que les législateurs font des lois justes, que les princes commandent, que les grands rendent la justice avec droiture* (Prov., VIII, 15, 16). Et quoiqu'elle sache bien que toutes ces choses n'ayant qu'un être créé et fini, sont distinctes de Dieu qui est sans commencement et sans fin; quoiqu'elle les connaisse en lui avec toute leur force et toutes leurs qualités, néanmoins elle les connaît mieux en son essence à cause de son éminence infinie, qu'en elles-mêmes et qu'en leur nature. De sorte qu'elle puise des plaisirs infinis dans cette féconde source; je veux dire, dans la connaissance des effets par leur cause, des créatures par leur principe.

Mais puisque Dieu est immobile, comment est-ce que ce mouvement se fait en l'âme? C'est assurément un grand sujet d'admiration, car elle reçoit de Dieu du changement et du mouvement, et dans ce nouvel état elle connaît en lui cette vie divine, elle y voit cette essence et cette harmonie de toutes les créatures; elle conçoit comment Dieu produit ces effets et fait ce changement, en les faisant passer du néant à l'être. Ce qui a fait dire à Salomon *que la sagesse se meut plus facilement que toutes les choses qui sont capables de se mouvoir* (Sap., VII, 24). Ce n'est,



pas qu'elle soit elle-même dans le mouvement, mais c'est qu'elle est le principe du mouvement de toutes les créatures. Elle est immuable en elle-même, mais elle remue et change toutes choses; en un mot, la sagesse est plus active que toutes les créatures qui sont capables d'agir.

De sorte qu'à proprement parler, c'est l'âme qui est mue et qui est réveillée dans ce changement. Néanmoins elle voit toujours Dieu dans elle-même; elle connaît qu'il agit toujours de la même manière qu'il ment, qu'il gouverne, qu'il donne aux créatures leur essence, leur vertu, leur puissance, leur beauté, tout ce qu'elles ont; qu'il les contient en lui-même virtuellement et d'une façon infiniment éminente; elle a aussi quelque connaissance de ce qu'est Dieu en soi-même, de ce qu'il est dans les choses créées, comme celui à qui on ouvre les portes d'un palais voit d'un coup d'œil la grandeur de la personne qui l'occupe et toutes les actions qu'il y fait.

Il est difficile d'expliquer nettement comment l'âme est ainsi réveillée, c'est-à-dire comment se fait cette vue qu'elle a de Dieu et des créatures. Pour moi, je crois, autant que je le puis concevoir, que Dieu tire quelques-uns des rideaux qui sont entre l'âme et lui, afin qu'elle puisse le voir. Il ne les ôte pas tous, car il laisse toujours le voile de la foi. Et alors Dieu se montre au travers de ce rideau, mais il ne se montre que de loin et avec obscurité. L'âme voit ainsi sa divine face pleine d'éclat, de grâces et de beauté; et parce que c'est lui qui imprime par sa puissance l'action à toutes choses, elle voit en même temps tout ce qu'elle opère. Lorsqu'elle passe ainsi de son ignorance à cette connaissance, de ses ténèbres à cette clarté, on peut dire que c'est son réveil. Et parce que tout son bien vient de Dieu, qui le lui donne, on peut dire aussi que son réveil est le réveil de Dieu, puisque c'est lui qui la réveille en la retirant de son ignorance et de son obscurité. Et c'est dans ce sens que David dit : *Levez-vous, Seigneur; pourquoi dormez-vous (Psal., XLIII, 23)?* Comme s'il disait : Nous sommes tombés à terre, nous nous sommes endormis; relevez-nous, Seigneur, réveillez-nous. De là vient que l'âme étant accablée d'un si profond sommeil qu'elle ne pouvait s'en retirer elle-même, et que Dieu seul pouvait la réveiller et lui ouvrir les yeux, elle lui dit avec raison :

#### DEUXIÈME VERS.

Avec combien de douceur et d'amour  
Vous éveillez-vous dans mon sein!

Réveillez-nous, Seigneur, éclairez-nous, afin que nous voyions les biens que vous nous mettez toujours devant les yeux, et afin que nous les aimions. Nous connaissons alors que vous vous êtes porté de vous-même à nous accorder vos bienfaits, et que vous vous êtes souvenu de nous.

Certainement ce que l'âme réveillée de cette sorte connaît dans son intérieur de l'excellence de Dieu, ne se peut ni voir ni comprendre. Il semble à l'âme qu'elle entend une voix qui crie que Dieu a des millions de grandeurs; elle les regarde avec des transports inexplicables, elle y demeure, elle s'y conserve; et en étant tout environnée et toute remplie, elle paraît terrible et redoutable à ses ennemis, comme une armée rangée en bataille; mais elle est en même temps pénétrée de douceurs et pleine de plaisirs en Dieu, lequel renferme en soi toutes les douceurs et tous les plaisirs possibles.

Mais on peut former ici un doute: comment l'âme qui est engagée dans un corps mortel, peut supporter de si grandes communications de Dieu. Car si la vue d'Assuérus dans l'éclat de sa majesté fut capable de

faire tomber la reine Esther en pâmoison, à combien plus forte raison la vue de Dieu dans toute sa puissance, dans toutes ses splendeurs, dans toutes ses excellences, doit-elle jeter l'âme dans la défaillance ? Elle la supporte néanmoins sans pâmoison et sans frayeur pour deux raisons (*Esther. XV, 16, 17*).

La première est parce qu'elle est dans l'état d'une perfection consommée, d'autant que la partie inférieure est délivrée de ses imperfections ; elle est soumise et conforme à l'esprit. C'est pourquoi elle ne sent ni la perte ni la douleur qu'elle sentirait, si l'esprit n'était pas entièrement purifié, et n'avait pas les dispositions requises pour souffrir sans peine ces communications spirituelles et divines. Puis donc que l'âme est alors débarrassée de ces obstacles, elle reçoit sans défaillance les impressions de Dieu les plus violentes.

La seconde et la principale est parce que Dieu lui donne alors de grandes marques d'amour et de douceur. Car comme il ne lui découvre ses grandeurs et sa gloire que pour l'élever et la faire nager dans une mer de délices spirituelles, il la fortifie alors comme il fortifia autrefois Moïse, afin qu'il pût porter le poids de sa majesté divine et l'éclat de sa gloire infinie.

Voilà pourquoi l'âme trouve en Dieu une douceur et une tendresse égales à sa puissance, à sa souveraineté, à ses grandeurs : et elle y puise une force assez grande et une protection assez puissante pour soutenir ces délices, ces tendresses, toutes ces grandeurs infinies. Ainsi, bien loin de tomber dans les langueurs et les défaillances, elle est animée d'un courage, d'une ferveur et d'une force admirables.

En effet, comme la reine Esther revint de sa pâmoison lorsque le roi la toucha de son sceptre et lui témoigna son amitié, de même l'âme revient de ses étonnements, ou plutôt elle se garantit de ses craintes, parce que le roi du Ciel lui donne des preuves de son amour infini, surtout lorsqu'il lui dit, comme Assuérus le dit à Esther : *N'appréhendez rien ; je suis votre frère, je suis votre époux*. Il fait couler dans l'âme sa propre force, son propre amour, sa propre bonté, ses propres perfections. Il l'orne de ses habits royaux, il l'embaume de ses parfums, il la pare de sa couronne et de son sceptre, il la charge de ses pierreries et de son or, c'est-à-dire qu'il la fait participante de toutes ses vertus et de toutes ses perfections autant qu'elle en est capable : si bien qu'elle a toutes les qualités de reine, et qu'on peut dire d'elle en termes du prophète : *La reine, ô souverain Monarque de l'univers, couverte d'une robe d'or dont la variété est admirable, se tient debout à votre droite* (*Psal. XLIV, 10*). Mais parce que toutes ces merveilles se passent dans le fond de l'âme, elle ajoute :

Où vous demeurez seul en secret.

### TROISIÈME VERS.

Où vous demeurez seul en secret.

L'âme assure ici que Dieu demeure en secret dans son sein, c'est-à-dire dans le fond de sa substance et de ses puissances. Car il est constant que Dieu demeure comme en cachette dans les âmes et dans leur substance, puisque sans cela elles ne pourraient subsister. Mais il y demeure en différentes manières : il se trouve volontiers dans les unes et à contre-cœur dans les autres. Dans les unes, il y est comme dans sa propre maison, où il commande et où il gouverne tout ; dans les autres, il y est comme dans une maison où l'on ne lui permet pas de rien ordonner ni de rien faire.

Lorsqu'une âme a étouffé ses passions, il y est plus seul, il y est plus content ; il la conduit plus absolument, il y demeure plus sûrement avec une union plus étroite, avec un plus grand détachement des créatures. Le démon n'y peut entrer, et l'esprit humain ne peut comprendre



ces familiarités divines. Mais ce Dieu de bonté n'est pas caché à l'âme en cet état; elle sent sa présence et ses caresses spirituelles, elle s'aperçoit de son réveil, c'est-à-dire des saints mouvements qu'elle excite en elle, lorsque, paraissant dormir auparavant et reposer dans son sein, il l'embrase tout à coup des flammes de son amour.

Oh! que cette âme est heureuse de savoir que Dieu prend son repos dans son sein! oh! qu'il lui est avantageux de se dégager des créatures, de fuir les affaires du monde, de vivre dans une grande tranquillité, de peur que les moindres bagatelles ne troublent et n'interrompent le sommeil de son bien-aimé! Il y est ordinairement comme assoupi dans cette union avec l'âme, et l'âme le possède communément avec beaucoup de satisfaction spirituelle. S'il s'y tenait toujours dans le réveil et dans l'action, c'est-à-dire s'il la favorisait toujours de connaissances nouvelles et d'amour enflammé, ce serait l'état de la gloire céleste et éternelle. Car si un seul écoulement de ces grâces extraordinaires élève l'âme à un bonheur si inconcevable, que serait-ce si ces profusions étaient continues?

Pour ce qui concerne les âmes qui n'ont acquis ni cette union ni les dispositions d'y parvenir, Dieu y demeure, non pas malgré lui ni mal content, mais si caché, qu'elles n'ont nulle marque de sa présence. Néanmoins, il fait glisser quelquefois dans leur cœur certains traits doux et aimables qui leur donnent une satisfaction bien sensible, mais qui ne sont pas de même nature que les mouvements tout divins que Dieu produit dans ces grandes âmes. Ils ne sont pas si cachés au démon et à l'entendement que ceux-ci : les opérations des sens les peuvent faire connaître, parce que ces âmes ne se sont pas encore défaites entièrement des imperfections de la partie inférieure. Au contraire, l'âme parfaite est tellement possédée de son époux, qu'elle ne voit plus que lui, qui opère en elle avec toute la douceur possible. C'est pourquoi elle dit :

#### QUATRIÈME, CINQUIÈME ET SIXIÈME VERS.

Et dans votre douce aspiration,  
Pleine de biens et de gloire,  
Que vous m'enflammez agréablement de votre amour!

Quoique je ne prétende pas expliquer ici cette douce aspiration de Dieu, de peur de la faire paraître moindre qu'elle n'est et de l'obscurcir au lieu de la rendre plus intelligible, néanmoins, j'en donnerai quelque idée, pour faire comprendre, en quelque manière, ce que c'est que cette opération divine.

Dieu dispose l'âme à cette admirable aspiration de la sorte. D'abord, il l'élève au-dessus de la connaissance des sens extérieurs et intérieurs, parce que ces connaissances sont renfermées dans la matière et ne sortent pas des bornes de la nature, laquelle ne peut conduire l'âme à la connaissance des choses surnaturelles et divines, puisque ces sortes de lumières sont au-dessus de toutes ses forces. Ensuite, il verse dans l'âme, par une infusion surnaturelle, la connaissance de la Divinité et de ses perfections infinies. Si bien que l'âme, toute pénétrée des rayons de ce soleil de justice, découvre, d'une manière ineffable, toutes les grandeurs de Dieu, autant qu'il est possible de les connaître en cette vie mortelle. Il lui semble alors qu'elle est remplie, en quelque façon, des lumières que les bienheureux reçoivent dans le ciel, et qu'il n'y a presque plus de nuages qui lui dérobent la vue de Dieu et de ses attributs, tant sa connaissance est pénétrante et étendue.

Dieu ayant ainsi préparé l'âme, il lui communique, par cette aspiration, le Saint-Esprit, et il le lui communique selon la mesure et la grandeur de ses connaissances. Et c'est en ces heureux moments que l'Esprit divin la pénètre, la remplit, l'absorbe toute en lui-même. C'est

en ce temps qu'il allume en elle les flammes d'un amour très-ardent, très-agréable et tout à fait incompréhensible. Elle est tellement possédée de cet amour qu'elle ne pense qu'à aimer, et que toutes ses opérations se réduisent à l'amour. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle souffre la porte à l'amour. Chaque respiration et chaque action sont autant d'actes d'amour, ou plutôt ce n'est qu'un amour continuél sans aucune interruption.

Mais parce que le Saint-Esprit la consume ainsi des flammes de son amour, il la transforme en lui-même de telle sorte qu'il répand en elle tous les biens divins dont elle est capable. Il la comble aussi d'une gloire qui est une espèce de participation de la gloire des anges et des bienheureux. Ainsi l'âme goûte par avance les douceurs du paradis, et elle semble être déjà transportée dans le ciel. Mais comme ces choses surpassent la capacité de notre esprit et ne peuvent tomber dans notre sens, je n'en parlerai pas davantage et je mettrai fin à ce traité.

## CANTIQUES SPIRITUELS DE L'ÂME,

### ET DE JÉSUS-CHRIST, SON ÉPOUX,

OU L'ON EXPLIQUE PLUSIEURS AFFECTIONS ET PLUSIEURS EFFETS DE  
LA CONTEMPLATION.

### PRÉFACE.

*Comme ces Cantiques semblent avoir été composés avec quelque fervor en l'amour de Dieu, dont la sagesse infinie, dit Salomon, s'étend d'une extrémité à une autre extrémité, et comme l'âme qui en est conduite paraît avoir la même abondance de paroles et la même impétuosité que lui, je ne prétends pas expliquer la vaste capacité de cet Esprit, à qui l'amour donne une si grande fécondité en ce sujet. Ce serait même une ignorance grossière de croire qu'on ait des termes propres pour exprimer ces faveurs. Car l'Esprit du Seigneur, qui nous aide en notre faiblesse, dit saint Paul, demande pour nous, avec des gémissements ineffables (Rom. VIII, 26), ce que nous ne pouvons ni concevoir ni faire comprendre. En effet, qui peut écrire ce qu'il fait entendre aux âmes qui l'aiment? Qui peut déclarer ce qu'il leur fait expérimenter? Qui peut dire ce qu'il leur fait désirer? Ni personne du monde, ni ceux-là même qui en ont l'expérience ne le peuvent.*

*C'est pourquoi ils se servent de figures ou de similitudes, ou de paraboles, pour faire entrevoir, plutôt que pour faire découvrir, quelque chose de ces mystères secrets qui s'accomplissent en eux; et ils ne font ces obscures expositions que par les abondantes lumières de l'esprit qui les pousse. Mais si on ne lit pas ces comparaisons avec la même intelligence, la même sincérité et le même amour qu'on les emploie, elles paraîtront des rêveries plutôt que des effets du bon sens.*

*On voit cette manière de s'exprimer dans les Cantiques de Salomon et dans quelques autres livres de l'Ecriture, où l'Esprit divin, ne voulant pas user des paroles ordinaires, déclare ses sentiments et ses mystères par des figures et par des paraboles étrangères et difficiles à comprendre. De là vient que les saints Docteurs, quoi qu'ils puissent dire, ne sauraient mettre ces merveilles en tout leur jour; de sorte que tout ce qu'on en dit ordinairement est au-dessous de la vérité. Puis donc que ces Cantiques viennent de l'amour d'une intelligence mystique et très-grande, on ne peut*



les exposer clairement. Aussi mon dessein n'est pas de le faire ; mais je veux seulement leur donner quelque éclaircissement , ce qui me paraît le parti le meilleur et le plus sûr. Il vaut mieux laisser les paroles de l'amour divin dans toute l'étendue de leur force et de leur signification que de les développer distinctement , afin que chacun en profite selon la portée de son esprit.

Ainsi , quoiqu'on en déclare le sens en quelque manière , on ne doit pas s'attacher nécessairement à cette interprétation. Car il n'est pas besoin de concevoir parfaitement cette sagesse mystique pour produire en l'âme les affections et les effets de l'amour de Dieu. Cette science sacrée est semblable à la foi , qui nous fait aimer Dieu , quoique nous ne le connaissions qu'avec beaucoup d'obscurité. Ce qui m'oblige à traiter les choses brièvement , à moins que la matière ne m'engage à être un peu long en quelques endroits. Je remarquerai toutefois , quand l'occasion s'en présentera , ce qui surpasse l'état des commençants , soit parce qu'on a écrit plusieurs livres des choses spirituelles les plus communes , soit parce que je travaille pour ceux que Dieu , par une grâce singulière , a introduits dans le sein de l'amour divin. J'espère , par ces raisons , que les points de théologie scholastique qui regardent le commerce intérieur de l'âme avec Dieu , et que j'ai expliqués en divers cantiques , ne seront pas inutiles pour conserver la pureté de l'esprit. Ceux qui n'ont pas l'usage de cette divine science se serviront avec fruit de la théologie mystique , dont l'amour donne l'intelligence et le goût.

Au reste , je soumetts au jugement de la sainte Eglise tout ce que je dirai ; et , afin que mes sentiments méritent mieux la créance des lecteurs , je ne prétends pas assurer rien de moi-même , ni me fier à ma seule expérience , ou à la connaissance que j'ai de ce qui est arrivé à plusieurs personnes spirituelles , ou aux lumières qu'elles m'ont données elles-mêmes ; mais je m'appuierai sur l'autorité de l'Ecriture , principalement dans les choses les plus difficiles à entendre.

# EXPLICATION

## DES

# CANTIQUES SPIRITUELS,

## DE L'ÂME ET DE SON DIVIN ÉPOUX.

### PREMIER CANTIQUE

Adonde te escondiste,  
Amado, y me devaste cum gennido?  
Como ciervo huiste;  
Aviendo me herido,  
Salitras ti clamando, y eras ido.

Où vous êtes-vous caché, mon bien-aimé ?  
Vous m'avez abandonné dans les gémissements ;  
Vous avez pris la fuite comme un cerf,  
Après m'avoir blessée ;  
Je suis sortie après vous en criant ; mais déjà vous vous en étiez allé.

Dans ce premier cantique l'âme , brûlant de l'amour de son époux divin , et désirant d'être unie à lui par la vision béatifique , se plaint extrêmement de son absence , et lui expose les inquiétudes de son amour. Elle lui représente que c'est la plaie qu'elle a reçue de cet

mour qui l'a engagée à se dépouiller de toutes choses pour le posséder, et qu'elle est néanmoins contrainte de souffrir son éloignement, ne pouvant sortir des liens de son corps pour le voir dans la bienheureuse éternité. C'est pourquoi elle lui dit :

Où vous êtes-vous caché ?

Comme si elle disait : Verbe éternel, mon époux, montrez-moi, je vous prie, le lieu où vous vous êtes caché ; c'est-à-dire, faites-moi voir votre essence. Car le lieu où le Fils de Dieu est caché, c'est le sein du Père Éternel, dit saint Jean *Joan.*, I, 18) ; c'est l'essence divine, qui nous est invisible et inconnue en cette vie. Le prophète Isaïe nous apprend la même chose en ces termes : *Vous êtes véritablement un Dieu caché* (*Isa.*, XLV, 15). Il faut remarquer ici que les communications et les connaissances de Dieu, les plus grandes et les plus sublimes que l'âme puisse maintenant avoir, ne sont pas Dieu essentiellement, et n'ont nulle liaison nécessaire avec lui ; de sorte qu'il demeure toujours caché à l'âme, et qu'il est toujours expédient à l'âme, quelques grandeurs qu'elle en connaisse, de croire qu'il est caché, de le chercher et de lui dire :

Où vous êtes-vous caché ?

Car les goûts délicieux, les impressions divines ou les sécheresses, et la privation des consolations intérieures ne sont pas des preuves ou plus fortes ou plus faibles de sa présence et de sa possession : c'est pourquoi le saint homme Job a raison de dire : *S'il vient à moi, je ne le verrai pas ; s'il s'en va, je ne m'en apercevrai point* (*Job.*, IX, 11). Lors donc que l'âme est pénétrée de ces sentiments extraordinaires, elle ne doit pas se persuader que Dieu soit essentiellement en elle : mais aussi, lorsqu'elle est vide de ces dons sensibles, elle ne doit pas s'imaginer que Dieu soit éloigné d'elle, puisqu'elle ne peut connaître, par la jouissance ou par la privation de ces biens, si elle est en la grâce de Dieu ou non.

Le dessein de l'âme est donc de demander, non pas une dévotion tendre, parce que ce n'est pas une preuve certaine de la possession de son époux, mais la claire vue de son essence divine. L'épouse sacrée prie, dans les Cantiques, le Père éternel de lui accorder la même union avec la Divinité : *Enseignez-moi*, dit-elle, *où vous prenez, à midi, votre nourriture et votre repos* (*Cant.*, I, 6). Car quand elle cherche où il se nourrit, elle demande qu'il lui fasse voir l'essence de son Verbe, puisque c'est dans son seul Fils qu'il prend sa nourriture. Lors aussi qu'elle désire savoir où il repose, elle souhaite que la même essence lui soit montrée, parce que le Père repose dans son Verbe, en lui donnant, par la génération éternelle, la nature et les perfections divines : à midi, c'est-à-dire dans l'éternité.

Où vous êtes-vous caché ?

Mais celui qui veut trouver le Fils de Dieu doit savoir que le Verbe est absolument caché, avec le Père et le Saint-Esprit, dans le centre le plus intime de l'âme ; et conséquemment l'âme qui le cherche doit sortir des créatures par le détachement de sa volonté, et entrer dans son fond le plus intérieur. C'est pourquoi *je vous ai cherché*, disait autrefois saint Augustin à son Créateur, *courant par les rues et par les places de la grande cité de ce monde, et je ne vous ai pas trouvé ; car je cherchais dehors mal à propos ce qui était dans moi-même* (*S. Aug.*, *C. Soliloq.* 31). Puis donc qu'il se cache en l'âme, le contemplatif l'y doit chercher.

Mon bien-aimé, vous m'avez abandonnée dans les gémissements.

L'âme l'appelle son bien-aimé, pour le rendre plus facile à écouter



sa prière ; car Dieu reçoit favorablement les vœux de celui qui l'aime. Or l'âme aime véritablement Dieu, lorsqu'elle est toute à lui et avec lui, et qu'elle n'a nulle affection pour tout ce qui est hors de lui. De sorte que ceux-là se trompent qui le regardent comme leur bien-aimé, tandis que leur cœur ne s'attache pas à lui uniquement. Aussi leurs prières ne sont pas devant lui d'un grand prix ni d'une grande vertu. Pour ces paroles :

Vous m'avez abandonnée dans les gémissements.

Elles signifient que l'absence du bien-aimé fait gémir l'âme continuellement. Comme elle n'aime que lui, elle ne trouve en aucune créature ni repos ni soulagement. On juge aisément par là, que celui qui n'a de l'amour que pour Dieu n'en a pour aucune chose créée et ne prend aucun plaisir qu'en Dieu. Saint Paul exprime très-bien ce gémissement : *Nous soupirons*, dit-il, *en notre cœur, après l'accomplissement de l'adoption des enfants de Dieu* (Rom., VIII, 23). Ces continuels soupirs de l'âme naissent du sentiment qu'elle a de l'éloignement de son époux, lors principalement qu'elle a goûté les douceurs de quelque communication divine, et qu'elle sent ensuite l'amertume d'une aridité désolante et d'une affreuse solitude. C'est pourquoi elle ajoute :

Vous avez pris la fuite comme un cerf.

L'épouse sainte compare, dans les Cantiques, son époux divin à un chevreuil et à un jeune cerf (Cant. II, 9), à cause de leur vitesse à fuir et à se dérober de notre vue. De même le bien-aimé de l'âme, après l'avoir visitée par la douceur de ses grâces, se retire promptement et la plonge dans la douleur, comme elle le déclare.

Après m'avoir blessée.

N'étais-je pas assez affligée de votre absence, dit-elle, sans me percer avec violence de tous les traits de votre amour ? Pourquoi avez-vous augmenté les desirs que j'ai de vous posséder, et pourquoi fuyez-vous aussitôt comme un cerf, sans me permettre de jouir un moment de votre présence ? Mais, outre plusieurs visites différentes que Dieu fait à l'âme pour la blesser et pour la perfectionner en son amour, il a coutume d'exciter en son cœur les mouvements d'un amour dont il la transperce comme autant de flèches de feu. C'est ce qu'on appelle proprement des plaies d'amour. L'âme en parle ici, et elle en est tellement embrasée, qu'elle semble sortir d'elle-même et passer à un être tout nouveau, comme un phénix qui renaît de ses cendres. David a fait sans doute l'heureuse expérience de ce changement : *Parce que*, dit-il, *mon cœur s'est enflammé de votre amour, et que mes reins ont été changés, j'ai été réduit au néant, j'ai été humilié sans le savoir* (Paul., LXXII, 21). Le prophète veut dire que ses affections charnelles, qu'il exprime par ses reins, ont été changées par l'amour en affections spirituelles, et que la véhémence de l'amour a tellement épuisé et vidé l'âme de toutes choses, qu'elle ne connaît plus que l'amour divin. Cependant ce changement fait beaucoup de peine à l'âme, et la jette dans de grandes perplexités, à cause de l'extrême désir qu'elle a de voir Dieu. Si bien que la rigueur de l'amour envers elle lui paraît intolérable, non pas à cause des blessures qu'il lui fait, puisqu'elles lui sont agréables, mais à cause des langueurs où il la laisse sans lui ravir cette vie mortelle, dont la perte lui ferait la conquête du ciel, où elle serait éternellement unie à son époux. Ainsi elle produit sa douleur en disant :

Après m'avoir blessée.

Cependant voici de quelle manière cette vive douleur se forme en son cœur : lorsque Dieu blesse l'âme des traits enflammés de son amour, l'âme aspire incontinent à la possession de son bien-aimé, dont elle a

senti le mouvement. Mais elle déplore aussitôt son éloignement, et s'abandonne aux gémissements et aux soupirs. Car ces visites-ci ne sont pas semblables à celles où Dieu réjouit l'âme, et la rassasie de plaisirs tranquilles et continuels. Il la visite alors, à dessein non pas de la guérir, mais de la couvrir de plaies; non pas pour la satisfaire, mais pour lui causer de nouvelles peines; parce qu'il veut augmenter ses connaissances, ses desirs et sa douleur. Comme ces nouvelles plaies d'amour la remplissent de contentement, elle mourrait volontiers mille fois, s'il était possible, pour obtenir la jouissance de son Dieu : c'est ce que le vers suivant exprime :

Je suis sortie après vous en criant, mais vous vous en étiez déjà allé.

Nul remède ne guérit les plaies de l'amour, si celui qui les a faites ne l'applique lui-même. C'est pourquoi l'âme sort; elle court après celui qui l'a blessée; elle crie à haute voix, tant la violence du feu qui la brûle est grande. Cette sortie de l'âme se prend en deux sens : ou pour sa sortie de toutes les créatures, en les méprisant et en y renonçant; ou pour sa sortie d'elle-même en s'oubliant; et c'est ce qu'elle fait lorsqu'elle conçoit une sainte haine d'elle-même et un ardent amour pour Dieu. Cet amour la met hors d'elle-même, la ravit en Dieu, lui fait dire mille fois : Seigneur, retirez-moi de ce monde; comme elle l'insinue par ses paroles : *Je suis sortie, et j'ai crié après vous; mais, mon divin époux, vous vous étiez déjà éloigné de moi*; car, quand j'ai voulu jouir de votre présence je ne vous ai point trouvé. Je me suis dépouillée de toutes les choses créées, et je n'ai pu m'attacher à vous; l'amour me tient comme suspendue en l'air; je ne suis appuyée ni sur vous ni sur moi. L'épouse sacrée exprime la sortie de l'âme par le terme de lever : *Je me lèverai*, dit-elle, *et j'irai par les rues et par les places de la ville pour chercher celui que mon cœur chérit; je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé* (Cant. III, 2). C'est-à-dire, je m'élèverai des choses les plus basses aux plus hautes, de l'amour des créatures et de moi-même à l'amour de Dieu. Mais l'épouse ajoute que l'amour lui a fait de grandes blessures, parce qu'elle n'a pas rencontré son bien-aimé. Car celui qui brûle de l'amour de Dieu est fort affligé de son absence, d'autant que, s'étant donné tout à lui, il ne le possède pas comme il espérait : il s'est tout perdu soi-même pour Dieu, et Dieu ne lui donne pas la possession de lui-même pour récompense.

Cette douleur est si excessive en ceux qui sont proches de la plus haute perfection, que si Dieu ne leur donnait du secours ils en mourraient. Ayant l'âme bien disposée à jouir de Dieu, ayant aussi goûté l'incomparable douceur de l'amour divin, il souffre au delà de ce qu'on peut imaginer, parce que Dieu leur fait voir, comme par de petites fentes, le souverain bien, et il ne leur en accorde pas la jouissance.

## DEUXIEME CANTIQUE.

Pastores, los que fuerdes  
Alla por las majadas al otero,  
Si por ventura vierdes  
Aquel que yo mas quiero,  
Dezidle que adolezco, peno, y muero.

Pasteurs, autant que vous êtes qui irez  
Par les cabanes à la colline,  
Si par hasard vous voyez  
Celui que je chéris plus que tout le monde,  
Dites-lui que je languis, que je suis tourmentée, que je me meurs.

L'âme veut employer des médiateurs auprès de son bien-aimé pour lui faire connaître ses douleurs; car c'est le propre de ceux qui aiment,



d'user des moyens les plus commodes à leur communication mutuelle, lorsqu'ils ne peuvent s'entrevoir ni s'entretenir familièrement. C'est dans cette pensée que l'âme envoie à son Epoux ses désirs, ses ardeurs, ses soupirs, ses gémissements, comme des messagers, pour lui déclarer les plus secrets sentiments de son cœur. Elle dit donc :

Pasteurs, autant que vous êtes qui irez.

Elle appelle pasteurs ses désirs, parce qu'ils repaissent l'âme de nourriture spirituelle. C'est aussi par leur moyen que Dieu se communique à elle, et ils sont nécessaires pour entretenir cette communication. Mais quand elle dit : *Autant que vous êtes qui irez*, elle signifie ceux-là seulement qui naissent d'un amour très-pur ; car ceux qui n'en viennent pas ne vont point à Dieu.

Par les cabanes à la colline.

L'âme entend par ses petites maisons, les chœurs des Anges, d'autant que les prières et les soupirs des hommes montent vers Dieu en passant par ces chœurs successivement. Elle donne le nom de montagne à Dieu, soit parce qu'il est élevé comme les montagnes, soit parce qu'on voit en lui et au-dessous de lui toutes les créatures, comme on voit de petites cabanes au pied des montagnes les plus hautes. Les anges lui offrent nos prières comme saint Raphaël offrit celles de Tobie : *Lors, lui dit-il, que vous priez Dieu avec larmes, et que vous enterriez les morts, je présentais votre oraison au Seigneur (Tob., XII, 12).*

On peut dire aussi que les pasteurs de l'âme sont ces esprits bienheureux, non-seulement parce qu'ils portent à Dieu nos désirs et nos demandes, mais encore parce qu'ils nous rapportent ses ordres. Ce qu'ils exécutent en nourrissant nos âmes, comme de bons pasteurs, des inspirations de Dieu les plus douces et de ses dons les plus éminents ; car la majesté divine se sert de leur ministère pour nous les donner. Ils nous protègent aussi, et nous défendent de la violence et des embûches du malin esprit.

Si par hasard vous voyez.

Comme si elle disait : Si mon bonheur veut que vous approchiez de lui, de telle sorte qu'il vous voie et qu'il vous écoute. Car, quoiqu'il sache tout jusqu'aux moindres pensées de l'âme, il semble néanmoins ne voir nos besoins et n'écouter nos vœux que quand il nous délivre de nos misères. Et pour cet effet il attend le temps convenable, comme il laissa passer quarante ans avant que de dégager les Israélites des chaînes de leurs tyrans : *J'ai vu*, dit-il à Moïse, *l'affliction que mon peuple souffre dans l'Egypte ; j'ai entendu ses cris, et je suis venu pour le retirer de sa captivité (Exod., III, 7, 8).* Et l'ange Gabriel dit à Zacharie : *Ne craignez pas, Zacharie, votre prière est exaucée (Luc., I, 13).* Car Dieu lui avait accordé l'enfant qu'il avait demandé depuis plusieurs années. Dieu donc ne manque jamais de nous donner son secours quand il nous est nécessaire : *Car il est notre aide en nos besoins, dit David, et il nous soulage en nos souffrances (Psal. IX, 10).*

C'est ce que l'âme prétend déclarer par ces termes : *Si vous le voyez par hasard.* C'est-à-dire, si le temps est arrivé où il daigne recevoir favorablement nos demandes et remplir nos espérances.

Dites-lui que je languis, que je suis tourmentée, que je me meurs.

L'âme représente ici trois maux considérables : sa maladie, sa douleur et sa mort. Car l'âme qui aime tendrement Dieu, souffre en son absence trois sortes de maladies selon ses trois puissances. Elle souffre selon l'entendement de grandes langueurs, car elle ne voit pas Dieu qui est la santé de l'entendement ; elle souffre selon la volonté des dou-

leurs sensibiles, car elle est privée de Dieu qui est la joie et le soulagement de la volonté ; elle souffre selon la mémoire une mort cruelle, car en rappelant dans l'esprit qu'elle est dépouillée de tous les biens de l'entendement, qui sont la vue de Dieu, de tous les plaisirs de la volonté, qui sont la jouissance de Dieu, et en se représentant qu'il se peut faire qu'elle n'aura jamais ni cette vue, ni cette jouissance, ni ces consolations infinies ; en se souvenant, dis-je, de toutes ces disgrâces, elle reçoit les traits et les coups d'une mort très-dure et très-amère. Jérémie exprime admirablement ces misères spirituelles : *Souvenez-vous de ma pauvreté, de l'absinthe et du fiel que j'ai bus* (Threnor., III, 49). La pauvreté regarde l'entendement, en qui doivent être proprement les richesses de la sagesse de Dieu, lequel renferme, selon saint Paul, *tous les trésors de la sagesse et de la science* (Coloss., II, 3). L'absinthe, qui est fort amère, regarde la volonté, laquelle est pleine d'amertume lorsqu'elle est vide de Dieu, selon cette expression de l'ange qui parlait à saint Jean dans l'Apocalypse : *Prenez ce livre, lui dit-il, et le mangez, et vous le sentirez amer dans votre estomac* (Apoc., X, 9). L'estomac signifie en cet endroit la volonté. Le fiel regarde enfin la mémoire ; et c'est le symbole de la mort de l'âme, suivant la pensée de Moïse quand il parle des réprouvés : *Ils boiront au lieu de vin, le fiel des dragons et le venin des aspics, duquel on ne peut se guérir* (Deut., XXXII, 33). Cette mort n'est autre chose que l'entière privation de Dieu.

L'âme représente ses incommodités à son bien-aimé, sans lui faire aucune demande. Car celui qui aime avec autant de discrétion que d'ardeur, se contente de faire connaître sa pauvreté à son ami, et d'abandonner le reste à sa volonté. La très-sainte Mère de Dieu en usa ainsi dans le festin des noces qui se firent à Cana en Galilée ; elle ne demanda pas ouvertement un miracle à son Fils, mais elle dit seulement que ces pauvres gens n'avaient plus de vin (Joan., II, 3). Les sœurs de Lazare gardèrent la même méthode ; elles envoyèrent dire à Notre-Seigneur ce mot : *Celui que vous aimez est malade* (Joan., XI, 3).

Trois raisons obligent l'âme à se comporter de la sorte envers Dieu : la première, il sait mieux que nous ce qui nous est expédient ; la seconde, la misère et la résignation de celui qui l'aime l'excitent plus fortement à avoir pitié de lui ; la troisième, l'âme se garantit plus sûrement de l'amour-propre, en proposant simplement ses besoins à Dieu, qu'en le priant précisément de lui donner ce qu'elle désire. L'âme agit de la même manière en cette rencontre. En ne faisant que déclarer ses infirmités, elle dit autant que si elle s'exprimait en ces termes : Je suis malade, il est ma santé ; dites-lui qu'il me guérisse. Je suis tourmentée, il est ma consolation ; dites-lui qu'il me console. Je me meurs, il est seul ma vie ; dites-lui qu'il me fasse vivre.

## TROISIÈME CANTIQUE.

Buscando mis amores  
Irè por esos montes y riberas  
Ni cogere las flores,  
Ni temerè las fieras,  
Y pasarè los fuertes, y tronteras.

En cherchant mes amours,  
J'irai par ces montagnes et par ces rivages ;  
Je ne cueillerai point de fleurs,  
Je ne craindrai pas les bêtes sauvages,  
Et je passerai par les forts et par les frontières.

Il ne suffit pas à l'âme de prier, de désirer, de soupirer, d'employer, des intercesseurs pour trouver son bien-aimé ; elle est résolue de chercher elle-même, et d'aller après lui par les vertus, par les bonnes



œuvres, par les mortifications, par la vie active et par la vie contemplative. Mais pour venir à bout de son dessein, elle rejettera tous les biens présents et tous les plaisirs du siècle. Elle se gardera aussi des efforts et des pièges du monde, de la chair et du démon, ses ennemis, de peur qu'ils ne retardent son chemin et ses recherches.

J'irai par ces montagnes.

Elle compare les vertus aux montagnes, tant à cause de leur hauteur, qu'à cause des peines et des travaux qu'il faut essayer pour y monter par les exercices de la vie contemplative. Elle entend par les rivages, les humiliations, les mortifications, le mépris de soi-même, toutes les fonctions de la vie active : car ces deux vies sont nécessaires pour acquérir les vertus. Elle veut dire qu'elle remplira les devoirs de l'une et de l'autre vie, en s'élevant aux vertus les plus héroïques, et en s'abaissant aux actions les plus méprisables, puisque le chemin que doit tenir celui qui cherche Dieu, est de faire le bien en Dieu et d'étouffer le mal en soi-même. C'est pourquoi elle ajoute :

Je ne cueillerai point de fleurs.

Comme il faut avoir le cœur généreux, libre, dégagé de tout ce qui n'est pas Dieu ou de tout ce qui ne conduit pas à Dieu, l'âme doit posséder cette liberté et cette force. C'est par ces mouvements qu'elle ne cueillera aucune des fleurs qu'elle rencontrera en chemin, c'est-à-dire, qu'elle ne se procurera aucun plaisir. Il y a trois différences de satisfactions : les temporelles, les sensuelles, les spirituelles. Toutes également occupent le cœur, et font obstacle à l'avancement spirituel de l'âme. Elle promet à Dieu, pour cette raison, de ne cueillir aucune de ces fleurs, c'est-à-dire, de ne s'arrêter ni aux biens du monde, ni à la volupté de la chair, ni aux contentements de l'esprit, de peur qu'ils ne l'empêchent de se transporter en tous les lieux où son bien-aimé peut être. Elle suit en cette entreprise le conseil de David : *Si vous avez des richesses en abondance, dit-il, n'y mettez point votre amour (Psal. LXI, 12)*. Ce qu'on peut appliquer pareillement aux plaisirs sensuels ou spirituels ; car les plaisirs spirituels, lorsqu'on en nourrit l'esprit, sont opposés comme les autres au progrès qu'on doit faire en la vertu. Mais outre cela l'âme doit être courageuse et hardie pour ne rien craindre. C'est ce qu'elle dit en ces deux vers :

Je ne craindrai pas les bêtes sauvages,  
Et je passerai par les forts et par les frontières.

Elle fait ici la peinture du monde par les bêtes sauvages, du démon par les forts, de la chair par les frontières d'une province. Le monde est une bête sauvage qui menace l'âme, quand elle veut aller à Dieu, de lui faire perdre la faveur des grands, l'amitié de ses amis, l'estime et la familiarité de ses proches. Il l'intimide par la difficulté insurmontable de renoncer éternellement aux délices du siècle. Il lui fait encore plus de peur par les médisances, par le mépris, par les railleries qui viendront fondre sur elle. Ces peines empêchent quelquefois certaines personnes, non-seulement de persévérer dans la piété, mais même de commencer à servir Dieu.

Mais il y en a de plus nobles et de plus fermes : les difficultés, les tentations, les souffrances, les autres peines les attaquent par la permission de Dieu, comme des bêtes farouches, mais elles passent par ces rudes épreuves comme l'or passe par le feu, suivant cette parole du Prophète : *Les justes endurent plusieurs afflictions (Psal. XXXIII, 20)*. Cependant l'âme qui aime ardemment son Époux, et qui le préfère à toutes les choses créées, chantera sans rien appréhender, ces vers :

Je ne craindrai pas les bêtes sauvages,  
Et je passerai par les forts et par les frontières.

Elle appelle forts les démons, ses ennemis, soit parce qu'ils s'efforcent avec une extrême violence de lui fermer l'entrée de ce chemin, soit parce que leurs artifices sont plus grands et leurs tentations plus fortes et plus difficiles à découvrir et à vaincre, que celles qui viennent du monde et de la chair; soit enfin parce qu'ils se joignent à ces deux derniers ennemis, et se fortifient de leurs secours pour faire une cruelle guerre à l'âme. Aussi le prophète-roi s'en plaint : *Hélas ! dit-il, les forts ont cherché mon âme pour la perdre* (Psal. LIII, 5). Et Job décrivant leur force : *Il n'est point, dit-il, de puissance sur la terre, qui soit comparable à celui qui est fait pour n'avoir aucune crainte* (Job., XLI, 24). En effet, toute la puissance des hommes est moindre que la force du démon, et la seule puissance de Dieu peut la surmonter, comme ses seules lumières peuvent démêler ses tromperies.

C'est pourquoi l'âme ne saurait ni résister à ses efforts sans l'oraison, ni s'apercevoir de ses pièges et de ses finesses, sans l'humilité et la mortification. Si bien que saint Paul donne justement cet avis aux fidèles : *Armez-vous de toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez vous défendre contre les embûches du démon. Car nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang* (Ephes., VI, 11, 12). Le sang signifie le monde, et les armes de Dieu expriment l'oraison et la croix de Jésus-Christ, où l'humilité et la mortification paraissent davantage.

L'âme assure encore qu'elle passera par les frontières, c'est-à-dire, par les répugnances et les révoltes de la chair contre l'esprit, *parce que*, comme parle l'Apôtre, *la chair combat par ses désirs contre l'esprit*, et s'oppose à l'avancement spirituel de l'âme (Galat., V, 17). L'âme doit donc vaincre, par la force de l'esprit, toutes les oppositions, tous les appétits sensuels, toutes les inclinations naturelles. Car tandis que ces passions régneront, elles s'assujettiront tellement l'esprit, qu'il ne pourra jamais passer jusqu'à la véritable vie de l'âme, ni aux plaisirs solides de l'intérieur.

Nous ne prétendons pas néanmoins exclure la vie de la grâce; au contraire, nous la supposons : car personne ne peut sans elle s'élever à la perfection de la vie mystique, comme saint Paul l'insinue en ces termes : *Si vous mortifiez par l'esprit les actions de la chair, vous vivrez* (Rom., VIII, 13). L'âme dit donc dans ce cantique qu'elle ramassera toutes ses forces pour remporter la victoire sur ses ennemis, et pour chercher son divin Epoux, jusqu'à ce qu'elle le trouve.

---

#### QUATRIÈME CANTIQUE.

O bosques y espessuras,  
Plantadas por la mano de mi amado,  
O prado de verduras,  
De flores esmaltado,  
Dezid, si por vos otras ha passado.  
O forêts ! ô épaisseurs !  
Plantées par la main de mon bien-aimé ;  
O pré toujours vert !  
Emaillé de fleurs,  
Dites si mon amant a passé par vos campagnes.

L'exercice de la connaissance de soi-même est le commencement de la connaissance de Dieu. Pour entrer dans cette voie, il est nécessaire de mépriser les richesses et les voluptés du monde, et de surmonter les tentations du démon et les peines de la mortification. L'âme vient de dire qu'elle a eu assez de courage pour rompre tous ces obstacles. Elle dit maintenant qu'elle va commencer à s'élever par la contemplation des créatures, à la connaissance du Créateur, en considérant en elles



sa grandeur et son excellence. *Car la méditation des choses qui ont été faites dès la création du monde, dit saint Paul, rend visible ce qui est invisible en Dieu, sa puissance même et sa divinité (Rom., 1. 20).* L'âme parle donc en ce cantique aux créatures, et leur demande des nouvelles de son Epoux; c'est-à-dire, selon saint Augustin, que pour connaître son Dieu elle considère les éléments, les lieux, les intelligences célestes, toutes les choses corporelles et spirituelles.

O forêts! ô épaisseurs!

Par les forêts, elle représente les éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu. Comme les forêts sont composées d'une agréable variété d'arbres fort épais, de même les éléments sont remplis d'un grand nombre de diverses créatures. L'âme les appelle pour cette cause *épaisseurs* : en effet, il y a une multitude innombrable d'espèces et de différences d'animaux sur la terre, de poissons dans la mer, d'oiseaux dans l'air, et le feu contribue à leur donner la vie et à les conserver. Ainsi, chaque espèce d'animaux vit dans son élément; elle y est plantée comme dans une forêt; elle y prend naissance et s'y nourrit. Dieu les a disposés de la sorte lorsqu'il les a créés et qu'il a commandé à la terre de produire les animaux, à la mer et aux eaux de produire les poissons, et à l'air d'être la demeure ordinaire des oiseaux. L'âme, voyant toutes les choses de l'univers créées par le seul commandement de Dieu, dit aussitôt :

Qui êtes plantées par la main de mon bien-aimé.

Elle fait réflexion que c'est la main seule de son bien-aimé qui est l'ouvrière de tant de créatures si différentes et si excellentes; car quoiqu'il fasse beaucoup de choses par la main des anges, néanmoins il ne s'est servi que de sa main dans l'ouvrage de la création. Et c'est cette vue qui allume dans son cœur un admirable amour pour son Epoux. Elle ajoute :

O pré toujours vert!

Elle contemple le ciel comme un pré toujours vert; car les astres qu'il contient conserveront toujours leur beauté, comme une agréable verdure qui récrée les justes. L'Eglise même use du nom de verdure dans les prières qu'elle fait pour les fidèles, afin de donner quelque image sensible de la félicité céleste. *Nous prions Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, dit-elle, de vous mettre dans les agréables parterres toujours verts du paradis.* L'âme continue :

O pré toujours vert, émaillé de fleurs.

Elle exprime par ces fleurs les anges et les bienheureux dont ce saint lieu est orné, comme un vase précieux est embelli d'or et de pierreries.

Dites si mon amant a passé par vos campagnes.

Cette demande ne renferme que ce sens : Dites-moi quelles perfections le Créateur vous a données.

#### CINQUIEME CANTIQUE.

Mil gracias derramando  
 Passó por estos sotos can presura,  
 Y yendolos mirando  
 Con sola su figura  
 Vestudos los dexo de su hermosura.

En répandant mille grâces  
 Il a passé à la hâte par ces forêts,  
 Et en les regardant  
 De sa seule figure,  
 Il les a laissées revêtues de sa beauté.

Les créatures répondent en ce cantique aux interrogations de l'âme,

et leur reponse lui rend, dit saint Augustin, un tén oignage invincible des perfections divines. On y rapporte brièvement que Dieu, qui est infiniment bon et infiniment grand, a tiré du néant en un moment toutes les créatures; qu'il leur a imprimé quelques vestiges de ses grandeurs; qu'il les a enrichies de ses dons et des qualités qui leur étaient nécessaires; qu'il les a réglées entre elles d'une manière admirable; qu'il a établi une dépendance inviolable les unes des autres, pour entretenir leur union mutuelle. Sa sagesse, qui est le Verbe éternel, a conduit ce grand ouvrage, et sa puissance l'a exécuté. Elle dit donc :

En répandant mille grâces.

Elle signifie, par ces *grâces*, le nombre presque infini des créatures; elle appelle ses bienfaits *grâces*, parce qu'il en a rempli et orné tout l'univers

Il a passé à la hâte par ces forêts.

Passer à la hâte par les forêts ne marque autre chose, à l'égard de Dieu, que la création des éléments. L'âme leur donne le nom de forêts, et dit que Dieu, en y passant ou en les créant, a répandu sur eux mille grâces, parce qu'il les a embellis de toutes les beautés des créatures. Il y a ajouté la vertu de produire, pour coopérer à leur production et à leur conservation. Elle assure que Dieu n'a fait que passer, d'autant que les choses créées ne sont que les traces de ses pieds, lesquelles nous découvrent sa grandeur, sa puissance, sa sagesse et ses autres perfections. Ce passage s'est fait avec beaucoup de vitesse, parce que les créatures ne sont qu'un très-petit ouvrage de Dieu, et qu'il les a produites en un instant et comme en passant. Les mystères de l'incarnation du Verbe, de la foi chrétienne, et les autres, sont ses plus grands et ses plus excellents ouvrages : il les a accomplis avec plus de soin et avec de plus évidentes marques de sa puissance.

Et en les regardant  
De sa seule figure,  
Il les a laissées revêtues de sa beauté.

Le Fils de Dieu est, selon le langage de saint Paul, *la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance* (Hebr., I, 3). Dieu a regardé par son Fils toutes les choses qu'il a faites; il leur a donné par lui l'être, la nature, les qualités naturelles qui les rendent parfaites, comme Moïse le rapporte dans la Genèse : *Dieu vit toutes les créatures qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes et très-accomplies* (Genes., I, 31).

Il leur a communiqué aussi par son Fils l'être surnaturel, lorsqu'il a gravé le caractère de son image dans l'homme, lequel il a élevé jusqu'à sa ressemblance; car toutes les créatures étant renfermées dans l'homme, partagent avec lui cet honneur. C'est pourquoi Jésus-Christ dit que, *lorsqu'il sera élevé de terre, il attirera toutes choses à lui* (Joan., XII, 32). De sorte que Dieu le Père a revêtu de gloire toutes les créatures dans le mystère de l'incarnation et de la résurrection de son Fils.

L'âme connaît aussi, dans le feu et dans les lumières de sa contemplation, l'abondance des richesses et des embellissements dont Dieu a favorisé les créatures, et elle voit clairement que tous ces biens coulent des trésors infinis et des beautés surnaturelles du Fils de Dieu. Elle sait encore que c'est en sa considération que *Dieu ouvre sa main*, comme parle le Prophète, *et qu'il verse ses bénédictions sur tous les animaux* (Psal. CXLIV, 16). L'âme ainsi blessée d'amour par les traits que la beauté infinie de son Epoux a imprimés sur les créatures, et consumée du désir d'en obtenir la vue et la jouissance, elle chante le cantique suivant.



## SIXIEME CANTIQUE.

Ay qui en podra sanar me !

Acaba de entregarte ya de vero,

No quieras embiarme

De oy mas ya mensagero,

Que no saben dezirme lo que quiero.

*Hélas ! qui me pourra guérir ?*

*Ah ! donnez-vous véritablement tout à moi ;*

*Ne m'envoyez plus*

*D'ici en avant des messagers,*

*Qui ne me peuvent dire ce que je souhaite.*

La connaissance que les créatures ont donnée à l'âme des perfections de Dieu, a augmenté son amour et la douleur qu'elle sent de son absence ; mais, comme elle est persuadée qu'elle ne peut trouver aucun remède à ses langueurs qu'en sa présence et qu'en sa vue, elle le prie instamment, en ce cantique, de les lui accorder. Et parce que la connaissance qu'elle tire des créatures ne la peut pas contenter, elle le conjure de se montrer lui-même à elle, et de la consumer de son amour. Elle s'écrie donc :

*Hélas ! qui me pourra guérir ?*

*Ah ! donnez-vous véritablement tout à moi.*

Comme si elle disait : Dans toutes les voluptés du monde, dans tous les plaisirs des sens, dans toutes les douceurs de l'esprit, il n'y a rien qui puisse me guérir ni me satisfaire. C'est pourquoi je vous prie de vous donner tout à moi en vérité et sans nul déguisement. La raison de cette demande est, parce que l'âme qui est touchée d'un amour sincère et violent, ne peut recevoir aucune satisfaction que de la possession de Dieu. Les créatures ne la rassasient pas, au contraire, elles enflamment le désir qui la brûle de le voir tel qu'il est en lui-même. Si bien que toutes les connaissances que son bien-aimé lui donne, et toutes les communications qu'il lui fait, irritent plutôt sa faim spirituelle qu'elles ne l'apaisent. Ce sont des miettes de pain qu'on donne à un famélique, et qui ne font qu'aiguïser son appétit. Ne pouvant donc souffrir de si vils commerces des créatures, elle presse son Dieu de se donner tout à elle.

*Ah ! donnez-vous véritablement tout à moi.*

En effet, quelque grande connaissance que nous ayons de Dieu en cette vie, elle n'est après tout ni entière, ni parfaite ; elle n'est connaissance qu'en partie, elle est très-éloignée de toutes les grandeurs de son objet. L'âme ne pouvant s'arrêter aux faibles lumières qui l'éclairent sur ce sujet, demande une véritable connaissance de la nature divine ; et parlant à son Epoux : Ne m'envoyez plus, je vous prie, dit-elle, des messagers pour m'instruire de vos grandeurs : ne me donnez plus de ces connaissances et de ces sentiments qui ont si peu de rapport et de proportion avec votre essence et avec mes désirs. Vous savez, mon Epoux, que vos messagers aigrissent davantage ma douleur, parce que je ne soupire qu'après votre présence et votre possession. Ils ne font que renouveler mes plaies, et que me faire comprendre que vous tarderez longtemps à venir. Il est vrai que ces légères connaissances me consolent autrefois ; mais présentement la violence de mon amour m'emporte plus loin : vous pouvez seul l'arrêter ; donnez-vous tout à moi ; ne vous communiquez plus par de faibles écoulements, ne vous montrez plus par des ouvertures fort étroites, faites-vous voir à découvert et sans voile ; ne vous servez plus des créatures ; donnez-vous immédiatement vous-mêmes sans milieu. Car il semble quelquefois que dans les saintes visites que vous me faites, vous vouliez m'enrichir du précieux trésor de votre possession ; mais lorsque je me réfléchis en moi-même,

je me trouve vide parce que vous vous cachez aussitôt : donnez-vous tout de bon à moi, afin que je vous possède tout entier, et que vous n'agissiez plus à l'avenir avec moi par vos messagers,

Qui ne peuvent me dire ce que je souhaite.

Je désire de vous posséder tout entier ; mais ils ne sauraient me dire tout ce que vous êtes en vous-même. Nulle créature sur la terre ou dans le ciel ne peut me donner la connaissance que je souhaite avoir de votre essence et de vos perfections. Venez donc vous-même, ou attirez-moi vers vous, pour me remplir de vos véritables lumières.

## SEPTIEME CANTIQUE.

Y todos quantos vagan  
De tunc van mil gracias referendo  
Y todas mas me llagan,  
Y dexame muriendo  
Tu no se que, que  
Queda balbuciendo.

*Et tous autant qu'ils sont qui s'appliquent à vous connaître,  
Me parlent de mille grâces qui viennent de vous ;  
Mais alors ils me blessent davantage,  
Et me laissent toute mourante ;  
Ils disent je ne suis quoi en bégayant,  
Mais ils ne s'expliquent pas clairement.*

L'âme a dit, dans le cantique précédent, qu'elle était blessée et languissante de l'amour de son Epoux, à cause de la connaissance que les créatures qui sont privées de raison lui en ont donnée. Elle dit en celui-ci qu'elle a reçu de plus profondes plaies d'amour, à cause des lumières plus sublimes dont les anges et les hommes l'ont éclairée. Elle ajoute qu'elle meurt d'amour, à cause de l'immensité admirable de Dieu, laquelle elle commence à entrevoir, quoiqu'elle ne la découvre pas tout entière. Elle exprime cette grandeur infinie par ce mot, *je ne sais quoi*, parce qu'on ne peut l'expliquer.

Le premier coup de l'amour est une légère blessure, parce que les créatures qui sont les moindres ouvrages de Dieu la lui ont faite : l'Epouse l'appelle dans les cantiques une langueur : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, de dire à mon bien-aimé, si vous le trouvez, que je suis toute languissante d'amour* (Cant., V, 8).

Le second effet de l'amour est une plaie plus profonde et de plus longue durée. L'incarnation du Verbe, les mystères de la foi, toutes les œuvres surnaturelles de Dieu en sont la cause, parce qu'elles nous prouvent plus fortement l'amour de Dieu pour les hommes, et nous excitent davantage à l'aimer. L'Epoux sacré en parle de cette sorte : *Un seul regard de vos yeux, mon Epouse, et un seul cheveu de votre cou m'ont fait une profonde plaie dans le cœur* (Cant. IV, 9). L'œil signifie en cet endroit la créance de l'incarnation du Verbe, et le cheveu représente l'amour que ce mystère doit allumer en nos cœurs.

La troisième maladie causée par l'amour est une espèce de mort ; car l'âme vit en mourant jusqu'à ce que, toute percée des traits de l'amour, elle soit transformée en amour, pour ne vivre que d'amour. Cette mort d'amour arrive à l'âme par le moyen d'une connaissance de Dieu très-élevée ; et c'est là ce *je ne sais quoi*, que les créatures ne disent qu'en bégayant. Ce mouvement qui touche si fort la volonté n'est ni long ni continu ; car s'il ne se disposait pas promptement, sa violence séparerait bientôt l'âme de son corps. Ainsi, la grandeur de son amour la fait mourir ; et en vérité elle meurt de ce qu'elle ne meurt pas effectivement par les efforts de l'amour. On l'appelle un amour impatient, tel qu'était celui de Rachel, qui était si transportée du désir d'avoir une postérité,



qu'elle disait à Jacob : *Donnez-moi des enfants, ou je mourrai* (Gènes., XXII, 1). Et Job : *Qui me fera, disait-il, cette grâce ; que celui qui a commencé achève de me mettre en cendres* (Job, VI, 8, 9) ?

L'âme publie en ce cantique, que les créatures raisonnables lui ont fait cette plaie profonde, et lui ont causé cette mort. Elle marque la plaie, quand elle dit qu'on lui a découvert mille perfections de son bien-aimé dans les mystères de la religion chrétienne. Elle exprime la mort, lorsqu'elle ajoute que le sentiment et la connaissance de la divinité, et toutes les choses qu'on lui en dit, ne sont que des bégaiements. Elle continue donc de cette manière :

Et tous autant qu'ils sont, qui s'appliquent à vous connaître.

Elle parle des anges et des hommes, qui seuls entre les créatures s'appliquent à Dieu ; les uns dans le ciel, les autres sur la terre ; les premiers en le voyant et en le possédant, les derniers en l'aimant et en le désirant. Et comme l'âme connaît plus distinctement Dieu par les créatures raisonnables que par les autres, soit parce qu'elles sont plus nobles, soit parce que les anges l'enseignent intérieurement par leurs inspirations, et les hommes l'instruisent extérieurement par les vérités de l'Écriture, elle dit à Dieu :

Ils me parlent de mille grâces qui viennent de vous.

Ils me rapportent mille choses merveilleuses de la grâce et de la miséricorde que vous avez fait paraître dans l'incarnation et dans la foi ; ils ne cessent de m'en instruire, car plus ils en disent, plus ils en ont à dire.

Mais ils me blessent davantage.

Car tout ce que les anges m'inspirent, et tout ce que les hommes m'apprennent, n'attire davantage à votre amour, et me fait des plaies plus profondes.

Ils me laissent toute mourante ;  
Ils disent je ne sais quoi en bégayant,  
Mais ils ne l'expliquent pas clairement.

Ce qu'elle nomme *je ne sais quoi*, est cette grandeur infinie de Dieu dont elle connaît déjà quelque chose ; mais il en reste infiniment plus à connaître, et ce qui reste est absolument ineffable : de sorte, dit-elle, que je ne sais pas bien ce qui reste ; mais j'en sais assez pour être blessée de votre amour, et pour en mourir. En effet, Dieu élève quelquefois les âmes les plus avancées en la vertu à des lumières si sublimes, que toute sa grandeur et toute sa majesté leur paraît comme à découvert. Mais en même temps elles sont convaincues qu'il en reste infiniment plus à découvrir. Et cette connaissance même qu'elles ont de leur ignorance est si élevée, que c'est un grand don de l'obtenir de sa divine bonté. Car comme dans le ciel les bienheureux qui voient Dieu plus clairement, connaissent aussi plus distinctement qu'il en reste plus à connaître ; de même sur la terre les âmes les plus pénétrées de la connaissance des perfections de Dieu, connaissent mieux que les moins éclairées qu'il y a une infinité de grandeurs à comprendre en sa nature et en son essence.

Je crois bien que ceux qui n'auront pas l'expérience de ces choses, ne les concevront pas facilement ; cela est réservé aux âmes qui les ont expérimentées en elles-mêmes. Cependant comme les créatures ne peuvent expliquer nettement à l'âme ce qu'elle desire en ce sujet, elle se plaint de leur bégaiement, et s'adresse dans le cantique qui suit, à sa propre vie, et lui parle de la sorte.

## HUITIEME CANTIQUE.

Mas como perseveras,  
O vida, no viviendo donde vives,  
Y haciendo porque mueras,  
Las flechas que recibes,  
De lo que del amado en ti concibes?

Mais comment subsistez-vous,  
O vie, ne vivant pas où vous vivez,  
Puisque les traits qui vous viennent des choses que vous connaissez en votre  
[bien-aimé, vous donnent la mort ?

L'épouse souffrant de continuelles défaillances, et ne pouvant néanmoins mourir pour posséder l'objet de son amour, se plaint de la longueur de sa vie mortelle qui retarde la jouissance de sa vie spirituelle. C'est pourquoi elle exagère beaucoup ses douleurs, et elle parle à sa propre vie de cette manière : O vie ! comment pouvez-vous demeurer si longtemps en ce corps, puisque vous m'êtes plutôt une mort et une privation de cette véritable vie, dont je jouirais par la transformation de moi-même en l'amour ? Encore un coup, comment pouvez-vous subsister, puisque je reçois des plaies mortelles de l'amour de mon bien-aimé ?

Mais comment subsistez-vous,  
O vie, ne vivant pas où vous vivez ?

Pour entendre ces deux vers, il faut se souvenir que l'âme vit plus dans l'objet de son amour que dans son propre corps. Car elle ne reçoit pas sa vie du corps, mais le corps la reçoit d'elle. Au contraire, elle vit dans l'objet qu'elle aime, parce que son amour la transporte toute en lui. Toutefois elle a encore une vie naturelle en Dieu, comme l'Apôtre nous l'enseigne : *Car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous avons l'être* (Act., XVII, 28).

Or comme l'âme voit que la vie du corps la prive de sa vie naturelle en Dieu, et de sa vie spirituelle en l'amour de son Epoux, elle fait de grandes plaintes de sa demeure sur la terre ; elle gémit d'être combattue par deux adversaires opposés l'un à l'autre ; elle demande à son âme comment elle peut vivre, en ne vivant pas là où elle vit par les mouvements de son amour.

Puisque les traits qui vous viennent des choses que vous connaissez en votre bien-aimé, vous donnent la mort.

Puisque vous persistez, dit-elle à son âme, dans le corps où vous n'avez pas votre véritable vie, comment vous y attachez-vous encore, vu que les traits et les coups de l'amour qui vous blesse le cœur mortellement, suffisent pour vous donner la mort. Elle ajoute :

Que ces traits viennent des choses qu'elle connaît en son bien-aimé !

La connaissance que vous avez de sa beauté, de sa grandeur, de sa sagesse, de toutes ses perfections, est capable de vous faire mourir en vous enflammant d'amour.

## NEUVIEME CANTIQUE.

Porque pues has llagado  
Aqueste coraçõ no le sanaste?  
Y pues me le has rabado,  
Porque assi le dexaste,  
Y no tomas el robo que robaste?

Pourquoi donc avez-vous blessé ce cœur,  
Et pourquoi ne l'avez-vous pas guéri ?  
Et puisque vous l'avez dérobé,  
Pourquoi l'avez-vous laissé ?  
Pourquoi ne prenez-vous pas la proie que vous avez faite ?

L'épouse, redoublant les plaintes que sa douleur lui inspire, parle une seconde fois à son époux. Car l'amour dont son âme est enflam-



mée, est impatient et ne se donne nul repos. Il propose avec inquiétude tous ses desirs, jusqu'à ce qu'il trouve quelques remèdes à ses peines. Mais parce qu'elle est blessée, qu'elle est seule, qu'elle n'a ni médicament ni médecin, que c'est son bien-aimé qui l'a blessée, elle lui demande pourquoi il ne guérit pas son cœur par sa présence, comme il l'a blessé par la connaissance et l'amour de ses grandeurs ; pourquoi il n'emporte pas son cœur pour se l'unir à lui-même par une parfaite transformation d'amour, comme il l'a déjà dérobé en le gagnant par les charmes de son amour, et en lui ôtant le pouvoir de disposer de soi-même ?

Pourquoi donc avez-vous blessé ce cœur,  
Et pourquoi ne l'avez-vous pas guéri ?

L'épouse ne se plaint pas de ses blessures ; car plus celui qui aime a des plaies, plus il est content. Mais elle fait ses plaintes de ce que lui ayant blessé le cœur, il ne le guérit pas en le privant de cette vie, parce que les plaies de l'amour sont si agréables, que la seule mort est capable de satisfaire le cœur. Puisque vous êtes la cause de mes blessures par les flèches de l'amour, pourquoi n'êtes-vous pas l'auteur de ma guérison par la mort que l'amour me procurera ? Car mon cœur, que votre absence remplit de mille douleurs, sera comblé de mille plaisirs que votre présence lui fera goûter dans la gloire.

Et puisque vous l'avez dérobé,  
Pourquoi l'avez-vous laissé ?

Dérober, c'est ôter la possession d'une chose à son maître légitime, et en usurper injustement la jouissance. L'âme se plaint de ce que son bien-aimé n'agit pas tout à fait de la sorte avec elle. Car il est vrai qu'il lui a dérobé le cœur en la dépouillant de sa possession ; mais il ne prend pas ce cœur pour lui-même, comme le voleur emporte son larcin. Il le laisse, il l'abandonne, il ne lui ravit pas la vie comme l'âme le souhaite. Ce cœur est bien hors de l'âme, parce qu'il est tout dans l'objet de son amour ; mais l'âme voudrait avoir perdu cette vie mortelle, pour ne vivre que d'une vie d'amour en Dieu.

Néanmoins l'avantage qu'elle tire du transport de son cœur en son bien-aimé, c'est qu'elle aime Dieu purement, puisque son cœur n'est plus à elle, mais il est tout à lui. Elle peut être aussi très-certaine qu'elle aime Dieu, puisque c'est Dieu qui tient son cœur attaché à lui, et éloigné de tout autre objet. Elle peut enfin juger par-là si l'époux lui a dérobé le cœur ; car si cela est, elle sentira les agitations de son amour, qui la porte sans cesse à chercher son bien-aimé. La raison est, parce que le cœur de l'homme est tellement fait, qu'il ne peut être tranquille sans avoir la jouissance de quelque objet. Lorsqu'il en aime quelqu'un et qu'il ne le possède pas, il ne se possède pas aussi lui-même, et il est toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il possède ce qu'il désire. Il est alors semblable à un vase qui attend qu'on le remplisse, à un famélique qui cherche de quoi manger, à un malade qui soupire après la santé, à un homme qui est suspendu en l'air et qui n'a rien pour s'appuyer. Voilà l'état du cœur de celui qui aime Dieu ardemment ; et comme l'âme en a une expérience sensible, elle dit à son époux : Pourquoi avez-vous laissé mon cœur ainsi vide, pressé de faim, dépourvu de toutes choses, couvert de blessures, languissant d'amour, suspendu en l'air et sans appui ?

Pourquoi ne prenez-vous pas la proie que vous avez faite

Afin que vous le remplissiez, que vous le rassasiiez, que vous le teniez auprès de vous, que vous le guérissiez, qu'il demeure en vous, et qu'il y trouve son repos. Celui qui aime ne peut s'empêcher de souhaiter la récompense de son amour, qui l'engage à servir son bien-aimé. Mais cette récompense n'est autre chose que l'accroissement de son

amour jusqu'à sa dernière perfection. Il ne veut point aussi d'autre salaire qu'un amour réciproque, puisque l'amour seul est le solide prix de l'amour. Le saint homme Job nous donne une juste idée de cette récompense : *Comme l'esclave brûlé des ardeurs du soleil désire l'ombre, et comme le mercenaire attend la fin de son ouvrage, de même les mois m'ont paru vides, les nuits m'ont été très-laborieuses, et je les ai comptées les unes après les autres. Lorsque je vais dormir, je dis : hélas ! quand me lèverai-je ? Et lorsque le jour est venu, j'attends le soir avec impatience, et je suis accablé jusqu'à la nuit de chagrins et de douleurs* (Job., VII, 2, 3, 4). C'est ainsi que l'âme souhaite la fin de son travail pour mériter la possession de son bien-aimé, et la consommation de son amour pour trouver dans le sein de Dieu du rafraîchissement et du repos.

Mais il est nécessaire de remarquer que Job a dit que le mercenaire n'attend pas la fin de son travail, mais la fin de son ouvrage. De même l'ouvrage de l'âme qui aime, est de s'appliquer continuellement à l'exercice de l'amour. Elle en attend la fin qui n'est autre chose que la perfection de son amour. Mais elle travaille et elle est en peine comme Job, jusqu'à ce que Dieu ait donné à son amour son achèvement. Les mois lui paraissent vides, les nuits lui sont fâcheuses, jusqu'à ce que Dieu ait contenté son amour par la possession parfaite de lui-même. C'est la seule chose que l'âme désire, et qu'elle attend de son époux.

## DIXIÈME CANTIQUE.

Apaga mis enojos,  
Pues que ninguno hasta à de bazellos,  
Y veante te mis ojos,  
Pues leres humbre dellos,  
Y solo para ti quiero tenellos.

*Eteignez mes ennuis  
Que personne que vous ne peut adoucir ;  
Que mes yeux vous voient,  
Puisque vous êtes leur lumière ;  
Je ne désire les avoir que pour vous.*

L'âme continue de prier son bien-aimé de mettre fin à ses ennuis, puisqu'aucun autre que lui ne le saurait faire. Mais elle lui demande en même temps la faveur de le voir, parce qu'il est seul la lumière de ses yeux, lesquels elle ne veut occuper qu'à le regarder, sans les jeter sur d'autres objets. Elle lui dit donc :

*Eteignez mes ennuis.*

Tout ce qui ne s'accommode pas à l'objet que le cœur aime, fatigue l'amant, le tourmente, l'afflige, l'ennuie, parce que ses vœux et ses desirs ne sont pas accomplis. L'âme appelle tout cela chagrins et fâcheries, que rien ne peut adoucir que la possession de son bien-aimé. Ensuite elle le conjure de les éteindre par les douceurs de sa présence ; et de lui donner quelque rafraîchissement, comme l'eau froide rafraîchit un homme échauffé. C'est pourquoi elle se sert du mot d'*éteindre*, pour montrer que le feu de l'amour la brûle.

*Que personne que vous ne peut adoucir.*

Afin que l'âme persuade plus efficacement à son époux d'écouter sa prière, elle ajoute qu'il est seul capable de la satisfaire et d'éteindre ses ennuis. Aussi Dieu la voyant dénuée de tout autre aide, est toujours prêt à lui donner du secours, à dissiper sa tristesse, et à la consoler d'une manière fort tendre. De là vient que l'âme ne pouvant se contenter que de Dieu, n'est pas en état de subsister sans recevoir quelques-unes de ses visites.

*Et que mes yeux vous voient.*



C'est-à-dire, je désire de vous voir de mes propres yeux face à face.

Puisque vous êtes leur lumière.

Dieu est la lumière surnaturelle des yeux de l'âme, qui serait toujours dans les ténèbres sans elle. Mais l'âme l'appelle encore, par la force de son amour, la manière de ses yeux, comme les amants appellent leur lumière les personnes qu'ils aiment, afin de marquer plus vivement leur amour. C'est la même chose que si elle disait : Puisque je n'ai les yeux éclairés d'aucune lumière qui vienne de la nature ou de l'amour, *il faut qu'ils vous voient* : car vous êtes en toute façon leur lumière.

Je ne désire les avoir que pour vous.

Pour s'attirer davantage l'amour de son bien-aimé, elle lui déclare sans déguisement, qu'elle ne veut conserver ses yeux que pour le voir. Car comme Dieu prive justement de sa lumière surnaturelle une âme qui attache les yeux de son cœur à quelque objet hors de Dieu, de même il la donne avec justice à l'âme qui ferme les yeux à toutes les créatures pour ne les ouvrir qu'au Créateur.

### ONZIEME CANTIQUE.

Descubre tu presencia,  
Y mateme tu vista y hermosura;  
Mira que la dolencia  
De amor no bien se cura,  
Sino con la presencia y la figura.

Faites voir votre présence,

Et que votre vue et votre beauté me fassent mourir :

*Considérez que la maladie d'amour ne se guérit bien que par la présence et par la figure.*

L'âme prie Dieu de lui montrer sa beauté, c'est-à-dire, son essence, dont la vue puisse la priver de la vie, en rompant les liens qui la tiennent attachée à son corps. Car tandis qu'elle sera ainsi enchaînée, elle ne pourra ni le voir ni en jouir comme elle désire. Pour obtenir cette grâce, elle lui expose les langueurs et les inquiétudes de son cœur qu'elle souffre constamment pour l'amour de lui, et à qui la seule vision bienheureuse de son essence peut remédier.

Faites voir votre présence.

Dieu peut être présent à l'âme en trois manières différentes. La première présence est essentielle. Il est de cette sorte non-seulement dans les justes, mais aussi dans les pécheurs et dans toutes les créatures ; et c'est par cette présence qu'il leur donne l'être et la vie ; tellement que s'il cessait d'être ainsi présent, elles tomberaient dans le néant. L'âme en jouit continuellement comme le reste des choses créées.

La seconde présence est spirituelle. Elle dépend de la grâce sanctifiante, puisque c'est par elle que Dieu demeure avec plaisir dans l'âme. Mais elle n'est pas commune à tous les hommes. Ceux qui sont souillés de péchés mortels en sont privés.

La troisième est l'ouvrage de l'amour spirituel. Dieu la donne à plusieurs âmes pour les remplir de ses consolations les plus sensibles. Mais de quelle manière qu'il soit présent, il ne se fait pas voir tel qu'il est ; ce privilège n'est pas de cette vie. C'est pourquoi on peut expliquer ce vers de chacune de ces présences.

Faites voir votre présence.

Mais parce qu'il est constant que Dieu est toujours présent de la première façon, l'âme le prie de lui faire voir sa présence, soit naturelle, soit spirituelle, soit affectueuse, de telle sorte néanmoins qu'elle

puisse le voir en son essence et en sa beauté ; afin que comme il lui donne l'être naturel par sa présence essentielle, et comme il la sanctifie par sa présence spirituelle, de même il la glorifie dans le Ciel par sa présence glorieuse.

Cependant l'âme, toute ardente d'amour, demande sa présence amoureuse dont elle a joui autrefois, et qui était si excellente et si relevée au-dessus de la nature, que l'âme y entrevoyait un bien immense d'où sortaient de faibles rayons de la beauté divine, lesquels rejaillissaient sur elle. L'effet que cette présence faisait en elle, consistait à lui inspirer de si violents désirs de ce bien caché, qu'elle en tombait en défaillance. Ce qui s'accorde avec ces sentiments du Prophète : *Mon âme désire si ardemment les tabernacles éternels du Seigneur, qu'elle en sèche, qu'elle en pâme* (Psal. LXXXIII, 1). Aussi ce bien souverain l'attire plus puissamment que le centre de chaque chose ne l'attire à soi par sa vertu secrète et invincible. Elle dit donc :

Faites voir votre présence.

Il arriva la même chose à Moïse ; ne pouvant soutenir l'éclat des rayons de Dieu, il le pria de le favoriser de sa vue. *Si j'ai mérité quelque grâce auprès de vous, dit-il, je vous prie, Seigneur, de me montrer votre face, afin que je vous connaisse.* Mais Dieu lui répondit : *Qu'il ne pouvait voir sa face, parce que personne ne peut voir Dieu en cette vie* (Exod., XXXIII, 13, 20). Comme s'il lui eût dit : La beauté de ma face est si grande, le plaisir de me voir est si sensible, que votre âme pendant qu'elle est en ce monde, est incapable de les supporter. L'Épouse, persuadée de cette vérité, souhaite mourir de la sorte ; c'est pourquoi elle ajoute :

Que votre vue et votre beauté me fassent mourir.

La vue de Dieu pourrait ôter la vie à l'homme, en lui découvrant un bien qui est si grand que le corps ne serait pas assez fort pour retenir l'âme en sa prison. Mille morts les plus cruelles lui paraîtraient douces, puisque c'est le chemin qui la conduirait à la jouissance de son Dieu. C'est dans l'ardent désir de le posséder qu'elle dit :

Que votre vue et votre beauté me fassent mourir.

Elle ne parlerait pas de la sorte si elle ne savait bien que la mort est une condition nécessaire pour arriver à la vision de Dieu. *Car nous ne désirons pas d'être dépouillés, dit saint Paul, mais d'être revêtus, afin que la vie consume ce qu'il y a de mortel en nous* (II Cor., V, 4). Nous ne voulons pas être dépouillés du corps, mais revêtus de la gloire et être avec Jésus-Christ dans le ciel, comme le souhaitait l'Apôtre (Philip., I, 23).

On demandera peut-être pourquoi les Israélites craignaient de voir Dieu de peur qu'ils ne mourussent et pourquoi l'âme désire mourir pour le voir ? On répond que les âmes des Israélites étaient renfermées après la mort dans les limbes et ne jouissaient pas de la vision béatifique. C'était donc un bien de vivre longtemps et d'acquérir de plus grands mérites. D'ailleurs ils n'aimaient pas Dieu assez ardemment pour souhaiter sa présence et ils le craignaient assez pour la fuir. Mais dans la loi de grâce les âmes justes soupirent après la mort, parce qu'elles peuvent être aussitôt transportées dans le sein de Dieu et dans le séjour de la gloire. Que si elles n'étaient pas tout-à-fait certaines d'être reçues incessamment dans le ciel, elles chériraient néanmoins la mort qui viendrait de la main de leur Epoux ; car l'amour qu'elles sentent pour lui leur fait agréer tout ce qu'il leur envoie, soit bien, soit mal, soit peines, soit consolations. Car elles n'appréhendent rien, d'autant, dit saint Jean, *qu'il n'y a point de crainte dans l'amour, mais le parfait amour bannit la crainte* (I Joan., IV, 18). A une âme qui a de l'amour,



la mort ne peut être amère, elle y trouve de la douceur; ni fâcheuse et pénible, elle y voit la fin de ses chagrins et de ses souffrances. Au contraire, sa mémoire lui est si chère et si agréable qu'elle l'attend avec plus d'impatience que les rois n'attendent la possession de leurs royaumes. L'Ecclésiastique s'écriait dans cette pensée : *O mort, ton jugement est bon; ta décision est favorable à l'homme pauvre et incommode* (Eccli., XLI. 3). Que si la mort est bonne à celui qui est dépourvu des biens de fortune, quoiqu'au lieu de l'enrichir elle le dépouille du peu même qu'on lui donne pour vivre; combien est-elle utile à l'âme qui, non contente de la mesure de son amour en cherche l'augmentation et l'attend avec impatience du dernier arrêt de la mort? Elle n'appréhende donc pas de dire : *Que votre vue, mon Dieu, que votre beauté me fassent promptement mourir*. Elle n'ignore pas qu'au moment qu'elle verrait cette beauté elle en serait toute ravie, elle serait toute changée en elle, elle serait belle comme elle, ou plutôt elle serait cette beauté même pleine d'attraits et de charmes infinis. Pour cette raison la mort des saints est, selon le langage de David, *précieuse devant les yeux du Seigneur* (Psal. CXIII, 16), puisqu'ils sont participants de ses grandeurs. C'est pourquoi l'âme méprise la vie présente et elle est toute désolée de ne se pouvoir affranchir de son esclavage. Dans cette douleur elle dit à son Epoux :

Considérez que la maladie d'amour ne se guérit bien que par la présence et par la figure.

Les médecins nous délivrent communément de nos infirmités par des remèdes qui leur sont contraires; la maladie de l'amour en exige de conformes à sa nature. Car comme l'amour de Dieu est la véritable santé de l'âme, elle ne sera guérie et saine parfaitement, que lorsque son amour sera venu à son dernier période. En effet, comme il y a plusieurs degrés en son amour, il y en a plusieurs en sa santé. Celle-ci est ou plus faible ou plus forte, ou très-parfaite, quand celui-là est plus faible, ou plus fort ou très-parfait. Mais parce qu'il n'est très-parfait que quand il transforme l'âme en Dieu et la rend semblable au Verbe son Epoux, *qui est la splendeur de la gloire et de la figure de la substance de Dieu* (Hebr., I, 3), l'âme désire d'être conforme à cette figure et elle ajoute :

Considérez que la maladie d'amour ne se guérit bien que par la présence et par la figure.

L'amour imparfait se peut très-bien appeler maladie. Car comme le malade est faible pour travailler, de même l'âme qui n'a qu'un amour languissant, n'a aussi que de la langueur dans l'exercice des vertus héroïques.

*Remarque pour le cantique suivant.*

L'âme désire en cet état d'aller à Dieu avec autant de véhémence que la pierre qui est en l'air retombe vers son centre. Elle sent bien qu'elle est semblable à une cire molle qui n'a reçu que légèrement la figure du cachet qu'on lui applique et qui demande une impression plus parfaite. Elle sait qu'elle n'est que l'ébauchement d'un portrait qui attend ses derniers traits de la main du peintre. Elle est si éclairée des lumières de la foi qu'elle distingue les différentes vues de la grandeur de Dieu. Que fera-t-elle donc, que d'avoir recours à la même foi qui couvre les beautés de son bien-aimé et qui lui donne des gages de son amour.

## DOUZIÈME CANTIQUE.

O cristalina fuente,  
Si en essos tus semblantes plateados,  
Formasses de repente los ojos deseados  
Que tengo en mis en traunas dibujados.

*O fontaine cristalline,  
Si dans vos surfaces argentées  
Vous formiez promptement les yeux que je désire,  
Et que j'ai ébauchés dans les entrailles.*

Comme l'âme n'a pu trouver dans les créatures aucun moyen efficace pour voir Dieu distinctement, elle adresse sa parole à la foi pour en tirer une plus claire connaissance de son Epoux et pour arriver à l'union divine; car c'est principalement la foi qui nous y conduit. Le prophète Osée l'insinue par ces paroles : *Je vous épouserai en la foi* (Osée, II, 20). Elle lui dit donc : O foi de Jésus-Christ mon époux, plutôt au ciel que vous ne déclarassiez clairement les vérités de mon bien-aimé que vous ne m'avez révélées qu'obscurément ! Je voudrais bien que vous changeassiez vos ténèbres en lumière et vos obscurités en la claire vue de la gloire de mon Dieu.

O fontaine cristalline !

Elle appelle la foi cristalline pour deux raisons : la première, parce qu'elle lui fait voir au travers de ses voiles transparents le Sauveur des hommes; la seconde, elle a les propriétés du cristal : elle est pure, nette d'erreurs, vide d'images naturelles, forte dans les vérités divines. L'âme lui donne aussi le nom de fontaine; c'est d'elle, surtout quand elle est vive, que les biens spirituels coulent dans l'âme comme des eaux salutaires. Aussi Notre-Seigneur la nomme une fontaine. *L'eau*, dit-il à la Samaritaine, *que je lui donnerai, deviendra en lui une fontaine qui rejaillira jusque dans la vie éternelle* (Joan., IV, 14). Car cette eau signifiait le Saint-Esprit, que devaient recevoir ceux qui croiraient en Jésus-Christ.

Si dans vos surfaces argentées.

L'âme compare les articles de foi avec la face ou l'image d'un homme couvert d'argent. Car la foi ressemble à l'argent dans les propositions qu'elle nous fait pour les croire, et les vérités qu'elle nous enseigne sont semblables à l'or. Ce qui signifie que les choses que nous croyons maintenant et qui sont cachées sous le voile de la foi, seront découvertes en l'autre vie; nous les verrons sans milieu et nous en aurons une pleine jouissance. Le prophète royal exprime cette claire vision en termes mystérieux et sublimes. *Si vous dormez entre les termes de deux héritages, vous serez semblables à une colombe qui a les plumes argentées et dorées* (Psal. LXVII, 14). C'est-à-dire, si vous fermez les yeux de l'esprit aux choses, tant du ciel que de la terre, vous vous attacherez à la foi seule, dont les vérités sont couvertes d'argent, parce qu'elles sont obscures et cachées sous les ombres. Mais lorsque la claire vue de Dieu aura dissipé les ténèbres de la foi, les vérités divines éclateront à nos yeux comme de l'or brillant et nous posséderons visiblement celui que nous ne possédions qu'obscurément en ce monde. L'âme continue de dire à la foi :

Si vous formiez promptement les yeux que je désire.

L'âme entend ici par les yeux les vérités divines que la foi nous propose encore voilées et obscures, et elle la prie de les lui montrer sans voile et sans ténèbres, claires et évidentes telles que l'âme les désire. Ces vérités sont des yeux à son égard, parce que c'est par elles, comme par des yeux que son bien-aimé la regarde et lui fait espérer sa présence. L'âme dit ensuite :

Que j'ai ébauchés dans les entrailles.

L'âme a ces vérités gravées en elle-même, savoir, dans l'entendement qui les a reçues par infusion surnaturelle dans la volonté; comme elle ne les connaît pas parfaitement, elle dit que ces vérités n'y sont qu'ébauchées. Car comme le crayon d'un tableau n'est pas une pein-



ture finie, de même la connaissance que la foi nous donne n'est pas parfaite. C'est pourquoi les vérités qui nous sont découvertes par la foi ont quelque chose de semblable aux premiers traits d'une image. Mais dans le ciel elles se trouveront en l'âme comme des figures achevées, suivant cette doctrine de l'Apôtre : *Quand la perfection sera venue, alors ce qui est imparfait cessera* (1 Cor., XIII, 10) ; c'est-à-dire, la connaissance que nous avons maintenant par la foi sera parfaite.

Outre cela, il y a dans l'âme un autre ébauchement d'amour ; car l'image du bien-aimé est imprimée dans la volonté si vivement, qu'on peut dire que l'amante vit dans son bien-aimé et que le bien-aimé vit dans son amante. On peut même assurer que l'amour les change tellement l'un en l'autre, qu'un seul semble être les deux et que les deux ne semblent être qu'un, parce que dans l'union et la transformation que l'amour opère, ils se transportent l'un à l'autre la possession et le domaine l'un de l'autre. Saint Paul en avait l'expérience lorsqu'il disait : *Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi* (Galat., II, 20). A la vérité il vivait lui-même, mais il vivait de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire, d'une vie plus divine qu'humaine ; de sorte que sa vie et la vie du Sauveur n'étaient qu'une même vie par l'union de l'amour. Cette vie n'aura néanmoins sa perfection que dans le ciel, où les bienheureux, transformés en Dieu, vivront de la vie de Dieu et non de leur seule propre vie.

Après tout, lorsque l'âme peut obtenir en ce monde cette transformation d'amour, elle est extrêmement heureuse et donne beaucoup de joie à son Epoux. Car l'Epoux désirant d'être dans l'âme de son Epouse comme l'ébauche d'une figure, il lui dit : *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras* (Cant. VIII, 6). Le cœur signifie l'âme où son Epoux demeure comme le cachet de la foi ; le bras représente la volonté forte et généreuse où il réside comme le sceau de l'amour.

### TREIZIEME CANTIQUE.

Apartalos amado,  
Que voy de buelo.  
Bueleto paloma,  
Que es ciervo vulnerado  
Por el otero assoina, y al ayre de tu buelo fresco toma.

*Détournez vos yeux, mon bien-aimé,  
Parce que je m'envole.  
Revenez, ma colombe ;  
Car le cerf qui est blessé paraît sur le haut de la colline,  
Et le vent de votre vol la rafraîchit.*

Les ardents désirs et l'amour embrasé de l'âme lui ayant attiré les bienfaits de son époux, elle est si vivement frappée des rayons qui lui font voir les grandeurs de Dieu, qu'elle en perd l'usage des sens, et qu'elle souffre de grandes extases. La faiblesse de la nature ne pouvant les supporter sans épuisement et sans horreur, l'âme dit en ce cantique :

Détournez vos yeux, mon bien-aimé.

Ils me font sortir de moi-même, par la haute contemplation qui surpasse les forces de la nature. L'épouse croyant que son âme, suivant ses désirs, avait quitté son corps par ses extases, prie son Epoux d'arrêter le cours de ses communications extraordinaires. Comme elle n'en peut soutenir le poids en cette vie, elle souhaite d'être délivrée de son corps pour recevoir ces faveurs sans obstacle. Mais

L'Époux l'empêche aussitôt de former ces désirs et de sentir ces ravissements, en lui répondant :

Revenez, ma colombe.

Car les biens que je répands maintenant sur vous avec profusion ne sont pas des biens de la gloire que vous désirez. Mais étant blessée d'amour comme vous êtes, revenez à moi que vous cherchez. Je suis blessé aussi d'amour pour vous, et je commence de me montrer à vous par l'éminente contemplation, qui est la source des plaisirs que je prends en votre âme. L'épouse lui réplique donc :

Détournez vos yeux, mon bien-aimé.

Car la nature est si misérable tandis que nous vivons sur la terre ; qu'elle ne peut recevoir sans danger de mort les plus sublimes connaissances de Dieu, quoique la meilleure et la plus agréable vie de l'âme consiste en ces écoulements divins. C'est pourquoi l'épouse s'écrie dans ce sacré commerce :

Détournez vos yeux, mon bien-aimé.

Parce que ces extases lui causent de si cruelles douleurs qu'il lui semble qu'on lui disloque les os, et qu'elle perdrait la vie si Dieu ne la secourait. Aussi est-il véritable que l'âme croit qu'elle va se séparer de son corps. La raison est, parce que le corps n'est pas capable de recevoir ses dons célestes, d'autant que l'esprit est élevé jusqu'à la communication de l'Esprit divin qui vient dans l'âme, de sorte qu'il doit quitter en quelque façon le corps ; et, conséquemment, le corps et l'âme doivent souffrir extrêmement à cause de leur union naturelle, qui semble être rompue par ces ravissements surnaturels.

Mais quoique l'épouse dise par les mouvements d'une crainte naturelle, néanmoins elle ne voudrait pas que Dieu cessât en effet de faire ces grandes impressions en son âme ; au contraire, s'il fallait endurer de plus grands tourments, l'esprit en serait content, afin de l'élever davantage au-dessus de la nature, et de jouir plus facilement de l'Esprit de Dieu. Mais parce que la faiblesse du corps n'est pas propre à recevoir ses dons, l'âme désire que ces communications cessent, parce, dit-elle, qu'elles me font sortir de mon corps :

Car je m'envole.

Comme si elle disait plus clairement : Ne me faites pas ces communications tandis que je suis en mon corps, parce qu'elles m'en font sortir ; mais faites-les quand je serai délivrée de mon corps, afin que je les reçoive sans obstacle. Pour comprendre mieux ce vol de l'âme, il est nécessaire de savoir que l'âme ne sort pas réellement du corps, mais qu'elle semble seulement l'abandonner, puisqu'elle ne sent plus les actions qu'elle y fait, comme saint Paul le dit de soi-même : Je fus ravi jusqu'au troisième ciel, soit en mon corps, soit hors de mon corps, je ne le sais pas (II Cor., XII, 2). C'est pourquoi le corps est insensible dans ces extases, quoiqu'il souffre beaucoup ; ce qui ne lui arrive pas dans les pâmoisons naturelles : il en revient lorsqu'on lui fait sentir de la douleur. Cependant on remarquera que ceux-là seulement qui ne sont pas encore consommés en la haute perfection, tombent dans ces ravissements douloureux. Ceux qui sont parvenus à un état plus divin ne souffrent que des extases tranquilles, douces, délicieuses ; et ils en sont délivrés lorsqu'ils sont tout à fait unis à Dieu par un amour consommé.

Ce serait ici le lieu de parler de ces différentes extases ; mais comme je n'ai dessein que d'expliquer ces cantiques, je laisse ce travail à quelque autre qui s'en acquittera mieux que moi ; joint que notre bienheureuse mère Thérèse de Jésus a écrit admirablement de ces matières ; et j'espère de la bonté divine que ses ouvrages seront imprimés et don-



nés au public en peu de temps. Pour ce qui est de ce que dit l'âme de son vol, il faut l'entendre du transport de son esprit en Dieu ; mais son époux la rappelle aussitôt en lui disant :

Revenez, ma colombe.

L'âme abandonnait volontiers son corps, persuadé que sa vie allait finir, et qu'elle verrait éternellement son époux à découvert et avec toutes les joies des bienheureux. Mais il réprime ces efforts par ces paroles : *Revenez, ma colombe* ; c'est-à-dire, que vous avez les qualités d'une colombe, dans le vol sublime et prompt de la contemplation, dans les flammes de votre amour, et dans la simplicité de vos desseins et de vos actions ; revenez de ce haut vol par lequel vous prétendez arriver à me posséder véritablement et sans partage. Le temps n'en est pas encore venu ; contentez-vous de la connaissance que je vous donne dans ces premiers ravissements, quoiqu'ils soient d'un ordre inférieur à ce que vous demandez.

Par le cerf qui est blessé.

L'époux divin se compare à un cerf qui cherche de l'eau fraîche, lorsqu'il est blessé, ou qui flatte sa biche et adoucit sa douleur lorsqu'elle a reçu quelque plaie et qu'elle brame ; de même lorsque l'Époux sacré voit son épouse blessée de son amour, lorsqu'il l'entend soupirer, blessé lui-même d'amour, il la soulage de toutes les manières les plus efficaces : car c'est le propre des amants de ressentir les peines l'un de l'autre. Revenez à moi, lui dit-il, je descends des plus hautes montagnes pour m'approcher de vous ; hâtez-vous de venir.

Il paraît sur le haut de la colline

C'est-à-dire, il se montre par la hauteur de la contemplation où l'âme est élevée en ce vol ; car la contemplation est un lieu éminent d'où Dieu commence à paraître à l'âme, sans se faire voir néanmoins parfaitement en cette vie.

Et le vent de votre vol le rafraîchit.

Le vol de l'âme signifie son extase ; le vent doux exprime l'amour que ce vol allume dans l'âme. L'Époux dit bien à propos que cet amour est un doux vent, parce que le Saint-Esprit, qui est l'amour même, est comparé au vent dans les divines Ecritures, d'autant qu'il procède du Père et du Fils par spiration.

Il faut remarquer que l'Époux dit qu'il est allé, non pas au vol de l'épouse, mais à l'air du vol ; parce que Dieu se communique à l'âme, non par la connaissance qui est représentée par le vol, mais par l'amour qui vient de la connaissance. Car, comme l'amour est l'union du Père et du Fils, de même il est l'union de Dieu et de l'âme. En effet, la connaissance des plus hauts mystères de Dieu est inutile à l'âme sans la charité, selon la doctrine de l'Apôtre, *parce que, dit-il, la charité est le lien de perfection* (1 Cor., XIII, 1, etc. ; Coloss., III, 14). C'est donc cette charité de l'âme qui attire l'Époux, et qui le fait courir avec vitesse pour boire à la fontaine que cet amour lui ouvre, comme les eaux attirent le cerf pour s'y rafraîchir ; c'est pourquoi il ajoute :

Le vent de votre vol le rafraîchit.

Car, comme un vent agréable réjouit et rafraîchit celui que la chaleur incommode, de même le doux vent du saint amour de l'épouse donne de la satisfaction et du soulagement à son Époux, qui est brûlé de ses flammes sacrées ; il augmente même son amour pour elle à proportion qu'elle a de l'amour pour lui. C'est pourquoi le véritable amant doit faire croître sans cesse son amour, et pratiquer pour cet

effet ce que saint Paul écrit de la charité : *Elle est patiente, dit-il, elle est douce; elle n'est point envieuse, ni dissimulée, ni superbe; elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point son intérêt, elle ne se met point en colère; elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice; mais elle se plaît dans la vérité, elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (1 Cor., XIII, 4, 5, 6, 7).

### QUATORZIÈME ET QUINZIÈME CANTIQUES.

Mi amado, las montanas,  
Los valles solitarios nemorosos,  
Las insulas estranas,  
Sos rios sonorosos  
Et sivo de los ayres amorosos.

*Mon bien-aimé est comme les montagnes,  
Comme les vallées solitaires et pleines de bois,  
Comme les îles étrangères,  
Comme les fleuves qui coulent avec bruit  
Comme le souffle des doux zéphirs.*

La noche sossegada,  
En par de los leuantes del aurora,  
La musica callada,  
La soledad sonora,  
La cena que recrea, y enamora.

*Il est comme une nuit tranquille  
Qui approche de l'aurore naissante;  
Comme une musique sans bruit,  
Comme une solitude harmonieuse,  
Comme un souper qui récréé et qui attire l'amour.*

Avant que de commencer l'explication de ces deux cantiques et des suivants, il est bon de savoir que ce vol spirituel, dont nous venons de parler, met l'âme dans un état où Dieu lui communique des vertus et des connaissances extraordinaires. Elle ne sent plus les inquiétudes d'un amour mal satisfait; elle goûte les douceurs d'un amour content et paisible. C'est là encore où Dieu donne aux âmes toutes sortes de biens spirituels : aux unes plus, aux autres moins; à quelques-unes d'une façon, à quelques autres d'une autre manière.

Je dis maintenant que l'âme volant, pour ainsi parler, sur les eaux des soins empressés de l'amour, comme la colombe volait sur les eaux du déluge, et ne trouvant pas où se reposer, Dieu, son père, lui a tendu la main, par sa bonté et par sa miséricorde, et l'a reçue dans l'arche, je veux dire dans le sein de sa charité.

Mais il est nécessaire de considérer que, comme il y avait dans l'arche de Noé un grand nombre de loges et une grande quantité de vivres, de même on trouve dans le sein de Dieu plusieurs demeures et plusieurs dons surnaturels qui servent de nourriture à l'âme, et qu'elle goûte avec des consolations admirables. Surtout elle est nourrie d'un amour parfait, que la jouissance de Dieu fortifie continuellement. Cependant, quoiqu'elle reçoive avec une abondance inexplicable toutes les faveurs dont elle est capable, néanmoins elle ne voit pas Dieu dans son essence. Or, elle expose en ces cantiques tous ces bienfaits.

Mon bien-aimé est comme les montagnes.

C'est-à-dire, mon bien-aimé est comme les montagnes, haut, grand, beau, agréable, couvert de fleurs odoriférantes et de fruits très-savoureux.

Comme les vallées solitaires et pleines de bois.

Il a quelque chose de semblable aux vallées qui sont tranquilles, agréables, fraîches, ombragées, pleines de fontaines d'eau douce, d'arbres fruitiers, et d'oiseaux qui chantent perpétuellement. La solitude



et le silence y règnent, et donnent du soulagement et du repos à ceux qui les habitent.

Comme les îles étrangères.

Les îles étrangères sont environnées de mer, éloignées du commerce des hommes, fertiles en animaux et en plantes inconnues au peuple; agréables à ceux qui les voient, et dignes d'admiration, tant il y a de choses rares. L'âme compare Dieu à une île étrangère; il est environné de tous côtés des grandeurs de sa majesté, inaccessible à la faiblesse des hommes, fécond en biens infinis, délicieux à ceux qui le connaissent, admirable en ses desseins et en ses œuvres, d'une excellence si impenétrable, que ni les hommes, ni les anges ne peuvent la comprendre; ils découvriront même de nouvelles perfections pendant toute l'éternité; c'est pourquoi il leur paraîtra toujours étranger et inconnu. L'épouse passe à une quatrième comparaison :

Comme les fleuves qui coulent avec bruit.

Les fleuves rapides et débordés ont trois propriétés principales : ils inondent tout ce qu'ils rencontrent en leur course; ils remplissent les lieux bas où ils passent; le bruit qu'ils font surpasse le bruit qu'on entend ordinairement dans les campagnes. L'âme trouve les mêmes qualités en son bien-aimé, et, pour cette raison, elle les compare aux grands fleuves. En effet, elle est tellement inondée du torrent des grâces divines et des faveurs du Saint-Esprit, qu'il lui semble que tous les fleuves du monde vont fondre sur elle, sur ses passions et sur ses actions. Toutefois, la violence de ces fleuves ne la tourmente pas : ce sont des fleuves de paix : *Je ferai couler sur elle*, dit-il, par le prophète Isaïe, *un fleuve de paix et un torrent de gloire* (Isa., LXVI, 12), pour combler l'âme de tranquillité et d'honneur. L'âme connaît aussi, par sa propre expérience, que cette eau divine remplit le fond de son humilité et le vide de ses passions, suivant ces paroles de saint Luc : *Il a comblé de biens ceux qui étaient pressés de la faim* (Luc., I, 53). Enfin, elle entend sa voix spirituelle, mais voix qui surpasse toutes les autres voix (Joan., XII, 28, 29). Pour donner quelque idée de sa force, je dis que la voix ou le bruit de ces fleuves sacrés signifie que l'âme est si pleine des grâces de Dieu, et armée d'une puissance si grande, qu'elle se persuade que c'est, non le bruit des rivières débordées, mais le fracas des tonnerres les plus violents. C'est néanmoins une voix spirituelle qui ne fait pas un son matériel et fâcheux, mais qui porte dans l'âme la grandeur, la force, les délices et la puissance (Cant., II, 14). Pour cette cause, le Saint-Esprit descendit sur les apôtres avec un bruit éclatant, afin qu'il marquât extérieurement les effets qu'il venait de produire en leurs âmes. Saint Jean rapporte aussi que tandis que Notre-Seigneur parlait aux Juifs qui le persécutaient, il vint une voix du ciel pour fortifier intérieurement sa très-sainte humanité, et que le peuple qui avait entendu cette voix, disait que c'était un coup de tonnerre; les autres disaient que c'était un ange qui lui avait parlé.

On apprend de là que la voix spirituelle et intérieure est l'effet de la voix extérieure, puisque l'une frappe les oreilles, et que l'autre passe jusqu'au cœur. Mais quoiqu'elle soit d'une vertu infinie, elle s'accommode à la portée de chaque personne pour lui inspirer la force, le courage, le plaisir divin qui peuvent contribuer à son bonheur. Dans cette vue, l'épouse priait son Epoux de lui faire entendre sa voix, parce qu'elle est pleine de douceur et d'agrément.

Comme le souffle des doux zéphyrs.

L'âme propose ici deux choses : les vents et leur souffle. Ces vents aimables expriment les vertus et les grâces de son bien-aimé, lesquel-

les, par le moyen de l'union de l'Epoux, passent jusqu'à l'âme, et lui sont communiquées par la connaissance affectueuse qu'elle a de lui. Le souffle marque la sublime et douce connaissance de Dieu, laquelle éclaire l'entendement et fait glisser dans le cœur le plus grand plaisir que l'âme puisse recevoir.

Comme le vent fait deux choses, qu'il touche le corps et qu'il fait du bruit, de même la communication de l'Epoux produit deux effets : elle touche la volonté d'un plaisir très-doux, elle verse dans l'entendement une connaissance très-claire. Mais alors l'entendement reçoit cette connaissance d'une manière passive, sans opérer de lui-même naturellement.

C'est, selon ses principes, que quelques théologiens estiment que notre père saint Elie a vu clairement Dieu dans le souffle de ce petit vent qu'il sentit à l'entrée de la caverne où il était, sur le mont Oreb. Ce souffle, qui flatte doucement l'oreille, représente encore la révélation que Dieu fait à l'âme des vérités divines, sans y employer les sens. C'est pourquoi saint Paul assure qu'il a reçu par l'ouïe les admirables connaissances dont il écrit aux Corinthiens. *J'ai entendu*, dit-il, *des paroles ineffables que les hommes ne sauraient exprimer* (III Reg., XIX, 12, 13). Quelques-uns conjecturent de là qu'il a vu l'essence divine comme notre saint patriarche Elie.

Véritablement comme la foi, selon le même apôtre, vient de l'ouïe, de même on connaît Dieu présentement par l'ouïe spirituelle, parce que cette connaissance entre dans l'âme par l'ouïe (Rom., X, 17). Le prophète Job nous le fait comprendre par cette expression : *Mon Dieu, dit-il, je vous ai entendu de mon oreille, et mon œil vous voit maintenant* (Job., XLII, 5). Ce qui signifie qu'entendre de l'oreille de l'âme, c'est voir de l'œil de l'entendement. Passons au quinzième cantique

Comme la nuit tranquille.

Lorsque l'âme prend son sommeil spirituel dans le sein de Dieu, elle jouit d'un repos fort tranquille, et elle reçoit en même temps une connaissance de Dieu très-profonde, mais très-obscur ; c'est pourquoi elle compare son bien-aimé à une nuit calme et paisible

Qui approche de l'aurore naissante.

Elle dit encore que cette nuit est, non pas une nuit obscure, mais une nuit où l'aurore commence à paraître ; parce que l'âme possède cette paix dans la lumière qui lui découvre Dieu de telle sorte que l'entendement est élevé, avec une admirable douceur, à la connaissance du Créateur. L'Epouse appelle cette lumière l'aurore qui se lève, c'est-à-dire le crépuscule du matin ; car l'esprit tranquille sort des ténèbres de son intelligence naturelle, et entre dans la lumière surnaturelle de la connaissance de Dieu, non pas tout à fait claire, mais un peu mêlée d'obscurité, comme est la nuit dont les ténèbres commencent à se dissiper aux approches de l'aurore. On peut dire que l'entendement est alors semblable à un homme qui voit la lumière en s'éveillant. Le Prophète semble parler de cette connaissance quand il dit : *J'ai veillé, et je suis devenu semblable à un passereau qui demeure seul sur le toit d'une maison* (Psal. CI, 8) ; comme s'il disait qu'il s'est élevé au-dessus des créatures, demeurant seul dans une sublime contemplation. En cet état, comme ce petit oiseau se tient d'ordinaire dans les lieux les plus hauts, comme il tourne le bec vers le vent, comme il est communément seul, comme il se plaît à chanter, comme il n'a point de plumes d'une couleur particulière, de même l'âme demeure dans la plus haute contemplation, tourne ses affections vers Dieu, se sépare des créatures, chante avec plaisir les louanges de son Epoux, ne reçoit les couleurs particu-



lières d'aucune chose, c'est-à-dire qu'elle n'a rien de sensible, parce qu'elle est tout abîmée dans la contemplation de Dieu.

Comme une musique sans bruit.

L'âme voit, dans cette divine lumière, les effets admirables de la sagesse de Dieu, lequel a disposé les créatures de telle sorte, qu'elles se rapportent toutes à lui, et que chacune d'elles chante les grandeurs de son Créateur. Ce concert harmonieux paraît à l'âme mille fois plus doux que les concerts du monde les plus agréables. Elle l'appelle *une musique sans bruit*, parce que c'est une connaissance paisible où elle goûte la douceur de la musique et le repos du silence. Mais pour donner un nouveau jour à sa pensée, elle compare encore son Epoux à une *solitude harmonieuse*.

Comme une solitude harmonieuse.

Ce qui signifie presque la même chose; car, quoique cette musique ne se fasse pas entendre aux sens et aux puissances matérielles de l'âme, néanmoins c'est une solitude qui fait du bruit à ses puissances spirituelles. En effet, comme ces puissances sont vides des images et des représentations matérielles des objets extérieurs, elles laissent à l'âme la facilité d'entendre cette voix spirituelle qui chante les perfections de Dieu, et que saint Jean entendit autrefois, *comme un son de musiciens qui jouaient de la harpe* (Apoc., XIV, 2). Cette voix est spirituelle; c'est l'esprit qui l'entend, c'est la connaissance qu'il a des louanges de Dieu, que les bienheureux chantent continuellement avec une harmonie charmante. Et comme chacun d'eux chante selon la mesure des dons qu'il a reçus de son Créateur, de même l'âme remarque dans chaque créature un langage particulier qui exprime les grandeurs de Dieu; et ainsi toutes ensemble chantent mélodieusement ses louanges. Et parce que l'âme se nourrit de ces délices sacrées, elle ajoute :

Comme un souper qui récréé et qui attire l'amour.

Les grands repas récréent les amants, ils les rassasient, et ils augmentent leur amour. L'Epoux sacré fait en l'âme ces trois effets; le symbole de la vision béatifique de Dieu, parce que c'est la fin de tous les travaux des hommes, et le repos éternel des âmes bienheureuses. L'Epouse trouve à proportion dans la connaissance et dans la possession de son bien-aimé pendant cette vie, la fin de ses peines et le repos qu'elle cherchait; elle est rassasiée de ses délices, et consumée des flammes de son amour.

### SEIZIEME CANTIQUE.

Nuestro lecho florido,  
De cuevas de leones enlaçado;  
En purpura tenido,  
De paz edificado,  
Con mil escudos de oro coronado.

*Notre lit est couvert de fleurs,  
Entrelacé de cavernes de lions,  
Teint de pourpre,  
Fait sur la paix,  
Couronné de mille boucliers d'or.*

L'Epouse récite, en ce cantique, les riches dons et les éminentes vertus dont elle est ornée dans son union avec son Epoux divin. Elle dit qu'elle n'est en quelque façon qu'une même chose avec lui, et qu'elle est toute ardente de charité, toute remplie de paix, et toute pénétrée de Dieu autant qu'il est possible en ce monde.

Notre lit est couvert de fleurs.

Ce lit tout semé de fleurs ne signifie autre chose que le cœur et l'a-

mour de l'Epoux divin à qui l'Epouse est unie. Les vertus, les grâces et les autres dons qu'elle y puise, sont les fleurs qui ornent ce lit et qui parfument l'âme de leurs odeurs. L'Epouse sainte use de cette expression dans les Cantiques : *Notre lit, dit-elle, est plein de fleurs (Cant., I, 15)*. Elle dit *notre lit*, parce que les mêmes vertus, le même amour et les mêmes plaisirs lui sont communs avec son divin Epoux ; puisque, comme il parle lui-même dans les Proverbes, *son plaisir est d'être avec les hommes (Prov., VIII, 31)*. Ce lit est parsemé de fleurs, parce que les vertus de l'âme sont parfaites en cet état, et fleurissent dans les bonnes œuvres. Mais de plus, ce lit est une retraite fort assurée ; c'est pourquoi elle ajoute :

Entrelacé de cavernes de lions.

Elle veut dire que les vertus qu'elle possède ont quelque chose de semblable à la caverne d'un lion. Car, comme les bêtes, craignant la colère et la force de cet animal, n'osent en approcher, de même le monde, la chair, le démon, les passions, les autres ennemis de l'âme, n'osent approcher de ces vertus à cause de la puissance du divin Epoux qui a établi là sa demeure. Car le démon tremble à la vue d'une âme parfaite que Dieu occupe sans discontinuation. Le monde, la chair, les passions, les vices n'y peuvent entrer, parce qu'ayant renoncé à toutes ces choses, elle leur a fermé l'entrée, et n'est plus possédée que de son Epoux qui la défend de leurs attaques.

Ce sont les grands avantages que l'Epouse décrit dans les cantiques sacrés, et qu'elle désire de tout son cœur. *Qui me fera, dit-elle, cette grâce, mon frère, que je vous trouve dehors lorsque vous sucerez les mamelles de ma mère, que je vous donne un saint baiser, et que personne après cela ne me méprise (Cant., VIII, 1 ?* Ce saint baiser est l'union dont nous parlons, et qui fait, par la vertu de l'amour, quelque espèce d'égalité entre Dieu et l'âme, laquelle veut pour cette cause posséder son Epoux comme frère, afin de signifier cette égalité. Elle désire qu'il suce les mamelles de sa mère, c'est-à-dire, qu'il consume et détruise les passions et les défauts qu'elle a reçus d'Eve, sa mère ; elle souhaite de le trouver dehors, c'est-à-dire, de s'unir à lui sans attachement à aucune créature ; elle est persuadée qu'en cet état personne ne la méprisera, c'est-à-dire, que ni le monde, ni la chair, ni le démon ne lui feront point de peine.

Alors l'âme vivra dans une profonde paix et dans de perpétuelles délices. Alors ses vertus porteront en tout temps des fleurs et des fruits, et rempliront le monde de l'odeur de mille bons exemples. Alors elle sera revêtue de cette pourpre qui figure la charité consommée. C'est pourquoi elle dit :

Il est teint de pourpre.

En effet, la pourpre est, selon les oracles divins, la marque de la charité. Ce lit est de couleur de pourpre, parce que toutes les vertus et tous les dons de l'âme sont fondés sur la charité de son Roi céleste, et ne pourraient sans elle se conserver. Toutes ces vertus ensemble, et chacune d'elles en particulier, enflammant sans cesse l'âme de l'amour de Dieu, et l'excitant à faire tout le bien qu'elle peut, et à concevoir à chaque moment un nouvel amour pour son bien-aimé. Mais outre cela, ce lit est fondé et élevé sur la paix.

Il est fait sur la paix.

Cette expression signifie que l'âme en cet état est paisible, douce et forte, parce que les vertus qu'elle possède lui communiquent la paix, la douceur et la force. De plus, ce lit est couronné de mille boucliers d'or :

Il est couronné de mille boucliers d'or



Ces mêmes vertus et ces mêmes faveurs de Dieu sont autant de boucliers qui couvrent l'âme contre les attaques de ses ennemis, et dont l'or, qui en est la matière, exprime la valeur et l'éminence sur toutes les richesses de la terre. L'Épouse représente cette protection sous cette figure : *Soixante des plus forts d'Israël environnent le lit de Salomon, armés de leurs épées, pour repousser ceux dont on a lieu de craindre les insultes pendant la nuit (Cant. V, 7).*

### DIX-SEPTIÈME CANTIQUE

Azaga de tu huella,  
Las jóvenes discurren al camino,  
Al toque de centella,  
Al adobado vino,  
Emissiones de balsemo divino

Après vos vestiges,  
Les jeunes filles courent au chemin,  
Au toucher d'une étincelle,  
Au vin mixtionné,  
Aux odeurs d'un baume divin.

L'Épouse publie les louanges de son Epoux divin, à cause de trois bienfaits qu'il accorde aux âmes dévotes, pour les confirmer en son amour, et qu'elle a reçus elle-même en son état. Le premier est une douceur si puissante, qu'elle les fait marcher promptement à la plus haute perfection. Le second est une certaine visite, ou un certain mouvement d'amour qui allume subitement un nouveau feu d'amour en leur cœur. Le troisième est une abondante charité, qui les enivre de telle sorte, qu'elles ne soupirent qu'après leur bien-aimé. C'est dans ces transports que l'âme dit :

Après vos vestiges.

Les vestiges de Dieu ne sont autre chose en cet endroit, que la connaissance de ses grandeurs, et la douceur qu'il donne à l'âme lorsqu'elle le cherche, afin qu'elle puisse le connaître. Ainsi elle le suit à l'odeur de ses parfums et à la lueur de sa lumière.

Les jeunes filles courent au chemin.

C'est-à-dire, les âmes dévotes qui ont pris les forces de la jeunesse à la vue des vestiges que les douceurs divines ont imprimés en leur cœur. Ensuite elles courent de tous côtés pour entrer par les exercices spirituels en la perfection, qui est le chemin de la vie éternelle; et elles ne cessent d'avancer qu'elles ne rencontrent l'Epoux dans l'union de l'amour divin. Elles ont beaucoup de facilité à faire ce chemin, et elles se sentent attirées si fortement, que nulle créature n'est capable de les arrêter. L'Épouse, persuadée de ce bonheur, prie dans les cantiques son Epoux de lui accorder cette grâce : *Attirez-moi après vous, dit-elle, nous courrons à l'odeur de vos parfums. C'est pour cela que les âmes saintes et innocentes ont conçu un très-ardent amour pour vous (Cant. I, 2, 3).* Comme si elle disait: Elles vous demandent la même faveur que moi. David reconnaissait aussi que ce don céleste l'avait aidé à garder la loi divine. *Lors, dit-il, que vous m'avez dilaté le cœur par l'infusion de vos douceurs, j'ai couru la voie de vos commandements (Psalm. CXVIII, 32).*

Au toucher d'une étincelle,  
Au vin mixtionné,  
Aux odeurs d'un baume divin.

L'Épouse représente ici les visites que Dieu fait aux âmes, pour les porter aux exercices intérieurs de la volonté. Elle les appelle le toucher d'une étincelle, et les délices d'un vin mixtionné. L'agréable odeur

qui s'exhale du baume signifie ces exercices. Ce toucher d'étincelle n'est autre chose qu'un mouvement très-délicat, par lequel Dieu touche l'âme lors même qu'elle n'y pense pas, afin d'allumer le feu de l'amour divin en son cœur de telle sorte, que l'âme semble être toute consumée. Alors la volonté est tout d'un coup pénétrée des douceurs de l'amour sacré, et subitement excitée avec ardeur à aimer Dieu, à le désirer, à le louer, à lui rendre des actions de grâces, à le respecter, à l'estimer infiniment, à le prier. Toutes ces opérations sont les douces exhalaisons de ce baume divin, qui fortifie l'âme de son odeur, et qui guérit ses blessures.

Au vin mixtionné.

Ce vin mixtionné exprime un autre don plus excellent que les premiers. Dieu en favorise quelquefois les âmes avancées en la perfection, afin de les enivrer d'un amour plein de charmes, comme d'un vin savoureux et très-puissant. Cet amour est mêlé de plusieurs vertus, comme ce vin est composé de plusieurs drogues odoriférantes. L'âme enivrée de la sorte envoie à Dieu des soupirs, des flammes d'amour, des louanges, des desirs ardents de tout faire et de tout souffrir pour lui, comme le vin extrêmement fort envoie beaucoup de fumées à la tête.

Ce don divin se conserve plus longtemps dans l'âme que les autres dons : il y demeure souvent deux ou trois jours ; quelquefois il se fait sentir plus vivement ; d'autres fois il paraît plus languissant et plus doux, sans que l'âme contribue à augmenter ou à diminuer sa force. David avait expérimenté les effets de cette sainte ivresse, lorsqu'il disait, que *son cœur s'était échauffé en sa poitrine, et que le feu s'était allumé en sa méditation* (Psal. XXXVIII, 4). Les effets de cette ivresse d'amour restent quelquefois en l'âme plus longtemps que l'ivresse même ; quelquefois aussi l'ivresse subsiste sans que ses effets éclatent. Pour ce qui est des effets de cette étincelle de feu dont nous avons parlé, ils persévèrent après que l'étincelle s'est dissipée, et ils laissent dans l'âme un plus grand feu et une ardeur plus véhémence que l'ivresse de l'amour divin.

Mais puisque nous avons fait mention du vin mixtionné, nous prendrons occasion de donner quelques avis aux personnes spirituelles touchant l'amour de Dieu. On peut comparer au vin nouveau ceux qui commencent à aimer Dieu ; et au vin vieux, ceux qui l'aiment depuis longtemps. Comme le vin nouveau qui n'est pas encore fait, doit bouillir dans le tonneau afin qu'il jette son écume et ses ordures, de même ceux qui commencent à aimer Dieu, doivent, dans leur première ferveur, se purifier de leurs vices et de leurs imperfections naturelles. Et comme ce vin n'est encore ni sûr, ni de bon goût, ni commode à la santé, de même ces gens-là ne sont ni affermis dans le service de Dieu, ni d'un goût pur et exquis dans les choses spirituelles, ni propres à la sainteté de l'âme, parce qu'ils sont pleins de sentiments naturels, de goûts sensuels, d'indiscrétion, d'inconstance, de soins pressés, d'inquiétudes, de recherches inutiles et d'autres défauts dont ils se doivent défaire, comme le vin nouveau doit être déchargé de sa lie pour avoir de la consistance et pour être de garde et de bon usage. Au contraire, ceux qui se sont exercés depuis longtemps en l'amour de Dieu, sont semblables au vin vieux qui est pur, sain, ferme, de bon goût, sans mélange de lie, sans bouillir, sans fuir du vaisseau, sans le rompre. Ainsi ces anciens amis de Dieu sont épurés des ferveurs sensibles, des emportements de dévotion mal réglée, des légèretés et des changements en la vertu, des ardeurs trop bouillantes, des excès en leurs austérités, des autres imperfections spirituelles. Mais ils sont



constants, fidèles à Dieu, maîtres de leurs sens, de leurs passions, de leurs desirs, de leurs actions. C'est pourquoi l'Ecclesiastique nous recommande de ne pas quitter nos vieux amis, parce que les nouveaux n'ont pas ordinairement les mêmes inclinations, ni la même amitié (Eccli., IX, 14, 15). Je conclus de toutes ces choses, que le sens de ces trois petits vers est celui-ci : Mon Dieu, dit l'Épouse, vous réveillez mon âme lorsque vous la touchez d'une seule étincelle de votre amour; vous l'enivrez d'un vin très-délicieux, lorsque vous la comblez des plaisirs de votre amour; en cet état elle vous rend les actes d'amour que vous faites avec elle, et elle vous envoie ses desirs, ses soupirs et toutes ses opérations les plus tendres et les plus efficaces.

### DIX-HUITIÈME CANTIQUE

En la interior bodega de mi amado behi,  
Y quando salia,  
Por toda aquesta vega,  
Y a cosa no sabia,  
Y el ganado perdi, que antes seguia.

*J'ai bu dans la cave intérieure de mon bien-aimé;  
Et quand je suis sortie  
Par toute cette plaine,  
Je ne connaissais plus rien,  
Et j'ai perdu le troupeau que je suivais auparavant.*

L'âme expose ici le souverain bienfait qu'elle a reçu de Dieu, lorsqu'il l'a fait entrer dans le secret de son amour, et qu'il l'a transformée en lui-même par l'union divine. Elle rapporte aussi deux effets de cette avour : l'un est l'oubli et le détachement des créatures, l'autre la modération de ses appétits sensuels.

J'ai bu dans la cave intérieure de mon bien-aimé.

Cette cave à mettre du vin est le dernier degré d'amour où l'âme peut monter en cette vie. Elle est intérieure et secrète, parce que les autres degrés d'amour, par lesquels on va au plus haut degré, ne sont pas si intérieurs. Il y a sept de ces degrés où l'on est arrivé, quand on possède les dons du Saint-Esprit. Lors donc que l'âme a acquis l'esprit de crainte, elle a aussi très-parfaitement l'esprit d'amour, parce que la crainte filiale prend sa naissance du parfait amour. Ainsi l'Écriture sainte a raison de dire, que celui-là est parfait en la charité qui craint Dieu sincèrement. De là vient que le prophète Isaïe, parlant de la perfection de Jésus-Christ, dit que *l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira* (Isa., XI, 3). Et saint Luc fait l'éloge de saint Siméon en ces termes : *C'était un homme juste et craignant Dieu* (Luc., II, 25). On donne des louanges à plusieurs autres saints, de ce qu'ils ont eu cette crainte.

Il y a cependant plusieurs âmes qui arrivent aux premiers degrés de l'amour, à proportion qu'elles y ont avancé; mais il s'en trouve peu qui passent jusqu'au plus sublime, parce que ce dernier degré est l'union de l'âme avec Dieu, à laquelle toutes les âmes ne sont pas élevées.

Au reste, on ne peut nullement expliquer ce que Dieu donne à l'âme en cet état, ni ce qu'il est lui-même, puisqu'il se communique d'une manière si admirable, que Dieu et l'âme ne semblent plus être qu'une même chose; comme le verre et le rayon qui le pénètre, le charbon et le feu qui l'enflamme, la lumière des planètes et celle du soleil qui les éclaire ne paraissent qu'un même corps. C'est pourquoi l'âme ne saurait rien dire de plus propre à ce sujet que le vers suivant :

J'ai bu dans la cave intérieure de mon bien-aimé.

Parce que comme le vin qu'on boit s'insinue par tout le corps, de

même cette communication divine se répand par toute l'âme, où plutôt l'âme est toute transformée en Dieu; et alors elle est comme abreuvée de lui, selon ses puissances spirituelles. Car elle boit, selon l'entendement, la sagesse de Dieu; selon la volonté, son amour; selon la mémoire, ses délices; l'âme enfin est tout enivrée du torrent des plaisirs de Dieu. C'est ce que l'Épouse dit d'elle-même dans les Cantiques : *Mon âme fut attendrie et transportée de joie, lorsque mon Époux parla* (Cant., V, 6). C'est-à-dire, lorsqu'il se communiqua à elle. Elle assure aussi que son entendement a puisé la sagesse en son sein : *Vous m'enseignerez*, dit-elle, *et je vous donnerai à boire du vin* (Cant., VIII, 2). C'est-à-dire, vous me donnerez votre sagesse dans les ardeurs de votre amour, et je vous donnerai mon amour tout changé en votre amour. Elle soutient encore que sa volonté est tout embrasée des flammes de son amour. *Le roi*, dit-elle, *m'a menée dans la cave de son vin; et il a donné de l'ordre à la charité qu'il m'a communiquée* (Cant., II, 4). C'est-à-dire il m'a fait boire le vin de son amour, qu'il a réglé selon ma disposition et mes forces. Sur quoi il faut remarquer que quoique la volonté ne puisse pas naturellement aimer ce que l'entendement ne connaît pas, elle peut néanmoins surnaturellement aimer Dieu davantage et avec plus d'ardeur, encore que la connaissance de l'entendement ne croisse point; une connaissance moindre et moins distincte suffit pour un plus grand amour. C'est pourquoi plusieurs âmes aiment beaucoup plus Dieu qu'elles ne le connaissent; et au contraire, plusieurs le connaissent beaucoup plus qu'elles ne l'aiment. Il arrive même souvent que les personnes les moins éclairées sur les grandeurs de Dieu sont enflammées d'un amour plus ardent et plus consumant, parce que la seule foi leur suffit pour connaître Dieu, et qu'elles donnent ensuite toute leur volonté à l'amour divin, sans se repaître de connaissances spéculatives et curieuses. Quant à la mémoire, elle est pleine des espèces d'un plaisir inconcevable, parce que l'âme se souvient des biens qu'elle possède dans l'union de son bien-aimé, et de la gloire dont elle jouira en l'autre monde. Ce vin sacré remplit tellement l'âme de son Dieu, qu'elle en sort presque hors d'elle-même. C'est pourquoi elle dit :

Quand je suis sortie par toute cette plaine.

Elle parle de sa sortie, non pas de l'union habituelle qu'elle a avec Dieu selon sa substance et son état de perfection, mais selon ses puissances spirituelles. Car cette union n'est pas toujours actuelle en cette vie, mais elle est quelquefois interrompue, et ne peut pas subsister continuellement. Lors donc qu'elle en sortait et qu'elle allait par la vaste étendue de ce monde, elle n'avait plus la connaissance d'aucune chose.

Je ne connaissais plus rien.

Cette ignorance de l'âme vient de la sagesse et de l'amour que Dieu lui a donnés. Car d'un côté la sagesse lui découvre de si grandes perfections en Dieu, que toutes les connaissances des choses créées ne lui paraissent qu'ignorance. De l'autre part, l'amour divin la transporte tellement en Dieu, qu'elle oublie le reste et qu'elle ne fait pas même réflexion sur elle-même, tant elle est absorbée en son bien-aimé. L'Épouse assure dans les Cantiques qu'elle est heureusement tombée dans cette ignorance, lorsqu'après avoir parlé de son union avec l'Époux, elle ajoute ce mot : *J'ai ignoré* (Cant., VI, 10). Aussi est-ce le propre du Saint-Esprit d'effacer dans l'âme qu'il occupe, toutes les images et toute la connaissance des créatures et de celles principalement qui ne regardent pas son profit spirituel. Il est vrai que l'âme ne perd pas la science qu'elle avait acquise auparavant; mais elle n'a pas actuellement la mémoire des choses qu'elle a apprises, soit parce qu'étant



tout absorbée en Dieu dans les transports de son amour, elle ne peut faire attention à aucun objet créé, soit parce que sa transformation en Dieu la retire de toutes les idées des créatures, pour la rendre plus semblable à la pureté et à la simplicité de Dieu, qui est incapable d'aucun mélange. De sorte que, selon la pensée du roi-prophète, elle ignore tout ce qui n'est pas Dieu, comme si elle avait perdu l'être : *Mon cœur a été enflammé, dit-il, et mes reins ont été changés. C'est pourquoi j'ai été réduit à rien et je l'ai ignoré (Psal. LXXII, 21, 22).* Le changement des reins que l'ardeur du cœur a fait, signifie la transformation de l'âme en Dieu. Ce qui s'accomplit lorsque l'âme se dépouille de ses passions et de toutes les créatures, et qu'elle reste ensuite comme anéantie en elle-même sans le savoir. Dans cette disposition elle abandonne le troupeau qu'elle gardait.

J'ai perdu le troupeau que je suivais auparavant.

Le troupeau que l'âme suivait, et qu'elle avait soin de paître avant qu'elle fût parvenue à cette éminente perfection, n'est autre que ses défauts naturels et spirituels. Son esprit était curieux et volait après les nouvelles connaissances; sa volonté cherchait les goûts spirituels et s'attachait à de petites bagatelles, à l'estime propre au point d'honneur, à cent autres choses qui flattent la nature, qui ont l'air du monde, et qui contentent les sens et les passions. Le cœur voulait aussi goûter, dans les exercices spirituels, des consolations intérieures qui ne sont bonnes qu'à empêcher les imparfaits de s'élever à la perfection et à l'union divine. La mémoire même s'embarrassait de mille choses inutiles, qui la remplissaient d'inquiétudes et de difficultés, lorsqu'elle s'efforçait de les retenir toutes et de les proposer à l'âme pour s'en servir. Mais après tout, elles ne faisaient que l'empêcher de s'unir à son Créateur. C'est pourquoi elle s'en défait par la force de son amour, et elle dit avec joie : *J'ai perdu le troupeau que je suivais auparavant.*

#### DIX-NEUVIÈME CANTIQUE.

Alli me dio su pecho,  
Alli me enseno ciencia muy sabrosa :  
Yo le di de bercho,  
Ami, sin dexar cosa,  
Alli le prometi de ser su esposa.

*Là il m'a donné ses mamelles,  
Là il m'a enseigné une science très-savoureuse ;  
Et je me suis donnée effectivement toute à lui, sans réserver aucune chose ;  
Là je lui ai promis d'être son épouse.*

L'Épouse parle en ce cantique de la donation mutuelle de Dieu et de l'âme. Elle s'est faite lorsque Dieu a communiqué sa sagesse et son amour à l'âme, et lui a ouvert son sein et son cœur; lors aussi que l'âme s'est transportée en Dieu par la véhémence de son amour, et lui a promis d'être éternellement son Épouse.

Là il m'a donné ses mamelles.

L'âme veut dire par cette expression figurée, que Dieu l'a faite participante de son amour et de ses secrets, par les flammes dont il l'a brûlée et par les lumières qu'il a répandues en son esprit. Car elle ajoute :

Là il m'a enseigné une science très-savoureuse.

Cette science savoureuse est la secrète connaissance de Dieu, que les spirituels appellent théologie mystique ou contemplation. Elle est d'un goût agréable, parce que c'est l'amour qui l'enseigne à l'âme avec les agréments qu'il donne à toutes choses; de plus, parce que c'est la con-

naissance de Dieu et le principe de l'amour dont l'âme est ravie en Dieu. C'est ce qui l'engage à se donner toute à lui sans réserve :

Et je me suis donnée entièrement toute à lui, sans réserver aucune chose.

Afin que cette donation soit entière, l'âme ne se réserve rien ; et Dieu en la transformant en lui-même, la vide de tout ce qui lui restait et qui la rendait moins pure. C'est pourquoi elle se donne actuellement à Dieu, comme Dieu s'est donné à elle effectivement. Ainsi leurs volontés sont contentes dans leur union, et l'une n'est jamais contraire à l'autre. Et comme l'âme veut être constamment à son Époux, elle lui donne sa parole et sa foi d'être toujours son épouse :

Là je lui ai promis d'être son Epouse.

Parce que l'âme n'a pour lors ni affections en la volonté, ni connaissances en l'entendement, ni mouvements dans les passions, ni desirs, ni actions, qu'elle ne rapporte à Dieu sans partage. Elle est en quelque façon tellement changée en Dieu, que les premiers mouvements de toutes ses puissances tendent régulièrement à Dieu, à cause de son inviolable attachement au bien, de son union étroite avec Dieu, et des grâces abondantes qu'elle en reçoit. Le prophète David nous fait le tableau de son âme en cet état : *Mon âme, dit-il, ne se soumettra-t-elle pas à Dieu, de qui mon salut dépend ? Car il est mon Dieu, et mon salut, et mon protecteur, c'est pourquoi je ne serai pas beaucoup agité, et je ne changerai pas (Psal. LXI, 1, 2).* Quand il l'appelle son protecteur, il montre que son âme étant unie à lui et étant sous sa protection, ne sera plus inquiétée des premiers mouvements qui sont opposés à Dieu, et qui la rendraient désagréable à la majesté divine.

VINGTIÈME CANTIQUE.

Mi alma se ha empleado, y todo mi cuidado en su servicio ;  
Ya no guardo ganado, ni va tengo otro oficio,  
Que ya solo en amar és mi exercicio.

*Mon âme et toute ma substance s'emploient à son service ;  
Je ne garde plus mon troupeau, et je n'ai plus d'autre office,  
Car tout mon exercice est d'aimer.*

L'Épouse s'étant donnée à Dieu sans réserve, explique présentement de quelle manière elle gardera sa foi et accomplira ses promesses. Elle dit donc qu'elle emploiera son âme, son corps, ses puissances au service de son Époux, sans avoir égard à ses propres commodités, et sans s'occuper d'autre chose que de l'amour de son Dieu, parce que toute sa vie n'est plus qu'amour.

Mon âme et toute ma substance s'emploient à son service.

Lorsqu'elle dit qu'elle emploie toute son âme pour son Époux, elle marque la donation qu'elle lui a faite de soi-même dans l'union de l'amour, afin qu'elle applique son entendement à connaître ce qui lui est le plus agréable pour l'exécuter ; sa volonté, à aimer ce qui lui plaît davantage et à le rapporter à sa gloire ; et sa mémoire, à prendre soin de ce qui est plus avantageux à son service.

Toute sa substance comprend non-seulement sa partie supérieure, mais aussi sa partie inférieure ; savoir, le corps avec toutes ses facultés, ses sens intérieurs et extérieurs, et ses quatre principales passions, la joie, la douleur, l'espérance, la crainte. Elle les a consacrées à Dieu, et, pour accomplir ce sacrifice, elle gouverne selon Dieu son corps, ses sens, ses passions, ses inclinations, ses desirs, toutes ses opérations, toutes ses actions ; de sorte que, sans presque y prendre garde, elle les rapporte à Dieu dans les mouvements même les plus subits et les plus imprévus, parce que l'habitude et l'accoutumance qu'elle a



d'aller à Dieu seul, l'y conduisent sans qu'elle ait besoin d'y faire réflexion expressément. Il s'ensuit de cette consécration que l'Épouse dit :

*Je ne garde plus mon troupeau, et je ne fais plus d'autre office.*

C'est-à-dire, qu'elle n'a plus soin de contenter ses sens et ses passions ; elle renonce même à ses occupations ordinaires, qui étaient de penser, de parler, d'agir selon les mouvements de la nature. Car bien loin de s'assujettir à ses imperfections, elle n'est plus animée en tout cela que de l'Esprit de Dieu et de son amour. En effet,

*Tout son exercice est d'aimer,*

Parce que l'amour seul la gouverne ; elle fait tout par amour, elle souffre tout par amour ; sa contemplation et son commerce avec Dieu ; tous ses exercices spirituels et toutes ses œuvres corporelles ; universellement tout ce qui est renfermé dans les fonctions du corps et de l'âme n'a point d'autre principe ni d'autre fin que l'amour. O heureux état ! ô vie heureuse ! ô heureuse âme ! qui est arrivée au point de ne sentir plus ni joie, ni tristesse, ni amertume, ni douceur, ni bien, ni mal que pour l'amour, que par l'amour, et que dans l'amour de Dieu.

#### VINGT-ET-UNIÈME CANTIQUE.

*Pues ya si en el exido de oy masuo fuere vista ni bellada ;  
Dreis, que me he perdido ; que andando enamorada, ni lize perdidiza, y fui ganada.  
Si donc d'ici en avant on ne me voit plus dans les prés, et si on ne m'y trouve plus,  
Dites que je me suis perdue ; car étant toute enflammée d'amour, je me suis volontai-  
[rement perdue ; mais ensuite on m'a recouvrée.*

L'Épouse répond au reproche que les gens du monde ont coutume de faire à ceux qui se donnent sérieusement à Dieu. Ils les accusent d'être trop retirés, trop abstraits et de n'être bons à rien, parce qu'ils abandonnent ce qu'on estime et ce qu'on recherche dans le siècle. Mais elle dit à ces censeurs qu'elle méprise tout cela pour l'amour de son bien-aimé, qu'elle s'en éloigne très-volontiers ; que, s'ils se persuadent qu'agir de la sorte c'est se perdre, elle compte sa perte pour le plus grand gain qu'elle puisse faire ; qu'elle s'en fait un plaisir, un mérite, un honneur, et qu'elle ne songe plus qu'à chercher son divin Epoux par la pratique de toutes les vertus les plus parfaites.

*Si donc d'ici en avant on ne me voit plus dans les prés, et si on ne m'y trouve plus,  
[dites que je me suis perdue.*

Par les prés elle entend le monde où les séculiers se promènent, se réjouissent, et paissent le troupeau de leurs passions, comme dans un pré fertile et agréable. Elle dit que s'ils ne la trouvent plus en ce lieu, elle veut bien qu'ils croient qu'elle est morte à toutes ces satisfactions sensuelles, et qu'ils le publient partout ; elle s'en réjouit ; elle ne rougit pas de faire de bonnes œuvres pour Dieu ; la honte ne les lui fait pas dérober à la vue des mondains qui les condamnent : elle sait ce que dit son bien-aimé : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aussi, quand il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et des saints anges, rougira de lui* (Luc., IX, 26). Ainsi l'Épouse, soutenue de l'amour divin, ne se met point en peine de toutes ses contradictions.

Mais on voit peu de personnes spirituelles qui aient ce courage et cette résolution ; car, quoiqu'elles s'imaginent avoir fait d'assez grands progrès pour négliger le sentiment des ennemis de la vertu, néanmoins elles ne sont pas mortes à elles-mêmes et au respect humain ; de telle sorte qu'elles agissent purement pour Dieu, sans craindre le jugement et le blâme des séculiers. Elles n'osent pas confesser Jésus-Christ par

la sainteté de leurs œuvres, et la vaine considération des hommes est plus forte sur leur esprit que la volonté de Dieu, que toutes les grandeurs divines et que tous les intérêts de l'âme. Assurément elles ne vivent pas en Notre-Seigneur comme cette fidèle épouse, qui dit qu'en pratiquant les vertus elle était toute enflammée de l'amour de Dieu.

Car étant toute embrasée d'amour, je me suis perdue volontairement ; mais ensuite [on m'a recouvrée.

Elle s'est volontairement perdue, mais c'est dans cette perte qu'elle s'est gagnée elle-même. Or, elle s'est perdue en deux façons. Premièrement, en se donnant à son Époux d'une manière si désintéressée, qu'elle n'a nullement regardé son utilité, de quelque nature qu'elle soit. Secondement, en étouffant son estime et son amour pour toutes les créatures, afin de n'avoir en vue que la gloire, l'honneur et l'amour de son Époux. Ainsi, celui qui aime véritablement Dieu, ne cherche dans son service ni profit, ni récompense, mais il désire seulement de s'oublier, ou plutôt de se perdre soi-même pour l'amour de son Créateur, comme saint Paul l'a pratiqué. *Car si je meurs, dit-il, c'est mon avantage (Philip., I, 21).* En effet, se perdre de la sorte pour Dieu, c'est se trouver selon les oracles de Jésus-Christ. *Puisque celui, dit-il, qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui la perdra pour l'amour de moi la trouvera (Matth. XVI, 25).* Que si nous voulons donner à ces paroles un sens spirituel et plus propre à notre sujet, nous dirons que l'âme se perd de telle sorte dans ses entretiens avec Dieu, qu'elle oublie toutes ses manières naturelles d'agir, qu'elle abandonne tous ses sens, et qu'elle n'agit avec Dieu que par foi et par amour.

### VINGT-DEUXIÈME CANTIQUE.

De flores y esmeraldas  
En las frescas magnanas escogidas  
Haremos las guirnaldas,  
En tu amor florezidas,  
Y en un cabello mio entretexidas.

*De fleurs et d'émeraudes  
Choisies dès le grand matin,  
Nous ferons des bouquets,  
Fleuris en votre amour,  
Et liés de l'un de mes cheveux.*

L'Épouse adresse tout de nouveau sa parole à son Époux, pour s'entretenir de la consolation et de la joie qu'ils reçoivent tous deux ensemble, de la possession des vertus et des dons qui leur sont communs dans leur union. Elle appelle ces biens spirituels *des bouquets précieux*, lesquels doivent être faits des plus belles fleurs des vertus chrétiennes et des bienfaits de Notre-Seigneur.

De fleurs et d'émeraudes.

Les fleurs sont les vertus de l'âme, et les émeraudes sont les dons qu'elle a reçus du Fils de Dieu.

Choisies dès le grand matin.

L'Épouse a cueilli ces fleurs dès le grand matin, c'est-à-dire, qu'elle a acquis les vertus en sa jeunesse ; mais vertus excellentes et agréables à Dieu, parce que la victoire qu'elle a remportée sur les passions qui s'y opposaient, et sur la nature qui n'y avait nul penchant, en augmente le prix. D'ailleurs, ces premières vertus sont des degrés pour monter aux vertus les plus parfaites dans un âge plus avancé. L'Épouse dit donc qu'elle les a choisies le matin, pour exprimer les actes d'amour qu'elle a faits en acquérant les vertus. L'air du matin, lorsqu'il est chargé de brouillards, signifie les sécheresses d'esprit et



les difficultés qu'on a souffertes dans l'acquisition des vertus ; mais aussi elles sont plus solides et plaisent davantage à Dieu que celles qu'on a cultivées en une saison douce et avec beaucoup de contentement. Car le travail et les peines, dit saint Paul, perfectionnent la vertu (II Cor., XII, 9). C'est pourquoi l'Épouse dit fort à propos, qu'elle a ramassé le matin des fleurs pour en faire une couronne à son Époux. Et parce qu'il prend un singulier plaisir à voir ces fleurs, c'est-à-dire, à trouver ces éminentes vertus dans son Épouse, ils en font ensemble des bouquets.

Nous ferons des bouquets.

C'est-à-dire, que comme on cueille chaque fleur en particulier, et qu'ensuite on les lie toutes ensemble pour en faire un bouquet et pour s'en parer, de même l'Épouse acquiert chaque vertu en particulier, et de toutes ensemble elle compose avec l'Époux le bouquet de la perfection qui les orne et qui les réjouit. Ce sont ces bouquets spirituels et ces émeraudes précieuses qui rehaussent tellement la beauté de l'âme, qu'elle ose paraître comme une reine à la droite du Roi céleste, comme parle David, *couverte d'une robe d'or dont la variété est admirable* (Psal. XLIV, 10) ; c'est-à-dire, embellie de l'or de la charité divine et des différents dons de Dieu.

L'Épouse ajoute que ni elle seule, ni son Époux seul, mais que tous deux ensemble feront ces bouquets, parce qu'elle ne peut arriver à la perfection sans le secours de Dieu. *A la vérité*, dit saint Jacques, *tout bienfait excellent et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières* (Jacob, I, 17) ; mais l'âme ne le reçoit pas sans y coopérer. Pour cette cause, l'Épouse dit dans les Cantiques : *Attirez-moi après vous, et nous courrons*. Ainsi, le mouvement qui nous porte au bien est de Dieu seul, mais ensuite Dieu et l'âme courent ensemble, c'est-à-dire, produisent ensemble l'action.

Fleuris en votre amour.

La fleur des œuvres saintes et des vertus n'est autre chose que la beauté et la force qu'elle reçoit de l'amour divin, sans lequel ces vertus ne fleuriraient pas et seraient de nulle valeur devant Dieu, quoiqu'elles parussent parfaites aux hommes. Outre cela, ces sacrés bouquets sont liés avec un cheveu de l'Épouse.

Et liés de l'un de mes cheveux.

Ce cheveu est la volonté de l'âme et son amour pour son bien-aimé. Or, comme le fil lie les fleurs, de même cet amour lie les vertus de l'âme ; et il est, suivant la doctrine de l'Apôtre, *le lien de la perfection* (Coloss., III, 14). Si l'âme perdait cet amour en se séparant de Dieu, toutes ses vertus se dissiperaient comme les fleurs d'un bouquet se dissipent quand elles ne sont plus liées ensemble. Ce n'est donc pas assez que Dieu nous aime pour nous donner les vertus, il faut que nous l'aimions réciproquement pour les conserver.

L'Épouse dit un cheveu, et non plusieurs cheveux, pour marquer que sa volonté doit s'attacher à Dieu seul, en se détachant de toutes les choses créées. On connaît par là le prix et l'excellence des vertus, puisqu'elles tirent toute leur perfection de l'amour que Dieu a pour les âmes, et de l'amour que les âmes ont pour Dieu.

## VINGT-TROISIEME CANTIQUE

En solo aquel cabello,  
Que en mi cuello bolar consideraste,  
Mirastele en mi cuello,  
Y en el preso quedaste,  
Y en uno de mis ojos te flagaste.

*Dans ce seul cheveu,  
Que vous avez considéré volant sur mon cou,  
Et que vous avez regardé sur mon cou,  
Vous avez été lié,  
Et vous avez été blessé par l'un de mes yeux.*

L'Épouse dit trois choses en ce cantique : premièrement, que l'amour qui unit ensemble les vertus, est un amour très-fort, puisqu'il doit avoir de la force pour les faire subsister en cette union. Secondement, que le cheveu qui est le symbole de cet amour, a beaucoup agréé à Dieu à cause de sa grande force. En troisième lieu, que l'Époux l'a aimée tendrement à cause de la pureté et de la vivacité de sa foi.

*Dans ce seul cheveu  
Que vous avez considéré volant sur mon cou.*

Il ne suffit pas, pour conserver les vertus, que l'amour de l'Épouse ne s'attache qu'à Dieu seul ; il faut encore qu'il soit extrêmement fort, afin qu'il puisse détruire les vices contraires à chaque vertu. Car elles sont unies ensemble de telle sorte, que si une seule vient à manquer, toutes les autres s'évanouissent.

Le cou de l'Épouse signifie sa force, et le cheveu qui vole sur le cou, représente son amour qui vole vers Dieu avec beaucoup de vitesse et de force. Et comme le vent fait voler les cheveux sur le cou, de même le Saint-Esprit fait voler l'amour vers Dieu.

Le bien-aimé a considéré ce cheveu lorsqu'il volait sur le cou de l'Épouse, pour faire comprendre que notre amour doit être généreux et vif dans ses opérations, et que Dieu fait une attention particulière sur la générosité et sur la vivacité de cet amour.

*Vous l'avez regardé sur mon cou.*

Ces paroles signifient que Dieu s'est plu à voir l'amour de l'âme pour lui, parce qu'il est fort et sans faiblesse, hardi et sans crainte, seul et pur, sans mélange d'aucun amour étranger ; prompt et sans lenteur, fervent et sans tiédeur, agissant sans retardement. C'est pourquoi l'Épouse dit :

*Vous en avez été lié.*

C'est-à-dire que Dieu a pris plaisir à voir le mouvement et le vol de ce cheveu sur le cou de l'Épouse, et qu'il a bien voulu s'en laisser lier comme d'une agréable chaîne. Cette expression figurée signifie dans le sens propre, que Dieu jetant sur nous des regards pleins de miséricorde, s'est abaissé jusqu'à notre néant, nous a aimés par les seuls mouvements de sa bonté infinie, s'est uni à notre nature, nous a élevés jusqu'à sa divinité, et a donné un vol si sublime à notre amour, qu'il est arrivé jusqu'à lui comme à son dernier terme. Oh ! quel sujet d'admiration, de joie, de reconnaissance, d'amour, de transports de nos cœurs en Dieu ! L'Épouse ajoute, qu'un seul de ses regards a blessé son divin Époux.

*Et vous avez été blessé par l'un de mes yeux.*

L'œil de l'Épouse exprime en cet endroit sa fidélité pour son Époux. Il n'est parlé que d'un œil, parce que l'Épouse doit être pure et attachée à Dieu seul, sans se partager à d'autres objets. L'Époux en reçoit une blessure, parce que cette fidélité excite son amour pour l'âme fidèle. Il attribue le même effet à cet œil qu'à ce cheveu de l'Épouse, parce que l'un et l'autre lui ont blessé le cœur. *Vous m'avez blessé le cœur, ma Sœur, mon Épouse ; vous m'avez blessé le cœur d'un seul de vos yeux et d'un seul des cheveux de votre cou (Cant., IV, 9).* L'Épouse répète deux fois la même chose que son Époux, afin de lui rendre grâces de ce bien-fait signalé, et de faire éclater la joie qu'elle sent de son heureux sort.



## VINGT-QUATRIEME CANTIQUE.

Quando tu me miravas,  
 La gracia en mi tus ojos imprimian;  
 Por esso me adamavas,  
 Y en esso merecian,  
 Los nios adorar to que enti vian.

*Lorsque vous me regardiez,  
 Vos yeux m'imprimaient une grâce;  
 C'est pourquoi vous m'aimiez.  
 En cela mes yeux méritaient d'adorer ce qu'ils voyaient en vous.*

Comme c'est le propre de l'amour parfait de ne s'attribuer aucune chose, mais de donner tout à l'objet aimé, l'Epouse qui semblait avoir je ne sais quelle complaisance de ce qu'elle avait lié son Epoux de l'un de ses cheveux, et blessé de l'un de ses regards, reconnaît que ces faveurs sont dues à l'Epoux, et non pas à elle, puisqu'il en est l'auteur et la cause. Elle avoue que son bonheur vient de ce qu'il a daigné la regarder favorablement pour la rendre agréable à ses yeux et pour la combler de gloire. Elle lui en fait ses actions de grâces et s'oblige à faire, pour l'amour de lui et sans intérêt, tout ce qu'il lui sera possible.

*Lorsque vous me regardiez,  
 Vos yeux m'imprimaient votre grâce.*

Les regards de l'Epoux ne sont autre chose que son amour pour l'Epouse, et ses yeux signifient sa divinité, qui lui imprime son amour et qui verse ses grâces dans son âme pour la faire participante de sa nature divine. Cet honneur fait reconnaître à l'âme que Dieu l'aime ardemment :

*C'est pourquoi vous m'aimez.*

Or, la cause d'un amour si véhément n'est autre que la grâce dont il a déjà enrichi l'âme et par laquelle il lui a donné la capacité de recevoir son amour ou d'être l'objet de son amour. C'est pourquoi saint Jean dit que nous avons tout reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce (Joan., I, 16). C'est-à-dire une seconde grâce pour une première grâce, une seconde grâce plus grande pour une première grâce moins grande. Car nous ne pouvons sans sa grâce mériter l'augmentation de sa grâce. Pour mieux entendre ceci, il faut remarquer que comme Dieu aime à cause de soi-même tout ce qui est hors de lui-même, ainsi il aime toutes choses autant que soi-même parce qu'il les aime par rapport à soi-même, et que l'amour de lui-même est la fin de son amour pour les créatures. De sorte qu'en aimant l'âme, il la met en quelque façon dans lui-même ; il l'aime avec lui-même et en lui-même ; il l'aime du même amour qu'il s'aime soi-même. De là vient que l'âme, favorisée de cette grâce et animée de cet amour, mérite, par toutes ses bonnes œuvres, de voir ce qui est en Dieu, comme elle dit en ces vers :

*Et en cela mes yeux méritaient  
 D'adorer ce qu'ils voyaient en vous.*

Car ayant reçu la grâce de Dieu, ses yeux, c'est-à-dire ses puissances spirituelles étaient délivrées de leur bassesse et de leur aveuglement naturel ; elles étaient élevées au-dessus de la nature, et éclairées d'une lumière surnaturelle ; elles étaient agréables à la majesté divine et méritaient d'adorer ce qu'elles voyaient en Dieu. Mais qu'y voyaient-elles ? la grandeur de ses vertus, l'abondance de ses douceurs, l'infinité de ses bontés, de son amour, de sa miséricorde, le nombre inexplicable des bienfaits qu'elle a reçus, soit dans l'état de grâce, soit hors de l'état de grâce. Mais avant que l'âme ait été comblée de ces dons, ses yeux ou ses puissances ne méritaient ni de voir, ni d'adorer, ni même de considérer en Dieu toutes ces choses.

VINGT-CINQUIÈME CANTIQUE.

No quieras despreciarme ;  
 Que si color moreno en mi hallaste ,  
 Ya bien puedes mirarme ,  
 Despues que mi miraste ,  
 Que gracia , y hermosura en mi dexaste .  
*Ne me méprisez pas ;  
 Car si vous avez trouvé en moi une couleur noire ,  
 Vous pouvez maintenant me regarder ,  
 Après que vous m'avez déjà regardée .  
 Car vous m'avez laissé de la grâce et de la beauté .*

L'Épouse fondée sur les dons de Dieu, commence à croire que, quoi-  
 qu'elle soit, à cause de ses bassesses naturelles, indigne de toute  
 estime, elle en mérite néanmoins à cause des bienfaits de Dieu. C'est  
 pour cette raison qu'elle prend la liberté de prier son Epoux de ne pas  
 la mépriser, mais de la regarder de bon œil, afin qu'il augmente ses  
 grâces et sa beauté. Elle espère d'autant plus cette nouvelle faveur,  
 qu'il a daigné abaisser ses yeux sur elle lorsque ses imperfections l'en  
 rendaient indigne.

*Ne me méprisez pas ;  
 Car si vous avez trouvé en moi une couleur noire ,  
 Vous pouvez maintenant me regarder ,  
 Après que vous m'avez déjà regardée .*

Comme si elle disait : Puisque vous avez répandu sur moi tant de  
 biens spirituels, ne concevez plus de mépris pour moi. Car si vous avez  
 trouvé en mon âme, avant que vous m'avez regardée, les taches de mes  
 péchés et de mes vices, et la bassesse de ma condition naturelle, vous  
 m'avez affranchie de cette honte ; vous avez effacé la couleur qui me  
 noircissait et me faisait un objet désagréable à voir ; vous pouvez donc  
 attacher vos yeux sur moi et me regarder plusieurs fois, parce que vous  
 m'avez laissée en possession des grâces et de la beauté que vous m'avez  
 données.

Après votre premier regard, ô mon Dieu, qui m'a élevée au comble  
 des grâces, de l'honneur, de la gloire, des richesses divines, vous pou-  
 vez me regarder d'ici en avant sans discontinuation. En effet, Dieu met  
 sa complaisance en une âme embellie de sa grâce : la voyant ennoblir  
 par le commerce qu'elle a avec lui, il y demeure avec plaisir ; il l'aime  
 avec une tendresse incroyable : dans toutes ses entreprises il lui fait  
 de nouveaux dons plus grands que les premiers ; il lui accorde tout ce  
 qu'elle lui demande. Nous avons une figure naturelle de cette libéra-  
 lité de Dieu, en ce qu'il fit lui-même à Jacob : *Depuis, lui dit-il, que je vous  
 ai revêtu de gloire et d'honneur, je vous ai aimé (Isa., XLIII, 4)*. C'est-à-  
 dire l'honneur et la gloire que vous avez reçus de moi, vous ont rendu  
 digne d'un plus grand amour et d'un bienfait plus considérable.  
 L'Épouse nous en fournit encore une noble idée dans ces cantiques :  
*Filles de Jérusalem, je suis noire, mais je suis belle ; c'est pourquoi le  
 roi céleste m'a aimée et m'a menée en sa chambre (Cant., 1, 3, 4)*. Comme  
 si elle disait : Quoique j'aie naturellement le teint noir, néanmoins mon  
 Epoux m'a donné de la beauté. Ce qui l'a engagé à m'aimer plus forte-  
 ment, à me découvrir ses secrets les plus cachés et à me faire de plus  
 grands biens.

VINGT-SIXIÈME CANTIQUE.

Cogednos las raposas ;  
 Que esta ya florezida nuestra vina,  
 En tanto que de rosas ,



Hazemos una pua,  
 Y no porcea nada en la montua  
*Prenez nous les renards :*  
*Car notre vigne est déjà fleurie,*  
*Pendant que nous faisons un bouquet de roses*  
*En forme de pomme de pin,*  
*Et qu'aucun ne paraisse dans nos collines.*

L'Epouse prie les anges et les esprits bienheureux d'empêcher les passions, les inclinations naturelles, les imaginations, les inquiétudes, les tentations, les autres mouvements de l'âme et du corps, de troubler le repos et le plaisir spirituel qu'elle goûte en la jouissance de ses vertus avec son bien-aimé. Et parce qu'elle cherche à lui plaire uniquement, elle les lui offre toutes ; elle se donne aussi elle-même, comme un bouquet de fleurs célestes. L'Epoux les accepte comme une marque du service signalé qu'elle lui rend. Elle désire encore de vivre avec lui dans une solitude où nulle créature ne lui occupe l'esprit et n'interrompe son sacré commerce avec l'Epoux divin.

*Prenez-nous les renards ;*  
*Car notre vigne est fleurie.*

Cette vigne est le plant des vertus qui fournissent à l'âme un vin mystique d'une admirable douceur. Elle fleurit, lorsque l'âme, unie de volonté à son Epoux, est pleine de consolations intérieures et jouit avec lui du fruit de toutes ses vertus.

Mais alors l'imagination et la mémoire se remplissent de diverses images. Plusieurs mouvements s'élèvent dans la partie animale, et fatiguent l'âme et la privent de ses délices spirituelles. Les démons l'agitent de craintes, d'horreur, d'autres troubles qui la désolent. L'Epouse dit que ces malins esprits sont des *renards*. Car ils empêchent l'âme, par les prompts et légers mouvements de l'imagination, de goûter la douceur qu'elle trouve en la conversation de l'Epoux, comme les renards en sautant souvent par-dessus le cep de vigne, en abattent les fleurs. De plus, comme ces bêtes ont beaucoup d'adresse pour faire du mal, de même ces esprits ont beaucoup de finesse pour tromper l'âme par les opérations de ce sens intérieur. Pour ces raisons l'Epouse désire dans les cantiques, *qu'on prenne ces animaux qui ruinent les vignes lorsqu'elles sont en fleur* (Cant., II, 15).

*Pendant que nous faisons un bouquet de roses.*

Tandis que l'âme réunit dans le cœur de son bien-aimé toutes les vertus qu'elle a acquises, et qu'elle jouit de l'agréable odeur qu'elles répandent comme des vignes qui sont en fleur, elle les lie toutes ensemble, elle les présente à son Epoux avec tout l'amour dont elle est capable, soutenue cependant du secours de son Epoux. Et alors ils font tous deux ensemble un bouquet de roses,

*En forme de pomme de pin.*

C'est-à-dire comme une pomme de pin est très-forte, de même toutes ces vertus unies et liées ensemble sont d'une grande force pour conserver la perfection de l'âme : et comme la pomme de pin contient plusieurs pignons, de même la perfection de l'âme renferme plusieurs vertus qui la composent. Mais afin que l'Epouse offre ce bouquet à son bien-aimé avec plus de repos et d'amour, il est nécessaire de donner la chasse aux renards, jusqu'à ce qu'aucun ne paraisse plus dans les collines où sont ses vignes.

*Et qu'aucun ne paraisse dans nos collines.*

L'Epouse signifie par cette expression que, pour s'entretenir intérieurement avec son Epoux, il faut chasser les idées des créatures qui lui viennent de la part de ses sens et de son imagination. Cet état e. ané

suraturel, ne souffre pas même les opérations purement naturelles des puissances de l'âme, parce que l'âme est uniquement occupée en cette union à aimer Dieu et à se transformer en lui.

## VINGT-SEPTIÈME CANTIQUE.

Detente fiergo muerto,  
Ven austro que reuerdas los amores;  
Aspira por mi huerto,  
Y corran sus odores,  
Y pacera el miado entre las flores.

*Arrête-toi, vent de septentrion qui donnes la mort,  
Viens, vent du midi qui réveille les amours;  
Souffle par mon jardin,  
Et que ses odeurs se répandent,  
Et que mon bien-aimé se repaisse entre les fleurs.*

L'Épouse appréhendant que l'aridité de l'esprit ne la prive de ces douceurs intérieures, fait deux choses. En premier lieu, elle entretient sa dévotion et sa ferveur, de peur que la sécheresse n'entre dans son cœur. En second lieu, elle implore souvent le secours du Saint-Esprit, pour augmenter sa dévotion et pour l'aider à pratiquer fidèlement ces vertus, afin qu'elle puisse plaire davantage à son Époux.

*Arrête-toi, vent de septentrion qui donnes la mort.*

Le vent de nord est très-froid, il sèche et flétrit les fleurs. L'âme compare l'aridité avec ce vent, parce qu'elle sèche la dévotion et éteint le goût et la douceur spirituelle qui la nourrissent. L'Épouse se préserve de ses effets, par le soin qu'elle a de faire ses actions avec ferveur, et d'éviter les occasions de tomber dans la sécheresse.

*Viens, vent du midi qui réveille les amours.*

Le vent de midi est doux et pluvieux : il fait croître les herbes, éclore les fleurs et répandre leur odeur. Il est, selon la pensée de l'Épouse, le symbole du Saint-Esprit, qui enflamme l'âme par la chaleur de ses inspirations, qui allume son amour, qui la rend féconde par la pluie de ses grâces, qui excite sa volonté et qui embrase ses affections par la douceur de son souffle.

*Souffle par mon jardin.*

L'âme n'est pas seulement une vigne, elle est encore un jardin plein des fleurs de toutes les vertus. Elle ne dit pas : Souffle dans mon jardin, mais par mon jardin. Car il y a une grande différence entre ces deux expressions : *Dieu souffle dans l'âme, et Dieu souffle par l'âme.* Nous prétendons dire par la première, que Dieu donne à l'âme sa grâce, ses dons et les vertus. Par la seconde, que par ses inspirations il excite ces vertus à agir et à répandre la bonne odeur de leurs effets, comme les herbes odoriférantes répandent leur odeur lorsqu'on les remue. Car, avant que de recevoir le mouvement de la grâce, elle ne faisait pas éclater ses vertus, elle n'en communiquait pas l'odeur, elle était semblable aux parfums qui sont dans des boîtes bien fermées, et qui n'exhalent point leurs odeurs jusqu'à ce qu'on les découvre. Il est vrai que Dieu cache ordinairement à l'âme les richesses spirituelles dont il l'a comblée ; mais cela n'empêche pas qu'il ne les fasse quelquefois paraître, afin qu'elles édifient le prochain et qu'elles l'attirent à la perfection par la douceur du bon exemple. Et alors l'âme jouit de toutes les consolations intérieures qu'elle peut porter en cet état : c'est ce qu'elle appelle l'épanchement de ses odeurs.

*Et que ses odeurs se répandent.*

Ces odeurs sont souvent si abondantes, qu'elles ne remplissent pas seulement tout l'intérieur de l'âme ; mais elles sortent au dehors et se



font sentir à tous ceux qui s'en approchent. De là vient que les saints ont je ne sais quel air de dignité, de majesté, de douceur qui leur attire la vénération de tout le monde. Ainsi Moïse revenant de ses communications avec Dieu, parut éclatant de gloire ; en sorte que les Israélites n'osaient le regarder fixement au visage, tant ils avaient de respect pour lui (*Exod.*, XXXIV, 30).

Après que le Saint-Esprit a fait sentir à l'Epouse les effets sacrés de son amour, le Fils de Dieu se communique à elle avec de plus grandes grâces. Car c'est ainsi qu'il lui envoie son esprit pour la préparer à le recevoir par les douceurs inconcevables qu'il verse en son cœur. Si bien que l'âme désire ardemment ces divines visites, non pas pour ses intérêts particuliers, mais pour donner plus de contentement à son Epoux ; c'est pourquoi elle ajoute :

Mon bien-aimé se repaîtra entre les fleurs.

C'est-à-dire l'Epoux se nourrit dans l'âme entre les vertus qui sont représentées par les fleurs, ou bien il demeure dans l'âme, dans laquelle il trouve une nourriture pleine de force et de délices. Mais il ne se nourrit pas seulement dans l'âme, il nourrit encore l'âme en la transformant en lui-même. L'Epouse sacrée explique tout ce mystère en ces termes : *Mon bien-aimé est venu dans son jardin et dans le parterre des fleurs, pour s'y repaître et pour y cueillir des lis* (*Cant.*, VI, 1, 2). Elle dit ensuite : *Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi*. Pour signifier qu'il se plaît à demeurer dans l'âme entre le lis de ses vertus et de ses perfections.

#### VINGT-HUITIEME CANTIQUE.

Entrado se ha la Esposa  
En el ameno huerto descado,  
Ya su sabor reposa,  
El cuello reclinado,  
Sobre los dulces brazos del amado.

L'epouse est maintenant entrée  
Dans l'agréable jardin qu'elle désirait,  
Et elle repose à son gré,  
Le cou penché,  
Sur les doux bras de son bien-aimé.

Deux choses sont contenues en ce cantique : l'une, que l'âme, après avoir vaincu les obstacles de sa perfection, est parvenue à l'union qu'elle désirait avoir avec le divin Epoux, l'autre, qu'elle repose maintenant selon ses vœux, appuyant son cou sur les bras de son bien-aimé.

L'epouse est maintenant entrée.

Il a fallu que l'Epouse sortît de tout ce qui est naturel, de toutes les tentations, de toutes les peines, de tous les troubles, de tous les soins qui l'ont occupée, et qu'elle renoncât aux images ou espèces matérielles de l'imagination et des objets corporels, parce qu'elles ne sont pas des moyens propres pour l'élever à cette sublime union de Dieu. Ensuite elle est entrée

Dans l'agréable jardin qu'elle désirait.

Elle appelle Dieu un jardin, à cause de l'agréable demeure qu'elle trouve en lui. Elle entre dans ce jardin, lorsqu'elle se transforme en Dieu : elle y prend des plaisirs ineffables, lorsqu'elle est unie si étroitement avec lui, qu'elle semble n'être presque qu'une même chose avec lui, comme la lumière d'une chandelle ne semble être qu'une même lumière avec celle du soleil qui luit. Aussi elle ne vit plus que de la vie de son Epoux, et elle peut dire avec saint Paul : *Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi* (*Galat.*, II, 20). On peut conjecturer quelle

est cette heureuse vie, où non-seulement elle ne sent aucune amertume, mais elle est comblée de délices et revêtue de la gloire de son Dieu; ainsi

Elle repose à son gré,  
Tenant le cou penché,  
Sur les doux bras de son menfauté

C'est-à-dire joignant la force qu'elle a dans la pratique des vertus à la force de Dieu, ou plutôt se fondant sur cette puissance divine. Ce sont ces bras, c'est cette force qui la protègent contre le démon, le monde, la chair, les passions, les inclinations naturelles, tous les ennemis qui l'attaquaient. Ils n'osent plus l'inquiéter dans cette admirable transformation; mais ils la laissent goûter à loisir les consolations divines. De sorte que ces paroles s'accomplissent en elle : *L'hiver est passé, la pluie a cessé, les fleurs paraissent déjà en nos terres, le temps de tailler est venu, on a entendu chanter les tourterelles, etc. (Cant., II, 11, 12).*

### VINGT-NEUVIÈME CANTIQUE.

Debaxo del manco  
Alli con migo fuiste desposada;  
Alli te di la mano,  
Y fuiste reparada  
Donde tu madre fuera violada.

Sous un pommier  
Je vous ai épousée;  
La je vous ai donné la main,  
Et vous avez été réparée  
Où votre mère avait été violée.

L'Epoux dit en ce cantique à son Epouse, de quelle manière, pour lui marquer son amour, il lui fait connaître intérieurement les mystères de son incarnation et de la rédemption des hommes; et que comme Eve s'est perdue par le mauvais usage du fruit de l'arbre de vie qui était dans le paradis terrestre, de même il a sauvé la nature humaine par le fruit de l'arbre de la croix où il est mort: de sorte qu'il l'a lavée de ses taches et l'a ornée de dons tout divins, pour la rendre agréable à ses yeux.

Sous un pommier  
Je vous ai épousée;  
La je vous ai donné la main.

C'est-à-dire sur l'arbre de la croix, où j'ai perdu la vie pour racheter la nature humaine, j'ai épousé toutes les âmes et leur ai donné la main pour gage de ma fidélité. C'est là, mon Epouse, où je vous ai enrichie de mes grâces et élevée par une faveur singulière à l'état sublime où vous êtes en vous appliquant les mérites de ma passion et de ma mort.

Et vous avez été réparée  
Où votre mère avait été violée.

Comme s'il disait: La nature humaine, votre mère, a été infectée du péché sous un arbre, et vous avez été rétablie sous l'arbre de la croix; elle vous a engagée sous un arbre à mourir, et sous l'arbre de la croix je vous ai rendu la vie. Ainsi il lui découvre de quelle manière sa sagesse règle si juste toutes choses, qu'elle tire le bien du mal, et la vie de la mort. L'Epoux se sert dans les Cantiques des mêmes paroles pour exprimer à son Epouse les mêmes mystères (*Cant., VIII, 5*).

### TRENTIÈME ET TRENTE-UNIÈME CANTIQUES.

Alas aves ligeras,  
Leones, ciervos, gamos saltadores,  
Montes, valles, riberas,



Agnas, ayres, ardores,  
Y maedos de la noche y del iores.

*Oiseaux qui avez les ailes légères  
Lions, cerfs, daims sautants,  
Montagnes, vallées, rivages,  
Eaux, vents, ardeurs,  
Craintes, gardes de nuit*

Por las amenas liras,  
Y canto di syrenas os conjuro,  
Que cesen vuestras iras,  
Y no toqueis al muro,  
Porque la Esposa duerma mas seguro.

*Par les lyres agréables  
Et par le chant des syrènes, je vous conjur  
D'apaiser votre colère,  
Et de ne point toucher la muraille,  
Afin que l'Epouse dorme plus sûrement.*

L'Epoux entend par les harpes et par le chant des syrènes, les délices et la douceur dont l'âme est remplie dans cette éminente union. Mais afin que rien ne trouble ces plaisirs divins, il arrête les égarements de l'imagination, il calme les appétits irascible et concupiscible avec tous leurs emportements, et les soumet à l'empire de la raison : il donne aussi un juste tempérament à sa douleur, à sa joie, à sa crainte, à son espérance ; il règle son entendement, sa mémoire et sa volonté ; il la délivre enfin de tous les empêchements qui pourraient s'opposer à son entière satisfaction.

*Oiseaux qui avez les ailes légères.*

Dans ces deux cantiques l'Epoux divin parle aux oiseaux, aux lions, aux cerfs, aux daims, aux montagnes, aux vallées, aux autres choses qui représentent les divers obstacles que l'âme souffre dans son saint commerce avec Dieu, pour les conjurer de ne pas interrompre sa joie. Il commence par les oiseaux, qui signifient les opérations de l'imagination ; car ces opérations sont aussi légères que les oiseaux, et volent de tous côtés comme eux ; tellement qu'elles étouffent le plaisir que l'âme prend dans la conversation de son bien-aimé, et elles plongent sa volonté dans une mer de tristesse et d'amertume. L'Epoux souhaite donc qu'elles arrêtent leurs mouvements continuels, de peur qu'elles n'empêchent son Epouse d'arriver à l'heureux état où il prétend la conduire.

*Lions, cerfs, daims sautants.*

L'Epoux entend par les lions l'impétuosité de l'appétit irascible qui est emporté dans ses opérations, comme ces hêtes furieuses ; par les cerfs et par les daims, il exprime deux effets différents de l'appétit concupiscible ; l'un de timidité, parce que quand les choses qu'il désire ne lui sont pas commodes, il se resserre en soi-même par la crainte, comme les cerfs fuient ce qu'ils craignent ; l'autre de hardiesse, parce que quand les choses lui sont propres, il y court par l'ardeur de ses désirs, comme les daims courent après les choses qui leur conviennent. Le dessein de l'Epoux est donc de réprimer la colère, la crainte et les désirs qui peuvent inquiéter l'âme, et de donner des douceurs spirituelles à ces puissances, afin qu'en étant contentes, elles soient tranquilles et soumises à la raison.

*Montagnes, vallées et rivages.*

Ces trois choses marquent les opérations vicieuses de l'entendement, de la mémoire et de la volonté. Les montagnes expriment celles qui sont trop élevées et qui montent jusqu'à l'orgueil ; les vallées signifient celles qui sont trop lâches et trop abjectes. Les rivages sont la figure de celles qui ont quelque chose de ces deux extrémités, et qui ne

sont pas dans le milieu en quoi consiste la perfection de la vertu. On entend par les plus élevées, les actions criminelles ; par les plus basses, celles qui s'écartent de leur fin ; et par celles qui participent à ces deux extrémités, on représente les fautes vénielles. Les délices intérieures de l'âme contribuent à rendre ces puissances capables d'opérer sans tomber dans ces défauts.

Eaux, vents, ardeurs,  
Craintes, gardes de nuit.

Ces vers nous mettent devant les yeux la douleur, l'espérance, la joie et la crainte de l'âme. Les eaux sont l'image de la douleur qui pénètre l'âme, comme l'eau pénètre la terre. C'est l'expression du roi-prophète : *Conservez-moi, mon Dieu, dit-il, parce que les eaux sont entrées jusqu'au fond de mon âme* (Psal. LXVIII, 1). Les vents sont la figure de l'espérance, dont les mouvements volent de tous côtés vers les choses qu'on espère. C'est dans ce sentiment que David dit qu'il avait ouvert la bouche et qu'il avait respiré l'air, parce qu'il désirait d'accomplir les commandements de Dieu (Psal. CXVIII, 131). C'est-à-dire il avait ouvert son intérieur par la prière qu'il avait offerte à Dieu ; il avait attiré l'esprit de science et de piété, pour comprendre et pour exécuter les préceptes divins, comme il le souhaitait de toutes ses forces. Les ardeurs sont le tableau de la joie qui enflamme le cœur, comme nous l'apprenons du même roi. *Mon cœur, dit-il, s'est échauffé dans moi-même, et le feu s'allumera dans ma méditation* (Psal. XXXVIII, 4). La peur qui nous saisit, surtout pendant la nuit, nous fait le caractère de la crainte. Dieu permet que cette passion agite les personnes spirituelles, lorsqu'il veut leur faire quelque faveur, afin de les conserver dans l'humilité. Quelquefois le démon l'excite en l'âme, usant même de menaces et faisant appréhender de grands maux, parce qu'il ne peut souffrir que Dieu la comble de ses dons extraordinaires, ni qu'elle jouisse de la paix et des consolations intérieures que son Epoux lui donne.

L'Épouse appelle ces frayeurs des gardes de nuit, parce qu'elles éveillent l'âme, et la retirent du sommeil et du repos qu'elle prend dans le sein de son Epoux, comme des sentinelles réveillent durant la nuit, et donnent l'alarme à ceux qu'elles gardent. L'Epoux étouffe les effets de ces quatre passions, et l'âme ne les ressent plus, parce qu'elle a dans cette union parfaite tout ce qu'il y a de solide en la vertu consommée, sans en souffrir ce qui s'y trouve de faible et d'incommode. Ainsi elle exerce les œuvres de miséricorde envers les misérables, mais sans être touchée d'aucune douleur sensible ; elle abhorre et déteste ses péchés par les mouvements d'un amour très-pur, mais sans inquiétude et sans chagrin ; elle espère, mais sans désirs empressés et inquiets ; elle goûte une joie tranquille, constante, toujours égale, sans augmentation, sans diminution, sans excès, sans défaut, semblable à la mer, qui ne s'accroît point par la décharge des fleuves dans son sein, et ne diminue point aussi par l'écoulement de ses eaux dans les gouffres de la terre. L'âme n'est frappée d'aucune crainte, parce qu'elle repose sûrement en Dieu, et rien ne peut l'effrayer dans cet asile, ni donner atteinte à son repos et à son bonheur ; car elle est, comme parle le Sage, dans un continuel festin, où la délicatesse des viandes spirituelles et la douceur des concerts divins lui font goûter des plaisirs inexplicables (Prov. XV, 15). En effet, quelque long discours qu'on puisse faire, on ne saurait jamais les représenter tels qu'ils sont, puisque l'âme ne peut dire elle-même ce qu'elle expérimente en cet état.

Par les lyres agréables,  
Par le chant des sirènes je vous conjure  
D'apaiser votre colère,



Et de ne point toucher la muraille,  
Afin que l'Épouse dorme plus sûrement.

Ces derniers vers signifient les délices spirituelles de l'âme, l'impétuosité des quatre passions que ces plaisirs sacrés étouffent, les vertus parfaites qui défendent l'âme des insultes des démons et de la fureur des passions, et le doux sommeil que l'Épouse prend appuyée sur les bras du divin Époux.

### TRENTE-DEUXIEME CANTIQUE.

O Ninfes de Judée,  
En tanto que en las flores y rosales  
El ambar parfumea,  
Morá en los arrabales,  
Y no queráis tocar nuestros umbrales.

O Nymphes de Judée,  
Pendant qu'entre les fleurs et les rosiers  
L'ambre gris répand son parfum,  
Demeurez dans les faubourgs,  
Et ne touchez pas le seuil de nos portes.

L'Épouse désirant d'être maintenue dans la possession paisible des biens surnaturels que son Époux lui a donnés, et craignant que les mouvements sensuels de la partie inférieure ne la troublent, elle conjure ces mouvements de se renfermer dans les puissances de cette partie, de ne point sortir de leurs bornes, de n'approcher jamais de la partie supérieure, et de ne la point inquiéter dans la jouissance de ses délices spirituelles.

O Nymphes de Judée.

Elle marque par la Judée, la partie animale, parce qu'elle est comme les Juifs, charnelle, grossière et aveugle. Par les nymphes, elle exprime les imaginations, les fantaisies, les affections, toutes les opérations de la partie inférieure ; d'autant que comme les nymphes attirent leurs amants par les charmes de leur beauté et par les témoignages de leur amour, de même tous les mouvements de la sensualité engagent la volonté et la portent aux choses extérieures. Ils sollicitent aussi l'entendement à se joindre aux sens dans leurs opérations, ils travaillent enfin à corrompre la partie raisonnable, pour agir d'une manière dépendante de la sensualité, ou conforme à ses inclinations naturelles. C'est pourquoi l'Épouse leur dit :

Pendant qu'entre les fleurs et les rosiers  
L'ambre gris répand son parfum,  
Demeurez dans les faubourgs.

L'Épouse signifie par les fleurs, les vertus de l'âme ; par les rosiers, l'entendement, la mémoire et la volonté ; par l'ambre gris, le Saint-Esprit ; par le parfum, la communication que Dieu fait de ses douceurs à l'âme. Or, tandis que l'Esprit divin répand ainsi ses richesses et ses consolations sur les puissances de l'âme, parmi ses vertus et ses saintes opérations, l'Épouse prie les mouvements de la partie sensuelle de demeurer dans les faubourgs de la Judée, c'est-à-dire dans les sens intérieurs où les images des choses matérielles sont reçues, lorsqu'elles entrent par les sens extérieurs ; car on peut dire que les sens extérieurs et intérieurs sont comme des faubourgs qui conduisent à la partie raisonnable, qui est comme la ville où l'âme converse avec Dieu. Mais après tout, l'Épouse ne veut pas que ces fantômes s'échappent de l'imagination, pour interrompre la jouissance qu'elle a de son Dieu et de ses délices surnaturelles.

Et ne touchez pas le seuil de nos portes.

C'est-à-dire, ne touchez pas même de vos premiers mouvements la

partie supérieure ; car les premiers mouvements sont l'entrée de l'âme, pour aller jusqu'à la raison. Lorsqu'ils s'élèvent et ne donnent pas le temps d'y faire réflexion, ils frappent à la porte, ils attaquent la raison pour obtenir d'elle quelque opération déréglée ; mais l'âme leur défend alors de passer plus outre, de peur qu'ils ne l'empêchent de s'appliquer à Dieu, et de goûter le repos et les douceurs infinies qu'elle trouve en sa conversation. La partie sensitive lui obéit, parce qu'elle est en cet état soumise à l'esprit avec toutes ses puissances, toutes ses forces et toutes ses faiblesses. De sorte que cette vie a quelque chose de semblable à la vie de l'état d'innocence, où la partie inférieure de l'homme s'accordait si bien avec la partie supérieure, qu'elle lui était d'un grand secours pour connaître et pour aimer Dieu de toutes ses forces. Heureux celui qui possède cet état ! *Mais qui est-il, et où le trouverons-nous ? assurément il mérite bien que nous lui donnions de grandes louanges ; car on peut dire que sa vie est remplie de merveilles (Eccli., XXXI, 9).*

### TRENTE-TROISIEME CANTIQUE.

*Escendete carillo,*

*Y mira con tu haz à las montañas,*

*Y no quieras dezillo ;*

*Mas mira les campanas,*

*De la que va por insulas estranas.*

*Cachez-vous, mon bien-aimé,*

*Et tournez le visage pour regarder les montagnes,*

*Et ne le dites à personne ;*

*Mais, au contraire, voyez les campagnes*

*De celle qui va par les îles étrangères.*

Les passions, les sens et les puissances, tant corporelles que spirituelles, étant parfaitement calmes et tranquilles, l'Épouse entre dans son intérieur pour goûter sans trouble les douceurs dont son union avec l'Époux divin la comble. Il se passe en ce sacré commerce des choses si sublimes et si agréables, qu'on ne peut les expliquer : elles sont du nombre de celles dont parle Isaïe : *Mon secret est pour moi (Isa., XXIV, 16)*. Elle seule les possède en particulier ; elle seule les entend ; elle en jouit seule, sans témoins et sans que personne le sache ; semblable à un homme qui cache le trésor qu'il a trouvé dans son champ, pour le posséder avec plus de sûreté. Dans ce dessein elle demande quatre choses à son bien-aimé. La première est qu'il daigne se communiquer à elle dans le secret de son âme : la seconde, qu'il remplisse ses puissances de la gloire, de l'éclat et de la grandeur de sa divinité : la troisième, qu'il lui accorde ces faveurs d'une manière si relevée, que personne ne puisse ni le comprendre ni le dire, et que la partie animale ne soit pas capable d'en approcher et d'en avoir connaissance : la quatrième, qu'il aime lui-même les vertus qu'il lui a données, puisqu'elle n'aspire qu'à s'élever jusqu'à lui par les plus sublimes connaissances de sa divinité, et par les extases extraordinaires de son amour.

*Cachez-vous, mon bien-aimé.*

Comme si elle disait : Mon aimable Époux, cachez-vous dans le fond de mon âme le plus reculé ; donnez-vous à elle en secret ; découvrez-lui vos admirables perfections, qui sont inconnues aux hommes.

*Et tournez le visage pour regarder les montagnes.*

La divinité est la face de Dieu ; les montagnes expriment les puissances de l'âme, la mémoire, l'entendement et la volonté. L'Épouse prie son Époux d'éclairer son entendement des rayons et des connaissances de la divinité, d'embraser sa volonté des flammes de l'amour divin, et de remplir sa mémoire de la gloire et de la félicité de Dieu.



Ainsi elle lui demande tout ce qu'elle peut lui demander de plus grand et de plus précieux ; elle ne se contente pas, comme Moïse, de voir son dos, c'est-à-dire de le connaître par ses ouvrages ; elle désire de le voir face à face sans milieu, et d'être participante de sa divinité par une union si intime, qu'elle soit entièrement éloignée des sens et des puissances corporelles. C'est pourquoi elle ajoute :

Et ne le dites à personne.

C'est-à-dire, je vous prie de m'enrichir de dons si élevés au-dessus de mes sens extérieurs et intérieurs, qu'ils n'y puissent atteindre ni s'en apercevoir comme ils faisaient auparavant, parce que je ne souhaite que des communications toutes spirituelles, toutes substantielles et toutes divines.

Mais, au contraire, regardez les campagnes  
De celle qui va par les îles étrangères.

Lorsque l'Épouse prie l'Époux de jeter ses regards sur les champs qu'elle lui montre, elle lui demande seulement qu'il aime le grand nombre des vertus dont il l'a ornée, afin qu'engagé par ces saintes qualités, il se cache dans son âme, et qu'il y demeure comme dans un palais magnifique.

De celle qui va par les îles étrangères.

L'Épouse ajoute que, comme son âme va vers son bien-aimé par des voies étrangères à ses sens et à ses puissances naturelles, de même il daigne se communiquer à elle par des connaissances et par des moyens si nobles et si divins, qu'ils soient imperceptibles aux sens et à l'esprit de l'homme.

### TRENTE-QUATRIÈME CANTIQUE.

La blanca palomica,  
Ala arca con el ramo se ha toraado,  
Y ya la tortolira  
Al socio deseado,  
En las riberas verdes ha hallado.

La colombe blanche  
Revint dans l'arche avec une branche d'olivier ;  
Et la chaste tourterelle  
Trouve sa compagne qu'elle désire  
Dans les rivages verts.

L'Époux parle de la pureté de son Épouse et des riches récompenses qu'elle a reçues de lui, parce qu'elle s'est disposée par de longs travaux à parvenir à ce terme. Il publie aussi le sort heureux de sa bien-aimée, puisqu'elle a trouvé dans cette union son divin Époux. Il dit enfin qu'elle goûte, en le possédant, tout le plaisir, et qu'elle a tout le soulagement qu'elle a cherché jusqu'à cette heure.

La colombe blanche  
Revint dans l'arche avec une branche d'olivier.

L'Époux compare l'âme à la colombe qui était dans l'arche de Noé, et lui attribue presque les mêmes actions. Car, comme la colombe sortit de l'arche, et revint enfin avec une branche d'olivier dans le bec, pour marquer que les eaux du déluge s'étaient retirées, de même l'âme est sortie des mains de Dieu par la création ; et après avoir été sur les eaux de ses péchés et de ses imperfections, elle est rentrée dans le sein de Dieu avec les marques de sa miséricorde, qui a éclaté dans le pardon des fautes de cette criminelle. C'est pourquoi elle retourne comme une colombe toute blanche et toute nette.

Et la chaste tourterelle  
Trouve sa compagne qu'elle désire  
Dans les rivages verts.

L'Epouse est encore comparée à la tourterelle, parce que comme la tourterelle, tandis qu'elle cherche sa compagne ne se met point sur les branches vertes des arbres, ne boit point d'eau claire et fraîche, et ne repose jamais à l'ombre, de même l'Epouse se prive de tous les plaisirs sensuels, de la gloire, des soulagements du monde, de toutes les commodités de la vie, pendant qu'elle cherche son Epoux. Et comme la tourterelle, après qu'elle a trouvé sa compagne, se sert des choses qu'elle abhorrait, de même l'Epouse prend les satisfactions qu'elle fuyait, après qu'elle a trouvé son Epoux. De sorte qu'elle voit la fin de ses peines et l'accomplissement de ses désirs; elle est heureusement abîmée dans une mer de délices divines; elle est rassasiée des plaisirs solides que la contemplation lui fait couler dans le cœur comme des torrents impétueux et inépuisables; elle demeure en sûreté sous la protection de son bien-aimé; ce que l'Epouse exprime en ces termes : *Je me suis mise à l'ombre de celui que j'ai désiré, et son fruit m'est extrêmement doux* (Cant., II, 3).

### TRENTE-CINQUIEME CANTIQUE.

En soledad vivia;  
Y en soledad ha puesto ya su nido :  
Y en soledad la guia,  
A solas su q terido,  
Tambien en soledad de amor herido.

*Elle vivait dans la solitude,  
Et elle a mis son nid dans la solitude :  
Et son bien-aimé seul  
La conduit dans la solitude;  
Il est aussi blessé d'amour dans la solitude.*

L'Epoux continue à déclarer le contentement qu'il reçoit de la retraite où l'âme était entrée avant qu'elle acquit l'union divine. Il découvre aussi la satisfaction qu'il a de ce que son Epouse s'est dégagée des peines et des obstacles qui troublaient sa tranquillité, et s'est ainsi disposée à recevoir les mouvements et la conduite de son Epoux : ce qu'elle n'avait pu faire auparavant, parce qu'elle n'était pas accoutumée à vivre dans la solitude où le Saint-Esprit gouverne les âmes sans aucun empêchement des créatures. L'Epoux ajoute qu'il conduit seul son Epouse, ne se servant plus pour cette direction, ni du ministère des anges et des hommes, ni des images des choses extérieures. Et comme l'amour est mutuel entre l'Epoux et l'âme, cette retraite est également agréable à l'un et à l'autre. L'Epoux dit donc :

*Elle vivait dans la solitude,  
Et elle a mis son nid dans la solitude*

La tourterelle, c'est-à-dire, l'Epouse vivait dans la solitude avant qu'elle trouvât son bien-aimé. Car lorsque le cherché Dieu, rien n'est capable de la soulager ni de lui tenir compagnie. Au contraire, les créatures lui inspirent l'amour de la retraite. C'est là où elle met tout son repos comme la tourterelle repose en son nid; c'est là où elle s'étudie en sa propre perfection; c'est là enfin où elle établit sa demeure en Dieu : *Comme le passereau, dit David, se fait une maison, et la tourterelle se fait un nid pour y mettre ses petits* (Psal. LXXXIII, 4).

*Et son bien-aimé seul  
La conduit dans la solitude*

L'âme, dans son éloignement des créatures, n'a nul commerce qu'avec Dieu, ne reçoit que les impressions de Dieu, et n'est excitée qu'aux choses divines. Car alors Dieu éclaire son entendement, qui est dépouillé de la connaissance des choses créées; il enflamme de l'amour



divin sa volonté dégagée de toutes les affections terrestres. Il verse en sa mémoire des connaissances divines, ayant effacé auparavant les fantômes qui l'occupaient. Car aussitôt que ces trois puissances sont vides des choses naturelles, Dieu les remplit des choses surnaturelles et divines. Ainsi Dieu conduit l'âme en cette solitude, *parce que*, dit saint Paul, *l'Esprit divin excite et gouverne les enfants de Dieu et les parfaits (Rom., VIII, 14).*

Son bien-aimé seul.

Nous avons déjà remarqué que l'Epoux veut conduire seul son Epouse. La raison est, parce qu'il la trouve seule dans la solitude ; elle s'est élevée au-dessus de toutes les créatures, elle ne veut posséder que lui seul. Il est donc juste qu'il se donne seul à elle, qu'il en soit seul le directeur, et qu'il soit seul toute sa félicité.

Il est aussi blessé d'amour dans la solitude.

C'est pourquoi comme elle l'aime seul, il l'aime seule réciproquement ; et blessé de son amour, il lui parle au cœur, comme dit un prophète ; c'est-à-dire il se communique si abondamment à elle, qu'il lui remplit le cœur de joie et de contentements ineffables (*Osée, II, 14*).

### TRENTE-SIXIEME CANTIQUE.

Gozemonos amado,  
Y vamos a ver en tu hermosura,  
Al monte, o al collado,  
Do mana el agua pura ;  
Entremos mas adentro en la espesura.

Réjouissons-nous, mon bien-aimé ;  
Allons nous regarder dans votre beauté.  
Sur la montagne ou sur la colline,  
Où coule une eau pure ;  
Entrons plus avant dans l'épaisseur.

L'Epouse, unie parfaitement avec Dieu, veut jouir de tous les privilèges de l'amour divin. Dans ce dessein elle demande trois choses à son bien-aimé : la première est de goûter la joie et la douceur de l'amour sacré ; la seconde, de devenir semblable à son Epoux ; la troisième, de connaître ses plus grands secrets.

Réjouissons-nous, mon bien-aimé.

Comme si elle disait : Réjouissons-nous, mon bien-aimé, dans la communication mutuelle des douceurs que notre sainte union répand dans nos cœurs, et dans les tendresses intérieures, et les actions extérieures de notre divin amour, afin que je vous ressemble davantage.

Allons nous regarder dans votre beauté.

Voici le sens de ces paroles : Si vous me changez en votre beauté, je vous verrai en votre beauté, et vous me verrez aussi en votre beauté ; vous vous verrez vous-même en moi dans votre beauté, et je me verrai moi-même en vous dans votre beauté : de cette sorte il semblera que dans votre beauté je serai vous-même, et vous serez moi-même ; il semblera que votre beauté sera la mienne, et que la mienne sera la vôtre ; et que dans votre beauté je serai une même chose avec vous, et vous serez une même chose avec moi. Tout ceci se fait dans l'adoption des enfants de Dieu, qui peuvent lui dire avec vérité ce que Jésus-Christ disait à son Père : *Tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi (Joan., XVII, 10)*. Mais il y a cette différence que Jésus-Christ a par essence tout ce qui est à son Père, et que les enfants adoptifs ne l'ont que par participation.

Sur la montagne ou sur la colline.

L'Epouse entend par la montagne, la connaissance de Dieu dans son

Verbe, qui est sa sagesse essentielle et infinie ; et par la colline, la connaissance de Dieu dans ses ouvrages, qui est une connaissance accidentelle et plus grossière. Elle prie l'Epoux de lui donner ces deux connaissances : la première, qui est dans la beauté de son essence, de sa nature et de ses perfections ; la seconde, qui est dans la beauté de ses mystères et des créatures, afin qu'elle lui ressemble autant qu'il est possible en cette vie.

D'où coule une eau pure.

Elle exprime encore par l'eau pure, la connaissance de Dieu épurée des fantômes matériels de l'imagination, et affranchie des ténèbres de l'ignorance. Car, plus elle aime Dieu, plus elle souhaite connaître distinctement les vérités divines. C'est pourquoi elle ajoute :

Entrons plus avant dans l'épaisseur.

Cette épaisseur signifie deux choses : la diversité des jugements de Dieu, et la grandeur des peines qu'il faut souffrir pour en acquérir la connaissance. Saint Paul, parlant de la première, s'écrie : *O abîme des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables* (Rom., XI, 33). L'Epouse désire de toutes ses affections cette connaissance, où elle puisera, comme dans une source infinie, toutes les douceurs possibles, puisque, comme le roi-prophète nous l'assure, *les jugements du Seigneur sont véridiques et justifiés par eux-mêmes, plus souhaitables que l'or et les pierres précieuses, et plus doux qu'un rayon de miel. C'est pourquoi le serviteur de Dieu les aime et les garde religieusement* (Psal. XVIII, 11, 12).

Quant aux peines qu'il faut essuyer, l'Epouse, bien loin de les craindre, les aime et est prête à les endurer, quelque grandes qu'elles puissent être ; elle s'en fait même un plaisir, puisqu'elles sont un moyen nécessaire pour arriver à la connaissance qu'elle cherche. Le saint homme Job était sans doute dans le même sentiment, lorsqu'il disait : *Ah ! qui fera en sorte que mes vœux soient accomplis, et que Dieu m'accorde ce que j'attends de sa bonté ? Qui m'obtiendra de lui cette grâce, qu'ayant commencé à me tourmenter, il achève de me réduire en poudre ? Il me donnera une singulière consolation s'il emploie sa main toute-puissante à me couper et à me briser comme une herbe inutile, et s'il ne m'épargne aucune douleur* (Job, VI, 8, 9, 10).

Plût au ciel que les hommes fussent persuadés qu'ils ne peuvent pénétrer dans les profonds secrets de la sagesse divine, sans passer par ces différentes souffrances où l'Epouse trouve du soulagement ! Plût à Dieu qu'ils en fissent, comme elle, le sujet de leur plaisir ! Ah ! que peu de gens entrent dans ce chemin épineux de la croix, lequel conduit sûrement à la vie, parce que peu de gens veulent sentir avec Jésus-Christ les douleurs et les afflictions qui nous ouvrent l'entrée à la sagesse divine.

### TRENTE-SEPTIEME CANTIQUE.

Y luego alas subidas  
Cabeñas de la piedra nos iremos,  
Que estan bien escondidas,  
Y allí nos entraremos,  
Y el mosto de granadas gustaremos.

*Et incontinent nous irons ensemble  
Aux sublimes cavernes de la pierre,  
Qui sont fort cachées,  
Et nous entrerons là ;  
Et nous y goûterons le jus des grenades.*

L'Epouse, après avoir fait ces démarches, dit qu'elle passera avec son Epoux jusqu'à la connaissance des mystères de Jésus-Christ, lesquels



sont plus cachés en Dieu que la plupart des choses qui regardent la Divinité. Elle ajoute qu'elle s'y plongera tout entière; qu'elle sera toute pénétrée des délices qui en coulent sans cesse, et qu'elle jouira des perfections infinies de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, de sa sagesse, de sa puissance et des autres attributs qu'elle connaît par les lumières que ces mystères divins lui donnent.

Et incontinent nous irons ensemble

Aux sublimes cavernes de la pierre.

*Jésus-Christ est cette pierre*, suivant le langage de saint Paul (I Cor., X, 4). Ces cavernes profondes signifient les profonds mystères qui s'accomplissent dans l'union personnelle du Verbe divin avec la nature humaine, dans l'union des âmes avec Dieu, et dans les effets de la justice et de la miséricorde de Dieu sur le salut des hommes. Ces mystères sont d'autant plus impenétrables qu'ils renferment plus de secrets incompréhensibles, tels que sont la prescience de Dieu, la prédestination des élus et des autres. C'est pourquoi l'Épouse dit :

Qu'ils sont fort cachés.

En effet, quoique les saints docteurs et les personnes les plus éclairées en aient pu dire et pu connaître, il en reste toujours plus à connaître et à dire. *Car Jésus-Christ*, dit saint Paul, *contient tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu* (Coloss., II, 3) : et quelque effort que l'esprit humain fasse pour les découvrir tous, il aura toujours une infinité de richesses à connaître. L'Épouse ne perd pas néanmoins l'espérance de percer ces obscurités, puisqu'elle dit à son Epoux :

Et nous entrerons là.

C'est-à-dire, nous entrerons dans la connaissance de ces mystères divins. Elle ne dit pas : J'y entrerai seule, mais nous y entrerons, pour nous apprendre qu'elle ne fait pas seule cet ouvrage, mais que son Epoux le fait avec elle. Sur quoi il faut remarquer qu'elle est déjà transformée en son bien-aimé; mais cette transformation se perfectionne à proportion qu'elle reçoit de nouvelles lumières, et qu'elle est embrasée de nouvelles flammes d'amour pour son Epoux. Et c'est de là que coulent de nouveaux torrents de plaisirs, qui lui font dire :

Et nous goûterons le jus des grenades.

Les grenades représentent les plus hauts mystères de Dieu, ses plus profonds jugements et ses plus sublimes grandeurs. Les grains de la grenade sont le symbole des effets innombrables des perfections divines. Leur figure ronde exprime l'éternité de Dieu, qui n'a, comme le cercle, ni commencement ni fin. Le jus des grenades signifie la jouissance que l'âme a par sa connaissance et par son amour, de la nature et des attributs de Dieu, et le contentement admirable qu'elle reçoit de cette possession. Elle offre à Dieu ce breuvage délicieux, comme l'Épouse l'offre dans les Cantiques à son Epoux. Là, dit-elle, *vous m'instruirez, et je vous donnerai à boire du vin mixtionné et de la liqueur de mes grenades* (Cant., VIII, 2). Elle les appelle ses grenades, parce que Dieu les lui a données en propre, et elle les lui rend comme celle à qui elles appartiennent. Ainsi l'Époux lui présente ce breuvage à goûter, et elle le lui présente réciproquement, de sorte qu'il est commun à l'un et à l'autre.

### TRENTE-HUITIEME CANTIQUE.

Alli me mostrarias

Aquello, que m. dñs pretendia,

Y luego na darias

Alli tu, vida mra, aquello que me diste el otro dia.

*Là vous me montreriez  
Ce que mon âme prétendait ;  
Et la même vous me donneriez encore aussitôt,  
O ma vie, ce que vous m'avez donné l'autre jour.*

La fin que l'âme se propose en ce Cantique est de demander à l'Epoux divin, en premier lieu, qu'il lui apprenne à l'aimer comme il s'aime soi-même parfaitement. En second lieu, qu'il lui donne la pureté qu'il a donnée à nos premiers pères en l'état de l'innocence originelle, ou qu'il la rétablisse en la netteté spirituelle dont il l'a embellie par le baptême.

*Là vous me montreriez  
Ce que mon âme prétendait.*

L'Epouse reconnaissant le grand amour que Dieu a pour elle, veut en avoir un aussi grand pour lui; et pour cette fin elle le prie de transformer sa volonté en la volonté divine, afin de concevoir dans cette union parfaite un amour égal à celui de son bien-aimé, autant qu'il est possible en ce monde. Car sa volonté aimerait alors Dieu par la volonté de Dieu même, ou par l'amour que le Saint-Esprit exciterait en son âme, *parce que l'amour de Dieu serait alors répandu en son cœur par le Saint-Esprit, qui lui serait donné*, comme saint Paul l'écrit aux Romains (Rom., V, 5).

Il faut remarquer que l'Epouse prie son Epoux de lui apprendre à l'aimer, et non de lui donner son amour, parce qu'il l'enseigne à aimer Dieu, lorsque Dieu l'aime elle-même; car comme son amour pour l'âme est pur, désintéressé, parfait, généreux, de même il lui fait la leçon d'un amour semblable. Mais il ne se peut faire en cette vie que nous aimions Dieu d'un amour aussi excellent que l'amour de Dieu même. Cet amour produit néanmoins dans l'âme les sentiments d'une joie si extraordinaire, qu'il lui semble être déjà toute pénétrée de la gloire et de la félicité de Dieu, et qu'elle éclate en louanges des grandeurs et des bontés divines. Mais elle ne possède ces avantages qu'après avoir reçu de son Dieu les premiers traits de sa pureté baptismale ou de la justice originelle.

*Et la même vous me donneriez aussitôt,  
O ma vie, ce que vous m'avez donné l'autre jour.*

L'âme regarde l'infusion de cette pureté, soit originelle, soit baptismale, comme le commencement de sa naissance spirituelle; et elle appelle cet état un autre jour, ou un second jour après le premier jour de la création et de son baptême.

### TRENTE-NEUVIEME CANTIQUE.

*El aspirar d'ayre  
Il canto de la dele : floneta,  
El sito y su donayre,  
En la noche serena,  
Con llama que consume, y no da pona.  
L'agréable so: ffile du vent,  
Le doux chant du Rossignol,  
Le bois et son agrément,  
Pendant la nuit serène,  
Avec la flamme qui consume et qui n'est pas fâcheuse.*

L'Epouse explique cinq choses qui sont les suites de ses demandes. La première est l'amour parfait qu'elle désirait; la seconde, la joie qu'elle sent à louer Dieu; la troisième, la connaissance des créatures et de leur disposition; la quatrième, une contemplation très-pure et très-élevée; la cinquième, une flamme qui la consume doucement et avec



plaisir; ce qui revient à la transformation d'amour qu'elle a déjà éprouvée dans la possession de son Dieu.

L'agréable souffle du vent.

L'Épouse appelle *souffle du vent* la capacité qu'elle demande pour aimer Dieu d'une manière très-parfaite, parce que ce souffle n'est autre chose qu'une touche de Dieu, ou un sentiment que le Saint-Esprit lui imprime en se communiquant à elle. Alors il l'élève et la porte en haut, afin qu'elle envoie vers Dieu des soupirs d'amour, imitant l'amour mutuel du Père et du Verbe, dont le terme substantiel est le Saint-Esprit, qui est donné à l'âme dans cette transformation, laquelle ne serait pas consommée si l'âme n'était pas unie au Saint-Esprit et transformée en lui. Il est vrai que la bassesse de cette vie mortelle empêche que la transformation se fasse d'une manière claire et manifeste; mais l'âme ne laisse pas d'en recevoir une gloire et une joie si extraordinaires, que personne ne peut ni les comprendre ni les expliquer. L'âme ainsi unie et transformée envoie vers Dieu des aspirations très-sublimes, que saint Paul semble exprimer en ces termes : *Parce que vous êtes les enfants de Dieu, il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba, mon Père* (Galat., IV. 6). Ce bonheur arrive aux hommes parfaits de la manière qu'on vient de le dire.

Et il ne faut pas s'étonner que l'âme puisse faire une chose si relevée. Car puisque Dieu la conduit lui-même à l'union divine dans la très-sainte Trinité, pour quoi, je vous prie, paraît-il incroyable qu'elle produise elle-même dans la Trinité et avec la Trinité, des actes de connaissance et d'amour qui aient quelque rapport à la Trinité même, quoiqu'elle ne fasse tout cela que par participation et que par la coopération de Dieu? Que si on demande comment cela se fait, on ne peut répondre autre chose sinon que le Fils de Dieu nous a mérité cette admirable élévation, et nous l'a obtenue de son Père, lorsqu'il lui a dit : *Mon Père, je désire que ceux que vous m'avez donnés soient où je suis* (Joan., XVII, 24). Savoir en faisant par participation ce que je fais. Il a dit de plus : *Mais ce n'est pas seulement pour eux que je vous prie, c'est aussi pour ceux qui croiront en moi par leurs paroles, afin qu'ils soient tous un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'ils soient aussi un en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé* (Joan., XVII, 20, 21, 22, 23). Dieu accomplit tout cela en communiquant aux hommes parfaits l'amour qu'il communique à son Fils, non point par sa nature comme à son fils, mais par l'unité et la transformation de l'amour. Le Fils ne demande pas aussi qu'ils soient un par essence et par nature, comme le Père et le Fils sont un, mais par union d'amour, comme le Père et le Fils sont un par unité d'amour. De là vient que les âmes possèdent par participation ce que Dieu a par nature, et qu'elles sont en quelque façon Dieu par la participation de la nature divine. C'est ce que saint Pierre nous apprend en sa seconde Epître : *Que la plénitude de la grâce et de la paix, dit-il, vous soit donnée par la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Comme sa divine puissance nous a enrichis de toutes les grâces qui regardent la vie et la piété, en nous découvrant celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa propre vertu, par lequel il nous a donné les choses très-grandes et très-précieuses qu'il nous avait promises pour nous rendre par elles participants de la nature divine* II Petr., I, 2, 3, 4. O âmes qui êtes créées pour posséder ces excellents dons, que faites-vous, et à quoi appliquez-vous vos soins? O déplorable aveuglement des enfants d'Adam, qui tout environnés

et tout pénétrés de lumière, ne voient pas les choses divines ! O surdité pitoyable des hommes, qui n'entendent pas des voix si puissantes ! Hélas ! tandis qu'ils courent après la gloire et le vain éclat du monde, ils se rendent indignes de ces biens célestes, et demeurent dans leurs bassesses et dans leurs misères spirituelles.

Le doux chant du rossignol.

Lorsque le froid et les pluies de l'hiver sont passés, et que le printemps est venu, le rossignol chante et nous réjouit agréablement. De même lorsque l'Epouse est délivrée du froid, des nuages et des pluies incommodes de ses péchés et de ses imperfections naturelles, elle entre dans le printemps d'un état nouveau, où son Epoux lui fait entendre une voix douce et charmante qui la récrée et la renouvelle : *Levez-vous, dit-il, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma belle, et venez ; l'hiver est passé ; les pluies sont cessées, les fleurs paraissent en notre terre, le temps de tailler est venu, on a entendu en notre terre la voix de la tourterelle* (Cant., II, 10, 11, 12). Ces paroles marquent à l'Epouse la fin de ses maux et le commencement de ses biens. Et parce qu'elle est à couvert sous la protection de son Epoux, et transportée des sentiments de joie qu'il excite en son cœur, animée de la grâce divine, elle parle aussi à Dieu et lui chante un nouveau Cantique. Car c'est à quoi son Epoux l'invite : *Levez-vous, dit-il, mon amie, ma belle, et venez, ma colombe, montrez-moi votre face dans les trous de la pierre, dans les cavernes de la muraille ; que votre voix se fasse entendre à mes oreilles ; car votre voix est douce et votre face est belle* (Ibid., 13, 14).

Les oreilles de Dieu signifient les desirs qu'il a de recevoir les louanges que nous lui devons : car c'est ce que l'Epoux prétend, lorsqu'il demande à son Epouse qu'elle lui fasse entendre sa voix. Les trous de la pierre et les cavernes de la muraille représentent la connaissance amoureuse des mystères de Jésus-Christ, laquelle porte l'Epouse à louer Dieu le plus parfaitement qu'il lui est possible. Cette voix, c'est-à-dire ces louanges sont douces tant à Dieu qu'à l'âme : c'est pourquoi l'Epoux ajoute : *Votre voix est douce*, comme s'il disait : *Votre voix m'est douce aussi bien qu'à vous, parce que vous êtes, par l'union de l'amour, une même chose avec moi.*

Le bois et son agrément.

La quatrième chose dont l'Epouse parle est un bois agréable. Par le bois, elle veut exprimer Dieu avec toutes les créatures qu'il contient en lui-même. Car comme les arbres qui font une grande forêt sont plantés et vivent dans le fond de cette forêt, de même les créatures sont plantées et vivent en Dieu. De sorte que l'âme les connaît en lui comme en la cause de leur être et de leur vie, ne se mettant pas en peine de les connaître hors de lui.

De plus, elle souhaite de voir la beauté et les agréments de ce bois, c'est-à-dire les charmes que les créatures ont reçus de Dieu, et la beauté que leur disposition, leur correspondance mutuelle, toute leur harmonie, font dans le ciel et sur la terre. Ainsi l'Epouse connaît Dieu dans ses ouvrages avec une satisfaction admirable.

Pendant la nuit sereine.

Cette nuit est la contemplation dans laquelle l'Epouse désire connaître les créatures en Dieu. Car elle est obscure comme la nuit ; et pour cette cause on l'appelle la théologie mystique, la sagesse, la science secrète de Dieu, parce que Dieu instruit l'âme d'une manière secrète et cachée, sans le ministère des sens, dans un profond silence, dans le repos et les ténèbres de la nuit de l'esprit : tellement que l'âme ne sait pas comment ces opérations surnaturelles se font en elle, et que l'en-



lendement ne fait que recevoir les connaissances divines, sans avoir auparavant recours aux espèces de l'imagination.

Avec une flamme qui consume et qui n'est pas fâcheuse.

Cette flamme n'est autre chose que le parfait amour de l'âme pour Dieu. Il est consumant, parce qu'il transforme l'âme en lui-même ; il est doux, parce qu'il rend les volontés de l'Epoux et de l'Epouse conformes l'une à l'autre. Il n'y a plus rien de fâcheux ni de changeant, parce qu'il n'est pas sujet à l'accroissement ni à la diminution ; car l'âme est alors semblable à un charbon qui est tout à fait ardent et changé en feu, qui ne fume plus et qui n'a plus de noirceur. De même elle est toute embrasée d'amour, elle n'a plus d'imperfections naturelles, elle est toute amour. Cet amour la change de telle sorte, qu'elle ne fait plus que des actions divines. C'est dans la douceur et dans les transports de cet amour consommé que l'Epoux doit mettre son Epouse en possession de tous les biens qu'elle désire.

#### QUARANTIEME CANTIQUE.

Que nadie lo mirava Aminadab,  
 Tam poco parecia,  
 Y el cerco sossegava,  
 Y la cavalleria,  
 A vista de las aguas descendia.  
*Aminadab n'était vu de personne,  
 Et il ne paraissait pas ;  
 Le siège s'adoucissait,  
 Et la cavalerie descendait  
 A la vue des eaux.*

L'Epouse propose à son bien-aimé les quatre dispositions qu'elle a pour recevoir les dons desquels elle peut jouir en cette vie, et qu'elle lui a demandés avec de grandes instances. La première est qu'elle est détachée des créatures ; la seconde, que le démon est parfaitement vaincu ; la troisième, que toutes ses passions et tous ses appétits naturels ou spirituels sont assujettis à l'empire de la raison ; la quatrième, que la partie inférieure est purifiée de telle sorte qu'elle se soumet à la partie supérieure ; qu'elle lui est unie et conforme ; que non-seulement elle n'empêche pas ses opérations, mais qu'elle s'unit à l'esprit et devient participante de ses biens. C'est tout ce que l'Epouse rapporte en ce Cantique.

Aminadab n'était vu de personne.

Comme si elle disait : Je suis maintenant si éloignée de toutes les choses créées, soit supérieures et célestes, soit terrestres et inférieures, que j'en évite même les regards, et que je ne jette nullement les yeux sur elles. Etant aussi entrée avec vous dans une profonde récollection et dans une grande solitude, je ne sens ni la douceur ni l'amertume des créatures.

Et il ne paraissait pas.

Aminadab représente le démon ennemi de l'âme. Il la tentait autrefois violemment pour la détourner du recueillement intérieur et de l'union divine. Mais maintenant, après que, soutenue de ses vertus, elle l'a vaincu, il n'ose plus paraître devant elle, et il la laisse jouir paisiblement des faveurs divines.

Et le siège s'adoucissait.

Elle parle des passions qui assiégeaient l'âme et qui la combattaient avec fureur. Mais elle les a domptées de telle manière, qu'elles ne lui font plus la guerre, et qu'elles ne lui donnent plus de peines.

Et la cavalerie descendait  
 A la vue des eaux.

Les eaux signifient les biens spirituels que Dieu révand dans l'âme en cette parfaite union. La cavalerie exprime les puissances intérieures et extérieures de la partie sensuelle. L'Epouse dit que ces puissances sont descendues à la vue de ces eaux spirituelles, c'est-à-dire que la partie animale s'est tellement purifiée en cet état, ou, si je l'ose dire, s'est tellement dégagé de la matière, et élevée au-dessus d'elle-même, qu'elle s'est approchée de l'esprit avec ses puissances et ses forces naturelles pour être participante des dons spirituels que Dieu fait continuellement à l'âme. C'est ce que ces paroles de David nous insinuent : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant (Psalm. LXXXIII, 2).*

Il faut prendre garde que l'Epouse ne dit pas que la cavalerie est descendue pour boire des eaux, mais à la vue des eaux; parce que ni la partie inférieure de l'homme, ni ses puissances ne peuvent goûter, à proprement parler, les biens spirituels; car étant matérielles, elles n'en peuvent être capables ni en ce monde ni en l'autre; mais elles reçoivent de la joie par un certain regorgement des plaisirs de l'esprit sur elles; en sorte qu'elles se resserrent et se réunissent avec lui, tandis que l'âme goûte ces biens délicieux. Et c'est ainsi qu'elles descendent plutôt à la vue de ces eaux divines qu'elles ne vont les boire. Au reste, l'Epouse emploie le mot de *descendre*, et non pas un autre mot, pour nous apprendre que ces puissances passent de leurs opérations propres et naturelles dans la recollection de l'âme, dans laquelle je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, le très-doux Epoux de nos âmes, d'introduire et d'établir tous ceux qui invoquent son saint Nom.

Ainsi soit-il.

Louange soit à Dieu.

## LETITRES SPIRITUELLES DU BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX.

### PREMIERE LETTRE.

*A un Religieux qu'il conduisait en la vie spirituelle. Il lui enseigne comment il doit détacher sa volonté du plaisir des créatures, et l'attacher à Dieu seul.*

La paix de Jésus-Christ, mon fils, soit toujours en votre âme. J'ai reçu la lettre de Votre Révérence, où vous me marquez que Notre-Seigneur vous a donné de grands desirs de l'aimer seul sur toutes choses; et vous me demandez quelques avis pour arriver à cette fin. J'ai beaucoup de joie de ces saints desirs, et j'en aurai davantage si vous les mettez en exécution. Pour cet effet, vous ferez réflexion que les goûts et les douceurs que l'âme sent, viennent ordinairement de l'affection des choses qui lui paraissent bonnes, convenables, agréables et précieuses. De sorte que sa passion se réveille, et sa volonté les espère; elle se plaît en elles lorsqu'elle les possède; elle craint de les perdre, et elle s'afflige lorsqu'elle en est privée. Ainsi la diversité de ses mouvements et de ses passions lui cause diverses inquiétudes. Afin que vous puissiez mortifier et éteindre ces différentes passions, vous devez vous persuader que rien de tout ce qui peut contenter le cœur n'est Dieu. Car comme l'imagination ne peut se représenter Dieu, ni l'entendement le comprendre, de même la volonté ne peut le goûter; et comme l'âme



ne peut le posséder en cette vie tel qu'il est en son essence, de même toute la douceur et tout le plaisir, quoique sublimes, qu'elle goûte, ne peuvent être Dieu. En effet, elle ne peut rien désirer qui ne soit un objet particulier et distingué des autres objets, comme elle ne peut rien connaître qu'en particulier et qu'en détail. C'est pourquoi ne sachant pas ce que c'est que Dieu en lui-même, elle n'en peut avoir le goût; et toutes les puissances de l'âme ne sauraient l'atteindre, parce qu'il surpasse infiniment leur capacité.

Il est donc nécessaire que l'âme qui veut s'unir à Dieu, étouffe les sentiments de joie que les choses supérieures ou inférieures, temporelles ou spirituelles, lui peuvent imprimer, afin que, purifiée de la sorte, elle s'occupe uniquement à aimer son Créateur. Car si la volonté peut en quelque façon embrasser Dieu et parvenir à son union, elle ne peut le faire par le moyen de ses passions, mais par le seul amour divin. Et parce qu'il n'y a aucune douceur, dont la volonté est capable, qui soit véritablement cet amour, il n'y a aussi aucun sentiment propre à faire l'union de l'âme avec Dieu, hors l'opération de la volonté. Car l'opération de la volonté est fort différente de son sentiment, puisque l'amour est cette opération par laquelle elle s'unit à Dieu, et elle ne s'unit point par le sentiment qui ne réside en l'âme que comme la fin et le terme de son opération.

J'avoue bien que les sentiments peuvent exciter l'âme à aimer Dieu, lorsque la volonté ne s'y arrête pas, et passe plus outre; mais si elle demeure attachée à ces sentiments, ils ne conduiront pas l'âme à Dieu, et ils la retarderont en son chemin. L'opération de la volonté fait un effet contraire, elle engage tellement l'âme à aimer Dieu sur toutes choses, qu'elle met en lui seul toute son affection, toute sa joie, tout son goût, tout son plaisir, et qu'elle méprise tout le reste. C'est pourquoi celui que la douceur attire à l'amour de Dieu renonce incessamment à cette douceur pour aimer Dieu purement et sans goût. Parce que s'il comptait sur les tendresses sensibles, il les regarderait comme la fin de son amour; et ainsi son amour se terminerait à la créature et non pas au Créateur. La volonté doit donc se borner à l'amour de Dieu qui lui est incompréhensible, et non aux choses créées qui peuvent le toucher sensiblement. Elle aime selon les règles de la foi un objet certain, véritable, infiniment parfait, mais elle l'aime dans l'obscurité de ses connaissances et dans la privation de tout sentiment corporel.

Ainsi celui-là tomberait dans un grand égarement, qui prendrait la privation des consolations spirituelles pour l'éloignement de Dieu, et l'abondance des délices intérieures pour sa présence et pour ses faveurs particulières. Celui-là s'égèrerait encore davantage, qui chercherait cette douceur en l'amour de Dieu, et qui s'y plairait. En obéissant à sa passion, ils s'attacheraient, non pas à Dieu, mais au goût sensible; il n'agirait plus selon la simplicité de la foi, ni selon la pureté de la charité divine. Son amour ne s'élèverait pas au-dessus de tout le créé, et sa volonté ne monterait pas jusqu'à Dieu, qui est inaccessible à tout ce qui est matériel. L'âme ne peut recevoir les aimables embrassements du Seigneur que dans le dépouillement de tout le sensuel. Le roi-prophète semble nous insinuer cette vérité, lorsqu'il fait dire à Dieu : *Ouvrez votre bouche, et je la remplirai*. Les sentiments délicieux ferment et serrent la bouche du cœur; l'amour pur l'ouvre et l'élargit, et alors Dieu la remplit, nourrit la volonté, et apaise sa faim. Isaïe nous enseigne aussi que le cœur doit avoir soif de Dieu, pour boire ces eaux divines. *Vous tous*, dit-il, *qui brûlez de soif, venez aux eaux*, etc. Il invite en cet endroit à l'union divine tous ceux qui n'ont soif que de Dieu, parce qu'ils y trouveront de quoi l'étancher. Il est donc nécessaire que Votre Révérence, si elle désire arriver à la perfection et jouir d'une profonde paix d'esprit, consacre entièrement

sa volonté à Dieu pour s'unir à lui , et qu'elle ne l'occupe nullement des choses créées. Je prie la divine majesté de vous faire un aussi grand saint que je le souhaite.

A Ségovie, le quatorzième d'avril.

## SECONDE LETTRE.

*Aux carmélites déchaussées de la ville de Véas. Il les exhorte à garder le silence, tant intérieur qu'extérieur.*

JÉSUS et MARIE soient dans vos âmes, mes chères filles en Jésus-Christ. Votre lettre m'a donné beaucoup de consolations ; je prie Notre-Seigneur de vous en récompenser. Si je ne vous ai pas écrit, ce n'a pas été faute de bonne volonté ; car je ne désire rien tant que votre bien ; mais c'est que j'ai jugé qu'on vous a dit et écrit assez de choses pour vous obliger à faire ce qu'on vous a enseigné ; car c'est assurément ce qui est le plus nécessaire, puisque si l'on souhaite quelque chose, ce n'est pas de parler et d'écrire, c'est de ne rien dire et de faire beaucoup. Les paroles dissipent l'esprit ; le silence le recueille et lui donne de grandes forces pour aller à Dieu. C'est pourquoi lorsque quelqu'un a appris ce qu'il doit savoir pour avancer en la vie spirituelle, il n'a plus besoin ni de recevoir de nouvelles instructions, ni de parler, mais d'accomplir ce qu'il sait, en silence, avec soin, avec humilité, avec amour, avec mépris de soi-même, sans rien rechercher de nouveau. Cela ne sert qu'à contenter l'inclination qu'on a pour les choses extérieures, et à affaiblir l'esprit intérieur. De sorte qu'on ne tire aucun fruit de l'un ni de l'autre, comme on ne profite pas de la nourriture qu'on prend avant que les viandes qu'on a prises quelque temps auparavant soient digérées : ce qui engendre plusieurs maladies. Il est important, mes chères filles, de nous garantir des tromperies du démon et de la sensualité. Nous trouverons que sans cette précaution nous aurons commis plusieurs fautes, et que nous serons bien éloignés des vertus de notre Sauveur. Quand nous comparâtrons au jugement du Seigneur, nous n'y porterons que des œuvres fort imparfaites : notre lampe, que nous pensions être allumée, se trouvera éteinte.

De peur donc que ce malheur ne nous arrive, nous n'avons point de meilleur moyen que de souffrir, d'agir, de garder le silence, de fermer nos sens aux objets extérieurs, de nous tenir dans la retraite, d'oublier toutes les choses de la terre. Quelque événement, bon ou mauvais, que nous voyions dans le monde, il faut conserver la paix intérieure, qui est, et le fruit de l'amour de Dieu, et une disposition très-propre pour souffrir patiemment en toutes rencontres. Car la perfection est d'une si grande conséquence, et la tranquillité d'esprit est si précieuse, que Dieu fait tout ce qui est suffisant pour nous donner les moyens de l'acquérir. En effet, personne ne saurait faire aucun progrès en la vie spirituelle sans agir, sans souffrir avec vertu, et sans cacher ses œuvres dans le silence. Il a plus à Dieu de me faire connaître, mes chères filles, que celui qui veut parler et converser avec le prochain, ne peut avoir que très-peu d'attention à Dieu ; et que quand il en a beaucoup, il se sent aussitôt attiré intérieurement à garder le silence, et à fuir le commerce du monde. Car c'est une chose plus agréable à Dieu de mettre tout son plaisir en lui seul qu'en aucune créature, quelque excellente et utile qu'elle puisse être. Je me recommande à vos prières, et je vous prie de vous persuader que, quelque peu de charité que j'aie pour le prochain, elle se ramasse toute en vous, pour ne vous pas oublier devant Dieu,



en qui je vous suis très-dévoûé, et qui soit toujours, s'il lui plaît, avec nous. Ainsi soit-il.

A Grenade, le vingt-deuxième de novembre 1587.

FR. JEAN DE LA CROIX.

### TROISIÈME LETTRE.

*A la mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure des Carmélites déchaussées de Cordoue, et aux autres religieuses de ce couvent. Il traite du bon exemple qu'il faut donner, et de l'esprit intérieur avec lequel il faut agir dans la fondation des monastères.*

Jésus soit en votre âme. Vous êtes obligées de correspondre à Notre-Seigneur, puisque c'est par sa grâce que vous avez été reçues à Cordoue avec de si grands applaudissements. Je me console beaucoup de ce que, comme vous m'écrivez, vous êtes entrées dans une maison et dans des chambres si pauvres, pendant les chaleurs excessives de l'été. La providence divine l'a ordonné ainsi, afin que vous édifiez le peuple, et que vous montriez, par vos actions, que vous faites profession de suivre Jésus-Christ dénué de toutes choses; afin aussi que les filles que Dieu appellera à la religion sachent avec quel esprit elles y doivent entrer.

Je vous envoie tous les pouvoirs et toutes les permissions requises. Je souhaite que toutes vos religieuses se conservent dans l'esprit de pauvreté et dans le mépris de toutes les créatures. Si vous ne voulez pas vous contenter de la possession de Dieu seul, sachez que vous tomberez en mille nécessités spirituelles et temporelles. Je veux bien aussi vous dire que vous n'éprouverez jamais d'autres nécessités que celles auxquelles vous vous soumettez volontiers, puisque le pauvre d'esprit se réjouit du manquement de toutes choses, et qu'il en est très-satisfait. Car il a mis tout son avantage dans le néant, et il trouve ensuite l'abondance des biens et l'étendue de cœur. O l'heureux néant! ô l'heureuse étendue de cœur, qui est d'une vertu si efficace, qu'elle soumet toutes choses à sa puissance lorsqu'elle ne veut rien soumettre à elle-même! elle chasse de l'âme tous les soins, afin qu'elle aime Dieu plus ardemment. Je salue en Notre-Seigneur toutes les Sœurs, et je vous prie de leur dire, de ma part, que Dieu les a choisies pour être les premières pierres de cette fondation, afin qu'elles se représentent les éminentes vertus que doivent cultiver celles qui, comme les plus fortes, sont le fondement des autres. Il faut qu'elles profitent du premier esprit que Dieu a coutume de donner aux personnes qui font de nouveaux établissements. Il faut qu'elles prennent tout de nouveau le chemin de la perfection avec une profonde humilité et avec un entier éloignement de toutes choses. Il faut qu'elles embrassent la mortification et la pénitence, non pas avec un esprit d'enfant faible et changeant, mais avec une volonté d'homme constant et courageux. Certainement il est juste que Jésus-Christ vous coûte quelque chose; et considérant ce que vous lui avez coûté vous-mêmes, vous devez le désirer à ce prix. Gardez-vous de ressembler aux gens qui cherchent leur commodité et leur consolation en Dieu et hors de Dieu; mais imitez ceux qui ne veulent que souffrir en Dieu et hors de Dieu, en silence, avec espérance et avec amour. Je prie Dieu de vous donner sa sainte grâce. Ainsi soit-il. A Ségovie, le vingt-huitième juillet 1589.

FR. JEAN DE LA CROIX.

QUATRIÈME LETTRE.

*A la même mère prieure du couvent de Cordoue. Il l'instruit de la manière de gouverner le temporel et le spirituel de sa communauté.*

Jésus soit en votre âme, ma très-chère fille en Jésus-Christ. Il faut attribuer la cause de ce que je ne vous ai pas écrit pendant tout le temps que vous dites, à la distance des lieux, et non au défaut de volonté. Elle est toujours la même pour vous, et j'espère qu'elle sera toujours la même en Notre-Seigneur. J'ai de la douleur de vos infirmités. Pour ce qui regarde le temporel de votre monastère, je voudrais bien que vous ne vous en missiez pas si fort en peine. Il est à craindre que Dieu ne l'oublie, et que vous ne tombiez dans une grande pauvreté spirituelle et temporelle, puisque ordinairement le soin que nous prenons des biens de la terre, nous appauvrit. O ma fille, abandonnez le soin de votre temporel au Seigneur : sa providence vous fournira ce qui sera nécessaire pour vous nourrir. Car celui qui donne ce qui est plus considérable, donnera sans doute ce qui est moins précieux. Dès le moment que vous ne désirerez pas la pauvreté, vous manquerez de courage, et vous vous relâcherez en la pratique des vertus. Que si vous souhaitiez auparavant d'être pauvre, vous devez, étant prieure, le désirer davantage. Vous devez gouverner votre maison plutôt par les vertus et par les désirs des choses célestes que vous inspirerez à vos religieuses, que par le soin des choses terrestres et par les projets que vous ferez pour en acquérir. Car Notre-Seigneur nous avertit de ne pas nous inquiéter de notre nourriture, de nos vêtements, ni de ce que nous aurons le lendemain. Vous devez seulement faire en sorte, que votre âme et les âmes de vos filles soient unies à Dieu avec toute la perfection possible, et qu'elles oublient les créatures, afin que vous soyez toutes une même chose en Dieu. Pour le reste, je puis vous en répondre. Je salue toutes les Sœurs en Notre-Seigneur, qui est notre souverain bien, et à qui je demande la grâce de ne vous abandonner jamais. Ainsi soit-il. A Madrid, le vingtième de juin 1590.

FR. JEAN DE LA CROIX.

CINQUIÈME LETTRE.

*A la mère Eléonor de Saint-Gabriel, religieuse carmélite déchaussée du couvent de Cordoue. Il lui enseigne à quitter son pays et ses proches pour faire la volonté de Dieu.*

Jésus soit en votre âme, ma fille en Jésus-Christ. Je vous rends grâce de votre lettre, et je remercie Dieu de ce qu'il a voulu se servir de vous en la fondation de votre couvent. La divine majesté en a usé de la sorte pour vous perfectionner davantage. Car plus il veut nous faire de dons, plus il nous en donne les désirs, jusqu'à ce qu'il nous ait dépouillés de toutes choses, et remplis de ses biens célestes. Il vous paiera libéralement les biens que vous avez laissés à Séville pour l'amour de vos sœurs. Parce que, comme les seuls cœurs solitaires et vides de toutes choses peuvent recevoir les biens immenses de Dieu, Notre-Seigneur veut que vous viviez dans la solitude; il veut vous tenir seul compagnie. Ainsi vous devez vous occuper de lui seul et vous en contenter, afin que vous trouviez en lui seul toute votre consolation. Car quoiqu'une personne soit toujours de pensée dans le ciel, si elle n'applique sa volonté à aimer Dieu, elle ne peut être satisfaite. De même, quoique nous soyons toujours en Dieu, si nous attachons notre cœur



à autre chose qu'à lui, nous n'aurons aucun contentement. Je ne doute pas que les sœurs de Séville ne se regardent comme solitaires depuis votre absence. Mais vous aviez peut-être déjà fait là tout le bien que vous pouviez. C'est la volonté de Dieu que vous soyez maintenant utile à d'autres, puisque la fondation du monastère où vous travaillez est une des principales que vous puissiez faire. C'est pourquoi je vous prie d'aider en toutes choses la mère prieure, avec beaucoup d'union et d'amour, quoique je n'ignore pas qu'il n'est pas nécessaire de vous recommander cette affaire, puisque ayant l'âge et l'expérience que vous avez, vous connaissez très-bien ce qui se passe d'ordinaire en ces établissements. C'est pour cette raison que nous vous avons choisie. Je prie Dieu de vous donner son esprit. A Ségovie, le huitième juillet 1589.

FR. JEAN DE LA CROIX.

#### SIXIÈME LÉTTRE.

*A la mère Magdeleine du Saint-Esprit, religieuse du même couvent de Cordoue. Il l'encourage à souffrir patiemment les incommodités qui se trouvent dans les nouvelles fondations.*

Jésus soit en votre âme, ma chère fille en Jésus-Christ. Je me rejouis des bonnes résolutions que vous me marquez en votre lettre, et je bénis Dieu de ce que, par une providence particulière, il dispose si bien toutes choses. Car vous aurez suffisamment ce qu'il faut pour supporter, dans les commencements de cette fondation, les chaleurs de l'été, la petitesse des cellules, la pauvreté, toutes les autres peines. Néanmoins personne ne s'apercevra si elles vous sont fâcheuses ou non. Considérez que Dieu ne veut point d'âmes faibles, ni délicates, ni amoureuses d'elles-mêmes ; mais il en cherche de fortes, de mortifiées, pleines d'une sainte haine d'elles-mêmes pour dévorer les difficultés des premiers établissements. C'est pourquoi il leur donne alors de si grands secours, que si peu qu'elles aient d'application, elles font de grands progrès en la vertu. Véritablement c'est un bonheur considérable pour vous et une marque de la bonté de Dieu, de vous avoir conduite où vous êtes, laissant là tant d'autres religieuses qui vivraient saintement sous votre gouvernement. Car quoique ce que vous abandonnez ait coûté beaucoup, ce n'est après tout qu'un pur néant, et il fallait vous en priver en peu de temps. Mais si nous voulons posséder Dieu, il faut que nous n'ayons rien de créé. En effet, comment le cœur, quand il s'attache à quelque objet, peut-il appartenir à deux en même temps ? Je dis la même chose à votre sœur, et je demande le secours de vos prières auprès de Dieu, que je prie de demeurer avec vous en votre âme. Ainsi soit-il. A Ségovie, le vingt-huitième de juillet 1589.

FR. JEAN DE LA CROIX.

#### SEPTIÈME LÉTTRE.

*A une demoiselle de Madrid, qui prit, peu de temps après, l'habit de carmélite déchaussée, et vécut saintement dans le couvent des Arènes, en la Nouvelle-Castille. Il répond à trois questions qu'elle lui avait faites : sur les péchés qu'il faut pleurer, sur la manière de méditer la passion de Jésus-Christ, et sur la gloire du paradis.*

Jésus soit toujours en votre âme. Lorsque le messager est arrivé, je n'ai pu vous répondre, parce qu'il passait plus outre ; et maintenant même qu'il est revenu, il attend ma réponse. Je prie Dieu, ma fille, de vous donner toujours sa grâce pour l'aimer en toutes choses et pour le servir comme vous y êtes obligée, puisque vous êtes créée et rachetée

pour cette seule fin. J'aurais bien des choses à dire sur les trois points que vous me proposez, mais la brièveté du temps et le caractère des lettres, qui doivent être courtes, ne le permettent pas. Je vous écris néanmoins trois choses qui pourront vous être utiles. En premier lieu, quant aux péchés, qui sont si odieux au Seigneur, qu'il a été nécessaire que Jésus-Christ mourût pour les effacer, vous devez, afin de les pleurer et de les éviter à l'avenir, vous éloigner du commerce des hommes autant qu'il vous sera possible. Quoi que vous fassiez aussi, vous ne devez dire aux autres que ce qui est précisément nécessaire. Car, quelque parfait que soit un homme, il lui sera toujours préjudiciable de donner plus de temps à la conversation que la nécessité et la raison ne demandent. Il faut encore que vous gardiez avec exactitude et avec amour les commandements de Dieu.

En second lieu, pour vous entretenir dans les méditations de la passion de Notre-Seigneur, vous devez traiter votre corps rigoureusement, mais avec discrétion. Vous devez concevoir de la haine contre vous-même et pratiquer avec prudence une sévère mortification. Vous ne devez enfin jamais chercher le goût et la dévotion sensible, ni suivre les mouvements de la propre volonté, qui est la cause de la passion et de la mort du Fils de Dieu. Mais en tout cela, ne faites rien que par le conseil de votre père spirituel.

En troisième lieu, si vous voulez considérer avec fruit la gloire céleste, et en faire le sujet de vos méditations et l'objet de votre amour, vous ne devez estimer tous les biens et tous les plaisirs du monde que boue, que vanité et que peine, comme ils le sont effectivement. Ne faites état que de la grâce et de l'amitié de Dieu. Les choses de la terre les plus précieuses, si on les compare avec les biens éternels, pour lesquels nous sommes créés, sont viles et amères; leur laideur et leur amertume, quoique passagères, demeurent éternellement gravées dans l'âme qui a eu de l'estime pour elles. Je n'oublie pas votre affaire, mais on ne saurait présentement l'expédier; je l'ai néanmoins fort à cœur. Recommandez-la sérieusement à Dieu, et prenez pour intercesseur auprès de lui la sainte Vierge, mère de Dieu, et saint Joseph. Je salue très-particulièrement madame votre mère; je vous demande à toutes deux vos prières; et vous aurez soin, s'il vous plaît, de prier par charité pour moi. Dieu vous donne son esprit. A Ségovie.

FR. JEAN DE LA CROIX.

#### HUITIÈME LETTRE.

*A la dame Jeanne de Pedraça de Grenade. Il lui donne des instructions pour se gouverner dans les aridités et dans les délaissements.*

Jésus soit en votre âme. Je le remercie de ce que je n'oublie pas les pauvres et ne repose pas à l'ombre, comme vous dites. Je suis affligé, lorsque je pense que vous croyez peut-être ce que vous dites de mon repos; car je serais un ingrat si je vous mettais en oubli, après avoir reçu de vous tant de bienfaits, lors même que je ne les méritais pas. Considérez, s'il vous plaît, madame, comment on peut oublier ce qu'on a profondément gravé dans le cœur. Vous vous persuadez qu'étant dans les obscurités et dans le vide de l'esprit, vous êtes abandonnée de tout le monde. Mais ce n'est pas merveille que vous vous l'imaginiez, puisque vous avez quelque soupçon que Dieu même vous a délaissée. Cependant rien en effet ne vous manque, et il n'est pas besoin de traiter de cet état avec personne. Il n'y en aura pas même qui puisse vous en retirer; vous n'en connaîtrez point, vous n'en trouverez aucun. Car tout ce qui vous inquiète n'est que soupçon sans fondement. Celui qui ne veut que Dieu ne marche pas dans les ténèbres, quoiqu'il croie qu'il



est plein d'obscurités et vide de tous biens spirituels. Quiconque ne cherche ni réputation, ni goût sensible, soit en Dieu, soit dans les créatures; quiconque n'obéit pas à sa propre volonté en aucune chose, il n'est pas en danger de tomber et n'a pas besoin d'avoir des conférences avec les autres. Vous êtes en bon chemin, ma fille; laissez-vous conduire et tenez-vous dans une sainte joie. Car enfin qui êtes-vous, pour prendre soin de vous-même? Eh! comment vous traiteriez-vous? Croyez-moi, vous n'avez jamais été en meilleur état que vous êtes: puisque vous n'avez jamais été plus humiliée ni plus soumise, jamais vous n'avez moins estimé les choses du monde ni vous-même. Vous ne connaissiez pas auparavant combien vous êtes méchante et combien Dieu est bon. Vous ne le serviez pas purement et avec un si grand désintéressement. Vous n'êtes pas maintenant l'esclave de votre volonté comme vous étiez, et vous ne commettez pas les autres imperfections que vous commettiez. Que voulez-vous donc? quelle manière de vivre vous représentez-vous? Qu'est-ce, selon votre sens, que servir Dieu, sinon de s'abstenir du mal, accomplir la loi et les préceptes de Dieu, et employer toutes ses forces à lui rendre le culte et l'honneur que nous lui devons? Si on fait cela, qu'est-il besoin de chercher des lumières, des connaissances, des tendresses, des goûts sensibles, de se les procurer de tous côtés? Toutes ces choses n'engagent-elles pas l'âme dans le danger de se tromper elle-même et de se perdre? C'est pourquoi Dieu lui fait un très-grand bien, lorsqu'il jette ses puissances dans l'obscurité et qu'il la prive elle-même de tout ce qui l'éclairait et la consolait, en sorte qu'elle ne puisse prendre de là l'occasion de s'égarer. Mais si on ne se trompe pas en cela, que doit-on faire autre chose que marcher par le chemin uni de la loi de Dieu et de l'Eglise, et vivre dans la foi obscure et véritable, dans l'espérance certaine et dans l'entière charité de Dieu? N'est-ce pas ainsi que nous devons attendre les biens éternels qu'on nous prépare dans le ciel, notre patrie? Ne devons-nous pas vivre ici comme des étrangers, comme des pèlerins, comme des pauvres, comme des bannis, comme des orphelins, comme des gens qui sont désoles, qui ne savent par quel chemin il faut aller, qui sont dépourvus de toutes choses, qui n'espèrent que ce qu'on leur garde dans le ciel? Réjouissez-vous donc et mettez votre confiance en Dieu, qui vous montre ce qu'il exige de vous. Vous pouvez et vous devez exécuter sa volonté: si vous y manquez, il ne faudra pas vous étonner si, vous voyant si grossière en ses voies, il se fâche contre vous; car il vous mène par un chemin qui vous est le plus convenable, et il vous met dans un état qui est le plus sûr pour vous. Ne désirez donc point d'autre voie que celle-ci, et disposez votre âme à la suivre: tout va bien pour vous. Approchez-vous de la sainte table, selon votre coutume, et allez à confesse lorsque vous découvrirez en votre conscience quelque péché manifeste. Il n'est pas nécessaire de parler beaucoup de ce qui se passe dans votre intérieur. S'il vous arrive quelque chose de particulier, écrivez-le-moi. Ecrivez-moi, au reste, le plus tôt et le plus souvent que vous pourrez. Lorsque vous ne pourrez le faire par la voie des religieuses, vous le ferez par celle de madame Anne. Je me suis trouvé un peu mal, mais, grâces à Dieu, je me porte bien maintenant. Le frère Jean l'évangéliste est malade; priez Dieu pour lui et pour moi, ma fille en Notre-Seigneur.

A Ségovie, le douzième d'octobre 1589.

#### NEUVIÈME LETTRE.

*A la mère Anne de Jésus, carmélite déchaussée du couvent de Ségovie. Il la console du chagrin qu'elle avait de ce que, dans le chapitre général, ce Père n'avait point été fait supérieur.*

Jésus soit en votre âme. Je vous rends mille grâces de ce que vous

m'avez écrit. Prenant mes intérêts à cœur, vous ajoutez de nouvelles obligations à celles que je vous ai. Bien loin de vous affliger de ce que les affaires du chapitre général n'ont pas pris le cours que vous souhaitiez, vous devez plutôt vous en consoler et en remercier Dieu, puisque c'est par son ordre qu'elles se sont passées de la sorte, et que c'est sans doute notre avantage. Il reste seulement à nous bien persuader que c'est le meilleur pour nous. Et en effet, cela est véritable; car les choses qui nous déplaisent, quoiqu'elles soient honnes et convenables, nous paraissent mauvaises et contraires. Celle-ci cependant n'est mauvaise ni pour les autres, ni pour moi : au contraire, elle m'est favorable, parce que, déchargé du soin des âmes, je puis, si je veux, avec l'assistance divine, goûter le repos de la solitude, et jouir de l'agréable fruit que je tirerai de l'oubli de moi-même et de toutes les créatures. Ce sera aussi un bien pour les autres que je sois éloigné d'eux : ils ne feront pas les fautes que je leur donnerais occasion de commettre, étant, comme je suis, incapable de gouverner. Je vous prie, ma fille, de demander à Dieu cette grâce pour moi, qu'il lui plaise de me garantir de toute supériorité; car je crains qu'on ne m'oblige d'aller à Ségovie, et qu'on ne me laisse pas libre de toute affaire. Je ferai néanmoins ce que je pourrai pour m'exempter de ce fardeau. Que si je puis l'éviter, toutefois, la mère Anne de Jésus-Christ ne se délivrera pas de mes mains comme elle l'espère; elle ne mourra pas aussi de douleur de ce que, selon sa pensée, l'occasion d'acquérir une grande sainteté se passe. Néanmoins, soit que j'aille là, soit que je demeure ici, en quelque lieu et de quelque manière que je sois, je ne l'oublierai pas, désirant son bien éternel de tout mon cœur. Mais en attendant qu'elle en jouisse dans le ciel, elle doit s'attacher à la pratique des vertus, surtout de la mortification et de la patience; elle doit souhaiter de se rendre semblable, par la patience, à notre grand Dieu, qui s'est humilié jusqu'à être crucifié pour nous. Car si nous ne l'imitons, la vie présente n'est pas bonne et nous est fort inutile. Je prie la divine majesté de vous conserver et d'augmenter son amour en vous, comme en sa sainte et bien-aimée servante. Ainsi soit-il.

A Madrid, le sixième de juillet 1591.

FR. JEAN DE LA CROIX.

#### DIXIÈME LETTRE.

*A la mère Eléonor Baptiste, prieure des carmélites déchaussées du couvent de Véas. Il lui enseigne en quoi consiste la vie apostolique et l'abnégation religieuse.*

Jésus soit en votre âme. Ne croyez pas, ma chère fille en Jésus-Christ, que je ne vous aie pas porté compassion des travaux que vous avez essuyés avec vos sœurs : non, assurément, cela n'est pas. Cela n'empêche pas néanmoins que je ne me console beaucoup, lorsque je fais reflexion que Dieu vous a appelée à la vie apostolique, qui est une vie d'humilité et de mépris, et qu'il vous conduit par cette voie. Certes Dieu veut que celui qui entre en religion soit religieux de telle sorte, qu'il renonce à toutes les choses du monde et que toutes les choses du monde le renoncent lui-même, parce que Notre-Seigneur veut être son trésor, sa consolation, son plaisir, toute sa gloire. Au reste, ma fille, Dieu vous a fait un bien signalé, puisque, oubliant toutes choses, vous pouvez maintenant jouir seule de votre Dieu. Vous devez aussi recevoir avec agrément, pour l'amour de Notre-Seigneur, tout ce qu'il plaira aux hommes de vous faire, puisque vous n'êtes pas à vous-



même, mais à Dieu. Je me recommande à mes filles Madeleine, Anne et aux autres.

A Grenade, le huitième de février 1588.

FR. JEAN DE LA CROIX.

## PRÉCAUTIONS SPIRITUELLES

DONT LES RELIGIEUX DOIVENT USER CONTRE LES ENNEMIS DE LEUR ÂME.

Le religieux qui veut arriver en peu de temps à une sainte récollection, au silence spirituel, à la nudité et à la pauvreté d'esprit ; qui désire goûter la paix et les consolations intérieures, et recevoir les douces inspirations du Saint-Esprit, pour unir son âme à Dieu ; qui souhaite de se débarrasser de tous les obstacles des créatures, des pièges et des tromperies du démon ; qui s'efforce enfin de se détacher de soi-même : le religieux, dis-je, qui a dessein de faire tout cela, doit garder fidèlement les instructions suivantes. Pour cet effet...

Il faut remarquer que toutes les pertes que l'âme souffre viennent de ses ennemis, qui sont le monde, le démon et la chair. Le monde est le plus faible, le démon est le plus difficile à découvrir, la chair est la plus opiniâtre, et ses attaques durent aussi longtemps que la corruption du vieil homme subsiste. Pour surmonter chacun de ces adversaires, il faut les vaincre tous trois. Si l'un succombe, les deux autres manquent de courage et de force ; et lorsqu'ils sont tout à fait abattus, l'âme n'a plus de guerre à soutenir.

### PRÉCAUTIONS CONTRE LE MONDE.

Pour vous garantir des dommages que le monde peut vous apporter, vous devez vous servir de ces trois précautions.

#### PREMIÈRE PRÉCAUTION.

La première : aimez également toutes sortes de personnes ; oubliez-les aussi également, soit proches, soit étrangers ; détachez votre cœur des uns et des autres, et plus même des parents que des étrangers, de peur que le sang et la chair n'entretiennent cette union, et que l'amour naturel, qui est toujours grand entre les proches, ne la fomenté. Celui qui désire acquérir la perfection doit mortifier incessamment cet amour. Il est nécessaire que vous regardiez tous les hommes comme des étrangers ; et, par ce moyen, vous vous acquitterez mieux de votre devoir envers eux que si vous leur donniez votre amour, qui n'est dû qu'à Dieu. Si vous avez plus d'affection pour l'un que pour l'autre, vous vous tromperez extrêmement. La mesure de votre charité est l'amour que Dieu porte aux hommes. Mais comme celui-là est le plus digne d'amour que Dieu aime davantage, vous n'en pouvez juger sûrement, puisque vous ne sauriez connaître celui qui l'emporte sur les autres en l'amour divin.

Au reste, si vous oubliez également tout le monde, comme il est expédient de le faire pour parvenir au recueillement intérieur, vous ne vous tromperez pas en l'amour de ceux qui méritent d'être plus ou moins aimés. Ne pensez ni bien, ni mal d'eux, mais fuyez-les tous autant qu'il vous sera possible. Si vous négligez la pratique de ces avis, vous ne pourrez ni être bon religieux, ni vous recueillir, ni vous affranchir des imperfections qui naissent de cet amour déréglé. Si vous favorisez votre inclination en l'un ou en l'autre de ces deux points, le malin esprit vous surprendra, ou vous vous imposerez à vous-même, sous couleur de faire le bien ou d'éviter le mal. Mais si vous observez ces enseignements, vous serez en sûreté contre les défauts et les dommages qui viennent de notre attachement aux créatures.

## DEUXIÈME PRÉCAUTION.

La seconde précaution contre le monde regarde les biens temporels. Pour vous défendre des dommages que nous venons de rapporter, et pour modérer les excès de votre cupidité, vous devez abhorrer les biens de la terre et ne vous en mettre jamais en peine. Ne vous inquiétez ni de votre nourriture, ni de vos habits, ni d'aucune chose créée, ni du lendemain; mais appliquez vos soins à la contemplation des choses célestes et à la recherche du royaume de Dieu; soyez fidèle à servir votre Créateur, et ne doutez pas que, selon la promesse de Notre-Seigneur, les autres choses ne vous soient données (*Matth.*, VI, 33). En effet, celui qui a soin des animaux ne vous mettra pas en oubli; et si vous agissez de la sorte, vous établirez le silence, le repos et la paix dans tous vos sens.

## TROISIÈME PRÉCAUTION.

La troisième précaution vous est très-nécessaire pour vous mettre à couvert des pertes spirituelles qui arrivent quelquefois aux religieux dans les monastères. Ceux qui ne se précautionnent pas de cette manière perdent la paix et le bien de l'âme, et tombent chaque jour en plusieurs péchés. Gardez-vous donc très-soigneusement de penser à ce qui concerne quelque religieux que ce soit, et beaucoup moins de parler, par exemple, de son naturel, de sa conversation, des autres choses même les plus importantes qui le touchent; n'en dites rien, sinon à celui à qui il sera à propos de le déclarer en son temps. Quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, ne vous en scandalisez pas, ne vous en étonnez nullement; mais effacez tout cela de votre esprit, pour conserver votre âme dans la pureté et dans la paix. Car quoique vous viviez parmi des anges, vous jugerez que plusieurs choses ne sont pas bonnes, parce que vous n'en connaissez pas le fond. Mettez-vous devant les yeux l'exemple de la femme de Loth : tout effrayée de la ruine de Sodome, elle se tourna pour voir ce qui s'y passait; et Dieu, pour la punir de sa curiosité, la changea en une statue de sel : ce qui vous apprend que, si vous viviez parmi les démons, Dieu ne voudrait pas que vous fissiez des retours et des réflexions sur leurs actions, puisque ce ne serait pas à vous à en prendre connaissance. Vous ne devriez alors vous occuper qu'à purifier votre âme, sans souffrir aucun empêchement des pensées que vous pourriez avoir des autres religieux. Tenez pour certain qu'il y aura toujours, dans les communautés régulières, quelque chose qui choquera l'esprit, parce que les démons ne cessent jamais de troubler la paix et l'union des saints; et Dieu le permet pour les exercer et pour en prendre des épreuves. Pour vous, si vous ne prenez garde à vous comme si vous n'étiez pas dans un couvent, quelque peine que vous dévoriez, vous ne pourrez être bon religieux, ni passer jusqu'à la nudité de l'esprit, ni jusqu'au recueillement intérieur, ni vous garantir des dommages qui sont cachés sous de fausses apparences. Si vous vous comportez autrement, quoique vous ayez un bon zèle, le démon vous surprendra, tantôt en une chose, tantôt en une autre. Il vous a même déjà trompé, toutes les fois que vous avez donné occasion à votre âme de réfléchir sur ces choses et de se distraire. Souvenez-vous de ce que dit saint Jacques : *Si quelqu'un croit être religieux, dit-il, et s'il ne réprime pas néanmoins sa langue, sa religion est vaine* (*Joan.*, XXVI). Ces paroles ne se doivent pas moins entendre des pensées de l'entendement, qui est la langue intérieure de l'homme, que de la langue de notre bouche.

## PRÉCAUTIONS CONTRE LE DÉMON.

Celui qui aspire à la perfection a besoin de trois précautions pour ne



pas tomber entre les mains du démon, notre second ennemi. Il est donc à remarquer qu'entre les différentes finesses que cet esprit de ténèbres emploie pour surprendre les personnes spirituelles, la plus ordinaire est de les séduire par l'apparence du bien et non par la représentation du mal, sachant bien qu'elles ne consentiraient pas au mal qu'elles connaîtraient évidemment. C'est pourquoi vous devez toujours craindre, même ce qui paraît bon, surtout lorsque vous ne faites pas quelque chose par obéissance. Vous agirez en ceci sûrement et saintement, si vous suivez le conseil de celui de qui vous êtes obligé de prendre avis.

#### PREMIÈRE PRÉCAUTION.

La première précaution contre le démon est de ne jamais faire, sans les ordres de l'obéissance, aucune chose, excepté ce qui est ordonné par la religion, quoiqu'elle semble bonne et charitable, soit dans le monastère, soit hors du monastère : car c'est l'obéissance qui donne le mérite à votre action et la sûreté à votre entreprise. Ne faisant rien que par obéissance, vous éviterez la volonté propre et les embûches du démon, et les dommages qu'il vous ferait, et dont Dieu vous demandera compte à son jugement. Sans cette précaution, l'ennemi implacable de votre âme vous trompera également dans les grandes choses et dans les petites, quoique vous croyiez bien faire. Quand même vous ne feriez point d'autre perte que de quitter la conduite de l'obéissance, elle serait considérable, puisque vous pécheriez, et que l'obéissance est plus agréable à Dieu que les sacrifices. De plus, les actions d'un religieux ne lui appartiennent pas ; mais elles dépendent du supérieur : si l'inférieur les soustrait à sa juridiction, elles seront infructueuses, inutiles et perdues.

#### DEUXIÈME PRÉCAUTION.

La seconde précaution est que vous ne regardiez jamais votre supérieur, quel qu'il soit, que comme Dieu même, puisqu'il vous est donné comme lieutenant de Dieu. C'est néanmoins ce que le démon, qui est l'ennemi mortel de l'humilité, empêche de toutes ses forces ; car il sait bien que si vous considérez de cette manière votre supérieur, vous acquerez de grands biens spirituels et de grands mérites ; et si vous ne lui donnez pas ce rang dans votre esprit, vous ferez des pertes infinies. Gardez-vous donc bien de faire la moindre réflexion sur sa qualité, sur son savoir, sur ses manières, sur ses perfections ou sur ses défauts : si vous y aviez égard, vous vous causeriez à vous-même de très-grands dommages, car vous obéiriez à l'homme et non à Dieu ; vous rendriez l'obéissance à votre supérieur par des motifs humains, et non par des motifs surnaturels ; vous serviriez l'homme, qui est visible, et non pas Dieu, qui est invisible. Ainsi votre obéissance serait vaine et fausse ; elle changerait selon l'humeur et la disposition de votre supérieur : s'il vous était favorable, vous lui obéiriez volontiers ; s'il vous était contraire, vous lui obéiriez avec chagrin. Comment donc votre obéissance vous serait-elle avantageuse devant Dieu ? Je puis donc vous assurer que quand le démon persuade secrètement aux religieux de faire attention sur les façons de faire de leurs supérieurs, il perd un grand nombre de ceux qui aspirent à la vertu, puisque leur obéissance n'est, pour cette raison, d'aucune valeur aux yeux de Dieu. Si vous ne vous faites violence au point qu'il vous soit indifférent quel supérieur que vous ayez et de quelle manière il agisse envers vous, jamais vous ne pourrez ni être homme spirituel, ni garder vos vœux fidèlement.

#### TROISIÈME PRÉCAUTION.

La troisième précaution combat directement le malin esprit. Elle consiste à pratiquer une sincère et continuelle humilité de paroles et

d'actions, à vous réjouir des bonnes œuvres des autres comme des vôtres, à désirer sans déguisement que les autres vous soient préférés en toutes choses. C'est ainsi que vous vaincrez le mal par le bien, que vous chasserez le démon et que vous goûterez la joie du cœur. Etudiez-vous à exercer ces vertus plutôt envers ceux pour qui vous ne sentez pas beaucoup d'amitié, qu'envers les autres ; et persuadez-vous fortement que si vous ne vous comportez de la sorte, vous n'aurez jamais une parfaite charité et vous n'y ferez aucun progrès. Aimez à recevoir des instructions de tout le monde, plutôt qu'à en donner aux moindres de tous.

### PRÉCAUTIONS CONTRE LA CHAIR ET CONTRE LA SENSUALITÉ.

Celui qui veut remporter la victoire de sa chair et de sa sensualité, qui est le troisième ennemi de l'âme, doit se munir de ces trois précautions.

#### PREMIÈRE PRÉCAUTION.

La première précaution est de vous bien mettre dans l'esprit que vous n'êtes venu dans le cloître que pour être frappé, coupé et poli comme un marbre brut. Pour vous délivrer des chagrins que les autres religieux pourraient vous donner, et pour en recueillir quelque fruit, vous devez vous imaginer que tous ceux qui vivent dans le couvent sont des officiers et des ministres envoyés de Dieu pour travailler sur vous et pour vous perfectionner. Les uns exerceront votre patience par les paroles ; les autres, par les actions ; les autres, par les sentiments qu'ils auront de vous et qu'ils déclareront à leurs frères. Vous devez recevoir tous ces coups, comme un bois dont on veut faire une statue reçoit les coups du sculpteur ou les couleurs du peintre. Si vous n'observez ces règles avec exactitude, vous ne pourrez, ni surmonter vos sens et votre sensualité, ni vivre comme il faut avec les autres religieux, ni jouir de la paix du Saint-Esprit, ni fuir mille occasions de faire de lourdes chutes et de souffrir de grands dommages spirituels.

#### DEUXIÈME PRÉCAUTION.

La seconde précaution est de n'omettre jamais, faute de sentiments et de goûts tendres, aucune bonne action qui contribue au service de Dieu, et de n'en point faire aussi, à cause de la douceur que vous y trouvez, si ce n'est peut-être qu'il soit aussi à propos de faire cette œuvre que celle que vous faites sans consolation. Si vous ne vous imposez cette loi, il vous sera très-difficile d'acquérir de la fermeté et de la persévérance, et de vaincre votre faiblesse.

#### TROISIÈME PRÉCAUTION.

La troisième précaution est que, dans vos exercices spirituels, vous ne vous attachiez point au goût qui flatte le sens, et que vous n'évitiez pas l'amertume qui l'afflige : au contraire, vous devez rechercher et embrasser ce qu'il y a de plus difficile, de plus insipide et de plus désolant. Sans cette pratique, vous ne vous déferiez jamais de votre amour-propre, et vous n'arriveriez jamais au pur amour de Dieu.

### ASPIRATION A DIEU NOTRE-SEIGNEUR.

Mon âme désire encore pour l'amour de vous, ô mon Dieu ! source de toutes mes douceurs, de donner des instructions pour parvenir à votre amour et pour recevoir vos lumières. Car quoique je n'en fasse pas les œuvres (car les œuvres vous plaisent davantage que les discours qu'on en fait et que la connaissance qu'on en a), j'espère néanmoins que les



autres en retireront quelque fruit, pour se perfectionner en votre service et en votre amour, et que de cette sorte ils suppléeront à mes défauts en cet endroit. Ce sera aussi un sujet de consolation pour mon âme, que vous trouviez dans les autres ce qui lui manque à elle-même. Vous aimez, Seigneur, la discrétion ; vous aimez la lumière ; vous aimez l'amour sur toutes les opérations de l'âme : c'est pourquoi ces instructions seront pleines de discrétion pour celui qui marche par ces routes, pleines de lumière pour découvrir le chemin, pleines d'amour pour faire le voyage avec ferveur. Loin d'ici les belles paroles du monde et l'éloquence pompeuse de la sagesse humaine ; elles sont stériles, et vous ne les approuvez pas. Ne parlons que le langage qui se fasse entendre au cœur, et qui le remplisse de vos lumières et de votre amour : car c'est ce qui vous est le plus agréable. Vous délivrerez peut-être aussi, par ce moyen, plusieurs personnes du danger où elles sont de s'égarer par ignorance, s'imaginant qu'elles suivent sûrement votre très-doux Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et tâchant de se rendre semblables à lui en sa vie et en ses vertus, selon la règle de sa nudité et de sa pauvreté d'esprit. Mais, ô Père de miséricorde, je vous conjure d'achever ce grand ouvrage, puisque rien ne se peut faire sans vous et sans votre assistance particulière.

### SENTENCES SPIRITUELLES.

1. Appliquez-vous avec tout le soin et toute l'ardeur possible à imiter Jésus-Christ en toutes choses, et comportez-vous en chacune de vos actions comme il s'y fût comporté s'il l'eût faite lui-même.

2. Renoncez de tout votre cœur, pour l'amour de Jésus-Christ, à toutes les consolations et à tous les plaisirs qui se présenteront, puisqu'il a mis tout son contentement, en cette vie, à faire la volonté de son Père.

3. Portez-vous toujours de toutes vos forces à faire les choses, non pas les plus faciles, mais les plus difficiles ; non pas les plus douces, mais les plus amères ; non pas les plus élevées, mais les plus précieuses, mais les plus basses et les plus méprisables ; non pas à désirer quelque chose, mais à ne rien vouloir du tout.

4. Il vaut mieux être chargé de peines en la compagnie de celui qui a de grandes forces, que déchargé de souffrances en la compagnie de celui qui a beaucoup de faiblesse. Lorsque vous souffrez, vous êtes proche de Dieu, qui est votre force : *Car il est près de ceux qui ont le cœur affligé* (Psal. XXXIII, 19). Mais lorsque vous êtes exempt de croix, vous êtes très-proche de vous-même, qui êtes votre propre faiblesse, parce que la vertu et la force de l'âme s'augmentent et s'affaiblissent dans les afflictions les plus dures.

5. Celui qui veut vivre sans direction d'aucun père spirituel ressemble à un arbre qui est planté seul dans un champ, et qui n'appartient à personne. Tous ceux qui passent par là enlèvent ses fruits avant même qu'ils soient mûrs.

6. L'âme qui marche seule et sans directeur dans les voies spirituelles est semblable à un charbon allumé, mais séparé des autres, lequel, au lieu de s'embraser davantage, s'éteint tout à fait.

7. Celui qui va seul et sans guide, et qui tombe seul en chemin, demeure seul en sa chute, et il montre bien qu'il fait peu d'état de son âme, puisqu'il ose se fier à soi-même.

8. Si vous n'appréhendez pas de tomber étant seul, craignez du moins la difficulté que vous aurez à vous relever seul. Considérez, au reste, que deux peuvent plus qu'un seul homme.

9. Celui qui tombe chargé d'un pesant fardeau, se relève difficilement avec sa charge. L'aveugle qui tombe ne se relève pas seul à cause de son aveuglement, et s'il se relève seul, il n'ira pas par le droit chemin.

10. Dieu estime plus le moindre degré de pureté de conscience que toutes les actions que vous pouvez faire pour son service.

11. Une âme bien résolue à recevoir pour l'amour de Dieu toutes les désolations intérieures et toutes les souffrances qui lui arrivent, est plus précieuse et plus chère à Dieu que toutes les méditations qu'elle pourrait faire, et toutes les visites spirituelles ou visions qu'elle pourrait avoir.

12. Dieu aime mieux le moindre degré de votre obéissance et de votre soumission que tous les autres grands services que vous vous efforcez de lui rendre.

13. Défaitez-vous de toutes sortes d'affections, et vous aurez ce que votre cœur désire. Après tout, comment pouvez-vous connaître si tous vos désirs sont conformes à la volonté de Dieu ?

14. Puisque vous savez que l'accomplissement de votre volonté augmente la peine intérieure que vous sentiez auparavant, refusez-lui la satisfaction qu'elle demande, quoique vous prévoyiez que votre cœur demeurerait ensuite dans ses premières amertumes.

15. Si l'âme qui va à Dieu nourrit en elle-même et entretient la moindre cupidité des choses du monde, elle tombe dans une plus grande indécence et dans une impureté plus grossière que si elle souffrait les tentations les plus honteuses et les ténèbres d'esprit les plus profondes qu'on puisse endurer, pourvu qu'elle ne donnât point son consentement à ces tentations.

16. Une personne qui se soumet, dans l'aridité et dans les peines, aux choses justes et équitables, est plus agréable à Dieu que celle qui, manquant de cœur dans les sécheresses, veut faire tous ses exercices spirituels avec beaucoup de douceurs intérieures.

17. Dieu agrée davantage une bonne œuvre faite en secret sans désirer qu'on la connaisse, que mille autres bonnes œuvres d'éclat et faites avec dessein d'en donner connaissance aux hommes.

18. Celui qui fait quelque chose pour Dieu par le mouvement d'un amour très-pur, ne laisserait pas de la faire avec joie, s'il était possible que Dieu ne la connût nullement.

19. Une œuvre pure et parfaite, entreprise et achevée pour l'amour de Notre-Seigneur, établit le royaume de Dieu dans le cœur tout pur de celui qui l'a faite.

20. Comme un oiseau qui s'est pris à la glu a deux peines : l'une de s'en débarrasser, l'autre de se nettoyer, de même celui qui satisfait son appétit sensuel doit travailler à s'en détacher et à se purifier de son attache.

21. Celui qui n'obéit pas à ses passions volera en esprit facilement vers Dieu, comme un oiseau vole librement quand il a les ailes entières et libres.

22. Un petit fil empêche aussi bien l'oiseau de voler qu'un gros fil : de même un petit attachement est à l'âme un aussi grand obstacle d'aller à Dieu, qu'un grand attachement.

23. Une mouche qui, voulant goûter la douceur du miel, y frotte ses ailes, ne peut plus voler. Ainsi l'âme qui veut se repaître de la douceur de l'esprit n'a plus la liberté de s'élever à la contemplation.

24. Si vous souhaitez que la face de Dieu paraisse claire et simple en votre âme, et y fasse briller son éclat, ne vous trouvez point parmi les créatures ; au contraire, videz-en parfaitement votre esprit, et alors vous marcherez au milieu des lumières divines.

25. Pourquoi différez-vous si longtemps à aller à Dieu, puisque vous



pouvez en un moment occuper votre cœur à l'aimer?

26. Lorsque l'esprit est parfaitement purifié, il ne s'arrête plus à la superficie des objets extérieurs, et ne s'embarrasse pas des respects humains, mais il se recueille en soi-même : éloigné des images des créatures, il converse seul en paix avec son Dieu.

27. L'âme qui aime Dieu est douce, humble et patiente; l'âme qui persiste en son amour-propre s'endurcit ordinairement le cœur.

28. Celui qui interrompt l'exercice et le cours de l'oraison, ressemble à un homme qui tient un passereau en la main et qui le laisse envoler : il ne peut le reprendre qu'avec peine.

29. L'unique pensée d'un homme vaut mieux que tout l'univers. C'est pourquoi Dieu seul mérite de l'avoir, et elle est due à Dieu seul. De sorte que c'est faire un larcin que de ne pas rapporter à Dieu toutes les pensées qu'on peut avoir.

30. Comme il doit y avoir de la proportion en toutes choses, ce qui ne se peut sentir regarde les choses insensibles; les sens ont du rapport avec les choses sensibles, et notre esprit en a avec la pensée qu'on a de Dieu.

31. Considérez que votre ange gardien n'excite pas toujours votre appétit à opérer, quoiqu'il éclaire toujours votre raison. C'est pourquoi n'espérez pas d'avoir toujours des goûts sensibles dans vos opérations, puisque l'entendement et la raison suffisent pour agir.

32. Lorsque l'appétit de l'homme s'applique à quelque chose hors de Dieu, il forme un obstacle à la lumière dont l'ange se sert pour porter l'âme à la vertu.

33. Ce que vous désirez avec le plus d'empressement et de soin, vous ne le trouverez ni par toutes vos recherches, ni par la plus haute contemplation; mais vous l'obtiendrez par une profonde humilité et par la victoire que vous remporterez sur votre cœur.

34. Ne vous fatiguez pas inutilement : vous ne goûterez pas la douceur d'esprit que vous souhaitez, à moins que vous n'embrassiez le renoncement de la chose même que vous désirez.

35. Plus une fleur est délicate, plus elle sèche facilement et perd sa beauté et son odeur. Ce changement si prompt et si facile à faire, vous apprend que si vous cherchez toujours les douceurs intérieures dans les voies spirituelles, vous serez changeant et inconstant.

36. Armez-vous toujours d'un esprit ferme, fort, inébranlable, et qui n'ait inclination à aucune chose; vous jouirez alors d'une consolation et d'une paix solide. Ce sera un fruit de durée et de bon goût, comme le sont les fruits qui viennent dans les pays froids.

37. Ce qui naît du monde est monde, et ce qui naît de la chair est chair. Le bon esprit naît de l'Esprit de Dieu. Ainsi Dieu ne se communique jamais, ni par le monde ni par la chair.

38. Entrez en compte avec votre raison, afin que vous exécutiez dans la voie de Dieu ce qu'elle vous dicte. Cet examen vous sera plus utile que toutes les actions que vous faites sans cette réflexion, et vous en tirerez plus de fruit que des faveurs spirituelles que vous recherchez.

39. Heureux est celui qui, méprisant et abandonnant ses goûts sensibles et son inclination, regarde les choses de telle façon qu'il ne s'attache, en les faisant, qu'à la raison et à la justice.

40. Celui qui suit en ses œuvres la conduite de la raison ressemble à un homme qui se nourrit de viandes solides et substantielles; mais celui qui veut satisfaire le goût de sa volonté est semblable à un homme qui mange des fruits insipides et à demi pourris.

41. Si vous aviez affranchi votre âme des passions et des désirs déréglés qui se portent aux objets extérieurs et étrangers, vous com-

prendriez les choses spirituelles; et si vous aviez renoncé au penchant que vous y sentez, vous connaîtriez ce qu'il y a de véritable et de certain.

42. Celui-là sans doute a vaincu toutes les choses de ce monde qui ne reçoit plus ni de joie de leur douceur, ni de tristesse de leur amertume.

43. Si vous voulez entrer dans l'intérieur de l'âme et y demeurer avec Dieu, il est nécessaire que vous viviez de telle sorte que vous ne laissiez pas entrer dans votre cœur les choses extérieures, et que vous les renonciez dans une parfaite nudité et pauvreté d'esprit.

44. Celui-là ne pourra jamais arriver à la perfection, qui ne règle pas ses appétits, soit naturels, soit surnaturels, de telle manière qu'ils soient contents d'être privés de tout ce qui n'est pas Dieu. Cette privation est nécessaire pour jouir d'une paix parfaite et d'une entière tranquillité d'esprit.

45. Dieu étant en quelque façon inaccessible par le moyen des créatures, il ne faut pas vous arrêter à ce que vos puissances peuvent connaître et vos sens peuvent sentir, de peur que vous ne vous contentiez de ce qu'il y a de plus petit devant Dieu, et que votre âme ne perde cette agilité spirituelle qui lui est nécessaire pour aller à son Créateur.

46. L'âme qui n'a pas éteint ses désirs et ses soins pour les choses du monde, n'a pas moins de difficulté d'aller à Dieu qu'un homme a de peine à traîner en haut un chariot fort pesant.

47. La volonté de Dieu n'est pas que l'âme reçoive de troubles et de peines. Si l'âme en souffre, cela vient de la faiblesse de sa vertu, puisque les personnes parfaites se réjouissent de ce qui attriste les personnes imparfaites.

48. Le chemin qui conduit à la vie ne demande pas beaucoup de travail; il exige davantage l'abnégation de la propre volonté que les rares connaissances. Plus quelqu'un aura d'attache pour les choses sensibles, moins il fera de progrès en cette voie.

49. Ne vous persuadez pas, je vous prie, que plaire à Dieu consiste à faire beaucoup de bonnes œuvres : c'est à les faire avec une volonté droite, sans amour-propre et sans respect humain.

50. A la fin de votre vie on vous demandera compte de votre volonté et de votre amour. Occupez-vous donc maintenant à aimer Dieu comme il veut qu'on l'aime, et abandonnez en toutes choses votre inclination naturelle.

51. Gardez-vous de vous mêler des affaires d'autrui, ni même de vous en souvenir, puisqu'à peine pouvez-vous remplir parfaitement votre devoir.

52. Ne méprisez pas les autres, et ne croyez pas que si les vertus que vous remarquez en eux n'éclatent pas, ils ne sont point agréables à Dieu pour d'autres choses auxquelles vous ne pensez nullement.

53. Comme l'homme ignore la véritable différence qui se trouve entre le bien et le mal, il n'a pas le secret de gouverner selon la raison sa joie et sa douleur.

54. Ne vous affligez pas des accidents et des adversités du monde. Vous ne savez pas, étant comme ils sont envoyés de Notre-Seigneur, quels biens ils apporteront aux justes pour leur utilité, et aux élus pour leur salut éternel.

55. Ne vous réjouissez pas des biens temporels et passagers; vous n'êtes pas assuré s'ils vous aideront à acquérir la gloire céleste.

56. Ayez recours à Dieu dans vos souffrances; il vous consolera, il vous éclairera, il vous instruira.

57. Lorsque dans vos exercices spirituels la joie et la tendresse se



répandront dans votre cœur, recourez aussitôt à Dieu avec crainte et en vérité; vous ne tomberez jamais dans l'illusion ni dans la vanité.

58. Regardez Dieu comme l'époux de votre âme et comme votre ami, et marchez toujours en sa présence. Par ce moyen vous apprendrez à l'aimer très-purement; vous vous défendrez du péché; et ce qui vous sera nécessaire vous réussira heureusement.

59. Si vous voulez vaincre sans peine tout le monde et vous assujettir toutes choses, oubliez-les; oubliez-vous aussi vous-même.

60. Procurez-vous une paix solide et un repos inaltérable, en rejetant les soins superflus et en méprisant les accidents qui peuvent arriver. C'est ainsi que vous servirez Dieu avec satisfaction et avec joie.

61. Considérez bien que Dieu ne règne que dans l'âme pacifique et dépouillée de ses propres intérêts.

62. Quoique vous fassiez plusieurs bonnes œuvres, néanmoins si vous n'apprenez à renoncer votre propre volonté, à vous soumettre, à quitter le soin de vous-même et de vos intérêts, vous n'avancerez pas dans le chemin de la sainteté.

63. L'âme gagne plus en peu de temps avec les moindres dons de Dieu, qu'elle ne pourrait acquérir dans tout le cours de sa vie avec ses qualités naturelles.

64. On perd le secret et la pureté de sa conscience, quand on déclare aux hommes les biens qu'on y tient cachés, car on se contente alors de recevoir des louanges frivoles pour récompense de ses bonnes œuvres.

65. Il est surtout nécessaire de servir Dieu en observant le silence tant des passions et des désirs que de la langue. Car Dieu entend seul le langage de l'amour et du cœur.

66. Ne vous laissez pas emporter à la vaine joie, sachant combien vous avez commis de péchés énormes, et ignorant si vous êtes agréables à Dieu; mais craignez toujours et espérez en sa miséricorde.

67. Mortifiez continuellement votre langue et vos pensées, et attachez sans cesse votre amour à Dieu. Votre cœur s'enflammera pour son Créateur d'une manière toute divine.

68. Efforcez-vous d'avoir et de conserver en votre cœur une tranquillité et une paix continue, accompagnée d'une connaissance de Dieu pleine d'amour; et quand vous serez obligé de parler, faites-le toujours avec cette paix et cette tranquillité.

69. Rappelez souvent en votre esprit la vie éternelle, et considérez que plus les hommes auront été méprisables en leur pensée, humbles et pauvres en ce monde, plus ils auront d'estime et de gloire dans le ciel.

70. Réjouissez-vous continuellement en Dieu qui est votre salut; examinez combien il est avantageux d'endurer patiemment tous les accidents de la vie pour l'amour de celui qui est infiniment bon.

71. Que sait celui qui ne sait pas souffrir pour Jésus-Christ? Certainement lorsqu'il s'agit de souffrances, plus elles sont nombreuses et désolantes, meilleure est la condition de celui qui les supporte.

72. Si quelqu'un tâchait de vous persuader une doctrine relâchée, quand il ferait des miracles pour l'appuyer, ne le croyez pas; au contraire, embrassez l'austérité de la pénitence et le renoncement des créatures.

73. Considérez combien il est expédient de vous faire la guerre à vous-même et d'aller à la perfection par la voie des macérations et de la pénitence; comprenez bien aussi que vous rendrez compte à Dieu de toutes les paroles que vous aurez dites contre les ordres de l'obéissance.

74. Si vous êtes crucifié avec Jésus-Christ dans l'intérieur et dans l'extérieur, vous aurez de la joie en ce monde; vous aurez l'âme contente et vous la posséderez par votre patience.

75. Ne vous éloignez jamais d'une amoureuse attention sur Dieu; mais ne désirez point d'en obtenir aucune chose singulière.

76. Ayez une continuelle confiance en Dieu et croyez qu'il estime sur toutes choses, dans vous et dans les autres, les biens spirituels.

77. Chassez de votre âme tout ce qui n'est pas spirituel de sa nature, car si vous le receviez, vous perdriez la douceur et le goût de la dévotion et du recueillement.

78. Contentez-vous de Jésus-Christ crucifié; souffrez et reposez-vous avec lui; n'aimez ni souffrances, ni repos sans lui; étudiez-vous à détruire en toutes choses l'esprit de propriété et d'attachement à vous-même.

79. Entrez dans votre intérieur très-souvent, et travaillez avec ferveur devant Dieu, qui est toujours présent et qui vous fait sans cesse du bien.

80. Faites en sorte que toutes les choses créées ne vous paraissent d'aucune importance, et que vous ne leur soyez vous-même d'aucune conséquence; effacez-les toutes de votre esprit, et demeurez seul avec Dieu dans le secret de votre retraite.

81. Aimez extrêmement les souffrances et comptez pour rien d'en supporter de très-grandes, afin que vous soyez par ce moyen agréable à Notre-Seigneur, qui a bien voulu mourir pour vous.

82. Comme on couvre de vêtements le pauvre qui est tout nu, de même Dieu revêtira des ornements de sa pureté, de sa douceur et de sa volonté, l'âme qui se sera dépouillée de ses passions et de ses désirs.

83. Dieu le Père n'a dit qu'une parole qui est son Fils, et il l'a dite dans un silence éternel; l'âme doit aussi l'entendre dans un silence perpétuel.

84. Nous ne devons pas ajuster les souffrances à nous-mêmes, mais il faut nous ajuster nous-mêmes aux souffrances.

85. Qui ne cherche pas la croix de Jésus-Christ, rejette sa gloire; si vous désirez posséder votre Sauveur, ne le cherchez pas hors de la croix.

86. Lorsque Dieu veut aimer l'âme, il ne regarde pas son excellence, mais son humilité et le mépris qu'elle fait d'elle-même.

87. Comme les cieux ne sont sujets ni à la corruption, ni à la génération, de même les âmes, étant d'une nature céleste, ne produisent et ne nourrissent pas les passions.

88. N'usez pas des aliments défendus de cette vie, puisque bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice parce qu'ils seront rassasiés.

89. Les passions fatiguent l'âme, l'obscurcissent, la tachent, l'affaiblissent.

90. La perfection ne consiste pas dans les vertus que chacun connaît en soi-même, mais en celles que Dieu approuve; ce qui est si caché aux yeux des hommes, que personne n'a sujet de présumer de soi-même, mais que chacun doit beaucoup appréhender.

91. L'amour ne tire pas son prix des grands sentiments que les hommes peuvent avoir, mais de la grande pauvreté d'esprit et de la parfaite patience qu'ils ont pour Dieu leur bien-aimé.

92. L'âme ne doit pas répandre ses puissances et ses sens sur les choses extérieures; elle doit seulement les y occuper autant que la nécessité l'exige et abandonner le reste à Dieu.



93. Nous avons trois marques de la récollection intérieure, lesquelles y doivent concourir ensemble. La première est que l'âme ne prenne plus de plaisir aux choses passagères et frivoles; la seconde qu'elle se plaise dans la solitude et dans le silence, et qu'elle cherche avec soin ce qui est le plus parfait; la troisième, que la méditation et le discours qui l'aidaient auparavant, lui soient devenus un obstacle en ses exercices spirituels.

94. Ne faire jamais attention aux défauts d'autrui, garder le silence, et entretenir un commerce continuel avec Dieu; c'est le moyen de délivrer l'âme de plusieurs imperfections et de la mettre en possession des vertus les plus éminentes.

95. N'ayez point de soupçons et ne faites point de mauvais jugements de votre frère, car vous perdriez la pureté de cœur.

96. Ni la prospérité n'arrête l'âme, ni l'adversité ne l'assujettit et la tient captive, lorsqu'elle se retire des objets extérieurs, et qu'elle renonce à sa volonté propre, dans la jouissance des choses, même divines.

97. Que vous sert de donner une chose à Dieu, lorsqu'il vous en demande une autre? Examinez quelle est sa volonté, afin que vous l'accomplissiez. Vous en recevrez plus de plaisir que si vous faisiez ce que vous désirez ardemment.

98. Comment osez-vous avec tant d'intrépidité donner à vos passions tout le contentement qu'elles recherchent, puisque vous paraîtrez enfin au tribunal de Dieu, pour lui rendre compte de vos moindres paroles et de toutes vos pensées.

99. Pesez bien cette terrible vérité, que plusieurs sont appelés et peu sont élus; de sorte que si vous ne vivez avec beaucoup de précautions et de soins, votre perte est plus certaine que votre salut éternel.

100. S'il est constant, que quand il vous faudra répondre à Dieu de toute votre vie, vous vous repentirez de n'avoir pas bien employé le temps en son service, pourquoi ne le réglez-vous pas maintenant de la manière que vous voudrez alors l'avoir consumé pour votre Créateur?

---

### PRIERE

QUE LE BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX FAIT A NOTRE-SEIGNEUR, EN  
ACHEVANT SES INSTRUCTIONS.

O vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui daignez bien avoir de l'amour pour moi, si vous vous souvenez encore de mes péchés, de telle sorte que vous ne vouliez pas écouter ma prière disposez de moi comme il vous plaira, car je me sou mets à votre volonté; faites éclater sur moi votre bonté et votre miséricorde; c'est par elle que les hommes vous connaissent. Mais si vous attendez de moi de bonnes œuvres pour avoir sujet de me donner ce que je vous demande, aidez-moi, Seigneur, de votre grâce à les produire, et faites-les vous-même en moi et avec moi; envoyez-moi les peines qui vous seront les plus agréables; je les accepte volontiers, et je désire qu'elles m'arrivent selon vos desseins. Que si vous n'attendez pas mes œuvres, que vous proposez-vous donc, ô très-doux Seigneur? pourquoi differez-vous à faire ce que vous voulez? Si vous avez résolu de me faire sentir les effets de votre grâce et de votre miséricorde que je vous demande par les mérites de votre Fils, recevez ces petits ouvrages, s'il vous plaît, et accordez-moi ce bien, si c'est votre bon plaisir. Je ne puis rien sans vous, et je ramperai toujours dans la boue, si vous ne me retirez de ma bassesse; car qui est-ce

qui peut éviter ce qu'il y a de plus bas et de plus imparfait sur la terre, si vous ne l'élevez à vous, ô mon Dieu, dans la pureté de votre amour!

# MAXIMES SPIRITUELLES

TIRÉES DES OEUVRES DU BIENHEUREUX

**JEAN DE LA CROIX.**

## PREMIÈRES MAXIMES

TOUCHANT LE RENONCEMENT A LA CRÉATURE ET A CE QUI PLAÎT  
AUX SENS.

Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, il ne faut goûter rien de ce que les sens désirent et recherchent. *Liv. I de la Montée du mont Carmel, ch. 13.*

Jésus-Christ n'ayant trouvé aucun goût dans toutes les choses du monde, ce n'est pas le vouloir imiter que d'y rechercher quelque satisfaction. *Ibid.*

Je ne tiens pas cet esprit pour bon, qui ne poursuit que ce qu'il y a de doux et de facile, puisque ce n'est plus suivre la grande voie de la perfection, qui est Jésus-Christ. *Livre II de la Montée, etc. Ibid.*

Le sentier qui conduit à Dieu est si étroit, qu'il n'y peut passer que le néant qui est l'abnégation de toutes sortes de plaisirs et de soi-même. *Ibid.*

Ce qui n'est pas ne pouvant s'unir avec ce qui est, on ne saurait jamais s'unir à Dieu, si on aime quelque creature, puisque toutes les creatures devant Dieu ne sont qu'un néant. *Liv. I de la Montée du Mont-Carmel, chap. 4.*

Tout ainsi que celui qui est en ténèbres ne saurait voir la lumière, l'âme qui a aussi quelque attache à la créature, n'est pas capable de connaître Dieu, ni par contemplation, ni par vision. *Ibid.*

Quelque bon entendement ou quelque autre rare don que vous ayez de la nature, ne vous imaginez pas que si vous avez quelque affection à la créature, elle ne l'obscurcisse et ne vous fasse tomber insensiblement de mal en pis. *Ibid., chap. 8.*

Vous profiterez plus en un mois, en renonçant à vos appétits, qu'en plusieurs années de pénitence. *Ibid., chap. 8.*

Tandis qu'on a appétit pour quelque créature, on est dégoûté et mécontent. *Ibid., chap. 6.*

Comme un avare se chagrine et se lasse de tirer sans cesse quelque pièce de son trésor, l'âme aussi se fatigue de fournir aux appétits ce qu'ils demandent. *Ibid.*

Si celui qui ouvre la bouche, quand il a faim, pour se remplir de vent, se dessèche plutôt qu'il ne se rassasie, parce que ce n'est pas son aliment; le cœur aussi qui s'ouvre aux créatures pour s'en repaître, s'affamera plutôt qu'il ne se rassasiera, parce qu'elles ne font pas sa nourriture. *Ibid.*

On tire plus de joie des créatures en se dépouillant et désappropriant, que lorsqu'on les possède avec attache, parce que le premier les goûte selon la vérité, et le second qu'apparemment et d'une manière trompeuse. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, ch. 19.*

Il ne faut pas voyager pour voir, mais pour ne pas voir. *Eusanie. chap. vid.*



Quand on trouve du goût en l'esprit, tout ce qui vient du sens est dégoûtant. *Cant. XIII, 557.*

Qui ne sait se perdre aux sens, aux créatures et à soi-même, ne se trouve jamais. *Cant. d'amour, couplet 29.*

L'âme véritablement crucifiée prend plus de plaisirs que toutes choses lui manquent et qu'on la prive de tout, même des moyens qui semblent le plus l'approcher de Dieu, comme des images, chapelets et autres choses de cette nature, que de les posséder avec quelque profit par affection. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 34.*

Il n'est point de tentation, quelque déshonnête qu'elle soit qui enlaidisse tant votre âme et l'éloigne plus de Dieu, si vous n'y donnez consentement, que fera la moindre affection que vous aurez à quoi que ce soit de la terre. *Dans les Avis, 4.*

Il n'y a mauvaise humeur qui empêche tant un malade de marcher ou de manger, comme l'appétit des créatures lasse et dégoûte une âme de cheminer dans le sentier de la vertu. *Ibid. 14.*

Vos appétits sont comme les rejetons à l'entour de l'arbre qui en tirent le suc et l'empêchent de croître, ou comme les vipéreaux qui rongent les entrailles de leur mère à mesure qu'ils croissent dans son ventre et la font enfin mourir. *Ibid. 15.*

Si vous vous contentez en quoi que ce soit contre la volonté de Dieu, vous serez obligé à ces deux peines, qui seront de vous en détacher et de purger l'impureté que vous aurez contractée. *Ibid. 18.*

Puisqu'en vous satisfaisant, votre amertume doit redoubler, ne vous contentez jamais dans aucune créature, quand il vous faudrait demeurer éternellement dans les peines et dans l'affliction. *Ibid. 24.*

Si vous mettez votre tout dans le néant, vous trouverez partout dilatation de cœur et repos d'esprit. O heureux néant qui apporte tant de biens à l'âme. *Ibid. 37.*

Vous pourrez croire avoir triomphé de tout, quand le goût des créatures ne vous donnera point de joie, ni son amertume de tristesse. *Ibid. 42.*

Si vous ne désirez que Dieu, vous ne marcherez point dans les ténèbres, bien que vous soyez plein de ténèbres. *Ibid. 43.*

Si la volonté n'est pas appliquée à aimer Dieu, l'âme ne sera jamais satisfaite, bien qu'elle fût dans le ciel; elle ne sera non plus jamais contente en ce monde, si son cœur est attaché à autre chose qu'à Dieu, bien qu'il fût toujours avec elle. *Ibid. 47.*

Si vous voulez avoir Dieu en toutes choses, il faut que vous n'ayez rien en toutes choses; car le cœur qui est à quelqu'un, comment peut-il être tout à un autre? *Ibid. 54.*

Ne vous réjouissez d'aucun bien périssable de cette vie, parce que vous ne savez s'il vous fera jouir de la vie éternelle. *Ibid. 56.*

## SECONDES MAXIMES

### TOUCHANT LE RENONCEMENT AU GOUT DE L'ÂME.

La première chose que doit faire celui qui veut profiter et s'avancer dans la voie de l'esprit, c'est qu'il ait ordinairement et sa pensée et son affection appliquées à regarder Jésus-Christ en toutes choses, se conformant à sa vie, qu'il doit sans cesse considérer pour la savoir imiter.

La seconde chose qu'il doit faire pour bien imiter Jésus-Christ, est de renoncer à tous les goûts, à toutes les satisfactions qui s'offrent à ses sens, si ce n'est qu'il y rencontrât purement la gloire de Dieu, et qu'il restât vide et dénué de toutes choses pour l'amour de Jésus-Christ, qui n'eût et ne voulût avoir en cette vie autre satisfaction, ni autre

goût que de faire la volonté de son Père, qu'il appelait sa viande et l'unique nourriture dont il se sustentait. *Liv. I de la Montée du Mont-Carmel, chap. 13.*

Le vrai esprit de Jésus-Christ cherche en Dieu plutôt l'amertume que le doux, s'incline plus à pâtir qu'à être consolé, aux aridités et aux désolations, qu'aux communications savoureuses ; à être privé de tous biens plutôt que de les posséder sans souffrances. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel.*

Ceux-là se trompent qui croient que c'est assez pour la perfection de renoncer au monde, et ne pensent pas à l'anéantir, en cherchant les sécheresses, les dégoûts et les travaux, vu que c'est être des ennemis spirituels de la croix de Jésus-Christ. *Ibid.*

Portez votre cœur, non pas au plus aisé, mais au plus difficile ; non pas au plus savoureux, mais au plus insipide ; non à la consolation, mais à la désolation ; non au repos, mais au travail ; non au plus, mais au moins ; non à vouloir quelque chose, mais à ne vouloir rien. C'est le chemin royal qui conduit à Dieu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 23.*

Se chercher soi-même en Dieu, c'est rechercher les caresses et les consolations de Dieu ; mais chercher Dieu en soi, c'est se priver non-seulement de l'un et de l'autre pour Dieu, mais encore ambitionner et poursuivre ce qu'il y a de plus affligeant en Dieu et dans les créatures. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 2.*

Si l'âme se plaît et se laisse conduire à la saveur de la dévotion sensible, elle n'arrivera jamais à la force des délices spirituelles qui se trouvent dans la seule nudité de l'esprit. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 39.*

La dévotion consiste plus dans l'invisible que dans le visible. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 34.*

Bien que l'aridité qui vient de Dieu ôte toutes sortes de goûts, tant du ciel que de la terre, elle nous unit pourtant plus à Dieu quoiqu'avec peine et solitude. *Liv. I de la Nuit obscure, chap. 9.*

C'est vouloir arriver au but sans passer par le milieu, que de prétendre aux caresses de Dieu, sans vouloir passer par les travaux. *Cant. d'Amour, chap. 36.*

Plus on a de goût dans l'oraison, moins on traite Dieu avec respect. *Liv. I de la Nuit obscure, chap. 12.*

Moins on a de goût dans l'oraison, plus on connaît sa misère, le mérite de son prochain et la grandeur de Dieu. *Ibid.*

Vous êtes plus agréable à Dieu en vous soumettant et faisant tout autre bien avec dégoût et aridité que si vous le faisiez avec goût et facilité. *Dans ses Avis, 25.*

Si vous cessez de faire de bonnes œuvres à cause du manquement de goût et de saveur, c'est le goût que vous recherchez dans votre action, et non pas les bonnes œuvres. *Ibid. 44.*

Sachez que l'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à se renoncer et à souffrir d'un grand courage pour Dieu. *Ibid. 55.*

### TROISIÈMES MAXIMES.

#### DU RENONCEMENT A L'HONNEUR.

La vertu ne consiste pas dans de nobles connaissances de Dieu, ou dans toute autre chose qu'on sente de lui, mais en ce qui ne se sent pas, qui est d'avoir un grand mépris de soi-même. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 8.*

Les révélations, les visions et les sentiments de Dieu ne valent pas le moindre acte de cette humilité qui ne s'estime rien, qui ne pense jamais



mal que de soi, et qui juge toujours bien des autres et jamais de soi-même. *Ibid.*

Jésus-Christ a fait sa plus grande œuvre, qui est la réconciliation de 3 hommes avec son Père, dans son plus grand anéantissement. Dieu aussi fait sa plus grande œuvre dans les âmes, qui est de s'unir avec elles, lorsqu'elles sont plus anéanties en elles-mêmes et devant les hommes. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 7.*

Par les degrés qu'on monte, l'on descend dans le néant de soi-même. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 18.*

Ayez un soin particulier de mortifier le point d'honneur, même dans les plus petites choses, et ne pensez jamais qu'on vous a fait tort, que vous avez raison, que vous avez plus travaillé, que vous êtes plus capable; car il n'y a pas de poison qui donne la mort si irrémissiblement que font ces pensées à l'âme, étouffant tout son esprit intérieur et ruinant la perfection qu'elle aurait acquise. *Dans ses Avis.*

Dieu pour aimer votre âme ne regarde pas vos talents, ni les autres dons extérieurs qu'il vous a faits, mais votre humilité et le grand mépris de vous-même. *Ibid. 3, 4.*

Ne désirez autre chose pour récompense de vos travaux et de vos bonnes œuvres que de nouveaux mépris et de nouvelles souffrances, et persévérez constamment dans une vive mort de croix intérieures et extérieures. *Ibid. 7.*

Dieu se déplaît à voir des âmes enclines à l'honneur, que, quand même il les y pousse, il ne veut pas qu'elles aient de la promptitude ou de la facilité à l'accepter. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 30.*

Il faut cacher ses bonnes œuvres, non-seulement aux hommes, mais encore à soi-même, n'y prenant nul goût ni complaisance et n'en faisant nulle estime. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 28.*

La véritable contemplation est celle qui monte et qui descend tout ensemble; car la perfection consiste dans l'amour de Dieu et dans le mépris de soi-même. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 8.*

La perfection ne consiste pas dans les vertus que l'âme connaît en elle, mais dans celles que Dieu connaît en elle; ce qui est caché et secret, et ainsi vous n'avez nul sujet de présumer de vous, mais plutôt de craindre, puisque vous ne savez pas si votre vertu est approuvée de Dieu. *Dans ses Avis, 32.*

Choisissez plutôt d'être enseigné de tous, que de vouloir instruire le moindre du monde. *Dans ses Avis, 3.*

Un religieux doit songer à gagner les bonnes grâces de Dieu, sans se soucier d'entretenir l'amitié du monde, comme font les courtisans de la terre.

#### QUATRIÈMES MAXIMES.

##### DE LA CONTEMPLATION ET DE L'UNION AVEC DIEU.

Dieu ne se communique jamais pleinement ni suavement qu'à un cœur dénué de tout. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 19.*

Pour aller à Dieu il faut se vider de tout ce qui n'est pas Dieu. *Ibid. chap. 6.*

Une imperfection d'habitude empêche plus l'union avec Dieu, que plusieurs autres plus grièves qui ne se font pas par coutume, quoiqu'elles se fassent avec quelque advertance. *Ibid. chap. 11.*

Pour jouir de l'union divine, tout ce qui est dans l'âme, grand ou petit, peu ou beaucoup, doit mourir. *Ibid.*

Qu'importe à un oiseau qu'il soit arrêté par un fil ou par une corde, puisque l'un et l'autre l'empêche de voler? Il est aussi indifférent que votre âme ait une grande ou petite attache à quelque chose créée,

puisque l'un et l'autre empêchera l'union divine. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 11.*

Il est déplorable de voir des âmes chargées comme de gros navires, des richesses immenses de vertu, n'arriver jamais au port de l'union avec Dieu, pour n'avoir pas le courage de vaincre une petite imperfection, comme serait de trop parler, etc. *Ibid.*

Quelque oubli qu'on doive avoir de toutes les choses visibles et corporelles pour s'unir à Dieu, on n'y doit pas comprendre l'humanité de Jésus-Christ, parce qu'elle est la porte, le chemin et le guide assuré à toutes sortes de biens. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 1.*

Pourquoi différez-vous de quitter la créature qui n'est rien, pour vous unir par amour avec votre Dieu qui est tout? *Dans ses Avis, 21.*

Quelque communication ou sentiment qu'une âme ait de Dieu, elle ne doit pas se persuader que ce soit être plus ou mieux en Dieu; comme aussi si le goût lui manque, que ce soit y être moins, parce qu'elle ne peut savoir par l'un si elle est en grâce, ni par l'autre si elle est en dehors. *Dans le Cantique de l'amour de Dieu.*

L'union divine consiste à tenir l'âme dans une totale transformation de sa volonté en celle de Dieu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 11.*

Lorsqu'il paraît à l'âme qu'elle fait moins dans l'oraison, c'est pour lors qu'elle est plus occupée en Dieu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 14.*

Plus le rayon de la contemplation est pur et simple et parfait, plus l'entendement le trouve obscur et le ressent moins. *Ibid. et liv. II de la Nuit obscure, chap. 8.*

Plus l'âme s'avance en esprit, moins sa vue se borne aux objets particuliers, ayant pour lors un regard plus pur et plus vaste. *Ibid. chap. 12.*

Jusqu'à ce que les choses sensibles nous renvoient d'abord à Dieu, on ne doit pas se servir de l'opération des sens pour aller à Dieu. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 25.*

La marque certaine qu'on est beaucoup élevé à la contemplation, est quand l'âme prend plaisir d'être seule avec Dieu dans un simple regard, sans employer les opérations de ses trois puissances. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 13.*

Il y a la même différence entre la méditation et la contemplation, qu'entre agir et jouir de ce qu'on a déjà fait, entre recevoir et profiter de ce qu'on a reçu, entre apprêter la viande et la manger après l'avoir apprêtée. *Ibid. 14.*

Il y a trois caractères du recueillement intérieur : le premier, si les choses de ce monde ne vous plaisent plus ; le second, si vous avez soin du plus parfait ; et le troisième, si le silence et la solitude vous donnent du contentement. *Dans ses Sent., 50.*

Il est plus expédient de représenter simplement à Dieu ses nécessités que de lui demander du remède, soit parce qu'il sait mieux que nous ce qui nous est nécessaire, soit que l'ami a plus de compassion de son ami quand il le voit ainsi résigné, soit que de cette manière l'âme a moins à craindre qu'il n'y ait de l'amour-propre dans sa demande. *Dans son Cant. d'amour.*

Le grand secret de surmonter le monde sans peine, et de rompre peu à peu les obstacles qui empêchent l'union divine est d'être assidu à l'oraison. *Dans ses Sentences, 23.*



Le moindre attouchement ou communication qu'on ait eu avec Dieu, satisfait au delà de ce qu'on pourrait attendre pour toutes les peines qu'on aurait souffertes à son service. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 26.*

Le souverain moyen d'obtenir de Dieu ce que nous voudrions est de mettre toute la force de notre oraison à ne pas demander ce que nous voudrions, mais ce que Dieu voudra de nous. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 43.*

L'âme qui se porte à parler et à converser beaucoup avec les hommes, ne converse guère avec Dieu; car la conversation avec Dieu attire l'âme à l'intérieur, au silence et à la fuite des créatures. *Lettre. 2.*

Bien que quelqu'un soit parfait, s'il converse avec les hommes plus que la nécessité et la raison ne le demandent, il en recevra de grands dommages. *Lettre. 7.*

### CINQUIÈMES MAXIMES.

#### DES VISIONS ET DES RÉVÉLATIONS

Ayant la raison naturelle et la loi évangélique, qui nous peuvent suffisamment conduire, il n'est pas bon de vouloir savoir les choses par voie surnaturelle. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 21.*

Quoi que ce soit que nous entendions surnaturellement, nous ne devons le recevoir qu'autant qu'il est conforme à la loi évangélique. *Ibid.*

Si le Père Éternel nous a parlé par Jésus-Christ, comme nous l'assure l'Apôtre, c'est lui faire injure que de lui demander des visions et des révélations. *Ibid., chap. 22.*

Tout ce qui se peut faire par l'industrie et par le conseil humain, Dieu ordinairement ne le dit et ne le fait pas par voie surnaturelle, *Ibid.*

Bien que les visions imaginaires soient surnaturelles, il ne fait pas bon de s'y appuyer. *Ibid., chap. 16.*

Il faut bien examiner les révélations, quand on saurait même qu'elles sont de Dieu, parce qu'elles n'ont pas toujours leurs effets à notre manière d'entendre et selon le son des paroles. *Ibid., chap. 18.*

La grande règle pour n'être pas trompé dans toute sorte de communications qu'on ait de Dieu est de se découvrir à son directeur; car on n'en aura jamais ni satisfaction, ni force, ni lumière, ni assurance, qu'on n'en ait traité avec lui, vu qu'il est établi ici-bas son juge pour tout, même pour ce qui vient de Dieu. *Ibid., chap. 22.*

Les effets des visions qui viennent du diable, sont les sécheresses et l'ennui de la conversation de Dieu; c'est de faire cas de ces choses et les rechercher, et s'estimer beaucoup pour les avoir. *Ibid., chap. 29 et 30.*

Il ne faut s'assurer ni admettre les saveurs qui touchent les sens, bien qu'elles soient de Dieu: 1<sup>o</sup> parce que le sens corporel dès lors se rend arbitre des choses spirituelles, les jugeant comme il les conçoit et les sent, ce qui est un grand mal; 2<sup>o</sup> parce qu'elles n'ont nulle proportion avec les choses spirituelles; 3<sup>o</sup> parce que le diable peut facilement s'y mêler et nous tromper. *Ibid., chap. 11.*

Il y a plus à craindre de la tromperie du diable dans le bien que dans le mal. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 36.*

Dieu estime plus en vous que vous vous portiez à souffrir pour son amour, les disgrâces, les affronts, les maladies, les aridités et les autres choses semblables que toutes les visions, les révélations, les recueils et les autres faveurs que vous puissiez avoir. *Dans ses Sentences, 5.*

## SIXIÈMES MAXIMES,

## TOUCHANT LA PURETÉ DE L'ÂME ET DU CORPS.

Dieu demande plus de vous le moindre degré de pureté de conscience, que toute autre œuvre que vous pourriez faire, quoique très-éclatante devant le monde. *Dans ses Sentences*, 46.

On ne voit jamais une âme négligente à vaincre un appétit, qu'il n'en naisse plusieurs autres de la lâcheté qu'elle aura eue à vaincre cet appétit. *Liv. III de la Montée de Mont-Carmel*, chap. 11.

Si l'on met un diamant ou de l'or sur de la poix chaude, ils en seront bientôt noircis par l'attrait qu'il fait de la chaleur de cette poix ; l'âme aussi qui se passionne pour quelque créature, attire sur soi toute l'immondice qu'elle a. *Liv. II de la Montée du Mont Carmel*, chap. 19.

L'âme n'a qu'une seule volonté, si bien que si elle s'embarrasse dans quoi que ce soit du monde, elle n'est plus libre, seule et pure pour se transformer en Dieu. *Ibid.*, chap. 11.

Ne faites nulle estime de ce qu'il y a ici-bas, sinon de la grâce de Dieu, parce que c'est la seule qui donne la pureté qu'il faut à votre âme, qui est la chose la plus précieuse qu'il y ait en ce monde, et au prix de laquelle tout le reste n'est qu'un néant. *Dans ses Avis*, 55.

Tout ce que l'âme met en la créature, elle l'ôte à Dieu, et marque par là qu'elle n'en fait pas grande estime ni plus ni moins que c'est mépriser un roi, que de tenir toujours les yeux sur ses serviteurs, en sa présence. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel*, chap. 11.

Le chrétien ne doit pas se réjouir de faire des bonnes œuvres, mais de les faire pour Dieu ; car l'on n'est pas saint pour faire des bonnes œuvres, si on ne les fait pour Dieu. *Ibid.*, chap. 27.

Il y a moins de danger d'être en la compagnie d'une troupe de démons que d'une seule femme peu honnête. *Dans sa Vie*, chap. de la Chasteté.

Avec les dons de Dieu, vous gagnerez plus en une heure que vous ne ferez en plusieurs années par votre industrie. Efforcez-vous donc toujours d'avoir un cœur pur, qui seul est capable des dons de Dieu. *Dans ses Avis*, chap. 48.

Dieu veut qu'un religieux soit tellement à lui qu'il ait dit adieu à toutes choses, et que toutes choses lui aient dit adieu. *Lettr.* 10.

## SEPTIÈMES MAXIMES.

## DE LA FOI ET DE L'ESPÉRANCE.

Si l'aveugle n'est tout à fait aveugle, il ne se laisse jamais bien conduire par son guide : si l'âme aussi s'appuie sur quoi que ce soit qu'elle goûte, elle s'égara toujours dans le chemin qui conduit à Dieu pour ne s'aveugler entièrement en la foi, laquelle est son véritable guide. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel*, chap. 4.

La foi est la maîtresse de chambre qui nous conduit jusqu'au trône de Dieu. *Dans sa Vie*, chap. de la Foi.

L'âme pour se bien conduire par la foi à l'union de Dieu, ne doit pas seulement s'aveugler selon la partie qui regarde les créatures, qui est la sensitive, mais encore selon celle qui regarde Dieu, qui est la raisonnable et spirituelle. *Liv. II de la Montée du Mont Carmel*, chap. 4.

Si l'homme spirituel juge des choses selon les sens, il n'est plus spirituel. *Ibid.*, chap. 19.

L'âme doit connaître plus Dieu par ce qu'il n'est pas, que par ce qu'il est. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel*, chap. 1.

On connaît d'autant plus Dieu que l'on voit qu'il y a infiniment plus à connaître en lui qu'on ne connaît pas. *Dans son Cantique d'amour*.

Plus on croit et que l'on sert Dieu sans signe, plus on lui rend d'hon-



neur, parce que c'est croire de Dieu plus que les miracles ne lui en sauraient apprendre. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 31.*

On aura tant d'union qu'on aura d'espérance, et l'on aura autant d'espérance qu'on se depouillera plus des choses de ce monde. *Ibid., chap. 6.*

Quand l'âme n'attend sa consolation que de Dieu, il est tout prêt à la lui donner. *Cant. d'amour.*

Ne desistez donc jamais de prier et d'espérer en nudité et vide de tout; car si vous le faites, Dieu ne tardera pas à venir. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 2.*

Si on employait autant de temps à l'oraison pour demander à Dieu ses besoins qu'on en emploie en sollicitudes et inventions humaines, on pourvoirait mieux et plus promptement à ses nécessités, et rien ne nous manquerait. *Dans sa Vie, chap. de l'Esp.*

O espérance toute-puissante, puisque tu obtiens autant que tu espères. *Ibid. et Liv. III de la Nuit obscure, chap. 21.*

### HUITIÈMES MAXIMES.

#### DE LA CHARITÉ DE DIEU ET DU PROCHAIN.

Quiconque veut aimer quelque chose avec Dieu, sans doute qu'il n'aime guère Dieu, puisqu'il balance avec lui, ce qui est infiniment au-dessous de lui. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 5.*

On peut dire qu'on n'aime plus que Dieu quand rien plus ne nous empêche de souffrir pour Dieu. *Dans son Cant. d'amour.*

Plus l'âme est pure et éclairée en la foi, plus elle a de charité. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 29.*

On a plus sujet de craindre que de se réjouir dans la prospérité, puisqu'on est en plus grand danger d'offen-er et même d'oublier Dieu. *Liv. III de la Montée du Mont-Carmel, chap. 17.*

C'est une grande folie de se réjouir de ce que l'on ne sait pas, s'il nous doit profiter pour la gloire éternelle. *Ibid.*

L'on ne doit donc avoir de la joie que d'opérer en charité; car que sert devant Dieu ce qui n'est point amour de Dieu? *Ibid., chap. 29.*

La plus grande gêne d'une âme qui aime est la crainte de le perdre ou de l'avoir perdu, et de n'en pas jouir assez tôt. *De la Nuit obscure, chap. 3, et dans le Cant. d'amour.*

Où règne l'amour de Dieu, celui des créatures ou de soi-même n'a nulle entrée. *Ibid., chap. 21.*

Le moyen d'acquérir des biens spirituels est d'aimer, d'agir et de pàtir. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 29.*

Une seule affection actuelle ou habituelle à quoi que ce soit de la créature, empêche qu'on ne goûte la saveur de l'amour. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 9.*

Comme l'eau chaude, dès qu'on la découvre, perd sa chaleur, et les parfums exposés à l'air perdent leur senteur, aussi l'âme qui ne s'est pas resserrée dans la seule affection de Dieu perdra bientôt la chaleur et la vigueur de la vertu. *Liv. II de la Montée du Mont-Carmel, chap. 10.*

C'est une marque certaine qu'on aime Dieu et qu'on agit pour lui, quand on fait de bonnes œuvres également dans la sécheresse et dans la consolation. *Dans ses Sentences, 44.*

Vous plairez plus à Dieu par un acte de vertu fait en charité que par toutes les extases ou visions que vous sauriez avoir. *Ibid., 45.*

Vous connaîtrez que vous avancez beaucoup au service de Dieu, si vous vous réjouissez que les autres s'y avancent. *Liv. II de la Nuit obscure, chap. 2.*

Ne regardez point les défauts d'autrui, gardez le silence, et communiquez beaucoup avec Dieu. Par le moyen de ces trois choses vous arracherez de votre âme les imperfections qui y sont les plus enracinées, et la ferez dame de grandes vertus. *Dans ses Sentences*, 33.

N'aimez pas l'un plus que l'autre; car celui-là est le plus digne d'amour, que Dieu aime davantage, et vous ne savez qui est celui que Dieu aime le plus. *Ibid.*, 35.

Regardez tous les hommes comme des personnes inconnues, et ne pensez jamais à faire des amis et des appuis en religion, vu que ce n'est pas suivre Jésus-Christ pauvre, dénué et abandonné de tous. *Ibid.*, 36.

Employez les grands désirs que Dieu vous donne de souffrir à supporter paisiblement les mauvaises humeurs ou faiblesses de votre prochain, et toutes les autres occasions qu'il vous pourrait donner d'ennui; car souffrant sans vous plaindre, vous amasserez plus que par tout ce que vous vous proposerez de souffrir. *Ibid.*, 39.

Comme l'on doit avoir un égal amour pour tous, l'on doit avoir aussi un égal oubli pour tous, et encore plus pour les parents, étant les ennemis les plus dangereux de notre perfection. *Dans ses Opusc. spirit.*

Ne parlez jamais des humeurs, de la conversation, de la manière d'agir des autres; car quand vous demeureriez avec des anges, vous seriez trompé dans le jugement que vous feriez de ces choses, parce que beaucoup d'entre elles, ne vous paraîtront pas bonnes, qui le seront, faute de les entendre et de les bien pénétrer. *Ibid.*

#### NEUVIÈMES MAXIMES.

##### DE L'OBEISSANCE ET DE LA RÉSIGNATION À DIEU.

Dieu aime plus en vous le moindre acte d'obéissance et de soumission à sa volonté que tous les services que vous proposerez de lui rendre par élection ou inclination. *Dans ses Avis*, 26.

Quel que soit votre supérieur, ne le regardez jamais que comme Dieu; si vous vous arrêtez à examiner son humeur, ses talents, sa conduite, et que vous régliez sur cela votre obéissance, ce ne sera plus une obéissance religieuse, mais une politique humaine.

Si vous vivez sans directeur, vous serez comme un charbon séparé, lequel perd sa chaleur au lieu de l'accroître; ou comme un arbre écarté, lequel bien que chargé de fruits, ne profite de rien à son maître pour être secoué des passants avant qu'ils soient en maturité. *Ibid.*, 28.

N'épargnez ni vie, ni honneur, ni santé, pour maintenir, par exemple et par paroles, l'exacte observance, et le premier esprit de votre religion, et tenez-vous pour heureux si vous souffrez quelque chose pour un sujet si louable. *Ibid.*, 19.

N'entreprenez ni ne faites rien au delà des statuts de votre ordre, quoique cela vous semble bon et plein de charité, sans la licence de votre supérieur, vu que ce serait commettre un larcin devant Dieu, parce que les actions d'un religieux sont au supérieur, non pas à lui. *Ibid.*, 40.

Si vous n'arrivez à cette indifférence, que de ne vous soucier d'être gouverné par celui-ci ou par cet autre, vous ne serez jamais spirituel, ni ne garderez fidèlement vos vœux. *Dans ses Opusc. spirit.*

Dès qu'une chose nous déplaît, tant bonne et convenable nous soit-elle, elle nous paraît toujours mauvaise ou contraire, si bien que le plus sûr est de se soumettre à Dieu en tout. *Lettre*. 9.

Ne vous attristez point de tous les événements de ce monde, puisque vous ne savez pas le bien que Dieu en doit tirer. *Dans ses Sent.* 22.

Une seule chose nous doit affliger de tout ce qui arrive, savoir le péché. *Dans sa Vie*.



MAXIMES SPIRITUELLES.  
DIXIÈMES MAXIMES  
TOUCHANT LA PAUVRETÉ.

Il faut faire bon visage à la pauvreté, non-seulement quand le com-  
mode, mais aussi quand le nécessaire nous manque : car ce n'est pas  
être pauvre que de vouloir que rien ne nous manque. *Dans sa Vie,*  
*chap. de la Pauvreté.*

Le pauvre d'esprit est plus joyeux et content dans la disette que dans  
l'abondance des choses. *Lettr. 3.*

Dès que vous perdrez l'esprit de pauvreté en ne méprisant pas toutes  
choses, vous tomberez en mille nécessités spirituelles et temporelles.  
*Ibid.*

Notre sollicitude nous appauvrit plus que le manquement des choses.  
*Lettr. 4.*

Les soins d'un véritable pauvre, ne doivent être employés qu'à cher-  
cher le royaume de Dieu, selon la doctrine de notre divin maître ; car  
celui qui se réduit à rien pour donner tout à Dieu reçoit tout de Dieu,  
et ne manque jamais de rien. *En sa Vie, chap. de la Confiance.*

Si l'on oublie tout pour Dieu, je me rends caution pour tout. *Ibid.*

ONZIÈMES MAXIMES  
TOUCHANT LA PÉNITENCE.

Accoutumez-vous à pâtir, à opérer et à vous taire ; si vous le faites,  
vous goûterez une paix abondante qui vous fortifiera par l'exercice des  
vertus les plus héroïques. *Dans ses Lettr. spirit., Liv. II.*

Persuadez-vous que vous n'êtes entré en religion que pour être taillé,  
cisé et poli par les autres : et ainsi représentez-vous tous les religieux  
et toutes les personnes comme autant de ministres de Dieu, pour vous  
exercer en diverses manières, et par ces fâcheux exercices vous rendre  
saint. *Dans ses Opusc. Avis 2.*

Si quelqu'un voulait vous inspirer une doctrine large, ne l'en croyez  
pas, quand même il la confirmerait par des miracles. Tenez-vous tou-  
jours aux maximes et dans les routes de la plus austère pénitence, et  
vous marcherez par le chemin le plus assuré. *Dans ses Sentences, 72 ;*  
*en ses Lettr., chap. 7 de la Montée du Mont-Carmel.*

Plus une fleur est délicate, plus elle se flétrit en peu de temps et perd  
plutôt son odeur ; aussi plus vous vous conduirez par un esprit de dou-  
ceur et de délicatesse, plus votre vertu sera flottante et proche de sa  
ruine. *Dans ses Sentences, 35.*



# TABLE DES MATIÈRES

## RENFERMÉES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

|                                                                                                                         |              |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| LETTRES (INCONNUES EN FRANCE) DE SAINTÉ THÉRÈSE DE JÉSUS.                                                               | pag. 5       |
| LETTRE PREMIÈRE. Au roi Philippe II.                                                                                    | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE II. A monseigneur l'Éminentissime cardinal, archevêque de Tolède, don Gaspar de Quiroga.                         | 6            |
| LETTRE III. A madame la très-excellente et très-illustre duchesse d'Albe.                                               | 7            |
| LETTRE IV. A madame l'illustrissime dona Louise de la Cerda, seigneuresse de Malagon.                                   | 8            |
| LETTRE V. A madame l'illustrissime dona Guiomar, Pardo et Tavera.                                                       | 9            |
| LETTRE VI. A madame l'illustrissime dona Maria de Mendoza.                                                              | 10           |
| LETTRE VII. Au Père Paul Hernandez de la compagnie de Jésus.                                                            | 14           |
| LETTRES VIII à XIX. Au Père Fra Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.                                                      | 17           |
| LETTRE XX. Papier ou Mémoire écrit par la Sainte en faveur du P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.                     | 46           |
| LETTRE XXI à XXXII. Au même.                                                                                            | 48           |
| LETTRE XXXIII. Au Père Fra Ambroise Marian de Saint-Benoît. (Première.)                                                 | 77           |
| LETTRE XXXIV. Au même. (Seconde.)                                                                                       | 80           |
| LETTRE XXXV. A M. Laurent de Cépède, son frère.                                                                         | 81           |
| LETTRE XXXVI. A madame dona Jeanne de Abumeda, sœur de la Sainte. (Première.)                                           | 85           |
| LETTRE XXXVII. A la même. (Seconde.)                                                                                    | 84           |
| LETTRE XXXVIII. A Diégo de Gusman.                                                                                      | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE XXXIX. A M. don Jérôme Reynoso, chanoine de Palence. (Première.)                                                 | 85           |
| LETTRE XL. Au même. (Seconde.)                                                                                          | 86           |
| LETTRE XLI. Au licencié Alonzo de Salinas, chanoine de la sainte Eglise de Palence.                                     | 89           |
| LETTRE XLII. Au licencié Louis Ruiz de la Pegna, chapelain du roi, aumônier et confesseur de monseigneur Quiroga.       | 90           |
| LETTRE XLIII. A un confesseur de la Sainte.                                                                             | 93           |
| LETTRE XLIV. A un confesseur d'un de ses couvents.                                                                      | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE XLV. A Antoine Gaytan, chevalier de Alva. (Première.)                                                            | 94           |
| LETTRE XLVI. Au même. (Seconde.)                                                                                        | 96           |
| LETTRE XLVII. A Rodriguez de Moya, chevalier de Caravaque.                                                              | 97           |
| LETTRE XLVIII. A Pierre de la Vande, chevalier de Salamanque.                                                           | 99           |
| LETTRE XLIX. A Mathieu de Las Penuelas.                                                                                 | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE L. A Roch de Huerta. (Première.)                                                                                 | 100          |
| LETTRE LI. Au même. (Deuxième.)                                                                                         | 101          |
| LETTRE LII. Au même. (Troisième.)                                                                                       | 102          |
| LETTRE LIII. A Diégo Ortiz.                                                                                             | 105          |
| LETTRE LIV. A une personne d'Avila.                                                                                     | 104          |
| LETTRE LV. A dona Thérèse de Layz, fondatrice d'Alva.                                                                   | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE LVI. A dona Agnès Niéto.                                                                                         | 106          |
| LETTRE LVII. A une dame.                                                                                                | 107          |
| LETTRE LVIII. A une dame.                                                                                               | 108          |
| LETTRE LIX. A la mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid, et cousine de la Sainte. (Première.)                       | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE LX. A la même. (Seconde.)                                                                                        | 110          |
| LETTRE LXI. A la même. (Troisième.)                                                                                     | 112          |
| LETTRE LXII. A la mère Anne de l'Incarnation, prieure de Salamanque.                                                    | 115          |
| LETTRES LXIII à LXXXII. A la mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville.                                            | 116          |
| LETTRE LXXXIII. Au très-prudent seigneur le roi Philippe II.                                                            | 150          |
| LETTRE LXXXIV. A Son Eminence Mgr. don Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède et cardinal de la sainte Eglise romaine. | 152          |
| LETTRE LXXXV. A Monseigneur don Teutonio de Bragance, illustrissime archevêque d'Ébora, en Salamanque. (Première.)      | 155          |
| LETTRE LXXXVI. Au même. (Deuxième.)                                                                                     | 155          |
| LETTRE LXXXVII. Au même. (Troisième.)                                                                                   | 158          |
| LETTRE LXXXVIII. A Monseigneur l'illustrissime don Alvarez de Mendoza, évêque d'Avila. (Première.)                      | 160          |
| LETTRE LXXXIX. Au même. (Deuxième.)                                                                                     | 161          |
| LETTRE XC. A don Pedro de Castre, alors chanoine d'Avila, et depuis évêque de Ségovie.                                  | 163          |
| LETTRE XCI. A don Pedro Manzo, alors chanoine de la sainte Eglise de Burgos, et depuis évêque de Talavera.              | 164          |
| LETTRE XCII. A madame l'illustrissime et excellentissime dona Maria Henriquez, duchesse d'Alva.                         | 168          |



|                                                                                                                                                                                                                            |              |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| LETTRE XCIII. A la très-illustre dame dona Louise de la Cerda, seigneuresse de Maagon. (Première.)                                                                                                                         | 166          |
| LETTRE XCIV. A la même. (Deuxième.)                                                                                                                                                                                        | 170          |
| LETTRE XCV. A madame l'illustrissime dona Maria de Mendoza et Sarmiento, qui fut comtesse de Ribadavia. (Première.)                                                                                                        | 171          |
| LETTRE XCVI. A la même. (Deuxième.)                                                                                                                                                                                        | 175          |
| LETTRE XCVII. A madame l'illustrissime dona Anna Henriquez                                                                                                                                                                 | 174          |
| LETTRE XCVIII. A madame l'illustre dona Beatrix de Castille et Mendoza.                                                                                                                                                    | 175          |
| LETTRE XCIX. Au révérend père Dominique Banez, de l'ordre de Saint-Dominique, confesseur de la Sainte.                                                                                                                     | 177          |
| LETTRE C. Au très-révérend père Nicolas de Jésus-Marie Doria, premier général de l'ordre des Déchaussés de Notre-Dame du Mont Carmel. (Première.)                                                                          | 178          |
| LETTRE CI. Au même. (Seconde.)                                                                                                                                                                                             | 182          |
| LETTRES CII à CXII. Au R. P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.                                                                                                                                                            | 184          |
| LETTRE CXIII. Réponse de sainte Thérèse, faite à la marge d'un écrit du vénérable P. Gracian.                                                                                                                              | 201          |
| LETTRE CXIV. Au père Jean de Jésus, carme-déchaussé.                                                                                                                                                                       | 202          |
| LETTRES CXV à CXIX. Au père Ambroise Marian.                                                                                                                                                                               | 205          |
| LETTRES CXX à CXIII. A M. Laurent de Cépède, frère de la Sainte.                                                                                                                                                           | 209          |
| LETTRES CXXIII, CXXIV. A la dame Jeanne de Ahumada, sœur de la Sainte.                                                                                                                                                     | 215          |
| LETTRE CXXV. A M. Laurent de Cépède, neveu de la Sainte.                                                                                                                                                                   | 216          |
| LETTRE CXXVI. A M. Jean de Ovalle, beau-frère de la Sainte.                                                                                                                                                                | 218          |
| LETTRE CXXVII. A Louis de Cépède, petit-neveu de la Sainte.                                                                                                                                                                | 219          |
| LETTRE CXXVIII. A un parent de la Sainte.                                                                                                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE CXXIX. A une dame, parente de la Sainte.                                                                                                                                                                            | 220          |
| LETTRE CXXX, ou Instruction que la Sainte donna à une personne qui devait conférer avec le révérendissime général de l'ordre, sur l'affaire de la séparation des Carmes déchaussés d'avec ceux de la primitive observance. | 221          |
| LETTRES CXXXI, CXXXII. A don Jérôme Reynoso, chanoine de l'Eglise de Placencia.                                                                                                                                            | 225          |
| LETTRE CXXXIII. A Alonso de Aranda, prêtre d'Avila.                                                                                                                                                                        | 225          |
| LETTRE CXXXIV. A don Antoine Gaytan, habitant de la ville d'Albe.                                                                                                                                                          | 227          |
| LETTRE CXXXV. A Simon Ruiz, habitant de Medina del Campo.                                                                                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE CXXXVI. A Diego de Saint-Pierre de Palma, natif de Tolède.                                                                                                                                                          | 229          |
| LETTRE CXXXVII. A une personne de Tolède.                                                                                                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE CXXXVIII. A quelques personnes qui s'occupaient des affaires de l'ordre.                                                                                                                                            | 250          |
| LETTRES CXXXIX à CXLI. A dona Isabelle Osorio, dame de Madrid.                                                                                                                                                             | 251          |
| LETTRE CXLIH. A la vénérable vierge, Anne de Saint-Augustin, fondatrice de Villanueva de la Yara.                                                                                                                          | 254          |
| LETTRE CXLIH. A la mère Brianda de Saint-Joseph, prieure de Malagon.                                                                                                                                                       | 255          |
| LETTRES CXLIV à CXLVII. A la mère Jean-Baptiste, prieure de Valladolid, mère de la Sainte.                                                                                                                                 | 256          |
| LETTRE CXLVIII. A la mère Anne des Anges, prieure de Tolède.                                                                                                                                                               | 262          |
| LETTRE CXLIX. A la vénérable mère Marie de Jésus, fondatrice du couvent de Vêas.                                                                                                                                           | 265          |
| LETTRE CL. A la mère Anne de Saint-Albert, fondatrice du couvent de Caravaque.                                                                                                                                             | 264          |
| LETTRE CLI. Aux sœurs Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité, filles de Catherine de Tolosa, novices au couvent de Palencia.                                                                                      | 266          |
| LETTRE CLII. A la mère Eléonore de la Miséricorde, religieuse du couvent de Soria.                                                                                                                                         | 267          |
| LETTRE CLIII. A la mère Thomassine Baptiste, prieure du couvent de Burgos.                                                                                                                                                 | 268          |
| LETTRE CLIV. Au R. P. Jean-Baptiste Rubéo de Ravennes, général de l'ordre de Carmel.                                                                                                                                       | 250          |
| LETTRE CLV. Au R. P. Dominique Banez.                                                                                                                                                                                      | 254          |
| LETTRE CLVI. Au P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu.                                                                                                                                                                      | 255          |
| LETTRE CLVII. Au P. Ambroise Marian.                                                                                                                                                                                       | 256          |
| LETTRE CLVIII. Ecrit de sainte Thérèse. Chiffre de l'année de sa mort..... avec quelques sentences sur le martyre spirituel, que la Sainte portait dans son bréviaire.                                                     | 257          |
| LETTRE CLIX. Réponse de la Sainte à un cartel de défi spirituel que lui avait envoyé une communauté de déchaussés, lorsqu'elle était prieure de l'Incarnation.                                                             | 258          |
| SUJETS INCOMPLÉTS, ou FRAGMENTS DE LETTRES et d'autres écrits de la Sainte.                                                                                                                                                | 262          |
| § 1. FRAGMENTS de différentes lettres adressées aux évêques et autres prélats, ou à des personnes de distinction. I à VI.                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| § 2. FRAGMENTS de lettres pour le P. Jérôme Gracian de la Mère de Dieu. VII à XV.                                                                                                                                          | 266          |
| § 3. SUITE DES FRAGMENTS de lettres pour le même. XVI à L.                                                                                                                                                                 | 271          |
| § 4. FRAGMENTS DE LETTRES pour d'autres personnes. LI à LIX.                                                                                                                                                               | 282          |
| § 5. FRAGMENTS de lettres pour ses filles. LX à LXXXI.                                                                                                                                                                     | 285          |
| § 6. AUTRES PAPIERS ou FRAGMENTS de la Sainte.                                                                                                                                                                             | 295          |
| LXXXII. — Instruction qu'elle donna à la mère Anne de Saint-Albert, pour la fondation du couvent de Caravaque.                                                                                                             | <i>Ibid.</i> |
| LXXXIII. — Avis de la Sainte sur l'emploi de la donation faite au couvent de Saint-Joseph, par M. François Salcedo.                                                                                                        | 294          |
| LXXXIV. — Avis pour le jour de la profession des religieuses.                                                                                                                                                              | <i>Ibid.</i> |
| LXXXV. — Mémoire envoyé par la Sainte au chapitre de la Séparation sur la fondation de Saint-Joseph.                                                                                                                       | 298          |
| LXXXVI. — Différents fragments et notes réunis sur un papier par la Sainte qui se pro-                                                                                                                                     |              |

|                                                                                                                                                                                                                                 |              |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| posait apparemment de les faire entrer dans d'autres dévits.                                                                                                                                                                    | 295          |
| LXXXVII. — Règles pour la liberté de l'examen des Novices. Ce qu'il faut faire pour l'examen de la dernière profession                                                                                                          | 296          |
| LETTRE du R. P. maître Fra Louis de Léon à la mère prieure Anne de Jésus et aux religieuses carmélites déchaussées du monastère de Madrid, pour leur recommander l'esprit et la doctrine de la sainte mère Thérèse de Jésus     | 297          |
| NOTICE SUR SAINT PIERRE D'ALCANTARA.                                                                                                                                                                                            | 505          |
| TRAITÉ DE L'ORAISON ET DE LA MÉDITATION, composé par saint Pierre d'Alcantara, de l'ordre du Bienheureux Saint-François. Dédié au très-magnifique et très-dévoit seigneur Rodrigue de Chaves, de la ville de Ciudad-Rodrigo     | 506          |
| PREMIÈRE PARTIE. — DE L'ORAISON.                                                                                                                                                                                                | 507          |
| CHAPITRE PREMIER. Du fruit que l'on peut retirer de l'oraison et de la méditation.                                                                                                                                              | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. II. De la matière de la méditation.                                                                                                                                                                                       | 509          |
| Le lundi, etc.                                                                                                                                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. III. Du temps et du fruit des méditations précédentes.                                                                                                                                                                    | 521          |
| CHAP. IV. De sept autres méditations sur la Passion, et de la manière dont nous devons les faire.                                                                                                                               | 522          |
| Le lundi.                                                                                                                                                                                                                       | 525          |
| De l'institution du très-Saint-Sacrement.                                                                                                                                                                                       | 524          |
| Le mardi, etc.                                                                                                                                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. V. De six choses qui peuvent se rencontrer dans l'exercice de l'oraison.                                                                                                                                                  | 558          |
| CHAP. VI. De la préparation qu'on doit faire avant l'oraison                                                                                                                                                                    | 556          |
| CHAP. VII. De la lecture du sujet.                                                                                                                                                                                              | 557          |
| CHAP. VIII. De la méditation.                                                                                                                                                                                                   | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. IX. De l'action de grâces.                                                                                                                                                                                                | 558          |
| CHAP. X. De l'offrande.                                                                                                                                                                                                         | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. XI. De la demande.                                                                                                                                                                                                        | 559          |
| Demande spéciale de l'amour de Dieu.                                                                                                                                                                                            | 560          |
| CHAP. XII. Avis sur certaines choses que l'on doit observer dans ce saint exercice.                                                                                                                                             | 562          |
| SECONDE PARTIE. — DE LA DÉVOTION.                                                                                                                                                                                               | 567          |
| CHAPITRE PREMIER. Ce que c'est que la dévotion                                                                                                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. II. De neuf choses qui servent pour acquérir la dévotion.                                                                                                                                                                 | 569          |
| CHAP. III. De dix choses qui mettent obstacle à la dévotion.                                                                                                                                                                    | 570          |
| CHAP. IV. Des tentations auxquelles sont ordinairement sujettes les personnes qui font oraison, et des remèdes à ces tentations.—Premier avis, etc.                                                                             | 581          |
| CHAP. V. De quelques avis nécessaires à ceux qui s'adonnent à l'oraison.                                                                                                                                                        | <i>Ibid.</i> |
| COURTE INTRODUCTION A LA VIE SPIRITUELLE, pour les personnes qui commencent à servir Dieu.                                                                                                                                      | 588          |
| De trois choses que doit faire celui qui veut faire de grands progrès en peu de temps.                                                                                                                                          | 561          |
| OEUVRES SPIRITUELLES DU B. JEAN DE LA CROIX, premier carme déchaussé et directeur de sainte Thérèse; augmentées des lettres du P. Berthier sur la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix.                               | 563          |
| A la reine de la Grande-Bretagne.                                                                                                                                                                                               | <i>Ibid.</i> |
| Préface de l'éditeur.                                                                                                                                                                                                           | 564          |
| Avertissement du traducteur.                                                                                                                                                                                                    | 565          |
| Approbations.                                                                                                                                                                                                                   | 567          |
| Les Éloges du bienheureux Jean de la Croix.                                                                                                                                                                                     | 570          |
| LA MONTÉE DU MONT-CARMEL. — Argument.                                                                                                                                                                                           | 573          |
| LETTRÉ DU PÈRE BERTHIER SUR LES ŒUVRES DE SAINT JEAN DE LA CROIX.                                                                                                                                                               | 574          |
| LETTRE I. Idée générale des Œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix.                                                                                                                                                      | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE II. Analyse des trois livres de la <i>Montée du Mont-Carmel</i> . Principes fondamentaux de la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix.                                                                           | 575          |
| LETTRE III. Excellente doctrine de saint Jean sur le tout de Dieu, opposé au néant des créatures.                                                                                                                               | 578          |
| LETTRE IV. Des différentes nuits où il faut entrer pour s'unir intimement à Dieu, et principalement de la nuit des sens.                                                                                                        | 582          |
| LETTRE V. De la nuit de l'esprit ou de l'entendement.                                                                                                                                                                           | 584          |
| LETTRE VI. De la nuit de la mémoire.                                                                                                                                                                                            | 587          |
| LETTRE VII. De la nuit de la volonté.                                                                                                                                                                                           | 589          |
| LETTRE VIII. Analyse du traité de la <i>Nuit obscure de l'âme</i> .                                                                                                                                                             | 595          |
| LETTRE IX. Sur la <i>vive flamme d'amour</i> , et sur les <i>Cantiques spirituels</i> de saint Jean de la Croix.                                                                                                                | 593          |
| LETTRE X. Combien la doctrine de saint Jean de la Croix est éloignée de celle des faux mystiques.                                                                                                                               | 596          |
| LETTRE XI. Suite du même sujet.                                                                                                                                                                                                 | 598          |
| Remarques sur le <i>Tout</i> de saint Jean de la Croix.                                                                                                                                                                         | 400          |
| Sur les Images, selon la doctrine de saint Jean de la Croix.                                                                                                                                                                    | 401          |
| Préface.                                                                                                                                                                                                                        | <i>Ibid.</i> |
| LIVRE PREMIER. Où l'on traite en général de la Nuit obscure, et de la nécessité d'y passer pour arriver à l'union divine, et en particulier de la nuit obscure des sens et des passions, qui causent de grandes pertes à l'âme. | 404          |
| CHAPITRE I. On apporte la différence des Nuits par lesquelles les personnes spirituelles passent selon la partie supérieure et selon la partie inférieure de l'homme, et on explique                                            |              |



|                                                                                                                                                                                                                                                                                        |              |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| le premier cantique.                                                                                                                                                                                                                                                                   | 404          |
| CHAP. II. On enseigne ce que c'est que la Nuit obscure, par où l'âme dit qu'elle a passé pour aller à l'union de Dieu, et on en apporte les causes.                                                                                                                                    | 405          |
| CHAP. III. On parle de la première cause de cette Nuit, savoir : de la privation que les passions souffrent.                                                                                                                                                                           | 406          |
| CHAP. IV. Combien il est nécessaire à l'âme de passer tout de bon par la Nuit obscure des sens, qui est la mortification des passions, afin qu'elle puisse aller à l'union de Dieu.                                                                                                    | 407          |
| CHAP. V. On continue à montrer par des autorités et des figures tirées de l'Ecriture-Sainte, combien il est nécessaire que l'âme tende à Dieu par la Nuit obscure de la mortification des passions.                                                                                    | 410          |
| CHAP. VI. Les passions apportent à l'âme deux dommages, l'un privatif, l'autre positif. On le prouve par plusieurs endroits de l'Ecriture.                                                                                                                                             | 412          |
| CHAP. VII. On montre, par plusieurs comparaisons et par plusieurs autorités, comment les passions alligent l'âme.                                                                                                                                                                      | 414          |
| CHAP. VIII. De quelle manière les passions obscurcissent l'âme. On le prouve par quelques comparaisons et par quelques autorités de l'Ecriture.                                                                                                                                        | 416          |
| CHAP. IX. On établit, par des comparaisons et par des passages de l'Ecriture, comment les passions souillent l'âme.                                                                                                                                                                    | 418          |
| CHAP. X. De quelle manière les passions affaiblissent l'âme dans la pratique des vertus. On le fait voir par des comparaisons et par des témoignages de l'Ecriture.                                                                                                                    | 419          |
| CHAP. XI. Il est nécessaire que l'âme dompte jusqu'aux moindres passions, pour entrer dans l'union divine.                                                                                                                                                                             | 420          |
| CHAP. XII. On répond à la question qu'on fait, que les passions sont suffisantes pour causer à l'âme les dommages qu'on vient d'expliquer.                                                                                                                                             | 425          |
| CHAP. XIII. Quelques moyens pour entrer par la foi dans la Nuit des sens.                                                                                                                                                                                                              | 424          |
| CHAP. XIV. Explication du second vers : <i>Enflammée d'un amour inquiet</i> .                                                                                                                                                                                                          | 426          |
| CHAP. XV. Déclaration des autres vers de ce cantique.                                                                                                                                                                                                                                  | 427          |
| LIVRE SECOND. — On l'on traite de la foi, qui est le moyen le plus proche de l'union divine ; on y parle aussi de la seconde Nuit de l'esprit, contenue dans le second cantique.                                                                                                       | <i>Ibid.</i> |
| CHAPITRE I. Eclaircissement de ce cantique.                                                                                                                                                                                                                                            | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. II. On commence à traiter de la seconde partie, ou de la seconde cause de cette Nuit, qui est la foi ; et on prouve, par deux raisons, qu'elle est plus obscure que la première et la troisième partie de cette Nuit.                                                            | 429          |
| CHAP. III. De quelle manière la foi est une nuit obscure à l'âme. On le prouve par la raison et par l'autorité de l'Ecriture.                                                                                                                                                          | 450          |
| CHAP. IV. L'une doit demeurer dans l'obscurité autant qu'il lui est possible, afin que la foi la puisse conduire à une très-éminente contemplation.                                                                                                                                    | 451          |
| CHAP. V. Ce que c'est que l'union de l'âme avec Dieu ; sur quoi on apporte une similitude.                                                                                                                                                                                             | 453          |
| CHAP. VI. Les trois vertus théologales doivent perfectionner les trois puissances de l'âme. De quelle manière ces trois vertus les privent de toutes choses et les réduisent dans l'obscurité. On explique deux passages de l'Ecriture, l'un de S. Luc, l'autre d'Isaïe.               | 455          |
| CHAP. VII. Combien le chemin qui conduit à la vie est étroit, et combien il faut être libre et dégagé de toutes choses pour y marcher. On commence aussi à parler de la nudité de l'entendement.                                                                                       | 456          |
| CHAP. VIII. Ni les créatures ni les connaissances de l'esprit humain ne peuvent être un moyen prochain pour s'unir à Dieu.                                                                                                                                                             | 459          |
| CHAP. IX. De quelle manière la foi est à l'entendement un moyen prochain et proportionné pour élever l'âme à l'union divine. On apporte quelques passages et quelques figures de l'Ecriture pour prouver cette vérité.                                                                 | 442          |
| CHAP. X. La distinction des diverses connaissances qui peuvent venir dans l'esprit.                                                                                                                                                                                                    | 445          |
| CHAP. XI. De la perte et des obstacles que les connaissances de l'esprit peuvent causer à l'âme par les objets qui sont présentés surnaturellement aux sens extérieurs, et de quelle manière l'âme s'y doit comporter.                                                                 | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. XII. On traite des représentations imaginaires et purement naturelles. On montre de quelle nature elles sont, et qu'elles ne peuvent être un moyen proportionné pour arriver à l'union de Dieu, et combien elles nuisent à l'âme lorsque l'âme ne s'en détache pas.              | 447          |
| CHAP. XIII. On propose les signes que l'homme spirituel peut remarquer en lui-même, pour commencer à renoncer aux représentations imaginaires et aux discours dans la méditation.                                                                                                      | 450          |
| CHAP. XIV. On apporte les raisons qui prouvent la nécessité d'avoir ces trois signes pour faire de plus grands progrès en la vie spirituelle.                                                                                                                                          | 452          |
| CHAP. XV. Il est quelquefois expédient à ceux qui avancent en l'oraison, et qui commencent à entrer dans la contemplation, de se servir du discours et des opérations de leurs puissances naturelles.                                                                                  | 455          |
| CHAP. XVI. Les représentations imaginaires que Dieu opère surnaturellement dans la fantaisie ne peuvent servir, comme moyen prochain, à l'âme pour arriver à l'union divine.                                                                                                           | 457          |
| CHAP. XVII. Pour satisfaire à la difficulté proposée, on déclare la fin que Dieu regarde, et la manière dont il se sert pour verser dans l'âme, par les sens, ses biens spirituels.                                                                                                    | 460          |
| CHAP. XVIII. Des dommages que les maîtres de la vie spirituelle peuvent causer aux âmes, quand ils ne les dirigent pas bien, pendant qu'elles reçoivent ces visions imaginaires ; et comment ces représentations, quoiqu'elles viennent de Dieu, peuvent jeter ces âmes dans l'erreur. | 461          |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |              |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| CHAP. XIX. On montre, par des autorités de l'Écriture, que les révélations et les paroles intérieures de Dieu, quoique véritables, nous peuvent être occasion de surprise.                                                                                                                                                                                                                         | 463          |
| CHAP. XX. On apporte des passages de la Sainte-Écriture pour nous convaincre que les paroles et les prophéties de Dieu, quoique véritables en elles-mêmes, ne sont pas toujours certaines en leurs causes.                                                                                                                                                                                         | 467          |
| CHAP. XXI. Quelque Dieu réponde quelquefois aux demandes qu'on lui fait, et use avec nous d'une grande condescendance, néanmoins cette manière d'agir lui déplaît, et il s'en met en colère.                                                                                                                                                                                                       | 470          |
| CHAP. XXII. Pourquoi il n'est pas permis, dans la Loi de grâce, de demander quelque chose à Dieu par des voies surnaturelles, comme on le pouvait faire légitimement dans la Loi ancienne. Cette question, qui n'est pas désagréable, contribue à la connaissance des mystères de notre sainte Foi, et on prouve cette vérité par un passage de saint Paul, qu'on explique par rapport à ce sujet. | 474          |
| CHAP. XXIII. On commence à parler des connaissances intellectuelles qui appartiennent purement à la voie de l'esprit, et on les explique.                                                                                                                                                                                                                                                          | 479          |
| CHAP. XXIV. De deux sortes de visions intellectuelles qui arrivent dans les voies surnaturelles.                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 480          |
| CHAP. XXV. Des révélations, de leur nature et de leur distinction.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 482          |
| CHAP. XXVI. Des connaissances intellectuelles de la vérité toute nue, de leurs différences, et comment l'âme s'y doit comporter.                                                                                                                                                                                                                                                                   | 485          |
| CHAP. XXVII. Des secondes révélations, qui consistent à manifester les secrets et les mystères cachés. De quel usage elles sont pour aller à l'union divine; de quelle manière elles peuvent l'empêcher, et comment le démon peut tromper l'âme en cette matière.                                                                                                                                  | 488          |
| CHAP. XXVIII. Des paroles intérieures qui sont présentées surnaturellement à l'esprit, et de leurs différences.                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 489          |
| CHAP. XXIX. On parle de la première espèce des paroles que l'esprit forme en lui-même dans son recueillement, et on apporte leur cause, leurs fruits et leurs dommages.                                                                                                                                                                                                                            | 490          |
| CHAP. XXX. On traite des paroles intérieures qui sont formées surnaturellement dans l'esprit. On avertit l'âme des dommages qu'elles peuvent apporter, et on donne des instructions nécessaires pour n'y pas être trompé.                                                                                                                                                                          | 494          |
| CHAP. XXXI. Des paroles substantielles qui se forment intérieurement dans l'esprit; de leur différence d'avec les paroles formelles; de leur utilité; de la résignation et de la révérence avec lesquelles l'âme s'y doit comporter.                                                                                                                                                               | 495          |
| CHAP. XXXII. On parle des pensées que l'entendement reçoit des sentiments intérieurs qui sont imprimés surnaturellement dans l'âme. On apporte leur cause, et on donne à l'âme le moyen de se gouverner en ces communications, de peur de détruire la voie de l'union divine.                                                                                                                      | 497          |
| LIVRE TROISIÈME. — Où l'on traite de la purgation et de la nuit active de la mémoire et de la volonté. On enseigne aussi à l'âme la manière de se conduire, à l'égard des actes de ces deux puissances, pour parvenir à l'union divine.                                                                                                                                                            | 499          |
| Argument.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | <i>Ibid.</i> |
| CHAPITRE. I. Des connaissances de la mémoire, et de la manière de s'en priver, afin que l'âme se puisse unir à Dieu selon cette puissance.                                                                                                                                                                                                                                                         | 500          |
| CHAP. II. L'âme qui ne s'aveugle pas à l'égard des images et des connaissances de la mémoire, en ne les regardant nullement, tombe en trois sortes de dommages, dont on propose ici le premier.                                                                                                                                                                                                    | 503          |
| CHAP. III. De la seconde perte que le démon cause à l'âme par les espèces naturelles de la mémoire.                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 505          |
| CHAP. IV. Du troisième dommage qui vient des connaissances distinctes et naturelles de la mémoire, et qui rejait sur l'âme.                                                                                                                                                                                                                                                                        | 506          |
| CHAP. V. Des biens différents que la destruction des espèces naturelles de la mémoire apporte à l'âme.                                                                                                                                                                                                                                                                                             | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. VI. Du second genre des opérations de la mémoire, savoir, de ses connaissances imaginaires et surnaturelles.                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 507          |
| CHAP. VII. Des pertes que les connaissances des choses surnaturelles peuvent apporter à l'âme, lorsqu'elle y fait réflexion. On en propose le nombre et on traite de la première.                                                                                                                                                                                                                  | 508          |
| CHAP. VIII. De la seconde espèce de dommage, laquelle consiste dans le danger de s'estimer soi-même, et de présumer de ses bonnes qualités.                                                                                                                                                                                                                                                        | 509          |
| CHAP. IX. Du troisième dommage que le démon peut apporter à l'âme par les fantômes qui remplissent la mémoire.                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 510          |
| CHAP. X. Du quatrième dommage que l'âme reçoit des connaissances distinctes et surnaturelles de la mémoire, et qui consiste à empêcher son union avec Dieu.                                                                                                                                                                                                                                        | 511          |
| CHAP. XI. Du cinquième inconvénient des espèces surnaturelles de la mémoire, lorsque l'âme prend de bas sentiments de Dieu.                                                                                                                                                                                                                                                                        | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. XII. Les fruits que l'âme reçoit du retranchement des idées imaginaires. On répond à l'objection qu'on fait sur ce sujet, et on explique la différence qui se trouve entre les espèces naturelles et surnaturelles de l'imagination.                                                                                                                                                         | 512          |
| CHAP. XIII. On traite des connaissances spirituelles, en tant qu'elles peuvent convenir à la mémoire.                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 516          |
| CHAP. XIV. On prescrit à l'homme spirituel la manière générale de se comporter à l'égard de la mémoire.                                                                                                                                                                                                                                                                                            | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. XV. On commence à traiter de la nuit obscure ou mortification de la volonté, et on allègue deux passages, l'un du Deutéronome, l'autre de David. On apporte aussi la division                                                                                                                                                                                                                |              |



|                                                                                                                                                                                                                                                                                  |       |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| des affections de la volonté.                                                                                                                                                                                                                                                    | 518   |
| CHAP. XVI. Explication de la joie qui est la première affection de la volonté, et la distinction des sujets qui excitent la joie dans la volonté.                                                                                                                                | 519   |
| CHAP. XVII. On parle de la joie qui naît des biens temporels, et on enseigne comment il faut les faire remonter à Dieu.                                                                                                                                                          | 520   |
| CHAP. XVIII. Des pertes que la joie qu'on met dans les biens temporels cause à l'âme.                                                                                                                                                                                            | 522   |
| CHAP. XIX. De l'utilité qui revient à l'âme lorsqu'elle refuse la joie des biens de ce monde.                                                                                                                                                                                    | 525   |
| CHAP. XX. On montre que c'est une chose vaine d'établir la joie de la volonté dans les biens naturels et comment il faut s'en servir pour rapporter ce plaisir à Dieu.                                                                                                           | 527   |
| CHAP. XXI. Des maux qui arrivent à l'âme, lorsque la volonté se laisse toucher de la joie des biens naturels.                                                                                                                                                                    | 528   |
| CHAP. XXII. Des fruits dont l'âme est comblée quand elle se rend insensible au plaisir des biens naturels.                                                                                                                                                                       | 531   |
| CHAP. XXIII. Du troisième genre des biens; savoir, les biens sensibles qui peuvent exciter des mouvements de joie dans la volonté; de leurs qualités, de leur quantité et de leur diversité. Comment la volonté doit agir pour se défaire de ces plaisirs, et pour aller à Dieu. | 532   |
| CHAP. XXIV. Des dommages qui arrivent à l'âme, lorsque la volonté se réjouit des biens sensibles.                                                                                                                                                                                | 533   |
| CHAP. XXV. Des biens spirituels et temporels dont la privation du plaisir des choses matérielles enrichit l'âme.                                                                                                                                                                 | 535   |
| CHAP. XXVI. On commence à traiter du quatrième genre de biens qui sont les biens moraux, et on déclare quels ils sont, et comment la volonté peut s'y plaire légitimement.                                                                                                       | 537   |
| CHAP. XXVII. Des sept dommages qui peuvent naître de la joie, que les choses morales excitent dans la volonté.                                                                                                                                                                   | 538   |
| CHAP. XXVIII. Des différentes utilités que l'âme reçoit, lorsqu'elle se prive du plaisir des vertus morales.                                                                                                                                                                     | 541   |
| CHAP. XXIX. On parle des biens surnaturels qui sont le cinquième genre des biens qui peuvent remplir de joie la volonté. On montre de quelle nature ils sont; comment on les distingue des biens spirituels; et comment il faut rapporter à Dieu le contentement qui en vient.   | 542   |
| CHAP. XXX. Des pertes que l'âme peut souffrir quand la volonté met son contentement en cette espèce de biens.                                                                                                                                                                    | 544   |
| CHAP. XXXI. L'âme reçoit deux avantages du renoncement de la joie, dont les grâces spirituelles et gratuites la comblent.                                                                                                                                                        | 547   |
| CHAP. XXXII. On traite du sixième genre de biens où la volonté peut se plaire. On en représente les qualités, et on en fait la première division.                                                                                                                                | 548   |
| CHAP. XXXIII. Des biens spirituels qui peuvent entrer dans l'entendement et dans la mémoire, et de quelle manière la volonté doit se comporter à l'égard du plaisir qu'ils apportent.                                                                                            | Ibid. |
| CHAP. XXXIV. Des biens spirituels qui sont doux et agréables, et qui peuvent toucher la volonté. De leur nombre et de leurs différences.                                                                                                                                         | 549   |
| CHAP. XXXV. On continue à parler des saintes images, et on montre quelle est l'ignorance de quelques-uns sur ce sujet.                                                                                                                                                           | 551   |
| CHAP. XXXVI. La manière de rapporter à Dieu le plaisir que la volonté reçoit des saintes images: de sorte qu'elle se garantisse de l'erreur et des obstacles où leur usage pourra la jeter.                                                                                      | 552   |
| CHAP. XXXVII. Suite du discours des choses qui nous excitent au bien. On parle aussi des Oratoires et des autres lieux destinés à la prière.                                                                                                                                     | 553   |
| CHAP. XXXVIII. Comment il faut se servir des Eglises et des Chapelles, pour conduire l'esprit à Dieu.                                                                                                                                                                            | 555   |
| CHAP. XXXIX. On parle encore du même sujet pour mener l'esprit au recueillement dans l'usage des choses dont on vient de traiter.                                                                                                                                                | 556   |
| CHAP. XL. De quelques dommages que souffrent ceux à qui les lieux de dévotion causent un plaisir sensible de la manière que nous l'avons dit.                                                                                                                                    | Ibid. |
| CHAP. XLI. Il y a trois sortes de lieux dévots, et comment la volonté doit agir à leur égard.                                                                                                                                                                                    | 557   |
| CHAP. XLII. Des autres choses qui nous animent à l'oraison, telles que sont les différentes cérémonies que plusieurs pratiquent.                                                                                                                                                 | 558   |
| CHAP. XLIII. Comment il faut se servir de ces dévotions, pour élever à Dieu le plaisir et la force que la volonté y trouve.                                                                                                                                                      | 559   |
| CHAP. XLIV. Du second genre des biens particuliers où la volonté peut se délecter.                                                                                                                                                                                               | 561   |
| LA NUIT OBSCURE DE L'ÂME, et l'explication des cantiques, qui contiennent le chemin de la parfaite union de l'âme avec Dieu, telle qu'on peut l'avoir en cette vie, avec les admirables propriétés de l'âme, qui est arrivée en cette union.                                     | 563   |
| Argument.                                                                                                                                                                                                                                                                        | Ibid. |
| LIVRE PREMIER où l'on traite de la Nuit des sens.                                                                                                                                                                                                                                | 564   |
| CHAPITRE PREMIER. On propose le premier vers du premier cantique, et on parle des imperfections de ceux qui commencent.                                                                                                                                                          | 565   |
| CHAP. II. De quelques imperfections spirituelles où les commençants tombent à l'égard de l'orgueil.                                                                                                                                                                              | 566   |
| CHAP. III. Des imperfections communes aux commençants à l'égard du second péché capital; savoir, l'avarice prise dans un sens spirituel.                                                                                                                                         | 568   |

|                                                                                                                                                                                                                     |              |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| CHAP. IV. Des autres imperfections auxquelles les commençants sont sujets, et qui naissent de la luxure spirituelle.                                                                                                | 569          |
| CHAP. V. Des défauts où le vice de la colère précipite ceux qui commencent.                                                                                                                                         | 571          |
| CHAP. VI. Des imperfections dont la gourmandise spirituelle est la source.                                                                                                                                          | 573          |
| CHAP. VII. Des imperfections qui procèdent de l'envie et de la paresse spirituelle.                                                                                                                                 | 574          |
| CHAP. VIII. On explique le premier vers du premier cantique, et on commence à donner de l'éclaircissement à la Nuit obscure.                                                                                        | 575          |
| CHAP. IX. Des marques par lesquelles on peut connaître qu'une personne spirituelle est dans la Nuit ou la purgation des sens.                                                                                       | 576          |
| CHAP. X. De la manière de se comporter en cette Nuit obscure.                                                                                                                                                       | 579          |
| CHAP. XI. On donne le sens de trois vers du premier Cantique.                                                                                                                                                       | 581          |
| CHAP. XII. Des biens que la Nuit du sens apporte à l'âme.                                                                                                                                                           | 583          |
| CHAP. XIII. Des autres biens desquels la Nuit du sens est la cause.                                                                                                                                                 | 586          |
| CHAP. XIV. On donne l'éclaircissement du dernier vers du premier Cantique.                                                                                                                                          | 587          |
| LIVRE SECOND. Où l'on traite de la purgation la plus intime, qui est la seconde nuit de l'esprit.                                                                                                                   | 589          |
| CHAPITRE PREMIER. On parle de la seconde nuit qui est la nuit de l'esprit, et on remarque le temps où elle commence.                                                                                                | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. II. De quelques imperfections de ceux qui avancent.                                                                                                                                                           | 590          |
| CHAP. III. Remarques nécessaires pour entendre les choses qui suivent.                                                                                                                                              | 591          |
| CHAP. IV. On explique une seconde fois le premier Cantique.                                                                                                                                                         | 592          |
| CHAP. V. On fait voir en donnant la connaissance du premier vers, comment la contemplation obscure est la nuit et le tourment de l'âme.                                                                             | 593          |
| CHAP. VI. Des autres peines que l'âme souffre en cette nuit.                                                                                                                                                        | 593          |
| CHAP. VII. On continue de traiter de la même matière, et des autres afflictions de la volonté.                                                                                                                      | 597          |
| CHAP. VIII. De quelques nouvelles souffrances de l'âme, tandis que cet état dure                                                                                                                                    | 599          |
| CHAP. IX. Comment cette nuit, quoiqu'elle obscurcisse l'esprit, est une disposition nécessaire pour l'éclairer.                                                                                                     | 600          |
| CHAP. X. On apporte une comparaison pour expliquer cette purgation.                                                                                                                                                 | 602          |
| CHAP. XI. On commence à donner l'interprétation du second vers du premier Cantique, et on prouve comment le grand amour qui s'allume dans l'âme, est le fruit de ses rigoureuses peines.                            | 604          |
| CHAP. XII. On montre que cette nuit horrible est le purgatoire de l'âme, et que comme la sagesse divine éclaire les anges dans le ciel, de même elle illumine les hommes sur la terre, pendant que cette nuit dure. | 605          |
| CHAP. XIII. Des autres effets que la nuit de cette obscure contemplation opère en l'âme.                                                                                                                            | 606          |
| CHAP. XIV. On explique les trois derniers vers du premier Cantique.                                                                                                                                                 | 609          |
| CHAP. XV. Déclaration du second Cantique.                                                                                                                                                                           | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. XVI. On découvre en exposant le premier vers comment l'âme marche sûrement dans cette obscurité.                                                                                                              | 610          |
| CHAP. XVII. On fait connaître dans la déclaration du second vers, comment cette obscure contemplation est secrète.                                                                                                  | 612          |
| CHAP. XVIII. De quelle manière cette sagesse secrète est aussi un degré par lequel l'âme monte vers Dieu.                                                                                                           | 614          |
| CHAP. XIX. Explication des dix échelons de l'échelle mystique de l'amour divin. On commence par les cinq premiers.                                                                                                  | 615          |
| CHAP. XX. Les effets des cinq derniers degrés de l'amour divin.                                                                                                                                                     | 617          |
| CHAP. XXI. On explique ces paroles, l'âme déguisée, et on met devant les yeux les différentes couleurs qu'elle prend, lorsque pendant cette nuit obscure elle passe par plusieurs changements.                      | 619          |
| CHAP. XXII. Explication du troisième vers du second Cantique.                                                                                                                                                       | 621          |
| CHAP. XXIII. On donne l'explication du quatrième vers, et on décrit l'admirable retraite de l'âme où le démon n'a nul accès, quoiqu'il entre en d'autres retraites plus sublimes.                                   | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. XXIV. Eclaircissement du dernier vers du second Cantique.                                                                                                                                                     | <i>Ibid.</i> |
| CHAP. XXV. On expose en peu de mots le sens du troisième Cantique.                                                                                                                                                  | 625          |
| LA VIVE FLAMME D'AMOUR ET L'EXPLICATION DES CANTIQUES, où l'on traite de la plus intime union de l'âme avec Dieu, et de sa transformation en son Créateur.                                                          | 626          |
| Preface.                                                                                                                                                                                                            | <i>Ibid.</i> |
| Premier Cantique.                                                                                                                                                                                                   | 627          |
| Second Cantique.                                                                                                                                                                                                    | 633          |
| Troisième Cantique.                                                                                                                                                                                                 | 643          |
| Quatrième Cantique.                                                                                                                                                                                                 | 660          |
| CANTIQUES SPIRITUELS DE L'ÂME ET DE JESUS-CHRIST SON EPOUX, où l'on explique plusieurs affections et plusieurs effets de la contemplation.                                                                          | 665          |
| Preface.                                                                                                                                                                                                            | <i>Ibid.</i> |
| EXPLICATION DES CANTIQUES SPIRITUELS de l'Âme et de son divin Epoux.                                                                                                                                                | 666          |
| 1 <sup>er</sup> Cantique à XL <sup>e</sup> Cant.                                                                                                                                                                    | 665—722      |
| LETTRES SPIRITUELLES DU B. JEAN DE LA CROIX.                                                                                                                                                                        | 723          |
| LETTRE I. A un religieux qu'il conduisait en la vie spirituelle. Il lui enseigne comment il doit détacher sa volonté du plaisir des créatures, et l'attacher à Dieu seul.                                           | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE II. Aux carmélites déchaussées de la ville de Véas. Il les exhorte à garder la                                                                                                                               |              |



|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |       |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| silence, tant intérieur qu'extérieur.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 725   |
| LETTRE III. A la mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure des Carmélites déchaussées de Cordoue, et aux autres religieuses de ce couvent. Il traite du bon exemple qu'il faut donner, et de l'esprit intérieur avec lequel il faut agir dans la fondation des monastères.                                                                                  | 726   |
| LETTRE IV. A la même mère prieure du couvent de Cordoue. Il l'instruit de la manière de gouverner le temporel et le spirituel de la communauté.                                                                                                                                                                                                              | 727   |
| LETTRE V. A la mère Eléonor de Saint-Gabriel, religieuse carmélite déchaussée du couvent de Cordoue. Il lui enseigne à quitter son pays et ses proches pour faire la volonté de Dieu.                                                                                                                                                                        | Ibid. |
| LETTRE VI. A la mère Madeleine du Saint-Esprit, religieuse du même couvent de Cordoue. Il l'encourage à souffrir patiemment les incommodités qui se trouvent dans les nouvelles fondations.                                                                                                                                                                  | 728   |
| LETTRE VII. A une demoiselle de Madrid, qui prit, peu de temps après, l'habit de Carmélite déchaussée, et vécut saintement dans le couvent des Arènes, en la Nouvelle-Castille. Il répond à trois questions qu'elle lui avait faites : sur les péchés qu'il faut pleurer, sur la manière de méditer la Passion de Jésus-Christ, et sur la gloire du Paradis. | Ibid. |
| LETTRE VIII. A la dame Jeanne de Pedraza de Grenade. Il lui donne des instructions pour se gouverner dans les aridités et les délaissements.                                                                                                                                                                                                                 | 729   |
| LETTRE IX. A la mère Anne de Jésus, carmélite déchaussée du couvent de Ségorie. Il la console du chagrin qu'elle avait de ce que, dans le chapitre général, ce Père n'avait point été fait supérieur.                                                                                                                                                        | 730   |
| LETTRE X. A la mère Eléonor Baptiste, prieure des Carmélites déchaussées du couvent de Véas. Il lui enseigne en quoi consiste la vie apostolique et l'abnégation religieuse.                                                                                                                                                                                 | 731   |
| PRECAUTIONS SPIRITUELLES dont les religieux doivent user contre les ennemis de leur âme.                                                                                                                                                                                                                                                                     | 732   |
| Précautions contre le monde.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | Ibid. |
| Précautions contre le démon.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 733   |
| Précautions contre la chair et contre la sensualité.                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 735   |
| ASPIRATION A DIEU NOTRE-SEIGNEUR.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | Ibid. |
| SENTENCES SPIRITUELLES.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 736   |
| MAXIMES SPIRITUELLES, tirées des OEuvres du B. Jean de la Croix.                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 743   |
| Premières maximes, touchant le renoncement à la créature et à ce qui plait aux sens.                                                                                                                                                                                                                                                                         | Ibid. |
| Secondes maximes, touchant le renoncement au goût de l'âme.                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 744   |
| Troisièmes maximes. Du renoncement à l'honneur.                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 745   |
| Quatrièmes maximes. De la contemplation et de l'union avec Dieu.                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 746   |
| Cinquièmes maximes. Des visions et des révélations.                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 748   |
| Sixièmes maximes, touchant la pureté de l'âme et du corps.                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 749   |
| Septièmes maximes. De la foi et de l'espérance.                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | Ibid. |
| Huitièmes maximes. De la charité de Dieu et du prochain.                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 750   |
| Neuvièmes maximes. De l'obéissance et de la résignation à Dieu.                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 751   |
| Dixièmes maximes, touchant la pauvreté.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 752   |
| Onzièmes maximes, touchant la pénitence.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | Ibid. |











